Bibliothèque
de la Princesse
Antoine Radziwill

MUSÉE FRANÇAIS.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/musefranais11836wolf

MUSÉE FRANÇAIS.

CHOIX DE LITTÉRATURE,

tiré

DES MEILLEURS AUTEURS,

TANT ANCIENS QUE MODERNES,

PAR

O. L. B. Wolff, PROF. et DR. et C. Schütz, DR.

Première Année.

BIELEFELD,

DRUCK UND VERLAG VON VELHAGEN & KLASING.

1836.

Table des Matières

contenues dans le Musée français.

Les noms des Auteurs, sur la vie et les ouvrages desquels on a donné une notice, sont distingués par un astrisme.

* *Abrantès, Duchesse de,* l'Espagnole. Nro. 50 et suiv.

Anecdotes, Épigrammes, Impromptus etc. Nro. 1, 2, 4, 15, 20, 24, 25, 31, 42 et 44.

Barbier, Auguste, Le Fouet. Nro. 52.

Béranger, P. J. de, Le Juif errant. Nro. 16.

— — Le Tailleur et la Fée. Nro. 21.

— — l'Ange exilé. Nro. 23.

— — Maudit printemps. Nro. 30.

— — Adieu de Maria Stuart. Nro. 33.

* *Bruyère, Jean de la,* De l'Homme. Nro. 22 et suiv.

Chamilly, Vicomtesse de, L'Oraison funèbre. Nro. 40 et suiv.

— — Le Tableau du Sacre. Nro. 49 et su.

* *Chénier, André,* Notice sur etc. Nro. 12.

— — La jeune Captive, Ode, Nro. 12.

— — l'Aveugle, Nro. 14 et suiv.

Corbier, Casimir, Le Noyé. Nro. 48.

Cour d'assises de la Corse (8, 9, 10, 11 et 12 Juillet 1835) Nro. 1 et suiv.

Delatouche, Un Souvenir comique. Nro. 13.

* *Désaugiers,* Jean qui pleure et Jean qui rit. Nro. 38.

— — Les Visites. Nro. 39.

— — Mes Châteaux en Espagne. — Faut-il pleurer ou faut-il rire? Nro. 40.

* *Desbordes-Valmore, Madame,* Le Smogler. Nro. 20 et suiv.

— — Les deux églises. Nro. 29 et suiv.

— — Le Nez rouge. Nro. 30 et suiv.

Deschamps, Émile, Marine. Nro. 13.

Dumas, Alexandre, Une Visite à Nîmes. Nro. 29.

Énigmes. Nro. 5, 7, 14, 15.

Fontaney, A. Mélodie. Nro. 51.

* *Gresset Jean Baptiste,* Vert-Vert. Poème en quatre chants. Nro. 45 et suiv.

Histoire du manteau. Nro. 36.

* *Hugo, Victor,* La Prière pour Tous. Nro. 2 et suiv.

— — Pluie d'été. Nro. 8.

— — Ce Siècle avait deux Ans! Nro. 11.

— — Oh! pourquoi te cacher? Nro. 17.

— — A une jeune Fille. Nro. 32.

— — Le Voyage. Nro. 52.

* *Janin, Jules,* Voltaire et Mme de Pompadour. Nro. 6 et suiv.

— — Les petites Misères de Paris. Nro. 18 et suiv.

— — Les Châteaux en Espagne d'une jeune Femme. Nro. 24.

— — Le Voyage de la Lionne. Nro. 27 et suiv.

* *Kock, Ch. Paul de,* Petits Tableaux de Mœurs:

1) La Fortune du Pot. Nro. 1.

2) Le Bonheur des pauvres Gens. Nr. 3.

3) Le Banc de Pierre des Tuileries. Nr. 5.

4) Les Plaisirs de la Pêche. Nro. 8.

5) Quelques Pensées d'un Homme de trente Ans. Nro. 10.

6) Les Songes. Nro. 11.

— — Un Omnibus. Nro. 15 et suiv.

Levillaux, L'Ouragan aux Antilles. Nro. 25.

Luxembourg, le, et l'Institut. Nro. 43 et suiv.
Nuit, une, chez les sauvages. Nro. 52.
* *Nodier, Charles,* Séraphine. Nro. 41 et suiv.
* *Reboul, Jean,* Souvenirs d'Enfance. — Le Philtre. — Promenade sur Mer. Nro. 28.
— — Elle est malade. — Apparition. N. 29.
— — La Lampe de Nuit. Nro. 31.
Rodenbach, Const. de, Vingt-quatre Heures de Pillage à Bruges (18. 19. Octob. 1830) Nro. 1.
* *Sainte-Beuve.* Vie de Joseph Delorme. Suivie de quelques Poésies. Nro. 4 et suiv.
— — Rêverie. Nro. 6.
— — Sonnet. Nro. 7.
— — Premier amour. Nro. 10.
* *Sand, Georges,* Metella. Nro. 26 et suiv.
* *Tastu, Sabine Casimire Amable,* Le Bracelet Maure. Nro. 14 et suiv.
— — L'Ange Gardien. Nro. 19.
— — l'Odalisque. Nro. 24.
Tastu, Elise, Une vieille Femme au Bal. Nro. 23.
* *Thierry, Mad. Augustin,* Scènes de Mœurs et de Caractères:
1) Le Salon de Mme Necker. Nro. 34 et suiv.
2) Le Souper de l'escalade. Nro. 36 et suiv.
3) Le Fils du Millionaire. Nro. 45 et suiv.
Traité des petits Bonheurs. Nro. 21.
Trou, le, de Vrille. Nro. 12 et suiv.
Type, un, de Fat. Nro. 42.
Ueberblick, geſchichtlicher der Entwickelung der franzöſiſchen Nationalliteratur. Nro. 1—22.
* *Vauvenargues* Réflexions critiques sur quelques poétes. Nro. 32 et suiv.
Véra. Esquisse de Mœurs Russes. Nro. 39.
Vigny, A. de, La Veillée de Vincennes. Histoire de Régiment. Nro. 2 et suiv.
— — Quitte pour la Peur. Proverbe. Nro. 9 et suiv.
— — Le Déluge. Nro. 26.
— — Frégate, la, la Sérieuse ou la plainte du Capitaine. Nro. 35 et suiv.
— — Laurette ou le Cachet rouge. Histoire de Régiment. Nro. 38 et suiv.
Wolff, O. L. B., Alfred de Vigny. Nro. 20 et suiv.

1836. N.ro 1.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, PROF. ET DR., et C. SCHÜTZ, DR.

PETITS TABLEAUX DE MŒURS

par CH. PAUL DE KOCK.

Der Verfaſſer der kleinen hier mitgetheilten anmuthigen und witzigen Sittenſchilderungen, C. Paul de Kock, iſt, obwohl in einer untergeordneten Sphäre ſich bewegend, und von den Wortführern der romantiſchen Schule nur mit vornehmer Geringſchätzung betrachtet, einer der gewandteſten und talentvollſten komiſchen Romanſchreiber, welche gegenwärtig in Frankreich ſich vorzugsweiſe dieſem Fache widmen. Er behandelt nur das gewöhnliche Leben, wie es ſich vor Allem in Paris geſtaltet, und weiß demſelben in ſeinen Darſtellungen, mit überaus glücklicher Auffaſſung, und einer unerſchöpflich fruchtbaren Laune, mehr als eine intereſſante Seite abzugewinnen und in der Entwickelung der einzelnen Charaktere, wie in der Erfindung der Situationen, wahr und lebendig hervortreten zu laſſen. Seinem ſcharfen Blicke entgeht nichts, keine Thorheit, keine Lächerlichkeit, keine Schwäche der Menſchen; mit vollen Händen greift er in das Leben, und da die Hauptſtadt Frankreich's mit ihren tauſend wechſelnden Erſcheinungen immer den Hintergrund zu ſeinen Figuren bildet, ſo erſcheint er immer neu und wird ſelbſt, wo er ſchon Bekanntes bringt, nicht den Leſer ermüden. Eine gewiſſe Gutmüthigkeit, welche ſeinen Spott mildert, und ihn vor Bosheit bewahrt, der ſtete Hinblick auf eine moraliſche Lehre, die er ſeinen Schöpfungen zu Grunde legt, und welche er ſich praktiſch zu entwickeln bemüht, und ein ravider, gefälliger und leichter Styl, machen daher ſeine Schriften zu einer angenehmen und zerſtreuenden Lektüre, die allgemeine Empfehlung verdiente, wenn ſie nicht an einem Fehler litte, den die Franzoſen leichter zu vergeben geneigt ſind, der aber vor dem Richterſtuhl ernſter deutſcher Geſinnung nur ausnahmsweiſe auf Nachſicht rechnen darf. Manche Scene in ſeinen Schriften ſtreift an das Unanſtändige, ſelbſt an das Unſittliche; um des komiſchen Effekts willen verſchmäht er nicht, oft, wenn gleich mit Grazie und Eleganz, Dinge der niedrigſten Sphäre zu behandeln, deren Erwähnung entweder aus der guten Geſellſchaft durchaus verbannt iſt, oder die wirklich keuſche Ohren beleidigen. Die größere Freiheit des franzöſiſchen und vorzüglich des Pariſer Familienlebens, der Umſtand, daß meiſtentheils junge Boneivants, Griſetten, ehrliche Bürger des Marais, kurz die mittleren Stände der bürgerlichen Geſellſchaft die Hauptperſonen ſeiner Romane ſind, und daß er darauf bedacht iſt, dieſe mit aller Wahrheit und Natürlichkeit darzuſtellen, entſchuldigt zwar, von anderem Standpunkte aus betrachtet, Manches bei ihm, macht es aber auch auf unſerer Seite zur Pflicht, beſonders Eltern und Erzieher zu warnen, damit ſie in der Wahl ſeiner Schriften für ihre jungen Untergebenen ſehr behutſam zu Werke gehen.

Wem es jedoch darum zu thun iſt, eine leichte, aufheiternde, zeitvertreibende Lektüre zu haben, die ihn in das Weſen und Treiben der Pariſer auf gefällige und angenehme Weiſe einführt, dem können wir **Paul de Kock's** Romane und unter dieſen vorzüglich *„La laitière de Montfermeil,“ „La maison blanche,“ „Mon voisin Raymond,“ „Le petit Savoyard“* empfehlen. — Eine deutſche Ueberſetzung oder Bearbeitung der einzelnen Schriften dieſes Verfaſſers hat, ſo oft ſie auch verſucht wurde, nie recht Eingang finden können, da ſie, bei der ſo ſehr von der franzöſiſchen verſchiedenen Geſinnung und dem Ernſte unſerer Nation, zu lebhaft unſeren Anſichten widerſprach und überdem in unſerer Mundart den ihr eigenthümlichen Schmelz verlieren mußte, wodurch Dinge in ihrer Nacktheit hervortraten, die der gewandte Franzoſe geſchickt zu übertünchen verſtand.

La fortune du pot.

Il y a trois choses dans le monde dont il faut surtout se défier, savoir: la fortune du pot, le petit vin du crû et un concert d'amateurs.

„Venez donc manger ma soupe,“ me disait souvent un monsieur que je connais à peine, et avec lequel je ne désire pas me lier davantage. „Vous verrez ma famille, ma femme, mes enfans, vous serez reçu sans façon, sans cérémonie; vous mangerez la fortune du pot, mais vous nous ferez le plus grand plaisir.“

Ce n'est qu'à un ami intime que l'on doit se permettre d'offrir la fortune du pot; mais les amis sont si rares, et les bons dîners si communs, que cette fortune-là serait bien agréable à partager, si l'on était sûr de n'être entouré que de bonnes gens, de vrais amis, vous recevant pour le seul plaisir de vous posséder, et non pour quelque motif d'intérêt, comme il s'en glisse toujours dans les invitations.

Près d'un camarade de collége, que les changemens de fortune n'ont point rendu notre ennemi, ou qui n'est point envieux de notre bonheur; à côté d'une jeune mère de famille, aimable sans prétention, belle sans coquetterie, le dîner le plus simple serait véritablement une bonne fortune.

J'avais toujours éludé les invitations de cet ami que je ne connais pas, lorsqu' hier il me rencontra, vers cinq heures du soir. Il court à moi, me saisit par le bras, m'arrête: „Où allez-vous? s'écrie-t-il. — Dîner, lui dis-je sans penser à rien. — Dîner?.... Oh! cette fois je vous tiens bien et vous viendrez chez moi.“

Je veux en vain prétexter une invitation; mon homme ne me lâche pas. Une plus longue résistance eût été ridicule. Je cède, et je prends mon parti, en me disant tout bas: Je serai peut-être surpris agréablement; ce monsieur n'est qu'un bavard, mais sa femme peut être aimable, ses enfans bien élevés, et sa cuisine bonne.

Nous arrivons chez mon amphitryon. Nous montons à un troisième étage. Avant d'être devant la porte, j'entends les cris de plusieurs enfans qui semblent se battre et pleurer. „Oh! oh!“ dit mon compagnon, „mes petits gaillards ont faim, ils m'attendent avec impatience.“ Je me dis en moi-même: Si les petits gaillards font ce train-là pendant tout le dîner, ce sera bien gentil.

Nous sonnons; une grande femme sèche et jaune vient ouvrir la porte et fait un mouvement de surprise en me voyant. „Ma chère amie,“ dit mon introducteur, je t'amène M***, dont je t'ai souvent parlé; il veut bien dîner avec nous sans façon.“

La figure déjà fort longue de la grande dame s'allonge encore au discours de son mari; et elle me fait un salut que je puis prendre pour une grimace. Il n'y a rien de plus désagréable que de voir que l'on gêne des gens chez lesquels on va malgré soi. Je voudrais être à cent lieues; mais mon ami, que je ne connais pas, me pousse dans une autre pièce pour que j'admire la commodité de son logement, et que je n'entende pas murmurer sa femme.

J'entre avec beaucoup de peine dans une pièce où les deux petits gaillards ont tout mis sens dessus dessous. Le parquet est couvert de jouets, de papiers, d'images, de petits ménages; il n'y a pas une chaise de libre. „Quel bonheur d'être père de famille!“ me dit mon homme en tâchant de me trouver un siége. — „Oui,“ dis-je, „ce doit être charmant, d'après ce que je vois.“ — „Holà, Alcide..... Achille..... venez ici, Messieurs....“ — „Qu'est-ce que c'est, papa?“ — „Venez, vous dis-je.“

Les petits garçons ne venaient pas. Le papa va les prendre par l'oreille en me disant: „Ils sont très-obéissans. Eh bien! Achille, as-tu bien appris ta leçon? Voyons ta fable.“

Le petit bonhomme marmotte en pleurant: „La fourmie ayant chanté tout l'été tenait dans son bec un fromage .... — C'est très-bien, dit le papa. A ton tour, Achille .... Oh! c'est un espiègle, celui-là .... Voyons, mon gaillard, quelle est la première merveille du monde? C'est un pâté, répond le petit d'un air décidé. — Eh bien; vous ne vous attendiez pas à cette réponse-là .... Oh! le petit drôle a de l'esprit comme

un démon! . . . . Je le mettrai à l'administration des postes."

Enfin la grande dame nous crie que le dîner est servi. „Allons nous mettre à table," dit mon hôte; et il me fait asseoir entre lui et M. Alcide, parceque madame est obligée de se lever à chaque instant pour le service, sa bonne étant justement malade; nous savons ce que cela veut dire. „Si mon mari m'avait prévenue, dit la dame d'un air demi-agréable, j'aurais fait quelque chose pour Monsieur, mais il me joue sans cesse de ces tours-là! — Madame, dis-je, j'aurais été bien fâché de vous causer du dérangement.— Sans doute! mon ami vient sans façon . . . . La fortune du pot et le tableau du bonheur, voilà tout ce qu'il aura."

Le tableau du bonheur se composait d'un mauvais potage au maigre, flanqué de radis et de beurre de Bretagne; et, pour ajouter à ma satisfaction, M. Alcide jetait à chaque minute des boulettes sur mon assiette, et M. Achille me donnait des coups de pied par dessous la table.

„Buvons, me dit mon hôte, c'est du vin du crû." Hélas! je ne m'en aperçus que trop! . . . . Quel crû, grand Dieu! . . . . Il aurait fait rebrousser chemin aux moutons de Panurge. Après le potage parait un morceau de boeuf réchauffé, et dans lequel mes yeux cherchaient en vain une apparence de graisse. Il me fallut cependant en accepter un morceau, que j'aurais voulu conserver précieusement pour mettre l'hiver dans mes bottes. Après le boeuf, la dame de la maison nous présente d'un air fier un grand plat où je ne vois que de la sauce. A cette vue, les petits gaillards, qui probablement ne voyaient d'ordinaire que le bouilli, se mettent à sauter et à jetter leurs fourchettes en l'air; l'une me tombe sur le nez, et ma cravatte en porte les marques. „Vous allez me dire des nouvelles de cette fricassée de poulet, me dit mon voisin en me servant. Ah! c'est que ma femme fait joliment la cuisine! . . . ."

Il m'avait heureusement prévenu que c'était du poulet, car, ne trouvant que des pattes et des ognons, j'aurais été fort embarrassé pour deviner ce que je mangeais. Mais M. Alcide, en voulant voler un petit os à son frère, fait tomber la carafe qui roule et se brise sur ma culotte. La maman, au lieu de s'occuper de moi, ne songe qu'à la perte de sa carafe. Elle court sur les petits pour les battre, les deux enfans se sauvent derrière une porte, la mère les poursuit avec une canne; le papa se lève pour retenir sa femme; je reste seul à table . . . . J'avais bien envie de me sauver aussi!

Enfin mon ami revient et me dit: Prenez-vous quelquefois du café? . . . . Il n'y en a pas de prêt, mais j'ai une cafetière pour en faire sans ébullition, et avec de l'eau chaude . . . . Merci, dis-je, je n'en prends jamais; d'ailleurs, j'ai beaucoup dîné . . . . et j'ai besoin de prendre l'air . . je suis forcé de vous quitter. — Au revoir donc. Maintenant que vous connaissez le chemin, j'espère que vous viendrez quelquefois manger la fortune du pot. — Oui, certes, je connais le chemin et je ne l'oublierai pas! . . . . non plus que le tableau du bonheur que vous m'avez fait voir."

Je prends mon chapeau et je cours encore.

Vingt-quatre heures de pillage à Bruges

[18—19. Oct. 1830] *)

par Const. de Rodenbach.

Au jour qui avait éclairé la fuite des soldats du roi de Hollande, les magistrats de Bruges avaient pris soin, pour éviter toute tentative de désordre, de donner du travail aux ouvriers. Justement effrayés de ce qui s'était passé à la maison de M. Sandelin, et se rappelant qu'à l'époque du départ des Français, des maisons avaient été la proie du pillage, ils s'inquiétaient avec raison de l'espèce d'abandon du gouvernement provisoire, qui semblait ne pas s'occuper de mettre en sûreté les villes qui avaient reconnu son pouvoir. Toutefois, la paix continua à régner pendant quelques semaines, quand tout à coup les bruits les

*) Épisodes de la revolution dans les Flandres 1829, 1830, 1831, par Constantin Rodenbach. 1833. — (Der als echter Patriot und scharfsinniger Politiker bekannte Verfasser ist schon seit Jahren unheilbar erblindet.)

plus étranges circulèrent de bouche en bouche. On disait, que des émissaires inconnus distribuaient de l'argent aux ouvriers occupés du curage des canaux de la ville; qu'on leur parlait de la cherté du pain pour les exciter contre les habitans aisés. On ne fit pas d'abord assez d'attention à ces divers bruits, ni aux rassemblemens considérables qui se formaient chaque soir sur la Grand' Place; lorsqu'un jour, fixé sans doute pour l'insurrection, l'on vit des bandes d'ouvriers parcourir la ville, entrer dans les lieux publics et y dépenser beaucoup plus que leurs ressources ordinaires ne pouvaient le permettre. Il y eut même des cabarets où, dans une matinée, on vendit du genièvre pour la valeur de quatre-vingts francs. Je sais que dans le temps on se plut à rattacher les pillages, qui avaient eu lieu dans différentes villes, au voyage d'un personnage bien connu. Le temps seul et le calme des passions politiques pourront dévoiler le mystère qui couvre tant de turpitudes. Ce qui est indubitable, c'est que l'or de la Hollande ne fut pas étranger à ces opérations machiavéliques, dont le but, adroitement dissimulé, était de semer les germes d'une guerre civile et de ramener les esprits, par l'anarchie et la terreur, à désirer le retour de la famille des Nassau. Les meneurs échouèrent dans ce seul point, car sur tous les autres la populace effrénée surpassa leurs espérances.

Le 18 octobre 1830, à huit heures du matin un ramas de mauvais sujets et de femmes ivres se rendirent hors de la porte de Damme, à un magasin de grains. Là les sacs furent enlevés et placés sur des chariots qui traversèrent toute la ville, escortés et conduits par des pillards qui, en poussant des cris de joie, déposèrent les sacs à la Halle. S'étant transportés Quai du Miroir ils dévastèrent la maison d'un marchand de grains avec assez de lenteur. Tous les objets étaient lancés par la fenêtre et jetés dans le canal. Cependant, le commandant de la garde bourgeoise avait rassemblé en ce moment quelques habitans armés et une compagnie de gardes soldés par la ville. Il se plaça avec son détachement vis-à-vis de la maison ravagée, de l'autre côté du canal, et menaça de faire feu sur les pillards. Ceux-ci, enhardis à la vue du petit nombre d'hommes armés, ne firent que rire de cette démonstration et lancèrent des pierres sur la petite troupe qui, après un léger intervalle, fit feu. Deux à trois personnes furent blessées et tombèrent. A la vue du sang, le peuple devint furieux, et voulait se jeter sur les assaillans. Les mercenaires abandonnèrent leurs armes et s'enfuirent; mais le commandant parvint à rallier quelques volontaires qui se retirèrent dans une maison voisine de celle qu'on ravageait. Là, après avoir rechargé leurs armes, on lâcha encore quelques coups de feu; ce furent les derniers. A peine les bourgeois eurent-ils quitté leur retraite que la foule exaspérée s'y précipita pour la dévaster. Excité par sa propre agitation, par la soif du pillage qui s'étend et s'accroît comme une horrible contagion, le peuple ne connaît plus de bornes à sa fureur; il l'exhale en cris, en imprécations sauvages, que mille voix répètent comme un écho. Maintenant que le sang a coulé, il faut du sang. Les bandits sont altérés de vengeance. Les noms des bourgeois qui se sont opposés à leurs desseins sont proclamés; chaque nom est un arrêt de mort. Dans cette disposition ils arrivent en face de la *Halle*, et se préparent à envahir les maisons de deux boulangers. Là, les mêmes scènes de pillage se renouvellent. Les meubles, les ustensiles de boulangerie sont jetés par les fenêtres, brisés et foulés aux pieds. La maison est entièrement dévastée, et tout cela est l'ouvrage de quelques bandits que contemple une foule hébêtée.

Il était six heures du soir. On craignait que la nuit n'encourageât les pillards et n'augmentât leurs excès. L'on avait renfermé les armes dans une salle de l'hôtel-de-ville, dont les portes étaient barricadées. Heureusement ces armes ne tombèrent pas au pouvoir de la populace, qui en eut certainement fait l'usage le plus funeste. Des groupes de vingt à trente hommes parcoururent les maisons des personnes les plus riches, où ils demandèrent de l'argent. On eut la faiblesse de leur en donner. Ce succès augmenta leur hardiesse. Il était sept heures, lorsqu'ils se présentèrent au domicile de M. L . . . . . , beau-

père du commandant de la garde bourgeoise, qui dans la matinée avait voulu s'opposer au pillage. Ce vieillard, qui était aimé de toute la ville et qui avait l'habitude de faire d'abondantes aumônes crut que sa présence imposerait aux brigands. Il ouvrit lui-même la porte. A l'instant il est terrassé. On lui arrache sa montre et on veut lui passer sur le corps pour pénétrer dans la maison. On parvient cependant à refermer la porte. Alors la foule dépave la rue pour enfoncer les volets. Toute espèce d'instrumens sert à ce projet. On entend le fracas d'une destruction générale. Les vitres volent en éclats. Les bandits se précipitent dans la maison et l'envahissent. Mais il ne s'agissait plus de détruire. Ils veulent profiter de leurs crimes et emporter chez eux le butin, favorisés par les ombres de la nuit. On pénètre dans les caves et on prélude à de hideuses orgies. Des milliers de bouteilles de vin sont distribuées parmi la foule. Des hommes d'une avidité fougueuse cassent les goulots pour boire plus vite: le verre les blesse et couvre leurs visages de vin et de sang. La dévastation et le pillage de cette maison et de celle attenante durèrent douze heures. Lorsque les hommes paraissaient fatigués, les femmes, plus avides de butin, les engageaient à retourner à l'oeuvre, et, en vraies furies, formaient des danses sur la Place-St-Jean, en face des habitations de MMes De S . . . . . et V . . P. . . . Ces familles étaient liées d'amitié avec la famille de M. L . . . . . Que l'on juge de leur situation pendant cette nuit affreuse, en voyant sous leurs yeux maltraiter leurs amis, sans pouvoir leur porter aucun secours! Le branle infernal des femmes était accompagné du bruit des casseroles qu'elles agitaient en guise de musique. Momentanément, elles s'arrêtaient pour boire, et la ronde recommençait. L'ivresse la plus dégoûtante donnait à cette scène l'aspect des bacchanales. De temps en temps des voix demandaient, où irons-nous? Des cris de hyènes leur répondaient, en nommant une ou plusieurs personnes de la ville. Une bande de pillards partait alors en chantant et en hurlant, pour aller saccager les onze maisons désignées, parmi lesquelles on cite celles de MM. D . . . V . . . . . M . . . . . Il était six heures du matin (19. octobre). Le jour commençait à poindre. La foule s'écoulait lentement. Les traînards se rendaient chez eux, emportant des objets plus ou moins précieux. Chacun était allé contempler ses richesses, et se concerter sur ce qu'il restait à faire. L'audace s'était accrue du succès. Il fallait maintenant du sang. Des cris, des menaces de mort furent prononcés contre tous les riches, et les brigands désignèrent entre eux l'endroit où ils trouveraient une guillotine. Ces hommes de désordre et de crime voulurent ainsi terminer leur souveraineté. Mais l'heure de la justice sonnait. Il était sept heures et le vicomte Pontécoulant entrait dans la ville avec son officier d'ordonnance.

Dès la veille, la régence lui avait envoyé un exprès à Gand. Réveillé au milieu de la nuit, M. De Pontécoulant se rendit avec empressement chez M. le général Duvivier, qui lui donna l'ordre par écrit de se rendre de suite à Bruges, avec quatre cents hommes. Il s'entendit aussitôt avec M. le baron Ch. de Coppens, pour l'embarquement de ses troupes et de deux pièces de canons, et prenant lui-même la poste, il devança sa légion de quelques heures. La ville était déserte. On ne voyait çà et là que des pauvres transportant à leur domicile des débris de meubles et de tentures. Les membres du conseil de régence s'étaient séparés, et le bourgmestre s'était réfugié chez le maître des postes. M. De Pontécoulant descendit à l'hôtel du Commerce, se concerta sur-le-champ avec le bourgmestre, et quelques instans après, la proclamation suivante fut affichée:

Ordre du jour.

Habitans de Bruges!

„La tranquillité publique a été compromise. Le peuple, ordinairement calme, poussé par de sourdes menées, a commis des excès. . . Instruit des désordres qui régnaient dans la ville de Bruges, le général Duvivier, gouverneur-militaire des deux Flandres, m'a confié l'honorable mission d'y rétablir le calme. Habitans de Bruges! je me rendrai digne de sa confiance et j'espère qu'à ma voix, le peuple reconnaîtra ses devoirs, que les ouvriers rentreront dans leurs ateliers. J'ai de grands pouvoirs, je saurai les employer pour sauver

la ville de Bruges de l'anarchie. Moi et les troupes que j'ai l'honneur de commander, nous avons, sous le feu des Hollandois, su rétablir et maintenir la tranquillité menacée dans la ville de Gand; nous saurons ici également remplir notre mission.

„Point de liberté sans indépendance, point d'indépendance sans ordre public.“

Quartier-général à Bruges.

DE PONTÉCOULANT,
Colonel commandant la légion belge-parisienne.

La foule se trouvait encore devant la maison de M. le banquier D. . . . , qui pendant toute la nuit avait préparé ses moyens de défense. La présence de M. de Pontécoulant et le bruit qui se répandit de l'arrivée de sa troupe firent évacuer le terrain, et sauvèrent de la dévastation la maison de M. D. . . . Des jeunes gens notables de la ville, auxquels ce secours venait rendre le courage, s'armèrent et formèrent une compagnie franche. Ce fut l'origine des chasseurs brugeois, qui depuis contribuèrent efficacement à arrêter tout désordre, et dont le corps, bien discipliné et animé d'un bon esprit, fait l'orgueil de la cité de Bruges.

A quatre heures de relevée, la légion belge-parisienne arriva. Le commandant la fit ranger en bataille sur la Grand'Place, où furent braqués trois canons chargés à mitraille, mèche allumée. En même temps fut affiché un ordre du jour qui fit beaucoup de bruit et dont l'auteur, ennemi des voies de fait et du sang, eût été bien embarrassé de faire exécuter un seul article. Il y avait, dans ce placard remarquable, dix-huit cas de mort.

Cependant l'effet moral qu'il produisit fut tel que dès le soir même, la tranquillité fut entièrement rétablie. Dès l'arrivée des troupes, on avait arrêté une vingtaine de malfaiteurs plus ou moins compromis. De ce nombre était un charpentier que l'opinion publique accusait, à faux, d'avoir construit une guillotine, un jeune Hollandais qui avait abreuvé le peuple de boissons spiritueuses le matin du pillage, l'instituteur V. . . . . et quelques recéleurs d'objets volés. Des groupes se réunirent vers les prisons. Pour couper court à ce prétexte de désordre et ôter aux instigateurs toute idée de le forcer à rendre les prisonniers, M. De Pontécoulant publia que les détenus partiraient le lendemain à deux heures, après avoir été exposés à la vue de toute la population. En effet, le lendemain les prisonnieres furent conduits à l'heure indiquée sur la Grand' Place et mis au milieu d'un bataillon carré. Une pièce chargée à mitraille se trouvait à l'avant-garde et une autre fermait la marche. Les tambours battaient. Les pillards furent mis à bord d'une barque, accompagnés d'un fort détachement et expédiés pour Gand.

L'on ne saurait trop louer les services que M. le vicomte De Pontécoulant rendit dans ces momens pénibles. Non-seulement il rétablit le calme à Bruges et prévint les crimes qui allaient se commettre mais il neutralisa par sa fermeté les élémens de désordre, qui fermentaient dans toute la Flandre occidentale. Il y eut à la même époque des tentatives de pillage à Ostende, à Thielt, etc., qui furent heureusement comprimées. Il est hors de doute que les orangistes formaient des complots de contre-révolution, mais, cachant alors leurs desseins, ils parlaient de réunion à la France, pour détacher la bourgeoisie du gouvernement existant et la dégoûter d'une révolution entachée d'excès populaires. Le déchaînement des masses et la terreur de l'échafaud, furent, dans cette circonstance, les misérables expédiens de ce parti qui par faiblesse et par lâcheté, n'osait se découvrir. Quelques jours encore d'hésitation et de pusillanimité, les choses eussent été dans un état déplorable. L'energie d'un seul homme prévint tant de maux.

Cour d'assises de la Corse

(Bastia.)

[8, 9, 10, 11 et 12 juillet 1835.]

FRATRICIDE. — CADAVRE MUTILÉ. — CONDAMNATION A MORT D'UN PÈRE ET DE SON FILS.

Les avenues de la Cour sont assiégées de bonne heure par une foule de curieux, qu'attirent les circonstances dramatiques du crime et la gravité de l'accusation. Quelques dames viennent

aussi prendre leur part des émotions de l'audience. Leur présence dans l'auditoire excite une agréable surprise. C'est la première fois que l'on voit les femmes, en Corse, venir assister aux débats de la Cour d'assises. Voici les faits de cette cause mémorable:

Paul-François Bonnetti, né à Scolca, demeurait à Vignale où il s'était marié. Séparé depuis long-temps de sa femme, dont il n'avait pas eu d'enfans, il y vivait tranquille au sein d'une honnête aisance. Du reste, il avait une parenté nombreuse, trois sœurs, plusieurs neveux, et un frère, Michel Bonnetti. Ce dernier s'attacha à captiver sa confiance, et il l'entourait des soins les plus empressés pour s'assurer de son patrimoine. Il plaça, dans cet objet, près de lui ses deux filles, Gentile et Lidie, qui devaient l'assister dans son ménage, et surtout éloigner de sa personne tous prétendans à sa succession. A l'aide de ces manoeuvres, Michel parvint à décider son frère, le 19 janvier 1833, à faire un testament qui l'instituait, lui et son fils, ses héritiers universels. Cet acte une fois consommé, Michel pensa pouvoir, sans danger, se relâcher de sa surveillance; il rappela sa fille Gentile, et ne laissa que Lidie. Bientôt Paul-François crut s'apercevoir qu'on ne lui témoignait plus les mêmes égards, qu'on n'était plus aussi assidu auprès de sa personne. Il restait seul quelquefois des journées entières, et il était réduit à appeler une femme du voisinage pour préparer ses repas. Cet isolement inaccoutumé, cet abandon de la part de Bonnetti, aigrirent ses esprits. Ensuite cet homme avait eu autrefois des rapports d'intimité avec une femme appelée Ursule Mariotti, et deux filles naturelles étaient issues de ce commerce. Elles vivaient dans la misère, et jamais Paul-François ne leur avait donné aucune marque d'affection ni d'intérêt. Tout à coup des scrupules de conscience viennent assiéger son âme. Il se reproche ce délaissement comme un crime, et veut réparer ses torts. Un jour qu'il était sur le seuil de sa porte, pensif et tout entier sous l'influence de ces idées réparatrices, il aperçoit l'une de ses filles naturelles, il l'appelle d'un air affectueux; surprise de ces témoignages de bienveillance auxquels elle n'est pas accoutumée, cette fille hésite à venir; il insiste, elle entre dans la maison de Paul-François: „Que me voulez-vous? — Assieds toi. „L'émotion du vieillard est extrême, c'est peut-être pour la première fois qu'il lui addresse la parole. Il la fait placer à table, à ses côtés, et lui annonce qu'après la moisson, elle viendra rester chez lui avec sa soeur, et qu'ils vivront tous ensemble sous le même toit. Le lendemain 1er juin 1834, il se rend à Bastia pour lui acheter des vêtemens, et lui apporte divers objets.

Ce retour de tendresse inattendue pour ses filles naturelles jeta l'alarme dans la famille Bonnetti. Elle craignit la révocation du testament. Lidie manifesta hautement ses inquiétudes: „Ah! je le vois bien, disait-elle avec amertume, nous aurons travaillé pour d'autres. „Mais Michel et son fils Charles-François, comprimèrent avec soin les sentimens qui les agitaient. Ils se montrèrent même plus affectueux envers Paul-François, pour lui inspirer une entière sécurité, semant ainsi traîtreusement de fleurs le chemin qui devait le conduire à la mort. *(Suite.)*

Le mariage à la mode.

Mariez-vous. — J'aime à vivre garçon. —
J'aurais pourtant un parti. — Dieu m'en garde! —
Tout doux: peut-être il vous plaira. — Chanson! —
Quinze ans. — Tant pis. — Fille d'esprit. — Bavarde. —
Sage. — Grimace. — Et belle. — Autre danger. —
Grand nom. — Orgueil. — Le cœur tendre. — Jalouse. —
Des talens. — Trop pour me faire enrager. —
Et par-delà cent mille écus. — J'épouse.

Epitaphe
d'un petit voleur.

Ci-gît qu'une juste sentence,
A, pour quelques sous, immole;
Il n'avait pas assez volé
Pour démontrer son innocence.

Geschichtlicher Ueberblick
der
Entwickelung der französischen Nationalliteratur.

(Wir geben hier, als eine Einleitung gewissermaaßen, zu einer Reihe von Darstellungen über merkwürdige ältere und neuere Erscheinungen in der französischen Literatur, welche von Zeit zu Zeit unser Unternehmen begleiten werden, eine Reihe von Artikeln, welche früher zu einem andern Zwecke zerstreut veröffentlichet, hier von Neuem überarbeitet und vermehrt, ein für sich bestehendes Ganze bieten, und dem Leser den mannichfachen Wechsel, welcher sich in der geistigen Entwickelung eines so bedeutenden Volkes wie das französische gestalten mußte, in rascher Übersicht vor Augen führen. Es wird später besonders dazu dienen, ihn über die Zeit und Verhältnisse, in welcher einzelne merkwürdige von uns ausführlicher behandelte Erscheinungen auftauchten, zu orientiren, und ihm so einen Leitfaden gewähren, an den sich das Besondere, Alleinstehende leicht anknüpfen läßt.)

I. Französische Sprache.

Seit den Eroberungen der Römer gewann das Lateinische Eingang in Gallien, und breitete sich, durch die Einführung des Christenthums begünstigt, immer mehr und mehr daselbst aus. Als sich die Franken später der Oberherrschaft bemächtigten, trat der seltene Umstand ein, daß die Sieger Sprache und Sitten der Besiegten annahmen. So schloß sich an das Celtische, das von den Galliern gesprochen wurde, das Lateinische, und aus einer Mischung dieser Sprachen mit dem Fränkischen entsprang das Romanische, aus welchem sich das heutige Französisch entwickelte und fortbildete. Die frühesten Spuren dieser Mundart datiren sich aus den Zeiten Karls des Großen, und als erstes authentisches Denkmal desselben ist der Eidesvertrag zwischen Karl dem Kahlen und Ludwig dem Deutschen und deren Anhängern, ungefähr 50 Jahre nach dem Tode Karls des Großen, uns geblieben. Frühzeitig jedoch zerfiel das Französische in zwei Mundarten, von denen die nördliche noch mehr Veränderungen durch den Einfluß barbarischer Dialekte erhielt; sie ward zum Gegensatz gegen die südliche wohllautendere (die langue d'oc) das Romanisch-Wallonische oder die langue d'oeil*) genannt, und weit später als jene von Dichtern angebaut. Gegen das Ende des eilften Jahrhunderts bedienten sich Schriftsteller derselben in der Normandie und in Belgien; doch ward sie erst im 13. Jahrhunderte zur eigentlichen Büchersprache erhoben und nicht allein von Dichtern, sondern auch von Historikern, ja selbst von Juristen und Aerzten zu wissenschaftlichen Arbeiten benutzt. — Dennoch machte sie aber nur langsame Fortschritte, und litt besonders in grammatischer Hinsicht an Unbestimmtheit der Formen, so daß das Lateinische ihr bei gelehrten Verhandlungen und in den Gerichtshöfen vorgezogen wurde. Eigentliche Bildung erhielt sie erst durch Franz I., der die Sprache der Römer aus den Tribunälen und Rechtsanstalten verbannte und der Landessprache zu ihrem guten Rechte verhalf. Von nun an bemühten sich Gelehrte um ihre innere Ausbildung mit Erfolg. Zwar war schon seit Karl V. Manches in dieser Hinsicht gethan worden; aber die inneren Zerrüttungen des Landes wirkten solchen Bemühungen immer hinderlich entgegen. Es bildeten sich nun besondere Gesellschaften für die Cultur der Sprache, und man schritt rüstig auf der eingeschlagenen Bahn fort; doch fehlte es immer noch gewissermaßen an einem entscheidenden Tribunal bei grammatischen Zweifeln, bis man endlich die 1635 gestiftete französische Akademie zu einem solchem erhob. Von nun an wurde durch die vielfachen Bestrebungen, Forschungen und Leistungen, sowohl dieses Vereins, als einzelner vorzüglicher Gelehrten und Schriftsteller, Außerordentliches für die Cultur des Französischen gethan, so daß es bald seiner seltenen Ausbildung und Feinheit wegen die Sprache der diplomatischen Verhandlungen wie der gebildeten Kreise, vorzüglich der Höfe Europa's wurde.

(Fortsetzung folgt).

*) Die Benennung rührte von dem Worte des Bejahens oc Prov. oï, oui nordfranz. in beiden Sprachen her.

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 Rthlr. oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 2.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, PROF. ET DR., et C. SCHÜTZ, DR.

LA PRIÈRE POUR TOUS,

par VICTOR HUGO. *)

Das hier mitgetheilte Gedicht gehört unbedingt zu den gelungensten und reifsten Erzeugnissen der Hugoschen Muse. Der Dichter läßt seine Tochter, ein unschuldiges Kind, beten, nicht für sich allein oder dessen Eltern und Verwandte, sondern für Alle, die des Gebetes einer frommen, kindlichen Seele bedürftig sind, und indem er so die Andacht der Kleinen zu leiten scheint, erwägt er die wichtigsten Interessen der ganzen Menschheit und spricht das in jeder empfindenden Brust tief wurzelnde Gefühl der Frommigkeit und Gottesverehrung auf herrliche Weise aus, den ganzen Reichthum begeisterter Dichtkunst aufbietend, um den erhabenen Gedanken, der ihn beseelt, auf würdige und schöne Weise zu verherrlichen. —

Victor Hugo, einer der berühmtesten jetzt lebenden Dichter Frankreichs, lange Zeit als das Haupt der dortigen romantischen Schule betrachtet, obwohl seit Kurzem wegen seiner neuesten Dramen verschiedentlich, selbst von frühern Verehrern, heftig getadelt, ward am 26. Februar 1802 in Besançon geboren, und verlebte seine Jugend, je nachdem die Verhältnisse seines Vaters, des Generals Hugo, es erforderten, abwechselnd in Italien, Frankreich und Spanien. Schon in seinem 17ten Jahre gewann er den Preis in einem poetischen Wettstreite, und schritt nun rasch dem hohen Ziele zu, das ihm vor Augen schwebte, jedes Jahr mit neuen und ausgezeichneteren Leistungen seiner Muse begrüßend. Er lebt gegenwärtig als Privatmann, mit dem Orden der Ehrenlegion geschmückt, und in höchst glücklichen und angenehmen Verhältnissen sich befindend, in Paris. —

Fast in allen Fächern der Poesie, hauptsächlich im Drama und im Romane hat sich Hugo großen Erfolges zu erfreuen gehabt; den höchsten Werth besitzen jedoch seine lyrischen Gedichte, und unter diesen vorzüglich die Feuilles d'Automne, denen das hier mitgetheilte entlehnt ist.

La Prière pour tous.

I.

Ma fille! va prier. — Vois, la nuit est venue.
Une planète d'or là-bas perce la nue;
La brume des coteaux fait trembler le contour;
A peine un char lointain glisse dans l'ombre ....
Écoute!
Tout rentre et se repose; et l'arbre de la route
Secoue au vent du soir la poussière du jour!

Le crépuscule, ouvrant la nuit qui les recele,
Fait jaillir chaque étoile en ardente étincelle;
L'occident amincit sa frange de carmin;
La nuit de l'eau dans l'ombre argente la surface;
Sillons, sentiers, buissons, tout se mêle et s'efface;
Le passant inquiet doute de son chemin.

Le jour est pour le mal, la fatigue et la haine.
Prions: voici la nuit! la nuit grave et sereine!

*) Les feuilles d'automne, par VICTOR HUGO. 1832.

Le vieux pâtre, le vent aux brèches de la tour,
Les étangs, les troupeaux, avec leur voix cassée,
Tout souffre et tout se plaint. La nature lassée,
A besoin de sommeil, de prière et d'amour!

C'est l'heure où les enfans parlent avec les anges.
Tandis que nous courons à nos plaisirs étranges,
Tous les petits enfans, les yeux levés au ciel,
Mains jointes et pieds nus, à genoux sur la pierre,
Disant à la même heure une même prière,
Demandent pour nous grâce au père universel!

Et puis ils dormiront. — Alors, épars dans l'ombre,
Les rêves d'or, essaim tumultueux, sans nombre,
Qui naît aux derniers bruits du jour à son déclin,
Voyant de loin leur souffle et leurs bouches vermeilles,
Comme volent aux fleurs de joyeuses abeilles,
Viendront s'abattre en foule à leurs rideaux de lin!

O sommeil du berceau! prière de l'enfance!
Voix qui toujours caresse et qui jamais n'offense!
Douce religion, qui s'égaie et qui rit!
Prélude du concert de la nuit solennelle!
Ainsi que l'oiseau met sa tête sous son aile,
L'enfant dans la prière endort son jeune esprit!

II.

Ma fille, va prier! — D'abord, surtout, pour celle
Qui berça tant de nuits ta couche qui chancelle,
Pour celle qui te prit jeune ame dans le ciel,
Et qui te mit au monde, et depuis, tendre mère,
Faisant pour toi deux parts dans cette vie amère,
Toujours a bu l'absinthe et t'a laissé le miel!

Puis ensuite pour moi! j'en ai plus besoin qu'elle!
Elle est, ainsi que toi, bonne, simple et fidèle!
Elle a le coeur limpide et le front satisfait.
Beaucoup ont sa pitié; nul ne lui fait envie;
Sage et douce, elle prend patiemment la vie;
Elle souffre le mal sans savoir qui le fait.

Tout en cueillant des fleurs, jamais sa main novice
N'a touché seulement à l'écorce du vice:
Nul piége ne l'attire à son riant tableau;
Elle est pleine d'oubli pour les choses passées;
Elle ne connaît pas les mauvaises pensées
Qui passent dans l'esprit comme une ombre sur l'eau.

Elle ignore, — à jamais ignore-les comme elle! —
Ces misères du monde où notre ame se mêle,
Faux plaisirs, vanités, remords, soucis rongeurs,
Passions sur le coeur flottant comme une écume,
Intimes souvenirs de honte et d'amertume
Qui font monter au front de subites rougeurs!

Moi je sais mieux la vie; et je pourrais te dire,
Quand tu seras plus grande et qu'il faudra t'instruire,
Que poursuivre l'empire, et la fortune et l'art,
C'est folie et néant; que l'urne aléatoire
Nous jette bien souvent la honte pour la gloire,
Et que l'on perd son ame à ce jeu de hasard!

L'ame en vivant s'altère; et quoiqu'en toute chose
La fin soit transparente et laisse voir la cause,
On vieillit sous le vice et l'erreur abattu;
A force de marcher l'homme erre, l'esprit doute.
Tous laissent quelque chose aux buissons de la route,
Les troupeaux leur toison, et l'homme sa vertu!

Va donc prier pour moi! — Dis pour toute prière:
— Seigneur, Seigneur mon Dieu, vous êtes notre père,
Grâce, vous êtes bon! grâce, vous êtes grand! —
Laisse aller ta parole où ton ame l'envoie;
Ne t'inquiète pas, toute chose à sa voie,
Ne t'inquiète pas du chemin qu'elle prend!

Il n'est rien ici-bas qui ne trouve sa pente.
Le fleuve jusqu'aux mers dans les plaines serpente;

L'abeille sait la fleur qui recèle le miel.
Toute aile vers son but incessamment retombe:
L'aigle vole au soleil, le vautour à la tombe,
L'hirondelle au printemps et la prière au ciel!

Lorsque pour moi vers Dieu ta voix s'est envolée,
Je suis comme l'esclave, assis dans la vallée,
Qui dépose sa charge aux bornes du chemin;
Je me sens plus léger; car ce fardeau de peine,
De fautes et d'erreurs qu'en gémissant je traîne,
Ta prière en chantant l'emporte dans sa main!

Va prier pour ton père! — Afin que je sois digne
De voir passer en rêve un ange au vol de cygne,
Pour que mon ame brûle avec les encensoirs!
Efface mes péchés sous ton souffle candide,
Afin que mon coeur soit innocent et splendide
Comme un pavé d'autel qu'on lave tous les soirs!

III.

Prie encore pour tous ceux qui passent
Sur cette terre de vivans!
Pour ceux dont les sentiers s'effacent
A tous les flots! à tous les vents!
Pour l'insensé qui met sa joie
Dans l'éclat d'un manteau de soie,
Dans la vitesse d'un cheval!
Pour quiconque souffre et travaille,
Qu'il s'en revienne ou qu'il s'en aille,
Qu'il fasse le bien ou le mal.

Pour celui que le plaisir souille
D'embrassemens jusqu'au matin,
Qui prend l'heure où l'on s'agenouille
Pour sa danse et pour son festin,
Qui fait hurler l'orgie infame
Au même instant du soir où l'ame
Répète son hymne assidu,
Et, quand la prière est éteinte,
Poursuit, comme s'il avait crainte
Que Dieu ne l'ait pas entendu!

Enfant! pour les vierges voilées!
Pour le prisonnier dans sa tour!
Pour les femmes échevelées
Qui vendent le doux nom d'amour!
Pour l'esprit qui rêve et médite!
Pour l'impie à la voix maudite
Qui blasphème la sainte loi! —
Car la prière est infinie!
Car tu crois pour celui qui nie!
Car l'enfance tient lieu de foi!

Prie aussi pour ceux que recouvre
La pierre du tombeau dormant,
Noir précipice qui s'entr'ouvre
Sous notre foule à tout moment!
Toutes ces ames en disgrâce
Ont besoin qu'on les débarrasse
De la vieille rouille du corps.
Souffrent-elles moins pour se taire?
Enfant! regardons sous la terre!
Il faut avoir pitié des morts!

IV.

A genoux, à genoux, à genoux sur la terre
Où ton père a son père, où ta mère a sa mère,
Où tout ce qui vécut dort d'un sommeil profond!
Abîme où la poussière est mêlée aux poussières,
Où sous son père encore on retrouve des pères,
Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond!

Enfant! quand tu t'endors, tu ris! l'essaim des songes
Tourbillonne, joyeux, dans l'ombre où tu te plonges,
S'effarouche à ton souffle, et puis revient encore;
Et tu rouvres enfin tes yeux divins que j'aime,
En même temps que l'aube, oeil céleste elle-même,
Entr'ouvre à l'horizon sa paupière aux cils d'or!

Mais eux, si tu savais de quel sommeil ils dorment!
Leurs lits sont froids et lourds à leurs os qu'ils déforment.
Les anges autour d'eux ne chantent pas en chœur.
De tout ce qu'ils ont fait le rêve les accable.
Pas d'aube pour leur nuit; le remords implacable
S'est fait ver du sépulcre et leur ronge le cœur.

Tu peux avec un mot, tu peux d'une parole,
Faire que le remords prenne une aile et s'envole!
Qu'une douce chaleur réjouisse leurs os!
Qu'un rayon touche encore leur paupière ravie
Et qu'il leur vienne un bruit de lumière et de vie,
Quelque chose des vents, des forêts et des eaux!

Oh! dis-moi ,quand tu vas, jeune et déjà pensive,
Errer au bord d'un flot qui se plaint sur sa rive,
Sous des arbres dont l'ombre emplit l'ame d'effroi,
Parfois, dans les soupirs de l'onde et de la brise,
N'entends-tu pas de souffle et de voix qui te dise:
— Enfant! quand vous prierez, prierez-vous pas pour moi? —

C'est la plainte des morts! — Les morts pour qui l'on prie
Ont sur leur lit de terre une herbe plus fleurie.
Ils entendent du ciel le cantique lointain.
Ceux qu'on oublie, hélas! — leur nuit est plus épaisse,
Un ver dans leur cercueil les dévore sans cesse,
Et l'orfraie à côté fait l'hymne du festin!

Prie! afin que le père, et l'oncle et les aïeules,
Qui ne demandent plus que nos prières seules,
Tressaillent dans leur tombe en s'entendant nommer,
Sachent que sur la terre on se souvient encore,
Et comme le sillon qui sent la fleur éclore,
Sentent dans leur oeil vide une larme germer!

(Suite.)

La veillée de Vincennes.

Histoire de régiment.

Par A. de Vigny. *)

I.

Les scrupules d'honneur d'un soldat.

L'armée est un bon livre à ouvrir pour connaître l'humanité. On y apprend à mettre la main à tout, aux choses les plus basses comme aux plus élevées. Les plus délicats et les plus riches sont forcés de voir vivre de près la Pauvreté et de vivre avec elle, de lui mesurer son gros pain et de lui peser sa viande. Sans l'armée les fils de grand seigneur ne soupçonneraient pas comment un soldat vit, grandit, engraisse toute l'année avec neuf sous par jour et une cruche d'eau fraîche, portant sur le dos un sac dont le contenant et le contenu coûtent quarante francs à sa patrie.

Cette simplicité de moeurs, cette pauvreté insouciante et joyeuse de tant de jeunes gens, cette vigoureuse et saine existence, sans fausse politesse ni fausse sensibilité, cette allure mâle donnée à tout, cette uniformité de sentimens imprimée par la discipline, sont des liens d'habitude grossiers, mais difficiles à rompre, et qui ne manquent pas d'un certain charme inconnu aux autres professions. J'ai vu des officiers prendre cette existence en passion au point de ne pouvoir la quitter quelque temps sans ennui, même pour retrouver les plus élégantes et les plus chères coutumes de leur vie. Les régimens sont des couvens d'hommes, mais des couvens nomades. On y remplit bien les voeux de pauvreté et d'obéissance.

Le caractère de ces reclus est indélébile comme celui des moines, et jamais je n'ai revu l'uniforme d'un de mes régimens sans un battement de cœur.

Un soir de l'été de 1819 je me promenais à Vincennes dans l'intérieur de la forteresse, où j'étais en garnison, avec Timoléon d'Arc***, lieutenant de la garde comme moi. Nous avions fait, selon l'habitude, la promenade au Polygone, assisté à l'étude du tir à ricochet, écouté et raconté paisiblement des histoires de guerre, discuté sur l'École Polytechnique, sur sa formation, son utilité, ses défauts, et sur les hommes au teint jaune qu'avait fait pousser ce terroir géométrique. La couleur de l'école, Timoléon l'avait aussi sur le front. Ceux qui l'ont connu se rappelleront, comme moi, sa figure régulière et un peu amaigrie, ses grands yeux noirs et les sourcils arqués qui les couvraient, et le sérieux si doux et si rarement troublé de son visage de Spartiate. Il était fort préoccupé ce soir-là de notre conversation très-longue sur le système

*) Um die deutschen Einleitungen nicht zu häufen, wird die hierzu gehörige biographische Notiz einer spätern Probe von de Vigny's Schriften beigefügt werden.

des probabilités de La Place. Je me souviens qu'il tenait sous le bras ce livre que nous avions en grande estime, et dont il était souvent tourmenté.

La nuit tombait, ou plutôt s'épanouissait, une belle nuit d'août. Je regardais avec plaisir la chapelle construite par saint Louis, et cette couronne de tours moussues et à demi ruinées qui servait alors de parure à Vincennes. Le donjon s'élevait au-dessus d'elles comme un roi au milieu de ses gardes. Les petits croissans de la chapelle brillaient parmi les premières étoiles au bout de leurs longues flèches. L'odeur fraîche et suave du bois nous parvenait par-dessus les remparts, et il n'y avait pas jusqu'au gazon des batteries qui n'exhalât une haleine de soir d'été. Nous nous assîmes sur un grand canon de Louis XIV, et nous regardâmes en silence quelques jeunes soldats qui essayaient leur force en soulevant tour à tour une bombe au bout du bras, tandis que les autres rentraient lentement et passaient le pont-levis deux par deux ou quatre par quatre avec toute la paresse du désœuvrement militaire. Les cours étaient remplies des caissons de l'artillerie, ouverts et chargés de poudre, préparés pour la revue du lendemain. A notre côté, près de la porte du bois, un vieil Adjudant d'artillerie ouvrait et refermait souvent avec inquiétude la porte très-légère d'une petite tour, poudrière et arsenal appartenant à l'artillerie à pied, et remplie de barils de poudre, d'armes et de munitions de guerre. Il nous salua en passant. C'était un homme d'une taille élevée, mais un peu voûtée. Ses cheveux étaient rares et blancs, sa moustache blanche et épaisse; son air ouvert, robuste et frais encore, heureux, doux et sage. Il tenait trois grands registres à la main, et y vérifiait de longues colonnes de chiffres. Nous lui demandâmes pourquoi il travaillait si tard contre la coutume. Il nous répondit, avec le ton de respect et de calme des vieux soldats, que c'était le lendemain un jour d'inspection générale à cinq heures du matin; qu'il était responsable des poudres, et qu'il ne cessait de les examiner et de recommencer vingt fois ses comptes pour être à l'abri du plus léger reproche de négligence; qu'il avait voulu aussi profiter des dernières heures du jour, parceque la consigne était sévère et défendait d'entrer la nuit dans la poudrière avec un flambeau ou même une lanterne sourde; qu'il était désolé de n'avoir pas eu le temps de tout voir, et qu'il lui restait encore quelques obus à examiner; qu'il voudrait bien pouvoir revenir dans la nuit; et il regardait avec un peu d'impatience le grenadier que l'on posait en faction à la porte et qui devait l'empêcher d'y rentrer.

Après nous avoir donné ces détails, il se mit à genoux et regarda sous la porte s'il n'y restait pas une traînée de poudre. Il craignait que les éperons ou les fers de bottes des officiers ne vinssent à y mettre le feu le lendemain. Ce n'est pas cela qui m'occupe le plus, dit-il, en se relevant, mais ce sont mes registres, et il les regardait avec regret.

— Vous êtes trop scrupuleux, dit Tumoléon.

— Ah! mon lieutenant, quand on est dans la garde, on ne peut pas l'être trop sur son honneur. Un de nos maréchaux-des-logis s'est brûlé la cervelle lundi dernier pour avoir été mis à la salle de police. Moi je dois donner l'exemple aux sous-officiers. Depuis que je sers dans la garde, je n'ai pas eu un reproche de mes chefs, et une punition me rendrait bien malheureux.

Il est vrai que ces braves soldats, pris dans l'armée parmi l'élite de l'élite, se croyaient déshonorés pour la plus légère faute.

— Allez! vous êtes tous les puritains de l'honneur, lui dis-je en lui frappant sur l'épaule. Il salua et se retira vers la caserne où était son logement; puis, avec une innocence de mœurs particulière à l'honnête race des soldats, il revint, apportant du chenevis dans le creux de ses mains à une poule qui élevait ses douze poussins sous le vieux canon de bronze où nous étions assis.

C'était bien la plus charmante poule que j'aie connue de ma vie. Elle était toute blanche, sans une seule tache, et ce brave homme, avec ses gros doigts mutilés à Marengo et à Austerlitz, lui avait collé sur la tête une petite aigrette rouge, et sur la poitrine un petit collier d'argent avec une plaque à son chiffre. La bonne poule en était fière et reconnaissante à la fois. Elle

savait que les sentinelles la faisaient toujours respecter, et elle n'avait peur de personne, pas même d'un petit cochon de lait et d'une chouette qu'on avait logés auprès d'elle sous le canon voisin. La belle poule faisait le bonheur des canonniers; elle recevait de nous tous des miettes de pain et du sucre tant que nous étions en uniforme, mais elle avait horreur du costume bourgeois, et ne nous reconnaissant plus sous ce déguisement, elle s'enfuyait avec sa famille sous le canon de Louis XIV: magnifique canon sur lequel était gravé l'éternel soleil avec son *nec pluribus impar* et *ultima ratio regum*; et il logeait une poule là-dessous!

Le bon Adjudant nous parla d'elle en fort bons termes. Elle fournissait des œufs à lui et à sa fille, avec une générosité sans pareille, et il l'aimait tant, qu'il n'avait pas eu le courage de tuer un seul de ses poulets, de peur de l'affliger. Comme il racontait ses bonnes mœurs, les tambours et les trompettes battirent et sonnèrent à la fois l'appel du soir. On allait lever les ponts, et les concierges en faisaient déjà résonner les chaînes. Nous n'étions pas de service, et nous sortîmes par la porte du bois. Timoléon, qui avait cessé de faire des angles sur le sable avec le bout de son épée, s'était levé du canon en regrettant ses triangles, comme moi je regrettais ma poule blanche et mon Adjudant.

Nous tournâmes à gauche en suivant les remparts, et passant ainsi devant le tertre de gazon élevé au duc d'Enghien sur son corps fusillé et sur sa tête écrasée par un pavé, nous coto yâmes les fossés en regardant le petit chemin blanc qu'il avait suivi pour arriver à cette fosse.

Il y a deux sortes d'hommes qui peuvent très-bien se promener ensemble cinq heures de suite sans se parler, ce sont les prisonniers et les officiers. Condamnés à se voir toujours quand ils sont tous réunis, chacun est seul. Nous allions en silence, les bras derrière le dos. Je remarquai que Timoléon tournait et retournait sans cesse une lettre au clair de la lune. C'était une petite lettre de forme longue, j'en connaissais la figure et l'auteur féminin, et j'étais accoutumé à le voir rêver tout un jour sur cette petite écriture fine et élégante. Aussi nous étions arrivés au village en face le château, nous avions monté l'escalier de notre petite maison blanche, nous allions nous séparer sur le carré de nos appartemens voisins, que je n'avais pas dit une parole. Là seulement il me dit tout à coup:

— Elle veut absolument que je donne ma démission, qu'en pensez-vous?

— Je pense, dis-je, qu'elle est belle comme un ange, parce que je l'ai vue; je pense que vous l'aimez comme un fou, parce que je vous vois depuis deux ans tel que ce soir; je pense que vous avez une assez belle fortune à en juger par vos chevaux et votre train; je pense que vous avez fait assez vos preuves pour vous retirer, et qu'en temps de paix ce n'est pas un grand sacrifice; mais je pense aussi à une seule chose..

— Laquelle? dit-il en souriant assez amèrement, parce qu'il devinait.

— C'est qu'elle est mariée, dis-je plus gravement, vous le savez mieux que moi, mon pauvre ami.

— C'est vrai, dit-il, pas d'avenir.

— Et le service sert à vous faire oublier cela quelquefois, ajoutai-je.

— Peut-être, dit-il, mais il n'est pas probable que mon étoile change à l'armée. Remarquez, dans ma vie, que jamais je n'ai fait rien de bien qui ne restât inconnu ou mal interprété.

— Vous liriez *La Place* toutes les nuits, dis-je, que vous n'y trouveriez pas de remède à cela.

Et je m'enfermai chez moi, pour écrire un poème sur le masque de fer, poème que j'appelai *la Prison*.

(Suite.)

Cour d'assises de la Corse

(Bastia.)

[8, 9, 10, 11 et 12 juillet 1835.]

FRATRICIDE. — CADAVRE MUTILÉ. — CONDAMNATION A MORT D'UN PÈRE ET DE SON FILS.

(Suite.)

Le 7 juin, peu de jours après son retour de Bastia, Paul-François sort le matin de son domi-

cile, pour aller à la recherche de sa jument égarée, et ne revient plus. Qu'était-il devenu? On se perd en conjectures; on se livre à d'actives et nombreuses recherches. Enfin, le 17 juin, après dix jours de perquisitions, on découvre à trois quarts de lieue de Vignale, le cadavre de l'infortuné Paul-François, sans mains et sans tête, gîsant dans un lieu couvert de makis et d'un accès difficile. A quelque distance était le bonnet tout ensanglanté de la victime, portant l'empreinte de trois coupures qui semblaient opérées par une hache. Plus loin, au bord d'un sentier près duquel le crime avait dû être consommé, on trouva des mèches de cheveux blancs, et d'abondantes traces de sang. On remarquait en outre une espèce d'ouverture pratiquée à travers les brouissailles, par où l'on paraissait avoir traîné le cadavre à quarante pas du sentier. Les auteurs de cet effroyable attentat, on ne les chercha pas long-temps. Un cri universel s'éleva aussitôt dans la contrée: Michel et Charles-François Bonetti sont les assassins de leur oncle et frère! Paul-François, en effet, n'avait pas d'ennemis; les accusés seuls étaient intéressés à lui donner la mort. On se rappelait que, deux ou trois jours avant le 7 juin, Michel prophétisait en quelque sorte la mort de son frère, le faisait tuer par anticipation, et disposait les esprits à la nouvelle de sa fin prochaine, en disant que la jument de Paul-François ne se retrouvait plus, et qu'un ennemi pouvait l'avoir entraînée dans un lieu désert pour y attirer son frère et lui ôter la vie. On avait vu Michel et son fils dans la matinée du 7 juin se diriger, une hache à la main, vers le lieu où le cadavre a été découvert, et il a été invinciblement établi que ce jour-là ils avaient donné rendez-vous à Paul-François, précisement à l'endroit où le crime a été commis. Ils ont été dans l'impossibilité de justifier leur alibi. D'un autre côté, lorsque les habitans du village étaient à la recherche de Paul-François, et qu'ils se rapprochaient du point où son corps a été trouvé, Michel et son fils les en éloignaient sous divers prétextes, en les dirigeant vers un endroit opposé. Enfin le 17 juin, tout le monde, à l'aspect du cadavre horriblement mutilé, et des localités qui l'environnent, proclame sans hésiter que Paul-François a été assassiné. Les deux accusés soutiennent seuls qu'il a succombé à une chute, malgré les impossibilités matérielles qui s'élèvent contre cette supposition; et ce terrible événement, qui aurait dû les navrer de douleur et les jeter dans une sorte de désespoir, les laisse si calmes et si indifférens, que le jour même Michel envoie l'une de ses filles avec des moissonneurs dans les champs pour couper le blé. Ce dernier fait indigna profondément la population, car il n'est peut-être pas de pays au monde où le culte pour la famille et pour les morts soit poussé plus loin qu'en Corse. C'est sous le poids de ces charges terribles que Michel et Charles-François Bonnetti comparaissaient sur les bancs de la Cour d'assises.

Michel, âgé de 52 ans, a les traits fortement prononcés, son regard est perçant et son maintien assuré. Quant à son fils Charles-François, âgé de 20 ans, son visage sombre et contracté, ses yeux incessamment attachés sur son banc, sa parole brève et rare, révèlent en lui une profonde agitation; il peut à peine articuler quelques mots entrecoupés; il a l'air d'un homme en proie à des souvenirs qui l'oppressent et paralysent tous ses mouvemens.

(Suite).

Recette admirable.

Voulez-vous guérir promtement
De je ne sais quel mal, qui je ne sais comment,
Vous ôte votre bonne mine?
Prenez-moi sans retardement
Je ne sais pas combien, ni de quelle racine.
Joignez-y je ne sais quelle herbe également;
Mettez je ne sais où le tout bien chaudement:
Vous guérirez je ne sais quand. —
Maint docteur en médecine
Ne vous dirait pas autrement.

LA MARTINIÈRE.

Geschichtlicher Ueberblick
der
Entwickelung der französischen Nationalliteratur.

(Fortsetzung.)

Die Akademie beherrschte besonders durch ihre Wörterbücher dieselbe fast diktatorisch, und man fügte sich lange Zeit willig den Aussprüchen derselben; doch haben sich in den neuesten Tagen gewaltige Oppositionen gebildet und wohl nicht zum Nachtheil der Sprache; indem dadurch eine neue gründliche Bearbeitung des Dict. de l'Academie, welche gegenwärtig bereits erschienen ist, veranlaßt wurde. Einerseits trugen die öffentlichen Verhandlungen der Kammern nicht wenig zu ihrer Ausbildung durch Bereicherung bei; andrerseits suchten vorzüglich die Romantiker den Sprachschatz zu vermehren, theils durch neu geschaffene Wörter, theils aber auch dadurch, daß sie veraltete und verbannte Ausdrücke wieder einzuführen und ihnen ein Bürgerrecht zu verschaffen suchten, oder daß sie Provinzialismen und Wendungen des Jargon Aufnahme zu bereiten sich bemühten. Es ist nicht zu läugnen, daß die französische Sprache sich durch Wortreichthum, Feinheit der grammatischen Ausbildung, Geschmeidigkeit der Construktionen und Präzision auszeichnet; aber sie leidet an einem wesentlichen unheilbaren Fehler, nämlich dem der Armuth im Wechsel des Klanges, daher die vielen Doppelsinnigkeiten, die auf der bloßen äußeren Form beruhen, und die immer ein Makel für eine gebildete Sprache bleiben, wenn sie so häufig und so unvermeidlich vorkommen, wie hier, obschon die Franzosen eine eigne Art von Witzspielen daraus gemacht haben, die Calembours, in denen sie sich sehr gefallen.

Die vorzüglichsten französisch geschriebenen Hülfsmittel zur Erlernung dieser Sprache sind:

Grammaire des Grammaires, von Girault-Duvivier, zwei starke Bände in 8. Grammaire nationale. 1 Band in 8. Noel et Chapsal, Grammaire française. 1 Bd. in 12. — Guizot, Nouveau Dictionnaire universel des synonymes de la langue française. 2 Bde. 8. — Dictionnaire de l'Academie française, 2 Bde. 4 — Noel & Chapsal, Dictionnaire de la l. f. 1 Bd. gr. 8. — Raymond, Dictionnaire de la l. f. 1 Bd. in gr. 4. u. s. w.

Unter den deutsch geschriebenen möchten wohl: Hirzel's französische Grammatik, herausgegeben von Orell; Bettinger's Lehrbuch der franz. Sprache; Kolbe über den Wortreichthum der französischen Sprache; Mozin's, Thibaut's, Schwan's, Lendroy's, Leng's und Wolff's Wörterbücher, u. s. w. die empfehlenswertheren sein. — Unterstützung bei dem Studium des Altfranzösischen bieten Roquefort, Glossaire de la langue Romane, mit dem Supplement 3 Bde. in 8.; Orells altfranzösische Grammatik; Pougens Trésor des origines; Pougens Archéologie française u. A. dar.

II. Französische Literatur und Wissenschaft im Allgemeinen.

Nachdem Gallien vielfachen Herren unterworfen worden, die mehr oder weniger den eroberten Provinzen den Stempel ihrer Eigenthümlichkeit aufdrückten, gründete Chlodowig daselbst 476 n. Chr. Geb. die fränkische Monarchie, die dem ganzen Lande eine neue Gestaltung gab und auch auf die wissenschaftliche Bildung von nicht geringem Einfluß war. Zwar erhielten sich die Schulen im Süden, wie z. B. Bordeaux, Arles, Clermont in Auvergne, Lyon und Vienne, in denen die klassische Literatur des Alterthums mit Liebe gepflegt ward, länger als die des Nordens; doch nahm allmählig auch hier das Interesse für die Schriftsteller des Alterthums ab, und um die Mitte des sechsten Jahrhunderts wird der Verfall des wissenschaftlichen Strebens bereits sehr lebhaft durch den Geschichtschreiber Gregor von Tours beklagt. (Fortsetzung folgt).

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℛ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 3.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, DR. ET PROF., et C. SCHÜTZ, DR.

La prière pour tous,

par VICTOR HUGO.

(Suite.)

V.

Ce n'est pas à moi, ma colombe,
De prier pour tous les mortels,
Pour les vivans dont la foi tombe,
Pour tous ceux qu'enferme la tombe,
Cette racine des autels!

Ce n'est pas moi dont l'ame est vaine,
Pleine d'erreurs, vide de foi,
Qui prierais pour la race humaine,
Puisque ma voix suffit à peine
Seigneur, à vous prier pour moi!

Non, si pour la terre méchante
Quelqu'un peut prier aujourd'hui,
C'est toi, dont la parole chante,
C'est toi! ta prière innocente,
Enfant, peut se charger d'autrui!

Ah! demande à ce père auguste
Qui sourit à ton oraison
Pourquoi l'arbre étouffe l'arbuste,
Et qui fait du juste à l'injuste
Chanceler l'humaine raison?

Demande-lui si la sagesse
N'appartient qu'à l'éternité?
Pourquoi son souffle nous abaisse?
Pourquoi dans la tombe sans cesse
Il effeuille l'humanité?

Pour ceux que les vices consument,
Les enfans veillent au saint lieu;
Ce sont des fleurs qui le parfument,
Ce sont des encensoirs qui fument,
Ce sont des voix qui vont à Dieu!

Laissons faire ces voix sublimes,
Laissons les enfans à genoux.
Pécheurs! nous avons tous nos crimes,
Nous penchons tous sur les abîmes,
L'enfance doit prier pour tous!

VI.

Comme une aumône, enfant, donne donc ta prière
A ton père, à ta mère, aux pères de ton père;
Donne au riche à qui Dieu refuse le bonheur,
Donne au pauvre, à la veuve, au crime, au vice immonde.
Fais en priant le tour des misères du monde:
Donne à tous! donne aux morts! — Enfin, donne au Seigneur!

„ — Quoi! murmure ta voix qui veut parler et n'ose,
„Au Seigneur, au Très-Haut, manque-t-il quelque chose?
„Il est le saint des saints, il est le roi des rois!
„Il se fait des soleils un cortége suprême!
„Il fait baisser la voix à l'océan lui-même!
„Il est seul! il est tout! à jamais! à la fois!“ —

Enfant, quand tout le jour vous avez en famille,
Tes deux frères et toi, joué sous la charmille,

Le soir vous êtes las, vos membres sont pliés,
Il vous faut un lait pur et quelques noix frugales,
Et, baisant tour à tour vos têtes inégales,
Votre mère à genoux lave vos faibles pieds.

Hé bien! il est quelqu'un dans ce monde où nous sommes
Qui tout le jour aussi marche parmi les hommes,
Servant et consolant, à toute heure, en tout lieu,
Un bon pasteur qui suit sa brebis égarée,
Un pélerin qui va de contrée en contrée.
Ce passant, ce pasteur, ce pélerin, c'est Dieu!

Le soir il est bien las! il faut, pour qu'il sourie,
Une ame qui le serve, un enfant qui le prie,
Un peu d'amour! O toi, qui ne sais pas tromper,
Porte-lui ton coeur plein d'innocence et d'extase,
Tremblante et l'oeil baissé, comme un précieux vase
Dont on craint de laisser une goutte échapper!

Porte-lui ta prière! et quand, à quelque flamme
Qui d'une chaleur douce emplira ta jeune ame,
Tu verras qu'il est proche, alors, ô mon bonheur,
O mon enfant! sans craindre affront ni raillerie,
Verse, comme autrefois Marthe, soeur de Marie,
Verse tout ton parfum sur les pieds du Seigneur!

(Fin.)

La veillée de Vincennes.

Histoire de regiment.

Par A. De Vigny.

(Suite.)

II.

Sur l'amour du danger.

L'isolement ne saurait être trop complet pour les hommes que je ne sais quel démon poursuit par les illusions de poésie. Le silence était profond et l'ombre épaisse sur les tours du vieux Vincennes. La garnison dormait depuis neuf heures du soir, tous les feux s'étaient éteints à dix heures, par ordre des tambours. On n'entendait que la voix des sentinelles placées sur le rempart et s'envoyant et répétant l'une après l'autre leur cri long et mélancolique: *Sentinelle, prenez garde à vous!* Les corbeaux des tours répondaient plus tristement encore, et ne s'y croyant plus en sûreté, s'envolaient plus haut jusqu'au donjon. Rien ne pouvait plus me troubler, et pourtant quelque chose me troublait qui n'était ni bruit ni lumière Je voulais et ne pouvais pas écrire. Je sentais quelque chose dans ma pensée comme une tache dans une émeraude; c'était l'idée que quelqu'un auprès de moi veillait aussi, et veillait sans consolation, profondément tourmenté. Cela me gênait. J'étais sûr qu'il avait besoin de se confier, et j'avais fui brusquement sa confidence par le désir de me livrer à mes idées favorites. J'en étais puni maintenant par le trouble de ces idées mêmes. Elles ne volaient pas librement et largement, et il me semblait que leurs ailes étaient appesanties, mouillées peut-être par une larme secrète d'un ami délaissé.

Je me levai de mon fauteuil. J'ouvris la fenêtre et je me mis à respirer l'air embaumé de la nuit. Une odeur de forêt venait à moi pardessus les murs, un peu mélangée d'une faible odeur de poudre. Cela me rappela ce volcan sur lequel vivaient et dormaient trois mille hommes dans une sécurité parfaite. J'aperçus sur la grande muraille du fort, séparé du village par un chemin de quarante pas tout au plus, une lueur projetée par la lampe de mon jeune voisin; son ombre passait et repassait sur la muraille, et je vis à ses épaulettes qu'il n'avait pas même songé à se coucher. Il était minuit. Je sortis brusquement de ma chambre et j'entrai chez lui. Il ne fut nullement étonné de me voir et me dit tout de suite que s'il était encore debout, c'était pour finir une lecture de Xénophon qui l'intéressait fort. Mais comme il n'y avait pas un seul livre d'ouvert dans sa chambre, et qu'il tenait encore à la main son petit billet de femme, je ne fus pas sa dupe, mais j'en eus l'air. Nous nous mîmes à la fenêtre, et je lui dis, essayant d'approcher par degrés mes idées des siennes:

— Je travaillais aussi de mon côté, et je cher-

chais à me rendre compte de cette sorte d'aimant qu'il y a pour nous dans l'acier d'une épée. C'est une attraction irrésistible qui nous retient au service malgré nous, et fait que nous attendons toujours un événement ou une guerre. Je ne sais pas (et je venais vous en parler), s'il ne serait pas vrai de dire et d'écrire qu'il y a dans les armées une passion qui leur est particulière et qui leur donne la vie, une passion qui ne tient ni de l'amour de la gloire ni de l'ambition: c'est une sorte de combat corps à corps contre la destinée, une lutte qui est la source de mille voluptés inconnues au reste des hommes, et dont les triomphes intérieurs sont remplis de magnificence; enfin c'est L'AMOUR DU DANGER.

— C'est vrai, me dit Timoléon. Je poursuivis:

— Que serait-ce donc qui soutiendrait le marin sur la mer? Qui le consolerait, dans cet ennui d'un homme qui ne voit que des hommes? — Il part et il dit adieu à la terre, adieu au sourire des femmes, adieu aux amitiés choisies et aux tendres habitudes de la vie, adieu aux bons vieux parens, adieu à la belle nature des campagnes, aux arbres, aux gazons, aux fleurs qui sentent bon, aux rochers sombres, aux bois mélancoliques pleins d'animaux silencieux et sauvages, adieu aux grandes villes, au travail perpétuel des arts, à l'agitation sublime de toutes les pensées, dans l'oisiveté de la vie, aux relations élégantes, mystérieuses et passionnées du monde; il dit adieu à tout, et part. Il va trouver trois ennemis, l'eau, l'air et l'homme; et toutes les minutes de sa vie vont en avoir un à combattre. Cette magnifique inquiétude le délivre de l'ennui. Il vit dans une perpétuelle victoire; c'en est une que de passer seulement sur l'océan et de ne pas s'engloutir en sombrant.*) C'en est une que d'aller où il veut, et de s'enfoncer dans les bras du vent contraire, c'en est une que de courir devant l'orage et de s'en faire suivre comme d'un valet, c'en est une que d'y dormir et d'y établir son cabinet d'étude. Il se couche avec le sentiment de sa royauté sur le dos de l'océan comme saint Jérôme sur son lion, et jouit de la solitude qui est aussi son épouse.

*) [illegible]

— C'est grand, dit Timoléon. Et je remarquai qu'il posait la lettre sur une table.

— Et c'est l'amour du danger qui le nourrit, qui fait que jamais il n'est un moment désœuvré, qu'il se sent en lutte et qu'il a un but. C'est la lutte qu'il nous faut toujours; si nous étions en campagne, vous ne souffririez pas tant.

— Qui sait? dit-il.

— Vous êtes aussi heureux que vous pouvez l'être. Vouz ne pouvez pas avancer dans votre bonheur, ce bonheur-là est une impasse *) véritable.

— Trop vrai! trop vrai! l'entendis-je murmurer. Vous ne pouvez pas empêcher qu'elle n'ait un jeune mari et un enfant, et vous ne pouvez pas conquérir plus de liberté que vous n'en avez. Voilà votre supplice, à vous!

Il me serra la main: Et toujours mentir! dit-il ... Croyez-vous que nous aurons la guerre?

— Je n'en crois pas un mot, répondis-je.

— Si je pouvais seulement savoir si elle est au bal ce soir! Je lui ai bien défendu d'y aller.

— Je ne me serais pas aperçu sans ce que vous dites là qu'il est minuit, lui dis-je. Vous n'avez pas besoin d'Austerlitz, mon ami, vous êtes assez occupé, vous pouvez dissimuler et mentir encore pendant plusieurs années. Bon-soir.

III.

LE CONCERT DE FAMILLE.

Comme j'allais me retirer, je m'arrêtai, la main sur la clé de sa porte, écoutant avec étonnement une musique assez rapprochée et venue du château même. Entendue de la fenêtre, elle nous sembla formée de deux voix d'homme, d'une voix de femme, et d'un piano. C'était pour moi une douce surprise à cette heure de la nuit. Je proposai à mon camarade de l'aller écouter de plus près. Le petit pont-levis, parallèle au grand et destiné à laisser passer le gouverneur et les officiers pendant une partie de la nuit, était ouvert encore. Nous rentrâmes dans le fort, et en rôdant par les cours, nous fûmes guidés par le son jusque sous des fenêtres ouvertes que je re-

*) [illegible]

connus pour celles du bon vieil Adjudant d'artillerie.

Ces grandes fenêtres étaient au rez-de chaussée, et nous arrêtant en face nous découvrîmes jusqu'au fond de l'appartement la simple famille de cet honnête soldat.

Il y avait au fond de la chambre un petit piano de bois d'acajou, garni de vieux ornemens de cuivre. L'adjudant (tout âgé et tout simple qu'il nous avait paru d'abord) était assis devant le clavier et jouait une suite d'accords d'accompagnement et de modulations simples, mais harmonieusement unies entre elles. Il tenait les yeux élevés au ciel et n'avait point de musique devant lui, sa bouche était entr'ouverte avec délices sous l'épaisseur de ses longues moustaches blanches. Sa fille, debout à sa droite, allait chanter ou venait de s'interrompre, car elle regardait avec inquiétude, la bouche entr'ouverte encore, comme lui. A sa gauche, un jeune sous-officier d'artillerie légère de la garde, vêtu de l'uniforme sévère de ce beau corps, regardait cette jeune personne, comme s'il n'eût pas cessé de l'écouter.

Rien de si calme que leurs poses, rien de si décent que leur maintien, rien de si heureux que leurs visages. Le rayon qui tombait d'en haut sur ces trois fronts n'y éclairait pas une expression soucieuse, et le doigt de Dieu n'y avait écrit que bonté, amour et pudeur.

Le froissement de nos épées sur le mur les avertit que nous étions là. Le brave homme nous vit, et son front chauve s'en rougit de surprise, et, je pense aussi, de satisfaction. Il se leva avec empressement, et, prenant un des trois chandeliers qui l'éclaraient, vint nous ouvrir et nous fit asseoir. Nous le priâmes de continuer son concert de famille, et avec une simplicité noble, sans s'excuser et sans demander indulgence, il dit à ses enfans:

— Où en étions-nous?

Et les trois voix s'élevèrent en chœur avec une indicible harmonie.

Timoléon écoutait et restait sans mouvement; pour moi, cachant ma tête et mes yeux, je me mis à rêver avec un attendrissement qui, je ne sais pourquoi, était douloureux. Ce qu'ils chantaient emportait mon âme dans des régions de larmes et de mélancoliques félicités, et, poursuivi peut-être par l'importune idée de mes travaux du soir, je changeais en mobiles images les mobiles modulations des voix. Ce qu'ils chantaient était un de ces chœurs écossais, une de ces anciennes mélodies des Bardes, que chante encore l'écho sonore des Orcades. Pour moi, ce chœur mélancolique s'élevait lentement et s'évaporait tout à coup comme les brouillards des montagnes d'Ossian, ces brouillards qui se forment sur l'écume mousseuse des torrens de l'Arven, s'épaisissent lentement et semblent se gonfler et se grossir, en montant, d'une foule innombrable de fantômes tourmentés et tordus par les vents. Ce sont des guerriers qui rêvent toujours, le casque appuyé sur la main, et dont les larmes et le sang tombent goutte à goutte dans les eaux noires des rochers; ce sont des beautés pâles dont les cheveux s'allongent en arrière comme les rayons d'une lointaine comète et se fondent dans le sein humide de la lune; elles passent vite, et leurs pieds s'évanouissent enveloppés dans les plis vaporeux de leurs robes blanches; elles n'ont pas d'ailes et volent. Elles volent en tenant des harpes, elles volent les yeux baissés et la bouche entr'ouverte avec innocence, elles jettent un cri, en passant et se perdent, en montant, dans la douce lumière qui les appelle. Ce sont des navires aériens qui semblent se heurter contre des rives sombres et se plonger dans les flots épais; les montagnes se penchent pour les pleurer, et les dogues noirs élèvent leurs têtes difformes et hurlent longuement en regardant le disque qui tremble au ciel, tandis que la mer secoue les colonnes blanches des Orcades qui sont rangées comme les tuyaux d'un orgue immense et répandent sur l'Océan une harmonie déchirante et mille fois prolongée dans la caverne où les vagues sont enfermées.

La musique se traduisait ainsi en sombres images dans mon âme bien jeune encore, ouverte à toutes les sympathies et comme amoureuse de ses douleurs fictives.

C'était d'ailleurs revenir à la pensée de celui qui avait inventé ces chants tristes et puissans que de les sentir de la sorte. La famille heu-

reuse éprouvait elle-même la forte émotion qu' elle donnait, et une vibration profonde faisait quelquefois trembler les trois voix.

Le chant cessa, et un long silence lui succéda. La jeune personne, comme fatiguée, s'était appuyée sur l'épaule de son père. Sa taille était élevée et un peu ployée comme par faiblesse, elle était mince et paraissait avoir grandi trop vite, et sa poitrine un peu amaigrie en paraissait affectée. Elle baisait le front chauve, large et ridé de son père, et abandonnait sa main au jeune sous-officier, qui la pressait sur les lèvres.

Comme je me serais bien gardé par amour-propre d'avouer tout haut mes rêveries intérieures, je me contentai de dire froidement:

— Que le ciel accorde de longs jours et toute sorte de bénédictions à ceux qui ont le don de traduire la musique littéralement. Je ne puis trop admirer un homme qui trouve à une symphonie le défaut d'être trop cartésienne, et à une autre de pencher vers le système de Spinosa; qui se récrie sur le panthéisme d'un trio et l'utilité d'une ouverture à l'amélioration de la classe la plus nombreuse. Si j'avais le bonheur de savoir comme quoi un bémol de plus à la clé peut rendre un quatuor de flutes et de bassons plus partisan du directoire que du consulat et de l'empire, je ne parlerais plus, je chanterais éternellement; je foulerais aux pieds des mots et des phrases qui ne sont bonnes tout au plus que pour une centaine de départemens, tandis que j'aurais le bonheur de dire mes idées fort clairement à tout l'univers avec mes sept notes. Mais, dépourvu de cette science comme je suis, ma conversation musicale serait si bornée, que mon seul parti à prendre est de vous dire en langue vulgaire la satisfaction que me causent surtout votre vue et le spectacle de l'accord plein de simplicité et de bonhomie qui règne dans votre famille. C'est au point que ce qui me plaît le plus dans votre petit concert, c'est le plaisir que vous y prenez. Vos âmes me semblent plus belles encore que la plus belle musique que le ciel ait jamais entendue monter à lui de notre misérable terre, toujours gémissante.

Je tendais la main avec effusion à ce bon père, et il la serra avec l'expression d'une reconnaissance grave. Ce n'était qu'un vieux soldat, mais il y avait dans son langage et ses manières je ne sais quoi de l'ancien bon ton du monde. La suite me l'expliqua. *(Suite.)*

PETITS

TABLEAUX DE MŒURS,

par Ch. Paul de Kock.

Le bonheur des pauvres gens.

Non est beatus qui cupita possidet,
Sed qui negata non cupit.

On court bien loin pour chercher le bonheur;
A sa poursuite en vain l'on se tourmente.
C'est près de nous, dans notre propre cœur,
Que le plaça la nature prudente. Florian.

Après une journée de travail, de fatigues, être certains, qu'ils auront de l'ouvrage pour la semaine suivante, c'est le bonheur des pauvres gens.

Pour eux point de plaisir coûteux; point de spectacles, de guinguettes, de parties de campagne. Mais il est pour le cœur, pour l'ame, des jouissances plus vraies, plus douces, et qui ne coûtent rien: embrasser sa femme; soutenir la marche d'un père ou d'une mère infirme; faire sauter ses enfans sur ses genoux: voilà le plaisir des pauvres gens.

Le capitaliste est inquiet des mouvemens de la bourse; l'armateur redoute les tempêtes; le commerçant fait des spéculations hasardeuses; le marchand, qui n'a point vendu, voit arriver avec effroi une époque de paiement; un autre tremble pour ses créances; le commis craint les réformes; le propriétaire, les incendies; le richard, les voleurs. Ne connaître aucune de ces craintes, c'est encore le bonheur des pauvres gens.

Le gastronome est souvent malade des suites de son intempérance; l'Anglais cloué dans son fauteuil jure après la goutte qu'il a gagnée à force de toasts; ce jeune fat a la migraine pour avoir bu un demi-verre de champagne; ce gros chansonnier est au régime par suite d'un grand dîner. Mais le travail et la sobriété entretiennent la santé, et avec elle on a la gaieté: c'est le bonheur des pauvres gens.

Si parfois des désirs ambitieux se glissent dans leur âme, ils en sortent aussitôt, parceque l'oisiveté n'est pas venue avec eux. L'habitude du travail leur en fait un plaisir; celle de se contenter de peu leur fait mépriser les biens qu'ils n'ont pas; ils rougissent d'avoir pu un moment porter envie aux riches, et retournent dans leur famille en chantant une chansonette, comme le sage, après avoir visité le palais des rois, se retrouve avec plaisir dans sa modeste demeure.

Cour d'assises de la Corse

(Bastia).

[8, 9, 10, 11 et 12 juillet 1835.]

FRATRICIDE. — CADAVRE MUTILÉ. — CONDAMNATION A MORT D'UN PÈRE ET DE SON FILS.

(Fin.)

Après quatre jours de débats et l'audition de tous les témoins, M. Sorbier, premier avocat-général, prend la parole en ces termes:

„Quel spectacle douloureux, quelles affreuses images nous ont offerts ces débats! Qu'avons-nous vu? Un homme immolant tout son être à la plus dégradante des passions, la cupidité, haletant vers le gain, arracher un testament à son frère; et puis, tremblant de perdre un héritage qu'il convoite depuis long-temps, tramer la perte de ce frère, armer, dans cet objet impie, d'un poignard homicide, la main de son fils, lui commander l'assassinat d'un oncle, lui désigner le coeur de la victime, et tous les deux ensemble, unis pour le crime, attirer leur oncle et frère dans un lieu désert pour l'égorger à l'aise, et y consommer le plus épouvantable des sacrifices. Là, comme si une divinité infernale les eût remplis tout entiers, tête et coeur, d'une cruauté pure et sans mélange de pitié, ces hommes s'élancent sur ce malheureux, lui portent les coups les plus terribles, lui entr'ouvrent le crâne à coups de hache, et comme s'ils voulaient lui rendre la mort pire que la mort, et inventer pour lui des supplices, ils lui tranchent la main, ils lui tranchent la tête; et après cette hideuse mutilation qui lui laisse à peine la forme humaine, craignant toujours qu'il ne garde quelque étincelle de vie, craignant toujours de ne pas le tuer assez, ils ont le courage de s'arrêter pour contempler tant d'atrocité; ils osent remuer ses affreuses dépouilles, enlacer de leurs bras ensanglantés le corps de la victime, et traîner ainsi ses lamentables restes à travers les rochers et les makis, à travers d'immenses difficultés, dans un lieu presque inaccessible, où ils les abandonnent à la pâture des animaux, leur confiant le soin d'achever leur ouvrage. Ah! qui pourrait retracer cette scène d'horreur et d'épouvante, la marche de ce convoi funèbre, cette orgie de cannibales, cet acharnement sur un cadavre? Toute parole est pâle, toute expression morte en face d'un forfait d'une aussi monstrueuse conception. L'imagination croit errer dans les champs de la fable à la lueur du flambeau des furies, et cependant ce n'est pas là une fiction dramatique destinée à susciter dans les âmes de profondes émotions; c'est une vivante, c'est une effrayante réalité qui nous environne.“

Après cet exorde, le ministère public aborde les faits de la cause, qu'il retrace sous des couleurs vives et dramatiques, et discute toutes les charges de l'accusation avec une grande énergie. Rappelant les motifs qui déterminaient Paul-François Bonnetti à venir au secours de ses filles naturelles, „Paul-Francois, dit-il, était parvenu à cet âge où l'on n'a plus que des souvenirs, où toutes les choses de la vie apparaissent sans illusions, avec leurs tristes réalités, où le passé revient à nous terrible, accusateur, avec ses fautes et ses erreurs, et impitoyable sur les expiations qu'il n'a pas obtenues. Eh bien! un souvenir cruel le poursuit et l'accable; il a donné le jour à deux filles naturelles, elles sont vivantes sous ses yeux, c'est son sang, c'est sa chair; et la plus affreuse misère est leur partage, et jamais il ne daigna les secourir, jamais il ne leur adressa un mot consolateur. A cette idée son coeur se brise; il se demande s'il ne les a jetées sur cette terre que pour contempler leur détresse et jouir de leur humiliation. Ne serait-il pas éternellement coupable devant Dieu! ne se montrerait-il pas traître à cette piété profonde qui attache tous les pères à leurs enfans, s'il restait

plus long-temps insensible à leur malheur? Il jure d'être enfin leur père. Cette pensée sourit à sa vieillesse; elle le réconcilie avec lui-même; c'est comme une ablution sainte qui restitue à sa conscience sa force et sa pureté."

L'organe de l'accusation s'élève ensuite contre l'insensibilité de Michel, qui n'a eu ni une larme, ni un regret pour Paul-François, après la découverte de son cadavre, et cependant c'était son frère: „Des frères sont des amis de nécessité, dit-il, il existe entre eux une étroite solidarité d'honneur et d'infamie. Tous les intérêts sont semblables; toutes les perspectives sont en commun, même en général celle de la tombe. On demandait à un ancien quel était son meilleur ami dans le monde: C'est mon frère, répondit-il. — Hé bien, quel est celui qui tient le second rang dans votre coeur? — C'est mon frère. — Et le troisième? — C'est aussi mon frère: — et il ne cessa de faire cette réponse que lorsqu'on eut cessé de le questionner."

M. l'avocat général termine ainsi:

„Est-il besoin, messieurs, de vous rappeler la situation du pays? Ne savez-vous pas tous ses malheurs? Ne savez-vous pas combien il a soif de justice et de repos? Ignorez-vous que dans plusieurs communes, le poignard de la haine et de la vengeance peuple les cimetières, encore plus que les morts naturelles; que la discorde est venue s'asseoir jusque dans le sein des familles, et que plus d'une fois elle a ensanglanté le seuil du foyer domestique? Avez-vous oublié qu'au moment où Paul-François mourait égorgé par les siens, un Vescorato Lorenzini immolait son frère à coups de hache; à Volpaiola Perfetti arrachait la vie à son frère; à Murato, un frère enfonçait à son frère un stylet dans les entrailles. Ainsi les lois du monde ne sont plus qu'un jeu de hasard; les liens de la nature sont brisés; l'antique chaos est déchaîné: les frères tuent leurs frères. Eh bien! messieurs, dans un pareil état de crise, laisseriez-vous chanceler dans vos mains le glaive de la suprême justice dont vous n'armés le pays? Voudriez-vous que les deux hommes qui ont assassiné leur frère et oncle, qui l'ont fraudé d'une tombe, qui ont dépecé son cadavre, vinssent, encore teints du sang de leur victime, réclamer ses biens, se parer de ses dépouilles, et accroître leur patrimoine de ce funèbre héritage? Ne serait-ce pas le comble de l'immoralité? Le peuple ne dirait-il pas: Puisque les magistrats du pays n'ont rien trouvé de mieux pour venger la mort et honorer la mémoire de Paul-François, que d'absoudre ses assassins, et de leur livrer sa fortune; puisque le crime triomphe partout sur la terre, que risquons-nous? Imitons ce scélérat heureux. Ne voyez-vous pas en effet que l'idée de Michel et de son fils, dormant sous le même toit, sur la même couche que Paul-François, durant sa vie, est quelque chose qui suscite les réflexions les plus désolantes et les plus fatales, est quelque chose qui ferait désespérer de Dieu même? que ce serait un spectacle qui crierait perpétuellement vengeance, que se serait une consécration toujours vivante du plus horrible des forfaits, et un monument élevé par vous au crime dans le sein du pays. Non, on n'hérite point de ceux qu'on assassine; non, non, vous ne voudrez pas que ces hommes reviennent triomphans dans leur commune, d'une main tenant la tête de Paul-François, et de l'autre, une déclaration d'innocence émanée de vous. Ratifiez donc l'anathème lancé par une population tout entière contre les grands coupables, jetés sans doute par le ciel sur la terre dans un jour de colère et de malédiction, et que vos éternelles destinées soient un jour pesées avec la même justice que vous pesserez aujourd'hui celles de Michel et de Charles-François Bonnetti."

Ce réquisitoire, qui a duré trois heures a produit sur l'auditoire et les jurés une profonde impression.

La défense était confiée à MM. Carafla et Suzzoni. Leurs efforts n'ont pu sauver les accusés.

Au bout d'une heure de délibération, les jurés, l'air morne et abattu, rentrent dans la salle. Le chef du jury, d'une voix émue, fait sur toutes les questions une déclaration affirmative, par suite de laquelle les deux accusés sont condamnés à la peine de mort. Ils ont entendu l'arrêt avec impassibilité.

Geschichtlicher Ueberblick
der
Entwickelung der französischen Nationalliteratur.

(Fortsetzung.)

Die Sittenverwilderung des Adels theilte sich auch der Geistlichkeit mit, vorzüglich als diese sich jenem gleichzustellen strebte, und mit ihr ging die zunehmende Unwissenheit gleichen Schritt. Karl der Große (768 — 814) suchte kräftig diesem Unwesen Einhalt zu thun, indem er durch Gesetze und Schulen, so wie durch sein eignes Streben, eifrig bemüht war, die Bildung unter dem Volke zu befördern und allgemeiner zu machen; er berief in dieser Absicht Gelehrte aus fremden Ländern, wie z. B. Leidradus aus Noricum, Bischof von Lyon, Petrus von Pisa, Paulus, Diakonus aus Forli u. A. m., vorzüglich aber den Engländer Alcuin, der für die beabsichtigten Zwecke am vorzüglichsten wirkte, und gründete mit Hülfe dieser und ähnlicher Männer ausgezeichnete Schulen, wie zu Tours, Ferrieres, Metz, Paris, Rheims. Die Klosterschulen wurden ebenfalls reformirt, und überall der Grund zu Büchersammlungen gelegt, oder das hierin Vorhandene vermehrt und erweitert. Leider wurde von minder begabten Thronfolgern dieses so ausgezeichneten Regenten nicht auf gleiche Weise fortgewirkt; aber der von ihm gelegte Samen hatte wenigstens keinen ganz schlechten Boden gefunden, und die nächstfolgenden Jahrhunderte erfreuten sich in Frankreich mehrerer ausgezeichneten Schriftsteller, wie z. B. des Historikers Nithard, Karls des Großen Enkel, der Theologen Druthmar, Radbert, Angelom, Hincmar u. s. w., des Dichters Milo, der Naturforscher Agobard und Dungal. Noch mehr aber wurden die Wissenschaften gefördert, nachdem die Dynastie der Capetinger sich auf den Thron geschwungen und dem Lande größere Ruhe verschafft hatte, durch die wakkern Bestrebungen mehrerer Mönchsorden, wie z. B. der reformirten Benediktiner zu Clugny (930), der Carthäuser (Chartreux, 1084) und der Cisterzienser (1098). Die Hauptgegenstände damaliger Wissenschaft wurden in den Schulen zu Bec, Fleury, Laon, Rheims, Tours gelehrt, und in den Klöstern des nördlichen Frankreich fanden ernstere literarische Bestrebungen Statt. In mehreren Abteien legte man bedeutende Bibliotheken an, und seit der zweiten Hälfte des zehnten Jahrhunderts hatten sich griechische Mönche in Toul, Rouen und Marseille niedergelassen, die ebenfalls das ihrige für die Verbreitung der Wissenschaft, besonders der griechischen Classiker, thaten. Unter den bedeutenderen Autoren dieser Periode sind vorzüglich der Grammatiker Ratherius († 974), Gerbert († 1003) in vielfacher Hinsicht bemerkenswerth, und Abbo von Fleury († 1004) hervorzuheben. Ein noch bedeutenderer Schwung ward dem Ganzen aber ertheilt, als seit 944 im Süden das Provenzalische, seit dem Ende des eilften Jahrhunderts im Norden das Nordfranzösische zur Schrift- und Kanzelsprache erhoben wurde. Als nun später die königliche Gewalt sich immer mehr befestigte, da wurden Thron und Hof bald als der Mittelpunkt der Bildung betrachtet und von dem Volke nach seinen verschiedenen Klassen und Richtungen zum Vorbild erwählt, zumal da Regenten, wie Philipp II. († 1223), Ludwig der IX. († 1270) und Karl der V. († 1380) große Theilnahme für wissenschaftliche Bestrebungen blicken ließen, und vorzüglich die Gelehrten förderten und begünstigten. In den Klöstern regte sich ebenfalls große literärische Thätigkeit, vorzüglich zeichneten sich die Cisterzienser, Dominicaner und Carthäuser durch ihren Eifer rühmlich aus.

(Fortsetzung folgt.)

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℛ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 4.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, PROF. ET DR., et C. SCHÜTZ, DR.

VIE DE JOSEPH DELORME

SUIVIE DE QUELQUES POÉSIES

de SAINTE-BEUVE.

Sainte-Beuve, einer der feinsten und scharfsinnigsten jetzt lebenden französischen Kritiker, und zugleich ein tiefer und gefühlvoller Dichter schloß sich bei seinem ersten Auftreten der romantischen Schule an, suchte aber der lyrischen Poesie eine neue Bahn zu brechen, indem er sich nach englischen Mustern bildete und die größte Einfachheit und Natürlichkeit in seinen Gedichten zu erreichen strebte. Er ließ die erste Sammlung seiner Poesieen unter dem Namen eines erdichteten Jünglings, Joseph Delorme, erscheinen, und erzählte dessen Leben, Bestrebungen und Tod in einer Einleitung, die ebenfalls durchgängig Fiction ist; denn jener J. Delorme hat nie existirt und Sainte-Beuve allein ist der eigentliche Verfasser. Die unter diesem Namen erschienenen Poesieen fanden ihrer Neuheit und Vortrefflichkeit wegen ein großes Publikum, um so mehr als die Gattung der lyrischen Reflektion auf solche Weise bisher noch nicht war in Frankreich angebaut worden, und die Pseudonymität wurde bald durchblickt. Später ließ Sainte-Beuve eine zweite Sammlung unter seinem wirklichen Namen folgen.

Der Dichter ist 1806 in Paris geboren und lebt daselbst als Privatgelehrter vom Ertrage seiner literarischen Arbeiten. Seine bedeutendsten Leistungen, neben jenen Poesieen, sind die Portraits & Critiques, eine Sammlung biographischer und kritischer Aufsätze, und ein Roman: Volupté, der eine höchst eigenthümliche Erscheinung von großem psychologischen Interesse ist.

Vie de Joseph Delorme.)*

L'ami dont nous publions en ce moment les œuvres nous a été enlevé bien jeune, il y a environ cinq mois. Peu d'heures avant de mourir, il a légué à nos soins un journal, où sont consignés les principales circonstances de sa vie, et quelques pièces de vers consacrées presque toutes à l'expression de douleurs individuelles. En parcourant ces pages mélancoliques dont la plupart nous étaient inconnues (car notre pauvre ami observait même avec nous la pudeur discrète qui sied à l'infortune), en suivant avec une curiosité mêlée d'émotion les épanchemens de chaque jour dans lesquels s'en allait obscurément une sensibilité si vive et si tendre, il nous a semblé que nous devions à la mémoire de notre ami de ne pas laisser périr tout-à-fait ces soupirs de découragement, cris de détresse, qui étaient devenus des chants de poète; ces consolations pleines de larmes, qui s'étaient passées dans la solitude, entre la Muse et lui. Et comme les poésies, seules, sans l'histoire des sentimens auxquels elles se rattachent, n'eussent été qu'une énigme à demi

*) Poésies de SAINTE-BEUVE. 1834.

comprise, nous avons essayé de tracer une description fidèle de cette vie toute intérieure à laquelle nous avions assisté durant le cours d'une liaison bien chère, et dont nous-même avions surveillé les crises avec tant de sollicitude et d'angoisses. Dans ce travail délicat, le journal est resté constamment sous nos yeux, et nous n'avons fait souvent que le transcrire. A toute époque, et à la nôtre en particulier, une publication de cette nature ne s'adresse, nous le savons, qu'à une classe déterminée de lecteurs, qu'un goût invincible pour la rêverie, et d'ordinaire une conformité douloureuse d'existence, intéressent aux peines de cœur harmonieusement déplorées. Mais si ce petit nombre perdu dans la foule ne reste pas insensible aux accens de notre ami, si ces pages empreintes de tristesse vont soulager dans leur retraite quelques-unes des ames, malades comme la sienne, qu'un génie importun dévore, que la pauvreté comprime, que le désappointement a brisées, ce sera pour lui plus de bonheur et de gloire qu'il n'en eût osé espérer durant sa vie, et pour nous ce sera la plus douce récompense de notre mission pieuse.

Joseph Delorme naquit, vers le commencement du siècle, dans un gros bourg voisin d'Amiens. Fils unique, il perdit son père en bas âge, et fut élevé avec beaucoup de soin par sa mère et une tante du côté paternel. Sa condition était des plus médiocres par la fortune, quoique honnête par la naissance. De bonne heure imbu de préceptes moraux, et formé aux habitudes laborieuses, il se fit remarquer par son application à l'étude et par des succès soutenus. Mais déjà en secret sa jeune imagination allumait la flamme qui devait lui être si fatale un jour. Lui-même aimait à nous raconter et à nous peindre ses premières rêveries, fraîches, riantes et dorées, comme un poète les a dans l'enfance. Elevé au bruit des miracles de l'empire, amoureux de la splendeur militaire, combien de longues heures il passait à l'écart, loin des jeux de son âge, le long d'un petit sentier, dans des monologues imaginaires, se créant à plaisir mille aventures périlleuses, séditions, batailles et siéges, dont il était le héros. Au fond de la scène, après bien des prouesses, une idée vague de femme et de beauté se glissait quelquefois, et prenait à ses yeux un corps. Il lui semblait, au milieu de ses triomphes, que sur un balcon pavoisé, derrière une jalousie entr'ouverte, quelque forme ravissante de jeune fille à demi-voilée, quelque longue et gracieuse figure en blanc, se penchait d'en haut pour saluer le vainqueur au passage et pour lui sourire. C'était aux champs surtout que les dispositions romanesques de Joseph se développaient avec le plus de liberté et de charme. Il allait tous les ans passer deux mois de vacances au château d'un vieil ami de son père. Une jeune fille du voisinage, blonde, timide, et rougissant chaque année à son retour, entretenait en lui des mouvemens inconnus qu'il réprimait aux yeux de tous, mais auxquels il s'abandonnait avec délices durant ses promenades au bois. Là, il s'asseyait contre un arbre, les coudes sur les genoux et le front dans les mains, tout entier à ses pensers, à ses souvenirs, et aux innombrables voix intérieures, plaintes sourdes et confuses, vagissemens mystérieux d'une ame qui s'éveille à la vie; on aurait dit le sauvage couché sur le sable, prêtant l'oreille tout le jour au murmure immense et incompréhensible des mers; et, quand on le cherchait le soir, à l'heure du répas (car il l'oubliait souvent), on le trouvait immobile à la même place qu'au matin, et le visage noyé de pleurs. Vers ce temps, une piété fervente qui s'était emparée de lui mêlait quelque chose de grave et d'innocent à ces émotions précoces, et empêchait ce cœur enfant de se laisser trop vite amollir aux tendresses humaines. Joseph, en effet, consacra bientôt aux offices de l'église presque toutes ses heures de loisir, et il s'imposait soir et matin de longues prières qui le rendaient calme et fort.

Il demeura dans ces dispositions heureuses jusqu'à l'âge de quatorze ans environ. C'est alors qu'il vint à Paris pour y achever ses études. Ses succès furent rapides et brillans comme à l'ordinaire; mais de grands changemens se passèrent en lui, qui décidèrent de son avenir. Si au sortir du collége, plus insouciant et moins raisonneur, il se fut sans remords livré à ses penchans littéraires et poétiques, nul doute, selon nous, qu'il

n'eût réussi à souhait, et qu'après quelques obstacles vivement franchis, quelques amertumes bien vite épuisées, il n'eût trouvé dans son ame vierge assez d'énergie pour suffire à tout: ce nom si obscur se rattacherait aujourd'hui à plus d'une œuvre. Il en arriva tout autrement. La raison de Joseph, fortifiée dès l'enfance par des habitudes sérieuses, et soutenue d'une immense curiosité scientifique, s'éleva d'elle-même contre les inclinations du poète pour les dompter. Elle lui parla l'austère langage d'un père, lui représenta les illusions de la gloire, les vanités de l'imagination, sa propre condition, si médiocre et si précaire, l'incertitude des temps, et de toutes parts, autour de lui, des menaces de révolutions nouvelles. Que faire d'une lyre en ces jours d'orages? la lyre fut brisée. Joseph ne conserva même aucunes poésies de cette première époque. Sa vocation pour la philosophie et pour les sciences semblait se prononcer de plus en plus; il s'y poussait avec toute l'ardeur d'un converti de la veille et tout l'orgueil d'un sage de dix-huit ans. Abjurant les simples croyances de son éducation chrétienne, il s'était épris de l'impiété audacieuse du dernier siècle, ou plutôt de cette adoration sombre et mystique de la nature, qui, chez Diderot et d'Holbach, ressemble presque à une religion. La morale bienveillante de d'Alembert réglait sa vie. Il se serait fait scrupule de mettre le pied dans une église, et, en rentrant le dimanche soir, il aurait marché une lieue pour aller jeter dans le chapeau d'un pauvre le produit des épargnes de la semaine. Un amour infini pour la portion souffrante de l'humanité, et une haine implacable contre les puissans de ce monde, partageaient son cœur: l'injustice le suffoquait, et faisait bouillir son sang. Voici quelques lignes d'un écrit daté de 1817, où il se rend compte à lui-même de ses motifs dans le choix d'une profession utile. On excusera le ton un peu solennel du morceau; c'est l'accent vrai d'une jeune conviction.

(Suite.)

La Prière pour tous,

par Victor Hugo.

(Fin.)

VII.

O myrrhe! ô cinnamme!
Nard cher aux époux!
Baume! éther! dictame!*)
De l'eau, de la flamme,
Parfums les plus doux!

Près que l'onde arrose!
Vapeurs de l'autel!
Lèvres de la rose
Où l'abeille pose
Sa bouche de miel!

Jasmin! asphodèle!
Encensoirs flottans!
Branche verte et frêle
Où fait l'hirondelle
Son nid au printemps!

Lis que fait éclore
Le frais arrosoir!
Ambre que Dieu dore!
Souffle de l'aurore,
Haleine du soir!

Parfum de la sève
Dans les bois mouvans!
Odeur de la grève
Qui la nuit s'élève
Sur l'aile des vents!

Fleurs dont la chapelle
Se fait un trésor!
Flamme solennelle,
Fumée éternelle
Des sept lampes d'or!

Tiges qu'a brisées
Le tranchant du fer!

*) Le Dictam, Plante de la famille des [illegible]

Urnes embrasées!
Esprits des rosées
Qui flottez dans l'air!

Fêtes réjouies
D'encens et de bruits!
Senteurs inouies!
Fleurs épanouies
Au souffle des nuits!

Odeurs immortelles
Que les Ariel,
Archanges fidèles,
Prennent sur leurs ailes
En venant du ciel!

O couche première
Du premier époux!
De la terre entière,
Des champs de lumière
Parfums les plus doux!

Dans l'auguste sphère
Parfums, qu'êtes-vous,
Près de la prière
Qui dans la poussière,
S'épanche à genoux!

Près du cri d'une ame
Qui fond en sanglots,
Implore et réclame,
Et s'exhale en flamme,
Et se verse à flots!

Près de l'humble offrande
D'un enfant de lin
Dont l'extase est grande
Et qui recommande
Son père orphelin!

Bouche qui soupire,
Mais sans murmurer!
Ineffable lyre!
Voix qui fait sourire
Et qui fait pleurer!

VIII.

Quand elle prie, un ange est debout auprès
d'elle
Caressant ses cheveux des plumes de son aile,
En essuyant les pleurs dont son oeil est terni,
Venu pour l'écouter sans que l'enfant l'appelle,
Esprit qui tient le livre où l'innocente épèle,
Et qui pour remonter attend qu'elle ait fini.

Son beau front incliné semble un vase qu'il
penche
Pour recevoir les flots de ce coeur qui s'épanche;
Il prend tout, pleurs d'amours et soupirs de dou-
leur;
Sans changer de nature il s'emplit de cette ame,
Comme le pur cristal que notre soif réclame
S'emplit d'eau jusqu'aux bords sans changer de
couleur.

Ah! c'est pour le Seigneur sans doute qu'il re-
cueille
Ces larmes goutte à goutte et ce lis feuille à
feuille!
Et puis il reviendra se ranger au saint lieu,
Tenant prêts ces soupirs, ces parfums, cette ha-
leine,
Pour étancher le soir, comme une coupe pleine,
Ce grand besoin d'amour, la seule soif de Dieu!

Enfant! dans ce concert qui d'en bas le salue,
La voix par Dieu lui-même entre toutes élue*)
C'est la tienne, ô ma fille! elle a tant de douceur,
Sur des ailes de flamme elle monte si pure,
Elle expire si bien en amoureux murmure
Que les vierges du ciel disent: c'est une soeur!

IX.

Oh! bien loin de la voie
Où marche le pécheur,
Chemine où Dieux t'envoie!
Enfant! garde ta joie!
Lis! garde ta blancheur!

*) Die Stimme von Gott selbst unter allen (Stimmen) auserwählt.

Sois humble! que t'importe
Le riche et le puissant!
Un souffle les emporte.
La force la plus forte
C'est un cœur innocent!

Bien souvent Dieu repousse
Du pied les hautes tours;
Mais dans le nid de mousse
Où chante une voix douce
Il regarde toujours!

Reste à la solitude!
Reste à la pauvreté!
Vis sans inquiétude!
Et ne te fais étude
Que de l'éternité!

Il est, loin de nos villes
Et loin de nos douleurs,
De lacs purs et tranquilles
Et dont toutes les îles
Sont des bouquets de fleurs!

Flots d'azur où l'on aime
A laver ses remords!
D'un charme si suprême
Que l'incrédule même
S'agenouille à leurs bords!

L'ombre qui les inonde
Calme et nous rend meilleurs;
Leur paix est si profonde
Que jamais à leur onde
On n'a mêlé de pleurs!

Et le jour, que leur plaine
Reflète éblouissant
Trouve l'eau si sereine
Qu'il y hasarde à peine
Un nuage en passant!

Ces lacs que rien n'altère,
Entre des monts géans
Dieu les met sur la terre,
Loin du souffle adultère
Des sombres océans,

Pour que nul vent aride,
Nul flot mêlé de fiel
N'empoisonne et ne ride
Ces gouttes d'eau limpide
Où se mire le ciel!

O ma fille, ame heureuse
O lac de pureté!
Dans la vallée ombreuse,
Reste où ton Dieu te creuse
Un lit plus abrité!

Lac que le ciel parfume!
Le monde est une mer;
Son souffle est plein de brume,
Un peu de son écume
Rendrait ton flot amer!

X.

Et toi, céleste ami qui gardes son enfance,
Qui le jour et la nuit lui fais une défense
De tes ailes d'azur!
Invisible trépied où s'allume sa flamme!
Esprit de sa prière, ange de sa jeune ame,
Cygne de ce lac pur!

Dieu te l'a confiée et je te la confie!
Soutiens, relève, exhorte, inspire et fortifie
Sa frêle humanité!
Qu'elle garde à jamais, réjouie ou souffrante,
Cet œil plein de rayons, cette ame transparente,
Cette sérénité,

Qui fait que tout le jour, et sans qu'elle te voie,
Écartant de son cœur faux désirs, fausse joie,
Mensonge et passion,
Prosternant à ses pieds ta couronne immortelle,
Comme elle devant Dieu, tu te tiens devant elle
En adoration!

La veillée de Vincennes.

Histoire de régiment.

Par A. DE VIGNY.

(Suite.)

— Voici, mon lieutenant, me dit-il, la vie que nous menons ici. Nous nous reposons en chantant, ma fille, moi et mon gendre futur.

Il regardait en même temps ces beaux jeunes gens avec une tendresse toute rayonnante de bonheur.

— Voici, ajouta-t-il d'un air plus grave, et nous montrant un petit portrait, la mère de ma fille.

Nous regardâmes la muraille blanchie de plâtre de la modeste chambre, et nous y vîmes en effet une miniature qui représentait la plus gracieuse, la plus fraîche petite paysanne que jamais Greuze ait douée de grands yeux bleus et de bouche en forme de cerise.

— Ce fut une bien grande dame qui eut autrefois la bonté de faire ce portrait-là, me dit l'Adjudant, et c'est une histoire curieuse que celle de la dot de ma pauvre petite femme.

Et à nos premières prières de raconter son mariage, il nous parla ainsi, autour de trois verres d'absynthe verte qu'il eut soin de nous offrir préalablement et cérémonieusement.

IV.

HISTOIRE DE L'ADJUDANT. — LES ENFANS DE MONTREUIL ET LE TAILLEUR DE PIERRES.

Vous saurez, mon lieutenant, que j'ai été élevé au village de Montreuil par M. le curé de Montreuil lui-même. Il m'avait fait apprendre quelques notes du plain-chant dans le plus heureux temps de ma vie, le temps où j'étais enfant-de-cœur, où j'avais de grosses joues fraîches et rebondies que tout le monde tapait en passant, une voix claire, des cheveux blonds poudrés, une blouse et des sabots. Je ne me regarde pas souvent, mais je m'imagine que je ne ressemble plus guère à cela. J'étais fait ainsi pourtant, et je ne pouvais me résoudre à quitter une sorte de clavecin aigre et discord que le vieux curé avait chez lui. Je l'accordais avec assez de justesse d'oreille, et le bon père, qui autrefois avait été renommé à Notre-Dame pour chanter et enseigner le fauxbourdon *), me faisait apprendre un vieux solfége. Quand il était content, il me pinçait les joue à me les rendre bleues, et me disait: Tiens, Mathurin, tu n'es que le fils d'un paysan et d'une paysanne, mais si tu sais bien ton catéchisme et ton solfége, et que tu renonces à jouer avec le fusil rouillé de la maison, on pourra de toi faire une maître de musique. Va toujours. — Cela me donnait bon courage, et je frappais de tous mes poings sur les deux pauvres claviers dont les dièzes*) étaient presque tous muets.

Il y avait des heures où j'avais la permission de me promener et de courir, mais ma récréation la plus douce était d'aller m'asseoir au bout du parc de Montreuil et de manger mon pain avec les maçons et les ouvriers qui construisaient sur l'avenue de Versailles, à cent pas de la barrière, un petit pavillon de musique, par ordre de la reine.

C'était un lieu charmant que vous pourrez voir à droite de la route de Versailles, en arrivant. Tout à l'extrémité du parc de Montreuil, au milieu d'une pelouse de gazon entourée de grands arbres, si vous distinguez un pavillon qui ressemble à une mosquée et à une bonbonnière, c'est cela que j'allais regarder bâtir.

Je prenais par la main une petite fille de mon âge qui s'appelait Pierrette, que M. le curé faisait chanter aussi parce qu'elle avait une jolie voix. Elle emportait une grande tartine que lui donnait la bonne du curé qui était sa mère et nous allions regarder bâtir la petite maison que faisait faire la reine pour la donner à Madame.

Pierrette et moi nous avions environ treize ans. Elle était déjà si belle qu'on l'arrêtait sur son chemin pour lui faire compliment, et que j'ai vu de belles dames descendre de carrosse pour lui parler et l'embrasser! Quand elle avait un fourreau rouge relevé dans ses poches et bien serré de la ceinture, on voyait bien ce que sa beauté serait un jour. Elle n'y pensait pas, et elle m'aimait comme son frère.

Nous sortions toujours en nous tenant par la main depuis notre petite enfance, et cette habitude était si bien prise, que de ma vie je ne lui donnai le bras. Notre coutume d'aller visiter les ouvriers nous fit faire la connaissance d'un jeune tailleur de pierres, plus âgé que nous de huit ou dix ans. Il nous faisait asseoir sur un moellon **) ou par terre à côté de lui, et quand il avait une grande, grande pierre à scier, Pierrette jetait de

*) sehr einfacher Kirchengesang.

*) halbe Töne. **) Bruchstein.

l'eau sur la scie, et j'en prenais l'extrémité pour l'aider. Aussi ce fut mon meilleur ami dans le monde. Il était d'un caractère très-paisible, doux et quelquefois un peu gai, mais pas souvent. Il avait fait une petite chanson sur les pierres qu'il taillait, et sur ce qu'elles étaient plus dures que le cœur de Pierrette, et il jouait en cent façons sur les mots de Pierre, de Pierrette, de Pierrerie de Pierrier, de Pierrot, et cela nous faisait beaucoup rire tous trois. C'était un grand garçon, grandissant encore, tout pâle et dégingandé *), avec de longs bras et de grandes jambes, et qui, quelquefois, avait l'air de ne pas penser à ce qu'il faisait. Il aimait son métier, disait-il, parce qu'il pouvait gagner sa journée en conscience, ayant songé à autre chose jusqu'au coucher du soleil. Son père, architecte, s'était si bien ruiné, je ne sais comment, qu'il fallait que le fils apprît son état par le commencement, et il s'y était fort paisiblement résigné. Lorsqu'il taillait un gros bloc ou le sciait en long, il commençait toujours une petite chanson dans laquelle il y avait tout une historiette qu'il bâtissait à mésure qu'il allait, en vingt ou trente couplets, plus ou moins.

Quelquefois il me disait de me promener devant lui avec Pierrette, et il nous faisait chanter en partie; ensuite il s'amusait à me faire mettre à genoux devant Pierrette, sa main sur mon cœur, et il faisait les paroles d'une petite scène qu'il nous fallait redire après lui. Cela ne l'empêchait pas de bien connaître son état, car il ne fut pas un an sans devenir maître maçon. Il avait à nourrir avec son équerre **) et son marteau sa pauvre mère et deux petits frères qui venaient le regarder travailler quelquefois avec nous. Quand il voyait autour de lui tout son petit monde, cela lui donnait du courage et de la gaîté. Nous l'appelions Michel, mais pour vous dire tout de suite la vérité, il s'appelait Michel-Jean Sédaine.

V.

Un sourire.

Hélas! dis-je, voilà un poète bien à sa place. La jeune personne et le sous-officier se regardèrent comme affligés de voir interrompre leur bon père; mais le digne Adjudant reprit la suite de son histoire, après avoir relevé de chaque côté la cravate noire qu'il portait, doublée d'une cravate blanche, attachée militairement.

VI.

La dame rose.

— C'est une chose qui me paraît bien certaine, mes chers enfans, dit-il en se tournant du côté de sa fille, que le soin que la Providence a daigné prendre de composer ma vie comme elle l'a été. Dans les orages sans nombre qui l'ont agitée, je puis dire en face de toute la terre que je n'ai jamais manqué de me fier à Dieu et d'en attendre du secours, après m'être aidé de toutes mes forces Aussi, vous dis-je, en marchant sur les flots agités, je n'ai pas mérité d'être: *homme de foi*, comme le fut l'apôtre; et quand mon pied s'enfonçait, je levais les yeux et j'étais relevé.

(Ici je regardai Timoléon. — Il vaut mieux que nous, dis-je tout bas.) Il poursuivit:

— Monsieur le curé de Montreuil m'aimait beaucoup, j'étais traité par lui avec une amitié si paternelle, que j'avais oublié entièrement que j'étais né, comme il ne cessait de me le rappeler, d'un pauvre paysan et d'une pauvre paysanne enlevés presque en même temps de la petite vérole et que je n'avais même pas vus. A seize ans j'étais sauvage et sot, mais je savais un peu de latin, beaucoup de musique, et dans toute sorte de travaux de jardinage on me trouvait assez adroit. Ma vie était fort heureuse, parce que Pierrette était toujours là et que je la regardais toujours en travaillant, sans lui parler beaucoup cependant. *(Suite.)*

*) wachelig. **) Winkelmaaß.

Sur une femme fardée.

De tous les peintres excellens
Qu'on vante le plus en ce tems,
Philis, aucun ne vous ressemble.
Leur art cède à votre secret:
Car vous devenez tout ensemble:
Peintre, original et portrait. Brebeuf.

Geschichtlicher Ueberblick
der
Entwickelung der französischen Nationalliteratur.

(Fortsetzung.)

Die Universitäten zu Paris (seit 1200), zu Toulouse (seit 1228), Montpellier (1289), Orleans (1312), so wie die vielen Collegien, welche immer mehr und mehr gediehen, und auf denen die Scholastik ganz besonders angebaut wurde, die größere Denkfreiheit, deren sich Thron und Clerus erfreuten, förderte die Bildung ungemein, so daß man seit dem zwölften Jahrhunderte im wissenschaftlichen Forschen, wie in andern Leistungen, bereits die Grenzen der Religion und der Sitten wiederholt überschritt. Seit dem dreizehnten Jahrhunderte war die Landessprache, die sich durch das im ganzen Lande vorherrschende Interesse für Nationalpoesie immer bedeutender ausgebildet hatte, gänzlich Büchersprache geworden, und man benutzte sie, außer zu dichterischen Leistungen, für fast alle Zweige der Wissenschaft und des Alltags, vorzüglich aber zu historischen Arbeiten. Leider hemmten die Kriege mit England (von 1339 — 1453) und bürgerliche Zwistigkeiten, besonders der Kampf der Krone mit der Feudal-Aristo[illegible] das Fortschreiten der Bildung in gleichem Maaße; doch erlahmten während dieser unruhigen Zeiten die intellektuellen Kräfte des Volks nicht, und es offenbarte sich eine fast unglaubliche Regsamkeit, trotz solcher Hindernisse, in allen Zweigen der geistigen Cultur, so daß man mit Recht über die große Zahl der Schriftsteller Frankreichs während des Mittelalters erstaunen muß. Es würde zu weit führen, hier auch nur die vorzüglicheren aufzuzählen. Die eigentliche Blüthenzeit beginnt jedoch seit dem fünfzehnten Jahrhunderte, als die königliche Macht vorzüglich durch Ludwig IX. (1461—80) vor den Angriffen des höheren Adels sicher gestellt, sich unbeschränkt bewegen konnte; aller Glanz ging jetzt wie von der Sonne vom Throne des Monarchen aus und verbreitete sich über das ganze Volk, zumal da das Prinzip, den Bürgerstand zu begünstigen, um in ihm eine Schutzwehr gegen den Feudal-Aristokratismus zu finden, so gedeihliche Früchte trug. Für Künste und Wissenschaft bewies hauptsächlich der ritterliche Franz I. (geb. 1494, zur Reg. 1515, † 1547) besondere Zuneigung, weßhalb er auch mit dem Beinamen des Vaters der Wissenschaften (le père des lettres) beehrt wurde. Er ließ allen geistigen Bestrebungen die großartigste Unterstützung angedeihen, beförderte und verbesserte die Anstalten für gelehrte Bildung und erhob die Landessprache zur Sprache des Geschäftslebens, von dem sie bisher ausgeschlossen gewesen. Einen entschiedenen Einfluß erhielten vorzüglich durch die Verhältnisse des Throns die italienische Literatur zugleich mit dem Studium der Classiker, doch wurden diese Fortschritte wieder durch die Einwirkung der Kirchenverbesserung unterbrochen, deren Folgen bei Weitem nicht so segensreich für Frankreich, wie für Deutschland und die nordischen Reiche waren. — Privatinteressen einzelner herrschsüchtiger Großen, die bald Parteisache wurden, gesellten sich zu religiösen Spaltungen, die der blindeste Fanatismus mit allen Gräueln bürgerlicher Kriege ankämpfte, und so folgte, begünstigt von denen, die vermöge ihrer hohen Stellung am Versöhnendsten hätten eingreifen können, eine furchtbare Zeit des Hasses und der Zerstörung, die sich bis auf die engsten bürgerlichen und gesellschaftlichen Verhältnisse erstreckte. Erst durch Heinrich IV. (geb. 1553, zur Reg. 1593, † den 14. Mai 1610) trat eine günstigere Zeit für das nach allen Seiten hin zerrüttete und zerstörte Frankreich ein, und mit der wiederhergestellten Ruhe gestaltete sich auch eine günstigere Periode für Künste und Wissenschaften, so daß die literärischen Bestrebungen überall erwachten und eine glänzende Epoche in der Literatur Frankreichs vorbereitet wurde.

(Fortsetzung folgt).

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 rtl oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 5.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, DR. ET PROF., et C. SCHÜTZ, DR.

PETITS
TABLEAUX DE MŒURS,
par CH. PAUL DE KOCK.

Le banc de pierre des tuileries.

Duplex libelli dos est: quod risum movet,
Et quod prudenti vitam consilio monet.
PHÈDRE.

Il n'est pas permis à tout le monde de s'asseoir sur des chaises dans une promenade. Tel rentier modeste, qui n'a que bien juste ce qu'il lui faut pour vivre chaque jour, ne pourrait plus retrouver à la fin du trimestre la balance de son bilan, s'il se permettait de s'asseoir sur une chaise; la vieille maman préfère économiser deux sous pour acheter un pain d'épices à son petit-fils; la bonne, à laquelle on a donné de l'argent pour des chaises, va par goût sur les bancs qui sont éloignés du grand monde, et où elle peut jaser avec son pays ou sa payse; l'invalide y trouve ordinairement une oreille complaisante qui écoute le récit de ses campagnes; enfin, le pauvre honteux y jouit d'un moment de plaisir, en se voyant entouré de gens qui ne le regardent pas avec mépris, parce que, comme lui, ces personnes-là sont assises sur un banc de pierre.

Je passais un soir dans le jardin des tuileries, avec un jeune homme qui, quoique doué de beaucoup de mérite, n'a pas encore pu se défaire d'une foule de travers et de préjugés. Il jetait toujours un regard de dédain sur ces bancs de la petite propriété. Je voulus le corriger de ce défaut et le faire revenir d'une erreur trop commune, je le forçai à s'asseoir quelques minutes avec moi sur un de ces bancs, objet de ses sarcasmes; j'eus quelque peine à l'y déterminer, enfin je l'emportai.

Le banc fut bientôt entièrement occupé. Nous ne disions rien, mais nous écoutions. A notre gauche était une vieille dame dont le langage annonçait la bonne éducation; elle pleurait sa fille qu'elle avait perdue depuis quelques mois: elle s'éloignait de la foule à laquelle sa douleur eût paru ridicule; mais, sur le banc de pierre, elle trouvait quelque consolation à conter ses peines à ses voisins. Là, elle pouvait pleurer à son aise; mais, dans la grande allée, elle ne l'aurait point osé. Un peu plus loin étaient deux vieux époux qui, mariés depuis quarante-cinq ans, venaient chaque soir faire leur promenade et se reposer sur le banc. Sur leurs figures respectables brillaient la joie, le contentement; ils se plaisaient à dire que la paix avait constamment régné dans leur ménage, et que, depuis quarante-cinq ans, jamais une querelle n'avait troublé leur bonheur.

A notre droite était une jeune mère, tenant sur ses genoux un joli petit garçon auquel elle apprenait un compliment pour la fête de son père; et, quand l'enfant disait bien, un baiser était sa récompense.

Mon ami ne parlait pas, il écoutait. Nous quittâmes enfin le banc et je l'entraînai dans la grande allée. „Maintenant," lui dis-je, „voyons si la comparaison sera à l'avantage des personnes assises sur des chaises."

Nous nous plaçâmes d'abord près d'un monsieur et d'une dame; le monsieur bâillait à chaque instant, la dame ouvrait et refermait son éventail d'un air d'impatience. Pendant un quart d'heure ils ne soufflèrent pas mot. Enfin la dame rompit le silence.

„Que les maris sont aimables! Depuis deux heures que nous sommes aux tuileries, voilà tout ce que vous avez à me dire!..."

„Ma chère amie, que veux-tu?.... Il fait si chaud!.... Cela vous abat! ... vous accable ... on n'a pas la force de parler!..."

„— Pour vous, Monsieur, on croirait que la canicule dure toute l'année."

„— Ah! Madame, quel reproche! ... à coup sûr je ne le mérite pas. Mais convenez aussi que vingt-trois dégrés!... c'est accablant!..."

„— Vous m'impatientez avec vos dégrés!... Quand nous nous sommes mariés, il y en avait autant; c'était dans le mois d'août; mais alors la chaleur ne vous incommodait point et ne vous empêchait pas de soutenir la conversation. Après trois ans de ménage, Monsieur n'a déjà plus rien à me dire."

„— En vérité, Madame, vous me querellez toujours; certainement, quand je vous ai épousée, il ne faisait pas si chaud.

„— Pour les amoureux,
L'été n'a point de feu, l'hiver n'a point de glace."

„— Oui, Madame, mais pour les maris c'est bien différent. Écoute donc, ma chère, quand on se voit tous les jours, que l'on est continuellement ensemble, comment veux-tu que l'on trouve toujours quelque chose à se dire?"

„— Mais, Monsieur, quand vous me faisiez la cour, vous me disiez: Être sans cesse avec toi, ne voir que toi, n'aimer que toi, te le répéter à chaque instant, ce sera le bonheur de ma vie!.. Alors les journées que vous passiez avec moi vous semblaient trop courtes!... Vous en souvenez-vous?"

„— (Le mari *bâillant.*) Oui!... oui!... je m'en souviens... confusément."

„— (La dame, *à part.*) Ah! que les maris sont d'ennuyeux personnages! ... Heureusement que mon cousin revient demain de sa terre."

La conversation finit là. Nous nous levâmes, et j'emmenai mon ami près de la chaise d'un petit-maître de soixante ans qui, tout en lorgnant les dames, prenait des notes sur ses tablettes. Nous l'entendîmes marmotter entre ses dents:

„Mon bonnetier ne me fait pas les mollets assez forts;.. envoyer chez lui et commander un caleçon ouaté pour mettre sous mes pantalons d'été. La petite Ermance m'a regardé hier d'un air fort tendre ... comme nous passions devant le bijoutier ... Je lui plais, c'est certain... elle m'a fait remarquer des boucles d'oreille à la chinoise ... les lui envoyer demain avec une déclaration. — Faire acheter de la pâte de guimauve*) pour ma toux... du sirop de Lamouroux pour ma poitrine, de la pommade d'oursin**) pour mes sourcils... Après-demain chez cette petite danseuse de l'Ambigu, qui fait si bien les pirouettes... Il ne faudra pas, comme l'autre fois, oublier le schall en bourre de soie.

„— Vendredi.... dîner chez Véry avec cinq jeunes clercs de notaire, étourdis comme moi!... Nous ferons mille folies... Il faut que je tâche cependant qu'ils ne me gagnent point tout mon argent à l'écarté."

Le ci-devant jeune homme avait fermé ses tablettes. Pour achever nos observations, nous allâmes, avec mon ami, nous asseoir derrière deux jeunes gens mis dans le dernier goût, qui, les pieds placés sur des chaises fort éloignées les unes des autres, se dandinaient avec grâce, en paraissant chercher à attirer tous les regards.

Au bout d'un moment, nous entendîmes la conversation suivante:

„Trouves-tu que mon habit fasse bien? — Superbe...! delicieux...! coupe admirable... — Et le pantalon ...? — A ravir, tu as une mise étourdissante... — Le patron m'a dit de passer trois heures dans la grande allée, et de me mettre bien en évidence: il veut faire prendre la mode

*) Althea. **) Seeigel.

de cette nouvelle forme d'habit..... Il en a déjà une commande assez *conséquente*. — Et moi, me trouves-tu bien coiffé? — Ah! tu as l'air d'un *Adonis*! A propos, mes cheveux tombent, donne-moi donc un moyen pour empêcher cela. — Il faut les entretenir. Vois-tu, les cheveux sont des plantes.... c'est une fleur.... si vous n'arrosez pas une fleur, vous la voyez dépérir. — C'est juste. Il faut donc employer la pommade? — Oui, mais modérément... l'arbre trop arrosé ne vient plus, la racine se détériore.... c'est l'image *des végétaux*. — J'entends, ils ont besoin d'être coupés. — Sans doute, c'est comme un bois: quand vous n'élaguez *) pas les branches, ça nuit à la pousse. Une coupe aide la *fermentation*. — Es-tu pour les faux-toupets? — Je le crois bien! j'en fabrique; c'est un nouveau toit que tu mets sur une maison. — Et cela ne fait pas mal à la tête? Impossible! nous n'employons plus ni colle, ni blanc d'œuf, ce qui nuisait nécessairement à la *végétation*. Les personnes qui en portent mêlent les cheveux de leurs faux-toupets *à les leurs*. Ce sont deux troupeaux qui s'unissent pour paître ensemble... tu comprends...: car, comme le dit fort bien M. Marty dans *le Solitaire*: Deux torrens qui se rejoignent dans la plaine, c'est l'image de la vie."

Nous en avions assez entendu. Nous laissâmes là le garçon tailleur et le coiffeur romantique. „Eh bien!" dis-je à mon ami, „quel est le résultat de tes réflexions?"

„— Ah! mon cher," me répondit-il en rougissant, „je ne me moquerai plus des bancs de pierre."

La veillée de Vincennes.

Histoire de regiment.

Par A. De Vigny.

(Suite.)

Un jour que je taillais les branches d'un des hêtres du parc et que je liais un petit fagot, Pierrette me dit: — Oh! Mathurin, j'ai peur. Voilà deux jolies dames qui viennent devers nous par le bout de l'allée. Comment allons-nous faire?

Je regardais, et en effet je vis deux jeunes femmes qui marchaient vite sur les feuilles sèches et ne se donnaient pas le bras. Il y en avait une un peu plus grande que l'autre, vêtue d'une petite robe de soie rose. Elle courait presque en marchant, et l'autre, tout en l'accompagnant, marchait presque en arrière. Par instinct, je fus saisi d'effroi comme un pauvre petit paysan que j'étais, et je dis à Pierrette:

— Sauvons-nous!

Mais bah! nous n'eûmes pas le temps; et ce qui redoubla ma peur, ce fut de voir la dame rose faire signe à Pierrette qui devint toute rouge et n'osa pas bouger, et me prit bien vite la main pour se raffermir. Moi, j'ôtai mon bonnet, et je m'adossai contre l'arbre tout saisi.

Quand la dame rose fut tout-à fait arrivée sur nous, elle alla tout droit à Pierrette, et, sans façon, elle lui prit le menton, pour la montrer à l'autre dame, en disant:

Eh! je vous le disais bien, c'est tout mon costume de laitière pour jeudi. — La jolie petite que voilà! Mon enfant, tu donneras tous les habits comme les voici aux gens qui viendront te les demander de ma part, n'est ce pas? Je t'enverrai les miens en échange.

Oh! madame! dit Pierrette en reculant. L'autre jeune dame se mit à sourire d'un air fin, tendre et mélancolique dont l'expression touchante est ineffaçable pour moi. Elle s'avança la tête penchée, et, prenant doucement le bras nu de Pierrette, elle lui dit de s'approcher, et qu'il fallait que tout le monde fît la volonté de cette dame-là.

Ne va pas t'aviser de rien changer à ton costume, ma belle petite, reprit la dame rose en la menaçant d'une petite canne de jonc à pomme d'or, qu'elle tenait à la main, voilà un grand garçon qui sera soldat, et je vous marierai.

Elle était si belle, que je me souviens de la tentation incroyable que j'eus de me mettre à genoux. Vous en rirez, mais si vous l'aviez vue, vous auriez compris ce que je dis. Elle avait l'air d'une petite fée bien bonne.

*) ausschneiden.

Elle parlait vite et gaîment, et en donnant une petite tape sur la joue de Pierrette, elle nous laissa là tous deux tout interdits et tout imbéciles, ne sachant que faire, et nous vîmes les deux dames suivre l'allée du côté de Montreuil et s'enfoncer dans le parc derrière le petit bois.

Alors nous nous regardâmes, et, en nous tenant par la main, nous rentrâmes chez M. le curé. Nous ne disions rien, mais nous étions bien contens.

Pierrette était toute rouge, et moi je baissais la tête. Il nous demanda ce que nous avions. Je lui dis d'un grand sérieux:

— Monsieur le curé, je veux être soldat.

Il pensa en tomber à la renverse, lui qui m'avait appris le solfège!

— Comment, mon cher enfant, me dit-il, tu veux me quitter! Ah! mon Dieu, Pierrette, qu'est-ce qu'on lui a donc fait, qui veut être soldat? Est-ce que tu ne m'aimes plus Mathurin, est-ce que tu n'aimes plus Pierrette non plus? Qu'est-ce que nous t'avons donc fait, dis; et que vas-tu faire de la belle éducation que je t'ai donnée? C'était bien du temps perdu assurément. — Mais réponds donc, méchant sujet! ajoutait-il en me secouant le bras.

Je me grattais la tête, et je disais toujours en regardant mes sabots:

— Je veux être soldat.

La mère de Pierrette apporta un grand verre d'eau froide à monsieur le curé parce qu'il était devenu tout rouge, et elle se mit à pleurer.

Pierrette pleurait aussi et n'osait rien dire, mais elle n'était pas fâchée contre moi parce qu'elle savait bien que c'était pour l'épouser que je voulais partir.

Dans ce moment-là deux grands laquais poudrés entrèrent avec une femme de chambre qui avait l'air d'une grande dame, et ils demandèrent si la petite avait préparé ses hardes, que la reine et Mdme la princesse de Lamballe lui avaient demandées.

Le pauvre curé se leva si troublé, qu'il ne put se tenir une minute debout, et Pierrette et sa mère tremblaient si fort qu'elles n'osèrent pas ouvrir une cassette qu'on leur envoyait en échange du fourreau *) et du bavolet **), et elles allèrent à la toilette à peu près comme on va se faire fusiller.

Seul avec moi, le curé me demanda ce qui s'était passé, et je le dis comme je vous l'ai conté, mais un peu plus brièvement.

— Et c'est pour cela que tu veux partir, mon fils, me dit-il en me pressant les deux mains, mais songe donc que la plus grande dame de l'Europe n'a parlé ainsi à un petit paysan comme toi que par distraction, et ne sait seulement pas ce qu'elle t'a dit. Si on lui racontait que tu as pris cela pour un ordre ou pour un horoscope, elle dirait que tu es un grand bénet, et que tu peux être jardinier toute ta vie, que cela lui est égal. Ce que tu gagnes en jardinant et ce que tu gagnerais en enseignant la musique vocale t'appartiendrait, mon ami, au lieu que ce que tu gagnerais dans un régiment ne t'appartiendra pas, et tu auras mille occasions de le dépenser en plaisirs défendus par la religion et la morale. Tu perdras tous les bons principes que je t'ai donnés, et tu me forceras à rougir de toi. Tu reviendras (si tu reviens) avec un autre caractère que celui que tu as reçu en naissant. Tu étais doux, modeste, docile, tu seras rude, impudent et tapageur. La petite Pierrette ne se soumettra certainement pas à être la femme d'un mauvais garnement, et sa mère l'en empêcherait quand elle le voudrait. Et moi, que pourrai-je faire pour toi si tu oublies tout-à-fait la Providence? Et tu l'oublieras, vois-tu, la Providence, je t'assure que tu finiras par là.

Je demeurai les yeux fixés sur mes sabots et les sourcils froncés en faisant la moue, et je dis en me grattant la tête: C'est égal, je veux être soldat.

Le bon curé n'y tint pas, et ouvrant la porte toute grande, il me montra le grand chemin avec tristesse. — Je compris sa pantomime et je sortis. J'en aurais fait autant à sa place, assurément. Mais je le pense à présent, et ce jour-là je ne le pensais pas. Je mis mon bonnet de coton sur l'oreille droite, je relevai le collet de ma blouse, je pris mon bâton, et je m'en allai tout droit à un petit cabaret sur l'avenue de Versailles, sans dire adieu à personne.

*) Überfleidchen. **) Kopfputz der Bauermädchen.

VII.

La position du premier rang.

Dans ce petit cabaret je trouvais trois braves dont les chapeaux étaient galonnés d'or, l'uniforme blanc, les revers *) roses, les moustaches cirées de noir, les cheveux tout poudrés à frimas, et qui parlaient aussi vite que des vendeurs d'orviétan. Ces trois braves étaient d'honnêtes racolleurs**). Ils me dirent que je n'avais qu'à m'asseoir à table avec eux pour avoir une juste idée du bonheur parfait que l'on goûtait éternellement dans le Royal-Auvergne. Ils me firent manger du poulet, du chevreuil et des perdreaux, boire du bordeaux et du champagne et du café excellent; ils me jurèrent sur leur honneur que dans le Royal-Auvergne je n'en aurais jamais d'autre.

Je vis bien depuis qu'ils avaient dit vrai.

Ils me jurèrent aussi, car ils juraient infiniment, que l'on jouissait de la plus douce liberté dans le Royal-Auvergne, que les soldats y étaient incomparablement mieux que les capitaines des autres corps, qu'on y jouissait d'une société fort agréable en hommes et en belles dames, et qu'on y faisait beaucoup de musique, et surtout qu'on appréciait fort ceux qui jouaient du *piano*. Cette dernière circonstance me décida.

Le lendemain j'avais donc l'honneur d'être soldat au Royal-Auvergne. C'était un assez beau corps, il est vrai, mais je ne voyais plus ni Pierrette ni monsieur le curé. Je demandai du poulet à dîner, et l'on me donna à manger cet agréable mélange de pommes de terre, de mouton et de pain qui se nommait, se nomme et sans doute se nommera toujours *la ratatouille*. On me fit apprendre la position du soldat sans armes avec une perfection si grande, que je servis de modèle depuis au dessinateur qui fit les planches de l'ordonnance de 1791, ordonnance qui, vous le savez, mon lieutenant, est un chef-d'œuvre de précision. On m'apprit l'école du soldat et l'école du peloton de manière à exécuter les charges en douze temps, les charges précipitées et les charges à volonté, en comptant ou sans compter les mouvemens, aussi parfaitement que le plus raide des caporaux du roi de Prusse Frédéric-le-Grand, dont les vieux se souvenaient encore avec l'attendrissement de gens qui aiment ceux qui les battent. On me fit l'honneur de me promettre que si je me comportais bien, je finirais par être admis dans la première compagnie de grenadiers. — J'eus bientôt une queue poudrée qui tombait sur ma veste blanche assez noblement, mais je ne voyais plus jamais ni Pierrette, ni sa mère, ni monsieur le curé de Montreuil, et je ne faisais point de musique. (*Suite.*)

*) Aufschlag **) Werber.

Vie de Joseph Delorme

par Saint-Beuve.

(*Suite.*)

„. . . . . Éloigné par la médiocrité de „ma condition et de ma fortune de cette carrière „politique qui embrasse l'avenir comme le pré„sent, prépare le bonheur de la postérité dans „celui des contemporains, et d'où l'individu ré„pand de vastes bienfaits sur les masses, je me „suis tourné vers ces deux professions indépen„dantes et inviolables, auxquelles les hommes re„mettent le soin de ce qu'ils ont de plus cher, „la santé, ou l'honneur et la fortune. Entre ces „deux carrières, il m'a fallu opter. L'une d'a„bord, celle du barreau, me parut plus brillante „et non moins utile que l'autre. Il est vrai que „je venais d'admirer le *Manoury* dont Diderot „parle dans sa *Religieuse*, et que j'étais plein „de ses vertus. Mais je compris bientôt que ces „occasions bienheureuses de rendre de grands „services à la faiblesse et à l'innocence se pre„sentent rarement, et sont comme étouffées par „les épineuses chicanes qui dessèchent et dé„chirent. Je compris aussi que les hautes que„stions de droit naturel, de droit public, appar„tiennent au philosophe et au législateur bien „plus qu'à l'avocat, et que le domaine de celui„ci se borne souvent aux champs stériles du droit „civil, droit barbare, local, arbitraire.

„Ces inconvéniens ne se rencontraient pas „dans la médicine; je me décidai pour elle. Elle

„est de tous les temps et de tous les lieux. Véri-„tablement utile aux hommes, lorsqu'on l'exerce „avec zèle et intelligence, souvent elle leur „donne plus que la santé; elle leur rend le bon-„heur; car tant de maladies viennent de l'ame; „et la consolation morale en est le meilleur re-„mède. L'argent d'ailleurs qu'on gagne auprès „des riches permet non seulement de n'en pas „exiger des pauvres, mais de partager le sien „avec eux, de recevoir des uns pour rendre aux „autres; d'être un lien actif entre les conditions „les plus opposées, et de réparer, en quelque „sorte, cette inégalité que la société consacre et „que désavoue la nature . . . . . .“

Joseph se mit en devoir de tenir les promesses qu'il s'était faites à lui-même, et, dans ce but, les sacrifices d'aucun genre ne lui coûtèrent. Il cessa brusquement de visiter une jeune personne charmante avec laquelle il pouvait espérer, au bout de quelques années, une union assortie. Mais sa philanthropie un peu farouche craignait de s'emprisonner à tout jamais dans des affections trop étroites, et, comme on l'a dit, dans un *égoisme en deux personnes*. D'ailleurs il s'était créé en perspective je ne sais quel idéal de mariage, dans lequel le sacrement n'entrait pour rien; il lui fallait une Mademoiselle l'Espinasse ou une Lodoiska. Son premier amour pour la poésie se convertit alors en une aversion profonde. Il se sevrait rigoureusement de toute lecture enivrante pour être plus certain de tuer en lui son inclination rebelle. Il en voulait misérablement aux Byron, aux Lamartine, comme Pascal à Montaigne, comme Malebranche à l'imagination, parce que ces grands poètes l'attaquaient par son côté faible. Mille fois nous avons gémi de ces accès d'aigreur, qui décelaient dans les résolutions de notre ami moins de calme et de sécurité qu'il ne s'efforçait d'en faire paraître; mais les conseils eussent été inutiles, et Joseph n'en demandait jamais.

Ce qu'il souffrit pendant deux ou trois années d'épreuve continuelle et de lutte journalière avec lui-même; quel démon secret s'acharnait à lui et corrompait ses études présentes en lui rétraçant ses anciennes; quel tressaillement douloureux il ressentait à chaque triomphe nouveau de ses jeunes contemporains, et cette conscience de sa force qui lui retombait sur le coeur comme un rocher éternel, et ses nuits sans sommeil, et ses veilles sans travail, et son livre ou son chevet trempé de pleurs: c'est ce que lui seul a pu savoir, et ce que nous révèle en partie le journal auquel sa mélancolie croissante le ramenait plus souvent. Presque toutes les pages en sont datées de nuit, comme les *prières* du docteur Johnson et les poésies du malheureux Kirke White. On y apprend que la santé de Joseph s'était assez profondément altérée, et que ses facultés sans expansion avaient engendré à la longue, dans ses principaux organes, un malaise inexprimable. L'idée d'une infirmité mortelle se joignait donc à ses autres peines pour l'accabler. A part les besoins de ses études, il sortait peu, ne voyait intimement personne, et, à la rencontre, ses amis prenaient pour un sourire de paix et de contentement ce qui n'était que le sourire doux et gracieux de la douleur.

Un jour, c'était un dimanche, le soleil luisait avec cet éclat et cette chaleur de printemps qui épanouissent la nature et toutes les ames vivantes. Au réveil, Joseph sentit pénétrer jusqu'à lui un rayon de l'allégresse universelle, et naître en son cœur comme une envie d'être heureux ce jour-là. Il s'habilla promptement, et sortit seul pour aller s'ébattre et rêver sous les ombrages de Meudon. Mais, au détour de la première rue, il rencontra deux amans du voisinage qui sortaient également pour jouir de la campagne, et qui, tout en regardant le ciel, se souriaient l'un à l'autre avec bonheur. Cette vue navra Joseph. Il n'avait personne, lui, à qui il pût dire que le printemps était beau, et que la promenade, en avril, était délicieuse. Vainement il essaya de secouer cette idée, et de continuer quelque temps sa marche; le charme avait disparu; il revint à la hâte sur ses pas, et se renferma tout le jour.

Les seules distractions de Joseph, à cette époque, étaient quelques promenades, à la nuit tombante, sur un boulevard extérieur près duquel il demeurait. Ces longs murs noirs, ennuyeux à l'oeil, ceinture sinistre du vaste cimetière qu'on

appelle une grande ville; ces haies mal closes laissant voir, par des trouées, l'ignoble verdure des jardins potagers; ces tristes allées monotones, ces ormes gris de poussière, et, au dessous, quelque vieille accroupie avec deux enfans au bord d'un fossé; quelque invalide atardé regagnant d'un pied chancelant la caserne; parfois, de l'autre côté du chemin, les éclats joyeux d'une noce d'artisans: cela suffisait, durant la semaine, aux consolations chétives de notre ami; depuis, il nous a peint lui-même ses soirées du dimanche dans la pièce des *Rayons jaunes*. Sur ce boulevard, pendant des heures entières, il cheminait à pas lents, *voûté comme un aïeul*, perdu en de vagues souvenirs, et s'affaissant de plus en plus dans le sentiment indefinissable de son existence manquée. Si quelque méditation suivie l'occupait, c'était, d'ordinaire, un problème bien abstrus d'idéologie condillacienne; car, privé de livres qu'il ne pouvait acheter, sevré du commerce des hommes, d'où il ne rapportait que trouble et regret, Joseph avait cherché un refuge dans cette science des esprits taciturnes et pensifs. Son intelligence avide, faute d'aliment extérieur, s'attaquait à elle-même, et vivait de sa propre substance comme le malheureux affamé qui se dévore.

Cependant, au milieu de ces tourmens intérieurs, Joseph poursuivait avec constance les études relatives à sa profession. Quelques hommes influens le remarquèrent enfin, et parlèrent de le protéger. On lui conseilla trois ou quatre années de service pratique dans l'un des hôpitaux de la capitale, après quoi on répondait de son avenir. Joseph crut alors toucher à une condition meilleure; c'était l'instant critique; il rassembla les forces de sa raison et se résigna aux dernières épreuves. S'il parvenait à les surmonter, et si, au sortir de là, comme on le lui faisait entendre, un patronage honorable et bienveillant l'introduisait dans le monde, sa destinée était sauve désormais; des habitudes nouvelles commençaient pour lui et l'enchaînaient dans un cercle que son imagination était impuissante à franchir; une vie toute de devoir et d'activité, en le saisissant à chaque point du temps, en l'étreignant de mille liens à la fois, étouffait en son ame jusqu'aux velléités de réveries oisives; l'âge arrivait d'ailleurs pour l'en guérir; et peut-être un jour, parvenu à une vieillesse pleine d'honneur, entouré d'une postérité nombreuse et de la considération universelle, peut-être, il se serait rappelé avec charme ces mêmes années si sombres; et, les revoyant dans sa mémoire à travers un nuage d'oubli, les retrouvant humbles, obscures, et vides d'événemens, il en aurait parlé à sa jeune famille attentive, comme des années les plus heureuses de sa vie. Mais la fatalité qui poursuivait Joseph tournait tout à mal. A peine eut-il accepté la charge d'une fonction subalterne, et se fut-il placé, à l'égard de ses protecteurs, dans une position dépendante, qu'il ne tarda pas à pénétrer les motifs d'une bienveillance trop attentive pour être désintéressée. Il avait compté être protégé, mais non exploité par eux; son caractère noble se révolta à cette dernière idée. Pourtant des raisons de convenance l'empêchaient de rompre à l'instant même et de se dégager brusquement de la fausse route où il s'était avancé. Il jugea donc à propos de temporiser trois ou quatre mois, souffrant en silence et se ménageant une occasion de retraite.

(Suite.)

Énigme.

Je suis une marque d'honneur;
Je suis un signe de richesse;
Tantôt j'ajoute à ton bonheur;
Tantôt je prouve ta noblesse.
Si, parfois, avec moi, tu cours plus d'un danger,
Sous deux rapports divers je peux te protéger.
A la guerre, surtout, je suis fort en usage:
Grand, je couvre un guerrier; petit, je l'encourage.
Qui m'aime trop est dédaigné;
Qui m'aime trop peu n'est pas sage,
Lecteur, tu sourirais, je gage,
Si je venais chez toi des miens accompagné.

Geschichtlicher Ueberblick der Entwickelung der französischen Nationalliteratur.

(Fortsetzung.)

Diese begann auch wirklich unter Ludwig XIII, oder richtiger, unter dessen Minister, dem Cardinal Richelieu (geb. 1585, † 1642), der den Plan früherer Monarchen, Frankreich zum ersten Staate Europa's zu machen, mit starrer Consequenz verfolgte. Theils Eitelkeit, theils jedoch auch wirkliche Liebe zu den Wissenschaften, bewog denselben, diese in seinen besonderen Schutz zu nehmen, und sie nach allen Kräften zu befördern. Er ward der Schöpfer und Stifter der französischen Akademie, die sich bald nachher zur einzigen Gesetzgeberin in Sachen der Nationalliteratur aufwarf, sowie anderer wissenschaftlichen Anstalten; auch wußte er einzelne Gelehrte auszuzeichnen und zu ermuntern. Unter seinem Nachfolger, dem Cardinal Mazarin (geb. 1602, † 1661), der, wenn auch von Egoismus befangen, doch den Künsten und Wissenschaften zugethan war, bildeten sich diese glücklichen Verhältnisse immer mehr aus und erreichten endlich unter Ludwig XIV (geb. 1638, † 1715) während der letzten Hälfte des 17. Jahrhunderts ihre glänzendste Periode. Die Liebe für geistiges Streben und Wirken ging vom Throne aus und wurde vom Hofe, dem steten Echo desselben, enthusiastisch aufgenommen und cultivirt. Es ward vorzüglichen Talenten, die in diese glückliche Zeit fielen, leicht, sich auszuzeichnen, da sie in jeder Hinsicht Beförderung fanden, und es ergriff bald Alle ein Gemeingeist und ein Streben zur Verherrlichung ihrer Zeit und ihres Landes, das sie als den Mittelpunkt betrachteten, von dem aus sich die Oberherrschaft in Sachen des Geschmackes über alle Reiche der Erde erstrecken sollte. Dies wurde von dem Monarchen mit königlicher Freigebigkeit begünstigt, was um so mehr Anklang unter den Gebildeten fand, als Künste und Wissenschaften zur allgemeinen Modesache gemacht wurden. Die Sprache erhielt dadurch eine seltene Ausbildung, da die feinste Sitte zugleich mit den Bestrebungen wissenschaftlich Gebildeter zu ihrer Vollendung und ihrem Glanze beitrug, und ihre Herrschaft erstreckte sich daher auch bald über das ganze cultivirte Europa, so daß man sich derselben fast ausschließlich bei diplomatischen Verhandlungen und in den höhern Kreisen bediente. Zu gleicher Zeit wurden die wissenschaftlichen Anstalten nach allen Richtungen hin vervollkommnet und ausgedehnt, gelehrte Vereine gegründet, Sammlungen von Naturalien und Kunstwerken angelegt, einzelne Gelehrte königlich belohnt, andere aus der Fremde nach Frankreich gerufen; kurz es ist keine Uebertreibung der Franzosen, wenn sie die Regierung Ludwigs XIV. das goldene Zeitalter für französische Wissenschaft und Künste nennen; denn was nur für diese im Einzelnen wie im Allgemeinen gethan werden konnte, geschah, und es würde in dieser Hinsicht eine der glorreichsten Perioden in der Weltgeschichte sein, wenn sich nicht eine verderbliche Intoleranz, die sich vorzüglich in der Aufhebung des Edictes von Nantes (1685) zeigte, zu gleicher Zeit der Gesinnungen bemächtigt hätte. Als der vorzüglichste Gönner und Beförderer nächst dem Könige verdient vor Allen dessen Minister Jean Baptiste Colbert (geb. 1619, † 1683), der Stifter und Begründer der Akademie der Inschriften und schönen Wissenschaften, der Akademie der Malerei und Bildhauerkunst, der Akademie der Wissenschaften, der Sternwarte, des botanischen Gartens, des chemischen Laboratoriums zu Paris u. s. f. genannt zu werden. —

(Fortsetzung folgt.)

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℛ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 6.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,

tiré

DES MEILLEURS AUTEURS

TANT ANCIENS QUE MODERNES,

par O. L. B. WOLFF, PROF. ET DR., et C. SCHÜTZ, DR.

VOLTAIRE ET Mme DE POMPADOUR,

par JULES JANIN.

Jules Janin, einer der beliebteſten Schriftſteller der Gegenwart, wurde 1804 zu St. Etienne im Departement der Loire geboren. Wenn gleich über die Gebühr von ſeinen Bewunderern geprieſen, beſitzt er doch das Geheimniß in der Mode zu bleiben und daher den Ton anzugeben. Etwas Bedeutendes und Gediegenes hat er bisher noch nicht geleiſtet. Denn ſelbſt ſein gefeierter Roman „Barnave", deſſen eigentlicher Held Mirabeau iſt, enthält neben vielem Schönen auch manches Falſche und Verfehlte, und ward bekanntlich nicht von ihm allein geſchrieben. Jules Janin's vorzüglichſtes Talent beſteht darin, jedem Gegenſtande, den ſeine Feder behandelt, eine glückliche Seite abzugewinnen und ihn in der glänzendſten Beleuchtung zu zeigen. Daher gefällt er ſich beſonders in Antitheſen und Paradoxen, die er mit ſchlagendem Witz und Scharfſinn und in einem gewandten und anmuthigen Vortrage aufzuſtellen und durchzuführen weiß; um Wahrheit und Gründlichkeit bekümmert er ſich dagegen nicht; er lebt vom Tage und will nur dem Tage gefallen. So vergeudet er im eigentlichſten Sinne des Wortes ein ausgezeichnetes Talent, das bei größerer Gewiſſenhaftigkeit höchſt Bedeutendes hervorbringen könnte. Einſeitige Verehrer der neueſten franzöſiſchen Literatur haben ihn bald mit Jean Paul, bald mit E. T. A. Hoffmann, bald mit Heine verglichen, weil ſeine blendende Schreibart ſie verführte, ihn für weit genialer zu halten, als er wirklich iſt; aber er ſteht weit unter dieſen Männern. Jene wußten zu beſeelen, er kann nur höchſt angenehm zwar, doch auch höchſt oberflächlich, unterhalten; mehr vermag er jedoch nicht zu gewähren, und der Leſer ſeiner Schriften, der mehr fordert, wird ſich getäuſcht finden. Sein neueſter, kürzlich erſchienener Roman: „*Le chemin de traverse*" (2 Bde.) ſoll nach dem Urtheil eines franzöſiſchen Kritikers ſich durch gute Anlage und vornehmlich durch richtige Führung der Handlung vor ſeinen frühern Productionen auszeichnen.

*Voltaire et Mme de Pompadour.**)

Il y eut une journée fort remarquable et qui n'a pas été assez remarquée dans le règne de Louis XV: c'est que M. le marquis d'Argenson et madame de Pompadour, deux puissans ministres, se trouvèrent tous les deux, et à la même heure, attaqués d'une ophthalmie violente, après laquelle madame de Pompadour se trouva borgne et le marquis d'Argenson parfaitement aveugle. On peut, après cela, se figurer l'embarras du roi entre ces deux cécités inattendues, lui qui, dès son enfance, avait l'habitude de ne rien voir par ses yeux. Cependant l'histoire ne nous dit pas quelle fut son affliction, elle nous a seulement appris que madame de Pompadour, se rétablit en peu de temps; et d'après la déplorable administration de

*) *Contes nouveaux par M.* JULES JANIN. Tome I. 1833.

cette époque, tout porte à croire que l'autre ministre ne fut jamais entièrement guéri.

Cependant la nouvelle de ce fâcheux accident s'était promptement répandue, et comme madame de Pompadour était à cette époque la seule protectrice des lettres et de la philosophie, la philosophie et les lettres se mirent en frais pour plaindre leur bienfaitrice. Et, de fait, il y avait à la cour de Louis XV un si grand dédain pour tout ce qui était littéraire, et un courroux si réel contre l'apparition d'une philosophie naissante, que jamais, sans madame de Pompadour, on n'eût entendu parler à la cour de poésie ou d'éloquence. Mais, avec l'esprit et le tact qui la distinguaient, avec ce besoin de distractions dont elle était poursuivie au milieu d'un règne si équivoque, si chancelant, si monotone, la belle madame d'Étioles avait fort bien compris que les arts, et l'esprit, et les jeux du théâtre étaient encore quelque chose d'ingenieux et d'utile, aussi avait-elle protégé les gens de lettre de toute la force d'un crédit soumis à tant de caprices divers; c'était par elle que Voltaire était parvenu à devenir, comme il le dit lui-même, un des membres inutiles de l'Académie, après que monseigneur l'évêque de Mirepoix eût été nommé; c'était par madame de Pompadour que le duc de Nivernais, assez bon poète et surtout fort homme d'esprit, était devenu ambassadeur à la cour de Prusse; c'était encore par elle que, pour de fort jolis poèmes, très-cléricalement licencieux, et que nous ne lisons plus, M. de Bernis avait été envoyé à Vénise pour devenir ensuite cardinal et ministre d'état. C'était donc une position singulière que celle de cette femme, qui, d'une basse condition, était parvenue à succéder à la noble marquise de Châteauroux, à la belle duchesse de Lauraguais, et qui bientôt se mettant, par la force de son esprit et la vivacité de son cœur, au niveau d'une place qui était alors une place d'état, s'emparait du plus beau des devoirs de son royal amant, celui de protéger, de secourir les lettres, et s'en acquittait presque aussi bien que Louis XIV, ce qui vraiment n'est pas peu dire.

Vous concevez donc bien qu'à la première nouvelle de la maladie de sa protectrice, de la maîtresse de ses loisirs, Voltaire accourut pour charmer avec son talent de poète et de narrateur ces longues heures de malaise qu'une jeune et jolie femme doit à toute force passer dans son lit et dans les ombres douteuses de son alcôve aussitôt qu'elle se sent défigurée. Madame de Pompadour avait alors une maison royale à Choisy-le-Roi, pauvre village dont elle avait fait un second Versailles, et dans lequel vous pouvez voir encore la belle et large route par laquelle *le bien-aimé* venait voir sa maîtresse au retour de la chasse. Ce fut dans ce palais, dont l'emplacement est couvert aujourd'hui de jolies et simples maisons bourgeoises, que Voltaire arriva pour faire sa cour. Voltaire était encore dans toute la vivacité de la jeunesse avec son oeil vif et plein de feu, ses lèvres petites vermeilles, et dont le contour commençait déjà à se rider légèrement par un sourire singulièrement spirituel et sardonique; du reste il me semble le voir avec sa jambe fine, sa taille bien prise, sa chevelure artistement poudrée, et toute cette tournure d'un homme comme il faut et de bonne façon, qui, enfant, fut élevé chez Ninon de l'Enclos, qui, jeune homme, parlait au duc d'Orleans, au régent, comme s'il eût parlé à un membre de l'Académie, et qui alors n'était rien moins qu'un gentilhomme de la chambre du roi, et le premier poète épique de la France, sans compter qu'il commençait à passer pour l'homme qui avait eu chez nous le plus d'esprit.

Car c'était plutôt à l'esprit de Voltaire qu'à son talent de poète tragique ou de poète épique que madame de Pompadour en voulait. Comme elle le disait très-bien, et avec une naïveté qui depuis s'est assez généralement confirmée, la belle et frondeuse marquise aurait donné toutes les tragédies, tous les poèmes serieux de Voltaire pour un seul de ses contes; et, en effet, les contes de Voltaire étaient une chose bien inouïe pour une femme qui vivait intimement avec un roi aussi rétrograde que Louis XV. Pour cette fois donc, Voltaire, voulant opposer aux grands maux les grands remèdes, avait apporté pour amuser sa charmante et difficile protectrice, son *Candide*, Candide en personne, vif, méchant, railleur, dont la bonhomie désespérante est égale à toute la

rage satirique de Rabelais; Candide, étrange héros autour duquel sont groupées toutes les misères, tous les fléaux de l'humanité, et qui, après avoir été tout ce qu'on peut être, soldat, jésuite, riche, pauvre, philosophe et précepteur, finit comme finissent presque tous les hommes qui se marient, et n'en est que plus content. C'était donc là un délicieux remède à une maladie de femme; et dès les premières pages madame de Pompadour, ne se gênant pas devant un simple mortel se prit tellement à rire, qu'elle ne songea plus ni à sa maladie, ni à son oeil encore rouge, ni à son bras dont il n'y avait pas de modèle en France, ni même à cette gorge nue et blanche, et ferme, et jeune, qu'elle montrait à toute la cour les jours de cérémonie, mais que Louis XV seul avait le droit de regarder en particulier. D'ailleurs à ce plaisir d'une comédie si vivement, si pittoresquement écrite, se joignait pour madame de Pompadour l'ineffable plaisir de voir tourner en ridicule cet inflexible J.-J. Rousseau, qui avait osé écrire que *la femme d'un charbonnier était préférable* à la maîtresse d'un prince. Et, au milieu de ces innombrables saillies, la maîtresse régnante, quittant la cour un instant, et revenant sans y songer à son premier état et à ses mœurs de bourgeoise applaudissait à outrance des sarcasmes qui s'adressaient principalement à tout ce qui s'appelle pouvoir dans le monde; tant il y avait d'entraînement dans le style de Voltaire, d'intérêt dans la narration, de force et de grâce dans son débit! *(Fin.)*

La veillée de Vincennes.

Histoire de régiment.

Par A. de Vigny.

(Suite.)

Un beau jour, comme j'étais consigné à la caserne même où nous voici, pour avoir fait trois fautes dans le maniement d'armes, on me plaça dans la position des feux du premier rang, un genou sur le pavé, ayant en face de moi un soleil éblouissant et superbe que j'étais forcé de coucher en joue, dans une immobilité parfaite jusqu'à ce que la fatigue me fit ployer le bras à la saignée, et j'étais encouragé à soutenir mon arme par la présence d'un honnête caporal, qui de temps en temps soulevait ma baïonnette avec sa crosse*) quand elle s'abaissait; c'était une petite punition de l'invention de M. de Saint-Germain.

Il y avait vingt minutes que je m'appliquais à atteindre le plus haut degré de pétrification possible dans cette attitude, lorsque je vis au bout de mon fusil la figure douce et paisible de mon ami Michel, le tailleur de pierres.

— Tu viens bien à propos, mon ami, lui dis-je, et tu me rendrais un grand service si tu voulais bien, sans qu'on s'en aperçût, mettre un moment ta canne sous ma baïonnette; mes bras s'en trouveraient mieux et ta canne ne s'en trouverait pas plus mal.

— Ah! Mathurin! mon ami, me dit-il, te voilà bien puni d'avoir quitté Montreuil, tu n'as plus les conseils et les lectures du bon curé, et tu vas oublier tout-à-fait cette musique que tu aimais tant, et celle de la parade ne la vaudra certainement pas.

— C'est égal, dis-je en élevant le bout du canon de mon fusil et le dégageant de sa canne, par orgueil, c'est égal, on a son idée.

— Tu ne cultiveras plus les espaliers et les belles pêches de Montreuil avec ta Pierrette qui est bien aussi fraîche qu'elles, et dont la lèvre porte aussi comme elles un petit duvet.

— C'est égal, dis-je encore, j'ai mon idée.

— Tu passeras ici bien long-temps à genoux à tirer sur rien avec une pierre de bois avant d'être seulement caporal.

— C'est égal, dis-je encore, si j'avance lentement, toujours est-il vrai que j'avancerai, — tout vient à point à qui sait attendre, — comme on dit, et quand je serai sergent je serai quelque chose, et j'épouserai Pierrette. Un sergent c'est un seigneur, et — à tout seigneur tout honneur.

Michel soupira.

— Ah! Mathurin! Mathurin! me dit-il, tu n'es pas sage et tu as trop d'orgueil et d'ambition, mon ami. N'aimerais-tu pas mieux être remplacé

*) Kolben.

si quelqu'un payait pour toi, et venir épouser ta petite Pierrette?

— Michel, Michel, lui dis-je, tu t'es beaucoup gâté dans le monde, je ne sais pas ce que tu y fais, et tu ne m'as plus l'air d'y être maçon, puisqu'au lieu d'une veste, tu as un habit noir de taffetas. Mais tu ne m'aurais pas dit ça dans le temps où tu répétais toujours: il faut faire son sort soi-même. — Moi, je ne veux pas l'épouser avec l'argent des autres, et je fais moi-même mon sort, comme tu vois. — D'ailleurs c'est la reine qui m'a mis ça dans la tête, et la reine ne peut pas se tromper en jugeant ce qui est bien à faire. Elle a dit elle-même: Il sera soldat et je les marierai. Elle n'a pas dit: Il reviendra après avoir été soldat.

— Mais, me dit Michel, si par hasard la reine te voulait donner de quoi l'épouser, le prendrais-tu?

— Non, Michel, je ne prendrais pas son argent, si par impossible elle le voulait.

— Et si Pierrette gagnait elle-même sa dot, reprit-il?

— Oui, Michel, je l'épouserais tout de suite, dis-je.

Ce bon garçon avait l'air tout attendri.

— Eh bien! reprit-il, je dirai cela à la reine.

— Est-ce que tu es fou, lui dis-je, ou domestique dans sa maison?

— Ni l'un ni l'autre, Mathurin, quoique je ne taille plus de pierres.

— Que tailles-tu donc, disais-je?

— Hé! je taille des pièces, du papier et des plumes.

— Bah! dis-je, est-il possible?

— Oui, mon enfant, je fais de petites pièces toutes simples et bien aisées à comprendre. Je te ferai voir tout ça.

— En effet, dit Timoléon en interrompant l'Adjudant, les ouvrages de ce bon Sédaine ne sont pas construits sur des questions bien difficiles, on n'y trouve aucune synthèse sur le fini et l'infini, sur les causes finales, l'association des idées et l'identité personelle, on n'y tue pas des rois et des reines par le poison ou l'échafaud, ça ne s'appelle pas de noms sonores environnés de leur traduction philosophique, mais ça se nomme *Blaise, l'Agneau perdu, le Déserteur;* ou bien *le Jardinier et son Seigneur, la Gageure imprévue;* ce sont des gens tout simples qui parlent vrai, qui sont *philosophes sans le savoir,* comme Sédaine lui-même, que je trouve plus grand qu'on ne l'a fait. — Je ne répondis pas. — L'Adjudant reprit:

— Eh ben! tant mieux! dis-je, j'aime autant te voir travailler ça que tes pierres de taille.

— Ah! ce que je bâtissais valait mieux que ce que je construis à présent. Ça ne passait pas de mode et ça restait plus longs-temps debout. Mais en tombant, ça pouvait écraser quelqu'un, au lieu qu'à présent quand ça tombe, ça n'écrase personne.

— C'est égal, je suis toujours bien aise, dis-je.

— C'est-à-dire, aurai-je dit, car le caporal vint donner un si terrible coup de crosse dans la canne de mon ami Michel, qu'il l'envoya là-bas, tenez, là-bas, près de la poudrière.

En même temps il ordonna six jours de salle de police pour le factionnaire qui avait laissé entrer un bourgeois.

Sédaine comprit bien qu'il fallait s'en aller. Il ramassa paisiblement sa canne, et, en sortant du côté du bois, il me dit:

— Je t'assure, Mathurin, que je conterai tout ceci à la reine.

VIII.

Une séance.

Ma petite Pierrette était une bonne fille, d'un caractère décidé, calme et honnête. Elle ne se déconcertait pas trop facilement, et depuis qu'elle avait parlé à la reine, elle ne se laissait pas aisément faire la leçon. Elle savait bien dire à monsieur le curé et à sa bonne qu'elle voulait épouser Mathurin, et elle se levait la nuit pour travailler à son trousseau, tout comme si je n'avais pas été mis à la porte pour longtemps, sinon pour toute ma vie.

Un jour (c'était le lundi de Pâques, elle s'en était toujours souvenue, la pauvre Pierrette, et me l'a raconté assez souvent), un jour donc

qu'elle était assise devant la porte de monsieur le curé, travaillant et chantant comme si de rien n'était, elle vit arriver vite, vite, un beau carosse, dont les six chevaux trottaient dans l'avenue d'un train merveilleux, montés par deux petits postillons poudrés et roses, très-jolis, et si petits, qu'on ne voyait de loin que leurs grosses bottes à l'écuyère. Ils portaient de gros bouquets à leur jabot, et les chevaux portaient aussi de gros bouquets sur l'oreille.

Ne voilà-t-il pas que l'écuyer qui courait devant les chevaux s'arrêta précisément devant la porte de monsieur le curé, où la voiture eut la bonté de s'arrêter aussi, et daigna s'ouvrir toute grande. Il n'y avait personne dedans. Comme Pierrette regardait avec de grands yeux, l'écuyer ôta son chapeau très-poliment, et la pria de vouloir bien monter en carosse.

Vous croyez peut-être que Pierrette fit des façons? point du tout. Elle avait trop de bons sens pour cela. Elle ôta simplement ses deux sabots, qu'elle laissa sur le pas de la porte, mit ses souliers à boucles d'argent, ploya proprement son ouvrage, et monta dans le carosse en s'appuyant sur le bras du valet de pied, comme si elle n'eût fait autre chose de sa vie, parce que, depuis qu'elle avait changé de robe avec la reine, elle ne doutait plus de rien.

Elle m'a dit souvent qu'elle avait eu deux grandes frayeurs dans la voiture: la première, parce qu'on allait si vite, que les arbres de l'avenue de Montreuil lui parassaient courir comme des fous l'un après l'autre; la seconde, parce qu'il lui semblait qu'en s'asseyant sur les coussins blancs de carosse, elle y laisserait une tache bleu et jaune de la couleur de son jupon. Elle le releva dans ses poches et se tint toute droite au bord du coussin, nullement tourmentée de son aventure, et devinant bien qu'en pareille circonstance il est bon de faire ce que tout le monde veut, franchement et sans hésiter.

D'après ce sentiment juste de sa position, que lui donnait une nature heureuse, douce et disposée au bien et au vrai en toute chose, elle se laissa parfaitement donner le bras par l'écuyer, et conduire à Trianon, dans les appartemens dorés, où seulement elle eut soin de marcher sur la pointe du pied, par égard pour les parquets de bois de citron et de bois des Indes, qu'elle craignit de rayer avec ses clous.

Quand elle entra dans la dernière chambre, elle entendit un petit rire joyeux de deux voix très-douces, ce qui l'intimida bien un peu, et lui fit battre le cœur assez vivement; mais, en entrant, elle se trouva rassurée tout de suite: ce n'était que son amie, la reine.

Mdme de Lamballe était avec elle, mais assise dans une embrasure de fenêtre, et établie devant un pupitre de peintre en miniature. Sur le tapis vert du pupitre, un ivoire tout préparé, près de l'ivoire des pinceaux, près des pinceaux un verre d'eau.

— Ah! la voilà, dit la reine d'un air de fête; et elle courut lui prendre les deux mains.

— Comme elle est fraîche! comme elle est jolie! Le joli petit modèle que cela fait pour vous. Allons, ne la manquez pas, Mdme de Lamballe! — Mets-toi là, mon enfant.

Et la belle Marie-Antoinette la fit asseoir de force sur une chaise. Pierrette était tout-a-fait interdite, et la chaise si haute, que ses petits pieds pendaient et se balançaient.

— Mais voyez-donc comme elle se tient bien, continuait la reine; elle ne se fait pas dire deux fois ce qu'on veut. Je gage qu'elle a de l'esprit. Tiens-toi droite, mon enfant, et écoute-moi. Il va venir deux messieurs ici. Que tu les connaisses ou non, cela ne fait rien, et cela ne te regarde pas. Tu feras tout ce qu'ils te diront de faire. Je sais que tu chantes, tu chanteras. Quand ils te diront d'entrer et de sortir, d'aller et de venir, tu entreras, tu sortira, tu iras, tu viendras bien exactement, entends-tu? Tout cela est pour ton bien. Madame et moi nous les aiderons à t'enseigner quelque chose que je sais bien, et nous ne te demandons pour nos peines que de poser tous les jours une heure devant madame, cela ne t'afflige pas trop fort, n'est-ce pas?

Pierrette ne répondait qu'en rougissant et en pâlissant à chaque parole, mais elle était si contente qu'elle aurait voulu embrasser la petite reine comme sa camarade.

Comme elle posait, les yeux tournés vers la porte, elle vit entrer deux hommes, l'un gros et l'autre grand. Quand elle vit le grand, elle ne put s'empêcher de crier: Tiens! c'est...

Mais elle se mordit le doigt pour se faire taire.

— Eh bien! comment la trouvez-vous, messieurs, dit la reine, me suis-je trompée?

— N'est-ce pas que c'est *Rose* même? dit Sédaine.

— Une seule note, madame, dit le plus gros des deux, et je saurai si c'est la Rose de Monsigny comme elle est celle de Sédaine.

— Voyons, ma petite, répétez cette gamme, ajouta Grétry, en chantant *ut, ré, mi, fa, sol.*

Pierrette la répéta.

— Elle a une voix divine, madame, dit-il.

La reine frappa des mains et sauta:

— Elle gagnera sa dot, dit-elle. *(Suite.)*

Vie de Joseph Delorme

de SAINTE-BEUVE.

(Suite.)

Ces trois ou quatre mois furent sa ruine. Le désappointement moral, la fatigue de dissimuler, des fonctions pénibles et rebutantes, la disette de livres, un isolement absolu, et, pourquoi ne pas l'avouer, une vie misérable, un galetas*) au cinquième et l'hiver, tout se réunissait cette fois contre notre pauvre ami, qui, par caractère encore, n'était que trop disposé à s'exagérer sa situation. C'est lui-même, au reste, qu'il faut entendre gémir. Le morceau suivant, que nous tirons de son journal, est d'un ton déchirant. Quand son imagination malade se serait un peu grossi les traits du tableau, faudrait-il moins compatir à tant de souffrances?

*

Ce Vendredi 14 Mars 1820, 10 heures et demie du matin.

„Si l'on vous disait: Il est un jeune homme, „heureusement doué par la nature et formé par „l'éducation; il a ce qu'on appelle du talent, „avec la facilité pour le produire et le réaliser; „il a l'amour de l'étude, le goût des choses hon„nêtes et utiles, point de vices, et, au besoin, il „se sent capable de déployer de fortes vertus. „Ce jeune homme est sans ambition, sans pré„jugés. Quoique d'un caractère inflexible et d'ai„rain, il est, si on ne l'atteint pas au fond, doux, „tolérant, facile à vivre, surtout inoffensif; ceux „qui le connaissent veulent bien l'aimer, ou, du „moins, s'intéresser à lui; tout ce qu'ils lui peuvent „reprocher, c'est d'être excessivement timide, peu „parleur et triste. Il entre aisément dans les „idées de tout le monde, et pourtant il a des „idées à lui, auxquelles il tient et avec raison. „Ce jeune homme a toujours, depuis qu'il se con„naît, reçu des éloges et des espérances: enfant, „il a grandi au milieu d'encouragemens flatteurs „et de succès mérités: depuis, il n'a jamais dé„rogé à sa conduite première, et il est resté ir„réprochable. Sa pureté est même austère par „momens, quoique pleine d'indulgence envers au„trui. Ce jeune homme a gardé son cœur, et il „a près de vingt ans, et ce cœur est sensible, „aimant; c'est le cœur d'un poète. Il respecte les „femmes; il les adore, quand elles lui paraissent „estimables; il ne demande au ciel qu'une jeune „et fidèle amie avec laquelle il s'unisse saintement „jusqu'au tombeau. Ce jeune homme a de modestes „besoins; le froid, la fatigue, la faim même, „l'ont déjà éprouvé, et le plus étroit bien-être lui „suffit. Il méprise l'opinion ou plutôt la néglige, „et sait surtout que le bonheur vient du dedans. „Il a une mère tendre, enfin. Que lui manque-t„il? Et si l'on ajoutait: Ce jeune homme est le „plus malheureux des êtres. Depuis bien des „jours, il se demande s'il est une seule minute „où l'un de ses goûts ait été satisfait, et il ne „la trouve pas. Il est pauvre, et, jusqu'aux livres „de son étude, il s'en passe, faute de quoi. Il „est lancé dans une carrière qui l'éloigne du but „de ses vœux, et, dans cette carrière même, il „s'égare plutôt qu'il n'avance, dénué qu'il est de „ressources et de soutien. Sa mère, pour lui, „s'épuise, et ne peut faire davantage. Lui travaille, „mais travaille à peu de lucre, à peu de profit intel„lectuel, à nul agrément. Ses forces portent à vide;

*) Dachkammer.

„la matière leur manque; elles se consument et „le rongent. Les encouragemens superficiels du „dehors le replongent dans l'idée de sa fausse si„tuation et le navrent. La vue de jeunes et „brillans talens qui s'épanouissent lui inspire, „non pas de l'envie, il n'en eut jamais! mais une „tristesse resserrante. S'il va un jour dans ce „monde qui lui sourit, mais où il sent qu'il peut „se faire une place, il est en pleurs le lende„main; et, s'il se résigne, car il le faut bien, „c'est la douleur dans l'ame, et en baissant la „tête. Qu'on ne lui parle pas de protecteurs, ils „se ressemblent tous, plus ou moins; ils ne „donnent gratuitement, c'est qu'il ne leur en coûte „nulle peine; leur indifférence n'irait pas jusque „là. Sa fierté, à lui, honorable et vertueuse, „s'accommoderait mal de ces méprisantes légère„tés. O qui ne le plaindrait ce jeune et malheu„reux cœur, si on y lisait ce qu'il souffre! qui „ne plaindrait cet homme de vingt ans (car on „est homme à vingt ans quand on est resté pur), „en le voyant, sous la tuile, mendier dans l'étude „une vaine et chétive distraction; non pas dans „une étude profonde, suivie, attachante, mais dans „une étude rompue, par haillons et par miettes, „comme la lui fait le dernier de la pauvreté! „Qui ne le plaindrait de cette cruelle impuissance „où il est d'atteindre à sa destinée! et quel être „heureux, s'il n'avait souffert lui-même, ne sou„rirait de pitié à ces petites joies que l'infortuné „se fait en consolation d'une journée d'ennui et „de marasme; joies niaises à qui n'a point passé „par là, et que dédaignerait même un enfant: „*prendre dans la rue le côté du soleil; s'arrêter „à quatre heures sur le pont du canal, et, durant „quelques minutes, regarder couler l'eau*, etc. etc. „Quant à ce besoin d'aimer qu'on éprouve à vingt „ans.... Mais moi, qui écris ceci, je me sens dé„faillir; mes yeux se voilent de larmes, et l'ex„cès de mon malheur m'ôte la force nécessaire „pour achever de le décrire..... *miserere!*"

On voit, par quelques mots de cette méditation, que la vieille colère de Joseph contre la poésie s'était déjà beaucoup apaisée; il s'y glorifie d'avoir un cœur de *poète*, et, en effet, durant ses heures d'agonie, la Muse était revenue le visiter. Un soir qu'il avait par hasard entendu un opéra à Feydeau, et qu'il s'en retournait lentement vers son réduit, à la clarté d'une belle lune de mars, la fraîcheur de l'air, la sérénité du ciel, la teinte frémissante des objets, et les derniers échos d'harmonie, qui vibraient à son oreille, agirent ensemble sur son ame, et il se surprit murmurant des plaintes cadencées qui ressemblaient à des vers. (*Suite.*)

Rêverie. *)

Il est soir; la lune s'élance
Sur son trône mystérieux;
Les astres roulent en silence;
Comme un lac immobile, immense,
Mon ame réfléchit les cieux.

Dans les ondes de la pensée,
Dans ce beau lac aux sables d'or,
La voûte des cieux balancée
A mes yeux se peint, nuancée
De couleurs plus molles encor.

Amoureux de la grande image,
D'abord j'en jouis à loisir;
Bientôt désirant davantage,
Poète avide, enfant peu sage,
J'étends la main pour la saisir.

Adieu soudain, voûte étoilée,
Blanche lumière, éclat si pur!
Au sein de mon ame ébranlée,
Phébé tremblante s'est voilée;
L'image a perdu son azur.

Phébé, ne voile plus la face!
Je renonce à mon fol espoir.
Lors, par degrés, le flot s'efface,
L'ame s'apaise, et sa surface
Des cieux redevient le miroir.

Irai-je, pour saisir l'image,
De l'onde encor troubler le cours?
Non; mais penché sur le rivage,
Puisque la nuit est sans nuage,
Je veux rêver, rêver toujours.

*) Poésies de Sainte-Beuve. 1834.

Geschichtlicher Ueberblick der Entwickelung der französischen Nationalliteratur.

(Fortsetzung.)

Die Intelligenz, welche unter Ludwig XIV. ihre Kräfte und ihre Stärke dem Thron und dem Hof vor Allem verdankte, wandte diese unter seinem Nachfolger, Ludwig XV., entschieden gegen dieselben; denn die Sittenlosigkeit und der Uebermuth des Aristokratismus hatten die höchste Spitze erreicht und wurden um desto unerträglicher, je mehr sie sich die schnödesten und frechsten Eingriffe in die Rechte der ganzen Nation, wie der Einzelnen, erlaubten. Die Schriftsteller wurden jetzt die Sachwalter des Volks; die gewichtigen Fragen über die höchsten Interessen der Menschheit, bürgerliche und religiöse Freiheit unterlagen ihren Forschungen; und unterstützt und angeregt durch Englands Beispiel, sowie durch den sich immer mehr verbreitenden philosophischen Empirismus, der auch von dort zu ihnen herübergedrungen war, traten sie nun, stets durch Vermehrung ihrer Kräfte an Stärke zunehmend, in strikter Opposition gegen den Despotismus der Großen auf, und enthüllten der Menge die furchtbare Schlechtigkeit des gesellschaftlichen Zustandes, sowie die grenzenlose Sittenverderbtheit ihrer Tyrannen. So bereiteten sie die Revolution vor, die freilich den schuldloseren Ludwig XVI. traf und stürzte, die aber wie eine wohlthätige Krisis hereinbrechen mußte, um die vielen faulen und gährenden Stoffe aus dem Staatskörper zu schaffen (1789). Durch dieselbe ward Frankreich auf das Gewaltsamste erschüttert, und Künste und Wissenschaften mußten bei den furchtbaren Kämpfen der Parteien leiden, da sie nur hier und da für einseitige Zwecke zu Hülfe gerufen wurden, und die unwissende Rohheit blutdürstiger Henker wenigstens eine Zeitlang drückend auf ihnen lag. Aber die durch die ganze Nation verbreitete Intelligenz und Liebe für geistige Bildung trat schon in den ersten Zeiten der Ruhe wieder hervor und nahm siegreich ihre alte Stelle wieder ein. Eine neue Zeit der Blüthe gestaltete sich, als Napoleon jenen alten Plan der Oberherrschaft Frankreichs verwirklichte urd das Volk von Siegen zu Siegen führte. Er selbst besaß eine zu reiche Bildung, um Wissenschaften und Künste nicht auf das lebhafteste zu befördern; aber unter seinem Scepter wurde vorzüglich nur das, was dem Leben nützte oder ihn verherrlichte, begünstigt, und jene Richtung zur Speculation, die sich zuerst in den Zeiten vor der Revolution entwickelt hatte und jetzt gewissermaßen die geschichtliche Lösung ihrer Probleme hätte untersuchen können, ward durch seinen Despotismus ebenfalls unterdrückt. Als er von der Bühne trat, und das alte Geschlecht der Bourbons den Thron wieder einnahm, drohte diesem Streben ebenfalls Gefahr, da die Politik den Klerus zu Hülfe rief und Intelligenz und Denkfreiheit als die gefährlichsten Feinde der Monarchie betrachtet wurden; die Nation, geleitet durch die Journale, an denen die besten Köpfe Theil nahmen, und welche als Repräsentanten der öffentlichen Meinung eine fast unglaubliche Herrschaft über das Volk ausübten, ließ diese so theuer erkauften Güter nicht gutwillig antasten. In der daraus entstehenden Reaktion wurden die Bourbons (1830) zum zweitenmale vertrieben; Ludwig Philipp von Orleans bestieg den Thron als König der Franzosen, und Künste und Wissenschaften erfreuen sich der regsten Theilnahme von allen Seiten; freilich ist der Kampf der Meinungen noch immer vorherrschend, und es wird wohl noch langer Zeit bedürfen, ehe der wahre Friede sich gestaltet; doch ist jetzt eine Zeit der Gährung, in der die geistige Wirksamkeit vorherrscht, und von der sich Segenbringendes für die ganze Menschheit, sei es nun durch Lehre oder durch Beispiel, erwarten läßt.

(Fortsetzung folgt).

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℛ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 7.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,

tiré

DES MEILLEURS AUTEURS

TANT ANCIENS QUE MODERNES,

par O. L. B. WOLFF, DR. ET PROF., et C. SCHÜTZ, DR.

Voltaire et Mme de Pompadour

par JULES JANIN.

(Fin.)

Cependant, au chapitre XXVI, à cette fameuse scène d'hôtellerie où Candide se trouve à table avec six rois détrônés et quatre altesses sérénissimes sur lesquelles il daigne à peine jeter les yeux, madame de Pompadour arrêta Voltaire; et le lecteur, ne demandant pas mieux que de pouvoir sans distraction contempler cette belle personne dans tout le négligé d'une marquise qui en agit sans façon, posa vivement son manuscrit, appelant à son secours toute sa présence d'esprit.

— Six rois détrônés au cabaret, Voltaire! s'écria madame de Pompadour; mais, mon ami, vous n'y pensez pas: et si vous imprimez cela, j'ai bien peur que vous n'alliez, vous aussi, *passer votre carnaval à Venise.*

— En ce cas-là, madame, reprit Voltaire, je n'ai rien de mieux à faire que de me faire roi à mon tour, et je vous assure que j'y ai songé plus d'une fois.

— Et dans quel lieu de la terre votre majesté choisira-t-elle ses états? ajouta la marquise en souriant.

— Mes états? répondit Voltaire avec le plus grand sérieux: si je connaissais quelque plus beau pays que la France, madame, je l'aurais choisi; mais la France me suffit; quand je l'aurai, je verrai après.

— O Candide! ô Cacambo! ô vénérable Pangloss! écoutez-le, s'écria la marquise en levant les bras: tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, et voici M. de Voltaire qui va devenir une majesté!

— Oui, madame, reprit Voltaire en se levant, et prêt à renverser un beau surtout*) de Germain; oui, une majesté bien caractérisée et bien complète! Je vous assure que depuis longs-temps j'y songe, et j'ai découvert, ajouta-t-il plus bas et en se rapprochant de la marquise, j'ai découvert, que la société de notre époque pourrait être facilement dominée, et que si elle avait un chef suprême, ce chef suprême ce serait moi.

— Oui, oui, reprit madame de Pompadour, en jetant par habitude un regard satisfait sur une belle glace de Venise que lui avait envoyée sa cousine Marie-Thérèse, vous dominerez la société comme l'abbé de Saint-Pierre avec sa paix perpétuelle, comme Rousseau avec ses beaux discours, comme M. de Buffon avec son histoire et son Jardin des Plantes, comme M. de Montesquieu avec son Esprit sur les Lois.

— Il n'y a que maniere de s'y prendre, madame: je ne parle pas de l'abbé de Saint-Pierre, qui n'était autre qu'un bonhomme; mais si Rousseau eût été moins misérable, s'il n'eût pas subi le patronage d'une femme à grands sentimens, s'il eût été citoyen de Genève dans toute son éloquence et sa liberté, croyez-vous que Rousseau ne serait pas au pouvoir? Quant à M. de Buffon, c'était un homme trop compassé, trop soumis à

*) Überrock.

des formes rigoureuses d'étiquette, un homme d'une vie aussi correcte que son style, qui, dans tous les temps, n'aurait été propre qu'à écrire sur les découvertes de Daubenton. Pour ce qui est de M. de Montesquieu, souvenez-vous, madame, que ce sera une honte dans l'avenir de n'avoir pas vu ce grand homme membre important du gouvernement, ou tout au moins à la tête du parlement de Paris.

— Mais, de grâce, monsieur, reprit madame de Pompadour, donnez-moi quelques-uns de vos secrets pour arriver à ce pouvoir dont vous paraissez si assuré; je vous promets, foi d'honnête femme, que madame de Pompadour n'en dira rien à la maîtresse du roi.

— Mon plan est simple, madame: je commence d'abord par me faire une fortune indépendante pour n'être pas obligé de mendier les secours du ministère; une fois ma fortune faite, je m'empare en même temps et de la multitude qui se porte au théâtre et des esprits délicats qui ne vivent que dans les salons; je parle aux vieillards de Henri IV et de Louis XIV; je parle aux jeunes gens de tolérance et de liberté; je fais pour les femmes des romans, des contes en vers, et des poèmes entiers, s'il le faut; en un mot, je parle à chacun le langage de ses passions, je me mets au niveau de tous les besoins, et je vous assure que, pour me faire entendre, jamais époque ne fut plus favorable. Et de fait, regardez, je vous prie, au niveau de quelles puissances je dois me mettre aujourd'hui: en quelque lieu que vous portiez vos regards, vous trouverez que les vieux trônes chancellent, et qu'il n'y a que les rois parvenus qui soient à leur place. Voyez le trône d'Angleterre, tremblant encore après tant de secousses inouies qui ont épouvanté le monde; voyez l'impératrice Marie-Thérèse à vos genoux, et, d'autre part, au fond de la Russie, voyez un des plus grands princes de l'Europe élever au trône une ancienne servante de cabaret. Le beau-père de notre roi lui-même n'est-il pas un roi détrôné? A quelle époque, je vous le demande, avez-vous vu plus de princes sans couronne! Il est donc vrai qu'à la fin les pouvoirs se déplacent, que la force se dénature, qu'il existe un bon droit de conscience et de liberté plus fort que le bon plaisir des armes et d'une naissance royale; en un mot, madame, l'empire matériel du monde n'est plus possible; nous sommes aujourd'hui sous le règne exclusif de la raison et de l'humanité.

— Je commence à croire, sire, que c'est par vous que ce règne florissant doit commencer, et, si vous l'exigez, je suis prête à me prosterner devant vous comme la dernière de vos esclaves.

— Ah! madame, s'écria Voltaire, en faisant le signe d'un homme qui relève une jolie femme, vous à mes pieds! je ne le souffrirai jamais! D'ailleurs, je vous en conjure, ne me confondez pas avec les rois qui se cachent dans les châteaux-forts entourés de hallebardes; je serai, je vous assure, un roi très-populaire, un bonhomme s'il en fut, mais enfin je serai roi; je dominerai ce que les rois de France n'ont jamais dominé, je veux dire les consciences et la foi de mes compatriotes. Avec cela, madame, quand on a l'esprit de Voltaire, on est bien fort!

— Mais, sire, si vous ne voulez ni gardes, ni château-fort, ni aucun des attributs de la puissance royale, tout au moins, pour vous distraire des fonctions de votre royauté morale, prendrez-vous, je l'espère, une maîtresse en titre, comme c'est assez l'usage parmi les majestés de ce monde!

— Si j'aurai une maîtresse, madame! et à quoi, je vous prie, me servirait ma royauté si je renonçais à son plus beau privilége! Oui, madame, j'aurai une maîtresse, et même je vous dirai que je l'ai déjà choisie, jeune, belle, pleine d'esprit et de grâce.... Un grand coup frappé à la porte du château interrompit Voltaire au milieu de sa phrase commencée. C'était le roi en personne, qui venait à l'improviste visiter madame de Pompadour, et comme Voltaire n'était pas encore monarque, il céda prudemment la place au roi de France, qu'il voulait déposséder.

Pourtant, quarante ans plus tard, après que Voltaire, revenu de la cour du roi de Prusse et de toute ambition vulgaire, se fut résolu à dominer son siècle à force d'esprit et de génie; quand, vieux et toujours plein de feu, il fut porté en triomphe jusqu'à ce Théâtre-Français dont il était l'honneur; quand il mourut étouffé sous la

gloire, le dernier homme du siècle qui venait de finir, le premier homme du siècle qui commençait; alors si madame de Pompadour eût pu voir le poète octogénaire dans son triomphe, elle aurait compris ce que c'était en effet que cette royauté du génie que rien n'efface, et dont personne à cette époque même ne contestait la légitimité.

La veillée de Vincennes.

Histoire de régiment.

Par A. De Vigny.

(Suite.)

IX.

Une belle soirée.

Ici l'honnête Adjudant goûta un peu de son petit-verre d'absynthe en nous engageant à l'imiter, et après avoir essuyé sa moustache blanche avec un mouchoir rouge et l'avoir tournée un instant dans ses gros doigts, il poursuivit ainsi:

— Si je savais faire des surprises, mon lieutenant, comme on en fait dans les livres et faire attendre la fin d'une histoire en tenant la dragée haute aux auditeurs, et puis la leur faire goûter du bout des lèvres, et puis la relever, et puis la donner tout entière à manger, je trouverais une manière nouvelle de vous dire la suite de ceci, mais je vais de fil en aiguille *) tout simplement comme a été ma vie de jour en jour, et je vous dirai que depuis le jour où mon pauvre Michel était venu me voir ici, à Vincennes, et m'avait trouvé dans la position du premier rang, je maigris d'une manière ridicule parce que je n'entendis plus parler de notre petite famille de Montreuil, et que je vins à penser que Pierrette m'avait oublié tout-à-fait. Le régiment d'Auvergne était à Orléans depuis trois mois, et le mal du pays commençait à m'y prendre. Je jaunissais à vue d'œil et je ne pouvais plus soutenir mon fusil. Mes camarades commençaient à me prendre en grand mépris comme on prend ici toute maladie, vous le savez. Il y en avait qui me dédaignaient parce qu'ils me croyaient très-malade, d'autres parce qu'ils soutenaient que je faisais semblant de l'être, et, dans ce dernier cas, il ne me restait d'autre parti que de mourir pour prouver que je disais vrai; ne pouvant pas me rétablir tout à coup, ni être assez mal pour me coucher, fâcheuse position....

Un jour, un officier de ma compagnie vint me trouver et me dit:

— Mathurin, toi qui sais lire, lis un peu cela.

Et il me conduisit sur la place de Jeanne d'Arc, place qui m'est chère, où je lus une grande affiche de spectacle sur laquelle on avait imprimé ceci:

PAR ORDRE.

„Lundi prochain, représentation extraordinaire d'*Irène*, pièce nouvelle de M. de Voltaire, et de *Rose et Colas*, par M. Sédaine, musique de M. Monsigny, au bénéfice de Mlle Colombe, célèbre actrice de la comédie italienne, laquelle paraîtra dans la seconde pièce. Sa Majesté la Reine a daigné promettre qu'elle honorerait le spectacle de sa présence.“

— Eh bien! dis je, mon capitaine, qu'est-ce que cela peut me faire ça?

Tu es bon sujet, me dit-il, tu es beau garçon, je te ferai poudrer et friser pour te donner un peu meilleur air, et tu seras placé en faction à la porte de la loge de la reine.

Ce qui fut dit fut fait. L'heure du spectacle venue, me voilà dans le corridor en grande tenue du régiment d'Auvergne, sur un tapis bleu, au milieu des guirlandes de fleurs en festons qu'on avait disposées partout et des lis épanouis sur chaque marche des escaliers du théâtre; le directeur courait de tous côtés avec un air tout joyeux et agité. C'était un petit homme gras, court et rouge, vêtu d'un habit de soie bleu de ciel avec un jabot florissant et faisant la roue. Il s'agitait en tout sens et ne cessait de se mettre à la fenêtre en disant: Ceci est la livrée de Mme la duchesse de Montmorency, ceci, le courrier de M. le duc de Lauzun; M. le prince de Guémenée vient d'arriver, M. de Lambesc vient après, vous avez vu? vous savez? Qu'elle est bonne la reine! que la reine est bonne!

---

*) [illegible]

Il passait et repassait effaré, cherchant Grétry, et le rencontra nez à nez dans le corridor précisément en face de moi.

— Dites-moi, M. Grétry, mon cher M. Grétry, dites-moi, je vous en supplie, s'il ne m'est pas possible de parler à cette célèbre cantatrice que vous m'amenez. Certainement il n'est pas permis à un ignare et non lettré comme moi d'élever le plus léger doute sur son talent, mais encore voudrais-je bien apprendre de vous s'il n'est pas à craindre que la reine ne soit mécontente. — On n'a pas répété.

— Hé, hé, répondit Grétry d'un air de persiflage, il m'est difficile de vous répondre là-dessus, mon cher monsieur; ce que je puis vous assurer, c'est que vous ne la verrez pas. Une actrice comme celle-là, monsieur, c'est un enfant gâté. Mais vous la verrez quand elle entrera en scène. D'ailleurs quand ce serait une autre que Mlle Colombe, qu'est ce que cela vous fait?

— Comment, monsieur! moi, directeur du théâtre d'Orléans, je n'aurais pas le droit?.... reprit-il en se gonflant les joues.

— Aucun droit, mon brave directeur, dit Grétry. — Eh! comment se fait-il que vous doutiez un moment d'un talent dont Sédaine et moi avons répondu? poursuivit-il avec plus de sérieux.

Je fus bien aise d'entendre ce nom cité avec autorité, et je prêtai plus d'attention.

Le directeur, en homme qui savait son métier, voulait profiter de la circonstance.

— Mais on me compte donc pour rien, disait-il, mais de quoi ai-je l'air? J'ai prêté mon théâtre avec un plaisir infini, trop heureux de voir l'auguste princesse qui....

— A propos, dit Grétry, vous savez que je suis chargé de vous annoncer que ce soir la reine vous fera remettre une somme égale à la moitié de la recette générale.

Le directeur saluait avec une indignation profonde en reculant toujours, ce qui prouvait le plaisir que lui faisait cette nouvelle.

— Fi donc! monsieur, fi donc! je ne parle pas de cela, malgré le respect avec lequel je recevrai cette faveur; mais vous ne m'avez rien fait espérer qui vint de votre génie, et...

— Vous savez aussi qu'il est question de vous pour diriger la Comédie italienne, à Paris?

— Ah! M. Grétry.....

— On ne parle que de votre mérite à la cour; tout le monde vous aime beaucoup, et c'est pour cela que la reine a voulu voir votre théâtre; un directeur est l'âme de tout, de lui vient le génie des auteurs, celui des compositeurs, des acteurs, des décorateurs, des dessinateurs, des allumeurs et des balayeurs, le principe et la fin de tout, la reine le sait bien. — Vous avez triplé vos places, j'espère?

— Mieux que cela, M. Grétry, elles sont à un louis; je ne pouvais manquer de respect à la cour au point de les mettre à moins. —

En ce moment même tout retentit d'un grand bruit de chevaux et de grands cris de joie, et la reine entra si vite que j'eus à peine le temps de présenter les armes ainsi que la sentinelle placée devant moi. De beaux seigneurs parfumés la suivaient, et une jeune femme que je reconnus pour celle qui l'accompagnait à Montreuil.

Le spectacle commença tout de suite. Lekain et cinq autres acteurs de la Comédie française étaient venus jouer la tragédie d'*Irene*, et je m'aperçus que cette tragédie allait toujours son train parce que la reine parlait et riait tout le temps qu'elle dura. On n'applaudissait pas, par respect pour elle, comme c'est l'usage encore, je crois, à la cour. Mais quand vint l'opéra-comique, elle ne dit plus rien, et personne ne souffla dans sa loge.

Tout d'un coup j'entendis une grande voix de femme qui s'élevait de la scène et qui me remua les entrailles; je tremblai et je fus forcé de m'appuyer sur mon fusil. Il n'y avait qu'une voix comme celle-là dans le monde, une voix venant du cœur et résonnant dans la poitrine comme une harpe, une voix de passions. —

J'écoutais en appliquant mon oreille contre la porte, et à travers le rideau de gaze de la petite lucarne de la loge, j'entrevis les comédiens et la pièce qu'ils jouaient. Il y avait une petite paysanne qui chantait:

Il était un oiseau gris
Comme un' souris
Qui pour loger ses petits
Fit un p'tit
Nid.

et disait à son amant :

Aimez, aimez-moi, mon p'tit roi!

et comme il était assis sur la fenêtre, elle avait peur que son père endormi ne se réveillât et ne vît Colas, et elle changeait le refrain de sa chanson et elle disait :

Ah! r'montez vos jambes, car on les voit.

J'eus un frisson extraordinaire par tout le corps quand je vis à quel point cette *Rose* ressemblait à Pierrette. C'était sa taille, c'était son même habit, son trousseau rouge et bleu, son jupon blanc, son petit air délibéré et naïf, sa jambe si bien faite et ses petits souliers à boucles d'argent avec ses bas rouges et bleus.

Mon Dieu, me disais-je, comme il faut que ces actrices soient habiles pour prendre ainsi tout de suite l'air des autres! Voilà cette fameuse Mlle Colombe, qui loge dans un bel hôtel, qui est venue ici en poste, qui a plusieurs laquais, et qui va dans Paris, vêtue comme une duchesse, et elle ressemble autant que cela à Pierrette!..mais on voit bien tout de même que ce n'est pas elle. Ma pauvre Pierrette ne chantait pas si bien, quoique sa voix soit aux moins aussi jolie.

Je ne pouvais pas cependant cesser de regarder à travers la glace, et j'y restai jusqu'au moment où l'on me poussa brusquement la porte sur le visage. La reine avait trop chaud et voulait que sa loge fût ouverte. J'entendis sa voix; elle parlait vite et haut.

— Je suis bien contente, le roi s'amusera bien de notre aventure. M. le premier gentilhomme de la chambre peut dire à Mlle Colombe qu'elle ne se repentira pas de m'avoir laissé faire les honneurs de son nom. — Oh! que cela m'amuse!

— Ma chère princesse, disait-elle à Mme de Lamballe, nous avons attrapé tout le monde ici. Tout ce qui est là fait une bonne action sans s'en douter, voilà ceux de la bonne ville d'Orleans enchantés de la grande cantatrice, et toute la cour qui voudrait l'applaudir. Oui, oui, applaudissons.

En même temps elle donna le signal des applaudissemens, et toute la salle ayant les mains déchaînées ne laissa plus passer un mot de *Rose* sans l'applaudir à tout rompre. La charmante reine était ravie.

— C'est ici, dit-elle à M. de Biron, qu'il y a trois mille amoureux, mais ils le sont de Rose et non de moi cette fois.

La pièce finissait, et les femmes en étaient à jeter leurs bouquets sur Rose.

— Et le véritable amoureux, où est-il donc? dit la reine à M. le duc de Lauzun. Il sortit de sa loge et fit signe à mon capitaine qui rôdait dans le corridor.

Le tremblement me reprit, je sentais qu'il allait m'arriver quelque chose, sans oser le prévoir ou le comprendre ou seulement y penser.

Mon capitaine salua profondément et parla bas à M. de Lauzun. La reine me regarda; je m'appuyais sur le mur pour ne pas tomber. On montait l'escalier, et je vis Michel Sédaine, suivi de Grétry et du directeur, important et sot; ils conduisaient Pierrette, la vraie Pierrette, ma Pierrette à moi, ma sœur, ma femme, ma Pierrette de Montreuil.

Le directeur cria de loin : Voici une belle soirée de dix-huit mille francs!

La reine se retourna, et parlant hors de sa loge d'un air tout à la fois plein de franche gaîté et d'une bienfaisante finesse, elle prit la main de Pierrette.

Viens, mon enfant, dit-elle, il n'y a pas d'autre état qui fasse gagner sa dot en une heure de temps sans péché. Je reconduirai mon élève à monsieur le curé de Montreuil qui nous absoudra toutes deux, j'espère.

Ensuite elle me salua! Me saluer! moi qui étais mort plus d'à moitié, quelle cruauté!

— J'espère, dit-elle, que monsieur Mathurin voudra bien accepter à présent la fortune de Pierrette, je n'y ajoute rien, et elle l'a gagnée elle-même.

(*Suite.*)

Vie de Joseph Delorme

par SAINT-BEUVE.

(Suite.)

Ce fut pour lui comme un rayon de lumière saisi au passage, à travers des barreaux. Dans ses longs tête-à-tête avec lui-même, sa morgue philosophique était bien tombée. Il avait compris que tout ce qui est humain a droit au respect de l'homme, et que tout ce qui console est bon aux malheureux. Il avait relu avec candeur et simplicité ces mélodieuses lamentations poétiques dont il avait autrefois persiflé l'accent. L'idée de s'associer aux êtres élus qui chantent ici-bas leurs peines, et de gémir harmonieusement à leur exemple, lui sourit au fond de sa misère et le releva un peu. L'art, sans doute, n'entrait pour rien dans ces premiers essais. JOSEPH ne voulait que se dire fidèlement ses souffrances, et se les dire en vers. Mais il y a dans la poésie, même la plus humble, pourvu qu'elle soit vraie, quelque chose de si décevant, qu'il fut, par degrés, entraîné beaucoup plus loin qu'il n'avait cru d'abord. Pour le moment, son importante affaire était de recouvrer sa liberté; après quatre mois de silence il n'hésita plus; un mot la lui rendit. Cela fait, incapable de rien poursuivre, renonçant à tout but, s'enveloppant de sa pauvreté comme d'un manteau, il ne pensa qu'à vivre chaque jour en condamné de la veille qui doit mourir le lendemain, et à se bercer de chants monotones pour endormir la mort.

Il reprit un logement dans son ancien quartier, et s'y confina plus étroitement que jamais, n'en sortant qu'à la nuit close. Là commença de propos délibéré, et se poursuivit sans relâche, son lent et profond suicide; rien que défaillances et de frénésies, d'où s'échappaient de temps à autre des cris ou des soupirs; plus d'études suivies et sérieuses; parfois, seulement, de ces lectures vives et courtes qui fondent l'ame ou la brûlent; tous les romans de la famille de *Werther* et de *Delphine*; *le Peintre de Saltzbourg, Adolphe, René, Édouard, Adèle, Thérèse Aubert* et *Valérie*; Sénancour, Lamartine et Ballanche; Ossian, Cowper et Kirke White.

A cette heure, la raison avait irrévocablement perdu tout empire sur l'ame du malheureux JOSEPH. Pour nous servir des propres expressions de son journal: „Le roc aride, auquel il s'était si long-„temps cramponné, avait fui comme une eau „sous la prise, et l'avait laissé battu de la vague „sur un sable mouvant.“ Nul précepte de vie, nul principe de morale ne restait debout dans cette ame, hormis quelques débris épars ça et là qui achevaient de crouler à mesure qu'il y portait la main. Du moins, si, en se retirant de lui, la raison l'eût sans retour livré en proie aux égaremens d'une sensibilité délirante, il eût pu s'étourdir dans ce mouvement insensé, et l'enivrement du vertige lui eût sauvé les brisures de la chute. Mais il semblait qu'un bourreau capricieux eût attaché au corps de la victime un lien qui la retenait par momens, pour qu'elle tombât avec une sorte de mesure. La Raison morte rôdait autour de lui comme un fantôme, et l'accompagnait à l'abîme qu'elle éclairait d'une lueur sombre. C'est ce quil appelait avec une effrayante énergie, „se „noyer la lanterne au cou.“ En un mot, l'ame de JOSEPH ne nous offre plus désormais qu'un inconcevable chaos, où de monstrueuses imaginations, de fraîches réminiscences, des fantaisies criminelles, de grandes pensées avortées, de sages prévoyances suivies d'actions folles, des élans pieux après des blasphèmes, jouent et s'agitent confusément sur un fond de désespoir.

Mais le désespoir lui-même, pour peu qu'il se prolonge, devient une sorte d'asile dans lequel on peut s'asseoir et reposer. L'oiseau de mer, dont l'aile est brisée par l'orage, se laisse quelque temps bercer au penchant de la lame *) qui finit par l'engloutir. JOSEPH trouva bientôt ainsi des intervalles de calme, pendant lesquels son mal allait plus lentement, et qui lui rendirent tolérables ses dernières années. Lorsque toute illusion s'est évanouie, et que, le premier assaut une fois essuyé, on a pris son parti avec le malheur, il en résulte dans l'ame, du moins à la surface, un grand apaisement. La faculté de jouir, que glaçait l'inquiétude, se relève et reverdit pour un

*) Sturzwelle.

jour. On sait qu'on mourra demain, ce soir peut-être; mais, en attendant, on se fait porter à midi, au soleil, sur le banc tapissé de chèvrefeuilles, ou sous le pommier en fleurs. Joseph ne vivait plus aussi que de chaleur et de soleil, d'effets de lumière au soir sur les nuages groupés au couchant, et des mille aspects d'un vert feuillage clairsemé dans un horizon bleu. Plusieurs amis, que le ciel lui envoya vers cette époque, amis simples et bons, cultivant les arts avec honneur, et quelques-uns avec gloire, l'arrachèrent souvent à une solitude qui lui était mauvaise, et, par un admirable instinct familier aux nobles ames, le consolèrent, sans presque savoir qu'il souffrait. Joseph ne mourait pas moins à chaque instant, atteint d'une plaie incurable; mais il mourait plus doucement, et il y avait des chants autour de lui aux abords de la tombe. Sa lyre, à lui-même, grâce à de précieux secours, s'était montée plus complète et plus harmonieuse; ses plaintes y résonnaient avec plus d'abondance et d'accent. Nous l'avons beaucoup vu en ces derniers temps; il était, en apparence, fort paisible, assez insouciant aux choses de ce monde, et par momens, d'une gaieté fine qu'on aurait cru sincère. Sa mélancolie ne transpirait guère que dans ses confidences poétiques; et encore, à sa manière courante de réciter ses vers entre amis, on aurait dit qu'il ne les prenait pas au sérieux; quelque sombre que fût l'idée, il ne disait jamais les derniers mots de la pièce qu'en souriant; plus d'une fois il nous arriva de le plaisanter là-dessus. Joseph avait pour principe de ne pas *étaler son ulcère*, et, sans le journal qu'il a laissé, nous n'en aurions jamais soupçonné tout le ravage. Quoi qu'il en soit, ses poésies suffisent pour faire comprendre les sentimens actifs qui le rongeaient alors. Nous y renvoyons le lecteur, n'empruntant ici du journal qu'un court passage qui jette un dernier jour sur le cœur de notre ami. Ce passage parait avoir été écrit seulement peu de semaines avant sa mort, et ne se rattache à rien de ce qui précède. Nous n'avons pu nous procurer aucun renseignement qui le complétât.

(*Suite.*)

Sonnet.

Quand l'avenir pour moi n'a pas une espérance,
Quand pour moi le passé n'a pas un souvenir,
Où puisse, dans son vol qu'elle a peine à finir,
Un instant se poser mon ame en défaillance;

Quand un jour pur jamais n'a lui sur mon enfance,
Et qu'à vingt ans ont fui, pour ne plus revenir,
L'Amour aux ailes d'or, que je croyais tenir,
Et la Gloire emportant les hymnes de la France;

Quand la Pauvreté seule, au sortir du berceau,
M'a pour toujours marqué de son terrible sceau,
Qu'elle a brisé mes vœux, enchaîné ma jeunesse,

Pourquoi ne pas mourir? de ce monde trompeur
Pourquoi ne pas sortir sans colère et sans peur,
Comme on laisse un ami qui tient mal sa promesse.

Sainte-Beuve.

Énigme.

Pour lier avec moi longue société,
Un habitant d'un rivage écarté
A traversé des mers l'espace formidable;
Et tandis que brûlant d'une flamme durable
Il périt dans mon sein, de ses feux tourmenté,
De qui nous réunit, il fait la volupté.
C'est du même élément le pouvoir redoutable
Qui me donne, qui m'ôte et me rend ma beauté.
Quand une fois, j'ai la tête allumée,
Je fais à mes amis une grande leçon.
Philosophe muet, je prêche à ma façon
Que tout ici n'est que fumée.

Mot de l'énigme insérée dans le N^ro^ 5:

Écu.

Geschichtlicher Ueberblick
der
Entwickelung der französischen Nationalliteratur.

(Fortsetzung.)

Was nun den wissenschaftlichen Charakter der Franzosen betrifft, so zeichnen sie sich durch Scharfsinn, schnelle Auffassung und Verarbeitung und einen sehr glücklichen Blick aus, doch nimmt ihr ganzes Wirken fast immer nur eine praktische Richtung, und sie sind zum Empirismus geneigt; dagegen fehlt es ihnen im Allgemeinen an Ruhe, Ausdauer und Gründlichkeit, weßhalb sie vorzüglich in philosophischen Bestrebungen noch sehr weit zurückblieben; doch finden sich in der neuesten Zeit rühmliche Ausnahmen, die beinahe ganz von diesen Vorwürfen frei bleiben. Für Alterthumskunde, orientalische Philologie, geschichtliche Darstellung, Geographie, praktische Philosophie, Staatswissenschaft, Mathematik, Medizin, Chirurgie und Naturkunde haben sie Bedeutendes geleistet und thun es noch fortwährend. Im sechzehnten und siebzehnten Jahrhunderte fanden sich unter ihnen gelehrte Juristen und Theologen von großen Verdiensten um ihre Wissenschaft; in späterer Zeit wurden diese und ähnliche Disciplinen mehr von ihnen vernachlässigt.

III. Französische Poesie.

Die Geschichte der französischen Poesie des Mittelalters zerfällt in zwei Abtheilungen, durch die Sprachen, in denen sie kultivirt wurde, hervorgebracht, von denen wir uns hier jedoch nur mit der einen, welche die nordfranzösische Poesie behandelt, aus der sich die französische Poesie bis auf unsere Zeiten entwickelte, beschäftigen können. Die zweite, die Poesie der Provençalen, die ein in sich abgeschlossenes Ganzes bildet und schon vor Schluß des Mittelalters aufhörte, dürfen wir dagegen an diesem Orte nur flüchtig, da wo sie auf ihre Schwester einigen Einfluß ausübte, berühren. Die romanisch-wallonische oder die Sprache d'Oui hatte sich schon früh im nördlichen Frankreich unter dem Volke ausgebildet, und bereits während der zweiten Hälfte des eilften Jahrhunderts versuchten vorzüglich Geistliche sie zu poetischen Zwecken zu benutzen, in Leistungen, die jedoch nicht viel mehr als Reimereien sind. Ein besonderes Interesse für dieselbe ward hauptsächlich durch das Vorbild der provençalischen Troubadours geweckt, und es bildeten sich bald an dem Hofe der Normannen-Herzöge ähnliche Sänger, die jedoch zum Unterschiede von ihren südlichen Brüdern, welche hauptsächlich der lyrischen Gattung huldigten, sich dem Epischen zuwandten und in ihren Dichtungen mit Vorliebe bei den Thaten ihrer Helden und Vorfahren verweilten. Aus ihren Bestrebungen dieser Art entsprang die erste Quelle des Romans, der sich nachher, zum Flusse geworden, in so vielfachen Armen über die ganze civilisirte Welt verbreitete, der gereimte Roman nämlich, eigentlich nur eine Art von regellosem Epos; doch wandten sie sich auch andern Richtungen zu, und dehnten sich nach allen Seiten aus, so daß es zur hellern Ansicht nothwendig ist, zu betrachten, was sie in den einzelnen Klassen mit mehr oder weniger Geschick geleistet haben. Der ritterliche Sinn der Normannen, ihre Liebe zum Abenteuerlichen, ihre Freude an den Wundern der Phantasie ließen sie eben an jenen Romanen vorzügliches Gefallen finden, weßhalb diese Gattung auch mit vorherrschender Neigung behandelt wurde. Als Hauptquelle eines Theils derselben ist eine Art lateinischer Chronik zu betrachten, de origine et gestis regum Britanniae, welche eigentlich jedoch nur eine Ueberarbeitung einer niederbritannischen Chronik war.

(Fortsetzung folgt.)

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℳ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 8.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, PROF. ET DR., et C. SCHÜTZ, DR.

PETITS
TABLEAUX DE MŒURS,
par CH. PAUL DE KOCK.

Les plaisirs de la pêche.

Ce n'est point mal assurément,
C'est un plaisir bien innocent.
ÉTIENNE, *le Rossignol.*

M. BERTRAND est grand amateur de la pêche, où il se prétend de la première force pour attirer le poisson. Il a, dit-il, fait les plus beaux coups de filet que l'on ait vus depuis la révolution. Mais on assure que les pêcheurs sont un peu menteurs. Cependant M. Bertrand doit savoir pêcher, car à dix ans il allait s'asseoir devant les fossés de l'Arsenal, où il y avait alors de l'eau, et il passait là le temps de sa récréation, soit à guetter le poisson, soit à chercher dans la terre de l'asticot.*) Étant entré petit-clerc chez un procureur, Bertrand, au lieu d'aller porter chez l'huissier les billets protestés, les citations, les requêtes, allait s'établir sous le Pont-Neuf avec un grand roseau au bout duquel il avait disposé ses fils et ses hameçons, et le maître-clerc était obligé de venir le tirer par les oreilles, parce que M. Bertrand oubliait les soins de l'étude pour une tanche **) ou un barbillon.

En vieillissant, M. Bertrand n'a point perdu son goût pour la pêche, chez lui c'est toujours une fureur. Simple employé dans une administration, il n'a que le dimanche pour se livrer tout à son aise à ce plaisir, mais il n'en passe pas un sans aller s'établir sur les bords de la Seine, à moins qu'un temps trop pluvieux ne trouble la tranquillité des habitans de l'onde. Surène, Nogent, Saint-Cloud, Sèvres, Passy, Auteuil, Saint-Ouen, Saint-Denis, enfin tous les environs de Paris où l'on peut pêcher, ont été visités par M. Bertrand, qui va, dès le lever de l'aurore, s'établir avec sa ligne et son panier sur les bords de la Seine, et y reste ordinairement jusqu'au coucher du soleil.

A quarante ans, M. Bertrand, qui s'ennuyait peut-être de pêcher seul, songea à prendre une compagne; une demoiselle de vingt-huit ans accepta l'hommage de son cœur; il eut soin, cependant, de la prévenir qu'il était grand pêcheur, mais cela ne rebuta point la demoiselle, qui peut-être interprétait ce mot d'une autre façon. La pauvre femme sut bientôt à quoi s'en tenir: tous les dimanches il lui fallut suivre son mari à la pêche et là il n'y a pas moyen de faire la conversation, le moindre bruit effraierait le poisson; M. Bertraud se met de fort mauvaise humeur lorsqu'il ne prend rien, et dit que c'est la faute de sa femme. Celle-ci lui a donné un fils qu'il élève à chercher de l'asticot et à découvrir les écrevisses.

Par la chaleur la plus accablante, il faut, dès que M. Bertrand a le temps, se mettre en route et faire au moins deux lieues à pied, car le poisson ne s'arrête pas près de Paris, à ce que disent les pêcheurs. Monsieur tient sa ligne, ses filets, ses hameçons; madame porte sous le bras

*) Regen. **) Schleie

un panier pour mettre le poisson, et Fanfan ferme la marche avec une serviette dans laquelle sont quelques provisions pour le déjeuner.

M. Bertrand choisit sa place, puis il recommande le plus profond silence. Il ne faut pas que sa femme lise, parce qu'on fait du bruit en tournant le feuillet. Il ne faut pas que Fanfan remue, sous peine de ne point manger de la pêche de son papa. Bientôt le soleil gagne la place où est assise la famille Bertrand. L'épouse et le petit étouffent et demandent à aller plus loin, mais M. Bertrand est intrépide; il prétend que la place va devenir bonne. Cependant il est une heure et demie, et depuis six heures du matin qu'ils sont là, le pêcheur n'a encore pris qu'un goujon. *)

„J'ai faim, dit Fanfan. — Chut! silence!.... Taisez-vous, dit M. Bertrand en jetant sa ligne un peu plus loin. — Mais, mon papa.... — Fanfan, si tu parles, tu auras le fouet en rentrant... Ah! je crois que je sens quelque chose.... — Mais, mon ami, cet enfant a faim.... — Il dînera mieux.... Silence, madame Bertrand; vous me faites perdre une superbe pièce!.... — Nous grillons ici, ce soleil est brûlant! — Eh! Madame, je suis au soleil comme vous, et cependant je ne dis rien.... Chut.... l'eau a fretillé.... Ah! cette fois je tiens quelque chose.“

M. Bertrand tire sa ligne, et pour la troisième fois il pêche un paquet de roseaux. Enfin sur les cinq heures du soir il a pris un barbillon et trois petits poissons blancs. „Est-ce assez pour faire une matelotte?“ demande-t-il à sa femme. — „Oui, certes,“ répond celle-ci qui n'aspire qu'à s'en aller. On se rend dans le village, on entre chez un traiteur qui sourit d'un air goguenard en voyant la pêche qu'on lui apporte, et pour l'accommoder se fait payer deux fois plus cher que s'il avait fourni le poisson. Mais, tout en dînant, M. Bertrand ne cesse de répéter: „C'est délicieux de manger de sa pêche; comme cela est frais! Et madame Bertrand dit tout bas en revenant à Paris: „Si j'ai une fille, la pauvre enfant n'épousera pas un pêcheur“

*) Gründling.

La veillée de Vincennes.

Histoire de régiment.

Par A. de Vigny.

(Suite.)

X.

Fin de l'histoire de l'adjudant.

Ici le bon Adjudant se leva pour prendre le portrait qu'il nous fit passer encore une fois de main en main.

— La voilà, disait-il, dans ce même costume, ce bavolet et ce mouchoir au cou, la voilà telle que voulut bien la peindre madame la princesse de Lamballe. C'est ta mère, mon enfant, disait-il à la belle personne qu'il avait près de lui et qu'il fit asseoir sur son genou; — elle ne joua plus la comédie, car elle ne put jamais savoir que ce rôle de *Rose et Colas,* appris par la reine.

Il était ému. Sa vieille moustache blanche tremblait un peu, il y avait une larme dessus.

— Voilà une enfant qui a tué sa pauvre mère en naissant, ajouta-t-il, il faut bien l'aimer pour lui pardonner cela, mais enfin tout ne nous est pas donné à la fois. Ç'aurait été trop apparemment pour moi, puisque la Providence ne l'a pas voulu. J'ai roulé depuis avec les canons de la république et de l'empire, et je peux dire que de Marengo à la Moscowa j'ai vu de bien belles affaires, mais je n'ai pas eu de plus beau jour dans ma vie que celui que je vous ai raconté là. Celui où je suis entré dans la garde royale a été aussi l'un des meilleurs. J'ai repris avec tant de joie la cocarde blanche que j'avais dans Royal-Auvergne, et aussi, mon lieutenant, je tiens à faire mon devoir, comme vous l'avez vu. Je crois que je mourrais de honte si demain, à l'inspection, il me manquait une gargousse *) seulement; et je crois qu'on a pris un baril au dernier exercice à feu pour les cartouches de l'infanterie. J'aurais presque envie d'y aller voir si ce n'était la défense d'y entrer avec des lumières.

Nous le priâmes de se reposer et de rester avec ses enfans qui le détournèrent de son projet, et, en achevant son petit verre, il nous dit encore

*) Stückpatrone.

quelques traits indifférens de sa vie; il n'avait pas eu d'avancement parce qu'il avait toujours trop aimé les corps d'élite et s'était trop attaché à son régiment. Canonnier de la garde des consuls, sergent dans la garde impériale, lui avaient toujours paru de plus hauts grades qu'officier de la ligne. J'ai vu beaucoup de *grognards**) pareils. Du reste, tout ce qu'un soldat peut avoir de dignités, il l'avait. Fusil d'*honneur* à capucines**) d'argent, croix d'honneur pensionnée, et surtout beaux et nobles états de services où la colonne des actions d'éclat était pleine. C'était ce qu'il ne racontait pas.

Il était deux heures du matin. Nous fîmes cesser la veillée en nous levant et en serrant cordialement la main de ce brave homme, et nous le laissâmes heureux des émotions de sa vie qu'il avait renouvelées dans son âme honnête et bonne.

— Combien de fois, dis-je, ce vieux soldat vaut-il mieux avec sa résignation que nous autres jeunes officiers avec nos ambitions folles! — Cela nous donna à penser.

— Oui, je crois bien, continuai-je en passant le petit pont qui fut levé après nous, je crois que ce qu'il y a de plus pur dans nos temps, c'est l'âme d'un soldat pareil, scrupuleux sur son honneur et le croyant souillé par la moindre tache d'indiscipline ou de négligence, sans ambition, sans vanité, sans luxe, toujours esclave et toujours fier et content de sa servitude, n'ayant de cher dans sa vie qu'un souvenir de reconnaissance.

— Et croyant que la Providence a les yeux sur lui! — me dit Timoléon d'un air profondément frappé et me quittant pour se retirer chez lui.

XI.

LE RÉVEIL.

Il y avait une heure que je dormais. Il était quatre heures du matin: c'était le 17 août, je ne l'ai pas oublié. Tout à coup mes deux fenêtres s'ouvrirent à la fois, et toutes leurs vitres cassées tombèrent dans ma chambre avec un petit bruit argentin fort joli à entendre. J'ouvris les yeux et je vis une fumée blanche qui entrait doucement chez moi et venait jusqu'à mon lit en formant mille couronnes. Je la reconnus aussi vite à sa couleur qu'à son odeur. Je courus à la fenêtre. Le jour commençait à poindre et éclairait de lueurs tendres tout ce vieux château immobile et silencieux encore et qui semblait dans la stupeur du premier coup qu'il venait de recevoir. Je n'y vis rien remuer. Seulement le vieux grenadier placé sur le rempart et enfermé là au verrou, selon l'usage, se promenait très-vite, l'arme au bras, en regardant quelque chose du côté des cours. Il allait comme un lion dans sa cage.

Tout se taisant encore, je commençais à croire qu'un essai d'armes fait dans les fossés avait été cause de cette commotion, lorsqu'une explosion plus violente se fit entendre; je vis naître en même temps un soleil qui n'était pas celui du ciel et qui se levait sur la dernière tour, du côté du bois. Ses rayons étaient rouges et à l'extrémité de chacun d'eux il y avait un obus qui éclatait; devant eux un brouillard de poudre. Cette fois le donjon, les casernes, les tours, les remparts, le village et le bois tremblèrent et parurent glisser de gauche à droite et revenir comme un tiroir ouvert et refermé sur-le-champ. Je compris en ce moment les tremblemens de terre. Un cliquetis pareil à celui que formeraient toutes les porcelaines de Sèvres, jetées par la fenêtre, me fit parfaitement comprendre que de tous les vitraux de la chapelle, de toutes les glaces du château, de toutes les vitres des casernes et du bourg, il ne restait pas un morceau de verre attaché au mastic.*) La fumée blanche se dissipa en petites couronnes.

— La poudre est très-bonne quand elle fait des couronnes comme celle-là, me dit Timoléon en entrant tout habillé et armé dans ma chambre.

— Il me semble, dis-je, que nous sautons.

— Je ne dis pas le contraire, me répond-il froidement. Il n'y a rien à faire jusqu'à présent.

En trois minutes je fus comme lui habillé et armé, et nous regardâmes en silence le silencieux château.

Tout d'un coup vingt tambours battirent la générale. Les murailles sortaient de leur stupeur et de leur impassibilité et appelaient à leur se-

*) Brummbär. **) [illegible]

*) Kitt.

cours. Les bras du pont-levis commencèrent à s'abaisser lentement et descendirent leurs pesantes chaînes sur l'autre bord du fossé. C'était pour faire entrer les officiers et sortir les habitans. Nous courûmes à la herse*): elle s'ouvrait pour recevoir les forts et rejeter les faibles.

Un singulier spectacle nous frappa. Toutes les femmes se pressaient à la porte et en même temps tous le chevaux de la garnison. Par un juste instinct du danger, ils avaient rompu leurs licols à l'écurie ou renversé leurs cavaliers, et attendaient en piaffant que la campagne leur fût ouverte. Ils couraient par les cours à travers les troupeaux de femmes, hennissant avec épouvante, la crinière hérissée, les narines ouvertes, les yeux rouges, se dressant debout contre les murs, respirant la poudre avec horreur et cachant dans le sable leurs naseaux brûlés.

Une jeune et belle personne roulée dans les draps de son lit, suivie de sa mère à demi vêtue et portée par un soldat, sortit la première, et toute la foule suivit. Dans ce moment, cela me parut une précaution bien inutile, la terre n'était sûre qu'à six lieues de là.

Nous entrâmes en courant ainsi que tous les officiers logés dans le bourg. La première chose qui me frappa fut la contenance calme de nos vieux grenadiers de la garde, placés au poste d'entrée. L'arme au pied, appuyés sur cette arme, ils regardaient du côté de la poudrière, en connaisseurs, mais sans dire un mot ni quitter l'attitude prescrite, la main sur la bretelle **) du fusil. Mon ami Ernest d'Hanache les commandait. Il nous salua avec le sourire à la Henri IV qui lui était naturel; je lui donnai la main. Il ne devait perdre la vie que dans la dernière Vendée où il vient de mourir noblement. Tous ceux que je nomme dans ces souvenirs encore récens sont déjà morts.

En courant, je heurtai quelque chose qui faillit me faire tomber: c'était un pied humain. Je ne pus m'empêcher de m'arrêter à le regarder.

— Voilà comme ton pied sera tout à l'heure, me dit un officier en passant et en riant de tout son cœur.

Rien n'indiquait que ce pied eût jamais été chaussé. Il était comme embaumé et conservé à la manière des momies; brisé à deux pouces au-dessus de la cheville, *) comme pieds de statues en étude dans les ateliers, poli, veiné comme du marbre noir, et n'ayant de rose que les ongles. Je n'avais pas le temps de le dessiner, je continuai ma course jusqu'à la dernière cour devant les casernes.

Là nous attendaient nos soldats. Dans leur surprise, ils avaient cru le château attaqué; ils s'étaient jetés au râtelier d'armes, et s'étaient réunis dans la cour, en chemise, avec leur fusil au bras. Presque tous avaient les pieds ensanglantés et coupés par le verre brisé. Ils restaient muets et sans action devant un ennemi qui n'était pas un homme, et virent avec joie arriver leurs officiers.

Pour nous, ce fut au cratère même du volcan que nous courûmes. Il fumait encore, et une troisième éruption était imminente.

La petite tour de la poudrière était éventrée, et par ses flancs ouverts on voyait une lente fumée s'élever en tournant.

Toute la poudre de la tourelle était-elle brûlée; en restait-il assez pour nous enlever? C'était la question. Mais il y en avait une autre qui n'était pas incertaine, c'est que tous les caissons de l'artillerie, chargés et entr'ouverts dans la cour voisine, sauteraient si une étincelle y arrivait, et que le donjon, renfermant quatre cents milliers de poudre à canon, Vincennes, son bois, sa campagne, et une partie du faubourg Saint-Antoine, devaient faire jaillir ensemble les pierres, les branches, la terre, les toits et les têtes humaines les mieux attachées.

Le meilleur auxiliaire que puisse trouver la discipline, c'est le danger. Quand tous sont exposés chacun se tait et se cramponne au premier homme qui donne un ordre ou un exemple salutaire.

Le premier qui se jeta sur les caissons fut Timoléon. Son air sérieux et contenu n'abandonnaient pas son visage; mais son agilité, qui me surprit, le précipita sur une roue prête a s'en-

*) Fallgatter. **) Tragband.

*) Knöchel.

flammer. A défaut d'eau, il l'éteignit en l'étouffant avec son habit, ses mains, sa poitrine, qu'il y appuyait. On le crut d'abord perdu. Mais en l'aidant, nous trouvâmes la roue noircie et éteinte, son habit brûlé, sa main gauche un peu poudrée de noir; du reste, toute sa personne intacte et tranquille. En un moment, tous les caissons furent arrachés de la cour dangereuse et conduits hors du fort, dans la cour du Polygone. Chaque canonnier, chaque soldat, chaque officier, s'attelait, tirait, roulait, poussait les chariots, des mains, des pieds, des épaules et du front.

Les pompes inondèrent la petite poudrière par la noire ouverture de sa poitrine; elle était fendue de tous les côtés; elle se balança deux fois en avant et en arrière, puis ouvrit ses flancs comme l'écorce d'un arbre, et, tombant à la renverse, découvrit une sorte de four noir et fumant, où rien n'avait forme reconnaissable, où toute arme, tout projectile était réduit en poussière rougeâtre et grise, délayée dans une eau bouillonnante; sorte de lave où le sang, le fer et le plomb s'étaient confondus en un mortier vivant, et qui s'écoula dans les cours en brûlant l'herbe sur son passage.

C'était la fin du danger. Restait à se reconnaître et à se compter.

— On a dû entendre cela de Paris, me dit Timoléon en me serrant la main, je vais lui écrire pour la rassurer. Il n'y a plus rien à faire ici.

Il ne parla plus à personne et retourna dans notre maison blanche aux volets verts, comme s'il fût revenu de la chasse. *(Fin.)*

Vie de Joseph Delorme

par SAINTE-BEUVE.

(Suite.)

Lundi, 2 heures du matin.

„Que faire? à quoi me résoudre? faut-il donc „la laisser épouser à un autre? — En vérité, je „crois qu'elle me préfère. Comme elle rougissait „à chaque instant, et me regardait avec une lan„gueur de vierge amoureuse, quand sa mère me „parlait de l'épouseur qui s'était présenté et tâ„chait de me faire expliquer moi-même! Comme „son regard semblait se plaindre et me dire: O „vous que j'attendais, me laisserez-vous donc ravir „à vos yeux, lorsqu'un mot de votre bouche „peut m'obtenir! — Aussi, qu'allais-je y faire du„rant de si longs soirs, depuis tant d'années? „Pourquoi ces mille familiarités de frère à sœur, „chaque parure nouvelle étalée par elle avec „une vanité enfantine, admirée de moi avec une „minutieuse complaisance, ces gants, ces anneaux „essayés et rendus, et ces lectures d'hiver, au „coin du feu, en tête-à-tête avec elle, près de „sa mère sommeillante? C'était un enfant d'abord; „mais elle a grandi: je la trouvais peu belle, „quoique gracieuse, et pourtant j'y revenais tou„jours. Ce n'était de ma part, je l'imaginais du „moins, que vieille amitié, désœuvrement, habi„tude. Mais les quinze ans lui sont venus, et voilà „que mon cœur saigne à se séparer d'elle. — Et „qui m'empêcherait de l'épouser? — Suis-je ruiné, „corps et ame, sans espoir? Son jeune sang, „peut-être, rafraîchirait le mien; ses étreintes ai„mantes m'enchaîneraient à la terre; je recom„mencerais mon existence; je travaillerais, je „suerais à vivre; je serais homme. — Délire! et „les dégoûts du lendemain, et les tracasseries de „la gêne, et mes incurables besoins de solitude, „de silence et de rêves! elle serait malheureuse „avec moi; le misère m'a dépravé à fond; il „pourrait survenir, Dieu m'en garde! d'horribles „momens où je serais tenté.... Nos enfans, d'ail„leurs, nous paieraient-ils nos peines? les filles „seraient-elles sages et belles, les fils honnêtes „et laborieux? Seraient-ils tous, envers nous, „enfans respectueux et tendres? l'ai-je toujours „été moi-même? — Non, une main invisible m'a „retranché du bonheur; j'ai comme une signe sur „le front, et je ne puis plus ici-bas m'unir avec „une ame. Allez dire à la feuille arrachée, qui „roule aux vents et aux flots, de prendre racine „en terre dans la forêt, et de devenir un chêne. „Moi, je suis cette feuille morte; je roule quelque „temps encore, et l'automne va me pourrir. — „Mais elle pleurera, elle, à ton silence; passée „aux bras d'un autre, elle te regrettera toute sa

„vie, et tu auras corrompu sa destinée. Oui, „elle pleurera, durant huit jours, d'un regret „mêlé de dépit; elle rougira et pâlira tour à tour „à mon nom; elle soupirera même, sans le vou- „loir, à la première nouvelle de ma mort. Mais, „dès la seconde pensée, elle se felicitera d'en „avoir épousé un qui vit; chaque enfant de plus „l'attachera à sa condition nouvelle; elle y sera „heureuse, si elle doit l'être; et, arrivée un jour „au terme de l'âge, à propos d'une scène d'en- „fance racontée un soir à la veille, elle se sou- „viendra de moi par hasard, comme de quelqu'un „qui s'y trouvait présent et qu'elle aura autrefois „connu.“

Joseph s'était retiré, l'été dernier, à un petit village voisin de Meudon; il y mourut, dans le courant d'octobre, d'une phthisie pulmonaire compliquée, à ce qu'on croit, d'une affection de cœur. Une triste consolation se mêle pour nous à l'idée d'une fin si prématurée. Si sa maladie s'était prolongée quelque temps encore, il était à craindre qu'il n'en eût pas attendu l'effet; du moins, à la lecture du recueil, on ne peut guère douter qu'il n'ait secrètement nourri une pensée sinistre.

En nous efforçant d'arracher cette humble mémoire à l'oubli, et en risquant aujourd'hui, au milieu d'un monde peu rêveur, ces poésies mystérieuses que Joseph a confiées à notre amitié, nous avons dû faire un choix sévère, tel, sans doute, qu'il l'eût fait lui-même s'il les avait mises au jour de son vivant. Parmi les premières pièces qu'il composa, et dans lesquelles se trahit une grande inexpérience, nous ne prenons qu'un seul fragment, et nous l'insérons ici parce qu'il nous donne occasion de noter un fait de plus dans l'histoire de cette ame souffrante. Après avoir essayé de retracer l'enivrement d'un cœur de poète à l'entrée de la vie, Joseph continue en ces mots:

Songe charmant, douce espérance!
Ainsi je rêvais à quinze ans;
Aux derniers reflets de l'enfance,
A l'aube de l'adolescence
Se peignaient des jours séduisans.

Mais la gloire n'est pas venue;
Mon amante auprès d'un époux
De moi ne s'est plus souvenue,
Et de ma folie inconnue
Ma mère se plaint à genoux.

Moi, malheureux, je rêve encore,
Et, poète déshérité,
A l'autel du dieu que j'adore
Sous la cendre je me dévore
Foyer que la flamme a quitté.

Avez-vous vu, durant l'orage,
L'arbre par le foudre allumé?
Long-temps il fume; en long nuage
Sa verte sève se dégage
Du tronc lentement consumé.

Oh! qui lui rendra son jeune âge?
Qui lui rendra ses jets puissans,
Les nids bruyans de son feuillage,
Les rendez-vous sous son ombrage,
Ses rameaux, la nuit, gémissans?

Qui rendra ma fraîche pensée
A son rêver délicieux?
Quel prisme à ma vue effacée
Repeindra la couleur passée
Où nageaient la terre et les cieux?

Était-ce un bleuâtre atmosphère,
Le brouillard doré du matin
Ou du soir la rougeur légère
Ou cette blancheur de bergère
Dont Phébé nuance son teint?

Était-ce la couleur de l'onde
Quand son cristal profond et pur
Réfléchit le dôme du monde?
Ou l'œil bleu de la beauté blonde
Luisait-il d'un si tendre azur?

Mais bleue encore est la prunelle;
Mais l'onde encore est un miroir;
Phébé toujours luit aussi belle;
Chaque matin l'aube est nouvelle,
Et le ciel rougit chaque soir.

Et moi, mon regard est sans vie;
Dans l'univers décoloré
Je traîne l'inutile envie
D'y revoir la lueur ravie
Qui d'abord l'avait éclairé.

Je soulève en vain la paupière;
Sans l'œil de l'ame, que voit-on?
O ciel, ôte-moi ta lumière,
Mais rends-moi ma flamme première;
Aveugle-moi comme Milton!

(Fin.)

Pluie d'été.

Que la soirée est fraîche et douce!
O viens! il a plu ce matin;
Les humides tapis de mousse
Verdissent tes pieds de satin.
L'oiseau vole sous les feuillées,
Secouant ses ailes mouillées;
Pauvre oiseau que le ciel bénit!
Il écoute le vent bruire,
Chante, et voit des gouttes d'eau luire,
Comme des perles dans son nid.

La pluie a versé ses ondées;
Le ciel reprend son bleu changeant;
Les terres luisent, fécondées,
Comme sous un réseau d'argent.
Le petit ruisseau de la plaine,
Pour une heure enflé, roule et traîne
Brins d'herbe, lézards endormis,
Court et précipitant son onde
Du haut d'un caillou qu'il inonde,
Fait des Niagaras aux fourmis!

Tourbillonnant dans ce déluge,
Des insectes sans avirons
Voguent pressés, frêle refuge!
Sur les ailes de moucherons;
D'autres pendent, comme à des îles,
A des feuilles, errants asiles;
Heureux dans leur adversité,
Si, perçant les flots de sa cime,
Une paille au bord de l'abîme
Retient leur flottante cité.

Les courants ont lavé le sable;
Au soleil montent les vapeurs,
Et l'horizon insaisissable
Tremble et fuit sous leurs plis trompeurs.
On voit seulement sous leurs voiles,
Comme d'incertaines étoiles,
Des points lumineux scintiller,
Et les monts, de la brume enfuie,
Sortir, et ruisselant de pluie,
Les toits d'ardoise étinceler.

Viens errer dans la plaine humide.
A cette heure nous serons seuls.
Mets sur mon bras ton bras timide;
Viens, nous prendrons par les tilleuls.
Le soleil rougissant décline:
Avant de quitter la colline,
Tourne un moment tes yeux pour voir,
Avec ses palais, ses chaumières,
Rayonnants des mêmes lumières,
La ville d'or sur le ciel noir.

Oh! vois voltiger les fumées
Sur les toits de brouillards baignés!
Là, sont des épouses aimées,
Là, des cœurs doux et résignés.
La vie, hélas! dont on s'ennuie,
C'est le soleil après la pluie. —
Le voilà qui baisse toujours!
De la ville, que ses feux noient,
Toutes les fenêtres flamboient
Comme des yeux au front des tours.

L'arc-en-ciel! l'arc-en-ciel! Regarde. —
Comme il s'arrondit pur dans l'air!
Quel trésor le dieu bon nous garde
Après le tonnerre et l'éclair!
Que de fois, sphères éternelles,
Mon ame a demandé ses ailes,
Implorant quelque Ithuriel,
Hélas! pour savoir à quel monde
Mène cette courbe profonde,
Arche immense d'un pont du ciel!

VICTOR HUGO.

Geschichtlicher Ueberblick
der
Entwickelung der französischen Nationalliteratur.

(Fortsetzung.)

Robert Wace (Domherr zu Caen um die Mitte des zwölften Jahrh.) behandelte dieselbe altfranzösisch unter dem Namen des Romanes du Brut, an den er eine Fortsetzung, den Roman du Rou (die Thaten des Rollo von der Normandie und seiner Nachfolger) knüpfte. Aus diesen bildete sich nun eine fast unzählige Reihe epischer Gedichte fort, welche die Thaten normannischer Ritter feierten, und ihnen schlossen sich die dem Sagenkreise von Artus und seiner Tafelrunde entlehnten Romane von Merlin, Lancelot, Tristan, Meldadus u. s. w. an, sowie der Sagenkreis vom heilgen Graal im Ganzen und in seinen einzelnen Erscheinungen. Eine zweite Gattung entspann sich ebenfalls aus einer fabelhaften Chronik, der des Turpin von Karl dem Großen, aus welcher sich nun die Romane von Karl dem Großen und seinen Paladinen bildeten, welche nach zwei Richtungen hin ihren Lauf nahmen, und entweder den Kampf Karls mit seinen Vasallen, oder auch den Kampf dieser Helden mit den Gegnern des Christenthums behandelten. Zu den erstern gehören der Roman von Bertha, die Haimonskinder, Malegis, Doolin von Mainz u. s. w., zu den letztern Fierabras, Ogier von Dänemark, Flos und Blankflos u. s. w. Neben diesen wurden nun noch die Thaten und Abentheuer einzelner Helden in solchen Dichtungen gefeiert, oder auch antike Stoffe episch-romantisch bearbeitet, wie z. B. der troianische Krieg, Alexander der Große u. s. f. Noch eine mit besonderer Vorliebe in jener Zeit angebaute Nebengattung des Epos waren die Contes et Fabliaux, kürzere gereimte Erzählungen, in äußerer Form den Romanen gleich, die bald einzelne Thaten feierten, bald Begebenheiten des täglichen Lebens, lustige Schwänke, schelmische Intriguen oder Lehren der Moral, in Beispielen aus der Wirklichkeit, darstellten und entweder in lockerer Verbindung zusammenhängend größere Gedichte bildeten, oder einzeln für sich bestanden. Sie zerfallen in zwei Hauptgattungen, in geistliche und weltliche; doch gehören manche, vorzüglich ihrer satyrischen Tendenz wegen, beiden an. — Eine Hauptquelle derselben waren lateinische Werke; doch sind auch sehr viele ganz volksthümlich. Zu den vorzüglichsten gehören le roman du Renard, le Castoiement du père au fils, Dolopathos, Aucassin et Nicolette, die Lais der Marie de France, die Legenden des Gautier de Coinsy u. s. w. — Ueberhaupt ist, wie wir eben bemerkten, das Epos mit seinen Unterabtheilungen die Glanzseite der nordfranzösischen Poesie, auch wurde es vorzüglich ausgebildet durch die Neigung des Volkes, wie durch die Art und Weise, mit welcher die Trouvères (so heißen die nordfranzösischen Dichter), unterstützt durch die Jongleurs, (die, streng genommen, nur mit dem Vortrage und der musikalischen Begleitung zu thun hatten,) es verbreiteten. — Für die lyrische Poesie ward dagegen in Frankreich weit weniger gethan, und es offenbart sich hier nur eine Nachahmung der provençalischen Gedichte dieser Art, sowohl was die Form, als den Stoff betrifft, ohne hervorspringende nationale Eigenthümlichkeit. — Die vorzüglichsten Gattungen der Lyrik jener Zeit sind die Chansons de geste, Kriegslieder, die Chansons badines, neckische erotische Lieder, in denen Abälard sich besonders ausgezeichnet haben soll; die Sirventes, satyrische Lieder, die Rotruenges, Liebeslieder, mit Ritornellen zur Rote, einem Saiteninstrument, die Pastourelles, idyllische Liebeslieder, u. s. w.

(Fortsetzung folgt).

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℛ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 9.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,

tiré

DES MEILLEURS AUTEURS

TANT ANCIENS QUE MODERNES,

par O. L. B. WOLFF, DR. ET PROF., et C. SCHÜTZ, DR.

QUITTE POUR LA PEUR,

par A. DE VIGNY.

PROVERBE.

PERSONNAGES.

LE DUC DE ***
LA DUCHESSE DE **, SA FEMME.
M. TRONCHIN, MÉDECIN.
ROSETTE, FEMME-DE-CHAMBRE DE LA DUCHESSE.
UN LAQUAIS.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE. ROSETTE.

LA DUCHESSE *(achevant de se parer pour le jour, se regardant dans sa toilette et posant une mouche).*

Mais, Rosette, conçoit-on la négligence de ces médecins?

ROSETTE.

Ah! madame, cela n'a pas de nom.

LA DUCHESSE.

Moi qui suis si souffrante!

ROSETTE.

Madame la duchesse qui est si souffrante!

LA DUCHESSE.

Moi qui n'ai jamais consenti à prendre d'autre médecin que ce bon vieux Tronchin! Le chevalier m'en a voulu long-temps.

ROSETTE.

Pendant plus d'une heure.

LA DUCHESSE *(vivement).*

C'est-à dire qu'il a voulu m'en vouloir, mais qu'il n'a pas pu.

ROSETTE.

Il vient d'envoyer deux bouquets par son coureur.

LA DUCHESSE.

Et il n'est pas venu lui-même! Ah! c'est joli. Moi, je vais sortir à cheval.

ROSETTE.

M. Tronchin a défendu le cheval à madame.

LA DUCHESSE.

Mais je suis malade, j'en ai besoin.

ROSETTE.

C'est parce que madame la duchesse est malade, qu'il ne le faut pas.

LA DUCHESSE.

Alors je vais écrire au chevalier pour le gronder.

ROSETTE.

M. Tronchin a défendu à madame de s'appliquer et de tenir sa tête baissée.

LA DUCHESSE.

Eh bien! je vais chanter, ouvrez le clavecin, mademoiselle.

ROSETTE.

Mon Dieu! comment dirai-je à madame que M. Tronchin lui a défendu de chanter?

LA DUCHESSE *(tapant du pied).*

Il faut donc que je me recouche, puisque je ne puis rien faire. — Je vais lire. Non, fais-moi la lecture. Je vais me coucher sur le sopha,

la tête me tourne, et j'étouffe. Je ne sais pourquoi....

ROSETTE *(prenant un livre)*.

Voici ESTELLE de Florian et les ORAISONS *célèbres* de M. Bossuet.

LA DUCHESSE.

Lis ce que tu voudras, va.

ROSETTE *(lit)*.

„Nemorin, à chaque aurore, allait cueillir les bluets qu'Estelle.... les bluets qu'Estelle aimait à mêler dans les longues tresses de ses cheveux noirs.“ *(Elle pose le livre.)*

LA DUCHESSE.

Qu'il est capricieux le chevalier! Il ne veut plus que je mette de corps en fer, comme si l'on pouvait sortir sans cela. Lis toujours, va.

ROSETTE *(continue, et après avoir quitté Florian, prend Bossuet sans s'en douter)*.

„Pour moi, s'il m'est permis après tous les autres de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire.“

LA DUCHESSE.

Je ne conçois pas qu'il ne soit pas encore arrivé. Comme il était bien hier avec ses épaulettes de diamant!

ROSETTE *(continue)*.

„Heureux, si averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau.... (Tiens, c'est drôle ça: Au troupeau!) Troupeau que je dois nourrir de la parole divine, les restes d'une voix qui tombe, et....“

LA DUCHESSE.

Le voilà commandeur de Malte à présent. Sans ses vœux, il se serait peut-être marié, cependant.

ROSETTE.

Oh! madame! par exemple!...

LA DUCHESSE.

Lis toujours, va, je t'entends.

ROSETTE *(continue)*.

„.... Et d'une ardeur qui s'éteint....“ Ah! les bergers et les troupeaux, ce n'est pas bien amusant.... *(Elle jette les livres)*.

LA DUCHESSE.

Crois-tu qu'il se fût marié? — Dis.

ROSETTE.

Jamais sans la permission de madame la duchesse.

LA DUCHESSE.

S'il n'avait pas dû être plus marié que M. le duc, j'aurais bien pu la lui donner.... Hélas! dans quel temps vivons nous? — Comprends-tu bien qu'un homme soit mon mari, et ne vienne pas chez moi? m'expliquerais-tu bien ce que c'est précisement qu'un maître inconnu qu'il me faut respecter, craindre et aimer comme Dieu, sans le voir, qui ne se soucie de moi nullement, et qu'il faut que j'honore; dont il faut que je me cache, et qui ne daigne pas m'épier; qui me donne seulement son nom à porter de bien loin, comme on le donne à une terre abandonnée!

ROSETTE.

Madame, j'ai un frère qui est fermier, un gros fermier de Normandie, et il répète toujours que lorsqu'on ne cultive pas une terre, on ne doit pas avoir de droit ni sur ses fleurs ni sur ses fruits.

LA DUCHESSE *(avec orgueil)*.

Qu'est-ce que vous dites donc, mademoiselle? Cherchez ma montre dans mon écrin. *(Après avoir rêvé un peu.)* — Tiens, ce que tu dis là n'a pas l'air d'avoir le sens commun. Mais je crois que cela mènerait loin en politique, si l'on voulait y réfléchir. Donne-moi un flacon, je me sens faible. —

Ah! quand j'étais au couvent, il y a deux ans, si mes bonnes religieuses m'avaient dit comment on est marié, j'aurais commencé par pleurer de tout mon cœur, toute une nuit, ensuite j'aurais bien pris une grande résolution ou de me faire abbesse ou d'épouser un homme qui m'eût aimée. Il est vrai que ce n'aurait pas été le chevalier, ainsi....

ROSETTE.

Ainsi il vaut peut-être mieux que le monde aille de cette façon.

LA DUCHESSE.

Mais de cette façon, Rosette, je ne sais comment je vis, moi. Il est bien vrai que je remplis tous mes devoirs de religion, mais à chaque con-

fession, je fais une promesse de rupture que je ne tiens pas.

Je crois bien que l'abbé n'y compte guère à dire le vrai, et ne le demande pas sérieusement; mais enfin c'est tromper le bon Dieu. Et pourquoi cette vie gênée et tourmentée, cet hommage aux choses sacrées, aussi public que le dédain de ces choses? Moi je n'y comprends rien, et tout ce que je sais faire, c'est d'aimer celui que j'aime. Je vois que personne ne m'en veut après tout.

ROSETTE.

Ah! bon Dieu! madame, vous en vouloir? Bien au contraire, je crois qu'il n'y a personne qui ne vous sache gré à tous deux de vous aimer si bien.

LA DUCHESSE.

Crois-tu?

ROSETTE.

Cela se voit dans les petits sourires d'amitié qu'on vous fait en passant quand il donne le bras à madame la duchesse. Vos deux familles le reçoivent ici avec un amour....

LA DUCHESSE (*soupirant*).

Oui, mais il n'est pas ici chez lui.... et cependant c'est là ce qu'on appelle le plus grand bonheur du monde, et tel qu'il est, on n'oserait pas le souhaiter à sa fille. (*Après un peu de rêverie.*) Sa fille! ce mot là me fait trembler. Est-ce un état bien heureux que celui où l'on sent que si l'on était mère, on en mourrait de honte, que l'insouciance et les ménagemens du grand monde finiraient là tout à coup, et se changeraient en mépris et en froideur, que les femmes qui pardonnent à l'amante fermeraient leur porte à la mère, et que tous ceux qui me passent l'oubli d'un mari, ne me passeraient pas l'oubli de son nom, car ce n'est qu'un nom qu'il faut respecter, et ce nom vous tient enchaînée, ce nom est suspendu sur votre tête, comme une épée! Que celui qu'il représente soit pour vous tout ou rien, n'importe! nous avons ce nom écrit sur le collier, et au bas: *j'appartiens.*

ROSETTE.

Mais, madame, serait-on si méchant pour vous? Madame est si généralement aimée!

LA DUCHESSE.

Quand on ne serait pas méchant, je me ferais justice à moi-même et une justice bien sévère, croyez-moi. — Je n'oserais pas seulement lever les yeux devant ma mère, et même, je crois, sur moi seule.

ROSETTE.

Bon Dieu! madame m'effraie.

LA DUCHESSE.

Assez. Nous parlons trop de cela, mademoiselle, et je ne sais pas comme nous y sommes venues. Je ne suis pas une héroïne de roman, je ne me tuerais pas, mais certes j'irais me jeter pour la vie dans un couvent.

SCÈNE II.

LA DUCHESSE. ROSETTE. UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

M. le docteur Tronchin demande si madame la duchesse peut le recevoir.

LA DUCHESSE (*à Rosette*).

Allez dire qu'on le fasse entrer.

SCÈNE III.

LA DUCHESSE. TRONCHIN (*appuyé sur une longue canne aussi haute que lui, voûté, portant une perruque à la Voltaire*)

LA DUCHESSE (*gaiment*).

Ah! voilà mon bon vieux docteur! (*Elle se lève et court au-devant de lui.*)

Allons, appuyez-vous sur votre malade!

(*Elle lui prend le bras et le conduit à un fauteuil.*)

Quelle histoire allez-vous me conter, docteur, quelle est l'anecdote du jour?

TRONCHIN.

Ah! belle dame! belle dame! vous voulez savoir les anecdotes des autres, prenez garde de n'en fournir une vous-même. Donnez-moi votre main, voyons ce pouls, madame... mais asseyez-vous... mais ne remuez donc pas toujours, vous êtes insaisissable.

LA DUCHESSE (*s'asseyant*).

Eh bien! voyons, que me direz-vous?

TRONCHIN (*tenant le pouls de la duchesse*).

Vous savez l'histoire qui court sur la présidente, n'est-il pas vrai, madame?

LA DUCHESSE.

Eh! mon Dieu, non, je ne m'informe point d'elle.

TRONCHIN.

Eh! pourquoi ne pas vouloir vous en informer? Vous vivez par trop détachée de tout aussi. — Si j'osais vous donner un conseil, ce serait de montrer quelque intérêt aux jeunes femmes de la société d'ont l'opinion pourrait vous défendre, si vous en aviez besoin un jour ou l'autre.

LA DUCHESSE.

Mais j'espère bien n'avoir nul besoin d'être défendue, monsieur.

TRONCHIN.

Ah! madame, je suis sûr que vous êtes bien tranquille au fond du cœur; mais je trouve que vous me faites appeler bien souvent depuis quelques jours.

LA DUCHESSE.

Je ne vois pas, docteur, ce que vos visites ont de commun avec l'opinion du monde sur moi.

TRONCHIN.

C'est justement ce que me disait la présidente, et elle s'est bien aperçue de l'influence d'un médecin sur l'opinion publique. — Je voudrais bien vous rendre aussi confiante qu'elle. — Je l'ai tirée, ma foi, d'un mauvais pas; mais je suis discret et je ne vous conterai pas l'histoire, puisque vous ne vous intéressez pas à elle. Point de fièvre, mais un peu d'agitation.... restez, restez .... ne m'ôtez pas votre main, madame.

LA DUCHESSE.

Quel âge a-t-elle la présidente?

TRONCHIN.

Précisément le vôtre, madame. Ah! comme elle était inquiète, son mari n'est pas tendre, savez-vous? Il allait, ma foi, faire un grand éclat. Ah! comme elle pleurait! mais tout cela est fini à présent. Vous savez, belle dame, que la reine va jouer la comédie à Trianon.

LA DUCHESSE (*inquiète*).

Mais la présidente courait donc un grand danger?

TRONCHIN.

Un danger que peuvent courir bien des jeunes femmes; car enfin j'ai vu bien des choses comme cela dans ma vie. Mais autrefois cela s'arrangeait par la dévotion plus facilement qu'aujourd'hui. A présent c'est le diable. Je vous trouve les yeux battus.

LA DUCHESSE.

J'ai mal dormi cette nuit après votre visite.

TRONCHIN.

Je ne suis pourtant pas méchant, bien effrayant pour vous.

LA DUCHESSE.

C'est votre bonté qui est effrayante, et votre silence qui est méchant. Cette femme dont vous parlez, voyons, après tout, est-elle déshonorée?

TRONCHIN.

Non, mais elle pouvait l'être et de plus abandonnée de tout le monde.

LA DUCHESSE.

Et pourtant tout le monde sait qui elle aime.

TRONCHIN.

Tout le monde sait et personne ne le dit.

LA DUCHESSE.

Et tout d'un coup on eût changé à ce point?

TRONCHIN.

Madame, quand une jeune femme a une faiblesse publique, tout le monde a son pardon dans le cœur et sa condamnation sur les lèvres.

LA DUCHESSE (*vite*).

Et les lèvres nous jugent.

(*Suite.*)

La veillée de Vincennes.

Histoire de régiment.

Par A. De Vigny.

(*Fin.*)

XII.

Un dessin au crayon.

Quand les périls sont passés, on les mesure et on les trouve grands. On s'étonne de sa fortune, on pâlit de la peur qu'on aurait pu avoir;

on s'applaudit de ne s'être laissé surprendre à nulle faiblesse, et l'on sent une sorte d'effroi réfléchi et calculé auquel on n'aurait pas songé dans l'action.

La poudre fait des prodiges incalculables, comme ceux de la foudre.

L'explosion avait fait des miracles, non pas de force, mais d'adresse. Elle paraissait avoir mesuré ses coups et choisi son but. Elle avait joué avec nous, elle nous avait dit: J'enlèverai celui-ci, mais non ceux-là qui sont auprès. Elle avait arraché de terre une arcade de pierres de taille et l'avait envoyée tout entière avec sa forme sur le gazon, dans les champs, se coucher comme une ruine noircie par le temps. Elle avait enfoncé trois bombes à six pieds sous terre, broyé des pavés sous des boulets, brisé un canon de bronze par le milieu, jeté dans toutes les chambres toutes les fenêtres et toutes les portes, enlevé sur les toits les volets de la grande poudrière sans un grain de sa poudre; elle avait roulé dix grosses bornes *) de pierre comme les pions d'un échiquier renversé; elle avait cassé les chaînes de fer qui les liaient comme on casse des fils de soie, et en avait tordu les anneaux comme on tord le chanvre; elle avait labouré sa cour avec les affûts**) brisés, et incrusté dans les pierres les pyramides de boulets, et sous le canon le plus prochain de la poudrière détruite, elle avait laissé vivre la poule blanche que nous avions remarquée la veille. Quand cette pauvre poule sortit paisiblement de son lit avec ses petits, les cris de joie de nos bons soldats l'accueillirent comme une ancienne amie, et ils se mirent à jouer avec elle avec l'insouciance des enfans.

Elle tournait en coquetant, ressemblant ses petits et portant toujours son aigrette rouge et son collier d'argent. Elle avait l'air d'attendre le maître qui lui donnait à manger, et courait toute effarée entre nos jambes, suivie de ses poussins. En la suivant nous arrivâmes à quelque chose d'horrible.

Au pied de la chapelle étaient couchées la tête et la poitrine du pauvre Adjudant, sans corps et sans bras. Le pied que j'avais heurté avec mon pied en arrivant, c'était le sien. Ce malheureux, sans doute, n'avait pas résisté au désir de visiter encore ses barils de poudre et de compter ses obus, et, soit le fer de ses bottes, soit un caillou roulé, quelque chose, quelque mouvement, avait tout enflammé.

Comme la pierre d'une fronde, sa tête avait été lancée avec sa poitrine sur le mur de l'église, à soixante pieds d'élévation, et la poudre dont ce buste effroyable était imprégné avait gravé sa forme, en traits durables, sur la muraille au pied de laquelle il retomba. Nous le contemplâmes long-temps, et personne ne dit un mot de commisération, peut-être parce que le plaindre eût été se prendre soi-même en pitié pour avoir couru le même danger. Le chirurgien-major seulement dit: Il n'a pas souffert.

Pour moi, il me sembla qu'il souffrait encore; mais malgré cela, moitié par curiosité invincible, moitié par bravade d'officier, je le dessinai.

Les choses se passent ainsi dans une société d'où la sensibilité est retranchée. Peut-être est-ce le côté mauvais du métier des armes que cet excès de force où l'on prétend toujours guinder son caractère. On s'exerce à durcir son cœur, on se cache de la pitié de peur qu'elle ne ressemble à la faiblesse, on se fait effort pour dissimuler le sentiment divin de la compassion, sans songer qu'à force d'enfermer un bon sentiment on étouffe le prisonnier.

Je me sentis en ce moment très-haïssable. Mon jeune cœur était gonflé du chagrin que me faisait cette mort, et je continuai pourtant avec une tranquillité obstinée ce dessin que j'ai conservé, et qui tantôt m'a donné des remords de l'avoir fait, tantôt m'a rappelé le récit que je viens d'écrire et la vie modeste de ce brave soldat.

Cette noble tête n'était plus qu'un objet d'horreur, une sorte de tête de Méduse, sa couleur était celle du marbre noir. Les cheveux hérissés, les sourcils relevés sur le haut du front, les yeux fermés, la bouche béante comme jetant un grand cri. On voyait sculptée sur ce buste noir l'épouvante de flammes subitement sorties de terre.

*) Caffeau. **) Lafette.

On sentait qu'il avait eu le temps de cet effroi aussi rapide que la poudre et peut-être le temps d'une incalculable souffrance.

— A-t-il eu le temps de penser à la Providence? me dit la voix paisible de Timoléon d'Arc***, qui par-dessus mon épaule me regardait dessiner avec un lorgnon.

En même temps un joyeux soldat frais, rose et blond se baissa pour prendre à ce torse enfumé sa cravate de soie noire.

— Elle est encore bien bonne, dit-il.

C'était un honnête garçon de ma compagnie qui avait deux chevrons sur le bras, point de scrupules ni de mélancolie, *au demeurant le meilleur fils du monde.* Cela rompit nos idées.

Un grand fracas de chevaux nous vint aussi distraire. C'était le roi. Louis XVIII venait en calèche remercier sa garde de lui avoir conservé ses vieux soldats et son vieux château. Il considéra long-temps l'étrange lithographie de la muraille. Toutes les troupes étaient en bataille. Il éleva sa voix forte et claire pour demander au chef de bataillon quels officiers ou quels soldats s'étaient distingués.

— Tout le monde a fait son devoir, sire, répondit simplement M. de Fontanges, le plus chevaleresque, et le plus aimable officier que j'aie connu, l'homme du monde qui m'a le mieux donné l'idée de ce que pouvaient être dans leurs manières le duc de Lauzun et le chevalier de Grammont.

Là dessus, au lieu de croix d'honneur, le roi ne tira de sa calèche que des rouleaux d'or qu'il donna à distribuer pour les soldats, et, traversant Vincennes, sortit par la porte du bois.

Les rangs étaient rompus, l'explosion oubliée, personne ne songea à être mécontent et ne crut avoir mieux mérité qu'un autre. Au fait, c'était un équipage sauvant son navire pour se sauver lui-même, voilà tout. Cependant j'ai vu, depuis, de moindres bravoures se faire mieux valoir.

Je pensai à la famille du pauvre Adjudant, mais j'y pensai seul. En général, quand les princes passent quelque part, ils passent trop vite.

Vie de Joseph Delorme

par SAINTE-BEUVE.

(Fin.)

Enfant, je suis Milton! relève ton courage;
N'use point ta jeunesse à sécher dans le deuil;
Il est pour les humains un plus noble partage
Avant de descendre au cercueil!

Abandonne la plainte à la vierge abusée,
Qui sur les longs fuseaux se pâmant à loisir,
Dans tes vagues élans se complaît, amusée
Au récit de ton déplaisir.

Brise, brise, il est temps, la quenouille d'Alcide;
Achille, loin de toi, cette robe aux longs plis;
Renaud, ne livre plus aux guirlandes d'Armide
Tes bras trop long-temps amollis.

Tu rêves, je le sais, le laurier des poètes;
Mais Pétrarque et le Dante ont-ils toujours rêvé
En ces temps où luisait, dans leurs nuits inquiètes,
Des partis le glaive levé?

Et moi, rêvais-je alors qu'Albion en colère,
Pareille à l'océan qui s'irrite et bondit,
Loin d'elle rejetait la race impopulaire
Du tyran qu'elle avait maudit?

Il fallut oublier les mystiques tendresses,
Et les sonnets d'amour, dits à l'écho des bois;
Il fallut, m'arrachant à mes douces tristesses,
Corps à corps combattre les rois.

Éden, suave Éden, berceau des frais mystères,
Pouvais-je errer en paix dans ces bosquets pieux
Quand Albion pleurait, quand le cri de mes frères
Avec leur sang montait aux cieux?

Je croyais voir alors l'ange à la torche sainte;
Terrible, il me chassait du divin paradis,
Et, debout à la porte, il en gardait l'enceinte,
Ainsi qu'il la garda jadis.

Sur moi, quand je fuyais, il secoua sa flamme;
Sion, quel chaste amour en moi fut allumé!
Dans tes embrassemens je répandis mon ame,
De Sion enfant bien-aimé.

Sur Sion qui gémit la voix du Seigneur gronde;
Il vient la consoler par ces terribles sons:
Silence aux flots des mers, aux entrailles du monde!
Silence aux profanes chansons!

Non, la lyre n'est pas un jouet dans l'orage;
Le poète n'est pas un enfant innocent
Qui bégaie un refrain et sourit au carnage
Dans les bras de sa mère en sang.

Avant qu'à ses regards la patrie immolée
Dans la poussière tombe, elle l'a pour soutien:
Par le glaive il la sert, quand sa lyre est voilée;
Car le poète est citoyen.

— Ainsi parlait Milton, et ma voix plus sévère,
Par degrés élevant son accent jusqu'au sien,
Après lui murmurait: „Oui, la France est ma mère,
Et le poète est citoyen.“

Tout le discours de Milton rélève assez quelle fièvre patriotique fermentait au cœur de Joseph, et combien les souffrances du pays ajoutèrent aux siennes propres, tant que la cause publique fut en danger. C'était le seul sentiment assez fort pour l'arracher aux peines individuelles, et il en a consacré, dans quelques pièces, l'expression amère et généreuse. Plus d'un motif nous empêche, comme bien l'on pense, d'être indiscrets sur ce point. A une époque, d'ailleurs, où les haines s'apaisent, où les partis se fondent, et où toutes les opinions honnêtes se réconcilient dans une volonté plus éclairée l'aigreur serait funeste et coupable, si elle n'était, avant tout, insignifiante. Joseph le sentait mieux que personne. Il vécut assez pour entrevoir l'aurore de jours meilleurs, et pour espérer en l'avenir politique de la France. Avec quel attendrissement grave, et quel coup d'oeil mélancolique jeté sur l'humanité, sa mémoire le reportait alors aux orages des derniers temps! En nous parlant de cette révolution dont il adorait les principes et dont il admirait les hommes, combien de fois il lui arrivait de s'écrier avec lord Ormond dans Cromwell:

Triste et commun effet des troubles domestiques!
A quoi tiennent, mon Dieu, les vertus politiques?
Combien doivent leur faute à leur sort rigoureux,
Et combien semblent purs qui ne furent qu'heureux!

Et qu'il enviait un divin poète d'avoir pu dire, parlant à sa lyre tant chérie:

Des partis l'haleine glacée
Ne t'inspira point tour à tour:
Aussi chaste que la pensée
Nul souffle ne t'a caressée,
Excepté celui de l'amour!

Par ses goûts, ses études et ses amitiés, surtout à la fin, Joseph appartenait, d'esprit et de cœur, à cette jeune école de poésie qu'André Chénier légua au XIX^e^ siècle du pied de l'échafaud, et donc Lamartine, Alfred de Vigny, Victor Hugo, Émile Deschamps, et dix autres après eux, ont recueilli, décoré, agrandi le glorieux héritage. Quoi qu'il ne se soit jamais essayé qu'en des peintures d'analyse sentimentale et des paysages de petite dimension, Joseph a peut-être le droit d'être compté à la suite, loin, bien loin de ces noms célèbres. S'il a été sévère dans la forme, et pour ainsi dire religieux dans la facture; s'il a exprimé au vif et d'un ton franc quelques détails pittoresques ou domestiques jusqu'ici trop dédaignés; s'il a rajeuni ou refrappé quelques mots surannés ou de basse bourgeoisie exclus, on ne sait pourquoi, du langage poétique; si enfin il a constamment obéi à une inspiration naïve et s'est toujours écouté lui-même avant de chanter, on voudra bien lui pardonner peut-être l'individualité et la monotonie des conceptions, la vérité un peu crue, l'horizon un peu borné de certains tableaux: du moins son passage ici-bas dans l'obscurité et les pleurs n'aura pas été tout-à-fait perdu pour l'art; lui aussi, il aura eu sa part à la grande œuvre; lui aussi, il aura apporté sa pierre toute taillée au seuil du temple; et peut-être sur cette pierre, dans les jours à venir, on relira quelquefois son nom.

Geschichtlicher Ueberblick
der
Entwickelung der französischen Nationalliteratur.

(Fortsetzung.)

In der didaktischen und satyrischen Poesie wurde Ausgezeichneteres geleistet, doch vermischen sich beide Gattungen vielfach mit einander, und mit dem epischen Element, oder bedienen sich des letztern allegorisch. Die Bible Guiot de Provins, die Pélérinages des Guillaume de Guilleville, und vor Allem der Roman de la Rose, der durch falsche Interpretationen sich lange der größten Celebrität erfreute, sind die bedeutendsten Dokumente aus jener Gattung. Die dramatische Poesie blieb noch sehr roh und hat nichts als dialogisirte biblische Erzählungen (Mystères) aufzuweisen, die zur Erbauung und Unterhaltung des Volkes in den Straßen aufgeführt wurden. — Die bedeutendsten Dichter dieses Zeitraums sind Robert Wace, Bénoit de St. More, Chrétien de Troyes, Lambert li Cors, Alexandre de Betnay, Thomas de Kent, Adenez le Roi für das Epos; Marie de France, Rutebeuf, Baudoin de Condé, Jéhans de Baves für die Fabliaux et Contes; Gautier de Coinsy, Hugurs Farsy u. A. für die geistlichen Contes; Thibaut de Navarra, Gasses Brulez, Thierry de Soissons, le Châtelain de Coucy als Lyriker; Guiot de Provins, Marie de France, Dans Hélinand, Jacquemart Giéslée, Guillaume de Guilleville, Guillaume de Lorris, Jéhan de Meung u. A. für die didaktische, satyrische Gattung. — Gegen das Ende des dreizehnten Jahrhunderts bildete sich endlich noch ein neuer Kreis romantischer Sagen ohne alle geschichtliche Grundlage und wahrscheinlich spanischen Ursprungs, der von Amadis nämlich, welcher sich bald einer unzähligen Nachkommenschaft erfreute, die sich über ganz Europa verbreitete. Als erster bekannter Bearbeiter desselben wird der Portugiese Vasco Lobeira (1290 — 1325) genannt — Das vorzüglichste Werk über die Gestaltung der französ. Poesie im 12. und 13. Jahrh. hat Roquefort geliefert: De l'état de la Poésie française dans les XII. XIII. siècles, par B. de Roquefort, Paris 1821. — Der frische Quell des Lebens, der sich bisher in allen Elementen der nordfranzös. Dichtkunst geoffenbaret hatte, versiegte, durch äußere, wie durch innere Ursachen erschöpft, allmälig, und gegen das Ende des vierzehnten Jahrh. waltete schon ein Streben für die Form vor, das der Dichtkunst wesentlich schadete, indem es zu breiten Allegorien oder zu gehaltlosen Spielereien und Reimereien führte; doch hatte die Sprache an der regelrechten Genauigkeit gewonnen und ward vorzüglich in der folgenden Zeit durch Uebersetzungen der Classiker des Alterthums immer mehr und mehr ausgebildet. Die provençalische Poesie hatte bereits ganz aufgehört, und die Poesie der Nordfranzosen begann zugleich auch mehr und mehr sich von dem Volke zu trennen und sich zu einer Hofpoesie heranzubilden, wodurch eine ganz neue Richtung und ein neues Streben sich gestalten mußte, was auch im 16. Jahrh. seinen Anfang nahm. — Die innern und äußeren Unruhen, in welche Frankreich verwickelt wurde, machten zu große Anforderungen, als daß man den Sinn auf die Künste des Friedens hätte richten können. Daher ist eigentlich die ganze Zeit bis zu Karl V. eine leere Periode zu nennen, und erst mit diesem Monarchen bis zu Franz I. beginnen die Vorbildungen zu jener Epoche, wo die Umgestaltung der Poesie wirklich in's Dasein trat.

(Fortsetzung folgt.)

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℛ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 10.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, PROF. ET DR., et C. SCHÜTZ, DR.

QUITTE POUR LA PEUR,

par A. DE VIGNY.

PROVERBE.

(Suite.)

TRONCHIN.

Ce n'est pas la faute qui est punie, c'est le bruit qu'elle fait.

LA DUCHESSE.

Et les fautes, docteur, peuvent-elles être toujours sans bruit?

TRONCHIN.

Les plus bruyantes, madame, ce sont d'ordinaire les plus légères fautes, et les plus fortes sont les plus silencieuses, j'ai toujours vu ça.

LA DUCHESSE.

Voilà qui est bien contre le bon sens, par exemple.

TRONCHIN.

Comme tout ce qui se fait dans le monde, madame.

LA DUCHESSE *(se levant et lui tendant la main.)*

Docteur, vous êtes franc?

TRONCHIN.

Toujours plus qu'on ne le veut, madame.

LA DUCHESSE.

On ne peut jamais l'être assez pour quelqu'un dont le parti est pris d'avance.

TRONCHIN.

Un parti pris d'avance est souvent le plus mauvais parti, madame.

LA DUCHESSE *(avec impatience).*

Que vous importe? c'est mon affaire; je veux savoir de vous quelle est ma maladie?

TRONCHIN.

J'aurai déjà dit ma pensée à madame la duchesse, si je connaissais moins le caractère de M. le duc.

LA DUCHESSE.

Eh bien! que ne me parlez-vous de son caractère? quoique je n'aime pas à l'entendre nommer, comme il n'est pas impossible qu'il ne survienne par la suite quelque événement qui nous soit commun.... je....

TRONCHIN.

Il est furieusement fantasque, madame, je l'ai vu haut comme ça *(mettant la main à la hauteur de la tête d'un enfant)* et toujours le même, suivant tout à coup son premier mouvement avec une soudaineté irrésistible et impossible à deviner. Dès l'enfance, cette impétuosité s'est montrée et n'a fait que croître avec lui. Il a tout fait de cette manière dans sa vie, allant d'un extrême à l'autre sans hésiter. Cela lui a fait faire beaucoup de grandes choses et beaucoup de sottises aussi, mais jamais rien de commun. Voilà son caractère.

LA DUCHESSE.

Vous n'êtes pas rassurant, docteur, s'il va d'un extrême à l'autre, il m'aimera bien, et je ne saurai que faire de cet amour-là.

TRONCHIN.

Ce n'est pourtant pas ce qui peut vous arriver de pis aujourd'hui, madame.

LA DUCHESSE.

Ah! mon Dieu, que me dit-il là!

(Elle frappe du pied.)

TRONCHIN.

C'est un fort grand seigneur, madame, que M. le duc. Il a toute l'amitié du roi et un vaste crédit à la cour. Quiconque l'offenserait serait perdu sans ressource, et comme il a beaucoup d'esprit et de pénétration, comme outre cela il a l'esprit ironique et cassant, il n'est pas possible de lui insinuer sans péril un plan de conduite, quel qu'il soit, et vouloir le diriger serait une haute imprudence. Le plus sûr avec lui serait une franchise totale.

LA DUCHESSE *(s'est détournée plusieurs fois en rougissant, elle se lève et va à la fenêtre.)*

Assez, assez par grâce, je vous en supplie, monsieur ; je me sens rougir à chaque mot que vous me dites et vous me jetez dans un grand embarras.

(Elle lui parle sans le regarder.)

Je vous l'avoue, je tremble comme un enfant. — Je ne puis supporter cette conversation. Les craintes terribles qu'elle fait naître en moi, me révoltent et m'indignent contre moi-même. — Vous êtes bien âgé, Mr. Tronchin, mais ni votre âge ni votre profession savante, ne m'empêchent d'avoir honte qu'un homme puisse me parler, en face, de tant de choses que je ne sais pas, moi, et dont on ne parle jamais! *(Une larme s'échappe.)*

(Avec autorité.)

Je ne veux plus que nous causions davantage.

(Tronchin se lève.)

La vérité que vous avez à me dire et que vous me devez, écrivez-la ici, je l'enverrai prendre tout-à-l'heure. — Voici une plume. Ce que vous écrirez pourrait bien être un arrêt, mais je n'en aurai nul ressentiment contre vous. *(Elle lui serre la main, le docteur baise sa main.)* Votre jugement est le jugement de Dieu. — Je suis bien malheureuse.

(Elle sort vite.)

SCÈNE IV.

TRONCHIN SEUL.

(Il se rassied, écrit un billet, s'arrête et relit ce qu'il vient d'écrire, puis il dit) :

La science inutile des hommes ne pourra jamais autre chose que détourner une douleur par une autre plus grande. A la place de l'inquiétude et de l'insomnie, je vous donne la certitude et le désespoir.

(Il s'essuie les yeux où roule une larme.)

Elle souffrira parce qu'elle a une âme candide dans son égarement, franche au milieu de la fausseté du monde, sensible dans une société froide et polie, passionnée dans un temps d'indifférence, pieuse dans un siècle d'irréligion. Elle souffrira sans doute; mais dans le temps et le monde où nous sommes, la nature usée, faible et fardée dès l'enfance, n'a pas plus d'énergie pour les transports du malheur que pour ceux de la félicité. Le chagrin glissera sur elle, et d'ailleurs je vais lui chercher du secours à la source même de son infortune.

SCÈNE V.

TRONCHIN. ROSETTE.

ROSETTE.

Monsieur, je viens chercher....

TRONCHIN *(lui donnant un papier).*

Prenez, mademoiselle.

(Rosette sort.)

SCÈNE VI.

TRONCHIN SEUL.

Son mari doit être à Trianon, ou à Versailles. Je puis m'y rendre dans deux heures et demie.

SCÈNE VII.

TRONCHIN. ROSETTE.

(On entend un grand cri de la duchesse.)

TRONCHIN.

Rosette revient toute pâle....

ROSETTE.

Ah! monsieur, voyez madame la duchesse, comme elle pleure.

(Elle entr'ouvre une porte vitrée.)

TRONCHIN.

Ce n'est rien, ce n'est rien qu'une petite attaque de nerfs, vous lui ferez prendre un peu d'éther, et vous brûlerez une plume dans sa chambre, celle-ci

par exemple. — Sa maladie ne peut pas durer plus de huit mois. — Je vais à Versailles.

(Il sort.)

ROSETTE.

Comme ces vieux médecins sont durs.

(Elle court chez la duchesse.)

SCÈNE VIII.

VERSAILLES. — LA CHAMBRE DU DUC.

LE DUC, TRONCHIN *(entrent ensemble)*.

LE DUC.

Vous en êtes bien sûr, docteur?

TRONCHIN.

Monsieur le duc, j'en réponds sur ma tête.

LE DUC *(s'asseyant et taillant une plume)*.

Allons, il est toujours bon de savoir à quoi s'en tenir. Vous la voyez très-souvent? Asseyez-vous donc!

TRONCHIN.

Presque tous les jours, je passe chez elle pour des migraines, des bagatelles...

LE DUC.

Et comment est-elle ma femme? est-elle jolie, est-elle agréable?

TRONCHIN.

C'est la plus gracieuse personne de la terre.

LE DUC.

Vraiment? je ne l'aurais pas cru, le jour où je la vis, ce n'était pas ça du tout. C'était tout empesé, tout guindé, tout raide, ça venait du couvent, ça ne savait ni entrer ni sortir, ça saluait tout d'une pièce; de la fraîcheur seulement, la beauté du diable.

TRONCHIN.

Oh! à présent, monsieur le duc, c'est tout autre chose.

LE DUC.

Oui, oui, le chevalier doit l'avoir formée. Le petit chevalier a du monde. Je suis fâché de ne pas la connaître.

TRONCHIN.

Ah! ça! il faut avouer, entre nous, que vous en aviez bien la permission.

LE DUC *(prenant du tabac pour le verser d'une tabatière d'or dans une à portrait)*.

Ça peut bien être! Je ne dis pas le contraire, docteur, mais, ma foi, c'était bien difficile. La marquise est bien la femme la plus despotique qui jamais ait vécu; vous savez bien qu'elle ne m'eût jamais laissé marier, si elle n'eût été bien assurée de moi, et bien certaine que ce serait ici, comme partout à présent, une sorte de cérémonie de famille, sans importance et sans suites.

TRONCHIN.

Sans importance, cela dépend de vous, mais sans suites, monsieur le duc.....

LE DUC *(sérieusement)*.

Cela dépend aussi de moi, plus qu'on ne croit, monsieur; mais c'est mon affaire. *(Il se lève et se promène)*. Savez-vous à quoi je pense, mon vieil ami? c'est que l'honneur ne peut pas toujours être compris de la même façon.

Dans la passion, le meurtre peut être sublime; mais dans l'indifférence, il serait ridicule, et dans un homme d'état ou un homme de cour, par ma foi, il serait fou.

Tenez, regardez! Moi, par exemple, je sors de chez le roi. Il a eu la bonté de me parler d'affaires assez long-temps. Il regrette M. d'Orvilliers, mais il l'abandonne à ses ennemis, et le laisse quitter le commandement de la flotte avec laquelle il a battu les Anglais. Moi, qui suis l'ami de d'Orvilliers, et qui sais ce qu'il vaut, cela m'a fait de la peine: je viens d'en parler vivement, je me suis avancé pour lui. Le roi m'a écouté volontiers et est entré dans mes raisons. Il m'a présenté ensuite Franklin, le docteur Franklin, l'imprimeur, l'Américain, l'homme pauvre, l'homme en habit gris, le savant, le sage, l'envoyé du Nouveau-Monde à l'ancien, grave comme le paysan du Danube, demandant justice à l'Europe pour son pays, et l'obtenant de Louis XVI; j'ai eu une longue conférence avec ce bon Franklin; je l'ai vu ce matin même présenter son petit-fils au vieux Voltaire, et demander à Voltaire une bénédiction, et Voltaire ne riant pas, Voltaire étendant les mains aussi gravement qu'eût fait le souverain pontife, et secouant sa tête octogénaire avec émotion, et disant sur la tête de l'enfant:

Dieu et la liberté! — C'était beau, c'était solennel, c'était grand.

Et au retour, le roi m'a parlé de tout cela avec la justesse de son admirable bon sens; il voit l'avenir sans crainte, mais non sans tristesse; il sent qu'une revolution partant de la France peut revenir. Il aide ce qu'il ne peut empêcher, pour adoucir la pente; mais il la voit rapide et et sans fond, car il pense et parle en législateur quand il est avec ses amis. Mais l'action l'intimide. Au sortir de l'entretien, il m'a donné ma part dans les événemens présens et à venir.

Voilà ma matinée. — Elle est sérieuse, comme vous voyez, et maintenant en vérité, m'occuper d'une affaire de.... de quoi dirai-je? de ménage? .... Oh! non! — Quelque chose de moins que cela encore.... Une affaire de boudoir.... et d'un boudoir que je n'ai jamais vu.... en bonne vérité, vous le sentez, cela ne m'est guère possible. Un sourire de pitié est vraiment tout ce que cela me peut arracher. Je suis si étranger à cette jeune femme, moi, que je n'ai pas le droit de la colère, mais elle porte mon nom, et quant à ce qu'il y a dans ce petit événement, qui pourrait blesser l'amour-propre de l'un ou l'intérêt de l'autre, fiez-vous-en à moi pour ne tirer d'elle qu'une vengeance de bonne compagnie. Pauvre petite femme, elle doit avoir une peur d'enfer! *(Il rit et prend son épée.)* Venez-vous avec moi voir la marquise au Petit-Trianon? Je l'ai trouvée assez pâle ce matin, elle m'inquiète.

(Il sonne.)

(A ses gens.) Ce soir, à onze heures, on me tiendra un carosse prêt pour aller à Paris.

Passez, mon cher Tronchin.

TRONCHIN *(à part)*.

Je n'ai plus qu'à les laisser faire à présant.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

A PARIS. LA CHAMBRE A COUCHER DE LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE. ROSETTE.

LA DUCHESSE *(seul)*.

(Elle est à sa toilette, en peignoir, prête à se coucher, ses cheveux à demi dépoudrés répandus sur son sein, comme ceux d'une Madeleine, en longs flots, nommés repentirs.)

Quelle heure est-il?

ROSETTE *(achevant de la coiffer pour la nuit et de lui ôter sa toilette de cour)*.

Onze heures et demie, madame, et M. le chevalier....

LA DUCHESSE.

Il ne viendra plus à présent. Il a bien fait de ne pas venir aujourd'hui. — J'aime mieux ne pas l'avoir vu. J'ai bien mieux pleuré. —

Chez qui peut-il être allé? — A présent, je vais être bien plus jalouse: à présent que je suis si malheureuse! Quels livres m'a envoyés l'abbé?

ROSETTE.

Les contes de M. l'abbé de Voisenon.

LA DUCHESSE.

Et le chevalier?

ROSETTE.

Le petit Carême et l'Imitation.

LA DUCHESSE.

Ah! comme il me connaît bien! Sais-tu, Rosette, que son portrait est bien ressemblant! Tiens, il avait cet habit-là quand la reine lui à parlé si long-temps, et pendant tout ce temps-là, il me regardait de peur que je ne fusse jalouse. Tout le monde l'a remarqué. Oh! il est charmant! *(Soupirant.)* Ah! que je suis malheureuse, n'est-ce pas, Rosette?

ROSETTE.

Oh! oui, madame.

LA DUCHESSE.

Il n'y a pas de femme plus malheureuse que moi sur toute la terre.

ROSETTE.

Oh! non, madame.

LA DUCHESRE.

Je vais me coucher... Laissez-moi seule, je vous rappellerai.....

(Rosette sort.)

Je vais faire mes prières.

SCÈNE X.

LA DUCHESSE *(seule)*.

(Elle va ouvrir les rideaux de son lit, et en voyant le crucifix elle a peur; elle crie.)

Rosette! Rosette!

SCÈNE XI.

LA DUCHESSE. ROSETTE.

ROSETTE (*effrayée*).

Madame!

LA DUCHESSE.

Quoi donc?

ROSETTE.

Madame m'a appelée.

LA DUCHESSE.

Ah! je voulais... mon peignoir.

ROSETTE.

Madame la duchesse l'a sur elle.

LA DUCHESSE.

J'en voulais un autre. — Non. — Restez avec moi, j'ai peur. — Restez sur le sopha, je vais lire; (*à part*) je n'ose pas faire un signe de croix. — A quelle heure le chevalier vient-il demain matin? Ah! je suis la plus malheureuse femme du monde. (*Elle pleure.*)

Allons, mets dans la ruelle un flambeau et *la Nouvelle Héloïse*. (*Tenant le livre*): Jean-Jacques! ah! Jean-Jaques! vous savez, vous, combien d'infortunes se cachent sous le sourire d'une femme. (*On frappe à une porte de la rue, une voiture roule.*)

On frappe à la porte! Ce n'est pas ici, j'espère!

ROSETTE.

J'ai entendu un carosse s'arrêter à la porte de l'hôtel.

LA DUCHESSE.

En es-tu bien sûre, Rosette? à minuit!

(*Rosette regarde à la fenêtre.*)

ROSETTE.

C'est bien à la porte de madame la duchesse, un carosse avec deux laquais qui portent des torches, c'est la livrée de madame.

LA DUCHESSE.

Eh! bon Dieu! serait-il arrivé quelque événement chez ma mère? Je suis dans un effroi!

ROSETTE.

J'entends marcher! on monte chez madame la duchesse.

LA DUCHESSE.

Mais qu'est-ce donc? (*On frappe.*)

Demande avant d'ouvrir.

ROSETTE.

Qui est là?

UN LAQUAIS.

M. le duc arrive de Versailles!

ROSETTE.

M. le duc arrive de Versailles!

LA DUCHESSE (*tombant sur un sopha*).

M. le duc! depuis deux ans! lui! depuis deux ans! jamais! et aujourd'hui! à cette heure! Ah! que vient-il faire, Rosette? Il vient me tuer! cela est certain! — Embrasse-moi, mon enfant, et prends ce collier, tiens, et ce bracelet, tiens, en souvenir de moi.

ROSETTE.

Je ne veux pas de tout cela! Je ne quitterai point madame la duchesse. (*On frappe encore.*)

Eh bien! quoi! madame la duchesse est au lit.

LE LAQUAIS (*toujours derrière la porte*).

Monsieur le duc demande si madame la duchesse peut le recevoir.

LA DUCHESSE (*du canapé, vite*).

Non!

ROSETTE (*vite à la porte*).

Non!

LA DUCHESSE.

Plus poliment. Rosette: *Madame est endormie.*

ROSETTE (*criant et ayant un peu perdu la tête*).

Madame est endormie.

LE LAQUAIS.

Monsieur le duc dit que vous avez dû la réveiller et qu'il attendra que madame la duchesse puisse le recevoir. Il a à lui parler.

ROSETTE (*à la duchesse*).

Monsieur le duc veut que madame se leve.

LA DUCHESSE.

Ah! mon Dieu! il sait tout; il vient me faire mourir.

ROSETTE (*sérieusement*).

Madame.... (*Elle s'arrête.*)

LA DUCHESSE.

Eh bien?

ROSETTE.

Madame, je ne crois pas!

LA DUCHESSE.

Et pourquoi ne le crois-tu pas?

ROSETTE (*tragiquement*).

Madame, parce que les gens ont l'air gai!

LA DUCHESSE (*effrayée*).

Ils ont l'air gai? — Mais c'est encore pis. Oh! mon pauvre chevalier! (*Elle prend son portrait.*)

ROSETTE.

Hélas, madame la duchesse, quel malheur d'être la femme de monsieur le duc!

LA DUCHESSE (*désolée*).

Quelle horreur! quelle insolence!

ROSETTE.

Et s'il vient par jalousie.

La DUCHESSE.

Quel étrange amour! voilà qui est odieux!

Écoute! il ne peut venir que par fureur ou par passion; de toute façon c'est me faire mourir. Tue-moi, je t'en prie.

ROSETTE (*reculant*).

Non, madame, moi tuer madame, cela ne se peut pas.

LA DUCHESSE.

Eh bien! au moins va dans mon cabinet. Tu écouteras tout, et dès que je sonnerai, tu entreras. Je ne veux pas qu'il reste plus d'un quart d'heure ici, quelque chose qu'il veuille dire. Hélas! si le chevalier le savait!

ROSETTE.

Oh! madame! il en mourrait d'abord!

LA DUCHESSE.

Pauvre ami! — S'il se met en colère, tu crieras au feu.

Au bout du compte, je ne le connais pas, moi, mon mari.

ROSETTE.

Certainement! madame ne l'a jamais vu qu'une fois.

LA DUCHESSE.

Oh! mon Dieu! ayez pitié de moi!

ROSETTE.

On revient, madame.

LA DUCHESSE.

Allons, du courage! — Mademoiselle, dites que je suis visible.

ROSETTE.

Madame la duchesse est visible.

LA DUCHESSE (*à genoux, se signant*).

Mon Dieu! ayez pitié de moi.

(*Elle se couche à demi sur le sopha*).

(*Fin.*)

Premier Amour. *)

Printemps, que me veux-tu? pourquoi ce doux sourire,
Ces fleurs dans tes cheveux et ces boutons naissans?
Pourquoi dans les bosquets cette voix qui soupire,
Et du soleil d'avril ces rayons caressans?

Printemps si beau, ta vue attriste ma jeunesse;
De biens évanouis tu parles à mon cœur;
Et d'un bonheur prochain ta riante promesse
M'apporte un long regret de mon premier bonheur.

Un seul être pour moi remplissait la nature;
En ses yeux je puisais la vie et l'avenir;
Au souffle harmonieux de sa voix calme et pure,
Vers un plus frais matin je croyais rajeunir.

O combien je l'aimais! et c'était en silence!
De son front virginal arrosé de pudeur,
De sa bouche où nageait tant d'heureuse indolence,
Mon souffle aurait terni l'éclatante candeur.

Par instans j'espérais. Bonne autant qu'ingénue,
Elle me consolait du sort trop inhumain;
Je l'avais vue un jour rougir à ma venue,
Et sa main par hasard avait touché ma main.

Que de fois, étalant une robe nouvelle,
Naïve, elle appela mon regard enivré;
Et sembla s'applaudir de l'espoir d'être belle,
Préférant le ruban que j'avais préféré!

Ou bien, si d'un pinceau la légère finesse
Sur l'ovale d'ivoire avait peint ses attraits,
Le velours de sa joue, et sa fleur de jeunesse,
Et ses grands sourcils noirs couronnant tous ses traits;

Ah! qu'elle aimait encore, sur le portrait fidèle
Que ses doigts blancs et longs me tenaient approché,
Interroger mon goût, le front vers moi penché,
Et m'entendre à loisir parler d'elle près d'elle!

Un soir, je lui trouvai de moins vives couleurs:
Assise, elle rêvait: sa paupière abaissée
Sous les plis transparens dérobait quelques pleurs;
Son souris trahissait une triste pensée.

*) Poésies de *Sainte-Beuve*. 1831.

Bientôt elle chanta ; c'était un chant d'adieux.
Oh! comme en soupirant la plaintive romance,
Sa voix se fondait toute en pleurs mélodieux,
Qui tombés en mon cœur éteignaient l'espérance!

Le lendemain un autre avait reçu sa foi.
Par le vœu de ta mère à l'autel emmenée,
Fille tendre et pieuse, épouse résignée,
Sois heureuse par lui, sois heureuse sans moi!

Mais que je puisse au moins me rappeler tes charmes!
Que de ton souvenir l'éclat mystérieux
Descende quelquefois au milieu de mes larmes,
Comme un rayon de lune, un bel ange des cieux!

Qu'en silence adorant ta mémoire si chère,
Je l'invoque en mes jours de faiblesse et d'ennui,
Tel en sa sœur aînée un frère cherche appui,
Tel un fils orphelin appelle encore sa mère!

PETITS

TABLEAUX DE MŒURS,

par CH. PAUL DE KOCK.

Quelques pensées d'un homme de trente ans.

> On dit que les grandes pensées viennent du cœur: les petites en viennent aussi, et leur petitesse est la preuve la plus sûre de leur origine.
> Mad. *Necker.*

A quinze ans, je trouvais qu'un homme de vingt-cinq était déjà trop raisonnable; à vingt-cinq, je regardais un homme de dix-huit ans comme un enfant; aujourd'hui, il me semble qu'on doit être encore fort jeune à quarante ans.

Je me suis aperçu que le meilleur ami d'un homme est une femme.

Pour vous assurer de l'amitié d'un homme, mettez le à l'épreuve; pour compter sur l'amour d'une femme, ne l'y mettez jamais.

Je n'ai encore pu décider quel est en amour le plus heureux, de celui qui trompe, ou de celui qui est trompé.... Je crois qu'il faut prendre son parti, et être tous les deux.

Plus on vieillit, plus on aime les femmes jeunes. A dix-huit ans, elles nous plaisent toutes: à vingt-quatre ans, on est souvent amoureux d'une femme de trente-six; mais, à trente, on les préfère de vingt-quatre. Probablement qu'en grisonnant on n'aime plus que les jeunes filles.

Autrefois je pleurais pour un bal, un spectacle, un plaisir manqué: l'âge est venu, je suis raisonnable; je ne pleure plus, mais je m'amuse moins.

En amitié, j'aime l'accord; en amour, j'aime les contrastes.

Quand on devient amoureux, on ne croit jamais pouvoir cesser d'aimer; quand on n'est plus amoureux, on s'étonne de l'avoir été.

En avançant dans la vie, on acquiert de l'expérience, mais on perd des illusions; l'expérience rend défiant, les illusions rendent heureux; on perd donc plus qu'on ne gagne.

Quand je me rappelle les folies que j'ai faites à dix-huit ans, pour des objets qui le méritaient si peu, j'en ai quelquefois des regrets. Quand je me souviens du plaisir que j'avais à les faire, je voudrais ne pas être plus sage, afin de recommencer.

A quinze ans, j'allais courir et me promener gaiement dans le jardin du Père Lachaise. A vingt je m'y promenais, mais je n'y courais plus, maintenant je vais quelquefois y rêver. Dans quelques années, j'irai sans doute plus rarement. Lorsqu'on est vieux, je conçois qu'on dirige sa promenade d'un autre côté.

Je comprends qu'on se lasse du bal, du spectacle, du jeu; je ne conçois pas qu'on se lasse de l'amour, de la lecture et de la musique.

A vingt ans, je trouvais que les cheveux blancs vieillissaient considérablement; maintenant il me semble que cela ne change rien à la physionomie: depuis quelques mois je m'en suis vu plusieurs.

En acquérant de l'expérience, on apprécie à leur juste valeur les vaines promesses, les discours et les sermens des hommes; mais on se laisse toujours prendre aux promesses, aux sermens et aux douces paroles d'une femme.

Geschichtlicher Ueberblick der Entwickelung der französischen Nationalliteratur.

(Fortsetzung.)

Ausgezeichneter zeigen sich während dieses Zeitraums Jean Froissart, der berühmte Historiker, glücklich als Liederdichter (geb. 1337? gest. 1401), Christine de Pisan (um 1415), talentvoll in romantisch-allegorischen und didaktischen Dichtungen; Alain Chartier († 1458), bedeutender durch seine Correctheit, als durch den eigentlichen poetischen Werth seiner Leistungen; Charles Duc d'Orleans († 1466), ein gefühlvoller lyrischer Dichter voll Tiefe und Wohllaut; François Villon († 1461), ein witziger aber schamloser Satyriker; Olivier Basselin, einer der glücklichsten Volksdichter, der Vater des Vaudeville, Olivier de la Marche, Clotilde de Surville u. s. w. — Zu der bereits erwähnten Umgestaltung der Poesie im 16. Jahrhundert trugen vorzüglich folgende Umstände bei. Das gesellschaftliche Leben hatte eine festere Ordnung bekommen, das nationelle Selbstgefühl war lebhaft wieder angeregt, es fehlte nicht an Vorbildern, wenn man die Poesie anderer Völker zu Rathe zog, und die Dichtkunst der Spanier und Italiener, so wie die antiken Musterbilder, übten bedeutenden Einfluß aus, und erweckten eine Menge von Nachahmungen. Dazu kam noch der Einfluß der großen Weltbegebenheiten, die das Mittelalter von der neueren Zeit trennten, und mehr oder weniger das Interesse jedes Einzelnen und lebhafte Theilnahme anregten; die Zeit der blutigen religiösen Kämpfe war vorüber, aber der Gegenstand des Streites existirte noch; nur wurde dieser mehr mit den Waffen der Intelligenz geführt. Alles dies wirkte auf die ganze Literatur vortheilhaft ein, und so konnte es natürlich auch nicht ohne Gewinn für die Dichtkunst bleiben; und wenn vorher besonders die Phantasie die Oberstelle eingenommen hatte, so trat dagegen jetzt die lyrische Reflexion vorherrschend ein, und offenbarte sich hinsichtlich des Aeußern im Streben nach strengerer Form, so wie im Innern durch Raisonnement, Spiele des Witzes und Verstandes und consequentere Behandlung der Stoffe, wobei denn vorzüglich zu Anfange das lyrische Element die meiste Gewalt ausübte. Vom Hofe und den Großen begünstigt und gepflegt, strebte die Poesie jetzt der Sinnesweise dieser zu gefallen, und es bildeten sich nach einander Dichterschulen, die mehr oder weniger einen allgemeinen Einfluß ausübten. Der Gründer der ersten unter diesen war Clement Marot aus Cahors (geb. 1495, † 1544) ein talentvoller, jedoch, was die höheren Interessen des Lebens betraf, unklarer Mann, der sich mit vielem Geschick im Lyrischen, das ihm besonders zusagte, bewegte, und dessen Grundrichtung, so wie die seiner Anhänger, eine unbefangene Nachahmung der Alten war. Unter seinen Anhängern waren seine Gönnerin Margaretha von Navarra, Etienne Dolet und Mellin de St. Gelais die vorzüglichsten. Der naive Styl der Marot'schen Schule, nach ihrem Oberhaupt style Marotique genannt, ist noch heutiges Tages in Frankreich geschätzt. Weiter als Marot in strenger Correctheit und Nachahmung antiquer Vorbilder ging die Schule des sogenannten Siebengestirns, von sieben Dichtern gebildet, Ronsard nämlich, Jodelle, du Bellay, Antoine de Baif, Pontus de Thyard, Remy Belleau und Jean Daurat. Das Haupt derselben und seiner Zeit, der gefeiertste Dichter Frankreichs war Pierre de Ronsard (geb. 1525, † 1585), der jedoch nur durch den damals herrschenden falschen Geschmack so hoch gestellt werden konnte; denn Künstelei, Prunk mit Gelehrsamkeit, Streben nach Neuheit und Mangel an Takt sind ihm eigenthümlich, doch fehlt es ihm nicht an Reichthum der Phantasie.

(Fortsetzung folgt).

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/3 Rthlr. oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 11.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, DR. ET PROF., et C. SCHÜTZ, DR.

QUITTE POUR LA PEUR,

par A. DE VIGNY.

PROVERBE.

(Fin.)

SCÈNE XII.

UN LAQUAIS. LE DUC. LA DUCHESSE.

UN LAQUAIS (*ouvrant les deux battans de la porte*).

Monsieur le Duc.

(*La duchesse se lève, fait une grande révérence et s'assied toute droite sans oser parler.*)

LE DUC (*il la salue, puis il va droit à la cheminée et gardant son épée au côté et son chapeau sous les bras, se chauffe tranquillement les pieds. Après un long silence, il la salue froidement*).

Eh bien! madame, comment vous trouvez-vous?

LA DUCHESSE.

Mais, monsieur, un peu surprise de vous voir, et confuse de n'avoir pas eu le temps de m'habiller pour vous.

LE DUC.

Oh! n'importe, n'importe, je ne tiens pas au cérémonial. D'ailleurs on peut paraitre en négligé devant son mari.

LA DUCHESSE (*à part*).

Son mari! hélas! — (*Haut*). Oui, certainement... son mari.... Mais ce nom-là.... je vous avoue....

LE DUC (*ironiquement*).

Oui, oui.... J'entends, vous n'y êtes pas plus habituée qu'à ma personne. (*Souriant.*) C'est ma faute, (*tendrement*) c'est ma très-grande faute, ou plutôt c'est la faute de tout le monde. — (*Sérieusement.*) Qui peut dire en ce monde, et *dans le monde surtout*, qu'il n'ajoute pas par sa conduite aux fautes des autres? Dites-le-moi, madame.

LA DUCHESSE.

Ah! je crois bien que vous avez raison, monsieur, vous savez le monde mieux que moi!

LE DUC (*avec feu*).

Mieux que vous! mieux que vous, madame! cela n'est parbleu pas facile. Je n'entends parler à Versailles que de votre grâce dans le monde, vous faites fureur! On n'a que votre nom à la bouche. C'est une rage. (*D'un ton ambigu.*) — Moi... je l'avoue, cela... cela m'a piqué d'honneur!

LA DUCHESSE (*à part*).

Oh! ciel! piqué d'honneur! que veut-il-dire?

LE DUC (*s'approchant avec galanterie*).

Ça! voyons! regardez-moi bien! Me reconnaissez-vous?

LA DUCHESSE.

Sans doute, monsieur le duc, j'aurais bien mauvaise grâce à ne pas....

LE DUC (*tendrement*).

Me dire: oui? n'est-ce pas? Ce n'est pas cette docilité qu'il me faut, c'est de la franchise.

LA DUCHESSE.

De la....

LE DUC (*sévèrement*).

De la franchise, madame.

(*Il quitte le fauteuil et retourne brusquement à la cheminée.*

J'aurai beaucoup à vous dire cette nuit et des choses fort sérieuses!

LA DUCHESSE.

Quoi! cette nuit, monsieur! y pensez-vous?

LE DUC (*froidement*).

J'y ai pensé, madame, pendant tout le chemin de Versailles et un peu avant aussi.

LA DUCHESSE (*à part*).

Il sait ma faute! Il la sait! tout est fini!

LE DUC.

Oui, j'ai le projet de ne partir que demain matin au jour, et vos gens et les miens doivent être couchés à présent.

LA DUCHESSE (*vivement, se levant*).

Mais ce n'est pas moi qui l'ai ordonné.

LE DUC (*avec sang-froid et le sourire sur la bouche*).

Alors, madame, si ce n'est vous, il faut donc que ce soit moi.

LA DUCHESSE (*à part*).

Il restera.

LE DUC (*regardant la pendule*).

Demain j'arriverai à temps pour le petit lever.

C'est une pendule de Julien-le-Roy que vous avez là? (*Il ôte son épée et son chapeau et les pose sur un guéridon.*)

LA DUCHESSE (*à part*).

Un sang-froid à n'y rien comprendre! Quelle inquiétude il me donne!

LE DUC (*s'asseyant*).

Ah! ah! voici quelques livres! C'est bien ce que l'on m'avait dit: vous aimez l'esprit, et vous en avez, oh! je sais que vous en avez beaucoup, et du bon, du vrai, du meilleur esprit. — C'est monsieur de Voltaire! — Oh! Zaïre! — *Zaïre, vous pleurez!*

Lekain dit cela comme ça, n'est-ce-pas?

LA DUCHESSE.

Je ne l'ai pas vu, monsieur.

LE DUC.

Ah! c'est vrai! Je sais que vous êtes un peu dévote, vous n'allez pas à la comédie, mais vous la lisez. Vous lisez la comédie.... pour la jouer, jamais! (*Avec une horreur comique.*) Oh! jamais!

LA DUCHESSE.

On ne m'y a pas élevée, monsieur, fort heureusement pour moi.

LE DUC.

Et pour votre prochain, madame, mais je suis sûr qu'avec votre esprit vous la joueriez parfaitement.... Tenez (nous avons le temps), si vous étiez la belle Zaïre, soupçonnée d'infidelité par Orosmane, le violent, le terrible Orosmane.

LA DUCHESSE (*à part*).

Ah! c'est ma mort qu'il a résolue! — (*A demi-voix à la cloison.*) Rosette, prenez garde, Rosette! faites bien attention.

LE DUC.

En vérite, madame, c'est le plus généreux des mortels que ce soudan Orosmane; n'ayez donc pas peur de lui. S'il entrait ici, par exemple, disant avec la tendresse que met Lekain dans cette scène-là:

> Hélas! le crime veille et son horreur me suit.
> A ce coupable excès porter sa hardiesse!
> Tu ne connaissais pas mon cœur et ma tendresse,
> Combien je t'adorais! quels feux!....

LA DUCHESSE (*se levant et allant à lui*).

Monsieur! avez-vous quelque chose à me reprocher?....

LE DUC (*riant*).

Ah! le mauvais vers que voilà. Eh! bon Dieu, que dites-vous donc là! Ce n'est pas dans la pièce.

LA DUCHESSE (*boudant*).

Eh! monsieur, je ne dis pas de vers, je parle. On ne vient pas à minuit chez une femme pour lui dire des vers aussi.

LE DUC (*jetant son livre. Avec tendresse et mélancolie*).

Eh! croyez-vous donc que ce soit là ce qui m'amène? causons un peu en amis.

(*Il s'assied sur la causeuse près d'elle*).

Ça! vous est-il arrivé quelquefois de songer à votre mari, par extraordinaire, là, un beau matin, en vous éveillant?

LA DUCHESSE (*étonnée*).

Eh! monsieur, mon mari pense si peu à sa femme, qu'il n'a vraiment pas le droit d'exiger la moindre réciprocité.

LE DUC.

Eh! qui donc vous a pu dire, ingrate, qu'il ne pensait pas à vous? était-il en passe de vous l'écrire? c'eût été ridicule à lui. Vous le faire dire par quelqu'un, c'était bien froid. Mais venir vous le jurer chez vous et vous le prouver, voilà quel était son devoir.

LA DUCHESSE (*à part*).

Me le jurer! Ah! pauvre chevalier! (*Elle baise son portrait*). Me le jurer, Monsieur, et me jurer quoi, s'il vous plaît? Vous êtes-vous jamais cru obligé à quelque chose envers moi? Que vous suis-je donc, monsieur, sinon une étrangère qui porte votre nom?....

LE DUC.

Et peut le donner, madame....

LA DUCHESSE (*se levant*).

Ah! monsieur le duc, faites-moi grâce.

LE DUC (*se lève tout à coup en riant*).

Grâce! madame, et de quoi grâce, bon Dieu! — Ah! je comprends; vous voulez que je vous fasse grâce de mes complimens, de mes tendresses et de mes fadeurs. Eh! je le veux bien. Tant qu'il vous plaira! parlons d'autre chose.

LA DUCHESSE.

Quelle torture!

LE DUC.

Savez-vous de qui ces tableaux-là sont les portraits? Je suis sûr que vous ne les regardez jamais. Ces braves gens cuirassés sont mes aïeux, ils sont anciens; nous sommes, ma foi, très-anciens, aussi anciens que les Bourbons; savez-vous, mon nom est celui d'un connétable, de cinq maréchaux de France, tous pairs des rois, et parens et alliés des rois, et élevés avec eux dès l'enfance, camarades de leur jeunesse, frères d'armes de leur âge d'homme, conseillers et appuis de leur vieillesse. C'est beau! c'est assez beau pour que l'on s'en souvienne, et quand on s'en souvient, il n'est guère possible de ne pas songer que ce serait un malheur épouvantable, une désolation véritable dans une famille, que de n'avoir personne à qui léguer ce nom, sans parler de l'héritage qui ne laisse pas que d'être considérable. Cela ne vous a-t-il jamais affligée?

LA DUCHESSE.

Eh! monsieur, je ne vois pas pourquoi je m'en affligerais quand vous n'y pensez jamais. Après tout, c'est de votre nom qu'il s'agit, et non du mien.

LE DUC.

Eh! quoi! Élisabeth!

LA DUCHESSE.

Élisabeth? vous vous croyez ailleurs, je pense.

LE DUC.

Eh, n'est-ce pas Élisabeth que vous vous nommez? Quel est donc votre nom de baptême?

LA DUCHESSE (*avec tendresse*).

Baptême! le nom de baptême, c'est vous qui demandez le nom que l'on m'a donné! Je voudrais bien savoir ce qu'eût dit mon pauvre père qui tenait tant à ce nom-là; (*vite*) et vous, je ne vous le dirai pas; si quelqu'un lui eût dit: Eh bien! ce nom si doux, son mari ne daignera pas le savoir.

Du reste cela est juste! (*Avec agitation*). Les noms de baptême sont faits pour être dits par ceux qui aiment et pour être inconnus à ceux qui n'aiment pas. (*En enfant.*) Il est bien juste que vous ne sachiez pas le mien, et c'est bien fait.... et je ne vous le dirai pas.

LE DUC (*à part, souriant et charmé*).

Ah! ça, comme elle est gentille! suis-je fou de me prendre les doigts à mon piége?

C'est qu'elle est charmante, en vérité!

(*Haut et sérieux*). Eh! pourquoi saurais-je ce nom d'enfant, madame? qu'est-ce pour moi, je vous prie, que la jeune fille enfermée au couvent jusqu'à ce qu'on me la donne sans que je sache seulement son âge? C'est la jeune femme connue sous mon nom qui m'appartient, celle-là seule est mienne, madame, puisque, pour la nommer, il faut qu'on me nomme moi-même.

LA DUCHESSE (*se levant, vite et avec colère*)

Monsieur le duc, voulez-vous me rendre folle? Je ne comprends plus rien ni à vos idées, ni à vos sentimens, ni à mon existence, ni à vos

droits, ni aux miens; je ne suis peut-être qu'un enfant! j'ai peut-être été toujours trompée. Dites-moi ce que vous savez de la vie réelle du monde. Dites-moi pourquoi les usages sont contre la religion, et le monde contre Dieu. Dites-moi si notre vie a tort ou raison; si le mariage existe ou non; si je suis votre femme, pourquoi vous ne m'avez jamais revue, et pourquoi l'on ne vous en blâme pas; si les sermens sont sérieux, pourquoi ils ne le sont pas pour vous; si vous avez et si j'ai moi-même le droit de jalousie. Dites-moi ce que signifie tout cela? Qu'est-ce que ce mariage de nom et de fortune, d'où les personnes sont absentes, et pourquoi nos hommes d'affaires nous ont-ils fait paraître dans ce marché? Dites-moi si le droit qu'on vous a donné était seulement celui de venir me troubler, me poursuivre chez moi quand il vous plaît d'y tomber comme la foudre, au moment où l'on s'y attend le moins, à tout hasard, au risque de me causer la plus grande frayeur, sans ménagemens, sans scrupules, la nuit, dans mon hôtel, dans ma chambre, dans mon alcôve, là!

LE DUC.

Ah! madame; les beaux yeux que voilà! aussi éloquens que votre bouche lorsqu'un peu d'agitation la fait parler. — Eh bien! quoi! voulez-vous que je vous explique une chose inexplicable? Voulez-vous que je fasse du pédantisme avec vous? Faut-il que je m'embarque avec vous dans les phrases? Exigez-vous que je vous parle du grand monde, et que je vous raconte l'histoire de l'Hymen? — Vous dire comment le mariage, d'abord sacré, est devenu si profane à la cour, et si profané surtout; vous dire comment nos vieilles et saintes familles sont devenues si frivoles et si mondaines, comment et par qui nous fûmes tirés de nos châteaux et de nos terres pour venir nous échelonner dans une royale antichambre; comment notre ruine fastueuse a nécessité nos alliances calculées, et comment on les a toutes réglées en famille, d'avance et dès le berceau (comme la nôtre par exemple); vous raconter comment la religion (irréparable malheur peut-être!) s'en est allée en plaisanteries, fondue avec le sel attique dans le creuset des philosophes; vous décrire par quels chemins l'Amour est venu se jeter à travers tout cela, pour élever son temple secret sur tant de ruines, et comment il est devenu lui-même quelque chose de respecté et de sacré, pour ainsi dire, selon le choix et la durée; vous raconter, vous expliquer, vous analyser tout cela, ce serait par trop long et par trop fastidieux, vous en savez, je gage, autant que moi sur beaucoup de ces choses....

LA DUCHESSE (*lui prenant la main avec confiance*).

Hélas! à vous vrai dire, monsieur, si je les sais un peu, comme vous les savez beaucoup, il me semble, j'en souffre plus que je n'en suis heureuse, et je ne sais quelle fin peut avoir un monde comme le nôtre.

LE DUC.

Eh! bon Dieu! madame, qui s'en inquiète à l'heure qu'il est, si ce n'est vous? Personne, je vous jure, pas même chez ceux que la chose touche de près. Respirons en paix, croyez-moi! Respirons, tel qu'il est, cet air empoisonné, si l'on veut, mais assez embaumé, selon mon goût, de l'atmosphère où nous sommes nés, et dirigeons-nous seulement lorsqu'il le faudra, selon cette loi que, ma foi, je ne vis jamais nulle part écrite, mais que je sentis toujours vivante en moi, la loi de l'honneur.

LA DUCHESSE (*un peu effrayée et reculant*).

L'honneur! oui! mais cet honneur, en quoi le faites-vous consister, monsieur le duc?

LE DUC (*très-gravement*).

Il est dans tous les instans de la vie d'un galant homme, madame, mais il doit surtout le faire consister dans le soin de soutenir la dignité de son nom..... et...

LA DUCHESSE (*à part*).

Encore cette idée! ô mon Dieu! mon Dieu!

LE DUC.....

Et en supposant qu'on eût porté quelque atteinte à la pureté de ce nom, il ne doit hésiter devant aucun sacrifice pour réparer l'injure ou la cacher éternellement.

LA DUCHESSE.

Aucun sacrifice ne vous coûterait-il, monsieur?

LE DUC.

Aucun, madame, en vérité.

LA DUCHESSE.

En vérité?

LE DUC (*sur un ton emporté*).

Sur ma parole! aucun! fallût-il un meurtre.

LA DUCHESSE (*à part*).

Ah! je suis perdue! ah! mon Dieu! (*Elle regarde sa croix*).

LE DUC (*sur un ton passionné*).

Fallût-il me jeter à vos pieds et les couvrir de baisers; m'humilier pour rentrer en grâce! (*Il lui baise la main à genoux.*)

LA DUCHESSE (*à part.*)

Ah! pauvre chevalier: nous sommes perdus! je n'oserai plus te revoir. (*Elle baise le portrait du chevalier.*)

LE DUC (*brusquement en homme et comme quittant le masque*).

Ah! ça! voyons, mon enfant, touchez-là.

LA DUCHESSE (*étonnée*).

Quoi donc!

LE DUC.

Touchez-là, vous dis-je; une fois seulement donnez-moi la main, c'est tout ce que je vous demande.

LA DUCHESSE (*pleurant presque*).

Comment! monsieur.

LE DUC.

Oui, vraiment, touchez-là bien franchement, en bonne et sincère amie; je ne veux point vous faire de mal et toute la vengeance que je tirerais de vous (*si vous m'aviez offensé*), ce serait cette frayeur que je viens de vous faire.

Asseyez-vous. — Je vais partir. — (*Il reprend son chapeau et son épée.*)

Voici le jour qui vient! il me faut le temps d'arriver à Versailles. (*Debout, il lui serre la main, elle est assise.*)

Écoutez bien. Il n'y a rien que je ne sache....

A vrai dire, je ne me sens nulle colère et nulle haine pour vous.

(*Avec émotion.*) N'ayez, je vous prie, nulle haine contre moi non plus. Nous avons chacun nos petits secrets. Vous faites bien, et je crois que je ne fais pas mal de mon côté. Restons en là! Je ne sais si tout cela nous passera, mais nous sommes jeunes tous les deux, nous verrons. — Soyez toujours bien assurée que mon amitié ne passera pas pour vous.... Je vous demande la vôtre, et (*en riant*) n'ayez pas peur, je ne reviendrai vous voir que quand vous m'écrirez de venir.

LA DUCHESSE.

Êtes-vous donc si bon, monsieur? et je ne vous connaissais pas!

LE DUC.

Pardonnez-moi cette mauvaise nuit que je vous ai fait passer. Je vous ai dit que je tenais à notre nom..... En voici la preuve: — Vos gens et les miens m'ont vu entrer, ils me verront sortir, et pour le monde c'est tout ce qu'il faut.

LA DUCHESSE (*à ses genoux, lui baise les mains et pleure en se cachant le visage. — Silence*).

Ah! monsieur le duc, quelle bonté et quelle honte pour moi! Où me cacher, monsieur? j'irai dans un couvent.

LE DUC (*souriant*).

C'est trop! c'est beaucoup trop! je n'en crois rien, et je ne le souhaite pas. Du reste, il n'en sera que ce que vous voudrez; adieu, moi je vous ai sauvée en sauvant les apparences.

(*Il sonne, on ouvre, il sort.*)

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

LA DUCHESSE. ROSETTE.

ROSETTE. (*Elle entre sur la pointe du pied avec effroi.*)

Ah! madame! l'ennemi est parti.

LA DUCHESSE.

L'ennemi! ah! taisez-vous. — L'ennemi! ah! je n'ai pas de meilleur ami.

ROSETTE.

Toujours est-il vrai que nous en voilà quittes pour la peur.

Victor Hugo.

Ce siècle avait deux ans! Rome remplaçait Sparte;
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
Et du premier Consul, trop gêné par le droit,
Le front de l'Empereur brisait le masque étroit.
Alors, dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix;
Si débile, qu'il fût, ainsi qu'une chimère,
Abandonné de tous, excepté de sa mère,
Et que son cou ployé comme un frêle roseau
Fit faire en même temps sa bière et son berceau.
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'est moi.

Je vous dirai peut-être quelque jour
Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour,
Prodigués pour ma vie en naissant condamnée,
M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obstinée;
Ange, qui sur trois fils attachés à ses pas,
Épandait son amour et ne mesurait pas!

O l'amour d'une mère! amour que nul n'oublie,
Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie!
Table toujours servie au paternel foyer!
Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier!
Je pourrai dire un jour, lorsque la nuit douteuse
Fera parler, les soirs, ma vieillesse conteuse
Comment ce haut destin de gloire et de terreur
Qui remuait le monde au pas de l'Empereur,
Dans son souffle orageux m'emportant sans défense,
A tous les vents de l'air fit flotter mon enfance;
Car, lorsque l'aquilon bat ses flots palpitans,
L'océan convulsif tourmente en même temps
Le navire à trois ponts qui tonne avec l'orage
Et la feuille échappée aux arbres du rivage!

Maintenant, jeune encore, et souvent éprouvé,
J'ai plus d'un souvenir profondément gravé,
Et l'on peut distinguer bien des choses passées
Dans ces plis de mon front que creusent mes pensées.
Certes, plus d'un vieillard sans flamme et sans cheveux,
Tombé de lassitude au bout de tous ses vœux,
Pâlirait, s'il voyait, comme un gouffre dans l'onde
Mon ame où ma pensée habite comme un monde,
Tout ce qui j'ai souffert, tout ce que j'ai goûté,
Tout ce qui m'a menti comme un fruit avorté,
Mon plus beau temps passé sans espoir qu'il renaisse,
Les amours, les travaux, les deuils de ma jeunesse,
Et quoique encore à l'âge où l'avenir sourit,
Le livre de mon cœur à toute page écrit!

Si parfois de mon sein s'envolent mes pensées,
Mes chansons par le monde en lambeaux dispersées;
S'il me plaît de cacher l'amour et la douleur
Dans le coin d'un roman ironique et railleur;
Si j'ébranle la scène avec ma fantaisie,
Si j'entrechoque aux yeux d'une foule choisie
D'autres hommes comme eux, vivant tous à la fois
De mon souffle, et parlant au peuple avec ma voix;
Si ma tête, fournaise où mon esprit s'allume,
Jette le vers d'airain qui bouillonne et qui fume,
Dans le rhythme profond, moule mysterieux,
D'où sort la strophe, ouvrant ses ailes dans les cieux;
C'est que l'amour, la tombe et la gloire et la vie,
L'onde qui fuit par l'onde incessamment suivie,
Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,
Fait reluire ou vibrer mon ame de cristal,
Mon ame aux mille voix, que le dieu que j'adore
Mit au centre de tout, comme un écho sonore!

D'ailleurs j'ai purement passé les jours mauvais,
Et je sais d'où je viens si j'ignore où je vais.
L'orage des partis, avec son vent de flamme,
Sans en altérer l'onde, a remué mon ame.
Rien d'immonde en mon cœur, pas de limon impur
Qui n'attendit qu'un vent pour en troubler l'azur!

Après avoir chanté, j'écoute et je contemple,
A l'empereur tombé dressant dans l'ombre un temple,
Aimant la liberté pour ses fruits, pour ses fleurs,
Le trône pour son droit, le roi pour ses malheurs;
Fidèle enfin au sang qu'ont versé dans ma veine
Mon père vieux soldat, ma mère vendéenne.

VICTOR HUGO.

PETITS

TABLEAUX DE MŒURS,

par Ch. Paul de Kock.

Les songes.

Nos bons aïeux croyaient aux songes, aux visions, aux cartes, aux revenans, à la magie noire, à la magie blanche, et à mille sortilèges tous plus effrayans les uns que les autres. Il est vrai que du temps de nos bons aïeux, les sorciers étaient fort communs; on en brûlait souvent, on en rencontrait toujours. Depuis qu'on ne les brûle plus, on n'en entend plus parler; il paraît que ces gens-là aimaient à être grillés.

Nous sommes moins crédules que nos pères; cependant le merveilleux a toujours des charmes pour nous, et si nous sommes un peu revenus sur le compte des esprits, nous ne sommes pas encore totalement indifférens sur les songes. Un mauvais rêve laisse quelquefois dans notre ame de tristes impressions; il est beaucoup de personnes qui s'en affectent, et qui regardent un songe comme un avertissement qu'il est urgent de se faire expliquer, afin de n'être point surpris par les événemens.

Les dames ont surtout beaucoup de foi aux songes; tout ce qui a quelque chose de merveilleux plaît à leur imagination, ennuyées de ne voir en réalité que des choses fort ordinaires.

De tout temps on a expliqué les songes; c'est à ce métier que le pudique Joseph a dû sa brillante fortune; les nécromanciens ne font plus si vite leur chemin, mais on les consulte encore, et, à leur défaut, on trouve une foule de livres qui vous donnent, pas à pas, la clef de ce que vous avez rêvé.

J'ai une vieille voisine qui s'est ruinée en mettant à la loterie les numéros que ses rêves lui donnaient; ce qui ne l'empêche pas d'avoir toujours autant de confiance dans ses songes. Dernièrement, ayant eu le malheur de lui dire que j'avais fait un rêve singulier, elle voulut à toute force que je le lui racontasse, afin de m'en donner l'explication. „Eh bien! lui dis-je, j'étais sur mer, et pourtant j'étais à cheval; je volais, et cependant je n'avais ni ailes ni ballon.

„— Ah! mon Dieu! Monsieur, me dit-elle en tirant un petit livre de sa poche, que de choses là-dedans! Je vais vous apprendre exactement ce que tout cela signifie. La mer, Monsieur, c'est joie et facile moyen pour réussir dans ses projets; le cheval, c'est prospérité, expédition brillante; voler, Monsieur,ah! je la sais pas coeur, celle-là: voler signifie qu'on s'élèvera au-dessus de ses rivaux, qu'on montera en dignité. Votre rêve est magnifique; il doit vous arriver quelque chose d'heureux aujourd'hui.“

Je remerciai ma voisine et la priai de me prêter un moment ce livre précieux qui apprenait à expliquer les songes. Ces ouvrages-là brillent rarement par le style et les pensées, mais ils n'ont pas besoin de cela près de leurs lecteurs, qui n'y comprendraient rien s'ils étaient écrits en style romantique. Je lus dans celui-ci que lorsqu'on rêve d'un ours, c'est qu'on rencontrera quelque bête en son chemin; et comme il est rare qu'on passe une journée sans rencontrer une bête, je ne doutai point que l'explication ne se trouvât toujours juste. Je vis que rêver que l'on saute un fossé, dénote que l'on fera une chute, et que songer que l'on voit des perdrix, est signe que l'on formera avec une dame une liaison agréable; je fus tout surpris, je l'avoue, de voir qu'il y avait des rapports entre les femmes et les perdrix. Bref, je lus des choses merveilleuses, et je rendis le livre à ma voisine, tout fier d'avoir la clef de beaucoup de songes. Mais voyez le malheur! ce jour même où j'avais fait un si beau rêve, je glissai sur mon escalier, et me fis en tombant une énorme bosse au front. „Eh bien! dis-je à ma voisine en lui montrant ma pauvre tête, comment m'expliquerez-vous cet accident? Vous m'aviez assuré qu'il m'arriverait quelque chose d'heureux. — Eh! mais, Monsieur, il me semble que vous devez être content: vous pouviez vous tuer, et vous en êtes quitte pour une bosse au front!.. N'êtes-vous pas heureux! — Je vois que vous avez raison, lui répondis-je, mais je vous avoue que je ne voudrais pas avoir souvent de ces bonheurs-là.“

Geschichtlicher Ueberblick
der
Entwickelung der französischen Nationalliteratur.

(Fortsetzung.)

Die Sprache mißhandelte er, weil er ihr durchaus lateinische und griechische Wörter aufdringen oder ihre Stammwörter mit antiken Biegungen versehen wollte. Der größte Theil seiner poetischen Arbeiten gehört der lyrischen Gattung an, indessen hat er sich auch im Epos versucht. Unter den Uebrigen, so wie unter ihren Anhängern sind Joachim du Bellay als der talentvollste, Jodelle als der Gründer der neuern französischen Tragödie, Scevole de St. Marthe und Jacques Tabureau hervorzuheben. Allein für sich standen während dieses Zeitraumes Rabelais (s. französ. Prosa) und der Satyriker Regnier (Mathurin R., geb. 1573, † 1613), unbedingt die beiden geistreichsten Männer jener Tage, obwohl jeder in eigenthümlicher Richtung und Ausbildung. — Das übertriebene Streben der Schule des Siebengestirns konnte jedoch nicht lange die Herrschaft behaupten, da durch dasselbe die Nationalität litt; mithin bildete sich bald darauf eine dritte Schule, welche das ergänzte, was der Marot'schen fehlte, und milderte, wo Ronsard und seine Genossen zu weit gingen, so aber die richtige Bahn einschlug und eine Vereinigung des Antiken mit dem nationalen Geiste in ruhiger Einfachheit bewirkte. An der Spitze derselben steht François de Malherbe (geb. 1556, gest. 1628); denn durch ihn sprach sich die formale, rhetorische Richtung, welcher die französ. Poesie bis auf die neuesten Zeiten treu blieb, zuerst und am Entschiedensten aus. Auch bei ihm waltete das lyrische Element vor; Correctheit, Reinheit und Eleganz ist ihm nicht abzusprechen, dagegen fehlt es ihm durchaus an innerer Wärme, und seine Begeisterung ist nur rhetorisch. Unter seinen Anhängern und Schülern ist Honorat de Beuil, Marquis de Racan vorzüglich durch seine lyrisch-dramatischen Schäfergedichte ausgezeichnet, der Bedeutendste; doch verdienen auch Maynard, de l'Etoile, Sarrazin St. Amand, wegen gleichen Strebens, obgleich in ihren Leistungen nicht so glücklich, genannt zu werden. Mit großer Theilnahme ward in dieser Zeit die Idylle, sowohl in Prosa wie in gebundner Rede, durch d'Urfé, die Deshoulières, Ségrais u. A. behandelt. — Die Versuche im Epos fielen dagegen unglücklich aus. Für die dramatische Poesie leisteten Rotrou und Mayret das Beste. — Die eigentliche Glanzperiode der französ. Poesie beginnt mit Ludwig XIV. Aeußere und innere Verhältnisse trugen das Ihrige dazu bei. Frankreich hatte als Königreich sich bis auf den Gipfel der Macht geschwungen, die Verhältnisse des Hofes zum Volke standen auf gleicher Höhe, Liebe für Kunst und Wissenschaft war durch alle Stände verbreitet und ward in jeder Hinsicht begünstigt, und so schritt man denn in der Poesie auf der einmal eingeschlagenen Bahn weiter, nicht in neuer Richtung, sondern die alte veredelnd und ausbildend. Strenge Norm in Nachbildung der Alten, jedoch mit Geschmack, Correctheit und Eleganz, macht den Grundcharakter dieser Epoche aus; eine Menge geistreicher und talentvoller nicht eigentlich genialer Männer, denn sie blieben, streng genommen, doch alle nur Nachahmer, trat hervor und cultivirte alle Gattungen der Poesie. Wir können hier nur die hervorragendsten Namen in den verschiedenen Fächern, die während dieser und der nachfolgenden Zeit erschienen, angeben. Molière, Corneille, Quinault, Racine, sämmtlich dramatische Dichter, begannen die Reihe. Ihnen schlossen sich in ähnlichen Bestrebungen mit und nach einander an: Brueys, Palaprat, Campistron, Boursault, Regnard, Crébillon der Vater, Destouches und A. m. —

(Fortsetzung folgt.)

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℳ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 12.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, PROF. ET DR., et C. SCHÜTZ, DR.

NOTICE SUR ANDRÉ CHÉNIER.

SUIVIE D'UN CHOIX DE SES POÉSIES.

Wir senden diesen kurzen und gut geschriebenen Bericht über das Leben des genialen, der Dichtkunst und seinen Freunden zu früh geraubten, und daher weit weniger als er es zu sein verdient, im Auslande bekannten André Chenier, voraus, um dem Leser den rechten Standpunkt zu geben, von welchem auf er dessen poetische Leistungen zu betrachten hat. Er ahnete die kommende Zeit, und war einer der Vorboten einer neuen Epoche in der französischen Poesie, welche von dem Druck der Weltbegebenheiten gehindert, und von irrigen Ansichten auf Abwege geführt, jetzt erst beginnt sich zu gestalten. Die letzten Tage Chéniers, die Schmerzen seines um ihn leidenden, aber politisch anders denkenden Bruders, und den Conflict, welchen Beide mit jener gewaltigen Zeit, in welche sie ihr Schicksal warf, bestehen mußten, hat Alfred de Vigny, in seinem Roman „Stello ou les Diables bleus", hinreißend schön geschildert. –

Notice sur André Chénier. *)

André Chénier n'avait, en mourant, laissé dans le souvenir de quelques amis des Muses qu'un nom promis à la célébrité. Sa gloire était moins fondée sur des titres que sur des regrets. Son talent n'était attesté que par quelques fragmens du genre de l'Élégie; mais ses vers étaient empreints de tant de grâce, ils avaient un tel parfum du génie antique, qu'il semblait que la mémoire des gens de goût et la tradition du plaisir qu'on éprouvait à les connaître, dût, sans les circonstances qui nous ont livré ses autres essais, remplacer pour lui les honneurs des éditions successives.

Peut-être fallait-il laisser à ce poète, à la fois inconnu et célèbre, le prestige de sa destinée: peut-être y a-t-il quelque chose d'irréligieux à soulever le voile qui couvre une renommée d'innocence et de mystère? Pourquoi livrer les fruits imparfaits de cette muse aux hasards de nos préoccupations, et demander deux fois au jugement des hommes ce qu'ils accordent si difficilement? Nous eussions obéi à ces considérations, sans la crainte de n'être frappé de ces idées que parce qu'elles sont naturelles à ceux qui ne sont pas nés pour un grand nom, et de céder, par des abnégations faciles, à cette indifférence de la gloire qui ne suppose aucun sacrifice.

C'est surtout aux poètes que s'adresse l'espoir de notre zèle en mettant au jour ce recueil; c'est au peu d'hommes restés fidèles à un culte délaissé, que cette lecture peut offrir un sujet d'étude et de méditations profitables. Les livres ne manquent pas aux idées positives de ce siècle, pourquoi

*) Œuvres d'*André* et de *M. J. Chénier* 1820.

n'en apparaîtrait-il pas un pour ces esprits qui non pas encore déserté tous les champs de l'imagination? Leur estime peut consoler Chénier de l'indifférence qu'il doit attendre de la critique; et c'est dans cette espérance que nous allons jeter un coup d'œil sur ses ouvrages et sur sa vie si rapide.

André-Marie de Chénier naquit à Constantinople, le 29 octobre 1762. Sa mère était une Grecque dont l'esprit et la beauté sont célèbres. Il fut le troisième fils de M. Louis de Chénier, consul-général de France. Le plus jeune des quatre frères était Marie-Joseph, auteur de *Fénélon, Charles IX* et de *Tibère*.

Conduit en France à l'âge le plus tendre, André Chénier fut envoyé à Carcassonne et confié, jusqu'à neuf ans, aux soins d'une tante, sœur de son père. Il commença sous le ciel du Languedoc, aux bords de l'Aude dont les souvenirs le charmaient sans cesse, une éducation toute libre et toute rêveuse. Son père revint à Paris vers 1773, et le plaça, avec ses deux frères aînés, au collège de Navarre. Son goût pour la poésie se développa de très bonne-heure; il savait le grec à seize ans; il traduisit au collège une ode de Sappho; et cette pièce, sans être digne de voir le jour, porte déjà le caractère d'un talent très-original.

A vingt ans, il entra comme sous-lieutenant dans le régiment d'Augoumois en garnison à Strasbourg. Mais il y cherchait la gloire; et ne trouvant dans cette vie oisive, dans les habitudes frivoles des officiers de ce temps-là, que de l'ennui et des dégoûts incompatibles avec son caractère, il revint, après six mois, recommencer à Paris des études fructueuses, parce qu'il les poursuivit sans distractions et sans maîtres.

Il recherchait le commerce de tout ce que les arts, les sciences, les lettres possédaient de talens distingués. Il mérita, dès cette époque, l'honorable amitié de Lavoisier, de Palissot, de David et de Lebrun. Animé de la passion de l'étude, il se levait avant le jour pour s'occuper de ses travaux: les seuls rêves de l'ambition qu'il ait connus étaient d'atteindre à l'universalité des connaissances humaines.

L'excès du travail lui causa une maladie violente. Les deux frères Trudaine, ses amis d'enfance, après avoir hâté sa guérison, le décidèrent à les accompagner en Suisse. Il fit ce voyage à vingt-deux ans. On a retrouvé quelques notes de ses impressions passagères; mais rien qui se rapporte à l'idée d'écrire un ouvrage. On y sent même l'embarras d'une admiration trop excitée, et cette impuissance de l'enthousiasme qui a besoin, pour créer, de la magie des souvenirs.

Au retour de cette excursion toute poétique, le marquis de la Luzerne, ambassadeur en Angleterre, l'emmena avec lui. Il paraît qu'il passa à Londres des jours pénibles. Mécontent de son sort et de sa dépendance, déjà tourmenté d'une maladie qui l'obséda toujours, il épuisa en de fréquens voyages quelques années d'une vie errante, inquiète, incertaine, et ne se fixa enfin à Paris qu'en 1788.

C'est alors, à vingt-six ans, qu'il mit dans ses travaux commencés, et dans le plan des ouvrages qu'il voulait faire, une suite et un ordre constans. Charmé des Grecs, il forma son style sur leurs divins modèles: mais, frappé de l'intolérante obstination de quelques esprits à prétendre enfermer le vol des Muses dans le cercle de leurs étroites idées, il résolut de s'en affranchir, d'essayer des routes nouvelles, et consacra ce projet dans le poème intitulé *l'Invention*. L'amour de la nature et des vertus de cet âge naïf où l'on méconnut l'emploi de l'or, tourna ses idées vers l'Églogue. C'est une vocation des ames pures. Chatterton, dont la destinée présente avec celle de notre poète plus d'un rapport, s'exerça aussi dans ce genre. Cette sorte de composition était assez justement discréditée parmi nous, à cause des noms de Ronsard, de Fontenelle et de quelques autres; mais Chénier chercha les traces des maîtres, et quelquefois il les a rencontrées.

Un sentiment plein d'analogie avec la poésie s'empara des inspirations de ce cœur: il retrouva pour le peindre toute la grâce oubliée des formes antiques. Amour, qui accables et soutiens les jours du poète, nul peut-être n'était destiné à te rendre avec plus d'éloquence. Il prend sur sa lyre des accens d'une vérité déchirante, ce sen-

tament qui tient à la douleur par un lien, par tant d'autres à la volupté.

Au milieu de ces agitations, il jeta les premières idées de plusieurs poèmes dont les plans n'étaient point arrêtés. Sous le titre d'*Hermès*, il voulait, comme Lucrèce, expliquer *la nature des choses* par le secours de nos connaissances modernes. Il voulait chanter l'*Amérique* pour faire de la faiblesse et de l'innocence ses héros; retracer l'*Art d'aimer*, si profond, si étudié dans les mœurs françaises; enfin, dans un poème de *Suzanne*, s'emparer de toute la poésie des livres saints et de la primitive élégance de Jacob.

Il ne confiait le secret de ces espérances qu'à bien peu de personnes. Son frère, Lebrun, MM. de Pange et de Brazais étaient à peu près tout son aréopage. Il fuyait, comme un autre les cherche, les occasions éphémères de briller, mûrissait ses talens en silence, et dédaignait l'éclair d'une réputation qui devance ces titres.

Il était livré à ces travaux assidus, quand d'imposans évènemens vinrent l'arracher à cette carrière. L'année 1789 venait de briller pour la France: les cœurs généraux palpitaient d'espoir, et celui d'André Chénier ne pouvait demeurer indifféremment dans les intérêts des lettres, quand ceux de la patrie s'agitaient. Eût-il été digne de la poésie, s'il n'eût aimé la liberté?

Il lui prêta son appui, quitta la langue harmonieuse des Muses pour la pressante logique des discussions, et fit, à la raison publique qui demandait à s'éclairer, le sacrifice de sa chère obscurité. Réuni à quelques écrivains de mérite, entre autres à ses amis MM. de Pange et Roucher, il établit dans le *Journal de Paris* une énergique opposition aux principes d'anarchie et aux résistances aristocratiques qui se développaient de toutes parts. C'était former sur sa tête cette tempête qui devait l'engloutir.

On a dit assez généralement que les deux Chénier avaient professé en politique, et montré dans le cours de notre révolution des opinions opposées. C'est ici le lieu de rectifier cette erreur. Leur dissidence ne s'établit que sur un point, sur un point essentiel à la vérité, mais explicable par la seule différence de leurs caractères.

Lorsque les *Amis de la Constitution* fondèrent leur club, sous ce titre d'abord respectable, Marie-Joseph consentit d'en faire partie. Son frère, plus éclairé, plus âgé que lui (on l'oublie souvent), pressentit quelle sinistre influence allait exercer cette association, et quel tort, peut-être irréparable, elle allait faire à une cause glorieuse. Il fut des premiers à combattre ses doctrines et son pouvoir sanguinaires par de courageux écrits. Marie-Joseph, qui trouvait dans cette assemblée d'ardens amis, peut-être quelques prôneurs, quelques appuis pour ses efforts à la tribune et au théâtre, se défendit quelque temps de croire à leurs coupables vues. Il imprima dans les feuilles publiques que les écrits de son frère ne renfermaient point sa pensée; mais peu de temps après il s'éloigna avec horreur de cette société, devenue trop célèbre sous la dénomination des *Jacobins*.

Son erreur avait été courte, car elle s'était dissipée avant les premiers excès de ses collègues. Mais c'en était assez pour avoir frappé les esprits. Divisés sur un point, on établit que les deux frères l'étaient sur tous, et de-là cette opinion, encore répétée, qu'André Chénier appartenait à la cause des privilèges et des injustices. On conçoit qu'une telle conquête ait tenté l'ambition de certain parti; mais là, comme ailleurs, ses prétentions s'évanouissent devant l'évidence.

Doué d'une raison supérieure et de ce courage civil, rare en France où la valeur est commune, André Chénier devait se placer dans les rangs peu nombreux de ces hommes que n'approchent ni l'ambition, ni la crainte, ni l'intérêt personnel. La plupart des esprits ne sauraient comprendre qu'on ne tienne à aucun parti, à aucune secte, et qu'on ose penser tout seul; c'est le propre des amis de la liberté. Ceux-là se placent au milieu des factions qui se combattent; et il ne faut pas croire que s'ils suivent cette ligne, que s'ils s'exposent dans cette carrière, la plus périlleuse de toutes, ils en méconnaissent le désavantage. N'accusons point leur habileté pour nous dispenser d'honorer leur courage.

(*Suite.*)

Le trou de vrille.

En 1829, un ancien ami de ma famille, M. Lacombe, m'écrivit que, depuis la mort de sa femme, le séjour de la province lui était devenu insupportable, et qu'il voulait absolument revoir Paris, peut-être pour ne plus le quitter. Il me priait en conséquence de lui trouver dans mon quartier, le plus près possible de chez moi, un hôtel garni où il pût se loger décemment avec sa fille.

La session législative venait de finir, et les élus de la France s'envolaient déjà de toutes parts, pressés d'aller soigner leurs terres, leurs forges ou leurs foins. Un député de mon département, que je voyais de loin en loin, laissait libre, à l'hôtel Washington, un logement qui me parut devoir convenir parfaitement à M. Lacombe. J'allai le retenir en son nom. Je répondis ensuite à mon vieil ami qu'il pouvait venir quand il voudrait. Au reçu de ma lettre il se mit en route, et huit jours ne s'étaient point écoulés, que, passant un matin dans la rue Saint-Honoré, et voulant voir si la nouvelle distribution de l'appartement avait été faite comme je le désirais, j'entrai à l'hôtel Washington et j'y trouvai M. Lacombe, arrivé la nuit avec sa fille, dormant tous deux d'un sommeil de cent cinquante lieues.

Il était alors un peu moins de huit heures. Je voulus me montrer généreux: je ne revins qu'à midi. Comme j'allais sonner chez M. Lacombe, la petite porte d'une chambre contiguë à son appartement s'ouvrit, et j'en vis sortir un jeune homme extrêmement distingué de tournure et de toilette, qui fredonnait d'une voix fraîche et pleine de goût un air de la *Muette*. Je me rangeai pour le laisser passer, car j'ai toujours eu pour les artistes une considération infinie, et certes ce jeune homme en était un; on le voyait aux coquettes précautions, à l'aisance caractéristique avec lesquelles il portait son violon, excellent et magnifique sans doute, autant qu'il me fut permis d'en juger par la boîte luisante et richement garnie qui tenait renfermé le précieux instrument.

L'artiste répondit à ma politesse par un salut fort gracieux, puis il descendit l'escalier, et j'entrai chez M. Lacombe, qui avait fini de dormir, ainsi que sa fille. On m'attendait pour déjeûner. Il y eut là une de ces bonnes et franches reconnaissances, pleines d'émotion et de vrai plaisir, qui sont bien rares dans la vie, mais qui vous donnent du bonheur pour long-temps. Mon vieil ami, je dis cela, parce que je suis jeune, car M. Lacombe n'avait que cinquante ans après tout, mon vieil ami me parla long-temps de sa femme; il me raconta longuement ses souffrances et sa mort; il semblait, l'excellent homme, se complaire dans ces tristes souvenirs, dans ce continuel retour vers un inconsolable passé. — Voyez, me dit-il, enfin, mon cher Jules, j'ai trente mille livres de rente... qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse? me voilà redevenu garçon; à mon âge, n'est-ce pas une calamité? Mes illusions de vingt ans sont bien loin, mon pauvre Jules. Ah! si l'on pouvait me rendre mes misères et mes joies de vingt ans! Tenez, j'ai quitté la province; parce que je m'y ennuyais à mourir. Ma fortune m'y faisait bien des amis, mais ces amis-là ne valent point l'argent qu'on dépense pour les avoir. Quand ma pauvre femme vivait, nous étions deux à manger notre argent, voyez-vous. Elle me créait des jouissances qui sont mortes avec elle: faire le bonheur des autres, c'est faire le sien, n'est-ce pas? Mais il n'y a que les femmes qui sachent bien s'y prendre. Qu'un homme se mêle d'être bienfaisant, il fera des sottises; il prendra des escrocs pour des proscrits, et des mendians d'église pour des pauvres. Je suis devenu égoïste, Jules; et, puisque ma fille ne veut pas se marier pour me débarasser de toutes ces rentes ridicules, il faudra que vous m'appreniez comment un vieillard et une jeune fille peuvent dépenser honnêtement à Paris trente mille francs par an. Mais à propos, dites-moi donc un peu! vo s ne l'avez pas embrassée, ma fille, Dieu me pardonne!

C'était vrai. Je la regardais depuis une heure sans oser. Elle était si jolie, si brillante de jeunesse et de confusion! car je l'avais surprise en négligé; son père l'avait empêchée de se sauver dans sa chambre quand j'étais entré; nous étions frère et sœur, disait-il. Certes les Parisiennes sont de charmantes femmes: leur pâleur native, le

cercle délicieusement ombré qui entoure leurs yeux, cette finesse de regard et de sourire qu'on ne trouve que chez elles, leur instinct exquis de tout ce qui est gracieux, élégant et coquet, voilà bien des séductions, voilà de quoi bouleverser bien des cervelles. Mais une belle fille du midi, avec ses couleurs franches et nettes, avec ses formes toutes statuaires, avec ses grands yeux noirs pleins de poésie et de feu, une belle fille du midi à dix-huit ans comme Henriette Lacombe, était admirable à voir, et, chose étrange, j'aurais sans façon peut-être embrassé une Parisienne, je n'osais pas embrasser Henriette Lacombe, bien que, sans doute pour faire plaisir à son père, la bonne fille me tendit presque sa joue.

Cependant, nous nous enhardîmes peu à peu. Au dessert, nous étions bons amis. Nous fraternisâmes en prenant le café. Il y avait eu échange de baisers quand nous sortîmes tous trois pour aller nous promener.

Cette première journée, en dépit des fatigues du voyage, se termina tout naturellement par le spectacle, par la *Muette de Portici*. M. Lacombe était grand amateur de musique, sa fille était d'une première force de province sur le piano. Nous revenions, inondés de ces torrens d'harmonie, ivres de chants et de danses; je remettais le père et la fille chez eux, et je leur disais bon soir, quand une voix déjà connue fredonna derrière moi un air de *la Muette*, et je vis en me retournant le jeune homme qui rentrait avec sa boîte à violon. Ma considération pour lui s'accrut immensément. Il chantait *la Muette!* il rentrait en même temps que nous: à coup sûr il revenait de l'Opéra, il était musicien de l'Opéra, musicien dans le premier orchestre du monde!

A son tour, ce fut lui qui se rangea pour nous laisser passer. En braves gens de province, habitués à saluer leurs voisins, M. Lacombe et sa fille s'inclinèrent devant l'artiste qui, avec une politesse charmante, demanda la permission de rallumer à leur bougie la sienne que le vent venait de souffler. C'était presque une demi-connaissance faite. Pendant que le jeune homme nous empruntait ainsi de quoi voir clair, j'examinai sa figure. Elle lui donnait à peu près vingt-cinq ans; elle était belle, régulière et mélancolique; son regard, je crus le deviner du moins, se détournait un peu de son but principal pour se porter à la dérobée sur Henriette, et je vous jure qu'il y avait bien de quoi. Un tremblement léger, mais très visible, de sa main droite, fort proprement gantée, faisait vaciller le bougeoir et retardait l'opération, d'autant plus que c'était Henriette qui tenait notre bougie, et qu'elle baissait les yeux de temps en temps pour ne point rencontrer trop souvent ceux de l'artiste. Il y avait dans tout cela un magnétisme d'émotion, une sympathie d'embarras fort remarquables, et qui eussent donné matière à d'amples méditations psychologiques.

Enfin la bougie de l'artiste vint à bout de se rallumer; il remercia ses voisins avec un choix d'expressions qui sentait le beau monde d'une lieue. Oh! les artistes prennent le ton qu'ils veulent: ils sont reçus partout! Quand je revins déjeûner le lendemain avec ma nouvelle famille, il fut grandement question de l'Opéra, et, par rapport, du jeune musicien; j'ai peut-être tort de dire que le musicien se rapportait à l'Opéra, car je suis sûr que c'était le contraire, au moins dans la pensée d'Henriette. Toujours est-il que l'on se perdit en conjectures sur la nature et l'origine du jeune homme, que père et fille s'accordaient à trouver charmant, et moi, qui pensais comme eux, je me mis à faire de l'opposition, parce que les jeunes gens ne peuvent jamais souffrir qu'une femme parle bien d'un autre quand ils sont là.

Pendant les quinze jours que nous passâmes, M. Lacombe, Henriette et moi, à visiter, ce que Paris renferme d'éternelles curiosités, de chefs-d'œuvre inamovibles, au moins vingt fois, matin ou soir, le jeune homme nous rencontra, soit dans l'escalier, soit à sa porte, soit dans la rue, et toujours élégant, net, coquet comme une petite-maîtresse, et toujours, excepté le dimanche, avec la boîte à violon pendue à son bras. Quand on le voyait ainsi, on allait machinalement audevant de lui, on le saluait, on lui parlait musique, politique, romans, théâtre; il répondait musique, politique, romans, théâtre avec une égale supériorité. C'était de-

cidément un jeune homme accompli. Et si j'avais eu à devenir amoureux de Mlle Lacombe j'aurais été le plus malheureux des hommes; mais grâce à Dieu, mon cœur était pris à cette époque, mieux et pour plus long-temps qu'il ne le fut jamais.

Il fallut se reposer de ces promenades, de ces plaisirs continuels et fatigans. D'ailleurs nous étions en septembre, et des pluies fréquentes faisaient de Paris une ville fort laide. M. Lacombe et Mlle Henriette se résignèrent volontiers à passer les soirées à l'hôtel pendant une semaine tout entière. Le voisin venait à huit heures; il faisait de la musique avec la fille, du libéralisme avec le père, enfin il jouait de son violon, que je ne trouvai ni fort beau, ni fort bon, je vous jure: l'étui valait mieux que l'instrument. Et puis à dix heures précises, ni trop tôt, ni trop tard, il se retirait discrètement, en visiteur bien élevé, qui sait que l'on se couche de bonne heure en province. Alors je restais une heure encore, moi, à les entendre longuement discourir sur les mérites toujours nouveaux, toujours grandissans du voisin, et j'allais me coucher aussi.

Souvent, à cette question si commune que l'on fait aux gens en les voyant le matin: avez-vous bien dormi? M. Lacombe me répondait qu'un bruit singulier et continu, qu'il entendait presque toutes les nuits à côté de son lit, l'avait tenu éveillé jusqu'à cinq heures du matin. Mlle Henriette disait aussi qu'elle avait mal dormi, et pourtant elle ne couchait point du même côté que son père; par conséquent le bruit en question ne pouvait point affecter son oreille, d'autant plus que l'ouïe des jeunes gens est toujours fort dure la nuit. Enfin, comme elle avait le matin les yeux battus et que sa fraîcheur disparaissait, il fallait bien croire qu'elle passait des nuits blanches.

Un beau jour, M. Lacombe, impatienté de ce bruit toujours revenant aux mêmes heures et de même force, me témoigna devant sa fille l'intention de changer d'hôtel ou d'appartement tout au moins. Là-dessus, Mlle Henriette dit fort vivement que son père se trompait sans doute, et que depuis long-temps elle n'avait rien entendu. M. Lacombe me fit un sourire significatif, et m'attirant dans une embrasure de fenêtre: — Que pensez-vous de notre voisin? me dit-il.

— Mais il est fort bien, ce jeune homme.

— N'est-ce pas? il a des manières très honnêtes... Il paraît fort doux, fort rangé?

— Oui.

— Croyez-vous qu'il aime Henriette?

— Ma foi, on le croirait à moins; il ne regarde qu'elle quand il vient ici.

— Pauvre jeune homme! Je l'aime de tout mon cœur et Henriette aussi...

— Eh bien?

— Eh bien, j'ai envie d'en faire mon gendre. Qu'en dites-vous?

Les jeunes gens n'aiment pas beaucoup à parler de ces choses-là.

— Je dis, répondis-je, qu'il faut savoir ce qu'il est, d'où il vient, ce qu'il fait.

— Sans doute, sans doute. Vous devriez vous charger de prendre ces renseignemens-là, vous, mon brave Jules!

— Je le veux bien. Mais à qui m'adresser? C'est une énigme que cet homme-là. Voyez tout ce que nous avons déjà fait pour l'engager à s'ouvrir devant nous et combien nous avons peu réussi. Avez-vous remarqué l'indéfinissable sourire qu'il prend pour repousser nos avances, et quelle adresse il met à détourner nos questions sur sa famille, sur ses moyens d'existence, en un mot, sur les liens qui l'attachent à la société? Il a d'abord l'air effrayé quand on l'interroge, il lui faut du temps pour se remettre.... Tout cela n'est pas clair.

— Pourquoi? J'ai toujours vu de la fierté où vous voyez de l'effroi. Quel droit avons-nous de le questionner? Jusqu'à ce qu'il connaisse mes intentions à son égard, nous devons respecter ses secrets, s'il en a. Voyez à votre tour quelle admirable régularité dans sa conduite! tous les soirs, à deux ou trois exceptions près, encore étaient-elles de notre fait, tous les soirs il se retire chez lui à dix heures précises, pour n'en plus sortir que le lendemain à midi. Afin de n'être dérangé par personne, il verrouille soigneusement sa porte. Ce n'est pas à dormir qu'il emploie ces quatorze heures-là, sans

doute; car vous vous souvenez que nous avons vu fort tard de la lumière chez lui?

— Que fait-il? interrompis-je. Voilà ce qu'il s'agit de connaître.

— Entre nous, reprit M. Lacombe, je crois, voyez-vous, qu'il s'occupe de politique. C'est quelqu'un de ces jeunes gens dévorés de liberté, à la tête puissante et pleine de feu, qui préparent dans l'ombre le triomphe de notre intrépide opposition. Il cache ses projets pendant le jour sous des dehors futiles, et la nuit il étudie, il travaille, il conspire. Qui sait si cette boîte à violon sans laquelle il ne sort jamais...

— Ne cache pas quelque conspiration? demandai-je en souriant. En tout cas, il est bien hardi de venir conspirer dans un hôtel garni connu pour recevoir des députés libéraux, et spécialement surveillé par la police.

— Raison de plus. C'est afin d'être moins soupçonné. (*Fin.*)

La jeune captive.

Ode.

L'épi naissant mûrit de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre, tout l'été,
Boit les doux présens de l'Aurore;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux point mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la Mort;
Moi je pleure et j'espère. Au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégouts?
Quelle mer n'a point de tempête?

L'illusion féconde habite dans mon sein,
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain;
J'ai les ailes de l'Espérance.
Echappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille; et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bien-venue au jour me rit dans tous les yeux;
Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
Ramène presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps; je veux voir la moisson,
Et, comme le soleil, de saison en saison
Je veux achever mon année,
Brillante sur ma tige, et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encore que les feux du matin;
Je veux achever ma journée.

O Mort! tu peux attendre: éloigne, éloigne-toi,
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore:
Pour moi Palès encore a des asiles verts;
Les Amours, des baisers; les Muses, des concerts:
Je ne veux point mourir encore.

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune Captive;
Et, secouant le faix de mes jours languissans,
Aux douces lois des vers je pliais les accens
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle.
La grâce décorait son front et ses discours;
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

MARIE-ANDRÉ CHÉNIER.

Geschichtlicher Ueberblick
der
Entwickelung der französischen Nationalliteratur.

(Fortsetzung.)

Als lyrische Dichter sind nennenswerth: J. B. Rousseau, Chapelle, Chaulieu, Ségrais; als Satiriker Boileau und Scarron, als Fabeldichter vor Allen Jean de Lafontaine, dann Boursault, Le Noble u. s. w. — Am Unbedeutendsten fielen die Bestrebungen für das Epos aus, selbst Scarron's Leistungen im komischen und parodischen Heldengedichte sind höchst mittelmäßig. Mit besonderer Vorliebe ward der Roman behandelt. Dem einförmigen Gange, welchem indessen alle diese Dichter folgten, suchte gegen das Ende dieser Periode ein Mann, der unbedingt als der Heros der classischen französischen Poesie zu betrachten ist, eine neue Richtung zu geben, indem er dem übertriebenen Formenwesen der Zeit Ludwigs XIV., das die eifrigsten Anhänger fand, vorzüglich an Fontenelle und La Motte, durch seine Vermittelung eine Tendenz nach Wahrheit und innerer Natürlichkeit entgegenzustellen und diese mit dem herrschenden Geiste der französ. Poesie zu verbinden strebte. Es war dies Maria François Arouet de Voltaire (geb. 1694, † 1778), l'enfant gâté du monde qu'il gâta, wie Grimm von ihm sagte. Er besaß einen Reichthum an Wissen und eine Biegsamkeit des Talentes, wie sie allein es ihm möglich machen konnten, einen so ungeheuren Einfluß auf seine Nation auszuüben. Als Dichter hat er sich fast in allen Gattungen mit entschiedenem Glücke gezeigt; in seinen dramatischen Arbeiten steht er auf gleicher Höhe mit Corneille und Racine; seine Epopöe „die Henriade" ist das Beste, was die Franzosen in dieser Gattung besitzen, sein komisches Heldengedicht, „die Pucelle," obgleich in Hinsicht auf Sittlichkeit höchst verdammenswerth, doch bis jetzt bei keiner Nation übertroffen; in seinen anderen kleineren poetischen Leistung sprudelt eine unversiegliche Quelle von Phantasie und Witz. Siegreich über Allem steht aber sein gesunder, klarer Verstand, der ihn selbst dann nicht verließ, wenn seine übergroße Eitelkeit verletzt wurde. Er ist als Prosaiker eben so groß. Mit ihm begann eine neue Epoche, in welcher sich dasselbe Streben nach natürlicher Darstellung bei strenger Form, jedoch in zweifacher Hinsicht, leichtfertig oder entschieden sittlich, offenbarte. Zu denen, die sich der ersteren Richtung zuneigten, gehören vorzüglich Piron, Dorat, Grécourt, Parny u. s. f. An der Spitze derer, welche sich diesem Wesen mit Kraft entgegenstemmten, steht vorzüglich Jean Jacques Rousseau aus Genf (geb. 1712, † 1773); doch fand er heftige Gegner, die er sich zum Theil durch eigene Schuld zuzog.— Im Allgemeinen sind aus dieser und der nächstfolgenden Zeit bemerkenswerth, als Tragiker: La Harpe; als Lustspiel- und Schauspiel-Dichter: Marivaux, Beaumarchais, Piron, Sedaine, Mercier, Ducis, Chénier, Marmontel, Favart, Vadé u. s. w.; Lyriker: Thomas, Le Franc de Pompignan, Dorat, Colardeau, Berquin u. A. m.; als Satiriker: Gilbert Parny u. s. w.; als Fabeldichter: L. Racine, Bernis, St. Lambert u. s. w.— Die Revolution gab der ganzen Poesie allerdings einen patriotischen Schwung; indessen erst gegen das Ende derselben zeigten sich wieder einzelne Dichter in den einzelnen Gattungen: doch geschah unter Napoleons Herrschaft in dieser Hinsicht nichts Bedeutendes von oben herab; und wiewohl sich einzelne große Geister Bahn machten, so hing doch die Mehrzahl noch zu fest an der alten, einmal angenommenen Schule. Ausgezeichnete Namen aus dieser Periode sind: Delille, Boufflers, Châteaubriand, Duval, Legouvé, Lemercier, Parny, Raynouard, Frau von Genlis, Frau von Staël u. A. m.

(Fortsetzung folgt).

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℛ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 13.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, DR. ET PROF., et C. SCHÜTZ, DR.

Le trou de vrille.

(Fin.)

L'IDÉE que son voisin fût un carbonaro de première qualité plaisait singulièrement à M. Lacombe; nous en restâmes là, et je me retirai non sans avoir remarqué les drôles de mines de mademoiselle Henriette pendant cette conversation qui l'intriguait au dernier point, et dont elle n'avait pu saisir que tout juste ce qu'il fallait pour lui apprendre qu'il s'agissait de M. Eugène. Car j'ai oublié de dire que nous savions le nom commun de notre voisin, ou du moins celui qu'il se donnait; car tout le monde peut s'appeler Eugène, n'est-ce pas?

Pour commencer mes recherches, j'allai interroger les maîtres de l'hôtel, le concierge et ses garçons. On m'apprit que M. Eugène Ballard, c'était là tout son nom, sortait à midi avec sa boîte à violon et rentrait à dix heures au plus tard avec sa boîte à violon; qu'il payait très régulièrement et d'avance, qu'il ne recevait jamais de visites, presque jamais de lettres, faisait une dépense assez considérable de linge et d'habits, et mangeait on ne savait où. Quant à sa profession il y avait *homme de lettres* sur le registre des voyageurs.

Voyez comme j'étais bien édifié sur le compte du voisin! Mais où apprendre le reste? Il fallait le faire expliquer, ou le suivre, l'épier en vrai mouchard.*) Cette besogne ne me souriait point infiniment. Enfin je fis part à M. Lacombe des lumières que j'avais recueillies. Nous arrangeâmes là-dessus des commentaires à perte de vue, et quand nous eûmes bien déraisonné, je sortis; M. Lacombe voulut me conduire jusque sur le pallier: il était deux heures après midi, le voisin était sorti et nous vîmes sa clé à la serrure. Une tentation irrésistible saisit alors mon vieil ami, idolâtre de sa fille, seul bien moral qui lui restât, désolé de la voir souffrir, car elle souffrait, car elle aimait! sans oser lui permettre ni lui défendre de songer à M. Eugène. Le bon père mit instinctivement la main sur cette clé; la porte mal fermée obéit à ce simple attouchement. Nous entrâmes, moi derrière lui, dans l'appartement du mystérieux voisin. C'était une seule chambre fort décemment meublée, fort en ordre surtout, quoique chambre d'hôtel et habitée par un garçon. Il y avait une guitare au mur, un violon à côté, celui dont M. Eugène jouait quelquefois pour accompagner mademoiselle Henriette. Une table ronde au milieu de la pièce était couverte de musique et de livres nouveaux, tels que Victor Hugo, Lamartine, et les mémoires de M. de Bourienne. Dans les rayons d'une petite bibliothèque volante, on voyait *l'Économie politique* de J.-B. Say, quelques volumes de Voltaire, Condorcet, Cabanis et le livre de M. de Barante sur les communes. M. Lacombe était triomphant. Dans un portemanteau pendaient plusieurs vêtemens fort élégans et deux paires de bottes neuves dont la finesse et l'élégance faisaient envie. Du reste, rien

*) Polizeidiener.

de remarquable, si ce n'était une forte odeur de pastilles du sérail répandue dans l'atmosphère, odeur plus distinguée mais bien plus anti-céphalique que celle de la pipe.

Nous terminions notre vraie perquisition de commissaire, lorsqu'en examinant la structure de cette chambre, M. Lacombe, avec son œil de propriétaire, s'aperçut qu'elle avait autrefois fait partie d'un seul appartement avec les siennes et qu'une cloison assez mince séparait l'alcôve de M. Eugene de celle où couchait M. Lacombe. C'était donc le voisin qui toutes les nuits produisait le bruit incommode et monotone auquel son beau-père en apparence devait de ne plus dormir? Il résolut de s'en éclaircir le soir même, dans une ouverture bien franche qu'il ferait à Eugène, et nous rentrâmes chez lui beaucoup moins tranquilles après notre furtive visite que nous ne l'étions avant.

Sa fille pleurait quand nous la revîmes. Elle en eut honte et se sauva dans sa chambre. Le père sentit son cœur se gonfler. Il me prit la main en silence et me regarda long-temps avec ce tremblement de lèvres d'un homme qui voudrait pleurer aussi, mais qui ne peut pas. Tout à coup un soupir profond s'échappa de sa poitrine, il me serra vivement la main et me dit avec un ton d'ineffable douleur: — Voyez comme elle l'aime! Oh! pourquoi suis-je donc venu ici!... car qu'est-ce qu'il est, cet homme? Pourquoi ce bruit sinistre de toutes les nuits? Si c'était un faux monnayeur?...

Je me hâtai de repousser l'idée terrible qui venait de surgir ainsi dans la tête de mon pauvre ami... Et pourtant, je ne savais que penser moi-même!

Enfin le soir vint. Dix heures sonnèrent et le voisin ne rentrait pas. M. Lacombe se promenait à grands pas dans l'antichambre, s'arrêtant pour prêter l'oreille à chaque bruit de pas qui montaient. A dix heures et demie, Eugène mit la clé dans la serrure et referma précipitamment la porte, que M. Lacombe entendit verrouiller très distinctement comme à l'ordinaire. Il eut envie un instant d'aller le trouver, mais sa dignité de père l'en empêcha. Il dit bonsoir à sa fille, la gronda sur sa tristesse, et je le quittai comme il allait se mettre au lit.

La lendemain à midi, j'arrivai selon mon habitude pour déjeûner. Je rencontrai Eugène sur l'escalier, toujours avec son inséparable boîte; il descendait tres vîte et me dit bonjour en homme pressé. Son visage était plus pâle qu'à l'ordinaire. J'entrai chez M. Lacombe; il était seul, une dame était venue chercher sa fille pour la conduire à Versailles, où nous devions les aller rejoindre plus tard.

— Vous voilà? me dit le père sans se lever de son fauteuil; j'ai des nouvelles, je sais qui il est.

En parlant ainsi, M. Lacombe essayait de sourire, mais il y avait sous cette gaîté de mauvais aloi quelque chose de profondément douloureux.

— Est-ce qu'il fait de la fausse monnaie? m'écriai-je.

— Non. Écoutez. Quand nous nous sommes quittés hier soir, j'allais me coucher, comme vous avez vu. Eh bien, à peine avais-je éteint la lumière, il pouvait être onzes heure et demie, que ce bruit infernal de tous les soirs recommença.... L'idée funeste que nous avions eue me revint épouvantable dans le cerveau, une sueur froide coulait de tous mes membres. Mon cher ami, je me tordais dans mon lit comme s'il eût été d'épines et de charbons ardens..... J'attendis une heure dans cet état d'intolérable souffrance. Et puis je n'y tins plus! je me jette en bas de mon lit, je rallume ma bougie, je cherche dans mon nécessaire de voyage une grosse vrille*), celle que vous vouliez avoir l'autre jour et que je ne vous donnai point, heureusement, et voilà que je me mets à percer la cloison, tremblant, haletant comme un criminel, terrifié d'avance de ce que j'allais voir. Les sons diaboliques continuaient toujours et couvraient le faible cri de la vrille. Enfin la lumière jaillait par le trou, j'avais caché ma bougie.... je pouvais regarder. Je restai dix minutes avant d'oser coller mon œil à cette ouverture. J'avais peur! il me semblait que je faisais mal, qu'une main

*) Bohrer.

allait se poser sur mon épaule, qu'une voix me criait à l'oreille: Tu es un espion! A chaque instant je me retournais, je croyais voir venir ma fille et l'entendre me demander pourquoi je voulais violer ainsi le secret d'un homme dans sa chambre, la nuit! mais de moment en moment le retentissement devenait plus bruyant, plus sonore, il me bourdonnait dans la tête à me rendre fou! Bah! le but légitimitait les moyens, il fallait savoir à quelque prix que ce fût quel homme aimait ma fille et s'était fait aimer d'elle; j'aurais donné pour cela ma liberté, ma vie, mon âme. Je me mis à regarder....

Ici la voix de M. Lacombe s'épuisait, il but un verre d'eau et continua.

— Savez-vous ce que je vis, mon cher Jules? L'élégant jeune homme était assis presque par terre, sur une chaise basse, les manches de sa fine chemise retroussées jusque par dessus le coude, un foulard sur sa tête, autour de ses reins un tablier de cuir, et dans sa main un marteau de bottier, sur ses genoux une botte inachevée, à ses pieds une botte tout entière qu'il venait de finir! Autour de lui, des morceaux de cuir, des formes, des embauchoires,*) des alènes,**) des tranchets***) épars, pêle-mêle les uns sur les autres, et la boîte aux clous, et le fil poissé, le vase plein d'eau où nageait la poix. Je voyais un ouvrier bottier! mon cher ami, cette chambre si bien rangée était un établi de bottier!

Je fus stupéfait... Qui ne l'eût pas été à cette singulière révélation?

Voilà donc pourquoi il brûle des pastilles du sérail! m'écriai-je. C'est un bottier petit-maître, celui-là!

M. Lacombe, reprenant la parole, me dit qu'il avait donné congé de son logement le matin même, qu'il allait s'établir à l'hôtel de Belgique, rue Richelieu, que cette nuit il coucherait à Versailles, voulant à toute force éloigner Henriette de son amant le bottier.

Je trouvai tout cela fort sage. Nous déjeunâmes, et nous partîmes pour Versailles.

Les eaux jouaient ce jour-là. Nous étions tous trois attentifs et curieux à attendre le départ de l'admirable pièce du dragon, quand nous vîmes venir à nous, effaré, haletant, bouleversé des pieds à la tête, notre voisin Eugène, dépourvu pour la première fois de son éternelle boîte à violon. Il avait su dans l'hôtel que M. Lacombe et sa fille déménageaient; le mot de Versailles avait été prononcé. Il était accouru.

Il s'approcha pâle et défait, les yeux fixes et rouges. Après nous avoir salué profondément, il demanda à M. Lacombe un moment d'entretien pendant la soirée. Le père ne crut point devoir refuser.

A l'heure dite, il vint trouver M. Lacombe et voulut rester seul avec lui; mais le vieillard ayant déclaré qu'il n'avait pas de secret pour moi, ce fut devant nous deux que le jeune homme s'expliqua, et nous sûmes toute son histoire.

Ce mystérieux ouvrier, dont les nuits étaient consacrées à une si vulgaire besogne, travaillant avec une adresse, une célérité, une perfection miraculeuses, dormant à peine depuis six heures jusqu'à onze heures du matin. Il lui suffisait d'une seule nuit pour confectionner entièrement une paire de bottes. Il n'était connu que par deux des plus fameux bottiers de Paris, chez l'un desquels il portait chaque jour, enfermé dans la célèbre boîte à violon, le produit de ses veilles laborieuses. C'était ainsi qu'il se faisait vivre avec aisance et distinction et qu'il pouvait jouer le jour un tout autre rôle que la nuit, son véritable rôle à lui, celui que son éducation et que ses goûts élevés voulaient qu'il conservât en dépit de ses malheurs et des misérables circonstances qui l'avaient frappé. Fils d'un employé trop pauvre pour lui donner une éducation plus haute que celle du simple artisan, Eugène avait été mis à douze ans apprenti chez un cordonnier. En deux ans, il était devenu l'ouvrier le plus habile de la capitale. Il avait quinze ans quand son père mourut.

Un riche parent éloigné, sans enfant, le prit en amitié, l'enleva aux pénibles travaux de son obscure profession et voulut faire de lui un homme du monde. Sciences, arts, langues, il apprit tout, et le patronage de son parent, autant que les talens nombreux qu'il possédait, le lancèrent dans

*) Leisten; **) Pfriemen; ***) Schuhmesser.

une sphère où l'on monte avec ardeur, mais dont il désespérait de descendre. La mort vint frapper à son tour le généreux protecteur d'Eugène. Il n'avait point de droits à la succession, il fut chassé par les héritiers. L'homme instruit, l'homme brillant, coureur des salons, aimable cavalier des belles dames, se trouva sans pain. Ses opinions politiqes lui fermaient les fonctions publiques, il lui fallut redevenir bottier, mais il tenait trop à ses nouvelles habitudes pour y renoncer. Il résolut d'être à la fois deux hommes, bottier la nuit, fashionable le jour, de cacher sa besogne à faire dans une armoire dont il avait toujours la clé sur lui, et sa besogne faite dans une boîte à violon.

Ce récit intéressant n'était pas fait pour rien par Eugène, il servait de préambule à la déclaration de son ardent amour pour Henriette.

Le père fut ému. Il embrassa le jeune homme et trois mois après, mademoiselle Lacombe était devenue la femme d'Eugène.

J. D'HERVILLY.

Notice sur André Chénier.

(Suite.)

Le charactère d'André Chénier était armé contre toute hypocrisie et tout arbitraire: il ne voulait pas plus, comme il l'a dit lui-même, des fureurs démocratiques que des iniquités féodales; des brigands à piques que des brigands à talons rouges; de la tyrannie des patriotes que de celle de la Bastille; des privilèges des dames de cour que de ceux des dames de halle. Il eût rougi de choisir entre Coblenz et les Jacobins. On le verra, au péril de cette vie qui lui fut arrachée, s'offrir à défendre Louis XVI; et, quand la cause d'une grande infortune lui parut sacrée, la plume qu'il lui prêta avait tracé les plus fortes paroles qu'on ait écrites contre cette résistance que le pouvoir monarchique voudrait opposer à la juste liberté des peuples.

Cependant les évènemens se précipitaient: Chénier avait mérité la haine des factieux; il avait célébré Charlotte Corday, flétri Collot-d'Herbois, attaqué Robespierre; et le procès de Louis XVI vint réveiller la vengeance de ses puissans ennemis. Après avoir épuisé, dans les journaux du temps, tout ce que la raison des ames généreuses pouvait avoir de force pour faire changer les formes de cette procédure, il proposa à M. de Malesherbes de partager près du Roi les périls de sa tâche; et lorsque la sentence mortelle fut prononcée, son dévouement sembla redoubler.

On sait que le Roi avait demandé à l'Assemblée, par une lettre pleine de calme et de dignité, le droit d'appeler au peuple du jugement qui le condamnait. Cette lettre, signée dans la nuit du 17 au 18 janvier, est d'André Chénier.

Tant d'imprudentes vertus avaient compromis les jours de Chénier. On le décida à quitter Paris 1793. Il alla d'abord à Rouen, puis à Versailles où Marie-Joseph avait réuni des suffrages populaires. L'amitié des deux frères s'était entretenue par de continuels et de réciproques témoignages. Dans une lettre de l'auteur d'Henri VIII se peint la plus ancienne et la plus fidèle affection. C'est à son frère qu'il dédia sa tragédie de *Brutus* et *Cassius*. André, à son tour, prend sa défense contre les injurieuses déclamations de Burke; il adresse à Marie-Joseph la prémière de ses Odes, et se plaît sans cesse à rappeler dans ses ouvrages le souvenir de leur mutuel appui.

A Versailles, son frère le protégea de son crédit; il choisit lui-même la maison qui lui servit d'asile; et là, dans ces murs devenus une solitude, abandonné à des jours de tristesse et de paix, notre poète eût été conservé à la France, sans le plus déplorable et le plus inattendu des évènemens.

André apprit qu'un de ses amis, M. Pastoret, venait d'être arrêté a Passy. Il y vole; il veut offrir à sa famille quelques paroles de consolation. Des commissaires chargés d'une visite de papiers, jugèrent *suspectes* les personnes trouvées dans ce domicile, et les conduisirent toutes en prison. On rechercha l'origine de ce qu'on supposait un acte de quelque comité; on voulut connaître de quel pouvoir il pouvait émaner, afin

de le fléchir; ces démarches furent inutiles. Quelqu'un offrit une somme considérable pour cautionner la liberté du prisonnier; nulle autorité n'osa la lui rendre, et il était arrêté sans ordre!

Cependant les ennemis de la faction anarchique étaient tous recherchés, et les arrêts du tribunal révolutionnaire couvraient Paris de deuil. L'unique sauve-garde des prisonniers était l'oubli où ils tombaient à la faveur de leur nombre. Ceux qui sont sortis à cette époque de la terrible épreuve de cachots se souviennent que c'est à ce moyen de salut que tendait la sollicitude de leurs amis. Il fallait se faire oublier ou périr. Marie-Joseph, alors insulté à la tribune, devenu l'objet de la haine particulière de Robespierre, qui redoutait ses principes et enviait ses talens, n'aurait eu que le crédit de faire hâter un supplice; il s'abstenait même de paraître à la Convention. Il pouvait mourir avec son frère, non le sauver.

Heureux si l'on eût suivi ses conseils! si l'on se fût renfermé, pour André, dans cette prudence qui conserva les jours de M. Sauveur de Chénier, détenu en même temps à la Conciergerie.

Nous n'expliquons point ces détails pour réfuter la basse calomnie qui essaya de rendre Marie-Joseph responsable du sort de son frère. Cette justification serait une injure à sa mémoire. Les plus violens adversaires de ses principes, les plus injustes détracteurs de son talent, n'ont jamais trempé dans ces vils soupçons quand ils ont mérité l'honneur de le combattre. Certes, on ne connait point à M. de Chateaubriand de raison d'aimer Chénier. Son successeur à l'Académie a peut-être, dans un discours fameux, laissé revivre trop de ressentimens contre lui, mais dans ce discours; il ajoute: „Chénier a su, comme moi, ce que c'est que de perdre un frère tendrement aimé; il serait sensible à l'hommage que je rends à ce frère, car il était naturellement généreux." On sait que les amis de l'un furent ceux de l'autre jusqu'à la mort. „Et sa mère, dit le respectable M. Daunou, en parlant de la victime si malheureusement immolée, sa mère qui l'a pleuré quatorze ans, demeura, tant qu'elle vécut, avec Marie-Joseph. C'était lui qui la consolait."

Mais le père des deux poetes fatiguait de plaintes inutiles les hommes puissans de cette sanguinaire époque. Imprudent vieillard! il parvint à s'en faire entendre. „Quoi!" lui dit un de ces agens de terreur, que je ne nommerai point parce qu'il porte le nom de Chénier, parce qu'il est le frère d'un représentant, „serait il possible que depuis six mois on ne lui eût pas encore fait son proces? Allez, Monsieur, votre fils sortira dans trois jours."

Hélas! et en effet. Et quand le malheureux père allait parler aux amis de son fils, de ses espérances et de sa joie, on lui répondait: Puissiez vous ne jamais accuser votre tendresse!

André Chénier retoucha, dans sa prison, des ouvrages que son frère aurait publiés sans doute, si le travail qu'il commença à ce sujet ne fût demeuré imparfait, à cause de la dispersion des manuscrits en plusieurs mains et en plusieurs lieux.

Oserons-nous dire quelle impression fut la nôtre, lorsque ces ouvrages, enfin rassemblés, tracés tous de sa propre main, nous furent confiés après vingt-trois ans d'oubli? Charge de ce précieux dépôt, avec quel recueillement je contemplais les traces fragiles d'une pensée peut-être immortelle; je relus ces chants avec quelque chose de l'émotion que donne l'écrit d'une main chérie et les affections les plus près de notre cœur. Que d'affligeantes idées me rappelaient quelques-uns de ces caractères furtivement tracés, ces lignes pressées sur d'étroits feuillets choisis pour être soustraits à l'inquisition d'un geôlier! Le temps commençait de les attaquer; et je les déployais avec un soin presque égal à celui que j'avais vu naguère employer à Naples à dérouler les manuscrits d'Épicure ou d'Anacreon. Une révolution de la nature avait presque anéanti ces beaux modèles; et nos discordes, plus terribles encore, avaient long temps menacé un de leurs glorieux disciples.

Toutefois, le jeune poète ne fut jamais satisfait de ses esquisses. Le sens quelquefois douteux d'une pensée, les tours trop elliptiques, les mots que pourra noter la critique, il les avait remarqués lui-même. Il se blâmait souvent; et j'ai retrouvé des passages qu'il avait soulignés ou

censurés de sa main. Ceux de nos juges pour qui la correction est le premier des mérites, et qui sont moins touchés des beautés d'un ouvrage qu'offensés de ses défauts, pourront trouver à exercer leur blâme dans ce recueil, qui n'eût pas été si étendu sans des intérêts qu'il m'a fallu respecter. Mais ces esprits, armés contre leurs plaisirs, se souviendront peut-être que l'auteur ne parcourut de la carrière humaine que le temps des troubles et des passions. Si vous lui voulez une correction irréprochable, allez le redemander au tombeau qui se ferma sur lui a trente et un ans. Exigeront-ils les saveurs de l'automne d'un fruit naissant tombé sous les coups d'un orage?

L'ensemble de sa poésie donne l'enchantement. Elle a ce qui est le caractère des œuvres du génie: le pouvoir de vous ravir à vos propres idées, et de vous transporter dans le monde de ses créations. J'ai vu partager cette ivresse enthousiaste aux esprits les plus difficiles et les plus accoutumés, par la réflexion, à calculer l'effet de la pensée. La plupart de ses Idylles sont des modèles dont Théocrite avouerait l'ordonnance; et ses Élégies semblent des inspirations où Tibulle a jeté sa flamme, où La Fontaine a mêlé sa grâce.

Mais j'oublie, à parler des choses qui feront vivre son nom, que quelques jours dans la captivité lui restent encore et qu'il convient d'achever une tâche douloureuse. Les deux Trudaine partageaient sa captivité. Suvée, prisonnier comme eux, s'occupait de faire son portrait. Cette peinture, possédée aujourd'hui par M. de Cayeux, est la seule image qui reste de lui. C'est à Saint-Lazare qu'il composa pour mademoiselle de Coigny cette Ode, *la jeune captive*, *) que peut-être on n'a jamais lue sans attendrissement. La veille du jour où il fut jugé, son père le rassurait encore en lui parlant de ses talens et de ses vertus! „Hélas! dit-il, M. de Malesherbes aussi avait des vertus!

(Fin.)

*) Man findet dieses Gedicht in Nro. 12.

Un souvenir comique.

par DELATOUCHE.

Vers l'automne de 1807, il tomba à Orléans deux acteurs du ci-devant théâtre de la République: mademoiselle Raucourt et Jean-Baptiste Florence. Semiramis, propriétaire assez imposée dans le département du Loiret, avait traîné à sa suite son camarade, espèce de vassal de ses succès, ordinaire confident de ses remords. Florence tenait gravement à sa renommée: il était exact dans tous les détails de son art; il s'occupait avec un zèle particulier de tout ce qui pouvait concourir au bon effet de ses entrées et de ses sorties.... Un dimanche donc qu'une affiche de cinq pieds de haut, marquée de deux croix à l'ocre jaune, avait promis *Phèdre* à un parterre orléanais, le Théramène se préoccupa de son rôle. Dès le matin il quitta la bonne closerie *) aux bords de la Loire, où Phèdre et lui demeuraient, et il s'en alla au théâtre, afin de reconnaître un peu les visages de la troupe départementale.... Il se défiait d'un certain Thésée, principal interlocuteur pour lui, et qui n'était en effet qu'un tragédien naïf et tout-à-fait improvisé. C'était M. Dautremont, gros et apathique directeur de la troupe orléanaise, ancien négociant de bois de Campêche.

— Écoute, mon vieux, lui dit Florence en le prenant à part; tu sais qu'on ne joue bien qu'autant qu'on nous seconde; il faudra m'aider un peu ce soir dans mon grand récit, vois-tu?

— Bien.

— La première chose pour me mettre à l'aise, ce sera de m'écouter avec intérêt, tu comprends? Si tu me laissais aller tout seul pendant cette harangue, qui est longue, je manquerais de contenance. On n'a pas d'émulation à parler si on ne rencontre de tems en tems des yeux qui vous excitent à l'éloquence. Il y a de mauvais camarades, de méchans cabotins **) de Thésées qui tournent quelquefois le dos à un pauvre Théramène; ils s'enveloppent dans leur manteau, tombent sur un fauteuil, posent la tête dans leurs mains, et vous laissent ramer comme vous pouvez: ce n'est pas ça. Toi, il faudra me regarder, mon ami,

*) kleine Meierei. **) herumziehender Schauspieler.

m'écouter de toutes tes oreilles, et donner par intervalles des signes de ta douleur paternelle. Que diable! tu ne peux pas entendre raconter en détail la mort de ton fils unique sans prendre part à l'événement, sans t'étonner, sans frémir! tu as trop d'esprit pour cela!... rien n'empêche que tu me témoignes une sensibilité muette; il faut même que les gestes l'indiquent. Tiens, veux-tu bien faire pendant ma tirade, je te conseille de prononcer à voix basse, en toi-même, sans que le publique entende, là, de toi à moi, mais pour donner du naturel à tes attitudes, quelques mots significatifs, comme par exemple: — *O mon fils! Suis-je assez malheureux! — Déplorable prince!* — Enfin ce qui te viendra. Tu comprends? cela animera ta pose et te donnera une pantomime plus juste.

— Très bien.

Le soir arriva. Nous étions là tous et à l'orchestre, nous autres vieux enfans de ce temps-là, écoliers alors avides de poésie et de spectacles... Le drame s'achevait; déjà mademoiselle Raucourt avait déclamé le naturel et hurlé la passion au gré des connaisseurs de l'endroit; sa figure, assez vivement couperosée, donnait toute vraisemblance à la chasteté de son beau-fils; enfin Florence apparut; il vint couronner cette œuvre par l'épique narration... nous entendions les plaintes du personnage avant qu'il n'entrât en scène; il vint les bras en avant et les jambes chancelantes comme un homme ivre: il semblait que, sous des pas inégaux et précipités, il voulût déclouer les planches du théâtre. Quand il commença l'immortel monologue, il s'improvisa le plus religieux silence, la respectueuse réticence de toute respiration humaine. Thésée fut admirable: il ne fit usage de son manteau royal qu'avec sagesse et discrétion; il écouta en conscience; il s'attendrit et s'émut à l'unisson de tous ces lugubres détails; mais quand Théramène arriva à ces vers où il dit, en parlant d'Hippolyte:

Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.

Thésée, avec un sentiment de pitié très noble aussi, se prit à dire: „Oh!.... pauvre monstre!“

Et le public de partir d'un grand éclat de rire.

Marine.

Sombre Océan, du haut de tes falaises *)
Que j'aime à voir les barques du pêcheur!
Et de tes vents, sous l'ombre des mélezes, **)
A respirer la lointaine fraîcheur!
Je veux, ce soir, visitant tes rivages,
Y promener mes rêves les plus chers;
J'aime de toi, jusques à tes ravages,
Mon cœur souffrant s'apaise au bruit des mers:
Sombre Océan, j'aime tes cris sauvages,
Les jours sont doux près de tes flots amers!

Sombre Océan, j'épuiserais ma vie
A voir s'enfler tes vagues en fureur;
Mon corps frissonne et mon ame est ravie,
Tu sais donner un charme à la terreur.
Depuis le jour, où cette mer profonde,
M'apparut noire aux lueurs des éclairs,
Nos lacs si bleus, la langueur de leur onde,
N'inspirent plus mes amours ni mes vers:
Sombre Océan, vaste moitié du monde,
Les jours sont doux près de tes flots amers!

Sombre Océan, parfois ton front s'égaie,
Epanoui sous l'astre de Vénus;
Et mollement ta forte voix bégaie
Des mots sacrés à la terre inconnus.
Et puis ton flux s'élance, roule et saute,
Comme un galop de coursiers aux crins verts;
Et se retire, en déchirant la côte
D'un bruit semblable au rire des enfers.
Sombre Océan, superbe et terrible hôte,
Les jours sont doux près de tes flots amers!

Sombre Océan, soit quand tes eaux bondissent,
Soit quand tu dors comme un champ moissonné,
De ta grandeur nos pensers s'agrandissent,
L'infini parle à notre esprit borné.
Qui, devant toi, quel athée en démence,
Nirait tout haut le Dieu de l'univers!
Oui, l'Eternel s'explique par l'Immense!
Dans ton miroir j'ai vu les cieux ouverts.....
Sombre Océan, par qui ma foi commence,
Les jours sont doux près de tes flots amers!

Emile Deschamps.

*) [illegible] **) [illegible]

Geschichtlicher Ueberblick
der
Entwickelung der französischen Nationalliteratur.

(Fortsetzung.)

Die Restauration befreite die Poesie von dem Hofdespotismus, der auch unter Napoleon, und hier eigentlich noch in anderer Richtung, als früher bei den Bourbons, auf ihr gelastet hatte; das Volk begann selbstständig sich dem Throne entgegenzustellen, und jetzt gestaltete sich unter den Jüngeren die strengste Opposition, welche sich je in geistiger Hinsicht in Frankreich gezeigt hatte. Sie sagten sich gänzlich von der älteren Schule los, erhielten zum Gegensatze von dieser den Namen der Romantiker, den sie mit Stolz annahmen, und suchten das Princip, daß die Natur allein ihr einziges Vorbild sei, mit regem Leben durchzuführen. Dadurch wurde natürlich das Gebiet der Poesie, dem früher in Frankreich so enge Schranken gezogen waren, unglaublich erweitert, indem es nun alles Vorhandene umfaßte. An der Spitze der Romantiker stehen Victor Hugo, de Lamartine, Alexander Dumas, Alfred de Vigny, Jules Janin, Balzac, Ste. Beuve u. A.; sämmtlich bedeutende Talente, aber in ihrem Streben oft alle Schranken überspringend und in ihrem Eifer für Natürlichkeit unnatürlich werdend. Es ist jetzt eine Zeit der Gährung, aber es leidet keinen Zweifel, daß, wenn der Eifer nicht erlahmt, Frankreich mit der Zeit Dichter hervorbringen werde, die den ersten Dichtern der Welt gleichkommen; die Keime sind gelegt, doch wer kann wissen, ob und wie die Saat gedeiht?

IV. Französische Prosa.

Schon früh begannen, wenn auch erst durch die in ihrem Lande so weit verbreitete Poesie darauf geleitet, die Franzosen die Prosa anzubauen, anfangs nur für geschichtliche Zwecke, da in den übrigen wissenschaftlichen Bestrebungen die lateinische Sprache zu sehr vorherrschte. Außer den Gesetzen der Normandie ist eins der ältesten Denkmäler nordfranzösischer Prosa, die Geschichte der Eroberung Konstantinopels durch die Abendländer von dem Marschall Geoffroi de Ville Hardouin (um 1204) zugleich als Memoire merkwürdig, eine Gattung, zu welcher die Franzosen überhaupt hinneigten, und die sie vom Anbeginn in ihrer Landessprache behandelten; dieselben Ursachen jedoch, die der Ausbildung der Sprache lange hinderlich waren, übten auch hier ihren Einfluß aus; und da es an strenger Norm fehlte und alle Wissenschaftlichkeit sich fern hielt, da ferner noch kein Dialekt zur Schriftsprache erhoben war, so stehen die wenigen einzelnen Arbeiten dieser Gattung, wie die eben erwähnte und die Memoiren von Joinville, Commines u. s. w. mehr als Denkmäler der Gesinnung, als der sprachlichen Cultur da. Eine besondre Eigenthümlichkeit offenbarte sich jedoch schon früh bei den französischen Leistungen in Prosa, die nämlich, sich hier der Sprache des täglichen Lebens so nahe wie möglich anzuschließen und sie von aller Gesuchtheit des Ausdrucks fern zu halten. Ganz treu konnte man freilich diesem Princip nicht in allen Gattungen bleiben, und vorzüglich, als man die früheren gereimten Romane in Prosa gewissermaßen zu übersetzen anfing, mischte sich diesen ein gewisser poetischer Anstrich bei. So ward die Prosa gleichsam bewußtlos angebaut, und erst im sechzehnten Jahrhunderte, als man hauptsächlich begann, die Schriften der Griechen und Römer als Muster aufzustellen und sich nach ihnen zu bilden, konnten geistreiche und gelehrte Männer, wie Montaigne, Amyot, Etienne, Bèze u. A. durch Lehre und Beispiel darauf hinarbeiten, größere Präcision und Correctheit einzuführen; obwohl ihre Bestrebungen noch immer einseitig bleiben mußten, da es an grammatischer Feststellung fehlte.

(Fortsetzung folgt.)

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℛ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 14.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,

tiré

DES MEILLEURS AUTEURS

TANT ANCIENS QUE MODERNES,

par O. L. B. WOLFF, PROF. ET DR., et C. SCHÜTZ, DR.

LE BRACELET MAURE,

par SABINE CASIMIRE AMABLE TASTU.

Unter den lebenden französischen Dichterinnen nimmt Madame Tastu mit Recht einen hohen Rang ein, sowohl wegen der Tiefe und Zartheit ihrer Empfindungen, als wegen des schönen sprachlichen Gewandes, mit welchem sie dieselben zu schmücken weiß. Die Geschichte ihres äußeren Lebens ist sehr einfach. Sie ward am 31. Aug. 1789 in Metz, wo ihr Vater, J. P. Voïart, als angesehener Beamter lebte, geboren, und hatte das Unglück, bereits im siebenten Jahre ihres Alters ihre vortreffliche Mutter zu verlieren. Der tiefe Schmerz, den sie darüber empfand, entwickelte und reifte das in ihr schlummernde Talent, und man überraschte sie schon in ihrem neunten Jahre, auf dichterische Arbeiten sinnend. Als siebenzehnjähriges Mädchen ließ sie bereits einige Poesieen, in denen sie meistens Blumen feierte, veröffentlichen. Sie vermählte sich im folgenden Jahre (1816) mit Herrn Joseph Tastu, mit dem sie eine sehr glückliche Ehe führt, ohne jedoch den Musen untreu geworden zu sein. Nachdem sie mehrere Male den Preis in den *Jeux Floraux* davon getragen, und sich durch ein anmuthiges Buch über das franz. Ritterwesen bekannt gemacht hatte, gab sie 1826 die erste Sammlung ihrer Gedichte heraus, welche bis jetzt fünf Auflagen erlebt hat. Diesen folgten 1829 *les Chroniques de France*, in denen sie die leitenden Ideen von sechs verschiedenen Jahrhunderten der französischen Geschichte mit reichen Farben in schönen Versen schildert, so wie einige im *Livre des Femmes*, *Livre des Conteurs* u. s. w. einzeln herausgegebene Novellen und 1835 eine Sammlung neuer Poesieen, denen sich ein Buch für Mütter (*Leçons d'une mère à ses enfans*) und eine Uebersetzung des Robinson anschließt.

Seltener Wohlklang, warmes, reiches Gefühl, und große Correctheit sind vor Allem den Poesieen dieser liebenswürdigen, geistreichen Frau eigenthümlich. Sehr treffend bemerkt eine andere französische Schriftstellerin, Madem. Anais Segalas, von ihr: „Man sieht, wie die Verfasserin alles Fremdartige oder zu Gewagte vermeidet; in ihren Gedichten hält die abwägende und berechnende Vernunft immer gleichen Schritt mit der Begeisterung. Deshalb bleibt ihre Poesie auch stets auf gleicher Höhe; sie fällt nie, weil sie immer betrachtet, wohin sie geht, ehe sie ihren Fuß weiter setzt. Man wird in ihrem Putze nichts Verschobenes finden, denn ehe sie ihren Weg beginnt, ordnet sie sorgfältig die Falten ihres Gewandes und die Blüthen ihres Kranzes. Sie haucht einen unendlichen Zauber aus; ihre Stimme hat Töne, welche unmittelbar aus der Seele dringen; sie besitzt eine edle Schönheit, eine Mischung von Lieblichkeit und Ernst, wie man sie nur bei ihr allein findet, sie ist ganz Schaam, immer in weiße Gewänder gekleidet; indem man sie betrachtet, empfindet man in seinem Innern ein reines, süßes Gefühl, wie wenn man eine Madonna von Raphael anschaute."

Le Bracelet Maure.

QUATRE ou cinq personnes se trouvaient un jour réunies autour de la cheminée d'un petit salon: il n'y avait point là d'hommes, c'était une causerie de femmes; la conversation cependant était fort animée et on ne s'ennuyait point. Il s'agissait de littérature, de romans, veux-je dire.

On s'extasiait sur la vérité de telle ou telle situation, sur le mérite de telle ou telle scène.

— J'avoue, dit l'une de nos causeuses, que je n'ai reconnu dans aucun roman la vérité dont vous parlez. Elle me rappelle justement l'effet que j'éprouvai la première fois qu'on me mena à l'Opéra. Le théâtre représentait un paysage agreste, et tout le monde criait à l'illusion, tandis que moi, arrivant de la campagne, je voyais parfaitement le bois, la toile, la peinture, les quinquets, les acteurs plâtrés, les actrices fanées, et je n'éprouvais nulle admiration. C'est que là j'étais la seule qui eût la nature réelle pour point de comparaison; les autres ne remontaient qu'à des imitations antérieures.

Si c'est ainsi que vous l'entendez, dit une autre, il n'y a plus d'art possible. J'avoue seulement, quant à moi, qu'il me paraît toujours plus beau ou plus laid que la réalité; mais c'est, je pense, qu'il réunit sur un point donné des traits qui nous frappent moins dans la nature, parce qu'ils y sont disséminés. Ne conviendrez-vous pas que dans plusieurs des ouvrages dont nous parlions, la passion ne soit peinte d'une manière vraie et profonde?

— Eh! qui vous parle de la vérité de passion? J'entends son action sur les événements. Jamais je n'ai vu, dans la réalité, les circonstances s'enchaîner de cette manière particulière aux livres, qui m'avertit, comme le fil des marionnettes, qu'il y a, là derrière, une main humaine qui les fait mouvoir. Sous ce rapport, le roman le mieux fait ne me paraît pas plus naturel que Peau-d'Ane ou Cendrillon.

— Voilà qui est singulier! dit une troisième: j'ai toujours pensé comme vous que la vérité était beaucoup trop dédaignée par les romanciers, mais c'est parce qu'auprès d'elle, leurs inventions les plus merveilleuses me semblent pauvres ou rebattues. Cela est si vrai, que je suis sûre que chacune de nous pourrait trouver, dans quelque partie de sa vie, la donnée d'un roman, sinon meilleur, du moins plus original, plus romanesque même que la plupart de ceux que nous lisons.

Cette idée fut accueillie avec empressement. Celle qui l'avait eue la mit la première à exécution, et conta avec grace et vivacité plusieurs anecdotes où elle avait figuré comme acteur ou comme témoin, et qui auraient pu fournir le texte de plus d'un livre à succès. Elle fut imitée par les autres, et, à l'exception d'une seule, toutes ces femmes trouvèrent dans leurs souvenirs matière à récit. Rien n'y manquait, épique, dramatique, fantastique même; il y avait là pour tous les goûts.

— Mais vous, demanda-t-on enfin à celle qui n'avait encore rien dit, n'avez-vous donc pas à votre tour quelque chose à nous conter?

— Non, vraiment. J'aurais beau chercher, je ne trouverais pas dans toute ma vie un seul événement qui valût la peine d'être répété.

— Il faut vous en féliciter, car c'est une preuve que votre vie a été paisible. On pourrait dire des individus ce qu'on a dit des peuples: Heureux ceux dont l'histoire est ennuyeuse!

— Ce n'est point précisément cela. Il n'est aucune vie qui n'ait sa part de biens et de maux, et je ne puis dire que la mienne en soit exempte. Mais mes chagrins ont été si positifs, mes bonheurs si bourgeois, qu'il n'y a pas moyen de les habiller d'une manière un peu pittoresque, pour moi surtout, qui ai le malheur de ne voir dans un fait que ce qu'il y a, et ne sais en dire que l'émotion qu'il me cause, ou les pensées qu'il m'inspire.

— On croirait que vous nous accusez d'erreur ou d'exagération.

— Ne vous fâchez point, si je crois que les faits signifient peu de chose en eux-mêmes et que le romanesque ou la poésie se trouve dans les acteurs ou dans les témoins, la plupart du temps à leur insçu. Ils mêlent involontairement ce qui est d'eux et ce qui est hors d'eux: ainsi, je pense, sont nés les romans. D'abord ils ont cherché à reproduire la vie réelle; puis bientôt ils sont devenus si nombreux qu'ils ont formé un monde à eux, et qu'aujourd'hui, je crois, c'est la vie qui copie le roman.

— Ainsi, vous croyez qu'une vie romanesque tient à une imagination romanesque?

— En grande partie, du moins. Je suis portée

autant que pas une de vous à aimer le surprenant, l'extraordinaire, le merveilleux; et je n'ai jamais pu parvenir à le rencontrer. Je ne sais quelle voix sèche, impitoyable, gourmande incessamment ma pauvre imagination et ne lui permet pas de me tromper; c'est au point, que les émotions les plus réelles ne peuvent me causer même un moment d'illusion. Ainsi, je suis naturellement peureuse; il n'y a pas de conte de vieille qui ne me donne le frisson; la nuit j'ai été souvent saisie par des accès d'une terreur sans nom. Eh bien! malgré les palpitations qui m'étouffaient, le bourdonnement confus qui remplissait mes oreilles, la sueur froide qui couvrait mon front, jamais je n'ai pu rien voir de surnaturel ou d'effrayant. Je me rappelais parfaitement que dans ce coin, où je n'osais regarder, j'avais suspendu, la veille, ma robe ou mon manteau; je savais toujours quel était l'objet dont ma veilleuse projetait l'ombre au plafond; je reconnaissais dans ces bruits qui me faisaient tressaillir, l'eau qui tombait des gouttières, ou la boiserie qui craquait. Enfin, si par hasard je passais la nuit dans un cimetière, je pourrais bien y mourir de peur, sans même avoir, de fortune, la plus petite apparition. Que voulez-vous donc qu'on fasse de la vérité quand on est ainsi bâtie?

— C'est-à-dire que vous vous vantez de n'avoir point d'imagination?

— Je ne me vante pas; je serais plutôt tentée de me plaindre au contraire, si le bon Dieu, qui n'avantage pas également tous ses enfants, mais qui n'en déshérite aucun, ne m'avait accordé un dédommagement.

— Qu'est-ce donc? s'écria-t-on.

— Si je vous le dis, vous allez vous moquer de moi.

— Eh! non, n'ayez pas peur.

— Eh bien! s'il faut l'avouer, ces deux éléments qui s'entrelacent dans les autres vies, sont dédoublés dans la mienne, ou plutôt j'en ai une seconde.

— Une seconde vie!

— Oui! vraiment, et bien plus amusante que celle-ci. Mon imagination, lasse d'être régentée par sa pédante compagne, s'est réfugiée sur un terrain si mobile, que l'autre ne peut l'y suivre, car elle ne trouverait pas un point solide pour y appuyer sa règle et son compas. Aussi *la folle du logis* s'en donne là à cœur-joie, et prend ses ébats, sans danger pour elle ou pour moi.

— Dans cette vie qu'elle m'a faite, j'ai subi la pauvreté jusqu'à la servitude et à l'aumône. J'ai remonté tous les degrés de l'aisance et de la richesse. — J'ai découvert des trésors. — J'ai voyagé dans des pays merveilleux. — J'ai pris part à des conspirations. — J'ai été reine. — J'ai été accusée d'un crime. — Je me suis vue traduite en cour d'assises. — J'ai même possédé des secrets surnaturels, qui alors me paraissaient la chose du monde la plus vraisemblable.

Et ces événements laissent dans ma mémoire un souvenir si vif, une image si colorée, des détails si précis, que je pourrais douter de leur réalité. Je me souviens des lieux que j'ai parcourus, des appartements que j'ai habités. Je pourrais vous décrire avec la plus minutieuse exactitude l'architecture, la distribution, jusqu'à l'ameublement des palais dont je fus propriétaire, car tout cela je l'ai vu; et ce qui cause cette vérité d'émotion, c'est qu'au milieu des circonstances les plus bizarres, je me sens toujours agir telle que je me connais, telle que vous me connaissez toutes, avec mes opinions, mes sentiments, mes qualités, mes défauts mêmes, que je retrouve là, comme le somnambule prévoit dans son sommeil l'obstacle qu'il a coutume de rencontrer éveillé. Représentez-vous un peu ce que c'est qu'un monde où tout est possible, où la pensée rapide peut étendre son vol, sans traîner après elle la longue et lourde chaîne de la parole ou de l'écriture, plus pesante encore! Imaginez un poème, un drame plutôt, qui vous secoue de la triple émotion d'auteur, d'acteur, de spectateur, et jugez s'il y a là de quoi se recréer! Aussi, quand ce monde-ci m'ennuie, ce qui m'arrive souvent, je passe dans l'autre, comme je passerais de mon salon dans ma chambre à coucher, ou plutôt comme on passe de la rue au théâtre.

— Eh bien! cette fois vous êtes sommée de nous laisser entrer avec vous, et de nous donner une représentation.

— Que me demandez-vous là? Si j'expose une fois mon spectacle à la clarté du jour, tout mon plaisir sera détruit. Mes palais ne seront plus que des guenilles peintes, mon or et mes pierreries que des oripeaux!..... N'importe! vous le voulez, j'y consens; et puisque j'ai parlé de pierreries, je vais vous dire à ce sujet un de mes rêves éveillés. A défaut d'autre intérêt, il vous paraîtra peut-être curieux de voir comment telle circonstance qui ne fournit à ma vie réelle qu'une pensée ou une réflexion dont je prends note, déroule dans ma vie fantastique une série d'événements qui s'enchaînent soudain l'un à l'autre, selon la plus rigoureuse de toutes les logiques: la logique des fous.

Ici on fit un silence que ne méritait pas ce qui va suivre, et la narratrice reprenant la parole avec un peu d'embarras: — Peu de personnes aujourd'hui, dit-elle, aiment les pierres précieuses.

— Comment!... Mais si; tout le monde; au contraire, cria-t-on tout d'une voix.

— Oui, comme bijoux; mais ce n'est pas là ce que je veux dire. Les minéralogistes s'en occupent aussi comme science, ce n'est point cela non plus; j'entends cet amour d'amateur qui chez nous s'applique aux productions des arts, aux statues, aux tableaux, aux livres, aux estampes, et qui leur donne une valeur en quelque sorte arbitraire, suivant les idées du possesseur. Vous savez qu'un amateur est un être à part qui a son type dans la famille humaine; on pourrait le classer par genre et par espèce; il y a l'amateur proprement dit, celui qui apprécie une chose comme belle, puis celui qui l'estime comme rare, puis celui qui ne l'envisage que comme partie d'un tout, comme complément d'une série quelconque.

Eh bien! dans l'Orient, chez les peuples musulmans surtout, à qui les arts du dessin sont interdits, toutes ces variétés du genre amateur ont dû se réfugier parmi les amateurs de pierreries. La faste asiatique qui recherche les choses coûteuses; la facilité de se procurer ces belles productions de la nature, là où elles sont dans toute leur beauté; les vertus cabalistiques qui leur étaient attribuées, tout concourait à porter cette passion au plus haut point.

(Suite.)

Notice sur André Chénier.

(Fin.)

Il parut au tribunal sans daigner parler ni se défendre. Déclaré *ennemi du peuple*, convaincu d'avoir écrit *contre la liberté* et défendu la tyrannie, il fut encore chargé de l'étrange délit d'avoir *conspiré* pour s'évader. Ce jugement fut rendu pour être exécuté le 7 thermidor (25 juillet 1794); c'est-à-dire l'avant-veille de ce jour qui eût brisé ses fers, et qui délivra toute la France.

MM. de Frudaine demandèrent la faveur de périr avec lui, mais on les avait réservés à l'exécution du lendemain (du lendemain, 8 thermidor!); les bourreaux s'applaudissaient alors quand la victime pouvait reconnaître le sang de ses amis à la place où ils allaient répandre le sien.

Chénier monta à huit heures du matin sur la charrette des criminels. Dans ces instans où l'amitié n'est jamais plus vivement reclamée, où l'on sent le besoin d'épancher ce cœur qui va cesser de battre, le malheureux jeune homme ne pouvait ni rien recueillir ni rien exprimer des affections qu'il laissait après lui. Peut-être il regardait avec un désespoir stérile ses pâles compagnons de mort: pas un qu'il connût! A peine savait-il, dans les trente-huit victimes qui l'accompagnaient, les noms de MM. de Montalembert, Créqui de Montmorency, celui du baron de Trenck, et de ce généreux Loiserolles, qui s'empressait de mourir pour sauver un fils à sa place. Mais aucun d'eux n'était dans le secret de son ame; cet esprit qui entendit sa pensée, ce cœur parent du sien, comme a dit le poète, Chénier l'appelait peut-être et frémissait de son vœu... quand tout à coup s'ouvrent les portes d'un cachot fermé depuis six mois, et l'on place à ses côtés sur le premier banc du char fatal, son ami, son émule, le peintre des Mois, le brillant, l'infortuné Roucher.

Que de regrets ils exprimèrent l'un sur l'autre! „Vous, disait Chénier, le plus irréprochable de nos citoyens, un père, un époux adoré, c'est vous qu'on sacrifie! — Vous, répliquait Roucher, vous, vertueux jeune homme, on vous mène à la mort, brillant de génie et d'espérance! — Je n'ai

rien fait pour la postérité, répondit Chénier; puis, en se frappant le front, on l'entendit ajouter: *Pourtant j'avais quelque chose là!* C'était la Muse, dit l'auteur de René et d'Atala, qui lui révélait son talent au moment de la mort. Il est remarquable que la France perdit sur la fin du dernier siècle trois beaux talens à leur aurore: Malfilâtre, Gilbert et André Chénier. Les deux premiers ont péri de misère, le troisième sur un échafaud.

Cependant le char s'avançait. Et à travers les flots de ce peuple, que son malheur rendait farouche, leurs yeux rencontrèrent ceux d'un ami qui accompagna toute leur marche funèbre, comme pour leur rendre un dernier devoir; et qui raconta souvent au malheureux père, qui ne survécut que dix mois à la perte de son fils, les tristes détails de leur fin.

Ils parlèrent de poésie à leurs derniers momens. Pour eux, après l'amitié, c'était la plus belle chose de la terre. Racine fut l'objet de leur entretien et de leur dernière admiration. Ils voulurent réciter ses vers, pour étouffer peut-être les clameurs de cette foule qui insultait à leur courage et à leur innocence. Quel fut le morceau qu'ils choisirent? Quand je fis cette question à un homme dont l'âge et les malheurs commencent à glacer la mémoire, il hésita à me répondre. Il me promit de rechercher ce souvenir, de s'informer près de quelques personnes à qui, autrefois, il avait pu le raconter. Je demeurai dans une pénible attente jusqu'à ce qu'on me dit, après quelques jours, et avec l'accent d'une sorte d'indifférence, qui était bien loin de moi: C'était la première scène d'Andromaque.

Ainsi, tour à tour, ils récitèrent le dialogue qui expose cette noble tragédie. Chénier, que cette idée avait frappé le premier, commença; et peut-être un dernier sourire effleura ses lèvres, lorsqu'il prononça ces beaux vers:

> Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
> Ma fortune va prendre une face nouvelle;
> Et déjà son courroux semble s'être adouci,
> Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici.

Ces sentimens étaient dans son cœur; l'époque où il succomba les explique. Pouvait-il regretter l'avenir? Il avait désespéré, en France, de la cause de la vertu et de la liberté.

Ainsi périt ce jeune cygne, étouffé par la main sanglante des révolutions. Heureux de n'avoir élevé de culte qu'à la vérité, à la patrie et aux Muses, on dit qu'en marchant au supplice, il s'applaudissait de son sort: je le crois. Il est si beau de mourir jeune! Il est si beau d'offrir à ses ennemis une victime sans tache, et de rendre au Dieu qui nous juge une vie encore pleine d'illusions!

L'aveugle. *)

„Dieu dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute:
„O Smiuthée-Apollon, je périrai sans doute,
„Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant."

C'est ainsi qu'achevait l'aveugle en soupirant,
Et près des bois marchait, faible, et sur une pierre
S'asseyait. Trois pasteurs, enfans de cette terre,
Le suivaient, accourus aux abois turbulens
Des Molosses, gardiens de leurs troupeaux bêlans.
Ils avaient, retenant leur fureur indiscrète,
Protégé du vieillard la faiblesse inquiète;
Ils l'écoutaient de loin; et s'approchant de lui:
„Quel est ce vieillard blanc, aveugle et sans appui?
„Serait-ce un habitant de l'empire céleste?
„Ses traits sont grands et fiers; de sa ceinture agreste
„Pend une lyre informe, et les sons de sa voix
„Émeuvent l'air et l'onde, et le ciel et les bois."

Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, espère,
Se trouble, et tend déjà les mains à la prière.
„Ne crains point, disent ils, malheureux étranger:
„Si plutôt sous un corps terrestre et passager
„Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce,
„Tant une grâce auguste ennoblit ta vieillesse!
„Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné,
„Les humains près de qui les flots t'ont amené,
„Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures.

*) Œuvres d'André et de M. J. Chénier. 1823.

„Les Destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures.
„Ta voix noble et touchante est un bienfait des dieux;
„Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux.

„— Enfans, car votre voix est enfantine et tendre,
„Vos discours sont prudens, plus qu'on n'eût dû l'attendre;
„Mais, toujours soupçonneux, l'indigent étranger
„Croit qu'on rit de ses maux et qu'on veut l'outrager.
„Ne me comparez point à la troupe immortelle:
„Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle,
„Voyez: est-ce le front d'un habitant des cieux?
„Je ne suis qu'un mortel, un des plus malheureux!
„Si vous en savez un, pauvre, errant, misérable,
„C'est à celui-là seul que je suis comparable;
„Et pourtant je n'ai point, comme fit Thomyris,
„Des chansons à Phébus voulu ravir le prix;
„Ni, livré comme Oedipe à la noire Euménide,
„Sur moi-même puni l'inceste parricide;
„Mais les dieux tout puissans gardaient à mon déclin
„Les ténèbres, l'exil, l'indigence et la faim.

„Prends; et puisse bientôt changer ta destinée!“
Disent-ils. Et tirant ce que, pour leur journée,
Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisans,
Ils versent à l'envi, sur ses genoux pesans,
Le pain de pur froment, les olives huileuses,
Le fromage et l'amande, et les figues mielleuses,
Et du pain à son chien entre ses pieds gissant,
Tout hors d'haleine encore, humide et languissant;
Qui, malgré les rameurs, se lançant à la nage,
L'avait loin du vaisseau rejoint sur le rivage.

„Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer.
„Je vous salue, enfans venus de Jupiter.
„Heureux sont les parens qui tels vous firent naître!
„Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître;
„Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois.
„Vos visages sont doux, car douce est votre voix.
„Qu'aimable est la vertu que la grâce environne!
„Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone,
„Alors qu'ayant des yeux je traversai les flots;
„Car jadis, abordant à la sainte Délos,
„Je vis près d'Apollon, à son autel de pierre,
„Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.
„Vous croîtrez, comme lui, grands, féconds, révérés,
„Puisque les malheureux sont par vous honorés.
„Le plus âgé de vous aura vu treize années:
„A peine, mes enfans, vos mères étaient nées,
„Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,
„Toi, le plus grand de tous; je me confie à toi.
„Prends soin du vieil aveugle. — O sage magnanime!
„Comment, et d'où viens-tu? car l'onde maritime
„Mugit de toutes parts sur nos bords orageux.

„— Des marchands de Cymé m'avaient pris avec eux.
„J'allais voir, m'éloignant des rives de Carie,
„Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie,
„Et des dieux moins jaloux, et de moins tristes jours;
„Car jusques à la mort nous espérons toujours.
„Mais pauvre, et n'ayant rien pour payer mon passage,
„Ils m'ont, je ne sais où, jeté sur le rivage.

„— Harmonieux vieillard, tu n'as donc point chanté?
„Quelques sons de ta voix auraient tout acheté.

„— Enfans, du rossignol la voix pure et légère
„N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire,
„Et les riches grossiers, avares, insolens,
„N'ont pas une ame ouverte à la douceur des chants.
„Guidé par ce bâton, sur l'arène glissante,
„Seul, en silence, au bord de l'onde mugissante,
„J'allais, et j'écoutais le bêlement lointain
„De troupeaux agitant leurs sonnettes d'airain.
„Puis j'ai pris cette lyre, et les cordes mobiles
„Ont encor résonné sous mes vieux doigts débiles.
„Je voulais des grands dieux implorer la bonté,
„Et surtout Jupiter, dieu d'hospitalité:
„Lorsque d'énormes chiens, à la voix formidable,
„Sont venus m'assaillir; et j'étais misérable,

„Si vous (car c'était vous) avant qu'ils m'eussent pris
„N'eussiez armé pour moi les pierres et les cris.
„— Mon père, il est donc vrai: tout est devenu pire?
„Car jadis, aux accens d'une éloquente lyre,
„Les tigres et les loups, vaincus, humiliés,
„D'un chanteur comme toi vinrent baiser les pieds.

„— Les barbares! J'étais assis près de la poupe.
„Aveugle vagabond, dit l'insolente troupe,
„Chante: si ton esprit n'est point comme tes yeux,
„Amuse notre ennui; tu rendras grâce aux dieux.
„J'ai fait taire mon cœur qui voulait les confondre;
„Ma bouche ne s'est point ouverte à leur répondre.
„Ils n'ont pas entendu ma voix, et sous ma main
„J'ai retenu le dieu courroucé dans mon sein.
„Cymé, puisque tes fils dédaignent Mnémosyne,
„Puisqu'ils ont fait outrage à la muse divine,
„Que leur vie et leur mort s'éteigne dans l'oubli:
„Que ton nom dans la nuit demeure enseveli!

„— Viens, suis-nous à la ville; elle est toute voisine,
„Et chérit les amis de la muse divine.
„Un siége aux clous d'argent et place à nos festins;
„Et là les mets choisis, le miel et les bons vins,
„Sous la colonne où pend une lyre d'ivoire,
„Te feront de tes maux oublier la mémoire.
„Et si, dans le chemin, rhapsode ingénieux,
„Tu veux nous accorder tes chants dignes des cieux,
„Nous dirons qu'Apollon, pour charmer les oreilles,
„T'a lui-même dicté de si douces merveilles.

„— Oui, je le veux; marchons. Mais où m'entraînez vous?
„Enfans du vieil aveugle, en quel lieu sommes-nous?
„— Sicos est l'île heureuse où nous vivons, mon père.
„— Salut, belle Sicos, deux fois hospitalière!
„Car sur ses bords heureux je suis déjà venu;
„Amis, je la connais. Vos pères m'ont connu:
„Ils croissaient comme vous; mes yeux s'ouvraient encore
„Au soleil, au printemps, aux roses de l'aurore,
„J'étais jeune et vaillant. Aux danses des guerriers,
„A la course, aux combats, j'ai paru des premiers.
„J'ai vu Corinthe, Argos, et Crète et les cent villes,
„Et du fleuve Égyptus les rivages fertiles;
„Mais la terre et la mer, et l'âge et les malheurs,
„Ont épuisé ce corps fatigué de douleurs.
„La voix me reste. Ainsi la cigale innocente,
„Sur un arbuste assise, et se console et chante.
„Commençons par les dieux: Souverain Jupiter;
„Soleil, qui vois, entends, connais tout; et toi, mer,
„Fleuves, terre, et noirs dieux des vengeances trop lentes,
„Salut! Venez à moi de l'Olympe habitantes,
„Muses; vous savez tout, vous déesses; et nous,
„Mortels, ne savons rien qui ne vienne de vous."

(Fin.)

Énigme.

Par la vertu de ma baguette
Je rassemble chez moi les vivans et les morts,
Et je note par étiquette
Leurs noms ainsi que leurs trésors.
Là, par l'orgueil des rangs chaque place est fixée;
Ils ne sont pas égaux; je ne puis le nier;
Les grands sont au rez de chaussée,
Tandis que les petits logent dans le grenier.
Parlerai-je de leur parure?
Les uns brillent par la dorure,
D'autres d'un pauvre habit sont à peine couverts.
Malgré leurs vêtemens divers,
Mes hôtes vivent tous en bonne intelligence;
Et dans leur compagnie il règne un tel silence,
Qu'on entendrait mouche voler.
A ce sage statut, aucun d'eux ne déroge;
Et même alors qu'on l'interroge,
Chacun répond sans vous parler.

Mot de l'énigme insérée dans le N^ro^ 7:

PIPE.

Geschichtlicher Ueberblick der Entwickelung der französischen Nationalliteratur.

(Fortsetzung.)

Diesem Mangel wurde endlich hauptsächlich durch die Akademie abgeholfen, die vom Anbeginn ihrer Gründung an sich bemühte, logische und grammatische Correctheit des Styls durch feste Gesetze heranzubilden. Die Franzosen verdanken in dieser Hinsicht das Meiste in jener Zeit besonders den Bestrebungen Voiture's, Balzac's, Vaugelas, Pascal's und Arnauld's u. A. m., von denen die beiden Ersteren zwar noch rhetorisch künstelten, doch aber den Andern vorarbeiteten, die sich um desto gediegener und klarer zeigen konnten. Das Zeitalter Ludwigs XIV. war auch von entschiedenem günstigen Einfluß für die Prosa, und in allen Gattungen derselben wurde Bedeutendes geleistet, vorzüglich aber im Roman, in beiden Classen der Beredsamkeit, in der Geschichte und in der didaktischen Darstellung; die Schriften Bossuet's, Bruyères, Bayle's, Fenelon's, Hamilton's, Racine's u. s. w. waren von solcher Gediegenheit, daß sie als Muster galten und selbst heutigen Tages noch als solche anerkannt werden; die correcte Einfachheit, welche sich in ihnen offenbart, ward als die höchste Aufgabe des edlen Styles betrachtet und befolgt, und die Bestrebungen Fontenelle's, La Motte's u. A., eine künstliche Geziertheit einzuführen, fanden nur sehr wenige Anhänger, so daß ihr Einfluß bald wieder aufhörte. — Auf der von jenen Männern eingeschlagenen Bahn ward rüstig fortgeschritten; und als in der letzteren Hälfte des achtzehnten Jahrhunderts die Encyclopädisten begannen, die Denkweise des Volkes zu leiten, übten sie auch was die Darstellung betraf, eine entschiedene Herrschaft aus, und stellten Einfachheit, Klarheit und Präcision mit strengem Unterschiede der Stylarten, vorzüglich des prosaischen vom poetischen, als einzig richtige Norm auf. Voltaire, Rousseau, Diderot, Buffon u. A. haben in dieser Hinsicht herrliche Denkmäler ihres Strebens hinterlassen, und von solchen Lehrern unterwiesen, ist der prosaische Styl der Franzosen, trotz der vielfachen Stürme, die Frankreich erschütterten, zur höchsten Ausbildung gelangt. Nur in der neusten Zeit, wo die Romantiker in so scharfe Opposition zu den Classikern traten, hat die Sucht nach Originalität sie vielfach zur Uebertreibung verleitet, besonders im Roman, wobei noch obendrein die historische Gattung desselben zu schädlicher Nachahmung der mittelalterlichen Redeweise und zu Wiederbelebung manches unnützen veralteten Wortes nachtheilig einwirkte; doch ist diese Störung nur hier eingetreten, dagegen hat auf anderer Seite, vorzüglich die politische Rhetorik und die geschichtliche und wissenschaftliche Darstellung durch die politischen Verhältnisse ungemein gewonnen. Nur was die speculative Philosophie und die für dieselbe erforderliche Schreibart betrifft, sind die Franzosen noch sehr zurück; doch liegen hier innere Ursachen und vorzüglich die ganze nationale Richtung derselben zu Grunde. Wir schließen dieser allgemeinen Uebersicht nur eine kurze Schilderung dessen, was in den einzelnen Zweigen der prosaischen Schreibart in Frankreich geleistet wurde, an. — In der geistlichen Beredsamkeit spricht sich jener hervorstechende Charakter der Eleganz und Correctheit seit Ludwig XIV. ebenfalls aus; doch neigte man sich hier rhetorischem Prunke mehr als in allen andren Gattungen zu, und es konnte daher nur so lange Vorzügliches gebracht werden, als wahre Begeisterung vorherrschte und durch jene Bestrebungen unterstützt wurde, so daß diese nicht müßig erschienen. Gegen die letzte Hälfte des achtzehnten Jahrhunderts verschwand dieselbe jedoch, anfangs durch die Revolution erstickt, später unter Napoleon nicht gepflegt, seit der Restauration durch den Thron und den Obscurantismus verdrängt, und endlich nach den Tagen der Julirevolution im Allgemeinen als überflüssig betrachtet, da es dem ganzen Volke an tiefer, positiver Religiosität gebricht; dessen ungeachtet haben die Franzosen eine Reihe höchst ausgezeichneter Kanzelredner aufzuweisen, deren Namen hier nach der Zeit ihres Wirkens folgen mögen: Jean de Lingendes († 1660), Timoléon Cheminais († 1689), J. B. Bossuet († 1704), E. Flechier († 1710),

Fénélon († 1715), Ch. de la Rue († 1725), J. Saurin (protestantischer Prediger im Haag, († 1730), J. B. Massillon († 1742, unbedingt der größte französische Kanzelredner), J. B. C. M. de Beauvais († 1789), J. Siffrein Maury († 1817, ein vorzüglicher Theoretiker) u. A. m. — Die gerichtliche Beredsamkeit ward zwar schon lange, vorzüglich von Parlamentsanwalten ausgeübt, doch hatte Niemand das Bedürfniß gefühlt, ihr durch innere Vortrefflichkeit äußeren Glanz zu verleihen, bis gegen die Mitte des siebenzehnten Jahrhunderts mit Andren hauptsächlich Antoine Le Maistre († 1658) ihren hohen Beruf erkannte und diesen auch durch die Eleganz und Correctheit der äußeren Darstellung auszuschmücken suchte. Seine Bestrebungen fanden augenblicklich großen Beifall, und ihm folgten nach einander viele ausgezeichnete Redner, wie z. B. Olivier Patru († 1693), bedeutend durch seine Correctheit, Paul Pellisson († 1693), ehrenwerth durch Freimüthigkeit und Würde, Denis Talau († 1698), Lamoignon († 1709), Terrasson († 1734), Cochin († 1747), d'Aguesseau († 1751), wohl der Meister unter Allen, Linguet († 1794 durch die Guillotine), Gerbiers († 1788), und in neuster Zeit: Odilon Barrot, Dupin, Hennequin u. A. m. — Der Tadel, der vorzüglich jetzt die gerichtliche Beredsamkeit der Franzosen trotz ihrer großen Vorzüge trifft, beruhet hauptsächlich darauf, daß zu viel auf oratorischen Schmuck gegeben wird. — Die politische Beredsamkeit erhielt ihre erste wahre Bildung während der Revolution, wo der Patriotismus der meisten Redner ihr einen außerordentlichen Schwung verlieh; sie hat sich seit dieser Zeit gewissermaßen selbstständig erzogen, vorzüglich durch die politische Umgestaltung der Restauration, und erhält sich so seit der Julirevolution; doch sind die Franzosen immer noch gegen die Engländer nur als Schüler zu betrachten. Als Sterne erster Größe treten Mirabeau († 1791), Barnave († 1793), Vergniaud († 1793), und in neuster Zeit Foy, Benjamin Constant, Royer Collard u. A. hervor. — Die panegyrische Beredsamkeit ward vorzüglich in der Akademie durch den Umstand gepflegt, daß den Abgeschiedenen Lobreden gehalten werden müssen; als Redner dieser Gattung glänzten Fontenelle, d'Alembert, Thomas, Guibert, Bailly, la Harpe, Chamfort und in unseren Tagen der große Naturforscher Cuvier u. A. — Für den Briefstyl zeigten die Franzosen bei ihrer Lebhaftigkeit, ihrer conventionellen Bildung und ihrem Talente für die Conversation schon früh die entschiedensten Anlagen, auch mochte ihre Literatur in dieser Hinsicht wohl die reichste, so wie sie selbst darin die Lehrer aller andern Nationen, sogar der Italiener sein; doch zeigen sich eigentliche Muster für die Briefe erst seit Voiture. Besonders hervorzuheben sind hier Balzac († 1654), Pascal (für den didaktischen Brief), Boursault, J. Racine, Fontenelle, Rousseau, Voltaire, Démoustiers, und vor Allen die Frauen von Sevigné, Maintenon, Staal (de Launai, Comtesse de Staal, geb. 1693, † 1750) u. A. m. — Eben so sind die Franzosen Meister in der prosaischen didaktischen Schilderung, wo sie die feinste Eleganz mit dem ihnen angeborenen glücklichen Takte verbinden und zugleich eine äußerst scharfe Beobachtungsgabe zeigen; diese Gabe hat sich seit dem Zeitalter Ludwigs XIV. und selbst schon seit früherer Zeit unausgesetzt bewährt, und die Schriften La Bruyère's († 1699), Duclos († 1772), Toussaint's († 1772), Diderot's, Thomas's, Mercier's, Volney's, Jouy's u. A. werden überall als gültige Vorbilder anerkannt werden. — Dieses Talent der Auffassung und Beobachtung, verbunden mit der ihnen eigenthümlichen Neigung zum Spott und dem ihnen angeborenen Witze, bewährte sich noch mehr in der prosaischen Satyre, die aber fast durchgängig eine ernste und späterhin besonders politische Richtung annahm. — Als Vater derselben ist der geniale Fr. Rabelais (geb. um 1483, † 1553) zu betrachten; ihm schlossen sich nach einander mit entschiedenem Glücke an: Le Roy, Scarron, Hyacinthe Cordemoy (geb. 1684, † 1746, der boshafteste Feind pedantischer Philologen), de Rouy († 1811) und in der dialogisirten Satyre in der neuesten Zeit vorzüglich Merrimee und der Verfasser der unter dem Namen der Vicomtesse von Chamilly erschienenen Scènes contemporaines (Lewe-Veimars). — Einer der bedeutendsten und ausgedehntesten Zweige der französischen prosaischen Literatur war von jeher der Roman und die demselben verwandte Erzählung, so daß ihre Wichtigkeit es nöthig macht, ausführlicher dabei zu verweilen. Die erste Gestaltung desselben in poetischer Form ist bereits in dem Artikel: Französische Poesie geschildert worden. Der große

Reichthum dieſer gereimten Epopöen ward gegen das 15. Jahrhundert vorzüglich zu Volksbüchern benutzt und in Proſa übertragen; ihm ſchloß ſich vor Allem der Kreis der Amadiſſe an, von denen der Amadis de Gaule ſich ſehr lange als der Liebling erhielt und mehrere Male in moderniſirtem Gewande wieder erſchien. Gegen das Ende des 16. Jahrhunderts trat Honoré d'Urfé (geb. 1567, † 1623) mit ſeinem Schäferroman L'Aſtrée auf und erregte anfangs durch ſeine ganz neue Manier lebhafte Theilnahme, da er beſonders dem Geſchmacke der höheren Stände ſeiner Zeit zuſagte; romantiſche Sentimentalität und metaphyſiſche Betrachtung der Liebe, in rhetoriſchen Prunk gekleidet, bildet den Hauptcharakter dieſes Werkes, in welchem der Verfaſſer uns von ſeinen eigenen und den Herzensſchickſalen ſeiner Freunde in allegoriſchem Gewande unterhält. — Der Mangel an Natürlichkeit der Empfindungen iſt wohl hauptſächlich als Urſache der kurzen Dauer ſeiner Wirkung anzunehmen, zumal da die Menge ſich mit größerem Intereſſe dem um dieſelbe Zeit Mode werdenden politiſchen Romane zuneigte. Hier hatte Barclay mit ſeiner lateiniſch geſchriebenen Argenis den Ton angegeben und fand bald Nachfolger, vorzüglich als man das hiſtoriſche Genre damit verband, und ſowohl einzelne hiſtoriſche Novellen, von denen die des St. Réal († 1692) die bedeutendſten, als auch größere hiſtoriſche Romane lieferte. — Das meiſte Glück in dieſer Gattung machten Calprénède († 1663), die Frau von Lafayette († 1693), deren wirklich vortreffliche Arbeiten unter Segrais's Namen erſchienen und noch jetzt mit großem Intereſſe geleſen werden, und das Fräulein von Scudéry († 1701), welche lange durch ihre bändereichen, mit übertriebenem rhetoriſchen Glanze geſchmückten Leiſtungen, unter denen la Clélie, le Cyrus, die gefeiertſten, den Vorrang zu behaupten wußte. Die vorzüglichſten hiſtoriſchen Romane brachten jedoch etwas ſpäter Claudine Guérin de Tencin († 1749) und Marguérite de Luſſan († 1758). Ueberhaupt hatten ſich hauptſächlich Damen dieſes Theils der ſchönen Literatur bemächtigt, und neben den bereits angeführten zeichneten ſich noch theils früher, theils gleichzeitig mit den zuletzt erwähnten Mad. Bernard († 1712), die Gräfin Murat († 1716), Frau de Caumont de la Force († 1724) u. A. m. aus; doch war man überhaupt nicht im Klaren, worauf es in der ganzen Gattung eigentlich ankomme; und ſo entſtand eine Miſchung von Geſchichte, Romantik, Sentimentalität, Hofintriguen und tauſend anderen heterogenen Gegenſtänden, die dann, mit mehr oder weniger Kunſt zuſammengeſchmolzen und verarbeitet, einen Roman nach damaligen Modeerforderniſſen bilden ſollten. — Weit glücklicher war man um dieſe Periode im komiſchen Roman, der von Anfang an in talentvolle Hände gerieth und überhaupt nicht der Art war, daß ſich Damen und Ungeſchickte ſeiner ſo leicht hätten bemächtigen können. Nach ſpaniſchen Vorbildern ſchrieb Scarron ſeinen Roman comique, der ſich mehr durch kecke Situationen und Nettigkeit des Styls, als durch eigene wahre komiſche Originalität auszeichnet. Ihm folgte Le Sage auf dieſer Bahn mit entſchiedenem Erfolge; er war ebenfalls ein Nachahmer, aber er erreichte vollkommen ſeine ſpaniſchen Muſter, ja, er übertraf ſie ſogar in manchen Punkten. Allgemeinen Beifall fand beſonders ſein Gil Blas de Santillana, der ſich vorzüglich durch komiſche Kraft und Leichtigkeit, pſychologiſche Wahrheit und Eleganz des Styls auszeichnete, ſo daß er in faſt alle europäiſche Sprachen übertragen wurde und fortwährend gern geleſen wird. — In dieſelbe Zeit (die zweite Hälfte des Jahrhunderts Ludwigs XIV.) fällt auch die Vorliebe für die Feenmährchen, für welche die Neigung ſich bereits in den Ritterromanen und den Contes und Fabliaux der Trouvéres lebhaft ausgeſprochen hatte. Wer zuerſt dieſelbe proſaiſch behandelt und in eigenen Sammlungen herausgegeben, läßt ſich nicht gehörig ermitteln. Perrault der Jüngere trat mit den Mährchen der Mutter Gans im Jahre 1697 auf, ihm folgte die Gräfin d'Aunoy († 1705), dann erſchien der Orientaliſt Galland im Jahre 1704 mit ſeiner Ueberſetzung von tauſend und einer Nacht, die ſich mit faſt unglaublichem Glücke verbreitete und die Neigung für dieſe Gattung allgemein machte, und nun ſchloſſen ſich mit mehr oder weniger Erfolg Petit de la Croix, ſelbſt Fénélon in dieſen Beſtrebungen an. Der genialſte franzöſiſche Mährchenerzähler iſt indeſſen der Graf Hamilton († 1720), deſſen geiſtreiche Leiſtungen noch immer mit großem Rechte gefeiert werden. —

Die Novelle ward ebenfalls in dieſer Zeit mit Glück von Ségrais, Madeleine Poiſſon, Gomez, Scarron u. A. behandelt. — Nach allen dieſen verſchiedenen Verſuchen erhielt der Roman endlich eine neue Richtung durch

Marivaux († 1763) und vorzüglich durch Prevoſt d'Exiles († 1763), der beſonders die pſychologiſche Zeichnung und Entwickelung der Charaktere einführte, und wenn er gleich ſelbſt hier, durch ſeine Vielſchreiberei verleitet, nicht ohne Nachläſſigkeit verfuhr, doch dem Bedürfniſſe der Zeit mit reger Phantaſie und lebendiger Wärme zu entſprechen wußte. Die Romane der beiden eben genannten Schriftſteller näherten ſich dem engliſchen Familienromane. Neben ihnen fand noch beſondern Beifall die Frau von Graffigny († 1758), die in ihren Briefen einer Peruanerin durch reflektirende Sentimentalität und ſcharfe Beobachtungsgabe vorzüglich gefiel. Bei allen dieſen Beſtrebungen erfreute ſich jedoch der hiſtoriſche Roman noch immer warmer Theilnahme; doch ging man auch hierin weiter und ſuchte mit dem geſchichtlichen Elemente die pſychologiſche Charakterſchilderung zu verbinden. Die beſten Leiſtungen in dieſer Gattung brachten Marmontel, Florian, der Graf Treſſan, der den eigentlichen Ritterroman wieder in's Daſein rief († 1782), und d'Arnaud (de Baculard). Als glückliche Sittenmaler zeichneten ſich noch Duclos († 1772) und Rétif de la Bretonne († 1806), vorzüglich aber der gefühlvolle, einfache Bernardin de St. Pierre († 1814) aus. Eine den Franzoſen eigenthümliche und von keiner anderen Nation in dem Umfange und mit der Vorliebe behandelte Gattung des Romans iſt jene, welche am Beſten und Glimpflichſten mit dem Namen des frivolen Romans bezeichnet wird, die jedoch, obgleich faſt ſtets mit glänzendem Witz und ſcharfer Beobachtungsgabe ausgeſtattet, mitunter zur verächtlichſten cyniſchen Gemeinheit herabſinkt. Als Haupt dieſer Richtung iſt Crébillon der Jüngere zu betrachten, der indeſſen in ſeinen laſciven Darſtellungen einen ſatyriſchen Zweck mit meiſterhafter Feinheit behandelte († 1772). Unter ſeinen Nachfolgern kommt ihm Keiner gleich; doch ſind de Laclos († 1803), der Verfaſſer der **Liaisons dangereuses**, und der launige Louvet de Couvray, der den allbekannten Faublas ſchrieb, als die bedeutendſten zu erwähnen. Aehnliche Romane, wie **Felicia ou mes fredaines**, **Montrose**, **Caroline et St. Hilaire** u. ſ. w. (man könnte eine ganze Bibliothek mit dieſem Zeuge füllen, ſo reich iſt die franzöſiſche Literatur daran) ſind allerdings hin und wieder ſehr geiſtreich und witzig, aber durchaus verdammenswerth wegen ihrer entſchiedenen Immoralität und ihres oft mehr als ſaunniſchen Inhalts; und es iſt ein ſchlimmes Zeichen jener Zeit, wenn man bedenkt, daß ſelbſt Geiſter, wie Voltaire und Diderot, mit großer Vorliebe ſolche Gegenſtände behandelten. Die gräßlichſten Ausgeburten menſchlicher Verworfenheit lieferte in dieſer Gattung der berüchtigte Marquis de Sades, den ſelbſt lebenslängliches Gefängniß nicht von ſeiner Verruchtheit zurückzubringen vermochte. Der philoſophiſche Roman ward um dieſe Zeit ebenfalls mit Geſchick, bald ſatyriſch, bald ernſt behandelt, hauptſächlich durch Diderot. Gegen den vorherrſchenden frivolen Ton, der ſich auch noch während des Kaiſerthums erhielt, kämpften mit innerem, wahrem Ernſt vor der Revolution J. J. Rouſſeau und deſſen Anhänger, nach der Revolution Châteaubriand, Frau von Genlis in ihren ſpäteren Leiſtungen (nur ſind Beide zu fromm), Frau von Staël, Madame Cottin, Frau von Souza, Fiévée u. A. m.; der frivole Roman ward jedoch noch immer mit Neigung, beſonders durch Pigault, Le Brun und deſſen Anhänger fortgeſetzt. Seit der Reſtauration ward der Roman ſehr oft als Organ der politiſchen wie der literäriſchen Parteien benutzt, und zwar ohne Unterſchied in jeder ſeiner Gattungen; eine große Vorliebe erwachte durch Walter Scott's Einfluß wieder für das hiſtoriſche Genre, in welchem jedoch das geſchichtliche Element in genaueſter Localiſirung nur die Grundlage bildete und pſychologiſche Charakterſchilderung eine der Hauptforderungen blieb. Vor Allen bemächtigten ſich die Romantiker deſſelben, wohl erkennend, daß der Roman unbedingt die Stelle des modernen Epos vertrete, und als ſolches gelten mußte, und obwohl ſie vorzüglich in der Schilderung der ſocialen Verhältniſſe älterer und neuerer Zeit mitunter zu weit gingen, und beſonders im Familienroman die Verderbtheit der Sitten mit dem gefälligſten Glanz ausmalten, ſo daß faſt keine Leiſtung dieſer ohne Ehebruch iſt, ein Thema, das ſelbſt von Damen behandelt wurde, ſo muß doch unbedingt anerkannt werden, daß ſie viel Vortreffliches gebracht haben. Hervorzuheben ſind hier beſonders die hiſtoriſchen Romane Victor Hugo's, Alphonſe Royer's, Jamin's, Jacob's (Paul Lacroix), A. Bargaret's, Alfred de Vigny's, Balzac's und die Familienromane Michel Raymond's (Geſammtname dreier Verfaſſer, von denen Maſſon der ausgezeichnetſte), de la Touche's,

Drouineau's, Sand's (Madame du Devand), Picard's (Claſſiker) u. A. m. Eine ſtrengere Charakteriſtik dieſer Periode läßt ſich noch nicht geben, da ſie eigentlich erſt im Beginnen iſt; wenn man ſich aber näher mit den Romanen der hier angeführten Schriftſteller befreundet, ſo wird man einiger Maaßen im Stande ſein, ſich ein Bild ihrer Richtung und ihrer mannichfachen Verirrungen zu entwerfen. Sie ſtreben nach Wahrheit, Treue und phantaſereicher Darſtellung, aber ſie ſind noch durchaus nicht im Klaren über die anzuwendenden Mittel und verfallen zu leicht in Extreme, über deren Mängel erſt die Zeit ſie belehren kann, da ſie allgemeine, nicht blos poetiſche Intereſſen zu behandeln ſich beeifern. — Das Feld der Geſchichte ward ſeit den früheſten Zeiten von den Franzoſen mit größter Vorliebe angebaut; ſie wurde in mehrfacher Hinſicht eine der Haupturſachen zur erſten Ausbildung der franzöſiſchen Proſa. Man muß jedoch bei den Leiſtungen in den erſten Perioden genau auf den Unterſchied zwiſchen den Chroniken und den hiſtoriſchen Mémoires, eine Gattung, in welcher Frankreich den größten Reichthum aufzuweiſen hat, merken. Zu den erſten Denkmälern dieſer letzteren Art gehören beſonders Comine's und Joinvilles's Denkwürdigkeiten, von denen bereits zu Anfange dieſes Artikels geſprochen worden. Hinter dieſen blieben die eigentlichen hiſtoriſchen Werke in jeder Hinſicht zurück, wie überhaupt die Neigung der Nation für die aus ſubjektivem Standpunkte hervorgegangenen Mémoires, der Entwickelung und Ausbildung der eigentlichen hiſtoriſchen Kunſt, die, vom objektiven Standpunkte ausgehend, durchaus epiſch verfahren muß, großen Abbruch that. Die vorzüglichſten Chronikenſchreiber des vierzehnten und fünfzehnten Jahrhunderts ſind Froiſſart († 1401), Enguerrand de Monſtrelat († 1453), der Fortſetzer der Froiſſart'ſchen Chronik, Pierre Desrey († 1514) u. A., denen es mehr oder weniger nur um eine ſchlichte Erzählung der Begebenheiten, nicht aber um eigentliche Ausbildung des geſchichtlichen Geiſtes zu thun war. Im 16. Jahrhunderte ward das Hiſtoriſche weit mehr vervollkommt durch Ueberſetzungen der Geſchichtſchreiber des Alterthums ſowohl, als auch dadurch, daß Memoiren und Biographien mit größerer Aufmerkſamkeit auf die Eleganz des Styls und Klarheit der Darſtellung verfaßt wurden. Hervorzuheben ſind aus jener Zeit Claude de Seyſſel († 1520), Caſtelnau († 1592), de Béze († 1605), Girard du Haillan († 1610). Der Bedeutendſte von Allen, de Thou († 1617), verſchmähte leider ſeine Mutterſprache und ſchrieb die Geſchichte ſeiner Zeit lateiniſch. Noch größere Fortſchritte wurden zu Ende dieſes und zu Anfange des ſiebenzehnten Jahrhunderts, vorzüglich was die Ausbildung und Veredlung des Styls betraf, gemacht. Die bedeutendſten und geiſtreichſten Geſchichts- und Memoirenſchreiber dieſer Periode ſind: de la Popelinière († 1608), Verfaſſer einer Geſchichte Frankreichs, Brantôme († 1614), Mornay du Pleſſis († 1623), d'Aubigné († 1630), Rohan († 1638), Sarrazin († 1655), Mèzeray († 1683), der Herzog de la Rochefoucault († 1680), der Cardinal von Retz († 1679) u. A. m. Die eigentliche Glanzzeit der geſchichtlichen Darſtellung in Frankreich begann gegen das Ende des ſiebenzehnten Jahrhunderts, wo überhaupt die neue Geſchmacksbildung auch auf dieſen Zweig vortheilhaft einwirkte; doch ging man mehr darauf aus, eine elegante Darſtellung und getreue Schilderung der Begebenheiten zu liefern, als daß man ſich recht klar wurde, worauf es hier eigentlich ankomme. In den Geiſt der Geſchichte drang Keiner von den Vielen, die ſich übrigens vorzüglich um die Ausbildung der hiſtoriſchen Proſa wirklich verdient machten. Im Allgemeinen fehlte es an der eigentlichen ſtrengen Kritik und dem ſcharfen Blicke, die für eine gute geſchichtliche Entwickelung ſo unumgänglich nothwendig ſind. Zu den Nennenswerthen gehören: Maimbourg († 1686), Varillas († 1696), St. Réal († 1692), eben ſo geiſtreich als unwahr: Boſſuet, von religiöſem Standpunkte ausgehend; E. Fléchier, J. Racine, Claude Fleury († 1723), muſterhaft als Kirchenhiſtoriker; Vertot († 1735), der Hiſtoriograph der Revolutionen, elegant und geiſtreich, aber unkritiſch und unzuverläſſig; Ch. Rollin, einer der achtungswertheſten, wegen ſeines ſchönen, ernſten, ſittlichen Strebens († 1741).

(Fortſetzung folgt).

Vom MUSÉE FRANÇAIS erſcheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℛ oder 54 kr. rhein., wofür es ſämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Poſtämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klaſing.

1836. N.ro 15.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, DR. ET PROF., et C. SCHÜTZ, DR.

Le Bracelet Maure,

par SAB. CAS. AMABLE TASTU.

(Suite.)

Ces réflexions m'avaient été inspirées par la lecture d'un volume anglais sur les pierres précieuses, qui m'était tombé sous la main et que j'avais lu avec cette avidité gloutonne qui, se jetant sans choix sur tout ce qui se trouve à sa portée, a fourré dans ma cervelle tant de choses mauvaises ou inutiles dont la place pourrait être mieux occupée. Celui-ci ne pouvait m'être d'aucun usage à moi qui ne fais ni science, ni commerce; mais il m'amusa en me parlant d'une des plus belles choses de la terre, puisqu'elle réunit l'éclat à la durée. J'aimais à apprendre la valeur réelle des pierres, non celle que leur donne la mode ou le caprice; comment on apprécie leur différence; comment l'art de les tailler augmente ou diminue leur prix, etc. Je voyais, tout en lisant, flamboyer à mes yeux les mille feux du Diamant, le rouge ardent du Rubis, le bleu tranquille du Saphir, le vert riant de l'Emeraude, le jaune doré de la Topaze, le riche violet de l'Amethyste ou les teintes irisées de l'Opale, qui semble au diamant ce que la lune est au soleil. Je me plaisais à me figurer les riches collections qui avaient dû exister au temps de la domination des Arabes en Espagne, à l'époque de leur splendeur. Là ont dû se trouver réunies des richesses en ce genre dont nous n'avons nulle idée, et qui ont disparu les premières avec les Maures vaincus, car ce sont les plus faciles à transporter; peut-être même il en est encore d'enfouies, qui attendent depuis des siècles le retour de leurs maîtres! De ce nombre est un joyau que je puis vous décrire tel que je l'ai vu. Il se compose de sept pierres différentes, mais égales en grosseur et en beauté. Celle du milieu est un diamant presque semblable au diamant de la couronne appelé le *Régent*. Après le diamant est un rubis d'un rouge de feu; après le rubis, une opale d'un blanc laiteux et semi-transparent où les couleurs du prisme se reflètent en rayons ondulés comme de petites flammes; après l'opale, une brillante émeraude. De l'autre côté du diamant est un saphir du bleu le plus pur, puis une topaze d'un jaune d'or, puis une amethyste d'une teinte riche et parfaite; non vos topazes et vos amethystes de commerce, qui méritent à peine le nom de pierres, mais celles d'Orient qui sont de véritables saphirs, à la couleur près, comme le prouvent l'analyse du chimiste et la roue du lapidaire. Chaque pierre de ce bijou, que j'appelle un Bracelet, faut d'autre nom, est garnie d'une légère monture en or très pâle figurant des griffes de lion. Toutes sont enchaînées l'une à l'autre par trois anneaux flexibles; aux deux petites barres d'or arrondies en forme d'anses, et destinées sans doute à passer un ruban. Ce bracelet est enfermé dans un petit coffret d'acier mat et grisâtre, damasquiné de légères arabesques en argent avec des moulures de même métal aux angles. Le tout est caché dans une ville d'Espagne.

„Je ne sais pas l'endroit: mais un peu de courage
„Vous le fera trouver....;

car il est indiqué par une pierre sur laquelle sont des caractères arabes mi-partis rouges et noirs. Vous voyez que rien n'est plus aisé à découvrir. Or, il arriva que mon mari, dans l'intérêt de quelques travaux qu'il avait entrepris, fut forcé de faire un voyage en Catalogne, et consentit, à ma grande joie, à m'emmener avec lui. Quel plaisir de franchir les Pyrénées, de voir un beau pays si plein de souvenirs, et qui vous est nouveau; de se trouver dans cette grande ville de Barcelone, avec ses toits en terrasse, ses maisons peintes, sa *Rambla* qui la divise comme une ceinture, et son môle qui environne comme un grand bras les flots bleus de la Méditerranée; le *Besos* au nord, la pyramide du Mont-Joui au sud-ouest; le Mont-Serrat à l'horizon, et un ciel d'Espagne au-dessus de tout cela! L'auberge où nous avaient adressés nos amis de la frontière, se trouvait dans la rue..... C'était une ancienne maison, d'une construction assez bizarre: elle formait un carré autour d'une petite cour; sur deux des façades le premier étage avançait en saillie, soutenu par des piliers en briques, ce qui formait des espèces de galeries basses, sous l'une desquelles se trouvait l'escalier; on y avait placé des bancs: c'était l'endroit le plus frais de la maison, parce que le soleil n'y pénétrait pas et que l'air du dehors y circulait aisément.

Assise sur un de ces bancs, je regardais, en rêvant, les objets qui m'entouraient, et j'avais peine à me persuader que je les voyais pour la première fois! Dans quel monde, ou dans quel songe m'était apparue cette maison dont j'avais comme un souvenir confus? Il n'est personne qui n'ait éprouvé quelqu'un de ces effets qui semblerait autoriser la croyance à une métempsychose! Je parcourais de l'œil les murs qui portaient des traces évidentes du passage des Maures, et conservaient en divers endroits des fragments de sculptures ou d'inscriptions en caractères arabes, les unes noires, les autres rouges. En ce moment mon mouchoir glissant derrière moi, tomba sous le banc où j'étais assise; je me baissai pour le ramasser, et j'aperçus par dessous ce même banc, sur une des pierres de la muraille, une autre inscription mi-partie rouge et noire! je fus plus frappée encore de cette circonstance que de tout le reste, et je ne sais quel intérêt s'attacha pour moi à cette pierre. Je saisis un moment où j'étais seule pour copier, le plus exactement qu'il me fut possible, les inscriptions que j'avais vues, et le lendemain, en allant visiter la bibliothèque, je les fis voir au docteur A**** en le priant de m'en donner l'explication. Ce sont, me dit-il, quelques versets du Coran, comme les Maures avaient coutume d'en mettre sur les murs de leurs habitations. En voici le sens littéral:

Le Coran conduit les gens de bien au droit chemin; il leur annonce une grande récompense.

N'oublie, de ce que tu liras, que ce que Dieu voudra que tu en oublies; il sait tout ce qui est tenu secret dedans le monde, et tout ce qui est mis en évidence.

Dieu donne la science à qui bon lui semble; et à celui à qui a été donnée la science, a été donné un très-grand trésor.

Le rapport de ces inscriptions avec ce que j'avais dans l'esprit ne me laissa plus de repos, d'autant que, par toute sorte de motifs, dont le moins puissant était encore la crainte d'encourir un ridicule, je n'osais révéler l'idée qui m'occupait, tant elle me paraissait absurde à moi-même; je ne dormis pas de la nuit, je la passai tout entière à ruminer les moyens de découvrir ce que cachait la mystérieuse inscription, et j'employai toute la journée à préparer l'exécution de mon projet, car j'en étais obsédée au point que je résolus d'en avoir le cœur net. La chambre que nous habitions au premier étage, n'avait qu'un lit, mais si vaste qu'il aurait pu, au besoin, suffire à toute une famille. C'était une antique couchette en bois de grenadille sculpté, qui pouvait bien avoir servi à quelque comtesse de Barcelone. Son chevet s'appuyait à la muraille, et au-dessus s'élevait un dais de même dimension, d'où tombait le soir une ample *mosquitera* de gaze bariolée qui l'enveloppait en entier.

Mon mari, fatigué d'avoir couru la ville, vou-

lut ce soir-là se coucher de bonne heure, je ne demandais pas mieux. Quand j'eus la certitude qu'il était bien endormi, je me glissai doucement hors du lit par-dessous la *mosquitera*, je jetai un manteau sur mes épaules, j'allai prendre à tâtons, dans un coin où je les avais cachés d'avance, un phosphore dont je m'étais munie pour le voyage, une petite lanterne et un de ces grands couteaux catalans à lame large et pointue, vulgairement appelés *raho*. Je n'avais pu me procurer d'autre outil; alors, mes souliers à la main, je m'avançai doucement vers la porte, qui s'ouvrit sans bruit, car j'avais eu la précaution d'huiler les gonds et la serrure, et je sortis de la chambre sans accident. — A peine dehors, le cœur me manqua, un frisson me saisit et je commençai à trembler de tous mes membres; mes jointures, roidies par la peur, craquaient à chaque pas que je faisais; je fus obligée de m'asseoir sur les marches de l'escalier. La nuit était belle, mais fraîche; un vent assez fort qui s'était élevé agitait la mer, dont j'entendais au loin le bruit solennel. Je commençai à me calmer; le battement précipité de mes artères s'apaisa peu à peu, je repris courage, j'allumai ma lanterne et je descendis dans la cour. Arrivée devant la pierre dont j'ai parlé, l'absurdité de mon entreprise m'apparut si vivement que je fus encore une fois sur le point d'y renoncer. Qui me dit, pensais-je, que parce qu'une circonstance de ce rêve que j'ai fait se rencontre ici, les autres s'y trouvent également? N'y a-t-il pas de la folie à ce que j'entreprends-là? Puis-je même espérer de réussir à déranger cette pierre, avec si peu de force et si peu de ressources? Et si je réussis, quelle probabilité d'y rien trouver de ce que j'imagine? Et je me donnai cent raisons meilleures les unes que les autres pour me prouver que je n'avais pas le sens commun; et comme il arrive d'ordinaire, quand je fus parfaitement convaincue que la chose était folle, stupide, impossible..... je la fis.....

Je commençai à introduire mon couteau dans les joints de la pierre; je laisse à penser avec quelle peine, si l'on se rappelle surtout que j'étais forcée de me coucher sous le banc pour y atteindre; enfin je ramassai une pierre et me servant du couteau comme d'un ciseau, je frappai doucement sur le manche et je commençai à ébranler le ciment. J'étais en eau, la fatigue me forçait souvent à m'interrompre; la peur de réveiller, en frappant, quelque servante ou quelque muletier de l'auberge; le cri monotone des *serenos* qui se faisait entendre de temps à autre, me jetaient dans des terreurs mortelles, et pourtant une sorte de fièvre, qui s'accélérait avec mon travail, me poussait fatalement à le continuer. Je crus sentir que la pierre jouait quelque peu, et mon ardeur s'en accrut; enfin, au bout de plusieurs heures, haletante et presque épuisée, je parvins à la tirer de sa place, et ce fut avec assez d'effort, bien que son peu d'épaisseur ne la rendit pas très-lourde. Le découragement qui s'empara de moi anéantit toutes mes forces, car j'avais alors la conviction que l'espèce de rêve qui m'avait soutenue jusque-là, allait être détruit. J'osais à peine regarder la place qu'avait occupée la pierre enlevée; en effet, il n'y avait juste que l'espace qu'elle pouvait remplir; mais en frappant au fond de cette cavité, le son qu'elle rendit me causa une nouvelle émotion: c'était une plaque de fer! Je ne m'étais donc pas trompée; je n'avais rien vu encore, mais j'en étais sûre, et je ne puis exprimer l'effet que me fit éprouver cette certitude. J'approchai ma lanterne du trou, je vis que la plaque était maintenue par des vis, que je défis l'une après l'autre à l'aide de mon couteau, ce qui fut long et difficile, car le temps les avait rouillées. Enfin, avec un battement de cœur inexprimable, j'enlevai la plaque et j'aperçus derrière, dans une petite cachette revêtue de natte, le coffret d'acier dont j'ai parlé. Je tombai assise à terre sans pouvoir respirer; je pris le coffret d'une main tremblante, j'eus à peine la force de l'ouvrir et d'y jeter un regard; j'entrevis le bracelet maure qui étincelait sur un fond de velours noir, et je demeurai anéantie et presque sans connaissance.

(*Suite.*)

Un omnibus.

par Ch. Paul de Kock.

Connaissez-vous rien de plus drôle qu'une personne courant après un Omnibus, qui a déjà trois ou quatre cents pas d'avance, et qui s'éloigne de plus en plus, parce que le conducteur, occupé à regarder à droite, à gauche, ou à compter sa monnaie, ne dirige pas ses regards du côté du voyageur retardaire?

Si c'est un homme, il court, puis s'arrête, lève la main en l'air, lève sa canne, lève son parapluie, s'il en a un; agite son bras, comme s'il voulait faire le tambour-major; pousse des eh! eh! . . . oh! . . .conducteur! . . . hum! . . . hum! . . . puis court encore un peu, et marche dans la crotte pour rattraper la maudite voiture, qu'il prend afin d'arriver propre à son rendez-vous.

Si c'est une femme qui veut rejoindre l'Omnibus, alors elle ne courra pas du tout, ou courra toujours; les dames ne savent point faire les choses à demi, elles sont plus promptes à se décider que nous, et d'ailleurs elles courent avec plus de grace, elles ont encore l'adresse de choisir les pavés, tout en faisant des signes au conducteur; elles se retroussent un peu haut, il est vrai, mais quel mal après tout, de montrer sa jambe, surtout quand elle est bien faite, et en général ce ne sont guère que celles-là que l'on fait voir.

C'était un jeune homme qui courait après la voiture à six sous. Un assez beau garçon de taille moyenne, mais bien fait; d'une physionomie franche et assez douce; bien mis et de bonne tournure: il venait enfin d'atteindre l'Omnibus qui se dirigeait vers la Madeleine, en suivant les boulevards; il y avait déjà beaucoup de monde dans la voiture.

„Avez-vous de la place, conducteur?— „Oui monsieur . . . à droite . . . au fond . . . Messieurs de droite, serrez un peu, s'il vous plait.“

Le jeune homme entre, tâche de se faufiler à travers des jambes qu'on ne dérange pas, des genoux qu'on avance, des parapluies mouillés, des pieds crottés, et des figures de mauvaise humeur; car si vous avez jamais été en Omnibus, lectrice ou lecteur (ce qui est probable, si vous habitez Paris), vous avez dû remarquer, lorsque la voiture est déjà un peu garnie, que l'arrivée d'un nouveau voyageur fait toujours faire la moue à tout le monde: d'abord, cela est cause qu'on s'arrête, ensuite on pense qu'on va être gêné, pressé; le nouveau venu est donc fort mal reçu, et personne ne fait un mouvement pour lui faire place. Je suis étonné que les entrepreneurs de ces voitures n'aient point encore songé à les diviser en stales comme l'orchestre de nos théâtres; alors du moins les places seraient visibles, et l'on n'aurait pas, parfois, son voisin sur ses genoux ... Quand c'est une voisine gentille, passe encore.

Le jeune homme est cependant parvenu jusqu'au milieu de la voiture, et, grace à la courroie*), il n'a pas eu besoin de s'appuyer sur les genoux de chacun pour ne point tomber. Il s'assied entre un gros homme, qui semble fort mécontent qu'on s'asseye tout près de lui, et une dame sur le retour, qui se recule et se retourne, comme si le frôlement de sa robe contre l'habit du jeune homme lui eût paru indécent.

„Ils vont nous serrer comme des harengs!“ murmure l'énorme monsieur, en écartant les jambes et les bras de manière à être fort à son aise.

La dame ne dit rien; mais comme un pli de sa robe se trouvait sous son nouveau voisin, elle la retire vivement, en prenant un air de dignité, de pruderie, de ces airs qui ne prouvent rien, sinon qu'on n'a point d'aménité dans le caractère.

Le jeune homme tâche de se mettre aussi bien que possible, sans faire attention aux murmures du voisin et aux airs de la voisine. Quand il est à peu près casé, il jette les yeux autour de lui pour connaître ses compagnons de voyage. Cette revue est ce qu'il y a de plus piquant dans une course en Omnibus. Il est rare qu'une voiture dans laquelle on entasse quinze et quelquefois dix-huit personnes, ne renferme pas au moins deux ou trois de ces personnages originaux qui amusent un observateur. Je plains ces gens moroses qui ne lèvent point les yeux, et se blottissent à leur place sans tourner la tête une seule fois. Ceux-là éprouvent tous les ennuis d'une voiture publique, sans en connaitre les agrémens.

*) Riemen.

Après la dame aux grands airs, était une bonne grosse maman, en bonnet, en tablier; espèce de campagnarde tenant le milieu entre la femme du peuple et la paysanne, de ces gens qui habitent le haut des faubourgs, et qui ont l'air tout dépaysé quand ils sont dans le cœur de Paris.

Après le voisin qui trouvait très-mauvais qu'on s'approchât de lui, était un vieux monsieur en habit noir, bien sec, bien râpé, qui depuis qu'il était entré dans la voiture fouillait dans toutes ses poches, et semblait avoir une peine infinie à rassembler six sous. Ensuite était une dame, ni bien ni mal, ni jeune ni vieille, de ces personnes qui n'ont rien de ridicule, et qui ne prêtent point à la critique; car il y en a aussi comme cela.

Après avoir examiné son banc, notre nouveau venu regarde celui d'en face. D'abord une espèce d'ouvrière entre deux âges, qui tient un enfant de cinq à six ans sur ses genoux, a un panier entre ses jambes, et un gros paquet à son côté. Puis un homme en blouse, en casquette de loutre, guêtres de cuir, souliers ferrés; ledit homme sentant l'ail, l'ognon et le vin, comme une matelote à la marinière, et se laissant aller sur ses voisins ou voisines, qu'il a l'air de prendre pour des oreillers.

Ensuite une jeune fille assez gentille, l'air décent, ne sachant que faire de ses yeux pour ne point rencontrer ceux de ses vis-à-vis, et prenant le parti de les tenir baissés, quoique ce soit fort ennuyeux.

Après cette jeune personne est une espèce de petit-maître à besicles, à gants beurre frais, qui fait tout ce qu'il peut pour que sa jolie voisine le regarde, semble très-étonné de n'en pas être remarqué, et, de dépit, jette les yeux sur une autre femme qui est à sa droite, laquelle paraît avoir l'habitude des voitures publiques, et n'est nullement embarrassée de ses yeux, qu'elle repose, en souriant à demi, sur tous les personnages mâles de l'Omnibus, mais qu'elle arrête de préférence sur le gros homme qui aime tant ses aises, parce que, si ce monsieur n'a pas l'air aimable, il a de fort beau linge, et porte à sa chemise des boutons en diamans: il y a des dames que cela séduit tout de suite.

Un homme sans tournure, sans physionomie, puis le conducteur complétaient l'Omnibus. Mais cela ne faisait que douze voyageurs, et, quoique la voiture parût être bien remplie, ce n'était point assez pour le conducteur, qui voulait avoir ses quinze places, en comptant celle qu'on a ajoutée au fond; et comme la pluie venait de gâter une belle journée du mois de juin, il était plus que probable que l'Omnibus ne tarderait pas à être au complet.

„Vos places, s'il vous plaît," dit le conducteur en se retournant du côté des voyageurs, mais sans cesser de regarder sur la route pour faire des recrues.

La première dame paie. Le vieux monsieur, qui retournait toutes ses poches, a mis enfin des gros sous dans la main du conducteur qui après les avoir comptés, lui dit: „C'est encore un sou, monsieur.

— „Comment encore un sou? . . . je suis sûr de vous avoir donné votre compte.

— „Non, monsieur, vous ne m'avez donné que cinq sous; les voilà . . . .

— Eh bien, cinq sous! est-ce que ce n'est pas assez? — Non monsieur, c'est six sous la course. — Comment six sous . . . et depuis quand donc cela? — Depuis très long-temps, monsieur. — Mais autrefois ce n'était que cinq sous, pourquoi donc a-t-on augmenté! . . . c'est ridicule ça . . . — Autrefois on ne vous voiturait pas depuis la Bastille jusqu'à la Madeleine . . . il fallait repayer à la porte St-Martin . . . — Qu'est ce que cela me fait, moi, qu'on aille jusqu'à la Madeleine . . . je m'arrête à la porte St. Denis je ne devrais à la rigueur payer que demi-course. . . on prévient quand on augmente . . . — Monsieur, c'est écrit là haut . . . trente centimes. — Je ne connais rien aux centimes, moi, c'est un calcul de la révolution . . . il fallait mettre six sous, j'aurais su à quoi m'en tenir. Encore autrefois pour cinq sous le cocher jouait de la trompette avec son pied; à présent c'est plus cher, et je n'entends jamais la musique . . . Allons . . . faites votre tournée . . . je vous donnerai un sou tout à l'heure . . . "

„Pour un!" crie le gros monsieur qui a des

boutons de diamans, en présentant une pièce de vingt sous. En vérité, il a bien fait d'avertir qu' il n'était qu'un, le conducteur aurait pu s'y tromper et réclamer double place.

Notre jeune voyageur a payé. Sa voisine tient son argent à sa main, elle allonge le bras et attend qu'on passe le prix de sa place au conducteur; son voisin est occupé à regarder la jeune personne en face, et le gros homme ne semble pas disposé à être utile à qui que ce soit. C'est le personnage en blouse, qui tend sa main calleuse et noire pour passer l'argent de la dame, qui est presque obligée de faire un remercîment de tête à un homme du commun; c'est bien désagréable: mais aussi, si vous êtes si fière, pourquoi allez-vous en Omnibus? Le nom seul de cette voiture devait vous apprendre que l'on n'y connait n'y rang, ni naissance; que tout le monde y est pêle-mêle; que toutes les classes, tous les états y sont confondus; c'est une voiture tout-à fait liberale, et pourtant elle fut établie avant la révolution de juillet.

„Tenez, conducteur . . . et vous m'arrêterez au passage de l'Opéra," dit la dame qui ne baisse pas les yeux.

„Tout à l'heure, madame, vous paierez à votre tour . . . Eh! là-bas au fond, à droite . . . votre place, s'il vous plaît!"

C'est la grosse maman à laquelle on s'adresse. Elle fouille aussitôt à la poche de son tablier, en disant: „Ah! c'est juste . . . tiens . . . moi qui ne pensais plus qu'on payait . . . je me serais pourtant en allée comme ça . . . ce serait commode . . . Allons, je n'ai pas de monnaie à c't' heure . . . tenez, monsieur le postillon . . . v'là cent sous . . . rendez-moi . . . "

(Suite.)

L'aveugle.

(Fin.)

Il poursuit; et déjà les antiques ombrages
Mollement en cadence inclinaient leurs feuillages,
Et pâtres, oubliant leur troupeau délaissé,
Et voyageurs quittant leur chemin commencé,
Couraient; il les entend, près de son jeune guide,
L'un sur l'autre pressés tendre une oreille avide;
Et nymphes et sylvains sortaient pour l'admirer,
Et l'écoutaient en foule, et n'osaient respirer;
Car, en de longs détours de chansons vagabondes,
Il enchaînait de tout les sémences fécondes,
Les principes du feu, les eaux, la terre et l'air.
Les fleuves descendus du sein de Jupiter,
Les oracles, les arts, les cités fraternelles,
Et depuis le chaos les amours immortelles.
D'abord le Roi divin, et l'Olympe et les cieux
Et le Monde, ébranlés d'un signe de ses yeux:
Et les Dieux partagés en une immense guerre,
Et le sang plus qu'humain venant rougir la terre,
Et les rois assemblés, et sous les pieds guerriers,
Une nuit de poussière, et les chars meurtriers;
Et les héros armés, brillant dans les campagnes,
Comme une vaste incendie aux cimes des montagnes;
Les coursiers hérissant leur crinière à longs flots,
Et d'une voix humaine excitant les héros;
De là portant ses pas dans les paisibles villes,
Les lois, les orateurs, les récoltes fertiles;
Mais bientôt de soldats les remparts entourés,
Les victimes tombant dans les parvis sacrés,
Et les assauts, mortels aux épouses plaintives,
Et les mères en deuil, et les filles captives;
Puis aussi les moissons joyeuses, les troupeaux
Bêlans ou mugissans, les rustiques pipeaux,
Les chansons, les festins, les vendanges bruyantes,
Et la flûte et la lyre, et les notes dansantes;
De là dans le sein frais d'une roche azurée,
En foule il appelait les filles de Nerée,
Qui bientôt à des cris s'élevant sur les eaux,
Aux rivages troyens parcouraient des vaisseaux;
Puis il ouvrait du Styx la rive criminelle,
Et puis les demi-dieux et les champs d'Asphodèle,
Et la foule des morts: vieillards seuls et souffrans,
Jeunes gens emportés aux yeux de leurs parens,
Enfans dont au trépas suspendit l'hyménée.
Mais ô bois, ô ruisseaux, ô monts, ô durs cailloux,
Quels doux frémissemens vous agitèrent tous,
Quand bientôt à Lemnos, sur l'enclume divine,
Il forgeait cette trame irrésistible et fine,
Autant que d'Arachné les pièges inconnus,

Et dans ce fer mobile emprisonnait Vénus!
Et quand il revêtit d'une pierre soudaine
La fière Niobé, cette mère thébaine;
Et quand il répétait en accens de douleurs
De la triste Acdon l'imprudence et les pleurs,
Qui, d'un fils méconnu marâtre involontaire,
Vola, doux rossignol, sous le bois solitaire;
Ensuite, avec le vin, il versait aux héros
Le puissant Népenthès, oubli de tous les maux:
Il cueillait le Moly, fleur qui rend l'homme sage;
Du paisible Lotos il mêlait le breuvage.
Les mortels oubliaient, par ce philtre charmés,
Et la douce patrie et les parens aimés;
Enfin, l'Ossa, l'Olympe et les bois du Pénée
Voyaient ensanglanter les banquets d'hyménée,
Quand Thésée, au milieu de la joie et du vin,
La nuit où son ami reçut à son festin
Le peuple monstrueux des enfans de la nue,
Fut contraint d'arracher l'épouse diminue
Au bras ivre et nerveux du sauvage Eurytus.
Soudain le glaive en main, l'ardent Pirithous:
„Attends; il faut ici que mon affront s'expie,
„Traître!" Mais, avant lui, sur le centaure impie
Dryas a fait tomber, avec tous ses rameaux,
Un long arbre de fer hérissé de flambeaux.
L'insolent quadrupède en vain s'écrie, il tombe;
Et son pied bat le sol qui doit être sa tombe.
Sous l'effort de Nessus, la table du repas
Roule, écrase Cymèle, Évagre, Périphas.
Pirithous égorge Antimaque, et Pétrée,
Et Cyllare aux pieds blancs, et le noir Macarée,
Qui de trois fiers lions, dépouillés par sa main
Couvrait ses quatre flancs, armait son double sein.
Courbé, levant un roc choisi pour leur vengeance,
Tout à coup, sous l'airain d'un vase antique, immense,
L'imprudent Bianor, par Hercule surpris,
Sent de sa tête énorme éclater les débris.
Hercule et sa massue entassent en trophée
Clanis, Démoléon, Lycotas et Riphée
Qui portait sur ses crins, de taches colorés,
L'héréditaire éclat des nuages dorés.
Mais d'un double combat Eurynome est avide;
Car ses pieds, agités en un cercle rapide,
Battent à coups pressés l'armure de Nestor;
Le quadrupède Hélops fuit; l'agile Crantor,
Le bras levé, l'atteint; Eurynome l'arrête.
D'un érable *) noueux il va fendre sa tête:
Lorsque le fils d'Égée, invincible, sanglant,
L'aperçoit; à l'autel prend un chêne brûlant;
Sur sa croupe indomptée, avec un cri terrible,
S'élance; va saisir sa chevelure horrible,
S'entraine, et quand sa bouche ouverte avec effort
Crie, il y plonge ensemble et la flamme et la mort.
L'autel est dépouillé. Tous vont s'armer de flamme,
Et le bois porte au loin les hurlemens de femme,
L'ongle frappant la terre, et les guerriers meurtris,
Et les vases brisés, et l'injure, et les cris.

Ainsi le grand vieillard, en images hardies,
Déployait le tissu des saintes mélodies.
Les trois enfans, émus à son auguste aspect,
Admiraient, d'un regard de joie et de respect,
De sa bouche abonder les paroles divines,
Comme en hiver la neige au sommet des collines.
Et partout accourus, dansant sur son chemin,
Hommes, femmes, enfans, les rameaux à la main,
Et vierges et guerriers, jeunes fleurs de la ville,
Chantaient: „Viens dans nos murs, viens habiter notre île;
„Viens, prophète éloquent, aveugle harmonieux,
„Convive du nectar, disciple aimé des dieux;
Des jeux, tous les cinq ans, rendront saint et prospère
„Le jour où nous avons reçu le grand Homère."

André Chénier.

*) Abeta

A un auteur.

Ton ouvrage se vend, nous dis-tu, chez Brocas.
Il s'y trouve, d'accord; mais il ne s'y vend pas.

Pons (*de Verdun*).

Geschichtlicher Ueberblick
der
Entwickelung der französischen Nationalliteratur.

(Fortsetzung.)

Auch ward die Geschichte jetzt mit Vorliebe und nicht ohne Glück für den Jugendunterricht bearbeitet von dem eben Genannten, ferner von Vougeant († 1743), de Ramsay († 1745), de Méhégan († 1766) u. A. m. Diese Bestrebungen erhielten noch größere Wirksamkeit, als sich um die Mitte des achtzehnten Jahrhunderts ein wissenschaftlicherer philosophischer Geist Bahn brach, und Männer wie Montesquieu, Voltaire, Mably u. A. philosophisch-pragmatische Ansichten einführten und für einen streng-sittlichen, vorzüglich philantropischen Zweck arbeiteten. Ihnen schlossen sich talentvolle Schriftsteller, die zugleich dieses Ziel verfolgten und mit Eifer für rhetorische Eleganz strebten, an, wie z. B. Millot († 1758), Raynal († 1796), de Brosses († 1777), St. Croix († 1811), Barthélemy († 1795), Rulhière († 1791), Koch († 1814) u. A. m. Die politischen Unruhen, die gewaltigen Ergebnisse während des Kaiserthums, so wie die neuesten Begebenheiten, erweiterten den Gesichtskreis unglaublich und zeigten, wie eigentlich die leitenden Ideen der Zeit hervorgehoben und dargestellt werden mußten; und da eine Menge geistreicher Männer selbstthätig bei den Ereignissen mitgewirkt hatten, so fühlten sich diese besonders berufen, die Geschichte ihrer Tage in Memoiren und historischen Werken zur Begründung eines auf Wahrheit beruhenden festen Urtheils darzustellen. Erst jetzt zeigten sich Historiker, welche denen anderer Nationen sich würdig gleich stellen, und auf den Namen trefflicher Geschichtschreiber mit Recht Anspruch machen können, wie z. B. Ségur, Lacretelle, Daru, Sismondi, Guizot, Dumas, Thouzet, Dulaure, Lemontey, und unter den Memoirenschreibern Brissot, Buzot, Gohier, Gouvion St. Cyr, Suchet, Lavalette. Nach diesen Leistungen läßt sich bei der Richtung der neuesten Zeit Bedeutendes hoffen. — Die didaktische Prosa ward seit dem 15. Jahrhundert angebaut nach lateinischen Mustern und erhielt von vorn herein eine dem Nationalgeiste besonders zusagende populair-philosophische Richtung, so daß wissenschaftliche Belehrung auf diese Weise und in dieser Form immer willkommen blieb, was besonders durch den Umstand befördert wurde, daß die französische Sprache seit der Mitte des siebenzehnten Jahrhunderts die in allen Zweigen herrschende Schriftsprache geworden war. Den Ton für die didaktische Prosa gab im 16. Jahrhundert hauptsächlich Michel de Montaigne († 1592), ein Mann von dem hellsten Verstande, gründlicher Gelehrsamkeit, tiefer Welt- und Menschenkenntniß und reiner Unbefangenheit. In seinen Essais offenbart sich neben den hier gerühmten Eigenschaften noch eine hohe Natürlichkeit, große Kraft und schöner Reichthum der Sprache. Ihm schlossen sich mit größerem oder minderem Glück Bodin († 1596), H. Etienne, der berühmte Buchdrucker, († 1598), P. Charron († 1603) u. A. m. an. Einen neuen Schwung bekam die didaktische Prosa durch den edlen und freisinnigen Blaise Pascal († 1662), der in seinen Lettres provinciales, in welchen er vorzüglich die Jesuiten und Dominicaner angriff, ein Meisterwerk des Styls wie der Gesinnungen lieferte. Ueberhaupt ging man in den Bemühungen für klare und gehaltreiche Darstellung wissenschaftlicher Gegenstände immer weiter, und Männer wie La Mothe le Vayer († 1672), Arnauld († 1694), P. Nicole († 1695), Bossuet, St. Evremont († 1703), Bayle († 1706), Fontenelle, Vauvenargues († 1747) leisteten Vortreffliches, indem sie bei der Entwickelung der wichtigsten Gegenstände allgemeiner Wissenschaft zugleich eifrig für die Veredelung der Darstellung bemüht waren.

(Fortsetzung folgt.)

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℳ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 16.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, PROF. ET DR., et C. SCHÜTZ, DR

Le Bracelet Maure.

par SAB. CAS. AMABLE TASTU.

(Suite.)

QUAND je repris l'usage de mes sens, ma première pensée fut la nécessité de dérober à tous les yeux les traces de ma trouvaille; je me remis donc à l'ouvrage avec toute la promptitude dont j'étais capable. Je rattachai la plaque à la hâte, je réplaçai la pierre du mieux qu'il me fut possible, en ayant soin de la maintenir par de petits morceaux de bois glissés dans les joints et que je recouvris d'un peu de terre détrempée avec l'eau du puits, afin de boucher tous les interstices. Ceci fait, je dispersai, en les broyant sous mes pieds, les débris du ciment, je repris mon couteau, ma lanterne et le précieux coffret, et je remontai, dans un état qui tenait du délire. Au moment de rentrer dans ma chambre, je crus entendre quelque bruit dans l'escalier, je m'arrêtai pour écouter, je n'entendis plus rien et je pensai que je m'étais trompée; je soufflai ma lanterne et je rentrai sans bruit dans la chambre, comme j'en étais sortie; je me recouchai avec précaution, cachant sous mon oreiller le petit coffre enveloppé de mon mouchoir, car je ne pouvais me résoudre à m'en séparer; je le touchais à chaque instant pour m'assurer que je ne rêvais pas, et si la fatigue de corps et d'esprit que j'avais éprouvée m'assoupissait un moment, je me réveillais en sursaut à l'idée du trésor que je possédais.

Le lendemain, mon mari s'attendait que je l'accompagnerais dans ses courses; je refusai, à sa grande surprise, et je restai seule à l'auberge, sous prétexte de la chaleur, mais en effet, pour contempler à mon aise et au grand jour mon joyau. J'y passai des heures qui, en vérité, ne me parurent pas longues, car c'était un spectacle admirable.

Les couleurs merveilleuses, la beauté surprenante de ces pierres, l'éclat qu'elles se prêtaient mutuellement ainsi réunies, en faisaient une chose incomparable, et dont je ne me lassais point. Pour tout objet qui atteint une beauté hors ligne, l'admiration qu'on éprouve n'est plus de l'enfantillage.

Je trouvai en outre dans le coffret un parchemin écrit en caractères arabes: j'aurais bien voulu savoir ce qu'il contenait; mais craignant qu'il ne trahît ce que je voulais cacher, je n'osai en parler à personne. Non, à personne; je voulais garder mon secret pour moi seule, du moins jusqu'à ce que je fusse en France, à Paris, chez moi; car j'avais maintenant peur de tout, des voleurs, des témoins, des autorités.

Quoique peu savante en jurisprudence, j'avais néanmoins entendu parler de certaine loi qui donne au gouvernement une part de la chose trouvée; mais cela me paraissait souverainement injuste, et j'avais déjà si bien l'esprit de propriété que, comme la vraie mère du jugement de Salomon, j'aurais plutôt abandonné mon joyau tout entier, que de le partager avec sa majesté le roi d'Espagne, ou tout autre. Mais ce secret que je voulais cacher ne

laissait pas de me peser; je n'aurais pas été, je crois, plus embarrassée si j'avais eu à porter tous les millions que valait mon trésor. Pour ne pas le perdre de vue, je l'avais mis, enveloppé d'un mouchoir, au fond d'un *caba*, ou sac de voyage, constamment suspendu à mon bras. Absorbée par une seule pensée, je vivais dans une préoccupation continuelle. Si nous visitions les pays ou les monuments, je ne voyais, je ne regardais rien; si on m'adressait la parole, ou je ne répondais point, ou ma réponse prouvait que je n'avais ni écouté, ni compris. Les gens m'examinaient avec étonnement, car je ressemblais plus à une somnambule, ou à un fakir qui contemple la lumière céleste au bout de son nez, qu'à une créature raisonnable. Mon mari s'impatientait: Qu'as-tu? me dit-il, je ne te reconnais plus; toi d'ordinaire si contente et si commode en voyage, tu ne t'intéresses à rien. Il faut que tu sois malade ou que tu enfantes, pour le moins, un poëme épique?

— Quand partons-nous? répondis-je machinalement. — Il haussa les épaules et me laissa là. Sans doute l'ennui d'une pareille compagnie lui fit hâter son départ, et nous nous remîmes en route pour Paris, à mon grand soulagement. J'étais d'autant plus pressée de partir, qu'on me voyait de fort mauvais œil dans l'auberge; une servante prétendait m'avoir aperçue la nuit dans l'escalier, un couteau à la main, de sorte que je passais pour une sorcière, ou quelque chose d'approchant.

Je fus bientôt occupée d'un nouveau danger: c'était la vigilance des douaniers de la frontière, auxquels il fallait dérober l'objet de mes inquiétudes. Les douanes espagnoles sont peu à redouter; avec quelques *pecettas*, on est sûr de s'en tirer, mais il n'en est pas de même à la frontière française. Aussi, tandis qu'au poste de la *Junquera* les douaniers espagnols visitaient pour la forme nos malles et nos effets, je feignis d'avoir faim, et je demandai à acheter un pain qu'on me procura; j'en coupai environ la moitié dont j'ôtai la mie, je cachai mon trésor dans le creux, et l'ayant recouvert adroitement, je mis ce pain dans mon panier.

Toutes les beautés d'un des plus pittoresques pays de l'Europe avaient été perdues pour moi; pendant la route entière, je n'avais songé qu'au passage de la frontière, et ce moment arrivé me laissait encore moins de liberté d'esprit. Cependant mon plan, bien arrêté d'avance dans ma tête, réussit comme je l'avais espéré. C'est au Perthus que se trouve le poste de la douane française. Lorsque les commis se présentèrent pour visiter ce que nous portions avec nous, je tirai ostensiblement de mon panier mon mouchoir, le pain, quelques autres provisions, et enfin ma bourse, comme si elle était le seul objet de mes craintes, et je livrai le panier aux investigations des douaniers. Pendant ce temps, mon mari causait avec eux, et son nom, bien connu dans cette province où il est né, nous valut un examen moins sévère. Enfin, on nous laissa aller et je respirai. Sauf la peur de voleur, le reste de mon voyage fut moins troublé; mais c'est seulement en me retrouvant chez moi, que je me crus réellement en possession de ma conquête. Mon premier soin fut de l'enfermer bien secrètement; après quoi je me couchai et je dormis enfin d'un sommeil profond, auquel le soulagement que j'éprouvais avait plus de part encore que la fatigue.

Vous vous attendez peut-être, maintenant que me voilà tranquille, que je vais me hâter de tout confier à mon mari? Eh bien! non. Je n'étais point pressée de me décharger d'un secret qui ne me pesait plus, puis je craignais que, de premier mouvement, il ne me fît un tort de ma discrétion; et surtout, s'il faut vous l'avouer, je reculais le moment de parler, parce que je sentais bien que le merveilleux bracelet cesserait dès-lors de m'appartenir. Une chose si inutile et si belle ne pouvait être pour nous qu'une marchandise, je le savais, et cependant je ne pouvais songer, sans regret, à m'en séparer.

Je crois que j'appris alors à comprendre les plaisirs des avares. Souvent, en contemplation devant cette merveille, j'évaluais en pensée la somme à laquelle on pouvait l'estimer, et cette somme immense, il me semblait que je la possédais, puisque je pouvais, selon moi, me la procurer dès que je le voudrais. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que cette facilité me suffisait; je jouissais pleinement de tous les biens que je n'avais pas. Par le fait j'étais re-

stée aussi pauvre que devant; mais comment l'aurais-je senti? mon esprit était millionnaire.

Or, il advint qu'en ce temps-là j'allai rendre visite à une dame de ma connaissance, une grande dame même, quoique j'aie peu de relations de ce genre; celle-ci réunit à beaucoup de finesse dans l'esprit, beaucoup de simplicité dans les manières: c'est un composé qui m'a toujours plu. Ce jour-là pourtant, elle me parut distraite et préoccupée, et au bout de quelques minutes, je crus par discrétion devoir prendre congé; comme elle voulait me retenir: Non, lui dis-je, je crains de vous déranger; je reviendrai dans un meilleur moment.

— Restez, restez, me dit-elle en riant; pour me punir de vous avoir montré ma préoccupation, je vous en dirai la cause, et si vous vous moquez de moi, je l'aurai bien mérité. — Je me rassis. Vous saurez, continua-t-elle, que l'ambassadeur de *** doit donner un bal costumé, et que je suis invitée à faire partie d'un quadrille mauresque dont le sujet est tiré de je ne sais quelle vieille chanson du *Romancero*. Lady H***, qui a long-temps voyagé en Espagne, en a donné l'idée: plusieurs étrangères du plus haut rang figurent dans ce quadrille; je sais que leurs costumes seront d'une grande magnificence, et je rêvais au mien, car je tiens à soutenir l'honneur de la France. — Je me mis à rire; au même instant le bracelet maure me revint en mémoire; Que diriez-vous, répondis-je, si je vous procurais une parure qui, à coup sûr, ne peut avoir sa pareille et qui effacerait toutes celles de vos rivales?

— Qu'est ce donc? s'écria madame***.

J'étais déjà fâchée du mot qui m'était échappé, mais je ne pouvais plus reculer. J'avouai donc que je possédais un bijou arabe d'un grand prix, et que je le lui prêterais le jour du bal, si elle voulait me promettre de me garder le secret. Elle s'y engagea sans peine, et il fut convenu que ce jour-là, je viendrais dîner avec elle, sous prétexte d'assister à sa toilette par curiosité, et que j'apporterais la parure promise.

Je ne puis dire dans quelles anxiétés je passai le temps qui s'écoula jusqu'à ce malheureux bal, combien de fois je me repentis de mon engagement, et je fus au moment de me dédire; car enfin, des vols avaient été souvent commis, dans des occasions semblables; puis venait le regret d'avoir révélé mon secret, par je ne sais quel mouvement de sympathie pour une vanité féminine, moi qui l'avais jusque-là si bien gardé! Pourtant une mauvaise honte m'empêchait de reculer; on croirait, me disais-je, que j'ai fait un mensonge et que je me suis vantée à tort. Tant il est vrai qu'il est plus facile encore de ne pas commencer une sottise que de ne pas l'achever. Peut-être aussi que l'envie de juger de l'effet de mon bijou et de le mettre une fois en évidence y était pour quelque chose.

Au jour convenu je me trouvai au rendez-vous. Quand j'ouvris devant madame *** le petit coffret d'acier qui renfermait la parure promise, elle demeura frappée de surprise et d'admiration, tant ce qu'elle voyait surpassait son attente.

— Comment une telle magnificence se trouve-t-elle en votre pouvoir? s'écria-t-elle. En vérité, cela tient de la féerie! Il faut que vous ayez retrouvé la lampe merveilleuse!

Je ne m'expliquai point à ce sujet, mais je lui fis promettre de nouveau de ne point dire de qui elle tenait ce bijou, et de me le rapporter elle-même le lendemain. Je dois dire qu'elle hésita à se charger de la responsabilité d'un objet si précieux, et qu'elle fut au moment de renoncer à s'en parer; mais je l'en pressai moi-même, comme je ne pouvais m'en dispenser, et elle céda. Je restai, selon que nous en étions convenues, pour être témoin de sa toilette; son costume mauresque était à la fois élégant et somptueux; ses cheveux retombaient sur ses épaules en longues nattes, entremêlées de fils d'or et terminées par des houppes semblables; sa coiffure se composait d'un mouchoir des Indes en soie rouge brochée d'or, capricieusement rattaché par un bouquet de fleurs d'or et d'argent, et par le fameux bracelet aux sept pierres qui jetait un éclat éblouissant. Je la vis donc partir *triomphante et parée*, et je m'en retournai *seule et désespérée*, allais-je ajouter par l'effet d'une vieille habitude: mais comme je ne suis pas ici obligée de

rimer, je dirai seulement que je m'en allai fort inquiète, et que comme il m'était arrivé souvent, depuis que je possédais un trésor, je passai une nuit fort agitée.

Le lendemain cependant, ma belle dépositaire, fidèle à sa promesse, vint le remettre elle-même dans mes mains. Elle me raconta ses succès au bal; le bijou mauresque avait fait une sensation prodigieuse, encore accrue par le mystère que celle qui le portait opposait à toutes les questions. Elle s'était bornée à répondre que ces pierreries ne lui appartenaient pas et qu'elle ne pouvait révéler le nom du propriétaire. L'air intrigué de toutes les curiosités déçues l'avait plus divertie que le bal même; elle me renouvela ses remercîments et me quitta. Je me crus tranquille; mais j'étais loin de compte.

— Sais-tu, me dit mon mari en rentrant, ce que c'est que ce fameux bandeau, bracelet, ou je ne sais quoi, que portait madame *** au bal de l'ambassadeur de ***? on ne parle pas d'autre chose dans Paris. J'ai prétendu que c'était un conte, puisque toi, qui la connais et qui l'as vue le jour même du bal, tu ne m'en as rien dit.

Le moment était venu de tout déclarer, il n'était plus possible de le retarder. Je sentais même confusément que j'avais eu tort d'attendre si longtemps.

— Ce qu'on t'a dit n'est point un conte, répondis-je en me levant pour aller chercher mon coffret, que je posai sur la table, en voici la preuve.

Mon mari témoigna à l'aspect du bracelet l'admiration qu'on ne pouvait s'empêcher d'éprouver.

— Dieu! la belle chose! s'écria-t-il, quel éclat! quelle richesse! mais c'est inestimable; il n'y a pas de souverain en Europe qui possède rien de semblable! Comment a-t-on pu te confier un pareil objet? et comment toi-même as-tu consenti à t'en charger?

— On ne me l'a point confié; il est à moi.

— La bonne folie! dit-il en éclatant de rire, encore si tu disais vrai!

— Je ne suis pas folle, et je dis vrai: ceci est à moi.

Il me regarda, et vit que je parlais sérieusement. Lui-même devint sérieux; il jeta de nouveau les yeux sur le bracelet, puis sur moi.

— Peux-tu m'expliquer ceci? me dit-il.

— Très-facilement. Et je commençai mon récit. Le cœur me battait cependant comme si j'avais eu à faire la confession d'une faute. A mesure que je parlais, la figure de mon mari, au lieu de s'épanouir, comme je m'y attendais, se rembrunissait de plus en plus.

— Ainsi, me dit-il vivement et avec sévérité, tu as été fouiller dans une maison étrangère?

— Dans la cour, répondis-je timidement.

— Tu en as enlevé un trésor?

— Qui n'appartenait à personne.

— Qu'en sais-tu?

— Le joyau et le coffret sont bien évidemment du temps des Maures. S'ils avaient passé depuis dans d'autres mains, ce parchemin écrit en arabe n'y serait pas resté.

Il examina le parchemin. Peu importe, dit-il, tu n'en as pas moins risqué de te faire arrêter comme voleuse. A ce mot, je devins pâle et tremblante.

— Je n'ai rien volé, dis-je prête à pleurer. Comment se fait-il que ce trésor ait passé tant d'années sans être découvert, et que moi j'en aie eu comme une revélation; car, je te le répète, je savais d'avance ce que j'allais trouver: n'est-ce pas une preuve que cela m'était destiné?

— Une preuve! pour ta conscience, peut-être, pour moi qui te connais! Mais devant la loi, non. Elle accorde au propriétaire une part de la chose trouvée dans sa propriété, et tu serais condamnée justement, quoi que tu en dises.

— Légalement, mais non justement.

— C'est tout un.

— Pas à mes yeux.

— N'importe, nous aviserons à conserver les droits de ceux qui peuvent en avoir; en attendant, il faut faire estimer ce bijou, afin de savoir ce que tu possèdes; car apparemment tu ne comptes pas le garder?

— Non, sans doute, dis-je en soupirant: ce qui le fit rire. *(Suite.)*

Un omnibus,

par Ch. Paul de Kock.

(Suite.)

Et la bonne femme tend sa pièce de cent sous à sa voisine rechignée; celle-ci ne bouge pas, et ne veut pas se donner la peine d'allonger le bras pour être agréable à quelqu'un, quoiqu'elle ait quelques instans auparavant réclamé et reçu le même service. Mais il y a des gens qui croient que tout leur est dû; égards, prévenances, complaisances; mais eux, ne doivent rien à personne. Pauvres gens!... vous me faites pitié!.... De quel limon vous croyez-vous donc pétris, pour exiger de personnes que vous voyez pour la première fois, du respect, des politesses, des attentions que vous leur refuserez?.... Est-ce parce que vous êtes mieux mis? Mais il y a des escrocs, des filles publiques qui sont vêtus avec la dernière élégance, cela ne prouverait donc rien. Est-ce parce que vous avez de l'or dans vos poches? Mais la fortune n'a jamais été une preuve de mérite; d'ailleurs la source en est quelquefois si méprisable! Est-ce parce que vous avez un grand talent, un grand genie?.... Oh! non, les gens qui ont vraiment du talent ne sont pas impertinens; il faut laisser cela à ceux qui veulent être remarqués, ne fût-ce que par leur sottise, à ces écrivassiers *invita Minerva;* à ces êtres que l'envie dévore, que la jalousie dessèche, et qui tournent en ridicule tout ce que font les autres, pour se venger de ne pouvoir rien faire eux-mêmes.

C'est donc parce que vous êtes des sots, que vous agissez ainsi.... Oh! alors je comprends, je me rends à la raison, et je conviens que vous ne pouvez pas vous conduire autrement.

Notre jeune voyageur a pris la pièce de cent sous des mains de la grosse maman, et l'a passée au conducteur, qui la met entre ses dents, puis se retourne, tire le cordon, et la voiture s'arrête.

„Est-ce qu'il veut nous mettre encore quelqu'un!" dit le gros monsieur.

„C'est désagréable d'arrêter si souvent!" dit le personnage à besicles, en ayant l'air de s'adresser à la jeune personne qui tient ses yeux baissés; „moi... j'ai justement affaire, je suis pressé.... Vous êtes peut-être pressée aussi, mademoiselle?"

On répond: „Non, monsieur," bien bas, presque entre les dents, puis on se retourne pour ne pas prolonger la conversation.

Un nouveau venu parait à la portière: c'est un petit homme, à figure joviale, nez rouge, yeux à fleur de tête, quelque chose qui sent l'homme de comptoir. Il tient un parapluie tout imbibé d'eau et le frotte le long des jambes et des genoux des voyageurs, en se faufilant vers le fond, s'inclinant d'un air aimable, saluant à droite, à gauche, et marchant sur les pieds de tout le monde.

„A gauche, au fond... il y a de la place... Madame, prenez donc votre paquet sur vos genoux... — J'ai déjà mon petit... — Ça ne me regarde pas; il fallait prendre deux places alors; vous ne pouvez pas ne payer que pour un et mettre sur la banquette votre paquet, votre enfant, et votre panier; alors, avec quatre voyageurs ma voiture serait remplie!... Ça ne se peut pas.... — Oh! il y a des conducteurs qui ne sont pas si désagréables que vous!... — J'en suis fâché, mais il me faut mes quinze places.."

„Monsieur de la porte, vous ne m'avez pas rendu la monnaie de mes cent sous?" dit la grosse maman d'un air inquiet. „Tout à l'heure, madame... Allons... serrez donc un peu là-bas."

„Donnez-moi vot' gas, la petite mère," dit l'homme en blouse à sa voisine, „comme ça vous pourrez tenir votre paquet. — Ah! monsieur... vous êtes bien bon... au fait, si ça ne vous gêne pas, ça m'obligera beaucoup... Veux-tu aller sur monsieur, Lolo? — Oh! non... il est trop laid.." répond l'enfant en faisant la grimace.

L'homme en blouse rit de la réponse de l'enfant et le prend sur ses genoux, en disant: „Viens toujours, va, mon gros, je ne te mangerai pas!.."

Et l'enfant change de siège; ce qui prouve que l'on peut être fort obligeant, tout en sentant l'oignon et l'ail; ce qui n'empêche pas que ce ne soit une odeur fort désagréable

Pendant ce temps, le monsieur qui a l'air je-

vial a gagné le coin du fond, après avoir essuyé son parapluie sur tout le monde.

„Comme c'est gentil... venez donc propre dans un Omnibus!“ dit le monsieur aux besicles. „Tenez, mademoiselle, votre robe est toute mouillée aussi.“

La demoiselle ne répond rien et se contente d'essuyer avec son mouchoir les traces du parapluie.

„Conducteur, vous me mettrez devant la rue Caumartin,“ dit le nouveau venu.

„Oui, monsieur... Qui est-ce qui n'a pas payé?...“

„Monsieur le voiturier,“ dit la grosse maman en tendant le cou, „vous ne m'avez pas rendu mon argent.., je vous ai donné une pièce de cent sous...

— „Dans un instant, madame... je n'ai pas encore assez de monnaie... Il y a quelqu'un qui me redoit un sou..“

Le monsieur à l'habit râpé se penche alors vers le conducteur et lui parle à l'oreille, le conducteur ne répond rien, mais il ne réclame plus son sou. J'ai vu plusieurs fois des conducteurs faire crédit à des personnes qui avaient oublié de prendre de l'argent, et cela de fort bonne grâce; leur rend-on plus tard ce qu'on leur doit?... j'aime à le croire: probablement le vieux monsieur demandait crédit pour un sou. Pauvre homme!.. Était-ce vraiment parce qu'il ne voulait pas changer.

Le conducteur a tiré le cordon, la voiture s'arrête; nouveaux murmures des voyageurs.

„Comment! encore du monde... mais nous sommes complets, à moins qu'on n'en mette sur nos genoux...

— „Oh! que non, messieurs, il y a encore deux places... une à droite et celle du fond. Serrez donc à droite... là-bas...“

C'est une dame fort gentille, d'une jolie tournure, qui paraît sur le marche-pied. C'eût été dommage de la laisser se mouiller. Elle s'arrête, regarde dans la voiture, en disant: „Mais je ne vois pas de place... — Si, madame, oh! il y en a encore deux.“

Et le conducteur fait entrer la dame, qui cherche où elle pourra se placer, au milieu de tout ce monde. Heureusement pour cette voyageuse le jeune homme dont nous avons fait le portrait, n'est nullement insensible aux charmes d'une femme; il n'était pas non plus fâché de s'éloigner de sa maussade voisine; il se serre donc contre son gros voisin, sans faire attention aux murmures, aux plaintes, à l'humeur de ce monsieur, et la jeune dame, apercevant une petite place, s'y laisse aller; car c'est presque toujours ainsi qu'on s'asseoit dans un Omnibus.

„Ah! madame! vous m'étouffez!...“ s'écrie la vieille en robe de soie. — „Madame, je suis désolée, mais on prétend qu'il y a de la place... — Approchez-vous de mon côté, madame,“ dit notre jeune homme.

Il était difficile que cette dame fût plus près, elle se trouvait collée contre lui; et comme cette position ne lui semblait pas très-confortable, elle aurait au contraire désiré se reculer un peu, mais du moins ce jeune homme était poli, il avait l'air honnête. La jolie femme se décide à prendre sa position en patience. Le jeune homme ne bouge plus, et ses joues deviennent très-rouges; cela n'a rien d'étonnant, nous savons que le frottement de deux corps les échauffe, et finirait pas les brûler.

„J'espère que c'est fini, et qu'on ne nous mettra plus personne,“ dit le gros monsieur en regardant le conducteur, qui regarde toujours sur les boulevards.

„Ah ça, pourquoi donc qu'il ne me rend pas ma monnaie?“ dit la grosse maman, en s'addressant à son vis-à vis l'homme au parapluie. — „Il l'a peut-être oublié... — Ah! ben, c'te plaisanterie... Dites-donc..... monsieur à la casquette... ma monnaie, s'il vous plait.

— „Voilà.... voilà, madame.... Faites passer, s'il vous plait... Votre place... là-bas, à gauche...“

La grosse femme a reçu sa monnaie, elle est plus tranquille. La voiture roule quelques minutes, on ne dit rien. Les uns examinent leurs voisins, d'autres regardent par les carreaux; quelques-uns ne songent qu'à leurs affaires. L'homme en blouse est le seul qui parle; il cause avec l'enfant qui s'est habitué à lui, il le fait sauter sur

ses genoux et lui donne sa tabatière pour jouer; l'enfant parvient à ouvrir la tabatière, et il jette à terre tout ce qu'elle contenait, ce qui semble l'amuser beaucoup. Sa mère se confond en excuses; l'homme aux boutons de diamans hausse les épaules, en murmurant: „Que c'est aimable les enfans... le petit drôle l'a fait exprès.“

(Fin.)

Le juif errant,

par P. J. de Béranger.

Chrétien, au voyageur souffrant
Tends un verre d'eau sur ta porte.
Je suis, je suis le juif errant,
Qu'un tourbillon toujours emporte.
Sans vieillir accablé de jours,
La fin du monde est mon seul rêve.
Chaque soir j'espère toujours;
Mais toujours le soleil se lève.
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Depuis dix-huit siècles, hélas!
Sur la cendre grecque et romaine,
Sur les débris de mille états,
L'affreux tourbillon me promène.
J'ai vu sans fruit germer le bien,
Vu des calamités fécondes;
Et pour survivre au monde ancien,
Des flots j'ai vu sortir deux mondes.
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Dieu m'a changé pour me punir:
A tout ce qui meurt je m'attache.
Mais du toit prêt à me bénir
Le tourbillon soudain m'arrache.
Plus d'un pauvre vient implorer
Le denier que je puis répandre,
Qui n'a pas le temps de serrer
La main qu'en passant j'aime à tendre.
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Seul, au pied d'arbustes en fleurs,
Sur le gazon, au bord de l'onde,
Si je repose mes douleurs,
J'entends le tourbillon qui gronde.
Eh! qu'importe au ciel irrité
Cet instant passé sous l'ombrage?
Faut-il moins que l'éternité
Pour délasser d'un tel voyage?
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Que des enfans vifs et joyeux
Des miens me retracent l'image;
Si j'en veux repaître mes yeux,
Le tourbillon souffle avec rage.
Vieillards, osez-vous à tout prix
M'envier ma longue carrière?
Ces enfans à qui je souris,
Mon pied balaîra leur poussière.
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Des murs où je suis né jadis
Retrouvé-je encore quelque trace,
Pour m'arrêter je me roidis.
Mais le tourbillon me dit: „Passe!
Passe!“ et la voix me crie aussi:
„Reste debout quand tout succombe.
Tes aïeux ne t'ont point ici
Gardé de place dans leur tombe.“
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

J'outrageai d'un rire inhumain
L'homme-dieu respirant à peine....
Mais sous mes pieds fuit le chemin.
Adieu, le tourbillon m'entraîne.
Vous qui manquez de charité,
Tremblez à mon supplice étrange.
Ce n'est point sa divinité,
C'est l'humanité que Dieu venge.
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Geschichtlicher Ueberblick
der
Entwickelung der französischen Nationalliteratur.

(Fortsetzung.)

Von noch größerem Einflusse auf seine Zeit war der mitunter einseitige, aber doch stets höchst geistreiche, freimüthige und scharfsinnige Montesquieu († 1755), dessen Stil, abgesehen von M.'s Verdiensten als Theoretiker und Staatsmann, sich vorzüglich durch Klarheit und Kraft auszeichnet, obwohl er hier und da mitunter zu sehr dehnt und zu viel Werth auf rhetorischen Prunk legt. Durch Voltaire, Rousseau, Diderot, Helvetius und die Encyklopädisten insbesondere ward gegen das Ende des achtzehnten Jahrhunderts noch mehr Wahrheit, Einfachheit und Natürlichkeit in die didaktische Prosa gebracht, doch auch die Klarheit, nach der sie strebten, nicht selten blendendem Witze oder rhetorischem Gepränge aufgeopfert. Vorzüglich hervorzuheben in dieser Richtung sind außer jenen eben Genannten noch d'Alembert († 1789), Buffon († 1788), Bonnet († 1793), Mirabeau, Chamfort († 1794), Condorcet († 1794), Siéyes, Volney († 1820), Ségur der Aeltere († 1805) u. A. m. In der neuesten Zeit war der Einfluß deutscher Philosophie von nicht unmerklicher Wirkung, besonders auf Jurisprudenz, Geschichte der Philosophie und Naturwissenschaften, und Männer wie Lerminier, Damiron, Cousin, Jouffray, Cuvier, Geoffroy St. Hilaire, Ampère, Biot, Arago, leisteten für die Wissenschaft wie für die Darstellung Bedeutendes. Am Ausgezeichnetsten bewiesen sich jedoch die politischen Schriftsteller, deren Literatur eine Glanzseite der französischen Prosa ist, und die Werke B. Constant's, Chateaubriand's, Courier's, Guizot's, Royer Collard's, Dupin's, Foy's, Odilon Barrot's, Capefigue's u. A. können als Meisterwerke des Styls allen Nationen als Muster dienen. Auf die Bildung der Kritik und Theorie der redenden und schönen Künste äußerte das Studium der Classiker bei den Franzosen von jeher entschiedenen Einfluß, und es wurde daher mehr nach äußerer als nach innerer Correctheit gestrebt. Die älteste Poetik verdankt man Jean Jourdain in seinem um 1498 erschienenen Jardin de plaisance et fleur de rhétorique. Als seine Nachfolger in diesen Bemühungen sind besonders Sibillet, Fouquelin, Courcelles, du Vair u. A. zu nennen. Die Akademie eignete sich seit ihrem ersten Entstehen das oberste Richteramt in Sachen des Geschmackes an und schrieb hier bis auf die neuesten Zeiten von dem Augenblicke an, wo gegen das Ende des siebenzehnten Jahrhunderts der Streit über den Vorzug der Alten oder der Neueren zum Nachtheil der Letzteren entschieden worden, dictatorische Gesetze vor. In diesem Sinne nun arbeiteten nicht ohne Talent und Geschick, aber mit großer Einseitigkeit Rapin († 1687), Bouhours († 1702), René le Bossu († 1680), Rollin, Fontenelle u. A. Einer der besseren Schriftsteller ist der klare, scharfsinnige J. du Bos († 1742), die erste vollständige Aesthetik lieferte M. André († 1764); doch ward er bald durch den geistreichen, lange Zeit als Schiedsrichter betrachteten Batteux († 1780) überflügelt. — Ausgezeichnetes in diesem Zweige der Wissenschaften leisteten ferner Diderot, Marmontel, Chabanon, Suard, Barthez u. A. doch als der eigentliche Repräsentant des bis auf die neuesten Zeiten vorherrschenden ästhetisch-kritischen Nationalgeistes bei den Franzosen ist Jean François de la Harpe († 1803) zu betrachten; der heftige Kampf der Classiker und Romantiker brachte in neuester Zeit, da die Principien beider Parteien sich schroff entgegen standen, viel Verwirrung und Gehässigkeit in die Forschungen dieser Art. Als einer der geistreichsten Kritiker unter den Letztern hat sich vor Allen der auch als Dichter hochgefeierte Sainte-Beuve bewährt. Für die Literaturgeschichte der Franzosen wurde in unsern Tagen viel Lobenswerthes, besonders durch Villemain, Ch. Nodier, St. Marc Girardin, Roquefort, Jerry de Manci u. A. m. gethan, und es findet fortwährend ein reges, unermüdliches Streben in allen diesen Fächern Statt. (Forts. folgt.)

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℛ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 17.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, DR. ET PROF., et C. SCHÜTZ, DR.

Le Bracelet Maure,

par SAB. CAS. AMABLE TASTU.

(Suite.)

— Il serait ridicule à nous, tu le sens, reprit-il avec douceur, de laisser dormir une telle valeur dans des mains comme les nôtres; je t'assure autrement, que si nous étions quelque peu riches, je préférerais l'objet lui-même à tout l'argent qu'il peut valoir; ne fût-ce que pour avoir le plaisir de posséder, moi simple particulier, une chose si belle, à la barbe de tous les princes de l'Europe. Allons, donne-moi cela.

— Qu'en veux-tu faire?

— Le porter chez M. Halphen pour le prier de l'estimer.... Veux-tu venir avec moi?

J'acceptai avec empressement, pour ne pas me séparer de mon trésor.

Nous nous rendîmes chez le célèbre joaillier. M. Halphen nous reçut avec politesse. Nous lui exposâmes le motif de notre visite, et le bracelet maure produisit sur lui son effet accoutumé, d'autant plus grand même, qu'il en pouvait mieux apprécier le mérite. Il le regarda long-temps dans cette extase silencieuse d'un amateur qui découvrirait un Raphael inconnu. Il examina chaque pierre avec une scrupuleuse attention, et les trouva toutes irréprochables sous le rapport de la pureté, de l'éclat, de la transparence, ou de la richesse des teintes.

— Monsieur, dit-il enfin d'un ton sérieux, je pense me connaître en pierreries, et si je n'avais pas vu celles-ci de mes propres yeux, je n'aurais pu croire à leur existence. Pour un objet semblable il n'y a pas d'estimation possible; chaque pierre isolée serait déjà d'un prix arbitraire, ainsi réunies leur valeur n'a de bornes que celles qu'on veut y mettre. C'est un morceau de souverain, s'il en est d'assez riches en Europe pour le payer, ce dont je doute fort.

— Mais, monsieur, ne pourriez-vous nous donner du moins une évaluation approximative?

— Cela se peut, madame; mais vous savez que ces sortes de choses sont toujours vendues fort au-dessous de leur estimation. Ainsi, le diamant *le Régent*, évalué douze millions par une commission de joailliers, n'a été payé que trois millions. Chacune des pierres de ce bandeau pourrait être vendue à ce prix sans être trop chère, et cette circonstance unique de les trouver ainsi assorties de grosseur et de beauté, qui devrait augmenter ce prix de beaucoup, sera peut-être ce qui vous empêchera de l'obtenir parce qu'on sera effrayé de l'énormité de la somme à débourser.... Peut-être vous serait-il plus avantageux de vendre ces pierres séparément. Ce serait pourtant grand dommage! Cela ferait une belle couronne royale; car on ne saurait conserver la monture qui ne signifie rien. La taille orientale laisse aussi à désirer, mais on peut y remédier. Somme toute, ce n'en est pas moins une chose hors de prix, et par cela même d'un placement difficile.

Tout ceci était parfaitement vrai; mais plus nous nous sentions convaincus, moins nous étions contents. Nous nous en retournâmes tous deux

pensifs, rêvant à la difficulté qu'il y a de s'enrichir avec une propriété de plusieurs millions.

A peine rentrée chez moi, je vis arriver madame *** tout agitée. Mon Dieu! me dit-elle, ne m'en veuillez pas si je viens vous prier de me relever de ma promesse, et de me permettre de dire que les pierreries que vous m'avez prêtées sont à vous. Le secret que je vous ai gardé donne lieu à une foule d'absurdes conjectures, fort désagréables pour moi. Les uns veulent que ce joyau me soit venu du dey d'Alger, d'autres parlent de don Pedro, que sais-je encore? Enfin, c'est un cancan général que je veux faire cesser absolument.

— Vous le pouvez sans inconvénient. Il faut même maintenant qu'on sache que ce bijou m'appartient, puisque mon intention est de le vendre.

— Le vendre! Eh! qui donc pourra vous l'acheter?

— Le gouvernement, je pense, car il n'y a guère qu'une bourse royale qui puisse y suffire.

— Vraiment oui! encore n'est-ce pas trop sûr, mais vous pouvez compter que je m'y emploierai de mon mieux.

— J'allais vous en prier, mais jamais vos amis n'ont le temps de vous demander un service.

— Que voulez-vous? je suis égoïste, et j'ai peur qu'ils ne s'addressent à d'autres.

— Vous n'avez rien à craindre, il n'y a pas foule sur ce chemin-là.

La renommée du merveilleux joyau ne tarda pas à se répandre et à alimenter les oiseuses conversations des salons; toutes les curiosités s'éveillèrent, on mit en campagne mes amis et les amis de mes amis pour arriver à voir la merveille. Quand on l'eut vue, le bruit ne fit que s'accroître, on ne parla plus que du bracelet maure, ce fut bientôt un *crescendo* aussi général que celui de don Basile, enfin la mode s'en mêla, et on sait ce que c'est que la mode à Paris. Dès-lors il ne tint qu'à moi de me croire un personnage, tant je fus recherchée, fêtée, caressée; que d'avances délicates, que de coquettes prévenances on adressa aux beaux yeux de mon coffret! Je vous prie de remarquer à l'honneur de ma raison que je ne m'en estimai pas un grain de plus qu'auparavant.

Les billets me pleuvaient. C'était:

„Pardon de vous importuner, ma chère amie, mais madame A*** et madame B*** qui savent que je vous ai mené madame C*** lundi, m'arracheront les yeux si je ne leur procure la vue du miraculeux bracelet. Comme le cas est grave, je ne demande pas votre permission, je la prends.“

Ou bien:

„Madame la marquise de *** se hasarde a solliciter de madame *** l'autorisation de se présenter chez elle pour admirer le magnifique bijou qui est en sa possession. Madame la marquise de *** sera charmée que sa curiosité lui fournisse l'occasion de connaître personnellement madame ***.“

Ou encore;

„Madame la princesse *** est désolée que sa santé ne lui permette pas de demander à madame *** son agrément pour aller voir le fameux bracelet maure. Elle espère que madame *** sera assez bonne pour se prêter à un desir de malade, en se rendant chez elle; elle lui enverrait sa voiture au jour et à l'heure qui lui conviendraient.“

Et beaucoup d'autres, également pleins de politesses intéressées, ou d'impertinences polies.

Les visites se succédaient sans interruption, et l'enthousiasme allait croissant; jamais chef-d'œuvre d'Homère ou de Phidias, de Raphaël ou de Mozart, n'en eût excité la moitié autant.

Aux gens du monde bientôt se joignirent les savants; les minéralogistes, qui n'avaient jamais vu d'aussi beaux échantillons; les physiciens, qui n'avaient jamais eu une pareille occasion de faire des expériences sur les effets de la lumière; puis les artistes, qui à défaut du beau, dont la plupart ont perdu le secret, sont à l'affût du nouveau et qui pensaient que le joyau arabe relèverait merveilleusement quelque sujet oriental, quelque portrait de sultane ou d'odalisque; enfin comme en France on fait de tout à propos de tout, on fit, à propos du bracelet maure, des traités, des dissertations, des descriptions, des dessins, des vers, de la musique même; enfin, M. Bour-

guignon, qui imite si bien les pierres précieuses, en entreprit un fac simile, afin que rien ne manquât à sa gloire.

Cependant toute ma vie était bouleversée; plus de repos, plus de liberté, plus de travail, j'avais déjà perdu tous mes avantages, sans avoir encore rien obtenu en retour.

Enfin, madame ***, qui en mettant en évidence le précieux bracelet était la cause première de tout ce bruit, revint un jour me trouver: J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, dit-elle, on a beaucoup parlé à la cour de votre bracelet maure. La reine et surtout les jeunes princesses ont le plus grand désir de le voir, et j'ai promis de vous conduire au château.

— Eh, mon Dieu, m'écriai-je, pourquoi avez-vous promis cela?

— Dans votre intérêt apparemment: ne voyez-vous pas que cette démarche peut avoir beaucoup d'influence sur la vente de vos pierreries, puisque vous voulez les vendre?

— Vous avez raison, dis-je en soupirant.

Le jour désigné, madame *** vint me prendre et me conduisit au château, où nous fûmes très-gracieusement accueillis, mon bracelet et moi. J'eus soin de dire pendant cett séance, que mon intention était de me défaire de ce bijou et que, pour qu'il ne sortît pas de France, je le laisserais à un prix fort au-dessous de sa valeur.

Peu de jours après, une personne de confiance me fut dépêchée par un de nos ministres, afin de connaître mes intentions, c'est-à-dire mes prétentions, au sujet du bracelet arabe. Je demandai quelques jours pour donner une réponse précise. Avant le terme fixé, je reçus du ministre une lettre d'audience, que je n'avais point sollicitée; dès lors, je commençai à soupçonner que je pouvais bien posséder un talisman. Je me consultai avec mon mari, nous primes de nouveau conseil de M. Halphen, et je partis pour mon audience, bien endoctrinée et munie de mon coffret, qui était devenu, pour ainsi dire, une partie obligée de mon individu.

Dans ce siècle, où tout est marchandise, l'esprit marchand est devenu le plus indispensable de tous les esprits, et l'art de faire valoir sa denrée, le premier de tous les arts. Force est bien qu'il en soit ainsi. Il est de mode aujourd'hui de médire de ces pauvres arts, que voulez-vous donc qu'ils deviennent, bon Dieu? Leur mission n'est-elle pas de faire vibrer les passions humaines? Or de tout ce grand clavier, il n'y a plus aujourd'hui que deux touches qui répondent: la cupidité et la vanité; il faut bien chercher le secret de les émouvoir. Je fis donc mon apprentissage commercial et ne m'en tirai, je crois, pas trop mal pour une première fois. J'étalai ma marchandise aux yeux de mon chaland, qui en fut ébloui comme de raison; je lui fis admirer l'éclat, la beauté, la perfection des pierres, dans lesquelles on ne pouvait remarquer ni *glaces*, ni *pailles*, ni *fumées*, ce dont le ministre convint d'un air de connaisseur. Je lui rappelai alors que le plus beau diamant connu, *le Régent*, n'était pas absolument sans défaut, et qu'il n'en avait pas moins été estimé douze millions. L'évaluation des joailliers, à laquelle j'offrais de m'en rapporter, ferait sans doute monter les sept pierres qui étaient devant ses yeux à une somme bien plus considérable, et cependant j'avais un tel desir qu'elles demeurassent la propriété de mon pays, à la grande gloire du ministère qui ferait un tel marché, que je consentais à les laisser pour la modique somme de six millions. Vous voyez que j'étais bien modeste; aussi n'eut-on pas même l'idée de marchander, comme s'il se fût agi de tapisseries, ou de maçonnerie, ou de sculptures, ou de tableaux. La chose était bien différente, mais l'embarras n'en était pas moins grand pour trouver la somme demandée. Nos listes civiles, bien qu'assez lourdes encore pour ceux qui les paient et n'en profitent pas, ne sont plus de taille à se permettre de pareilles fantaisies. Bon, quand on trouvait quarante millions d'épargnes dans les caves des Tuileries! Plus tard, nous avions l'enthousiasme, qui était encore une bonne ressource. Un prince avait-il besoin d'un château? un grand orateur venait-il à mourir? on ouvrait de part ou d'autre une souscription, et les millions pleuvaient. Mais aujourd'hui ce pauvre enthousiasme est tellement usé, flétri, mis à sec, que s'il fallait encore payer Chambord, je doute qu'on ob-

tînt seulement de quoi loger un garde champêtre; et le plus éloquent de nos députés viendrait à mourir, que sa veuve et ses enfants n'en seraient pas plus riches, à moins cependant qu'on ne voulût faire pièce à quelqu'un. Il n'y avait donc qu'un moyen, c'était de s'adresser aux Chambres: il est plus facile de persuader quelques centaines que quelques millions d'individus, ce qui pourtant revient au même en définitive, puisque ce que les Chambres votent, la nation le paie. *(Suite.)*

Un omnibus,

par Ch. Paul de Kock.

(Fin.)

Dans ce moment, la voiture éprouve une assez forte secousse; c'est quelqu'un qui vient de sauter sur le marche-pied sans vouloir que le conducteur arrête. Celui-ci s'est rangé de côté, en disant: „Au fond, monsieur, il y a encore une place.“

Le dernier venu est un militaire, sous-officier, uniforme de hussard, jeune, grand, portant de grosses moustaches noires, ce qui joint à des yeux et des sourcils de la même couleur, à des traits fortement prononcés et à un teint très-brun, donne à toute sa physionomie quelque chose de dur et de rébarbatif.

„Où diable va donc se mettre ce monsieur?“ dit le gros homme, mais à demi voix, et d'un ton moins impertinent cette fois.

Le militaire ne semble aucunement embarrassé: il s'avance, recule les genoux, repousse les jambes, regarde à droite, à gauche, comme pour choisir où il se placera; puis, après avoir lorgné la jeune personne modeste, se laisse brusquement tomber entre elle et le beau monsieur à besicles.

„Eh bien! monsieur, qu'est-ce que vous faites donc... Il n'y a pas de place là..., vous êtes sur nous!“ s'écrie le petit-maître, sur qui le militaire est tombé.

„Bah!... bah!... serrez les rangs... Ça se fera, puisqu'on m'a dit qu'il y avait encore une place.“

— „Mais ce n'est pas là, monsieur, c'est au fond. Conducteur, dites donc à monsieur que c'est au fond..., faites donc ôter monsieur...

— „Oter... ah! il sera malin celui qui me fera ôter de là... Mademoiselle, je vais tâcher de vous gêner le moins possible... je vais me faire mince... pas pour monsieur, mais pour vous.“

La jeune personne ne dit rien, elle se recule le plus qu'elle peut; mais on était déjà sept sur la banquette, et l'arrivée du militaire mettait tout le monde dans un étau. *)

„Mais, monsieur,“ reprend l'homme aux besicles „puisqu'on vous dit qu'il y a une place au fond... où vous serez bien mieux...“ — „Eh bien! allez-y vous, au fond, si ça vous arrange; moi je me trouve bien là, et j'y reste.“

„Je vais m'y mettre, moi,“ dit le petit monsieur au parapluie, „ça m'est égal d'être au fond... pourvu que je sois dans la voiture.“

Grace à ce revirement de places, les voyageurs du côté gauche retrouvent leur respiration, et le militaire se met à son aise, en disant: „Je savais bien qu'il y avait de la place, et que ça se ferait.“

„Complet!“ crie le conducteur au cocher.“

„C'est bien heureux!..“ dit le gros homme, „il faut espérer que nous n'arrêterons plus!...“

„Quel sacré fichu temps!“ dit le militaire en ôtant son schakot, et le secouant devant lui. „Heureusement je ne vais pas à la parade! Tenez, conducteur... voilà votre *quibus*. Poussez donc un peu à droite, monsieur, pour que nous ne gênions pas mademoiselle. Excusez, monsieur, mais il faut que je place mes jambes aussi, et vous avez deux colonnes que vous ne bougez pas plus que l'arc de triomphe!...“

Ceci s'adressait au monsieur aux boutons de diamans qui se trouvait être précisément en face du militaire, lequel venait de lui mettre un genou de côté pour s'étendre plus aisément. Le gros homme se gonfle encore, sa figure se boursouffle, il respire comme un cheval, en répondant: „Mais, monsieur, je ne vois pas pourquoi je me gênerais... Qu'avez-vous besoin d'allonger vos jam-

*) Schraubstock.

bes.. — Je ne peux pas me tenir en voiture, sans ça.... Je vous demande qu'est-ce que ça vous fait... on ce prête un peu, voilà tout!... Mademoiselle, ne craignez pas de vous appuyer sur moi, laissez-vous aller au contraire, ça m'obligera.... Tonnerre de temps, en voilà pour toute la journée."

„Cocher! conducteur! arrêtez, arrêtez donc! je veux monter!..."

Ces cris partaient de la chaussée et étaient prononcés par une voix féminine. Le conducteur tire le cordon pour qu'on arrête la voiture; aussitôt éclate dans l'Omnibus un murmure de révolte.

„Il n'y a plus de place, conducteur. — Est-ce que vous vous moquez de nous? où donc voulez-vous placer quelqu'un encore?

— „A ma place, „répond tranquillement le conducteur, „et moi je resterai debout."

„Allons, sacrebleu! laissez venir la petite femme, si elle est jolie, je la prends sur mes genoux, moi! on est libre d'être galant, j'espère."

La petite femme qui guimpe alors sur le marche-pied est une énorme boule de quarante à cinquante ans, dont les appas sont tellement volumineux qu'on ne distingue ni sa taille, ni aucune de ses formes; tout son individu semble n'en plus avoir qu'une seule, qui est celle d'un tonneau. Le conducteur la pousse dans la voiture et rebaisse le strapontin, tandis que le militaire s'écrie:

„Ah! nom d'une bombe!.. le plus souvent que je prendrai une fortification comme ça sur mes genoux."

Cependant la dame ne s'est point arrêtée à la place du conducteur, elle croit qu'elle peut s'asseoir plus loin, elle enjambe par dessus les pieds qu'on lui oppose; en ce moment la voiture repart; alors, l'énorme voyageuse perd l'équilibre, et tombe d'abord sur le gros monsieur, qui la rejette sur le militaire, lequel la repousse sur le petit vieux maigre. On allait jouer au ballon avec cette dame, si l'homme en noir eût eu la force de rejeter la masse qui venait de tomber sur lui, mais il se contente de pousser un gémissement sourd.

La dame arrangeait déjà sa robe pour rester à cette place, ne s'apercevant pas apparemment qu'elle avait un petit monsieur sous son énorme postérieur; mais le militaire lui crie: „Madame, vous venez de tuer quelqu'un... Il n'est pas possible autrement... vous êtes sur un petit monsieur sec, qui ne dit rien, parce qu'il étouffe."

Le conducteur montre alors sa place à la dame et lui fait comprendre que c'est là qu'elle doit se mettre. La voyageuse se relève, et ne parvient au strapontin qu'en tombant encore sur trois ou quatre genoux; mais l'homme râpé revient à lui, et la paix se rétablit dans la voiture publique.

Il y avait peut-être cinq minutes qu'on roulait sans s'être arrêté, chose fort rare pour une voiture à six sous. Une chaleur de trente degrés régnait dans l'Omnibus, parce que la petite boule qui avait pris la place du conducteur, masquait entièrement la portière et empêchait l'air de circuler.

Le militaire, qui semblait remuant et bavard, lâchait de temps à autre des jurons sur le temps, puis essayait une conversation avec sa jeune voisine. Mais comme celle-ci ne répondait rien, le hussard, ennuyé de faire des galanteries en pure perte, commence à chercher autre chose dans la voiture. En passant chacun en revue, ses yeux s'arrêtent sur le jeune homme qui a fait place à la jolie femma; il le fixe, le considère quelques instans, puis s'écrie:

Eh sacredié! je ne me trompe pas!.... c'est Charles, Charles Darville..... un camarade de pension que je vois là-bas....."

Le jeune homme auquel ces mots s'adressaient lève à son tour les yeux sur le militaire en répondant: „Oui, monsieur, oui, je sais bien celui que vous venez de nommer..... mais je ne me rappelle pas...

— „Comment! tu ne reconnais pas Mongerand.... Émile Mongérand. — Se pourrait-il... quoi ce serait toi.... Mongérand.. je ne t'aurais jamais reconnu... moustaches... cet uniforme — Ah! oui, ça change un peu; et puis la tournure martiale.... D'ailleurs, voilà au moins sept ans que nous ne nous sommes vus... j'en avais dix-neuf et toi aussi, je crois.... Ah! te rappelles-

tu toutes nos farces, nos bamboches au collége... — Oui, oui, je m'en souviens!"

„Il paraît que ces messieurs vont faire la conversation comme s'ils étaient chez eux," dit d'un air moqueur le monsieur à besicles en souriant à la demoiselle délurée, laquelle sourit à l'homme aux boutons, lequel ne sourit jamais, mais crie bientôt au cocher d'une voix impérative: „Vous m'arrêterez rue de Richelieu.... on étouffe dans cette voiture."

„Cocher.... ne sommes-nous pas encore à la porte Saint-Denis?" dit le vieux monsieur râpé. — „Oh! nous l'avons passée, monsieur, nous voilà au boulevard Poissonnière. — Ah! mon Dieu!... et moi qui vais faubourg Saint-Denis... Je vous avais dit de m'y descendre.... — Non, monsieur, vous ne m'avez pas dit d'arrêter. — Comme c'est agréable.... il faut que je refasse deux boulevards à pied.... et il pleut à verse... Mais arrêtez donc au moins.... — Vous pouvez descendre, monsieur. — Non; je ne descendrai pas tant que la voiture fera un mouvement. Je n'ai pas envie de rouler sur tout le monde comme madame."

Enfin la voiture ne bouge plus, la grosse dame qui masque la portière se met pour un moment debout, le vieux monsieur descend en grommelant, cherche vainement un endroit balayé pour gagner le boulevard, et retourne en trotillant du côté de la porte Saint-Denis.

„Ah! mon pauvre Charles!... est-ce drôle! après sept ans, de se retrouver dans un Omnibus.... c'est pourtant la pluie qui est cause de ça, sans elle, je filais à pied jusqu'au faubourg Saint-Honoré.... Je ne te reconnaissais pas d'abord.... ce n'est pas que tu sois changé, mais tu étais caché par cette dame.... je ne voyais que le bout de ton nez... Es-tu toujours bon garçon, bon enfant, comme autrefois?....

— Je n'ai pas changé de caractère, je suis toujours le même. — A la bonne heure! je n'aime que les bons enfans, moi, et pas les capons et les pleurards!"

„Il est certain," dit le petit monsieur au parapluie, en souriant au militaire, „qu'un homme doit être aimable en société... C'est bien plus agréable."

Le militaire regarde le monsieur d'un air goguenard, en murmurant: „Tiens.... qui est-ce qui lui parle, à celui-là?..." Puis il s'adresse à son ami de collége sans faire attention aux personnes qui les séparent.

Dis-donc, Charles, te rappelles-tu nos pédans de collége... les tours que nous leur avons joués? Ils me donnaient des *pensum* parce que je ne mordais pas au latin... Sacré latin! je n'ai jamais pu en retenir dix mots.... eh! je m'en moque bien!... est-ce qu'un homme a besoin de ça pour s'expliquer.... Quand un particulier me déplait ou me regarde de travers, est-ce que je lui donne une paire de soufflets en latin?... quand je trouve une femme à mon goût, est-ce que j'irai lui dire en latin que je l'adore.... elle me prendrait pour un curé ou un serpent de cathédrale...."

Ah! ah! ah!..... C'est comme moi," reprend l'homme au parapluie en riant, „je n'ai jamais su un mot de latin... et pourtant..."

Le militaire regarde encore ce monsieur d'un air surpris, et lui dit: „Permettez, monsieur, ce n'est pas à vous que je parle... c'est à mon ami; vous répondrez à votre tour, si l'on juge à propos de vous mêler à la conversation."

Le petit monsieur ne répond rien, il se contente de s'incliner et regarde s'il pleut encore.

„Voilà la rue Montmartre... Qui a demandé la rue Montmartre!" crie le conducteur.

„Moi," dit la femme au paquet, à l'enfant et au panier; et elle tâche d'opérer son déménagement, ce qui arrête la voiture pendant près de trois minutes. La jeune personne à l'air modeste est descendue aussi. Un peu plus loin, le gros monsieur s'en va, et la demoiselle qui voulait aller au passage de l'Opéra, descend cependant en même temps que ce monsieur.

La voiture commence à être moins chargée; les camarades de collége peuvent se rapprocher. A chaque instant, quelqu'un fait signe au conducteur, ce qui impatiente le militaire, qui s'écrie: „Aura-t-on bientôt fini de descendre et d'arrêter!... Qu'est-ce que c'est donc que cette mani-

ere de voyager!... on ferait bien une lieue en six heures."

Enfin la voiture est à sa destination; il ne restait plus que l'homme en blouse, et la paysanne, avec les deux amis, lorsque l'on s'arrête à la station du boulevard de la Madeleine.

Anmerk. Diese witzige Schilderung des Lebens und Treibens in einem Omnibus bildet das erste Kapitel von einem der trefflichsten Romane Paul de Kock's: „Un bon enfant."

Oh! pourquoi te cacher?

Oh! pourquoi te cacher? Tu pleurais seule ici.
Devant tes yeux rêveurs qui dont passait ainsi?
Quelle ombre flottait dans ton ame?
Était-ce long regret ou noir pressentiment,
Ou jeunes souvenirs dans le passé dormant,
Ou vague faiblesse de femme?

Voyais-tu fuir déjà l'amour et ses douceurs,
Ou les illusions, toutes ces jeunes sœurs
Qui le matin, devant nos portes,
Dans l'avenir sans borne ouvrant mille chemins,
Dansent, des fleurs au front et les mains dans les mains,
Et bien avant le soir sont mortes?

Ou bien te venait-il des tombeaux endormis
Quelque ombre douloureuse avec des traits amis,
Te rappelant le peu d'années,
Et demandant tout bas quand tu viendrais le soir
Prier devant ces croix de pierre ou de bois noir
Où pendent tant de fleurs fanées?

Mais non, ces visions ne te poursuivaient pas,
Il suffit pour pleurer de songer qu'ici-bas
Tout miel est amer; tout ciel sombre,
Que toute ambition trompe l'effort humain,
Que l'espoir est un leurre *), et qu'il n'est pas de main
Qui garde l'onde ou prenne l'ombre!

*) Lockspeise

Toujours ce qui là-bas vole au gré du zéphir
Avec des ailes d'or, de pourpre et de saphir,
Nous fait courir et nous devance;
Mais adieu l'aile d'or, pourpre, émail, vermillon,
Quand l'enfant a saisi le frêle papillon,
Quand l'homme a pris son espérance!

Pleure. Les pleurs vont bien, même au bonheur; tes chants
Sont plus doux dans les pleurs; tes yeux purs et touchans
Sont plus beaux quand tu les essuis.
L'été, quand il a plu, le champ est plus vermeil,
Et le ciel fait briller plus frais au beau soleil
Son azur, lavé par les pluies!

Pleure comme Rachel, pleure comme Sara.
On a toujours souffert ou bien on souffrira.
Malheur aux insensés qui rient!
Le Seigneur nous relève alors que nous tombons,
Car il préfère encor les malheureux aux bons,
Ceux qui pleurent à ceux qui prient!

Pleure afin de savoir! Les larmes sont un don.
Souvent les pleurs, après l'erreur et l'abandon,
Raniment nos forces brisées.
Souvent l'ame, sentant, au doute qui s'enfuit,
Qu'un jour intérieur se lève dans sa nuit,
Répand de ces douces rosées!

Pleure; mais tu fais bien, cache-toi pour pleurer.
Ale un asile en toi. Pour t'en désaltérer,
Pour les savourer avec charmes,
Sous le riche dehors de ta prospérité,
Dans le fond de ton cœur, comme un fruit pour l'été,
Mets à part ton trésor de larmes!

Car la fleur, qui s'ouvrit avec l'aurore en pleurs,
Et qui fait à midi de ses belles couleurs
Admirer la splendeur timide,
Sous ses corolles d'or, loins des yeux importuns,
Au fond de ce calice où sont tous ses parfums,
Souvent cache une perle humide!

Victor Hugo.

Geschichtlicher Ueberblick
der
Entwickelung der französischen Nationalliteratur.

(Fortsetzung.)

V. Französisches Theater.

Die Geschichte der dramatischen Poesie bei den Franzosen ist von dem höchsten Interesse für die Kenntniß ihrer ganzen gesellschaftlichen Entwickelung, da sie von jeher in vielfacher Hinsicht den entschiedensten Einfluß auf die Gesinnungen der Menge ausübte und der treueste Wiederschein der Sitten und Ansichten ihrer Zeit ist. Seit dem 17. Jahrhunderte vorzüglich ward die Bühne in Paris und den einzelnen Hauptstädten der Provinzen durchaus zur wirklichen Sache des Volkes, und ein aufmerksamer Beobachter kann leicht aus dem Gange ihrer Bildung den Fortgang der gesellschaftlichen Verhältnisse, Zustände und Kämpfe in Frankreich ableiten und veranschaulichen. Die Mysterien des Mittelalters und die fast gleichzeitig oder doch bald nach diesen entstehenden Formen und Moralitäten, die neben und nach einander von verschiedenen Vereinen, wie z. B. der Confrèrie de la Passion, den Clercs de la Bazoche, den Enfans sans souci u. A. dargestellt wurden, sind nur in gewisser Hinsicht als Vorbereitung für dramatische Poesie und Darstellung zu betrachten, indem durch sie das äußere Wesen der Schauspielkunst allmälig mehr geregelt und bestimmt wurde. Den eigentlichen Anfang der französ. Bühne, wie sie sich bis auf die neuesten Zeiten erhalten hat, kann man aber erst von den Jahren 1598, in welchem das Théâtre français seine wirkliche Gründung erlangte, und 1600, wo der Tragödiendichter Alexandre Hardy sein Theater in Marais errichtete und privilegiren ließ, datiren. Bis hierher hatten sich die Mysterien u. s. w. noch immer mit mehr oder weniger Theilnahme gehalten; von nun an aber hörte das Interesse für sie gänzlich auf und die Nation wandte ihre Neigung in Nachahmung des Hofes, der in Sachen des Geschmackes einen fast tyrannischen Einfluß übte, allein den Nachbildungen der Alten zu. Nur die Formen galten noch etwas, da sie anfangs noch einige Begünstigung von oben herab fanden. Als darauf unter Richelieu's Ministerium die spanische Literatur Eingang fand, bekam die dramatische Dichtkunst einen vortheilhaften Schwung und erreichte während der nachfolgenden Zeit unter Ludwig XIV. jene Höhe, welche bis zu den neuesten Kämpfen der beiden literarischen Parteien immer als strenges Vorbild galt. Die tragischen Gesetze des Aristoteles blieben die feste Norm, gegen die zu verstoßen ein poetisches Majestätsverbrechen war, und galten bei allen Kritikern als Maßstab für die Beurtheilung dramatischer, vorzüglich tragischer Dichterwerke. In unseren Tagen traten jedoch die Romantiker, Victor Hugo an ihrer Spitze, entschieden dagegen auf; und wenn es ihnen auch nicht gelang, die französische Tragödie der Classiker zu verdrängen, so haben sie doch siegreich ihren Platz dieser gegenüber behauptet, und in dem Théâtre français, gegen dessen Oberherrschaft sie vorzüglich mit zu Felde zogen, derselben manche empfindliche Niederlage beigebracht. Hinsichtlich der theatralischen Kunst wären vorzüglich folgende Veränderungen im Laufe der Zeit zu bemerken, ehe wir zu dem übergehen, was in den einzelnen Gattungen dramatischer Poesie geleistet wurde. Aus ihrer ersten Rohheit, Geschmacklosigkeit und Ungeschmücktheit ward sie durch Corneille, Racine und Molière gerissen; doch blieb ihr ein steifes Costume und eine besondere Art von hohler, gezierter Declamation eigenthümlich, die Schauspieler selbst erschienen in der modernsten Tracht jener Tage, mit Allongeperücken, Hut und Degen, sowie die Heldinnen in Reifröcken, und für die Scenerie der Bühne ward fast nichts gethan.

(Fortsetzung folgt.)

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℳ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 18.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE.

tiré

DES MEILLEURS AUTEURS

TANT ANCIENS QUE MODERNES,

par O. L. B. WOLFF, PROF. ET DR., et C. SCHÜTZ, DR.

Le Bracelet Maure,

par SAB. CAS. AMABLE TASTU.

(Suite.)

Le succès du ministre, dans cette circonstance, était la condition *sine qua non* de mon marché: j'eus donc grand soin de me procurer des billets pour cette mémorable séance, afin d'en connaître tout de suite le résultat.

Le président ayant annoncé que la parole était à M. le ministre..... Je ne vous dirai pas lequel, un silence général s'établit; tandis qu'il montait à la tribune, grace aux *chut! paix! écoutez!* d'une partie de la chambre. Le journal disait: *profonde attention.* J'avoue que j'étais trop occupée d'examiner l'effet du discours sur les membres de la chambre, pour me rappeler précisément les paroles du ministre; mais je sais qu'il me parut fort éloquent: j'avais tant d'intérêt à ce qu'il fût trouvé tel! Il débuta par quelques protestations de respect pour la chambre et pour la légalité qui produisirent bon effet; il dit que la chambre était assurément bien libre de ne pas voter les fonds qu'on lui demandait, mais que lui, ministre, était sûr qu'elle ne refuserait rien de tout ce qui pouvait contribuer à l'honneur de la couronne; il rappela que le beau diamant acquis par le régent et qui portait son nom était regardé par toute l'Europe comme une des gloires de la couronne de France, il espérait que la Chambre ne laisserait pas échapper une occasion unique d'ajouter à la royauté de juillet un lustre qui effacerait toutes les autres, à cette royauté que la Chambre qui l'avait faite, devait tenir à honneur d'environner de splendeur et d'éclat; et les députés se regardaient entre eux comme s'ils se disaient: En effet, c'est notre royauté à nous, il faut bien que nous la fassions belle!

C'était une misere que six millions comparés à un tel résultat; aussi je n'avais pas la moindre inquiétude sur le vote qui allait suivre, et je regardais mon ministre occupé à recevoir les félicitations qui avaient accueilli son discours, lorsque le président dit quelque chose que je n'entendis pas et qui provoqua de la part du groupe sur lequel j'avais les yeux fixés, un murmure désapprobateur. Je me retournai et je vis qu'un nouveau personnage occupait la tribune; je ne sais de quelle place il était venu là, mais ce n'était pas du milieu de la chambre. Il paraissait que ce député n'était pas en faveur, car on parlait, on causait, on criait, comme si on avait fait vœu de ne pas l'entendre. C'était cependant une bonne figure, paisible, inoffensive et qui, à ce que je pensais, ne pouvait cacher de méchantes intentions. Il se tenait là patiemment, attendant que le bruit cessât. Enfin, profitant d'un moment de calme: „Messieurs, dit-il, avec le même air tranquille, puisque vous êtes décidés, comme je le vois, à accorder ces six millions, je ne m'y opposerai pas, je voterai même avec vous."

Il y eut une petite rumeur de surprise ou d'incrédulité, mais on écouta, et l'autre reprit:

„Je ne pense pas qu'il soit si difficile de nous entendre: vous tenez à l'honneur de la couronne? j'y tiens aussi; vous voulez tout ce qui peut y ajouter du lustre et de l'éclat? je le veux aussi; vous trouvez, comme tous ceux qui savent compter, qu'il n'y a point de fortes dépenses quand le bénéfice est proportionné aux avances? je le trouve aussi; avec un enthousiasme d'économie très-louable, vous rognez les mille francs d'un côté et vous semez de l'autre les millions; à la bonne heure, si ces millions sont bien employés, car c'est là toute la question.

„Nous avons eu cette année, ce me semble, des départements inondés, grêlés, incendiés, lesquels sont ruinés pour long-temps, malgré les secours qu'on leur accorde. Mais si au lieu de 40, de 60,000 fr., faible palliatif pour des maux si graves, on y répandait six millions, le dommage serait effectivement compensé, la balance rétablie entre les prospères et les maltraités, ce qui doit entrer dans les vues de la Providence, laquelle en nous envoyant ses fléaux, a dû placer le remède quelque part, quitte à nous à en savoir faire usage. Remettre le sol en valeur et la population en joie, ce n'est point là de l'argent mal employé pour l'honneur de la couronne, ni même pour son profit, ce qui est à considérer.

„On est las de répéter à cette tribune que faute de débouchés, les produits de plusieurs de nos départements restent sans valeur. Quelques millions dépensés à ouvrir des routes, à creuser des canaux, seraient, ce me semble, bien placés; car, grace aux nombreux modes d'impôts que subit un objet quelconque de consommation, depuis l'état de matière brute, jusqu'à l'état d'immondices, partout où les produits circulent, le trésor bénéficie, toujours à l'honneur de la couronne.

„Nous avons nombre d'édifices inachevés; quelques-uns fort laids, quelques autres fort inutiles, j'en conviens, mais dont les matériaux se détériorant sans profit pour personne, font regretter la bande noire, qui du moins en eût tiré parti. Quelques millions appliqués à démolir les uns, à terminer les autres, ne seraient point de l'argent perdu; toute une classe du peuple aurait vécu, et les bâtiments resteraient à la plus grande gloire de la couronne. Que s'il s'agit de la rehausser aux yeux de l'étranger, quelques vaisseaux ajoutés à notre marine, quelques fortifications relevées sur nos frontières démantelées, me paraîtraient bien autrement efficaces! Et remarquez, messieurs, que de tous ces emplois que je vous propose, il n'y en a pas un qui ne porte intérêt soit en numéraire, soit en utilité, pas un qui ne divise la somme demandée entre des milliers de mains, au lieu de la réunir dans une seule; car mieux vaudrait encore distribuer cet argent à titre de secours et d'aumônes aux nécessiteux, aux victimes du choléra, dût-on y comprendre les orphelins de la Vendée, qui ont droit à vivre comme les autres, que de jeter aux mains d'un seul individu une richesse scandaleuse.

A ce mot, je fis un mouvement de colère, car j'était indignée; mais mon homme ne s'en doutait guère et n'en continua pas moins.

„S'il est bon que l'argent passe d'un seul à plusieurs, il doit être mauvais de l'ôter à beaucoup, pour le donner à un seul.

„Les époques de fortunes immenses et soudaines ont toujours été des époques des calamités pour l'état, malgré le mouvement passager qu'elles impriment aux affaires. Les richesses subitement gagnées sont en général les plus mal dépensées; et peut-être la principale cause du malaise dont on se plaint, c'est que nous sommes aujourd'hui une nation de parvenus."

Ce mot fut accueilli par les murmures d'une grande partie de l'assemblée et par un mouvement marqué de satisfaction à droite. L'orateur se tourna de ce côté:

„Je ne vois pas, dit-il, qu'il y ait dans mes paroles rien qui doive vous réjouir. De ce mot de *parvenus*, je n'excepte pas ce que vous appelez la noblesse, qui ayant désappris la possession, en passant par la pauvreté, rentre elle-même dans ce que j'entends par parvenus. S'il est vrai, comme on l'a dit, que Dieu ne nous ait rien donné, mais nous ait tout vendu (ce qui fait que savoir calculer, c'est savoir vivre); s'il est vrai, dis-je, que quelque avantage a dû être attaché à chacun des abus dont on nous délivre, peut-être le privilége avait-il pour compensation, en attachant

à des générations de possesseurs, des générations de fournisseurs, de serviteurs, de tenanciers, de mettre plus de régularité dans l'écoulement des deniers publics. Quoi qu'il en soit, bonne ou mauvaise, la chose est détruite; détruite sans retour."

Il se retourna vers l'autre côté qui commençait à s'impatienter de cette longue improvisation.

„Messieurs, dit-il, j'en suis fâché, mais il ne m'est pas possible de sauter des feuillets." On se mit à rire, et lui reprit: Croyez-vous que l'inconvénient de placer de la façon que je vous ait dit, une somme énorme, ne soit pas assez grand, sans en enfouir l'équivalent dans le trésor, sous la forme de sept cailloux brillants, qui n'auront d'autre utilité que d'amuser quelques curieux, ou de figurer dans quelques catalogues, dans quelques traités scientifiques? car ne vous y trompez pas, la grandeur souveraine ne peut plus, de nos jours, se formuler en luxe d'habits ou de pierreries. Napoléon lui-même a voulu vainement rajeunir ce faste antique, et lui prêter l'éclat de sa propre grandeur. Vainement il imprima à l'emploi qu'il en fit le cachet de son génie; car ce n'est point une lourde calotte doublée de velours et enrichie de joyaux, qu'il posa sur sa tête victorieuse, mais le laurier des Césars; et le plus beau diamant de la couronne fut attaché à son épée. Cependant rien n'est resté de cette friperie royale, rien, qu'un petit chapeau et une redingote grise; l'habit du champ de bataille, non celui du *Te Deum*; et aujourd'hui que le sceptre et la couronne ne sont plus que de simples figures de langage, nous irions prodiguer les millions à décorer de vains simulacres! La seule, la dernière solennité où ils eussent occasion de se montrer encore, a disparu de la France avec la race bannie, espérons-le du moins. On sait ce que coûte un sacre et ce qu'il rapporte!.. Que si une grande dépense doit rester un des apanages de la royauté, que du moins elle tourne au profit des arts ou de l'industrie: mieux vaut, à tout prendre, alimenter un luxe vivant, que ce luxe mort des âges passés!...

„Comme on ne saurait faire de ces millions que vous aller voter, un usage plus mauvais, plus inutile, moins en rapport avec l'époque où nous vivons, que l'usage que vous en voulez faire, je voterai pour l'allocation quand vous lui aurez assigné un emploi honorable pour la couronne, et par là j'entends profitable à la nation..."

L'orateur descendit de la tribune au milieu des murmures d'une partie de l'assemblée et des félicitations de l'autre et je demeurai toute triste; mon ministre remonta pour lui répondre, mais ses raisons ne me parurent plus si bonnes: quelques mots de cette réponse devinrent le signal d'un bruyant tumulte; bientôt les interpellations les plus vives se croisèrent de toutes parts; quelques députés se précipitaient à la tribune, quelques autres les tiraient par la basque *) pour les en faire descendre. On criait, on s'injuriait, on se menaçait; le président s'efforçait vainement de rétablir l'ordre au milieu de cette confusion générale. On se serait cru, non en présence d'une assemblée d'hommes graves chargés de représenter une grande nation, mais au milieu d'une troupe d'écoliers révoltés. Ce spectacle m'affligea, au point que je sortis sans attendre la fin de la discussion. Je me doutais bien d'ailleurs qu'elle ne me serait point favorable, et je n'osais, depuis ce que j'avais entendu, souhaiter qu'elle le fût. O mes amies! si vous avez par hasard quelqu'un d'assez malheureusement né pour reconnaître la raison ou la justice jusque dans l'avis qui ruine toutes ses espérances, avertissez-le de grace de ne prétendre à rien; il est prédestiné à ne jamais réussir.

— Il est inutile que nous fassions de nouvelles démarches, dis-je à mon mari, le gouvernement n'achètera pas le bijou, j'en suis sûre, cela ferait trop crier, et avec raison.

— Nous devions nous y attendre, dit-il; est-ce que rien se fait jamais dans cette France? Qu'ils s'arrangent, je pars pour l'Angleterre; là, si le gouvernement ne fait pas, on a recours aux particuliers, et quand tous les joailliers de Londres devraient s'associer, je suis sûr qu'ils ne laisseront pas échapper le bracelet.

*) Redaktion

— Et tu vas voyager avec une telle valeur sur toi? dis-je inquiète.

— Non, je me contenterai d'emporter un dessin colorié et bien exact, avec une description détaillée, signée des principaux joailliers de Paris, et si là-bas le marché convient, ils aviseront aux moyens de faire voyager l'objet d'une manière sûre.

La chose ainsi décidée, il disposa tout pour son départ. J'avoue que le trésor commençait à me peser, et qu'il me tardait d'en être débarrassée; je vivais, depuis qu'on en parlait partout, dans des transes continuelles, dont je n'osais rien dire, de peur de leur donner de la réalité. J'avais fait sceller dans la muraille un coffre-fort qui renfermait mon joyau, et dont la clef était toujours suspendue à mon cou; je ne sortais que le moins que je pouvais; mes volets, qu'auparavant je laissais ouverts avec tant de sécurité, étaient chaque soir soigneusement fermés. Ce fut bien pis, après le départ de mon mari, quand je me trouvai seule la nuit dans mon appartement, car ma domestique couchait à l'étage supérieur. Mon sommeil ne fut plus qu'un cauchemar continuel, pendant lequel j'entendais constamment forcer mes fenêtres ou crocheter mes serrures. Mais voilà qu'une fois le bruit me parut plus net, plus distinct (je conseille aux possesseurs de trésors de ne pas habiter une mansarde), il me sembla que quelque chose passait dans la gouttière qui s'étend le long de mes fenêtres; puis, qu'on brisait une des persiennes de l'appartement, ce qui fut suivi d'un bruit de vitres cassées; mon cœur battait avec violence, mais je me disais: C'est un rêve, et je n'osais remuer. L'instant d'après, j'entendis marcher dans le salon qui précède ma chambre; il me sembla qu'on parlait bas. C'est un rêve, disais-je encore, avec une terreur croissante. Mais bientôt je vis, et cette fois ce n'était pas un rêve, je vis ma porte s'ouvrir lentement; un homme entra avec précaution, puis un second; un troisième, à ce qu'il me parut, était resté en dehors. Après s'être consulté à voix basse avec son camarade, le premier s'approcha de mon lit, un poignard ou un couteau à la main. La peur m'avait tenue jusque-là comme paralysée; mais alors je ne pus retenir un mouvement d'effroi. — Ne bouge pas, ou tu es morte, me dit le voleur, qui à la faible lueur de ma lampe de nuit, me parut avoir une figure épouvantable. Où sont tes diamants? il nous les faut.

— Dans le coffre scellé à la muraille, dis-je d'une voix faible.

Le voleur dit rapidement quelques mots à voix basse à son camarade qui alla droit au coffre.

— *La tournante* [1])? dit-il au premier.

— La clef? me demanda celui-ci d'un ton menaçant.

— La voici; et je la détachai de mon cou, d'une main tremblante.

Pendant cette opération, qu'à ma grande surprise mon voleur me laissa achever patiemment, je repris un peu courage, et avant de lui donner cette clef, Vous voyez, lui dis-je, que je n'ai aucun moyen de m'opposer à ce que vous enleviez ce bijou; mais pensez-y bien, et vous verrez qu'il vous vaudra plus de danger que de profit. Je n'en ai encore tiré aucun avantage, moi à qui il appartient, cela vous sera bien plus difficile à vous; il est trop reconnaissable d'ailleurs pour que vous puissiez le vendre nulle part: qu'est-ce donc que vous en ferez?

— Cela ne te regarde pas, donne toujours.

— Qu'est ce que la *riffarde jaspine à teizière* [2])? dit l'autre d'un ton d'impatience.

Autrefois nous n'aurions rien compris à ces paroles, mais aujourd'hui que, graces aux progrès des lumières et aux Mémoires de Vidoc, l'argot*) est devenu une langue littéraire, chacun de nous peut *rouscailler bigorne* [3]), ce qui est fort agréable dans la société... des forçats. Pendant que le mien traduisait dans son jargon, à son camarade, ce qu'il avait compris de mon discours, c'est-à-dire que j'allais *manger le morceau* [4]) et *les enflaquer* [5]), et qu'ils seraient obligés peut-être

---

[1]) La clef. — [2]) Qu'est-ce que la bourgeoise te dit? — [3]) Parler argot. — [4]) Les dénoncer — [5]) Les faire arrêter.

*) Rothwälsch.

d'*épouser la foucandière* [1]), je prêtais l'oreille de toutes mes forces à ses paroles. Il craignait, à ce qu'il paraît, de ne pouvoir mettre sa proie en sûreté avant que je ne donnasse l'alarme.

— Bah! dit l'autre en ouvrant le coffre, t'as pas un *lingre* [2]) dans *la louche* [3]), t'as qu'à la *faire suer* [4]).

(Fin.)

Les petites misères de Paris.)*

par JULES JANIN.

— Mais, si Paris la bonne ville, est remplie d'innocens petits plaisirs, n'allez pas croire qu'elle n'ait pas aussi ses petites misères! Où donc est la joie sans mélange? Où donc est la patrie du parfait bonheur dans ce monde, et quelle est la belle voix qui n'ait pas ses notes douloureuses? Ainsi est fait Paris. Il a ses joies, à condition qu'il aura ses douleurs; ses chagrins, à condition qu'il aura ses plaisirs. Paris a d'abord le grand inconvénient de s'éveiller de très-bonne heure, s'il est vrai que jamais Paris s'endorme. Vous êtes plongés dans le doux repos de la nuit, l'aurore commence à peine à ouvrir le ciel avec ses doigts de roses, sur lesquels elle met souvent ses gants de nuages, que tout à coup vous êtes réveillé en sursaut par le commerce parisien. A Paris le commerce s'éveille avant l'intelligence, il n'y a pas un mortel dans le monde qui soit levé avant le marchand de vin; c'est le marchand de vin qui ferme le dernier sa boutique, c'est encore lui qui attèle à leurs charettes respectives, la marchande de la halle et le gros chien du boucher; chez le marchand de vin commence tout l'espoir de la journée; c'est le point de départ du grand voyage de douze heures que font chaque jour les petits marchands à travers les petits consommateurs; que de rêves se font là les yeux tout éveillés! Celle-ci, la vieille femme qui n'a plus rien à vendre que de l'amadou et des allumettes, calcule ce que lui rapportera son bois souffré; celle-là, la jeune femme qui a faim et froid chauffe ses doigts à la brioche*) chaude qu'elle doit vendre par la ville pour acheter un pain dur; le fort de la halle avance en se dandinant sur ses deux talons et présentant ses robustes épaules à qui veut les louer; il a rêvé qu'il portait cinquante sacs de charbon dans la journée, et il ne demande pas mieux que son rêve s'accomplisse. Voyez plutôt quelle large poitrine et quelle énorme tête et quels bras! Il est bien heureux que ce taureau ait l'ame d'un mouton, d'autant plus qu'il y a à Paris une armée de ces tranquilles colosses qui portent quinze cents sur leurs épaules, et qui sont le plus honnêtes gens du monde. Toute cette foule commence sa journée chez le marchand de vin, elle arrive en silence autour du comptoir de plomb; on croirait voir autant de chrétiens primitifs qui font leur prière du matin; hélas! c'est là aussi une prière; ce sont les travailleurs de la journée qui boivent *le petit vin blanc* du matin.

Mais aussitôt que cette première libation est faite: écoutez! Voilà tout ce monde qui crie à briser les vitres. Qui en veut? qui veut de moi?

Le porteur d'eau crie son eau, le marchand de mottes, pauvre poussière qui n'a du bois ni l'apparence, ni la flamme, ni la chaleur, crie ses mottes; mais depuis long-temps on a fait une chanson sur les cris de Paris. Adieu donc le sommeil! Il faut que le Parisien se lève, et en effet il se lève. S'il a peu dormi ce matin-là, il dormira mieux la nuit prochaine. Et en effet le voilà levé. En général le Parisien est matinal; pour dormir à Paris il faut avoir une maison à soi, dans un lieu disposé, tout exprès, entre cour et jardin, dans un beau et tranquille quartier, il faut être très-puissant, très-jeune ou très-riche; pour dormir à Paris, il faut être également à l'abri des petits plaisirs et des petites misères de Paris. Or, c'est là justement que commence notre sujet.

Nous ne parlons que des médiocres, des petits.

[1]) Jeter ce qu'on a dérobé pour n'être pas pris. — [2]) Un couteau. — [3]) La main. — [4]) Le tuer.

*) [illegible] Tableau de Paris. Paris 1832 – 35. [illegible]

*) [illegible]

des faciles, des innocens plaisirs du Parisien retiré, qui est assez sage pour avoir la campagne en horreur et pour traiter la province comme une vaste campagne habitée. Voilà donc mon Parisien debout. Et autrement le moyen de dormir? Du bruit, et dans son escalier du bruit, et à sa porte du bruit, et entre ses deux cloisons du bruit. Car c'est là une des misères parisiennes: on ne peut pas vivre seul à Paris; on se trouve malgré soi le membre d'une immense famille dont on partage les chagrins et les joies. Quelle vie parisienne est à l'abri de ces détails? A peine levé, vous entendez au-dessus de vous une voix gémir: c'est un pauvre malade qui se réveille en poussant un cri plaintif; l'instant d'après vous entendez une grosse voix qui roucoule, c'est l'élève du Conservatoire, espoir futur de l'Ambigu-Comique qui répète sa leçon en attendant son lait froid du matin. A vos côtés une mère gronde sa fille, un mari gronde sa femme, tout cela mêlé d'un certain bruit insupportable de poterie et de fer-blanc: c'est le café au lait qu'on prépare. Le café au lait, cette drogue mal-saine qui creuse l'estomac sans le nourrir, cet horrible préjugé parisien qui énerve les hommes et qui pâlit horriblement les femmes, le café au lait, cette insipide nourriture qui empêche l'enfant de grandir, qui étiole la jeune fille, mais qui est un usage général à Paris pour le riche et pour l'épicier du coin, pour la marchande de lait de la borne, pour la portière, pour le portier, pour le chat et pour le roquet de la maison. Soumets-toi donc au joug, malheureux Parisien, ne te revolte pas contre ton épicier, il est sergent dans la garde national; ne résiste pas à la laitière, de la laitière dépend la bonne renommée au dehors, dans le grand monde des cochers, des cuisiniers et des femmes de chambre; ne résiste pas à ta portière, de ta portière dépend ton repos, ta considération, l'estime de tes vosins et la confiance de ton propriétaire au dedans; ne résiste même pas à ton aimable chat au poil si luisant, ne vois-tu pas, dans la mansarde voisine, madame Argant qui le guette comme le chat suit la souris, qui en est jalouse, qui l'aime de toute sa vieille passion, qui ne demande pas mieux que de s'approprier le bel animal, et qui s'empresse de lui donner, pour le séduire, tout son lait, tout son sucre, tout son café de quinze jours!

Mais qu'importe? si on dort mal, si on déjeune mal à Paris, en revanche on dîne mal, et ainsi s'entretient la santé, et ainsi on éloigne l'apoplexie, ce coup de foudre, par lequel finit tout homme qui mange beaucoup et qui digère bien. D'ordinaire, après le déjeuner revient le calme dans une maison parisienne: l'employé est déjà à son bureau, le courtier est à la Bourse, l'artisan travaille; seulement, ce qui gâte quelque peu ce repos et ce silence, c'est que l'heure du maître de musique est arrivée; heure fatale s'il en fut. Tous les pianos de la maison sont en branle. Gare à vous! Un épouvantable déluge de notes sans harmonie, va tomber et pleuvoir dru comme grêle sur vos deux oreilles. Armez-vous de courage! la sonate est là qui vous menace. Entendez-là: elle vacille, elle balbutie, elle ne va plus en mesure, elle prend toutes les allures et tous les tons, c'est bien le cas de dire comme Fontenelle: *O sonate que me veux-tu?* Quand le maître de piano entre dans une maison c'est bien le cas de prendre son chapeau et d'aller se promener aux Tuileries, au Luxembourg, ou sur les boulevards.

Mais voilà la chance! à l'instant même où vous allez sortir, votre chapeau est aussi luisant que votre chaussure, votre habit est net et propre, votre gilet est blanc, vous trouvez sur votre joue, je ne sais quel épanouissement qui vous flatte vous même; enfin, vous êtes votre maître et vous allez sortir! Tout à coup on frappe à votre porte, — on entre! — O ciel! c'est la province qui entre chez vous suivie de son mari, de sa fille aînée, de son gendre futur et de ses deux petits garçons. Voilà en effet un des plus horribles petits malheurs qui soient à Paris. Le provincial de Paris sent sa vie chaque jour, à toute heure, attachée par mille fils invisibles à toute une ville qui peut à toute heure débarquer chez lui, sous prétexte qu'elle l'a reçu, quand il vient au monde, sur les registres de son état civil; sous prétexte qu'elle lui à prêté son église pour son baptême, et son collége communal pour son

éducation. — Voilà donc la province qui débarque chez notre Parisien! c'est quinze jours d'ennui, d'esclavage et de captivité pour le malheureux Parisien.

Le moyen en effet de s'en défendre? On est de Paris, il faut bien faire les honneurs de la ville d'Argentan ou de la ville de Nevers, quand vous irez. Donc mettez-vous en route pour promener tous ces provinciaux qui ont compté sur vous pour les traîner à la remorque *) à travers toutes les curiosités parisiennes. La première chose que le provincial voudra voir, c'est le Jardin-des-Plantes. Un beau jardin si vous voulez, mais perdu, désert, sentant la botanique et la bête fauve, lieu d'asile qui sert de rendez-vous aux amours bourgeois de l'école de droit et de l'école de médecine. C'est au Jardin-des-Plantes que l'étudiant mène la femme qu'il respecte, de même qu'il conduit au jardin du Luxembourg la femme qu'il affiche. Au Jardin-des-Plantes nos gens de province ne veulent rien perdre; ils contemplent toutes choses, depuis la carcasse de la baleine jusqu'au léopard récemment venu d'Afrique; depuis le cèdre du Liban apporté dans un chapeau, jusqu'à la modeste renoncule. Ils se promènent dans le jardin dont ils lisent directement les étiquettes accrochées aux plantes médicinales. Quand ils ont tout bien vu, tout flairé, quand ils ont jeté de la brioche à cet innocent ours Martin, dont ils vous racontent d'épouvantables histoires, l'envie leur prend d'aller voir l'hôpital de la Pitié, qui est très-proche. Il faut tout voir. Vous avez beau dire que vous ne connaissez personne à l'hôpital, nos provinciaux ne sont pas au dépourvu. —

Chacun son tour, notre cher Parisien, vous disent-ils, vous nous avez montré les bêtes curieuses, nous allons vous montrer les malades. Et tout justement nos provinciaux ont dans leur portefeuille, outre leur brevet de capitaine de la garde nationale et leur passeport, une lettre du médecin de leur endroit qui les recommande à quelque interne de la Pitié, en faisant remarquer à l'interne, dans un *postscriptum*, la physionomie piquante de mademoiselle Joséphine (la fille aînée du provincial): grace à cette triste précaution, vous entrez donc à l'hôpital, ce triste recueil de tant de douleurs. Là arrive l'homme pour souffrir, pour mourir. Là tout est silence et gémissemens. Quel horrible plaisir de se faire un spectacle de ces souffrances! Notez bien que l'homme de province a dans sa ville natale un hôpital dans lequel il n'est jamais entré; mais un hôpital de Paris, c'est bien autre chose! Ainsi ils parcourent ces longues salles de la Pitié, où meurt un homme à toutes les heures; ils vont dans les cuisines, où ils s'extasient sur l'immensité du pot-au-feu; ils ne se refusent même pas l'amphithéâtre tout sanglant, où la dissection a laissé ses horribles vestiges. Toutes ces choses, horribles à voir, le Parisien les regarde de sangfroid, mademoiselle Joséphine elle même les regarde, elle ne veut pas qu'il soit dit que celle qui a lu *Han d'Islande*, sans sourciller, recule devant deux ou trois hommes disséqués Ainsi se passe cette journée du Parisien, trop heureux si quelque imprudent ne parle pas devant ses provinciaux de la Salpêtrière qui est proche, autrement il serait forcé d'aller voir les folles de la Salpêtrière. — Horrible spectacle encore celui-là, qui vous attriste l'ame pour huit jours!

(Fin.)

*) im Schlevstau

Énigme.

Quelques secours de moi que vous deviez attendre,
Craignez les qui-pro-quo que quelque-fois je fais;
Comptant, comme Titus, mes jours par mes bienfaits,
Je coûte à l'univers plus de sang qu'Alexandre.

Mot de l'énigme insérée dans le N.° 14:

Bibliothèque.

Geschichtlicher Ueberblick der Entwickelung der französischen Nationalliteratur.

(Fortsetzung.)

Diesem letzteren Uebelstande ward durch Volk taire abgeholfen, aber die ersteren Fehler blieben vorherrschend; denn selbst Voltaire war so befangen, jene äußere Erscheinung und Darstellungsweise als der Würde der tragischen Muse angemessen zu halten. Erst mit der Revolution nahm dieses Unwesen ein Ende, und der berühmte Schauspieler Talma suchte in Allem die Darstellung der Wirklichkeit zu nähern, so daß seit ihm Alles in angemessenem Costume dargestellt wird. Als die ersten Sterne ihrer Bühne seit den Tagen Ludwig's XIV. betrachten die Franzosen vorzüglich Lekain, Baron, Préville, Molé, Talma, Fleury u. s. w., und die Damen Gaustin, Dumesnil, Clairon, Fleury, Dumesnil, Georges u. A. —

Gehen wir jetzt zu der Fortbildung der dramatischen Dichtungen über. Die strenge Kunst- und regelrechte Tragödie begann mit Uebersetzungen der alten Tragiker seit dem 15. Jahrhunderte, die jedoch nicht auf das Theater gebracht wurden, sondern den Dichtern als Vorbilder dienten. Eins der Mitglieder des Siebengestirns, Etienne Jodelle (s. den Art. franz. Poesie), war der Erste, welcher eine höchst ängstliche und genaue Nachahmung der eben erwähnten Muster in seiner Dido und seiner Kleopatra mit großem Beifalle öffentlich aufführen ließ. Er hatte sich so genau nach seinen Vorbildern gerichtet, daß er den Chor der Alten mit den demselben eigenthümlichen Formen beibehielt, trotz der unsäglichen Schwierigkeiten, die sich hier entgegenstellten. Unter seinen Nachfolgern wagte es zuerst Robert Garnier († 1601), einen Schritt weiter zu gehen, romantische Stoffe zu bearbeiten, auf Charakterentwickelung zu achten und den lästigen Chor wegzulassen. Er fand Anhänger, und die Tragödie nahm dadurch schon früh, indem man sich historischer Gegenstände bemächtigte, gewissermaßen den politischen Charakter an, der ihr bis auf die neuesten Zeiten geblieben ist; doch blieb man über die eigentliche Behandlungsweise noch immer im Schwanken und neigte sich unschlüssig bald den Mysterien, bald der antiken Tragödie zu, oder suchte beider Wesen zu verschmelzen. Als solche Versuche sind besonders anzuführen Chantelomnés, Tragédie de Coligny, 1575; Fronton du Duc, l'histoire tragique de la pucelle de Domremy, 1581; P. Matthieu, la Guisiade, 1589; Le triomphe de la ligue, 1607; Tragédie du maréchal d'Ancre u. s. w. Einen eigenen Weg schlug der fruchtbare, bereits oben genannte Alexandre Hardy, der nahe an achthundert Dramen verfaßt hat, ein, indem er den strengen tragischen Styl mit dem des bürgerlichen Alltags vermischte und diese Zwitter Tragikomödien nannte; doch fand er eben keine Nachfolger. — Die bedeutendsten französischen Schauspieldichter, welche unmittelbar vor und noch mit Corneille und Molière wirkten und aus der Menge, welche die Bühne mit Werken versorgte, vortheilhaft hervorragten, sind Rotrou, Baron und Mayret. Der Erstere, Jean de Rotrou († 1650), trug viel zur Verfeinerung und Veredlung des dramatischen Geschmackes bei. Innigkeit der Empfindungen, rhetorische Kraft und Wohllaut und Reinheit der Sprache, sowie eine strenge sittliche Tendenz verleihen seinen dramatischen Leistungen rühmlichen Werth. Baron und Mayret brachten eine gewisse romantische Sentimentalität, wie sie bald nachher in den Romanen die Oberhand gewann, auch, und zwar nicht ohne Talent, auf das Theater und fanden in Calprénède, Scudéry u. A. eifrige Nachfolger; doch behauptete diese Weise nur einen vorübergehenden Einfluß.

(Fortsetzung folgt.)

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℛ𝔱ℓ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 19.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, DR. ET PROF., et C. SCHÜTZ, DR.

Le Bracelet Maure,

par SAB. CAS. AMABLE TASTU.

(Fin.)

Tout mon sang se glaça dans mes veines: Grace! m'écriai-je, leur prouvant ainsi imprudemment que je les avais compris. — *Escarpe, escarpe la targue* [1]), reprit précipitamment le brigand qui avait parlé. A ces terribles mots, celui qui me tenait en respect, appuyant sa main gauche sur mon front, me renversa la tête de manière à me forcer de tendre la gorge au couteau qu'il élevait de la main droite; à cette vue je me donnai une violente secousse sans pouvoir me dégager, je fermai les yeux en jetant un cri lamentable, et... — Ah! mon Dieu! s'écria l'auditoire. — Rassurez-vous, reprit la conteuse. Le mouvement que j'avais fait détourna le coup qui m'était destiné; au lieu de pénétrer dans la gorge, la lame glissa le long de la clavicule gauche; j'eus cette fois la présence d'esprit de rester immobile, et mon voleur voyant que ses camarades avaient pris les devants, et peut-être craignant que le cri que j'avais jeté n'attirât quelqu'un, ne songea point à redoubler et s'enfuit. Dès que je me vis seule, et plus tôt même que la prudence ne l'aurait voulu, je tirai de toute ma force le cordon de la sonnette qui répond à la chambre de ma bonne. Pourvu encore, pensai-je, qu'à ce bruit inaccoutumé (car je ne sonne jamais la nuit) elle ne se borne pas à fourrer la tête sous sa couverture, au lieu de venir à mon secours!... Je m'arrangeai dans mon lit du mieux que je pus, pour qu'elle ne fût pas d'abord effrayée de la vue du sang, que j'arrêtais en partie en appuyant mon mouchoir sur la blessure...

Au bout de quelques minutes, qui me parurent des siècles, j'entendis enfin arriver cette pauvre fille, déjà saisie en entrant dans l'appartement, de trouver la fenêtre et les portes ouvertes. Je l'appelai pour la rassurer, et du ton le plus tranquille qu'il me fut possible de prendre: N'ayez pas peur, lui dis-je, la voyant tout effarée. Il n'y a plus de danger; mais elle était hors d'état de me donner le moindre secours. Allez donc, repris-je, chercher, si vous pouvez, quelqu'un de la maison qui puisse vous aider à me panser. Elle obéit en pleurant. Sur l'escalier elle rencontra un de nos voisins, qui s'informa de ce qui m'était arrivé. Sa femme et lui, couchés immédiatement au-dessous de moi, avaient entendu le bruit qui s'était fait dans mon appartement, et le cri que j'avais poussé. Ils me connaissaient, ils savaient mon mari absent, ils avaient pensé que j'avais besoin de secours, et mon obligeant voisin venait m'offrir les siens. C'était un ancien pharmacien, habile et instruit: personne, en ce moment, ne pouvait m'être plus utile. Il posa le premier appareil sur ma blessure, et indiqua à la domestique tous les soins à prendre. Le besoin de repos était pour moi le premier de tous; mais

[1]) Tue, tue la femme.

le jour paraissait à peine que le commissaire de police de mon quartier accourut pour recevoir ma déposition, qui fut aussitôt transmise à la préfecture, où elle mit en rumeur la brigade de sûreté. Les limiers de Vidoc, prévenus qu'il s'agissait d'une proie de plusieurs millions, se mirent en quête, et empaumèrent la voie avec une ardeur incroyable.

En attendant que les aboyeurs des rues vinssent hurler sous mes fenêtres la relation du *fameux assassinat*, et peut-être la *complainte* obligée, les journaux de toutes les couleurs répétèrent l'événement avec diverses variantes plus ou moins pittoresques, et chacun ne manqua pas de s'en faire une arme pour défendre son principe ou attaquer le parti contraire. Les ministériels prouvaient très-bien que de si riches propriétés n'étaient bien placées que dans des mains royales, et que le côté gauche en s'opposant à ce que le gouvernement en fît l'acquisition était la cause première du funeste évènement. Des journaux de l'opposition, l'un en prenait occasion d'adresser une violente mercuriale au gouvernement, qui avec une police si nombreuse et si chèrement payée, ne trouve pas le moyen d'assurer la vie et la propriété des citoyens; d'autres rappelaient à ce sujet les vols de diligences et les médailles de la Bibliothèque, et parlaient d'une conspiration carliste; enfin la *Gazette* y trouvait la matière d'une thèse sur la légitimité de la possession; et la *Quotidienne* y voyait la main de Dieu.

J'avais remis cependant à un savant de mes amis, car j'ai des amis savants, chose très-commode et qui dispense de l'être soi-même, je lui avais remis, dis-je, le parchemin arabe trouvé dans le coffret, en le priant de me le traduire. Il arriva chez moi le jour même de ma catastrophe, tout consterné de ce qu'il venait d'apprendre dans la maison.

— La chose est donc vraie, me dit-il, en me trouvant sur mon canapé en attitude de victime, c'est-à dire bandée et emmaillottée comme une momie.

— Que trop vrai, répondis-je; vous voyez comme les trésors me portent bonheur! bien heureuse encore de m'en tirer la vie sauve.

— Et moi qui venais justement vous rapporter votre traduction!

— Il est bien temps vraiment! dis-je toute contristée de l'à-propos; n'importe, donnez-la-moi toujours, puisque c'est tout ce qui me restera de ma trouvaille. Cette traduction la voici:

„Au nom de Dieu clément et miséricordieux, moi Abou-Abdalla-ben-Hassan, à toi que Dieu a prédestiné de toute éternité à posséder la merveille que je laisse ici (et fasse ce Dieu que tu ne sois pas de la race de nos persécuteurs).

„Ouvre les yeux de ton corps, et regarde; ouvre les yeux de ton esprit, et comprends. Tu n'as jamais rien vu, tu n'as jamais ouï parler de rien qui approche de ce que tu vois.

„Ici sont réunies les sept pierres correspondantes aux sept planètes du ciel, comme l'ont reconnu nos sages. Savoir le diamant, qui correspond au soleil, l'opale, à la lune, le saphir, à Vénus, le rubis, à Mars, la topaze, à Jupiter, l'émeraude, à Mercure, l'améthyste, à Saturne [1]). Toutes sont égales et sans aucun défaut.

„Ici est le fruit de trois vies d'hommes, de longs voyages et d'immenses trésors. Abou-Ismaïl, mon aïeul, rassembla les trois premières pierres; mon père, Hassan-Ben-Ismaïl ne put y en ajouter qu'une seule; moi, Abou-Abdallah-ben-Hassan, j'ai été assez heureux pour y joindre les trois dernières, ne laissant point après moi de fils qui pût continuer l'œuvre que je n'aurais pas accomplie.

„Aujourd'hui que les perfides chrétiens chassent les enfants d'Ismaïl de la terre possédée par leurs ancêtres, je n'irai point traîner au-delà des mers le peu de jours qu'il me reste à vivre; je puis mourir ici obscur et caché, dérobant à la fois à tous les yeux ma fin que je sens prochaine, et le trésor merveilleux que j'ai contribué à former.

„Toi, qui par la volonté du Dieu clément et miséricordieux, seras parvenu à le découvrir, si tu en es digne, tu l'admireras, et n'en trafiqueras point. Si tu es sage, tu comprendras que celui à qui échoit une chose supérieure à toute évalu-

[1]) Je n'ai pas conservé les noms originaux des pierres ni des planètes pour plus de rapidité, Venus se nommant en arabe Kaoukab-el-fâdjr.

ation humaine n'en doit espérer aucun profit; aucun, si ce n'est la conscience de ce qu'il possède, la contemplation solitaire d'un objet doué de trois qualités qui le rendent inestimable; car il est *beau*, car il est *complet*, car il est *unique*.''

C'était un singulier personnage que ce vieil Arabe, dis-je, en achevant cette lecture. A en juger par l'événement, il pourrait bien avoir raison; mais son conseil vient trop tard, ajoutai-je avec un soupir.

Ma blessure étant peu dangereuse, ma convalescence ne fut pas longue: mais la frayeur que j'avais éprouvée, la perte que j'avais faite, et peut-être l'absence des agitations qui m'avaient quittée avec le bijou maure, me jetèrent dans une sorte d'abattement stupide, auquel je ne pouvais m'arracher.

Cependant, ce moment de calme pesant ne fut pas de longue durée, on me fit avertir que mon bracelet était retrouvé, mes voleurs arrêtés à ce qu'on présumait, et je fus invitée à me rendre chez le juge d'instruction. On me présenta le bracelet, que je reconnus avec émotion, mais qu'on ne me rendit pas, car il devait rester déposé au greffe, comme pièce de conviction. L'instruction marcha grand train; la justice n'est pas toujours si lente qu'on veut bien le dire, et il y a telle circonstance où l'on n'est pas fâché de jeter à l'attention publique l'appât d'un procès qui puisse l'occuper.

En dépit des renvois, des sursis, des formalités de toute espèce, le jour de l'audience arriva, et je fus citée au tribunal comme témoin à charge, et celui assurément dont la déposition avait le plus d'importance.

Le bracelet maure avait fait tant de bruit, qu'il n'était pas étonnant qu'un procès où il figurait attirât tout Paris. Aussi la salle était comble; on ne savait où mettre les témoins, et quand je fus appelée pour déposer, j'eus grand'peine à pénétrer dans l'enceinte. En y entrant, je fus saisie d'une grande timidité, et il se passa quelque temps avant que je fusse en état de répondre aux questions qui m'étaient adressées. Payer en public de sa personne, est une chose qui doit coûter en toute occasion, à plus forte raison dans celle-ci.

Malgré le prosaïsme de cette salle où se rend notre justice, et la mesquinerie de son papier bleu, ces mots de tribunal, de jury, ont du solennel en dépit qu'on en ait. Il y a quelque chose d'imposant dans cette réunion de quelques hommes, chargés de prononcer sur la vie ou la mort de quelques autres. Je jetai un coup d'œil autour de moi: trois hommes étaient assis au banc des accusés; sur une petite table, devant le tribunal, étaient déposés le bracelet maure dans son coffret d'acier, et un certain couteau qui me fit frissonner. Je reconnus aux premiers rangs de l'auditoire plusieurs de mes amies ou connaissances, et je commençai à me rassurer.

Après le serment ordinaire, le président me demanda mes noms, prénoms, âge et qualité dont je vous fais grace; puis il m'invita à raconter les faits qui étaient à ma connaissance, ce que je fis de mon mieux, et de la voix la moins tremblante que je pus prendre. Après quoi on me demanda si je reconnaissais le bracelet pour celui qui m'avait été volé; je répondis affirmativement: il n'était guère possible de s'y tromper. On me demanda ensuite si je reconnaissais le couteau, ce que je ne pus assurer; on me dit enfin d'examiner si parmi les accusés, je reconnaissais mon assassin. Pendant que je faisais cet examen, un profond silence regnait dans la salle. Je me tournai vers le président.— J'ai quelques raisons de penser, dis-je, que les hommes qui se sont introduits dans mon appartement étaient au nombre de trois; je n'ai vu qu'à la lueur d'une veilleuse, et dans une situation qui ne me laissait guère la liberté de l'examiner, le seul d'entre eux dont j'aurais pu distinguer la figure: j'avoue que cette figure me parut alors beaucoup plus horrible que pas une de ces trois que je vois là. Cette réponse, je ne sais pourquoi, égaya le public. Il n'y a, continuai-je, que deux choses qui soient restées profondément gravées dans ma mémoire, la voix qui a donné l'ordre de me tuer, et le coup de couteau qui a suivi.

— *D.* Comment cet ordre a-t-il été donné?

— *R.* Dans le jargon des voleurs.

— *D.* Vous rappelez-vous les mots prononcés?

— *R.* Que trop!

— *D.* Répétez-les.

— *R.* C'était: *Escarpe, escarpe la largue!*

Et cette phrase produisit une impression profonde dans l'assemblée: les accusés seuls restèrent impassibles.

Un des jurés demanda au président de faire prononcer tour à tour à chacun des accusés les mots que j'avais retenus, tandis que j'aurais le dos tourné de leur côté. On fit en effet cette épreuve; et au moment où ces paroles furent prononcées par la même voix qui les avait fait entendre dans la nuit fatale, j'éprouvai un tressaillement marqué et je pâlis. Cela produisit une grande sensation.

En vain les avocats arguèrent habilement de ce que je n'avais réconnu aucun des accusés, faisant observer au jury que la moindre ressemblance dans le son de la voix, jointe aux mots qui m'avaient laissé une impression si profonde, suffisait pour produire l'émotion que j'avais éprouvée. Malgré leur éloquence, la conviction demeura la même, et je ne fus pas surprise quand après la délibération le chef du jury, la main droite sur sa poitrine, prononça avec l'émotion obligée, qu'à l'unanimité les accusés étaient déclarés coupables.

Je me levai alors, et réunissant tout mon courage, je demandai au président s'il m'était permis de faire une déclaration qui n'importait pas au procès, mais qui m'importait à moi-même. Il me l'accorda; et moi, le plus haut que je pus:

Monsieur le président, dis-je, je suis bien aise de déclarer devant la cour et devant les jurés, pour qu'ils en puissent témoigner; devant le public, pour qu'il n'en ignore; et devant ces honnêtes gens (en montrant mes voleurs), afin qu'ils en instruisent leurs camarades, que le bijou que voici ne rentrera point dans mes mains, et qu'il ne sortira d'ici que pour être déposé au trésor de la couronne. J'espère que le roi voudra bien l'y garder, moyennant une rente de douze mille francs, payable à moi ou à mes héritiers, tant que le bracelet ou sa valeur ne leur sera pas rendu. Je ne pense pas que le roi trouve que ce soit là un mauvais marché. En outre, je compte que sa majesté ne me refusera pas de faire grace de la vie à ces hommes que voici. Je sais qu'un coup de couteau fait grand mal; qu'est-ce donc de celui de la guillotine? J'ai vu cette mort de près, et elle m'a paru si laide, que je ne voudrais causer celle de personne.

A ces mots, un de mes voleurs se mit à rire; le second se mit à pleurer, ce qui parut attendrir un des jurés, lequel se mit à pleurer de compagnie; le troisième, celui qui m'avait donné le coup de couteau, ouvrit de grands yeux et me regarda d'un air ébahi, je crois qu'il n'avait pas compris.

— Eh bien! l'histoire?

— Elle est finie.

— Et votre demande au roi, qu'en est-il advenu?

— Je vous le dirai, quand j'aurai reçu la réponse.

Les petites misères de Paris,

par JULES JANIN.

(Fin.)

De toutes les misères parisiennes, le débarquement du provincial est la plus grande misère. Le provincial vous force de voir ce qu'on ne veut pas voir. Autant le provincial est endormi chez lui, autant il s'éveille et se remue une fois qu'il est à Paris. Nul relâche, aucune trêve, rien; il faut aller. Aujourd'hui c'est le Panthéon qu'on visite depuis la tombe de Jean-Jacques Rousseau, tombeau de bois blanc qui s'en va en moisissure, ô honte de la France! jusqu'au dôme qui a changé si souvent de croix, de bannières et d'étendards. Le Panthéon, ce grand mensonge, cette immense vanité, cette gloire impossible dans une nation changeante qui est la proie des révolutions, le Panthéon dont le provincial ne voit que la pierre. Laissez aller le provincial. Du Panthéon il vous conduira tout droit à la chambre des Pairs il demandera: *Où sont les pairs?* comme il a demandé au jardin des Plantes: — *Où sont les bêtes?* Et si on lui répond: — Il n'y a pas de pairs aujourd'hui, il se promettra bien de re-

venir quand le Luxembourg sera en grand complet. Sorti du Luxembourg, il passe sous les galeries de l'Odéon, et il vous dit: — *Quel dommage, qu'un si beau théâtre soit fermé!* et *Ce n'était pas ainsi du temps de Picard.* En même temps il tire son *vade mecum*, et il s'écrie: — *Diable! et Notre-Dame de Paris que j'allais oublier!* A ce mot mademoiselle Joséphine pâlit et tremble, elle s'est rappelé Claude Frollo et Quasimodo le sonneur. O malheureux Parisien! Après avoir grimpé sur le dôme du Panthéon il le faut faire escalader les tours de Notre-Dame. Et ils montent, et ils grimpent, et ils s'arrêtent, et ils remontent, et ils cherchent sur les murailles ce mot grec qui veut dire: la nécessité, et qui a donné le sujet du roman de M. Hugo; et ils vont toujours ainsi, et enfin arrivés tout en haut, ils tirent un couteau de leur poche et ils écrivent leurs noms. Pierre Bigonnes, sa femme et sa fille et ses deux garçons, propriétaire, électeur-éligible; *anno 1835!*

Des tours de Notre-Dame à la Morgue le chemin est facile. On entre à la Morgue, dont malheureusement les tréteaux noirs sont privés de cadavres; mais en revanche tous les haillons des morts sont là étalés si horriblement! mademoiselle Joséphine est fâchée qu'on ait badigeonné la Morgue, l'effet était bien plus pittoresque auparavant. Mais où vont-ils, ou plutôt où ne vont-ils pas? Tout leur est bon! Le Palais-Royal et le château des Tuileries, l'Académie des sciences et l'Académie Française, le Louvre et les eaux de Versailles, le Musée égyptien et le Panorama, les marchandes de modes et la boutique de Véro-Dodat. Menez-nous voir, disent-ils, LA Taglioni et LA Mars. — Voulez-vous accepter une bouteille de bière au *Café des Aveugles?* — La belle limonadière doit être bien vieille à l'heure qu'il est? — Et le sauvage, est-on parvenu à l'apprivoiser? Et autres questions du même genre. O hélas! malheureux Parisien, ainsi attaché à la curiosité de tes compatriotes, tu regrettes de tout ton cœur la cabane recouverte de chaume, dans quelque beau vallon au pied d'une montagne chargée de sapins toujours verts.

Je n'en finirais pas si je voulais énumérer tout ce que le Parisien est obligé de voir dans l'année malgré lui et pour faire plaisir aux autres: par exemple, il faut qu'il descende dans les Catacombes tous les dix ans, il faut qu'il aille voir les figures de cire tous les six mois; il est en outre chargé toute l'année de ridicules commissions: — acheter un chapeau de femme au Palais-Royal; — souscrire aux œuvres complètes de M. de Kock; — aller réclamer une gravure de *l'Artiste;* — classer des feuilles pittoresques. — Quoi encore? Le pauvre homme est l'intendant et le domestique de sa province qui le pousse si fort à bout, enfin qu'il se demande s'il ne lui vaudrait pas mieux renoncer aux bénéfices de la vie parisienne si chèrement achetés, et redevenir tout simplement un provincial.

Ce sont là les grandes petites misères de la vie de Paris: — vivre seul au milieu de ses voisins; — partager, sans qu'ils s'en doutent, leurs misères et leurs douleurs, et savoir qu'à leur tour ils vont entrer complétement dans les secrets intimes de votre existence; — vivre sous la loi de son portier, et voir toujours là cet impitoyable Argus qui sait ce que vous faites mieux que vous, qui sait ce que vous pensez mieux que vous, qui lit dans l'ame de votre ami qui entre, et dans la lettre cachetée une certaine heure chaque jour; — être exposé à tant d'envahissemens de provinces qui vous laissent à peine trois mois de liberté sur douze: voilà les vrais malheurs. Je ne parle pas de l'impôt, qui est toujours la même misère, et qui est toujours la même qu'on soit à Paris ou qu'on soit en province: je ne parle pas de la garde nationale: c'est là le plus horrible impôt de la vie parisienne: c'est là le tourment de toute existence bien faite, le désespoir caché dans tous les cœurs de ce monde, la menace toujours renaissante qui vous poursuit dans les momens les plus doux et les plus tranquilles; c'est là une misère qui doit être mise au rang des plus tristes, et des plus grandes, et des plus horribles misères. La garde nationale, grand Dieu! Mais je suppose que mon honnête Parisien est assez heureux pour avoir quelque bonne in-

firmité, ou tout au moins quelque bonne soixantième année qui l'exempte du service national.

Il est bien encore d'autres petits inconvéniens parisiens qu'on ne doit pas passer sous silence dans une histoire complète des petites misères de Paris. Par exemple:

Vous sortez par un beau temps, et vous rentrez par une pluie battante;

Vous vous croyez au beau mois de mai, et vous pensez que les roses vont venir: vous êtes obligé de mettre votre manteau fourré d'hermine;

Vous avez un habit neuf, un cabriolet vous éclabousse;

Vous voulez prendre une prise de tabac, et vous ne trouvez plus votre tabatière.

Vous allez au théâtre pour voir une pièce qu'on annonce et un acteur aimé, on a changé le spectacle;

Vous achetez une belle pomme, et vous êtes obligé de la faire cuire si vous voulez la manger mûre;

Votre dîner ne vous coûte que vingt-cinq sous, mais les huit jours suivans vous dépensez vingt-cinq francs chez votre médecin;

Vous allez aux Champs-Élysées, et vous prenez l'omnibus de la barrière d'Enfer:

Vous allez à la promenade, vous tombez dans une émeute et vous vous trouvez entre deux feux;

Vous êtes membre du jury et vous condamnez un homme aux galères, et, rentré chez vous, vous ne trouvez plus le sommeil, la vie de chaque jour, comme dit Macbeth.

Et mille autres chagrins de toutes les heures avec lesquels on ferait un volume. Mais qu'importe? N'êtez-vous pas, avec tous ces désagrémens, le plus libre, le plus heureux, le plus indépendant, le plus délicieusement oisif, de tous les êtres créés ou à créer, n'êtes-vous pas un Parisien de Paris? Si Paris n'était pas ce grand pêle-mêle, s'il était libre de tout impôt, dégagé de toute entrave; si la province ne venait pas à Paris ni curieux à conduire, ni romans à acheter, ni cabriolets à éviter, ni filous à arrêter, ni voleurs à condamner, ni portes et fenêtres à l'impôt, ni portier à redouter, ni garde nationale à monter, Paris ne serait pas seulement l'Eldorado de cette terre; mais encore Paris serait le paradis sur cette terre, car il n'y a de paradis que là-haut dans le ciel, et là seulement, on ne retrouve ni visiteurs importuns, ni jurés, ni voleurs, ni gardes nationaux!

L'ange Gardien.

Oh! qu'il est beau cet esprit immortel,
Gardien sacré de notre destinée!
Des fleurs d'Éden sa tête est couronnée,
Il resplendit de l'éclat éternel.
Dès le berceau sa voix mystérieuse,
Des vœux confus d'une ame ambitieuse,
Sait réprimer l'impétueuse ardeur,
Et d'âge en âge il nous guide au bonheur.

L'Enfant.

Dans cette vie obscure à mes regards voilée,
Quel destin m'est promis? A quoi suis-je appelée?
Avide d'un espoir qu'à-peine j'entrevois,
Mon cœur voudrait franchir plus de jours à la fois!
Si la nuit règne aux cieux, une ardente insomnie
A ce cœur inquiet révèle son génie;
Mes compagnes en vain m'appellent, et ma main
De la main qui l'attend s'éloigne avec dédain.

L'ange.

Crains, jeune enfant, la tristesse sauvage
Dont ton orgueil subit la vaine loi.
Loin de les fuir cours aux jeux de ton âge;
Jouis des biens que le ciel fit pour toi:
Aux doux ébats de l'innocente joie
N'oppose plus un front triste et rêveur;
Sous l'œil de Dieu suis ta riante voie,
Enfant, crois-moi, je conduis au bonheur.

La Jeune Fille.

Quel immense horizon devant moi se révèle!
A mes regards ravis que la nature est belle!
Tout ce que sent mon ame, ou qu'embrassent mes yeux,
S'exhale de ma bouche en sons mélodieux!

Où courent ces rivaux armés du luth sonore?
Dans cette arène il est quelques places encore,
Ne puis-je à leurs côtés me frayer un chemin,
M'élancer, seule, libre et ma lyre à la main?

L'Ange.

Seule couronne à ton front destinée,
Déjà blanchit la fleur de l'oranger;
D'un saint devoir doucement enchaînée,
Que ferais-tu d'un espoir mensonger?
Loin des sentiers dont ma main te repousse,
Ne pleure pas un dangereux honneur:
Suis une route et plus humble et plus douce;
Vierge, crois-moi, je conduis au bonheur.

La Femme.

Oh! laissez-moi charmer les heures solitaires;
Sur ce luth ignoré laissez errer mes doigts,
Laissez naître et mourir ses notes passagères
Comme les sons plaintifs d'un écho dans les bois.
Je ne demande rien aux brillantes demeures,
Des plaisirs fastueux inconstant univers;
Loin du monde et du bruit laissez couler mes heures
Avec ces doux accords à mon repos si chers.

L'Ange.

As-tu réglé dans ton modeste empire
Tous les travaux, les repas, les loisirs?
Tu peux alors accorder à ta lyre
Quelques instans ravis à tes plaisirs.
Le rossignol élève sa voix pure,
Mais dans le nid du nocturne chanteur
Est le repos, l'abri, la nourriture.....
Femme, crois-moi, je conduis au bonheur.

La Mère.

Revenez, revenez, songes de ma jeunesse,
Éclatez, nobles chants, lyre, réveillez-vous!
Je puis forcer la gloire à tenir sa promesse;
Recueillis pour mon fils ses lauriers seront doux.
Oui, je veux à ses pas aplanir la carrière,
A son nom, jeune encore, offrir l'appui du mien,
Pour le conduire au but y toucher la première,
Et tenter l'avenir pour assurer le sien.

L'Ange.

Vois ce berceau, ton enfant y repose:
Tes chants hardis vont troubler son sommeil,
T'éloignes-tu, ton absence l'expose
A te chercher en vain à son réveil.
Si tu frémis pour son naissant voyage,
De sa jeune ame exerce la vigueur;
Voilà ton but, ton espoir, ton ouvrage;
Mère, crois-moi, je conduis au bonheur.

La Vieille Femme.

L'hiver sur mes cheveux étend sa main glacée;
Il est donc vrai; mes vœux n'ont pu vous arrêter,
Jours rapides, et vous, pourquoi donc me quitter,
Rêves harmonieux qu'enfantait ma pensée?
Hélas! sans la toucher j'ai laissé se flétrir
La palme qui m'offrait un verdoyant feuillage,
Et, ce feu, qu'attendait le phare du rivage,
Dans un foyer obscur je l'ai laissé mourir.

L'Ange.

Ce feu sacré renfermé dans ton ame
S'y consumait loin des profanes yeux;
Comme l'encens offert dans les saints lieux
Quelques parfums ont seuls trahi sa flamme.
D'un art heureux tu connus la douceur,
Sans t'égarer sur les pas de la gloire;
Jouis en paix d'une telle mémoire;
Femme, crois-moi, je conduis au bonheur.

La Mourante.

Je sens pâlir mon front; et ma voix presqu'éteinte
Salue en expirant l'approche du trépas.
D'une innocente vie on peut sortir sans crainte,
Et mon céleste ami ne m'abandonne pas.
Mais, quoi! ne rien laisser après moi de moi-même!
Briller, trembler, mourir, comme un triste flambeau!
Ne pas léguer au moins mes chants à ceux que j'aime,
Un souvenir au monde, un nom à mon tombeau!

L'Ange.

Il luit pour toi le jour de la promesse,
Au port sacré je te dépose enfin,
Et près des cieux ta coupable faiblesse
Pleure un vain nom dans un monde plus vain.
La tombe attend tes dépouilles mortelles,
L'oubli, tes chants; mais l'ame est au Seigneur;
L'heure est venue, entends frémir mes ailes,
Viens, suis mon vol, je conduis au bonheur!

Sab. Cas. Amable Tastu.

Geschichtlicher Ueberblick der Entwickelung der französischen Nationalliteratur.

(Fortsetzung.)

Als der Vater der franz. Tragödie ist unbedingt Pierre Corneille (geb. 1606, gest. 1684), der sich um diese Zeit Bahn brach, anzusehen. Schon seine ersten Leistungen im Gebiete der komischen Muse, fünf Lustspiele, nämlich, erwarben ihm einen nicht unbedeutenden Namen; allgemeine Bewunderung errang er sich aber mit seinen Tragödien, deren größte Vorzüge besonders auf der meisterhaften Entwickelung des Planes und der Charaktere, der poetischen Energie und Würde, und der kraftvollen und männlichen Sprache derselben, beruhen. Er wußte genau die Nachahmung der antiken Vorbilder mit dem französischen Nationalgeiste zu verschmelzen und erhielt eben dadurch den Beifall des Hofes, wie der Gelehrten und des Volkes. Eine Reform der tragischen Bühne seines Vaterlandes beabsichtigte er keineswegs, sondern nur eine Veredlung derselben, und so strebte er nicht nach sclavischer Nachbildung der Tragiker, sondern entlehnte auch Manches spanischen Mustern, es auf seine Weise verarbeitend. Unter seinen 33 Trauerspielen ohne Chor sind der Cid, die Horatier, Cinna und Rodogune, welches Letztere er selbst für sein bestes Werk erklärt, die bedeutendsten. Als seine hervorstechendsten Fehler werden ihm nicht mit Unrecht Härte und Rauhheit, Unsicherheit in der Wahl des Stoffes und der Behandlung, Vernachlässigung des Versbaues, und in seinen späteren Arbeiten Steifheit und Kälte vorgeworfen. Als Lustspieldichter hat Corneille großes Verdienst, indem er zuerst in seinem Lügner ein correctes Charakterstück lieferte; auch eine von ihm geschriebene Oper Andromeda ist höchst lobenswerth, da es damals noch durchaus an guten Vorbildern für diese Gattung fehlte. Unter seinen eifrigsten Nachfolgern zeichnete sich sein Bruder Thomas Corneille († 1709) u. A. de la Fosse († 1708) am glänzendsten aus. Seine Widersacher waren, wie z. B. d'Aubignac, zu unbedeutend, als daß ihr Streben hätte Einfluß gewinnen können. Aber als Corneille sich seinem Alter nahte, trat ein Nebenbuhler auf, der ihm zwar den wohlerworbenen Ruhm nicht schmälerte, jedoch, weil er dem Nationalgeiste weit mehr zusagte, ihm den Vorrang in der Liebe nnd Verehrung der Franzosen abgewann. Es war dies Jean Racine († 1699), der in seinen Trauerspielen zwar nicht solche Kraft wie Corneille beurkundete, aber durchgängig größere Menschenkenntniß entwickelte, Eleganz und Harmonie des Styls im höchsten Grade besaß, und ein tieferes psychologisches Interesse zu erwecken wußte. Unter seinen Trauerspielen sind Andromache, Britannicus, Iphigenie, Phädra, Athalia, und Esther die gelungensten; sein Lustspiel les Plaideurs ist mehr eine hübsche, elegant geschriebene Posse; als Odendichter sagte er ebenfalls dem französischen Nationalsinne besonders zu. — Wie gegen Corneille erhob sich auch gegen Racine eine Partei, an deren Spitze als tragischer Dichter Pradon stand, der zwar talentvoller als d'Aubignac war, aber doch gegen R. nicht aufkam. Von nun an stand durch diese beiden großen, von den Franzosen als Muster anerkannten Dichter die Norm für das Trauerspiel fest; und wenn sich auch Einzelne hin und wieder Ausschweifungen erlaubten, so bemühten sie sich doch im Ganzen, sich nach diesen zu bilden.

(Fortsetzung folgt.)

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℳ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 20.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, PROF. ET DR., et C. SCHÜTZ, DR.

Alfred de Vigny.

Parmi les jeunes écrivains que l'on compte en France comme les piliers de l'école romantique, Alfred de Vigny se distingue par un calme d'esprit rare, par la circonspection et la clarté de son style: qualités qui, réunies, forment le trait principal de son caractère et comme prosateur et comme poète.

Dans ses compositions, il dédaigne l'emploi des moyens extraordinaires et bizarres, pour entraîner de force l'imagination de son lecteur, et s'élever plus haut dans son vol. Ses amis s'en emparent au contraire, de ces moyens, soit pour se placer dans un état d'opposition bien décidé à l'égard des classiques, soit parce qu'ils se délectent dans l'excentrique, l'étrange et le rude. Mais comme l'on voit très bien chez Alfred de Vigny, dès les premières pages, que l'auteur sait parfaitement ce qu'il veut; que chacun de ses moyens a été discuté d'avance, pour être ensuite placé au temps et au lieu qui lui sont propres; enfin, que l'auteur, en possession d'immenses richesses intellectuelles, n'en est ni prodigue ni avare; on le voit aussi se garder de les jeter insolemment aux pieds de son lecteur tout autant que de les retenir par crainte de les épuiser. Mais clair, décidé dans sa marche, sans cesse agréable, il ne regarde que le but, l'atteint toujours, et personne ne termine un ouvrage sérieux, ou un délassement poétique d'Alfred de Vigny, sans avoir été complètement satisfait, si non du tout, au moins de plusieurs parties, et sans se pénétrer d'une haute estime pour le génie de l'auteur. Sa vie jusqu'à ce jour encore, n'est pas très connue; mais le peu de faits qu'elle présente tournent tous à sa louange. Né à Loches en Touraine, dans l'année 1798, Alfred de Vigny reçut la première éducation chez son grand-père, au château de Tronchet, dans la Beauce. Plus tard, il fréquenta les colléges de Paris; et en 1814, il entra dans la première des compagnies rouges en qualité de lieutenant de cavalerie. Ayant passé de là dans un régiment d'infanterie Alfred de Vigny, en 1828, quitta tout-à-fait le service militaire, après y avoir obtenu le grade de capitaine dans le 55me régiment de ligne, et vécut depuis, à Paris, en simple particulier.

Pour porter un coup d'œil juste sur les développemens poétiques d'Alfred de Vigny, il faut nécessairement apprécier les circonstances suivantes: son éducation avait marché avec les glorieuses années du consulat et de l'empire, son entrée dans le monde et dans l'armée avec les jours de la liberté sous les Bourbons. Sous l'ancien gouvernement, il avait grandi au milieu de narrations brillantes de prodiges; sa jeune âme n'avait rêvé que des jours de gloire, et la réalité ne lui avait apporté qu'un pénible service de garnison, et la guerre d'Espagne sans combats en l'année 1823.

Son penchant pour la vie intérieure, acheva par cela seul de se décider. Il devint même

une habitude. De très bonne heure, le besoin de composer en vers s'ouvrit une route dans son esprit, et presque malgré sa volonté même; car il manquait de tout ce qui alimente les distractions intellectuelles. On connaît bientôt à fond les scènes et les incidens de la vie de caserne, comme l'allée d'un parc où l'on se promènerait journellement, et la perpétuelle monotonie ne peut jamais satisfaire un esprit élastique et créateur. De Vigny, pendant les marches militaires en temps de paix, n'avait pour toute bibliothèque qu'une Bible. Il est vrai que nulle poésie n'est créatrice et fécondante comme celle des livres saints. Alfred de Vigny commença donc, moitié par nécessité, moitié par entraînement, à écrire sur des sujets qu'il n'avait d'abord souhaité que de lire.

Ses premières publications furent des poésies méditatives et en récit, telles que *Moïse, le Déluge, la Neige,* etc., lesquelles abondent en images gracieuses, en pensées hardies, en variétés nombreuses, en nobles sentimens. Ce sont les rêves d'un esprit sublime toujours enveloppé dans les plus chastes draperies du langage, et tout retentissant de la plus délicieuse harmonie: qualités rares qui, parmi ses contemporains, assurent une haute place au poète. Mais comme poète, Alfred de Vigny trouve un gênant adversaire dans Alfred de Vigny, philosophe. Celui contraint le premier de sacrifier trop aux réflexions métaphysiques, et souvent jusqu'à la vérité de l'invention. C'est même là le plus grand défaut que l'on puisse reprocher à l'auteur. Il ne fait point penser et agir ses personnages comme ils le devraient conséquemment à leur caractère, relativement à ceux qui les environnent. Mais il les moule de manière à ce que souvent, contre les lois de la nature, leur individualité semble se contourner péniblement pour ne penser qu'avec le poète. Cette faute est surtout saillante dans son *Moïse,* qui, tel que M. de Vigny l'a représenté, ne se relève point comme dans la sainte Écriture pour le grand législateur. Voilà pourquoi notre poète est sublime au plus haut degré dans tous les sujets où il peut laisser errer son imagination créatrice, qui, du reste, comme je l'ai déjà remarqué, est toujours bridée par la prudence.

(Suite.)

Le Smogler,

par

Madame Desbordes-Valmore.

I.

Dans la partie la plus agreste de la côte de Kent, au lieu où se passa l'aventure suivante, la mer est rarement calme: un flot, localement appelé *jubble,* s'élève perpétuellement sur les rocs et les rend dangereux aux petites barques que l'on tient à l'ancre sous leur abri; au moindre souffle du vent, quand sa furie est dirigée vers la terre, l'assaut des vagues est terrible: et leur frémissement tumultueux ressemble alors à une décharge d'artillerie.

Par les sombres soirs d'hiver, le voyageur de ce pays d'orages, s'arrête, immobile et saisi d'épouvante, sur la grève, il tourne ses yeux effrayés vers la mer, dans la persuasion qu'un engagement naval, invisible, s'y livre entre les hommes et les démons.

Les rares habitants de cette côte inhospitalière, sourient tristement et invitent le voyageur égaré à prier avec eux pour que la tempête respecte la barque du pêcheur, gagne-pain de toute la famille.

Le fait isolé qu'on entreprend de décrire, dont les détails, recueillis sur les lieux, sont jusqu'à présent demeurés inconnus, ne semblerait offrir qu'une de ces déplorables fatalités qui pèsent comme une malédiction permanente sur chaque canton où le commerce sauvage et sans loi du smogler se trame dans l'ombre; mais les particularités qui s'y rattachent frappent le cœur d'une sensation étrange, et le forcent à tourner un regard intérieur de surprise, mêlée d'effroi, sur les mystères de l'esprit humain.

Il est à remarquer que la voix sinistre de la baie ou de la *cove,* comme je l'ai entendu nommer sur le lieu même, est habituellement distincte

avant le réveil de la tempête, et que cette voix menaçante, même quand les cieux sont encore bleus et sereins, conseille aux mariniers d'un village voisin de retirer leurs bateaux sur le banc sec et sûr.

Là, les rochers, comme élevés et creusés par l'action incessante du *jubble*, présentent à distance la figure d'un immense demi-cercle suspendu sur l'eau bouillonnante; le contour de leur sommet vu de la mer est singulièrement pittoresque. Ses bords sont si âpres, que nul être vivant n'osa jamais tenter d'en escalader le faîte, excepté un paysan, il y a de longues années; mais ce malheureux saisi d'effroi au milieu de l'escarpement, lâcha prise et son corps n'arriva au fond du gouffre que déchiré en lambeaux.

Quand le flot est complètement retiré, les habitants passent en sûreté autour de la base des rocs, le long d'un sentier de sable solide.

C'est le moment épié pour faire aborder clandestinement les marchandises. Le bâtiment smogler peut alors jeter son ancre sur le sable durci, tandis que sa carène, retenue par les amarres, flotte sur l'eau profonde qui baigne ce rivage.

Tel est le théâtre sombre où apparut le principal acteur de ce drame rapide. C'était un smogler, signalé par son prodigieux courage et ses entreprises heureuses. Ses richesses étaient aussi généreusement répandues qu'imprudemment acquises. A vingt ans, à cette époque de la jeunesse entourée de si nombreux dangers, il tourna tout à coup la brusque résolution d'abandonner ce tortueux chemin. Une passion d'amour fut la cause de cette résolution qui lui devint fatale.

L'amour, qui produit si rarement dans la vie réelle les merveilles qui lui sont trop libéralement attribuées par les romans et l'imagination, l'amour fit ce prodige.

Frank-Hardi était le fils unique d'un officier à demi-solde qui durant plusieurs années avait vécu retiré près de la Cove. Élevé comme un gentilhomme, à la mort imprévue de son père, il ne se trouva propre qu'à faire un mendiant. Il était beau, d'une humeur vive, hardi comme son nom et admirateur passionné de l'existence orageuse vers laquelle il se sentit dès lors entraîné d'une manière irrésistible.

Toutes les émotions de son enfance avaient été comme trempées dans les tableaux orageux de la vie de contrebandier. L'intime ami de son père était *smogler*, propriétaire et patron d'un cutter consacré à la contrebande. Frank, encore tout petit, prêtait avec avidité l'oreille aux récits de ses aventureuses histoires: il advint naturellement que resté seul tout à coup et jeté dans un monde peu sensible à ses malheurs, il éprouva l'impatient désir d'exercer par lui-même cette carrière qui plaisait à son imagination et à son courage. Accueilli du vieux smogler, il s'élança d'abord avec lui vers la Hollande; cette première entreprise d'une ardeur mal dirigée pouvait n'être considérée que comme l'élan d'une jeunesse capricieuse et fantastique: elle fut prise au sérieux, et lui ferma tous les sentiers vers une destinée plus honorable. La classe austère des habitants de la Cove se retira de lui, le jugeant dès-lors peu propre aux affaires graves et régulières; tandis que les plus jeunes, faciles et insoucieux, retenus par bonheur dans les chaînes étroites du devoir, admiraient son esprit supérieur, sa vaillante indépendance, et applaudissaient à ses triomphes, qu'ils envieront peut-être.

Fier et honteux à la fois des succès qui le séparaient du monde social; justifié par la nécessité, séduit par l'inclination, Frank-Hardi se plongea tout entier dans la carrière dangereuse où son étoile solitaire l'avait lancé. L'éclat de son audace, sa beauté frappante, ses prodigalités romanesques le rendirent en peu de temps le héros populaire de la petite ville et des alentours de la Cove.

Il n'était pas présumable que les jeunes filles scrutassent très-sévèrement la moralité d'une profession tolérée par leurs parents; et l'homme qui partout ailleurs eût été signalé comme un vagabond redoutable, devint, dans ce lieu maritime, à demi-sauvage, l'objet d'une sorte de culte et d'attraction. Le peuple l'adorait; d'autre part les fêtes, les bals, les réunions brillantes s'ouvraient devant cette singulière célébrité qui répandait par-

tout l'intérêt curieux attaché aux choses extraordinaires.

Mais les bonnes fortunes de Frank ne s'étendaient pas plus loin. Trop loyal pour séduire, il se détournait avec une sorte d'impatience quand le prestige, dont son aspect était rempli, attirait trop longtemps sur lui de beaux yeux dont il ne voulait être ni l'esclave ni le maître.

Puis quand le cours de l'année ramenait la saison des études sérieuses, les songes s'envolaient, la reflexion rajustait les vagues et jeunes fantaisies éparpillées çà et là dans le bruit et les parfums de ces nuits dansantes; ses beautés aériennes laissaient de côté le dangereux roman pour reprendre la lecture plus grave de l'histoire: elles se ressouvenaient, enfin, que Frank, bien qu'il fût un héros, ne pouvait être leur *héros;* quelques-unes déploraient au fond de leur âme, que Frank-Hardi se fût fait *smogler,* lui si brillant, si brave, si beau! Ah! c'était bien mal à Frank! c'était à le haïr de ne pouvoir pas l'aimer! mais détournant courageusement la tête de l'autre côté, elles dirigeaient leurs prudentes investigations vers un établissement plus *confortable:* ces charmantes rêveuses, douées par bonheur d'un sens subtil et droit, épousaient tout à coup des officiers dont le service rigide était dirigé précisément contre le héros illégal qu'elles avaient regardé de profil à travers l'enivrante atmosphère d'un bal.

Il y eut une exception vivante et réelle parmi toutes ces passions vaporeuses: ce fut Jane, l'humble et belle Jane Darcey, dont le cœur s'ouvrit, puis se referma, sur l'image ineffaçable de Frank.

Le père de Jane, malgré l'abaissement progressif de sa fortune, était, par son caractère, par sa naissance, l'homme le plus considéré du voisinage de la Cove. Il vivait dans une propriété noble et sans produits, seul débris qu'il eût conservé des possessions de sa famille; n'ayant jamais souillé ses mains par le trafic, il s'estimait, en raison de son inaction et de son rang, supérieur aux habitants industrieux de la ville; c'était sûrement par d'autres traits d'un caractère élevé qu'il s'était acquis les respects de ses voisins, notamment du père de Frank, officier distingué de l'armée. Les deux gentilshommes devinrent donc amis et inséparables associés de préjugés contre le commerce.

Par une autre singularité, M. Darcey, ébloui de l'air martial et des insignes honorables qu'avait rapportés de la guerre le colonel Hardi, destina dès l'enfance le frère de Jane à l'état militaire; tandis que le père de Frank, couvert de blessures graves, dont la récompense était fort mince, n'avait pu se résoudre à livrer son cher Frank aux chances de sa glorieuse et sanglante profession: il rêvait donc constamment et profondément à choisir une illustre, riche et paisible carrière à ce fils trop aimé, quand la mort le surprit sans lui laisser même le temps de l'indiquer à son orphelin perdu sur la terre, où il n'avait acheté, lui, de tout son sang, que la place d'une tombe.

Ainsi, Jane et Franc, par les fréquentes relations de leurs pères, avaient été de bonne heure étroitement unis; et lorsque celui-ci s'enrôla tout à coup avec des hommes sans aveu, Jane dans sa naïve candeur ouvrit son âme avec admiration et une délicieuse frayeur à ces contes de voyages et de périls; car elle les écoutait dans la foi pieuse d'un précoce amour; il lui semblait que Frank purifiait tout ce qu'il touchait, et que ses nouveaux compagnons n'étaient pas si coupables puisqu'il consentait à partager leurs dangers.

Toutefois, malgré la bravoure de Frank et sa ressemblance avec son père, malgré une larme d'orgueil et un serrement de main à briser les doigts du jeune capitaine en apprenant que ce grade venait de couronner plusieurs actions d'éclat, M. Darcey eut quelque honte que sa fille n'eût alors que quatorze ans, et le jeune orphelin dix-sept. La libre autorité d'un vieux smogler avait pu passer à pieds joints sur l'inconvenance de nommer un capitaine de dix-sept ans; l'enthousiasme qu'excitait ce bouillant courage dans un adolescent, venait de faire tomber sur le jeune Frank cette distinction si bien méritée, qu'elle n'excita aucun murmure. Mais l'autorité paternelle s'éveillait trop tard: elle n'eut pas la puissance de dissoudre le ciment de ces deux âmes; elle ne fit qu'élever à l'entour des obstacles pleins d'un

charme dangereux à cette époque rêveuse de l'existence: ce fut comme un grillage où l'on enfermerait deux tendres oiseaux destinés à s'aimer.

II.

La jeune fille.

Quand Jane, par l'ordre de son père, abandonna la maison et la rive où revenait incessamment Frank après ses courses sur mer, comme un ramier sauvage au nid qui l'a vu naître; quand on l'emmena pour trois ans chez une vieille parente éloignée qui se chargea d'achever son éducation, Jane emporta dans son cœur de jeune fille, une image que toute la science et tous les intérêts du monde ne pouvaient plus effacer.

Il serait doux et curieux de suivre pas à pas les progrès de cette unique et puissante idolâtrie, s'augmentant de tout ce qu'elle acquérait de connaissances nouvelles et de talents nouveaux: chaque grâce épanouie dans cette intelligence vierge, était comme un hommage voilé qu'elle offrait au maître absent de sa vie.

Obéissant à la seule voix du cœur devant tous ces intérêts qui se croisent, se heurtent, se brisent à travers les jugements des hommes, chaque jour dissous et refondus dans le creuset de l'expérience, elle cherchait, avec une ardente inquiétude, la réhabilitation de Frank le Smogler; et que dire, sinon que le Smogler, désigné souvent à son oreille frémissante sous le nom odieux du *hors la loi*, conservait en dépit de cette réprobation sociale, une place immuable, immense, dans sa mémoire; qu'il était partout et toujours présent à Jane: le soir au milieu des travaux, des lumières, des lectures et des romances du foyer; le jour, dans la solitude ou dans le bruit, dans la contemplation du ciel inondé de soleil ou parsemé d'étoiles, dans la mélancolie ou l'espérance; les yeux brûlants de Frank étaient fixés sur elle comme ceux d'un portrait dont on ne peut fuir le regard de quelque côté qu'on s'éloigne et quelque position qu'on prenne pour y échapper. Parfois l'image, bien que toujours fidèle, s'altérait; une infiltration funeste épanchait dans le caractère effrayant de sa profession; le sceau de la réprobation se dessinait sur ce front adoré; la majesté sauvage du désespoir s'asseyait dans ses yeux profonds et tristes; il se mêlait une indéfinissable férocité à la passion de ses regards où se lisait une résolution inflexible, un *je le veux!* sans retour, qui épouvantait Jane et l'entraînait tout ensemble. Mais bientôt l'image s'épurait, comme un astre enveloppé de nuages se remontre doux et clair. Jane y retrouvait alors ces traits jeunes et sympathiques, cette soumission de l'amour, cette grâce sans artifice qui, dans le brillant miroir de son imagination fascinée, éclataient d'une puisance qui lui semblait plus que mortelle! Alors, les joues pâlissantes, les mains étendues, Jane murmurait:

Me voilà! me voilà!

Puis, elle s'asseyait tremblante, l'œil blanc et immobile, quand elle revoyait cette belle ombre redevenir aussi terrible. Un jour, elle lui répondit, avec l'élancement d'une soudaine et tendre résolution:

— Eh bien! oui avec toi maudite et réprouvée, avec toi dans les fers, avec toi à la mort!

Mais l'étonnement de sa propre voix la laissa pleine de trouble et de confusion; car il lui sembla que l'avenir avait résonné en elle comme un avertissement redoutable.

Bien que Frank n'arrêtât pas son imagination vagabonde sur tous ces rêves tendres et amers qui peuplaient l'absence pour Jane, il est certain que le beau Smogler ne put se résoudre à nouer, ailleurs, rien qui ressemblât à un engagement d'amour; son âme dormait encore, mais elle attendait Jane: Jane était loin de lui..... et lui n'était pas loin d'elle! Il dominait tous ses souvenirs: il était le passé, il était le présent, et sans lui, elle n'avait déjà plus d'avenir possible; car il est vrai de dire que la plus grande partie d'une histoire d'amour pour une femme se passe entre elle et sa mémoire. Muette et mystique dans les intérêts de sa passion, un mot rappelé, un regard d'autrefois, un soupir qu'elle a cru comprendre, un sourire mystérieux qui a parcouru des traits aimés, sont des preuves qui se révèlent pleines de conviction pour affermir ses rêv-

gieuses espérances; son imagination interprète, et son cœur croit..... elle croit tout, la femme aimante!

Son amour est d'autant plus violent qu'elle le tire tout entier d'elle-même, qu'elle en bannit la réalité trop désespérante ou trop peu chaste pour se nourrir des hypothèses de son imagination. Et cet amour qui ne peut être ni apprécié ni compris, parce qu'il appartient tout entier à la femme, et qu'il est sublime d'impossible, devient pour elle une source de déceptions et n'engendre que trop souvent une catastrophe terrible.

Les trois longues années s'écoulèrent, et la gracieuse visionnaire revint au berceau de ses beaux songes! elle revit son vieux père; elle en pleura de joie. La longue absence de sa fille avait comme émoussé l'orgueilleux courage du vieillard. Il s'était demandé parfois, bien bas à la vérité, si le monde valait le sacrifice qu'il lui faisait? si rien lui avait tenu lieu, depuis trois ans, du doux appui de Jane? de sa voix joyeuse, de ce frais visage, ou ses yeux déjà obscurcis par les années se reposaient comme sur une fleur? C'était toujours après ces réflexions pesantes sur sa poitrine, qu'il se promenait *seul* autour des âpres rochers de la Cove, regardant de loin le *cutter* qu'il connaissait bien pour appartenir à Frank, à Frank le hardi smogler, *le généreux aventurier, l'intègre hors la loi, le trésorier du pauvre*, terrible, disait-on, comme l'ange exterminateur, avec la pudeur dédaigneuse d'une vierge... Et c'était parmi tous ces noms bizarrement accouplés, que le vieillard retrouvait encore et toujours, dans son cœur mal défendu, le petit Frank, le fils du capitaine Hardi, le pauvre orphelin de l'homme qu'il avait le plus aimé! On peut donc présumer qu'il ne la retint pas avec des ordres bien inflexibles, quand elle se sentit entraînée comme par des ailes sur les bords de la mer: il savait que pour l'être né dans l'atmosphère maritime, le souffle pénétrant de ses eaux demeure une passion; il pouvait d'ailleurs la protéger de loin dans cette promenade découverte, et... chose étrange que l'instinct d'une jeune fille innocente, à qui l'amour tient lieu de génie, sans avoir osé dire encore le nom de Frank, mêlé pourtant à chaque larme, à chaque baiser du retour, Jane avait vu sur le front moins armé de son père la renvoyer encore loin de lui: elle avait donc bien soif de l'air savoureux de la grève! car elle erra sur le sable, le long de la brisure des rocs noirs, fantômes familiers de ses premiers ans, elle les salua, éleva dans l'air ses bras charmants, et mêla sa voix grêle avec la brise harmonieuse, pour ne pas étouffer d'un bonheur qui allait jusqu'aux larmes: c'est qu'elle était libre! et pure, et fidèle; c'est qu'on la laissait enfin courir dans l'espace, avec le ciel sur sa tête et le vaste abîme sous ses pieds! c'est que le soleil brillait splendide sur les nappes d'eau vertes qui flottaient étincelantes du frôlement des vents pleins de musique, et dont le claquement contre les rochers, où elles venaient s'étendre et mourir, saisissait le cœur de Jane d'un ravissement qui tenait du délire. A la fin la lumière glissa moins âpre autour d'elle, les rayons du soleil devinrent humides, on l'eût dit, à force de se plonger dans l'eau, et le froid des vagues sembla verser une influence calmante sur ses émotions trop vives.

De fraîches pensées, des espérances roses s'ouvrirent pour la première fois depuis trois ans devant ses yeux; puis, elle s'arrêta rêveuse dans sa joie, lorsqu'elle découvrit à peu de distance le petit bâtiment de son amant, retenu à l'ancre dans la baie. Qu'il lui sembla beau, le *Sphinx* avec ses flancs peints et arrondis, étalant au soleil ses formes si rases, si souples! qu'il lui parut gracieux sous ses voiles carguées *) se balançant aux caprices de la houle comme un goëland **) endormi sur les flots! Jane demeura immobile; une idée soudaine et radieuse s'alluma sous son front.

— Il sera sauvé! s'écria-t-elle avec un joyeux transport! Il sera sauvé! je le relèverai de son rêve de honte et de misère. J'attirerai son cœur dans les sentiers d'une honorable ambition, et son navire un jour parcourra les hautes mers aussi librement, aussi orgueilleusement qu'un vaisseau de l'État.

Elle parlait encore tout haut, quand elle vit

*) auf die Seite gelegt. **) große Seemöve.

à peu de distance accourir un jeune homme, la vie qui colorait ses joues reflua précipitamment vers son cœur. Jane, dans ce rapide instant, vécut plusieurs années et remonta le cours de sa jeune existence écoulée; elle relut tout un passé de scènes ravissantes sous ses yeux à demi-fermés: — *Se sourient-il de moi? m'aime-t-il encore? m'a-t-il aimée?*

... Telles furent les craintives questions qui coururent dans son intelligence au moment où ayant fait un pas en avant, elle le réprima aussi involontairement que la sensitive dont l'effroi virginal se recule devant l'objet imprévu qui l'approche. Elle l'avait bien reconnu! c'était Frank-Hardi lui-même qui promptement informé du retour de sa petite compagne dans ce pays si désert sans elle, se hâtait en riant de venir à sa rencontre.

Qu'a-t-il donc vu tout à coup de si terrible pour s'arrêter là sans mouvement et comme foudroyé devant celle qu'il appelle sa sœur? pourquoi ce saisissement? ce trouble sérieux qui suspend la parole dans sa bouche intimidée? c'est que l'adolescente qu'il cherche lui apparaît transformée en femme: elle n'a rien perdu de la svelte légèreté d'un enfant, et elle a conquis des formes plus moelleuses: sa blancheur primitive s'est colorée d'une teinte veloutée, suave; la délicate figure d'autrefois qui, comme une vision, avait flotté à ses côtés durant leurs jours d'innocence, ces jours fugitifs où l'on se regarde grandir sans s'apercevoir que l'on grandit, où l'on croit que l'on est venu, que l'on restera toujours ainsi: cette figure vague et lointaine est là présentement sous ses yeux comme un modèle d'élégance et de dignité; coulée, on l'eût dit, dans un moule où la nature satisfaite vient d'arrêter sa main au point que l'imagination et le cœur n'ont plus rien à demander, plus rien à rêver, et Frank la contemple dans un étonnement presque triste...

Il se rappelle qu'il est *Smogler*. Son regard ardent et confus, glisse et tourne autour de ce cou flexible qui se baisse et se relève comme celui du cygne. Mais il ose, à la fin, ressaisir de toute la puissance des siens, ces yeux qui étincèlent de pudeur et de joie à travers le voile soyeux de leurs longs cils; il contemple, oppressé, sur ce front doux et blanc, des cheveux noirs, lustrés comme le plumage du corbeau, qui l'inondent de leurs boucles épaisses; il parcourt curieusement ce maintien nouveau, où la crainte se mêle à la confiance du souvenir; il veut cette main timide presque avancée vers lui comme si elle cherchait à être demandée... Jane, alors, rentre toute entière dans le cœur entr'ouvert du jeune homme; dans sa mémoire, dans son âme, dans ses sens, et se reculant d'un pas qui tremble et qui chancèle, il ôte son chapeau et la salue humblement comme si elle représentait toute la majesté de son sexe.

Un tel hommage était suffisant pour la pudeur; eh! ne l'était-il pas pour l'amour? Jane se pencha en avant; leurs mains se rencontrèrent, leurs regards échangèrent un livre entier de craintives confidences, et Frank réadmis, dans l'espace d'une seconde, au privilége d'une amitié d'enfance, enlaça fortement dans ses bras sa rougissante maîtresse; puis, sur ses lèvres pourpres et entr'ouvertes, se signa son amant dans un long baiser.

Ils ne parlèrent pas d'amour.

Les compagnons de Frank remarquèrent, dès le soir, un changement étrange dans tout son être. Il parut pensif et réservé. Le lendemain, il était distrait, soucieux; puis, fantasque, inégal, bondissant, radieux... Il aimait!

(*Suite.*)

Le Monde.

Épigramme.

Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique,
Où chacun fait des rôles différens.
Là sur la scène, en habit dramatique,
Brillent prélats, ministres, conquérans.
Pour nous, vil peuple, assis aux derniers rangs,
Troupe futile, et des grands rebutée,
Par nous d'en bas la pièce est écoutée.
Mais nous payons, utiles spectateurs:
Et quand la farce est mal représentée,
Pour notre argent nous sifflons les acteurs.

J. B. Rousseau.

Geschichtlicher Ueberblick
der
Entwickelung der französischen Nationalliteratur.

(Fortsetzung.)

Unter der Menge von Tragödiendichtern, die mit mehr oder weniger glücklichem Erfolge ihre Gaben der Nation darbrachten, sind als die besseren der Zeitfolge nach aufzuführen: Campistron († 1723), de la Motte († 1731), de la Touche († 1760), Chateaubrun († 1775), de Belloy († 1770), Crébillon († 1762), Lemierre († 1793), Voltaire, unbedingt der dritte große Tragiker der Franzosen, aber streng genommen doch immer nur Nachbildner Corneille's und Racine's, Donat, Chamfort, la Harpe, Chenier, Ducis († 1816), der sich nach Shakespeare bildete, aber die Nachahmung des großen Britten nicht mit dem französischen Sinne zu vereinbaren wußte, wenn er gleich ein Mann von großem Talent ist, Mercier, Arnault, Andrieux, Raynouard, le Merlier, L. Delavigne, Jouy, Soumet u. A. m., sämtlich diesem Jahrhunderte angehörend. In neuester Zeit nun suchten, wie wir bereits oben erwähnten, die Romantiker die Herrschaft der classischen französischen Tragödie zu stürzen; die Jüngeren neigten sich ihnen entschieden zu, oder standen schwankend, wie z. B. Soumet, zwischen beiden Parteien. Aus solchen Kämpfen pflegt gewöhnlich ein gutes Resultat, das am Ende beide verbindet, hervorzugehen; wie es sich hier gestalten werde, darüber läßt sich nichts entscheiden, die Zeit muß es lehren. Victor Hugo und Alexander Dumas werden bis jetzt noch als die Koryphäen der französischen romantischen Tragödie betrachtet. — Dieselben Ursachen, welche auf die Gestaltung der Tragödie ihren Einfluß ausübten, wirkten auch zu gleicher Zeit auf die Bildung des kunst- und regelrechten Lustspiels ein. Das Siebengestirn und dessen Anfänger hatten bereits heftig gegen die aus dem Mittelalter stammenden Moralitäten und Formen angekämpft und diese zu verdrängen und die den Römern nachgebildete Comödie auf die Bühne zu bringen gesucht; doch war es ihnen nicht gelungen, da die Masse des Volkes noch immer sehr an diesen Ergötzlichkeiten hing. Als jedoch der Geschmack des Hofes entschiedene Herrschaft gewann, fühlte man auch bei der Nation das Bedürfniß nach Reinerem und Besserem, und es fanden daher Rotrou (s. oben) und Scarron eine sehr freundliche Aufnahme, als sie die Nachbildungen spanischer Intriguenstücke einführten. Ihre Verdienste wurden jedoch bald verdunkelt, seitdem einer der größten Lustspieldichter aller Zeiten und Nationen unter den Franzosen erschien. Es war Jean Baptiste Poquelin Molière (geb. 1622, † 1673), der, zugleich Schauspieler, sich den Ruhm erwarb, zuerst die eigentlichen Charakterstücke in Frankreich eingeführt zu haben. Der richtigste Tact, Fülle der Phantasie und des Witzes, glückliche Erfindung, ein scharfer Blick für die Thorheiten und Albernheiten seiner Zeit, ein vortrefflicher Dialog sind ihm eigenthümlich, und seine Darstellung des Niedrigkomischen ist vorzüglich unübertrefflich. Seine ausgezeichnetsten Lustspiele sind **Tartuffe, l'école des femmes, les femmes savantes, le Misanthrope, le Bourgeois-gentilhomme, l'avare, George Dandin** u. A. m. Molière war von dem bedeutendsten Einflusse, und man begann seit seinem Auftreten, sich nach strengen Regeln auch für das Lustspiel zu richten und dasselbe in mehrere Gattungen zerfallen zu lassen, die mit der Zeit immer schärfer von einander geschieden wurden. Zu seinen nächsten Nachfolgern gehören besonders Regnard († 1709), du Fresny († 1724), d'Amoure († 1726), de Grand († 1722), Baron († 1729), und vor Allen le Sage (1747), der in seinem Turcaret ein wahres Meisterstück lieferte. Um die Mitte des achtzehnten Jahrhunderts verließ man die von Molière eingeschlagene Bahn und suchte das Komische so zu verfeinern, daß es bald nichts weniger als komisch wurde, indem man sich bestrebte, den daraus springenden Mangel durch strenge Regelmäßigkeit und ein Hinarbeiten auf moralischen Effekt zu ersetzen. (Beschluß folgt.)

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 Rthlr oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 21.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, DR. ET PROF., et C. SCHÜTZ, DR.

Alfred de Vigny.

(Suite.)

Tout ce que possède Alfred de Vigny de talent descriptif et d'images, le morceau suivant, *le Déluge*, extrait de sa composition intitulée *le Mystère*, en fournira l'exemple au lecteur, bien mieux que le raisonnement:

„Tous les vents mugissaient, les montagnes tremblèrent,
Des fleuves arrêtés les vagues reculèrent,
Et, du sombre horizon dépassant la hauteur,
Des vengeances de Dieu l'immense exécuteur
L'Océan apparut. — Bouillonnant et superbe,
Entraînant les forêts comme le sable et l'herbe,
De la plaine inondée envahissant le fond
Il se couche en vainqueur dans le désert profond,
Apportant avec lui comme de grands trophées
Les débris inconnus des villes étouffées,
Et là, bientôt plus calme en son accroissement
Semble, dans ses travaux s'arrêter un moment,
Et se plaire à mêler, à briser sur son onde
Les membres arrachés au cadavre du monde.
Ce fut alors qu'on vit des hôtes inconnus
Sur des bords étrangers tout à coup survenus;
Le cèdre jusqu'au Nord vint écraser le saule;
Les ours noyés flottant sur les glaçons du Pôle,
Heurtèrent l'éléphant près du Nil endormi,
Et le monstre que l'eau soulevait à demi,
S'étonna d'écraser, dans sa lutte contre elle,
Une vague où nageaient le tigre et la gazelle.
En vain, des larges flots repoussant les premiers,
Sa trompe tournoyante arracha les palmiers;
Il fut roulé comme eux dans les plaines torrides
Regrettant ses roseaux et ses sables arides,
Et dans ses hauts bamboucs le lit flexible et vert
Et jusqu'au vent de flamme exilé du désert."

Le roman de *Cinq-Mars* qui, plus tard, éleva le poète à un rang si distingué, lorsque l'attention générale fut appelée sur l'ouvrage par les spirituelles critiques dont il fut l'objet, n'attira point d'abord à lui, comme il le méritait, la majorité des lecteurs en France; et cependant sa forme et son sujet sont tout-à-fait appropriés au genre. Ce fut à l'influence du Roman historique écossais qui, à cette époque dominait si despotiquement le goût et la littérature nationale de presque tous les pays de l'Europe, que Cinq-Mars fut redevable de son origine. Mais le poète, par cet ouvrage, ouvrit en France une nouvelle route, et y créa le genre inconnu jusqu'alors du roman philosophique historique. Cinq-Mars est (comme on le sait) le nom du favori de Louis XIII. Créature du cardinal de Richelieu, Cinq-Mars tenta d'écraser la puissance de son protecteur; mais précipité par celui-ci, il fut décapité le 12 septembre 1642, en même temps que son ami de Thou, accusé comme lui du crime de Lèse-Majesté. Les Mémoires du 17me siècle, surtout ceux du cardinal de Retz et de Madame de Motteville, fournissent des completes instructions sur cet événement que Pitaval a raconté aussi avec exactitude et

dans le plus grand détail en huit volumes de ses *Causes célèbres*. Le sujet est par lui seul du plus haut intérêt. Walter-Scott eut aussi la pensée (dit-on) de le traiter de la même manière. Ce qui rend celle de de Vigny remarquable, c'est qu'il peint d'une ressemblance frappante non-seulement le siècle dont il a extrait une histoire, mais encore les idées qui régnaient alors, pour les faire contraster avec nos mœurs d'aujourd'hui. Trois personnages seulement, le faible Louis, Richelieu, Cinq-Mars, sont placés sur la scène comme les vrais moteurs de l'intrigue; tous les autres acteurs qui prennent part à cette sanglante tragédie tels que par exemple: Anne d'Autriche, épouse délaissée du monarque, (mais non point cependant délaissée pour une maîtresse) Marie, amant du héros principal, et de Thou, sincère ami de celui-ci, sont là groupés plutôt comme spectateurs, auditeurs du grand drame, que comme intéressés à son dénoûment. La marche de l'action est, par cette raison, très simple. Le cardinal-ministre, pour ruiner l'influence d'Anne d'Autriche, veut donner au roi un favori tout-à-fait inoffensif. Son choix tombe sur Henri-d'Effiat de Cinq-Mars, jeune homme de dix-neuf ans, entièrement nul en politique, mais d'une amabilité rare. Celui-ci s'élève de dignité en dignité, et bientôt fatigué de la puissance de Richelieu, il veut devenir son rival. Ayant pénétré l'impatience et l'ennui qu'éprouvait le monarque de son esclavage, il lui propose l'adoption d'un projet par lequel le ministre doit être expulsé, et le roi recouvrer son entière indépendance. Louis, fatigué de la domination du cardinal, accueille le projet avec joie; mais Richelieu pénètre la conspiration préparée pour sa chute; il en arrache le secret au faible Louis avec son ton de hauteur accoutumée, et Cinq-Mars et son ami de Thou portent leur tête sur l'échafaud.

Urbain Grandier, ce malheureux qui fut brûlé en 1634, accusé du prétendu crime de sorcellerie, forme dans l'ouvrage un épisode plein d'intérêt et y occupe plusieurs chapitres. Cet épisode contribue surtout à développer et à peindre sous toutes ses faces, le caractère du cardinal. Tous les trois, au reste, sont fortement tracés, maintenus et conduits jusqu'au bout conformément à la nature.

Ce qui a principalement confirmé ce roman dans la possession de la faveur générale, c'est la supériorité de son style; et l'on peut avec justice appeler Alfred de Vigny le créateur de la prose romantique en France. On pourrait lui reprocher une excessive abondance d'images, défaut dont les jeunes talens d'aujourd'hui sont plus ou moins entachés. Mais de pareilles faiblesses chez de Vigny, sont richement rachetées par la clarté, l'élégance, la netteté, les grâces légères de sa diction; et le *Cinq-Mars* d'Alfred de Vigny est et demeure sous tous les rapports un livre très-recommandable. Il fournit une ample matière à la méditation, et par là garantit au lecteur des jouissances peu ordinaires. Cinq-Mars parut à Paris pour la première fois en 1826, et bientôt se multiplia jusqu'à la cinquième édition.

(Fin.)

Le Smogler,

par

Madame Desbordes-Valmore.

(Suite.)

III.

La dernière tournée du Smogler.

Jane, à son retour, avait tout dit à son père, en l'enveloppant de ses bras caressants. Murmurée ainsi, comme sous deux ailes d'anges, cette confidence avait presque engourdi les préjugés expirants du vieillard. Il aimait Frank, et Jane jurait qu'il allait changer:

— Jugez donc, mon père! lui répétait la jeune inspirée, jugez quelle gloire et quelle joie de diriger cette valeur *surhumaine*... car elle est surhumaine, n'est-ce pas, mon père? vous l'avez dit, un soir, il y a trois ans, mon bien-aimé père!

— Oui, oui, surhumaine! répétait le vieillard,

que le souvenir de Frank envahissait toujours d'une joie mélancolique.

— Eh bien! jugez comme ce serait doux, comme ce serait beau, d'entendre un jour proclamer son nom purifié par mille actions nobles, utiles! ce serait à vous faire vivre cent ans, mon père! et de voir de ce côté, poursuivait-elle en touchant le cœur de M. Darcey qui paraissait de plus en plus rêveur; de voir d'un côté votre appui, votre propre fils couvert d'honneurs, et de l'autre, où me voilà, ce pauvre orphelin de l'homme que vous aimiez comme un frère; ce brave enfant tout régénéré, tout lavé de ses glorieuses imprudences, plus digne que jamais de l'amitié que vous aviez... que vous avez toujours pour lui. Ah! oui, ce serait à nous faire vivre tous des siècles de bonheur! ajouta-t-elle en fondant en larmes; réfugiée à son tour sous les bras émus de son père, qui répondit du ton dont on calme les enfants.

— Allons! allons, Jane, que l'on soit sage! s'il t'aime, on verra bien... on tâchera de perdre la mémoire.

Et Jane, sans rien dire de plus, avait regardé passionnément son père.

Frank continua de recontrer Jane chaque jour, sur les bords découverts de la baie mugissante. Charmés l'un de l'autre, satisfaits de leur solitude grave, qu'ils animaient de leurs seuls regards d'amour, le monde leur semblait enfermé et défendu par ces hautes montagnes.

Ivres de leur amour et de la vive senteur des algues, ils gravissaient quelquefois certains côtés accessibles de ces murailles naturelles et infranchissables.

— Si nous pouvions monter ensemble, disait Jane, à ces portes du ciel, il me semble que nous toucherions l'autre vie avec la main!

Elle élevait l'orgueil du jeune homme, elle combattait ses principes égarés, elle attendrissait son cœur: l'amour prêtait une force irrésistible aux armes de la raison; sa rébellion s'abattait devant la contenance pudique et simple de Jane; le faux orgueil fondait devant ses regards si purs comme la neige durcie devant le soleil.

Deux fois M. Darcey, par l'irrésistible instance de Jane, s'était trouvé en tiers dans leurs innocentes rencontres, et il avait jeté sur le *Sphinx*, à l'ancre, un regard tout empreint de blâme, d'espérance et d'affection. Ce regard n'avait point échappé à Frank; l'amour est soigneux de ses propres intérêts, et pour lui, ce regard valait un long discours. Un soir d'automne, enfin, seul quelques instants avec Jane, en l'absence de M. Darcey, dans cette maison qui ne lui avait jamais été interdite, mais où il rentrait alors comme en grâce avec le maître, après une lutte intérieure, rude, il est vrai, mais décisive, le Smogler s'écria au milieu d'un profond et tendre silence:

Je vous mériterai, Jane! je monterai vers vous. Ce commerce de vie et de mort, cette renommée bruyante, tout cela vous déplait, n'est-ce pas? je le quitterai; vous m'avez vaincu.

Jane leva les mains vers le ciel.

— Jurez-vous cela? dit-elle d'une voix tremblante; eh bien! alors, jurez par votre honneur, jurez par votre Dieu, Frank.

— Par le Dieu vivant! répliqua Frank; par mon honneur; par vous, Jane! qui êtes tout cela pour moi!

— Mais quoi! poursuivit-il par réflexion, comment, après ce que j'ai fait, rentrer dans la vie ordinaire, si aride pour ceux qui n'ont rien? J'ai tout donné: je n'ai plus rien pour nous, Jane! et vous faire pauvre pour moi!

— Oh! je n'ai pas peur! s'écria-t-elle pleine de fanatisme et de tendresse: je demanderais, vois-tu... je mendierais pour toi à travers le monde!

Après ces paroles qui venaient de la donner à Frank pour l'éternité, elle appuya son front sur l'épaule du jeune homme, et son cœur se fondit en un torrent de larmes.

— Tu es folle, enfant!... par l'âme de mon père, tu es folle! repartit Frank.

Il pleurait aussi pourtant!

Leur résolution fut arrêtée. Simples et courageux, il y avait dans ce plan de quoi reconquérir un paradis perdu; tracé par deux enfants dont l'un était si pur, l'autre si vrai! il leur semblait impossible qu'ils n'eussent pas quelque ange gardien pour veiller à son exécution!

C'est ce que pensa toute la nuit Jane éveillée par un bonheur dont elle ne pouvait calmer l'agitation. Les yeux ouverts dans l'obscurité, qui n'était plus noire pour une personne si heureuse, elle n'avait plus peur: le fantôme qui l'avait si souvent effrayée lui souriait maintenant.

— Non, non! disait-elle en balançant doucement la tête, plus de spectre pour me faire peur: la vérité me protège; que toutes les ombres menaçantes me laissent; Frank saura bien me défendre! Je veux dormir dans l'image purifiée de Frank. Voyez, mon Dieu! comme il s'est soumis à vous! Un petit enfant est-il plus obéissant à sa mère? où avais-je donc l'esprit de voir toujours là-bas je ne sais quel fantôme voilé?...

J'étais si seule! et puis, Frank n'avait pas dit, il n'avait pas pu dire à une si jeune fille que j'étais alors. Je le jure par le Dieu vivant! par l'honneur, par vous, Jane! qui êtes tout cela pour moi!... Oh! je suis tout cela pour lui maintenant!

Elle s'arrêta et demeura quelques instants immobile, la poitrine soulevée, les yeux fixes et lumineux dans la nuit. Elle avait revu cette figure voilée, cette ombre matte et informe; cette apparition noya sa joie d'une sueur froide: mais se retournant vivement, et plongeant sa tête sous ses couvertures, Jane ne retrouva bientôt dans un profond sommeil, que des visions du ciel et de Frank pardonné! de Frank vertueux par amour pour elle.

Un hasard fort rare avait attiré deux jours de suite M. Darcey hors de sa maison.

Le lendemain Frank retrouva Jane encore seule à l'heure où il avait promis de revenir. Il s'arrêta sur le seuil de la chambre où elle était assise, la regardant de loin, la voyant souriante et calme, belle et sûre de lui: mais il n'entrait pas. On eût dit ses pieds allourdis par une inconcevable hésitation; son visage était à la fois pâle et coloré; il semblait traîner avec embarras, les indices accusateurs d'une nuit passée dans l'orgie, qui communique aux sens une faiblesse insurmontable et qui imprime aux regards une fierté stupide.

Dédaigneuse de la vie, Jane fixa sur lui ses yeux pleins d'anxiété; plusieurs minutes de silence se passèrent ainsi: à la fin, il entra brusquement et dit en affrontant le long regard de Jane:

— Eh bien! Jane, tout est résolu. Ma détermination reste la même; mais dans deux semaines, trois, au plus...

— Deux... trois semaines? que voulez-vous dire, Frank? demanda Jane d'un ton de terreur et de surprise.

— Il n'est nul besoin de vous préparer, chère âme! les phrases sont inutiles avec une personne de votre caractère... Puis, reprenant courage pour achever, il poursuivit sans reprendre haleine: Le vieux ami de mon père, *mon seul ami, à moi,* quand je devins orphelin, celui que j'honore, entendez-vous, Jane, pour tous les bienfaits dont il a relevé ma misère, le vrai capitaine du Sphinx est en ce moment terrassé par une brusque maladie qui lui barre la route du devoir, *à lui.*

Les Smoglers ont aussi leurs devoirs; ils ont entre eux leurs lois qu'ils savent remplir. Bien des familles vivent à cette heure, sous leur empire, qui inonderaient les grandes routes en mendiant leur pain. Et la grande route, Jane, est froide et dure au mendiant! Bref, ce vieillard, pour nourrir *tout cela,* a exposé sa fortune entière dans l'achat d'un immense cargaison qui attend de l'autre côté de l'eau des mains prudentes et hardies pour l'enlever et l'amener à bon port; il n'a de confiance, après lui, dans aucun être vivant que moi...

Frank se tut. Il crut avoir tout dit pour mériter que Jane l'approuvât. Il attendit, mais sans la regarder encore, qu'elle lui répondit: il n'entendit pas même son souffle: alors il reprit avec une énergie plus prononcée:

— Hier, quand je rentrai, son matelot m'attendait.

— Le vieux capitaine est *chaviré**), me dit-il; il n'y a que vous pour le remettre au large.

J'ai couru; je l'ai vu dans d'atroces souffrances, raide et pâle dans sa lutte avec la mort: cela m'a fait mal... J'ai vu mourir mon père! il s'est levé sur son chevet le pauvre vieillard; il m'a dit ces paroles:

*) umgeſchlagen.

Frank! que le coup qui me frappe ne plonge pas en même temps vingt familles dans la misère; tout ce que je possède est là-bas... va le chercher: c'est pour eux!

Oh! alors, j'ai juré! j'ai fait plus, Jane, j'ai pleuré sur sa main qui s'étendait vers la mienne. Ainsi donc, encore un voyage sur le *Sphinx*, un dernier voyage, reprit-il vivement. Pour un noble dévouement, la dernière tournée du smogler! pas une obole ne déshonorera cette action: ainsi, m'aide le ciel! je serai fidèle à la reconnaissance et à ma foi jurée: comprenez-vous, Jane?

Jane, qui n'avait pas respiré durant cette explication, ne répondit alors que par un sanglot qu'elle ne put étouffer: il semblait être le dernier effort d'une âme qui se brise, et il retentit comme un glas *) sinistre au fond du cœur de Frank.

Celui-ci, seulement alors, tourna les yeux sur elle; et puisant une espèce de courage dans ses regards épouvantés... car il y voyait une lutte à braver, il se hâta d'ajouter pour en finir:

Je m'embarque cette nuit.

Je le savais! dit-elle d'une voix recueillie et lente qui parut terrible à son amant, en sortant de ces lèvres sans couleur.

— Il va donc arriver maintenant ce que je ne peux dire, ce que je sens en dedans de moi.. ce que mon cœur m'annonce depuis trois ans! Veux-tu être averti, Frank? poursuivit-elle avec un regard fixe et profond de la seconde vue: veux-tu être averti? si tu le veux, je me jette à tes pieds, je t'implore... tu te dégageras pour l'amour de ton âme, de ton Dieu, pour celui de ta tendre et malheureuse Jane... Je te crierai, demeure! demeure!... mais non, car ce serait en vain: vous irez, vous reviendrez, alors...

Un cri sourd sortit de son cœur et fit tressaillir Frank dont elle serrait fortement le bras.

— Non, vous ne voulez pas!...

Elle mit alors ses mains délicates sur l'épaule du jeune homme étonné, et parcourant rapidement sa figure de ses regards avides et curieux, elle murmurait des paroles d'un sens indéfini dont l'obscurité plaintive fit de nouveau tressaillir l'intrépide smogler; puis, elle prononça tout haut avec une incompréhensible tristesse:

— Dis que tu ne veux pas.

— Jane! s'écria Frank, s'efforçant de surmonter un frisson superstitieux, je ne vous comprends pas: ma vie a été une série de dangers, de honte, si vous voulez; mais quelques jours ajoutés à plusieurs années ne peuvent entraîner ma ruine ou ma damnation... Que voulez-vous dire enfin: mais parlez donc! le but de ce dernier service le sanctifie d'ailleurs; j'ose le croire, et je vous le répète, cette tournée est la dernière, Jane! je jure par le ciel que c'est la dernière.

— Dis seulement que tu ne veux pas! répéta Jane après son inintelligible prière: dis que tu ne veux pas!

— Jane! cria Frank d'un ton de surprise et d'horreur; c'est là un horrible jeu! j'ai eu parfois la crainte vague que votre singulier enthousiasme ne dégénérât en démence... présentement, *dévouez-moi!* je suis enchaîné par ma parole, lié par l'honneur, par la gratitude, par l'humanité; je ferai ce que j'ai dit, *je le veux*. — Jane trembla. — Et dans trois semaines, je reviendrai. Allons, ouvrez vos bras, Jane! ma fiancée! ma femme!... Et dis-moi fermement, mais tendrement adieu! là!... poursuivit-il en l'attirant passionnément à lui. Jane tomba dans ses bras, le serra faiblement contre son cœur; puis, avec des lèvres aussi pures, aussi froides que la mort, elle imprima un baiser doux et profond sur les siennes: Frank chancela; le sang bondit de son cœur à sa tête, il regarda Jane à demi évanouie, livrée à sa seule protection: il crut voir en elle le ciel d'un homme! et ne hasardant pas un autre regard avant qu'il eût rempli son engagement, il se dégagea par un effort sublime de cette étroite et dangereuse étreinte, tourna dans un vertige sur lui-même, pressa de ses deux mains son cœur qui se mourait d'amour, puis s'élança hors de la présence de Jane.

(Fin.)

*) Todtenglocke.

Traité des petits Bonheurs.

Ce jour-ci fut pour moi un de ces jours qu'on doit marquer par une pierre blanche, époques trop rares dans une vie humaine, soit que le sort nous ait condamnés à vivre au milieu des tribulations et des traverses, soit que notre ame, insatiable de plaisirs extravagans, néglige souvent ceux qui sont à portée, pour courir après d'autres biens dont l'imagination a fait seule tous les frais.

Je m'étais endormi la veille au bruit d'une horrible tempête; quand je me réveillai, un premier rayon de printems scintillait gracieusement dans ma chambre. Je m'amusai à voir par combien d'efforts il brisait les rideaux qui lui refusaient passage. C'était, en vérité, un charmant spectacle. D'abord le soleil naissant entra vivement; tantôt il se portait sur quelques livres épars, témoins chéris de mes travaux; tantôt il se fixait sur cette excellente copie de la croix que j'ai achetée comme un original, jusqu'à ce qu'enfin comme par une réflexion soudaine, il allât se poser sur un bouquet de violettes parfumées. Mon regard, mon ame, tout mon être le suivait: la journée pouvait finir, j'avais par devant moi un siècle de bonheur!

Cette disposition d'esprit est, à mon sens, ce qu'il y a de plus heureux sur la terre. Je l'ai rencontrée bien rarement; elle veut à celui qui la possède tant d'indépendance dans le caractère et tant d'insouciance dans la vie, que, selon moi, c'est un grand commencement de sagesse si ce n'est pas la sagesse elle-même.

Pour ma part, j'imiterais volontiers la retenue de ce jeune Grec qui aimait tant sa maîtresse qu'il ne voulut pas la posséder. Vous ne sauriez croire combien je suis heureux quand je vois une toute jeune fille, frais et riant bouton de rose qui s'épanouit au souffle de ses quinze printemps! tant de bonheur repose sur cette tête riante que j'en fais un instant mon propre bonheur. Je frissonne de plaisir si, dans sa course, elle me touche de son voile; si, par hasard, elle me regarde, je rougis comme si je faisais une mauvaise action; et pourtant, Dieu le sait, mon regard a suivi la charmante enfant avec le même intérêt que j'ai pris souvent aux premières leçons que l'oiseau donne à sa famille. D'abord, son vol est faible et timide; bientôt, plus audacieuse, la jeune couvée va quitter le nid maternel, et toute la famille, avec des chants joyeux, se perdra dans les airs.

De cette manière, toutes les femmes sont à moi. Elles sont à moi sans crime, sans remords, comme le parfum d'une fleur; vous avez beau l'entourer de barricades, cette fleur, vous ne pouvez m'empêcher de la voir et de la sentir. Regardez-moi: avec cet extérieur négligé, je suis plus heureux en femmes que Faublas et Lovelace, plus heureux que don Juan; et je n'ai porté le désespoir dans aucune famille, le déshonneur dans aucun ménage. Moi-même, je suis à l'abri de tous les chagrins de l'amour, de la jalousie surtout, ver rongeur qui épuise l'ame autant que le jeu, la plus ignoble de toutes les passions.

Qui pourrait définir la gloire? qui pourrait me dire au juste ce qu'il y a de plus dans le monde pour les puissans et les riches? En vérité je ne le vois pas, si ce n'est qu'ils sont tous inquiets, colères, méchans, envieux, et qu'avec la théorie des petits bonheurs on sera toujours gai, content de soi et des autres, et l'ennemi seulement des bavards et des sots.

Vous avez lu souvent la magnifique introduction d'un livre de Lucrèce. Un homme, au sommet d'une montagne, voit de loin l'orage sous ses pieds et les vaisseaux battus des vents. Telle est l'image de celui qui sait être heureux. Je vous en conjure, ne le confondez pas avec le faiseur des châteaux en Espagne: autant vaudrait confondre les Stoïciens avec les disciples d'Epicure. Pour être heureux d'un petit bonheur, il faut n'avoir rien ni à désirer ni à craindre, il faut vivoter plutôt que vivre; il faut comme Madeleine, avoir beaucoup d'amour. Le chef de cette école de philosophes est, à mon avis, Sterne. Je donnerais dix ans de ma vie pour avoir trouvé l'histoire de l'âne, et mieux encore, l'histoire de cette jeune soubrette lorsqu'elle lui rattache un bouton à son habit. Toute la théorie des petits bonheurs est là, ne la cherchez pas autre part.

Voulez-vous savoir si vous êtes propre à devenir heureux à si bon marché? attendez encore quelques jours et, lorsque le premier soleil de

mai nous aura rendu le gazon des champs et les feuilles des arbres, allez au bord de quelque ruisseau chercher le repos et le frais. Là, si vous trouvez quelque volupté dans le bruit des arbres, dans le murmure des eaux, dans le cours rapide et merveilleux des nuages, tantôt sombres comme un dernier acte de mélodrame, tantôt brillans comme une robe de gaze, si la chèvre au sommet d'un roc, l'agneau bêlant et la grasse génisse enfoncée dans les herbes, si tout cet ensemble de campagne et de printems a pour votre ame un langage, si vous ne pensez alors ni à vos affaires, ni à vos plaisirs, ni à vos créanciers, ni à vos débiteurs, ni à rien de ce qu'il y a dans le monde, si votre être est là tout entier, tout enivré de son existence, alors, mon frère, je vous félicite du fond de l'ame; vous êtes bien près d'être heureux d'un petit bonheur!

Le Tailleur et la Fée.

Chanson chantée à mes amis le jour anniversaire de ma naissance, 19. Août 1822.

Dans ce Paris plein d'or et de misere,
En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt,
Chez un tailleur mon pauvre et vieux grand-père,
Moi nouveau né, sachez ce qui m'advint.
Rien ne prédit la gloire d'un Orphée
A mon berceau, qui n'était pas de fleurs;
Mais mon grand-père accourant à mes pleurs,
Me trouve un jour dans les bras d'une fée.
Et cette fée avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Le bon vieillard lui dit, l'ame inquiète:
„A cet enfant quel destin est promis?“
Elle répond: „Vois-le, sous ma baguette,
„Garçon d'auberge, imprimeur et commis.
„Un coup de foudre ajoute à mes présages: *)
„Ton fils atteint va périr consumé;
„Dieu le regarde, et l'oiseau ranimé
„Vole en chantant braver d'autres orages.“
Et puis la fée avec de gais refrais,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

„Tous les plaisirs, sylphes de la jeunesse,
„Éveilleront sa lyre au sein des nuits.
„Au toit du pauvre il répand l'alégresse,
„A l'opulence il sauve des ennuis.
„Mais quelle spectacle attriste son langage?
„Tout s'engloutit et gloire et liberté:
„Comme un pêcheur qui rentre épouvanté,
„Il vient au port raconter leur naufrage.“
Et puis la fée avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Le vieux tailleur s'écrie: „Eh quoi, ma fille
„Ne m'a donné qu'un faiseur de chansons!
„Mieux jour et nuit vaudrait tenir l'aiguille,
„Que faible écho, mourir en de vains sons.“
„Va, dit la fée, à tort tu t'en alarmes,
„De grands talents ont de moins beaux succès.
„Ses chants légers seront chers aux Français
„Et du proscrit adouciront les larmes.“
Et puis la fée avec de gais refrains
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Amis, hier, j'étais faible et morose,
L'aimable fée apparait à mes yeux.
Ses doigts distraits effeuillaient une rose;
Elle me dit: Tu te vois déjà vieux.
„Tel qu'au désert parfois brille un mirage,
„Aux cœurs vieillis s'offre un doux souvenir.
„Pour te fêter tes amis vont s'unir;
„Long-temps près d'eux revis dans un autre âge.“
Et puis la fée avec ses gais refrains,
Comme autrefois dissipa mes chagrins.

Béranger.

*) L'auteur fut frappé de la foudre dans sa jeunesse.

Geschichtlicher Ueberblick
der
Entwickelung der französischen Nationalliteratur.

(Beschluß.)

Diese Art ward vorzüglich durch Néricault des Touches († 1754), der als feiner Charakterzeichner seines Gleichen sucht, eingeführt; in ähnlicher Richtung arbeitete auch Boissy († 1758), noch weiter ging aber Nivelle de la Chaussée, der Gründer des weinerlichen Lustspiels (comédie larmoyante) u. Marivaux († 1763), die allerdings Scharfblick und Talent für die Charakterschilderung zeigen, aber statt des komischen Elements eine breite Sentimentalität einführten. Sie gewannen zwar einigen Einfluß, doch war dieser nicht von langer Dauer, und die besseren Köpfe wandten sich wieder der Molièreschen Weise zu; indessen näherte man sich mehr der Darstellung des bürgerlichen Familienlebens und suchte hier durch sittliche Zwecke zu wirken. In dieser Ansicht arbeiteten besonders Diderot und Mercier, Sedaine und Beaumarchais († 1799), der originellste von Allen. Der Molière'schen Weise blieben dagegen Pannard, Pirou, Gresset, Voltaire, Dorat, Collé, Florian, Chamfort, Démoustier († 1804), Picard, Pigault le Brun und A. m. treu. — In der neuesten Zeit hat das Lustspiel auch eine politische Richtung bekommen, doch zeichnet es sich noch fortwährend durch strenge Regelmäßigkeit, feine Sittenmalerei, Witz und Laune aus. Die romantische Schule hat auf diesen Zweig der dramatischen Poesie fast gar keine Einwirkung ausgeübt. Die angesehensten Lustspieldichter unserer Tage sind vor Allen der fruchtbare Scribe, ferner L. Delavigne, Merville, L. Bonjour, Melesville, Amelot u. A. m. Auch die dramatischen Sprichwörter, eine Gattung, welche die Franzosen sehr lieben, werden in mehrfacher Hinsicht noch jetzt mit großer Neigung angebaut. Das Vorzüglichste in diesem Fache lieferten Moissy († 1777), Patrat († 1801), Marmontel († 1806) und in neuester Zeit Leclerc Monnier u. A. m. — Die heroische Oper entstand schon frühzeitig in Frankreich dadurch, daß Schauspiele mit Gesang und Tanz aufgeführt wurden (vor 1569), und schon einige Dichter der Plejade, wie Ronsard u. Baïf, schrieben in dieser Absicht eigentliche Singespiele. Als darauf gegen die Mitte des siebenzehnten Jahrhunderts die italienische Oper durch Italiener selbst in Frankreich eingeführt wurde, bemächtigten sich die Franzosen dieser Gattung mit großer Neigung und machten sie bald zum Nationaleigenthume, vorzüglich nachdem 1772 die Académie royale de musique gestiftet und Lully's Direction untergeordnet wurde. Talentvolle Dichter, wie z. B. Quinault, selbst früher schon Corneille, nahmen sich derselben an und lieferten die Texte, und da die Vorliebe sich erhielt, so ging die Ausbildung derselben gleichen Schritt mit der Ausbildung der Musik und der übrigen Bühnenkünste. Nach größerem Erfolg hatte die komische Oper, die ihren Ursprung im Théâtre de la foire fand, und, da sie gleich anfangs parodirend erschien und nicht so vielen Prunkes als jene bedurfte, weit leichter begünstigt werden konnte. Die talentvollsten Dichter nahmen sich, in Verbindung mit den geschicktesten Componisten derselben an, und Frankreich hat in dieser Hinsicht einen reichen Schatz aufzuweisen, der sich immer stärker vermehrt, da das gefällige und leichte Genre sowohl in musikalischer als poetischer Hinsicht dem Sinne der Franzosen so sehr entspricht. Eigenthümliche Erscheinungen sind das Melodrama, durchaus von dem verschieden, was wir darunter verstehen, dort meist eine dramatisirte, mit Musik und Tanz, auch wohl mit Chören ausgeschmückte Criminalgeschichte, das besonders seit der Restauration sehr beliebt gewordene neckische Vaudeville, dessen größtentheils possenhaftem Inhalte die eingeschobenen Liederchen einen so anziehenden Reiz verleihen, und welches jetzt fast fabrikmäßig immer von mehreren Verfassern zugleich bearbeitet wird, so daß Frankreich mehr Vaudevilles aufzuweisen haben möchte, als irgend eine andere Nation poetische Arbeiten überhaupt. Die Existenz derselben ist jedoch nur ephemer, und der Tag verschlingt hier den Tag.

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℳ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 22.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, PROF. ET DR., et C. SCHÜTZ, DR

JEAN DE LA BRUYÈRE.

Von den Lebensschicksalen dieses bedeutenden Mannes ist nur sehr wenig auf die Nachwelt gekommen. Er ward im Jahre 1639 in der Umgegend von Dourdan geboren, und hatte sich eben das Amt eines Trésorier de France in Caen gekauft, als Bossuet, ihn nach Paris kommen ließ, um Geschichtslehrer eines französischen königlichen Prinzen zu sein, in dessen Diensten er bis an sein Ende mit einer Pension von tausend Thalern blieb. Wenige Jahre vor seinem Tode ward er, jedoch nach vielen Schwierigkeiten, Mitglied der französischen Academie. Er starb im Jahre 1696.

Das vortreffliche Werk, welches ihm einen dauernden Ruf, nicht allein in seinem Vaterlande, sondern in ganz Europa erwarb: Les Caractères ou les Moeurs du Siecle erschien zuerst 1687, und machte sogleich bedeutendes Aufsehen. Man glaubte anfangs eine directe Satyre in demselben zu finden, ein Umstand, der nicht wenig zu dessen Verbreitung beitrug. Bald aber überzeugte man sich, daß hier einer der geistreichsten und scharfsinnigsten Sittenmaler mit fester Hand die einzelnen Erscheinungen allgemein menschlicher Denkart und Sitte geschildert habe, und dieselbe mit den feinsten und treffendsten Reflexionen zu begleiten verstehe. Theophrast's Characters, welche er in guter Uebersetzung seinem Buche hinzufügte, können nicht unbedingt als sein Vorbild betrachtet werden; dort sind nur generelle Darstellungen gegeben: de la Bruyère verfährt dagegen weit individueller, und indem er die einzelnen Züge als scharfer Beobachter aus den Ueberlieferungen der Geschichte eben so wohl wie aus seinen nächsten Umgebungen zusammenträgt, weiß er sie doch so vortrefflich mit seinen Betrachtungen zu verweben, daß sie allgemein und für alle Zeit gültig fortbestehen. Die Klippe, an welcher man so leicht bei Werken dieser Art scheitert, Einförmigkeit, umschifft er mit der größten Gewandtheit, und es ist merkwürdig zu gewahren, welche Hülfsquellen ihm sein Geist darbietet, um in einem so beschränkten Kreise jede Wiederholung zu vermeiden, ohne wieder auf der andern Seite durch zu schroffe Uebergänge und Sprünge, oder zu schnellen Wechsel der Farben zu ermüden. Eben so bedeutend wie in den einzelnen Schilderungen, zeigt er sich in seinen Reflexionen, welche sämmtlich das Resultat des feinsten, genau abwägenden Verstandes und der tiefsten Welt- und Menschenkenntniß sind. Sein Styl erfreut sich dabei einer seltenen Eleganz und Präcision; jeder einzelne Gedanke ist eben so klar als sauber und nett hingestellt, und der Vortrag schmiegt sich stets genau dem Gegenstande an. Hin und wieder nur, besonders da wo die Neigung zum Witz ihn fortreißt, erscheint er etwas gesucht, doch kommen solche kleine Flecken nur selten vor, und Originalität und Natürlichkeit behaupten meist immer den Vorrang bei ihm. So oft man auch versuchte, ihn nachzuahmen, so ist dies doch nie vollkommen gelungen, und alle Bemühungen dieser Art tragen allein dazu bei, seine reiche Eigenthümlichkeit noch mehr hervorzuheben. Doch war er auch nur in dieser Sphäre groß; seine Lettres sur le Quiétisme fanden dagegen wenig Beifall.

De l'homme.

Ne nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes, et l'oubli des autres: ils sont ainsi faits, c'est leur nature: s'en fâcher, c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe, ou que le feu s'éleve.

Les hommes en un sens ne sont point légers, ou ne le sont que dans les petites choses: ils changent leurs habits, leur langage, les dehors, les bienséances; ils changent de goûts quelquefois: ils gardent leur mœurs toujours mauvaises; fermes et constants dans le mal, ou dans l'indifférence pour la vertu.

Le stoïcisme est un jeu d'esprit et une idée semblable à la république de Platon. Les stoïques ont feint qu'on pouvait rire dans la pauvreté, être insensible aux injures, à l'ingratitude, aux pertes des biens, comme à celles des parents et des amis, regarder froidement la mort, et comme une chose indifférente qui ne devait ni réjouir, ni rendre triste; n'être vaincu ni par le plaisir, ni par la douleur; sentir le fer ou le feu dans quelque partie de son corps sans pousser le moindre soupir, ni jeter une seule larme; et ce phantôme de vertu et de constance ainsi imaginé, il leur a plu de l'appeler un sage. Ils ont laissé à l'homme tous les défauts qu'ils lui ont trouvés, et n'ont presque relevé aucun de ses faibles: au lieu de faire de ses vices des peintures affreuses ou ridicules qui servissent à l'en corriger, ils lui ont tracé l'idée d'une perfection et d'un héroisme dont il n'est point capable, et l'ont exhorté à l'impossible. Ainsi le sage, qui n'est pas ou qui n'est qu'imaginaire, se trouve naturellement et par lui-même au-dessus de tous les évenéments et de tous les maux: ni la goutte la plus douloureuse, ni la colique la plus aiguë ne sauraient lui arracher une plainte; le ciel et la terre peuvent être renversés sans l'entraîner dans leur chûte, et il demeurerait ferme sur les ruines de l'univers: pendant que l'homme qui est en effet, sort de son sens, crie, et désespère, étincelle des yeux, et perd la respiration pour un chien perdu, ou pour une porcelaine qui est en pièces.

Inquiétude d'esprit, inégalité d'humeur, inconstance de cœur, incertitude de conduite: tous vices de l'ame, mais différents, et qui, avec tout le rapport qui paraît entre eux, ne se supposent pas toujours l'un l'autre dans un même sujet.

Il est difficile de décider si l'irrésolution rend l'homme plus malheureux que méprisable: de même s'il il y a toujours plus d'inconvénients à prendre un mauvais parti, qu'à n'en prendre aucun.

Un homme inégal n'est pas un seul homme, ce sont plusieurs: il se multiplie autant de fois qu'il a de nouveaux goûts et de manières différentes: il est à chaque moment ce qu'il n'était point, et il va être bientôt ce qu'il n'a jamais été, il se succède à lui-même: ne demandez pas de quelle complexion il est, mais quelles sont ses complexions; ni de quelle humeur, mais combien il a de sortes d'humeurs. Ne vous trompez-vous point? Est-ce Eutichrate que vous abordez? Aujourd'hui quelle glace pour vous! hier il vous cherchait, il vous caressait, vous donniez de la jalousie à ses amis, vous reconnait-il bien? dites-lui votre nom.

Ménalque [1]) descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir, il la referme: il s'aperçoit qu'il est en bonnet de nuit; et venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié, il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabattus sur ses talons, et que sa chemise est pardessus ses chausses. S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup rudement frappé à l'estomac ou au visage, il ne soupçonne point ce que ce peut être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux et s'éveillant, il se trouve ou devant un limon de charrette, où derrière un long ais de menuiserie que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vu une fois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarasser dans ses jambes, et tomber avec lui chacun de son côté à la renverse. Il lui est arrivé plusieurs fois de se trouver tête pour tête à la rencontre d'un prince et sur son passage, se reconnaître à peine et n'avoir que le loisir de se coller à un mur pour lui faire place. Il cherche, il brouille, il crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre, on lui égare tout: il demande ses gants qu'il a dans ses mains, semblable à cette femme qui prenait le temps de demander son masque, lorsqu'elle l'avait sur son visage. Il entre à l'appartement, et passe sous un lustre où sa perruque s'accroche et demeure suspendue, tous les courtisans regardent et rient: Ménalque

---

[1]) Ceci est moins un caractère particulier qu'un recueil de faits de distraction.

regarde aussi, et rit plus haut que les autres, il cherche des yeux dans toute l'assemblée où est celui qui montre ses oreilles, et à qui il manque une perruque. S'il va par la ville, après avoir fait quelque chemin il se croit égaré, il s'émeut, et il demande où il est à des passants, qui lui disent précisément le nom de la rue: il entre ensuite dans sa maison, d'où il sort précipitamment, croyant qu'il s'est trompé. Il descend du palais, et trouvant au bas du grand degré un carosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans: le cocher touche, et croit ramener son maître dans sa maison; Ménalque se jette hors de la portière, traverse la cour, monte l'escalier, parcourt l'antichambre, la chambre, le cabinet, tout lui est familier, rien ne lui est nouveau, il s'assied, il se repose, il est chez soi. Le maître arrive, celui-ci se lève pour le recevoir, il le traite fort civilement, le prie de s'asseoir, et croit faire les honneurs de sa chambre: il parle, il rêve, il reprend la parole: le maître de la maison s'ennuie, et demeure étonné: Ménalque ne l'est pas moins, et ne dit pas ce qu'il en pense, il a affaire à un fâcheux, à un homme oisif, qui se retirera à la fin, il l'espère, et il prend patience; la nuit arrive qu'il est à peine détrompé. Une autre fois il rend visite à une femme, et se persuadant bientôt que c'est lui qui la reçoit, il s'établit dans son fauteuil, et ne songe nullement à l'abandonner: il trouve ensuite que cette dame fait ses visites longues, il attend à tous moments qu'elle se lève et le laisse en liberté: mais comme cela tire en longueur, qu'il a faim, et que la nuit s'est déjà avancée, il la prie à souper; elle rit, et si haut, qu'elle le réveille. Lui-même se marie le matin, l'oublie le soir, et découche la nuit de ses noces: et quelques années après, il perd sa femme, elle meurt entre ses bras, il assiste à ses obsèques, et le lendemain quand on lui vient dire qu'on a servi, il demande si sa femme est avertie.

(Suite.)

Alfred de Vigny.

(Fin.)

Retiré du service militaire et tout-à-fait rentré dans la vie privée, de Vigny dirigea ses études avec passion vers le théâtre, il traduisit en français *Othello* et le *Marchand de Venise* de Shakespear. La dernière de ces pièces qui devait être représentée sur le théâtre de l'Ambigu, y fut interdite par le ministre d'alors, M. de Montbel pour conserver au théâtre Français tous ses priviléges. Après cet essai, le poète écrivit une tragédie originale, *la Maréchale d'Ancre* qui fut représentée le 25 juin 1831 aux grands applaudissemens de tous les partisans du poète. Il y avait mis en scène l'aventureuse et tragique destinée de Léonore Galigaï. La pièce a de belles situations telles que l'entrevue de Léonore avec son amant et le duel. Mais les caractères n'y sont pas suffisamment développés, et le premier acte manque tout-à-fait de mouvement et de vie.

La dernière publication de de Vigny, *Stello* ou *les Consultations du Docteur noir*, est une œuvre absolument à part et que l'on comparerait peut-être difficilement à une autre. Ce livre contient autant de raisonnement que d'histoire, autant de subjectif (ou comme disent les français, *d'intime*) que d'objectif; autant d'allegorie que de vérité. Mais cet ouvrage dont l'intérêt est extraordinaire, la lecture entraînante, laisse au fond de l'âme une impression fâcheuse, car cette maladie capitale de notre siècle dont nos voisins d'au-delà du Rhin sont encore plus travaillés que nous, vous menace à chaque page du livre comme un spectre aux yeux caves. La satiété de la vie et l'ennui profond qui en dérive s'y manifestent dans une longue période pendant laquelle les plus fortes excitations viennent nous assaillir pour passer rapidement ensuite sans laisser la trace d'un sentiment digne d'être conservé. On y trouve encore le plus subtil raffinement de toutes les sensualités associé aux jouissances intellectuelles, genre de sentiment si commun aujourd'hui, qu'il est pour ainsi dire mis en vente dans les rues; enfin le

vide intérieur, le mécontentement qu'engendre une vie toujours croissant en activité.

La plupart des jeunes gens français qu'un grand talent distingue souffrent aujourd'hui de ce mal grave qui procure à l'âme une forte tension mais momentanée et bientôt après relâche tous ses ressorts et d'une manière funeste. Un œil exercé voit clairement cette contagion s'inoculer à la littérature française. Pour peindre cet état de l'âme, le Français a un mot tout-à-fait propre: *Être blasé,* mot que nous ne pouvons exprimer à notre tour, malgré l'abondance de notre langue, et que nous ne pouvons même reproduire d'une manière passable, parce que notre caractère plus pacifique n'est point encore infecté de la contagion aussi généralement.

Stello est l'expression fidèle de ce malaise de l'âme, ou plutôt un résultat de combat, que soutient contre le fléau Alfred de Vigny lui-même.

Un jeune homme nommé Stello, hypocondriaque au dernier degré, s'adresse à un médecin vieux et plein d'expérience, au *Docteur noir,* comme il est nommé dans l'ouvrage. Celui-ci, naturellement observateur et sceptique, ouvrant le trésor de son expérience et de ses souvenirs, raconte à Stello la fin désastreuse de trois poètes célèbres, Chatterton, Gilbert et André Chénier. Les plus minutieux détails ornent son récit, il y joint les raisonnemens les plus subtils, et fait mouvoir avec un talent supérieur les personnages marquants qu'il place sur la scène. Tous les caractères y sont dessinés dans leurs plus petits contours avec une conscience scrupuleuse, semblables pour la vérité aux portraits d'un habile peintre en miniature, sans nuire pour cela à l'élégance grandiose de l'œuvre. Il y a un développement psychologique, une connaissance du cœur humain tels qu'on ne les rencontre plus aujourd'hui dans les nouveaux ouvrages. Anatomiste adroit, de Vigny sait décomposer et suivre les caractères et les accidens dans leurs plus graves conséquences, et les présenter à l'œil nu, sans fatiguer le lecteur; et bien que l'idée fondamentale du livre, qui est la chute de la vie intérieure combattant contre le monde extérieur s'y trouve trois fois reproduite, cette idée s'y trouve habilement nuancée, si parfaitement dessinée sous toutes ses faces, que l'attention n'en est pas un instant détournée. La scène de l'arrivée du lord maire, dans le récit de la mort de Chatterton, celle où de jeunes nobles incarcérés s'occupent à jouer le spectacle de la guillotine, pour se familiariser avec l'idée de mourir sur l'échafaud, ces scènes, avec bien d'autres encore, sont de main de maître. La description du terrorisme me semble tout à fait classique, ainsi que l'explication que donne l'auteur de la cruauté de son chef, en la faisant naître de la crainte de la mort, devenue chez lui une fièvre de l'esprit.

Stello joint à tant d'avantages celui d'un style élégant et châtié comme on ne le trouve presque plus dans les écrits du jour. Il rappelle la diction brillante des Grecs de l'antiquité.

Stello fut publié pour la première fois en trois articles de la *Revue des Deux-Mondes* 1832, et depuis, en un volume parvenu déjà à sa troisième édition. Il faut considérer cet ouvrage comme le résultat d'une crise dans laquelle s'agite le poète, et dans laquelle la force de sa constitution lui procurera certainement la victoire pendant qu'on attend de sa plume encore des chefs-d'œuvre. Car malgré ses erreurs, il est de fait que toujours son dernier ouvrage a été plus parfait que le précédent. Un de ses petits contes, *le Cachet,* véritable diamant dans son genre, et que la *Revue des Deux-Mondes* a inséré depuis peu dans ses feuilles, vient à l'appui de cette opinion.

Parmi ses historiettes, il faut distinguer surtout *la Sérieuse,* dans laquelle un capitain de frégate raconte le combat naval qu'il a soutenu, et son naufrage et sa captivité qui en furent la suite. Le sujet est aussi remarquable par lui-même que par sa forme. Aussi nous appelons sur lui l'attention de nos lecteurs.

O. L. B. Wolff.

Le Smogler,

par *Madame Desbordes-Valmore*.

(Fin.)

IV.

Le retour du Sphinx.

Le smogler fut exact dans son calcul. Trois semaines après cette entrevue, un cutter chargé de la plus riche cargaison de l'Inde louvoya près de la Cove. C'était vers la brune et par une marée basse, moment le plus favorable pour faire aborder les marchandises. Un léger signal informa le capitaine que ses complices l'attendaient sur le rivage.

Frank-Hardi, à ce moment d'un péril plein d'attrait, oublia Jane pour la première fois depuis qu'il l'avait quittée. Le vent qui soufflait alors de la terre, tourna au sud-ouest; une haute pointe de rocher prolongée au loin dans la mer dérobait le cutter aux bâtiments répandus dans la vaste baie. Toutes les chances apparaissaient aussi favorables qu'on pouvait le souhaiter; mais il n'était pas assez nuit close pour achever l'entreprise, bien qu'il soufflât ce que les marins appellent dans leur rude et expressif langage, une brise *ronflante;* les flots levaient leurs cîmes d'une manière convulsive.

— Lof! timonnier, lof! cria Frank, aussitôt que le vaisseau plongea dans l'ombre vaste des rochers: ne voyez-vous pas nos *lumières* le long du rivage à tribord?

— Oui, commandant, dit l'homme à la barre; mais je pensais en moi-même... Regardez à ce sillage de la lune, s'il n'y a pas quelque chose de plus que le reflet d'un arbre sur le sommet qui semble toucher le ciel? par le roi George, il est couché, et je suis debout! Il y a là des requins de terre qui remuent.

C'est vrai! dit Frank, rêvant une seconde. Mais il n'y en a qu'un; et quand ce serait un ennemi, qu'importe! notre cargaison est sauvée si nous procédons vivement. Gouverne droit sur la rivière. Le sillage du cutter fut habilement affaibli par les précautions du timonnier et la manœuvre des voiles: sa quille en passant sous les arcs, toucha bientôt le sable. Les écoutilles furent alors promptement ouvertes et les marchandises passées successivement aux complices qui s'étaient approchés du beaupré au nombre de douze. Ce manège ne prit que vingt minutes, durant lesquelles la cargaison tout entière glissa hors du cutter et disparut dans les sinuosités du roc, puis fut emportée au loin en lieu de sûreté, à travers des sentiers connus des seuls smoglers.

Il faisait alors tout à fait nuit; l'obscurité ajoutée à la rudesse de la mer qui hurlait le long du rivage et se ruait sur le vaisseau qu'elle inondait de torrents d'eau, rendait le service des matelots difficile et dangereux. Frank, avec la prudence et le sangfroid auxquels le succès de ses plus audacieuses entreprises pouvait être attribué, avait fait éteindre les lumières du rivage; au moment où l'entreprise semblait toucher à une si heureuse fin, il donna vivement l'ordre de les rallumer en même temps que celles du cutter. Les marins continuèrent leur pénible travail avec un redoublement d'énergie, et cette scène se colora d'un reflet tout particulier.

Toutes ses lumières s'élançaient flamboyantes comme des yeux de démons agitant une ronde infernale le long de la terre et des noirs rochers. Les figures bizarres des hommes illuminés par la flamme rouge et sombre, des torches qui disparaissaient çà et là dans l'obscurité; les rochers suspendus sur leur tête et dont les cimes élevées se perdent dans un ciel noir, le choc du navire roulant sur lui-même comme sur un pivot, le rugissement de la mer agitée, l'écume des vagues réfléchissant les clartés des lumières en myriades d'étincelles, tout répandait un caractère d'intérêt sur ce sombre tableau, tout réveillait des pensées de mystère et d'inexprimable férocité: le cadre convenait aux acteurs.

Au milieu du bruit et de la confusion, la voix du jeune commandant frappa soudain l'attention de ces hommes farouches.

— Écoutez! cria-t-il d'un ton sourd et bref, qui prouvait qu'il écoutait lui-même; à bas les lumières!

Les torches tombèrent dans l'eau et s'éteignirent. On n'entendit plus que le sifflement de l'orage

qui approchait; car la voix menaçante de la Cove avait retenti plusieurs fois durant le jour.

Un bruit de voix et de pas précipités s'éleva distinctement à quelque distance. Le lieutenant qui s'était couché l'oreille contre terre sur le rivage, se releva furieux et s'écria:

— God d.... ils ne sont pas douze! il n'est besoin d'éteindre ni de fuir; nous sommes tous braves ici: enfants! dehors vos coutelas! ferme, et tenez bon!

— Quel est celui qui ose donner des ordres là-bas? s'écria Frank en sautant légèrement sur la grève et appuyant son pistolet sur le front du lieutenant stupéfait. — Par tout ce que j'ai de plus sacré, le premier sang répandu cette nuit sera le sang de celui d'entre vous qui bravera ma volonté! fuyez vers les rochers! disparaissez, et laissez au patron à disposer de son navire!

Le lieutenant glissa, rampant sous le pistolet, et ne se crut vivant que quand il eut atteint le sommet de la pointe.

Les voix et le pas distants avaient été suspendus à la fois; mais les ordres du smogler furent exécutés avec tant de promptitude, que tout l'équipage était monté à bord, et qu'il se trouvait alors le seul homme aventuré sur le rivage; tandis que le cutter relâché de la côte se tenait prêt à gagner le large au premier mot du capitaine.

C'est dans cet instant que le chef de la faction du port atteignit cette scène qu'il observait depuis longtemps.

— Au nom du roi! cria-t-il en assénant au smogler un coup si rude qu'il le renversa presque dans la mer.

Frank se retint en se cramponnant à la frêle embarcation où son ennemi se précipita lui-même pour l'atteindre. Mais sans chercher à prendre sa revanche; le jeune capitaine s'élança sur le *Sphinx* en murmurant d'une voix sourde:

— Point de sang cette nuit!

L'officier de la côte l'y suivit avec tant de dextérité qu'il l'étreignit au corps comme il sautait sur le pont tout étourdi du coup furieux de cet adversaire inattendu.

Le reste des garde-côtes, arrivés une seconde trop tard pour suivre leur chef, demeurèrent stationnaires et attentifs sur le rivage, tandis que Frank, d'abord chancelant d'une double attaque et ne pouvant discerner, dans l'obscurité profonde qui enveloppait le vaisseau, le nombre des ennemis qui l'y avaient suivi, luttait vaillamment contre celui qui le tenait si fortement serré: cette lutte fut horrible, mais prompte. Le pied de l'assaillant glissa sur une rame, et le *hors la loi,* bien qu'étroitement engagé lui-même, le courba de sa main formidable sur le plat-bord: puis un râle étouffé, puis un poids lourd et sinistre dans les eaux troublées et noires firent pressentir l'événement!..... Le cutter fut au moment même largué d'une longueur de câble; le ciel était lugubre et le vent complice.

Frank-Hardi demeura un temps assez considérable dans la même attitude, penché sur un sabord, fixant un œil épouvanté sur l'abîme refermé; là, où il avait vu si souvent jouer et sourire l'image alors enfant de Jane!... Il écoutait, absorbé dans une curieuse terreur, s'il n'entendait pas encore et toujours la chûte d'un cadavre: l'eau s'était refermée. Quand le souvenir et la raison lui revinrent, la rive était loin, et le bâtiment en pleine mer.

— A la pointe! à la pointe! cria-t-il tout à coup d'une voix creuse; à la pointe la plus proche! répéta-t-il avec une ardeur étrange en saisissant lui-même le gouvernail pour donner une exécution plus prompte à ses ordres inattendus. Ils approchèrent de nouveau du rivage, mais à une place différente, et Frank, au milieu des sifflements de la rafale et comme soutenu par des ailes d'aigle, se précipita sur les rochers où tourbillonnait la tempête.

— Enfants, hêla-t-il à ses matelots stupéfaits: les biens qui m'appartiennent à bord ont quelque valeur; je vous les donne. Abordez où vous voudrez; la cargaison est sauve, ma dernière tournée est finie. Retournez à votre capitaine: bonne nuit!

En achevant ce brusque adieu, il gravit la montagne où il disparut, insoucieux du tumulte que sa désertion inattendue venait d'élever à bord du *Sphinx!*

V.

Dernier sourire de Jane.

— Ses compagnons étaient près de lui! se disait à lui-même Frank en doublant le pas, tandis que des gouttes de sueur froide ruisselaient de son front soucilleux: leurs barques et leurs forces ne pouvaient être loin; ils allaient, *sans cela*, s'abattre comme des faucons sur mon équipage et sur moi... Légitime défense, pardieu! il m'étouffait..... C'était un brave, beau et tout jeune homme!... Il n'eût pas succombé, je crois, si sa cause eût été plus juste ou s'il eût eu à combattre un autre que moi... Moi, j'avais raison!

Un poids affreux qu'il ne pouvait soulever, et qui ôtait à son cœur la faculté de respirer, donnait toutefois un démenti secret à ses paroles. Cette tête renversée, entrevue à la faible lueur de l'habitacle, ce corps palpitant, plein de force et de bravoure, enseveli dans un si profond cercueil.. Tout justifié qu'il se prétendît, le *smogler*, descendant avec agitation les rochers pleins d'échos vengeurs, prit le chemin de la demeure de Jane, succombant sous une douleur poignante.

Comme il allait franchir le seuil, il se sentit saisir fortement par le bras, et se retourna avec une sorte d'épouvante qu'il n'avait jamais connue.

— Qui va là? demanda-t-il d'une voix presque éteinte.

Pour toute réponse, le vieux smogler convalescent lui sauta au cou et l'étreignit avec la plus vive gratitude.

— Quoi! je ne suis pas le premier but de tes visites, Frank! tu n'es guère curieux de voir un homme heureux!

Frank lui serra fortement et cordialement la main; mais plus pressé d'entrer chez Jane que de recevoir des remercîments, il fit un pas en avant en disant:

— A demain!

— C'est juste, mon garçon! répliqua le capitaine en souriant. A chacun son aimant: mais, tu n'attendras pas à demain pour savoir que toutes les marchandises sont en sûreté dans nos magasins secrets. Je veillais moi-même en personne sur la grève, et je n'aurais pu m'endormir cette nuit sans t'avoir félicité de ta victoire: elle ne m'enrichira pas seul, entends-tu, Frank? il a été ce soir pour toi de la mort ou de la vie, capitaine! celle que tu m'as rendue te coûte un peu cher, n'est-ce pas?...

Frank ne put reprimer un frisson d'horreur, et serrant en la secouant avec force la main du smogler, il lui répondit à voix basse:

— Pas une obole pour ma dernière tournée, père! Dieu seul en sait le prix. A demain.

— A demain!

Il était tard quand il entra chez Jane. Cette maison chère et silencieuse qu'il connaissait comme la sienne, lui parut avoir ce soir quelque chose de changé: les lumières n'éclairaient pas...

— C'est l'orage! pensa-t-il. Il entra toutefois. Le père de Jane était encore sorti, ce qui parut bizarre au jeune homme si préoccupé qu'il oublia d'en bénir le ciel; car Jane était encore levée, et parée comme pour recevoir: mais, pour recevoir qui? jamais personne ne venait à cette heure dans leur maison, un peu éloignée de la ville? le vertige dansait devant les yeux de Frank; tout lui semblait ce soir inusité, frappant.

En se revoyant, ils demeurèrent interdits et silencieux pendant quelques instants, lisant, ou croyant lire d'étonnantes choses sur le visage l'un de l'autre.

Le maintien et la figure de Jane avaient perdu leurs proportions arrondies, ses traits étaient altérés, ses yeux vagues et pleins d'angoisse; pas une nuance de ces belles teintes roses n'était alors visible sur ses joues.

— Vous êtes bien pâle, Jane! dit Frank en la pressant tristement sur son cœur; mais calmez-vous présentement. Nous serons heureux encore... Ma dernière tournée est finie...

— En vérité! repartit Jane immobile en parcourant d'un regard tendre et craintif toute la contenance de Frank, tout est fini? et... bien fini?

— Je l'espère ainsi, répondit Frank. Et ils retombèrent dans le silence.

— Viens! viens!... dit-il à la fin avec abandon, tu m'étouffes par ta contagieuse tristesse. Un accident nous a menacés; mais un accident

léger: nous avons failli être attaqués près de la *Cove*.

— Point de sang! sur ta parole, Frank? demanda Jane en interrogeant avec effroi les mains de son amant.

— Point de sang!..... Non, Jane, non, mes mains sont pures de sang! Écoute-donc; je te dis, mon seul amour, que nous serons heureux. Il s'arrêta, et se recueillit, comme pour se rendre compte de ce qu'il venait de dire: puis, il reprit avec un empressement troublé: Quelles nouvelles, Jane? dis-moi des nouvelles, chère enfant! ne vois-tu pas que c'est moi? dis? parle... ta voix! ta voix, Jane, après toutes ces voix?...

— Oui, je suis la plus heureuse de femmes! s'écria-t-elle avec la joie soudaine et confiante d'une enfant. Oh! voilà tous mes esprits revenus avec toi. Regarde-moi! laisse-moi voir que tu n'es plus ce que tu as été! En verité, Frank! poursuivit-elle en s'appuyant délicieusement sur son bras, Dieu fait descendre ici ses bénédictions. Non! plus d'anxiété, plus de terreur, car tout est fini! Et elle riait en essuyant ses larmes.

— Si tu savais, Frank, ce que j'ai souffert depuis que mon frère commande le service de la côte! Juge s'il y avait du sang sur tes mains!

Frank devint pâle.

Je l'attends tout à l'heure avec mon père qui ne rentre pas sans lui chaque soir. Il aime tant ce frère qui me ressemble. Il me ressemble, Frank! seulement il est mieux... (Ah! tu m'as tenu parole; trois semaines, et te voilà!...) il est mieux; si loyal! si beau, grand comme toi, je crois... et voilà! bonsoir, Frank!... et j'ose dire qu'il me ressemble: ris un peu de ton orgueilleuse Jane. Tu peux rire, puisque tout est bien fini! Et puis, il t'aime comme dans l'enfance, presqu'autant que moi! Ils ne savent pas cette dernière tournée, vois-tu: je n'aurais pas dit, sur ma vie, que tu m'avais repris ton serment: jure de n'en jamais rien dire toi-même. Je t'ai fait absent pour une cause innocente, ne me démens plus! Silence, ajouta-t-elle avec un sourire plein d'amour et posant son doigt sur sa bouche: je suis sûre que le voilà!

Un bruit tumultueux frappa en effet leurs oreilles: il sortait d'une salle contiguë donnant sur la route, où plusieurs personnes venaient d'entrer, charriant un objet pesant et mouillé.

— Qu'ils sont nombreux, ce soir! reprit Jane, le sourire encore sur les lèvres.

Une servante effarée se précipita dans la chambre et cria: Un homme assassiné dans la baie! Jane ne bougea ni ne s'émut. Elle fixa ses yeux sur les yeux de son amant, qui, faible et brisé, tomba sur une chaise.

— Depuis trois ans cet arrêt y est inscrit en lettres de feu dans mon cœur, dit-elle en s'asseyant près de lui, et prenant sa main glacée dans les siennes. Frank! il y a un meurtre sur ta figure. Tu n'as pas voulu être averti... Tu ne le pouvais pas, car c'était écrit dans le ciel. Paix donc! je suis ta complice.

La porte fut brusquement ouverte par la pression de la foule qui s'augmentait curieusement dans l'autre chambre. Alors, Jane soudainement rappelée à la sentence irrémissible, se lève, et court vers l'effrayant objet déposé sur le plancher. Il y eut une intention marquée de la part des assistants de s'opposer à son approche, car on cria: Fermez la porte! mais avec une force surnaturelle, Jane se fraya un chemin à travers la foule, et subit l'aspect horrible du corps humide et expiré. Elle tourna autour sans proférer une parole, comme un spectre autour d'une tombe; elle fit signe à son amant encore assis, oppressé d'horreur et d'attente: il se précipita vers elle en écartant les spectateurs qui reculèrent devant lui; il saisit Jane dans ses bras frissonnants; et fixant sur ses yeux qui se fermaient par une dernière convulsion, un regard de passion et de désespoir, il la laissa doucement glisser près du cadavre de son frère... la mort près de la mort!

Dès-lors, il disparut. Les recherches les plus actives, les plus constantes furent vaines: jamais on n'entendit depuis parler du malheureux smogler.

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1,2 ℳ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 23.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, DR. ET PROF., et C. SCHÜTZ, DR.

Une vieille femme au bal,

par

Madame Élise Adame.

J'étais hier au bal, et, selon mon habitude, je m'y livrais à de profondes observations sur le cœur humain dont les mobiles et changeantes nuances ne sont nulle part aussi arrêtées, ni contrastées aussi bizarrement que dans ces réunions prétendues joyeuses. J'aimais à saisir au vol le fil moteur de ces groupes brillans, qui passaient et repassaient devant moi, croyant n'obéir qu'aux sons magiques d'un orchestre enchanteur. Je déchirais sans pitié le masque de fausse expression, sous lequel tant de physionomies grimaçantes cherchaient à se déguiser mutuellement les sentimens qui les agitaient; je brisais froidement toutes ces cuirasses de gaze et de velours, de soie et d'or, et je voyais à nu la plaie saignante et cachée, que tous ces malheureux, à la face riante, mettaient tant de soin à dérober à tous les yeux. Mes réflexions avaient éveillé mes souvenirs, et je me voyais encore jeune, jolie,, adorée, lorsque la vue de mon vieil ami Jacob me ramena brusquement à la réalité. Il était triste et soucieux; je lui tendis la main; et, le faisant asseoir auprès de moi: Allons, lui dis-je, déridez-vous un peu; doit-on apporter au bal un si triste visage? Que vous est-il donc arrivé, mon ami!

— Parbleu, madame, ce qui m'est arrivé n'est pas gai du tout: je viens de perdre 800 fr. à l'écarté; et, quant à mon visage, je le crois pour le moins aussi bien placé que le votre ici. Que diable venez-vous y faire, vous qui ne jouez pas et qui ne dansez plus? Depuis plus de vingt ans que vous servez uniquement de décoration dans une salle de bal, je ne conçois pas votre acharnement à y revenir toujours. Les vieilles femmes sont vraiment inexplicables.

— Et les vieux garçons peu galans par le temps qui court. Mais vous avez perdu, il faut bien vous passer quelque chose, à condition, néanmoins, que vous calmerez cette colère qui n'a pas de noblesse du tout, car enfin...

— Car enfin j'ai perdu 800 fr., madame; comptez-vous cela pour rien?

Je vous croyais assez riche pour les perdre, sans que cela vous gênât. S'il en est autrement, vous avez eu tort de les risquer.

— Non, je n'ai pas eu tort. J'en aurais perdu huit mille, que cela ne m'aurait pas gêné davantage; et, pour vous le prouver, je retourne à l'écarté. Voulez-vous venir avec moi?

— Non, mon ami, je veux rester ici, et, qui plus est, vous y garder. Ah! Jacob! vous me résistez; c'est mal à vous. Il y a trente ans que vous eussiez à genoux sollicité ce que vous me refusez en ce moment.

— Syrène! toujours la même...

— Oh! pour cela, non. Regardez-moi bien.

— Ma foi, je vous regarde, je vous contemple avec plaisir.

— Et vous me trouvez?...

— Charmante encore.

— Vous êtes fou, Jacob.

— Ah! vous n'êtes plus mon Élise de vingt ans, la reine du bal, la sylphide de mes rêves. Vous étiez si jolie alors... Mais en perdant votre jeunesse, vous avez pris un air de dignité qui vous sied à merveille; vous avez, grâce à votre embonpoint, conservé beaucoup de fraîcheur; vos yeux sont toujours pétillans d'esprit, et... je vous aime encore. Voyons, arrangeons tout à ce bal. Vous m'avez sacrifié quinze ans à un mari que vous n'aimiez pas; depuis vingt ans que vous êtes libre, vous me sacrifiez à vos enfans. Ne sera-ce jamais mon tour d'être compté pour quelque chose dans votre existence?

— Eh bien! mon ami, vous me demandiez tout-à-l'heure ce que je venais faire au bal avec mes onze lustres passés; vous le voyez maintenant? j'y viens chercher des conquêtes, et j'en fais.

— Vous avez la détestable habitude de plaisanter toujours, quand je parle sérieusement, madame.

— Je ne le croyais pas, mon ami. Vous devez au moins me rendre cette justice que, si les circonstances m'ont forcée à vous faire bien du chagrin, j'ai toujours eu pour vous tous les égards de la plus tendre amitié.

— Oui, oui, je conviens que vous vous êtes constamment moquée de moi avec une grâce parfaite, et que vous avez disposé de ma vie entière sans que j'aie un seul jour troublé la vôtre.

— Vous êtes un ingrat, Jacob; vous avez toujours feint de ne pas me comprendre, mais il est impossible que vous n'ayez jamais deviné tout ce que j'ai souffert pour vous rendre malheureux.

— Élise!

— Du sang-froid, mon ami; voyez ma petite-fille qui rit en vous regardant, l'espiègle. Nous sommes assez vieux maintenant pour causer librement ensemble, en dépit du qu'en dira-t-on; mais si je ne crains plus la médisance, je crains encore le ridicule.

Eh bien! là, froidement, pourquoi me refuser aujourd'hui, puisque votre affection répond à la mienne?

— Parce que nous sommes beaucoup trop vieux pour le mariage. Chacun de nous a pris une longue habitude de liberté que nous ne pourrions plus réformer. Vous ne me sacrifieriez pas vos livres qui depuis trente ans vous consolent de tant de peines, et, toute vieille que je suis, je m'offusquerais peut-être encore de cette passion pour un autre objet que moi. Nous sommes vieux, nous sommes libres; voyons-nous souvent, tous les jours; cultivons jusqu'à la fin notre amitié, si riche de souvenirs; mais tenons-nous-en là.

— Il le faudra bien, puisque rien ne peut vous fléchir. Savez-vous que vous êtes la femme la plus entière dans vos résolutions, et la plus cruellement raisonnable que j'aie jamais connue; et je ne comprends pas comment, avec tant de raison, vous venez encore au bal! là, franchement, dites-moi quel plaisir y peut trouver une femme.... qui ne danse plus?

— Dites une vieille femme, tout bonnement: à quoi bon tant de détours? Écoutez, si j'étais méchante, je vous renverrais la question; car le visage d'un vieux garçon se ride aussi, et se couronne à son tour de cheveux blancs. Pourtant vous êtes au bal...

— J'y viens jouer. Vous savez bien que c'est là mon plaisir.

— On ne s'en serait guère douté à voir votre figure, il n'y a qu'un instant: elle exprimait le dépit, la colère; tandis que la mienne...

— Était charmante, je vous l'ai déjà dit, et c'est là ce qui m'étonne. Confiez-moi votre secret pour vous amuser ici.

— Mon secret est tout simple: j'y viens observer et rêver.

— Au bal?

— Et pourquoi pas? combien croyez-vous donc qu'il y ait, dans la foule qui s'empresse ici, de gens venus uniquement pour le plaisir de la danse? Je parierais qu'ils ne sont pas plus de dix, et il me serait facile de vous les désigner. Si vous saviez que de choses je vois au bal depuis vingt ans, que je n'eusse jamais devinées quand je dansais. Par exemple, ce soir on a entamé ici les négociations de trois mariages. Vous découvrirez aisément les aspirans à leur maintien raide et gauche, à leur toilette empesée, plus cérémonieuse qu'élégante, et à leur assiduité affectée auprès

des mamans. Quant aux jeunes personnes, je vais vous les désigner: ce sont d'abord ces deux élégantes à l'air fier et dédaigneux, qui se parlent tout bas, et, observant du coin de l'œil, feignent d'ignorer ce qu'elles savaient avant leurs mères. Les futurs sont riches, les deux jeunes filles vaines; ces mariages-là réussiront. Pour le troisième, j'espère qu'il échouera: il s'agit de cette blonde et timide adolescente, qui rougit chaque fois que passe auprès d'elle certain étudiant en droit, selon toutes les apparences, plus joli garçon que riche. La pauvre petite ne se doute guère que ce monsieur grisonnant, si pincé, si musqué, si complimenteur, et qui fait tant rire sa mère, conspire contre le rêve de bonheur et d'avenir dont se berce sa riante imagination. Dieu lui soit en aide! il lui faudra du courage et de la constance pour résister.

Regardez cette jeune femme qui danse près de nous, si nonchalante et si distraite: elle vient d'échanger un petit billet avec ce beau brun qui se fait admirer à l'autre quadrille; son mari était en face d'elle: on le dit fort jaloux; pourtant il n'a rien vu... Cet homme, d'une si effrayante activité, qui s'est installé de lui-même commissaire de la fête, n'est ici que pour la maîtresse de la maison. Cet autre, aux formes communes, au sourire niais, à l'air stupidement fat, qui mange plus qu'il ne danse, et ne cause avec personne, n'y est que pour la femme de chambre de céans. Celui que vous voyez entre les deux portes attendre avec tant de sérieux et dévorer avec tant d'avidité gâteaux, glaces, etc., n'est venu que pour le souper. Ce petit monsieur, qui fait tant d'embarrassas et étale avec tant de complaisance sa chaîne d'or sur son gilet de velours, est un agent de change marron qui vient ici chercher des pratiques. Ce jeune médecin, qui est déjà sorti trois fois du bal, y vient pour se créer une clientelle; il se fait appeler à chaque instant par son domestique; et n'a pu danser encore une contredanse tout entière, afin de nous persuader qu'il a plus de malades que de temps. Cet homme, qui parle très-haut et s'exprime avec élégance et pureté, est un avocat; il cherche à éblouir par son langage les malheureux plaideurs qui peuvent se trouver dans cette assemblée, afin qu'ils appellent son talent à leur secours. Ainsi des autres. Et ce qu'il y a de vraiment plaisant pour l'observateur, c'est que tous ces gens, qui se croient si fins et si habiles, sont tous plus ou moins devinés, et n'ont de véritables dupes qu'eux-mêmes.

— Ainsi, c'est uniquement pour faire de malignes observations que vous venez au bal?

— Non pas uniquement. Il est pour mon cœur de plus doux plaisirs, des plaisirs de mère. Voyez comme ma fille est encore jolie et piquante malgré ses trente-six ans! c'est à qui la fera danser; on la prendrait pour la sœur de sa fille aînée qui lui ressemble tant; et sa seconde enfant, ma petite Adèle, n'est-elle pas charmante, avec ses cheveux noirs sur ce front si blanc et si pur? Et sa douce mélancolie ne vous semble-t-elle pas suave sur ce visage enfantin?

— Vous savez que je la trouve ravissante. C'est tout votre portrait.

— On le dit; et j'en suis encore plus heureuse que fière. Croyez-moi, mon ami, je ne regrette pas ma jeunesse; je vois sans chagrins mes cheveux blancs, ne sont-ils pas cachés sous cette fraîche couronne de jeunes et brillantes fleurs? Il est pour les mères d'intarissables sources d'un pur bonheur. On nous plaint de vieillir; on a tort; quand nous perdons l'amant, nous retrouvons l'époux, l'ami, les enfans; à la place d'une passion enivrante mais passagère, notre cœur s'ouvre à de durables sentimens: l'amitié, la douce et consolante amitié; et surtout l'amour maternel, ineffable compensation de toutes les illusions qui s'envolent, délicieux mystère, inépuisable affection, qui se partage sans s'affaiblir, et vieillit sans diminuer, qui s'étend à toute notre postérité sans sortir de notre cœur. Je vous l'ai souvent dit, mon cher Jacob, et je vous le répète bien sincèrement en ce moment, si je recommençais ma vie, si je pouvais librement choisir ma destinée, je voudrais naître femme; les hommes ne savent pas aimer.

— Ingrate!...

— Je ne dis pas cela pour vous, mon ami, ce serait de ma part une révoltante injustice; vous êtes une heureuse et bien rare exception

Aussi pensais-je à vous avec bien du plaisir, lorsque vous êtes arrivé ici.

— A moi vraiment?...

— Et ne vous ai-je pas dit que j'aimais à rêver au bal? Ce soir ma rêverie m'avait reportée bien loin. Voyez-vous cette petite fille de six ans, qui danse si joyeuse et si fraîche? C'est au même âge que je parus au bal pour la première fois il y a cinquante ans, et j'y fis un effet que je n'ai point oublié. Je dansai gravement un menuet avec un cavalier de six ans. On faisait cercle autour de nous. Première sensation de vanité, que tu fus délicieuse! De ce jour j'aimai passionnément la danse, qui me valait toujours de nouveaux complimens. A douze ans, ma vanité s'éteignit tout-à-coup, je n'aimai plus le bal que pour le bonheur de danser, pour l'agitation fiévreuse que j'y puisais, pour y dépenser ce surcroît d'existence qui m'accablait, quand je me promenais solitaire et pensive, suivant du regard l'ange de mes rêves, adolescent aux cheveux blonds, aux yeux d'azur, dont la fugitive image me faisait parfois tressaillir. Cet ange, vision de ma première enfance, avait grandi avec moi; quand j'eus quinze ans, il était devenu bien grand, bien beau; il était brun et svelte, et mes yeux se baissaient involontairement sous la flamme de son regard. Souvent je rougissais aux accens de sa voix mystérieuse et vibrante, qui jetait tout bas à mon oreille de magiques paroles; c'est alors que ma danse prit ce caractère mélancolique et indolent....

— Qui vous prêtait une grâce de plus. Mais cet ange, cet ange, quel était-il? l'ai-je connu?

— Il n'existait alors que dans mon imagination.

— Quoi! vous que j'ai toujours vue si froidement digne, dont la raison m'a tant de fois exaspéré, vous étiez susceptible d'une semblable exaltation? je ne m'en suis jamais douté.

— Je le crois bien, tous mes efforts ont tendu à vous cacher ce que j'éprouvais, car lorsque mon ange se fit homme en votre personne, vous savez bien, Jacob, que ma main n'était plus libre? Déjà même, un fils était né de mon mariage de pure convenance, et je l'aimais heureusement assez pour qu'il me tînt lieu de tout.

— Ainsi, sans votre fils peut-être... Et moi qui l'ai tant caressé! tant chéri! oh! je vais le détester maintenant.

— Remerciez-le plutôt de nous avoir épargné des regrets et peut-être le dégoût et l'indifférence. Quand les passions s'éteignent, quand la vieillesse décolore la vie, nos plus douces jouissances sont dans nos souvenirs; mais il faut qu'ils soient purs à cet âge où l'estime et le respect sont une condition indispensable de l'existence. J'ai souffert, il est vrai, j'ai combattu mon propre cœur, mais au moins, aujourd'hui je puis vous parler affectueusement; crier partout mon amitié pour vous, sans craindre une parole méchante ou un sourire moqueur; je n'ai pas à rougir devant mes enfans; je puis leur dire: Imitez votre mère. Je puis repasser toute ma vie sans que le repentir en ternisse un instant, et vous mêler à tous mes rêves sans honte et sans remords. Voilà pourquoi la vieillesse m'est douce, pourquoi j'aime toujours le bal, quoique depuis vingt ans je ne danse plus. Hé bien! aurez-vous encore le courage de me l'interdire?

— Non; mon excellente amie; bien loin de là, je veux vous y accompagner désormais, à condition que vous y rêverez tout haut, afin de me faire couler encore quelques heures aussi délicieuses que celles que je viens de passer à vous entendre. Quel inépuisable trésor que le cœur d'une femme! Oh! je suis votre chevalier à la vie et à la mort; et si jamais quelque jeune étourdi ose s'aviser devant moi de plaisanter sur votre présence dans ces bruyantes assemblées, je veux l'amener à faire amende honorable à vos genoux, quand il aura comme moi entendu de votre bouche, ce qu'une vieille femme vient faire au bal.

De l'homme.

(Suite.)

C'est lui encore qui entre dans une église, et prenant l'aveugle qui est collé à la porte pour un pilier, et sa tasse pour le bénitier, y plonge la main, la porte à son front, lorsqu'il entend tout d'un coup le pilier qui parle, et qui lui offre des oraisons. Il s'avance dans la nef, il croit voir un prie-dieu, il se jette lourdement dessus: la machine plie, s'enfonce et fait des efforts pour crier: Ménalque est surpris de se voir à genoux sur les jambes d'un fort petit homme, appuyé sur son dos, les deux bras pressés sur ses épaules, et ses deux mains jointes et étendues qui lui prennent le nez et lui ferment la bouche; il se retire confus et va s'agenouiller ailleurs: il tire un livre pour faire sa prière, et c'est sa pantoufle qu'il a prise pour ses heures, et qu'il a mise dans sa poche avant que de sortir. Il n'est pas hors de l'église qu'un homme de livrée court après lui, le joint, lui demande en riant s'il n'a point la pantoufle de monseigneur; Ménalque lui montre la sienne, et lui dit: „Voilà toutes les pantoufles que j'ai sur moi.“ Il se fouille néanmoins et tire celle de l'évêque de *** qu'il vient de quitter, qu'il a trouvé malade auprès de son feu, et dont, avant de prendre congé de lui, il a ramassé la pantoufle, comme l'un de ses gants qui était à terre: ainsi Ménalque s'en retourne chez soi avec une pantoufle de moins. Il a une fois perdu au jeu tout l'argent qui est dans sa bourse, et voulant continuer de jouer, il entre dans son cabinet, ouvre une armoire, y prend sa cassette, en tire ce qui lui plaît, croit la remettre où il l'a prise: il entend aboyer dans son armoire qu'il vient de fermer; étonné de ce prodige, il l'ouvre une seconde fois, et il éclate de rire d'y voir son chien qu'il a serré pour sa cassette. Il joue au trictrac, il demande à boire, on lui en apporte; c'est à lui à jouer, il tient le cornet d'une main, et un verre de l'autre; et comme il a une grande soif, il avale les dés et presque le cornet, jette le verre d'eau dans le trictrac, et inonde celui contre qui il joue: et dans une chambre où il est familier, il crache sur le lit, et jette son chapeau à terre, en croyant faire tout le contraire. Il se promène sur l'eau, et il demande quelle heure il est: on lui présente une montre, à peine l'a-t-il reçue, que, ne songeant plus à l'heure ni à la montre, il la jette dans la rivière, comme une chose qui l'embarrasse. Lui-même écrit une longue lettre, met de la poudre dessus à plusieurs reprises, et jette toujours la poudre dans l'encrier: ce n'est pas tout, il écrit une seconde lettre, et après les avoir achevées toutes deux, il se trompe à l'adresse: un duc et pair reçoit l'une de ses deux lettres, et en l'ouvrant y lit ces mots: „Maître Olivier, ne manquez, sitôt la présente reçue, de m'envoyer ma provision de foin...“ son fermier reçoit l'autre, il l'ouvre, et se la fait lire, on y trouve: „Monseigneur, j'ai reçu avec une soumission aveugle les ordres qu'il a plu à votre grandeur...“ Lui-même encore écrit une lettre pendant la nuit, et après l'avoir cachetée, il éteint sa bougie, il ne laisse pas d'être surpris de ne voir goutte, et il sait à peine comment cela est arrivé. Ménalque descend l'escalier du Louvre, un autre le monte, à qui il dit. „C'est vous que je cherche“ — il le prend par la main, le fait descendre avec lui, traverse plusieurs cours, entre dans les salles, en sort, il va, il revient sur ses pas: il regarde enfin celui qu'il traîne après soi depuis un quart d'heure: il est étonné que ce soit lui, il n'a rien à lui dire, il lui quitte la main, et tourne d'un autre côté. Souvent il vous interroge, et il est déjà bien loin de vous, quand vous songez à lui répondre: ou bien il vous demande en courant comment se porte votre père; et comme vous lui dites qu'il est fort mal, il vous crie qu'il en est bien aise. Il vous trouve quelque autre fois sur son chemin, il est ravi de vous rencontrer, il sort de chez vous pour vous entretenir d'une certaine chose: il contemple votre main, vous avez là, dit-il, un beau rubis, est-il balais? il vous quitte et continue sa route: voilà l'affaire importante dont il avait à vous parler. Se trouve-t-il en campagne, il dit à quelqu'un qu'il le trouve heureux d'avoir pu se dérober à la cour pendant l'automne, et d'avoir passé dans ses terres tout le temps de Fontainebleau: il tient à d'autres d'autres discours, puis

revenant à celui-ci, vous avez eu, lui dit-il, de beaux jours à Fontainebleau, vous y avez sans doute beaucoup chassé. Il commence ensuite un conte qu'il oublie d'achever, il rit en lui-même, il éclate d'une chose qui lui passe par l'esprit, il répond à sa pensée, il chante entre ses dents, il siffle, il se renverse dans une chaise, il pousse un cri plaintif, il baille, il se croit seul. S'il se trouve à un repas, on voit le pain se multiplier insensiblement sur son assiette: il est vrai que ses voisins en manquent, aussi bien que de couteaux et de fourchettes, dont il ne les laisse pas jouir long-temps. On a inventé aux tables une grande cuiller pour la commodité du service: il la prend, la plonge dans le plat, l'emplit, la porte à sa bouche, et il ne sort pas d'étonnement de voir répandu sur son linge et sur son habit le potage qu'il vient d'avaler. Il oublie de boire pendant tout le dîner; ou s'il s'en souvient, et qu'il trouve que l'on lui donne trop de vin, il en flaque plus de la moitié au visage de celui qui est à sa droite: il boit le reste tranquillement, et ne comprend pas pourquoi tout le monde éclate de rire de ce qu'il a jeté à terre ce qu'on lui a versé de trop. Il est un jour retenu au lit pour quelque incommodité, on lui rend visite, il y a un cercle d'hommes et de femmes dans sa ruelle qui l'entretiennent et en leur présence il soulève sa couverture et crache dans ses draps. On le mène aux Chartreux, on lui fait voir un cloître orné d'ouvrages, tous de la main d'un excellent peintre: le religieux qui les lui explique, parle de S. Bruno, du chanoine et de son aventure, en fait une longue histoire et la montre dans l'un de ces tableaux: Ménalque, qui pendant la narration est hors du cloître, et bien loin au-delà, y revient enfin et demande au père, si s'est le chanoine ou S. Bruno qui est damné. Il se trouve par hasard avec une jeune veuve, il lui parle de son défunt mari, lui demande comment il est mort; cette femme, à qui ce discours renouvelle ses douleurs, pleure, sanglotte, et ne laisse pas de reprendre tous les détails de la maladie de son époux, qu'elle conduit depuis la veille de sa fièvre qu'il se portait bien, jusqu'à l'agonie. *Madame,* lui demande Ménalque, qui l'avait apparemment écoutée avec attention, *n'aviez-vous que celui-là?* Il s'avise un matin de faire tout hâter dans sa cuisine, il se lève avant le fruit, et prend congé de la compagnie: on le voit ce jour-là en tous les endroits de la ville, hormis en celui où il a donné un rendez-vous précis pour cette affaire qui l'à empêché de dîner, et l'a fait sortir à pied, de peur que son carosse ne le fît attendre. L'entendez-vous crier, gronder, s'emporter contre l'un de ses domestiques? il est étonné de ne le point voir: *où peut-il être?* dit-il, *que fait-il? qu'est-il devenu? qu'il ne se présente plus devant moi, je le chasse dès à cette heure:* le valet arrive, à qui il demande fièrement d'où il vient; il lui répond qu'il vient de l'endroit où il l'a envoyé, et il lui rend un fidèle compte de sa commission. Vous le prendriez souvent pour tout ce qu'il n'est pas; pour un stupide, car il n'écoute point, et il parle encore moins; pour un fou, car outre qu'il parle tout seul, il est sujet à de certaines grimaces et à des mouvemens de tête involontaires; pour un homme fier et incivil, car vous le saluez, et il passe sans vous regarder, ou il vous regarde sans vous rendre le salut; pour un inconsidéré, car il parle de banqueroute au milieu d'une famille où il y a cette tache; d'exécution et d'échafaud devant un homme dont le père y a monté; de roture devant les roturiers qui sont riches, et qui se donnent pour nobles. De même il a dessein d'élever auprès de soi un fils naturel, sous le nom et le personnage d'un valet; et quoiqu'il veuille le dérober à la connaissance de sa femme et de ses enfants, il lui échappe de l'appeler son fils dix fois le jour: il a pris aussi la résolution de marier son fils à la fille d'un homme d'affaires, et il ne laisse pas de dire de temps en temps, en parlant de sa maison et de ses ancêtres, que les Ménalques ne se sont jamais mésalliés. Enfin il n'est ni présent, ni attentif dans une compagnie à ce qui fait le sujet de la conversation: il pense, et il parle tout à la fois; mais la chose dont il parle est rarement celle à laquelle il pense; aussi ne parle-t-il guère conséquemment et avec suite: où il dit *non,* souvent il faut dire *oui;* et où il dit *oui,* croyez qu'il veut dire *non:* il a, en vous répondant si juste, les yeux fort ouverts, mais il

ne s'en sert point; il ne regarde ni vous, ni personne, ni rien qui soit au monde: tout ce que vous pouvez tirer de lui, et encore dans le temps qu'il est le plus appliqué et d'un meilleur commerce, ce sont ces mots: *Oui, vraiment. C'est vrai. Bon! Tout de bon? Oui-dà! Je pense qu'oui: assurément. Ah, ciel!* et quelques autres monosyllabes qui ne sont pas même placés à propos. Jamais aussi il n'est avec ceux avec qui il paraît être: il appèle sérieusement son laquais *monsieur;* et son ami, il l'appèle *la Verdure:* il dit *votre Révérence* à un prince du sang, et *votre Altesse* à un jésuite. Il entend la messe, le prêtre vient à éternuer, il lui dit: Dieu vous assiste. Il se trouve avec un magistrat: cet homme grave par son caractère, vénérable par son âge et par sa dignité, l'interroge sur un évènement, et lui demande si cela est ainsi: Ménalque lui répond, *oui, mademoiselle.* Il revient une fois de la campagne, ses laquais en livrées entreprennent de le voler et y réussissent; ils descendent de son carosse, lui portent un bout de flambeau sous la gorge, lui demandent la bourse, et il la rend: arrivé chez soi, il raconte son aventure à ses amis, qui ne manquent pas de l'interroger sur les circonstances, et il leur dit: *demandez à mes gens, ils y étaient.*

L'incivilité n'est pas un vice de l'ame; elle est l'effet de plusieurs vices, de la sotte vanité, de l'ignorance de ses devoirs, de la paresse, de la stupidité, de la distraction, du mépris des autres, de la jalousie: pour ne se répandre que sur les dehors, elle n'en est que plus haissable, parce que c'est toujours un défaut visible et manifeste: il est vrai cependant qu'il offense plus ou moins selon la cause qui le produit.

Dire d'un homme colère, inégal, querelleur, chagrin, pointilleux, capricieux, *c'est son humeur,* n'est pas l'excuser, comme on le croit, mais avouer sans y penser que de si grands défauts sont irremédiables. Ce qu'on appelle humeur est une chose trop négligée parmi les hommes; ils devraient comprendre qu'il ne leur suffit pas d'être bons, mais qu'ils doivent encore paraître tels, du moins s'ils tendent à être sociables, capables d'union et de commerce c'est-a-dire, à être des hommes. L'on n'exige pas des ames malignes qu'elles aient de la douceur et de la souplesse: elle ne leur manque jamais; et elle leur sert de piége pour surprendre les simples, et pour faire valoir leurs artifices: l'on désirerait de ceux qui ont un bon cœur, qu'ils fussent toujours pliants, faciles, complaisants, et qu'il fût moins vrai quelquefois que ce sont les méchants qui nuisent, et les bons qui font souffrir.

Le commun des hommes va de la colère à l'injure: quelques uns en usent autrement, ils offensent et puis ils se fâchent: la surprise où l'on est toujours de ce procédé ne laisse pas de place au ressentiment.

Les hommes ne s'attachent pas assez à ne point manquer les occasions de faire plaisir: il semble que l'on n'entre dans un emploi que pour pouvoir obliger et n'en rien faire. La chose la plus prompte et qui se présente d'abord, c'est le refus, et l'on n'accorde que par réflexion.

Sachez précisément ce que vous pouvez attendre des hommes en général, et de chacun d'eux en particulier, et jetez-vous ensuite dans le commerce du monde.

Si la pauvreté est la mère des crimes, le défaut d'esprit en est le père.

Il est difficile qu'un fort malhonnête homme ait assez d'esprit: un génie qui est droit et perçant conduit enfin à la règle, à la probité, à la vertu. Il manque du sens et de la pénétration: à celui qui s'opiniâtre dans le mauvais comme dans le faux: l'on cherche en vain à le corriger par des traits de satire qui le désignent aux autres, et où il ne se reconnait pas lui-même: ce sont des injures dites à un sourd. Il serait désirable pour le plaisir des honnêtes gens et pour la vengeance publique, qu'un coquin ne le fût pas au point d'être privé de tout sentiment.

Il y a des vices que nous ne devons à personne, que nous apportons en naissant, et que nous fortifions par l'habitude: il y en a d'autres que l'on contracte, et qui nous sont étrangers. L'on est né quelquefois avec des mœurs faciles, et de la complaisance et tout le désir de plaire: mais par les traitements que l'on reçoit de ceux avec qui l'on vit, ou de qui l'on dépend, l'on est

bientôt jeté hors de ses mesures, et même de son naturel, l'on a des chagrins, et une bile que l'on ne se connaissait point; l'on se voit une autre complexion, l'on est enfin étonné de se trouver dur et épineux.

L'on demande pourquoi tous les hommes ensemble ne composent pas comme une seule nation et n'ont point voulu parler une même langue, vivre sous les mêmes lois, convenir entre eux des mêmes usages et d'un même culte: et moi, pensant à la contrariété des esprits, des goûts et des sentiments, je suis étonné de voir jusques à sept ou huit personnes se rassembler sous un même toit, dans une même enceinte, et composer une seule famille.

Il y a d'étrangers pères, et dont toute la vie ne semble occupée qu'à préparer à leurs enfants des raisons de se consoler de leur mort.

Tout est étranger dans l'humeur, les mœurs et les manières de la plupart des hommes. Tel a vécu pendant toute sa vie chagrin, emporté, avare, rampant, soumis, laborieux, intéressé, qui était né gai, paisible, paresseux, magnifique, d'un courage fier, et éloigné de toute bassesse: les besoins de la vie, la situation où l'on se trouve, la loi de la nécessité, forcent la nature, et y causent ces grands changements. Ainsi tel homme au fond et en lui-même ne se peut définir: trop de choses qui sont hors de lui, l'altèrent, le changent, le bouleversent; il n'est point précisément ce qu'il est, ou ce qu'il paraît être.

La vie est courte et ennuyeuse, elle se passe toute à désirer: l'on remet à l'avenir son repos et ses joies, à cet âge souvent où les meilleurs biens ont déjà disparu, la santé et la jeunesse. Ce temps arrive, qui nous surprend encore dans les désirs: on en est là, quand la fièvre nous saisit et nous éteint: si l'on eût été guéri, ce n'était que pour désirer plus long-temps.

Lorsqu'on désire, on se rend à discrétion à celui de qui l'on espère: est on sûr d'avoir, on temporise, on parlemente, on capitule.

(Fin.)

L'Ange Exilé.

Je veux, pour vous, prendre un ton moins frivole:
Corinne, il fut des anges révoltés.
Dieu sur leur front fait tomber sa parole,
Et dans l'abyme ils sont précipités.
Doux, mais fragile, un seul, dans leur ruine,
Contre ses maux garde un puissant secours;
Il reste armé de sa lyre divine.
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

L'enfer mugit d'un effroyable rire,
Quand, dégoûté de l'orgueil des méchans,
L'ange qui pleure en accordant sa lyre,
Fait éclater ses remords et ses chants.
Dieu d'un regard l'arrache au gouffre immonde,
Mais ici-bas veut qu'il charme nos jours.
La poésie enivrera le monde.
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

Vers nous il vole en secouant ses ailes,
Comme l'oiseau que l'orage a mouillé.
Soudain la terre entend des voix nouvelles,
Maint peuple errant s'arrête émerveillé.
Tout culte alors n'étant que l'harmonie,
Aux cieux jamais Dieu ne dit: Soyez sourds.
L'autel s'épure aux parfums du génie.
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

En vain l'enfer, des clameurs de l'envie,
Poursuit cet ange échappé de ses rangs;
De l'homme inculte il adoucit la vie,
Et sous le dais montre au doigt les tyrans.
Tandis qu'à tout sa voix prêtant des charmes,
Court jusqu'au pôle éveiller les amours,
Dieu compte au ciel ce qu'il sèche de larmes.
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

Qui peut me dire où luit son auréole?
De son exil Dieu l'a-t-il rappelé?
Mais vous chantez, mais votre voix console;
Corinne, en vous l'ange s'est dévoilé.
Votre printemps veut des fleurs éternelles,
Votre beauté de célestes atours;
Pour un long vol vous déployez vos ailes.
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

BÉRANGER.

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℳ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 24.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,

tiré

DES MEILLEURS AUTEURS

TANT ANCIENS QUE MODERNES,

par O. L. B. WOLFF, PROF. ET DR., et C. SCHÜTZ, DR.

Madame Desbordes-Valmore.

Marceline Desbordes, die Tochter eines Wappenmalers zu Douai, der sein Einkommen in Folge der Revolution verlor, welche diesen Nahrungszweig gänzlich vernichtete, verlebte eine sehr getrübte und stürmische Jugend, von der sie sogar einen Theil bei entfernten Verwandten, die sich ihrer annahmen, auf den Antillen zubrachte. Später in ihr Vaterland zurückgekehrt, widmete sie sich aus kindlicher Pflicht, um besser für die hülfsbedürftigen Eltern sorgen zu können, der Bühne, und erwarb sich als Schauspielerin, vorzüglich zu Brüssel, einen ehrenvollen Ruf. — Sie vermählte sich mit einem Schauspieler; ihre Ehe soll jedoch nicht glücklich gewesen sein. In Folge schwerer Seelenleiden heftig erkrankt, entdeckte sie erst bei ihrer Genesung, als sie den Drang in sich fühlte, ihrem Schmerze Worte zu leihen, ihr herrliches lyrisches Talent, das sie früher nicht einmal geahnt hatte. Sie bildete es mit Vorliebe aus, und mehrere Bändchen Elegieen und Gedichte, wie eine spätere Sammlung: Les Pleurs, fanden eine überaus günstige Aufnahme die jedoch wohlverdient war. — Ihre prosaischen Schriften, obgleich sie sich eines sehr reinen und keuschen Styls erfreuen, wurden nicht so häufig gelesen. — Sie lebt gegenwärtig in stiller Zurückgezogenheit zu Paris.

Es sei uns gestattet, hier ein Urtheil über ihre Gedichte, das wir bereits an einem anderen Orte über sie aussprachen, zu wiederholen, da wir in der Folge mehrere ihrer vorzüglichsten Elegieen mitzutheilen gedenken. *) — Die Poesieen der Madame Desbordes-Valmore sind fast alle subjektiv gehalten, d. h. sie schildern nur die Pulsschläge ihres eigenen Herzens, doch diese von so vielen Seiten angeregt, daß sie immer neu erscheinen. Ihre Sprache ist glühend und tief, wie ihre Leidenschaft, und das äußere Gewand des Verses, das sie ihren Gedanken umhängt, ein wahrer Schmuck, reich an Edelsteinen, die in allen Farben spielen. — Im Ganzen hat sie einen mehr nordischen Charakter; Sehnsucht, Liebe und Melancholie sind die Fäden, die sich zum Gewebe verschlingen, aber sie fühlt, denkt und liebt so echt, daß es eine Freude ist, ihr zuzuhören, und daß man dessen nie müde wird, obgleich sie uns fast beständig (mit Ausnahme der Pleurs, wo sie auch andere Gegenstände behandelt) nur von ihrem Liebesgrame spricht.

*) O. L. B. Wolff, die schöne Literatur Europa's in der neuesten Zeit. — Leipzig 1831. S. 119 f.

Les deux églises.

par MADAME DESBORDES-VALMORE.

I.

Les fossoyeurs.

Quand je découvris tout à coup, dans les profondeurs des solitudes presque vierges de Deepdale, deux églises gothiques s'élevant côte à côte dans une grandeur rivale, comme deux saintes pétrifiées se tenant par la main pour saluer le ciel, je fus tenté d'abord de croire ces objets multipliés ainsi par quelque hallucination. Les derniers rayons du soleil répandaient alors sur la campagne leur pourpre éclatante, et ajoutaient à mon illusion en égarant ma vue. Mais bientôt,

convaincu de la réalité de la double merveille qui me frappait, je me mis à plaindre la pauvreté des habitants, en observant que nulle chapelle au grillage doré, nulle croix somptueuse, nul tombeau sculpté, ne s'élevaient autour des églises solitaires. Çà et là seulement, comme une ceinture de deuil unissant les deux enceintes, étaient éparses quelques humbles fosses d'argile couvertes de hautes herbes et de mousse: dernier lit de l'humble paysan dans le cimetière de chaque église abandonnée.

Je rêvais en voyageur que ne pressent ni guides à l'heure, ni chevaux de poste. Je creusais mon intelligence à m'expliquer pourquoi deux édifices semblables se trouvent élevés dans un lieu qui semble requérir à peine une humble église, à la place de ces temples solennels, ornés dans leur solitude profonde de tout ce que l'architecture gothique peut rassembler d'élégance et de richesses.

Le merveilleux allait s'effacer devant l'explication *prosaïque* offert par le personnage qui remplit l'important office de clerc de paroisse et de fossoyeur, dans l'une ou l'autre de ces deux églises. Guettant au passage chaque rare étranger perdu comme moi dans la contemplation de ce tableau plein de contrastes, il s'élance tout à coup de son agreste domicile, une énorme clé dans sa main, et poussé par l'espérance d'une bonne aubaine, il initie avec toute la grâce dont il est capable, son *honneur* ou sa *seigneurie*, à l'examen intérieur de ces monuments silencieux dont il se qualifie le gardien conservateur.

Comme j'étais à cette heure son voyageur bien venu, sa *seigneurie* ou son *honneur*, et que j'avais du temps à perdre, je me laissai diriger sans résistance vers un mur envahi par le lierre qui sépare ces deux enclos de la mort. Mon guide me fit lentement observer que ce mur humide, d'une épaisseur prodigieuse, est l'unique, mais inébranlable ligne de démarcation entre deux paroisses qui ne se rejoignent en dehors qu'au cimetière comme à leur triste et dernier rendez-vous. J'appris de plus, du prolixe narrateur, que ce lieu désert n'avait pu se vanter de chapelle ni d'église avant le règne d'Édouard III, auquel temps, poursuivit-il, deux riches cohéritières de cette vallée immense et des bois profonds qui l'enferment, placèrent maladroitement leurs vierges affections sur le jeune seigneur des terres attenantes: que ce nouveau Pâris, d'une humeur prodigieusement reconnaissante, rêva long-temps au moyen de les épouser toutes deux; mais qu'il ne put, par malheur pour elles, en inventer un légitime.

Les droits de l'une et de l'autre à son amour étaient d'une égalité tellement parfaite; il trouva tant de difficulté à décider sur laquelle des deux belles rivales il devait fixer son choix, qu'il laissa ce grave procès à débattre entre les tendres plaideuses.

Comme c'était précisement une dissidence sur laquelle il leur était impossible de s'accorder jamais, elles eurent recours à un expédient très-prompt: ce fut de tirer au sort l'objet de leur égale passion; celle à qui le plus haut nombre échut dans ce nouveau duel, devint le jour même la femme du seigneur indécis.

Tandis qu'une couronne de fiancée, tenue toute prête pour l'issue de l'épreuve, se balançait sur le front radieux de la plus jeune amante, l'aînée, sous un long voile de deuil, quitta le monde dépeuplé pour elle, et ensevelit ses espérances trompées dans un cloître, où la suivit, peut-être, le regard désappointé du nouvel époux. On croit du moins, poursuivit le malin fossoyeur, que tandis qu'il fixait un œil plein d'amour sur sa rougissante conquête, il en tournait un larmoyant vers celle qui lui échappait sans retour, en vouant tout ce qu'elle abandonnait de biens terrestres à l'érection de cette première église qu'elle orna de toutes ses joies perdues et dédia à sainte Agnès, sa patronne, vierge et voilée comme elle.

Mais l'heureuse et triomphante épouse avait à peine respiré tous les parfums de sa frêle couronne, qu'elle devint aussi veuve que sa sœur. On ne dut pas manquer d'attribuer une mort si précoce au courroux du ciel, contre le crime secrètement commis par cette jeune folle d'amour, qui n'avait remporté l'avantage du nombre sur sa candide sœur que par une fraude diabolique dont le secret fut révélé trop tard à son directeur

spirituel. Il en fut épouvanté, sans doute, car le saint homme, saisi de pitié pour la coupable, après avoir long-temps rêvé au moyen de la sauver de l'enfer, n'en trouva pas d'autre que de lui enjoindre d'imiter l'exemple de sa sœur, qui se faisait sainte, en résiliant comme elle son immense donaire au profit du ciel, qui en serait bien touché. Cette seconde église s'éleva donc pareille, et près de l'autre, sous les blanches ailes de Notre-Dame Marie, dont la tranquille protection aide à calmer les cendres d'où l'on a vu long-temps jaillir des flammes sombres et souffrantes.

Après cette préface, débitée en style de légende, et que j'écoutai de l'air le plus convaincu du monde, je fus introduit jusque sous la nef silencieuse pour méditer sur la tombe des ardentes fondatrices et sur leur froide effigie en pierre, dont l'épitaphe latine redisait en quatre lignes le récitatif un peu monotone que je venais de subir.

— Passons maintenant dans l'autre paroisse, dit mon guide essoufflé, en laissant échapper de sa poitrine un soupir profond qui fit gonfler ses joues, creusées par la méditation ou l'absence de ses dents.

Mais il arriva que l'autre fossoyeur se trouva, par instinct de portier, debout contre un étroit passage à guichet qui servait de communication entre les deux cimetières; et, soit qu'ils eussent l'habitude de se regarder de travers, soit qu'il y eût courroux légitime pour la violation de cette serrure rouillée, le sacristain Digwell accosta le sacristain Pitpipe de la manière suivante:

— Je prédis que, dès demain, *mon église* pourra se vanter d'avoir célébré des fiançailles telles que n'en offrit jamais la pauvre Saint-Agnès, depuis qu'une vieille fille dédaignée posa sa première pierre. Quelqu'un, que je ne nomme pas, aimerait fort à changer de poche avec moi, après ce mariage dont je suis l'ordonnateur en chef et sans partage.

— Voisin Digwell! repartit Pitpipe n'opposant qu'une modération chrétienne à cette apostrophe passionnée, je n'apprends pas tous les dimanches le catéchisme aux petits enfants, pour ne pas savoir sur le bout du doigt le dixième commandement; et pour vous donner, de plus, un échantillon de mon esprit de prophétie, à moi, je n'offrirais pas une demi-couronne de vos espérances de *demain*.

— Une demi-couronne! repartit avec indignation Digwell, une demi-couronne aux noces de la fille unique de monseigneur lord Fitz-Aymer! de lady Anna Fitz-Aymer! avec le grand, l'immense marquis Greystock! une demi-couronne! c'est ton dépit qui te fait dire cela, vieux corbeau croassant qui flaire les morts et les voyageurs d'une lieue.

Il ne finit pas cette phrase amère sans jeter sur moi un regard oblique qui semblait me plaindre d'être tombé sous la direction d'un si vulgaire cicerone; après quoi il reprit avec un sourire assez insultant:

— Toi qui apprends si bien le catéchisme aux enfants, apprends donc à consoler ton jeune dandy de vicomte Deepdale, d'avoir inutilement convoité notre riche lady Anna; va donc, va donc!

— Il l'aurait obtenue, méchant cœur d'argile, reprit Pitpipe en retenant à deux mains sa dignité chancelante, il l'aurait obtenue, langue de caillou tranchant, si la jeune miss, tendre agneau pascal, eût été libre de n'être pas égorgée ainsi sous le couteau de l'orgueil et de la tyrannie.

— Elle serait bien à plaindre, maître Pitpipe, si nous eussions été assez faibles pour lui laisser choisir un ver-luisant comme le jeune vicomte; et son père, à elle, n'eût été que son coupe-gorge. Et les deux chefs de familles, qui s'abhorrent, se fussent alors montrés plus que jamais ennemis l'un de l'autre; je dis plus, mille fois plus que quand leurs grand-pères se tuèrent en duel sous le chêne d'une fée, ou sur la bruyère maudite... je ne sais plus lequel.

— Ce que je sais parfaitement, moi, répliqua mon guide, en ressaisissant son aplomb par le poids d'un argument toujours puisé aux saintes Écritures, c'est que les jeunes ont été meilleurs chrétiens que les vieux, et qu'ils lisent leur Bible avec plus de fruit que leurs pères; car elle leur commande d'aimer, et non de haïr: non pas, pourtant, que le vieux milord Deepdale, mon lumineux maître, eût refusé sa

bénédiction réconciliante à ces jeunes tiges qui demandaient à s'unir; mais votre lord Fitz-Aymer est un père tellement coulé en bronze, qu'il préfère sa propre vengeance et celle de ses haineux ancêtres, que je tiens là, sous cette clé, froide comme eux, au bonheur de son unique enfant, en lui ordonnant de devenir la proie de votre immense et ridicule marquis de Greystock! Oui! père coulé en bronze! père coulé en bronze! répéta-t-il, en frappant de sa clé formidable sur le vieux guichet, criblé de clous, qui retentit dans l'écho sépulcral.

— Homme sage entre tous! voulez-vous dire, puisqu'il marie son noble rejeton à un marquis; ce qui est, ma foi, bien autre chose qu'un comte, voire même un duc.

— Votre jugement s'en va, mon pauvre voisin, reprit le modéré Pitpipe, en hochant la tête d'un air de compassion. Je serais honteux d'avoir la moindre part dans l'union de ce couple: joindre ce vieux noble fané à la belle et brillante lady Anna, c'est faire un bouquet nuptial d'une ortie et d'une rose!

— Comme l'argent du marquis sonnera bien dans mon escarcelle *), je le trouve assez beau, lui, pour quelque rose que ce puisse être.

— Honte à vous, avide cormoran! lui jeta vertement Pitpipe en lui tournant le dos. Vous savez comme tout le monde que lady Anna le hait plus que la mort.

— C'est son affaire, et non la mienne, poursuivit le fossoyeur avare. Je n'ai jamais rien reçu d'une fiancée, eût-elle été la plus heureuse fiancée des trois royaumes: elles ne sont occupées qu'à baisser les yeux, à éteindre leur voile, et à rougir, quand elles peuvent. Leur bonheur m'importe donc fort peu. Je ne me soucie que du fiancé, qui paye.

Il aurait prolongé, sans doute, cette éloquence crue et provoquante, si Pitpipe, qui m'avait fait un signe d'intelligence et que j'avais devancé dans l'église insultée, n'eût fermé brusquement la porte au nez de son insolent rival: ce qui me fit plaisir, et me parut juste. Au fait, je l'aimais, moi, ce bon Pitpipe; il m'avait fait les honneurs de sainte-Agnès avec beaucoup d'empressement et de cordialité. J'étais presque ému de reconnaissance en sa faveur, et j'aurais donné tout au monde pour qu'il mariât et enterrât à lui seul tous les paroissiens, au lieu d'être obligé de les partager avec son disgracieux confrère. Dans cette disposition qui m'intéressait naturellement à la belle lady Anna, et à son jeune amant, que je présumai au désespoir, je consolai de mon mieux le candide portier de la mort. Il fut content de mon offrande, car il m'appela: sa *grâce!* puis je rôdai ça et là presque inquiet du lendemain, que je me promettais bien de passer tout entier dans la vallée de Deepdale, où j'appris que les fiançailles de la jeune miss élevaient au château de Fitz-Aymer un orage bien autrement grave que celui dont j'avais été le simple auditeur entre les deux fossoyeurs.

(Fin.)

*) Geldtasche.

De l'homme.

(Fin.)

Il est si ordinaire à l'homme de n'être pas heureux, et si essentiel à tout ce qui est un bien d'être acheté par mille peines, qu'une affaire qui se rend facile, devient suspecte. L'on comprend à peine ou que ce qui coûte si peu puisse nous être fort avantageux, ou qu'avec des mesures justes l'on doive si aisément parvenir à la fin que l'on se propose. L'on croit mériter les bons succès, mais n'y devoir compter que fort rarement.

L'homme qui dit qu'il n'est pas né heureux, pourrait du moins le devenir par le bonheur de ses amis ou de ses proches. L'envie lui ôte cette dernière ressource.

Quoi que j'aie pu dire ailleurs, peut-être que les affligés ont tort: les hommes semblent être nés pour l'infortune, la douleur et la pauvreté; peu en échappent; et comme toute disgrace peut leur arriver, ils devraient être préparés à toute disgrace.

Les hommes ont tant de peine à s'approcher sur les affaires, sont si épineux sur les moindres intérêts, si hérissés de difficultés, veulent si fort tromper et si peu être trompés, mettent si haut ce qui leur appartient, et si bas ce qui appartient aux autres, que j'avoue que je ne sais pas où et comment se peuvent conclure les mariages, les contracts, les acquisitions, la paix, la trève, les traités, les alliances.

A quelques-uns l'arrogance tient lieu de grandeur; l'inhumanité, de fermeté, et la fourberie, d'esprit.

Les fourbes croient aisément que les autres le sont: ils ne peuvent guère être trompés, et ils ne trompent pas long-temps.

Je me racheterai toujours fort volontiers d'être fourbe, par être stupide et passer pour tel.

On ne trompe point en bien; la fourberie ajoute la malice au mensonge.

S'il y avait moins de dupes, il y aurait moins de ce qu'on appelle des hommes fins ou entendus, et de ceux qui tirent autant de vanité que de distinction d'avoir pu pendant tout le cours de leur vie tromper les autres: comment voulez-vous qu'Érophile, à qui le manque de parole, les mauvais offices, la fourberie, bien loin de nuire, ont mérité des graces et des bienfaits de ceux mêmes qu'il a ou manqué de servir, ou désobligés, ne présume pas infiniment de soi et de son industrie?

L'on n'entend dans les places et dans les rues des grandes villes, et de la bouche de ceux qui passent que les mots d'*exploit*, de *saisie*, d'*interrogatoire*, de *promesse*, et de *plaider contre sa promesse*: est-ce qu'il n'y aurait pas dans le monde la plus petite équité? serait-il au contraire rempli de gens qui demandent froidement ce qui ne leur est pas dû, ou qui refusent nettement de rendre ce qu'ils doivent?

Parchemins inventés pour faire souvenir ou pour convaincre les hommes de leur parole: honte de l'humanité.

Otez les passions, l'intérêt, l'injustice, quel calme dans les plus grandes villes! Les besoins et la subsistance n'y font pas le tiers de l'embarras.

Rien n'engage tant un esprit raisonnable à supporter tranquillement des parents et des amis les torts qu'ils ont à son égard, que la réflexion qu'il fait sur les vices de l'humanité, et combien il est pénible aux hommes d'être constants, généreux, fidèles, d'être touchés d'une amitié plus forte que leur intérêt. Comme il connaît leur portée, il n'exige point d'eux qu'ils pénètrent les corps, qu'ils volent dans l'air qu'ils aient de l'équité. Il peut haïr les hommes en général, où il y a si peu de vertu; mais il excuse les particuliers, il les aime même par des motifs plus relevés, et il s'étudie à mériter le moins qu'il se peut une pareille indulgence.

Il y a de certains biens que l'on désire avec emportement et dont l'idée seule nous enlève et nous transporte: s'il nous arrive de les obtenir, on les sent plus tranquillement qu'on ne l'eût pensé, on en jouit moins que l'on n'aspire encore à de plus grands.

Il y a des maux effroyables et d'horribles malheurs auxquels on n'ose penser, et dont la seule vue fait frémir: s'il arrive que l'on y tombe, l'on se trouve des ressources que l'on ne se connaissait point, l'on se roidit contre son infortune, et l'on fait mieux qu'on ne l'espérait.

Il ne faut quelquefois qu'une jolie maison dont on hérite, qu'un beau cheval, ou un joli chien dont on se trouve le maître, qu'une tapisserie, qu'une pendule, pour adoucir une grande douleur et pour faire moins sentir une grande perte.

Je suppose que les hommes soient éternels sur la terre; et je médite ensuite sur ce qui pourrait me faire connaître qu'ils se feraient alors une plus grande affaire de leur établissement qu'ils ne s'en font dans l'état où sont les choses.

Si la vie est misérable, elle est pénible à supporter: si elle est heureuse, il est horrible de la perdre. L'un revient à l'autre.

Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver, et qu'ils ménagent moins, que leur propre vie.

Irène se transporte à grands frais en Épidaure, voit Esculape dans son temple, et le consulte sur tous ses maux. D'abord elle se plaint qu'elle est lasse et recrue de fatigue: et le dieu prononce

que cela lui arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire. Elle dit qu'elle est le soir sans appétit; l'oracle lui ordonne de dîner peu: elle ajoute qu'elle est sujette à des insomnies; et il lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit: elle lui demande pourquoi elle devient pesante, et quel remède; l'oracle répond qu'elle doit se lever avant midi, et quelquefois se servir de ses jambes pour marcher: elle lui déclare que le vin lui est nuisible; l'oracle lui dit de boire de l'eau: qu'elle a des indigestions; et il ajoute qu'elle fasse diète. Ma vue s'affaiblit, dit Irène: prenez des lunettes, dit Esculape. Je m'affaiblis moi-même, continue-t-elle, et je ne suis ni si forte ni si saine que j'ai été: c'est dit le dieu, que vous vieillissez. Mais quel moyen de guérir de cette langueur? le plus court, Irène, c'est de mourir, comme ont fait votre mère et votre aïeule. Fils d'Apollon, s'écrie Irène, quel conseil me donnez-vous? Est-ce là toute cette science que les hommes publient, et qui vous fait révérer de toute la terre? Que m'apprenez-vous de rare et de mystérieux? et ne savais-je pas tous ces remèdes que vous m'enseignez? Que n'en usiez-vous donc, répond le dieu, sans venir me chercher de si loin, et abréger vos jours par un long voyage?

La mort n'arrive qu'une fois, et se fait sentir à tous les moments de la vie: il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir.

L'inquiétude, la crainte, l'abattement, n'éloignent pas la mort, au contraire: je doute seulement que le ris excessif convienne aux hommes qui sont mortels.

Ce qu'il y a de certain dans la mort, est un peu adouci par ce qui est incertain: c'est un indéfini dans le temps, qui tient quelque chose de l'infini et de ce qu'on appelle éternité.

Pensons que comme nous soupirons présentement pour la florissante jeunesse qui n'est plus, et ne reviendra point, la caducité suivra qui nous fera regretter l'âge viril où nous sommes encore, et que nous n'estimons pas assez.

L'on craint la vieillesse, que l'on est pas sûr de pouvoir atteindre.

L'on espère de vieillir, et l'on craint la vieillesse; c'est-à-dire, l'on aime la vie et l'on fuit la mort.

C'est plutôt fait de céder à la nature et de craindre la mort, que de faire de continuels efforts, et être continuellement aux prises avec soi-même, pour ne pas la craindre.

Si de tous les hommes les uns mouraient, les autres non, ce serait une désolante affliction que de mourir.

Une longue maladie semble être placée entre la vie et la mort, afin que la mort même devienne un soulagement et à ceux qui meurent et à ceux qui restent.

A parler humainement, la mort a un bel endroit, qui est de mettre fin à la vieillesse.

La mort qui prévient la caducité arrive plus à propos que celle qui la termine.

Le regret qu'ont les hommes du mauvais emploi du temps qu'ils ont déjà vécu, ne les conduit pas toujours à faire de celui qui leur reste à vivre, un meilleur usage.

La vie est un sommeil. Les vieillards sont ceux dont le sommeil a été plus long: ils ne commencent à se réveiller que quand il faut mourir. S'ils repassent alors sur tout le cours de leurs années, ils ne trouvent souvent ni vertus, ni actions louables qui les distinguent les unes des autres: ils confondent leurs différents âges, ils n'y voient rien qui marque assez pour mesurer le temps qu'ils ont vécu. Ils ont eu songe confus, informe et sans aucune suite: ils sentent néanmoins, comme ceux qui s'éveillent, qu'ils ont dormi long-temps.

Il n'y a pour l'homme que trois événements, naître, vivre, et mourir: il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre.

JEAN DE LA BRUYÈRE.

Les châteaux en Espagne

d'une jeune femme,

par *JULES JANIN*.

Il était midi, le soleil frappait de toute la force de ses rayons sur les vitraux de la mansarde; tout était calme et silencieux, et la jeune

grisette recommença, pour la millième fois, peut-être, un de ces rêves tout éveillés que le bon La Fontaine a chantés avec tant de grâce et de naïveté.

D'abord, elle retranchait à chacune de ses semaines deux grandes journées de travail; dans ces deux jours dont elle embellissait sa vie, elle s'entourait de tous les plaisirs de son âge: elle se donnait libéralement tous les trois mois une robe neuve avec une ceinture flottante et quelque beau cachemire Ternaux: ainsi parée, elle allait à Meudon par le bateau à vapeur, et ne revenait que bien tard, sans avoir peur, à son retour, de trouver son portier couché, ou d'être grondée par sa mère.

Bientôt après, la robe neuve tous les trois mois, la ceinture flottante, le bateau à vapeur, Meudon et son ombrage frais, et ces deux longues journées sans travail n'étaient plus d'assez grands biens pour cette ardente ambition. Il lui fallait à présent une robe de soie à l'immense garniture, un chapeau de paille d'Italie avec des fleurs élégantes et un long voile vert; il fallait même un beau collier de corail pour faire ressortir la blancheur de ce cou d'ivoire; et déjà grande dame, notre aimable grisette prenait la résolution de ne plus faire de robes que pour elle, de ne plus broder qu'à son usage ces gazes précieuses si favorables à un beau sein.

Cependant ce cinquième étage paraissait bien dur à monter; cette porte basse, dont les ais mal joints donnaient passage à tous les vents, n'était plus assez forte pour défendre tant de parures: adieu donc la paisible retraite, adieu ce simple lit et ces murs tout nus ornés de ces bonnes estampes de Charlet, adieu ce bon morceau de glace de Venise artistement ciselé sur tous les bords, adieu ces volumes incomplets d'un roman inachevé, adieu toute la richesse de la cellule: ma grande dame déménage; la voici trois étages plus bas, porte à porte avec la femme du boulanger.

Cette fois nous avons deux belles chambres avec de beaux meubles en noyer, une large glace, et quelque vaste armoire où se cache le manteau fourré pour l'hiver. Cette fois nous voilà maîtresse de nous-même, avec un habile coiffeur tous les trois jours; à présent enfin nous pouvons, dans la journée, nous arrêter à loisir devant les riches magasins de la rue Vivienne, contempler de toute notre ame ces élégans tissus, ces parures charmantes, ces bijoux étincelans; et le soir, sans avoir peur de voir notre lampe s'éteindre, nous pouvons lire jusqu'à minuit les romans terribles d'Auguste Lafontaine, ou les histoires sans fin de Paul de Kock, si admirablement entremêlées de soldats, d'originaux, et d'aventures délicieuses dans les cabarets ou chez les restaurateurs.

Mais le lendemain, les yeux appesantis par cette longue lecture, la jeune fille s'aperçoit qu'elle ne peut plus s'habiller seule, et qu'il lui faut absolument une intelligente soubrette, vive, alerte, légère, honnête surtout, fidèle et discrète: elle choisira donc une jeune villageoise, elle lui donnera ses robes à moitié fanées, elle se fera un plaisir de l'élever, de lui montrer les usages du grand monde; pour peu que vous l'interrogiez, elle vous dira à l'avance les moindres qualités, les moindes défauts de sa suivante, et jusqu'au malheureux événement qui la forcera de la renvoyer.

Cette servante une fois chassée, madame a compris qu'un domestique mâle ferait mieux son affaire. Un homme est plus fort et plus honnête. D'ailleurs, ce sera une économie: il frottera le salon, il montera la pendule, il servira à table, une serviette blanche sous le bras, il accompagnera sa maîtresse dans les rues à deux pas de distance; même il s'appellera Comptois, il aura une livrée jaune avec des bas blancs, et un soir il se fera brûler la cervelle pour sauver sa jeune maîtresse, au moment où elle allait être enlevée par un grand seigneur de la cour.

En effet, depuis qu'elle habite la rue de Rivoli et le premier étage d'un grand hôtel; depuis qu'elle a un Suisse à sa porte, une toilette en acajou, et une glace dans son alcove; depuis que, le matin, madame se tient en peignoir brodé vis-à-vis une large psyché, madame fait des passions étonnantes. Tantôt c'est un vieux seigneur allemand que sa froideur renvoie dans ses terres; tantôt un jeune colonel français qui, désespéré, va se faire roi en Amérique; un autre jour, lord Wellington lui-même se prosterne aux pieds de

la cruelle: mais toutes ces démonstrations amoureuses la touchent peu, elle a vraiment d'autres projets en tête; elle s'esquive donc de son hôtel par une porte dérobée, et, laissant dans son antichambre la foule de ses adorateurs, elle va tout simplement débuter au Théâtre-Français.

Vous concevez bien qu'elle est trop modeste pour vouloir lutter avec Mlle Mars. D'ailleurs, ses yeux vifs, son nez retroussé, sa petite bouche, tout l'ensemble de sa personne lui dit assez qu'elle est faite pour les rôles de soubrettes. La voilà donc étudiant ses rôles, créant ses costumes, se mettant l'esprit à la torture pour apprendre à bien se présenter et à bien dire. Enfin, le jour de ses débuts arrive: on se tue à la porte; c'est à peine si elle peut entrer, elle que tout Paris veut admirer; et dès qu'elle paraît, dès qu'elle parle, à son moindre geste, c'est de toutes parts un tonnerre d'applaudissemens si forts, que M. Michelot est obligé de venir prier le public de ne pas tant applaudir, parce qu'il briserait les banquettes.

Ainsi, la voilà devenue la première actrice de Paris. Toute la littérature l'entoure. Elle protége, elle corrige, elle loue, elle blâme, elle donne à dîner; Casimir Delavigne la consulte et lui offre même de l'épouser, ce quelle refuse assez durement. Bientôt elle veut que la province jouisse de ses talens; elle va les porter à Bruxelles, à Pontoise, à Saint-Pétersbourg.

De Saint-Pétersbourg, j'ignore si la jeune fille ne serait pas allée chez le grand-seigneur; mais je ne sais quel bruit vint achever trop tôt ce roman à peine commencé. Tout effrayée du peu d'ouvrage qu'elle avait fait, la pauvre enfant se remet à sa tâche, sans avoir pensé un instant aux seuls biens qui fussent à sa portée, au bonheur d'aimer et d'être aimée.

Je vous dirai même que la friponne, jetant un coup-d'œil satisfait sur son miroir, se prit à sourire légèrement, comme s'il y avait dans l'avenir quelque réalité possible à ces chimères.

L'Odalisque.

Imitation de Thomas Moore.

Aux bords du Bendémir est un berceau de roses
Que jusqu'au dernier jour on me verra chérir;
Le chant du rossignol, dans ses fleurs demi-closes,
Charme les flots du Bendémir.

J'aimais à m'y bercer d'un songe fantastique;
M'enivrant de parfums, de repos, d'avenir,
J'écoutais tour à tour l'oiseau mélancolique
Et les ondes du Bendémir.

Maintenant loin des bords où fleurit mon aurore,
Je dis: Voit-on encor la rose s'embellir,
Et le chantre des nuits soupire-t-il encore
Sur les rives du Bendémir?

Non, le printemps n'est plus, la rose s'est flétrie;
Le triste rossignol de douleur va mourir,
Et je ne verrai plus couler dans ma patrie
Les flots d'azur du Bendémir.

Mais il nous reste au moins, quand la rose est passée,
Un parfum précieux que l'art sait obtenir;
Pareil au souvenir qui rend à ma pensée
Les bords riants du Bendémir.

MADAME AMABLE TASTU.

Impromptu

à trois femmes laides qui se disputaient le prix de la beauté.

Cessez une éternelle guerre;
Au prix de la beauté connaissant tous vos droits,
Si Pâris venait sur la terre,
Il couperait la pomme en trois — —
Et la mangerait toute entière.

FALAISE.

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1,2 ℳ oder 54fr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 25.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, PROF. ET DR., et C. SCHÜTZ, DR.

Les deux églises,

par MADAME DESBORDES-VALMORE.

(Fin.)

II.

Le Sacrifice.

„Elle avait pleuré, la jeune fille! elle s'était agenouillée, prosternée; elle avait imploré, conjuré en vain son inflexible père, pour se soustraire à cette union abhorrée!“

Plus de la moitié de la vérité avait été ainsi répandue à l'occasion de ces scènes intimes; car, jamais jeune miss ne fut moins pleurante que la jeune Anna Aymer: elle n'était, s'il faut le dire, que franche et naturelle.

Jamais encore elle ne s'était évanouie ni n'avait ressenti la moindre attaque de nerfs, dans sa vie fraîche et rose de seize ans. Dieu sait toutefois les évanouissements et les crises vaporeuses dont on couronna sa douleur! sans compter ses beaux cheveux blonds épars, arrachés dans une frénétique agonie, et ses belles mains tordues et mutilées l'une par l'autre dans les convulsions du désespoir. Quant aux larmes et aux sanglots, il y en avait trop pour qu'il fût question de les nombrer ni de les dépeindre. C'était à fendre les rochers, c'était à faire crouler les deux églises indignées: ces églises dont les colonnes attestaient tant d'amour.

Ces deux paroisses se soulevèrent donc en même temps pour jeter de hautes et puissantes clameurs, chacune dans sa sympathie pour la belle Anna, dans son indignation contre le père, dans sa haine contre l'affreux marquis, dans son entraînement vers l'amant aimable et préféré, que l'on devait trouver mort (on l'assurait) le lendemain au pied de l'autel. Chaque habitant de la vallée déploya dans cette occasion l'énergie de la passion personnelle et de son propre tempérament. Le moral entier du village atteignit bientôt le plus haut point de surexcitation; et quand le soleil se leva pour cette solennité, on ne savait encore si l'on devait se parer de guirlandes menteuses, ou s'armer en signe d'émeute, ou prendre des habits de deuil.

Par un contraste qui me permit d'assister à toute cette agitation, la matinée fut remarquablement belle, et le cimetière de Sainte-Marie de Deepdale foulé par tous les êtres vivants des deux paroisses. Les femmes abandonnèrent leurs chaumières, les hommes leurs champs; ici, le moulin fut livré à lui-même et tourna sur parole; là, les chaudrons purent bouillir ou se refroidir à leur propre discrétion; on ne leur en demanda point compte. Un intérêt seul avait suspendu tous les intérêts, et chacun était dans le feu de sa discussion sur cette révoltante tyrannie, quand le cortège nuptial s'émut au loin et se mit en marche vers le lieu du rassemblement.

Alors, la foule enfiévrée et curieuse se poussa violemment, oubliant la moitié de sa tendre pitié dans l'étonnement et l'admiration de la longue file des équipages éclatants sous le soleil et remplis

de personnages si richement vêtus, d'une tenue si droite et si majestueuse, qu'ils semblaient tous des reines et des rois.

Et les impériales surchargées de serviteurs ornés de longs rubans blancs qui flottaient comme des plumes légères autour de leurs chapeaux galonnés d'argent. Oh! c'était merveilleux pour des yeux de village! c'était à croire que tous les lords et les ladys de l'Angleterre s'étaient donné rendez-vous pour assister à ces noces que l'on venait de nommer *maudites*, et que l'on ne trouvait plus que „magnifiques et royales!“

Jamais parvis d'église ne vit onduler dans son atmosphère tant de dépouilles d'autruches et de plumages de marabouts; jamais les oiseaux de paradis ne deployèrent leurs ailes d'or sur plus de têtes opulentes; jamais tant de nuages de fines dentelles ne furent soulevés à la fois par l'air frémissant du matin: j'en admirai, je crois, pour un million durant cette heure mémorable.

Quant à l'infortunée fiancée, elle était habillée comme toutes les fiancées de son rang et de ses espérances de fortune, dans le classique vêtement de satin blanc recouvert de point de Bruxelles, sans lequel il n'y aurait, dit-on, nulle fiancée possible dans les nobles familles d'Angleterre; elle ne portait point de chaperon, dont l'usage commence à vieillir partout; la riche profusion de ses tresses blondes était entrelacée de diamants et de fleurs d'oranger; une partie de sa charmante personne était cachée par un voile si long qu'on en voyait à peine sortir deux petits pieds paresseux à marcher vers l'autel, où le cœur n'entraînait nullement la jeune vierge boudeuse. Sa taille, au-dessus de la moyenne, me parut légère comme une lithographie de Sylphide; son visage pâle, ou du moins très-blanc, vrai teint d'héritière anglaise; mais à la grande surprise de chacun, elle ne répandait point de larmes: elle semblait avoir obtenu d'elle-même, par un sublime effort de soumission, la fermeté de subir le sacrifice tout entier, et cédait, muette, aux exhortations de sa mère, qui, au moment de quitter l'équipage armorié, avait pathétiquement supplié sa fille de ne donner aucune manifestation extérieure à ses sentiments de haine contre son futur mari.

Miss Anna était fille unique, par conséquent enfant gâtée; elle avait appris de bonne heure et parfaitement compris sa propre importance, car dès le berceau elle avait contracté et gardé religieusement l'habitude de ne faire que sa volonté.

Ce fut donc à son profond étonnement que dans l'action la plus importante de sa vie, elle éprouva une contradiction ferme et rigoureuse par laquelle le comte son père (en ce moment son maître) outrepassait rudement son autorité jusqu'alors inactive.

Dans les contestations de ce genre, la volonté de la plus faible partie est généralement contrainte de céder à la volonté de la plus forte. Il paraissait toutefois assez évident pour tous que ce n'était pas avec la douceur de l'agneau que l'héroïne du sacrifice se laissait entraîner si richement ornée vers l'autel.

Il y avait je ne sais quelle pétulance mutinée dans son air, quel esprit de dédain écrit si distinctement au fond de son œil brillant et bleu d'azur, que le marquis, bien qu'il fît le brave, tressaillait chaque fois qu'il rencontrait ce formidable et méprisant coup d'œil. La même éloquence muette éclatait dans la manière dont elle foulait aux pieds les fleurs qui étaient semées devant elle; j'y devinai, sans me tromper, un des innocents moyens par lesquels cette blanche génisse révélait son amère aversion contre les pompes préparées pour le drame dont elle avait horreur d'être l'héroïne.

Son noble père me parut évidemment exaspéré contre elle: la façon brusque dont il saisit sa main approchait beaucoup de la brutalité, lorsqu'il enchaîna cette main mignonne sous son bras nerveux, pour la faire avancer de force vers l'église

Une protestation courageuse sortit comme une flamme de l'œil ardent et fixe de cette autre Iphigénie: une rougeur de pourpre trancha subitement avec la pâleur touchante de sa joue.

Au moment où elle passait sous le portail sombre de l'église, je remarquai le mouvement rapide, mais répulsif, de ses épaules demi-nues, suivi d'un pas rétrograde, comme si le joli pied de la victime eût rencontré tout à coup une pierre qui, par son offense, l'eût forcée à prendre un autre chemin. Mais l'inexorable père la tira vio-

lemment devant lui. Probablement qu'alors il eût ressenti un plaisir immense à corriger cette esclave rebelle; mais il n'y avait pas moyen d'agir ainsi en public. Il fallut se contenter de la porter comme à un supplice. L'odieux marquis Greystock, que je trouvai affreusement laid, osa prendre place à côté de cette fleur; le ministre ouvrit son livre; les filles d'honneur baissèrent, comme par le même fil, leurs regards vers la terre, et rougirent autant qu'on peut l'obtenir de la ferme volonté de rougir; le comte se dressa menaçant et sourcilleux comme Agamemnon; et la comtesse, violette d'effroi, cacha ses appréhensions sous un riche éventail; la tête hideuse du marquis se balançait au-dessus d'un bouquet énorme, comme une tête de serpent dans un myrte; et la pauvre miss Anna me parut tout à coup changée en marbre.

Je me sentais oppressé pour elle et j'allais sortir de la foule, quand je fus arrêté par la figure épanouie du sacristain Digwell, qui était triomphant parmi tout ce monde à la torture.

Vêtu comme il ne l'avait jamais probablement été dans sa vie de fossoyeur, balançant dans ses mains enganteés un très-beau missel, il se balançait en attendant le moment de prononcer le mot *amen!* qu'il avait toujours considéré comme le seul ayant une valeur dans le service sacré du mariage. Il était là, selon lui, le témoin le plus important de ceux qui encombraient *son église;* droit et raide dans la splendeur d'un manteau brun tout neuf, acheté sur la spéculation des guinées qu'il croyait entendre sonner dans la poche large et libérale du triomphateur d'Anna, il était le plus tranquille de la foule.

Tout à coup un silence profond succéda au *chut* sonore et plein d'autorité du ministre; car le marquis avait déjà prononcé son assentiment à cette importante question.

— Veux-tu prendre cette fille pour ta femme?

Tout l'auditoire haletant se tourna en même temps que le ministre vers la fiancée, quand il ajouta, d'un ton plus bas et un peu altéré n'ignorant pas la nature de ses émotions à ce moment suprême:

— Veux-tu prendre cet homme pour ton mari?

Il n'espérait d'abord qu'une longue hésitation, un flot de larmes ou un absolu silence. Lady Anna trompa son attente; elle hésitait rarement sur quelque chose que ce fût, et disait toujours sa pensée la plus secrète: aussi répondit-elle avec une admirable concision:

— Je n'en veux pas!

Et cela d'un ton si haut, si distinct, que cette vive réponse, qui paraissait à peine sortir du cœur timide et renfermé d'une jeune fille, résonna solennellement dans toute l'étendue de la vaste église.

Alors se retournant courageusement vers l'épouseur, devenu vert de saisissement, elle ajouta:

— Je vous l'avais dit, monsieur. Maintenant vous croirez, j'espère, que je parlais sérieusement.

— Quelle conduite! s'écria la mère étouffante et renversée d'une surprise sanguine, n'êtes-vous pas honteuse, Anna! n'êtes-vous pas honteuse?... Jeter cette insulte au marquis de Greystock!

— Si le marquis de Greystock avait eu le moindre sens, ma mère, répliqua la belle audacieuse, il m'eût épargné la peine de venir jusqu'ici, et se fût évité à lui-même l'affront d'un refus en public; mais il ne veut rien croire.

— Achevons, miss, achevons! murmura sévèrement le comte, je ne serai pas joué, persiflé ainsi; je persiste à ce que vous remplissiez votre engagement avec le marquis.

— Je n'ai jamais contracté d'engagement avec lui! s'écria miss Anna avec éclat, juste ciel! jamais.

— Je l'ai contracté pour vous, moi!

— C'est vrai, mon père; mais c'est tout à fait autre chose.

— Je vous jure, miss, que cela revient au même, et que vous épouserez le marquis! repartit le comte en serrant fortement le poing, tandis que ses deux sourcils n'en faisaient plus qu'un et que ses yeux se fixaient furieux sur sa fille.

— Impossible, mon père! car l'église regarde le consentement de la femme tout à fait indispensable à la cérémonie; et comme je suis sincère, il m'est impossible de dire oui, quand le ministre

me demande si je veux pour époux un homme que je hais de toutes les forces de mon cœur.

— Que le ciel confonde ton audace! repartit le comte en fureur.

Une rumeur sourde, qui n'attendait pour éclater en joie que l'absence du comte, circula sous la nef de Sainte-Marie, dont l'orgue retentit tout à coup comme un *te Deum* de victoire touché par une main invisible; tandis que le marquis, dont le maintien était fort tombé, tirait à part, en marchant sur son bouquet, le comte Fitz-Aymer pour lui soumettre quelque plan d'accommodement. La comtesse, qui faisait de la colère, joignit au conseil sa dignité confondue: et chacun dans l'église maintenait avec effort une apparente consternation. Le curé regardait son livre à l'envers: Digwell grinçait de ses trois dents contre la précoce perversité de cette jeune fille d'Ève; ses filles d'honneur chuchottaient sans oser sourire, et tout le reste était dans une confusion extraordinaire.

Mais il m'importait d'observer ce que faisait la fiancée au milieu de l'agitation générale. Elle faisait, de bonne foi, la seule chose qu'elle dût faire en pareille circonstance. Elle disparut sans bruit, se glissa comme un rêve vers le côté opposé à celui par lequel elle était entrée, et profitant du trouble général qu'elle avait fait naître, avec toute la légèreté dont la jeunesse et l'amour animaient son être charmant, je la vis se précipiter à travers le cimetière, puis passer sous la porte à guichet dont je me rappelai l'issue communicative avec sa sœur-église: à cette porte mystérieuse, qui me parut ouverte singulièrement à propos, elle fut reçue et accueillie avec transport par un jeune homme si beau d'amour, d'anxiété, d'empressement et de reconnaissance, que je trouve à peine nécessaire de révéler qu'il n'était autre que l'amant aimé, le jeune et brillant rival du ridicule Greystock.

Miss Anna se laissa, doucement et sans résistance, entraîner par lui dans l'église de Sainte-Agnès, où un bon prêtre, aussi en robe blanche, fraîchement dépliée, était prêt, dans le chœur, son livre en main, *non renversé*, secondé par mon ami Pitpipe, dont la vieille et candide figure se teignait de l'amour jeune et partagé de son maître. Là aussi étaient rassemblées en silence les naïves sœurs du véritable fiancé, parées dès l'aurore en demoiselles d'honneur pour Anna, pour le beau seigneur de Deepdale, dont le tout jeune frère, rouge de joie et de malice heureuse, se haussa sur ses pieds pour attacher un bouquet sur le cœur de son frère aîné.

Nulle explication ne me parut nécessaire; car je vis tout le plan déroulé dans le regard triomphant dont m'illumina Pitpipe en découvrant son voyageur curieux, appuyé en souriant contre un des piliers de l'église.

Sans perdre de temps en compliments inopportuns, sans donner même à miss Anna celui de reprendre l'haleine qui lui manquait, le ministre commença le service du mariage, dans lequel il usa de toute la promptitude imaginable, sans qu'il fût pour cela moins indissoluble devant Dieu et devant les hommes; car le père épouvanté et le futur bondissant entrèrent à temps par la porte du cimetière pour entendre, dans l'église sonore de Sainte-Agnès, miss Anna prononcer: „Je le veux!“ aussi distinctement qu'elle avait articulé dans l'autre: „Je ne veux pas.“

— Je m'oppose au mariage! vociféra le comte avec une voix de tonnerre.

— Je suis en âge depuis une heure, répliqua la mariée, en manière de parenthèse au vœu solennel d'obéissance qu'elle prononçait alors, et qu'en dépit de l'interdit paternel, elle acheva tout haut devant Dieu, le prêtre, et son époux.

— Je vous déshérite! balbutia le colérique Fitz-Aymer.

— Je te dote de tous mes biens terrestres! interrompit le jeune époux en la soutenant dans ses bras avec un regard d'inexprimable gratitude. Et les rites des épousailles arrivèrent ainsi à leur conclusion en présence du père indigné. Quant à Greystock, ne voyant nulle raison qui l'obligeât à en apprendre davantage, il rejoignit en toute hâte le riche carrosse qu'il n'avait pas commandé pour une fuite honteuse; il hurla, à ses valets étonnés, de retirer les cocardes d'argent, comme les flots de rubans blancs de leurs chapeaux, et d'aller en avant.

— En arrière, bien plutôt, dirent entre eux les valets, qui se vengèrent de leur mieux par des railleries.

Digwell se précipita d'abord après lui, puis il s'arrêta soudain avec une contenance singulière. Une inquiétude mélancolique circula dans tout son corps sous le manteau brun, levé à crédit par son imprudente ambition; il se prit à rêver, attéré qu'il était, comment il acquitterait jamais ce malheureux vêtement, d'un drap si marron, si lustré; il n'avait aucune espérance probable d'une riche mort prochaine dans la famille de son seigneur; à moins, pensa-t-il à travers un éclair de joie, que la colère ne fasse mourir lord Fitz-Aymer. Au fait continua-til, un peu soulagé, il me paraît assez en colère pour tomber en apoplexie; oui, j'en jurerais presque, sa fille va le faire tomber en apoplexie. Monstre de fille! Cette pensée l'aida pour le moment à surmonter l'angoisse dont le frappait au cœur la bonne fortune de son voisin Pitpipe, et il rentra dans sainte-Marie éteindre les cierges qui se consumaient tristement devant l'autel désert.

J'appris encore que lord Fitz-Aymer exhala haut et amèrement les restes de sa colère paternelle, et que miss Anna prêta patiemment l'oreille à ses reproches jusqu'à ce qu'il fût épuisé de fatigue; elle devint alors toute soumise et toute caressante: la joie d'avoir fait sa volonté lui donnait une grâce pénétrante et des charmes irrésistibles. „Pardon! pardon! disait-elle à travers des baisers et des pleurs d'amour; embrassez-moi, mon père! pardonnez à votre tendre fille; je le veux! je le veux! je le veux!" Et le père chancela, surtout quand il vit à ses pieds le jeune époux, trop amoureux pour n'être pas un conciliateur ardent entre lui et sa belle héritière; il laissa donc couler sa main dans celle de son nouveau gendre, et versa même, avec quelques larmes, sa bénédiction sur le couple aimable prosterné devant lui; ce qui fit qu'il ne mourut pas de colère comme l'avait craint ou espéré le fossoyeur de Sainte-Agnès.

L'Ouragan aux Antilles,

par *Leyilloux, de la Martinique.*

. . . . . .

. . . . . .

Toute la plantation était plongée dans le sommeil. Le ciel d'azur brillait de son éclat ordinaire et une légère brise soufflait par intervalles; enfin aucun des signes qui, dans les climats d'Europe, annoncent l'approche d'une tempête, n'existait en ce moment. Le terrible fléau qui, pendant les temps d'hivernage désole trop souvent le groupe d'îles situé à l'entrée de la mer des Caraïbes, vient surprendre et ruiner les malheureux colons au milieu des nuits. Celle-ci fut mortelle pour l'infortunée famille Briolan.

Vers une heure du matin, le temps changea tout à coup, les étoiles s'éteignirent dans une atmosphère envahie de vapeurs grisâtres qui descendaient sur la terre, semblables aux ailes de la tempête, enveloppant sa proie avant de la dévorer. Les myriades d'animaux divers qui remplissent les nuits des Antilles de leurs cris bizarres, se turent à l'approche de la mort, et la nature, comme un patient qui attend le coup, demeura un instant immobile.

Bientôt dans le lointain gronde le bruit sourd de la mer qui s'enfle et roule sur ses rivages. Les troupeaux, tourmentés par le malaise des rêves, commencent à faire entendre des plaintes étouffées, suivies de longs mugissemens auxquels se mêle le gloussement des oiseaux domestiques. Soudain une brusque secousse, accompagnée d'un hurlement rauque, ébranle et fait craquer toutes les jointures de la charpente des maisons. Les arbres plient et se relèvent en sifflant. Chacun est debout sur sa couche, oppressé d'effroi. Un instant de silence succède à ce signal des élémens. Ah! qui peut décrire les angoisses des malheureux colons? Voilà l'ouragan, voilà l'ennemi! quelle force humaine lui opposer? Madame Briolan s'élance de son lit en jetant un cri perçant, se précipite, cherche sa fille chérie qui, de son côté, tremblante, à moitié vêtue, tombe sur le sein maternel privée de sentiment. L'économe entre; Janvier, le noir de garde, allume; les do-

mestiques accourent effarés; une nouvelle secousse fait crier la maison; le tonnerre gronde comme la décharge d'une batterie; la terre frémit sous les pieds, les toits semblent vaciller, les palissades s'abattre; tous les cœurs sont saisis.

— Monsieur! s'écrie madame Briolan, en s'adressant à l'économe, qu'on sonne la conque, et que l'atelier abandonne ses cases et se rende ici.

— Oui, madame, il en est encore temps. — Janvier, prends le *lambis* [1]) et corne de toutes tes forces.

Le nègre, sans répliquer, court se placer à l'angle de la maison, et, se courbant jusqu'à terre pour offrir moins de prise au vent, fait retentir les sons lugubres et prolongés de cette espèce de trompe naturelle.

Rien de plus triste et de plus imposant en même temps que le retentissement de cet appel au milieu d'une nuit d'ouragan. Dans les intervalles des bouffées de vent et des roulemens sourds du tonnerre, la conque faisait entendre sa voix gémissante. Les hurlemens des nègres, qui s'appelaient pour gagner la maison du maître, y répondaient; mais soudain tous ces bruits humains se perdaient sous les nouveaux fracas du vent, de la pluie et de la foudre, auxquels se joignaient les mugissemens des animaux qui semblaient implorer le secours de l'homme. Les malheureux nègres se traînaient en se cramponnant aux racines, aux mottes de terres, à tout ce qui offrait quelque résistance. Les mères, subissant comme de nouvelles douleurs de l'enfantement, luttaient pour sauver leurs nourrissons et les protéger contre le souffle impétueux, les sentant à chaque instant près d'être arrachés de leur sein. Des groupes presque nus, grelottant de froid, épuisés de fatigue, parvenaient à pénétrer pêle-mêle dans la maison, tandis que d'autres surpris et enlevés, roulaient à quelques centaines de pas en arrière, froissés, étourdis et forcés de recommencer cette effroyable lutte.

Dans ce moment tout était désordre, trouble et terreur: la furie dévastatrice de l'ouragan continuait, mais elle n'était pas encore à son plus haut degré de violence. La maison, isolée, sans appui, pliait, pour ainsi dire, sous les coups de la tempête. A chaque instant elle pouvait s'abîmer. Une planche cédant, le vent s'engouffrait, et, comme, un levier, faisait sauter la toiture.

L'économe et tous les noirs multipliaient leurs efforts pour assujettir par des cordes, des planches, des meubles, les endroits les plus faibles. Quelques-uns des nègres les plus robustes étant sortis en se traînant, tentaient d'enfoncer dans la terre des pieux et des arcs boutans pour appuyer la maison; mais telle était la furie de la tempête que, pouvant à peine respirer, ils étaient forcés de s'étendre sur le ventre en se tenant les uns les autres.

Par momens, l'ouragan faisait taire sa grande voix, on entendait le bruit de la pluie qui tombait comme une multitude de cascades, le roulement de tous les torrens enflés et charroyant des forêts avec fracas dans leurs gorges profondes, le déchirement aigu des arbres et les sons plus sinistres encore que rendaient les *essontes* [1]) de la toiture sous lesquelles les vents se jouaient. On eût dit le rire éclatant et moqueur de démons présidant à ces terribles fléaux. Mais bientôt tout ces bruits, tous ces sons, se confondant avec les coups du tonnerre des tropiques, le redoublement du vent et les frémissemens du sol, annoncèrent une nouvelle crise. Les hommes frissonnaient, les femmes, à genoux autour de leur maîtresse, invoquaient le Seigneur, et, assise dans un coin, Iviane [2]) marmottait le chant de mort de son pays. Une lumière blafarde et vacillante, jetée par la flamme balancée de quelques bougies, éclairait à peine l'appartement et tous ces personnages aux figures épouvantées. Parfois la vieille se levait et montrait sa face palpitante, comme si le souffle du vent eût passé sur ses traits mobiles. Dans son langage africain, elle semblait s'adresser aux élémens déchaînés. Il y avait dans ses paroles, tantôt le ton de la menace, tantôt celui des supplications. En ce moment, une lumière s'éteignit, et les nègres, déjà obsédés de terreurs superstitieuses, crièrent à la

[1]) Gros croquillage.

[1]) Tuiles en bois. [2]) Vieille négresse.

fois en étendant les mains vers Iviane: *C'est lui!*

— Silence! s'écria madame Briolan, qui tenait toujours sa fille dans ses bras: clouez les portes et les fenêtres; courage! mes braves amis, Dieu aura pitié de nous. Qu'on donne sur-le-champ à boire aux travailleurs.

Et aussitôt elle reprit la prière des agonisans, qu'accompagnait toujours le chant funèbre d'Iviane.

— *Maîtresse,* dit un nègre qui donnait tous les signes d'une violente agitation morale, *vieux femme-là chanté malheur sur tête à nous.*

Ces paroles étaient à peine prononcées, qu'une fenêtre enfoncée donna passage au vent qui frappa les cloisons comme un boulet de canon. La maison, bâtie presque de bois, fit entendre un craquement général. Le plafond et le toit enlevés se balancèrent un instant; puis s'envolèrent comme si une main de géant les eût arrachés. Les poutres, les cloisons cédèrent, et au fracas de leur chute succéda un affreux silence. La tempête se reposait, satisfaite de son ouvrage.

Durant l'ouragan, tout en employant ses bras vigoureux, Janvier n'avait pas perdu de vue Léa, sa jeune maîtresse. Dans le moment critique, il vit son danger. D'un bond il s'élança vers elle, repoussa vivement madame Briolan et saisit sa fille, que le malheureux eut le temps de jeter sous lui en la couvrant de son large dos. Appuyé sur ses mains et sur ses genoux, et formant une voûte solide sur la jeune fille, il reçut le choc d'une énorme poutre d'acajou.

Quelques instans après, les nègres qui avaient survécu à cette horrible catastrophe sortirent des décombres et se mirent à la recherche de leurs maîtresses. Ils ne tardèrent point à les trouver évanouies, et Léa fut enlevée de dessous le cadavre du fidèle Janvier. En revoyant sa fille, en sentant les battemens de son cœur, madame Briolan ne put comprimer sa joie et ses transports.

Cependant des tourbillons de vent s'engouffraient encore sous ces débris et les bouleversaient en se forçant un passage. Les bruits rauques et étranges qui en sortaient faisaient frissonner Léa et les noirs, qui croyaient entendre les plaintes des mourans ou la voix de l'esprit de l'ouragan.

— Ma mère! s'écria la jeune fille, fuyons cette scène de désolation, et gagnons la maison de refuge.

— Mon enfant, sans toi, sans mon fils, je voudrais mourir ici; mais Dieu t'a conservée, ne dédaignons pas ses bienfaits. Allons à la maison de refuge. Et s'adressant aux esclaves, elle ajouta: Si quelques-uns de vous ont encore la force et le courage, qu'ils restent pour secourir les malheureux blessés.

Ces serviteurs dévoués traînèrent et transportèrent alternativement leurs maîtresses jusqu'à la maison de refuge construite à quelques pas de la maison principale. C'était une cave de huit ou dix pieds carrés, dont la couverture était de niveau avec le sol, et dans laquelle on descendait par quelques marches. Là, on se trouvait à l'abri du vent, qui s'était légèrement apaisé et dont l'excessive violence avait seule empêché ces deux femmes de se rendre plus tôt dans cette retraite. En outre, un sentiment élevé qui domine toujours les belles âmes dans les grandes circonstances, avait arrêté madame Briolan au milieu des esclaves qui venaient partager ses périls et lui soumettre toutes leurs forces, même dans un de ces momens de danger commun où l'égalité reprend ses droits.

Madame Briolan, sa fille et les esclaves réfugiés entendaient encore le déchirement de l'ouragan, dont l'instant de la plus grande fureur était passé. D'abord impétueux et subit, le fléau s'apaisait graduellement; mais la pensée d'un danger plus horrible que probable remplissait leur imagination terrifiée par l'image de la mort. Une forte secousse de tremblement de terre, fréquent dans ces circonstances, pouvait, en entr'ouvrant ses entrailles, les engloutir vivans dans ce tombeau... Mais, familiarisé depuis peu d'heures avec tous les épouvantails de la mort, ne voyant qu'elle de tous côtés, chacun puisait sa force dans l'imminence même du péril. Qui ne sait que, même les âmes d'ordinaire abattues par un léger obstacle, s'élèvent dans les momens solennels d'un danger

extrême jusqu'à la force de l'héroïsme? Il semble qu'alors toutes les facultés se doublent.

Il était cinq heures du matin, l'ouragan, fatigué de ses gigantesques efforts, ne se manifestait que par quelques faibles bouffées de vent; mais en fuyant, le monstre semblait avoir laissé sa voix dans l'âme horrifiée de ses victimes.

L'aurore luttait contre une atmosphère nébuleuse, et, comme les vagues de l'Océan, d'épaisses vapeurs roulaient sur la surface du sol. Enfin, le point du jour parut. Un nègre se glissant dehors annonça la fin de l'ouragan. Nos deux malheureuses femmes sortirent de leur sépulcre, portant sur leurs traits livides les traces des émotions de cette nuit. Osant à peine diriger leurs regards vers les ruines qui les environnaient, elles se placèrent à l'extrémité de la plate-forme d'où on pouvait mieux voir et être vu des autres malheureux, dispersés au moment de la dernière catastrophe. Les pauvres nègres, les uns debout, d'autres accroupis, formaient un cercle autour de leurs maîtresses, comme pour les protéger. Les vents étaient silencieux; on n'entendait que les voix grossies des cascades et des torrens débordés qui s'élevaient du fond des gorges et des ravins, semblables aux clameurs de la multitude. Madame Briolan et sa fille se regardaient dans un muet désespoir quand tout à coup la terre s'enfuit et revint sous leurs pieds. Leur respiration fut coupée; plusieurs trébuchèrent; éblouis, ils virent le quartier d'une montagne voisine avec rochers et forêts descendre en tonnant dans le gouffre d'une étroite vallée, dont les crêtes s'ouvrirent à quelque distance de la plantation. L'avalanche ayant passé près de la sucrerie, dont une partie était debout, on se dispersa, les uns en quête d'alimens, les autres à la recherche des malheureux entraînés par le vent.

. . . . . .

Partout sur la route et dans l'intérieur du pays on rencontrait des traces de l'ouragan. Les coups étaient au front de tous les êtres. Des arbres énormes déracinés et transportés loin du sol qui les nourrissait; des rochers dérangés de leurs bases, de profondes déchirures dans la terre, de larges fossés subitement creusés par de petits ruisseaux changés en torrens furieux, toute cette nature portait dans son aspect l'empreinte de la désolation et du deuil. Une vieillesse soudaine semblait l'avoir flétrie. Des habitations se montraient avec leurs cases à nègres abattues, leurs bâtimens écroulés ou privés de leur toiture, leurs plantations bouleversées et détruites. Devant les maisons, on ne voyait que quelques noirs immobiles dans diverses attitudes, ou un planteur les bras croisés sur sa poitrine, la tête penchée, absorbé dans le calcul de ses pertes. Ailleurs, quelques hommes emportant des cadavres ou traînant les corps des bestiaux écrasés ou étouffés par le vent. Tout était muet, aucune voix humaine, aucun cri d'animaux ne rompait ce silence funèbre; les oiseaux, cachés dans les trous des rochers, et à moitié engourdis, ne donnaient aucun chant. Les insectes avaient péri par myriades. On sentait que la mort avait passé partout.

Le grand défaut.

Ne suis-je pas bien malheureuse,
Disait Adrienne à Catin,
Que cet ingrat, ce libertin
Me quitte pour une morveuse?
Catin répondit à cela:
Il est vrai, l'objet qu'il adore,
N'a que seize ans et moins encore:
Oh! le grand défaut que voilà!
S'il avait un peu de cervelle,
S'il était juge compétent,
Voudrait-il vous quitter pour elle?
Vous en avez trois fois autant.

Senecé.

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℛ oder 54kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 26.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,

tiré

DES MEILLEURS AUTEURS

TANT ANCIENS QUE MODERNES,

par O. L. B. WOLFF, DR. ET PROF., et C. SCHÜTZ, DR.

Georges Sand.

Nicht leicht hat ein Schriftsteller in der neuesten Zeit größere Aufmerksamkeit erregt, und eben so viele Gegner wie Bewunderer gefunden, als die Dame, welche sich vor ihren Werken den Namen beilegt, der diesen Zeilen zur Ueberschrift dient. Die Verhüllung, hinter welcher sie sich verbarg und in der sie noch immer vor den Augen der Welt zu erscheinen sich bemüht, ist in den lezten Tagen, theils durch die Indiscretion ihrer literärischen Freunde, noch mehr aber durch einen Ehescheidungsprozeß, den sie gegen ihren Mann vor dem Tribunal von Bourges führte, gehoben worden. — Folgende Notizen über ihr Leben und ihre Persönlichkeit, die wir zu besserem Verständniß des Folgenden voraussenden, sind als genau ermittelt zu betrachten. Ihr eigentlicher Name lautet Aurore Dupin; ihr Vater, den sie jedoch früh verlor, war ein angesehener Offizier, ihr Großvater Generalpachter. — Sie genoß einer sehr guten Erziehung und eines bedeutenden Vermögens. Um 1822 mit einem Herrn Dudevant vermählt, der ein sehr gewöhnlicher, prosaischer Mensch zu sein scheint, und welcher den großartigen, weit ausgreifenden Geist seiner Gattin weder erkannte noch begriff *), lebte sie anfangs mit demselben in glücklicher Ehe und gebar ihm zwei Kinder. Später jedoch schlichen sich Uneinigkeiten ein; er behandelte sie tyrannisch und sie trennte sich mit seiner Bewilligung von ihm. In Gesellschaft eines Freundes bereiste sie darauf Italien und Frankreich und begnügte sich mit einer mäßigen Pension, welche Hr. D. ihr von ihrem großen Vermögen aussetzte. Während dieser Zeit entstanden ihre ersten Schriften, Indiana und Valentine, die, kaum erschienen, ungeheures Aufsehen machten und rasch auf einander folgende wiederholte Auflagen erlebten. Diesen gesellte sich Lelia, ein wunderliches Werk, in welchem sie ihre Ansichten auf die Spitze stellte, und das eben so heftig angegriffen als vertheidigt wurde, binnen Kurzem bei. — Bald nachher ward sie Mitarbeiterin an der viel gelesenen französischen Zeitschrift „Revue des deux mondes" in welcher seitdem ihre Arbeiten mitgetheilt werden, ehe sie als für sich bestehende Schriften in den Buchhandel kommen. — Sie lebt großtentheils in Paris und gefällt sich darin, auch im gewöhnlichen Leben als Mann gekleidet zu erscheinen. Eins der neuesten Hefte der eben genannten Revue, brachte vor Kurzem ihr, von Calamata vortrefflich gestochenes, doch absichtlich sehr dunkel gehaltenes Bild; denn auch hier zeigt sie sich in der einmal angenommenen Maske und der unkundige Beschauer bleibt zweifelhaft, ob er das Portrait eines Mannes oder einer Frau vor sich habe. Während des oben angeführten Prozesses, den sie gewonnen hat und der ihre persönliche Gegenwart nöthig machte, erblickte man sie in sehr bescheidener weiblicher Kleidung neben ihrem Advokaten.

Daß ein solches Wesen, wenn es einmal den Muth gefaßt hat, die Resultate seines Lebens und Denkens in eigenen Schriften der Oeffentlichkeit Preis zu geben, etwas Außergewöhnliches leisten müsse, unterliegt wohl keinem Zweifel; doch zeigen diese nur zu deutlich die Verwirrungen und Kämpfe unserer

*) Er hielt sie nach wiederholten Aeußerungen für toll und stupide. (Gazette des Tribunaux; 1836. — [illegible]) — Ein Beweis, in wie hohem Grade er es selbst sein muß.

Zeit, namentlich in Frankreich: es sind die heiligsten Institute, welche die verwegene Frau in ihren Schriften angreift, doch wohl verstanden, nur in der jetzigen Entartung derselben, vor Allem die Ehe und das untergeordnete Verhältniß der Gattin zum Manne. Wir dürfen dabei nicht vergessen, daß die Ehe bei unseren überrheinischen Nachbaren, vorzüglich den höheren Ständen, nicht auf so geweihtem Grunde, wie bei uns basirt, sondern meistens nur ein conventioneller Vertrag zu gesellschaftlichen Zwecken ist, und daß von diesem Gesichtspunkte ausgehend, G. Sand vor Allem dahin strebte, die Mangelhaftigkeit der dahin einschlagenden Gesetze und Verhältnisse, in glänzenden lebendigen Bildern, in scharfsinnigen Bemerkungen nachzuweisen, und den Frauen jene Freiheit zu vindiciren, deren sie nach ihrer Meinung in dem civilisirtesten Lande der Welt durchaus beraubt sind. Nachzuweisen, wie und wo sie irre, dazu ist hier nicht der Ort; wir haben bloß kurz den Character ihrer Leistungen zu skizziren und aus allgemeiner Pflicht Eltern und Erzieher zu warnen, Jünglingen und Jungfrauen, die ihrer Obhut anvertraut sind, die Lecture von G. Sand's Schriften nur mit der größten Vorsicht und der strengsten Auswahl zu gestatten; denn der ausgezeichnet schöne Styl, die feurigen Schilderungen, das Interesse der Fabel, die kühnen aus dem innersten Leben geschöpften Bemerkungen und die feinen und gewandten Sophismen, an denen sie sämmtlich überaus reich sind, machen dieselben zu einem überaus schädlichen und gefährlichen Gifte; sie berauschen und verderben zu gleicher Zeit, und nur wer durch Erfahrung oder Nachdenken über den Verhältnissen des Lebens steht, wird Bücher wie Indiana, Valentine und namentlich Lelia, ohne Nachtheil lesen können; es liegt ein unendlicher Zauber und Reiz in denselben, der bei schwachen Gemüthern nur um desto nachtheiliger und zerstörender wirkt, als er schmeichelnd und unbemerkt sich ihrer bemächtigt.

Dem Plane unserer Zeitschrift getreu, dem Leser nach und nach alle bedeutenden Erscheinungen der französischen Literatur vorzuführen, haben wir uns nicht erlauben dürfen, eine so viel besprochene und gewichtige wie G. Sand zu übergehen. Doch brauchen wir wohl nicht erst zu versichern, daß wir bei der Auswahl der folgenden Novelle die äußerste Vorsicht beobachteten, die wir überhaupt nie bei Mittheilungen aus dem Gebiete der französischen Poesie aus den Augen lassen, da hier nur zu oft glänzende Gefäße verderbliches Gift enthalten.

Metella,

par *Georges Sand.*

Le comte de Buondelmonte, revenant d'un voyage de quelques journées aux environs de Florence, fut versé par la maladresse de son postillon, et tomba, sans se faire aucun mal, dans un fossé de plusieurs pieds de profondeur. La chaise de poste fut brisée, et le comte allait être forcé de gagner à pied le plus prochain relais, lorsqu'une calèche de voyage, qui avait changé de chevaux peu après à la poste précédente, vint à passer. Les postillons des deux voitures entamèrent un dialogue d'exclamations qui aurait pu durer long-temps encore sans remédier à rien, si le voyageur de la calèche, ayant jeté un regard sur le comte n'eût proposé le dénouement naturel à ces sortes d'accidens: il pria poliment Buondelmonte de monter dans sa voiture, et de continuer avec lui son voyage. Le comte accepta sans répugnance, car les manières distinguées du voyageur rendaient au moins tolérable la perspective de passer plusieurs heures en tête-à-tête avec un inconnu.

Le voyageur se nommait Olivier; il était Genevois, fils unique, héritier d'une grande fortune. Il avait vingt ans, voyageait pour son instruction ou son plaisir. C'était un jeune homme blanc, frais et mince. Sa figure était charmante, et sa conversation, sans avoir un grand éclat, était fort au-dessus des banalités que le comte, encore un peu aigri intérieurement de sa mésaventure, s'attendait à échanger avec lui. La politesse, néanmoins, empêcha les deux voyageurs de se demander mutuellement leur nom.

Le comte, forcé de s'arrêter au premier relais pour y attendre ses gens, leur donner ses ordres et faire raccommoder sa chaise brisée, voulut prendre congé d'Olivier; mais celui-ci n'y consentit point, il déclara qu'il attendrait à l'auberge que son compagnon improvisé eût réglé ses affaires, et qu'il ne repartirait qu'avec lui pour Florence. — Il m'est absolument indifférent, lui dit-il, d'arriver dans cette ville quelques heures plus tard; aucune obligation ne m'appelle impérieuse-

ment dans un lieu ou dans un autre. Je vais, si vous me le permettez, faire préparer le dîner pour nous deux. Vos gens viendront vous parler ici, et nous pourrons repartir dans deux ou trois heures, afin d'être à Florence demain matin.

Olivier insista si bien que le Florentin fut contraint de se rendre à sa politesse. La table fut servie aussitôt par les ordres du jeune Suisse; et le vin de l'auberge n'étant pas fort bon, le valet de chambre d'Olivier alla chercher dans la calèche quelques bouteilles d'un excellent vin du Rhin, que le vieux serviteur réservait à son maître pour les mauvais gîtes.

Le comte, qui, même sur les meilleures apparences, se livrait rarement avec les étrangers, but très modérément, et s'en tint à une politesse franche et de bonne humeur. Le Genevois, plus expansif, plus jeune, et sachant bien, sans doute, qu'il n'était forcé de veiller à la garde d'aucun secret, se livra au plaisir de boire plusieurs larges verres d'un vin généreux, après une journée de soleil et de poussière. Peut-être aussi commençait-il à s'ennuyer de son voyage solitaire, et la société d'un homme d'esprit l'avait-elle disposé à la joie: il devint communicatif.

Il est fort rare qu'un homme parle de lui-même sans dire bientôt quelque impertinence; aussi le comte, qu'une certaine malice contractée dans le commerce du monde abandonnait rarement s'attendait-il à chaque instant à découvrir dans son compagnon ce levain d'égoïsme et de fatuité que nous avons tous au-dessous de l'épiderme. Il fut surpris d'avoir long-temps attendu inutilement; il essaya de flatter toutes les idées du jeune homme pour lui trouver enfin un ridicule, et il n'y parvint pas; ce qui le piqua un peu, car il n'était pas habitué à déployer en vain les finesses gracieuses de sa pénétration.

— Monsieur, dit le Genevois dans le cours de la conversation, pouvez-vous me dire si lady Mowbray est en ce moment à Florence?

— Lady Mowbray? dit Buondelmonte avec un léger tressaillement: oui, monsieur, elle doit être de retour de Naples.

— Elle passe tous les hivers à Florence?

— Oui, monsieur, depuis bien des années. Vous connaissez lady Mowbray?

— Non, mais j'ai un vif désir de la connaître.

— Ah!

— Est-ce que cela vous surprend, monsieur? On dit que c'est la femme la plus aimable de l'Europe.

— Oui, monsieur, et la meilleure. Vous en avez beaucoup entendu parler, à ce que je vois.

— J'ai passé une partie de la saison dernière aux eaux d'Aix; lady Mowbray venait d'en partir, et il n'était question que d'elle. Combien j'ai regretté d'être arrivé si tard! J'aurais adoré cette femme là.

— Vous en parlez vivement! dit le comte.

— Je ne risque pas d'être impertinent envers elle, reprit le jeune homme; je ne l'ai jamais vue et ne la verrai peut-être jamais.

— Pourquoi non?

Sans doute, pourquoi non? mais l'on peut aussi demander pourquoi oui. Je sais qu'elle est affable et bonne, que sa maison est ouverte aux étrangers, et que sa bienveillance leur est une protection précieuse; je sais aussi que je pourrais me recommander de quelques personnes qu'elle honore de son amitié; mais vous devez comprendre et connaître, monsieur, cette espèce de répugnance craintive que nous éprouvons tous à nous approcher des personnes qui ont le plus excité de loin nos sympathies et notre admiration.

— Parce que nous craignons de les trouver au-dessous de ce que nous en avons attendu, dit le comte.

— Oh! mon Dieu, non, reprit vivement Olivier, ce n'est pas cela. Quant à moi, c'est parce que je me sens peu digne d'inspirer tout ce que j'éprouve, et en outre malhabile à l'exprimer.

— Vous avez tort, dit le comte en le regardant en face avec une expression singulière; je suis sûr que vous plairiez beaucoup à lady Mowbray.

— Comment! vous croyez? et pourquoi? d'où me viendrait ce bonheur?

— Elle aime la franchise, la bonté. Je crois que vous êtes franc et bon.

— Je le crois aussi, dit Olivier; mais cela

peut-il suffire pour être remarqué d'elle au milieu de tant de gens distingués qui lui forment, dit-on, une petite cour?

— Mais..., dit le comte reprenant son sourire ironique, remarqué .... remarqué .... comment l'entendez-vous?

— Oh! monsieur, ne me faites pas plus d'honneur que je ne mérite, répondit Olivier en riant; je l'entends comme un écolier modeste qui désire une mention honorable au concours, mais qui n'ambitionne pas le grand prix. D'ailleurs... mais je vais peut-être dire une sottise. Si vous ne buvez plus, permettez-moi de faire emporter cette dernière bouteille. Depuis un quart d'heure, je bois par distraction.

— Buvez, dit le comte en remplissant le verre d'Olivier, et ne me laissez pas croire que vous craignez de vous faire connaître à moi.

Soit, dit le Genevois en avalant gaiement son sixième verre de vin du Rhin. Ah! vous voulez savoir mes secrets, monsieur l'Italien? Eh bien! de tout mon cœur. Je suis amoureux de lady Mowbray.

— Bien! dit le comte en lui tendant la main dans un accès de gaieté sympathique; très bien!

— Est-ce la première fois qu'un homme serait devenu amoureux d'une femme sans l'avoir vue!

— Non, parbleu! dit Buondelmonte. J'ai lu plus de trente romans, j'ai vu plus de vingt pièces de théâtre, qui commençaient ainsi; et, croyez-moi, la vie ressemble plus souvent à un roman qu'un roman ne ressemble à la vie. Mais, dites-moi, je vous en prie, de tous les éloges que vous avez entendu faire de lady Mowbray, quel est celui qui vous a le plus enthousiasmé?

— Attendez... dit Olivier, dont les idées commençaient à s'embrouiller un peu. On raconte d'elle beaucoup de traits presque merveilleux: on dit pourtant que, dans sa première jeunesse, elle avait montré le caractère d'une personne assez frivole.

— Comment ditez-vous? demanda Buondelmonte avec sécheresse; mais Olivier n'y fit pas attention.

— Oui, continua-t-il; je dis un peu coquette.

— C'est beaucoup plus flatteur! dit le comte. De sorte que...?

— De sorte que, soit imprudence de sa part, soit jalousie de la part des autres femmes, sa réputation avait reçu en Angleterre quelques atteintes assez sérieuses pour lui faire désirer de quitter ce pays d'hommes flegmatiques et de femmes collets-montés *). Elle vint donc en Italie chercher une vie plus libre, des mœurs plus élégantes. Même on dit...

— Que dit-on, monsieur? dit le comte d'un air sévère.

— On dit.... continua Olivier, dont la vue était un peu troublée, bah! elle l'a dit elle-même en confidence, à Aix, à une de ses amies intimes, qui l'a répété à tous les buveurs d'eau...

— Mais qu'est-ce donc qu'elle a dit? s'écria le comte en coupant avec impatience un fruit et un peu de son doigt.

— Elle a dit qu'à son arrivée en Italie, elle était si aigrie contre l'injustice des hommes et si offensée d'avoir été victime de leurs calomnies, qu'elle se sentait disposée à fouler aux pieds les lois du préjugé, et à mener une aussi joyeuse vie que la plupart des grands personnages de ce pays-ci.

Le comte ôta son bonnet de voyage et le remit gravement sur sa tête sans dire une seule parole. Olivier continua.

— Mais ce fut en vain. La noble lady fit ce vœu sans connaître son propre cœur. N'ayant point encore aimé, et s'en croyant incapable, elle allait y renoncer, lorsqu'un jeune homme tomba éperdument amoureux d'elle, et lui écrivit sans façon pour lui demander un rendez-vous.

— Vous a-t-on dit le nom de ce jeune homme? demanda Buondelmonte.

— Ma foi! je ne m'en souviens plus. C'était un Florentin; et vous devez le connaître, car il est encore....

— Le comte l'interrompit afin d'éluder la question: — Et que répondit lady Mowbray?

— Elle accorda le rendez-vous, résolue à punir le jeune homme de sa fatuité, et à le couvrir

*) fief.

de ridicule. Elle avait préparé, à cet effet, je ne sais quel guet-apens de bonne compagnie, dont je ne sais pas bien les détails.

N'importe, dit le comte.

Le Florentin arriva donc; mais il était si beau, si aimable, si spirituel, que lady Mowbray chancela dans sa résolution. Elle l'écouta parler, hésita et l'écouta encore. Elle s'attendait à voir un impertinent qu'il faudrait châtier; elle trouva un jeune homme sincère, ardent et romanesque.... Que vous dirai-je? Elle se sentit émue, et essaya pourtant de lui faire peur en lui parlant de prétendus dangers qui l'environnaient. Le Florentin était brave; il se mit à rire. Elle tenta alors de l'effrayer en le menaçant de sa froideur et de sa coquetterie; il se mit à pleurer et elle l'aima... Si bien que le comte de... Ma foi! je crois que son nom va me revenir... Buonacorsi... Belmonte... Buondelmonte, ah! m'y voici! le comte de Buondelmonte eut le pouvoir d'attendrir ce cœur rebelle. Lady Mowbray fixa à Florence ses affections et sa vie. Le comte de Buondelmonte fut son premier et son seul amant sur la joyeuse terre d'Italie. Maintenant que je vous ai raconté cette histoire telle qu'on me l'a donnée, dites moi, vous qui êtes de Florence, si elle est vraie de tous points.... Et cependant, si elle ne l'est pas, ne me dites pas que c'est un conte fait à plaisir; il est trop beau pour que je sois désabusé sans regret!

— Monsieur, dit le comte, dont la figure avait pris une expression grave et pensive, cette histoire est belle et vraie. Le comte de Buondelmonte a vécu dix ans le plus heureux et le plus envié des hommes, aux pieds de lady Mowbray.

— Dix ans! s'écria Olivier.

— Dix ans, monsieur, reprit Buondelmonte. Il y a dix ans que ces choses se sont passées.

— Dix ans! répéta le jeune homme; lady Mowbray ne doit plus être très jeune?

Le comte ne répondit rien.

— On m'a pourtant assuré à Aix, poursuivit Olivier, qu'elle était toujours belle comme un ange, qu'elle était grande, légère, agile, qu'elle galopait au bord des précipices sur un vigoureux cheval, qu'elle dansait à merveille. Elle doit avoir trente ans environ, n'est-ce pas, monsieur?

— Qu'importe son âge? dit le comte avec impatience. Une femme n'a jamais que l'âge qu'elle paraît avoir, et tout le monde vous l'a dit: lady Mowbray est toujours belle. On vous l'a dit, n'est-ce pas?

— On me l'a dit partout, à Aix, à Berne, à Gênes, dans tous les lieux où elle a passé.

— Elle est admirée et respectée, dit le comte.

— Oh! monsieur, vous la connaissez, vous êtes son ami peut-être? Je vous en félicite; quelle réputation plus glorieuse que celle de savoir aimer? Que ce Buondelmonte a dû être fier de retremper cette belle ame et de voir refleurir cette plante courbée par l'orage!

Le comte fit une légère grimace de dédain. Il n'aimait pas les phrases de roman, peut-être parce qu'il les avait aimées jadis. Il regarda fixement le Genevois; mais voyant que celui-ci se grisait décidément, il voulut en profiter pour échanger avec un homme sincère et confiant des idées qui le gênaient depuis long-temps.

Sans se donner la peine de feindre beaucoup de désintéressement, car Olivier n'était plus en état de faire de très clairvoyantes observations, le comte posa sa main sur la sienne, afin d'appeler son attention sur le sens de ses paroles.

Pensez-vous, lui demanda-t-il, qu'il ne soit pas plus glorieux pour un homme d'ébranler la réputation d'une femme, que de la rétablir quand elle a reçu à tort ou à raison de notables échecs?

— Ma foi, ce n'est pas mon opinion, dit Olivier. J'aimerais mieux élever un temple que de l'abattre.

— Vous êtes un peu romanesque, dit le comte.

— Je ne m'en défends pas, cela est de mon âge; et ce qui prouve que les exaltés n'ont pas toujours tort, c'est que Buondelmonte fut récompensé d'une heure d'enthousiasme par dix ans d'amour.

— Lui seul pourrait être juge dans cette question, reprit le comte; et il se promena dans la chambre, les mains derrière le dos et le sourcil froncé. Puis, craignant de se laisser deviner

il jeta un regard de côté sur son compagnon. Olivier avait la tête penchée en avant, le coude dans son assiette, et l'ombre de ses cils, abaissés par un doux assoupissement, se dessinait sur ses joues, que la chaleur généreuse du vin colorait d'un rose plus vif qu'à l'ordinaire. Le comte continua de marcher silencieusement dans la chambre jusqu'à ce que le claquement des fouets et les pieds des chevaux eussent annoncé que la calèche était prête. Le vieux domestique d'Olivier vint lui offrir une pelisse fourrée que le jeune homme passa en bâillant et en se frottant les yeux. Il ne s'éveilla tout-à-fait que pour prendre le bras de Buondelmonte et le forcer de monter le premier dans sa voiture, qui prit aussitôt la route de Florence. — Parbleu, dit-il en regardant la nuit qui était sombre, ce temps de voleurs me rappelle une histoire que j'ai entendu raconter sur lady Mowbray.

— Encore! dit le comte, lady Mowbray vous occupe beaucoup!

— Ne me demandiez-vous pas quel trait de son caractère m'avait le plus enthousiasmé? Je ne saurais dire lequel, mais voici une aventure qui m'a rendu plus envieux de voir lady Mowbray que Rome, Venise et Naples. Vous allez me dire si celle-là est aussi vraie que la première. Un jour qu'elle, traversait les Apennins avec son heureux amant Buondelmonte, ils furent attaqués par des voleurs; le comte se défendit bravement contre trois hommes: il en tua un, et luttait contre les deux autres, lorsque lady Mowbray, qui s'était presque évanouie dans le premier accès de surprise, s'élança hors de la calèche, et tomba sur le cadavre du brigand que Buondelmonte avait tué. Dans se moment d'horreur, ranimée par une présence d'esprit au dessus de son sexe, elle vit à la ceinture du brigand un grand pistolet dont il n'avait pas eu le temps de faire usage, et que sa main semblait encore presser. Elle écarta cette main encore chaude, arracha le pistolet de la ceinture, et se jetant au milieu des combattans, qui ne s'attendaient à rien de semblable, elle déchargea le pistolet à bout portant dans la figure d'un bandit qui tenait Buondelmonte à la gorge. Il tomba raide mort, et Buondelmonte eut bientôt fait justice du dernier. N'est-ce pas là encore une belle histoire, monsieur?

(Suite.)

Le déluge.

Sera-t il que vous fassiez mourir
le juste avec le méchant?

Genèse.

I.

La terre était riante et dans sa fleur première,
Le jour avait encor cette même lumière
Qui du Ciel embelli couronna les hauteurs
Quand Dieu la fit tomber de ses doigts créateurs.
Rien n'avait dans sa forme altéré la nature,
Et de monts réguliers l'immense architecture
S'élevait jusqu'aux Cieux par ses degrés égaux,
Sans que rien de leur chaîne eût brisé les anneaux.
La forêt, plus féconde, ombrageait, sous ses dômes,
Des plaines et des fleurs les gracieux royaumes,
Et des fleuves aux mers le cours était réglé
Dans un ordre parfait qui n'était pas troublé.
Jamais un voyageur n'aurait, sous le feuillage,
Rencontré, loin des flots, l'émail du coquillage,
Et la perle habitait son palais de cristal:
Chaque trésor restait dans l'élément natal,
Sans enfreindre jamais la céleste défense;
Et la beauté du Monde attestait son enfance;
Tout suivait sa loi douce et son premier penchant,
Tout était pur encor. Mais l'homme était méchant.

*

Les peuples déjà vieux, les races déjà mûres,
Avaient vu jusqu'au fond des sciences obscures;
Les mortels savaient tout, et tout les affligeait;
Le prince était sans joie ainsi que le sujet;
Trente religions avaient eu leurs prophètes,
Leurs martyrs, leurs combats, leurs gloires, leurs défaites,
Leur temps d'indifférence et leur siècle d'oubli;

Chaque peuple à son tour, dans l'ombre enseveli,
Chantait languissamment ses grandeurs effacées:
La mort régnait déjà dans les âmes glacées.
Même plus haut que l'homme atteignaient ses mal-
heurs;
D'autres êtres cherchaient ses plaisirs et ses pleurs.
Souvent, fruit inconnu d'un orgueilleux mélange,
Au sein d'une mortelle on vit le fils de l'Ange.*)
Le crime universel s'élevait jusqu'aux Cieux,
Dieu s'attrista lui-même et détourna les yeux.

Et cependant, un jour, au sommet solitaire
Du mont sacré d'Arar, le plus haut de la Terre,
Apparut une vierge et près d'elle un pasteur:
Tous deux nés dans les champs, loin d'un peuple
imposteur,
Leur langage était doux, leurs mains étaient unies
Comme un jour fortuné des unions bénies;
Ils semblaient, en passant sur ces monts inconnus,
Retourner vers le Ciel dont ils étaient venus;
Et, sans l'air de douleur, signe que Dieu vous
laisse,
Rien n'eût de leur nature indiqué la faiblesse,
Tant les traits primitifs et leur simple beauté
Avaient sur leur visage empreint de majesté.

✲

Quand du mont orageux ils touchèrent la cime,
La campagne à leurs pieds s'ouvrit comme un
abîme,
C'était l'heure où la nuit laisse le ciel au jour:
Les constellations pâlissaient tour à tour;
Et jetant à la Terre un regard triste encore,
Couraient vers l'Orient se perdre dans l'aurore,
Comme si pour toujours elles quittaient les yeux
Qui lisaient leur destin sur elles dans les Cieux.
Le Soleil, dévoilant sa figure agrandie,
S'éleva sur les bois comme un vaste incendie,
Et la terre aussitôt, s'agitant longuement,
Salua son retour par un gémissement.
Réunis sur les monts, d'immobiles nuages
Semblaient y préparer l'arsenal des orages;
Et sur leurs fronts noircis qui partageaient les
Cieux
Luisait incessamment l'éclair silencieux.
Tous les oiseaux, poussés par quelque instinct
funeste,
S'unissaient dans leur vol en un cercle céleste;
Comme des exilés qui se plaignent entre eux,
Ils poussaient dans les airs de longs cris doulou-
reux.

La Terre cependant montrait ses lignes sombres
Au jour pâle et sanglant qui faisait fuir les
ombres;
Mais si l'homme y passait, on ne pouvait le voir:
Chaque cité semblait comme un point vague et
noir,
Tant le mont s'élevait à des hauteurs immenses!
Et des fleuves lointains les faibles apparences
Ressemblaient au dessin par le vent effacé
Que le doigt d'un enfant sur le sable a tracé.

Ce fut là que deux voix, dans le désert per-
dues,
Dans les hauteurs de l'air avec peine entendues,
Osèrent un moment prononcer tour à tour
Ce dernier entretien d'innocence et d'amour:

„— Comme la terre est belle en sa rondeur
immense!
La vois-tu qui s'étend jusqu'où le Ciel commence?
La vois-tu s'embellir de toutes ses couleurs?
Respire un jour encor le parfum de ses fleurs,
Que le vent matinal apporte à nos montagnes.
On dirait aujourd'hui que les vastes campagnes
Élèvent leur encens, étalent leur beauté,
Pour toucher, s'il se peut, le Seigneur irrité.

„Mais les vapeurs du Ciel, comme de noirs
fantômes,
Amènent tous ces bruits, ces lugubres symptômes,
Qui devaient, dans manquer au moment attendu,
Annoncer l'agonie à l'Univers perdu.
Viens, tandis que l'horreur partout nous envi-
ronne,
Et qu'une vaste nuit lentement nous couronne,
Viens, ô ma bien aimée! et fermant les beaux
yeux,
Qu'épouvante l'aspect du désordre des Cieux,

*) Les enfans de Dieu voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour femmes celles qui leur avaient plu *Gen.* ch. VI, v. 2

Sur mon sein, sous mes bras repose encor ta tête,
Comme l'oiseau qui dort au sein de la tempête;
Je te dirai l'instant où le Ciel sourira,
Et durant le péril ma voix te parlera.“

La vierge sur son cœur pencha sa tête blonde
Un bruit régnait au loin, pareil au bruit de l'onde:
Mais tout était paisible et tout dormait dans l'air;
Rien ne semblait vivant, rien, excepté l'éclair.

Le pasteur poursuivit d'une voix solennelle:
„Adieu, Monde sans borne, ô Terre maternelle!
Formes de l'horizon, ombrages des forêts,
Antres de la montagne, embaumés et secrets;
Gazons verts, belles fleurs de l'Oasis chérie,
Arbres, rochers connus, aspects de la patrie!
Adieu! Tout va finir, tout doit être effacé,
Le temps qu'a reçu l'homme est aujourdhui passé,
Demain rien ne sera. Ce n'est point par l'épée,
Postérité d'Adam, que tu seras frappée,
Ni par les maux du corps ou les chagrins du cœur;
Non, c'est un élément qui sera ton vainqueur.
Ta Terre va mourir sous des eaux éternelles,
Et l'Ange en la cherchant fatiguera ses ailes.
Toujours succédera dans l'univers sans bruits,
Au silence des jours le silence des nuits.
L'inutile Soleil, si le matin l'amène,
N'entendra plus la voix et la parole humaine;
Et quand sur un flot mort sa flamme aura relui,
Le stéril rayon remontera vers lui.
O pourquoi de mes yeux a-t-on levé les voiles?
Comment ai-je connu le secret des étoiles?
Science du désert, annales des pasteurs!
Cette nuit, parcourant vos divines hauteurs
Dont l'Égyte et Dieu seul connaissent le mystère,
Je cherchais dans le Ciel l'avenir de la Terre;
Ma houlette savante, orgueil de nos bergers,
Traçait l'ordre éternel, sur les sables légers,
Comparant, pour fixer l'heure où l'étoile passe,
Les cailloux de la plaine aux lueurs de l'espace.

„Mais un Ange a paru dans la nuit sans sommeil:
Il avait de son front quitté l'éclat vermeil,
Il pleurait, et disait dans sa douleur amère:
„Que n'ai-je pu mourir lorsque mourut ta mère!
„J'ai failli, je l'aimais, Dieu punit cet amour,
„Elle fut enlevée en te laissant au jour;
„Le nom d'Emmanuel, que la Terre te donne,
„C'est mon nom. J'ai prié pour que Dieu te pardonne;
„Va seul au mont Arar, prends ses rocs pour autels,
„Prie, et seul, sans songer au destin des mortels,
„Tiens toujours tes regards plus haut que sur la Terre;
„La mort de l'innocence est pour l'homme un mystère,
„Ne t'en étonne pas, n'y porte pas les yeux;
„La pitié du mortel n'est point celle des Cieux.
„Dieu ne fait point de pacte avec la race humaine;
„Qui créa sans amour fera périr sans haine;
„Sois seul, si Dieu m'entend, je viens.“ Il m'a quitté,
Avec combien de pleurs, hélas! l'ai-je écouté!
J'ai monté sur l'Arar, mais avec une femme.“

Sara lui dit: „Ton âme est semblable à mon âme,
Car un mortel m'a dit: „Venez sur Gelboë,
„Je me nomme Japhet et mon père est Noë.
„Devenez mon épouse et vous serez sa fille;
„Tout va périr demain, si ce n'est ma famille.“
Et moi je l'ai quitté sans avoir répondu,
De peur qu'Emmanuel n'eût long-temps attendu.“

Puis tous deux embrassés, ils se dirent ensemble:
„Ah! louons l'Éternel, il punit, mais rassemble!“
La tonnerre grondait; et tous deux à genoux
S'écrièrent alors: „O Seigneur! jugez-nous.“

ALFRED DE VIGNY.

(Fin.)

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℳ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 27.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, PROF. ET DR., et C. SCHÜTZ, DR.

Metella,

par GEORGES SAND.

(Suite.)

— Aussi belle que vraie, répéta Buondelmonte. Le courage de lady Mowbray la soutint encore quelque temps après cette terrible scène. Le postillon, à demi mort de peur, s'était tapi dans un fossé, les chevaux effrayés avaient rompu leurs traits; le seul domestique qui accompagnât les voyageurs était blessé et évanoui. Buondelmonte et sa compagne furent obligés de réparer ce désordre en toute hâte, car à tout instant d'autres bandits, attirés par le bruit du combat, pouvaient fondre sur eux, comme cela arrive souvent. Il fallut battre le postillon pour le ranimer, bander la plaie du domestique, qui perdait tout son sang, le porter dans la voiture, et rattacher les chevaux. Lady Mowbray s'employa à toutes ces choses avec une force de corps et d'esprit vraiment extraordinaire. Elle avisait à tous les expédiens, et trouvait toujours le plus sûr et le plus prompt moyen de sortir d'embarras. Ses belles mains, souillées de sang, rattachaient des courroies, déchiraient des vêtemens, soulevaient des pierres. Enfin tout fut réparé, et la voiture se remit en route. Lady Mowbray s'assit auprès de son amant, le regarda fixement, fit un grand cri, et s'évanouit. — A quoi pensez-vous? ajouta le comte en voyant Olivier tomber dans le silence et la méditation.

— Je suis amoureux, dit Olivier.

— De lady Mowbray?

— Oui, de lady Mowbray.

— Et vous allez sans doute à Florence pour le lui déclarer, dit le comte.

— Je vous répéterai le mot que vous me disiez tantôt: Pourquoi non?

— En effet, dit le comte d'un ton sec, pourquoi non? — Puis il ajouta d'un autre ton, et comme s'il se parlait à lui-même: — Pourquoi non?

— Monsieur, reprit Olivier après un instant de silence, soyez assez bon pour confirmer ou démentir une troisième histoire qui m'a été racontée à propos de lady Mowbray, et qui me semble moins belle que les deux premières.

— Voyons, monsieur.

— On dit que le comte de Buondelmonte quitte lady Mowbray?

— Pour cela, monsieur, répondit le comte très brusquement, je n'en sais rien et n'ai rien à vous dire.

— Mais, moi, on me l'a assuré, reprit Olivier; et quelque triste que soit ce dernier dénouement, il ne me paraît pas impossible.

— Mais que vous importe? dit le comte.

— Vous êtes le comte de Buondelmonte, dit Olivier, vivement frappé de l'accent de son compagnon; et lui saisissant le bras, il ajouta: Et vous ne quittez pas lady Mowbray.

— Je suis le comte de Buondelmonte, répondit celui-ci; le saviez-vous, monsieur?

— Sur mon honneur, non.

— En ce cas vous n'avez pu m'offenser. Mais parlons d'autre chose.

Ils essayèrent, mais la conversation languit bientôt. Tous deux étaient contraints. Ils prirent d'un commun accord le parti de feindre le sommeil. Aux premiers rayons du jour, Olivier, qui avait fini par s'endormir tout de bon, s'éveilla au milieu de Florence. Le comte prit congé de lui avec une cordialité à laquelle il avait eu le temps de se préparer.

— Voici ma demeure, lui dit-il en lui montrant un des plus beaux palais de la ville, devant lequel le postillon s'était arrêté; et au cas où vous en oublieriez le chemin, vous me permettrez d'aller vous chercher pour vous servir de guide moi-même. Puis-je savoir où vous descendrez, et à quelle heure je pourrai, sans vous déranger, aller vous offrir mes remercîemens et mes services?

— Je n'en sais rien encore, répondit Olivier un peu embarrassé; mais il est inutile que vous preniez cette peine. Aussitôt que je serai reposé, j'irai vous demander vos bons offices dans cette ville, où je ne connais personne.

— J'y compte, reprit Buondelmonte en lui tendant la main.

— Je m'en garderai bien, pensa le Genevois en lui rendant sa politesse. — Ils se séparèrent.

— J'ai fait une belle école! se disait Olivier le lendemain matin, en s'éveillant dans la meilleure hôtellerie de Florence; je commence bien.

— Aussi, cet homme est fou d'avoir pris au sérieux les divagations d'un étourdi à moitié ivre. J'ai réussi toutefois à me fermer la porte de lady Mowbray, moi qui désirais tant la connaître! c'est horriblement désagréable, après tout!... Il appela son valet de chambre pour qu'il lui fît la barbe, et s'impatientait sérieusement de ne pouvoir retrouver dans son nécessaire une certaine savonnette au garofali qu'il avait achetée à Parme, lorsque le comte de Buondelmonte entra dans sa chambre.

— Pardonnez-moi, si j'entre en ami sans me faire annoncer, lui dit-il d'un air riant et ouvert; j'ai su en bas que vous étiez éveillé, et je viens vous chercher pour déjeuner avec moi chez lady Mowbray.

Olivier s'aperçut que le comte cherchait dans ses yeux à deviner l'effet de cette nouvelle. Malgré sa candeur, il ne manquait pas d'une certaine défiance des autres, il avait en même temps une honnête confiance en son propre jugement. On pouvait l'affliger, mais non le jouer ou l'intimider.

— De tout mon cœur, répondit-il avec assurance, et je vous remercie, mon cher compagnon de voyage, de m'avoir procuré cette faveur. Maintenant nous sommes quittes.

Les manières cordiales et franches de Buondelmonte ne se démentirent point. Seulement, comme le jeune étranger, tout en se hâtant, donnait des soins minutieux à sa toilette, le comte ne put réprimer un sourire qu'Olivier saisit au fond de la glace devant laquelle il nouait sa cravate. — Si nous faisons une guerre d'embûches, pensa-t-il, c'est fort bien, avançons. — Il ôta sa cravate, et gronda son domestique de lui en avoir donné une mal pliée. Le vieux Hantz en apporta une autre: — J'en aimerais mieux une bleu-de-ciel, dit Olivier; et quand Hantz eut apporté la cravate bleu-de ciel, Olivier les examina l'une après l'autre d'un air d'incertitude et de perplexité.

— S'il m'était permis de donner mon avis, dit le valet de chambre timidement....

— Vous n'y entendez rien, dit gravement Olivier; monsieur le comte, je m'en rapporte à vous qui êtes un homme de goût: laquelle de ces deux couleurs convient le mieux au ton de ma figure?

— Lady Mowbray, répondit le comte en souriant, ne peut souffrir ni le bleu ni le rose.

— Donnez-moi une cravate noire, dit Olivier à son domestique.

La voiture du comte les attendait à la porte. Olivier y monta avec lui. Ils étaient contraints tous deux, et cependant il n'y parut point. Buondelmonte avait trop l'habitude du monde pour ne pas sembler ce qu'il voulait être; Olivier avait trop de résolution pour laisser voir son inquiétude. Il pensait que si lady Mowbray était d'accord avec Buondelmonte pour se moquer de lui,

sa situation pouvait devenir difficile: mais si Buondelmonte était seul de son parti, il pouvait être agréable de le tourmenter un peu. En secret, leur première sympathie avait fait place à une sorte d'aversion. Olivier ne pouvait pardonner au comte de l'avoir laissé parler à tort et à travers, sans se nommer; le comte avait sur le cœur, non les étourderies qu'Olivier avait débitées la veille, mais le peu de repentir ou de confusion qu'il en montrait.

Lady Mowbray habitait un palais magnifique; le comte mit quelque affectation à y entrer comme s'ils eussent été les siens. Olivier se tenait sur ses gardes, et observait les moindres mouvemens de son guide. La pièce où ils attendirent était décorée avec un art et une richesse dont le comte semblait orgueilleux, bien qu'il n'y eût coopéré ni par son argent ni par son goût. Cependant il fit les honneurs des tableaux de lady Mowbray comme s'il avait été son maître de peinture, et semblait jouir de l'émotion insurmontable avec laquelle Olivier attendait l'apparition de lady Mowbray.

Metella Mowbray était fille d'une Italienne et d'un Anglais: elle avait les yeux noirs d'une Romaine et la blancheur rosée d'une Anglaise. Ce que les lignes de sa beauté avaient d'antique et de sévère, était adouci par une expression sereine et tendre qui est particulière aux visages britanniques. C'était l'assemblage des deux plus beaux types. Sa figure avait été reproduite par tous les peintres et sculpteurs de l'Italie; mais malgré cette perfection, malgré ces triomphes, malgré la parure exquise qui faisait ressortir tous ses avantages, le premier regard qu'Olivier jeta sur elle lui dévoila le secret tourment du comte de Buondelmonte: Metella n'était plus jeune.....

Aucun des prestiges du luxe qui l'entourait, aucune des gloires dont l'admiration universelle l'avait couronnée, aucune des séductions qu'elle pouvait encore exercer, ne la défendirent de ce premier arrêt de condamnation que le regard d'un homme jeune lance à une femme qui ne l'est plus. En un clin d'œil, en une pensée, Olivier rapprocha de cette beauté si parfaite et si rare le souvenir d'une fraîche et brutale beauté de Suissesse. Les sculpteurs et les peintres en eussent pensé ce qu'ils auraient voulu: Olivier se dit qu'il valait toujours mieux avoir seize ans que cet âge problématique dont les femmes cachent le chiffre comme un affreux secret.

Ce regard fut prompt, mais il n'échappa point au comte, et lui fit involontairement mordre sa lèvre inférieure.

Quant à Olivier, ce fut l'affaire d'un instant; il se remit et veilla mieux sur lui-même: il se dit qu'il ne serait point amoureux, mais qu'il pouvait fort bien, sans se compromettre, agir comme s'il l'était; car, si lady Mowbray n'avait plus le pouvoir de lui faire faire des folies, elle valait encore la peine qu'il en fît pour elle. Il se trompait peut-être; peut-être une femme en a-t-elle le pouvoir tant qu'elle en a le droit.

Le comte, dissimulant aussi sa mortification, présenta Olivier à lady Mowbray avec toutes sortes de cajoleries hypocrites pour l'un et pour l'autre; et au moment où Metella tendait sa main au Genevois en le remerciant du service qu'il avait rendu à *son ami*, le comte ajouta: — Et vous devez aussi le remercier de l'enthousiasme passionné qu'il professe pour vous, madame. Celui-ci mérite plus que les autres, il vous a adorée avant de vous voir.

Olivier rougit jusqu'aux yeux, mais lady Mowbray lui adressa un sourire plein de douceur et de bonté; et lui tendant la main: — Soyons donc amis, lui dit-elle, car je vous dois un dédommagement pour cette mauvaise plaisanterie de monsieur.

— Soyez ou non sa complice, répondit Olivier, il vous a dit ce que je n'aurais jamais osé vous dire. Je suis trop payé de ce que j'ai fait pour lui. — Et il baisa résolument la main de lady Mowbray.

— L'insolent! pensa le comte.

Pendant le déjeûner, le comte accabla sa maîtresse de petits soins et d'attentions. Sa politesse envers Olivier ne put dissimuler entièrement son dépit. Olivier cessa bientôt de s'en apercevoir. Lady Mowbray, de pâle, nonchalante et un peu triste qu'elle était d'abord, devint vermeille, enjouée et brillante. On n'avait

exagéré ni son esprit ni sa grace. Lorsqu'elle eut parlé, Olivier la trouva rajeunie de dix ans; cependant son bon sens naturel l'empêcha de se tromper sur un point important. Il vit que Metella, sincère dans sa bienveillance envers lui, ne tirait sa gaîté, son plaisir et son *rajeunissement* que des attentions affectueuses du comte. Elle l'aime encore, pensa-t-il, et lui l'aimera tant qu'elle sera aimée des autres.

Dès ce moment, il fut tout-à-fait à son aise, car il comprit ce qui se passait entre eux, et il s'inquiéta peu de ce qui pouvait se passer en lui-même; il était encore trop tôt.

Le comte vit que Metella avait charmé son adversaire; il crut tenir la victoire. Il redoubla d'affection pour elle, afin qu'Olivier se convainquît bien de sa défaite.

A trois heures, il offrit à Olivier, qui se retirait, de le reconduire chez lui; et au moment de quitter Metella, il lui baisa deux fois la main si tendrement, qu'une rougeur de plaisir et de reconnaissance se répandit sur le visage de lady Mowbray. L'expression du bonheur dans l'amour semble être exclusivement accordée à la jeunesse; et quand on la rencontre sur un front flétri par les années, elle y jette de magiques éclairs. Metella parut si belle en cet instant, que Buondelmonte en eut de l'orgueil; et passant son bras sous celui d'Olivier, il lui dit en descendant l'escalier: — Eh bien! mon cher ami, êtes-vous toujours amoureux de ma maîtresse?

— Toujours, répondit hardiment Olivier, quoiqu'il n'en pensât pas un mot.

— Vous y mettez de l'obstination!

— Ce n'est pas ma faute, mais bien la vôtre. Pourquoi vous êtes-vous emparé de mon secret, et pourquoi l'avez-vous révélé? A présent nous jouons jeu sur table.

— Vous avez la conscience de votre habileté!

— Pas du tout, l'amour est un jeu de hasard.

— Vous êtes très facétieux!

— Et vous donc, monsieur le comte?

Olivier consacra plusieurs jours à parcourir Florence. Il pensa peu à lady Mowbray; il aurait fort bien pu l'oublier, s'il ne l'eût pas revue. Mais un soir il la vit au spectacle, et il crut devoir aller la saluer dans sa loge. Elle était magnifique aux lumières et en grande toilette; il en devint amoureux, et résolut de ne plus la voir.

Lady Mowbray s'était maintenue miraculeusement belle au-delà de l'âge marqué pour le déclin du règne des femmes; mais depuis un an le temps inexorable semblait vouloir reprendre ses droits sur elle et lui faire sentir le réveil de sa main endormie. Souvent, le matin, Metella, en se regardant sans parure devant sa glace, jetait un cri d'effroi à l'aspect d'une ride légère, creusée durant la nuit sur les plans lisses et nobles de son visage et de son cou. Elle se défendait encore avec orgueil de la tentation de se mettre du rouge, comme faisaient autour d'elle les femmes de son âge. Jusque-là elle avait pu braver le regard d'un homme en plein midi; mais des nuances ternes s'étendaient au contour de ses joues, et un reflet bleuâtre encadrait ses grands yeux noirs. Elle voyait déjà ses rivales se réjouir autour d'elle, et lui faire un meilleur accueil à mesure qu'elles la trouvaient moins redoutable.

(Suite.)

Le voyage de la Lionne,

par *Jules Janin.*

Puisque aussi bien on ne fait plus de drames, enfermés que nous sommes dans le cercle vulgaire des empoisonnements et des meurtres, je veux vous raconter un drame que je sais, plein de mouvement et d'action, simple et vrai, terrible jusqu'au sang, amusant jusqu'aux larmes: un drame à deux acteurs, comme *Bérénice;* un drame qui commence lentement, qui marche vite, et qui se dénoue d'une manière horrible; un drame sans contre-sens, sans barbarismes, sans adultères, sans injures contre les prêtres, sans préface, sans *gracioso;* un drame terrible et solennel, un drame comme on n'en fait plus.

Cette fois, vous serez délivrés de l'exposition

qui explique, du confident qui raconte, du héros qui dit: *je suis Agamemnon*, ou bien, *je suis Oreste;* vous serez délivrés de l'amoureux qui roucoule, de l'amoureuse qui se défend de son amour, et du récit final, voilà pour le drame antique. Quant au drame moderne, vous n'aurez aucun des désagrémens du drame moderne: le moyen âge, les vers coupés, les décorations aux vitraux gothiques, les nains, les fous et les varlets, et les bonds extraordinaires de l'héroïne qui se roule au cinquième acte, la ceinture défaite, le sein nu, l'œil en feu et la voix en pleurs. C'est une merveilleuse chose que mon drame, vous verrez!

Pour avoir l'origine du drame que je raconte, il faut remonter jusqu'à la guerre d'Alger. C'est de l'Afrique que nous sont venus déjà plusieurs héros très dramatiques que le moyen âge n'a pas surpassés. Mithridate, Jugurtha, Monime, et tant d'autres, sans compter saint Louis tel que l'a vu M. de Châteaubriand. C'est aussi de l'Afrique que mon héroïne est venue. Outre les trésors de la Casauba et les jolis flacons d'essence de rose et les mauvais tabacs, nous avons encore reçu d'Afrique la plus belle cargaison de lions, de panthères et de tigres qui se puisse imaginer. A voir venir ces gladiateurs hurlant, on se fût cru au temps des Romains et des jeux du Cirque au commencement d'un nouveau siècle, ou à la rentrée triomphale d'un consul. La guerre d'Afrique nous a mis en provisions de lions pour vingt ans au moins. Au jardin des Plantes, on ne le compte plus. Ils sont chez eux, ils grandissent, ils font leurs dents, ils ont des paroles d'amour, il se visitent, ils se répondent, ils répondent en chœur aux folles de la Salpétrière quand elles hurlent en chœur dans la nuit par un temps d'orage; ils se promènent; ils sont chez eux, nourris, blanchis, portés, et tout le reste du compte que le valet du *Joueur* présente au père de son maître, dans Regnard.

Or, dans ce débordement de bêtes féroces, dans cette invasion du drame africain sur le drame d'Europe, il est arrivé que les gouvernemens n'ont pas été les seuls à s'apercevoir des bienfaits de la conquête. De simples particuliers ont été traités comme des rois; le désert dépouillé a jeté à profusion ses largesses; dans cette grande battue, au milieu des sables brûlans, le simple citoyen n'a pas été oublié; on a fait des bourriches particulières de panthères et de chacals: je connais, pour ma part, un homme qui a reçu un matin une lionne vivante par le roulage, comme il aurait pu recevoir un lapin et deux perdrix de la forêt de Fontainebleau.

Cette lionne était un gage de souvenir auquel mon ami fut sensible. Il écrivit sur le registre des messageries, *reçu une lionne en bon état*, comme ce soldat de l'empire qui écrivit: *reçu un pape;* tant nous nous sommes apprivoisés avec les puissances les plus redoutées du monde! Voilà donc la lionne au milieu de la basse-cour de mon ami. La pauvre bête était fatiguée; l'espace étroit de la cage, la longueur du chemin, la mauvaise nourriture, les regrets du pays natal, l'avaient rendue humble et soumise comme l'est un ennemi vaincu au foyer du victorieux. Elle fut donc bien reçue dans la famille; la basse-cour ne ressentit aucune de ces influences secrètes dont on parle, le jeune enfant prit la lionne pour le chien qu'il avait perdu, et la caressa de la main en l'appelant *Fidèle*. Remarquez tous que mon drame commence ici: ma lionne, c'est Coriolan chez le roi des Volsques; ma lionne, affligée et soumise, c'est la jeune princesse captive dans *Rodogune*, qui commence par des larmes, qui finit par empoisonner, ou à peu près, sa belle-mère; mais n'anticipons pas sur les événemens.

Plusieurs jours se passent. La lionne dort et mange, et bondit à la vue de son maître; elle se réjouit au soleil, elle ouvre délicieusement sa gueule, se livrant à ces naïfs et silencieux bâillemens de la bête fauve, si jolis et si gracieux, qui font honte à nos bruyans et stupides bâillemens d'hommes civilisés. La lionne développe ses griffes, elle essaie ses dents; son cœur bondit, elle se sent lionne. Déjà la passion la prend comme l'Iphigénie de Racine, elle se sent Iphigénie: un beau matin, hors d'elle-même, elle rugit, la lionne. A ce rugissement toute la maison s'éveilla en sursaut.

Au hurlement de la lionne commence l'action

de mon drame. Nous assistons tous, sans nous en douter, aux premières explications d'Agamemnon avec Clytemnestre; au rugissement de la lionne commence la terreur. La mère de famille a peur, la jeune servante recule d'effroi, le jardinier s'appuie sur sa bêche, prêt à en faire une arme défensive; le joli enfant lui-même retire, effrayé, sa petite main embarrassée dans la crinière naissante du lion; voilà la terreur, voilà les passions qui s'éveillent, voilà la lionne qui devient redoutable, voilà l'héroïne qui va sortir des bornes de la passion. Prenez garde au poignard, au poison, aux colères de l'amante dédaignée; prenez garde aux dents et aux griffes de la lionne! car tout cela se tient, tout cela c'est même chose. Pour ma part, à l'Hermione de Racine, au cinquième acte, terreur pour terreur, colère pour colère, je préférerais encore la lionne de Saint-Mandé.

Car la scène se passe à Saint-Mandé, au fond du joyeux village, un jour de foire et dans une maison pleine d'éloquence, de talens et de douces vertus domestiques. Le premier rugissement de la lionne a détruit le calme de cette maison. Adieu la sécurité de la mère! adieu les chansons de la basse-cour! adieu les joies de l'enfance! adieu les visites des amis! le rugissement a tout changé; c'en est fait, il faut qne la lionne parte, il faut qu'il s'en aille cet hôte du foyer qui a balayé les cendres de sa tête et qui a parlé en Romain, il faut partir. La lionne part; elle s'en va où vont tôt ou tard tous les lions bourgeois, au Jardin des Plantes. Mais qui la mènera au Jardin des Plantes? la lionne rugit bien haut et le chemin est bien long!

Nous sommes dans le temps du courage civil, le plus beau de tous les courages sans contredit. Comment, tous tant que nous sommes, sommes-nous devenus si insoucians de l'avenir? je l'ignore, mais c'est un fait irrécusable. La peste est au loin qui brûle et dévore, on se précipite à qui va l'étudier de plus près. L'émeute se promène dans la rue, criant, hurlant, les mains pleines de pavés, et les jetant avec une horrible profusion; le garde national achève son dîner, il s'habille, il met son fusil sous son bras, et il va à l'émeute comme il irait à l'Opéra. Nous sommes les hommes de l'heure présente; que cette heure apporte un danger ou un plaisir, qu'importe? Voilà donc un homme qui est un des premiers du barreau de Paris, homme d'esprit, éloquent, aimé de tous, qui dit adieu à sa femme, à son enfant, et qui fait approcher un fiacre pour aller de Saint-Mandé au Jardin des Plantes, tête-à-tête avec une lionne qui rugit!

Le fiacre arrive. Pour l'impassibilité, le fiacre ressemble parfaitement au juste d'Horace: sur les débris du monde il ouvrirait encore sa portière au Chaos, si le Chaos voulait le prendre à l'heure. — Montez, madame! Et voilà ma lionne qui monte, et son maître monte après elle; ils sont assis l'un et l'autre sur le derrière de la voiture, et fouette cocher! Le cocher s'en va, fumant sa pipe aussi tranquillement que s'il s'agissait encore d'enlever Manon Lescaut de l'hôpital.

(Fin.)

Le déluge.

(Fin.)

II.

Tous les vents mugissaient, les montagnes tremblèrent,
Des fleuves arrêtés les vagues reculèrent,
Et du sombre horizon dépassant la hauteur,
Des vengeances de Dieu l'immense exécuteur,
L'Océan apparut. Bouillonnant et superbe,
Entraînant les forêts comme le sable et l'herbe,
De la plaine inondée envahissant le fond,
Il se couche en vainqueur dans le désert profond,
Apportant avec lui comme de grands trophées
Les débris inconnus des villes étouffées,
Et là, bientôt plus calme en son accroissement,
Semble, dans ses travaux, s'arrêter un moment,
Et se plaire à mêler, à briser sur son onde
Les membres arrachés au cadavre du Monde.

Ce fut alors qu'on vit des hôtes inconnus
Sur ces bords étrangers tout-à-coup survenus;

Le cèdre jusqu'au Nord vint écraser le saule ;
Les ours noyés, flottans sur les glaçons du pôle,
Heurtèrent l'éléphant près du Nil endormi ;
Et le monstre, que l'eau soulevait à demi,
S'étonna d'écraser, dans sa lutte contre elle,
Une vague où nageaient le tigre et la gazelle,
En vain des larges flots repoussant les premiers,
Sa trompe tournoyante arracha les palmiers ;
Il fut roulé comme eux dans les plaines torrides,
Regrettant ses roseaux et ses sables arides,
Et de ses hauts bambous le lit flexible et vert,
Et jusqu'au vent de flamme exilé du désert.

Dans l'effroi général de toute créature,
La plus féroce même oubliait sa nature,
Les animaux n'osaient ni ramper ni courir ;
Chacun d'eux résigné se coucha pour mourir.
En vain fuyant aux Cieux l'eau sur ses rocs venue,
L'aigle tomba des airs, repoussé par la nue.
Le péril confondit tous les êtres tremblans.
L'homme seul se livrait à des projets sanglans.
Quelques rares vaisseaux qui se faisaient la guerre,
Se disputaient long-temps les restes de la Terre,
Mais pendant leurs combats, les flots non ralentis
Effaçaient à leurs yeux ces restes engloutis.
Alors un ennemi plus terrible que l'onde
Vint achever partout la défaite du Monde ;
La faim de tous les cœurs chassa les passions :
Les malheureux, vivans après leurs nations,
N'avaient qu'une pensée, effroyable torture,
L'approche de la mort, la mort sans sépulture.
On vit sur un esquif, de mers en mers jeté,
L'œil affamé du fort sur le faible arrêté ;
Des femmes, à grands cris insultant la nature,
Y réclamaient du sort leur humaine pâture ;
L'athée, épouvanté de voir Dieu triomphant,
Puisait un jour de vie aux veines d'un enfant ;
Des derniers réprouvés telle fut l'agonie.
L'amour survivait seul à la bonté bannie ;
Ceux qu'unissaient entre eux des sermens mutuels
Et que persécutait la haine des mortels,
S'offraient d'eux-même à l'onde avec un front tranquille,
Et contre leurs douleurs trouvaient un même asile.

o

Mais sur le mont Arar, encor loin du trépas,
Pour sauver ses enfans l'Ange ne venait pas ;
En vain le cherchaient-ils, les vents et les orages
N'apportaient sur leurs fronts que de sombres nuages.

*

Cependant sous les flots montés également
Tout avait par degrés disparu lentement,
Les cités n'étaient plus ; rien ne vivait, et l'onde
Ne donnait qu'un aspect à la face du monde.
Seulement quelquefois sur l'élément profond
Un palais englouti montrait l'or de son front ;
Quelques dômes, pareils à de magiques îles,
Restaient pour attester la splendeur de leurs villes.
Là, parurent encore un moment deux mortels,
L'un la honte d'un trône et l'autre des autels :
L'un se tenant aux bras de sa propre statue,
L'autre au temple élevé d'une idole abattue.
Tous deux jusqu'à la mort s'accusèrent en vain
De l'avoir attirée avec le flot divin.
Plus loin, et contemplant la solitude humide,
Mourait un autre roi, seul sur sa pyramide.
Dans l'immense tombeau, s'était d'abord sauvé
Tout son peuple ouvrier qui l'avait élevé ;
Mais la mer implacable, en fouillant dans les tombes,
Avait tout arraché du fond des catacombes,
Les mourans et leurs Dieux, les spectres immortels,
Et la race embaumée et le Sphinx des autels,
Et ce roi fut jeté sur les sombres momies
Qui dans leurs lits flottans se heurtaient endormies.
Expirant, il gémit de voir à son côté
Passer ces demi-dieux sans immortalité,
Dérobés à la mort, mais reconquis par elle
Sous le palais profond de leur tombe éternelle ;
Il eut le temps encor de penser une fois
Que nul ne saurait plus le nom de tant de rois,
Qu'un seul jour désormais comprendrait leur histoire,
Car la postérité mourait avec leur gloire.

o

L'arche de Dieu passa comme un palais errant.
Le voyant assiégé par les flots du courant,
Le dernier des enfans de la famille élue
Lui tendit en secret sa main irrésolue,

Mais d'un dernier effort: „Va-t'en, lui cria-t-il,
De ton lâche salut je refuse l'exil;
Va, sur quelques rochers qu'aura dédaignés l'onde,
Construire tes cités sur le tombeau du monde;
Mon peuple mort est là, sous la mer je suis roi.
Moins coupables que ceux qui descendront de toi,
Pour étonner tes fils sous ces plaines humides,
Mes géans *) glorieux laissent les pyramides;
Et sur le haut des monts leurs vastes ossemens,
De ces rivaux du Ciel terribles monumens,
Trouvés dans les débris de la terre inondée,
Viendront humilier ta race dégradée.
Il disait, s'essayant par le geste et la voix
A l'air impérieux des hommes qui sont rois,
Quand roulé sur la pierre et touché par la foudre,
Sur sa tombe immobile il fut réduit en poudre.

*

Mais sur le mont Arar l'Ange ne venait pas;
L'eau faisait sur les rocs de gigantesques pas,
Et ses flots rugissant vers le mont solitaire
Apportaient avec eux tous les bruits du tonnerre.

*

Enfin le fléau lent qui frappait les humains
Couvrit le dernier point des œuvres de leurs mains;
Les montagnes, bientôt par l'onde escaladées
Cachèrent dans son sein leurs têtes inondées.
Le volcan s'éteignit, et le feu périssant
Voulut en vain y rendre un combat impuissant;
A l'élément vainqueur il céde la cratère,
Et sortit en fumant des veines de la Terre.

III.

Rien ne se voyait plus, pas même des débris;
L'univers écrasé ne jetait plus ses cris.
Quand la mer eut des monts chassé tous les nuages,
On vit se disperser l'épaisseur des orages;
Et les rayons du jour dévoilant leur trésor
Lançaient jusqu'à la mer des jets d'opale et d'or;
La vague était paisible, et molle et cadencée,
En berceaux de cristal mollement balancée;
Les vents, sans résistance, étaient silencieux;
La foudre, sans échos, expirait dans les cieux;
Les cieux devenaient purs, et, réfléchis dans l'onde
Teignaient d'un azur clair l'immensité profonde.

*

Tout s'était englouti sous les flots triomphans,
Déplorable spectacle! excepté deux enfans.
Sur le sommet d'Arar tous deux étaient encore,
Mais par l'onde et les vents battus depuis l'aurore.
Sous les lambeaux mouillés des tuniques de lin,
La vierge était tombée aux bras de l'orphelin;
Et lui, gardant toujours sa tête évanouie,
Mêlait ses pleurs sur elle aux gouttes de la pluie.
Cependant, lorsqu'enfin le soleil renaissant
Fit tomber un rayon sur son front innocent,
Par la beauté du jour un moment abusée,
Comme un lis abattu, secouant la rosée,
Elle entr'ouvrit les yeux et dit: „Emmanuel!
Avons-nous obtenu la clémence du ciel?
J'aperçois dans l'azur la colombe qui passe,
Elle porte un rameau; Dieu nous a-t-il fait grâce?
— La colombe est passée et ne vient pas à nous.
— Emmanuel! la mer a touché mes genoux.
— Dieu nous attend ailleurs à l'abri des tempêtes.
— Vois-tu l'eau sur nos pieds? — Vois le ciel sur nos têtes.
— Ton père ne vient pas, nous serons donc punis?
— Sans doute après la mort nous serons réunis.
— Venez, Ange du ciel, et prêtez-lui vos ailes!
— Recevez-la, mon père, aux voûtes éternelles!“

Ce fut le dernier cri du dernier des humains.
Long-temps sur l'eau croissante élevant ses deux mains,
Il soutenait Sara par les flots poursuivie;
Mais quand il eut perdu sa force avec la vie,
Par le ciel et la mer le monde fut rempli
Et l'arc-en-ciel brilla, tout étant accompli.

ALFRED DE VIGNY.

*) Or il y avait des géans sur la terre. Car depuis que les fils de Dieu eurent épousé les filles des hommes, il en sortit des enfans fameux et puissans dans le siècle.
Gen. ch. VI, v. 4.

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℛ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 28.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,

tiré

DES MEILLEURS AUTEURS

TANT ANCIENS QUE MODERNES,

par O. L. B. WOLFF, DR. ET PROF., et C. SCHÜTZ, DR.

Jean Reboul.

Diesen Namen führt ein französischer Dichter, welcher, obwohl er eben erst in der literarischen Welt erschien, sich dennoch schnell und mit vollem Rechte große und würdige Anerkennung erworben hat. Er verdankt seinen Ruhm weder den Cottericen der vornehmen Welt, noch den bezahlten Lobeserhebungen einiger Pariser Journale, sondern einzig und allein seinem Talent und Verdienst. Zwei Notabilitäten des französischen Parnasses, Alphons de Lamartine und Alexander Dumas, führten ihn ein, aber auch ohne sie würde er nicht in der Menge verloren, ignorirt, oder kaum auftretend eben so schnell wieder vergessen worden sein, denn seine Erscheinung ist zu merkwürdig und seine Gaben sind zu bedeutend, als daß ihn ein gleiches Loos, wie es leider so vielen jungen aufkeimenden Talenten in Frankreich zu Theil wird, treffen konnte.

Der Mann, von dem hier geredet wird, ist nämlich ein einfacher, bescheidener Bäcker in dem alten streng katholischen Nimes, der am Tage seinem Gewerbe mit allem Fleiße eines tüchtigen Handwerkers vorsteht, und Abends, wenn er redlich die Last und Hitze seines Berufes getragen, in stiller Zurückgezogenheit der ihm von Gott verliehenen Gabe der Dichtung lebt. — Eine solche Erscheinung ist allerdings nicht neu; fast alle Nationen haben Männer der unteren Klassen aufzuweisen, welche sich mit Erfolg im Gebiete der Musen versuchten; wir Deutschen rühmen uns des Altvaters Hans Sachs, des Klempners Grubel, der Karschin u. a. m., und der schönste, eigenthümlichste Zweig unserer Poesie, an welchem sich Dichter wie Göthe und Uhland heraufgebildet haben, ich meine unsere herrlichen Volkslieder, sind aus dem Herzen unseres Volkes entsprossen; die Franzosen haben in dieser Gattung den Vater des Vaudeville, den alten Walkmüller Olivier Basselin und den lustigen Tischlermeister von Nevers Adam Billaud aufzuweisen; die Engländer preisen mit Recht den zarten Robert Bloomfield, der ein Schneider war, und noch ganz neuerlichst ist bei ihnen ein ehrlicher Korbmacher, Thomas Miller, mit sehr hübschen, beschreibenden Gedichten ungefähr um dieselbe Zeit aufgetreten, als der berühmte Ettrickschäfer das Zeitliche segnete; kurz, es ließe sich die Liste solcher Männer ansehnlich vergrößern, wenn man deßhalb genauere literar-historische Nachsuchungen anstellen wollte. Uns genuge aber, hier einleitend zu bemerken, daß Jean Reboul an Tiefe des Gefühls, an Innigkeit und Eleganz alle seine Vorgänger übertrifft, und eine ehrenvolle Stelle neben den ersten lebenden französischen Lyrikern einnimmt. Es ist eine Keuschheit und Zartheit und ein Wohllaut in seinen Dichtungen vorherrschend, wie man sie selten, namentlich in neuern französischen Poesieen findet; die folgenden Mittheilungen werden unsere Behauptungen bestätigen.

Ein gewiß competenter Richter, Lamartine, äußert sich in seinem, als Einleitung zu den Gedichten selbst dienendem Briefe, an den Verleger derselben, höchst wahr und treffend, folgendermaaßen über ihn:

Frappé de l'élevation du sentiment, de la pureté transparente et de l'exquise harmonie du style, je ne doutai pas au premier moment, que le poète ne fût un homme élevé dans les habitudes les plus littéraires, et mûrissant ses vers dans les doux et libres loisirs que donnent la fortune et une position sociale, l'*aurea mediocritas*, la condition d'Horace pour les poètes et les écrivains. J'allai

au fond, je trouvai un jeune homme, né de lui-même, élevé dans l'atelier d'une humble famille dont tous les titres étaient des vertus, dont toute la richesse était un des métiers les plus vulgaires de la vie, et qui fatiguait ses propres bras à gagner le pain de sa femme et de ses enfans, avant de se retirer le soir dans un coin de son laboratoire et de rêver, à la lueur de sa lampe, ces poésies qui s'en échappaient sur leurs propres ailes pour aller appeler l'attention et l'admiration sur le nom de leur auteur.

Souvenirs d'enfance.

Revenez, revenez, beaux jours de mon enfance,
De votre aspect riant charmer ma souvenance,
Comme dans le désert brûlant et spacieux
Sur la verte oasis se reposent les yeux.
Mon cœur, mon pauvre cœur, à la tristesse en proie,
En fouillant le passé vous retrouve avec joie,
Jours naïfs, plaisirs purs, emportés par le temps,
Ainsi que le parfum des fleurs par les autans.
Quand notre bon curé, d'un doigt glacé par l'âge,
Me caressait la joue et me disait: Sois sage!
Quand mes pieuses mains, aux prières du soir,
Pour ranimer ses feux balançaient l'encensoir;
Alors que, réveillé bien avant la lumière,
Pour mon premier voyage, à travers la portière,
Surpris, je contemplais dans l'orient lointain,
Pour la première fois trois heures du matin!
Quand, pour trouver des nids fouillant dans ses bocages,
Le Vistre me voyait explorer ses rivages
Et dans ses fraîches eaux trompeant l'ardent midi
Goûter tous les plaisirs du vagabond jeudi,
Jour alors le plus beau de toute la semaine,
Où l'écolier se voit affranchi de sa chaîne:
Ni sombre magister qui le fasse pâlir;
Ni de ces beaux habits que l'on craint de salir,
Qui me rendaient des jours de fête et de dimanche,
Quand j'en étais paré, l'allégresse moins franche.

Mais d'où vient que ces temps que j'évoque aujourd'hui
Pour pouvoir arracher mon ame à son ennui,
La ramènent encore à sa tristesse amère?
Hélas! c'est que bientôt je vis pleurer ma mère!
Mon père s'en alla par ce mal triste et lent
Qui fait voir chaque jour le soleil moins brillant,
Qui fait passer des nuits aux longues insomnies,
Qui, pour un seul trépas donnant vingt agonies,
Enlève fil à fil la trame de nos jours,
Où l'art ne peut donner que d'impuissans secours.
Que de fois, loin du lit où gisait sa souffrance,
Ma mère avec des yeux qui cherchent l'espérance,
A dit au médecin qui nous donnait ses soins:
Ne le trouvez-vous pas mieux qu'hier? — Beaucoup moins.
Et ses yeux se mouillaient de larmes, et les miennes
Se mettaient à couler voyant couler les siennes!
Puis elle me disait: Pourquoi gémir ainsi?
Enfant, de jour en jour tu deviens pâle aussi.
Bientôt dans la maison nous aurons deux malades;
Va te distraire avec tes jeunes camarades.
Et, sortant pour aller essayer le bonheur,
J'entendais une voix me dire au fond du cœur:
Comment te réjouir quand ta famille pleure!
Et, triste, je rentrais dans ma pauvre demeure,
Et, le front dans la main, sur la table accoudé,
Je me sentais encor de larmes inondé.

Le Philtre.

Ma vie était semblable au lac tranquille et pur
Qui reflète du jour le nuage et l'azur,
Les astres dont la nuit scintille;
Et je ne sais sur moi quelle haleine a soufflé;
Mais dans ses profondeurs tout mon être est troublé;
Rends-moi mon ame, jeune fille!

Ma lèvre souriait des larmes des amours,
Je marchais le front haut, comme l'on a toujours
Marché dans ma pauvre famille;

Et maintenant mon œil est humide et rêveur,
Ma tête tristement se penche sur mon cœur.[1]
Rends-moi mon ame, jeune fille!

Lorsque dans nos jardins tu t'assieds sur un banc,
Soudain je te devine au bout de ton ruban
Qui flotte à travers la charmille;
Et mes amis alors me disent: Étourdi,
Tu ne réponds jamais à ce que l'on te dit.
Rends-moi mon ame, jeune fille!

C'est qu'alors mon esprit voltige autour de toi,
Que je voudrais en vain le rappeler à moi:
Il baise ta bouche gentille,
Il joue avec la brise entre tes beaux cheveux,
Et s'enivre et s'oublie aux rayons de tes yeux.
Rends-moi mon ame, jeune fille!

Astre consolateur de mes sombres ennuis,
Ton image charmante illumine mes nuits
Du doux éclat dont elle brille;
Mais le réveil me voit triste et dépossédé,
Pleurer comme un enfant sur mon lit accoudé.
Rends-moi mon ame, jeune fille.

*

Car quelle bouche d'or raconterait mon rêve,
Quand le nuage ami dans les airs nous enlève;
Quand mollement couché sur ce lit de vapeurs,
Que nuancent du jour les mobiles couleurs,
Ton corps que voile à peine une légère gaze,
Se révèle à mes yeux et me tient en extase?
Possesseur étonné de si rares trésors,
Mon bonheur se soupçonne, et je me dis alors:
„De la réalité c'est bien là le domaine;
„Ce n'est pas, cette fois, une apparence vaine
„Qui remplit mon sommeil d'un prestige charmant."
Mon songe a je ne sais quel vague sentiment
De son illusion; je crains en ma pensée
Que, rompant le fil d'or où mon ame est bercée,
Le désolant réveil, venant à me saisir,
Ne me fasse tomber du ciel de mon désir,
Et que ton doux fantôme à mes yeux se dérobe,
Comme un sylphe léger aux approches de l'aube...

Promenade sur mer.

I.

Voilà que l'onde amère a calmé son transport:
Détachons la nacelle et voguons loin du port,
O mon ange! à nous deux, nous pouvons nous suffire.
Livre ta chevelure au souffle de zéphire.
Ah! lorsque sur les miens se fixeront tes yeux
Je ne veux pour témoins que les flots et les cieux;
Lorsque ta douce voix ravira l'étendue,
Que de moi seulement elle soit entendue!
Tu sais dans quel délire et quelle anxiété
Tes charmes enivrans quelquefois m'ont jeté!
Combien mon cœur ressent de jalouses atteintes,
Mais je sens sur la mer s'évanouir mes craintes,
Avec ce bord où j'ai laissé tous mes rivaux,
Et qui semble en fuyant s'abimer sous les eaux
Pour mieux te dérober au reste de la terre,
Que n'ai-je en mon pouvoir une île solitaire!
Ses bocages, pour nous plus verts et plus épais,
Doubleraient le mystère et l'ombrage et le frais;
Les roses au zéphir, avec plus de délices,
Livreraient le parfum de plus brillans calices.
Là serait ce bonheur que nous cherchons en vain;
Chaque feuille agitée aurait un bruit divin.
Là dans un même élan nos deux ames unies
Exhaleraient au ciel les mêmes harmonies;
Comme sur le gazon deux limpides ruisseaux
Confondent leur murmure en mariant leurs eaux.
Là, le bras appuyé sur tes blanches épaules,
Je te révélerais les suaves paroles
Que, pour me consoler en des rêves heureux,
A dit à mon oreille un esprit généreux.[1]
Ainsi de notre vie, en ce secret asile,
Le cours s'achèverait transparent et tranquille;
Dans le sein du bonheur nous nous verrions vieillir:
La mort même, la mort ne viendrait nous cueillir
Que comme un fruit mûri dans la saison d'automne;
Non pas dans l'appareil que la terreur lui donne,
Mais calme et revêtant la fraîche majesté
De la nuit qui descend sur un beau jour d'été.

II.

Mais je parle du ciel, et la terre m'appelle,
Les tours de la cité sonnent l'heure cruelle
Où ton père inflexible a fixé ton retour.
Ah! quand le temps se sert des ailes de l'amour,
Sur les pauvres humains comme il passe rapide!
Déjà l'esquif par toi se détourne et me guide
Vers ces murs dont le bruit commence à me saisir,
Et que j'avais laissés avec tant de plaisir.
Pourquoi, pourquoi le ciel te créa-t-il si belle?
Ainsi qu'aux temps passés si quelque bonne Urgèle
Accomplissait les vœux en amour... Oh! mon bien
Serait que ton regard ne charmât que le mien...
Avant de me quitter que ta bouche m'assure
Par tout ce qui déteste ou punit le parjure,
Par le ciel et l'enfer, par les sylphes charmans
Qui font joindre le soir les lèvres des amans,
Par le poignard caché sous le manteau farouche
Qui va d'un infidèle ensanglanter la couche,
Que jamais... Mais ces mots outragent: je maudis
Cette crainte infernale au sein du paradis!
Ah! le jaloux amour s'accable de lui-même.
Mais je le vois, tu prends en pitié mon blasphème,
Ton sourire me dit que tu sais pardonner; —
A cet heureux espoir j'aime à m'abandonner.
Adieu... mais à demain songe, ma bien-aimée,
Que ma barque t'attend à l'heure accoutumée.

JEAN REBOUL.

Metella,

par GEORGES SAND.

(Suite.)

Dans le monde, on disait qu'elle était si affectée de vieillir, qu'elle en était malade. Les femmes assuraient déjà qu'elle se teignait les cheveux et qu'elle avait plusieurs fausses dents. Le comte de Buondelmonte savait bien que c'étaient autant de calomnies; mais il s'en affectait peut-être plus sincèrement que d'une vérité qui serait restée secrète. Il avait été trop heureux, trop envié depuis dix ans, pour que les jouissances de la vanité, qui sont les plus durables de toutes, n'eussent pas fait pâlir celles de l'amour. — L'attachement et la fidélité de la plus belle et de la plus aimable des femmes avaient-ils développé en lui un immense orgueil, ou l'avaient-ils seulement nourri?

Je n'en sais rien. Toutes les personnes que je connais ont eu vingt ans, et mes études psychologiques me portent à croire que presque tout le monde est capable d'avoir vingt ans, ne fût-ce qu'une fois en sa vie. Mais le comte en eut trente et demi le jour où lady Mowbray en eut... (je suis trop bien élevé pour tracer un chiffre qui désignerait au juste ce que j'appellerai, sans offenser ni compromettre personne, l'âge *indéfinissable* d'une femme); et le comte, qui avait tiré une grande gloire de la préférence de lady Mowbray, commença à jouer dans le monde un rôle moitié honorable, moitié ridicule, qui fit beaucoup souffrir sa vanité. Dix ans apportent dans toutes les passions possibles beaucoup de calme et de raisonnement. L'amitié qui survit à l'amour est plus susceptible de calcul et plus froide dans ses jugemens. L'amitié (que deux ou trois exceptions qui sont dans le monde me le pardonnent!) n'est point héroïque de sa nature. L'amitié de Buondelmonte pour Metella vit d'un œil très clairvoyant les chances d'ennui et de dépendance qui allaient s'augmentant d'un côté, de l'autre les chances d'avenir et de triomphe qui étaient encore vertes et séduisantes. Une certaine princesse allemande, grande liseuse de romans, et renommée pour le luxe de ses équipages, débitait des œillades sentimentales qui, au spectacle, attiraient dans leur direction magnétique tous les yeux vers la loge du comte. Une prima donna, pour laquelle quantité de colonels s'étaient battus en duel, invitait souvent le comte à ses soupers et le raillait de sa vie bourgeoise et retirée. Des jeunes gens, dont il faisait du reste l'admiration par ses gilets et les pierres gravées de ses bagues, lui reprochaient sérieusement la perte de sa liberté. Enfin, il ne voyait plus personne se lever et se dresser sur la pointe des pieds, quand lady Mowbray, appuyée sur son bras, paraissait en public. Elle était encore belle, mais tout le monde le savait; on l'avait tant vue, tant admirée! il y avait si long-temps qu'on l'avait proclamée la

reine de Florence, qu'il n'était plus question d'elle, et que la moindre pensionnaire excitait plus d'intérêt. Les femmes osaient aborder les modes que la seule lady Mowbray avait eu le droit de porter; on ne disait plus le moindre mal d'elle, et le comte entendait avec un plaisir diabolique répéter autour de lui que sa conduite était exemplaire, et que c'était une bien belle chose que de s'abuser aussi long-temps sur les attraits de sa maîtresse.

La douleur de Metella, en se voyant négligée de celui qu'elle aimait exclusivement, fut si grande, que sa santé s'altéra, et que les ravages du temps firent d'effrayans progrès. Le refroidissement de Buondelmonte en fit à proportions égales; et, lorsque le jeune Olivier les vit ensemble, lady Mowbray n'en était plus à compter son bonheur par années, mais par heures.

— Savez-vous, ma chère Metella, lui dit le comte le lendemain du jour où elle elle avait rencontré Olivier au spectacle, que ce jeune Suisse est éperdument amoureux de vous?

— Est-ce que vous auriez envie de me le faire croire? dit lady Mowbray en s'efforçant de prendre un ton enjoué. Voilà au moins la dixième fois depuis quinze jours que vous me le répétez!

— Et quand vous le croiriez, dit assez sèchement le comte, qu'est-ce que cela me ferait?

Metella eut envie de lui dire qu'il n'avait pas toujours été aussi insouciant; mais elle craignit de tomber dans les phrases du vocabulaire des femmes abandonnées, elle garda le silence.

Le comte se promena quelque temps dans l'appartement d'un air sombre.

— Vous vous ennuyez, mon ami? lui dit-elle avec douceur.

— Moi! pas du tout. Je suis un peu souffrant.

Lady Mowbray se tut de nouveau, et le comte continua à se promener en long et en large.

Quand il la regarda, il s'aperçut qu'elle pleurait: — Eh bien! qu'est-ce que vous avez? lui dit-il en feignant la plus grande surprise. Vous pleurez, parce que j'ai un peu mal à la gorge!

— Si j'étais sûre que vous souffrez, je ne pleurerais pas.

— Grand merci, milady!

— J'essaierais de vous soulager; mais je crois que votre mal est sans remède!

— Quel est donc mon mal, s'il vous plaît?

—Regardez-moi, monsieur, répondit-elle en se levant et en lui montrant son visage flétri: votre mal est écrit sur mon front...

— Vous êtes folle, répondit-il en levant les épaules, ou plutôt vous êtes furieuse de vieillir! Est-ce ma faute, à moi? puis-je l'empêcher?

— Oh! certainement, Luigi, répondit Metella, vous auriez pu l'empêcher encore! — Elle retomba sur son fauteuil, pâle, tremblante, et fondit en larmes.

Le comte fut attendri, puis contrarié; et cédant au dernier mouvement, il lui dit brutalement: — Parbleu, madame, vous ne devriez pas pleurer, cela ne vous embellira pas. — Et il sortit avec colère.

Il faut absolument que cela finisse, pensa-t-il quand il fut dans la rue. Il n'est pas en mon pouvoir de feindre plus long-temps un amour que je ne ressens plus. Tous ces ménagemens ressemblent à l'hypocrisie. Ma faiblesse d'ailleurs prolonge l'incertitude et les souffrances de cette malheureuse femme. C'est une sorte d'agonie que nous endurons tous deux. Il faut couper ce lien, puisqu'elle ne veut pas le dénouer.

Il retourna sur ses pas, et la trouva évanouie dans les bras de ses femmes; il en fut touché, et lui demanda pardon. Quand il la vit plus calme, il se retira plus mécontent lui-même que s'il l'eût laissée furieuse. Il est donc décidé, se dit-il en serrant les poings sous son manteau, que je n'aurai pas l'énergie de me débarrasser d'une femme! Il s'excita tant qu'il put à prendre un parti décisif; et toujours au moment d'en adopter un, il sentit qu'il n'aurait pas le courage de braver le désespoir de Metella. Après tout, que ce fût par vanité ou par tendresse, il l'avait aimée; vécu dix ans heureux auprès d'elle, il lui devait en partie l'éclat de sa position dans le monde; et il y avait des jours où elle était encore si belle, qu'on le proclamait heureux: il était heureux ces jours-là. Cependant il le faut, pensa-t-il, car dans peu de temps elle sera décidément laide, je

ne pourrai plus la souffrir, et je ne serai pas assez fort pour lui cacher mon dégoût; alors notre rupture sera éclatante et rude: il vaudrait mieux qu'elle se fît à l'amiable dès à présent....

Il se promena seul pendant une heure au clair de la lune; il était tellement malheureux, que lady Mowbray serait venue au-devant de ses desseins, si elle avait su combien il était rongé d'ennui. Enfin il s'arrêta au milieu de la rue, et regardant autour de lui dans une sorte de détresse, il vit qu'il était devant l'hôtel où logeait Olivier; il y entra précipitamment, je ne sais pas bien pourquoi, et peut-être ne le savait-il pas non plus lui-même. Quoi qu'il en soit, il demanda le Genevois et apprit avec plaisir qu'il était chez lui; il le trouva se disposant à aller au bal chez un banquier auquel il était recommandé. Olivier fut surpris de l'agitation du comte: il ne l'avait pas encore vu ainsi, et ne savait que penser de son air inquiet et de ses fréquentes contradictions. Rien de ce qu'il disait ne semblait être dans ses habitudes ni dans son caractère. Enfin, après un quart d'heure de cette étrange manière d'être, Buondelmonte lui pressa la main avec effusion, le conjura de venir souvent chez lady Mowbray; après lui avoir fait mille politesses exagérées, il se retira précipitamment comme un homme qui vient de commettre un crime. *(Suite.)*

Le voyage de la Lionne,

par *Jules Janin.*

(Fin.)

D'abord la voyageuse fut assez calme. Elle se tenait gravement dans cette voiture; le troisième acte de notre drame s'accomplissait lentement, comme s'accomplissent tous les troisièmes actes en général, quand on dirait que l'action est finie, et que tout le monde va être heureux. Mais bientôt l'action change de face. Le soleil était vif. L'air était doux; on eût dit un hiver d'Afrique, tant il faisait chaud. Les arbres s'agitaient mollement sur la grande route; le voyageur passait; tout était fête et joie sur le chemin; les dernières et tendres influences de l'été qui s'en va passèrent au cœur de la lionne. Tout à l'heure elle était calme comme une novice du dix-huitième siècle qui s'en va, sous la garde d'un mousquetaire noir, abandonnant le moutier qui l'éleva; elle tremble, elle a peur d'être poursuivie; mais, après le premier silence, voilà ma lionne qui s'agite, qui se réveille, qui secoue sa crinière, qui bondit, qui veut être libre, qui veut revoir les sables du désert, et le soleil, et les eaux de la citerne. Oh! c'était une horrible joie, qu'on eût prise pour un long désespoir. Jamais elle n'avait hurlé ainsi. Son guide cependant l'avait prise corps à corps; il la tenait embrassée au fond du fiacre, il luttait avec elle jusqu'aux morsures; il lui frappait la tête contre les parois de la voiture pour l'apaiser. Cependant les chevaux allaient toujours, et le cocher fumait sa pipe, réfléchissant à part soi qu'il n'avait jamais assisté à de pareils ébats.

Les stores étaient baissés. Du fond de la voiture on entendait venir ces sourds rugissemens. La foule s'arrêtait ébahie, et l'oreille niaisement tendue, comme la tend la foule; on se disait, en entendant cet étrange bruit: „C'est quelque poète qui passe et qui déclame à l'avance ses vers tragiques pour les mieux dire à l'Odéon."

A la barrière du trône, on s'arrête; le commis de la barrière, décoré de juillet, ouvre la porte de la voiture; il aperçoit l'homme et le lion, et comme il n'y avait pas de contrebande, il referme la portière avec le plus grand sang-froid. C'est un homme qui sera peut-être dévoré par un lion, voilà tout. Oh que tu es admirable, courage civil!

Cependant la lutte devenait à chaque instant plus pénible. L'homme se fatiguait à contenir cette bête africaine. Bajazet était vaincu par Roxane, vaincu, haletant, fatigué, tout prêt à tendre le cou au cordon fatal. On arriva ainsi au Jardin des Plantes par la porte qui donne sur le pont d'Austerlitz; la sentinelle de cette porte, voyant une voiture, dit: On n'entre pas! On répond à la sentinelle: — C'est un homme et un lion! Elle réplique: — On n'entre pas! si c'eût été le lion sans l'homme, à la bonne heure! Cette sentinelle, selon moi, possédait encore à un haut degré le courage civil!

On trouve donc la rue si désirée; on trouve la bonne porte, la porte de M. Geoffroy Saint-Hilaire, ni plus ni moins. A la porte le fiacre s'arrête. Un petit garçon, un gamin de Paris, insouciant et rieur comme ils le sont tous, se précipite à la portière pour l'ouvrir. Avant tout, il veut voir ce qui sortira de cette voiture si bien fermée. Il ouvre la portière et il est nez à nez avec la lionne, l'œil en feu, la bouche grimaçante et la crinière en désordre. Cet œil en feu, ces cheveux en désordre, n'étonnent pas un gamin de Paris qui ouvre un fiacre. Voilà donc mon gamin qui flatte la lionne de la main. Après cela, gouvernez une ville qui peut jeter un si intrépide lichen sur les murs, hors des murs, au sommet des toits, sous les porches des palais, dans les clochers des temples! Après le lierre qui ronge l'arbre, je ne connais rien de plus tenace que le gamin de Paris.

Heureusement pour les gouvernans, le gamin de Paris n'est pas toujours gamin; il prend de l'âge, il s'amende, il devient quelquefois portier; et une fois portier, marié, avec femme, enfans et oiseaux, il devient le plus pacifique des hommes. Ainsi s'est rencontré le portier de M. Geoffroi Saint-Hilaire. Ce digne homme, habitué à tant de monstres, a reculé devant la lionne. Étrange effet de l'habitude! Chaque jour, et par cette même porte, il voit entrer des enfans à deux têtes, des têtes à un seul œil, des colonnes vertébrales à vertèbres recourbées, des hommes à trois bras, des hommes sans bras, des cochons à six pates, des fœtus, des géans: beaucoup moins de géans que de fœtus cependant. Il n'y a pas un monstre de ce siècle auquel ce portier n'ait ouvert la porte, très naturellement, et sans même dire à sa femme enceinte: *sauve-toi!* Eh bien, cette lionne de six mois a fait peur à cet homme qui a vu Rita-Christina en chair et en os, qui a lu distinctement le nom de l'Empereur dans les yeux d'une enfant. Notre homme et notre lion ont donc été forcés de s'annoncer tout seuls chez M. Geoffroy Saint-Hilaire. Ils sont entrés dans son salon tous les deux, le domestique est venu les recevoir; il a dit: asseyez-vous. Le fiacre, sa course finie, est allé chercher quelque noce à conduire, quelque baptême à faire, un voyage à Bicêtre, ou, mieux encore, une de ces longues promenades au père Lachaise, qui sont si bien payées et qui fatiguent si peu les chevaux. Le gamin de Paris restait à la porte, se tenant prêt a aller chercher une autre voiture quand la lionne sortirait.

Mais la lionne faisait antichambre dans le salon, attendant M. Geoffroy Saint-Hilaire. Ces savans naturalistes sont d'étranges hommes! M. Geoffroy Saint-Hilaire se faisait la barbe quand la lionne entra. Si on lui eût dit: — Monsieur, voilà le crâne de Marat, voici l'embryon d'un crocodile; je vous apporte des bords du Nil la momie d'un ibis, ou autre curiosité pareille, à coup sûr il eût posé son rasoir, et, laissant sa barbe à moitié faite, il fût accouru: *Où est-il mon crocodile? Où est-elle ma momie?* et cette barbe n'aurait pas été finie ce jour-là, à coup sûr. La science est la vraie passion de l'homme. Si on eût dit encore à M. Geoffroy Saint-Hilaire: — Monsieur, la maîtresse de Henri VIII., Anne de Boleyn, est dans le salon, qui vient vous montrer la fraise rouge qu'elle porte au dessous du sein droit; Zulietta, la belle Vénitienne, qui trouva J.-J. Rousseau si poltron, vous attend pour vous prouver que Jean-Jacques s'était trompé; à coup sûr notre savant naturaliste n'aurait pas tenu à paraître rasé, même devant ces dames: il se rase pour la lionne. Une lionne dans son salon, une lionne bien conformée n'est plus qu'un solliciteur vulgaire; qu'elle attende! L'homme et la lionne ont attendu plus d'un quart d'heure chez M. Geoffroy Saint-Hilaire. Quand sa barbe a été faite, l'académicien est venu à la porte du salon, et, alors, il a indiqué du doigt la fenêtre par laquelle il fallait sortir pour mener cette lionne à la ménagerie du jardin, son dernier gîte.

Vous trouvez que mon drame languit, n'ayez crainte: entendez rugir la lionne! Quand elle se vit dans le salon, elle se débattit de plus belle; il fallut la traîner dans le jardin, où elle voulait courir tout à son aise. O qui me donnera un dénouement! car le dénouement de mon drame approche. Un incident, de grâce! un incident qui amène une catastrophe naturelle! Je

me contenterai, au besoin, du plus vulgaire, de la lettre de Tancrède ou de Zaïre, ou du canon d'Adélaïde! Justement, quand l'homme et la lionne étaient à moitié chemin, se traînant l'un l'autre dans le jardin, passa un bourgeois et un chien. Le bourgeois regarde la bête qu'on traîne, la bête traînée regarde le chien du bourgeois. O bonheur! ce chien sera pour moi la lettre de Zaïre ou de Tancrède! A la vue de ce chien, la lionne ne se contient plus; elle se renverse, elle mord, elle arrache le bras de son conducteur, elle déchire tout son corps de ses ongles. Le jeune homme n'a que le temps de crier au bourgeois: *Sauvez-vous!* Le bourgeois prend amoureusement son chien dans ses bras et se sauve, comme Énée emportant son père. La lionne est libre et se promène tranquillement. Son conducteur, épuisé de fatigue et tout sanglant, tombe par terre comme s'il eût été percé par le poignard final que vous savez!

Heureusement, le Noir de la girafe est accouru. Son bras nerveux a jeté un filet à la lionne, qu'il a emportée dans une cage de fer. En même temps, une jeune femme blanche et jolie est venue, qui a pansé les profondes blessures de l'homme à la lionne, se doutant peu qu'elle tenait le bras d'un homme qui a été député, et qui le serait encore aujourd'hui s'il avait voulu l'être.

Sur l'entrefaite, passa M. Rousseau, le gardien des bêtes fauves. Il regarda ce jeune homme qu'on pansait: „Hélas! lui dit-il, mon jeune fils a été encore plus maltraité que vous, monsieur; il a été dévoré à moitié par l'ours noir, il y a deux jours!“

Le sang arrêté, et son bras en écharpe, notre hardi joûteur rendit mille grâces à la jeune femme qui l'avait pansé, et il s'en allait à sa maison des champs rejoindre sa femme et son enfant, et leur donner des nouvelles de la lionne, quand, au fond de la cour, il découvrit notre grand savant, M. Cuvier, cet homme dont la science égale le génie, et qui montait en voiture, le front incliné par la pensée. — M. le baron, lui dit-il, j'ai eu le bras presque emporté par une lionne, ne pourrais-je pas devenir enragé?

M. Cuvier, sortant de sa méditation, mais sans jeter un regard sur cet homme à moitié dévoré, lui répond: *Le lion est un animal qui sue, il n'y a pas le moindre danger.* Et il rentre dans sa voiture et dans sa méditation.

Or, je vous le demande, cet amateur de monstres qui fait attendre une lionne dans son salon, ce gardien qui console un blessé en lui parlant de son fils dévoré la veille, ce grand homme qui n'a pas un regard pour un bras emporté, pour un lutteur tout sanglant, chose futile! ne sont-ce pas là des mœurs à part et dignes d'étude? Quant à mon drame, j'imagine qu'il est complet, rien manque. Il commence dans la joie, il se démène dans les cris, il finit dans le sang. C'est une tragédie qui se joue à deux comme le *Philoctète* du poète grec, et qui se dénoue de même par l'intervention d'un dieu. Quel dieu grec en effet, du fond de son nuage, aurait pu dire ce que disait M. Cuvier?

Depuis lors, j'ai revu la lionne, elle vit, elle est douce et folâtre. On dirait à présent une jeune première qui a quitté le cothurne et le manteau romains et le poignard pour reprendre la robe d'indienne, le simple chapeau de paille, et le cachemire Ternaux.

Hélas! nous en sommes revenus au règne des bêtes! L'art dramatique a laissé l'homme bien loin, il s'est recruté dans les forêts et dans les cavernes. Il a dit au singe: — fais-moi rire! et le singe l'a fait rire et pleurer! Il a dit à l'élephant: — fais-moi peur! et l'éléphant est monté sur la scène, et il a été à la fois terrible et doux, admirable et modeste. L'homme a disparu du théâtre, la femme est retournée à sa quenouille, les ménageries ont hurlé à la place des chanteurs. C'est un beau siècle, voyez-vous! un grand siècle roturier et dramatique. Les bêtes parlent, chantent et jouent, l'homme n'est plus là que pour les admirer, les flatter et les applaudir. Résignons-nous!

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℳ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 29.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, PROF. ET DR., et C. SCHÜTZ, DR.

Une visite à Nîmes,

par M. ALEXANDRE DUMAS.

PARMI les choses que je venais visiter à Nîmes, une des plus curieuses pour moi était sans contredit son poète. J'avais une lettre de Taylor, et elle portait cette singulière suscription: „A M. Reboul poète et boulanger.“ J'avais lu quelques vers de lui qui m'avaient paru fort beaux, mais il n'en était pas moins demeuré dans mon esprit prévenu quelque chose de pareil à maître Adam ou à Lantara.

Ma première visite, en arrivant à Nîmes, fut donc à Reboul. Un jeune homme que je rencontrai en sortant de l'hôtel, et à qui je demandai son adresse, non seulement me l'indiqua, mais, charmé sans doute de cette curiosité d'un étranger, s'offrit de me conduire: j'acceptai.

Avant d'arriver, nous passâmes sur la place des Arènes. Je tournai la tête d'un autre côté, afin que le géant romain qui devait avoir son tour ne vînt point distraire en ce moment ni mes yeux ni mes pensées.

„Nous passons devant les Arènes, me dit mon conducteur. — Merci, je ne les vois pas, répondis-je.“

Cinquante pas plus loin, il s'arrêta à l'angle d'une petite rue. „Voici la maison où demeure Reboul. — Mille remercimens. Savez-vous si je le trouverai chez lui à cette heure?“ Mon conducteur alongea la tête, afin que son regard pût plonger de biais par la porte entr'ouverte. „Il est dans sa boutique,“ me répondit-il, et il s'éloigna.

Je restai un moment pensif et ma lettre à la main. — Qui allait l'emporter dans la réception qu'allait me faire cet homme, ou de sa nature ou de son état? Me parlerait-il poésie ou farine, académie ou agriculture, publication ou récolte? Je savais déjà que je le trouverais grand, mais j'ignorais encore si je le trouverais simple.

J'entrai.

„C'est à M. Reboul que j'ai l'honneur de parler?

— A lui-même.

— Une lettre de Taylor.

— Oh! comment se porta-t-il?

— Parfaitement.“

Il commença à lire.

Je l'examinai pendant ce temps. C'était un homme de trente-cinq à trente-sept ans, d'une taille au dessus de la moyenne, avec un teint d'un brun presque arabe, des cheveux noirs et luisans, des dents d'émail; arrivé à mon nom, il reporta son regard de la lettre à moi, et me salua une seconde fois. Ce regard fut rapide et profond, et je m'aperçus seulement alors qu'il avait des yeux magnifiques, de ces yeux indiens puissans et veloutés, faits pour exprimer l'amour et la colère.

„Monsieur, me dit-il, je n'ai vraiment que des obligations au baron Taylor, et je ne sais comment je m'acquitterai jamais envers lui.“ Ce fut moi qui m'inclinai à mon tour. „Mais voulez-

vous me permettre d'en agir franchement et librement avec vous?"

— Je vous en supplie.

— Vous venez voir le poète et non le boulanger, n'est-ce pas? Or, je suis boulanger depuis cinq heures du matin jusqu'à quatre heures du soir. De quatre heures du soir à minuit, je suis poète. Voulez-vous des petits pains? restez; voulez-vous des vers? revenez à cinq heures."

— Je reviendrai à cinq heures.

En ce moment deux ou trois pratiques entrèrent. „Vous voyez, me dit-il, nous n'aurions pas un instant," et il les servit. La porte du fournil s'ouvrit, et un garçon parut.

„Le four est chauffé, maître.

— Envoyez quelqu'un à la boutique, j'enfournerai moi-même." Une femme vint prendre sa place au comptoir. „A cinq heures, me dit-il. — Oh certes!" Et il rentra pour cuire son pain.

Je sortis singulièrement préoccupé de ce mélange de simplicité et de poésie: tout cela était-il de la manière ou de la nature? Cet homme jouait-il une comédie ou suivait-il naïvement le double mécanisme de son organisation? C'était ce que la suite devait m'apprendre.

Je marchai au hasard pendant les trois heures qui devaient séparer cette première entrevue de la seconde; je ne sais trop ce que je vis; j'étais plongé dans les abstractions sociales. Ce peuple, dont tout est sorti depuis cinquante ans, après avoir donné à la France des soldats, des tribuns et des maréchaux, allait donc aussi lui fournir des poètes! le regard de Dieu avait pénétré enfin au plus profond de notre France, le peuple avait son Lamartine!

Je revins à l'heure dite. Reboul m'attendait à une petite porte d'allée. Sa boutique, toujours ouverte, était confiée à d'autres soins pour les simples détails de la vente. Il fit quelques pas au-devant de moi. Il avait changé de costume; celui qu'il portait était très simple, mais très propre, et tenait un milieu sévère entre le peuple et la bourgeoisie.

Nous montâmes un petit escalier tournant; nous nous trouvâmes au milieu d'un grenier sur le plancher duquel était amoncelé, en tas séparés, du froment de qualités différentes. Nous nous engageâmes dans une de ces petites vallées que ces montagnes nourricières formaient entre elles, et au bout de dix pas, nous nous trouvâmes à la porte d'une chambre. Nous entrâmes.

„Nous voilà, me dit Reboul en fermant la porte derrière lui, séparés du monde matériel. A nous maintenant le monde des illusions. Ceci est le sanctuaire. La prière, l'inspiration et la poésie ont seules le droit d'y entrer. C'est dans cette chambre bien simple, vous le voyez, que j'ai passé les plus douces heures de ma vie, celles du travail ou de la rêverie."

En effet, cette chambre était d'une simplicité presque monastique: des rideaux blancs au lit et à la croisée, quelques chaises de paille, un bureau de noyer, un crucifix d'ivoire, formaient tout l'ameublement. Quant à la bibliothèque, elle se composait de deux volumes: la *Bible* et Corneille.

„Je commence, lui dis-je, à comprendre votre double vie, qui jusqu'à présent me paraissait inconciliable.

— Rien n'est plus simple cependant, et l'une sert l'autre. Quand les bras travaillent, la tête se repose, et quand les bras se reposent, la tête travaille.

— Mais? ..... Pardon de mes questions.

— Faites.

— Étiez-vous d'une famille élevée?

— Je suis fils d'ouvrier.

— Vous avez reçu quelque éducation au moins?

— Aucune.

— Qui vous a fait poète?

— Le malheur."

Je regardai autour de moi; tout semblait si calme, si doux, si heureux dans cette petite chambre, que le mot *malheur* prononcé ne paraissait pas devoir y trouver d'échos.

„Vous cherchez une explication à ce que je viens de vous dire, n'est-ce pas?

— Et je ne la trouve point, je l'avoue.

— N'êtes-vous jamais passé sur une tombe sans vous en douter?

— Si fait, car j'y voyais l'herbe plus verte et les fleurs plus fraîches.

— Eh bien! c'est cela, nous sommes sur une tombe.“

Une larme vint au bord de ses yeux. Je lui tendis la main. „Vous comprenez, n'est-ce pas? continua-t-il, ce que c'est qu'une grande douleur que l'on cherche vainement à épancher. Ceux qui m'avaient entouré jusqu'alors étaient des hommes de ma classe, aux ames bonnes, mais communes. Au lieu de me dire: Pleurez et nous pleurerons avec vous, ils tentèrent de me consoler; mes larmes, qui ne demandaient qu'à se répandre, refluèrent vers mon cœur et l'inondèrent. Je cherchai la solitude, et, à défaut d'ames qui pussent me comprendre, je me plaignis à Dieu; ces plaintes solitaires et religieuses prirent un caractère poétique et élevé que je n'avais jamais remarqué dans mes paroles: mes pensées se formulèrent dans un idiome presque inconnu à moi-même, et comme elles tendaient au ciel, à défaut de sympathies sur la terre, le Seigneur leur donna des ailes, et elles montèrent vers lui.

— Oui, c'est cela, lui dis-je, comme s'il m'eût expliqué la chose du monde la plus simple, et je comprends maintenant, ce sont les vrais poètes qui le deviennent ainsi; combien d'hommes de talent à qui il ne manque qu'un grand malheur pour devenir hommes de génie! Vous m'avez dit d'un seul mot le secret de votre vie, et je la connais maintenant comme vous-même.

— Puis, ajoutez aux douleurs privées les douleurs publiques; songez au poète qui voit tomber autour de lui, comme les feuilles au mois d'automne, toutes les croyances religieuses, toutes les convictions politiques, et qui reste comme un arbre dépouillé à attendre un printemps qui ne reviendra peut-être plus. Vous n'êtes pas royaliste, je le sais, mais vous êtes religieux. Figurez-vous donc ce que c'est que de voir les images saintes auxquelles, enfant, votre mère vous a conduit pour faire votre prière, abattues, foulées aux pieds des chevaux, traînées dans la boue! Figurez-vous ce que c'est que de voir de pareilles choses à Nîmes, dans cette vieille ville de discordes civiles, où presque tous les souvenirs sont des haines, où le sang coule si vite et si long-temps! . . . Oh! si je n'avais pas eu la poésie pour me plaindre et la religion pour me consoler, que serais-je devenu, ô mon Dieu!

— Nous avons tous vu de pareilles choses. Croyez-moi, c'est ce qui fait qu'à cette heure chaque poète sera au besoin homme social. Le domaine de la poésie s'est agrandi du champ de la politique: les révolutions l'ont labouré avec l'épée, nos pères l'ont engraissé avec leur sang. Semons-y la parole, et les croyances y repousseront.

— Vous avez un royaume tout entier, vous, le théâtre; moi, je n'ai qu'un jardin. N'importe, j'y cultiverai des fleurs, et j'en ferai des couronnes que je vous jetterai. . . .

— Vous ne m'avez pas donné rendez-vous pour me faire des complimens, mais pour me lire vos vers.

— Le désirez-vous sincèrement, ou n'est-ce qu'une affaire de curiosité ou de politesse?

— Je croyais que nous nous connaissions assez pour nous épargner l'un à l'autre de pareilles questions.

— C'est juste, je suis tout à vous: quand je vous ennuierai, vous m'arrêterez et tout sera dit.

Il commença. Dès les premiers vers, je remarquai dans sa voix cette intonation qui appartient essentiellement à l'école moderne, cette manière de dire qui m'avait si souvent frappé chez de Vigny, chez Lamartine et chez Hugo, et cependant Reboul ne connaissait à cette époque aucun de ces hommes; cela me prouvait ce dont depuis long-temps je me doutais, c'est qu'il y a dans les vers modernes une mélodie qui n'appartient pas aux vers de l'ancienne école. Pendant qu'il parlait, j'examinais cet homme, sa physionomie avait pris un caractère nouveau, celui de la foi; une grande conviction intérieure se manifestait au dehors au fur et à mesure qu'il lisait, et selon ce qu'il lisait.

Nous passâmes ainsi quatre heures, lui me versant de la poésie à flots, et moi disant toujours: Encore. Je ne lui fis pas grâce d'un tiroir de son bureau; tout en sortit, manuscrits, cahiers, feuilles volantes. Enfin je lui indiquai du doigt un dernier brouillon. „Quant à celui-ci, me dit-il, vous le lirez vous-même plus tard! de-

main. — Pourquoi? — Parce que ce sont des vers qui vous sont adressés; je les ai griffonnés en vous attendant; mais à cette heure, allons voir les Arènes; et soyez tranquille, nous n'aurons fait que changer de poésie. Seulement je vous ai réservé la meilleure pour la dernière."

Maintenant, vous connaissez l'homme aussi bien que moi; lisez le brouillon qu'il m'avait remis, et vous connaîtrez le poète.

Metella,

par *Georges Sand.*

(Suite.)

Il retourna chez lady Mowbray; il la trouva souffrante, et prête à se mettre au lit; il l'engagea à se distraire et à venir avec lui au bal chez le banquier A... Metella n'en avait pas la moindre envie; mais voyant que le comte le désirait vivement, elle céda pour lui faire plaisir, et ordonna à ses femmes de préparer sa toilette.

— Vraiment, Luigi, lui dit-elle en s'habillant, je ne vous comprends plus; vous avez mille caprices: avant-hier, je désirais aller au bal de la princesse Wilhelmine, et vous m'en avez empêchée; aujourd'hui...

— Ah! c'était bien différent: j'avais un rhume effroyable ce jour-là... je tousse encore un peu...

— On m'a dit cependant....

— Qu'est-ce qu'on vous a dit? et qui est-ce qui vous l'a dit?

— Oh! c'est le jeune Suisse avec lequel vous avez voyagé, et que j'ai vu au spectacle hier soir; il m'a dit qu'il vous avait rencontré la veille au bal chez la princesse Wilhelmine.

— Ah! madame, dit le comte, je comprends très bien les raisons de M. Olivier de Genève pour me calomnier auprès de vous!

— Vous calomnier! dit Metella en levant les épaules. Est-ce qu'il sait que vous m'avez fait un mensonge?

— Est-ce que vous allez mettre cette robe-là, milady? interrompit le comte. Oh! mais vous négligez votre toilette déplorablement!

— Cette robe arrive de France, mon ami, elle est de Victorine, et vous ne l'avez pas encore vue.

— Mais une robe de velours violet! c'est d'une sévérité effrayante.

— Attendez donc; il y a des nœuds et des torsades d'argent qui lui donnent beaucoup d'éclat.

— Ah! c'est vrai! voilà une toilette très riche et très noble. On a beau dire, Metella, c'est encore vous qui avez la mise la plus élégante, et il n'y a pas une femme de vingt ans qui puisse se vanter d'avoir une taille aussi belle....

— Hélas! dit Metella, je ne sens plus la souplesse que j'avais autrefois, ma démarche n'est plus aussi légère; il me semble que je m'affaisse, et que je suis moins grande d'une ligne chaque jour.

— Vous êtes trop sincère et trop bonne, ma chère lady, dit le comte en baissant la voix. Il ne faut pas dire cela, surtout devant vos soubrettes. Ce sont des babillardes qui iront le répéter dans toute la ville.

— J'ai un délateur qui parlera plus haut qu'elles, répondit Metella, c'est votre indifférence.

— Ah! toujours des reproches; mon Dieu! qu'une femme qui se croit offensée est cruelle dans sa plainte et persévérante dans sa vengeance!

— Vengeance? moi, vengeance? dit Metella.

— Non, je me sers d'un mot inconvenant, ma chère lady, vous êtes douce et généreuse, en ai-je jamais douté? Allons, ne nous querellons pas, au nom du ciel! ne prenez pas votre air abattu et fatigué. Votre coiffure est bien plate, ne trouvez-vous pas?

— Vous aimez ces bandeaux lisses avec un diamant sur le front...

— Je trouve qu'à présent les tresses descendant le long des joues, à la manière des reines du moyen âge, vous vont encore mieux.

— Il est vrai que mes joues ne sont plus très rondes, et qu'on les voit moins avec des tresses. Francesca, faites-moi des tresses.

— Metella, dit le comte lorsqu'elle fut coiffée, pourquoi ne mettez-vous pas de rouge?

— Hélas! il est donc temps que j'en mette, répondit-elle tristement; je me flattais de n'en jamais avoir besoin.

— C'est une folie, ma chère: est-ce que tout le monde n'en met pas? Les jeunes femmes en ont.

— Vous haïssez le fard, et vous me disiez souvent que vous préfériez ma paleur à une fraîcheur factice.

— Mais la dernière fois que vous êtes sortie, on vous a trouvée bien pâle... On ne va pas au bal uniquement pour son amant.

— J'y vais uniquement pour vous aujourd'hui, je vous jure.

— Ah! milady, c'est à mon tour de dire qu'il n'en fut pas toujours ainsi! *Autrefois* vous étiez un peu fière de vos triomphes.

— J'en étais fière à cause de vous, Luigi; à présent qu'ils m'échappent, et que je vous vois en souffrir, je voudrais me cacher. Je voudrais éteindre le soleil et vivre avec vous dans les ténèbres.

— Ah! vous êtes en veine de poésie, milady. J'ai trouvé tout à l'heure votre Byron ouvert à cette belle page des ténèbres; je ne m'étonne pas de vous voir des idées sombres. Eh bien! le rouge vous sied à merveille. Regardez-vous, vous êtez superbe; allons, Francesca, apportez les gants et l'éventail de milady; voici votre bouquet, Metella; c'est moi qui l'ai apporté, c'est un droit que je ne veux pas perdre.

Metella prit le bouquet et regarda tendrement le comte avec un sourire sur les lèvres, et une larme dans les yeux. — Allons, venez, mon amie, lui dit-il, vous allez être encore une fois la reine du bal.

Le bal était somptueux, mais, par un de ces hasards facétieux qui se rencontrent souvent dans le monde, il y avait une quantité exorbitante de femmes laides et vieilles. Parmi les jeunes et les agréables, il y en avait peu de vraiment jolies. Lady Mowbray eut donc un très grand succes, et Olivier, qui ne s'attendait pas à la rencontrer, s'abandonna à sa naïve admiration. Dès que le comte le vit auprès de lady Mowbray, il s'éloigna, et dès qu'il les vit s'éloigner l'un de l'autre, il prit le bras d'Olivier, et sous le premier prétexte venu il le ramena auprès de Metella. — Vous m'avez dit en route que vous aviez vu Goëthe, dit-il au jeune voyageur; parlez donc de lui à milady, elle est si avide d'entendre parler du vieux Faust, qu'elle voulait m'envoyer à Weimar tout exprès pour lui rapporter les dimensions exactes de son front. Heureusement pour moi, le grand homme est mort au moment où j'allais me mettre en route. — Buondelmonte tourna sur ses talons fort habilement en achevant sa phrase, et laissa Olivier parler de Goëthe à lady Mowbray.

Metella, qui l'avait d'abord accueilli avec une politesse bienveillante, l'écouta peu à peu avec intérêt. Olivier n'avait pas infiniment d'esprit, mais il avait fait beaucoup de bonnes lectures; il avait de la vivacité, de l'enthousiasme, et, ce qui est extrêmement rare chez les jeunes gens, pas la moindre affectation. Avec lui, on n'était pas forcé de pressentir le grand homme en herbe, la puissance intellectuelle méconnue et comprimée; c'était un vrai Suisse pour la franchise et le bon sens, une sorte d'Allemand pour la sensibilité et la confiance; il n'avait rien de français, ce qui plut infiniment à Metella.

Vers la fin du bal, le comte revint auprès d'eux, et les retrouvant ensemble, il se sentit joyeux et triompha intérieurement de son habileté. Il laissa Olivier donner le bras à lady Mowbray pour la reconduire à sa voiture, et les suivit par derrière avec une discrétion vraiment maritale.

Le lendemain, il fit à Metella le plus pompeux éloge du jeune Suisse, et l'engagea à lui écrire un mot pour l'inviter à dîner. Après le dîner, il se fit appeler dehors pour une prétendue affaire imprévue, et les laissa ensemble toute la soirée. Comme il revenait seul et à pied, il vit deux jeunes bourgeois de la ville arrêtés devant le balcon de lady Mowbray, et il s'arrêta pour entendre leur conversation.

— Vois-tu la taille de lady Mowbray, au clair de la lune? On dirait une belle statue sur une terrasse.

— Le comte est aussi un beau cavalier. Comme il est grand et mince!

— Ce n'est pas là le comte de Buondelmonte; celui-ci est plus grand de toute la tête. Qui diable est-ce donc? Je ne le connais pas.

— C'est le jeune duc d'Asti.

— Non, je viens de le voir passer en sédiole.

— Bah! ces grandes dames ont tant d'adorateurs, celle-là qui est si belle surtout! Le comte de Buondelmonte doit être fier!...

— C'est un niais. Il s'amuse à faire la cour à cette grosse princesse allemande, qui a des yeux de faïence et des mains de macaroni, tandis qu'il y a dans la ville un petit étranger nouvellement débarqué, qui donne le bras à Mme Metella, et qui change d'habit sept fois par jour pour lui plaire.

— Ah! parbleu! c'est lui que nous voyons là-haut sur le balcon. Il a l'air de ne pas s'ennuyer.

— Je ne m'ennuierais pas à sa place.

— Il faut que Buondelmonte soit bien fou!

Le comte entra dans le palais et traversa les appartemens avec agitation. Il arriva à l'entrée de la terrasse, et s'arrêta pour regarder Metella et Olivier, dont les silhouettes se dessinaient distinctement sur le ciel pur et transparent d'une belle soirée. Il trouva le Genevois bien près de sa maîtresse; il est vrai que celle-ci regardait d'un autre côté et semblait rêver à autre chose; mais un sentiment de jalousie et d'orgueil blessé s'alluma dans l'ame italienne du comte. Il s'approcha d'eux et leur parla de choses indifférentes. Lorsqu'ils rentrèrent tous trois dans le salon, Buondelmonte remarqua tout haut que Metella avait été bien préoccupée, car elle n'avait pas fait allumer les bougies, et il se heurta à plusieurs meubles pour atteindre à une sonnette, ce qui acheva de le mettre de très mauvaise humeur.

Le jeune Olivier n'avait pas assez de fatuité pour s'imaginer qu'il pouvait consoler Metella de l'abandon de son amant. Quoiqu'elle ne lui eût fait aucune confidence, il avait pénétré facilement son chagrin, et il en voyait la cause. Il la plaignait sincèrement et l'en aimait davantage. Cette compassion, jointe à une sorte de ressentiment des persifflages du comte, lui inspirait l'envie de le contrarier. Il vit avec joie que le dépit avait pris la place de cette singulière affectation de courtoisie, et il reprit la conversation sur un ton de sentimentalité que le comte était peu disposé à goûter, et qui augmenta singulièrement sa mauvaise humeur. Metella, surprise de voir son amant capable encore d'un sentiment de jalousie, s'en réjouit, et, femme qu'elle était, se plut à l'augmenter en accordant beaucoup d'attention au Genevois. Si ce fut une scélératesse, elle fut excusable, et le comte l'avait bien méritée. Il devint âcre et querelleur, au point que lady Mowbray, qui vit Olivier très disposé à lui tenir tête, craignit une scène ridicule et fit entendre au jeune homme qu'il eût à se retirer. Olivier comprit fort bien, mais il affecta la gaucherie d'un campagnard, et parut ne se douter de rien jusqu'à ce que Metella lui eût dit tout bas:

— Allez-vous-en, mon cher monsieur, je vous en prie.

Olivier feignit de la regarder avec surprise.

— Allez, ajouta-t-elle, profitant d'un moment où le comte allait prendre le chapeau d'Olivier pour le lui présenter; vous m'obligerez, je vous reverrai...

— Madame, le comte s'apprête à me faire une impertinence; il tient mon chapeau: je vais être obligé de le traiter de fat; que faut-il que je fasse?

— Rien, allez-vous-en et revenez demain soir.

Olivier se leva: — Je vous demande pardon, monsieur le comte, dit-il, vous vous trompez, c'est mon chapeau que vous prenez pour le vôtre; veuillez me le rendre, je vais avoir l'honneur de vous saluer.

— Le comte, toujours prudent, non par absence de courage (il était brave), mais par habitude de circonspection et par crainte du ridicule, fut enchanté d'en être quitte ainsi. Il lui remit son chapeau et le quitta poliment; mais, dès qu'il fut parti, il le déclara souverainement insipide, mal appris et ridicule. Je ne sais comment vous avez fait pour supporter ce personnage, dit-il à Metella; il faut que vous ayez une patience angélique.

— Mais il me semble, mon ami, que c'est

vous qui m'avez priée de l'inviter, et vous me l'avez laissé sur les bras ensuite.

— Depuis quand êtes-vous si Agnès, que vous ne sachiez pas vous débarrasser d'un fat importun? Vous n'êtes plus dans l'âge de la gaucherie et de la timidité.

Metella se sentit vivement offensée de cette insolence; elle répondit avec aigreur, le comte s'emporta, et lui dit tout ce que depuis long-temps il n'osait pas lui dire. Metella comprit sa position, et, en s'éclairant sur son malheur, elle retrouva l'orgueil que son affection irréprochable envers le comte devait lui inspirer.

— Il suffit, monsieur, lui dit-elle; il ne fallait pas me faire attendre si long-temps la vérité. Vous m'avez trop fait jouer auprès de vous un rôle odieux et ridicule. Il est temps que je comprenne celui que mon âge et le vôtre m'imposent: je vous rends votre liberté.

Il y avait long-temps que le comte aspirait à ce jour de délivrance, il lui avait semblé que le mot échappé aux lèvres de Metella le ferait bondir de joie. Il avait trop compté sur la force que nous donne l'égoïsme. Quand il entendit ce mot si étrange entre eux, quand il vit en face ce dénouement triste et honteux à une vie d'amour et de dévouement mutuels, il eut horreur de Metella et de lui-même; il demeura pâle et consterné. Puis un violent sentiment de colère et de jalousie s'empara de lui.

— Sans doute, s'écria-t-il, cet aveu vous tardait, madame! En vérité, vous êtes très jeune de cœur, et je vous faisais injure en voulant compter vos années. Vous avez promptement rencontré le réparateur de mes torts et le consolateur de vos peines. Vous comptez recourir à lui pour oublier les maux que je vous ai causés, n'est ce pas? Mais il n'en sera pas ainsi; demain un de nous deux, madame, sera près de vous. L'autre ne vous disputera plus jamais à personne. Dieu ou le sort décideront de votre joie ou de votre désespoir.

Metella ne s'attendait point à cette bizarre fureur. La malheureuse femme se flatta d'être encore aimée; elle attribua tout ce que le comte lui avait dit d'abord à la colère. Elle se jeta dans ses bras, lui fit mille sermens, lui jura qu'elle ne reverrait jamais Olivier, s'il le désirait, et le supplia de lui pardonner un instant de vanité blessée.

Le comte s'apaisa sans joie, comme il s'était emporté sans raison. Ce qu'il craignait le plus au monde était de prendre une résolution, dans l'état de contradiction continuelle où il était vis-à-vis de lui-même. Il fit des excuses à lady Mowbray, s'accusa de tous les torts, la conjura de ne pas lui retirer son affection et l'engagea à recevoir Olivier, dans la crainte qu'il ne soupçonnât ce qui s'était passé à cause de lui.

Le jour vint et termina enfin les orages d'une nuit d'insomnie, de douleur et de colère. Ils se quittèrent réconciliés en apparence, mais tristes, découragés, incertains et tellement accablés de fatigue l'un et l'autre, qu'ils comprenaient à peine leur situation.

Le comte dormit douze heures à la suite de cette rude émotion. Lady Mowbray s'éveilla assez tôt dans la journée; elle attendait Olivier avec inquiétude, elle ne savait comment lui expliquer ses paroles de la vieille et la conduite de M. de Buondelmonte.

Il vint et se conduisit avec assez d'adresse pour rendre Metella plus expansive qu'elle ne l'avait résolu. Son secret lui échappa, et des larmes couvrirent son visage en avouant tout ce qu'elle avait souffert et tout ce qu'elle craignait d'avoir à souffrir encore.

Olivier s'attendrit à son tour, et, comme un excellent enfant qu'il était, il pleura avec lady Mowbray. Il est impossible, quand on est malheureux par suite de l'injustice d'autrui, de n'être pas reconnaissant de l'intérêt et de l'affection qu'on rencontre ailleurs. Il faudrait, pour s'en défendre, un stoïcisme ou une défiance qu'on n'a point dans ces momens-là. Metella fut touchée de la réserve délicate et des larmes silencieuses du jeune Olivier. Elle avait compris vaguement la veille qu'elle était aimée de lui, et maintenant elle en était sûre. Mais elle ne pouvait trouver dans cet amour qu'un faible allégement aux douleurs du sien.

(Suite.)

Elle est malade.

Pourquoi mouiller de pleurs le chevet de ton lit?
Si ton regard s'éteint, si ta voix s'affaiblit,
Si ta lèvre se décolore,
Mon ange... ne crains pas, de son charme vainqueur,
Qu'un autre pût jamais t'effacer de mon cœur
C'est par l'ame que je t'adore.

Si jamais (que ce jour se tienne loin encor!)
Si, repliant ton cou sous l'aile de la mort,
Tu t'endormais, ô ma colombe,
De balcon en balcon je n'irais pas le soir
Chanter afin qu'un autre à mes yeux se fît voir,
Mais j'irais m'asseoir sur ta tombe.

Et là, le front baissé, les yeux mouillés de pleurs,
Je te réveillerais sous mes vives douleurs;
Et le bruit de ton vol funèbre,
En passant à travers le saule aux longs cheveux,
Me serait préférable aux plus tendres aveux
De la beauté la plus célèbre.

Apparition.

Oh! pourquoi dans mes nuits jeter ainsi l'angoisse,
Du cercueil immobile intervertir la loi?
J'ai fait pourtant brûler un cierge à la paroisse,
Et l'office divin y fut chanté pour toi.

Ce que pour ton repos le rituel ordonne,
Je l'ai fait accomplir avec un soin pieux;
Sur le seuil de ma porte on a donné l'aumône
Qui calme les tourmens et fait ouvrir les cieux.

De l'oubli de ton deuil ne doit naître ta peine;
Le plaisir ne m'a pas trouvé sur son chemin;
D'avides héritiers dans tes coffres d'ébène
Pour ravir tes joyaux n'ont pas porté la main.

Les lieux d'où le trépas te fraya ton passage
De mornes appareils sont encor tout remplis.
Le miroir dont l'éclat renvoyait ton image,
De ses longs voiles blancs n'a pas quitté les plis;

Ta lampe sèche d'huile y pend, là, sans lumière;
Et la couche est encor comme tu la laissa;
Sur le triste parquet repose la poussière
Qu'y fit tomber le jour où ton œil s'éclipsa.

Le rameau de laurier trempé dans l'eau bénite,
Que la famille en pleurs aspergea sur ton corps,
Lorsqu'on l'eut revêtu de l'habit carmélite,
Et qu'on eut récité les prières des morts.

Et quand je dors, pourtant, pendant la nuit livide,
Une main de mon lit agitant les rideaux
Fait sur mon front brûlant passer un souffle humide,
Comme celui qui sort des voûtes des tombeaux.

Et j'aperçois errer, dans mon alcôve obscure,
Un bras qui porte un cierge à la pâle lueur;
Et je ne sais quel sombre et funèbre murmure
Me couvre tout à coup d'une froide sueur.

Et je te vois pleurer, et ta tête s'incline,
Et laisse sur mon sein abattre ses cheveux;
Et leurs tristes flocons oppressent ma poitrine;
Oh! quand tu viens ainsi, dis-moi ce que tu veux.

Et tu verras soudain ta volonté suivie:
Je ne veux envers toi ressentir nul remords;
Helas! je suis assez accablé de la vie,
Sans y venir mêler les peines de ta mort.

Oh! de ces visions, vérités ou mensonges,
Daigne, daigne, mon Dieu, délivrer mon sommeil,
Fais passer radieux tes anges dans mes songes,
Et calme mon esprit sous leur groupe vermeil.

Jean reboul.

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/3 ℳ oder 54 fr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 30

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, DR. ET PROF., et C. SCHÜTZ, DR.

Metella,

par GEORGES SAND.

(Suite.)

PLUSIEURS semaines se passèrent dans cette incertitude. Le comte ne pouvait rallumer son amour sans cesse prêt à s'éteindre, qu'au feu de la jalousie. Dès qu'il se retrouvait seul avec sa maîtresse, il regrettait de ne l'avoir pas quittée lorsqu'elle le lui avait offert. Alors il ramenait son rival auprès d'elle, espérant qu'une autre affection consolerait Metella et la rendrait complice de son parjure. Mais dès qu'il lui semblait voir Olivier gagner du terrain sur lui, sa vanité blessée et sans doute un reste d'amour pour lady Mowbray le rejetaient dans de violens accès de fureur. Il ne sentait le prix de sa maîtresse qu'autant qu'elle lui était disputée. Olivier comprit le caractère du comte et sa situation d'esprit. Il vit qu'il disputerait le cœur de Metella tant qu'il aurait un rival. Il s'éloigna et alla passer quelque temps à Rome. Quand il revint, il trouva Metella au désespoir et presque entièrement délaissée. Son malheur étant enfin livré au public, toujours avide de se repaître d'infortunes et de se réjouir la vue avec les chagrins qu'il ne sent pas; la désertion du comte et ses motifs rendirent le rôle de lady Mowbray fâcheux et triste. Les femmes s'en réjouissaient, et quoique les hommes la trouvassent encore pour charmante et désirable, nul n'osait se présenter, dans la crainte d'être accepté comme un pis-aller. Olivier vint, et comme il aimait sincèrement, il ne craignit pas d'être ridicule; il s'offrit non pas encore comme un amant mais comme un ami sincère, comme un fils dévoué. Un matin, lady Mowbray quitta Florence sans qu'on sût où elle était allée; on vit encore le jeune Olivier pendant quelques jours dans les endroits publics, se montrant comme pour prouver qu'il n'avait pas enlevé lady Mowbray. Le comte lui en sut bon gré et ne lui chercha pas querelle. Au bout de la semaine, le Genevois disparut à son tour, sans avoir prononcé devant personne le nom de lady Mowbray.

Il la rejoignit à Milan, où, selon sa promesse, elle l'attendait; il la trouva bien pâle et bien près de la vieillesse. Je ne sais si son amour diminua, mais son amitié s'en accrut. Il se mit à ses genoux, baisa ses mains, l'appela sa mère, et supplia de prendre courage.

— Oui, appelez-moi toujours votre mère, lui dit-elle; je dois en avoir pour vous la tendresse et l'autorité. Écoutez donc, ce que ma conscience m'ordonne de vous dire dès aujourd'hui. Vous m'avez parlé souvent de votre affection, non pas seulement de celle qu'un généreux enfant peut avoir pour une vieille amie, mais vous m'avez parlé comme un jeune homme pourrait le faire à une femme dont il désire l'amour. Je crois, mon cher Olivier, que vous vous êtes trompé alors, et qu'en me voyant vieillir chaque jour, vous serez bientôt désabusé. Quant à moi, je vous dirai la vérité. J'ai essayé de partager tous vos sentimens; je ne devais plus rien à Buondelmonte, et je me devais à moi-même de le laisser

disposer de son avenir. J'ai quitté Florence dans l'espoir de me guérir de ce cruel amour, et d'en ressentir un plus jeune et plus enivrant avec vous. Eh bien! je ne vous dirai pas aujourd'hui que ma raison repousse cette imprudente alliance entre deux âges aussi différens que le vôtre et le mien. Je ne vous dirai pas non plus que ma conscience me défend d'accepter un dévouement dont vous vous repentiriez peut-être bientôt. Je ne sais pas à quel point j'écouterais ma conscience et ma raison, si l'amour était une fois rentré dans mon cœur. Je sais que je suis encore malheureusement bien jeune au moral; mais voici ma véritable raison. Olivier, n'en soyez pas offensé, et songez que vous me remercierez un jour de vous l'avoir dite, et que vous m'estimerez de n'avoir pas agi comme une femme de mon âge, blessée dans ses plus chères vanités, eût agi envers un jeune homme tel que vous. Je suis femme, et j'avoue qu'au milieu de mon désespoir j'ai ressenti vivement l'affront fait à mon sexe et à ma beauté passée. J'ai versé des larmes de sang en voyant le triomphe de mes rivales, en essuyant les railleries de celles qui sont jeunes aujourd'hui, et qui semblent ignorer qu'elles passeront, et que demain elles seront comme moi. Eh bien! Olivier, je me suis débattue contre ce dépit poignant; j'ai résisté aux conseils de mon orgueil, qui m'engageait à recevoir vos soins publiquement et à me parer de votre jeune amour comme d'un dernier trophée: je ne l'ai pas fait, et j'en remercie Dieu et ma conscience. Je vous dois aujourd'hui une dernière preuve de loyauté....

— Arrêtez, madame, dit Olivier, et ne m'ôtez pas tout espoir. Je sais ce que vous avez à me dire: vous aimez encore le comte de Buondelmonte, et vous voulez rester fidèle à la mémoire d'un bonheur qu'il a détruit. Je vous en vénère et vous en aime davantage; je respecterai ce noble sentiment, et j'attendrai que le temps et Dieu vous parlent en ma faveur. Si j'attends en vain, je ne regretterai pas de vous avoir consacré mes soins et mon respect.

Lady Mowbray serra la main d'Olivier, et l'appela son fils. Ils se rendirent à Genève, et Olivier tint ses promesses. Peut-être ne furent-elles pas très héroïques d'abord: mais, au bout de six mois, Metella, apaisée par sa résignation et rétablie par l'air vif des montagnes, retrouva la fraîcheur et la santé qu'elle avait perdues. Ainsi qu'on voit, après les premières pluies de l'automne, recommencer une saison chaude et brillante, lady Mowbray entra dans son *été de la Saint-Martin;* c'est ainsi que les villageois appellent les beaux jours de novembre. Elle redevint si belle, qu'elle espéra avec raison jouir encore de quelques années de bonheur et de gloire. Le monde ne lui donna pas de démenti, et l'heureux Olivier moins que personne.

Ils avaient fait ensemble le voyage de Venise; et, à la suite des fêtes du carnaval, ils s'apprêtaient à revenir à Genève, lorsque le comte de Buondelmonte, tiré à la remorque par sa princesse allemande, vint passer une semaine dans la ville des doges. La princesse Wilhelmine était jeune et vermeille; mais, lorsqu'elle lui eut récité une assez grande quantité de phrases apprises par cœur dans ses livres favoris, elle rentra dans un pacifique silence, dont elle ne sortit plus que pour redire ses apologues et ses sentences accoutumées. Le pauvre comte se repentait cruellement de son choix, et commençait à craindre une luxation de la mâchoire, s'il continuait à jouir de son bonheur, lorsqu'il vit passer dans une gondole Metella avec son jeune Olivier. Elle avait l'air d'une belle reine suivie de son page. La jalousie du comte se réveilla, et il rentra chez lui déterminé à passer son épée au travers de son rival. Heureusement pour lui ou pour Olivier, il fut saisi d'un accès de fièvre qui le retint au lit huit jours. Durant ce temps, la princesse Wilhelmine, scandalisée de l'entendre invoquer sans cesse dans son délire lady Mowbray, prit la route de W *** avec un chevalier d'industrie qui se donnait à Venise pour un prince grec, et qui, grace à de fort belles moustaches noires et à un costume théâtral, passait pour un homme très vaillant. Pendant le même temps, lady Mowbray et Olivier quittèrent Venise sans avoir appris qu'ils avaient heurté la gondole du comte de Buondelmonte et qu'ils le laissaient entre deux médecins, dont l'un le traitait pour une gastrite,

et l'autre pour une affection cérébrale. A force de glace appliquée, par l'un sur l'estomac, et par l'autre sur la tête, le comte se trouva bientôt guéri des deux maladies qu'il n'avait pas eues; et, revenant à Florence, il oublia les deux femmes qu'il n'avait plus.

II.

Un matin, lady Mowbray, qui s'était fixée en Suisse, reçut une lettre datée de Paris; elle était de la supérieure d'un couvent de religieuses où Metella avait mis, deux ou trois ans auparavant, sa nièce miss Sarah Mowbray, jeune orpheline *très intéressante* comme le sont toutes les orphelines en général, et particulièrement celles qui ont de la fortune. La supérieure avertissait lady Mowbray que la maladie de langueur dont miss Sarah était atteinte depuis un an faisait des progrès assez sérieux pour que les médecins eussent prescrit le changement d'air et de lieu dans le plus court délai possible. Aussitôt après la réception de cette lettre, lady Mowbray demanda des chevaux de poste, fit faire à la hâte quelques paquets, et partit pour Paris dans la journée.

Olivier resta seul dans le grand château que lady Mowbray avait acheté près du lac Léman, et dans lequel depuis cinq ans il passait auprès d'elle tous les étés. C'était depuis ces cinq années la première fois qu'il se trouvait seul à la campagne, forcé, pour ainsi dire, de réfléchir, et de contempler sa situation. Bien que le voyage de lady Mowbray dût être d'une quinzaine de jours tout au plus, elle avait semblé très affectée de cette séparation, et lui-même n'avait point accepté sans répugnance l'idée qu'un tiers allait venir se placer dans une intimité jusqu'alors si paisible et si douce. Le caractère romanesque d'Olivier n'avait pas changé, son cœur avait le même besoin d'affection, son esprit la même candeur qu'autrefois. Avait-il obéi à la loi du temps, et son amour pour lady Mowbray avait-il fait place à l'amitié? il n'en savait rien lui-même, et Metella n'avait jamais eu l'imprudence de l'interroger à cet égard. Elle jouissait de son affecton sans l'analyser. Trop sage et trop juste pour n'en pas sentir le prix, elle s'appliquait à rendre douce et légère cette chaîne qu'Olivier portait avec reconnaissance et avec joie.

Metella était si supérieure à toutes les autres femmes, sa société était si aimable, son humeur si égale, elle était si habile à écarter de son jeune ami tous les ennuis ordinaires de la vie, qu'Olivier s'était habitué à une existence facile, calme, délicieuse tous les jours, quoique tous les jours semblable. Quand il fut seul il s'ennuya horriblement, engendra malgré lui des idées sombres, et s'effraya de penser que lady Mowbray pouvait et devait mourir long-temps avant lui.

Metella retira sa nièce du couvent, et reprit avec elle la route de Genève. Elle avait fait toutes choses si précipitamment dans ce voyage, qu'elle avait à peine vu Sarah; elle était partie de Paris le soir même de son arrivée. Ce ne fut qu'après douze heures de route, que, s'éveillant au grand jour, elle jeta un regard attentif sur cette jeune fille étendue auprès d'elle dans le coin de sa berline.

Lady Mowbray écarta doucement la pelisse dont Sarah était enveloppée, et la regarda dormir. Sarah avait quinze ans, elle était pâle et délicate, mais belle comme un ange. Ses longs cheveux blonds s'échappaient de son bonnet de dentelle, et tombaient sur son cou blanc et lisse, orné çà de là de signes bruns semblables à de petites mouches de velours. Dans son sommeil, elle avait cette expression raphaëlique qu'on avait si long-temps admirée dans Metella, et dont elle avait conservé la noble sérénité en dépit des années et des chagrins. En retrouvant sa beauté dans cette jeune fille, Metella éprouva comme un sentiment d'orgueil maternel. Elle se rappela son frère qu'elle avait tendrement aimé, et qu'elle avait promis de remplacer auprès du dernier rejeton de leur famille; lady Mowbray était le seul appui de Sarah, elle retrouvait dans ses traits le beau type de ses nobles ancêtres. En la lui rendant au couvent avec des larmes de regret, on lui avait dit que son caractère était

angélique comme sa figure. Metella se sentit pénétrée d'intérêt et d'affection pour cette enfant, elle prit doucement sa petite main pour la réchauffer dans les siennes, et se penchant vers elle, elle la baisa au front.

Sarah s'éveilla, et à son tour regarda Metella; elle la connaissait fort peu, et l'avait vue préoccupée la veille. Naturellement timide, elle avait osé à peine la regarder. Maintenant la voyant si belle, avec un sourire si doux et les yeux humides d'attendrissement, elle retrouva la confiance caressante de son âge, et se jeta à son cou avec joie.

Lady Mowbray la pressa sur son cœur, lui parla de son père, le pleura avec elle; puis la consola, lui promit sa tendresse et ses soins, l'interrogea sur sa santé, sur ses goûts, sur ses études, jusqu'à ce que Sarah, un peu fatiguée du mouvement de la voiture, se rendormit à son côté.

Metella pensa à Olivier, et l'associa intérieurement à la joie qu'elle éprouvait d'avoir auprès d'elle une si aimable enfant. Mais peu à peu ses idées prirent une teinte plus sombre: des conséquences qu'elle n'avait pas encore abordées se présentèrent à son esprit; elle regarda de nouveau Sarah, mais cette fois avec une inconcevable souffrance d'esprit et de cœur. La beauté de cette jeune fille lui fit amèrement sentir ce que la femme doit perdre de sa puissance et de son orgueil en perdant sa jeunesse. Involontairement elle mit sa main auprès de celle de Sarah: sa main était toujours belle; mais elle pensa à son visage, et regardant celui de sa nièce: Quelle différence! se dit-elle; comment Olivier fera-t-il pour ne pas s'en apercevoir? Olivier est aussi beau qu'elle; ils vont s'admirer mutuellement; ils sont bons tous deux, il s'aimeront... Et pourquoi ne s'aimeraient-ils pas? Ils seront frère et sœur; moi, je serai leur mère... La mère d'Olivier! Ne le faut-il pas? n'ai je pas pensé cent fois qu'il en devait être ainsi? Mais déjà! Je ne m'attendais pas à trouver une jeune fille, presque une femme, dans cette enfant! Je n'avais pas prévu que ce serait une rivale.... Une rivale, ma nièce! mon enfant! Quelle horreur! O! jamais!

Lady Mowbray cessa de regarder Sarah, car, malgré elle, sa beauté, qu'elle avait admirée tout à l'heure avec joie, lui causait maintenant un effroi insurmontable; le cœur lui battait; elle fatiguait son cerveau à trouver une pensée de force et de calme à opposer à ses craintes qui s'élevaient de toutes parts, et que, dans sa première consternation, elle exagérait sans doute. De temps en temps, elle jetait sur Sarah un regard effaré, comme ferait un homme qui s'éveillerait avec un serpent dans la main. Elle s'effrayait surtout de ce qui se passait en elle; elle croyait sentir des mouvemens de haine contre cette orpheline qu'elle voulait aimer et protéger: — Mon Dieu, mon Dieu! s'écriait-elle, vais-je devenir jalouse? Est-ce qu'il va falloir que je ressemble à ces femmes que la vieillesse rend cruelles, et qui se font une joie infame de tourmenter leur rivales? Est-ce une horrible conséquence de mes années que de haïr ce qui me porte ombrage? Haïr Sarah! la fille de mon frère! cette orpheline qui tout à l'heure pleurait dans mon sein!.... Oh! cela est affreux, et je suis un monstre!

— Mais non, ajoutait-elle, je ne suis pas ainsi: je ne peux pas lui faire un crime d'être belle! Je ne suis pas née méchante; je sens que ma conscience est toujours jeune, mon cœur toujours bon: je l'aimerai; je souffrirai quelquefois peut-être, mais je surmonterai cette folie...

Mais l'idée d'Olivier amoureux de Sarah revenait toujours l'épouvanter, et ses efforts pour affronter une pareille crainte étaient infructueux. Elle en était glacée, attérée; et Sarah, en s'éveillant, trouvait souvent une expression si sombre et si sévère sur le visage de sa tante, qu'elle n'osait la regarder, et feignait de se rendormir pour cacher le malaise qu'elle en éprouvait.

Le voyage se passa ainsi, sans que Lady Mowbray pût sortir de cette anxiété cruelle. Olivier ne lui avait jamais donné le moindre sujet d'inquiétude: il ne se plaisait nulle part loin d'elle, et elle savait bien qu'aucune femme n'avait jamais eu le pouvoir de le lui enlever; mais Sarah allait vivre près d'eux, entre eux deux, pour

ainsi dire ; il la verrait tous les jours; et, lors même qu'il ne lui parlerait jamais, il aurait toujours devant les yeux cette beauté angélique à côté de la beauté flétrie de lady Mowbray; lors même que cette intimité n'aurait aucune des conséquences que Metella craignait, il y en avait une affreuse, inévitable, ce serait la continuelle angoisse de cette ame jalouse, épiant les moindres chances de sa défaite, s'aigrissant dans sa souffrance, et devenant injuste et haïssable à force de soins pour se faire aimer! — Pourquoi m'exposerais-je gratuitement à ce tourment continuel? pensait Metella. J'étais si calme et si heureuse il y a huit jours! Je savais bien que mon bonheur ne pouvait pas être éternel; mais, du moins, il aurait pu durer quelque temps encore. Pourquoi faut-il que j'aille chercher une ennemie domestique, une pomme de discorde, et que je l'apporte précieusement au sein de ma joie et de mon repos, qu'elle va troubler et détruire peut-être à jamais? Je n'aurais qu'un mot à dire pour faire tourner bride aux postillons, et pour reconduire cette petite fille à son couvent.... Je retournerais plus tard à Paris pour la marier: Olivier ne la verrait jamais; et, si je dois perdre Olivier, du moins ce ne serait pas à cause d'elle!

Mais l'état de langueur de Sarah, l'espèce de consomption qui menaçait sa vie, imposait à lady Mowbray le devoir de la soigner et de la guérir. Son noble caractère prit le dessus, et elle arriva chez elle sans avoir adressé une seule parole dure ou désobligeante à la jeune Sarah.

Olivier vint à leur rencontre sur un beau cheval anglais, qu'il fit caracoler autour de la voiture pendant deux lieues. En les abordant, il avait mis pied à terre, et il avait baisé la main de lady Mowbray en l'appelant, comme à l'ordinaire, sa chère maman. Lorsqu'il se fut éloigné de la portière, Sarah dit ingénument à lady Mowbray: — Ah! mon Dieu, chère tante, je ne savais pas que vous aviez un fils; on m'avait toujours dit que vous n'aviez pas d'enfans?

(Suite.)

Le Nez rouge,

par *Madame Desbordes-Valmore.*

Dryden a défini l'âme, „une petite flamme bleue qui va et vient en nous.“ — Je ne sais pas de meilleure explication de ce souffle divin qui nous anime. Ce qui rend cette pensée plus belle, c'est qu'on lui peut donner un double emploi et l'appliquer également à l'amour! Si l'amour n'est pas en effet une petite flamme bleue qui va et vient en nous, qu'est-ce, je vous prie, que l'amour?

Mais ne creusons pas ces définitions subtiles. A quoi bon analyser le sentiment? Peu d'entre ceux qui l'ont éprouvé ont découvert ses causes. Tous ont ressenti ses effets. Le biographe, le critique, le mathématicien, le géologue, l'historien et le naturaliste, accoutumées qu'ils sont à disséquer les faits et les choses et à pénétrer leurs secrets, ont docilement subi le joug de la passion sans lui demander compte de son autorité. Le monarque aux pieds de sa maîtresse ne va point songer qu'en s'agenouillant, il abaisse sa majesté, ni chercher pourquoi il prosterne ainsi sa grandeur. Le ministre qui fuit la cour et court aux champs cacher ses soupirs, n'interroge point le pouvoir invisible qui lui fait négliger le soin de son ambition. Il n'y a pas jusqu'à la rubiconde marchande de poissons, qui toute au souvenir de son amant le matelot, quand elle s'enivre de l'ambroisie du gin, et boit verre sur verre, ne reconnaisse elle-même à son insu la souveraineté de l'aveugle Dieu; se doute-t-elle seulement alors que c'est sa fièvre amoureuse qui lui donne cette soif inextinguible qu'elle ne comprend pas?

Maria Hargrave était l'une des filles du vicaire de la paroisse de Kensington près de Londres. Elle avait des dents d'ivoire et des lèvres de corail. Il n'y avait pas de fleur dans les serres de Chelsea qui eût le parfum plus doux que son haleine! Son sein admirablement formé soulevait avec une voluptueuse cadence le taffetas gris de sa robe décolletée. Ses épaules, oh! ses épaules rondes, toujours à l'air, hiver comme été, étaient si blanches qu'on les eût dites couvertes d'une neige éternelle. Son œil noir lançait de rapides

éclairs à travers ses longs cils. Sa taille élégante et souple était plus fine que celle d'une guêpe; son pied, qui eût paru fort honnête sur le continent, était une miniature en Angleterre. Chacun de ses gestes ravissait; chacun de ses mouvements était une grâce. Puis son esprit était vif et orné. On ne savait qu'admirer le plus de ses fines saillies, de ses promptes et heureuses reparties, ou bien de son jugement parfait, de sa charmante modestie et de l'exquise bonté de son âme. Au résumé Maria était d'autant de milliers de piques au-dessus des Sophias, des Clarissas, des Émilias, des Stellas, des Narcissas et des Sacharissas, qu'Éclipse fut jamais audessus de Rossinante.

Mais hélas! il n'est rien au monde qui soit sans défaut. La perfection n'est qu'un mot. — Au milieu de cet adorable visage de Marie, se dressait un nez que les mauvaises fées avaient pris plaisir à élever. Dieu de miséricorde! c'était un nez qui surpassait en grandeur ce nez immortel décrit par Slawkenbergint. Et quant à sa couleur, puissances du ciel, une ravaudeuse*) Irlandaise, qui boit régulièrement par jour ses six pintes de whisky, n'a eu de sa vie un nez de cette couleur!

Cependant notre héroïne n'était point de ces filles glorieuses qui ne voient en elles-mêmes que leurs mérites et sont aveugles quand elles regardent leurs imperfections. Certes, elle possédait assez de qualités du corps et du cœur, pour en être vaine. La fierté à certains égards lui eût été fort légitimement permise. Mais cette précieuse enfant avait fait les pas essentiels vers la suprême sagesse. — Elle se connaissait et se rendait justice. Elle comprenait qu'elle avait un gros nez rouge; elle le savait et elle était humble! Ah! que le créateur n'a-t-il doué de nez rouges toutes les beautés de l'univers!

Avec tant d'inappréciables avantages, Maria descendait mélancoliquement les derniers échelons de sa dix-huitième année, sans qu'aucun amant se présentât qui lui offrît la main pour lui faire monter l'escalier du mariage. De loin à loin elle attrapait bien quelque fugitif admirateur: mais du moment que, près d'elle, apparaissait Charlotte, sa sœur cadette, la pauvre aînée avait tort; tout loisir lui était laissé de penser à son nez rouge dans la solitude. C'était une cruelle et incessante tribulation. Eût-elle pu raisonnablement espérer que les larmes éteindraient la flamme de ce nez funeste et amoindriraient ses dimensions en le fondant, la triste Maria eût pleuré volontiers toutes ses larmes. Mais elle avait trop de bon sens pour avoir tant de faiblesse. Elle n'attendait point de miracles en sa faveur. Des innombrables panacées dont elle avait ouï parler, il n'y en avait aucune qui promît d'argenter les nez de cuivre.

Nous avons dit que Maria était l'aînée des deux sœurs. Lorsqu'il s'agirait d'établissement dans la famille, elle avait le droit imprescriptible de préséance. Un parti fut offert, mais non pas à elle. Maria n'éleva aucune objection. Elle se départit sans hésiter, de son privilége. Elle laissa généreusement Charlotte se marier. — Maintenant, se dit alors la noble fille, si mon nez n'est point un obstacle insurmontable, la route conjugale est libre pour moi de tout obstacle. Ma sœur est pourvue: elle n'est plus là pour me couper l'herbe sous les pieds.

Et dès le lendemain, M. Conway, teneur de livres fort distingué, fut introduit et présenté au logis. M. Conway était un beau grand jeune homme, blond, en frac vert-pomme à boutons d'argent. A peine Maria aperçut-elle seulement le collet de ce séduisant habit couleur d'espérance, qu'elle couvrit artistement avec son mouchoir la portion de la figure que vous devinez. Passons-lui cette innocente coquetterie, c'est qu'il ne faut pas réellement moins de courage pour montrer au grand jour un nez rouge que pour en cacher un grec sous le masque.

Conway fut frappé de l'exacte et harmonieuse symétrie des formes de la jeune miss. Il admira son air élégant et gracieux. — Un homme est toujours aussi prêt à devenir amoureux qu'à cesser de l'être. — Quelques moments de conversation avec l'aimable folle commencèrent de tourner la tête du sensible teneur de livres. — Elle sentait tout si finement et si vivement! Son es-

*) Fliderin.

prit était si juste et si animé! son imagination si délicate: Elle n'applaudissait jamais avant d'avoir compris. Elle ne remerciait pas niaisement d'une flatterie qu'avait dictée la seule politesse! Elle évitait et déclinait les compliments au lieu de les solliciter. Oh! c'était une femme sans pareille. Au bout d'une heure Conway demeura convaincu qu'il avait découvert en Maria un véritable phénix. — Hélas! il n'avait pas même vu le bout du nez de la chère enfant.

Je vous l'affirme, l'homme est une créature fantastique et inexplicable. C'est le fils du caprice. L'inconstance est sa mère. C'est une girouette vivante. Conway avait continué ses visites chez le digne vicaire. La physionomie discrètement voilée de Maria avait presque achevé d'émouvoir ce cœur facile à ébranler. Il était subjugué. Les charmes tout puissants de cette causerie spirituelle, ses manières ingénues et ouvertes avaient triomphé: il s'avouait vaincu. Il allait s'agenouiller et déclarer ses prétentions! — En un instant tout changea. — Maria fut soudainement sotte, commune, odieuse; — le rideau s'était levé. — Il avait découvert le nez de la misérable fille.

Conway se mordit les lèvres. Il tira sa révérence et partit.

Maria ne se dissimula point la subite et évidente révolution qui s'était opérée dans les sentiments de son mobile adorateur. Elle apprécia aussi correctement le motif qui l'avait causé. — Mais la faute en était à elle seule! Pourquoi le mouchoir était-il tombé? C'avait été une chute bien imprudente et plus désastreuse! Aussi, elle n'en doutait plus, ce serait ce nez fatal qui la perdrait éternellement. — Elle ne put contenir ses pleurs! Ce n'est pas qu'elle fût passionnément éprise au fond du très-inflammable et blond jeune homme! Mais enfin il eût fait un mari comme un autre! Et puis cette retraite précipitée était si injurieuse! elle était si désespérante! Il ne fallait plus s'abuser; ce serait désormais l'inévitable chemin que suivraient tous les soupirants! Autant valait renoncer de bonne grâce au mariage et se vouer ainsi qu'une nonne à une perpétuelle virginité. — Quelle destinée pourtant! Quoi! une fidèle protestante, la fille d'un ministre anglican se condamner presque à une vie de couvent catholique! — Ah! ma mère, mon excellente mère! quelle fantaisie cruelle vous est venue, quand vous étiez grosse, de vouloir manger des framboises! — C'était là une apostrophe indiscrète et peu filiale, peu concevable surtout chez une enfant si pleine de modération. Qu'eût-elle dit, bon Dieu! bon Dieu! si mistriss Hargrave avant ses couches eût désiré goûter de la queue d'un hippopotame? Mais à quels égarements n'est pas capable d'entraîner la douleur de rester fille!

Cependant M. Conway n'était point d'une nature obstinée et colère. Ses répugnances n'avaient rien d'emporté ni d'invincible. Dînait-il à la taverne, il ne damnait pas d'emblée le cuisinier, si le bœuf était trop rôti, quoique le mal fût sans remède. Il n'y avait personne qui aimât mieux que lui la croûte du pain frais. Eh bien! c'eût été fort rare de le voir sortir de ses gonds et maudire cordialement la fille de salle, quand elle lui servait quelque tranche de mie de la veille.

Toutefois en cette occurrence il fut long-temps à rentrer dans son assiette naturelle; son exaspération était au comble. Tout le long de Piccadilly, comme il retournait à Londres, il criait encore véhémentement: — L'effroyable nez! le nez d'épouvantail! Quel malheureux mortel s'est trouvé jamais vis-à-vis d'un pareil nez! le vieux vilain nez rouge! le nez d'ivrognesse! L'intolérable nez! Certes Maria est une intéressante fille! elle a toutes les grâces et toute l'intelligence! ce serait presque une femme parfaite, la femme jusqu'à ce moment introuvée! Mais par le Christ! où a-t-elle été prendre ce nez féroce, cet envieux nez qui obscurcit tout l'éclat dont elle brille? Parmi les innombrables variétés de nez susceptibles de gâter un visage, il n'y en avait pas un plus extravagant, plus effronté, plus écorché, plus inconciliable, et c'est celui-là justement que vous avez choisi! Non! Maria, vous avez beau faire et beau dire, j'abhorre cet exécrable nez! Je n'admirerai de ma vie un nez semblable!

En conscience, ces exclamations et ces rai-

sonnements étaient bien d'un homme jeté hors des limites de la raison. Tranchons le mot: c'était là le pur langage d'un fou. Nous sommes donc pleinement autorisé à croire que M. Conway n'était pas absolument guéri de son amour.

Je ne connais qu'une seule bonne excuse d'être amoureux, c'est l'impossibilité de s'en défendre. Cette pensée m'appartient. Je le déclare, et toute fausse modestie à part je l'estime si profonde et si vraie, que, ne fût-elle point sortie de mon propre cerveau, je ne balancerais pas à attribuer à la vénérable antiquité l'honneur de son invention.

Donnez-moi d'ailleurs la clé des contradictions infinies de cet inconsistant et incompréhensible sentiment que vous nommez l'amour; donnez-la moi, si vous l'avez; car je ne l'ai vue jamais, ni tenue.

Je ne sais comment le fait advint; ce fut purement pour raison d'affaires, je suppose; mais Conway fut poussé à retourner chez M. Hargrave. A cette occasion, la porte de la maison lui fut ouverte plus large. Il fut invité à revenir souvent et tant qu'il lui plairait, et en ami, en vrai commensal, aux heures des repas lorsque le cœur lui en dirait; et le merveilleux de l'histoire, c'est qu'il revint, et revint fréquemment. Quel démon le ramenait de cette sorte et comme de force là où il semblait que nul attrait ne devait plus l'attirer? De fait, ces visites involontaires lui étaient, à lui-même, une énigme indéchiffrable. Il avait besoin de venir; il venait. Était-il arrivé, et en présence de Maria, une invincible froideur le glaçait. Combien il avait changé! Il parlait sans timidité; il écoutait sans intérêt; il s'allongeait et prenait ses aises sur le sopha. Servait-on le thé, dans ses distractions il mangeait à lui seul toute la pyramide des tartines beurrées. — Hélas! il ne m'aime plus, se disait la désolée jeune fille.

(Fin.)

Maudit printemps.

Je la voyais, de ma fenêtre,
A la sienne tout cet hiver;
Nous nous aimions sans nous connaître;
Nos baisers se croisaient dans l'air;
Entre ses tilleuls sans feuillage,
Nous regarder comblait nos jours.
Aux arbres tu rends leur ombrage,
Maudit printemps, reviendras-tu toujours!

Il se perd dans leur voûte obscure,
Cet ange éclatant qui, là bas,
M'apparut, jetant la pâture
Aux oiseaux un jour de frimats:
Ils l'appelaient et leur manège
Devint le signal des amours.
Non, rien d'aussi beau que la neige!
Maudit printemps, reviendras-tu toujours!

Sans toi je la verrais encore
Lorsqu'elle s'arrache au repos,
Fraîche, comme on nous peint l'Aurore
Du jour entr'ouvrant les rideaux.
Le soir encor je pourrais dire:
Mon étoile achève son cours;
Elle s'endort, la lampe expire.
Maudit printemps, reviendras-tu toujours!

C'est l'hiver que mon cœur implore;
Ah! je voudrais qu'on entendît
Tinter sur la vitre sonore,
Le grésil léger qui bondit.
Que me fait tout ton vieil empire,
Tes fleurs, tes zéphirs, tes longs jours?
Je ne la verrai plus sourire.
Maudit printemps, reviendras-tu toujours!

BÉRANGER.

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℳ oder 54 fr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 31.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, DR. ET PROF., et C. SCHÜTZ, DR.

Metella,

par GEORGES SAND.

(Suite.)

— C'est mon fils adoptif, Sarah, répondit lady Mowbray; regardez-le comme votre frère.

Sarah n'en demanda pas davantage, et ne s'étonna même pas: elle regarda de côté Olivier, lui trouva l'air noble et doux; mais, réservée comme une véritable Anglaise, elle ne le regarda plus, et durant huit jours, ne lui parla que par monosyllabes et en rougissant.

Ce que lady Mowbray voulait éviter par-dessus tout, c'était de laisser voir ses craintes à Olivier; elle en rougissait à ses propres yeux, et ne concevait pas la jalousie qui se manifestait. Elle était Anglaise aussi, et fière au point de mourir de douleur plutôt que d'avouer une faiblesse. Elle affecta au contraire d'encourager l'amitié d'Olivier pour Sarah; mais Olivier s'en tint avec la jeune miss à une prévenance respectueuse, et la timide Sarah eût pu vivre dix ans près de lui sans faire un pas de plus.

Lady Mowbray se rassura donc, et commença à goûter un bonheur plus parfait encore que celui dont elle avait joui jusqu'alors. La fidélité d'Olivier paraissait inébranlable; il semblait ne pas voir Sarah lorsqu'il était auprès de Metella, et s'il la rencontrait seule dans la maison, il l'évitait sans affectation.

Une année s'écoula pendant laquelle Sarah, fortifiée par l'exercice et l'air des montagnes, devint tellement belle, que les jeunes gens de Genève ne cessaient d'errer autour du parc de lady Mowbray pour tâcher d'apercevoir sa nièce.

Un jour que lady Mowbray et sa nièce assistaient à une fête villageoise aux environs de la ville, un de ces jeunes gens s'approcha très près de Sarah et la regarda presque insolemment. La jeune fille effrayée saisit vivement le bras d'Olivier, et le pressa sans savoir ce qu'elle faisait. Olivier se retourna, et comprit en un instant le motif de sa frayeur. Il échangea d'abord des regards menaçans et bientôt des paroles sérieuses avec le jeune homme. Le lendemain, Olivier quitta le château de bonne heure, et revint à l'heure du déjeuner; mais, malgré son air calme, lady Mowbray s'aperçut bientôt qu'il souffrait, et le força de s'expliquer. Il avoua qu'il venait de se battre avec l'homme qui avait regardé insolemment miss Mowbray, et qu'il l'avait grièvement blessé, mais il l'était lui-même; et Metella l'ayant forcé de retirer sa main, qu'il tenait dans sa redingote, vit qu'il l'était assez sérieusement. Elle s'occupait avec anxiété dans les soins qu'il fallait donner à cette blessure, lorsqu'en se retournant vers Sarah, elle vit qu'elle s'était évanouie auprès de la fenêtre. Cette excessive sensibilité parut naturelle à Olivier, dans une personne d'une complexion aussi délicate; mais lady Mowbray y fit une attention plus marquée.

Lorsque Metella eût secouru sa nièce; et

qu'elle se trouva seule avec Olivier, elle lui demanda le motif et les détails de son affaire. Elle n'avait rien vu de ce qui s'était passé la veille; elle était dans ce moment à plusieurs pas en avant de sa nièce et d'Olivier, et donnait le bras à une autre personne. Olivier tâcha d'éluder ses questions; mais comme lady Mowbray le pressait de plus en plus, il raconta avec beaucoup de répugnance que miss Mowbray ayant été regardée insolemment par un jeune homme d'assez mauvais ton, il s'était placé entre elle et ce jeune homme; celui-ci avait affecté de se rapprocher encore pour le braver, et Olivier avait été forcé de le pousser rudement pour l'empêcher de froisser le bras de Sarah, qui se pressait, tout effrayée, contre son défenseur. Les deux adversaires s'étaient donné rendez-vous dans des termes que Sarah n'avait pas compris; et au bout d'une heure, après que les dames étaient montées en voiture, Olivier avait été retrouver le jeune homme et lui demander compte de sa conduite. Celui-ci avait soutenu son arrogance, et malgré les efforts des témoins de la scène pour l'engager à reconnaître son tort, il s'était obstiné à braver Olivier; il lui avait même fait entendre assez grossièrement qu'on le regardait comme l'amant de miss Sarah, en même temps que celui de sa tante, et que quand on promenait en public le scandale de pareilles relations, on devait être prêt à en subir les conséquences.

Olivier n'avait donc pas hésité à se constituer le défenseur de Sarah, et tout en repoussant avec mépris ces imputations ignobles, il avait versé son sang pour elle. — Je suis prêt à recommencer demain, s'il le faut, dit-il à lady Mowbray, que ces calomnies avaient jetée dans la consternation. Vous ne devez ni vous affliger ni vous effrayer; votre nièce est sous ma protection, et je me conduirai comme si j'étais son père; quant à vous, votre nom suffira auprès des gens de bien pour mettre le sien à l'abri de toute atteinte.

Lady Mowbray feignit de se calmer, mais elle ressentit une profonde douleur de l'affront fait à sa nièce. Ce fut dans ce moment qu'elle comprit toute l'affection que cette aimable enfant lui inspirait. Elle s'accusa de l'avoir amenée auprès d'elle pour la rendre victime de la méchanceté de ces provinciaux, et s'effraya de sa situation, car elle n'y voyait d'autre remède que d'éloigner Olivier de chez elle tant que Sarah y demeurerait.

L'idée d'un sacrifice au-dessus de ses forces, mais qu'elle croyait devoir à la réputation de sa nièce, la tourmenta secrètement sans qu'elle pût se décider à prendre un parti.

Elle remarqua, quelques jours après, que Sarah paraissait moins timide avec Olivier, et qu'Olivier, de son côté, lui montrait moins de froideur; lady Mowbray en souffrit, mais elle pensa qu'elle devait encourager cette amitié, au lieu de la contrarier; et elle la vit croître de jour en jour sans paraître s'en alarmer.

Peu à peu Olivier et Sarah en vinrent à une sorte de familiarité; Sarah, il est vrai, rougissait toujours en lui parlant, mais elle osait lui parler, et Olivier était surpris de lui trouver autant d'esprit et de naturel. Il avait eu contre elle une sorte de prévention qui s'effaçait de plus en plus. Il aimait à l'entendre chanter; il la regardait souvent peindre des fleurs, et lui donnait des conseils. Il en vint même à lui montrer la botanique et à se promener avec elle dans le jardin. Un jour Sarah témoigna le regret de ne plus monter à cheval. Lady Mowbray, indisposée depuis quelque temps, ne pouvait plus supporter cette fatigue; ne voulant pas priver sa nièce d'un exercice salutaire, elle pria Olivier de monter à cheval avec elle dans l'intérieur du parc, qui était fort grand, et où miss Mowbray pût se livrer à l'innocent plaisir de galoper pendant une heure ou deux tous les jours.

Ces heures étaient mortelles pour Metella. Après avoir embrassé sa nièce au front et lui avoir fait un signe d'amitié en la voyant s'éloigner avec Olivier, elle restait sur le perron du château, pâle et consternée comme si elle les eût vus partir pour toujours; puis elle allait s'enfermer dans sa chambre et fondait en larmes. Elle s'enfonçait quelquefois furtivement dans les endroits les plus sombres du parc, et les apercevait au loin, lorsqu'ils franchissaient rapide-

ment tous les deux les arcades de lumière qui terminaient le berceau des allées. Mais elle se cachait aussitôt dans la profondeur du taillis, car elle craignait d'avoir l'air de les observer, et rien au monde ne l'effrayait tant que de paraître ridicule et jalouse.

Un jour qu'elle était dans sa chambre et qu'elle pleurait le front appuyé sur le balcon de sa fenêtre, Sarah et Olivier passèrent au galop; ils rentraient de leur promenade, les pieds de leurs chevaux soulevaient des tourbillons de sable; Sarah était rouge, animée, aussi souple, aussi légère que son cheval avec lequel elle ne semblait faire qu'une; Olivier galopait à son côté; ils riaient tous les deux de ce bon rire franc et heureux de la jeunesse qui n'a pas d'autre motif qu'un besoin d'expansion, de bruit et de mouvement. Ils étaient comme deux enfans contens de crier et de se voir courir. Metella tressaillit, et se cacha derrière son rideau pour les regarder. Tant de beauté, d'innocence et de douceur, brillait sur leurs fronts, qu'elle en fut attendrie. — Ils sont faits l'un pour l'autre: la vie s'ouvre devant eux, pensa-t-elle, l'avenir leur sourit, et moi, je ne suis plus qu'une ombre que le tombeau semble réclamer... — Elle entendit bientôt les pas d'Olivier qui approchait de sa chambre; s'asseyant précipitamment devant sa toilette, elle feignit de se coiffer pour le dîner.

Olivier avait l'air content et ouvert; il lui baisa tendrement les mains, et lui remit de la part de Sarah, qui était allée se débarrasser de son amazone, un gros bouquet d'hépatiques, qu'elle avait cueillies dans le parc. — Vous êtes donc descendus de cheval? dit lady Mowbray.

— Oui, répondit-il; Sarah, en apercevant toutes ces fleurs dans la clairière, a voulu absolument vous en apporter, et, avant que j'eusse pris la bride de son cheval, elle avait sauté sur le gazon. Je lui ai servi de page, et j'ai tenu sa monture pendant qu'elle courait comme un petit chevreau après les fleurs et les papillons. Ma bonne Metella, votre nièce n'est pas ce que vous croyez. Ce n'est pas une petite fille, c'est une espèce d'oiseau déguisé. Je le lui ai dit, et je crois qu'elle rit encore.

— Je vois avec plaisir, dit lady Mowbray avec un sourire mélancolique, que ma Sarah est devenue gaie. Chère enfant! elle est si aimable et si belle!

Oui, elle est jolie, dit Olivier, elle a une physionomie que j'aime beaucoup. Elle a l'air intelligent et bon; elle vous ressemble, Metella; je ne m'en suis jamais tant aperçu qu'aujourd'hui. Elle a votre son de voix par instans.

— Je suis heureuse de voir que vous l'aimez enfin, cette pauvre petite! dit lady Mowbray. Dans les commencemens, elle vous déplaisait, convenez-en?

— Non, elle me gênait, voilà tout.

— Et à présent, dit Metella en faisant un violent effort sur elle-même pour conserver un air calme et doux, vous voyez bien qu'elle ne vous gêne plus.

Je craignais, dit Olivier, qu'elle ne fût pas avec vous ce qu'elle devait être; à présent je vois qu'elle vous comprend, qu'elle vous apprécie, et cela me fait plaisir. Je ne suis pas seul à vous aimer ici. Je puis parler de vous à quelqu'un qui m'entend, et qui vous aime autant qu'un autre que moi peut vous aimer.

Sarah entra en cet instant, en s'écriant: — Eh bien! chère tante, vous a-t-il remis le bouquet de ma part? C'est un méchant homme que M. votre fils. Il me l'a presque ôté de force vous l'apporter lui-même. Il est aussi jaloux que votre petit chien, qui pleure quand vous caressez ma chevrette.

Lady Mowbray embrassa la jeune fille, et se dit qu'elle devait se trouver heureuse d'être aimée comme une mère.

Quelques jours après, tandis que les deux enfans de lady Mowbray (c'est ainsi qu'elle les appelait) faisaient leur promenade accoutumée, elle entra dans la chambre de Sarah pour prendre un livre, et ramassa un petit coin de papier déchiré qui était sur le bord d'une tablette. Au milieu de mots interrompus qui ne pouvaient offrir aucun sens, elle lut distinctement le nom d'Olivier, suivi d'un grand point d'exclamation. C'était l'écriture de Sarah. Lady Mowbray jeta un regard sur les meubles, le secrétaire et les

tiroirs étaient fermés avec soin, toutes les clés étaient retirées. Il ne convenait pas au caractère de lady Mowbray de faire d'autre enquête. Elle sortit cependant pour résister aux suggestions d'une curiosité inquiète.

Lorsque Sarah rentra de la promenade, lady Mowbray remarqua qu'elle était fort pâle, et que sa voix tremblait. Un sentiment d'effroi mortel passa dans l'ame de Metella. Elle remarqua pendant le dîner que Sarah avait pleuré, et le soir elle était si abattue et si triste, qu'elle ne put s'empêcher de la questionner. Sarah répondit qu'elle était souffrante, et demanda à se retirer.

Lady Mowbray interrogea Olivier sur sa promenade. Il lui répondit, avec le calme d'une parfaite innocence, que Sarah avait été fort gaie toute la première heure, qu'ensuite ils avaient été au pas et en causant; qu'elle ne se plaignait d'aucune douleur, et que c'était lady Mowbray qui, en rentrant, l'avait fait apercevoir de sa pâleur.

En quittant Olivier, lady Mowbray, inquiète de sa nièce, se rendit à sa chambre, et, avant d'entrer, elle y jeta un coup-d'œil par la porte entr'ouverte. Sarah écrivait. Au léger bruit que fit Metella, elle tressaillit, et cacha précipitamment son papier, jeta sa plume et saisit un livre; mais elle n'avait pas eu le temps de l'ouvrir que lady Mowbray était près d'elle. — Vous écriviez, Sarah? lui dit-elle d'un ton grave et doux cependant.

— Non, ma tante, répondit Sarah dans un trouble inexprimable.

— Ma chère fille, est-il possible que vous me fassiez un mensonge?

Sarah baissa la tête et resta toute tremblante.

— Qu'est-ce que vous écriviez, Sarah? continua lady Mowbray avec un calme désespérant.

J'écrivais..... une lettre, répondit Sarah au comble de l'angoisse.

— A qui, ma chère? continua Metella.

— A Fanny Hurst, mon amie de couvent.

— Cela n'a rien de répréhensible, ma chère; pourquoi donc vous cachiez-vous?

— Je ne me cachais pas, ma tante, répondit Sarah en essayant de reprendre courage. Mais sa confusion n'échappa point au regard sévère de lady Mowbray.

— Sarah, lui dit-d'elle, je n'ai jamais surveillé votre correspondance. J'avais une telle confiance en vous, que j'aurais cru vous outrager en vous demandant à voir vos lettres. Mais si j'avais pensé qu'il pût exister un secret entre vous et moi, j'aurais regardé comme un devoir de vous en demander l'aveu. Aujourd'hui, je vois que vous en avez un, et je vous le demande.

— Oh! ma tante! s'écria Sarah éperdue.

— Sarah, si vous me refusiez, dit Metella avec beaucoup de douceur et en même temps de fermeté, je croirais que vous avez dans le cœur quelque sentiment coupable, et je n'insisterais pas, car rien n'est plus opposé à mon caractère que la violence. Mais je sortirais de votre chambre le cœur navré, car je me dirais que vous ne méritez plus mon estime et mon affection.

— Oh! ma chère tante, ma mère, ne dites pas cela, s'écria miss Mowbray en se jetant tout en larmes aux pieds de Metella.

Metella craignit de se laisser attendrir; et, lui retirant sa main, elle rassembla toutes ses forces pour lui dire froidement: — Eh bien! miss Mowbray, refusez-vous de me remettre le papier que vous écriviez?

(Suite.)

Le Nez rouge,

par *Madame Desbordes-Valmore.*

(Fin.)

Or, c'était là à peu près ce que se disait en même temps M. Conway, — Le diable m'étrangle, pensait-il, si j'entends un mot à ce qui se passe en moi. J'imagine, à mes fréquentes agitations, que je suis toujours amoureux; mais je ne me sens troublé qu'à Londres. A Kensington, je suis aussi calme que les flots de la Serpentine. Assurément, si j'aime encore, ce n'est plus Maria. Non pas que sa causerie ait pour moi moins de charme

qu'autrefois; non pas qu'elle me semble moins judicieuse et moins estimable; mais c'est l'impertinence de ce maudit nez rouge qui me crève les yeux incessamment, tout emballé qu'elle le garde maintenant dans son mouchoir. C'est ce furieux nez qui me repousse et me tient en respect et à distance. Quel homme abandonné de Dieu et des femmes s'attachera jamais à une jeune fille qui respire par une telle trompe? Non, je ne songerai plus à cette pauvre Maria!

Et tout en se répétant ces réflexions remplies de sens, tandis qu'il reprenait le chemin de son logis, il songeait uniquement à Maria, depuis *Hyde-Park* jusqu'à *Temple-Bar*. Il songeait à elle dans sa chambre; il songeait à elle en son lit, éveillé ou endormi. — Infortuné jeune homme, son cœur ne connaissait point ces orages, quand il ne songeait qu'à tenir exactement et paisiblement ses livres!

A cette époque, lui fut offerte par une grosse maison de banque, une place de premier commis qui exigeait une résidence constante et rigoureuse. — Voilà qui me sauvera de mes perplexités! s'écria-t-il; voilà la porte de mon salut! Gravissons le sommet de la fortune, plutôt que de nous précipiter dans l'abîme d'un mariage ridicule. C'est un idiot que celui qui sacrifie un emploi du revenu de mille guinées, à un cauchemar d'amour monstrueux et insensé. Décidément, je me cloue aujourd'hui au fauteuil de ma caisse, et je ne remets plus les pieds chez M. Hargrave. Et avec ces projets d'or sur les lèvres, il tournait déjà le dos à la Cité, et il s'en allait, bon gré mal gré à Kensington.

Comme il cheminait vers ce village, où l'attirait à présent un aimant irrésistible, il s'arrêta tout d'un coup, et se saisit le menton de la main droite d'un air profondément méditatif, au risque d'être pris par les passants pour un poète en travail, ou pour un membre de la chambre des communes ruminant son improvisation du lendemain.

— Que vais-je faire? s'écria-t-il. Si j'épouse cet interminable nez drapé de pourpre, que dira la Cité? que dira Fleet-Street? que diront miss Pin, miss Needle et mistriss Knife? que diront ces langues d'acier, pointues et acérées? En quel état laisseront-elles ce pitoyable nez qui s'appellera mistress Conway?

Tel était le délectable avenir qu'entrevoyait l'imagination intimidée de M. Conway. Si le vent enflammé qui le poussait ne l'eût entraîné et remis en route, il faisait certainement volte-face, et la délibération aboutissait au vœu d'un salutaire et perpétuel célibat. — Ce fut le démon matrimonial qui prévalut.

L'amitié qui avait lié Conway à la famille de M. Hargrave s'était peu à peu transformée en une familiarité intime, où l'on distinguait une odeur de gendre futur très-prononcée. Il était devenu de la maison; il avait ses coudées parfaitement franches; ses préoccupations étaient toutes les bienvenues, ainsi que sa personne. Le soir de cette dernière visite, le blond jeune homme fut plus scandaleusement distrait qu'à l'ordinaire. Il écrasa la queue du chat en entrant. Lorsqu'il se leva du canapé, où il avait dormi environ une heure, il trouva sous lui le chapeau neuf de M. Hargrave aussi radicalement aplati que le plus mince gâteau des rois. Il voulut absolument faire le thé lui-même; mais il mit la bouilloire sur la table, et la théière sur le feu. Il jeta le beurre dans le bowl plein d'eau chaude. Il sucra trois tasses avec du sel. — Cependant le cœur de Maria bondissait d'allégresse. — Je crois en vérité, se disait-elle, que cet excellent jeune homme ne se souvient plus des irrégularités de ma figure.

Mais la confiante jeune fille se trompait extrêmement dans cette supposition. Je vous certifie que le cerveau du triste teneur de livres se fêlait notoirement de jour en jour. Le lendemain il courait toutes les boutiques des dégraisseurs de la Cité; cherchant une recette souveraine pour enlever les taches les plus opiniâtres. — Mais de quelles taches s'agit-il? demandaient gravement les imperturbables dégraisseurs. Est-ce des taches à votre linge? — Non. — A vos manteaux? — Non — A la douillette de madame votre épouse? — Pas davantage. C'est justement parce que je ne suis point marié, et que j'ai besoin de l'être, qu'il me faut recourir aux ressources de votre art. N'avez-vous point d'es-

sence qui ait la vertu de déteindre un nez rouge de jeune fille de dix-huit ans? Et comme les teinturiers-dégraisseurs de Londres sont des hommes sérieux et peu susceptibles de comprendre les aberrations du sentiment, il n'en est pas un qui n'eût charitablement voulu faire conduire à Bedlam le pauvre Conway, si, tandis qu'il leur soumettait sa requête, quelque constable fût venu à passer.

— Mes irrésolutions feront ma ruine; j'achèverai de perdre l'esprit par elles, s'écria Conway sortant à grands pas de la Cité, et descendant le Strand les mains croisées derrière le dos; non, je ne suis point né pour le bonheur, autrement me laisserais-je détourner du chemin qui y mène, au moindre caillou que je rencontre? Puissances célestes! la coupe des bénédictions est pleine jusqu'aux bords! Vous l'avez mise en mes mains; je n'aurais qu'à boire, et je n'ose approcher de mes lèvres le délicieux breuvage! Et pourquoi! parce qu'il y a un bout de nez rouge qui perce à la surface! Imbécile que tu es! Imagines-tu donc que ce nez est un volcan? as-tu peur que ce soit un Vésuve gros d'une éruption prochaîne?

Et il s'armait brusquement d'un courage désespéré. — Oui j'en prendrai mon parti, exclamait-il enfonçant ses poings fermés dans les poches de derrière de son frac vert-pomme. J'ai beau résister, je suis décidément amoureux. Il me faut obéir à la fatalité. J'épouserai Maria, dût toute la Cité se cotiser pour me gratifier d'un assourdissant charivari, le soir de mes noces; dussent miss Pin, miss Needle et mistress Knife en rire ensemble de concert d'un rire inextinguible!

Mais le brouillard avait redoublé les plis du crêpe funèbre qui enveloppait la ville. Le mélancolique jeune homme se sentit soudain en proie à une attaque de spleen des plus furieuses. Il n'était pas à *Charing-Cross* que le nez de Maria lui apparut à travers les ténèbres de l'atmosphère rouge comme du feu, large comme le bouclier de Scipion. — Amant infortuné! — C'était le soleil le plus infortuné de Londres, luttant contre les doubles vapeurs de la Tamise et du charbon de terre, et montrant sa face toute ensanglantée du combat. — A cette effroyable vision, Conway recula épouvanté. Ses dispositions conjugales furent ajournées de nouveau, il n'alla pas même ce jour-là à Kensington; il s'en fut dans la Cité remettre au courant ses livres de commerce en arrière.

A force de rouler en notre esprit une pensée, nous émoussons ses aspérités, nous l'arrondissons, ainsi que fait l'Océan d'une pierre, qu'il promène incessamment sur les grèves. Elle n'a plus rien bientôt de ses formes premières ni des pointes saillantes qui blessent. — Le même travail intellectuel s'opéra chez M. Conway. Il avait tant et si longuement agité en son imagination l'image de la douce Maria, qu'il avait fini par en amoindrir toutes les saillies, y compris la plus aiguë. Il lui restait bien le souvenir vague de quelque imperfection qui avait autrefois déparé les beautés de sa bien-aimée; mais il lui semblait ne plus savoir précisément quel avait été ce défaut. Comme il n'avait nulle envie au fond de se le rappeler, il n'est pas surprenant que sa mémoire lui en gardât le secret. Et puis Maria l'aidait de son mieux à oublier. Elle était prudente maintenant et bien sur ses gardes. Le mouchoir ne tombait plus. Il était constamment à son poste et en sentinelle.

Quoi qu'il en soit, les visites de M. Conway à Kensington s'allongeaient démesurément de jour en jour. Il arrivait à présent au logis de M. Hargrave pour le déjeuner, et ne s'en retournait qu'après souper.

— C'est presque un mari que je tiens, en vérité, se disait Maria dans les innocentes joies de son âme; mais il manque encore une cérémonie essentielle.

Et l'heureux soupirant, qui se trouvait aussi presque époux, s'étonnait pourtant de ne point être encore marié et d'être contraint d'aller chercher chaque nuit son lit solitaire de la Cité.

Or, lorsqu'un amoureux s'étonne de ne pas être marié, il a bientôt cessé d'être garçon. — Un beau matin le fatal et indissoluble nœud fut enfin serré.

Comme le tendre couple sortait de l'église, un enfant mal élevé qui priait sous le portail, ayant effrontément dévisagé la mariée, se prit

tout d'un coup à crier! — Oh! la belle dame et le beau nez rouge! — Mais aussitôt la timide figure de Maria, qui, sûre désormais de la légitimité de ses droits, s'était émancipée jusqu'à prendre l'air un instant, fut hermétiquement recloîtrée dans le mouchoir.

— Un nez rouge! chère amie, répéta M. Conway regardant avec inquiétude autour de lui; un nez rouge! que veut dire ce polisson?

La lampe de nuit.

I.

Dans un demi-sommeil plongé, de votre lit
N'avez-vous vu jamais la lampe qui pâlit,
Et, mourant par degrés sous l'étreinte de l'ombre,
Rend votre appartement plus lugubre et plus sombre,
Semblables aux adieux de regards défaillans,
Quand ses derniers reflets sur le mur vacillans
Font mouvoir vos habits pendus à l'aventure,
Comme un spectre échappé de quelque sépulture.
Sans fil et sans flambeau s'aventurant toujours,
Alors l'esprit s'égare en de profonds détours,
Catacombes sans fin, noire métaphysique,
Où du trépas scruté l'énigme se complique;
Où, lassé de chercher, l'on se retrouve seul,
Les pieds embarrassés d'un funèbre linceul,
Où l'on se dit: Ainsi notre existence usée,
Comme cette lueur a son huile épuisée,
Un jour demandera quelques heures de plus;
Mais les terrestres vœux resteront superflus;
Il faudra sans délai que notre nuit s'opère.
Comme l'oiseau plaintif qu'aspire la vipère,
Par le béant tombeau nos jours sont attirés;
Les pieds joints et les bras le long de flancs serrés,
On croit ouïr sur soi la terre qui s'écroule,
Comme un tombeau drapé qui dans le lointain roule;
Et les traînans versets de la sombre oraison;
Et l'on dit au cercueil: Tu devieus ma maison;
Au l'oubli: Creuse encor ma couche plus profonde,
Pour mieux me séparer de tout contract du monde.
Car si je revivais dans quelque temps, chacun
Me verrait revenir comme un hôte importun;
Tant ce qu'on ne voit plus, la mémoire l'oublie,
Et la place qu'on laisse est proptement remplie.
Et voilà ce qui fait que les morts rarement
Quittent pour nous parler le fond du monument;
Et Dieu seul peut savoir combien l'indifférence
Dans la cité funèbre allonge la souffrance.

II.

Quoi! ce corps, délicat amant de voluptés,
Ces regards que les cieux enivrent de clartés,
Ces organes si prompts par qui l'ame est servie
Et si bien en accord dans l'hymne de la vie,
Tout cela ne sera qu'un avorton du temps,
Que la mort doit reprendre après quelques instans!
Tout cela ne sera que des lambeaux putrides,
Et puis des vers, et puis des ossemens arides,
Que peut-être en sifflant un jour le fossoyeur,
De la faim du tombeau robuste pourvoyeur,
Doit briser, en creusant une fosse nouvelle,
Ou par un temps humide en nettoyer sa pelle;
Puis reduits en poussière enfin se résumer
Par ce je ne sais quoi qu'on ne saurait nommer,
Qui s'abime, se perd au sein de la matière,
Dans ce globe qui n'est qu'un plus grand cimetière;
Où le pied en marchant ne peut être appuyé
Sans fouler une part du genre humain broyé;
Où l'on ne peut marquer un pouce de surface
Dont la mort mille fois n'ait déjà pris la place.

III.

Et quand on pense encore qu'en ce moment si court,
L'essaim des passions et des douleurs accourt,
Et s'acharne sur nous dans sa barbare joie
Comme plusieurs vautours sur une même proie;
Que le ver de l'ennui ne sommeille jamais;
Que l'on sent le dégoût caché sous tous les mets;
Que le vin le plus pur dont l'ame est rejouie
Dans le fond de la coupe a toujours quelque lie;
Que l'amitié sacrée et le suave amour
Ont besoin d'être vus sous quelque demi-jour;
Que par un plein soleil souvent on les blasphème;
Que c'est toujours autrui qui s'aime dans nous-même;

Que l'on ne peut goûter le plus chétif plaisir
Si l'esprit ne descend jusques à s'étourdir,
Comme ces condamnés aux lions de l'arène
Qui, se versant entre eux l'ivresse à coupe pleine,
Dans une délirante et bachique vapeur
Du supplice prochain enveloppaient l'horreur.
Ah! l'on serait tenté de prendre l'existence
Comme un présent reçu des mains de la vengeance,
Comme un manteau fatal jeté sur notre dos
Et qui doit par degrés nous brûler jusqu'aux os.
Aussi, malgré la soif que tout a de la vie
Et bien que du Seigneur la loi nous y convie,
Plusieurs de nous, voyant qu'il y faut tant souffrir,
Ont voulu de leurs mains encor la raccourcir;
Ont bravé du trépas l'affreuse incertitude
Plutôt que d'achever une épreuve aussi rude;
Ont répandu leurs jours comme un vin frelaté
Qui fait crisper la face après qu'on l'a goûté:
Et la vie et l'enfer jetés dans la balance,
L'enfer leur a paru plus léger en souffrance!

IV.

O toi qui fus jadis le déplorable enjeu
Du défi que Satan osa porter à Dieu;
Qui courbé sous le poids d'un injuste anathème
De ta plainte lugubre effrayas la mort même,
O Job, je te conçois, sinistre séraphin,
Vouant ta nuit natale à des ombres sans fin,
Et demandant au ciel si l'humaine misère
Était digne après tout d'enflammer sa colère;
S'il était beau de voir le bras du Dieu vivant
Poursuivre un brin de paille emporté par le vent.
Et je sens sur ma lèvre errer l'amer sourire
D'une dérision qui n'a plus rien à dire;
Et je passe soudain du mépris à l'effroi;
Et le poil se hérisse et notre chair a froid;
Et l'on va se tâtant dans ce néant immense,
Comme pour s'assurer si l'on a l'existence;
Car l'esprit parcourant l'espace ténébreux
Comme l'aiglon à qui l'on a crevé les yeux,
Ne voit, ne touche rien dans son vol solitaire,
S'épuise de fatigue et tombe sur la terre,
Et s'assoupit enfin dans un de ces sommeils
Plus tristes que la mort, s'ils n'avaient leurs réveils.

V.

Seigneur (car l'ame après toute folle fatigue
Retourne vers ton seuil comme l'enfant prodigue),
On peut bien loin de toi conserver quelque espoir
Mais on ne trouve rien que de triste et de noir;
L'esprit altier de l'homme a beau fouiller dans l'homme,
L'existence est sans toi le rêve d'un fantôme,
Qui sent, dès que son œil commence à s'assoupir,
Sur son sein haletant le néant s'accroupir.
Qui ne te connaît point ne peut point se connaître,
Et ce que tu délaisses à déjà cessé d'être;
Seul flambeau qui nous luit dans notre sombre exil,
Si tu ne nous restais, que nous resterait-il!

JEAN REBOUL.

Mon produit net.

Grand philosophe économiste,
Du produit net adorateur,
Tu me dis: Montre-moi la liste
Des choses qui font ton bonheur.
Tes plaisirs? — — Des amis du cœur.
Ta santé? — — C'est la tempérance.
Tes travaux? — — J'écris et je pense.
Tes desirs? — — Ne faire aucuns vœux.
Ton trésor? — — Mon indépendance.
Ton produit net? — — Je suis heureux.

DUCIS.

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℳ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 32.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,

tiré

DES MEILLEURS AUTEURS

TANT ANCIENS QUE MODERNES,

par O. L. B. WOLFF, PROF. ET DR., et C. SCHÜTZ, DR.

Vauvenargues.

Bei dem gewaltigen Meinungsſtreit hinſichtlich der Principien in der ſchönen Literatur, welcher fortwährend in Frankreich herrſcht, und durch die eigenſinnige Partheilichkeit mit der er von beiden Seiten geführt wird, anſtatt zu befriedigendem Abſchluſſe zu gelangen, immer neue und größere Verwirrung herbeiführt, muß es für den gerechten und denkenden Leſer von nicht geringem Intereſſe ſein, einen Blick auf ältere kritiſche Beſtrebungen zu werfen, deren Verfaſſer von dem feinſten Geſchmacke geleitet in ſeinen Darſtellungen gleichſam die Quinteſſenz der äſthetiſchen Anſichten ſeiner Nation und ſeiner Zeit über ihre größten Dichter wieder zu geben ſich bemühet, und ohne eigentlich vom Seinigen hinzu zu thun, doch den Gegenſtand ſo aufzufaſſen und zu behandeln weiß, daß derſelbe allein von ihm dieſe Geſtaltung als urſprünglich erhalten zu haben ſcheint. — Es iſt gerade dieſe außerordentliche geiſtige Feinheit und Sauberkeit der Rede, welche ſich bis in die geringſten ſtyliſtiſchen Einzelnheiten verbreitet, die den franzöſiſchen Kritikern der frühern Zeit einen ſo großen Glanz verleiht; wenn wir Deutſchen ſie auch an Tiefe des Gedankens und Gründlichkeit der Behandlung weit hinter uns gelaſſen haben, ſo ſtehen ſie doch in jenem Punkte viel höher als wir, und eine genauere Bekanntſchaft mit ihnen bleibt Jedem, nicht blos dem Literaten von Fach, als ein vortreffliches Material zu eigener geiſtiger Bildung, ſehr empfehlenswerth.

Der Marquis von Vauvenargues ward 1715 zu Aix en Provence geboren, erhielt eine wiſſenſchaftliche Bildung und trat dann, achtzehn Jahr alt, in die königliche Garde. Er wohnte von 1734 bis 1742 mehreren Feldzügen bei, und ſah ſich dann genöthigt, ſeiner wankenden Geſundheit wegen, als Capitain ſeine Entlaſſung zu nehmen. Sein Wunſch, Diplomat zu werden, ging nicht in Erfüllung; auf das Heftigſte von den Blattern ergriffen, ſchleppte er ein ſieches Daſeyn mit ſich und ſtarb bereits in ſeinem zwei und dreißigſten Jahre, 1747. — Während ſeines Lebens genoß er die höchſte Achtung der ausgezeichnetſten Männer ſeiner Zeit, vor Allem Voltaire's, der ihm ein edles Denkmal ſetzte in einer Lobrede auf die während des Feldzuges von 1741 gefallenen Offiziere. — Eben ſo ehrenvoll äußert ſich Marmontel über ihn in einer Epiſtel an Voltaire, die ſeine Tragödie Denis le Tyran begleitet, indem er ihn mit folgenden Worten charakteriſirt: Vauvenargues

. . . . . Qui fit voir à la terre
Un juste dans le monde, un sage dans la guerre,
Un coeur stoïque et tendre, et qui maître de lui,
Insensible à ses maux, sentait tous ceux d'autrui.

Vauvenargues' Schriften ſind, geſammelt in zwei Bänden, von Neuem 1820 zu Paris herausgegeben worden. Sie enthalten, außer dem hier mitgetheilten Aufſatze, noch: Introduction à la connaissance de l'esprit humain: Caractères; Maximes; Méditations sur la foi; lettres à Voltaire.

Réflexions critiques sur quelques Poëtes.

Par *Vauvenargues.*

I.

La Fontaine.

Lorsqu'on a entendu parler de La Fontaine, qu'on vient à lire ses ouvrages, on est étonné d'y trouver, je ne dis pas plus de génie, mais plus même de ce qu'on appelle de l'esprit, qu'on n'en trouve dans le monde le plus cultivé. On remarque avec la même surprise la profonde intelligence qu'il fait paraître de son art; et on admire qu'un esprit si fin ait été en même temps si naturel.

Il serait superflu de s'arrêter à louer l'harmonie variée et légère de ses vers; la grâce, le tour, l'élégance, les charmes naïfs de son style et de son badinage. Je remarquerai seulement que le bon sens et la simplicité sont les caractères dominans de ses écrits. Il est bon d'opposer un tel exemple à ceux qui cherchent la grâce et le brillant hors de la raison et de la nature. La simplicité de La Fontaine donne de la grâce à son bon sens, et son bon sens rend sa simplicité piquante: de sorte que le brillant de ses ouvrages naît peut-être essentiellement de ces deux sources réunies. Rien n'empêche au moins de le croire; car pourquoi le bon sens, qui est un don de la nature, n'en aurait-il pas l'agrément? La raison ne déplaît, dans la plupart des hommes, que parce qu'elle leur est étrangère. Un bon sens naturel est presque inséparable d'une grande simplicité; et une simplicité éclairée est un charme que rien n'égale.

Je ne donne pas ces louanges aux grâces d'un homme si sage, pour dissimuler ses défauts. Je crois qu'on peut trouver dans ses écrits plus de style que d'invention, et plus de négligence que d'exactitude. Le noeud et le fond de ses contes ont peu d'intérêt, et les sujets en sont bas. On y remarque quelquefois bien des longueurs, et un air de crapule qui ne saurait plaire. Ni cet auteur n'est parfait en ce genre, ni ce genre n'est assez noble.

II.

Boileau.

Boileau prouve, autant par son exemple que par ses préceptes, que toutes les beautés des bons ouvrages naissent de la vive expression et de la peinture du vrai: mais cette expression si touchante appartient moins à la réflexion, sujette à l'erreur, qu'à un sentiment très-intime et très-fidèle de la nature. La raison n'était pas distincte, dans Boileau, du sentiment: c'était son instinct. Aussi a-t-elle animé ses écrits de cet intérêt qu'il est si rare de rencontrer dans les ouvrages didactiques.

Cela met, je crois, dans son jour, ce que je viens de toucher en parlant de La Fontaine. S'il n'est pas ordinaire de trouver de l'agrément parmi ceux qui se piquent d'être raisonnables, c'est peut-être parce que la raison est entrée dans leur esprit, où elle n'a qu'une vie artificielle et empruntée, c'est parce qu'on honore trop souvent du nom de raison une certaine médiocrité de sentiment et de génie, qui assujetit les hommes aux lois de l'usage, et les détourne des grandes hardiesses, sources ordinaires des grandes fautes.

Boileau ne s'est pas contenté de mettre de la vérité et de la poésie dans ses ouvrages; il a enseigné son art aux autres. Il a éclairé tout son siècle; il en a banni le faux goût, autant qu'il est permis de le bannir chez les hommes. Il fallait qu'il fût né avec un génie bien singulier, pour échapper, comme il a fait, aux mauvais exemples de ses contemporains, et pour leur imposer ses propres lois. Ceux qui bornent le mérite de sa poésie à l'art et à l'exactitude de sa versification, ne font pas peut-être attention que ses vers sont pleins de pensées, de vivacité, de saillies, et même d'invention de style. Admirable dans la justesse, dans la solidité et la netteté de ses idées, il a su conserver ces caractères dans ses expressions, sans perdre de son feu et de sa force; ce qui témoigne incontestablement un grand talent.

Je sais bien que quelques personnes dont l'autorité est respectable, ne nomment génie dans les poètes que l'invention dans le dessein de leurs

ouvrages. Ce n'est, disent-ils, ni l'harmonie, ni l'élégance de vers, ni l'imagination dans l'expression du sentiment, qui caractérisent le poëte: ce sont, à leur avis, les pensées mâles et hardies, jointes à l'esprit créateur. Par là on prouverait que Bossuet et Newton ont été les plus grands poëtes de la terre; car certainement l'invention, la hardiesse et les pensées mâles ne leur manquaient pas. J'ose leur répondre que c'est confondre les limites des arts, que d'en parler de la sorte. J'ajoute que les plus grands poëtes de l'antiquité, tels qu'Homère, Sophocle, Virgile, se trouveraient confondus avec une foule d'écrivains médiocres, si on ne jugeait d'eux que par le plan de leurs poëmes et par l'invention du dessein; et non par l'invention du style, par leur harmonie, par la chaleur de leur versification, et enfin par la vérité de leurs images.

Si l'on est donc fondé à reprocher quelque défaut à Boileau, ce n'est pas, à ce qu'il me semble, le défaut de génie. C'est au contraire d'avoir eu plus de génie que d'étendue ou de profondeur d'esprit, plus de feu et de vérité que d'élévation et de délicatesse, plus de solidité et de sel dans la critique que de finesse ou de gaieté, et plus d'agrément que de grâce; on l'attaque encore sur quelques- uns de ses jugemens qui semblent injustes: et je ne prétends pas qu'il fût infaillible.

III.

Chaulieu.

Chaulieu a su mêler avec une simplicité noble et touchante, l'esprit et le sentiment. Ses vers négligés, mais faciles et remplis d'imagination, de vivacité et de grâce, m'ont toujours paru supérieurs à sa prose, qui n'est le plus souvent qu'ingénieuse. On ne peut s'empêcher de regretter qu'un auteur si aimable n'ait pas plus écrit, et n'ait pas travaillé avec le même soin tous ses ouvrages.

Quelque différence que l'on ait mise, avec beaucoup de raison, entre l'esprit et le génie, il semble que le génie de l'abbé de Chaulieu ne soit essentiellement que beaucoup d'esprit naturel. Cependant il est remarquable que tout cet esprit n'a pu faire d'un poëte, d'ailleurs si aimable, un grand homme ni un grand génie.

IV.

Molière.

Molière me paraît un peu répréhensible d'avoir pris des sujets trop bas. La Bruyère, animé à peu près du même génie, a peint avec la même vérité et la même véhémence que Molière, les travers des hommes; mais je crois que l'on peut trouver plus d'éloquence et plus d'élévation dans ses peintures.

On peut mettre encore ce poëte en parallèle avec Racine. L'un et l'autre ont parfaitement connu le cœur de l'homme, l'un et l'autre se sont attachés à peindre la nature. Racine la saisit dans les passions des grandes âmes; Molière dans l'humeur et les bizarreries des gens du commun. L'un a joué avec un agrément inexplicable les petits sujets; l'autre a traité les grands avec une sagesse et une majesté touchantes. Molière a ce bel avantage que ses dialogues jamais ne languissent: une forte et continuelle imitation des mœurs passionne ses moindres discours. Cependant, à considérer simplement ces deux auteurs comme poëtes, je crois qu'il ne serait pas juste d'en faire comparaison. Sans parler de la supériorité du genre sublime donné à Racine, on trouve dans Molière tant de négligences et d'expressions bizarres et impropres, qu'il y a peu de poetes, si j'ose le dire, moins corrects et moins purs que lui.

On peut se convaincre de ce que je dis en lisant le poëme du Val-de-Grâce, où Molière n'est que poëte: on n'est pas toujours satisfait. *En pensant bien, il parle souvent mal*, dit l'illustre archevêque de Cambrai (lettre sur l'éloquence, page 362). *Il se sert des phrases les plus forcées et les moins naturelles. Térence dit en quatre mots, et avec la plus élégante simplicité, ce que celui-ci ne dit qu'avec une multitude de métaphores qui approchent du galimatias. J'aime bien mieux sa prose que ses vers*, etc.

Cependant l'opinion commune est qu'aucun des

auteurs de notre théâtre n'a porté aussi loin son genre que Molière a poussé le sien; et la raison en est, je crois, qu'il est plus naturel que tous les autres.

C'est une leçon importante pour tous ceux qui veulent écrire.

V. VI.

Corneille et Racine.

Je dois à la lecture des ouvrages de M. de Voltaire le peu de connaissance que je puis avoir de la poésie. Je lui proposai mes idées, lorsque j'eus envie de parler de Corneille et de Racine; et il eut la bonté de me marquer les endroits de Corneille qui méritent le plus d'admiration, pour répondre à une critique que j'en avais faite. Engagé par là à relire ses meilleures tragédies, j'y trouvai sans peine les rares beautés que m'avait indiqués M. de Voltaire. Je ne m'y étais pas arrêté en lisant autrefois Corneille, refroidi ou prévenu par ses défauts, et né, selon toute apparence, moins sensible au caractère de ses perfections. Cette nouvelle lumière me fit craindre de m'être trompé encore sur Racine et sur les défauts mêmes de Corneille: mais ayant relu l'un et l'autre avec quelque attention, je n'ai pas changé de pensée à cet égard; et voici ce qu'il me semble de ces hommes illustres.

Les héros de Corneille disent souvent de grandes choses sans les inspirer: ceux de Racine les inspirent sans les dire. Les uns parlent, et toujours trop, afin de se faire connaître; les autres se font connaître parce qu'ils parlent. Surtout Corneille paraît ignorer que les grands hommes se caractérisent souvent davantage par les choses qu'ils ne disent pas que par celles qu'ils disent.

Lorsque Racine veut peindre Acomat, Osmin l'assure de l'amour des janissaires; ce visir répond:

> Quoi! tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée,
> Flatte encore leur valeur, et vit dans leur pensée?
> Crois-tu qu'ils me suivraient encore avec plaisir,
> Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur visir?

On voit dans les deux premiers vers, un général disgracié, que le souvenir de sa gloire et l'attachement des soldats attendrissent sensiblement; dans les deux derniers, un rebelle qui médite quelque dessein: voilà comme il échappe aux hommes de se caractériser sans en avoir l'intention. On en trouverait dans Racine beaucoup d'exemples plus sensibles que celui-ci. On peut voir, dans la même tragédie, que lorsque Roxane, blessée des froideurs de Bajazet, en marque son étonnement à Athalide et que celle-ci proteste que ce prince l'aime, Roxane répond brièvement:

> Il y va de sa vie, au moins, que je le croie.

Ainsi cette sultane ne s'amuse point à dire: „Je suis d'un caractère fier et violent. J'aime „avec jalousie et avec fureur. Je ferai mourir „Bajazet s'il me trahit.“ Le poëte tait ces détails qu'on pénètre assez d'un coup-d'œil, et Roxane se trouve caractérisée avec plus de force. Voilà la manière de peindre de Racine: il est rare qu'il s'en écarte; et j'en rapporterais de grands exemples, si ses ouvrages étaient moins connus.

Il est vrai qu'il la quitte un peu, par exemple, lorsqu'il met dans la bouche du même Acomat:

> Et, s'il faut que je meure,
> Mourons; moi, cher Osmin, comme un visir; et toi,
> Comme le favori d'un homme tel que moi.

Ces paroles ne sont peut-être pas d'un grand homme; mais je les cite, parce qu'elles semblent imitées du style de Corneille; c'est là ce que j'appelle, en quelque sorte, parler pour se faire connaître, et dire de grandes choses sans les inspirer.

Mais écoutons Corneille même, et voyons de quelle manière il caractérise ses personnages: c'est le comte qui parle dans le *Cid:*

> Les exemples vivans sont d'un autre pouvoir;
> Un prince, dans un livre, apprend mal son devoir.
> Et qu'a fait, après tout, ce grand nombre d'années,
> Que ne puisse égaler une de mes journées?
> Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui,
> Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.

Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille:
Mon nom sert de rempart à toute la Castille;
Sans moi vous passeriez bientôt sous d'autres lois,
Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.
Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,
Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire.
Le prince à mes côtés ferait, dans les combats
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras;
Il apprendrait à vaincre en me regardant faire, etc.

Il n'y a peut-être personne aujourd'hui, qui ne sente la ridicule ostentation de ces paroles, et je crois qu'elles ont été citées long-temps avant moi. Il faut les pardonner au temps où Corneille a écrit, et aux mauvais exemples qui l'environnaient. Mais voici d'autres vers qu'on loue encore, et qui, n'étant pas aussi affectés, sont plus propres, par cet endroit même, à faire illusion. C'est Cornélie, veuve de Pompée, qui parle à César:

César; car le destin, que dans tes fers je brave,
M'a fait ta prisonnière, et non pas ton esclave;
Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur,
Jusqu'à te rendre hommage, et te nommer seigneur.
De quelque rude trait qu'il m'ose avoir frappée,
Veuve du jeune Crasse et veuve de Pompée,
Fille de Scipion, et pour te dire plus,
Romaine, mon courage est encore au dessus etc.

Je te l'ai déjà dit, César, je suis romaine:
Et quoique ta captive, un cœur comme le mien,
De peur de s'oublier, ne te demande rien.
Ordonne, et sans vouloir qu'il tremble ou s'humilie,
Souviens-toi seulement que je suis Cornélie.

Et dans un autre endroit où la même Cornélie parle de César, qui punit les meurtriers du grand Pompée:

Tant d'intérêts sont joints à ceux de mon époux
Que je ne devrais rien à ce qu'il fait pour nous,
Si, comme par soi-même, un grand cœur juge un autre,
Je n'aimais mieux juger sa vertu par la nôtre;
Et croire que nous seuls armons ce combattant,
Parce qu'au point qu'il est, j'en voudrais faire autant.

(*Suite.*)

Metella,

par GEORGES SAND.

(*Suite.*)

Sarah obéit, voulut parler, et tomba demi-évanouie sur son fauteuil. Lady Mowbray résista au sentiment d'intérêt qui luttait chez elle contre un sentiment tout contraire. Elle appela la femme de chambre de Sarah, lui ordonna de la soigner, et courut s'enfermer chez elle pour lire la lettre. Elle était ainsi conçue: „Je vous „ai promis depuis long-temps, *dearest Fanny,* „l'aveu de mon secret. Il est temps enfin que je „tienne ma promesse. Je ne pouvais pas con„fier au papier une chose si importante sans trou„ver un moyen de vous faire parvenir directe„ment ma lettre. Maintenant je saisis l'occasion „d'une personne que nous voyons souvent ici, et „qui part pour Paris. Elle veut bien se charger „de vous porter de ma part des minéraux et un „petit herbier. Elle vous demandera au parloir, „et vous remettra le paquet et la lettre, qui de „cette manière ne passera pas par les mains de „madame la supérieure. Ne me grondez donc „pas, ma chère amie, et ne dites pas que je man„que de confiance en vous. Vous verrez, en „lisant ma lettre, qu'il ne s'agit plus de bagatelles „comme celles qui nous occupaient au couvent. Ceci „est une affaire sérieuse, et que je ne vous con„fie pas sans un grand trouble d'esprit. Je crois „que mon cœur n'est pas coupable, et cependant „je rougis comme si j'allais paraître devant un „confesseur. Il y a plusieurs jours que je veux „vous écrire. J'ai fait plus de dix lettres que j'ai „toutes déchirées; enfin je me décide, soyez in„dulgente pour moi, et si vous me trouvez im„prudente et blâmable, reprenez-moi doucement.

„Je vous ai parlé d'un jeune homme qui de„meure ici avec nous, et qui est le fils adoptif „de ma tante. La première fois que je le vis „c'était le jour de notre arrivée, je fus tellement „troublée, que je n'osai pas le regarder. Je ne „sais pas ce qui se passa en moi lorsqu'il entra „à demi dans la calèche pour baiser les mains de „ma tante. Il le fit avec tant de tendresse, que

„je me sentis tout émue, et que je compris tout „de suite la bonté de son cœur; mais il se passa „plus de six mois avant que je connusse sa figu„re, car je n'osai jamais le regarder autrement „que de profil. Ma tante m'avait dit: Sarah, re„gardez Olivier comme votre frère. Je me li„vrais donc d'abord à une joie intérieure que je „croyais très légitime. Il me semblait doux d'a„voir un frère, et s'il m'eût traitée tout de suite „comme sa sœur, peut-être n'aurais-je jamais „songé à l'aimer autrement!.... Hélas! vous vo„yez quel est mon malheur, Fanny; j'aime, et „je crois que je ne serai jamais unie à celui que „j'aime. Pour vous dire comment j'ai eu l'impru„dence d'aimer ce jeune homme, je ne le puis pas; „en vérité, je n'en sais rien moi-même, et c'est „une bien affreuse fatalité. Imaginez-vous qu'au „lieu de me parler avec la confiance et l'aban„don d'un frère, il a passé plus d'un an sans „m'adresser plus de trois paroles par jour, si „bien que je crois que tous nos entretiens du„rant tout ce temps-là tiendraint à l'aise dans „une page d'écriture. J'attribuais cette froideur „à sa timidité; mais le croirez-vous? il m'a „avoué depuis qu'il avait pour moi une espèce „d'antipathie avant de me connaître. Comment „peut-on haïr une personne qu'on n'a jamais vue, „et qui ne vous a fait aucun mal? Cette injustice „aurait dû m'empêcher de prendre de l'attachement „pour lui. Eh bien! c'est tout le contraire, et je „commence à croire que l'amour est une chose „tout-à-fait involontaire, une maladie de l'ame „à laquelle tous nos raisonnemens ne peuvent „rien.

„J'ai été bien long-temps sans comprendre ce „qui se passait en moi. J'avais tellement peur de „M. Olivier, que je croyais parfois avoir aussi „de l'éloignement pour lui. Je le trouvais froid „et orgueilleux, et cependant lorsqu'il parlait à „ma tante, il changeait tellement d'air et de lan„gage, il lui rendait des soins si délicats, que je „ne pouvais pas m'empêcher de le croire sensible „et généreux.

„Une fois, je passais au bout de la galerie, „je le vis à genoux auprès de ma tante; elle „l'embrassait, et tous deux semblaient pleurer. „Je passai bien vite et sans qu'on m'aperçût, „mais je ne saurais vous rendre l'émotion que „cette scène touchante me causa. J'en fus agitée „toute la nuit, et je me surpris plusieurs fois à „désirer d'avoir l'âge de ma tante, afin d'être „aimée comme une mère par celui qui ne voulait „pas m'aimer comme une sœur.

„Je compris mes véritables sentimens à l'oc„casion du duel dont je vous ai parlé. Je ne „vous ai pas nommé la personne qui me donnait „le bras, et qui se battit pour moi; je vous ai „dit que c'était un ami de la maison: c'était M. „Olivier. Lorsqu'il revint, il était fort pâle, et „tenait sa main dans sa redingote; ma tante se „douta de la vérité, et le força de nous la mon„trer. Je ne sais si cette main était ensanglan„tée. Il me sembla voir du sang sur le linge „qui l'enveloppait et je sentis tout le mien se re„tirer vers mon cœur. Je m'évanouis, ce qui fut „bien imprudent et bien malheureux; mais je „crois qu'on ne se douta de rien. Quand je revis „M. Olivier, je ne pus m'empêcher de le remer„cier de ce qu'il avait fait pour moi; et tout en „voulant parler, je me mis à pleurer comme une „sotte. Je ne sais pourquoi je n'avais jamais pu „me décider à le remercier devant ma tante. „Peut-être que ce fut un mauvais sentiment qui „me fit attendre un moment où j'étais seule avec „lui. Je ne sais pas ce qu'il y avait de coupa„ble à le faire, et cependant je me le suis tou„jours reproché comme une dissimulation envers „lady Mowbray. J'avais espéré, je crois, être „moins timide devant une seule personne que de„vant deux. Mais ce fut encore pis, je sentis „que j'étouffais, et j'eus comme un vertige, car „je ne m'aperçus pas que M. Olivier me pressait „les mains. Quand je revins à moi, mes mains „étaient dans les siennes, et il me dit plusieurs „choses que je n'entendis pas. Je sais seulement „qu'il me dit en s'en allant: Ma chère miss Mow„bray, je suis touché de votre amitié; mais en „vérité il ne faut pas que vous pleuriez pour „cette égratignure. Depuis ce temps, sa con„duite envers moi a été toute différente, et il a „été d'une bonté et d'une obligeance qui ont „achevé de me gagner le cœur. Il me donne des

„leçons, il corrige mes dessins, il fait de la „musique avec moi; ma tante semble prendre un „grand plaisir à nous voir si unis. Elle nous „fait monter à cheval ensemble, elle nous force „à nous donner la main pour nous raccommoder, „car il arrive souvent que tout en riant, nous „finissons par nous disputer et nous bouder un „peu. Moi, j'étais tout-à-fait à l'aise avec lui, „j'étais heureuse, et j'avais la vanité de croire „qu'il m'aimait. Il me le disait du moins, et je „m'imaginais que quand on s'aime seulement d'a„mitié, et qu'on se convient sous les rapports de „la fortune et de l'éducation, il est tout simple „qu'on se marie ensemble. La conduite de ma „tante semblait autoriser en moi cette espérance, „et je pensais qu'on me trouvait encore trop „jeune pour m'en parler. Dans ces idées, j'étais „aussi heureuse qu'il est permis de l'être, je ne „désirais rien sur la terre que la continuation „d'une semblable existence. Mais hélas! ce rêve „s'est effacé, et le désespoir depuis ce matin..."

Ici la lettre avait été interrompue par l'arrivée de Lady Mowbray.

Metella laissa tomber la lettre, et cachant son visage dans ses mains, elle resta plongée dans une morne consternation. Elle demeura ainsi jusqu' à une heure du matin, s'accusant de tout le mal, et cherchant en vain comment elle pourrait le réparer. Enfin elle céda à un besoin instinctif, et se rendit à la chambre de sa nièce. Tout le monde dormait dans la maison, le temps était superbe, la lune éclairait en plein la façade du château, et repandait de vives clartés dans les galeries dont toutes les fenêtres étaient ouvertes; Metella les traversa lentement et sans bruit, comme une ombre qui glisse le long des murs. Tout à coup elle se trouva face à face avec Sarah, qui, les pieds nus et vêtue d'un peignoir de mousseline blanche, allait à sa rencontre; elles ne se virent que quand elles traversèrent l'une et l'autre un angle lumineux des murs. Lady Mowbray, surprise, continua de s'avancer pour s'assurer que c'était Sarah; mais la jeune fille, voyant venir à elle cette grande femme pâle, trainant sur le pavé de la galerie sa longue robe de chambre en velours noir, fut saisie d'effroi. Cette figure morne et sombre ressemblait si peu à celle qu'elle avait habitude de voir à sa tante, qu'elle crus rencontrer un spectre et faillit tomber évanouie; mais elle fut aussitôt rassurée par la voix de lady Mowbray, qui était pourtant froide et sévère.

— Que faites-vous ici à cette heure, Sarah, et où allez-vous?

— Chez vous, ma tante, répondit Sarah sans hésiter.

— Venez, mon enfant, lui dit lady Mowbray, en prenant son bras sous le sien.

Elles regagnèrent en silence l'appartement de Metella. Le calme, la nuit et le chant joyeux des rossignols contrastaient avec la tristesse profonde dont ces deux femmes étaient accablées.

Lady Mowbray ferma les portes, et attira sa nièce sur le balcon de sa chambre. Là, elle s'assit sur une chaise et la fit asseoir à ses pieds sur un tabouret; elle attira sa tête sur ses genoux, et prit ses mains dans les siennes que Sarah couvrit de larmes et de baisers.

— Oh! ma tante, ma chère tante, pardonnez-moi, je suis coupable...

— Non, Sarah, vous n'êtes pas coupable: je n'ai qu'un reproche à vous faire, c'est d'avoir manqué de confiance en moi. Votre réserve a fait tout le mal, mon enfant; maintenant il faut être franche, il faut tout me dire... tout ce que vous savez...

Lady Mowbray prononça ces paroles dans une angoisse mortelle; et en attendant la réponse de sa nièce, elle sentit son front se couvrir de sueur. Sarah avait-elle découvert à quel titre Olivier vivait, ou du moins avait vécu auprès d'elle durant plusieurs années? Lady Mowbray ne savait pas quelle raison Sarah pouvait avoir pour renoncer tout à coup à une espérance si long-temps nourrie en secret, et frémissait d'entendre sortir de sa bouche des reproches qu'elle croyait mériter. Un poids énorme fut ôté de son cœur lorsque Sarah lui répondit avec assurance: — Oui, ma tante, je vous dirai tout; que ne vous ai-je dit plus tôt mes folles pensées! vous m'auriez

empêchée de m'y livrer, car vous saviez bien que votre fils ne pouvait pas m'épouser.

— Mais, Sarah, quelles sont vos raisons pour le croire?... Qui l'a donc dit?

— Olivier, répondit Sarah. Ce matin, nous causions de choses indifférentes dans le parc; nous étions près de la grille qui donne sur la route. Une noce vint à passer, nous nous arrêtâmes pour voir la figure des mariés; je remarquai qu'ils avaient l'air timide. — Ils ont l'air triste, répondit Olivier. Comment ne l'auraient-ils pas? Quelle chose stupide et misérable qu'un jour de noce! — Eh quoi! lui dis-je, vous voudriez qu'on se mariât en secret? Ce serait encore bien plus triste. — Je voudrais qu'on ne se mariât pas du tout, répondit-il: pour moi, j'ai le mariage en horreur, et je ne me marierai jamais. — Oh! ma chère tante, cette parole m'enfonça un poignard dans le cœur; en même temps elle me sembla si extraordinaire, que j'eus la hardiesse d'insister et de lui dire, en affectant de le plaisanter: — Vous ne savez guère ce que vous ferez à cet égard-là. Il me répondit avec beaucoup d'empressement, et comme s'il eût eu l'intention de m'ôter toute présomption: — Soyez sûre de ce que je vous dis, miss; j'ai fait un serment devant Dieu, et je le tiendrai. — La honte et la douleur me rendirent silencieuse, et j'ai fait de vains efforts toute la journée pour cacher mon désespoir... Sarah fondit en larmes. Metella, soulagée d'une affreuse inquiétude, fut pendant quelques instans insensible à la douleur de sa nièce. Olivier n'aimait pas Sarah! En vain elle l'aimait, en vain elle était jeune, riche et belle; il ne voulait pas d'autre affection intime, pas d'autre bonheur domestique que celui qu'il avait goûté auprès de lady Mowbray. Un instant livrée à une reconnaissance égoïste, à une secrète gloire de son cœur enivré, elle laissa pleurer la pauvre Sarah, et oublia que son triomphe avait fait une victime. Mais sa cruauté ne fut pas de longue durée; la passion de lady Mowbray pour Olivier prenait sa source dans une ame chaleureuse, ouverte à toutes les tendresses qui embellissent les femmes. Elle aimait Sarah presque autant qu'Olivier, car elle l'aimait comme une mère aime sa fille. La vue de sa douleur brisa le cœnr de Metella: elle avait bien des torts à se reprocher; elle aurait dû prévoir les conséquences d'un rapprochement continuel entre ces deux jeunes gens. Déjà la malignité des voisins lui avait signalé un grave inconvénient de cette situation. Elle avait résisté à cet avertissement, et maintenant le bonheur de Sarah était compromis plus encore que sa réputation.

(Fin.)

A une jeune fille.

Vous qui ne savez pas combien l'enfance est belle,
Enfant! n'enviez point notre âge de douleurs,
Où le cœur tour à tour est esclave et rebelle,
Où le rire est souvent plus triste que vos pleurs.

Votre âge insouciant est si doux qu'on l'oublie!
Il passe, comme un souffle au vaste champ des airs,
Comme une voix joyeuse en fuyant affaiblie,
Comme un alcyon sur les mers.

Oh! ne vous hâtez point de mûrir vos pensées!
Jouissez du matin, jouissez du printemps;
Vos heures sont des fleurs l'une à l'autre enlacées;
Ne les effeuillez pas plus vite que le temps.

Laissez venir les ans! le destin vous dévoue,
Comme nous, aux regrets, à la fausse amitié,
A ces maux sans espoir que l'orgueil désavoue,
A ces plaisirs qui font pitié!

Riez pourtant! du sort ignorez la puissance;
Riez! n'attristez pas votre front gracieux,
Votre œil d'azur, miroir de paix et d'innocence,
Qui révèle votre ame et réfléchit les cieux!

VICTOR HUGO.

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℳ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 33.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, DR. ET PROF., et C. SCHÜTZ, DR.

Réflexions critiques sur quelques Poëtes.

Par *Vauvenargues.*

(Suite.)

Il me paraît, dit encore Fénélon, dans sa lettre déjà citée, page 353, *qu'on a donné souvent aux Romains un discours trop fastueux..... Je ne trouve point de proportion entre l'emphase avec laquelle Auguste parle dans la tragédie de Cinna, et la modeste simplicité avec laquelle Suétone le dépeint dans tout le détail de ses mœurs. Tout ce que nous voyons dans Tite-Live, dans Plutarque, dans Cicéron, dans Suétone, nous représente les Romains comme des hommes hautains dans leurs sentimens, mais simples, naturels et modestes dans leurs paroles,* etc.

Cette affectation de grandeur que nous leur prêtons m'a toujours paru le principal défaut de notre théâtre, et l'écueil ordinaire des poëtes. Je n'ignore pas que la hauteur est en possession d'en imposer à l'esprit humain; mais rien ne décèle plus parfaitement aux esprits fins une hauteur fausse et contrefaite, qu'un discours fastueux et emphatique.

Il est aisé d'ailleurs aux moindres poëtes, de mettre dans la bouche de leurs personnages des paroles fières. Ce qui est difficile, c'est de leur faire tenir ce langage hautain avec vérité et à propos. C'était le talent admirable de Racine, et celui qu'on a le moins remarqué dans ce grand homme. Il y a toujours si peu d'affectation dans ses discours, qu'on ne s'aperçoit pas de la hauteur qu'on y rencontre. Ainsi lorsqu'Agrippine, arrêtée par l'ordre de Néron, est obligée de se justifier, commence par ces mots si simples:

> Approchez-vous, Néron, et prenez votre place.
> On veut, sur vos soupçons, que je vous satisfasse, etc.

je ne crois pas que beaucoup de personnes fassent attention qu'elle commande en quelque manière à l'empereur de s'approcher et de s'asseoir, elle qui était réduite à rendre compte de sa vie, non à son fils, mais à son maître. Si elle eût dit comme Cornélie:

> Néron; car le destin, que dans tes fers je brave,
> M'a fait ta prisonnière, et non pas ton esclave;
> Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur,
> Jusqu'à te rendre hommage, et te nommer seigneur.

alors je ne doute pas que bien des gens n'eussent applaudi à ces paroles, et les eussent trouvées fort élevées.

Corneille est tombé trop souvent dans ce défaut de prendre l'ostentation pour la hauteur, et la déclamation pour l'éloquence; et ceux qui se

sont aperçus qu'il était peu naturel à beaucoup d'égards, ont dit, pour le justifier, qu'il s'était attaché à peindre les hommes tels qu'ils devaient être. Il est donc vrai du moins qu'il ne les a pas peints tels qu'ils étaient. C'est un grand aveu que cela. Corneille a cru donner sans doute à ses héros un caractère superieur à celui de la nature. Les peintres n'ont pas eu la même présomption. Lorsqu'ils ont voulu peindre les anges, ils ont pris les traits de l'enfance: ils ont rendu cet hommage à la nature, leur riche modèle. C'était néanmoins un beau champ pour leur imagination; mais c'est qu'ils étaient persuadés que l'imagination des hommes, d'ailleurs si féconde en chimères, ne pouvait donner de la vie à ses propres inventions. Si Corneille eût fait attention que tous les panégyriques étaient froids, il en aurait trouvé la cause en ce que les orateurs voulaient accommoder les hommes à leurs idées, au lieu de former leurs idées sur les hommes.

Mais l'erreur de Corneille ne me surprend point: le bon goût n'est qu'un sentiment fin et fidèle de la belle nature, et n'appartient qu'à ceux qui ont l'esprit naturel. Corneille, né dans un siècle plein d'affectation, ne pouvait avoir le goût juste. Aussi l'a-t-il fait paraître non-seulement dans ses ouvrages, mais encore dans le choix de ses modèles, qu'il a pris chez les espagnols et les latins, auteurs pleins d'enflure, dont il a préféré la force gigantesque à la simplicité plus noble et plus touchante des poëtes grecs.

De là ses antithèses affectées, ses négligences basses, ses licences continuelles, son obscurité, son emphase, et enfin ces phrases synonymes, où la même pensée est plus remaniée que la division d'un sermon.

De là encore ces disputes opiniâtres, qui refroidissent quelquefois les plus fortes scènes, et où l'on croit assister à une thèse publique de philosophie, qui noue les choses pour les dénouer. Les premiers personnages de ses tragédies argumentent alors avec les tournures et les subtilités de l'école, et s'amusent à faire des jeux frivoles de raisonnemens et de mots, comme des écoliers ou des légistes. C'est ainsi que Cinna dit:

Que le peuple aux tyrans ne soit plus exposé.
S'il eût puni Sylla, César eût moins osé.

Car il n'y a personne qui ne prévienne la réponse de Maxime:

Mais la mort de César, que vous trouvez si juste,
A servi de prétexte aux cruautés d'Auguste.
Voulant nous affranchir, Brute s'est abusé;
S'il n'eût puni César, Auguste eût moins osé.

Cependant je suis moins choqué de ces subtilités, que des grossièretés de quelques scènes. Par exemple, lorsque Horace quitte Curiace, c'est-à-dire, dans un dialogue d'ailleurs admirable, Curiace parle ainsi d'abord:

Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue.
Mais cette âpre vertu ne m'était point connue:
Comme notre malheur, elle est au plus haut point;
Souffrez que je l'admire, et ne l'imite point.

Horace, le héros de cette tragédie, lui répond:

Non, non, n'embrassez pas de vertu par contrainte;
Et puis que vous trouvez plus de charme à la plainte,
En toute liberté goûtez un bien si doux.
Voici venir ma sœur pour se plaindre avec vous.

Ici Corneille veut peindre apparemment une valeur féroce; mais la férocité s'exprime-t-elle ainsi contre un ami et un rival modeste? La fierté est une passion fort théâtrale; mais elle dégénère en vanité et en petitesse, sitôt qu'elle se montre sans qu'on la provoque.

Me permettra-t-on de le dire? il me semble que l'idée des caractères de Corneille est presque toujours assez grande; mais l'exécution en est quelquefois bien faible, et le coloris faux ou peu agréable. Quelques-uns des caractères de Racine peuvent bien manquer de grandeur dans le dessein; mais les expressions sont toujours de

main maître, et puisées dans la vérité et la nature. J'ai cru remarquer encore qu'on ne trouvait guère dans les personnages de Corneille, de ces traits simples qui annoncent une grande étendue d'esprit. Ces traits se rencontrent en foule dans Roxane, dans Agrippine, Joad, Acomat, Athalie.

Je ne puis cacher ma pensée: il était donné à Corneille de peindre des vertus austères, dures et inflexibles; mais il appartient à Racine de caractériser sans raisonnemens et sans maximes, par la seule nécessité où naissent les grands hommes d'imprimer leur caractère dans leurs expressions. Joad ne se montre jamais avec plus d'avantage que lorsqu'il parle avec une simplicité majestueuse et tendre au petit Joas, et qu'il semble cacher tout son esprit pour se proportionner à cet enfant: de même Athalie. Corneille, au contraire, se guinde souvent pour élever ses personnages; et on est étonné que le même pinceau ait caractérisé quelquefois l'héroïsme avec des traits si naturels et si énergiques.

Que dirai-je encore de la pesanteur qu'il donne quelquefois aux plus grands hommes? Auguste, en parlant à Cinna, fait d'abord un exorde de rhéteur. Remarquez que je prends l'exemple de tous ses défauts dans les scènes les plus admirées.

Prends un siége, Cinna, prends, et sur toute chose,
Observe exactement la loi que je t'impose;
Prête, sans te troubler, l'oreille à mes discours;
D'aucun mot, d'aucun cri, n'en interromps le cours;
Tiens ta langue captive; et si ce grand silence
A ton émotion fait trop de violence,
Tu pourras me répondre après tout à loisir:
Sur ce point seulement contente mon désir.

De combien la simplicité d'Agrippine, dans Britannicus, est-elle plus noble et plus naturelle?

Approchez-vous, Néron, etc.

Cependant, lorsqu'on fait le parallèle de ces deux poètes, il semble qu'on ne convienne de l'art de Racine que pour donner à Corneille l'avantage du génie. Qu'on emploie cette distinction pour marquer le caractère d'un faiseur de phrases, je la trouverai raisonnable; mais lorsqu'on parle de l'art de Racine, l'art qui met toutes les choses à leur place, qui caractérise les hommes, leurs passions, leurs mœurs, leur génie; qui chasse les obscurités, les superfluités, les faux brillans; qui peint la nature avec feu, avec sublimité et avec grace; que peut-on penser d'un tel art, si ce n'est qu'il est le génie des hommes extraordinaires, et l'original même de ces règles que les écrivains sans génie embrassent avec tant de zèle et avec si peu de succès? Qu'est-ce, dans la *Mort de César*, que l'art des harangues d'Antoine, si ce n'est le génie d'un esprit supérieur, et celui de la vraie éloquence?

C'est le défaut trop fréquent de cet art, qui gâte les plus beaux ouvrages de Corneille. Je ne dis pas que la plupart de ses tragédies ne soient très-bien conduites. Je crois même qu'il a connu mieux que personne l'art des situations et des contrastes. Mais l'art des expressions et l'art des vers, qu'il a si souvent négligés ou pris à faux, déparent ses autres beautés. Il paraît avoir ignoré que pour être lu avec plaisir, ou même pour faire illusion à tout le monde dans la représentation d'un poème dramatique, il fallait, par une éloquence continue, soutenir l'attention des spectateurs, qui se relâche et se rebute nécessairement quand les détails sont négligés. Il y a long-temps qu'on a dit que l'expression était la principale partie de tout ouvrage écrit en vers. C'est le sentiment des grands maîtres, qu'il n'est pas besoin de justifier. Chacun sait ce qu'on souffre, je ne dis pas à lire de mauvais vers, même à entendre mal réciter un bon poème. Si l'emphase d'un comédien détruit le charme naturel de la poésie, comment l'emphase même du poète ou l'impropriété de ses expressions ne dégoûteraient-elles pas les esprits justes de sa fiction et de ses idées?

Racine n'est pas sans défauts. Il a mis quelquefois dans ses ouvrages un amour faible qui fait languir son action. Il n'a pas conçu assez fortement la tragédie. Il n'a point assez fait agir

ses personnages. On ne remarque pas dans ses écrits autant d'énergie que d'élévation, ni autant de hardiesse que d'égalité. Plus savant encore à faire naître la pitié que la terreur, et l'admiration que l'étonnement, il n'a pu atteindre au tragique de quelques poëtes. Nul homme n'a eu en partage tous les dons. Si d'ailleurs on veut être juste, on avouera que personne ne donna jamais au théâtre plus de pompe, n'éleva plus haut la parole, et n'y versa plus de douceur. Qu'on examine ses ouvrages sans prévention, quelle facilité! quelle abondance! quelle poésie! quelle imagination dans l'expression! Qui créa jamais une langue ou plus magnifique, ou plus simple, ou plus variée, ou plus noble, ou plus harmonieuse et plus touchante? Qui mit jamais autant de vérité dans ses dialogues, dans ses images, dans ses caractères, dans l'expression des passions? Serait-il trop hardi de dire que c'est le plus beau génie que la France ait eu, et le plus éloquent de ses poëtes.

Corneille a trouvé le théâtre vide, et a eu l'avantage de former le goût de son siècle sur son caractère. Racine a paru après lui et a partagé les esprits. S'il eût été possible de changer cet ordre, peut-être qu'on aurait jugé de l'un et de l'autre fort différemment.

Oui, dit-on; mais Corneille est venu le premier, et il a créé le théâtre. Je ne puis souscrire à cela. Corneille avait de grands modèles parmi les anciens; Racine ne l'a point suivi: personne n'a pris une route, je ne dis pas plus différente, mais plus opposée: personne n'est plus original à meilleur titre. Si Corneille a droit de prétendre à la gloire des inventeurs, on ne peut l'ôter à Racine. Mais si l'un et l'autre ont eu des maîtres, lequel a choisi les meilleurs et les a le mieux imités?

On reproche à Racine de n'avoir pas donné à ses héros le caractère de leur siècle et de leur nation: mais les grands hommes sont de tous les âges et de tous les pays. On rendrait le vicomte de Turenne et le cardinal de Richelieu méconnaissables en leur donnant le caractère de leur siècle. Les âmes véritablement grandes ne sont telles que parce qu'elles se trouvent en quelque manière supérieures à l'éducation et aux coutumes. Je sais qu'elles retiennent toujours quelque chose de l'un et de l'autre; mais le poëte peut négliger ces bagatelles, qui ne touchent pas plus au fond du caractère que la coiffure ou l'habit du comédien, pour ne s'attacher qu'à peindre vivement les traits d'une nature forte et éclairée, et ce génie élevé qui appartient également à tous les peuples. Je ne vois point d'ailleurs que Racine ait manqué à ces prétendues bienséances du théâtre. Ne parlons pas des tragédies faibles de ce grand poëte, *Alexandre, la Thébaïde, Bérénice, Esther*, dans lesquelles on pourrait citer encore de grandes beautés. Ce n'est point par les essais d'un auteur, et par le plus petit nombre de ses ouvrages, qu'on en doit juger mais par le plus grand nombre de ses ouvrages, et par ses chefs-d'œuvre. Qu'on observe cette règle avec Racine, et qu'on examine ensuite ses écrits. Dira-t-on qu'Acomat, Roxane, Joad, Athalie, Mithridate, Néron, Agrippine, Burrhus, Narcisse, Clytemnestre, Agamemnon etc., n'aient pas le caractère de leur siècle, et celui que les historiens leur ont donné? Parce que Bajazet et Xipharès ressemblent à Britannicus, parce qu'ils ont un caractere faible pour le théâtre, quoique naturel, sera-t-on fondé à prétendre que Racine n'ait pas su caractériser les hommes, lui dont le talent éminent était de les peindre avec vérité et avec noblesse?

Bajazet, Xipharès, Britannicus, caractères si critiqués, ont la douceur et la délicatesse de nos mœurs; qualités qui ont pu se rencontrer chez d'autres hommes, et n'en ont le ridicule, comme on l'insinue. Mais je veux qu'ils soient plus faibles qu'ils ne me paraissent: quelle tragédie a-t-on vue où tous les personnages fussent de la même force? Cela ne se peut: Mathan et Abner sont peu considérables dans Athalie, et cela n'est pas un défaut, mais privation d'une beauté plus achevée. Que voit-on d'ailleurs de plus sublime que toute cette tragédie?

Que reprocher donc à Racine! d'avoir mis quelquefois dans ses ouvrages un amour faible, tel peut-être qu'il est déplacé au théâtre. Je l'avoue; mais ceux qui se fondent là-dessus pour

bannir de la scène une passion si générale et si violente passent, ce me semble, dans un autre excès.

Les grands hommes sont grands dans leurs amours, et ne sont jamais plus aimables. L'amour est le caractère le plus tendre de l'humanité, et l'humanité est le charme et la perfection de la nature.

Je reviens encore à Corneille, afin de finir ce discours. Je crois qu'il a connu mieux que Racine le pouvoir des situations et des contrastes. Ses meilleures tragédies, toujours fort au-dessous par l'expression, de celles de son rival, sont moins agréables à lire, mais plus intéressantes quelquefois dans la représentation, soit par le choc des caractères, soit par l'art des situations, soit par la grandeur des intérêts. Moins intelligent que Racine, il concevait peut-être moins profondément, mais plus fortement ses sujets. Il n'était ni si grand poëte, ni si éloquent; mais il s'exprimait quelquefois avec une grande énergie. Personne n'a laissé l'idée d'un dialogue si serré et si véhément; personne n'a peint avec le même bonheur l'inflexibilité et la force d'esprit qui naissent de la vertu. De ces disputes mêmes que je lui reproche, sortent quelquefois des éclairs qui laissent l'esprit étonné, et des combats qui véritablement élèvent l'ame; et enfin, quoiqu'il lui arrive continuellement de s'écarter de la nature, on est obligé d'avouer qu'il la peint naïvement et bien fortement dans quelques endroits: et c'est uniquement dans ces morceaux naturels qu'il est admirable. Voilà ce qu'il me semble qu'on peut dire sans partialité de ses talens. Mais lorsqu'on a rendu justice à son génie, qui a surmonté si souvent le goût barbare de son siècle, on ne peut s'empêcher de rejeter dans ses ouvrages, ce qu'ils retiennent de ce mauvais goût, et qui servirait à le perpétuer dans les admirateurs trop passionnés de ce grand maître.

(Suite.)

Metella,

par *Georges Sand.*

(Fin.)

Elle la pressa dans ses bras en pleurant, et dans le premier instant de sa compassion et de sa tendresse, elle pensa à lui sacrifier son amour. — Non, lui dit-elle égarée par un sentiment de générosité exaltée, Olivier n'a pas fait de serment; il est libre, il peut vous épouser: qu'il vous aime, qu'il vous rende heureuse, et je vous bénirai tous deux; ce ne sera pas moi qui m'opposerai à l'union de deux êtres qui sont ce que j'ai de plus cher au monde...

— Oh! je le crois bien, ma bonne tante! s'écria Sarah en se jetant de nouveau à son cou, mais c'est lui qui ne m'aime pas! Que faire à cela?

— Il ne vous a pas dit qu'il ne vous aimait pas? Est-ce qu'il vous l'a dit, Sarah?

— Non, mais pourquoi se dit-il engagé? Oh! peut-être qu'il l'est en effet. Il a quelque raison que vous ne connaissez pas! Il aime une femme, il est marié en secret peut-être!

— Je l'interrogerai, je saurai ce qu'il pense, répondit Metella; je ferai pour vous, ma fille; tout ce qui dépendra de moi. Si je ne puis rien, ma tendresse vous restera.

Oh! oui, ma mère! toujours, toujours! s'écria Sarah en se jetant à ses pieds.

Apaisée par les promesses hasardées de sa tante, Sarah se retira plus tranquille. Metella la mit au lit elle-même, lui fit prendre une potion calmante, et ne la quitta que quand elle eut cessé de soupirer dans son sommeil, comme font les enfans qui s'endorment en pleurant et qui sanglotent encore à demi en rêvant.

Lady Mowbray ne dormit pas; elle était rassurée sur certains points, mais à l'égard des autres elle était en proie à mille agitations, et ne voyait pas d'issue à la position délicate où elle avait placé la pauvre Sarah. La pensée d'engager Olivier à l'épouser n'avait pu prendre de consistance dans son esprit; vainement eût-elle sacrifié cette jalousie de femme qu'elle combattait

si généreusement depuis plus d'une année. Il y a dans la vie des rapports qui deviennent aussi sacrés que si les lois les eussent sanctionnés, et Olivier lui-même n'eût pas pu oublier qu'il avait regardé Sarah comme sa fille.

Incapable de se tirer elle-même de cette perplexité, lady Mowbray résolut d'attendre quelques jours pour prendre un parti; elle chercha à se persuader que la passion de Sarah n'était peut-être pas aussi sérieuse que, dans ses romanesques confidences, la jeune fille se l'imaginait; ensuite, Olivier pouvait par sa froideur l'en guérir mieux que tous les raisonnemens. Elle alla retrouver Sarah le lendemain, lui dit qu'elle avait réfléchi, et que le résultat de ses réflexions était celui-ci: il était impossible d'interroger Olivier sur ses intentions, et de lui demander l'explication de ses paroles de la veille, sans lui laisser deviner l'impression qu'elles avaient produite sur miss Mowbray, et sans lui faire soupçonner l'importance qu'elle y attachait. — Dans la situation où vous êtes vis-à-vis de lui, dit-elle, le premier point, le plus important de tous, c'est de ne pas avouer que vous aimez, sans savoir si l'on vous aime.

— Oh! certainement, ma tante, dit Sarah en rougissant.

— Il n'est pas besoin sans doute, mon enfant, que je fasse appel à votre pudeur et à votre fierté; l'une et l'autre doivent vous suggérer une grande prudence et beaucoup d'empire sur vous-même...

— Oh! certes, ma tante, repartit la jeune Anglaise avec un mélange d'orgueil et de douleur qui lui donna l'expression d'une vierge martyre du Schidone.

— Si mon fils, poursuivit Metella, est réellement lié au célibat par quelque engagement qu'il ne puisse pas confier, même a moi, il faudra bien, Sarah, que vous vous sépariez l'un de l'autre...

— Oh! s'écria Sarah effrayée, est-ce que vous me chasseriez de chez vous? Est-ce qu'il faudrait retourner au couvent, ou en Angleterre? Loin de lui, loin de vous, toute seule!... Oh! j'en mourrais! Après avoir été tant aimée!

— Non, dit Metella d'une voix grave, je ne t'abandonnerai jamais; je te suis nécessaire: nous sommes liées l'une à l'autre pour la vie.

En parlant ainsi, elle posa ses deux mains sur la tête blonde de Sarah, et leva les yeux au ciel d'un air solennel et sombre. En se consacrant à cette enfant de son adoption, elle sentait combien étaient terribles les devoirs qu'elle s'était imposés envers elle, puisqu'il faudrait peut-être lui sacrifier le bonheur de toute sa vie, la société d'Olivier.

— Me promettez-vous du moins, continua-t-elle, que si, après avoir fait tout ce qui dépendra de moi pour votre bonheur, je ne réussis pas à fermer cette plaie de votre ame, vous ferez tous vos efforts pour vous guérir? Ai-je affaire à une enfant romanesque et entêtée, ou bien à une jeune fille forte et courageuse?

— Doutez-vous de moi? dit Sarah.

— Non, je ne doute pas de toi: tu es une Mowbray, tu dois savoir souffrir en silence... Allez vous coiffer, Sarah, et tâchez d'être aussi soignée dans votre toilette, aussi calme dans votre maintien, que de coutume. Nous allons attendre quelques jours encore avant de décider de notre avenir. Jurez-moi que vous n'écrirez à aucune de vos amies, que je serai votre seule confidente, votre seul conseil, et que vous travaillerez à être digne de ma tendresse.

Sarah jura, en pleurant, de faire tout ce que désirait sa tante; mais, malgré tous ses efforts, son chagrin fut si visible, qu'Olivier s'en aperçut dès le premier instant. Il regarda lady Mowbray, et trouva la même altération sur ses traits. Les vérités qu'il avait confusément entrevues brillèrent à son esprit: les pensées qui, par bouffées brûlantes, avaient traversé son cerveau à de rares intervalles, revinrent l'embraser. Il fut effrayé de ce qui se passait en lui et autour de lui; il prit son fusil, et sortit. Après avoir tué quelques innocens gibiers, il rentra plus fort, trouva les deux femmes plus calmes, et la soirée s'écoula doucement. Quand on a l'habitude de vivre ensemble, quand on s'est compris si bien, que durant long-temps, toutes les idées, tous les intérêts de la vie privée, ont été en commun, il est

presque impossible que le charme des relations se rompe tout à coup sur une première atteinte. Les jours suivans virent donc se prolonger cette intimité, dont aucun des trois n'avait altéré la douceur par sa faute. Néanmoins la plaie allait s'élargissant dans le cœur de ces trois personnes. Olivier ne pouvait plus douter de l'amour de Sarah pour lui; il en avait toujours repoussé l'idée, mais maintenant tout le lui disait, et chaque regard de Metella, quelle qu'en fût l'expression, lui en donnait une confirmation irrécusable. Olivier chérissait si réellement, si tendrement sa mère adoptive; il avait connu auprès d'elle une manière d'aimer si paisible et si bienfaisante, qu'il s'était cru incapable d'une passion plus vive! il s'était donc livré en toute sécurité au danger d'avoir pour sœur une créature vraiment angélique. A mesure que ses sentimens pour Sarah devenaient plus vifs, il réussissait à se tranquilliser en se disant que Metella lui était toujours aussi chère; et en cela, il ne se trompait pas; seulement pour l'une l'amour prenait la place de l'amitié, et pour l'autre l'amitié avait remplacé l'amour. L'ame de ce jeune homme était si bonne et si ardente, qu'il ne savait pas se rendre compte de ce qu'il éprouvait.

Mais, quand il crut s'en être assuré, il ne transigea point avec sa conscience: il résolut de partir. La tristesse de Sarah, sa douceur modeste, sa tendresse réservée et pleine d'une noble fierté, achevèrent de l'enthousiasmer! expansif et impressionable comme il l'était, il sentit qu'il ne serait pas long-temps maître de son secret, et ce qui acheva de le déterminer, ce fut de voir que Metella l'avait deviné.

En effet, lady Mowbray connaissait trop bien toutes les nuances de son caractère, tous les plis de son visage, pour n'avoir pas pénétré, avant lui-même peut-être, ce qu'il éprouvait auprès de Sarah: ce fut pour elle le dernier coup; car, en dépit de sa bonté, de son dévouement et de sa raison, elle aimait toujours Olivier comme aux premiers jours. Ses manières avec lui avaient pris cette dignité que le temps, qui sanctifie les affections, devait nécessairement apporter; mais le cœur de cette femme infortunée était aussi jeune que celui de Sarah. Elle devint presque folle de douleur et d'incertitude! devait-elle laisser sa nièce courir les dangers d'une passion partagée? devait-elle favoriser un mariage qui lui semblait contraire à toute délicatesse d'esprit et de mœurs? Mais pouvait-elle s'y opposer, si Olivier et Sarah le désiraient tous deux? Cependant il fallait s'expliquer, sortir de ces perplexités, interroger Olivier sur ses intentions; mais à quel titre? Était-ce l'amante désespérée d'Olivier, ou la mère prudente de Sarah, qui devait provoquer un aveu aussi difficile à faire pour lui?

Un soir, Olivier parla d'un voyage de quelques jours qu'il allait faire à Lyon; lady Mowbray, dans la position désespérée où elle était réduite, accepta cette nouvelle avec joie, comme un répit accordé à ses souffrances. Le lendemain, Olivier fit seller son cheval pour aller à Genève, où il devait prendre la poste. Il vint à l'entrée du salon prendre congé des dames. Sarah, dont il baisa la main pour la première fois de sa vie, fut si troublée, qu'elle n'osa pas lever les yeux sur lui; Metella, au contraire, l'observait attentivement; il était fort pâle et calme comme un homme qui accomplit courageusement un devoir rigoureux. Il embrassa lady Mowbray, et alors sa force parut l'abandonner, des larmes roulèrent dans ses yeux, sa main trembla convulsivement en lui glissant une lettre humide...

Il se précipita dehors, monta à cheval et partit au galop. Metella resta sur le perron jusqu'à ce qu'elle n'entendit plus les pas de son cheval. Alors elle mit une main sur son cœur, pressa le billet dans l'autre, et comprit que tout était fini pour elle.

Elle rentra dans le salon. Sarah, penchée sur sa broderie, feignait de travailler pour prouver à sa tante qu'elle avait du courage et savait tenir sa promesse; mais elle était aussi pâle que Metella, et comme elle, elle ne sentait plus battre son cœur.

Lady Mowbray traversa le salon sans lui adresser une parole; elle monta dans sa chambre et lut le billet d'Olivier.

„Je pars; vous ne me reverrez plus, à moins

„que dans plusieurs années... et lorsque miss „Mowbray sera mariée!... Ne me demandez pas „pourquoi il faut que je vous quitte; si vous le „savez, ne m'en parlez jamais!“

Metella crut qu'elle allait mourir, mais elle éprouva ce que la nature a de force contre le chagrin. Elle ne put pleurer, elle étouffait, elle eut envie de se briser la tête contre les murs de sa chambre; et puis elle pensa à Sarah, et elle eut un instant de haine et de fureur.

— Maudit soit le jour où tu es entrée ici s'écria-t-elle. La protection que je t'ai accordée me coûte cher, et mon frère m'a légué la robe de Déjanire!

Elle entendit Sarah qui approchait, et se calma aussitôt; la vue de cette aimable créature réveilla sa tendresse, elle lui tendit ses bras.

— O mon Dieu: qu'est-ce qui nous arrive? s'écria Sarah épouvantée. Ma tante, où est allé Olivier?

— Il va voyager pour sa santé, répondit lady Metella avec un sourire mélancolique; mais il reviendra: ayons courage, restons ensemble, aimons-nous bien.

Sarah sut renfermer ses larmes; Metella reporta sur elle toute son affection. Olivier ne revint pas: Sarah ne sut jamais pourquoi.

Adieux de Maria Stuart.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir.
Le vent souffle, on quitte la plage:
Et, peu touché de mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots!

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter, c'est mourir.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime,
Je ceignis les lis éclatans,
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Écossais;
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur des Français.

Adieu, charmant pays de France;
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! de quitter c'est mourir.

L'amour, la gloire, le génie,
Ont trop enivré mes beaux jours;
Dans l'inculte Calédonie
De mon sort va changer le cours.
Hélas! un présage terrible
Doit livrer mon cœur à l'effroi:
J'ai cru voir dans un songe horrible
Un échafaud dressé pour moi.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

France, du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu! le vaisseau trop rapide
Déjà vogue sous d'autres cieux,
Et la nuit, dans son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

BÉRANGER.

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/3 ℛ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 34.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, DR. ET PROF., et C. SCHÜTZ, DR.

SCÈNES DE MŒURS ET DE CARACTÈRES

par Mme. Augustin Thierry.

Die geistreiche Verfasserin der beiden nachfolgenden Skizzen, welche für sich bestehende Bruchstücke eines größeren noch nicht erschienenen Romanes bilden, verdient in mehr als einer Hinsicht die höchste Achtung und Verehrung der Zeitgenossen. Sie ist die Gattin des rühmlich bekannten Geschichtsforschers Augustin Thierry, dem seine anhaltenden Studien in der Kraft seiner Jahre das Licht der Augen raubten, und ihn zu steter Unthätigkeit verdammt haben würden, wenn seine vortreffliche Frau ihm nicht als ein schützender und hülfreicher Genius zur Seite stände. Mit einer Hingebung und einem Eifer, wie sie selten gefunden werden, erheitert sie nicht allein die ewige Nacht ihres armen Mannes, sondern vertritt bei seinen Forschungen die Stelle eines gelehrten Gehülfen, indem sie mit dem seltensten Fleiße sich in den Stand setzte, alle jene dunkeln und verworrenen, oft in barbarischem Latein geschriebenen historischen Dokumente, deren genaue Prüfung ihm bei seinen Arbeiten unerläßlich ist, zu entziffern und ihm vorzulesen; eine der mühseligsten aller Beschäftigungen, bei welcher selbst dem Kundigsten und Gewandtesten, da sie oft so wenig Belohnendes mit sich bringt, nicht selten die Geduld untreu wird. Freunde des Hauses wissen nicht genug ihre beständige, unveränderliche Sanftmuth und Heiterkeit, ihre Grazie und ihren Geist zu rühmen, und stellen sie als das schönste Beispiel der reinsten ehelichen Liebe dar, um so mehr, als ihre Bescheidenheit nie auch nur die leiseste Anerkennung ihrer Tugenden in ihrer Gegenwart gestattet.

In den wenigen Augenblicken der Muße, welche ihr edler Beruf ihr vergönnte, hat sie jene eben erschienene Sammlung von Erzählungen geschrieben, aus welcher wir die nachfolgenden Skizzen mittheilen. — Reinheit der Gesinnung und des Geschmacks, Einfachheit und Wärme, so wie ein correcter, anspruchsloser und doch überaus eleganter Styl, sind nicht geringe Zierden dieses Buches, das wir allen Gebildeten, besonders aber Frauen, als eine anziehende und geistreiche Lecture, lebhaft empfehlen. Es führt den Titel: Scènes de mœurs et de Caractères au 19me siècle et au 18me. Par Mme Augustin Thierry. Paris 1836. 1 Bd. in 8.

Le Salon de Mme Necker.

(1776.)

A la mort de Louis XV, la cour, abandonnant Versailles, était allée s'établir au château de La Muette, près de Passy. Elle y demeura près d'un mois. Durant tout ce temps et malgré la distance, les Parisiens vinrent à l'envi saluer le nouveau roi de leurs acclamations et de leurs vœux. Dès le matin, une longue file de promeneurs arrivait par la grande rue de Passy et par les avenues du bois de Boulogne: les gens du peuple étaient en habits de fête; les femmes portaient sur leur coiffure des épis de blé en signe d'abondance. Cette foule, où toutes les classes étaient confondues, se pressait devant les grilles du château, et ne s'écoulait qu'à la nuit.

Tels furent les commencemens du règne de Louis XVI. Il y avait une espérance universelle de bonheur public, l'attente d'une sorte de régénération pour le royaume, et une confiance sans bornes dans les intentions du jeune roi. Sensible à tant d'affection, le monarque avait à cœur de réaliser l'espoir que la nation plaçait en lui. L'énormité des abus et le besoin d'une grande réforme le frappaient; mais, se défiant de son inexpérience, et indécis par caractère, il hésitait. Il demandait conseil aux hommes d'État en crédit ou disgraciés sous le dernier règne, et n'obtenait d'eux que cette réponse: „Sire, il y a plus de treize cents ans que le royaume de France existe; il a fait ses preuves pour la durée. Qu'il y ait çà et là quelques petites dégradations, cela ne doit ni surpendre ni effrayer: l'édifice est vieux, mais solide.“ Le roi n'en était que plus irrésolu: enfin il se décida, et, au grand scandale de la cour, il choisit deux de ses ministres, MM. Turgot et de Malesherbes, dans le parti des philosophes.

Turgot, l'un des chefs les plus distingués de ce parti, joignait à de vastes connaissances la raideur d'esprit d'un sectaire. Ses projets de réforme immédiate allaient au-delà de ce que la révolution et ses suites ont produit de bien jusqu'à ce jour; il voulait tout faire d'un coup, et disait avec un calme imperturbable: „Le temps me presse; je suis d'une famille où l'on ne passe pas cinquante ans.“ Turgot échoua non-seulement contre l'égoïsme des courtisans, mais aussi contre les habitudes et les préjugés du peuple. En abolissant les jurandes et les maîtrises, il encourut la haine des corporations d'arts et de métiers; en décrétant la liberté absolue du commerce des grains, il excita une inquiétude générale, suivie presque aussitôt d'une disette réelle ou factice. Il y eut, dans plusieurs provinces, des émeutes pour le pain, et à Paris les magasins de blé et les boutiques de boulangers furent pillés. Le ministre impassible ne retira point ses édits, et déploya un luxe de précautions militaires, qui fit donner à cette révolte le nom de *guerre des farines*. Des chansons et des quolibets populaires, se joignant aux intrigues de la cour, ruinèrent auprès du roi le crédit d'un homme de bien, dont le seul tort était d'avoir une foi trop vive dans la puissance de la raison. Le renvoi de Turgot fit passer les finances, qu'il administrait, entre les mains d'un homme versé dans toutes les pratiques de la fiscalité, habile à inventer de nouveaux expédiens, mais brouillon et dissipateur. En quelques mois, le déficit du trésor s'accrut d'une manière si effrayante, que le roi prit le parti de rentrer dans la voie des innovations, et de s'en rapporter à l'opinion publique pour le choix d'un ministre de finances.

M. Necker, envoyé de la république de Genève, jouissait alors de la double réputation de politique à haute vue et de financier consommé; il la devait à ses écrits sur le commerce et à son immense fortune, acquise dans des spéculations de banque. Sous le ministère de Turgot, il avait publié, contre la libre exportation des blés une brochure qui eut beaucoup de succès, et qui contribua, du moins on peut le croire, à la chute du ministre. Entre les philosophes, dont l'habileté en affaires était devenue suspecte, et les praticiens, dont la routine venait d'être convaincue d'impuissance, M. Necker s'offrait comme un moyen terme: il était l'homme de la circonstance; il fut choisi. Son adjunction au ministère, avec le titre de directeur-général du trésor, fut accueillie comme une bonne nouvelle dans toutes les places de commerce du continent; car les capitalistes prévoyaient que le nouveau ministre ferait des emprunts, et tâcherait de relever les finances par le crédit public. Genève, la ville des capitaux et la patrie de M. Necker, vit dans son élévation un juste motif d'orgueil pour elle, et une nouvelle source de prospérité. Les citoyens de cette république, si riche sans territoire, se saluaient dans les rues par ces mots: „Savez-vous la nouvelle?“ et se serraient la main d'une manière toute cordiale.

La possibilité de s'assurer d'avance une part avantageuse dans les opérations financières du nouveau ministre était un grand point pour les capitalistes génevois. Ils résolurent de faire une tentative à cet égard, et invitèrent l'un d'entre eux, homme d'une haute réputation commerciale, et de plus ami d'enfance de M. Necker, à se rendre auprès de lui, pour le féliciter, lui faire des

offres de coopération, et lui demander la préférence en faveur de sa ville natale. Le négociant chargé de cette importante mission partit accompagné de sa nièce, orpheline de vingt deux ans, à laquelle il tenait lieu de père. L'oncle et la nièce reçurent de M. et de madame Necker l'accueil le plus amical, et promirent une seconde visite pour la soirée du lendemain.

Le 9 décembre 1776, sur les sept heures du soir, une voiture d'assez belle apparence, mais dans laquelle un observateur attentif pouvait reconnaître un carosse de louage, traversa la cour de l'hôtel des finances, et s'arrêta devant le vestibule qui menait au grand escalier. Aussitôt un laquais de bonne mine, mais sans livrée, sauta lestement de derrière la voiture et ouvrit la portière, sur les panneaux de laquelle étaient peintes des armoiries de fantaisie. Un homme d'environ cinquante ans, d'une mise fort soignée, descendit le premier; il portait un habit de velours brun, une veste de satin blanc semée de paillettes d'or, et un nœud de ruban à son épée. Dès qu'il eut mis pied à terre il tendit la main à une jeune personne, dont la toilette un peu étrangère paraissait plus simple et en même temps plus modeste que celle des dames de Paris à cette époque. Tous les deux se dirigerent vers le salon de compagnie; et, en ouvrant pour eux la porte à deux battans, un valet de chambre annonça d'une voix sonore M. Auberti et mademoiselle de Risthal.

Tous les hommes se levèrent; et M. Necker, dont la politesse était d'ordinaire assez froide, fit quelques pas vers la porte avec un empressement marqué: „Adieu, Joseph, dit le ministre; *comment va-t-il?*" Et sur-le-champ, comme pour retirer cette locution génevoise, qui venait de lui échapper à la vue d'un compatriote, il ajouta: „Bonjour, mon vieil ami, je suis charmé de vous voir!" En prononçant ces mots, il présenta la main à mademoiselle de Risthal, et la conduisit près de la cheminée, où madame Necker était assise dans un large fauteuil à la tête d'un demi-cercle de dames parées avec tout le luxe et l'attirail du temps.

Leurs robes gonflées par d'énormes paniers, s'étalaient devant elles en éventail, et offraient à l'œil plusieurs rangs de garnitures, où brillaient l'or, l'argent, les perles, au milieu de bouffettes de gaze et de guirlandes de fleurs artificielles. Leurs cheveux, relevés sur le sommet de la tête, à une hauteur démesurée, étaient surmontés d'une aigrette de diamans, d'un nuage de plumes, ou d'une corbeille de fleurs: ce dernier nom fut quelque temps classique dans le vocabulaire des modes. Madame Necker, femme de trente-six à trente-huit ans, assez belle, mais sans grâces, ne le cédait en magnificence à aucune des dames de son cercle. Trois étages de falbalas garnissaient sa robe; mais sa coiffure favorite, celle qu'elle portait ce soir-là, était moins haute et moins compliquée: c'était une espèce de turban, auquel, soit à cause de sa forme, soit par une sorte de flatterie, les marchandes de modes venaient de donner le nom de castor à la Minerve.

Madame Necker fit asseoir auprès d'elle sa jeune compatriote, et lui adressa quelques paroles avec une bienveillance un peu apprêtée. Celle-ci répondit sans embarras, quoique d'une voix timide; puis elle tendit la main à une petite fille de dix à onze ans, qui occupait un tabouret aux pieds de madame Necker. Cette enfant, destinée à devenir un jour une femme célèbre, n'était alors remarquable que par la vivacité de ses grands yeux noirs, qui observaient tout, et par un babil quelquefois spirituel, mais où perçait l'intention de produire de l'effet. Plusieurs hommes, d'un âge mûr et d'un maintien grave, vinrent, l'un après l'autre, engager avec mademoiselle Necker une conversation à laquelle sa mère ne prenait aucune part, mais qu'elle interrompait souvent par ces mots: „Ma fille, tenez-vous droite." Cet ordre était toujours accompagné d'un mouvement de tête et d'un effacement d'épaules que la petite personne s'empressait d'imiter. M. Necker vint, à son tour, complimenter sa fille de l'amitié que lui témoignait une personne telle que mademoiselle de Risthal: „Louise, dit-il en souriant, je vais vous donner un fauteuil; car ce soir vous avez vingt ans." La jeune Louise, se retournant avec vivacité sur son tabouret, répondit par une saillie d'enfant, qui ne fut pas du goût de sa

mère: un regard froid de celle-ci réprima aussitôt cet enjouement, et le ministre s'éloigna d'un air qui prouvait plus d'indulgence.

Pendant ce temps, les dames du salon examinaient avec curiosité mademoiselle de Risthal, et se demandaient, en chuchotant, qui elle était. Une femme de vingt-cinq ans, peu jolie et ayant beaucoup de rouge, dit à une autre dame très belle et excessivement parée, dont le fauteuil se trouvait près du sien, à une assez grande distance de la personne qui faisait l'objet de leurs observations: „Ne trouvez-vous pas, comme moi, qu'elle a un faux air de madame Necker?

— Faux, dites-vous; malheureusement pour l'une et pour l'autre, elles se ressemblent tout-à-fait.

— Oh! vous êtes trop sévère; il est facile de voir que madame Necker a pu être belle; et quant à mademoiselle de Risthal, — c'est son nom, si j'ai bien entendu, — elle n'est pas mal, grande et assez bien faite, et d'une fraîcheur un peu bourgeoise, mais éclatante, on doit en convenir.

— Oui: c'est dommage pourtant que cette grande figure fraîche reste collée sur son fauteuil comme un automate dont les ressorts ne vont plus.

— Pour cela, je l'avoue, reprit la dame qui avait parlé la première; si je n'avais pas vu la révérence gauche qu'elle a faite en entrant, en vérité je la prendrais, avec sa toilette de l'autre monde, pour un portrait de collection qui n'attend qu'un vieux cadre.

L'autre dame se mit à rire derrière son éventail; mais cette précaution ne l'empêcha pas d'être remarquée par l'une de ses voisines, qui avait entendu toute la conversation. C'était une personne âgée, en deuil, et portant, suivant l'ancienne mode, un bonnet noir à grands papillons. „Je suis moins difficile que vous, mesdames, dit-elle d'un ton sérieux, et je trouve cette jeune personne fort bien. Son maintien a de la décence et de la réserve; il y a dans ses grands yeux bleus une expression de candeur charmante; et ses manières, simples et tout-à-fait modestes, me paraissent du meilleur ton. De mon temps on faisait cas de ces avantages.“

Le trait alla juste à son adresse; les deux jeunes dames n'y repondirent que par un sourire contraint et tant soit peu dédaigneux. La caricature qu'elles avaient faite de l'étrangère, et le portrait flatteur qui était venu ensuite, avaient également de la ressemblance avec mademoiselle de Risthal. C'était, pour ainsi dire, le bon et le mauvais côté de sa personne; l'un ou l'autre pouvait frapper davantage, suivant l'esprit ou les dispositions de ceux qui le voyaient; mais pour tout observateur impartial, sa physionomie, calme et inoffensive, et une certaine fixité dans les traits de son visage, étaient l'indice d'une ame pure et d'un caractère décidé. Quelques détails antérieurs serviront à la faire mieux connaitre, et à donner une idée du caractère de son oncle, M, Auberti.

Pierre et Joseph Aubert, tous deux fils d'un Génevois riche et considéré, avaient été, durant leur premier âge, camarades et amis du jeune Necker: ils firent avec lui leurs études à l'académie de Genève, et reçurent du même pasteur l'instruction religieuse pour la première communion, circonstance qui ne s'oublie guère dans la vie d'un protestant. L'aîné des deux Aubert quitta Genève après la mort de son père, et alla s'établir à Berne, où il se maria, et fonda une maison de commerce, qui en peu de temps devint florissante; sa fortune lui permit d'acquérir, dans le canton, des propriétés dont la plus considérable était la terre de Risthal, située à quelques lieues de Berne, sur les bords de l'Aar. Quant à Joseph, il ne jugea pas à propos d'émigrer ni de se marier; ses relations avec M. Necker ne cessèrent point, même après le depart de celui-ci pour Paris, où l'appelait la maison *Thélusson*, à la tête de laquelle il fut placé. Convaincu de la haute capacité de son ami pour les affaires, Joseph Aubert engagea ses capitaux dans les opérations de cette maison, et eut part aux immenses profits qu'elle retirait de ses entreprises.

Rien ne paraissait manquer au bonheur du capitaliste génevois. Sa fortune s'accroissait rapidement; sa vie était tranquille et son caractère honoré. Des manieres agréables et la sûreté de son

commerce le faisaient rechercher avec empressement; il était admis sans la moindre contestation dans les sociétés de la haute ville, espèce de monde supérieur vers lequel un riche bourgeois de Genève aspirait toujours, mais où il n'y avait place que pour un petit nombre d'élus. Cependant, Joseph Aubert ne se trouvait pas entièrement heureux; un reste d'ambition le tourmentait. Quoiqu'au niveau de la plus ancienne bourgeoisie, il voyait encore de la distance entre lui et ceux de ses concitoyens dont les noms à physionomie italienne indiquaient, d'une façon plus ou moins problématique, leur descendance de nobles familles émigrées de par-delà les monts; c'était un souci de toutes les heures. Il le couva long-temps sans en rien laisser paraître; mais un jour, au milieu d'une conversation où un savant professeur d'histoire détaillait tous les anciens privilèges de la ville impériale de Genève, d'après une charte qu'on venait de retrouver, Aubert prit la parole d'un air indifférent: „A propos de découvertes historiques, dit-il, vous saurez que j'en ai fait une la semaine passée; j'ai trouvé, dans un vieux livre tout vermoulu, qu'un certain *Auberti*, noble de Florence, fut exilé le même jour et par les mêmes juges que Dante, le fameux poëte. C'était un fier gibelin que cet Auberti, plus gibelin que Dante lui-même; car, ne pouvant supporter l'Italie où l'empire avait des ennemis, il vint à Genève, ville tout impériale, comme le dit si judicieusement M. le professeur; bref, il s'établit ici, et c'est de lui que nous descendons.

— Vraiment! murmurèrent à la fois quelques personnes, les unes par ironie, les autres par la seule impression de cette nouvelle inattendue.

— Mais, oui, répliqua Joseph; et puisque la prononciation génevoise a retranché une lettre à mon nom, je crois que je ferais bien de la reprendre, par respect pour mes ancêtres."

Tout le monde garda le silence; et il y eut quelques mouvemens de tête en signe d'assentiment. Dès le lendemain, le nom d'*Auberti* fut mis en circulation par tous ceux dont l'intérêt était de plaire à l'auteur de la découverte; peu à peu le nombre des croyans ou des complaisans s'accrut dans la ville, et une sorte de balancement s'établit entre le nom connu et le nom rectifié. De deux personnes qui arrivaient en même temps, l'une disait: „Je vous salue, M. Aubert;" et l'autre: „M. Auberti, je vous présente mes respects." Enfin, au bout de quelques années, *Auberti* sembla prévaloir et passer en habitude.

Dans cet état des choses, Joseph perdit son frère aîné, Pierre Aubert, qui n'avait fait aucun cas pour lui-même de la découverte historique: veuf depuis long-temps, il laissait une fille unique, appelée Sophie, et à peine âgée de seize ans. Les dernières volontés de son père étaient qu'elle fût conduite à Genève, et mise sous la tutelle de son oncle. Ce voyage eut lieu; et après avoir reçu les embrassemens d'un parent qu'elle n'avait jamais vu, Sophie prit possession d'une jolie chambre, dont la vue s'étendait sur le lac de Genève et sur les campagnes qui le bordent. Restée seule, elle parcourut des yeux tout ce qui l'entourait, avec une expression de contentement; mais aussitôt sa physionomie changea: „Tout est agréable dans cette maison, dit-elle tristement; mais pas un souvenir de mon pauvre père, pas même son nom, car on en donne un autre à mon oncle!" L'heure du dîner sonna; M. Auberti, en revoyant sa nièce, lui trouva les yeux un peu rouges: „Ma chère enfant, lui dit-il avec bonté, remettez-vous, et soyez sûre que vous avez en moi un second père." Sophie fut touchée de cette marque de tendresse, et n'eut pas le courage de faire une seule question sur le changement de nom qui l'avait frappée d'une manière si pénible.

(*Fin.*)

Réflexions critiques sur quelques Poëtes.

Par VAUVENARGUES.

(*Suite.*)

Les gens du métier sont plus indulgens que les autres à ces défauts, parce qu'ils ne regardent

qu'aux traits originaux de leurs modèles, et qu'ils connaissent mieux le prix de l'invention et du génie. Mais le reste des hommes juge des ouvrages tels qu'ils sont, sans égard pour le temps et pour les auteurs: et je crois qu'il serait à désirer que les gens de lettres voulussent bien séparer les défauts des plus grands hommes de leurs perfections; car si l'on confond leurs beautés avec leurs fautes par une admiration superstitieuse, il pourra bien arriver que les jeunes gens imiteront les défauts de leurs maîtres, qui sont aisés à imiter, et n'atteindront jamais à leur génie.

Pour moi, quand je fais la critique de tant d'hommes illustres, mon objet est de prendre des idées plus justes de leur caractère.

Je ne crois pas qu'on puisse raisonnablement me reprocher cette hardiesse: la nature a donné aux grands hommes de faire, et laissé aux autres de juger.

Si l'on trouve que je relève davantage les défauts des uns que ceux des autres, je déclare que c'est à cause que les uns me sont plus sensibles que les autres, ou pour éviter de répéter des choses qui sont trop connues.

Pour finir, et marquer chacun de ces poëtes par ce qu'ils ont eu de plus propre, je dirai que Corneille a éminemment la force, Boileau la justesse, La Fontaine la naïveté, Chaulieu les grâces et l'ingénieux, Molière les saillies et la vive imitation des mœurs, Racine la dignité et l'éloquence.

Ils n'ont pas ces avantages à l'exclusion les uns des autres; ils les ont seulement dans un degré plus éminent, avec une infinité d'autres perfections que chacun y peut remarquer.

VII.

J. B. Rousseau.

On ne peut disputer à Rousseau, d'avoir connu parfaitement la mécanique des vers. Égal peut-être à Despréaux par cet endroit, on pourrait le mettre à côté de ce grand homme, si celui-ci, né à l'aurore du bon goût, n'avait été le maître de Rousseau et de tous les poëtes de son siècle.

Ces deux excellens écrivains se sont distingués l'un et l'autre par l'art difficile de faire régner dans les vers une extrême simplicité, par le talent d'y conserver le tour et le génie de notre langue, et enfin par cette harmonie continue sans laquelle il n'y a point de véritable poésie.

On leur a reproché, à la vérité, d'avoir manqué de délicatesse et d'expression pour le sentiment. Ce dernier défaut me paraît peu considérable dans Despréaux, parce que s'étant attaché uniquement à peindre la raison, il lui suffisait de la peindre avec vivacité et avec feu, comme il a fait: mais l'expression des passions ne lui était pas nécessaire. Son *Art poétique*, et quelques autres de ses ouvrages, approchent de la perfection qui leur est propre; et on n'y regrette point la langue du sentiment, quoiqu'elle puisse entrer peut-être dans tous les genres et les embellir de ses charmes.

Il n'est pas tout-à-fait si facile de justifier Rousseau à cet égard. L'ode étant, comme il dit lui-même, *le véritable champ du pathétique et du sublime*, on voudrait toujours trouver dans les siennes ce haut caractère. Mais quoiqu'elles soient dessinées avec une grande noblesse, je ne sais si elles sont toutes assez passionnées. J'excepte unes des odes sacrées, dont le fonds appartient à de plus grands maîtres. Quant à celles qu'il a tirées de son propre fonds, il me semble qu'en général les fortes images qui les embellissent, ne produisent pas de grands mouvemens et n'excitent ni la pitié, ni l'étonnement, ni la crainte, ni ce sombre saisissement que le vrai sublime fait naître.

La marche impétueuse de l'ode n'est pas celle de l'esprit tranquille; il faut donc qu'elle soit justifiée par un enthousiasme véritable. Lorsqu'un auteur se jette de sang-froid dans ces mouvemens et ces écarts qui n'appartiennent qu'aux grandes passions, il court risque de marcher seul; car le lecteur se lasse de ces transitions forcées et de ces fréquentes hardiesses que l'art s'efforce d'imiter du sentiment, et qu'il imite toujours sans succès. Les endroits où le poëte paraît s'égarer devraient être, à ce qu'il me semble, les plus passionnés de son ouvrage. Il est même d'autant plus nécessaire de mettre du sentiment dans nos odes, que ces petits poëmes sont ordinairement

vides de pensées, et qu'un ouvrage vide de pensées sera toujours faible s'il n'est rempli de passion. Or je ne crois pas qu'on puisse dire que les odes de Rousseau soient fort passionnées. Il est tombé quelquefois dans le défaut de ces poëtes qui semblent s'être proposé dans leurs écrits, non d'exprimer plus fortement par des images des passions violentes, mais seulement d'assembler des images magnifiques, plus occupés de chercher de grandes figures que de faire naître dans leur âme de grandes pensées. Les défenseurs de Rousseau répondent qu'il a surpassé Horace et Pindare, auteurs illustres dans le même genre, et de plus rendus respectables par l'estime dont ils sont en possession depuis tant de siècles. Si cela est ainsi, je ne m'étonne point que Rousseau ait emporté tous les suffrages. On ne juge que par comparaison de toutes choses, et ceux qui font mieux que les autres dans leur genre, passent toujours pour excellens, personne n'osant leur contester d'être dans le bon chemin. Il m'appartient moins qu'à tout autre de dire que Rousseau n'a pu atteindre le but de son art: mais je crains bien que si on n'aspire pas à faire de l'ode une imitation plus fidèle de la nature, ce genre ne demeure enseveli dans une espèce de médiocrité.

S'il m'est permis d'être sincère jusqu'à la fin, j'avouerai que je trouve encore des pensées bien fausses dans les meilleures odes de Rousseau. Cette fameuse *ode à la Fortune*, qu'on regarde comme le triomphe de la raison, présente, ce me semble, peu de réflexions qui ne soient plus éblouissantes que solides. Écoutons ce poëte philosophe:

> Quoi! Rome et l'Italie en cendre
> Me feront honorer Sylla!

Non vraiment, l'Italie en cendre ne peut faire honorer Sylla: mais ce qui doit, je crois, le faire respecter avec justice, c'est ce génie supérieur et puissant qui vainquit le génie de Rome, qui lui fit défier dans sa vieillesse les ressentimens de ce même peuple qu'il avait soumis, et qui sut toujours subjuguer par les bienfaits ou par la force, le courage ailleurs indomptable de ses ennemis.

Voyons ce qui suit:

> J'admirerai dans Alexandre
> Ce que j'abhorre en Attila!

Je ne sais quel était le caractère d'Attila, mais je suis forcé d'admirer les rares talens d'Alexandre, et cette hauteur de génie qui, soit dans la guerre, soit dans les sciences, soit même dans sa vie privée, l'a toujours fait paraître comme un homme extraordinaire, et qu'un instinct grand et sublime dispensait des moindres vertus. Je veux révérer un héros qui, parvenu au faîte des grandeurs humaines, ne dédaignait pas l'amitié; qui, dans cette haute fortune, respectait encore le mérite; qui aima mieux s'exposer à mourir que de soupçonner son médecin de quelque crime, et d'affliger, par une défiance qu'on n'aurait pas blâmée, la fidélité d'un sujet qu'il estimait: le maître le plus libéral qu'il y eut jamais, jusqu'à ne réserver pour lui que l'*espérance;* plus prompt à réparer ses injustices qu'à les commettre, et plus pénétré de ses fautes que de ses triomphes; né pour conquérir l'univers, parce qu'il était digne de lui commander; et en quelque sorte excusable de s'être fait rendre les honneurs divins dans un temps où toute la terre adorait des dieux moins aimables. Rousseau paraît donc trop injuste, lorsqu'il ose ajouter d'un si grand homme:

> Mais à la place de Socrate
> Le fameux vainqueur de l'Euphrate
> Sera le dernier des mortels.

Apparemment que Rousseau ne voulait épargner aucun conquérant; et voici comme il parle encore:

> L'inexpérience indocile
> Du compagnon de Paul-Émile
> Fit tout le succès d'Annibal.

Combien toutes ces réflexions ne sont-elles pas superficielles? Qui ne sait que la science de la guerre consiste à profiter des fautes de son ennemi? Qui ne sait qu'Annibal s'est montré aussi grand dans ses défaites que dans ses victoires?

S'il était reçu de tous les poëtes, comme il l'est du reste des hommes, qu'il n'y a rien de beau dans aucun genre que le vrai, et que les fictions mêmes de la poésie n'ont été inventées que pour peindre plus vivement la vérité, que pourrait-on penser des invectives que je viens de rapporter? Serait-on trop sévère de juger que *l'ode à la Fortune* n'est qu'une pompeuse déclamation et un tissu de lieux communs énergiquement exprimés?

Je ne dirai rien des allégories et de quelques autres ouvrages de Rousseau. Je n'oserais surtout juger d'aucune ouvrage allégorique, parce que c'est un genre que je n'aime pas: mais je louerai volontiers ses épigrammes, où l'on trouve toute la naïveté de Marot avec une énergie que Marot n'avait pas. Je louerai des morceaux admirables dans ses épîtres, où le génie de ses épigrammes se fait singulièrement apercevoir. Mais en admirant ces morceaux, si dignes de l'être, je ne puis m'empêcher d'être choqué de la grossièreté insupportable qu'on remarque en d'autres endroits. Rousseau voulant dépeindre, dans l'*Épître aux Muses,* je ne sais quel mauvais poëte, il le compare à un oison que la flatterie enhardit à préférer sa voix au chant du cygne. Un autre oison lui fait un long discours pour l'obliger à chanter, et Rousseau continue ainsi:

A ce discours, notre oiseau tout gaillard
Perce le ciel de son cri nazillard:
Et tout d'abord, oubliant leur mangeaille,
Vous eussiez vu canards, dindons, poulaille,
De toutes parts accourir, l'entourer,
Battre de l'aile, applaudir, admirer,
Vanter la voix dont nature le doue,
Et faire nargue au cygne de Mantoue.
Le chant fini, le pindarique oison,
Se rengorgeant, rentre dans la maison,
Tout orgueilleux d'avoir, par son ramage,
Du poulailler mérité le suffrage.

On ne nie pas qu'il n'y ait quelque force dans cette peinture; mais combien en sont basses les images! La même épître est remplie de choses qui ne sont ni plus agréables ni plus délicates. C'est un dialogue avec les Muses, qui est plein de longueurs, dont les transitions sont forcées et trop ressemblantes; où l'on trouve à la vérité de grandes beautés de détail, mais qui en rachètent à peine les défauts. J'ai choisi cette épître exprès, ainsi que l'ode à la Fortune, afin qu'on ne m'accusât pas de rapporter les ouvrages les plus faibles de Rousseau pour diminuer l'estime que l'on doit aux autres. Puis-je me flatter en cela d'avoir contenté la délicatesse de tant de gens de goût et de génie, qui respectent tous les écrits de ce poëte? Quelque crainte que je doive avoir de me tromper, en m'écartant de leur sentiment et de celui du public, je hasarderai encore ici une réflexion. C'est que le vieux langage employé par Rousseau dans ses meilleures épîtres, ne me paraît ni nécessaire pour écrire naïvement ni assez noble pour la poésie. C'est à ceux qui font profession eux-mêmes de cet art, à prononcer là-dessus. Je leur soumets sans répugnance toutes les remarques que j'ai osé faire sur les plus illustres écrivains de notre langue. Personne n'est plus passionné que je le suis pour les véritables beautés de leurs ouvrages. Je ne connais peut-être pas tout le mérite de Rousseau; mais je ne serai pas fâché qu'on me détrompe des défauts que j'ai cru pouvoir lui reprocher. On ne saurait trop honorer les grands talens d'un auteur dont la célébrité a fait les disgrâces, comme c'est la coutume chez les hommes, et qui n'a pu jouir dans sa patrie la réputation qu'il méritait, que lorsqu'accablé sous le poids de l'humiliation et de l'exil, la longueur de son infortune a désarmé la haine de ses ennemis et fléchi l'injustice de l'envie.

(*Fin.*)

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/3 ℳ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 35.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, PROF. ET DR., et C. SCHÜTZ, DR.

La Frégate la Sérieuse,

ou

la Plainte du Capitaine.

POÈME.

I.

Qu'elle était belle, ma frégate,
Lorsqu'elle voguait sous le vent!
Elle avait, au soleil levant,
Toutes les couleurs de l'agate;
Ses voiles luisaient le matin
Comme des ballons de satin;
Sa quille mince, longue et plate
Portait deux bandes d'écarlate
Sur vingt-quatre canons cachés;
Ses mâts, en arrière penchés,
Paraissaient à demi couchés.
Dix fois plus vive qu'un pirate,
En cent jours, du Hâvre à Surate
Elle nous emporta souvent.
— Qu'elle était belle, ma frégate,
Lorsqu'elle voguait sous le vent!

II.

Brest vante son beau port, et cette rade insigne
Où peuvent manœuvrer cinq cents vaisseaux de ligne;
Boulogne, sa cité haute et double; et Calais,
Sa citadelle assise en mer comme un palais;
Dieppe a son vieux château, soutenu par la Dune,
Ses baigneuses cherchant la vague, au clair de lune,
Et ses vaisseaux d'ivoire habilement sculptés;
Cherbourg a ses fanaux, de bien loin consultés;
Saint-Malo, dans son port tranquillement regarde
Mille rochers debout qui lui servent de garde;
Lorient, dans sa rade au mouillage inégal
Reçoit la poudre d'or des noirs du Sénégal;
Bordeaux, de ses longs quais parés de maisons neuves,
Porte à leur mer ses vins sur l'eau de deux grands fleuves;
Toute ville à Marseille aurait droit d'envier
Sa ceinture de fruits, d'orange, et d'olivier;
D'or et de fer Bayonne en tous temps fut prodigue;
Toulon a ses beaux forts; La Rochelle a sa digue
Tous nos ports ont leur gloire, ou leur luxe à nommer —
Mais le Hâvre a lancé *la Sérieuse* en mer.

LA TRAVERSÉE.

III.

Quand la belle *Sérieuse*
Pour l'Égypte appareilla,
Sa figure gracieuse
Avant le jour s'éveilla;

A la lueur des étoiles
Elle déploya ses voiles,
Leurs cordages, et leurs tolles,
Comme de larges réseaux,
Avec ce long bruit qui tremble,
Qui se prolonge, et ressemble
Au bruit des ailes qu'ensemble
Ouvre une troupe d'oiseaux.

(Suite.)

Le Salon de Mme Necker.

(1776.)

(Fin.)

Deux jours après, elle fut invitée à une réunion où, pour sa bien-venue, la maîtresse de la maison avait rassemblé une partie des jeunes personnes les plus aimables de la ville. A son entrée dans le salon, on annonça M. Auberti et mademoiselle sa nièce; quelques voix chuchotèrent qu'elle se nommait Sophie. Durant cette soirée, les personnes qui lui adressaient la parole dirent tantôt mademoiselle Sophie, et tantôt mademoiselle; elle répondait fort gaiement, et paraissait tout heureuse de l'accueil qu'on lui faisait. Mais, vers dix heures, une des jeunes filles se mit à dire: „Mesdemoiselles, est-ce que nous nous retirerons sans avoir fait un peu de musique? Le clavecin est ouvert avec un joli morceau de Piccini. Prions mademoiselle Auberti de vouloir bien nous donner l'exemple.

— Très volontiers, mademoiselle, répliqua Sophie avec plus de vivacité que l'usage ne le comportait; mais, je vous en prie, appelez-moi Aubert: c'est le nom que portait mon père, et je n'y ai pas renoncé.“

Après ces mots, remarquablement positifs, il y eut un moment de silence; puis on se remit, on fit de la musique, et ce petit incident parut oublié. Une seule personne demeura fort troublée, sans cependant laisser apercevoir l'émotion désagréable qu'elle éprouvait; c'était le tuteur de Sophie. Ce trait imprévu de caractère menaçait de ruiner toutes ses prétentions au rang des *Calendrini*, des *Turquini*, et des autres familles en *i* qui formaient, pour ainsi dire, le sommet de la société génevoise. En effet, quel moyen y avait il de rester *Auberti*, avec une nièce obstinément résolue à porter le nom d'*Aubert*? La chose semblait impossible. Il y pensa toute la nuit, et le lendemain au déjeuner, étant en tête à tête avec Sophie: „Ma chère nièce, dit-il, votre père a donc oublié de vous faire part de la découverte que nous avons faite du véritable nom, de l'ancien nom de notre famille? nous sommes très certainement originaires d'Italie, comme le prouve du reste un livre fort curieux dont j'ai su autrefois le titre.

— Jamais mon père ne m'a rien dit de celà, répondit la jeune fille d'un air calme; jamais je ne l'ai vu retrancher ni ajouter aucune lettre à son nom.“

Cette réplique était décisive. Le tuteur eut un moment de dépit, suivi de découragement. Il ne songeait plus qu'à faire contre fortune bon cœur, et à s'abandonner à toutes les chances de l'avenir, lorsque tout d'un coup se ravisant par une sorte d'inspiration: „Sophie, dit il, est-ce qu'il n'y avait pas à Berne quelque autre personne du nom d'Aubert?

— Si vraiment, il y avait un Français que nous connaissions beaucoup: pour ne pas confondre les deux familles, on avait coutume d'appeler mon père M. Aubert de Risthal, à cause de notre château sur les bords de l'Aar, qui est bien situé, je vous assure; d'un côté, la rivière large et rapide; de l'autre.....

— Eh bien! ma chère nièce, reprit l'oncle en l'interrompant, tu me disais que mon pauvre frère prenait le nom d'Aubert de Risthal?

— Oui, sans doute, tout le monde le lui donnait; et, qui plus est, dans ma pension, mes compagnes m'appellaient *Risthal* tout court. Elles trouvaient ce nom plus commode à prononcer, car toutes parlaient allemand; et j'y suis si habituée que si on me le donnait encore, j'y répondrais comme en pension. Ah! j'ai passé là de beaux jours! quel plaisir, quand mon père venait me voir le jeudi, après l'heure de la bourse, et quand il m'envoyait chercher le dimanche pour

me conduire à la campagne! Dieu m'a bien éprouvée, par une perte aussi cruelle!

— Allons, Sophie, ma chère nièce, calme-toi, embrasse celui qui est maintenant ton père; et puisque ce nom de pensionnaire te rappelle de si bons souvenirs, garde-le, mon enfant: je ne t'en donne plus d'autre. Dorénavant je t'appelle, et je veux qu'on t'appelle *Sophie de Risthal*.

Six ans s'étaient écoulés depuis que cette petite scène de sentiment avait eu lieu, lorsque les noms d'Auberti et de Risthal furent annoncés ensemble dans le salon du directeur-général du Trésor. Outre les dames dont la toilette a été décrite plus haut, ce salon réunissait un grand nombre d'hommes distingués par leur rang et par leur esprit: des gens de cour et des académiciens, des financiers et des philosophes. Différens groupes s'étaient formés, et la conversation variait de l'un à l'autre; mais le sujet dominant était la politique. Après avoir causé quelque temps auprès du ministre, M. Auberti se dirigea vers l'extrémité opposée du salon, où quelques personnes paraissaient avoir ensemble une discussion animée. La divergence entre les vues de M. Necker et celles de M. Turgot, relativement à l'administration du royaume, était le sujet de cette controverse, d'autant plus vive que des noms propres s'y trouvaient mêlés. L'avocat de M. Turgot s'élevait contre la prétention de soumettre au moindre réglement la liberté du commerce et de l'industrie; il répétait avec emphase l'axiôme des économistes: „*Laissez faire, laissez passer.*" Le peuple souffre, disait-il; on le reconnait, et l'on ne veut pas en voir la cause: ce sont les maîtrises et les corporations, ce sont les droits d'entrée et les douanes, et toutes vos lois prohibitives, qui doublent et triplent le prix des choses les plus nécessaires à la vie. Voilà ce qui fait que le pauvre meurt, faute de pain et de travail, s'écria-t-il en terminant; et si la hache des réformes doit être portée quelque part, c'est là.

— Mais la chose est délicate et demande certains ménagemens, répondit son antagoniste.

— Comment, des ménagemens! capituler avec le mal! se tenir entre le vrai et le faux! voilà une plaisante manière d'être honnête homme et de raisonner!

— S'il ne s'agissait que de raisonnemens abstraits, comme en géometrie, peut-être serais-je de votre avis, monsieur, dit alors Auberti d'un ton calme, qui indiquait un homme versé dans les matières dont il parlait. Mais je vous demande pardon, la destruction immédiate de ce système d'entraves, que je suis loin d'approuver, ne pourrait avoir lieu sans bouleverser une foule d'intérêts, sans compromettre l'existence de la plupart des maisons de commerce, enfin sans ruiner l'espérance que nous avons d'établir un vrai système de crédit public. Le crédit, monsieur, voilà la source de toute prospérité pour l'état, comme pour les particuliers.

— Bravo: dit un homme de trente ans, que ses épaulettes à torsades d'or sur un frac uniforme faisaient reconnaître pour un officier supérieur; bravo! cela est de toute vérité.

— Oui, sans doute, reprit le Génevois, animé par cette approbation inattendue, et avec l'intention de dire quelque chose d'agréable pour un militaire, le crédit est le nerf de la guerre et le mobile des grandes entreprises; il donne la puissance et la sécurité. Mais il ne s'obtient qu'à une condition, celle de respecter tous les droits acquis, de ne toucher qu'avec ménagement aux existences même abusives, de remplir exactement ses engagemens de toute nature, de payer les créanciers intégralement, et sans aucun retard.

— Cela n'est pas toujours possible, dit l'officier à demi-voix, comme s'il eût répondu à quelque idée qui lui passait par la tête, plutôt qu'à l'assertion de l'orateur.

— Pardon, monsieur, reprit Auberti, cela se peut et se doit toujours; et c'est ce que prouvera M. le directeur-général, tant que, pour le bien du royaume, il gardera l'administration des finances."

L'officier entreprit de faire une distinction entre les créanciers de l'État, d'exclure du droit absolu à la bonne foi du gouvernement ceux qui avaient prêté à un taux trop élevé, à un taux usuraire; mais, malgré une certaine facilité d'élocution, il perdit deux ou trois fois le fil du rai-

idées et ne put conduire à rien cette tirade, qui prouvait de sa part, sinon de grandes études en économie politique, du moins une grande haine contre les usuriers.

La conversation tomba pendant une minute ou deux; puis, l'un des assistans la reprit en ces termes: „Savez-vous la nouvelle du jour? M. de Clermont-Tonnerre épouse demain mademoiselle de Rosambaud; le roi a signé le contrat.

— Clermont-Tonnerre, Rosambaud, s'écria le Génevois avec une expression de complaisance, voilà des noms qui sonnent bien!

— Quoi! monsieur, dit le militaire, vous en êtes encore là? Pour moi, il y a long-temps que j'en suis revenu. Qu'est-ce que de beaux noms? ce que sont les tambours de mon régiment, quand ils battent: au dehors, du bruit; et au-dedans, du vide. Le mot de noblesse avait un sens du temps de nos grand-pères; aujourd'hui il n'en a plus: les titres courent les rues; et quant aux priviléges, ce qui nous en reste augmente la misère du peuple, sans nous être d'aucun profit. Si nous ne payons pas l'impôt au Roi, nous le payons aux exigences d'une position factice, à la mode, à l'usage, à notre oisiveté qui nous oblige souvent de nous ruiner pour échapper à l'ennui. Moi, qui vous parle, j'ai perdu ce matin quatre heures à arpenter dans tous les sens la grande terrasse de Versailles, et à compter les cinq cents fenêtres du château, en attendant le moment d'être introduit. Après de pareilles matinées, croyez-vous, monsieur, qu'on puisse éviter le soir une petite tentation de désordre soit au jeu, soit ailleurs? Je le dis en conscience, il nous faudrait de l'occupation! Un peu de guerre, par exemple, avec les Anglais, à propos de leurs colonies insurgées.

— Monsieur, dit le Génevois, cela serait fâcheux, très fâcheux pour le nouveau système de crédit, et M. le directeur-général....

— Comme vous voudrez, je n'y tiens pas; mais il nous faut des événemens, des événemens graves qui nous retrempent, nous rajeunissent, nous enlèvent cette vieille défroque du temps passé, qui nous pèse sur les épaules. Pour la naissance, je ne me crois pas moins qu'un autre: eh bien! je donne à qui voudra le prendre tout ce qui me revient de ma noblesse, hors mon épée toutefois, et le nom de mes pères.

— C'est un héritage sacré pour tout homme qui se respecte, un héritage inaliénable, reprit le Génevois avec chaleur; et dans notre petit État républicain, nous regardons comme un devoir pieux de conserver, de rechercher même toutes les traditions de famille.

Ah! monsieur, vous venez de prononcer un mot qui me charme; république! ce mot dit bien des choses. Je n'ai pas vu votre ville de Genève, mais j'ai traversé quelques-uns des cantons suisses, et tout s'y passe, je crois, à peu près comme chez vous; là, point de noblesse, mais un patriciat, qui, sans être onéreux à personne, maintient le lustre des bonnes familles. Vous êtes patricien, monsieur?“

Auberti fit un signe de tête qu'on pouvait interpréter comme un signe d'affirmation.

„Je vous en félicite. Comparez, je vous prie, cette situation avec celle d'un gentilhomme en France. Vous n'écrasez, vous n'humiliez personne; vous êtes les premiers entre des citoyens libres égaux; vous avez le droit d'employer votre intelligence à l'augmentation de votre patrimoine, le droit d'être économe, industrieux, de placer des capitaux, enfin la possibilité de faire fortune sans déroger.“

Le Génevois écoutait ces paroles avec une satisfaction visible, lorsqu'un mouvement qui eut lieu à l'autre bout du salon, attirant l'attention de chacun et de l'orateur lui-même, termina la conversation. Plusieurs dames se levaient à la fois. Auberti jeta un regard sur la pendule, et alla retrouver sa pupille; en abordant madame Necker, il s'empressa de lui demander le nom du jeune militaire dont la conversation l'avait si fort intéressé. Enfin, au moment du départ, M. Auberti retrouva son spirituel interlocuteur debout près de la porte, regardant les dames qui se retiraient à la file. Lorsque l'oncle et la nièce passèrent devant lui, il fit un profond salut, auquel Auberti se hâta de répondre par ces mots: „Monsieur le comte, à l'honneur de vous revoir.“

Réflexions critiques sur quelques Poëtes.

Par VAUVENARGUES.

(Fin.)

VIII.

QUINAULT.

On ne peut trop aimer la douceur, la mollesse la facilité et l'harmonie tendre et touchante de la poésie de Quinault. On peut même estimer beaucoup l'art de quelques-uns de ses opéras, intéressans par le spectacle dont ils sont remplis, par l'invention ou la disposition des faits qui les composent, par le merveilleux qui y règne, et enfin par le pathétique des situations, qui donne lieu à celui de la musique, et qui l'augmente nécessairement. Ni la grâce, ni la noblesse, ni le naturel, n'ont manqué à l'auteur de ces poemes singuliers. Il y a presque toujours de la naïveté dans son dialogue, et quelquefois du sentiment. Ses vers sont semés d'images charmantes et de pensées ingénieuses. On admirerait trop les fleurs dont il se pare, s'il eût évité les defauts qui font languir quelquefois ses beaux ouvrages. Je n'aime pas les familiarités qu'il a introduites dans ses tragédies: je suis fâché qu'on trouve dans beaucoup de scènes, qui sont faites pour inspirer la terreur et la pitié, des personnages, qui, par le contraste de leurs discours avec les intérêts des malheureux rendent ces mêmes scènes ridicules, et en détruisent tout le pathétique. Je ne puis m'empêcher encore de trouver ses meilleurs opéras trop vides de choses, trop négligés dans les détails, trop fades même dans bien des endroits. Enfin je pense qu'on a dit de lui avec vérité qu'il n'avait fait qu'effleurer d'ordinaire les passions. Il me parait que Lulli a donné à sa musique un caractère supérieur à la poésie de Quinault. Lulli s'est élevé souvent jusqu'au sublime par la grandeur et par le pathétique de ses expressions; et Quinault n'a d'autre mérite à cet égard que celui d'avoir fourni les situations et les canevas auxquels le musicien a fait recevoir la profonde empreinte de son génie. Ce sont sans doute les défauts de ce poete et la faiblesse de ses premiers ouvrages, qui ont fermé les yeux de Despréaux sur son mérite; mais Despréaux peut être excusable de n'avoir pas cru que l'opéra, théâtre plein d'irrégularités et de licences, eût atteint, en naissant, sa perfection. Ne penserions-nous pas encore qu'il manque quelque chose à ce spectacle, si les efforts inutiles de tant d'auteurs renommés ne nous avaient fait supposer que le défaut de ces poemes était peut-être un vice irréparable? Cependant je conçois sans peine qu'on ait fait à Despréaux un grand reproche de sa sévérité trop opiniâtre *). Avec des talens si aimables que ceux de Quinault, et la gloire qu'il a d'être l'inventeur de son genre, on ne saurait être surpris qu'il ait des partisans très-passionnés, qui pensent qu'on doit respecter ses défauts mêmes. Mais cette excessive indulgence de ses admirateurs me fait comprendre encore l'extrême rigueur de ses critiques. Je vois qu'il n'est point dans le caractère des hommes de juger du mérite d'un autre homme par l'ensemble de ses qualités ; on envisage sous divers aspects le génie d'un auteur illustre; on le méprise ou l'admire avec une égale apparence de raison, selon les choses que l'on considère en ses ouvrages. Les beautés que Quinault a imaginées demandent grâce pour ses défauts; mais j'avoue que je voudrais bien qu'on se dispensât de copier jusqu'à ses fautes. Je suis fâché qu'on désespère de mettre plus de passion, plus de conduite, plus de raison et plus de force dans nos opéras que leur inventeur n'y en a mis. J'aimerais qu'on en retranchât le nombre excessif de refrains qui s'y rencontrent, qu'on ne refroidit pas les tragédies par des puerilités, et qu'on ne fît pas des paroles pour le musicien, entièrement vides de sens. Les divers morceaux qu'on admire dans Quinault, prouvent qu'il y a peu de beautés incompatibles avec la musique, et que c'est la faiblesse des poëtes ou celle du genre, qui fait languir tant d'operas, faits à la hâte et aussi mal ecrits qu'ils sont frivoles.

IX.

SUR QUELQUES OUVRAGES DE VOLTAIRE.

Après avoir parlé de Rousseau et des plus

*) Boileau a cependant dit lui-même, dans la préface de la dernière édition de ses Oeuvres, que dans le temps où il écrivit contre Quinault, tous deux étaient fort jeunes, et Quinault n'avait pas fait alors beaucoup des ouvrages que lui ont dans la suite acquis une juste réputation. Ce sont les expressions dont il se sert.

grands poëtes du siècle passé, je crois que ce peut être ici la place de dire quelque chose des ouvrages d'un homme qui honore notre siècle, et qui n'est ni moins grand, ni moins célèbre que tous ceux qui l'ont précédé, quoique sa gloire plus près de nos yeux, soit plus exposée à l'envie.

Il ne m'appartient pas de faire une critique raisonnée de tous ses écrits, qui passent de bien loin mes connaissances et la faible étendue de mes lumières: ce soin me convient d'autant moins qu'une infinité d'hommes plus instruits que moi ont déjà fixé les idées qu'on doit en avoir. Ainsi je ne parlerai pas de la Henriade, qui, malgré les défauts qu'on lui impute et ceux qui y sont en effet, passe néanmoins, sans contestation, pour le plus grand ouvrage de ce siècle, et le seul poëme, en ce genre, de notre nation.

Je dirai peu de chose encore de ses tragédies: comme il n'y en a aucune qu'on ne joue au moins une fois chaque année, tous ceux qui ont quelque étincelle de bon goût peuvent y remarquer d'eux-mêmes le caractère original de l'auteur, les grandes pensées qui y règnent, les morceaux éclatans de poésie qui les embellissent, la manière forte dont les passions y sont ordinairement traitées, et les traits hardis et sublimes dont elles sont pleines.

Je ne m'arrêterai donc pas a faire remarquer dans *Mahomet*, cette expression grande et tragique du genre terrible, qu'on croyait épuisée par l'auteur d'*Electre*. Je ne parlerai pas de la tendresse répandue dans *Zaïre*, ni du caractère théâtral des passions violentes d'Hérode, ni de la singulière et noble nouveauté d'*Alzire*, ni des éloquentes harangues qu'on voit dans *la Mort de César*, ni enfin de tant d'autres pièces, toutes différentes, qui font admirer le génie et la fécondité de leur auteur.

Mais parce que la tragédie de *Mérope* me paraît encore mieux écrite, plus touchante et plus naturelle que les autres, je n'hésiterai pas à lui donner la préférence. J'admire les grands caractères qui y sont décrits; le vrai qui règne dans les sentimens et les expressions, la simplicité sublime et tout-à-fait nouvelle sur notre théâtre, du rôle d'Égiste, la tendresse impétueuse de Mérope, ces discours coupés, véhémens, et tantôt remplis de violence, tantôt de hauteur. Je ne suis pas assez tranquille à une pièce qui produit de si grands mouvemens, pour examiner si les règles et les vraisemblances sévères n'y sont pas blessées. La pièce me serre le cœur dès le commencement, et me mène jusqu'à la catastrophe, sans me laisser la liberté de respirer.

S'il y a donc quelqu'un qui prétende que la conduite de l'ouvrage est peu régulière, et qui pense qu'en général M. de Voltaire n'est pas heureux dans la fiction ou dans le tissu de ses pièces, sans entrer dans cette question, trop longue à discuter, je me contenterai de lui répondre que ce même défaut dont on accuse M. de Voltaire a été reproché très-justement à plusieurs pièces excellentes, sans leur faire tort. Les dénoûmens de Molière sont peu estimés, et le *Misanthrope*, qui est le chef-d'œuvre de la comédie, est une comédie sans action. Mais c'est le privilége des hommes comme Molière et M. de Voltaire, d'être admirables malgré leurs défauts mêmes.

La manière dont quelques personnes, d'ailleurs éclairées, parlent aujourd'hui de la poésie, me surprend beaucoup. Ce n'est pas, disent-ils, la beauté des vers et des images qui caractérise le poëte, ce sont les pensées mâles et hardies; ce n'est pas l'expression du sentiment et de l'harmonie, c'est l'invention. Par là on prouverait que Bossuet et Newton ont été les plus grands poëtes de leur siècle; car assurément l'invention, la hardiesse et les pensées mâles ne leur manquaient point.

Reprenons *Mérope*. Ce que j'admire encore dans cette tragédie, c'est que les personnages y disent toujours ce qu'ils doivent dire, et sont grands sans affectation. Il faut lire la seconde scène du second acte pour comprendre ce que je dis. Qu'on me permette d'en citer la fin, quoiqu'on pût trouver dans la même pièce de plus beaux endroits.

ÉGISTE.

Un vain désir de gloire a séduit mes esprits,
On me parlait souvent des troubles de Messène,

Des malheurs dont le ciel avait frappé la reine,
Surtout de ses vertus dignes d'un autre prix:
Je me sentais ému par ces tristes récits.
De l'Élide en secret dédaignant la mollesse,
J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeunesse,
Servir sous vos drapeaux, et vous offrir mon bras:
Voilà le seul dessein qui conduisit mes pas.
Ce faux instinct de gloire égara mon courage;
A mes parens flétris sous les rides de l'âge,
J'ai de mes jeunes ans dérobé les secours:
C'est ma première faute, elle a troublé mes jours.
Le ciel m'en a puni; le ciel inexorable
M'a conduit dans le piége et m'a rendu coupable.

MÉROPE.

Il ne l'est point; j'en crois son ingénuité;
Le mensonge n'a point cette simplicité.
Tendons à sa jeunesse une main bienfaisante.
C'est un infortuné que le ciel me présente:
Il suffit qu'il soit homme et qu'il soit malheureux.
Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux:
Il me rappelle Égiste; Égiste est de son âge;
Peut-être comme lui, de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, et partout rebuté,
Il souffre le mépris qui suit la pauvreté.
L'opprobre avilit l'âme et flétrit le courage.

Cette dernière réflexion de Mérope est bien naturelle et bien sublime. Une mère aurait pu être touchée de toute autre crainte dans une telle calamité: et néanmoins Mérope paraît pénétrée de ce sentiment. Voilà comme les sentences sont grandes dans la tragédie, et comme il faudrait toujours les y placer.

C'est, je crois, cette sorte de grandeur qui est propre à Racine, et que tant de poëtes après lui ont négligée, ou parce qu'ils leur a été bien plus facile de dire des choses guindées, et d'exagérer la nature. Aujourd'hui on croit avoir fait un caractère, lorsqu'on a mis dans la bouche d'un personnage ce qu'on veut faire penser de lui, et qui est précisément ce qu'il doit taire. Une mère affligée dit qu'elle est affligée, et un héros dit qu'il est un héros. Il faudrait que les personnages fissent penser tout cela d'eux, et que rarement ils le disent; mais tout au contraire, ils le disent, et le font rarement penser. Le grand Corneille n'a pas été exempt de ce défaut, et cela a gâté tous ses caractères. Car enfin ce qui forme un caractère, ce n'est pas, je crois, quelques traits, ou hardis, ou forts, ou sublimes, c'est l'ensemble de tous les traits, et des moindres discours d'un personnage. Si on fait parler un héros, qui mêle partout de l'ostentation, de la vanité, et des choses basses à de grandes choses; j'admire ces traits de grandeur, qui appartiennent au poëte, mais je sens du mépris pour son héros dont le caractère est manqué. L'éloquent Racine qu'on accuse de stérilité dans ses caractères, est le seul de son temps qui ait fait des caractères; et ceux qui admirent la variété du grand Corneille sont bien indulgens de lui pardonner l'invariable ostentation de ses personnages, et le caractère toujours dur des vertus qu'il a su décrire.

C'est pourquoi quand M. de Voltaire a critiqué *) les caractères d'Hippolyte, Bajazet, Xipharès, Britannicus, il n'a pas prétendu, je crois, diminuer l'estime de ceux d'Athalie, Joad, Acomat, Agrippine, Néron, Burrhus, Mithridate, etc. Mais puisque cela me conduit à parler du Temple du Goût, je suis bien aise d'avoir occasion de dire que j'en estime grandement les décisions. J'excepte ces mots: *Bossuet, le seul éloquent entre tant d'écrivains qui ne sont qu'élégans!* car je ne crois pas que M. de Voltaire lui-même voulût sérieusement réduire à ce petit mérite d'élégance les ouvrages de M. Pascal, l'homme de la terre qui savait mettre la vérité

*) Dans son *Temple du Goût*, Voltaire après avoir parlé de Pierre Corneille, s'exprime ainsi sur Racine:

Plus pur, plus élégant, plus tendre,
Et parlant au cœur de plus près,
Nous attachant sans nous surprendre
Et ne se démentant jamais,
Racine observe les portraits
De Bajazet, de Xipharès,
De Britannicus, d'Hippolyte,
A peine il distingue leurs traits;
Ils ont tous le même mérite.
Tendres, galans, doux et discrets,
Et l'amour qui marche à leur suite
Les croit des courtisans français.

dans un plus beau jour, et raisonner avec plus de force. Je prends la liberté de défendre encore contre son autorité le vertueux auteur de Télémaque, homme né véritablement pour enseigner aux rois l'humanité, dont les paroles tendres et persuasives pénètrent le cœur, et qui par la vérité de ses peintures, par les grâces touchantes de son style, se fait aisément pardonner d'avoir employé trop souvent les lieux communs de la poésie, et un peu de déclamation.

Mais quoi qu'il puisse être de cette trop grande partialité de M. de Voltaire pour Bossuet, que je respecte d'ailleurs plus que personne, je déclare que tout le reste du Temple du Goût m'a frappé par la vérité des jugemens, par la vivacité, la variété et le tour aimable du style; et je ne puis comprendre que l'on juge si sévèrement d'un ouvrage si peu sérieux, et qui est un modèle d'agrémens.

Dans un genre assez différent, l'épître aux Mânes de Génonville, et celle sur la mort de mademoiselle Le Couvreur, m'ont paru deux morceaux remplis de charmes, et où la douleur, l'amitié, l'éloquence et la poésie parlaient avec la grâce la plus ingénue, et la simplicité la plus touchante. J'estime plus deux petites pièces faites de génie, comme celles-ci, et qui ne respirent que la passion, que beaucoup d'assez longs poëmes.

Je finirai sur les ouvrages de M. de Voltaire, en disant quelque chose de sa prose. Il n'y a guère de mérite essentiel qu'on ne puisse trouver dans ses écrits. Si l'on est bien aise de voir toute la politesse de notre siècle avec un grand art, pour faire sentir la vérité dans les choses de goût, on n'a qu'à lire la préface d'Oedipe, écrite contre M. de La Mothe avec une délicatesse inimitable. Si on cherche du sentiment, de l'harmonie, jointe à une noblesse singulière, on peut jeter les yeux sur la préface d'Alzire, et sur l'épître à madame la marquise de Châtelet. Si on souhaite une littérature universelle, un goût étendu qui embrasse le caractère de plusieurs nations et qui peigne les manières différentes des plus grands poëtes, on trouvera cela dans les Réflexions sur les poëtes épiques, et les divers morceaux traduits par M. de Voltaire, des poëtes anglais, d'une manière qui passe peut-être les originaux. Je ne parle de l'histoire de Charles XII, qui, par la faiblesse des critiques que l'on en a faites, a dû acquérir une autorité incontestable, et qui me paraît être écrite avec une force, une précision et des images dignes d'un tel peintre. Mais quand on n'aurait vu de M. de Voltaire que son Essai sur le siècle de Louis XIV, et ses Réflexions sur l'histoire, ce serait déjà trop pour reconnaître en lui, non-seulement un écrivain du premier ordre, mais encore un génie sublime qui voit tout en grand, une vaste imagination qui rapproche de loin les choses humaines, enfin un esprit supérieur aux préjugés, et qui joint à la politesse et à l'esprit philosophique de son siècle la connaissance des siècles passés, de leurs mœurs, de leur politique, de leurs religions, et de toute l'économie du genre humain.

Si pourtant il se trouve encore des gens prévenus, qui s'attachent à relever ou les erreurs ou les défauts de ses ouvrages, et qui demandent à un homme si universel la même correction et la même justesse de ceux qui se sont renfermés dans un seul genre, et souvent dans un genre assez petit, que peut-on répondre à des critiques si peu raisonnables? J'espère que le petit nombre des juges désintéressés me saura du moins quelque gré d'avoir oser dire les choses que j'ai dites parce que je les ai pensées, et que la vérité m'a été chère.

C'est le témoignage que l'amour des lettres m'oblige de rendre à un homme qui n'est ni en place, ni puissant, ni favorisé, et auquel je ne dois que la justice que tous les hommes lui doivent comme moi, et que l'ignorance ou l'envie s'efforcent inutilement de lui ravir.

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℳ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 36.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, PROF. ET DR., et C. SCHÜTZ, DR.

La Frégate la Sérieuse,

ou

la Plainte du Capitaine.

(Suite.)

IV.

Dès que l'ancre dégagée,
Revient par son cable à bord,
La proue alors est changée,
Selon l'aiguille et le nord.
La Sérieuse l'observe,
Elle passe la réserve,
Et puis marche de conserve
Avec le *Grand Orient*:
Sa voilure toute blanche
Comme un sein gonflé le penche,
Chaque mât comme une branche
Touche la vague en pliant.

V.

Avec sa démarche leste
Elle glisse et prend le vent,
Laisse à l'arrière l'*Alceste*,
Et marche seule à l'avant.
Par son pavillon conduite,
L'escadre n'est à sa suite,
Que lorsque, arrêtant sa fuite,
Elle veut l'attendre enfin;
Mais de bons marins pourvue
Aussitôt qu'elle est en vue,
Par sa manœuvre imprévue
Elle part comme un dauphin.

VI.

Comme un dauphin elle saute;
Elle plonge comme lui
Dans la mer profonde et haute,
Où le feu Saint-Elme à lui.
Le feu serpente avec grâce;
Du gouvernail qu'il embrasse
Il marque long-temps la trace,
Et l'on dirait un éclair
Qui, n'ayant pu nous atteindre,
Dans les vagues va s'éteindre
Mais ne cesse de les teindre
Du prisme enflammé de l'air.

VII.

Ainsi qu'une forêt sombre
La flotte venait après.
Et de loin s'étendait l'ombre
De ses immenses agrès. *)
En voyant le *Spartiate*,
Le *Franklin* et sa frégate,
Le bleu, le blanc, l'écarlate,
De cent mâts nationaux,
L'armée, en convoi, remise
Comme en garde, à l'*Artémise*,
Nous nous dîmes: C'est Venise
Qui s'avance sur les eaux.

*) Cordages

VIII.

Quel plaisir d'aller si vite,
Et de voir son pavillon,
Loin des terres, qu'il évite,
Tracer un noble sillon!
Au large on voit mieux le monde,
Et sa tête énorme et ronde
Qui se balance, et qui gronde
Comme éprouvant un affront,
Parce que l'homme se joue,
De sa force, et que la proue,
Ainsi qu'une lourde roue,
Fend sa route sur son front.

IX.

Quel plaisir et quel spectacle,
Que l'élément triste et froid
Ouvert ainsi sans obstacle
Par un bois de chêne étroit!
Sur la plaine humide et sombre,
La nuit, reluisaient dans l'ombre
Des insectes en grand nombre,
De merveilleux vermisseaux,
Troupe brillante et frivole,
Comme un feu follet qui vole,
Ornant chaque banderole
Et chaque mât des vaisseaux.

X.

Et surtout la *Sérieuse*,
Était belle nuit et jour;
La mer douce et curieuse
La portait avec amour,
Comme un vieux lion abaisse
Sa longue crinière épaisse,
Et, sans l'agiter, y laisse
Se jouer le lionceau;
Comme sur sa tête agile,
Une femme tient l'argile,
Ou le jonc souple et fragile
D'un mystérieux berceau.

XI.

Moi, de sa poupe hautaine
Je ne m'absentais jamais,
Car étant son capitaine,
Comme un enfant je l'aimais.
J'aurais moins aimé peut-être
L'enfant que j'aurais vu naître:
De son cœur on n'est pas maître
Moi, je suis un vrai marin,
Ma naissance est un mystère,
Sans famille, et solitaire,
Je ne connais pas la terre,
Et la vois avec chagrin.

XII.

Mon banc de quart est mon trône,
J'y règne plus que les rois;
Sainte-Barbe est ma patrone;
Mon sceptre est mon porte-voix;
Ma couronne est ma cocarde;
Mes officiers sont ma garde;
A tous les vents je hasarde
Mon peuple de matelots,
Sans que personne demande
A quels bords je veux qu'il tende,
Et pourquoi je lui commande
D'être plus fort que les flots.

XIII.

Voilà, toute la famille
Qu'en mon temps il me fallait;
Ma frégate était ma fille:
Va! lui disais-je; — elle allait,
S'élançait dans la carrière,
Laissant l'écueil en arrière,
Comme un cheval sa barrière;
Et l'on m'a dit qu'une fois
(Quand je pris terre en Sicile)
Sa marche fut moins facile;
Elle parut indocile
Aux ordres d'une autre voix.

XIV.

On l'aurait crue animée!
Toute l'Égypte la prit,
Si blanche et si bien formée,
Pour un gracieux esprit
Des Français compatriote,
Lorsqu'en avant de la flotte

Dont elle était le pilote,
Doublant une vieille tour
Elle entra sans avarie
Aux cris: „Vive la patrie!“
Dans le port d'Alexandrie
Qu'on appelle Abou-Mandour.

(Fin.)

Le Souper de l'escalade.

par *Madame Augustin Thierry.*

Le comte Charles de Morvelle qui, dans une seule conversation, venait d'inspirer un commencement d'amitié à l'ami d'enfance de M. Necker, était colonel en second au régiment de Royal-Comtois. Sa famille, originaire de Franche-Comté, et, dès le quatorzième siècle, en faveur auprès des Ducs de Bourgogne, avait échangé son ancien nom, *Gaudriot*, contre celui d'un des nombreux fiefs qu'elle avait reçus ou acquis. Une partie de cette grande fortune fut dépensée à la cour de France par l'aïeul et le bisaïeul du comte Charles; son père en dissipa le reste, et ne lui laissa que des terres grevées d'obligations et d'hypothèques: il tint cependant à honneur d'accepter sans réserve la succession paternelle, et de satisfaire à tout, en réduisant sa dépense au strict nécessaire. La guerre de 1768, contre la Corse, venait de commencer. Le comte partit comme volontaire, espérant que cette vie, toute d'activité, s'accommoderait parfaitement avec ses projets d'économie. Il se trompait: le besoin de distraction, au milieu de la guerre la plus fatigante contre des montagnards aussi rusés qu'intrépides, inspira aux volontaires et aux officiers une passion effrénée pour le jeu; et le comte, à la fin de cette campagne, revint plus endetté qu'à son départ. Le brevet de lieutenant, qu'il obtint, ne pouvait le consoler du mauvais état de ses affaires; il devint morose et soucieux.

Ce fut dans un de ces accès d'humeur sombre, qu'il assista, avec la petite armée dont il avait fait partie, à une revue passée par Louis XV. Le roi marchait chapeau bas à côté d'un phaéton où brillait, sous une profusion de diamans, la nouvelle favorite, mademoiselle Lange, devenue comtesse du Barry. Ce spectacle, qui ne choquait personne le frappa désagréablement; et dès ce jour il prit le ton frondeur, et fréquenta les philosophes. Deux années d'oisiveté ne contribuèrent pas mieux que ses campagnes à combler l'abîme de dettes dont la vue le tourmentait sans cesse. Mais, en 1771, une nouvelle occasion de faire la guerre s'offrit, et il en profita comme d'un moyen de distraction: il fut adjoint aux officiers qui, sous M. de Vioménil, allèrent au secours des Polonais confédérés contre la Russie. Cette campagne, toute chevaleresque, lui plut: il s'y distingua, et à son retour il obtint le grade de capitaine et la croix de Saint-Louis. Quant à ses embarras de fortune, ils ne faisaient que s'aggraver, et l'ennui de cette position le jetait dans une alternative continuelle de misanthropie et de désordre.

La prussomanie, ou l'engouement pour les manœuvres prussiennes, qui tourna tant de têtes vers 1775, s'empara vivement de la sienne, et y produisit une heureuse diversion. Son zèle pour cette nouveauté, dont la cour voulait faire l'épreuve, lui valut le titre de colonel: mais le goût de la tactique allemande passa vite; et le comte de Morvelle se retrouva bientôt livré à ses préoccupations domestiques. La politique était son refuge; il en parlait beaucoup, et s'entretenait dans l'espérance, ou d'une guerre prochaine avec les Anglais, ou d'une grande révolution dans le gouvernement: deux chances, qui, selon lui, ne pouvaient manquer d'être favorables à un homme de cœur et d'esprit. Hors de cette perspective, il n'entrevoyait qu'un seul moyen de salut, le mariage avec une femme riche, et surtout riche en argent comptant. Cette dernière idée était probablement pour quelque chose dans son assiduité aux soirées du nouveau directeur-général, car M. Necker ne cachait ni son antipathie pour les réformes radicales, ni son désir d'éviter la guerre.

Quoique le comte de Morvelle fût bien connu pour être du parti des impatiens, c'est-à-dire de ceux qui ne trouvaient dans les principes du nouveau ministre, qu'une demi-hardiesse, il était bien accueilli. Madame Necker surtout paraissait voir

ses visites avec plaisir. Cette femme, dévouée avec calcul à la fortune politique de son mari, tenait à connaître l'opinion des moindres coteries. La société que fréquentait habituellement M. de Morvelle, composée d'esprits éclairés, et de jeunes gens à la parole fougueuse, lui causait parfois de l'inquiétude: d'une manière plus ou moins directe, elle cherchait à saisir, dans les conversations du comte, sa pensée et celle de ces amis: cela n'était pas fort difficile; car il était de la plus grande franchise, et mettait même une sorte de bravade à afficher son opinion.

Un motif plus spécial agissait encore sur l'esprit de madame Necker. Malgré sa raison ferme et droite, le directeur-général avait un faible qui se rencontre chez beaucoup d'hommes de mérite. Il aimait la louange et même la flatterie; elle le charmait sous quelque forme et de quelque part qu'elle lui vînt. Un homme léger et d'un caractère équivoque, le marquis de Pezay, jouissait à ce titre de toute son amitié; il l'avait gagnée durant la querelle de M. Necker avec Turgot, en lançant, contre ce dernier et ses amis, un déluge de plaisanteries, de petits vers, de médisances et de calomnies. Madame Necker accueillait, sans l'estimer, ce singulier protecteur, qui, chaque soir, venait lui garantir le plus long et le plus heureux ministère, et annoncer une nouvelle conquête parmi les indifférens, ou une nouvelle défection dans les rangs opposés. Elle caressait, en lui témoignant de la confiance, un des faibles de son mari; elle l'écoutait, mais craignant d'être dupe de quelque illusion, elle avait soin de prendre des renseignemens à une source plus authentique. La conversation franche et vive du comte de Morvelle était pour madame Necker comme une espèce d'antidote contre les nouvelles flatteuses du marquis: ce motif d'utilité personnelle lui faisait apprécier davantage un caractère d'honneur et de probité, qui, sans cela même, aurait pu lui plaire.

Pendant que M. Auberti s'informait curieusement du nom et du rang de M. de Morvelle, celui-ci avait eu le temps de prendre à son égard des informations semblables; la réponse fut de tout point favorable au Génevois. On exagéra même, comme il arrive souvent dans le monde, ses avantages de fortune et de position; on le présentait comme chef d'une compagnie qui réunissait un capital de cent millions pour le moins. Quant à mademoiselle de Risthal, on la qualifiait sans hésitation du titre de riche héritière. Soit que ces renseignemens eussent produit quelque impression sur l'esprit du comte, soit qu'il cédât tout simplement à son goût d'habitude pour le salon de madame Necker, il y retourna le lendemain soir; mais l'oncle et la nièce ne s'y trouvaient pas, et il en fut de même le jour d'après.

Durant ces deux jours, Auberti conta plus d'une fois à sa nièce l'heureuse rencontre qu'il avait faite, chez le directeur-général du trésor, d'un jeune colonel, homme de qualité, ayant les manières les plus aimables et l'esprit le plus original. „C'est vraiment, disait-il à Sophie, l'esprit français avec toute sa grâce et toute sa légèreté.“ Sophie ne savait que répondre, car elle n'avait pas seulement remarqué la personne dont il était question; mais son oncle n'en continuait pas moins à lui parler du comte de Morvelle. Pendant qu'il répétait les mêmes éloges, et toujours à peu près dans les mêmes termes, on lui remit un billet de la part de madame Necker. Dès qu'il l'eût ouvert: „Eh! vraiment oui, dit-il, nous n'y songions pas; c'est demain, justement demain, le jour de *l'escalade*.“ Et il se mit à lire tout haut:

„M. Auberti et son aimable nièce ont peut-
„être oublié, cette année, au milieu du fracas
„de Paris, l'anniversaire du 12 décembre, si
„heureux pour les cœurs génevois. Je prends la
„liberté de leur rappeler que c'est demain, et de
„les inviter à venir célébrer avec nous, dans un
„souper de famille, la délivrance miraculeuse de
„notre commune et chère patrie. Tout se pas-
„sera exactement comme si nous étions à Ge-
„nève, et les trois plats de fondation seront de
„la partie.“

— „Voilà qui est on ne peut plus aimable, dit Auberti en posant le billet sur la cheminée.

— Et comme c'est bien écrit! mon oncle, dit Sophie; quel style soigné et élégant!

— Oh! pour cela, répliqua le tuteur; je m'y

connais peu; et tout ce qui me plaît du style, c'est sa clarté."

Quoique le billet de madame Necker fût parfaitement clair pour des Génevois, il est douteux que, sans explication, le lecteur puisse en comprendre le sujet, et deviner les allusions qui s'y trouvent. Pour cela, il faut savoir, ou se rappeler qu'en l'année 1602, le duc de Savoie, Charles-Emmanuel, fit, en pleine paix, une tentative, dès long-temps préparée, pour s'emparer de Genève par un coup de main. Ses troupes escaladèrent la ville dans la nuit du 11 au 12 décembre; mais cette entreprise, hardiment conçue fut très mal exécutée, et n'eut d'autre résultat que la mort de la plupart de ceux qui s'y aventurèrent. Depuis cet événement, le 12 décembre fut à Genève un jour de fête nationale: on le célèbre dans chaque famille par un repas, plus ou moins somptueux suivant les fortunes, mais où figurent toujours, pour peu qu'on en ait le moyen, un dindon, une truite et un gâteau de pommes.

Le domestique de l'hôtel venait d'apporter, avec le billet d'invitation, une liste de personnes qui, dans la matinée, s'étaient fait inscrire à la porte. Sophie, durant la lecture, y jeta les yeux négligemment. Le nom du comte de Morvelle, colonel en second au régiment de Royal-Comtois, frappa sa vue: „Tenez, mon oncle, dit-elle en souriant, voilà une visite que vous regretterez certainement d'avoir manqué. .

— Tu as raison, vraiment tu as raison, répondit le Génevois après avoir considéré la liste avec un air de plaisir. L'on est à Paris d'une prévenance charmante, et demain, sans faute, je rendrai au comte cette politesse."

Après ces mots, Auberti tomba dans une espèce de rêverie; il ne dit plus rien à Sophie: mais celle-ci présuma qu'il s'occupait toujours du comte et de sa visite, car il ne cessa pas de regarder la liste qu'il tenait à la main. Le soir, en revenant de la Comédie-Française, où, malgré l'intérêt du spectacle, il avait eu de fréquentes distractions, sa nièce observa qu'il semblait préoccupé de quelque affaire importante. Durant le trajet qu'ils firent, tête-à-tête en voiture, il ne lui adressa pas un mot, et se parla plusieurs fois lui-même, par exclamation et sans suite. „Voilà qui serait singulier, disait-il.... Eh mais! l'on a vu des événemens plus extraordinaires... Si la chose avait lieu pourtant!... Ma foi, cela se peut bien, et pourquoi pas... pourquoi pas?..." Ces dernières paroles étaient accompagnées d'un sourire de satisfaction. De retour à son hôtel, et à l'instant où Sophie allait se retirer dans sa chambre, M. Auberti lui souhaita le bonsoir d'une voix plus tendre que de coutume.

Le lendemain, dès que onze heures sonnèrent, le Génevois monta en voiture, et se fit conduire chez le comte de Morvelle. Il trouva, dans la loge du concierge, un grand laquais qui jouait aux cartes, et qui le toisa d'un air assez impertinent, prenant peut-être cette visite pour celle d'un créancier, dont il n'avait pas encore vu la figure. „M. le comte n'est pas chez lui," dit le valet de chambre.

— Et pouvez vous me dire quand il sera visible?

— Je ne le sais jamais d'avance; et dans tous les cas, ce ne sera pas aujourd'hui; mon maître ne rentrera que pour s'habiller et aller souper chez un ministre.

— C'est bon, c'est bon, dit Auberti, en jetant sa carte de visite; et il remonta en voiture, tout joyeux de penser que ce ministre pouvait bien être M. Necker, et que peut-être le soir même, il rencontrerait le colonel.

En rentrant après plusieurs courses, il trouva sa nièce occupée à tout disposer pour sa toilette. „Ah ça! dit-il, ma chère Sophie, vous serez belle, n'est-ce pas? Entendez-vous? il faut que vous soyez belle ce soir, et que vous plaisiez encore plus que de coutume!" Sophie sourit, ne comprenant pas à quelle idée se rattachait cette recommandation. Elle répondit par un signe de tête, appela sa femme de chambre, et passa dans son cabinet. Deux heures après, elle en sortit parée de sa plus belle robe, et avec quelques fleurs dans les cheveux. A cette vue, pour la première fois de sa vie, le tuteur prit un air mécontent, et dit avec brusquerie: „Ma nièce, quelle toilette avez-vous là! de bonne foi, croyez-vous être habillée!

— Mais mon oncle, cette robe est celle que vous aimiez tant.

— Non, cela n'est pas possible; elle est hors de mode, et vous sied mal.

— Peut-être! mais il n'y a pas quinze jours qu'à Genève vous m'avez dit tout le contraire.

— Bah!... bah!... à Genève! nous sommes à Paris; le goût est tout autre ici, et vous auriez dû vous en apercevoir avant moi.

— Mon oncle, vous êtes bien injuste, dit la jeune fille d'une voix émue! Sans vos ordres pouvais-je penser à changer ce que vous trouviez bien, et d'ailleurs en ai-je eu le temps?"

Il y eut un moment de silence, durant lequel Auberti s'aperçut que Sophie avait les larmes aux yeux; sa mauvaise humeur se calma aussitôt, et il reprit d'un ton plus doux: „C'est bien, mon enfant; mais si tu m'en crois, tu jetteras tes vieilles nippes par la fenêtre, tu feras venir des étoffes, et tu prendras les modes qu'on suit ici.

— Volontiers, mon oncle, je ferai ce que vous me dites; mais n'ayez pas trop d'ambition pour moi, si vous voulez que je vous paraisse bien!"

Ces dernières paroles frappèrent M. Auberti; en examinant avec plus d'attention la toilette de sa nièce, il se convainquit de son injustice. Sophie était réellement aussi bien qu'elle pouvait l'être, et la simplicité de sa mise ne lui ôtait rien de ses avantages naturels; son tuteur l'aurait trouvée charmante, si, en ce moment, par une disposition d'esprit dont lui-même ne se rendait pas bien compte, il n'eût pas désiré en elle des perfections trop au-dessus de la réalité.

Lorsque Auberti et sa nièce entrèrent dans le salon de madame Necker, plusieurs hommes s'y trouvaient déjà. La première personne qui frappa les yeux du Génevois fut le comte de Morvelle. Il eut peine à contenir un vif mouvement de satisfaction, en voyant que la présence du comte réalisait au moins une partie de ses espérances de la journée. Tous les deux se saluèrent avec un égal empressement, et Sophie reçut du jeune colonel une inclination respectueuse. Pour la première fois elle jeta sur lui un regard à la dérobée; et, malgré le peu de prix qu'elle attachait aux avantages extérieurs, elle se plut à remarquer l'air noble, la tournure martiale et l'expression de franchise spirituelle qui distinguaient le comte; mais, à l'instant même, elle rougit de s'être aperçue de tout cela, et se hâta de donner un autre cours à ses observations.

Madame Necker s'avançait vers elle; ces deux dames se serrèrent la main de la manière la plus affectueuse, et commencèrent à causer ensemble. Avec la sagacité naturelle à leur sexe, elles s'étaient comprises dès le premier abord: outre cette espèce d'attrait mutuel que ressentent des compatriotes en pays étranger, d'autres motifs de rapprochement et d'intimité existaient entre madame Necker et mademoiselle de Risthal: elles étaient, l'une pour l'autre, l'idéal d'une certaine perfection de manières tant soit peu froides et composées, qu'elles appelaient décence et dignité. Ce point de sympathie n'empêchait pas cependant qu'on aperçût entre elles des différences assez remarquables. Mademoiselle de Risthal avait un langage beaucoup plus simple que madame Necker et des idées moins systématiques: elle n'était pas, comme cette dernière, ambitieuse d'esprit et de célébrité; elle parlait peu et savait écouter, surtout lorsqu'elle croyait pouvoir retirer quelque fruit d'une conversation: il y avait alors dans son regard une expression de candeur et d'intérêt qui la faisait paraître à la fois modeste, aimable et sensée.

Pendant que Sophie était assise auprès de madame Necker, son tuteur causait debout avec le comte de Morvelle, dans l'embrasure d'une croisée. Quatre hommes d'un certain âge et d'un maintien grave, formaient une espèce d'*à parte*, et la petite mademoiselle Necker, assise devant une table à ouvrage, occupait le milieu du salon. En voyant entrer mademoiselle de Risthal, elle s'était levée avec sa vivacité ordinaire, pour courir au-devant d'elle et l'embrasser; mais, sur un geste de sa mère, elle avait aussitôt repris sa place. La table près de laquelle elle était assise, comme pour travailler, se trouvait couverte, non de broderies, ou d'autres ouvrages, mais de grands morceaux de papier blanc qu'elle découpait avec des ciseaux pour en faire des figures;

elle paraissait mettre à ce jeu beaucoup de sérieux et d'attention; mais de temps en temps, à la dérobée, elle jetait un regard en-dessous vers madame Necker, et un beaucoup plus vif du côté des quatre messieurs qui s'entretenaient ensemble. Quelquefois elle leur faisait des signes, et leur montrait, avec un air de satisfaction, les figures qu'elle découpait. Puis, après avoir soufflé sur ses doigts, qui s'engourdissaient loin du feu, elle se remettait à l'ouvrage avec une expression de physionomie si animée et si pleine d'intelligence qu'il semblait que cette occupation enfantine se rattachât, dans son esprit, à quelque idée d'un ordre plus élevé.

Après un demi-quart d'heure de conversation, Auberti et le comte de Morvelle s'approchèrent ensemble de la maîtresse de la maison: „Eh bien? monsieur le comte, dit madame Necker, quelles nouvelles de la cour?“ Peu curieuse d'entendre la réponse qui pouvait suivre cette question, Sophie quitta aussitôt son fauteuil, et alla s'asseoir auprès de mademoiselle Necker, qui parut toute joyeuse de pouvoir enfin parler à quelqu'un.

„Puis-je vous demander, dit mademoiselle de Risthal, ce que vous voulez faire de ces figures que vous découpez avec tant d'adresse?

— Devinez.

— C'est pour mettre dans un livre?

— Non.

— Ce sont des ombres chinoises?

— Non, non; c'est un roi et une reine à qui je veux faire jouer la tragédie.

— Et quelle tragédie?

— Ah! il faut que je la compose, et je suis en train d'y rêver.

— Quel nom aura-t-elle?

— Je ne le sais pas encore bien... Mais je crois que je vous amuserai mieux ce soir, si je vous dis les noms des personnes qui soupent avec vous. Cela vous fera-t-il plaisir? le voulez-vous?

— Ah! très volontiers.

(Fin.)

Histoire du manteau.

En suivant l'usage des manteaux jusqu'à nos jours, l'histoire ecclésiastique fournit plusieurs faits que je serais en droit de revendiquer; les manteaux de St. Florent, de S. Martin, de Sainte Ursule, de S. François d'Assise, de S. François de Paule, mériteraient des dissertations particulières. Il suffira de dire ici que dans les premiers siècles du christianisme, une grande partie des nouveaux chrétiens, et surtout les clercs, abandonnèrent la robe Romaine, alors somptueuse, pour le manteau simple de couleur brune. On leur en fit un crime, comme si en préférant l'habit des Grecs, ils en avaient adopté les mœurs, alors généralement décriées. Tertullien crut devoir justifier les nouveaux chrétiens et lui-même, par un traité qui nous a été conservé, et qu'il prononça, dit-on, publiquement à Carthage. Une plaisanterie insultante contribua peut-être à lui faire composer cet ouvrage; on disait des chrétiens et de lui, qu'ils avaient passé *a toga ad pallium, ab equis ad asinos.*

Si le manteau fut pour les nouveaux chrétiens une source de railleries piquantes, la religion, qu'ils embrassaient leur apprenait à souffrir patiemment les injures et le mépris: mais rien ne dédommagea les seigneurs et les dames de la cour du roi Artus, de la honte et de la confusion que leur causa le manteau envoyé par la Fée Morgue. On peut en juger par la lecture du *manteau mal-taillé*, imprimé dans un recueil d'après un manuscrit de la bibliotheque du roi.

Pour connaître l'utilité des manteaux, j'en appèle à tous les voyageurs, et à quiconque est exposé au froid et à la pluie. Molière, dont les comédies sont le tableau du ridicule des hommes, et l'histoire des usages de son siècle, nous apprend qu'il suffisait de sortir de chez soi pour se servir du manteau.

En voyant arriver chez lui le damoiseau,
Prend fort honnêtement ses gants et son manteau.

Ecole des femmes, acte I. scène I.

Regnier nous avait aussi marqué ce fait par ces deux vers:

Un de ces jours derniers, par des lieux detournés,
Je m'en allais rêvant, mon manteau sur le nés.

Le terme des rôles à manteau, dont on se sert pour désigner certains personnages de comédie, indique assez, qu'il y avait des âges, des conditions et des caractères, auxquels ce vêtement était plus particulier.

Je croirais inutile de dire qu'autrefois les filous tiraient les manteaux des passans, la nuit dans les rues de Paris, si je n'avais à placer deux traits de La Fontaine. Il n'était que six heures du soir quand il fut arrêté dans la rue: „Messieurs, leur dit La Fontaine, voilà mon manteau, mais vous ouvrez de bonne heure.“ Une autrefois il fut rencontré sur le Pont-neuf par des gens de la même espèce, qui contrefaisant les ivrognes, lui demandèrent en balbutiant le chemin de la Grève; La Fontaine en leur donnant son manteau, leur dit: „le voilà!“

Un poète, de nos jours, qui fut attaqué la nuit dans la rue, aurait cru en être quitte à bon marché, s'il n'avait risqué que son manteau.

L'usage n'en est plus si général, les états sur lesquels la mode a moins le droit d'exercer son empire, n'ont point adopté les changemens qu'elle invente et qu'elle autorise. Les moines ont gardé l'habillement de leur première institution; le manteau court, le manteau long se sont conservés parmi les ecclésiastiques. A l'égard du manteau court des ecclésiastiques, j'ai trop été des amis de l'abbé Courtin pour rapporter l'épigramme de Rousseau; mais je ne puis m'empêcher d'admirer l'exactitude et la précision du portrait. Le manteau fourré subsiste encore pour les malades; le petit manteau ou mantelet s'est introduit nouvellement, et nous vient d'Espagne. On peut raisonnablement juger que les femmes se servent encore du manteau de lit: je dis juger: car la plupart ne se montrent guère dans cet ajustement, et mettent sur le compte de la pudeur, ce qui n'est que l'effet de leur coquetterie, comme la crainte de ne pas briller par la taille leur a fait reléguer le manteau troussé avec les vertugadins, sous le prétexte apparent d'une plus grande commodité. Enfin; la multiplicité d'équipages et la facilité des petites-maisons, ont fait disparaître le manteau couleur de muraille. On pourrait croire Reguard inventeur de cette expression heureuse qu'il a placé dans le Joueur:

Tu prendras ce manteau fait pour bonne fortune,
De couleur de muraille . . . . . .
Acte 2, scène 4.

Mais l'origine de cette expression est constatée, par des mémoires historiques et critiques sur les différentes modes du siècle passé.

On lit dans ces mémoires qu'un jeune homme amoureux de bonne foi, et par conséquent moins séduit par la gloire d'avoir triomphé d'une femme, que flatté du charme de s'assurer la possession d'une maîtresse qu'il aimait, obtint un rendez-vous. Il crut d'avoir employer toutes les précautions que lui inspirait sa délicatesse, et courut chez le plus habile tailleur de la cour, lui commander un manteau gris. De quel gris, monsieur? lui dit le tailleur. Cette demande embarrassa le jeune-homme. Occupé uniquement de la crainte d'être aperçu, il sentit à l'instant la différence qu'il y a avait dans les nuances d'une couleur, dont les unes approchaient trop du blanc, et les autres de la couleur brune; et parlant à sa pensée, il dit, par une espèce d'inspiration; „de couleur de muraille.“ Ah! monsieur, lui répondit le tailleur avec enthousiasme, que je vous ai d'obligation! vous fixez mes idées; si je vous eusse vu deux mois plutôt, le baron de Bercy vivrait encore; il me demanda, comme vous, un manteau gris: tout gris me parut égal, celui que j'employai était trop clair, le baron, plein de confiance, fut au rendez-vous, il fut remarqué, suivi, assassiné.

Sans présenter le triste spectacle qu'offre un long mauteau de deuil, je finirai par un fait attesté par des voyageurs. Les rois du Mexique n'avaient, en se mariant, d'autre cérémonie que de nouer leur manteau avec le voile des princesses qu'ils épousaient.

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℛℬ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 37.

Musée français.

CHOIX DE LITTERATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, DR. ET PROF., et C. SCHÜTZ, DR.

La Frégate la Sérieuse,

ou

la Plainte du Capitaine.

(Fin)

LE REPOS.

XV.

Une fois, par malheur, si vous avez pris terre,
Peut-être qu'un de vous, sur un lac solitaire,
Aura vu, comme moi, quelque cygne endormi,
Qui se laissait au vent balancer à demi.
Sa tête nonchalante, en arrière appuyée,
Se cache dans la plume au soleil essuyée;
Son poitrail est lavé par le flot transparent,
Comme un écueil où l'eau se joue en expirant;
Le duvet, qu'en passant, l'air dérobe à sa plume
Autour de lui s'envole et se mêle à l'écume;
Une aile est son coussin, l'autre est son éventail;
Il dort, et de son pied le large gouvernail
Trouble encore, en ramant, l'eau tournoyante et
douce,
Tandis que sur ses flancs se forme un lit de
mousse,
De feuilles, et de joncs, et d'herbages errants,
Qu'apportent près de lui d'invisibles courants.

LE COMBAT.

XVI.

Ainsi près d'Aboukir reposait ma frégate;
A l'ancre dans la rade, en avant des vaisseaux,
On voyait de bien loin son corset d'écarlate
Se mirer dans les eaux.

Ses canots l'entouraient à leur place assignée.
Pas une voile ouverte; on était sans dangers.
Ses cordages semblaient des filets d'araignée,
Tant ils étaient légers.

Nous étions tous marins. Plus de soldats timides
Qui chancellent à bord ainsi que des enfants,
Ils marchaient sur leur sol, prenant des pyramides,
Montant des éléphants.

Il faisait beau. La mer, de sable environnée,
Brillait comme un bassin d'argent entouré d'or;
Un vaste soleil rouge annonça la journée
Du quinze thermidor.

La *Sérieuse* alors s'ébranla sur sa quille:
Quand venait un combat, c'était toujours ainsi;
Je la reconnus bien, et je lui dis: Ma fille,
Je te comprends, merci.

J'avais une lunette exercée aux étoiles;
Je la pris, et la tins ferme sur l'horizon.
— Une, deux, trois — je vis treize et quatorze voiles,
Enfin, c'était Nelson.

Il courait contre nous en avant de la brise;
La *Sérieuse*, à l'ancre, immobile s'offrant,
Reçut le rude abord sans en être surprise,
Comme un roc un torrent

Tous passèrent près d'elle en lâchant leur bordée;
Fière, elle répondit aussi quatorze fois,
Et par tous les vaisseaux elle fut débordée,
Mais il en resta trois.

Trois vaisseaux de haut-bord combattre une frégate!
Est-ce l'art d'un marin? le trait d'un amiral?
Un écumeur de mer, un forban, un pirate
N'eût pas agi si mal!

N'importe! elle bondit dans son repos troublée,
Elle tourna trois fois jetant vingt-quatre éclairs,
Et rendit tous les coups dont elle était criblée,
Feux pour feux, fers pour fers.

Ses boulets enchaînés fauchaient des mâts énormes,
Faisaient voler le sang, la poudre et le goudron,
S'enfonçaient dans le bois, comme au cœur des grands ormes
Le coin du bûcheron.

Un brouillard de fumée où la flamme étincelle
L'entourait; mais, le corps brûlé, noir, écharpé,
Elle tournait, roulait, et se tordait sous elle,
Comme un serpent coupé.

Le soleil s'éclipsa dans l'air plein de bitume.
Ce jour entier passa dans le feu, dans le bruit,
Et lorsque la nuit vint, sous cette ardente brume
On ne vit pas la nuit.

Nous étions enfermés comme dans un orage;
Des deux flottes au loin le canon s'y mêlait;
On tirait en aveugle à travers le nuage;
Toute la mer brûlait.

Mais quand le jour revint, chacun connut son œuvre,
Les trois vaisseaux flottaient démâtés, et si las
Qu'ils n'avaient plus de force assez pour la manœuvre,
Mais ma frégate, hélas!

Elle ne voulait plus obéir à son maître;
Mutilée, impuissante, elle allait au hasard;
Sans gouvernail, sans mâts; on n'eût pu reconnaître
La merveille de l'art.

Engloutie à demi, son large pont à-peine
S'affaissant par degré se montrait sur les flots.
Et là, ne restaient plus, avec moi capitaine,
Que douze matelots.

Je les fis mettre en mer à bord d'une chaloupe,
Hors de notre eau tournante et de son tourbillon;
Et je revins tout seul me coucher sur la poupe
Au pied du pavillon.

J'aperçus des Anglais les figures livides,
Faisant pour s'approcher un inutile effort,
Sur leurs vaisseaux flottants comme des tonneaux vides,
Vaincus par notre mort.

La *Sérieuse* alors semblait à l'agonie;
L'eau dans ses cavités bouillonnait sourdement;
Elle, comme voyant sa carrière finie,
Gémit profondément.

Je me sentis pleurer, et ce fut un prodige,
Un mouvement honteux; mais bientôt l'étouffant:
Nous nous sommes conduits comme il fallait, lui dis-je:
Adieu donc, mon enfant.

Elle plongea d'abord sa poupe, et puis sa proue,
Mon pavillon noyé se montrait en dessous:
Puis elle s'enfonça, tournant comme une roue,
Et la mer vint sur nous.

XVII.

Hélas! deux mousses d'Angleterre
Me sauvèrent alors, dit-on;
Et me voici sur un ponton; —
J'aimerais presque autant la terre!
Cependant je respire ici
L'odeur de la vague et des brises.
Vous êtes marins. Dieu merci!
Nous causons de combats, de prises,
Nous fumons, et nous prenons l'air
Qui vient aux sabords de la mer.
Votre voix m'anime et me flatte,
Aussi je vous dirai souvent:
— Qu'elle était belle ma frégate
Lorsqu'elle voguait sous le vent!

Le Souper de l'escalade,

par *Madame Augustin Thierry.*

(Fin.)

— Eh bien! vous voyez ces quatre messieurs qui causent ensemble? ce sont des hommes de beaucoup d'esprit.

— Vraiment?

— Oui, tenez, celui qui gesticule en parlant, et dont la voix est un peu criarde, c'est M. d'Alembert, le secrétaire perpétuel de l'Académie française. A côté de lui, vous voyez l'abbé Raynal, on peut le reconnaître à sa perruque et à son accent gascon: et puis en face de nous, ce grand monsieur en habit violet, c'est M. Marmontel; quoiqu'il ait cinquante-quatre ans, on dit qu'il va se marier à une demoiselle qui n'en a que dix-huit. Enfin, le quatrième, celui qui a des besicles, et l'air un peu malade, c'est notre ami M. Thomas, l'auteur des *Éloges*. Il ne dit jamais rien, lui, et c'est bien dommage, car il parle tout comme maman.

— Mais, reprit Sophie, quel est ce vieux monsieur en habit noir, dont les cheveux blancs, sans poudre, tombent sur ses épaules?

— Ah! j'ai cru que vous le connaissiez: c'est notre pasteur, M. d'Albiac.

— Comment, dit Sophie avec vivacité, est-ce qu'il y a ici une église protestante?

— Une église, non; mais le roi nous en donnera une; papa doit lui en parler. En attendant, on se réunit dans une belle grande chambre, au bout du faubourg Saint-Honoré; on entre par le jardin, derrière la maison, et l'on ne sort que deux à deux pour ne pas se faire remarquer.

— C'est toujours cela, répondit Sophie, mais est-ce que M. d'Albiac a été militaire? il a une cicatrice au front.

— Oh! il a gagné cela dans son pays, près de Nimes, en donnant la communion au milieu d'une forêt. Tout le monde était à genoux, en prières; voilà la maréchaussée qui arrive et fond sur l'assemblée; le pasteur reçoit une blessure, et deux femmes sont tuées à côté de lui: il y a au moins quarante ans de cela, et c'est une histoire qui me rend toujours si triste ... Ah! quel bonheur, voilà papa qui entre avec M. de Pezay!"

En disant ces mots, la petite Necker se leva et courut se jeter dans les bras de son père, avec un empressement qui avait quelque chose de passionné. Mais le ministre, probablement fatigué par le travail du jour, semblait triste et préoccupé. Sa femme s'en aperçut aussitôt, et, redoublant d'attentions pour animer la compagnie, elle adressa la parole à chacun, souriant d'aussi bonne grâce qu'elle pouvait, mais trop visiblement affairée pour inspirer la moindre gaieté. Un laquais fit une heureuse diversion, en venant annoncer que le souper était servi.

Lorsqu'on eut pris place autour d'une table richement décorée, madame Necker parcourut d'un regard le cercle des convives; arrêtant ses yeux sur les deux académiciens Marmontel, et Thomas, qui étaient depuis long-temps dans l'intimité de la maison: „Messieurs, dit-elle, soyons aimables!" Thomas fit un signe de tête, et Marmontel répondit! „Vous savez, madame, que l'esprit est capricieux; il vient de lui-même, et dès qu'on le brusque, il s'échappe.

— Oh! je ne crains rien, répliqua madame Necker, il ne s'échappera pas d'ici: car il a fait un pacte avec l'auteur des *Contes moraux*." Puis, d'adressant au marquis de Pezay, qui avait, plus que personne, le privilège de distraire le ministre dans ses instans de mauvaise humeur: „Monsieur de Pezay, dit-elle, avez-vous quelques nouvelles chansons?"

— Ma foi! madame, répondit le marquis, je n'ai plus le loisir d'en faire. Il y a par le monde certains charlatans, soi-disant économistes, qui me donnent trop d'occupation. Ce n'est pas que je me rompe la tête à scruter les profondeurs de leur science occulte; je m'en tiens au titre qu'ils lui donnent: *Économie*: et je déclare, sans hésiter, qu'il y a là économie de sens commun. Je pourrais n'en pas dire davantage; mais comme ces messieurs ont fait quelques dupes, qu'ils se donnent pour hommes d'état, et qu'une fois déjà on les a crus sur parole, je veux rendre service au public en lui parlant d'eux.

— Monsieur le marquis, dit d'Alembert, dont

la voix, encore plus aigre que de coutume, trahissait une colère contenue, monsieur le marquis, il serait généreux de laisser en repos ceux qui ne sont plus en faveur: qu'ils se soient trompés, cela se peut, et permis à chacun d'avoir là-dessus son avis; mais leurs bonnes intentions étaient incontestables.

— Pour vous, monsieur, reprit le marquis de Pezay, dites pour vous; car moi je leur conteste deux choses: le bon sens et la bonne foi. Cette science du produit net, dont le produit net est la famine, cette liberté du commerce qui devient, sous leur direction, la liberté du pillage, si ce ne sont pas là de pures jongleries, je ne m'y connais plus."

D'Alembert donna un signe d'impatience; mais l'homme de cour, qui avait une égale dose d'étourderie et de présomption, n'en continua pas moins. „Nous avons vu le chef de la secte, devenu ministre, tailler à tort et à travers, et pour tout résultat produire une émeute. Il est vrai qu'après avoir tout brouillé, il a eu le talent de ramener l'ordre par des voies toutes philosophiques: le canon et le gibet, des batteries sur les quais, une potence de quarante pieds en place de Grève, voilà ce que chacun a pu voir dans la mémorable guerre des farines. Du reste, je laisserais mourir en paix leurs systèmes et leurs théories, si je n'étais moi-même attaqué personnellement par ces adeptes: un libelle de Condorcet m'a désigné d'une manière évidente, et je me prépare à lui répondre par ma première épître aux *Turgotins*."

Ce mot pouvait soulever un orage, car plusieurs des convives étaient d'anciens amis de Turgot. Madame Necker éprouva une assez vive inquiétude, et regarda Marmontel d'un air qui voulait dire: Tirez-moi d'embarras. L'académicien, esprit conciliant, se disposait à répondre à cette invitation muette, lorsqu'au grand plaisir de sa femme, M. Necker prit la parole.

„Mon cher Pezay, dit-il, restons calmes dans la discussion, et surtout prenons garde qu'il ne s'y mêle de la personnalité; car rien n'obscurcit davantage une question de principes: celle que vous soulevez est délicate; c'est celle de la théorie et de la pratique; les hommes prennent parti pour l'une ou pour l'autre, selon la nature de leur esprit, et souvent sans pouvoir dire au juste où est le point de séparation Moi, par exemple, je suis homme de pratique, et je m'en fais honneur; tous mes plans sont basés sur l'expérience; je ne m'avanture point sur la foi des idées; je marche pas à pas sur le terrain des faits; je suis élève de Colbert. Eh bien! savez-vous, messieurs, ce qu'on pense de moi dans mes bureaux? Le voici: ce matin, deux de mes commis se chauffaient et causaient en tisonnant; comme ils tournaient le dos à la porte, j'entrai sans être aperçu, et j'entendis la fin de leur conversation. Le plus jeune se plaignait d'être accablé de travail, depuis mon entrée au ministère; l'autre, un vieux confident de l'abbé Terray; grand aligneur de chiffres, mais ne voyant rien au-delà, répondait „Que voulez-vous? ce sont les théories de M. le directeur-général; autrefois on savait ce qu'on faisait, mais à présent je m'y perds; au diable les théoriciens!..."

Ces paroles excitèrent un rire général, auquel le marquis de Pezay contribua, pour sa part, d'une manière assez bruyante. Le ministre continua:

„J'ai ri, comme vous, de m'entendre qualifier de la sorte; mais je trouve dans la boutade de mon vieux commis une leçon de tolérance. Si cette observation n'était pas trop subtile pour devenir populaire, je la formulerais en proverbe, et je dirais: il n'y a personne qui soit le théoricien d'un autre."

Cette plaisanterie de bon gôut remit madame Necker à son aise; mais, pour éloigner sans retour la conversation de l'écueil où elle l'avait vue sur le point d'échouer, elle dit à son mari d'un ton gracieux: „Mon ami, je pense que les affaires ne vous ont pas fait oublier qu'aujourd'hui nous fêtons l'escalade?

— L'escalade! ah! vraiment, oui, nous sommes au 12 décembre. C'est un grand jour pour nous autres Génevois; ce jour-là nous ne faisons rien autre chose que chanter de vieilles chansons sur des airs baroques, et nous conter les uns aux

autres, en grand détail, une histoire que nous savons tous.

— En grand détail? dit l'abbé Raynal avec empressement; est-ce qu'il y a des traditions authentiques sur ce guet-apens de la tyrannie contre un peuple libre? Cela vaudrait la peine d'être placé quelque part, et je le publierais avec un certain plaisir pour l'instruction des despotes.

— Sans doute, reprit M. Necker, il y en a d'assez curieuses; mais les enfans les savent beaucoup mieux que les grandes personnss. Je suis sûre que Louise pourrait nous faire un excellent récit, d'après l'autorité de sa bonne."

La petite Necker se hâta de répondre à cette espèce d'invitation. Elle rougit, mais ce fut de plaisir de se voir l'objet de l'attention générale; et regardant sans embarras son auditoire, elle commença:

„Le duc de Savoie avait fait de grands péchés; son confesseur lui dit: Mon prince, je vous donne pour pénitence d'entendre la messe de Noël à Saint-Pierre de Genève. — A Saint-Pierre? dit le duc, cela ne se peut, puisque la ville est hérétique. — Eh bien, mon prince, vous prendrez la ville. — Mais si je vais pour la prendre, le roi de France, qui m'a fait jurer la paix, m'en empêchera! — Mon prince, vous ferez tout dans une nuit, et le roi de France viendra trop tard.

„Voilà qu'un samedi soir, toute l'armée, infanterie et cavalerie, approche de Genève, et s'arrête à Plain-Palais. Il y avait trois cents hommes d'élite équipés pour l'escalade, couverts de fer de la tête aux pieds, le coutelas au poing et les pistolets à la ceinture. Leurs armures étaient peintes en noir; ils portaient des échelles noires et des lanternes sourdes, des haches pour couper les chaines des ponts, et des pétards pour faire sauter les portes.

„Minuit sonne, et puis une heure: ils marchent vers la porte Neuve, entrent dans le fossé, le traversent, et vont planter trois échelles contre le mur du boulevard. Il en monte cent, et après, cent autres, sans que personne les aperçoive; ils se glissent derrière les arbres et se serrent le long des maisons; pendant ce temps-là, d'autres, en bas pres de la porte, arrangent tout pour la faire sauter.

„Ils montaient toujours, et dans la ville rien ne bougeait; enfin un soldat, de garde à la porte Neuve, entend du bruit, et crie: *Qui va là?* Point de réponse. Il tire un coup; le poste sort avec des flambeaux, voit l'ennemi et appelle aux armes. Aussitôt les Savoyards, forcés de se montrer, attaquent le corps-de-garde, y entrent, et se répandent dans les rues en criant: *Vive Savoie! ville gagnée! tue, tue, tue! à mort, à mort!*

„Mais voilà que la scène va changer: un des soldats de la porte Neuve, pour se sauver, gagne une galerie d'où l'on faisait tomber la herse, et, à tout hasard, il lâche la coulisse; la herse en tombant tue le pétardier qui allait faire sauter la porte pour donner passage à l'armée; presque en même temps un canonier dont la pièce battait le long du fossé, tire, et d'un premier coup renverse et brise toutes les échelles.

„Le tocsin sonnait aux églises; les bourgeois sortaient armés, et se battaient bravement contre les Savoyards; un homme en chemise, malgré le froid, s'escrimait avec sa hallebarde; un tailleur faisait des merveilles avec une épée à deux mains; de toutes les fenêtres une grêle de balles pleuvait sur les escaladeurs. Ceux de Plain-Palais, au premier coup de canon, crurent que c'était le bruit de leurs pétards, et qu'ils trouveraient porte ouverte; ils crièrent: *Ville gagnée! au butin! au pillage!* et tambour battant, se mirent en marche, mesurant déjà le drap et le velours des marchands à la longueur de leurs piques. Leur surprise fut grand en arrivant, d'être reçus à coups de mitraille, et ils repartirent plus vite qu'ils n'étaient venus.

„Et nos hommes de l'escalade, qu'est-ce qui arriva d'eux? Chassés de rue en rue, poursuivis l'épée dans les reins, ils accouraient à leurs échelles, et ne les trouvant plus, ils sautaient du haut de la muraille, se tuaient ou s'estropiaient en tombant; près de deux cents restèrent morts, et il y en eut treize de pris; on les jugea comme voleurs de nuit, et non comme prisonniers de

guerre: ils furent pendus sur le boulevard qu'ils avaient escaladé."

— Bien, ma fille, dit M. Necker, très bien, et la république vous doit un brevet d'historiographe. Pourtant, à votre place, j'aurais un peu moins parlé des péchés du duc de Savoie, et un peu plus de ses intelligences présumées avec le syndic de la garde, chef de toutes les forces de la ville; j'aurais dit aussi que le peuple était fort monté contre ses magistrats, et qu'il allait se soulever, lorsque l'exécution des treize fit diversion à sa colère; chacun y courut et revint satisfait. Mais c'est là de l'histoire politique et je comprends que vous n'en fassiez pas.

— Mon cher confrère, dit d'Alembert en s'adressant à Marmontel, est-ce qu'il n'y aurait pas là de quoi faire une bonne tragédie?"

Avant que l'académicien eût le temps de répondre, la petite Necker, animée par le succès, s'écria: „Une tragédie? Ah! oui, j'en ferai une là-dessus, et pas plus tard que demain; au lieu de mon papier blanc pour découper les figures, j'en prendrai du noir à cause de la nuit, et je n'aurai plus que les paroles à trouver; c'est la moindre des choses."

La compagnie ne put s'empêcher de rire: „Eh bien! Marmontel, reprit d'Alembert, êtes-vous de l'avis de mademoiselle Louise? croyez-vous que la chose irait d'elle-même?

— Non, ma foi! et je tiendrais les figures, c'est-à-dire le plan et les caractères, que je serais encore fort inquiet des paroles. Dans un sujet si près de nous par l'époque et par les mœurs, avec des personnages qui parlaient notre langue, je voudrais descendre un peu des hauteurs de la diction tragique, me faire un style souple, aisé, nuancé, et pour tout dire, plein de ces expressions qui se trouvent dans toutes les bouches.

— Expliquez-vous, dit madame Necker avec une certaine vivacité. Voulez-vous donc bannir du style tragique la majesté et la noblesse? il faut dire oui ou non, car à pareille règle il n'y a pas d'exception possible.

— Quoi! madame, vous n'admettriez pas dans le style élevé certaines locutions familières?

— Vraiment non.

— Vous ne souffririez pas dans une tragédie, *faire l'amour, aller voir ses amours?*

— Non, certainement.

— Et les hémistiches suivans: *Prenez votre parti; pour bien faire, il faudrait; non, vois-tu, faisons mieux?*

— Je n'en voudrais pas même dans une lettre.

— Mais, madame, songez que Racine a été moins difficile.

— Racine était libre; il créait son art, répliqua madame Necker d'un ton sentencieux, qui exprimait son opinion inébranlable

— Oh! pour Racine, dit d'Alembert, mon cher ami, ne le citez pas, cela pourrait lui porter malheur; déjà, à très bonne intention, vous lui avez rendu un mauvais service.

— Moi! dit Marmontel avec surprise, et comment cela?

— Comment cela? en persuadant à la Clairon de changer de costume dans tous ses rôles, de jouer Roxane sans panier, et Andromaque sans mantelet noir.

— Ah! mon ami, dit Marmontel, voilà une de vos boutades!

— Vraiment, monsieur? dit madame Necker; c'est une plaisanterie?

— Non, madame, je parle sérieusement.

— Quoi, monsieur! dit le comte de Morvelle, vous regrettez de ne plus voir au théâtre le vieux costume de tradition: le chapeau à plume pour Auguste, les gants à franges pour Agamemnon, et les talons rouges pour Achille?

— Oui, monsieur, je regrette tout cela. Et pourquoi? vous venez de le dire: parce que cela était de tradition, parce que Racine et Corneille avaient vu les héros de leurs pièces vêtus, coiffés, chaussés de la sorte; parce qu'en écrivant ils se les figuraient sous cet aspect, et non sous le costum grec ou romain. Dans le travail du poète, tout va d'ensemble; chaque personnage est créé d'un seul jet, avec son caractère, son langage et son costume, qui est aussi un langage; si l'on dérange cet accord, la pensée de l'auteur cesse d'être intelligible; telle tirade, telle expression, vraie à la lecture, devient fausse et

froide à la scène; le style jure avec l'habit..."

Le mouvement causé par le second service interrompit cette conversation. Mademoiselle Necker, qui passait en revue les nouveaux plats dont on garnissait la table, en voyant servir une dinde aux truffes de la plus belle dimension, dit tout haut: „Enfin voilà l'ennemi!

— Comment, petite folle, dit M. Necker, qu'est-ce que c'est? pourquoi traitez-vous d'ennemi cet oiseau d'un si bon naturel?

— C'est qu'à l'escalade, répondit la petite fille, l'ennemi, au lieu de nous prendre, a été le dindon de l'affaire."

Le ministre témoigna en riant une satisfaction toute paternelle; puis il ajouta d'un ton plus grave: „Oui, les Savoyards sont tombés dans le piége qu'ils nous avaient dressé; mais plusieurs citoyens de Genève moururent cette nuit-là en combattant pour leurs foyers: nous devons nous en souvenir, ma fille, et lire avec respect l'inscription qui porte leurs noms à Saint-Gervais: il ne s'y trouve personne de notre famille; nous n'étions pas encore Génevois.

— A propos, dit M. Auberti, savez-vous ce qui arriva, durant cette terrible nuit, dans la maison d'un de mes ancêtres, Simon Aubert?..." A peine ce nom lui eut-il échappé, que, saisi d'une espèce de serrement de gorge, il s'arrêta court, et détournant la tête, toussa deux ou trois fois, la serviette devant la bouche.

„Vous êtes enrhumé, mon oncle, dit mademoiselle de Risthal, qui, avec la finesse de son sexe, devina de quoi il s'agissait, vous avez un commencement de rhume, laissez-moi continuer pour vous.

„Notre aïeul Simon, poursuivit-elle en évitant le nom de famille, était membre du grand-conseil, et demeurait tout à côté de la porte de la Monnaie, en face des ponts. Sa femme Jacqueline, qui n'avait guère que vingt ans, venait de se lever d'auprès de lui pour voir si son enfant dormait, lorsque l'alarme fut donnée. Simon, entendant le tocsin, s'habilla vite, prit sa hallebarde, et descendit sans être retenu par sa femme, qui tremblait, mais qui ne disait mot. Dès qu'il eut quitté la chambre, Jacqueline monta au second étage pour voir son mari le plus long-temps possible; elle regarda, mais sa vue était troublée et la tête lui tournait; elle s'assit: „Mets-toi là, dit-elle à sa servante, dis-moi où il est maintenant. — Madame, je le vois qui court de toutes ses forces vers le pont du Rhône. — Et à présent? — Madame, je ne vois plus qu'un reflet de lumière qui brille sur sa pertuisanne. — Et à présent? — Madame, je ne vois plus rien."

„La servante ramena lentement sa vue jusqu'au bas de la maison, et, le moment d'après, elle s'écria: „Madame, madame! — Qu'y a-t-il? dit Jacqueline hors d'elle-même. — Ah, madame! quand monsieur le conseiller reviendra, il ne pourra plus rentrer; une grande figure noire va et vient de notre porte à la porte de la cité ...; c'est le diable, où c'est un ennemi. — Je veux voir, dit la maîtresse en se levant avec vivacité, je veux voir! „Et aussitôt: „N'as-tu pas là ta grande marmite de fer fondu? — Oui, madame, elle est pleine de viande toute prête pour demain. — Pose-la sur la fenêtre." La servante prit la marmite, et, l'enlevant avec effort, la plaça sur l'appui de la croisée, entre les mains de sa maîtresse. Une minute s'écoula dans un profond silence; puis on entendit un bruit de fer heurtant contre du fer, et les éclats de la fonte sur le pavé. La servante tendit le cou hors de la fenêtre; elle vit la figure noire gisant dans la rue: mais, en se retournant, elle trouva sa maîtresse étendue sur le plancher.

— Elle était morte? dit le comte de Morvelle avec un intérêt qu'il n'aurait probablement pas ressenti, si la même histoire eût été racontée par une autre personne.

— Non, monsieur, répondit Sophie; mais elle mourut le lendemain.

— Le lendemain même, dit Auberti d'une voix tout-à-fait remise; et une foule immense suivit son convoi; on la pleurait, et l'on disait que son action avait contribué au salut de la ville, en rétablissant la communication entre les ponts et la cité.

— Peut-être, reprit le comte, qui, en ce moment, se souciait peu de parler stratégie, et dont l'imagination était montée à un ton beaucoup plus

poétique; peut-être. Mais ce qui dut frapper surtout; c'est le caractère et la destinée de cette jeune femme, sa puissance sur elle-même à l'instant de la séparation. Ce vertige qui la saisit ensuite, et puis, à l'idée du péril de son mari, cette résolution subite qui épuise en un moment toutes les forces de la vie, ce meurtre qui cause la mort de celle qui l'exécute, comme si une main de femme ne pouvait tuer qu'à ce prix: tout cela est plein de poésie; mais il faut avouer que, si cette histoire est touchante, les grâces et la voix de l'historien viennent lui prêter un charme de plus."

Mademoiselle de Risthal rougit un peu; mais personne n'y fit attention.

„Je trouve, dit le marquis de Pezay, que ce coup de main, qui mit Genève à deux doigts de sa perte, pourrait fournir un bon chapitre au livre des grands événemens produits par de petites causes.

— Par de petites causes, monsieur le marquis! dit l'abbé Raynal; oui, on peut trouver cela, si l'on regarde avec légèreté, si l'on s'arrête à la superficie, à des circonstances fortuites, comme la chute d'une herse, une marmite lancée à la tête d'un soldat, un coup de canon qui brise des échelles; mais, derrière ces causes apparentes, il y en a une plus réelle, et dont la grandeur est sans mesure. Ce qui sauva Genève, ce fut l'esprit républicain, l'amour des lois avec la liberté. La liberté s'est levée au cri de ses enfans en danger; elle a combattu et triomphé pour eux!

— Monsieur l'abbé, dit madame Necker, cette figure est belle en poésie; mais sérieusement, je ne saurais voir, dans le secours donné à nos ancêtres, d'autre main que celle de Dieu."

A ces mots, le pasteur d'Albine, jusque-là silencieux, quel qu'eût été le sujet de la conversation, parut s'animer tout à coup, et redressant sa tête blanche avec un geste semi-oratoire, il prit la parole:

„Vous dites bien, madame, c'est Dieu qui a tout fait, et parmi les délivrances de l'*Ancien Testament*, je n'en trouve pas de plus éclatante que celle-ci. Il a renversé les chariots de Pharaon, ses capitaines et ses hommes d'élite; il a soufflé, et l'ennemi de son peuple a disparu comme la paille jetée au vent: humilions-nous devant celui qui abaisse et qui relève, qui afflige et qui console, qui veille sur les cités quand leurs gardes sont endormis."

Pendant ce discours, la physionomie sérieuse de madame Necker prit une expression de recueillement: „Messieurs, dit-elle, pour nous autres enfans de Genève, ce jour est un jour d'actions de grâces, et ce repas est la commémoration d'un grand bienfait. Vous permettrez que, suivant notre vieil usage, il se termine par quelques paroles de gratitude envers le bienfaiteur."

Elle se leva, mais sans quitter sa place; toute la compagnie fit de même, et le pasteur, debout, dit d'une voix ferme et accentuée: „Au roi des siècles, immortel, invisible; à Dieu, seul sage, qui nous a créés et rachetés, et qui nous nourrit de ses biens, soient honneur, louange et gloire, et maintenant et à jamais!" Les deux femmes répondirent *amen* et tout le monde se dirigea vers le salon.

Durant cette prière, qui, chez les protestans rigides, suit ordinairement chaque repas, madame Necker et mademoiselle de Risthal avaient la tête légèrement inclinée; le comte de Morvelle, placé près de Sophie, tournait les yeux vers sa jeune voisine; le marquis de Pezay modelait sa contenance sur celle de M. Necker, qui se tenait droit, mais avec un air de profonde attention. Marmontel et Thomas paraissaient éprouver une sympathie mêlée de respect; enfin, l'abbé Raynal était distrait, et d'Alembert avait sur les lèvres un demi-sourire.

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℳ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 38.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,

tiré

DES MEILLEURS AUTEURS

TANT ANCIENS QUE MODERNES,

par O. L. B. WOLFF, PROF. ET DR., et C. SCHÜTZ, DR.

Désaugiers.

Marc-Antoine-Madelaine Désaugiers, so lautet sein ganzer Name, wurde den 17. November 1772 zu Frejus in der Provence geboren, kam, noch Kind, nach Paris, und empfing seine erste wissenschaftliche Bildung im Collège Mazarin, wo der berühmte Geoffroy sein Lehrer war. Er wurde für den Dienst der Kirche bestimmt, änderte aber seinen Entschluß und verfaßte im siebenzehnten Jahre ein einactiges Lustspiel in Versen, das mit vielem Erfolg auf dem Theater des Jeunes-Artistes dargestellt wurde. — Die ersten Ausbrüche der Revolution in Frankreich machten einen so trüben Eindruck auf seine jugendliche Seele, daß er sein Vaterland verließ und einer seiner Schwestern, welche einen Pflanzer auf St. Domingo geheirathet hatte, folgte. Hier erwarteten ihn aber eben so gräßliche Scenen, als diejenigen waren, denen er in Frankreich hatte aus dem Wege gehen wollen. — Der furchtbare Aufstand der Neger rief alle Weißen zu den Waffen; Désaugiers focht in ihren Reihen, wurde gefangen und sollte erschossen werden; doch retteten seine Jugend und sein freundliches Wesen ihm das Leben. Er ward in einen Kerker geworfen, aus dem er glücklich entfloh. — Nach mehrtägigem gefahrvollen Umherirren nahm ihn ein englisches Schiff, das nach Amerika bestimmt war, auf; aber noch am Bord desselben befiel ihn eine furchtbare Krankheit, die alle Symptome des gelben Fiebers hatte. — Nackt und hülflos wurde er am Ufer von New-York ausgesetzt; eine mitleidige Frau nahm sich seiner an und verpflegte ihn bis zu seiner völligen Genesung, wo er als Musiklehrer nach Philadelphia ging, und endlich 1797 nach Frankreich zurückkehrte. — Hier widmete er sich ganz den Musen; seine Lieder wurden mit Beifall aufgenommen, wozu sein liebenswürdiger Charakter nicht wenig beitrug. Er ward im Jahre 1815 Direktor des Vaudeville-Theaters, und starb am 9. August 1825, von Allen, die ihn kannten, innig bedauert, in Folge einer schmerzhaften Operation.

Eine Sammlung seiner Lieder und Gedichte hat bis 1827 die sechste Auflage erlebt. (Chansons et Poésies diverses de M. A. Désaugiers. Paris, 1827. 4 Bde. 8.). — Die heiterste Ansicht des Lebens, glänzender Witz, feine Satyre und eine äußerst gewandte und angenehme Diction sind die Hauptcharacterzüge seiner Leistungen, und offenbaren überall die große Liebenswürdigkeit seines Wesens. — Das schönste Denkmal hat ihm Charles Nodier gesetzt, indem er seinen Aufsatz über ihn (in der Quotidenne) mit folgenden Worten schließt:

Le monument de Désaugiers ce sont ses ouvrages. Si nous lui en élevons un jour un autre, je proposerai d'y tracer cette courte inscription: *A Désaugiers, qui n'eut pas d'ennemis.*

Jean qui pleure
et
Jean qui rit.

Air: du vaudeville du Rémouleur et de la Meunière.

Il est deux Jean dans ce bas monde,
Différens d'humeur et de goût;
L'un toujours pleure, fronde, gronde,
L'autre rit partout et de tout.
Or, mes amis, en moins d'une heure,
Pour peu que l'on ait de l'esprit,
On conçoit bien que Jean qui pleure
N'est pas si gai que Jean qui rit.

Aux Français une tragédie
A-t-elle éprouvé quelqu'échec?
Vîte, d'une autre elle est suivie!
Le public la voit d'un œil sec;
L'auteur en vain la croit meilleure;
On siffle... son rêve finit...
Dans la coulisse est Jean qui pleure,
Dans le parterre est Jean qui rit.

Jean-Jacques gronde et se démène
Contre les hommes et leurs mœurs;
La gaîté de Jean La Fontaine
Épure et pénètre les cœurs;
L'un avec ses grands mots nous leurre;
De l'autre un rat nous convertit:
Nargue, morbleu, du Jean qui pleure!
Vive à jamais le Jean qui rit!

Dupe d'une fausse caresse,
Floricourt, ivre de désirs,
Saisit la coupe enchanteresse
Qu'un dieu fripon offre aux plaisirs.
En riant l'imprudent l'effleure,
Il la savoure, il la tarit;
Et le lendemain Jean qui pleure
Succède, hélas! à Jean qui rit.

Jean, porteur d'eau de la Courtille,
Un soir se noya de chagrin;
Un autre Jean, jeune et bon drille,
Tomba mort ivre un beau matin.
Et sur leur funèbre demeure
On grava, dit-on, cet écrit:
„Le ciel fit l'eau pour Jean qui pleure,
„Et fit le vin pour Jean qui rit.“

Auprès d'un vieux milliounaire,
Qui va dicter son testament,
Le Jean qui rit est en arrière,
Le Jean qui pleure est en avant;
Jusqu'à ce que le vieillard meure
Il reste au chevet de son lit;
Est-il mort? adieu Jean qui pleure;
On ne voit plus que Jean qui rit.

Professeurs dans l'art de bien vivre,
Dispensateurs de la santé,
Vous, que ne cessent pas de suivre
Et l'appétit et la gaité,
Ma chanson est inférieure
A tout ce qu'on a déjà dit,
Et je vais être Jean qui pleure,
Si vous n'êtes pas Jean qui rit.

DÉSAUGIERS.

Laurette
ou
le Cachet rouge.

Histoire de Régiment.

Par *ALFRED DE VIGNY*.

I.

De la rencontre que je fis sur la grande route.

La grande route d'Artois et de Flandre est longue et triste. Elle s'étend en ligne droite, sans arbres, sans fossés, dans des campagnes unies et pleines d'une boue jaune en tout temps. Au mois de mars 1815, je passais sur cette route, et fis une rencontre que je n'ai point oubliée depuis.

J'étais seul, j'étais à cheval, j'avais un bon manteau, un casque noir, des pistolets et un

grand sabre; il pleuvait à verse depuis quatre jours et quatre nuits de marche, et je me souviens que je chantais *Joconde* à pleine voix. J'étais si jeune! — La maison du roi, en 1814, avait été remplie d'enfans et de vieillards; l'empire semblait avoir pris et tué les hommes.

Mes camarades étaient en avant, sur la route, à la suite du roi Louis XVIII; je voyais leurs manteaux blancs et leurs habits rouges tout à l'horizon au nord; les lanciers de Bonaparte, qui surveillaient et suivaient notre retraite pas à pas, montraient de temps en temps la flamme tricolore de leurs lances à l'autre horizon. Un fer perdu avait retardé mon cheval; il était jeune et fort, je le pressai pour rejoindre mon escadron, il partit au grand trot; je mis la main à ma ceinture, elle était assez garnie d'or, j'entendis résonner le fourreau de fer de mon sabre sur l'étrier, et je me sentis très-fier et parfaitement heureux.

Il pleuvait toujours, et je chantais toujours. Cependant je me tus bientôt, ennuyé de n'entendre que moi, et je n'entendis plus que la pluie et les pieds de mon cheval qui pataugeait dans les ornières. Le pavé de la route manqua, j'enfonçais, il fallut prendre le pas. Mes grandes bottes étaient enduites en dehors d'une croute épaisse de boue jaune comme de l'ocre, en dedans elles s'emplissaient de pluie. Je regardai mes épaulettes d'or toutes neuves, ma félicité et ma consolation; elles étaient hérissées par l'eau, cela m'affligea.

Mon cheval baissait la tête; je fis comme lui, je me mis à penser, et je me demandai pour la première fois où j'allais. Je n'en savais absolument rien; mais cela ne m'occupa pas long-temps, j'étais certain que mon escadron étant là, là aussi était mon devoir. Comme je sentais en mon cœur un calme profond et inaltérable, j'en rendis grâce à ce sentiment ineffable du *devoir*, et je cherchai à me l'expliquer. Voyant de près comment des fatigues inaccoutumées étaient gaiment portées par des têtes si blondes ou si blanches, comment un avenir assuré était si cavalièrement risqué par tant d'hommes de vie heureuse et mondaine, et prenant ma part de cette satisfaction miraculeuse que donne à tout homme la conviction qu'il ne peut se soustraire à nulle des dettes de l'honneur, je compris que c'était une chose plus facile et plus commune qu'on ne pense que l'ABNÉGATION.

Je me demandais si l'*abnégation* de soi-même n'était pas un sentiment né avec nous; ce que c'était que ce besoin d'obéir et de remettre sa volonté en d'autres mains, comme une chose lourde et importune; d'où venait le bonheur secret d'être débarrassé de ce fardeau, et comment l'orgueil humain n'en était jamais révolté. Je voyais bien ce mystérieux instinct lier de toutes parts les familles et les peuples en de puissans faisceaux; mais je ne voyais nulle part aussi complète et aussi redoutable que dans les armées la renonciation à ses actions, à ses paroles, à ses désirs et presque à ses pensées. — Je voyais partout la résistance possible et usitée, le citoyen ayant en tous lieux une obéissance clairvoyante et intelligente qui examine et peut s'arrêter. Je voyais même la tendre soumission de la femme finir où le mal commence à lui être ordonné, et la loi prendre sa défense; mais l'obéissance militaire aveugle et muette, parce qu'elle est passive et active en même temps, recevant l'ordre et l'exécutant, frappant les yeux fermés comme le destin antique. Je suivais dans ses conséquences possibles cette *abnégation* du soldat, sans retour, sans conditions, et conduisant quelquefois à des fonctions sinistres.

Je pensais ainsi en marchant au gré de mon cheval, regardant l'heure à ma montre, et voyant le chemin s'alonger toujours en ligne droite sans un arbre et sans une maison, et couper la plaine jusqu'à l'horizon comme une grande raie jaune sur une toile grise. Quelquefois la raie liquide se délayait dans la terre liquide qui l'entourait et quand un jour un peu moins pâle faisait briller cette triste étendue de pays, je me voyais au milieu d'une mer bourbeuse, suivant un courant de vase et de plâtre.

En examinant avec attention cette raie jaune de la route, j'y remarquai, à un quart de lieue environ, un petit point noir qui marchait. Cela me fit plaisir: c'était quelqu'un. Je m'en détour-

nai plus les yeux. Je vis que ce point noir allait comme moi dans la direction de Lille, et qu'il allait en zigzag, ce qui annonçait une marche pénible. Je hâtai le pas et je gagnai du terrain sur cet objet, qui s'alongea un peu et grossit à ma vue. Je repris le trot sur un sol plus ferme, et je crus reconnaître une sorte de petite voiture noire. J'avais faim, j'espérais que c'était la voiture d'une cantinière, et considérant mon pauvre cheval comme une chaloupe, je lui fis faire force de rames pour arriver à cette île fortunée, dans cette mer où il s'enfonçait jusqu'au ventre quelquefois.

A une centaine de pas, je vins à distinguer clairement une petite charrette de bois blanc, couverte de trois cercles et d'une toile cirée noire. Cela ressemblait à un petit berceau posé sur deux roues. Les roues s'embourbaient jusqu'à l'essieu, un petit mulet qui le tirait était péniblement conduit par un homme à pied qui tenait la bride. Je m'approchai de lui et le considérai attentivement.

C'était un homme d'environ cinquante ans, à moustaches, fort et grand, le dos voûté à la manière des vieux officiers d'infanterie qui ont porté le sac. Il en avait l'uniforme, et l'on entrevoyait une épaulette de chef de bataillon, sous un petit manteau bleu court et usé. Il avait un visage endurci, mais bon, comme à l'armée il y en a tant. Il me regarda de côté sous ses gros sourcils noirs, et tira lestement de sa charrette un fusil qu'il arma en passant de l'autre côté de son mulet, dont il se faisait un rempart. Ayant vu sa cocarde blanche, je me contentai de montrer la manche de mon habit rouge, et il remit son fusil dans la charrette en disant:

— Ah! c'est différent; je vous prenais pour un de ces lapins qui courent après nous. Voulez-vous boire la goutte?

— Volontiers, dis-je en m'approchant, il y a vingt-quatre heures que je n'ai bu.

Il avait à son cou une noix de coco, très-bien sculptée, arrangée en flacon avec un goulot en argent, et dont il semblait tirer un peu de vanité. Il me la passa, et j'y bus un peu de mauvais vin blanc avec beaucoup de plaisir. Je lui rendis le coco.

— A la santé du roi, dit-il en buvant, il m'a fait officier de la légion d'honneur, il est juste que je le suive jusqu'à la frontière. — Par exemple, comme je n'ai que mon épaulette pour vivre, je reprendrai mon bataillon après. C'est mon devoir.

En parlant ainsi comme à lui-même, il remit en marche son petit mulet, en disant que nous n'avions pas de temps à perdre, et comme j'étais de son avis, je me remis en chemin à deux pas de lui. Je le regardai toujours sans questionner, n'ayant jamais aimé la bavarde indiscrétion, assez fréquente parmi nous.

Nous allâmes sans rien dire durant un quart de lieue environ. Comme il s'arrêtait alors pour faire reposer son pauvre petit mulet qui me faisait peine à voir, je m'arrêtai aussi et je tâchai d'exprimer l'eau qui remplissait mes bottes à l'écuyère comme deux réservoirs où j'aurais eu les jambes trempées.

— Vos bottes commencent à vous tenir aux pieds? me dit-il.

— Il y a quatre nuits que je ne les ai quittées.

— Bah! dans huit jours vous n'y penserez plus, reprit-il avec sa voix enrouée, c'est quelque chose que d'être seul, allez, dans des temps comme ceux où nous vivons. Savez-vous ce que j'ai là-dedans?

— Non, lui dis-je.

— C'est une femme.

Je dis: Ah! — sans trop d'étonnement, et je me remis en marche tranquillement au pas. Il me suivait.

— Cette mauvaise bruette-là ne m'a pas coûté bien cher, reprit-il, ni le mulet non plus, mais c'est ce qu'il me faut, quoique ce chemin-là soit un *ruban de queue* un peu long.

Je lui offris de monter à cheval, quand il serait fatigué, et comme je ne lui parlais que gravement et avec simplicité de son équipage, dont il craignait le ridicule, il se mit à son aise tout à coup, et, s'approchant de mon étrier, me frappa sur le genou en me disant:

— Eh bien! vous êtes un bon enfant, quoique dans *les rouges*.

Je sentis dans son accent amer, en désignant ainsi les quatre compagnies rouges, combien de préventions haineuses avaient données à l'armée le luxe et les grades de ces corps d'officiers.

— Cependant, ajouta-t-il, je n'accepterai pas votre offre, vu que je ne sais pas monter à cheval et que ce n'est pas mon affaire, à moi.

— Mais, commandant, les officiers supérieurs comme vous y sont obligés.

— Bah! une fois par an, à l'inspection, et encore sur un cheval de louage. Mais, j'ai toujours été marin, et depuis fantassin; je ne connais pas l'équitation.

Il fit vingt pas en me regardant de côté de temps à autre, comme s'attendant à une question; mais il ne venait pas un mot, et il poursuivit:

— Vous n'êtes pas curieux, par exemple cela devrait vous étonner, ce que je dis là?

— Je m'étonne bien peu, dis-je.

— Oh! cependant, si je vous contais comment j'ai quitté la mer, nous verrions.

— Eh bien! repris-je, pourquoi n'essayez-vous pas? cela nous réchauffera, et cela me fera oublier que la pluie m'entre dans le dos et ne s'arrête qu'à mes talons.

Le bon chef de bataillon s'apprêta solennellement à parler avec un plaisir d'enfant. Il rajusta sur sa tête le shako couvert de toile cirée, et il donna ce coup d'épaule que personne ne peut se représenter s'il n'a servi dans l'infanterie, ce coup d'épaule que donne le fantassin à son sac pour le hausser et alléger un moment son poids; c'est une habitude du soldat qui, lorsqu'il parvient officier, devient un tic. Après ce geste convulsif, il but encore un peu de vin dans son coco, donna un coup de pied d'encouragement dans le ventre du petit mulet, et commença.

II.

Histoire de l'ordre cacheté.

„Vous saurez d'abord, mon enfant, que je suis né à Brest. J'ai commencé par être enfant de troupe, gagnant ma demi-ration et mon demi-prêt dès l'âge de neuf ans, mon père étant soldat aux gardes. Mais comme j'aimais la mer, une belle nuit, pendant que j'étais en congé à Brest, je me cachai à fond de cale d'un bâtiment marchand qui partait pour les Indes; on ne m'aperçut qu'en pleine mer, et le capitaine aima mieux me faire mousse que de me jeter à l'eau. Quand vint la révolution, j'avais fait du chemin, et j'étais à mon tour devenu capitaine d'un petit bâtiment marchand assez propre, ayant écumé la mer quinze ans. Comme l'ex-marine royale, vieille bonne marine, ma foi, se trouva tout à coup dépeuplée d'officiers, on prit des capitaines dans la marine marchande. J'avais eu quelques affaires de flibustier que je pourrai vous dire plus tard; on me donna le commandement d'un brick de guerre nommé *le Marat*.

Le 28 fructidor 1797, je reçus ordre d'appareiller pour Cayenne. Je devais y conduire soixante soldats et un *déporté*, qui restait des *cent quatre-vingt-treize* que la frégate *la Décade* avait pris à son bord quelques jours auparavant. J'avais ordre de traiter cet individu avec ménagement, et la première lettre du Directoire en renfermait une seconde, scellée de trois cachets rouges au milieu desquels il y en avait un démesuré. J'avais défense d'ouvrir cette lettre avant le premier degré de latitude nord, du 27e au 28e de longitude, c'est-à-dire prêt à passer la ligne.

Cette grande lettre avait une figure toute particulière. Elle était longue et fermée de si près, que je ne pus rien lire entre les angles ni à travers l'enveloppe. Je ne suis pas superstitieux, mais elle me fit peur, cette lettre. Je la mis dans ma chambre, sous le verre d'une mauvaise petite pendule anglaise, clouée au-dessus de mon lit. Ce lit-là était un vrai lit de marin, comme vous savez qu'ils sont. Mais je ne sais, moi, ce que je dis; vous avez tout au plus seize ans, vous ne pouvez pas avoir vu ça.

La chambre d'une reine ne peut pas être si proprement rangée que celle d'un marin, soit dit sans vouloir nous vanter. Chaque chose a sa petite place et son petit clou. Rien ne remue.

Le bâtiment peut rouler tant qu'il veut sans rien déranger. Les meubles sont faits selon la forme du vaisseau et de la petite chambre qu'on a. Mon lit était un coffre. Quand on l'ouvrait, j'y couchais; quand on le fermait, c'était mon sopha, et j'y fumais ma pipe. Quelquefois c'était ma table, alors on s'asseyait sur les petits tonneaux qui étaient dans la chambre. Mon parquet était ciré et frotté comme de l'acajou et brillant comme un bijou. Un vrai miroir! Oh! c'était une jolie petite chambre, et mon brick avait bien son prix aussi. On s'y amusait souvent d'une fière façon, et le voyage commença cette fois assez agréablement, si ce n'était... Mais n'anticipons pas.

Nous avions un joli vent nord-nord-ouest, et j'étais occupé à mettre cette lettre sous le verre de ma pendule, quand mon *déporté* entra dans ma chambre; il tenait par la main une belle petite de dix-sept ans environ. Lui, me dit qu'il en avait dix-neuf. Beau garçon, quoique un peu trop pâle et trop blanc pour un homme. C'était un homme cependant, et un homme qui se comporta dans l'occasion mieux que bien des anciens n'auraient fait, vous allez voir. Il tenait sa petite femme sous le bras, elle était fraîche et gaie comme un enfant. Ils avaient l'air de deux tourtereaux Ça me faisait plaisir à voir, moi. Je leur dis:

— Eh bien, mes enfans, vous venez faire visite au vieux capitaine, c'est gentil à vous. Je vous emmène un peu loin, mais tant mieux, nous aurons le temps de nous connaître. Je suis fâché de recevoir madame sans mon habit, mais c'est que je cloue là-haut cette grande coquine de lettre. Si vous vouliez m'aider un peu?

Ça faisait vraiment de bons petits enfans. Le petit mari prit le marteau et la petite femme les clous, et ils me les passaient à mesure que je les demandais, et elle me disait: *à droite! à gauche! capitaine!* tout en riant, parce que le tapage faisait balloter ma pendule. Je l'entends encore d'ici avec sa petite voix: *à gauche! à droite! capitaine!* Elle se moquait de moi. — Ah! je dis, petite méchante, je vous ferai gronder par votre mari, allez. — Alors elle lui sauta au cou et l'embrassa, ils étaient vraiment gentils, et la connaissance se fit comme ça. — Nous fûmes tout de suite bons amis.

Ce fut aussi une jolie traversée. J'eus toujours un temps fait exprès. Comme je n'avais jamais eu que des visages noirs à mon bord, je faisais venir à ma table, tous les jours, mes deux petits amoureux. Cela m'égayait. Quand nous avions mangé le biscuit et le poisson, la petite femme et son mari restaient à se regarder comme s'ils ne s'étaient jamais vus. Alors je me mettais à rire de tout mon cœur, et je me moquais d'eux. Ils riaient aussi avec moi. Vous auriez ri de nous voir comme trois imbéciles, ne sachant pas ce que nous avions. C'est que c'était vraiment plaisant de les voir s'aimer comme ça. Ils se trouvaient bien partout, ils trouvaient bon tout ce qu'on leur donnait. Cependant ils étaient à la ration comme nous tous, j'y ajoutais seulement un peu d'eau-de-vie suédoise quand ils dinaient avec moi, mais un petit verre, pour tenir mon rang. Ils couchaient dans un hamac où le vaisseau les roulait comme ces deux poires que j'ai là dans ce mouchoir mouillé. Ils étaient alertes et contens. Je faisais comme vous, je ne questionnais pas, et qu'avais-je besoin de savoir leur nom et leurs affaires, moi passeur d'eau? Je les portais de l'autre côté de la mer comme j'aurais porté deux *oiseaux de Paradis*.

J'avais fini, après un mois, par les regarder comme mes enfans. Tous les jours, quand je les appelais, ils venaient s'asseoir auprès de moi. Le jeune homme écrivait sur ma table (c'est-à-dire sur mon lit), et quand je voulais, il m'aidait à faire *mon point;* il le sut bientôt faire aussi bien que moi, j'en étais quelquefois tout interdit. La jeune femme s'asseyait sur un petit baril et se mettait à coudre.

Un jour qu'ils étaient posés comme cela, je leur dis: — Savez-vous, mes petits amis, que nous faisons un tableau de famille, comme nous voilà! Je ne veux pas vous interroger; mais probablement vous n'avez pas plus d'argent qu'il ne vous en faut, et vous êtes bien délicats tous deux pour bêcher et piocher comme font les déportés à Cayenne. C'est un vilain pays, de tout mon cœur je vous le dis; mais moi, qui suis une

vieille peau de loup desséchée au soleil, j'y vivrais comme un seigneur. Si vous aviez, comme il me semble (sans vouloir vous interroger), tant soit peu d'amitié pour moi, je quitterais assez volontiers mon vieux brick, qui n'est qu'un vieux sabot à présent, et je m'établirais là avec vous, si cela vous convient. Moi je n'ai pas plus de famille qu'un chien, cela m'ennuie; vous feriez une petite société. Je vous aiderais à bien des choses, et j'ai amassé une bonne pacotille de contrebande, assez honnête, dont nous vivrions, et que je vous laisserais lorsque je viendrais à tourner l'œil, comme on dit poliment.

Il restèrent tout ébahis à se regarder, ayant l'air de croire que je ne disais pas vrai, et la petite courut, comme elle faisait toujours, se jeter au cou de l'autre, et s'asseoir sur ses genoux toute rouge et en pleurant. Il la serra bien fort dans ses bras, et je vis aussi des larmes dans ses yeux. Il me tendit la main et devint plus pâle qu'à l'ordinaire. Elle lui parlait bas, et ses grands cheveux blonds s'en allèrent sur son épaule; son chignon s'était défait comme un câble qui se déroule tout à coup, parce qu'elle était vive comme un poisson. Ces cheveux-là, si vous les aviez vus, c'était comme de l'or. Comme ils continuaient à se parler bas, le jeune homme lui baisant le front de temps en temps, et elle pleurant, cela m'impatienta:

— Eh bien! ça vous va-t-il? dis-je à la fin.

— Mais .... mais, capitaine, vous êtes bien bon, dit le mari, mais c'est que.... vous ne pouvez pas vivre avec des *déportés*, et.... Il baissa les yeux.

— Moi, dis-je, je ne sais pas ce que vous avez fait pour être déportés; vous me direz ça un jour, ou pas du tout, si vous voulez. Vous ne m'avez pas l'air d'avoir la conscience bien lourde, et je suis sûr que j'en ai fait bien d'autres que vous dans ma vie, allez, pauvres innocens. Par exemple, tant que vous serez sous ma garde, je ne vous lâcherai pas; il ne faut pas vous y attendre, je vous couperais plutôt le cou comme à deux pigeons. Mais une fois l'épaulette de côté, je ne connais plus ni amiral, ni rien du tout.

— C'est que, reprit-il en secouant tristement sa tête brune, quoiqu'un peu poudrée, comme ça se faisait encore à l'époque, c'est que je crois qu'il serait dangereux pour vous, capitaine, d'avoir l'air de nous connaître. Nous rions, parce que nous nous aimons; mais j'ai de vilains momens quand je pense à l'avenir, et je ne sais pas ce que deviendra ma pauvre Laure.

Il serra de nouveau la tête de la jeune femme sur sa poitrine.

— C'était bien là ce que je devais dire au capitaine, continuait-il; n'est-ce pas, mon enfant, que vous auriez dit la même chose?

Je pris ma pipe et je me levai, parce que je commençais à me sentir les yeux un peu mouillés, et que ça ne me va pas, à moi.

— Allons! allons! dis-je, ça s'éclaircira par la suite. Si le tabac incommode madame, son absence est nécessaire.

Elle se leva le visage tout en feu et tout humide de larmes, comme un enfant qu'on a grondé:

D'ailleurs, me dit-elle, en regardant ma pendule, vous n'y pensez pas, vous, et la lettre!

Je sentis quelque chose qui me fit de l'effet. J'eus comme une douleur aux cheveux quand elle me dit cela.

Pardieu! je n'y pensais plus, moi, dis-je. — Ah! par exemple, voilà une belle affaire. Si nous avions passé le premier degré de latitude nord, il ne me resterait plus qu'à me jeter à l'eau. — Faut-il que j'aie du bonheur, pour que cet enfant-là m'ait rappelé la grande coquine de lettre!

Je regardai vite ma carte marine, et quand je vis que nous en avions encore pour une semaine au moins, j'eus la tête soulagée, mais pas le cœur, sans savoir pourquoi.

— C'est que le Directoire ne badine pas pour l'article obéissance, dis-je. Allons, je suis au courant cette fois-ci encore. Le temps a filé si vite, que j'avais tout-à-fait oublié cela.

Eh bien, monsieur! nous restâmes tous trois le nez en l'air à regarder cette lettre; comme si elle allait nous parler. Ce qui me frappa beaucoup, c'est que le soleil, qui glissait par la claire-voie, éclairait le verre de la pendule, et faisait

paraître le grand cachet rouge et les autres petits comme les traits d'un visage au milieu du feu.

— Ne dirait-on pas que les yeux lui sortent de la tête? leur dis-je, pour les amuser.

— Oh! mon ami, dit la jeune femme, cela ressemble à des taches de sang!

— Bah! bah! dit son mari en la prenant sous les bras, vous vous trompez, Laure; cela ressemble au billet de *faire-part* d'un mariage. Venez vous reposer, venez; pourquoi cette lettre vous occupe-t-elle?

Ils se sauvèrent comme si un revenant les avait suivis, et montèrent sur le pont. Je restai seul avec cette grande lettre, et je me souviens qu'en fumant ma pipe, je la regardais toujours comme si ses yeux rouges avaient attaché les miens en les humant, comme font des yeux de serpent. Sa grande figure pâle, son troisième cachet plus grand que les yeux, tout ouvert, tout béant comme une gueule de loup... Cela me mit de mauvaise humeur; je pris mon habit et je l'accrochai à la pendule, pour ne plus voir ni l'heure ni la chienne de lettre.

J'allai achever la pipe sur le pont. J'y restai jusqu'à la nuit.

Nous étions alors à la hauteur des îles du *cap Vert*. *Le Marat* filait, vent arrière, ses dix nœuds sans se gêner. La nuit était la plus belle que j'aie vue de ma vie près du tropique. La lune se levait à l'horizon large comme un soleil; la mer la coupait en deux et devenait toute blanche, comme une nappe de neige couverte de petits diamans. Je regardais cela en fumant, assis sur mon banc. L'officier de quart et les matelots ne disaient rien, et regardaient comme moi l'ombre du brick sur l'eau. J'étais content de ne rien entendre. J'aime le silence et l'ordre, moi. J'avais défendu tous les bruits et tous les feux. J'entrevis cependant une petite ligne rouge presque sous mes pieds. Je me serais bien mis en colère tout de suite; mais, comme c'était chez mes petits *déportés*, je voulus m'assurer ce qu'on faisait avant de me fâcher. Je n'eus que la peine de me baisser, je pus voir par le grand panneau dans la petite chambre, et je regardai.

La jeune femme était à genoux et faisait ses prières. Il y avait une petite lampe qui l'éclairait. Elle était en chemise, je voyais d'en haut ses épaules nues, ses petits pieds nus et ses grands cheveux blonds tout épars. Je pensai à me retirer, mais je me dis: bah! un vieux soldat, qu'est-ce que ça fait? et je restai.

Son mari était assis sur une petite malle, la tête sur ses mains, et la regardait prier. Elle leva la tête en haut, comme au ciel, et je vis ses grands yeux bleus mouillés comme ceux d'une Madeleine. Pendant qu'elle priait, il prenait le bout de ses longs cheveux, et les baisait sans faire de bruit. Quand elle eut fini, elle fit un signe de croix en souriant avec l'air d'aller au paradis. Je vis qu'il faisait comme elle un signe de croix, mais comme s'il en avait honte. Au fait, pour un homme, c'est singulier.

Elle se leva debout, l'embrassa et s'étendit la première dans son hamac, où il la jeta sans rien dire, comme on couche un enfant dans une balançoire. Il faisait une chaleur étouffante, elle se sentait bercée avec plaisir par le mouvement du navire, et paraissait déjà commencer à s'endormir. Ses petits pieds blancs étaient croisés et élevés au niveau de sa tête, et tout son corps enveloppé de sa longue chemise blanche. C'était un amour, quoi! —

— Mon ami, dit-elle en dormant à moitié, n'avez-vous pas sommeil? Il est bien tard, sais-tu?

Il restait toujours le front sur ses mains, sans répondre. Cela l'inquiéta un peu, la bonne petite, et elle passa sa jolie tête hors du hamac, comme un oiseau hors de son nid, et le regarda la bouche entr'ouverte, n'osant plus parler.

(Suite.)

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℔ oder 54 fr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

1836. N.ro 39.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,

tiré

DES MEILLEURS AUTEURS

TANT ANCIENS QUE MODERNES,

par O. L. B. WOLFF, DR. ET PROF., et C. SCHÜTZ, DR.

Laurette

ou

le Cachet rouge.

Histoire de Régiment.

Par ALFRED DE VIGNY.

(Suite.)

Enfin, il lui dit: — Eh! ma chère Laure, à mesure que nous avançons vers l'Amérique, je ne puis m'empêcher de devenir plus triste. Je ne sais pourquoi il me paraît que le temps le plus heureux de notre vie aura été celui de la traversée.

— Cela me semble aussi, dit-elle, je voudrais n'arriver jamais.

Il la regarda, en joignant les mains avec un transport que vous ne pouvez pas vous figurer.

— Et cependant, mon ange, vous pleurez toujours en priant Dieu, dit-il, cela m'afflige beaucoup, parce que je sais bien ceux à qui vous pensez, et je crois que vous avez regret de ce que vous avez fait.

— Moi, du regret, dit-elle avec un air bien peiné, moi! du regret de t'avoir suivi, mon ami! crois-tu que pour t'avoir appartenu si peu, je t'aie moins aimé? N'est-on pas une femme, ne sait-on pas ses devoirs à dix-sept ans? Ma mère et mes sœurs n'ont-elles pas dit que c'était mon devoir de vous suivre à la Guiane? n'ont-elles pas dit que je ne faisais là rien de surprenant? Je m'étonne seulement que vous en ayez été touché, mon ami; tout cela est naturel. Et à présent je ne sais comment vous pouvez croire que je ne regrette rien, quand je suis avec vous pour vous aider à vivre, ou pour mourir si vous mourez.

Elle disait tout ça d'une voix si douce, qu'on aurait cru que c'était une musique. J'en étais tout ému, et je dis: — Bonne petite femme, va!

Le jeune homme se mit à soupirer avec douleur, en frappant du pied et en baisant une jolie main et un bras nu qu'elle lui tendait.

— Oh! Laurette! ma Laurette, disait-il, quand je pense que si nous avions retardé notre mariage, on m'arrêtait seul, et je partais tout seul, je ne puis me pardonner.

Alors la belle petite pencha hors du hamac ses deux beaux bras blancs, nus jusqu'aux épaules, et lui caressa le front, les cheveux et les yeux, en lui prenant la tête comme pour l'emporter et la cacher dans sa poitrine. Elle sourit comme une enfant, et lui dit une quantité de petites choses de femme, comme moi je n'avais jamais rien entendu de pareil. Elle lui fermait la bouche avec ses doigts pour parler toute seule. Elle disait en jouant et en prenant ses longs cheveux comme un mouchoir pour lui essuyer les yeux:

— Est-ce que ce n'est pas bien mieux d'avoir avec toi une femme qui t'aime, dis, mon ami? Je suis bien contente, moi, d'aller à Cayenne;

je verrai des sauvages, des cocotiers comme ceux de *Paul et Virginie*, n'est-ce pas? nous planterons chacun le nôtre. Nous verrons qui sera le meilleur jardinier. Nous nous ferons une petite case pour nous deux. Je travaillerai toute la journée et toute la nuit, si tu veux. Je suis forte, tiens, regarde mes bras; tiens, je pourrais presque te soulever. Ne te moque pas de moi; je sais très-bien broder d'ailleurs, et n'y a-t-il pas une ville quelque part par là où il faille des brodeuses? je donnerai des leçons de dessin et de musique, si l'on veut aussi; et si on y sait lire, tu écriras, toi.

Je me souviens que le pauvre garçon fut si désespéré, qu'il jeta un grand cri, lorsqu'elle dit cela. — Écrire! — criait-il, écrire!

Et il se prit la main droite avec la gauche, en la serrant au poignet.

— Ah! écrire! — pourquoi ai-je jamais su écrire! écrire! mais c'est le métier d'un fou! — J'ai cru à leur liberté de la presse. — Où avais-je l'esprit? Eh! pour quoi faire? pour imprimer cinq ou six pauvres idées assez médiocres, lues seulement par ceux qui les aiment, jetées au feu par ceux qui les haïssent; ne servant à rien qu'à nous faire persécuter. Moi! encore passe, mais toi, bel ange, devenue femme depuis quatre jours à peine, qu'avais-tu fait! — Explique-moi, je te prie, comment je t'ai permis d'être bonne à ce point, de me suivre ici! sais-tu seulement où tu es, pauvre petite? et où tu vas, le sais-tu? Bientôt mon enfant, vous serez à seize cents lieues de votre mère et de vos sœurs. Et pour moi, tout cela, pour moi!

Elle cacha sa tête un moment dans le hamac, et moi, d'en haut, je vis qu'elle pleurait, mais lui d'en bas ne voyait pas son visage, et quand elle le sortit de la toile, c'était en souriant déjà, pour lui donner de la gaîté.

— Au fait, nous ne sommes pas riches à présent, dit-elle en riant aux éclats; tiens, regarde ma bourse, je n'ai plus qu'un louis tout seul. Et toi?

Il se mit à rire aussi comme un enfant:

— Ma foi, moi, j'avais encore un écu, mais je l'ai donné au petit garçon qui a porté ta malle.

— Ah! bah! qu'est-ce que ça fait? dit-elle en faisant claquer ses petits doigts blancs comme des castagnettes, on n'est jamais plus gai que lorsqu'on n'a rien, et n'ai-je pas en réserve les deux bagues de diamant que ma mère m'a données? cela est bon partout et pour tout, n'est-ce pas? Quand tu voudras, nous les vendrons. D'ailleurs, je crois que le bonhomme de capitaine ne dit pas toutes ses bonnes intentions pour nous, et qu'il sait bien ce qu'il y a dans la lettre. C'est sûrement une recommandation pour nous au gouverneur de Cayenne.

Peut être, dit-il, qui sait?

— N'est-ce pas, reprit sa petite femme, tu es si bon, que je suis sûre que le gouvernement t'a exilé pour un peu de temps, mais ne t'en veut pas!

Elle avait dit ça si bien en m'appelant le bonhomme de capitaine, que j'en fus tout remué et tout attendri, et je me réjouis même dans le cœur, de ce qu'elle avait peut-être deviné juste. Ils commençaient encore à s'embrasser, je frappai du pied vivement sur le pont, pour les faire finir.

Je leur criai.

— Eh! dites donc! mes petits amis, on a l'ordre d'éteindre tous les feux du bâtiment. Soufflez-moi votre lampe, s'il vous plaît.

Ils soufflèrent la lampe, et je les entendis rire en jasant tout bas dans l'ombre, comme des écoliers. Je me remis à me promener seul sur le gaillard, en fumant ma pipe. Toutes les étoiles du tropique étaient à leur poste, larges comme de petites lunes. Je les regardai en respirant un air qui sentait frais et bon. Je me disais que certainement ces bons petits avaient deviné la vérité, et j'en étais tout ragaillardi. Il y avait bien à parier qu'un des cinq Directeurs s'était ravisé et me les recommandait. Je ne m'expliquais pas bien comment, parce qu'il y a des affaires d'état que je n'ai jamais comprises, moi; mais enfin je croyais cela, et sans savoir pourquoi, j'étais content.

Je pris ma petite lanterne de nuit, et j'allai regarder la lettre sous mon vieil uniforme. Elle avait une autre figure, il me sembla qu'elle riait

et ses cachets paraissaient couleur de rose. Je ne doutai plus de sa bonté, et je lui fis un petit signe d'amitié.

Malgré cela, je remis mon habit dessus, elle m'ennuyait.

Nous ne pensâmes plus du tout à la regarder pendant quelques jours, et nous étions gais. Mais quand nous approchâmes du premier degré de latitude, nous commençâmes à ne plus parler.

Un beau matin, je m'éveillai assez étonné de ne sentir aucun mouvement dans le bâtiment. A vrai dire, je ne dors jamais que d'un œil, comme on dit, et le roulis me manquant, j'ouvris les deux yeux. Nous étions tombés dans un calme plat, et c'était sous le premier degré de latitude nord, au vingtième de longitude. Je mis le nez sur le pont, la mer était lisse comme une jatte d'huile; toutes les voiles ouvertes tombaient collées aux mâts comme des ballons vides. Je dis tout de suite: j'aurai le temps de te lire, va, en regardant de travers du côté de la lettre: j'attendis jusqu'au soir, au coucher du soleil. Cependant il fallait bien en venir là; j'ouvris la pendule, et j'en tirai vivement l'ordre cacheté. Eh bien! mon cher, je le tenais à la main depuis un quart d'heure, que je ne pouvais pas encore le lire. Enfin, je me dis: *c'est trop fort*, et je brisai les trois cachets d'un coup de pouce, et le grand cachet rouge, je le broyai en poussière. Après avoir lu, je me frottai les yeux, croyant m'être trompé.

Je relus la lettre tout entière; je la relus encore. Je recommençai en la prenant par la dernière ligne et remontant à la première. Je n'y croyais pas. Mes jambes flageolaient un peu sous moi, je m'assis. J'avais un certain tremblement sur la peau du visage, je me frottai un peu les joues avec du rum; je m'en mis dans le creux des mains. Je me faisais pitié à moi-même d'être si bête que cela, mais ce fut l'affaire d'un moment. Je montai prendre l'air.

Laurette était ce jour-là si jolie, que je ne voulus pas m'approcher d'elle. Elle avait une petite robe blanche toute simple, les bras nus jusqu'au cou, et ses grands cheveux tombaus comme elle les portait toujours. Elle s'amusait à tremper dans la mer son autre robe au bout d'une corde, et riait de voir que l'Océan était tranquille et pur comme une source dont elle voyait le fond.

— Viens donc voir le sable! viens donc vite! criait-elle; et son ami s'appuyait sur elle et se penchait, et ne regardait pas l'eau, parce qu'il la regardait d'un air tout attendri.

Je fis signe à ce jeune homme de venir me parler sur le gaillard d'arrière. Elle se retourna. Je ne sais quelle figure j'avais, mais elle laissa tomber sa corde, elle le prit violemment par le bras et lui dit:

— Oh! n'y va pas, il est tout pâle!

Cela se pouvait bien, il y avait de quoi pâlir. Il vint cependant près de moi, sur le gaillard; elle nous regardait appuyée contre le grand mât. Nous nous promenâmes long-temps de long en large sans rien dire. Je fumais un cigarre que je trouvai amer, et je le crachai dans l'eau. Il me suivait de l'œil, je lui pris le bras, j'étouffais, ma foi; ma parole d'honneur, j'étouffais.

— Ah ça! lui dis-je enfin, contez-moi donc, mon petit ami, contez-moi un peu votre histoire. Que diable avez-vous donc fait à ces chiens d'avocats qui sont là comme cinq morceaux de roi? Il paraît qu'ils vous en veulent fièrement. — C'est drôle.

Il haussa les épaules en penchant la tête, (avec un sourire si doux, ce pauvre garçon!) il me dit:

— O mon Dieu! capitaine, pas grand'chose, allez. Trois couplets de vaudeville sur le Directoire, voilà tout.

— Pas possible! dis-je.

— O mon Dieu si! les couplets n'étaient pas même trop bons. J'ai été arrêté le 15 fructidor et conduit à la Force, jugé le 16 et condamné à mort d'abord, et puis à la déportation par bienveillance.

— C'est drôle, dis-je. Les Directeurs sont des camarades bien susceptibles, car cette lettre que vous savez, me donne l'ordre de vous fusiller.

Il ne répondit pas et sourit en faisant une assez bonne contenance pour un jeune homme de

dix-neuf ans. Il regarda seulement sa femme et s'essuya le front, d'où tombaient des gouttes de sueur. J'en avais autant au moins sur la figure, moi, et d'autres gouttes aux yeux.

Je repris:

— Il paraît que ces citoyens-là n'ont pas voulu faire votre affaire sur terre, ils ont pensé qu'ici ça ne paraîtrait pas tant. Mais pour moi c'est très-triste! car vous avez beau être un bon enfant, je ne peux pas m'en dispenser; l'arrêt de mort est là en règle, et l'ordre d'exécution signé, paraphé, scellé; il n'y manque rien.

Il me salua très-poliment en rougissant: — Je ne demande rien, capitaine, dit-il avec une voix aussi douce que de coutume, je serais désolé de vous faire manquer à vos devoirs. Je voudrais seulement parler un peu à Laurette et vous prier de la protéger dans le cas où elle me survivrait, ce que je ne crois pas.

— Oh! pour cela, c'est juste, lui dis-je, mon garçon; si cela ne vous déplaît pas, je la conduirai à sa famille à mon retour en France, et je ne la quitterai que quand elle ne voudra plus me voir. Mais, à mon sens, vous pouvez vous flatter qu'elle ne reviendra pas de ce coup-là, pauvre petite femme!

— Il me prit les deux mains, les serra et me dit:

— Mon brave capitaine, vous souffrez plus que moi de ce qui vous reste à faire. Je le sens bien; mais qu'y pouvons-nous? Je compte sur vous pour lui conserver le peu qui m'appartient, pour la protéger, pour veiller à ce qu'elle reçoive ce que sa vieille mère pourrait lui laisser, n'est-ce pas? pour garantir sa vie, son honneur, n'est-ce pas? et aussi pour qu'on ménage toujours sa santé. — Tenez, ajouta-t-il plus bas, j'ai à vous dire qu'elle est très-délicate, elle a souvent la poitrine affectée jusqu'à s'évanouir plusieurs fois par jour. Il faut qu'elle se couvre bien toujours. Enfin vous remplacerez son père, sa mère et moi autant que possible, n'est-il pas vrai? — Si elle pouvait conserver les bagues que sa mère lui a données, cela me ferait bien plaisir. Mais si on a besoin de les vendre pour elle, il le faudra bien. — Ma pauvre Laurette, voyez comme elle est belle!

Comme ça commençait à devenir par trop tendre, cela m'ennuya et je me mis à froncer le sourcil; je lui avais parlé d'un air gai pour ne pas m'affaiblir, mais je n'y tenais plus. Enfin, suffit, lui dis-je, entre braves gens on s'entend de reste. Allez lui parler et dépêchons-nous.

Je lui serrai la main en ami, et comme il ne quittait pas la mienne et me regardait avec un air singulier:

— Ah! ça! si j'ai un conseil à vous donner, ajoutai-je, c'est de ne pas lui parler de ça. Nous arrangerons la chose sans qu'elle s'y attende, ni vous non plus; soyez tranquille, çà me regarde.

— Ah! dit-il, je ne savais pas. Cela vaut mieux en effet. D'ailleurs les adieux! les adieux, cela affaiblit.

— Oui, oui, lui dis-je, ne soyez pas enfant, ça vaut mieux. Ne l'embrassez pas, mon ami, ne l'embrassez pas si vous pouvez, ou vous êtes perdu.

Je lui donnai encore une bonne poignée de main et je le laissai aller. Oh! c'était dur pour moi tout cela.

Il me parut qu'il gardait, ma foi, bien le secret; car ils se promenèrent bras dessus bras dessous pendant un quart d'heure, et ils revinrent au bord de l'eau reprendre la corde et la robe qu'un de mes mousses avait repêchées.

La nuit vint tout à coup. C'est le moment que j'avais résolu de prendre. Mais ce moment a duré pour moi jusqu'au jour où nous sommes, et je le traînerai toute ma vie comme un boulet.

Ici le vieux commandant fut forcé de s'arrêter. Je me gardai de parler, de peur de détourner ses idées. Il reprit en se frappant la poitrine:

— Ce moment-là, je vous le dis, je ne peux pas encore le comprendre. Je sentis la colère me prendre aux cheveux et en même temps je ne sais quoi me faisait obéir et me poussait en avant. J'appelai les officiers et je leur dis:

— Allons! un canot à la mer, puisqu'à présent nous sommes des bourreaux. Vous y mettrez cette femme et vous l'emmènerez en ramant

toujours jusqu'à ce que vous entendiez des coups de fusil. Alors vous reviendrez. — Obéir à un morceau de papier, car ce n'était que ça enfin! il fallait qu'il y eût quelque chose dans l'air qui me poussât. J'entrevis de loin ce jeune homme! Oh! c'était affreux à voir! — s'agenouiller devant sa Laurette et lui baiser les genoux et les pieds. — N'est-ce pas que vous trouvez que j'étais bien malheureux? — Je criai comme un fou:

— Séparez-les. Nous sommes tous des scélérats. — Séparez-les.....

La pauvre République est un corps mort! Directeurs, Directoire, c'en est la vermine! Je quitte la mer! Je ne crains pas tous vos avocats. Qu'on leur dise ce que je dis, qu'est-ce que ça me fait. — Ah! je me souciais bien d'eux en effet! J'aurais voulu les tenir, je les aurais fait fusiller tous les cinq, les coquins. Ah! je l'aurais fait; je me souciais bien de la vie comme de l'eau qui tombe là, tenez..... je m'en souciais bien..... une vie comme la mienne... Ah! bien! oui! pauvre vie... va....

(Fin.)

Véra.

Esquisse de Mœurs Russes.

On sait que les montagnes de glace sont un des plaisirs favoris du peuple russe. La société n'a pas dédaigné de s'emparer de ce plaisir. Tous les hivers on élève, dans quelque jardin des îles près de Saint-Pétersbourg, îles délicieuses formées par les bras de la Néva, un échafaudage en bois, sur la pente duquel on pose des blocs de glace bien joints. L'eau qu'on verse sur ces blocs et qui y gèle, se transforme en ciment et en fait un tout compacte, solide et aussi poli qu'un miroir.

Au haut de l'échafaudage se trouve un petit salon entouré de bancs sur lesquels se placent les dames. Les jeunes *fashionables* arrivent dans des traîneaux attelés de chevaux fougueux et recouverts de velours et de peaux d'ours à griffes dorées. Ils jettent leurs manteaux fourrés, et, précédés d'un groom portant le petit traîneau orné d'un coussin en tapisserie, et garni de grelots, qui va leur servir à se lancer sur la glace, ils paraissent dans le petit pavillon aérien; ils sont vêtus d'un *spencer* garni de fourrure, costume léger et élégant qui laisse une parfaite liberté à leurs mouvemens. Armés de grands gants en peau, ils s'empressent de venir offrir aux dames leurs services pour la première, deuxième ou troisième glissade. On se croirait au bal, si l'air vif et piquant ne rappelait qu'on est loin des salons où la mode veut qu'on étouffe; car, quelque grands que soient les salons de Saint-Pétersbourg, on a trouvé moyen d'y introduire l'usage des *routs*.

C'est avec passion qu'on se livre à l'exercice des montagnes de glace, exercice qui par plusieurs motifs offre un puissant attrait: quel bonheur, en effet, de déployer son adresse aux yeux de la femme qu'on aime ou qu'on admire! quelle douce sensation pour celle-ci de confier sa vie à l'homme qui occupe ses pensées! le péril qui assaisonne ce plaisir est un charme de plus, car nous vivons dans un siècle où les émotions fortes sont devenues un besoin pour nous. La valse ne suffisait plus, on a inventé la galope et adopté la mazoure. L'amusement des montagnes de glace vaut mieux que tout cela, à mon avis.

Il faisait un temps magnifique, le thermomètre marquait dix degrés au-dessous de zéro; le froid, quoique supportable, était cependant assez fort pour faire rechercher tout exercice un peu violent. La neige était couverte de diamans étincelans; les branches des arbres saupoudrées de givre, ressemblaient à des chevelures poudrées à blanc, ou bien encore à ces bonbons cristallisés dont l'aspect chez Berthellemot est si séduisant. Les traîneaux se succédaient avec rapidité. La belle comtesse Véra Labanoff, traînée par deux petits chevaux de Cazan, descend de son char élégant, secoue les flocons de neige dont ses fourrures sont étoilées, et monte rapidement l'escalier qui conduit au haut de la montagne glacée. Une douillette en velours violet dessine gracieusement sa taille élancée; un boa en zibeline relève l'éclat de son teint animé par le froid;

son joli visage ovale est encadré par un chapeau de satin blanc arrivé la veille de chez Herbault; les plumes qui se balancent mollement sur sa tête se confondent avec la blancheur de tout ce qui l'entoure; ses petits pieds sont garantis du froid par des brodequins en satin violet bordés de zibeline. Arrivée dans le pavillon aérien, elle jette un coup-d'œil rapide autour d'elle, et voit avec surprise que la personne qu'elle a l'habitude de trouver partout avant elle, n'y est pas. Elle étouffe un soupir qu'a fait naître ce retard inusité, et va s'asseoir sur le banc. Un jeune homme de la tournure la plus distinguée s'approche d'elle, et lui demande si elle veut lui faire l'honneur de lui accorder la quatrième glissade. Soit oublie, soit dépit, elle dit oui, et s'engage pour une glissade, que, d'après une ancienne convention, elle devait faire avec le prince Wladimir Minsky, avec lequel elle danse aussi à tous les bals la quatrième mazoure. L'inconnu lui demande la permission de s'asseoir auprès d'elle en attendant que leur tour vienne. Une conversation aussi intéressante qu'animée s'engage entre eux. On cause littérature, voyages, coutumes. Véra commence à oublier l'absence de Wladimir, et se rappelle d'avoir vu le bel inconnu au dernier bal de l'ambassadeur de France. La taille élancée du jeune homme, son spencer garni d'astracan, et surtout l'assurance avec laquelle il lui a offert de lui faire descendre la montagne, assurance qui, dans un homme d'aussi bon ton, ne pouvait provenir que d'une grande habitude dans cet exercice tout hyperboréen, avait fait croire à madame Labanoff qu'elle causait avec un compatriote. S'étant cependant servie d'une expression russe pour une idée qu'elle ne pouvait rendre en français, on lui en demanda l'explication; elle vit alors qu'elle s'était trompée. C'était donc un Français, car il n'y avait qu'un Russe ou un Français qui pût parler la langue des cours et des salons avec autant d'élégance et de facilité.

Cette conviction fit concevoir à Véra quelques doutes sur son talent pour guider le petit traîneau sur la pente glacée, et elle se décida à les lui exprimer avec politesse. Le jeune étranger s'empressa de la rassurer. La comtesse se lève et va s'asseoir sur le petit coussin; c'est avec un sentiment de satisfaction, dont elle ne se rend pas compte, qu'elle remarque que ce petit coussin est tout simplement en velours, et qu'on n'y voit pas de traces de l'habileté d'une main de femme. Son guide mesure de l'œil la distance qu'ils vont parcourir, donne une impulsion au petit traîneau, et tous deux se confient à la surface glacée.

Au même instant le prince Minsky entre tout essoufflé dans le pavillon; il espère arriver à temps pour la quatrième glissade; il jouit déjà par anticipation du bonheur de descendre la montagne avec la plus jolie femme de Pétersbourg, avec Véra qu'il aime, qu'il adore depuis deux ans! Il n'obtient qu'un sourire moqueur et un léger mouvement de tête en signe d'adieu. Maudissant le déjeûner d'amis qui l'a attardé, et furieux de l'oubli de Véra, et surtout de ce signe de tête qui lui semble une insulte de sa part, il saisit le premier traîneau qui se trouve sous sa main, se jette dessus et s'élance à la suite du couple. Ses mains tremblent, sa vue est troublée; il n'a pas assez de sang-froid pour bien guider son traîneau; il heurte contre les planches qui encadrent la glace, et va tomber sur un grand tas de neige. Les éclats de rire qui partent de tous côtés, lorsqu'on le voit se relever tout blanchi et chanceler sur la glace, augmentent sa fureur. Il court, tombe encore une fois, et atteint enfin Véra, au moment où ayant gravi la seconde montagne, elle se préparait à repartir avec le jeune étranger.

Véra se sentait coupable vis-à-vis de Wladimir, et voulant réparer sa faute par une plaisanterie elle lui dit:

— La maladresse et M. de Minsky ont donc enfin fait connaissance?

— Il paraît que madame la comtesse Labanoff avait prévu que le 6 janvier serait un jour de malheur pour moi, répondit le prince en se mordant les lèvres, et qu'elle a craint d'en assumer une partie sur elle.

Il termina ces mots en jetant un regard farouche sur l'étranger, qui attendait avec calme la fin de cette petite scène. Véra fut la pre-

mière à en sentir l'inconvenance, et se tournant vers son *partner*, elle lui proposa de continuer leur course aérienne. Les hommes ont, en général, bien peu d'empire sur eux-mêmes. La jalousie, surtout, est de toutes les passions celle qui les fait sortir le plus facilement de leur caractère. Aussi le prince Minsky, connu dans le monde pour son ton parfait et l'aménité de ses manières, oublia-t-il tout à fait la modération qui le distinguait.

— Il n'est donc plus permis de douter de la préférence que madame la comtesse Labanoff ne cesse de donner aux étrangers, reprit-il avec aigreur, et je me trouverai donc réduit à envier le sort de tout aventurier qui nous arrive on ne sait d'où?

Ces paroles injurieuses firent monter le sang à la noble figure du Français.

— Certes, si nous pouvions nous attendre à être accueillis par des insultes aussi grossières, dit-il avec indignation, nous nous garderions bien de quitter notre belle France; nous ne viendrions surtout pas les chercher aussi loin. Heureusement que, même en Russie, il y a de belles compensations, continua-t-il, en changeant de ton et en s'inclinant vers la comtesse. Aussitôt que j'aurai rempli la douce tâche qui m'est imposée, et que j'aurai ramené madame à sa place, je m'empresserai, monsieur, d'aller vous demander votre adresse.

Après avoir prononcé ces paroles, il supplia la tremblante Véra de reprendre sa place sur le petit coussin, et reprit lui-même son rôle de guide avec le calme le plus parfait.

Le sang-froid et les manières pleines de dignité du jeune Français, firent rentrer Wladimir en lui-même; il sentit combien il avait manqué aux lois de la bienséance et surtout de l'hospitalité. Mais c'était trop tard; des excuses eussent pu passer pour un manque de courage. Il répondit qu'il serait toujours à ses ordres.

La pauvre Véra était désolée de ce qui venait de se passer. Elle était cause d'un duel, et aurait peut-être à se reprocher la mort d'un homme qui lui avait donné, depuis qu'elle était veuve de fréquentes preuves d'attachement. D'un autre côté, elle ne pensait pas sans effroi, que ce noble jeune homme, dont elle ignorait encore le nom, mais qui avait des manières si distinguées, et dont le regard était si doux et si pénétrant, succomberait peut-être dans une affaire au motif de laquelle il avait été étranger. Elle se rappelait son attitude si calme et si noble pendant la scène de jalousie que lui avait faite le prince Minsky, ainsi que les regards pleins de fureur et les gestes peu mesurés de ce dernier; ce parallèle était tout à l'avantage du jeune Français, et elle n'eût peut-être pas osé articuler les vœux que son cœur formait en secret. Elle se jeta toute éplorée dans son traîneau.

Le prince Wladimir, après avoir encore échangé quelques paroles avec l'étranger, et après avoir reçu de lui une carte portant ces mots: *Vicomte Ernest de Rieussec, à l'hôtel Demutz*, monta derrière le traîneau de la comtesse. Mais la conversation fut gênée; un vent assez piquant qui venait de s'élever, servit de prétexte à la jeune femme pour s'envelopper de ses fourrures, et pour ne répondre qu'en monosyllabes aux lieux communs que lui adressait le prince. Les chevaux semblaient avoir deviné le désir de leur maîtresse, ils touchaient à peine la neige épaisse qui recouvrait le sol, et au bout de quelques minutes, Véra se trouva à la porte de son joli hôtel, situé sur le quai de la Cour. Elle n'engagea pas le prince à monter. Celui-ci, ayant retrouvé toute sa mauvaise humeur, se hâta d'aller changer d'habits, et s'étant muni de pistolets, se rendit à l'hôtel Demutz.

— Je vous attendais, monsieur, lui dit le vicomte en faisant quelques pas au-devant de lui. Nous ne sommes point convenus du lieu où nous viderions notre querelle, mais je pense que nous avons été assez long-temps exposés au froid ce matin, et si vous n'avez rien à objecter, nous allons tout de suite nous mettre à l'œuvre.

Le prince s'inclina en signe de consentement, et les deux adversaires se mirent à dix pas l'un de l'autre. M. de Rieussec avait le droit de tirer le premier coup. Incapable de profiter de cet avantage, il allait tirer au hasard et sans viser, lorsque la porte s'ouvrit avec fracas. Véra

entra précipitamment, et se jetant entre les combattans, elle leur dit:

— On m'a vue entrer, ma réputation est perdue. Il n'y a plus qu'un seul dédommagement pour moi, c'est la conviction d'avoir sauvé la vie à l'un de vous. J'expierai ma faute par le sacrifice de tout mon avenir; je pars demain pour le couvent de Froitsk, où je passerai le reste de mes jours. Promettez-moi, en revanche, de ne plus vous battre.

Wladimir et Ernest, touchés d'un si noble dévouement, se hâtèrent d'abjurer toute espèce de rancune. Ils se serrèrent la main en signe de réconciliation, et reconduisirent la comtesse à sa voiture.

Le vicomte, dans une visite qu'il lui fit le même soir, parvint à la faire renoncer à ses idées de réclusion, en lui persuadant qu'il avait à lui offrir un moyen beaucoup plus sûr de réhabiliter sa réputation. Un mois après cette journée si pleine d'émotions, les promeneurs admiraient la file de beaux équipages qui s'étendait le long de la perspective de Nefsks, depuis le pont de Polia, jusqu'à celui d'Anitchkoff. C'était le mariage de la belle comtesse Labanoff avec le vicomte de Rieussec, qu'on célébrait à l'église catholique. Le lendemian les jeunes époux étaient sur la route de France. La fortune de la comtesse, qui consistait en terres, avait été réalisée, et les trois mille âmes qu'elle possédait, convertis en quatre-vingt mille livres de rentes. M. et madame de Rieusec se fixèrent à Paris. Quelques années après leur mariage, ils firent un voyage à Saint-Pétersbourg, et allèrent visiter les montagnes de glace. On prétend que le prince Wladimir a pris cet exercice en aversion, et qu'on n'a jamais pu le décider à y retourner.

Les Visites.

De notre siècle heureux Crésus,
Vous qui tous tenez table ouverte
De mets, de vins exquis couverte,
Un jour, de trois cents mille écus
Faites bien haut sonner la perte;
Puis, établis dans un grenier,
Appelez-y vos parasites,
Ils écriront chez le portier:
Plus de dîners, plus de visites.

Deux époux récemment unis,
Après huit jours de mariage,
En grand costume, en équipage,
Vont visiter tous leurs amis!
Depuis des siècles c'est l'usage.
Si ce devoir n'est pas fort gai,
C'est que, docile aux lois prescrites,
L'Amour se trouve fatigué,
Et l'Hymen fait seul ses visites.

Ils sont bien loin ces heureux jours
Où, riche d'attraits qu'elle pleure,
Gertrude voyait à toute heure
Accourir les Jeux, les Amours,
Qui ne quittaient pas sa demeure.
Mais, quoiqu'elle n'ait plus vingt ans,
Loin de vouloir se faire ermite,
Elle ouvre encor les deux battans,
Quand le Plaisir lui rend visite.

Le dieu du goût dicte ses lois
Dans un temple non loin du Louvre;
Pour qu'aux aspirans il s'entr'ouvre,
Il faut que leur front maintes fois
Devant les élus se découvre.
Puis, un fauteuil, leur seul espoir,
Tend ses deux bras aux Néophites:
Il est bien permis de s'asseoir,
Quand on a fait tant de visites.

DÉSAUGIERS.

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/3 ℳ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

I^re Année. N.^ro 40.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, PROF. ET DR., et C. SCHÜTZ, DR

Laurette
ou
le Cachet rouge.

Histoire de Régiment.

Par *Alfred de Vigny*.

(Fin.)

Et la voix du commandant s'éteignit peu à peu, et devint aussi incertaine que ses paroles, et il marcha en se mordant les lèvres et en fronçant le sourcil dans une distraction terrible et farouche. Il avait de petits mouvemens convulsifs, et donnait à son mulet des coups du fourreau de son épée, comme s'il eût voulu le tuer. Ce qui m'étonna, ce fut de voir la peau jaune de sa figure devenir d'un rouge foncé; il défit et ouvrit violemment son habit sur la poitrine, la découvrant au vent et à la pluie. Nous continuâmes ainsi à marcher dans un grand silence. Je vis bien qu'il ne parlerait plus de lui-même, et qu'il fallait me résoudre à questionner.

— Je comprends bien, dis-je, comme s'il eût fini son histoire, qu'après une aventure aussi cruelle, on prenne son métier en horreur.

— Oh! le métier, êtes vous fou! me dit-il brusquement, ce n'est pas le métier! Jamais le capitaine d'un bâtiment ne sera obligé d'être un bourreau, sinon quand viendront des gouvernemens d'assassins et de voleurs, qui profiteront de l'habitude qu'a un pauvre homme d'obéir aveuglément, d'obéir comme une malheureuse mécanique, malgré son cœur.

En même temps, il tira de sa poche un mouchoir rouge dans lequel il se mit à pleurer comme un enfant. Je m'arrêtai un moment comme pour arranger mon étrier, et restant derrière sa charrette, je marchai quelque temps à la suite, sentant qu'il serait humilié, si je voyais trop clairement ses larmes abondantes.

J'avais deviné juste, car au bout d'un quart d'heure environ, il vint aussi derrière son pauvre équipage, et me demanda si je n'avais pas de rasoirs dans mon porte-manteau: à quoi je lui répondis simplement, que n'ayant pas encore de barbe, cela m'était fort inutile. Mais il n'y tenait pas, c'était pour parler d'autre chose. Je m'aperçus cependant avec plaisir qu'il revenait à son histoire, car il me dit tout à coup:

— Vous n'avez jamais vu de vaisseau de votre vie, n'est-ce pas?

— Je n'en ai vu, dis-je, qu'au panorama de Paris, et je ne me fie pas beaucoup à la science maritime que j'en ai tirée.

— Vous ne savez pas, par conséquent, ce que c'est que le *bossoir*.

— Je ne m'en doute pas, dis-je.

— C'est une espèce de terrasse de poutres qui sort de l'avant du navire, et d'où l'on jette l'ancre en mer. Quand on fusille un homme, on le fait placer là ordinairement, ajouta-t-il plus bas.

— Ah! je comprends; parce qu'il tombe de là dans la mer?

Il ne répondit pas, et se mit à décrire les chaloupes d'un vaisseau. Et puis, sans ordre dans ses idées, il continua son récit avec cet air affecté d'insouciance, que de longs services donnent infailliblement, parce qu'il faut montrer à ses inférieurs le mépris du danger, le mépris des hommes, le mépris de la vie, le mépris de la mort et le mépris de soi-même. Et tout cela cache, sous une dure enveloppe, presque toujours une sensibilité profonde. La dureté de l'homme de guerre est comme un masque de fer sur un noble visage, comme un cachot de pierre qui renferme un prisonnier royal.

— Ces embarcations tiennent plus de huit rameurs, reprit-il; ils s'y jetèrent et emportèrent Laure avec eux sans qu'elle eût le temps de crier et de parler. Oh! voici une chose dont aucun honnête homme ne peut se consoler quand il en est cause. On a beau dire, on n'oublie pas une chose pareille! — Ah! quel temps il fait! Quel diable m'a poussé à raconter ça! Quand je raconte cela, je ne peux plus m'arrêter, c'est fini. C'est une histoire qui me grise comme le vin de Jurançon... Ah! quel temps il fait! mon manteau est traversé!

Je vous parlais, je crois, encore de cette petite Laurette! — La pauvre femme! — Qu'il y a des gens maladroits dans le monde! mes matelots furent assez sots pour conduire le canot en avant du brick. Après cela, il est vrai de dire qu'on ne peut pas tout prévoir. Moi, je comptais sur la nuit pour cacher l'affaire, et je ne pensais pas à la lumière des douze fusils faisant feu ensemble. Et, ma foi, du canot elle vit son mari tomber à la mer, fusillé.

S'il y a un Dieu là-haut, il sait comment arriva ce que je vais vous dire; moi, je ne le sais pas, mais on l'a vu et entendu comme je vous vois et vous entends. Au moment du feu, elle porta la main à sa tête comme si une balle l'avait frappée au front, et s'assit dans le canot sans s'évanouir, sans crier, sans parler, et revint au brick quand on voulut et comme on voulut. J'allai à elle, je lui parlai long-temps et le mieux que je pus. Elle avait l'air de m'écouter et me regardait en face en se frottant le front. Elle ne comprenait pas, et elle avait le front rouge et le visage tout pâle. Elle tremblait de tous ses membres comme ayant peur de tout le monde. Ça lui est resté. Elle est encore de même, la pauvre petite: idiote, ou comme imbécile, ou folle, comme vous voudrez. Jamais on n'en a tiré une parole, si ce n'est quand elle dit qu'on lui ôte ce qu'elle a dans la tête.

De ce moment-là je devins aussi triste qu'elle, et je sentis quelque chose en moi qui me disait: *Reste devant elle jusqu'à la fin de tes jours, et garde-la.* Je l'ai fait. Quand je revins en France, je demandai à passer avec mon grade dans les troupes de terre, ayant pris la mer en haine, parce que j'y avais jeté du sang innocent. Je cherchai la famille de Laure. Sa mère était morte. Ses sœurs, à qui je la conduisis folle, n'en voulurent pas, et m'offrirent de la mettre à Charenton. Je leur tournai le dos, et je la gardai avec moi.

— Ah! mon Dieu, si vous voulez la voir, mon camarade, il ne tient qu'à vous. Tenez! attendez. — Ho! — Ho! la mule.

III.

Comment je continuai ma route.

Et il arrêta son pauvre mulet, qui me parut charmé que j'eusse fait cette question. En même temps il souleva la toile cirée de sa petite charrette comme pour arranger la paille qui la remplissait presque, et je vis quelque chose de bien douloureux. Je vis deux yeux bleus, démesurés de grandeur, admirables de forme, sortant d'une tête pâle, amaigrie et longue, inondée de cheveux blonds tout plats. Je ne vis en vérité que ces deux yeux qui étaient tout dans cette pauvre femme, car le reste était mort. Son front était rouge, ses joues creuses et blanches avaient des pommettes bleuâtres. Elle était accroupie au milieu de la paille, si bien qu'on en voyait à peine sortir ses deux genoux, sur lesquels elle jouait aux dominos toute seule. Elle nous regarda un moment, trembla long-temps, me sourit un peu

et se remit à jouer. Il me parut qu'elle s'appliquait à comprendre comment sa main droite battrait sa main gauche.

— Voyez-vous, il y a un mois qu'elle joue cette partie-là, me dit le chef de bataillon; demain ce sera peut-être un autre jeu qui durera long-temps. C'est drôle, hein!

En même temps il se mit à replacer la toile cirée de son shako que la pluie avait un peu dérangée.

— Pauvre Laurette, dis-je, tu as perdu pour toujours, va.

J'approchai mon cheval de la charrette, et je lui tendis la main; elle me donna la sienne machinalement, et en souriant avec beaucoup de douceur. Je remarquai avec étonnement qu'elle avait à ses longs doigts deux bagues de diamans. Je pensai que c'étaient encore les bagues de sa mère, et je me demandai comment la misère les avait laissées là. Pour un monde entier, je n'en aurais pas fait l'observation au vieux commandant; mais comme il me suivait des yeux et voyait les miens arrêtés sur les doigts de Laure, il me dit avec un certain air d'orgueil:

— Ce sont d'assez gros diamans, n'est-ce-pas! Ils pourraient avoir leur prix dans l'occasion. Mais je n'ai pas voulu qu'elle s'en séparât, la pauvre enfant! Quand on y touche, elle pleure, elle ne les quitte pas. Du reste elle ne se plaint jamais, et elle peut coudre de temps en temps. J'ai tenu parole à son pauvre petit mari, et en vérité je ne m'en repens pas. Je ne l'ai jamais quittée, et j'ai dit partout que c'était ma fille qui était folle. On a respecté ça. A l'armée, tout s'arrange mieux qu'on ne le croit à Paris, allez! — Elle a fait toutes les guerres de l'Empereur avec moi, et je l'ai toujours tirée d'affaire. Je la tenais toujours chaudement. Avec de la paille et une petite voiture, ce n'est jamais impossible. Elle avait une tenue assez soignée, et moi, étant chef de bataillon avec une bonne paie, ma pension de la légion-d'honneur et le mois Napoléon, dont la solde était double dans le temps, j'étais tout-à-fait au courant de mon affaire, et elle ne me gênait pas. Au contraire, ses enfantillages faisaient rire quelquefois les officiers du 7.e leger.

Alors il s'approcha d'elle, et lui frappa sur l'épaule comme il eut fait à son petit mulet.

— Eh bien! ma fille, dis donc? Parle donc un peu au lieutenant qui est là, voyons, un petit signe de tête.

Elle se remit à ses dominos.

— Oh! dit-il, c'est qu'elle est un peu farouche aujourd'hui, parce qu'il pleut. Cependant elle ne s'enrhume jamais. Les fous, ça n'est jamais malade, c'est commode de ce côté-là. A la Bérésina et dans toute la retraite de Moscou, elle allait nu-tête. — Allons, ma fille, joue toujours, va, ne t'inquiète pas de nous, fais ta volonté, va, Laurette.

Elle lui prit la main qu'il appuyait sur son épaule, une grosse main noire et ridée, elle la porta timidement à ses lèvres, et la baisa comme une pauvre esclave. Je me sentis le cœur serré par ce baiser, et je tournai bride violemment.

— Voulons-nous continuer notre marche, commandant? lui dis-je, la nuit viendra avant que nous soyons à Béthune.

Le commandant râcla soigneusement avec le bout de son sabre la boue jaune qui chargeait ses bottes, ensuite il monta sur le marche-pied de la charrette, ramena sur la tête de Laure le capuchon de drap d'un petit manteau qu'elle avait; il ôta sa cravate de soie noire et la mit autour du cou de sa fille adoptive, après quoi il donna le coup de pied au mulet, fit son mouvement d'épaule et dit: En route, mauvaise troupe! Et nous repartîmes.

La pluie tombait toujours tristement, nous ne trouvions sur nos pas que des chevaux morts abandonnés avec leur selle. Le ciel gris et la terre grise s'étendaient sans fin; une sorte de lumière terne, un pâle soleil tout mouillé s'abaissait derrière de grands moulins qui ne tournaient pas; nous retombâmes dans un long silence.

Je regardais mon vieux commandant; il marchait à grands pas avec une vigueur toujours soutenue, tandis que son mulet n'en pouvait plus et que mon cheval même commençait à baisser

la tête. Ce brave homme ôtait de temps à autre son shako pour essuyer son front chauve et quelques cheveux gris de sa tête, ou ses gros sourcils, ou ses moustaches blanches d'où tombait la pluie. Il ne s'inquiétait pas de l'effet qu'avait pu faire sur moi son récit; il ne s'était fait ni meilleur, ni plus mauvais qu'il n'était; il n'avait pas daigné se dessiner; il ne pensait pas à lui-même, et au but d'un quart d'heure il entama sur le même ton une histoire bien plus longue sur une campagne du maréchal Masséna, où il avait formé son bataillon en carré contre je ne sais quelle cavalerie. Je ne l'écoutai pas, quoiqu'il s'échauffât pour me démontrer la supériorité du fantassin sur le cavalier.

La nuit vint, nous n'allions pas vite; la boue devenait plus épaisse et plus profonde. Rien sur la route et rien au bout. Nous nous arrêtâmes au pied d'un arbre mort, le seul arbre du chemin; il donna d'abord ses soins à son mulet, comme moi à mon cheval; ensuite il regarda dans la charrette, comme une mère dans le berceau de son enfant. Je l'entendais qui disait: Allons, ma fille, mets cette redingote sur tes pieds et tâche de dormir. — Allons, c'est bien! elle n'a pas une goutte de pluie. — Ah, diable! elle a cassé ma montre que je lui avais laissée au cou! Oh! ma pauvre montre d'argent! — Allons! c'est égal, mon enfant, tâche de dormir; voila le beau temps qui va venir bientôt. — C'est drôle! elle a toujours la fièvre: les folles sont comme ça. — Tiens, voilà du chocolat pour toi, mon enfant.

Il appuya la charrette à l'arbre, et nous nous assîmes sous les roues à l'abri de l'éternelle ondée, partageant un petit pain à lui et un à moi: mauvais souper.

— Je suis fâché que nous n'ayons que ça, dit-il, mais ça vaut mieux que du cheval mis sous la cendre avec de la poudre dessus en manière de sel, comme on en mangeait en Russie. La pauvre petite femme, il faut bien que je lui donne ce que j'ai de mieux; vous voyez, je la mets toujours à part; elle ne peut pas souffrir le voisinage d'un homme depuis l'affaire de la lettre. Je suis vieux, et elle a l'air de croire que je suis son père; malgré cela, elle m'étranglerait, si je voulais l'embrasser seulement sur le front. L'éducation leur laisse toujours quelque chose, à ce qu'il paraît, car je ne l'ai jamais vue oublier de se voiler comme une religieuse. — C'est drôle, hein!

Comme il me parlait de cette manière, nous l'entendîmes soupirer et dire: „*Otez ce plomb! ôtez-ce plomb!*“ Je me levai; malgré moi, il me fit rasseoir.

— Restez, restez, me dit-il, ce n'est rien; elle dit ça toute sa vie, parce qu'elle croit toujours sentir une balle dans sa tête. Ça ne l'empêche pas de faire tout ce qu'on lui dit, et cela avec beaucoup de douceur.

Je me tus en l'écoutant avec tristesse. Je me mis à calculer que de 1797 à 1815 où nous étions, dix-huit années s'étaient ainsi passées pour cet homme. — Je demeurai long-temps en silence à côté de lui, cherchant à me rendre compte de ce caractère et de cette destinée. Ensuite, à propos de rien, je lui donnai une poignée de main pleine d'enthousiasme. Il en fut tout étonné:

— Vous êtes un digne homme, lui dis-je. — Il me répondit:

— Et pourquoi donc? est-ce à cause de cette pauvre femme? Vous sentez bien, mon enfant, que c'était un devoir. — Il y a long-temps que j'ai fait *abnégation*.

Et il me parla encore de Masséna.

Le lendemain, au jour, nous arrivâmes à Béthune, petite ville laide et fortifiée, où l'on dirait que les remparts, en resserrant leur cercle, ont pressé les maisons l'une sur l'autre. Tout y était en confusion, c'était le moment d'une alerte. Les habitans commençaient à retirer les drapeaux blancs des fenêtres et à coudre les trois couleurs dans leurs maisons; les tambours battaient la générale, les trompettes sonnaient! *à cheval!* par ordre de M. le duc de Berry. Les longues charrettes picardes portant les Cent-Suisses et leurs bagages, les canons des Gardes-du-corps courant aux remparts, les voitures des princes, les escadrons des compagnies rouges se formant, encombraient la ville. La vue des Gendarmes du roi et des Mousquetaires me fit oublier mon vieux compagnon de route. Je joignis ma compagnie,

et je perdis dans la foule la petite charrette et ses pauvres habitans. A mon grand regret, c'était pour toujours que je les perdais.

Ce fut la première fois de ma vie que je lus au fond d'un vrai cœur de soldat. Cette rencontre me révéla une nature d'homme qui m'était inconnue, et que le pays connaît mal et ne traite pas bien. Je la plaçai dès-lors très-haut dans mon estime. J'ai souvent cherché depuis autour de moi quelque homme semblable à celui-là et capable de cette abnégation de soi-même, entière et insouciante. Or, durant quatorze années que j'ai vécu dans l'armée, ce n'est qu'en elle et surtout dans les rangs dédaignés et pauvres de l'infanterie que j'ai retrouvé ces hommes de caractère antique, poussant le sentiment du devoir jusqu'à ses dernières conséquences, n'ayant ni remords de l'obéissance, ni honte de la pauvreté, simple de mœurs et de langage, fiers de la gloire du pays et insoucians de la leur propre, s'enfermant avec plaisir dans leur obscurité et partageant avec les malheureux le pain noir qu'ils paient de leur sang.

J'ignorai long-temps ce qu'était devenu ce pauvre chef de bataillon, d'autant plus qu'il ne m'avait pas dit son nom et que je ne le lui avais pas demandé. Un jour cependant, au café, en 1825, je crois, un vieux capitaine d'infanterie de ligne à qui je le décrivais, en attendant la parade, me dit :

— Eh! pardieu, mon cher, je l'ai connu le pauvre diable! c'était un brave homme, il a été *descendu* par un boulet à Waterloo. Il avait en effet laissé aux bagages une espèce de fille folle que nous menâmes à l'hôpital d'Amiens en allant à l'armée de la Loire, et qui y mourut furieuse au bout de trois jours.

— Je le crois bien, dis-je, elle n'avait plus son père nourricier.

— Ah! bah! *père!* qu'est-ce que vous dites donc? ajouta-t-il d'un air qu'il voulait rendre fin et licencieux.

— Je dis qu'on bat le rappel, repris-je en sortant; — et moi aussi j'ai fait *abnégation*.

L'ORAISON FUNÈBRE. *)

Vidi quod hoc quoque esset vanitas.
Eccl. II. 1. 2.

PERSONNAGES.

M. CLOPINEAU } ACADÉMICIENS.
M. BINARD }
UN COCHER DE CABRIOLET.
UN CROQUE-MORT.

SCÈNE PREMIÈRE.

(La place Saint-Sulpice.)

BINARD (*à Clopineau qui sort de l'église*).
Eh bien, mon cher, quelle nouvelle?

CLOPINEAU.
Le mort est parti, il y a près d'une demi-heure. C'est désolant.

BINARD.
Qu'allons-nous faire? nous en retourner...

CLOPINEAU.
Je vous suis bien obligé, mon cher Binard; mais je ne perdrai certainement pas mon oraison funèbre.

BINARD.
Eh bien! nous retrouverons cela à la première occasion.

CLOPINEAU.
Du tout. Vous êtes l'homme le plus tiède du monde. Marchons, marchons. Vous sentez que je ne pourrais pas aller dîner ce soir chez Villele, si je manquais de déposer un fleur sur la tombe d'un homme aussi monarchique, d'un des nôtres... Et pas une voiture!

BINARD.
Nous arriverons trop tard. C'est certain.

CLOPINEAU.
Voilà un cabriolet! nous sommes sauvés. Cocher!

*) Aus einem eben so witzigen als vortrefflich geschriebenen Buche, das die mancherlei Krankheiten, an welchen die socialen Verhältnisse in Frankreich leiden, treffend charakterisirt. Sein Titel lautet: Scènes historiques et contemporaines, par *Mad. la Vicomtesse de Chamilly*. Paris [illegible] — 1 Bde. — Der Verfasser hat sich nicht genannt, doch wird der bekannte Loeve-Veimars dafür gehalten.

LE COCHER.

Voilà, not' maître.

CLOPINEAU *(s'élançant dans le cabriolet)*.

Au cimetière de l'Est.

LE COCHER.

Oh! oh! un fameux ruban de queue.

CLOPINEAU.

Allons, allons, montez vite, cher confrère.

LE COCHER.

Ah! minute, not' bourgeois. Je ne peux pas vous prendre tous les deux. J'ai pas envie d'éreinter mon cheval.

CLOPINEAU.

Je loue votre cabriolet, et j'y fais monter qui je veux.

LE COCHER.

Excusez. Vous n'auriez qu'à monter quarante comme ça.

BINARD *(assis)*.

Ouf!

CLOPINEAU.

Vite, cocher; ne perdons pas de temps. Cinq francs si nous arrivons à destination, avant le mort qui vient de partir.

LE COCHER.

Cent sous! Dri, dri, Bellote!

(Il monte et fouette. La scène continue dans le cabriolet.)

LE COCHER.

Ce chien de pavé est si sec.... gare!

CLOPINEAU.

Voilà la première fois que je suis en retard pour une affaire majeure. Les courriers du midi sont arrivés si tard. Il faudra que j'organise cela autrement. J'avais imaginé un nouveau genre de voiture.... je verrai.

LE COCHER *(à part)*.

C'est quelque gros carrossier de la Chaussée-d'Antin. Bon pour boire. *(Il fouette.)*

BINARD.

Je vous attendais en terminant ma satire. Vous en verrez l'effet aux bonnes-lettres.

CLOPINEAU.

J'en ai déjà parlé au baron et à nos amis. Vous rappelez-vous le temps affreux qu'il faisait quand nous avons enterré Ferrand? C'est égal, j'ai été assez applaudi.

BINARD.

Et cruellement mouillé.

CLOPINEAU.

Les jaloux même furent entraînés par ma verve. Je m'inspire facilement quand je lis en public. A propos, je manque mon jeton au comité du second théâtre français... Une mauvaise tragédie romantique, sans unité... c'est abominable.

LE COCHER *(à part)*.

Oh! c'est des comédiens de l'Odéon. Mauvais pour boire.

CLOPINEAU.

Plus vite donc, cocher. Passez au travers de ces fiacres. Voilà un retard monstrueux.

LE COCHER.

Dam, je ne peux pas écraser le monde pour vous faire plaisir.

BINARD.

Comment avez-vous trouvé le panégyrique de Saint-Louis de cette année?

CLOPINEAU.

Eh! eh! ce n'était pas assez catholique. Nous avons des frères un peu indulgens. Ne faire qu'un épisode de la Terre-Sainte...

LE COCHER *(à part)*.

Que je suis bête! C'est du petit Séminaire. Ça a de l'argent; bon pour boire. *(Il fouette)*.

CLOPINEAU.

Allons, voilà des charrettes. Eh, mon Dieu! voulez-vous donc coucher ici, cocher! passez donc, passez donc. Prenez la rue de la Féronnerie, la rue Aubry-le-Boucher.... Je connais le chemin, j'ai été vingt fois au Père Lachaise.

LE COCHER.

Oui, M. l'abbé. Gare-là, gare!

BINARD.

Allez-vous chez Trouvé, ce soir?

CLOPINEAU.

Impossible. Mes occupations se multiplient, il me faudrait quarante-huit heures par journée. Je vais revenir examiner un travail sur les nouveaux relais, j'ai ensuite à courir pour remplacer notre mort, et là-bas nous avons le Code militaire...

BINARD.

Oh! la loi militaire ne vous inquiète pas.

CLOPINEAU.

Il est vrai que nous avons bien battu l'aile gauche dans la campagne dernière; nous avons remporté de belles batailles, mais ce n'est pas tout; il faut pousser la pointe. Nous tenons notre centre en observation.

LE COCHER (*à part*).

Je perds donc la tête moi. Ce ne peut être que des généraux! Avec ça qu'ils ont la croix. Fameux pour boire! (*Il fouette.*)

CLOPINEAU.

Vite, vite, cocher.

LE COCHER.

Oui, mon général. Gare-là, houpe! prends donc garde à la roue, toi là-bas, petit mioche.

BINARD.

Ah! vous aurez de la peine à obtenir un accord parfait.

CLOPINEAU, (*souriant.*)

Nous arrangeons nos flûtes de manière..... Nous avons sur nos bancs trois cents voix qui partiront ensemble. Vous verrez l'effet de ce chœur-là.

LE COCHER, (*à part.*)

Quels drôles de gens! C'est donc des musiciens à présent. Oh! des chanteurs, mauvais pour boire.

BINARD.

Avez-vous lu l'éloge de mon poème dans la Quotidienne?

CLOPINEAU.

Oui, oui. J'ai si peu le temps de lire. Tenez, j'en parlais le jour que nous avons enterré..... je ne me rappelle plus qui. Ah! il y a de belles choses. Eh! bon Dieu, est-ce que j'aurais oublié mon improvisation. (*Il cherche.*)

BINARD.

Je pourrais dire celle que j'ai faite quand nous avons enterré....

CLOPINEAU.

Non, non, je la tiens. Oh! mon cher ami, comme nous en avons enterré depuis quelque temps! Cela me donne un crédit dont vous ne pouvez vous faire une idée. C'est toujours à moi que l'on s'adresse.

BINARD.

Eh! eh, mon cher confrère:

Vous ne vivez qu'à force de trépas.

LE COCHER, (*à part.*)

C'est des administrateurs des pompes funèbres, j'aurais dû deviner ça tout de suite. (*Haut.*) Tenez, M. l'entrepreneur, v'là sûrement votre mort là-bas. Je vous ai bien mené, je dis.

CLOPINEAU.

Voilà un embarras qui nous retarderait: arrêtez ici; allons, mon ami, vite, vite.

BINARD, (*riant.*)

Vous êtes le panégyriste le plus ingambe de l'institut.

CLOPINEAU.

Voilà un ministre de Pluton qui nous indiquera notre chemin. Mon ami, ne vient-il pas d'arriver ici un grand personnage?

LE CROQUE-MORT.

Le grand char? oui, monsieur; allez dans les nouvelles fosses, à gauche, suivez le deuil.

CLOPINEAU.

Donnez-moi le bras, Binard et courons.

BINARD.

Courir, courir... Eh! eh! Vous me rappelez le bonhomme Ovide:

. . . . . *ambo*
Membra levant baculis tardique senilibus annis,
Nituntur longo vestigia ponere clivo.

(*Ils s'en vont en courant.*)

(*Fin.*)

Mes chateaux en Espagne.

Air des Trivelets.

Je voudrais, pour mon entretien,
N'avoir que mille écus de rente!
Deux amis, y compris mon chien,
M'aideraient à manger mon bien,
Que confondrait avec le mien
Une douce et jeune parente...
Dieux, pour qu'il ne me manque rien.
Donnez-moi mille écus de rente!

J'aimerais pourtant beaucoup mieux
Avoir deux mille écus de rente,
Dans un boudoir délicieux,
Jusqu'à trente ans, quel train joyeux!
Petite cave de vin vieux
Me rajeunirait à soixante...
Oui, je le sens, pour être heureux
Il faut deux mille écus de rente.

Mais on dit que le jeune Armand
A dix mille livres de rente;
Dans un cabriolet charmant,
Il se promène mollement;
Chantant, dansant, buvant, aimant,
Il charme ainsi sa vie errante...
Bornons-nous donc décidément,
A dix mille livres de rente.

C'est pourtant un bien bel avoir
Que vingt mille livres de rente;
Ce lot comblerait mon espoir:
J'aime beaucoup à recevoir,
Et tout Paris viendrait me voir:
D'ailleurs, mon voisin en a trente...
Or, le moins que je puisse avoir,
C'est vingt mille livres de rente.

Mais pourquoi Mondor, sans parens,
A-t-il vingt mille écus de rente?
Je me marîrai ce printemps;
Dans dix ans, j'aurai treize enfans,
Car ma femme n'a que seize ans,
Et ma femme est, ma foi, charmante.
A mon tour, enfin, je pretends
Avoir vingt mille écus de rente.

Mais rien n'est tel, pour vous lancer,
Que cent mille livres de rente.
Comme cela vous fait percer!
Vous êtes certain de passer
Pour mieux écrire et mieux penser
Que tous les savans qu'on nous vante...
Je ne puis donc pas me passer
De cent mille livres de rente.

A présent me voilà jaloux
D'avoir cent mille écus de rente:
Si je les avais, entre nous,
Ce serait pour vous loger tous,
Et tenir au milieu de vous
Table splendide et permanente...
Jugez donc s'il me serait doux
D'avoir cent mille écus de rente!

DÉSAUGIERS.

Faut-il pleurer,
ou faut-il rire?

Air du Vaudeville de Vadé à la Grenouillère.

Damis va perdre un vieux parent,
Damis au désespoir se livre:
Ce coup, dit-il, est déchirant,
Jamais je n'y pourrai survivre; *(bis)*
Mais il apprend qu'au testament
Le cher homme eut soin de l'inscrire;
Et, troublé par le sentiment,
Il ne sait plus dans le moment
S'il doit pleurer, ou s'il doit rire.

Paul a sur parole accepté,
Après mille sottises faites,
La main d'une antique beauté
Qui consent à payer ses dettes; *(bis)*
Bientôt il reçoit son portrait
Avec la somme qu'il désire;
Et, tenant le double paquet,
Dit, entre l'argent et l'objet:
Faut-il pleurer, ou faut-il rire?

„Prenez, me dit monsieur Dunoir,
„Ce billet pour mon mélodrame;
„C'est un chef-d'œuvre qu'il faut voir,
„Car il vous déchirera l'ame." *(bis)*
J'y vole, mais au lieu du cœur,
C'est l'oreille qu'on me déchire;
Quels cris de joie et de douleur!
On danse, on tue, on chante, on meurt:
Faut-il pleurer, ou faut-il rire?

DÉSAUGIERS.

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℳ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

I^re Année. N.^ro 41.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,

tiré

DES MEILLEURS AUTEURS

TANT ANCIENS QUE MODERNES,

par O. L. B. WOLFF, DR. ET PROF., et C. SCHÜTZ, DR.

Charles Nodier.

Ein vielfach bewegtes Leben gestattete diesem in mehr als einem Fache der Wissenschaften höchst ausgezeichnetem Schriftsteller erst spät jene Ruhe, welche allein vergönnt, den wahren, bleibenden Gewinn aus den Ergebnissen früherer Tage und Studien zu ziehn. Um so mehr ist daher sowohl die Vielseitigkeit, als die Menge seiner Leistungen zu bewundern. Er ward am 29. April 1783 in Besançon geboren, und sollte im zehnten Jahre seines Alters sich unter der Leitung des bekannten und später so berüchtigten Cologius Schneider für höhere Studien vorbereiten, mußte aber nach dessen Tode wieder in seine Vaterstadt zurückkehren, wo er sich vorzüglich mit Naturwissenschaften beschäftigte. Eigenthümliche Verhältnisse verwickelten ihn in royalistische Verbindungen; eine Ode gegen Napoleon zog ihm später erst den Kerker, dann durch ihre Folgen freiwillige Verbannung zu. Er flüchtete nach der Schweiz, wo er sich als Corrector in einer Druckerei das Leben fristete, kehrte zwar wiederholt nach Frankreich zurück, fand hier aber keine bleibende Stätte und ließ sich endlich in Laibach als Stadtbibliothekar nieder. Hier redigirte er, durch Junot und Fouché dazu veranlaßt, den Télégraphe Illyrien. — Zu Folge der Restauration ging er wieder nach Paris und nahm daselbst Theil am Journal des Débats mußte jedoch während der hundert Tage weil er Napoleon wiederholt angegriffen hatte, von Neuem fliehn. Ludwig XVIII ernannte ihn endlich nach seiner zweiten Rückkehr zum Ritter der Ehrenlegion und verlieh ihm 1821 das Amt eines Bibliothekars am Arsenal, das er noch jetzt bekleidet; 1834 ward er Mitglied der Akademie.

Nodier hat, wie wir bereits bemerkten, eine große Reihe von Schriften in den verschiedensten Fächern verfaßt, und sich namentlich als Naturforscher, besonders als Entomolog und Physiker, so wie als Grammatiker, Kritiker und Lexicograph einen sehr geachteten Namen erworben. Als Dichter zeichnet er sich vorzüglich durch Ideenreichthum, Phantasie und Gemüth und einen in jeder Hinsicht musterhaften und eleganten Styl, so wie durch den Wohllaut und die Zartheit seiner Verse aus. Der Vorwurf, welchen ihm einige französische Geschmacksrichter gemacht, daß er sich nicht treu geblieben, sondern in jedem neuen Buche der grade vorherrschenden Mode in der Literatur gehuldigt habe, läßt sich allerdings nicht gänzlich von ihm abwenden, ist aber auf der andern Seite, da er es stets mit großer Leichtigkeit und Gewandtheit that, ein redender Beweis für die Elasticität seines Talentes.

Séraphine,

par *Charles Nodier*.

Le plus doux privilége que la nature ait accordé à l'homme qui vieillit, c'est celui de se ressaisir avec une extrême facilité des impressions de l'enfance. A cet âge de repos, le cours de la vie ressemble à celui d'un ruisseau que sa pente rapproche, à travers mille détours, des environs de sa source, et qui, libre enfin de tous

les obstacles qui ont embarrassé son voyage inutile, vainqueur des rochers qui l'ont brisé à son passage, pur de l'écume des torrents qui a troublé ses eaux, se déroule et s'aplanit tout à coup pour répéter une fois encore, avant de disparaître, les premiers ombrages qui se soient mirés à ses bords. A le voir ainsi, calme et transparent, réfléchir à sa surface immobile les mêmes arbres et les mêmes rivages, on se demanderait volontiers de quel côté il commence et de quel côté il finit. Il faut qu'un rameau de saule, dont l'orage de la veille lui a confié les débris, flotte un moment sous vos yeux, pour vous faire reconnaître l'endroit vers lequel son penchant l'entraîne. Demain le fleuve qui l'attend à quelques pâs l'aura emporté avec lui, et ce sera pour jamais.

Tous les intermédiaires s'effacent ainsi dans les souvenirs de la vieillesse, reposée des passions orageuses et des espérances déçues, quand les longs voyages de la pensée ramènent l'homme, de circuits en circuits, parmi la verdure et les fleurs de son, riant berceau. Cette volupté, j'en suis témoin est une des plus vives de l'âme, mais elle dure peu, et c'est la seule d'ailleurs que puissent envier à ceux qui ont eu le malheur de vivre longtemps ceux qui ont le bonheur de mourir jeunes.

A l'âge de douze ans, j'avais achevé les études superficielles des enfants, et par conséquent je ne savais rien; mais j'avais heureusement appris ce qu'on apprend rarement au collége; c'est que je ne savais rien, et que la plupart des savants eux-mêmes ne savaient pas grand'chose. J'étais si avide d'instruction, qu'il m'est souvent arrivé d'épeler avec effort l'alphabet d'une langue inconnue, pour me mettre en état de lire des livres que je ne comprenais pas; et dans d'autres circonstances que celles où j'ai vécu, cette vague et stérile curiosité serait devenue peut-être une aptitude. Mais de tous les alphabets écrits ou rationnels que j'essayais de déchiffrer, il n'y en avait point qui m'inspirât autant de ferveur que celui de la nature. Il me semblait déjà, car je n'ai pas changé d'opinion, que l'étude approfondie des faits de la création était plus digne qu'aucune autre d'exercer une saine intelligence, et que le reste n'était guère bon qu'à occuper les loisirs futiles ou extravagants des peuples dégénérés. Un séjour de quelques semaines chez un bon ministre de Vindenheim en Alsace, fort amateur de papillons, m'avait aidé à soulever le voile le plus grossier de cette belle Isis dont les secrets délicieux devaient mêler tant de charmes quelques années après aux misères de mon exil. J'étais rentré dans mes montagnes, le filet de gaze à la main, la boîte de fer-blanc doublée de liége dans la poche, la loupe et la pelotte en sautoir, riche et fier de quelques lambeaux d'une nomenclature hasardée qui m'initiait du moins au langage d'un autre univers, où je pourrais marcher le cœur libre, la tête haute et les coudées franches, avec plus d'indépendance que ne m'en promettait le monde factice des hommes. Quand on n'est pas organisé de manière à vivre avec eux, on en reçoit la révélation de bonne heure, et quiconque a reçu cette révélation sans lui obéir ne doit s'en prendre qu'à lui de ses infortunes. Il a été le seul artisan de sa mauvaise destinée.

Il y avait alors dans ma ville natale un homme d'une quarantaine d'années qui s'appelait M. de C...., et qu'au temps dont je parle on appelait plus communément le citoyen Justin, du nom de son patron, parce que la révolution lui avait ôté celui de son père. C'était un ancien officier du génie, qui avait passé sa vie en études scientifiques, et qui dépensait sa fortune en bonnes œuvres. Simple et austère dans ses mœurs, doux et affectueux dans ses relations, inflexible dans ses principes, mais tolérant par caractère, bienveillant pour tout le monde; capable de tout ce qui est bon, digne de tout ce qui est grand, et modeste jusqu'à la timidité au milieu des trésors de savoir qu'avait amassés sa patience ou devinés son génie; discutant peu, ne pérorant pas, ne contestant jamais; toujours prêt à éclairer l'ignorance, à ménager l'erreur, à respecter la conviction, à compatir à la folie, il vous aurait rappelé Platon, Fénélon ou Malesherbes; mais je ne le compare à personne: les comparaisons lui feraient tort. Le vulgaire soupçonnait qu'il était fort versé dans la médecine, parce qu'on le voyait le premier et le dernier au chevet des pau-

vres malades, et qu'il était à son aise, parce qu'il fournissait les remèdes; mais on le croyait aussi un peu bizarre, parce qu'il était avec moi le seul du pays qui se promenât dans la campagne, armé d'un filet de gaze, et qui en fauchât légèrement la cime des hautes herbes sans les endommager, pour leur ravir quelques mouches aux écailles dorées, dont personne ne pouvait s'expliquer l'usage. Cette analogie de goûts rapprocha bientôt nos âges si éloignés. Le hasard voulait qu'il eût été l'ami de mon père, et je ne tardai pas à trouver en lui un autre père dont le mien fut un moment jaloux; mais ils s'entendirent mieux pour mon bonheur que les deux mères du jugement de Salomon. Ils se partagèrent ma vie pour l'embellir tous les deux. — Il le fallait. Il arriva une terrible loi, de je ne sais plus quel jour de floréal, qui exilait les nobles des villes de guerre, et le plus sage des sages avait le tort irréparable d'être noble. Depuis que cette funeste nouvelle s'était répandue, je ne vivais plus; je n'embrassais plus mon pauvre père sans le noyer de mes larmes, parce que mon ami s'en allait. ,,Console-toi, me dit-il un jour; il ne va pas loin. J'ai obtenu qu'il ne se retirât qu'à trois lieues, j'ai consenti à te laisser partir avec lui, et avec tes jambes de cerf, tu pourras venir m'embrasser sans pleurer une ou deux fois la semaine.“ Je crus que je mourrais de joie, car il me semblait comme cela ne les quitter ni l'un ni l'autre. Nous partîmes donc; le peuple murmurait sur notre passage: Voilà encore des nobles qui s'en vont! — Et c'est l'unique fois de ma vie que j'ai pris plaisir à entendre dire que j'étais noble. Nous allâmes habiter un joli village éparpillé sur les deux bords d'une petite rivière qu'on appelait le *Bies*, suivant l'usage du pays et qui était garnie de côte et d'autre d'un rang pressé de jeunes peupliers. Ils doivent avoir bien grandi! Notre maison était, dans sa simplicité, la plus magnifique de la commune, et l'appartement que nous occupions au premier et dernier étage aurait fait envie à dix rois que j'ai rencontrés depuis dans les plus méchantes auberges de l'Europe. Il se composait de deux chambres enduites d'un plâtre blanc et poli, dont la propreté charmait la vue. Celle du citoyen Justin, qui était la plus grande, comme de raison, ne manquait pas d'un certain luxe d'ameublement, quoique le principal s'y réduisit à une couchette de paille (il n'avait jamais d'autre lit, et je me suis fort bien trouvé dès lors d'avoir contracté près de lui cette habitude), à deux fortes chaises de bois de noyer, et à deux grandes tables de la même matière et du même travail, cirées comme des parquets et luisantes comme des miroirs. La première, qui avait au moins cinq pieds de diamètre, occupait de sa vaste circonférence le milieu du superbe salon dont je commence la description avec un sentiment si vif et si présent des localités; que j'en reconnaîtrais tous les détails à tâtons, si j'y étais transporté de nuit par la baguette d'une bonne fée, quoiqu'il y ait aujourd'hui, 12 octobre 1831, trente-sept ans, jour pour jour, que j'y ai laissé à peu de chose près la petite part de bonheur qui devait m'échoir sur la terre. Celle-là portait tous nos ustensiles de travail et d'observation journalière, les presses, les pinces, les scalpels, les ciseaux, les poinçons, les loupes, les lentilles, les microscopes, les étoupes, les yeux d'émail, le fil de fer, les épingles, les goupilles, le papier gris, les acides et les briquets, pièces indispensables, s'il en fût jamais, d'un équipage de naturaliste; c'est là qu'on analysait, qu'on disséquait, qu'on empaillait les animaux; c'est là que l'on comptait les articles du tarse ou les parties de la bouche d'un insecte imperceptible à l'œil nu, les étamines ou les divisions du stigmate d'un végétal nain de l'empire de Flore; c'est là qu'après les avoir desséchées, on étendait les plantes avec une minutieuse précaution sur les blancs feuillets où elles devaient revivre pour la science, et qu'on assujettissait leurs pédoncules et leurs rameaux sous de légères bandelettes fixées à la gomme arabique, en prenant garde de faire valoir leurs parties les mieux caractérisées, et de ne pas altérer leur port et leur physionomie; c'est là qu'on essayait les pierres au contact des houppes nerveuses les plus développées de notre organisme, au choc du fer, aux sympathies de l'aimant, au jeu sensible des affinités, à l'effer-

vescence et aux décompositions que produisent les réactifs: c'était le modeste laboratoire où venaient se révéler l'un après l'autre tous les secrets de la nature.

Sur la paroi du fond, car je suis bien décidé à ne vous faire grâce d'aucun détail était la couchette dont je vous ai parlé, flanquée de nos deux fauteuils de cérémonie, terminée au pied par le mobilier exigu d'une toilette philosophique, et appuyée sur l'arsenal de nos grandes expéditions, frelochs de toutes les dimensions, de toutes les formes et de toutes les couleurs, outils à fouir, outils à saper, pieux à sauter les ravins, gaules à frapper les ramées. Il n'y manquait qu'un fusil, mais c'était une arme interdite aux naturalistes suspects, et les nôtres n'inspiraient déjà que trop de défiance dans les mains d'un philosophe et d'un enfant. Dessous gisaient le marteau à rompre le roc et la pointe à déchausser les racines. Deux bâtons légers mais noueux, contre les loups et les serpens, complétaient ce formidable appareil de guerre. Je puis vous assurer que cela était terrible à voir.

La muraille de la droite ouvrait son unique fenêtre sur une source murmurante qui allait mourir dans le Biez, en bondissant sur les cailloux, et dont je crois entendre encore le fracas mélodieux. Dans la partie de l'appartement qui précédait cette croisée, nous avions assis sur des consoles trois gracieuses tablettes dont la première ou l'inférieure supportait les boîtes de chenilles et de chrysalides, fermées de fins réseaux, qui étaient confiées à mes soins particuliers, et la seconde, les planchettes polies où nous étalions nos papillons, sous des plaques de verre qui contenaient leurs ailes sans les froisser. La dernière était garnie de flacons bouchés à l'émeri, qui renfermaient le camphre destiné à saupoudrer tous les soirs nos boîtes de chasse, l'alcali volatil contre la piqûre des frelons et la morsure des vipères, et l'esprit de vin conservateur des reptiles et des petits ovipares. Une armoire pratiquée tout auprès, et dont le citoyen Justin portait toujours la clef, était réservée pour les trésors cent fois plus précieux de la pharmacie domestique.

L'autre côté de la croisée était occupée par notre seconde table dont je n'ai encore rien dit, quoiqu'elle en valût bien la peine; mais j'ai cru devoir sacrifier l'ordre logique à l'ordre descriptif dans cette topographie vraiment spéciale qu'on ne refera pas après moi, car je suis le seul qui m'en souvienne sur la terre, à moins que M. de C.... n'ait conservé à quatrevingts ans quelque mémoire de ces jours d'exil, qui furent pour moi des jours d'ineffables délices. Je ne savais pas même qu'il souffrait, et son attentive bonté me dissimulait, sous une humeur douce et riante, des chagrins qui auraient empoisonné mon bonheur. — Cette table était bien longue, à l'idée que je m'en fais aujourd'hui. Toutes nos académies détruites par un vandalisme brutal, mais naïf, et qui avait au moins cette excuse de l'inexpérience qu'il n'aura plus, y siégeaient à mes yeux dans une seule personne. Un homme de génie écrivait là ces pages admirables, dont quelques rares amis ont reçu la confidence, tirée à dix ou douze exemplaires, et qu'ignorera la postérité qui ne pourra plus les entendre. Devant lui, ses livres favoris étaient amassés sur trois rayons, dont le premier avait peine à contenir nos auteurs usuels, le *Systema naturæ*, le grave Fabricius, le bon Geoffroy, l'ingénieux Bergmann, Lavoisier, Fourcroy, Bertholet, Maquer l'éclectique, et Bernardin de Saint-Pierre le poète. Au-dessus étaient rangés une bonne édition d'Horace, un gros Sénèque le philosophe, que je ne lus pas alors, les *Essais* de Montaigne, que je lus deux fois de suite, et quelques volumes dépareillés du Plutarque d'Amyot, que je lisais toujours. Plus haut, il y avait une grande *Gerusalemme liberata*, dont je n'ai jamais trop fatigué les marges somptueuses, un *Ariosto* qui me fit aimer l'italien, un *Don Quichotte* espagnol que je devinais à défaut de comprendre, et cinq ou six tragédies de Shakspeare, qui me transportaient d'enthousiasme, quand le citoyen Justin me les traduisait, au courant de sa lecture, dans nos moments de récréation. — Je n'oublierai pas qu'il avait profité d'un espace vide, pour y glisser son carton de dessins, et qu'à l'extérieur il avait suspendu son violon.

En face du lit de mon ami était pratiquée notre seconde croisée, qui avait jour sur le Biez, et d'où l'on suivait au loin ses détours, entre des fabriques charmantes et ses îlots de verdure, jusqu'aux lieux où son cours aboutissait à un point brillant qui tremblait long-temps comme un météore, et finissait par s'éteindre sous les rayons du soleil. — Mais c'était à la cloison de gauche que nous avions rassemblé peu à peu toutes les merveilles de notre exhibition, les oiseaux perchés sur leurs baguettes, dans la vivacité de leurs attitudes naturelles, et auxquels il ne manquait qu'un ramage pour figurer une volière vivante; les papillons, déployés dans de beaux cadres d'or que nous avions apportés de la ville, et dont l'éclat de leurs ailes effaçait la splendeur; le serpent à la bouche béante, qui défendait notre porte, comme le dragon des Hespérides, et les chauves-souris, qui plongeaient leurs regards pétrifiants comme celui des Gorgones du haut de son chambraule de sapin. Le musée de ce village, quand j'y pense, aurait fait envie à plus d'une ville; mais ce qu'il y a de plus certain, c'est que son Aristote méritait un autre Alexandre.

Notre journée d'investigations commençait régulièrement à midi, après le repas du matin, et durait jusqu'à la nuit, car nous étions d'intrépides marcheurs. Nous allions et nous revenions en courant, moi, questionnant sur tout ce qui se rencontrait; lui, répondant toujours et à tout par des solutions claires, ingénieuses et faciles à retenir. Il n'y avait pas un fait naturel qui ne fournît matière à une leçon, pas une leçon qui ne fît sur moi l'effet d'un plaisir nouveau et inattendu. C'était un corps d'études encyclopédiques mis en faction, et je suis sûr maintenant que tout autre que moi en aurait tire grand profit; mais mon imagination était trop mobile pour n'être pas oublieuse. Arrivés aux champs et aux forêts, nous entrions en chasse, et, comme mes collections se commençaient à peine, chaque pas me procurait une découverte; je marchais en pays conquis.

Il n'y a point d'expression pour rendre la joie de ces innocentes usurpations de la science sur la nature rebelle et mystérieuse, et ceux qui ne l'ont pas goûtée auront peut-être quelque peine à la concevoir. Encore aujourd'hui, je me prends quelquefois à frémir d'un voluptueux saisissement en me rappelant la vue du premier *carabus auro-nitens* qui me soit apparu dans l'ombre humide que portait le tronc d'un vieux chêne renversé, sous lequel il reposait éblouissant comme une escarboucle tombée de l'aigrette du Mogol. Prenez garde à son nom, s'il vous plaît; c'était le *carabus auro-nitens* lui-même! Je me souviens qu'il me fascina un moment de sa lumière, et que ma main tremblait d'une telle émotion qu'il fallut m'y reprendre à plusieurs fois pour m'en emparer. Que les enfants sont heureux, et que les hommes sont à plaindre, quand il ne leur reste pas assez de sagesse pour se refaire enfants! il n'en est pas de même des autres joies de la vie, lorsqu'elle a péniblement acquis la douloureuse expérience de leur instabilité. J'en ai beaucoup cherché depuis l'âge de vingt ans; j'en ai goûté beaucoup qui faisaient envie aux plus fortunés, pas une seule cependant que ma bouche n'accueillît d'un sourire amer, et qui ne pénétrât mon cœur d'une angoisse de désespoir. Que de larmes brûlantes j'ai versées dans les extases du bonheur, qui ont été comptées pour des larmes de ravissement, parce qu'elles n'étaient pas comprises! Faites comprendre, si vous le pouvez, à une ame éperdue d'amour, qu'il est un moment de vos jours passés dont sa tendresse ne peut combler le vide éternel, et que cette minute, dont la rivalité impérieuse et triomphante éclipse tous vos plaisirs, est celle où vous avez trouvé le *carabus auro-nitens*! Il n'y a pourtant rien de plus vrai.

Les jours de pluie ou de neige, car en 1701, il y eut dans nos montagnes de la neige à la fin de mai, nous passions le temps à régler la disposition du riche mobilier dont je viens de dresser l'inventaire, ou bien nous lisions alternativement; et, dans nos leçons, comme dans nos promenades, chaque fait avait son instruction. Chaque heure avait aussi son emploi; et rien n'est plus propre à enlever au travail sa physionomie sévère que la variété des études. Les mathéma-

tiques nous délassaient de la chimie, et les beaux-arts des sciences. Je m'entretenais avec facilité dans le souvenir tout récent de mes études latines par la lecture assidue et passionnée de nos methodistes, qui avait pris tant d'empire sur mes pensées que je n'en concevais pas une seule sans qu'elle vînt à se formuler subitement en phrases concises et descriptives, hérissées d'ablatifs, comme celles de Linné; et si je m'étais reconnu depuis ce don caractéristique du talent qu'on appelle le style, je n'aurais pas été embarassé à en expliquer les qualités et les defauts par ces premières habitudes de ma laborieuse enfance. Il serait peut-être plein, précis, pittoresque, propre à faire valoir les idées par leurs aspects saillants, mais trop chargé de termes techniques et de traditions verbales; abondant en épithètes justes, mais qui n'expriment souvent que des nuances, étranglé comme une proposition arithmétique, toutes les fois que j'essaie d'y faire entrer l'expression sous une forme puissante; complexe et diffus comme une amplification, quand je sens le besoin de l'étendre et de le développer; obscur pour être court, ou pâle pour être clair, mais rappelant partout l'aphorisme dans le tour, et le latinisme dans la parole; un mauvais style enfin, si c'était un style, et il n'y a pas dix hommes par siècle qui aient un style à eux; mais un styl sorti, tel qu'il est, de ma singulière éducation, et que les circonstances ne m'ont pas permis de modifier depuis. Cela, c'est le dernier instrument d'une existence qui n'a pas eu le choix; et je le jette au rebut sans regret, quoique je n'aie plus ni le temps ni la force d'en changer.

Les matinées étaient à moi. C'est le temps où le citoyen Justin allait vaquer à l'arpentage de la commune, visiter ses pauvres, soigner ses malades, ou prêter aux cultivateurs des environs le secours de ses lumières agronomiques. Il lui restait à peine une heure avant midi pour reconnaître les espèces qu'il avait recueillies la veille, observer sous la lentille du microscope l'économie intérieure de ces républiques d'animalcules inconnus jusqu'à lui, qu'il avait découvertes dans les *conferves* et les *byssus*, ou ajouter quelques lignes à sa correspondance hebdomadaire avec la société philomatique de Paris, seule dépositaire alors de toutes ces brillantes acquisitions des sciences physiques, dont l'Institut a recueilli l'héritage. Mon ministère particulier se bornait à pousser des reconnaissances autour du village, sur tous les points où quelque mouvement du site, quelque accident favorable à de certains développements, nous promettait une abondante récolte de genres nouveaux. Je savais à ne pas m'y tromper le petit bouquet d'aunes ou de bouleaux qui balançait à ses feuilles tremblantes des *eumolpes* bleus comme le saphir et des *chrysomèles* vertes comme l'émeraude; la jolie coudraie qu'affectionnaient ces élégants *attelabes* d'un rouge de laque, si semblables aux graines d'Amérique dont les sauvages font des colliers; la plantation de jeunes saules où le grand *capricorne* musqué venait déployer les richesses de son armure d'aventurine, et répandre ses parfums d'ambre et de rose: la flaque d'eau voilée de nénuphars aux larges tulipes, et de petites renoncules aux boutons d'argent, où nageait le *ditique* aplati comme un bac, et du fond de laquelle l'*hydrophile* s'élevait sur son dos arrondi comme une carène, tandis qu'une peuplade entière de *donacies* faisaient jouer les reflets de tous les métaux sur leurs étuis resplendissants, à travers les feuilles des iris et des ménianthes. Je savais le chêne où les *cerfs-volants* vivaient en tribu, et le hêtre, à l'écorce d'un blanc soyeux, où gravissaient lourdement les *prions* géants. Il y a quelque chose de merveilleusement doux dans cette étude de la nature, qui attache un nom à tous les êtres, une pensée à tous les noms, une affection et des souvenirs à toutes les pensées; et l'homme qui n'a pas pénétré dans la grâce de ces mystères a peut-être manqué d'un sens pour goûter la vie. Ces nomenclatures elles-mêmes, œuvre d'un génie tout poétique, et qui sont probablement la dernière poésie du genre humain, ont un charme inexprimable, à cet âge d'imagination où la fable et l'histoire n'ont pas encore perdu leur prestige. Voyez-vous ces brillantes familles de papillons, qui ne sont que des papillons pour le vulgaire? C'est une féerie complète d'enchantements et de métempsycoses pour l'enfant d'un

esprit un peu cultivé, qui les poursuit de son léger réseau. Ceux-là sont les *chevaliers grecs* et *troyens*. A sa cotte de mailles échiquetée de jaune et de noir, vous reconnaissez le prudent *Machaon*, fils presque divin du divin Esculape, et fidèle, comme autrefois, au culte des plantes qui recèlent de précieux spécifiques pour les maladies et les blessures: il ne manquera pas de s'arrêter sur le fenouil. Si vous descendez aux pacages, ne vous étonnez pas de la simplicité de leurs habitants. Ces papillons sont des *bergers*, et la nature n'a fait pour eux que les frais d'un vêtement rustique. C'est *Myrtil*, c'est *Corydon*. Un seul se distingue parmi eux à l'éclat de son manteau d'azur, sous lequel rayonnent des yeux innombrables comme les astres de la nuit dans un ciel étoilé: mais c'est le roi des pâturages, c'est *Argus*, qui veille toujours à la garde des troupeaux.

(Suite.)

L'ORAISON FUNÈBRE.

(Fin.)

SCÈNE DEUXIÈME.

(Le cimetière du Père Lachaise.)

(Un grand nombre de personnes vêtues de noir, autour d'une tombe.)

UN DES ASSISTANS, *(à son voisin.)*

Tous ces Messieurs sont-ils arrivés?

UN AUTRE.

Oui, voici tous nos vieux amis de la Constituante. M. de Lameth et le général Lafayette sont à l'autre bout de la fosse: il ne manque personne de marque. Ah! en voici cependant qui arrivent.

LE PREMIER.

Des académiciens! Le défunt n'en connaissait pas. Excepté Lemercier, qui est malade et qui n'a pu venir, je n'en ai jamais vu dans son salon. N'importe, je vais commencer mon discours (Haut.) „Messieurs, une dernière pierre vient de se détacher du glorieux édifice de la révolution...“

CLOPINEAU, *(arrivant.)*

Place, place; laissez passer, messieurs, nous sommes de la députation.

BINARD.

Ouf!

CLOPINEAU, *(repoussant l'orateur et tirant tout-à-coup son mouchoir.)*

Pardon, Monsieur... (Haut.) „Un nouveau deuil... de nouveaux regrets... de nouvelles larmes nous amènent encore au pied d'une tombe creusée pour un de nos frères... pour un de ceux dont nous sommes fiers de partager les sentimens... Toi qui fus notre ami, toi que nous vîmes briller au sein d'une assemblée illustre dont les travaux, j'ose le dire, n'ont pas été inutiles à la patrie... bon citoyen... homme intègre, reçois ce dernier... ce touchant hommage.“

QUELQU'UN, *(lui frappant sur l'épaule.)*

Bravo, bravo.

CLOPINEAU.

(A voix basse.) Merci, merci... (Haut.) „Hommage que nous devons... que nous apportons... que nous payons... à ton beau caractère, qui ne s'est pas démenti dans ta longue... dans ta noble... dans ta glorieuse carrière...“

UN HOMME, *(très-ému.)*

Parfait, parfait.

CLOPINEAU.

(A voix basse.) Merci, merci. (Haut.)... „Carrière où nous avons si souvent marché... du même pas. (On rit, mouvement.)

CLOPINEAU, *(s'essuyant le front.)*

(A voix basse.) Merci, merci. (Haut.) „Ah! qu'il est consolant, au sein de tant de douleurs, de te voir entouré, comme au temps de tes triomphes... de ces nobles collègues... de ces collègues... qui ont partagé... tes efforts... tes fatigues... je dirai plus, l'illustration attachée pour jamais aux noms des citoyens qui furent assez heureux pour figurer dans l'aréopage où tu trouvas ta place.“

UN VIEILLARD

Admirable!

CLOPINEAU.

(A voix basse.) Monsieur, vous êtes trop bon. (Haut.) „Ils ne meurent pas tout entiers ceux dont les œuvres ont parlé... ont agi... ont agrandi leur siècle. Non, tu ne mourras pas: ton immortalité commence; et, en dépit de la Parque, tu vivras toujours dans nos cœurs... dans nos pensées... dans nos souvenirs. (Sur un autre ton.) L'émotion, Messieurs... que vous partagez avec moi, me prouve trop que vos regrets sont les miens... que votre douleur est la mienne... Vous aussi, vous l'avez connu... vous l'avez apprécié... vous l'avez admiré... Et moi, qu'il honora de son estime... de son amitié... de sa confiance, oserai-je dire, je viens avec vous jeter une couronne de cyprès au lieu de son dernier asile, et lui dire comme les anciens disaient à leurs morts: Ta vie fut celle du juste, que la terre te soit légère. Adieu, adieu!"

BINARD, *(lui serrant la main.)*

Mon ami, je vous fais mon compliment; c'est beau comme Bossuet: une belle simplicité.

CLOPINEAU.

Oui, oui, je suis toujours simple.

UN PAIR DE FRANCE, *(libéral.)*

Eh! quoi, c'est vous, M. Clopineau? je n'en reviens pas!

UN ÉTUDIANT, *(lui serrant la main.)*

Ah! Monsieur, vous venez d'exprimer les sentimens de toute la jeunesse française!

CLOPINEAU.

Comment cela?

UN DEPUTÉ *(de la gauche.)*

Ah! vous voilà donc décidé à voter avec nous?

CLOPINEAU.

Voter avec vous.... Je ne vous comprends pas.

BINARD, *(bas.)*

Mais où sommes-nous, mon cher? Je ne connais personne dans tout ce monde-là.

UN AVOCAT, *(à Clopineau.)*

Monsieur, je me félicite de voir en vous un défenseur des libertés publiques.

CLOPINEAU.

Messieurs, c'est m'outrager... c'est me mystifier... c'est me méconnaître.

LE DÉPUTÉ.

Ah! vous vous êtes un peu compromis.

CLOPINEAU.

Compromis! que voulez-vous dire? Est-ce que nous ne pleurons pas sur la tombe de M. l'abbé Villars?

LE DÉPUTÉ.

Du tout. Nous enterrons ce brave Thomas, le conventionnel.

CLOPINEAU.

Conventionnel! ah! je suis perdu.

BINARD.

C'est une méprise. Qui diable aussi pouvait se douter!... Voilà le convoi de Villars qui arrive; voilà toute l'Académie.

CLOPINEAU.

Courons, courons. Ah! c'est un guet-à-pens... Un conventionnel dont j'ai fait l'éloge! Je n'oserai jamais aller dîner chez Villèle aujourd'hui...

BINARD.

Ouf! mon cher, je n'en puis plus.

CLOPINEAU.

Venez, venez, le convoi s'arrête. Messieurs, c'est bien le convoi de M. Villars?

LE CROQUE-MORT.

Oui, Monsieur.

CLOPINEAU.

A la bonne heure! (Il tire son mouchoir.) „Un nouveau deuil... de nouveaux regrets... de nouvelles larmes nous amènent encore au pied d'une tombe creusée pour un de nos frères... pour un de ceux, dont nous sommes fiers de partager les sentimens... Toi qui fus notre ami, toi que nous vîmes briller au sein d'une assemblée illustre, &c. (Il continue son discours.)

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/3 ℛ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

I^re Année. N.^ro 42.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, PROF. ET DR., et C. SCHÜTZ, DR

Séraphine,

par CHARLES NODIER.

(Suite.)

Avez-vous franchi d'un pas curieux la lisière des bois, défendue par *Silène* et les *satyres:* voici la bande des *sylvains* qui s'égarent au milieu des solitudes, et les *nymphes*, encore plus légères, qui se jouent de votre poursuite, laissent bientôt un ruisseau entre elles et vous, et disparaissent, comme Lycoris, sans redouter d'être vues derrière les arbrisseaux du rivage opposé. Tentez-vous le sommet des montagnes les plus élevées: vous n'aurez pas de peine à vous y rappeler l'Olympe et le Parnasse, car vous y trouverez les *héliconiens* et les *dieux*; *Mars*, qui se distingue à sa cuirasse d'acier bruni, frappée par le soleil de glacis transparents et variés! *Vulcain* flamboyant de lingots d'un rouge ardent comme le fer dans la fournaise, ou bien *Apollon* dans son plus superbe appareil, livrant aux airs sa robe d'un blanc de neige, relevée de bandelettes de pourpre. Je jouissais avec un enthousiasme que je ne pourrais plus exprimer de toutes ces ravissantes harmonies; mais je ne jouissais de rien au monde autant que de ma propre existence. On a peint toutes les voluptés intimes de l'ame; je regrette qu'on n'ait pas décrit la volupté immense qui saisit un cœur de douze ans, formé par un peu d'instruction et par beaucoup de sensibilité à la connaissance du monde vivant, s'emparant de lui comme d'un apanage, dans une belle matinée de printemps. C'est ainsi qu'Adam dut voir le monde fait pour lui, quand il s'éveilla d'un sommeil d'enfant, au souffle de son créateur. Oh! que la terre me paraissait belle! oh! comme je suspendais mon haleine pour écouter l'air des bois et les bruits du ruisseau! Que j'aimais le pépiement des oiseaux sous la feuillee, et le bourdonnement des abeilles autour des fleurs! et j'étais là, comme une autre abeille, caressant du regard toutes les fleurs qu'elles caressaient, et je nommais toutes ces fleurs, car je les connaissais toutes par leur nom, soit qu'elles s'arrondissent en ombelles tremblantes, soit qu'elles s'épanouissent en coupes ou retombassent en grelots, soit qu'elles émaillassent le gazon, comme de petites étoiles tombées du firmament. Les cheveux abandonnés au vent, je courais pour me convaincre de ma vie et de ma liberté; je perçais les buissons, je franchissais les fossés, j'escaladais les talus, je bondissais, je criais, je riais, je pleurais de joie, et puis je tombais d'une fatigue pleine de délices, je me roulais sur les pelouses élastiques et embaumées, je m'enivrais de leurs émanations, et, couché, j'embrassais l'horizon bleu d'un regard sans envie en lui disant avec une conviction qui ne se retrouve jamais: „Tu n'es pas plus pur et plus paisible que moi!....“ — C'était pourtant moi qui pensais cela!... —

Dieu tout-puissant! que vous ai-je fait pour ne pas me rendre, au prix de ce qui me reste de vie, une de ces minutes de mon enfance! Hélas!

tout homme qui a éprouvé comme moi l'illusion du premier bonheur et des premières espérances, a subi, sans l'avoir mérité, le châtiment du premier coupable. Nous aussi nous avons perdu un paradis!

Le dimanche, c'était autre chose. Tout en chassant, tout en herborisant, tout en devisant, nous allions visiter nos voisins, causer histoire avec un vieux rentier goutteux qui s'était sagement réfugié au village contre les tempêtes de la ville, et qui savait sur l'ongle toutes les alliances de toutes les familles princières, depuis Robert-le-Fort et Gontran-le-Riche; causer botanique et matière médicale avec un brave chirurgien qui estropiait intrépidement la langue des sciences naturelles (heureux ses malades s'il n'avait estropié que cela!); causer économie politique avec un gros fermier qui avait fait une fortune considérable aux affaires, et qui était tout fier, dans son patriotisme de publicain, de frayer de temps en temps avec le patriciat tombé en roture. Je me souviens que celui-ci avait une fille de vingt ans, d'une beauté remarquable, élevée aux beaux-arts et au beau monde, nourrie de toute la belle prose et de toute la belle poésie de l'an II de la république, et si romanesque, si sentimentale, si nerveuse, que je l'ai regardée longtemps comme une exception. Cinq ou six ans après, je m'aperçus que l'exception n'était pas là: elle était déjà dans les cœurs naturels et simples qui sentent plus qu'ils ne peuvent exprimer, et qui ne font pas étalage de leurs émotions.

Mais nos visites de prédilection étaient pour un vieux château éloigné tout au plus d'une lieue du village que nous habitions, et qui se trouvait, par un heureux hasard, sur la route de nos excursions familières. Il est vrai qu'au bout de quelque temps ce hasard était devenu si infaillible et si régulier qu'on aurait pu y voir l'effet d'un plan prémédité. Le voyage en valait la peine. Là résidaient trois aimables sœurs, exilées, comme M. de C...., pour le crime de leur naissance, et qui composaient, avec un vieux domestique et une petite négresse fort éveillée, toute la population du vénérable manoir. Je ne parlerai pas des deux aînées, qui m'occupaient très-peu, quoiqu'elles fussent charmantes, et que je n'occupais pas du tout. La plus jeune s'appelait Séraphine; elle avait près de quatorze ans, ce qui suffisait pour lui donner sur moi tout l'ascendant d'une grande fille sur un petit garçon; mais la nature avait pourvu à la compensation de nos âges par la délicatesse de sa constitution fragile et par le développement prématuré de mon organisation déjà presque adolescente. L'habitude d'un exercice actif et stimulant qui fortifiait tous les jours mon enfance robuste; la pratique des rudes travaux de la marche, de la course et de l'escalade, par vaux, par monts et par rochers; l'assiduité des études obstinées, qui imprime à la pensée un caractère viril dont les facultés physiques subissent l'influence, m'avaient donné sur les enfants mêmes de la campagne, ordinairement si supérieurs à nous, un avantage prononcé de vigueur, d'adresse et d'audace. Je n'étais pas redouté; cette triste gloire empoisonnerait tous les souvenirs de ma vie; mais on s'appuyait volontiers de mon amitié, parce que la faiblesse et la timidité sont portés d'une affection d'instinct vers le courage et la force. Comme je ne manquais pas de vanité, et je m'aperçois, à la complaisance avec laquelle je reviens sur ces détails, que je ne suis pas complétement guéri de cette honteuse infirmité de l'esprit, je prenais plaisir à multiplier, surtout devant les femmes, et sans savoir pourquoi, les aventureux exploits de mon habileté gymnastique. Elles aiment la témérité. Quand on les étonne on les intéresse, et quand on les intéresse on est bien près de leur plaire. J'ai compris tout cela depuis.

Les liaisons de cet âge sont bientôt faites; il est sans defiance, parce qu'il est sans expérience. Il faut avoir surpris quelque mauvaise pensée dans son cœur pour en soupçonner dans celui des autres. Après nous être vus deux fois, Séraphine et moi, nous aurions voulu ne plus nous quitter. Nos plaisirs étaient si purs, nos entretiens étaient si doux, nous pleurions ensemble avec tant d'abandon, et il est si doux de pleurer! C'est qu'elle avait bien du chagrin! Sa mère était en prison à dix lieues, son père en prison à cinquante, de ses quatre frères, il y en avait trois

proscrits, errants, sans ressources, en trois pays différents de l'Europe; l'autre était détenu à Paris sous le couteau du tribunal qui avait égorgé dix de ses parents; et autour d'elle rugissait chaque jour une populace armée de piques et de brandons l'incendie, qui la menaçait elle-même, pauvre jeune fille craintive et sans défense, dont les grâces touchantes auraient apprivoisé des panthères affamées! — Va, va, lui disais-je, console-toi! le règne des assassins ne sera pas long! Ma famille est républicaine, mais je me ferai aristocrate pour te venger! Je ne suis pas loin du moment de manier, comme un autre, une épée ou un poignard, et puisqu'il faut du sang, je verserai sans pitié le sang de tes ennemis! — Ne parle pas comme cela, me répondait Séraphine, je serais plus malheureuse encore si je craignais de te voir méchant. Les méchants sont plus à plaindre que nous! Continue à bien acquérir du savoir et de la réputation, et quand tu seras assez grand pour te faire écouter de ces messieurs les patriotes, fais ce que tu pourras pour empêcher qu'on ne nous tue, car si on me tue aussi, quelle est la femme qui t'aimera jamais autant que moi! —

(Suite)

Un Type de Fat.

L'amour-propre est un ballon rempli de vent; il suffit d'une piqûre pour en faire sortir des tempêtes.

Voltaire.

— Elle ne me hait pas même! dit le comte avec un sourire contraint.

— Mon Dieu non, mon cher Emmanuel. Elle est d'une indifférence révoltante.

— J'avais pensé que ma conduite exciterait au moins son indignation. Tant de femmes perdues d'honneur, tant d'intrigues éclatantes, tant de maris trompés, tympanisés, tant de jeunes filles séduites... C'est incroyable! Et ne pas trouver dans ses yeux le plus léger dédain, dans son sourire rien d'amer ou de supérieur... Elle me reçoit... comme si je n'étais pas moi!... Moi!

Et en prononçant ce mot, le comte prenait sans y songer un air de suffisance si comique, que sa sœur ne put retenir les éclats d'une gaîté qui lui fit froncer le sourcil.

— Angéline, dit-il, je ne vois rien de plaisant dans ce que je vous dis là. Votre chère amie est une provinciale de fort mauvais goût, une prude de petite ville, une femme qui ne mérite pas un seul de mes regards.

— Pourquoi donc, mon frère, en êtes-vous si prodigue?

— Ah! elle en a fait la remarque?

— Pas du tout, c'est moi. La baronne, je vous assure, ne s'en est pas aperçue.

— Il lui faudrait sans doute des attentions décidées, un homme qui s'affichât pour elle?

— Mais c'est, je pense, ce que fait un homme bien épris.

— Du diable si j'en suis amoureux!

— Alors que vous importe son indifférence?

— Comment, ce qu'elle m'importe!... Rien du tout en effet; seulement je peux bien faire l'observation qu'il est étrange de trouver une femme si parfaitement indifférente...

— Pour un homme comme vous?

— Eh bien oui, pour un homme comme moi, qu'il faut aimer ou haïr, il n'y a point de milieu.

— Je peux vous assurer, et je vous répète, qu'elle ne vous aime ni ne vous hait.

— Croyez-vous que j'en doute? mais je m'en étonne.

Eût-elle une *passion* dans le cœur, il serait du moins... convenable que .. par *charité chrétienne*, elle cherchât à profiter de... des apparences... des heureuses dispositions où je me montre à son égard, pour me ramener dans la bonne voie. Mais que le frère de son amie se damne ou se sauve, c'est là ce dont elle se met peu en peine... Et vous dites qu'elle a une belle âme! Une âme cette femme-là! Je vous jure, moi, qu'elle est du nombre de ces femmes auxquelles Mahomet a pu, en toute sureté de conscience, en refuser une.

Angéline se contenta de sourire sans répondre, et le comte la quitta, bien décidé à cher-

cher le moyen de punir la baronne de son indifférence.

Il ne l'aimait pas cependant; c'était à peine s'il la trouvait jolie, et il n'avait rien de ce qu'il fallait pour sentir qu'elle possédait un esprit supérieur et ces grâces de l'âme, cette délicatesse de pensée, cette dignité naturelle qui ne sont guère de mise dans le monde. Si la baronne eût fait à lui la plus légère attention, il ne s'en serait pas occupé un moment. Quelle gloire pouvait-il y avoir, pour un homme que toutes les femmes s'arrachaient, à afficher une provinciale sans relations à la cour, qui n'était point à la mode, qu'on ne remarquait pas dans un salon parce qu'elle y apportait une simplicité de manières et de parures tout-à-fait propres à la faire oublier? Mais elle demeurait chez sa sœur: elle le voyait tous les jours; elle ne pouvait ignorer combien il était redoutable aux pères, aux maris, aux femmes, et elle ne daignait pas même dire de ces petits mots qui annoncent le besoin de rappeler à la raison, aux principes de la morale, l'homme auquel on s'intéresse le moins!

L'amour-propre du comte était blessé; la baronne, si elle avait été coquette, n'aurait pas agi avec plus d'adresse pour fixer sur elle son attention, et pour le pousser à toutes les extravagances imaginables.

Cette conduite, qui n'était la suite d'aucun calcul, mais que dictait la raison, exaspérait tellement le comte, que bientôt la baronne devint le principal objet de toutes ses pensées, et que son esprit, fécond en ruses pour perdre une femme, soit en apparence, soit en réalité, commença à travailler sérieusement. Feindre l'amour, ses vagues tristesses, ses tendres langeurs, se servir d'Angéline pour attendrir, par de touchans rapports, la belle insensible, c'étaient là de vieillies ruses tout-à-fait misérables et indignes d'un homme comme lui; feindre l'indifférence n'était pas moins pitoyable; la baronne ne daignerait pas sans doute y faire plus d'attention qu'aux tendres regards et qu'aux petits soins; le comble de l'adresse, c'était donc de se montrer sous son véritable jour; de médire des femmes, d'émettre hautement sur elles toutes l'opinion qu'il en avait réellement, enfin d'obliger la baronne à entrer avec lui en discussion sur un sujet qui devait l'exaspérer et l'amener à laisser voir son véritable caractère. Alors il serait temps de recourir aux semblans d'amour ou à ceux de l'indifférence; alors on saurait de quel côté il fallait attaquer, et alors enfin, après avoir triomphé, le comte se vengerait de la prude provinciale par un éclat dont elle ne se releverait jamais.

Le lendemain, au déjeûner, eurent lieu les *premières hostilités*. Le comte saisit adroitement un *à-propos* pour raconter quelques anecdotes dans lesquelles plusieurs femmes de sa connaissance ne jouaient pas le plus beau rôle, et il termina en disant d'un ton passablement impertinent: Je mets en fait qu'il n'est pas une seule femme qu'on ne puisse amener où l'on veut.

— Emmanuel, que dites-vous là? s'écria Angéline les yeux et les joues animés.

— La vérité, ma sœur. Celles qui résisteront à l'appât de l'or, aux paur es de prix, aux jouissances de la vanité, aux joies de l'orgueil, enfin à tout ce qui séduit le plus grand nombre, se laisseront entraîner par quelques flatteries adroites, ou par un semblant d'amour, et elles se précipiteront, sans hésiter, dans la route même où tant d'autres les ont dévancées.

— Baronne, vous ne répondez rien? reprit Angéline. Vous laissez ainsi, de sang-froid, Emmanuel atttaquer tout notre sexe et nier l'existence de la vertu?

— Ma chère Angéline, répliqua la baronne avec un sourire, que puis-je dire? sinon que j'accorde au comte *ville gagnée* en cette affaire, à une petite condition seulement.

— Comment ma chère amie, vous dites avec mon frère, qu'il n'est pas au monde une seule femme capable de résister à la seduction?

— Oui, vraiment: à la seule condition, je vous le répète, qu'il connaisse que chez l'homme il n'est pas de *probité* qui puisse résister, si non à l'appât de l'or, aux suggestions de l'ambition, à celles de l'orgueil, à l'empire de la flatterie, du moins à la toute-puissance de l'amour-propre, ou bien encore au caprice d'une maîtresse. Si le comte me l'accorde, nous conclurons amicale-

ment et raisonnablement que *vertu* et *probité* n'existent pas en ce monde; que ce sont de vains mots, sans valeur réelle et qui n'ont de sens que pour les gens à petit cerveau.

La baronne se leva, salua légèrement le comte, fit un signe d'amitié à Angéline et rentra chez elle.

Le comte aussi s'était levé. Après son départ, il se mit à aller et venir avec humeur dans la salle.

— Acceptez-vous la condition? demanda Angéline, en riant.

— C'est un défi qu'elle me porte, ou je ne m'y connais pas. Eh bien! nous verrons, oui, nous verrons, si elle est *réelle* cette vertu dont on fait tant d'étalage!

— Prenez garde, mon frère, à l'épreuve que la baronne pourrait tenter sur vous de son côté.

— Comment?

— Vous oubliez donc...

— Ma sœur!... dit le comte; et l'expression de ses traits se rembrunit encore.

— Personne assurément, reprit Angéline, d'un air sérieux, ne voudrait moins que moi mettre en doute la *probité* de mon frère; mais mon frère, de son côté, devrait-il mettre en doute la vertu de mon amie?

— La vertu, la vertu! répéta le comte, en ricanant; combien souvent il n'a manqué à la vertu que l'occasion!..

— Emmanuel, votre intention est-elle de m'offenser?

— Du tout, ma sœur, mais en vérité, votre baronne est *provocante* au dernier point. Il y aurait de quoi faire tomber un homme en démence. Elle me brave au moins!

— Est-ce donc vous braver que de voir un frère dans le frère de son amie?

— Bien obligé! quand j'aurai la quarantaine, les femmes de son âge pourront me croire sans conséquence; mais jusque-là, aucune ne saurait, à moins d'impertinence, me réduire au rôle naïf de *frère adoptif*.

— Vous voulez paraître plus méchant que vous ne l'êtes en effet.

Ah! l'expression de méchant est délicieuse! Je l'aime beaucoup dans la bouche d'une femme, quand cette femme n'est point ma sœur, et quand cette femme est jolie.

Le comte sortit en fredonnant; Angéline demeura quelques instans pensive.

Soudain elle sonna, et fit demander à la baronne, que l'air sérieux d'Angéline alarmait.

— Ma chère Élise, dit Angéline, lorsque mon mari et moi, nous vous avons offert notre maison pendant le temps que vous devez passer à Paris, nous espérions que rien ne viendrait y troubler votre repos...

— Ah! quel préambule effrayant! s'écria la baronne, avec gaîté. Mon repos se trouve donc maintenant en danger?

— Mon frère est un extravagant...

— Je le connais ma chère amie; de plus, il est passablement fat... Excusez ma franchise, l'indifférence de la *provinciale* a piqué son amour-propre, auquel il faut une petite vengeance. Il va me faire la cour afin de me rendre *inamorata*, et ensuite de me livrer à mon désespoir, lorsqu'il *m'aura amenée où il veut*.

— Vous avez deviné tout cela!

— Enfant que vous êtes! ai je donc vécu dans le monde quelques années de plus que vous, pour conserver cette *naïveté* que la solitude et la sagesse de votre mari vous ont laissée dans toute sa pureté? Ma chère amie, les jeunes gens du caractère de votre frère ne sont point rares, et ne sont nullement dangereux. Je vous remercie cependant de m'avoir avertie de ses *perfides* desseins contre mon repos...

— Oh! ne plaisantez pas!

— Je ne plaisante pas. Un fat sait trop souvent troubler le repos d'une femme. J'ai pourtant la présomption de ne pas craindre pour le mien, et même de mettre au défi, comme il le dit, le comte Emmanuel. Eh bien, que votre frère fasse donc sa cour, puisqu'il en a la fantaisie. Ce temps-là ne sera pas le plus mal employé de sa vie. Je vous promets de lui donner tant d'humeur par mon indifférence, qu'il ne pourra songer à autre chose: son amour-propre, en recevant journellement de nouvelles blessures, ne lui laissera pas un seul instant de relâche. Il va être

occupé au point que, pendant mon séjour à Paris, les pères, les maris pourront dormir tranquilles; nous verrons ensuite comment punir bien méchamment *de tous ses méfaits passés, le terrible séducteur* et comment le rendre moins *irrésistible* pour l'avenir.

Angéline se taisait; elle n'était qu'à moitié satisfaite. Une pensée surtout l'inquiétait; mais comment dire, même à sa meilleure amie: Ne mettez pas à l'épreuve la *probité* de mon frère, lui qui a l'impertinence de vouloir mettre à l'épreuve votre *vertu!*

— La plaisanterie de ce matin, dit la baronne avec simplicité, et comme si elle eût deviné ce qui se passait dans l'esprit d'Angéline, n'a pas peu contribué, je crois, à fâcher tout-à-fait contre moi le comte Emmanuel. Les hommes sont admirables! Ils se font un jeu de ce qu'il y a de plus sacré au monde, de l'honneur d'une femme; ils osent dire ouvertement qu'ils ne croient à la vertu d'aucune, et ils n'hésitent pas à tenter des épreuves toujours blâmables au moins. Nous, plus raisonnables... ou meilleures, nous savons nous garder de les exposer à certaines de ces faiblesses qui lèguent à l'avenir d'un homme des souvenirs douloureux... et le remords.

Angéline embrassa tendrement son amie; elle s'étaient toutes les deux comprises, et elles se sourirent avec affection.

La baronne tint ce qu'elle avait promis.

Son indifférence, réelle ou affectée, produisait sur le comte un effet d'autant plus marqué, que l'amour-propre seul se trouvait en jeu: or, cet amour-propre sans cesse irrité, exalte souvent toutes les facultés intellectuelles et donne à une fantaisie les apparences de la passion. Bientôt le comte en vint au point de ne pas savoir s'il était ou non amoureux. La pensée de la baronne ne le quittait plus; partout elle le suivait; partout il était poursuivi du sentiment de son indifférence. Se laissait-il aller à l'entourer de soins, ou bien l'orgueil l'emportait-il au point d'amener des airs de hauteur ou des bouderies, rien n'altérait l'impassibilité d'Élise. Toujours la même, toujours froide et polie, elle était constamment spirituelle, aimable, d'une humeur enjouée, d'un caractère égal. Elle ne fuyait pas plus le comte qu'elle ne le cherchait; elle n'évitait aucun des sujets d'entretien qu'il lui plaisait d'amener. On parlait d'amour, de vertu, de dévouement, comme on eût parlé d'une mode nouvelle, d'une pièce de théâtre, d'un roman en vogue. Pas de discussion possible avec Élise; elle émettait simplement son opinion; elle disait ce dont elle était convaincue, et elle persuadait même le comte, qui se sentait avec dépit subjugué par un esprit supérieur, soumis par une âme forte, noble et grande.

L'exagération faisait sourire Élise; le vrai, en tout, avait seul le droit de la toucher, et le pauvre Emmanuel, qui avait jusqu'alors fait un si bon usage de l'enthousiasme de commande, des grands mots, des phrases à effet, ne savait plus quel moyen employer pour arriver au but qu'il s'était proposé. Cependant il ne renonçait pas encore à toute espérance. Il avait surpris dans la baronne des signes de sensibilité; il avait vu ses yeux se mouiller à l'idée d'une action noble, d'un amour malheureux, à un récit fait sans emphase, à un mot, un seul mot touchant et parti du cœur, et avec rage il se disait: Moi, moi seul je ne peux pas parvenir à l'émouvoir! Pour moi seul elle est de glace! et pourtant... Elle m'aimera, je le veux!

L'époque du départ de la baronne approchait, et rien n'annonçait à Emmanuel qu'il eût fait le plus léger progrès dans l'esprit ou dans le cœur. Aucun moyen ne s'était offert encore de se venger d'une indifférence si insultante pour un homme comme lui, en compromettant du moins cette femme qui le voyait chaque jour impunément, lorsqu'un soir (on était en *petit comité*), la conversation tomba sur l'amour, ainsi qu'il arrivait souvent.

Exaspéré, presque furieux, le comte s'écria tout à coup: — En vérité, madame, à vous entendre, il ne serait personne au monde qui comprît mieux le véritable amour! Mais des paroles ne suffisent pas, et, de tous les sacrifices dont vous venez de parler et qu'il paraîtrait que vous seriez capable de faire à un être aimé, il n'en est point un seul, j'ose le dire, qui ne fût pos-

sible à l'homme le plus ordinaire. Ah! ce n'est pas ainsi, que moi, qui ne passe point pour un céladon, je comprends la plus délirante passion!

En ce moment, on annonça une visite pour Angéline. La baronne, n'étant point habillée, voulait se retirer; mais Angéline s'y opposa; elle alla recevoir la personne qui arrivait. Pour la première fois, le comte se trouva en tête-à-tête avec l'impassible Élise.

S'il eût été amoureux, cette bonne fortune l'eût troublé; comme il ne l'était pas, il rapprocha son fauteuil de celui de la baronne qui sourit à la dérobée, et avec beaucoup de feu, il dit en attachant sur elle un œil pénétrant: — Sans aucun doute, madame, toutes les femmes sont capables de faire à l'amour les plus grands sacrifices; elles donneront leur vie, leur réputation, l'honneur... tout... oui, tout... excepté leur beauté!

— Comment? demanda la baronne étonnée, et en levant les yeux de dessus son ouvrage.

— Madame, j'ai eu mille occasions de le remarquer; les femmes aiment leur beauté au-de-là même de l'amant le plus aimé.

— En vérité, comte, je ne vous comprends pas du tout.

— Moi, madame, si j'étais aimé.... aimé.... comme je saurais aimer moi-même....

— Eh bien! que feriez-vous?

— Ce que je ferais, madame! s'écria Emmanuel qui sentait l'espoir renaître dans son cœur; à quoi bon vous le dire? vous souririez de pitié! ... qu'importe ce que je ferais, au reste? Tout ce que je peux dire, c'est que je n'obtiendrais assurément pas de la femme que j'aimerais, le sacrifice que moi je lui offrirais sans hésiter.

— En vérité, vous piquez ma curiosité. Que feriez-vous donc?

— Demandez-moi plutôt quelle serait la preuve d'amour que je souhaiterais d'obtenir?

— Eh bien, soit.

— Vraiment, vous voulez le savoir?

— Mais certainement.

— J'obéis. Je voudrais donc, si la femme que j'aimerais avait une des choses les plus belles à mon avis, des dents comme il est rare d'en trouver, qu'elle m'en donnât une.

— Oh! la bonne folie! s'écria la baronne, en riant, et en laissant voir les deux rangées de perles qui lui avaient valu bien de fades compliments.

— Oui, reprit le comte qui se passionnait do sang-froid, je voudrais une de ses jolies dents, pour la faire monter en bague, entourée d'une cercle de brillans. Mais je voudrais la plus jolie, une de celles...

— Me voilà, dit Angéline. J'ai cru que cette visite ne finirait pas. Qu'avez-vous donc à rire, ma chère Élise?

La baronne ne répondait pas; elle riait toujours, et la figure du comte devenait de plus en plus sérieuse.

— La singulière preuve d'amour! disait-elle sans cesser de rire.

— Oh! je pouvais être certain de ne pas me voir compris! s'écria le comte avec un accent pénétré.

— Qui vous dit que vous ne l'avez pas été? demanda Élise, dont la figure devint tout à coup grave et dont le regard s'adoucit, au point qu'Emmanuel ne douta pas d'avoir été en effet *compris, bien compris.*

Rien de plus facile à enivrer qu'un fat. La nuit suivante fut pour Emmanuel une nuit de rêveries sans bornes: son imagination complaisante lui rendait, en les embellissant, tous les petits espoirs que, sans le vouloir assurément, la baronne avait fait naître...

Le lendemain, comme il était à sa toilette, on lui apporta une boite soigneusement cachetée. Après avoir défait impatiemment les vingt ou trente enveloppes qui l'enfermaient, il ouvrit la boite mystérieuse... Une dent, la plus jolie de toutes les dents, une de ces dents si remarquables par leur petitesse, leur régularité, leur émail, reposait au fond de la boite, sur une feuille d'argent!

Le comte n'était point un sot, mais il était fat. D'abord il crut à une mystification: puis il examina, il réfléchit.... se souvint, cessa de douter, retomba dans ses doutes... enfin il fut persuadé de son bonheur: de ce bonheur qui, en

effet, n'avait rien pour lui d'impossible.... Et ce bonheur devint chose avérée.

Impatient d'assurer si, en effet, il était aimé, ou bien si l'on ne s'était pas permis un de ces tours malins que les femmes croient pouvoir jouer impunément, le comte attendait avec la plus vive impatience l'heure du déjeûner.

Il la devança de quelques minutes. En traversant l'antichambre, il vit passer le fameux dentiste, M. D..., que la femme de chambre de la baronne conduisait chez sa maîtresse, et il entendit ces mots dits à voix basse: Le mal est encore réparable, je l'ai déjà dit ce matin à madame la baronne... C'était un meurtre ... et quelque merveilleux que soit notre art... La porte se referma.

Plus de doute, M. D... était venu le matin... Pourquoi revenait-il maintenant? La baronne peut-être voulait faire remplacer cette dent sacrifiée à l'amour... Le comte ne pouvait le permettre, il fallait que le sacrifice fût visible aux yeux de tous...

Quelques instants après, le valet de chambre du compte remettait mystérieusement un petit billet à la femme de chambre de la baronne.

Celle-ci ne parut point à déjeûner.

— Elle est malade? dit le comte à sa sœur avec plus de curiosité que d'inquiétude.

— Malade, non, mais souffrante. Elle a exigé qu'on fît une petite opération à laquelle M. D... se refusait presque; mais elle l'a voulu absolument.

Je le sais, reprit le comte d'un air de suffisance et cette jolie dent qu'Élise s'est fait enlever, la voici. C'est mon trésor. Je veux qu'elle soit enchâssée dans l'or et les diamans.

— L'imitation est parfaite, reprit Angéline.

— Comment l'imitation?

— J'y ai été prise ce matin comme vous, quand M. D... nous l'a montrée.

— Suis-je donc joué? s'écrie le comte qui pâlit de colère.

Un éclat de rire prolongé le fait tressaillir; il se retourne... la baronne est là; elle rit aux larmes... Pas une des ces perles qui ornent sa bouche si fraîche n'a disparu.

Le comte, muet de surprise et de fureur, se contient. Il salue avec hauteur la baronne et Angéline, et sort.

Sur l'éscalier, le bruit de leurs éclats de rire le poursuivit encore.

Le surlendemain, la baronne ne riait plus, car le comte avait au doigt une bague fort singulière et qui devait attirer tous les yeux.

Vainement Angéline voulut obtenir de son frère de ne point pousser plus loin la vengeance; il s'obstina à porter cette bague; et lorsque enfin, cédant à ses importunités, il la quitta, personne à Paris ne doutait plus que la baronne n'eût fait à l'amour le plus étrange des sacrifices.

Epigrammes.

Le frère joueur et la soeur amoureuse.

Mon cher frère, disait Silvie,
Si tu quittais le jeu, que je serais ravie!
Ne le pourras-tu point abandonner un jour?
Oui, ma sœur, j'en perdrai l'envie,
Quand tu ne feras plus l'amour.
„Va, méchant, tu joûras tout le tems de la vie!“

A un débiteur.

Vous rendez fort soigneusement
Une visite, un compliment,
Une grace qu'on vous a faite;
Vous rendez tout, maître Clement,
Excepté l'argent qu'on vous prête.

Daceilly.

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℛ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

Ire Année. N.ro 43.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, DR. ET PROF., et C. SCHÜTZ, DR.

Séraphine,

par CHARLES NODIER.

(*Suite.*)

Ce besoin d'être ensemble était devenu si vif qu'il absorbait toutes nos pensées. C'était l'objet, le but, la vie de notre vie; et jamais l'un de nous deux n'arrivait jusqu'à l'autre sans trouver l'autre qui le cherchât. Quand je descendais de la montagne, j'étais sûr de voir de loin son voile blanc qui flottait à l'air, ou son chapeau de paille qui volait au hasard, sans qu'elle se détournât pour reconnaître l'endroit où il irait tomber, pendant qu'elle courait à ma rencontre. Mais que je lui épargnais de détours en me précipitant au-devant d'elle, fendant les terres labourées, sautant les haies, écartant les broussailles, débusquant d'un taillis au moment où elle me cherchait encore derrière! et je n'aurais pas allongé ma course d'un pas pour éviter un fossé de dix pieds de largeur. La terre élastique obéissait à mon essor comme la raquette au volant, et j'arrivais, si preste et si joyeux, les bras autour de son cou et les lèvres sur sa joue, qu'elle n'avait pas le temps de s'effrayer. Le temps se passait trop vite, hélas! de mon côté en lutineries innocentes, du sien, en causeries tendres et sérieuses. Mon expansion étourdie se contraignait alors, parce que je me rappelais que Séraphine était triste, et qu'elle ne pouvait s'associer sans effort aux turbulentes saillies de ma joie et de mon bonheur sans souci. Mes idées, si riantes et si frivoles, se façonnaient peu à peu, au contraire, aux habitudes de sa mélancolie, et de ces deux éléments incompatibles en apparence, il se formait en moi une combinaison étrange de caractère, qui a tour à tour assombri ma jeunesse de sympathies douloureuses, et égayé mon âge mûr des instincts et des goûts d'un enfant. Tous les développements de mon ame datent de ces jours éloignés. Je n'ai rien acquis ni rien perdu: mais si j'étais mort en ce temps-là, ma vie n'aurait pas été moins complète. La vie est complète quand on a aimé une fois.

Il faut cependant que je m'explique sur cet amour, auquel le perfectionnement de notre langue et de nos mœurs n'a pas encore donné un nom. Rien ne ressemble moins à l'amour comme les hommes le comprennent, et c'est cependant un sentiment très-distinct des affections de la famille et des amitiés du collége. Cette différence, je la sentais sans l'expliquer. Je l'avouerai, comme si j'écrivais encore sous l'empire de mes idées de douze ans; je m'étais fait une singulière opinion de l'amour des romanciers et des poëtes, que j'avais lus avec avidité, dans la ferme persuasion que les passions qu'ils décrivaient si bien étaient des fictions comme leurs sujets et leurs fables. Je le prenais pour une image fantastique des émotions simples de deux époux qui s'étaient aimés enfants, comme j'aimais Séraphine, et comme j'en étais aimé, qui se trouvaient heureux de passer leur vie ensemble, et auxquels le mariage accor-

dait le délicieux privilége de prolonger le charme de cette douce intimité jusque dans les mystères de la nuit et la solitude du sommeil. J'admirais comment, de cette effusion de tendresse qui confondait en un seul deux êtres bien assortis, résultait l'existence d'un être nouveau, éclos sous des caresses et des baisers, fruit d'harmonie et d'amour; et je voyais dans ce phénomène moral, qui entretenait à jamais la reproduction d'une espèce vierge, le signe le plus évident de la supériorité de l'homme sur les animaux. Je n'ai pas la prétention d'avoir inventé en ce temps-là une *conjugalité* plus solennelle que celle de Dieu, mais c'est celle que je m'étais faite, et les bonheurs de la jeunesse ne m'ont rien appris qui me consolât d'en avoir perdu l'illusion. Que dis-je? le regret de mon erreur a survécu à ces fiévreuses réalités du plaisir qui enivrent les sens aux dépens de l'ivresse de l'ame, et qui la précipitent des hauteurs du ciel dans les misères de la volupté. Que de fois j'ai redouté d'être heureux comme les autres dans l'accomplissement de mes désirs, heureux que j'étais dans l'enchantement de mes espérances! Aujourd'hui même, il n'y a pas une de mes larmes d'amant qui ne m'ait laissé de meilleurs souvenirs que tous ces ravissements d'un bonheur sans lendemain, sur lesquels retombent les tristes convictions de la vie, comme le rideau d'un spectacle fini, comme l'obscurité de la nuit sur un feu d'artifice éteint. C'est probablement dans ce sens qu'on a dit que la première inclination était la meilleure. Son charme est dans son ignorance.

J'aimais ainsi Séraphine avec la naïveté d'une impression tout idéale, toute poétique, et dont l'innocence devait avoir quelque chose de l'amour des anges. Aussi pure que moi, je suppose que Séraphine était un peu plus savante, et on vient de voir que cela n'était pas difficile. Elle était mon aînée de près de deux ans, elle était femme, elle vivait depuis le berceau dans le monde que je n'avais fait qu'entrevoir. Sa conversation ingénue me laissait souvent des doutes vagues à travers lesquels j'avais peine à retrouver le fil égaré de ma doctrine. Je méditais seul sur ce que je n'avais pas compris, mais je ne méditais pas long-temps, parce que je n'étais pas curieux, parce que je croyais fermement dans mes idées, et surtout parce que j'aimais mieux penser à elle que de perdre le temps à me bâtir des systèmes inutiles. Elle était partout avec moi; je savais la faire entrer dans tous mes entretiens, la lier en souvenir ou en projet à toutes mes actions, la ramener dans tous mes songes. Rêver toujours, et ne rêver que d'elle, c'était un bienfait de mon sommeil, une faculté que j'avais, que j'ai conservée long-temps, et qui m'a dédommagé de bien des douleurs! J'étais parvenu à fixer dans mon esprit une des scènes les plus communes de nos jolies matinées: celle-là m'est aussi présente que si j'y étais encore. Après m'être fatigué deux heures à la chercher où elle n'était pas, je tombais ordinairement de lassitude sur le canapé du salon, et je feignais de dormir pour la piquer de mon indifférence ou ne pas la contrarier dans sa malice. Elle arrivait alors, légèrement soulevée sur la pointe des pieds, alongeant ses pas suspendus avec précaution, frissonnant au bruit du parquet avant qu'il eût gémi, et une corbeille au bras, ses cheveux s'échappant de toutes parts en ondes dorées sous le chapeau de paille mal attaché qui ne les contenait plus, la tête un peu penchée sur l'épaule, l'œil fixe et craintif, la bouche entr'ouverte, le bras étendu pour gagner de l'espace, elle promenait doucement sur mes lèvres un bouquet de cerises moins vermeilles que les siennes. Je la voyais toujours ainsi, blanche mais animée, charmante de ses grâces et de son émotion d'enfant, arrêtant sur moi ses rondes prunelles d'un bleu transparent comme le cristal, qui plongeaient des regards de feu à travers mes paupières demi-closes pour surprendre à propos le moment de mon réveil, et me caressant tout près de son haleine de fleurs comme pour me défier de l'embrasser: c'était là que je l'attendais, et quand elle pensait à fuir, elle était prise. Alors c'étaient des cris, des gémissements, des bouderies à n'en pas finir; c'étaient les sœurs qui arrivaient au secours, c'était Lila, sa petite Africaine, qui m'arrachait les cheveux et qui me menaçait les yeux. Un baiser de plus payait les frais de sa rançon; mais elle me détestait pendant

une heure au moins; et je m'en allais, je revenais, je pleurais, je demandais pardon, je ne l'obtenais pas, je repartais encore en courant vers le canal pour m'y précipiter dans un abyme de dix pouces de profondeur, jusqu'au moment où une petite voix qui vibrait comme un timbre d'argent daignait enchaîner mon désespoir, et j'avais été malheureux d'un malheur affreux, d'un malheur pire que le mort, d'un malheur qu'on voudrait goûter aujourd'hui, au prix de l'incendie d'un royaume! — J'étais loin d'imaginer sous quel aspect m'apparaîtraient avant peu ces angoisses du premier amour. Je n'avais pas vingt ans que je résolus de mettre un clou à ma roue, comme dit Montaigne, et de ne plus vieillir d'un moment. Je m'en suis assez bien trouvé, mais j'aurais mieux fait de m'arrêter à douze.

J'ai dit que ma petite amie était d'une santé délicate. Je ne me doutais guère que toutes les jeunes filles fussent plus ou moins malades vers l'âge de quatorze ans. Ce mystère passait la portée de ma science. — Séraphine était sujette à des maux de tête, à des éblouissements, à des hallucinations subites, à des mouvements de fièvre. Un soir je l'avais laissée souffrante; je souffrais de son mal, que mes craintes exagéraient. Je me couchai tout habillé; je ne dormis pas; je me tournais sur mon bon lit de paille comme sur les pointes d'acier de Régulus ou les charbons de Guatimozin. Je me levai pour me promener dans ma chambre; je la trouvai trop étroite: j'ouvris ma fenêtre; le ciel aussi me parut trop étroit. On ne voyait pas le château. Je mesurai la hauteur de ma croisée: une quinzaine de pieds tout au plus, si je m'en souviens. J'étais bien loin; je ne sais si je courais ou si la terre fuyait derrière moi; mais je ne mis peut-être pas un quart d'heure à gagner la grille du park.

Ce n'était pas tout. Le seul endroit où la clôture fût accessible était défendu par un bassin revêtu de larges dalles, où aboutissaient les eaux du canal, après avoir arrosé le jardin. Là elles dormaient à fleur de terre dans l'abreuvoir, puis se perdaient un moment sous la route, et allaient resurgir à quelques pas, mais libres et capricieuses, entre les saules de la prairie. Nous appelions cela le *bassin des salamandres*, parce qu'on y en voyait un grand nombre frapper l'eau immobile de leur queue en rame, ou se traîner sur le pavé, en livrant de temps en temps aux caprices de la lumière leurs marbrures*) d'un jaune brillant; mais on ne les voyait pas à l'heure où je vous parle; on ne voyait rien du tout. La nuit était calme et tiède, mais obscure, et je ne pouvais apprécier que de mémoire la largeur du réservoir qu'il fallait franchir. J'étais seulement bien sûr qu'il n'avait pas plus d'un pied de rebord du côté où j'allais tomber, et que je courais risque, selon la portée de mon élan, de me rompre la tête contre le mur, si je m'y abandonnais à l'étourdie, ou, si je le modérais trop, d'épouvanter de la chute d'un nouveau Phaëton le peuple des salamandres endormies. Dieu, l'amour ou l'adresse aidant, je descendis au but comme si j'y avais été porté par les ailes d'un oiseau. J'atteignis d'un bond la hauteur de la muraille, je gagnai d'un saut le niveau du jardin. Il restait encore une haie de troène**), forte et serrée comme une palissade, mais sur laquelle j'appuyais facilement la main, en me dressant un peu, et je ne la touchai pas d'une autre partie de mon corps pour la laisser derrière moi. J'étais dans la grande allée de marronniers qui se terminait tout juste au pied de la tourelle où couchait Séraphine; mais sa fenêtre, élevée d'un étage au-dessus de la terrasse, m'était cachée par l'épaisseur du feuillage: et le temps que je fus obligé de mettre à chercher la clarté qui en jaillit enfin par rayons épars, entre les dernières branches, me parut plus long que tout le reste du voyage. Alors je m'arrêtai contre un marronnier pour reprendre haleine; car j'étais déjà tranquille. Cette lumière était celle d'une bougie dont la blanche flamme tremblait contre les vitres, à côté de l'endroit où Séraphine suspendait le petit miroir qui servait à sa toilette de nuit. Elle y était debout, légèrement vêtue, souriant à sa gentillesse, roulant ses cheveux avec une grâce coquette, et puis prenant plaisir à les dérouler pour les voir ondoyer encore. Je restai là tant que la bougie ne

*) [illegible] **) [illegible]

s'éteignit point, et je ne sais si ce fut une minute ou une heure; mais je sais que cela vaut toute la vie, et qu'il n'y aurait que l'espoir d'y retrouver quelques instants pareils qui pût me décider à la recommencer.

Je mis plus de temps au retour. Le jour était tout près de se lever, quand je m'aperçus que l'accès de ma chambre était infiniment plus difficile que la descente. L'extérieur de la maison ressemblait à l'intérieur. Il était si propre, si uni, si soigneusement recrépi *), que les mouches avaient peine à y fixer leurs crochets. Pas une pierre saillante, pas une fissure dans le plâtre, pas un interstice à glisser les doigts, qui pût servir à me hisser jusqu'à la banquette! et ajoutez à cela que le Biez coulait trop près derrière mes talons pour me permettre de prendre du champ. Un train de charrue au rebut, qu'il fallut amener de loin, me servit enfin d'échelle. J'arrivai, je dormis comme on dort à douze ans, quand on n'a point de chagrin, et je dormais encore quand M. de C.... m'avertit pour la troisième fois qu'il était temps d'aller s'informer de la santé de Séraphine, dont j'étais si inquiet la veille. „Bon, bon! dis-je en me frottant les yeux et en étendant les bras, cela n'est pas dangereux! „M. de C... me regarda d'un air étonné. C'était la première fois, je m'en flatte, qu'il m'avait trouvé si insoucieux sur mes amitiés; et ma tendresse de troubadour ou de paladin, qui prêtait à des plaisanteries de tous les jours, rendait cette indifférence inexplicable. Sa méprise m'égaya; et comme je n'aurais pas osé faire connaître à mon ami les motifs de ma sécurité, je trouvai piquant de l'accompagner, en me divertissant à toutes les bagatelles du chemin, et sans lui parler de Séraphine, jusqu'à l'angle d'un hallier **) bien fourré, où elle nous attendait d'habitude, pour nous surprendre d'une espiéglerie ou nous effrayer d'un cri. Elle y était, et j'avais, comme on sait, mes raisons pour n'en pas douter. Elle tomba dans mes bras, retomba dans les siens, revint à moi, fit sauter mon chapeau, se sauva pour être attrapée, et finit par se laisser prendre, en criant de dépit et de joie.

„Vous aviez raison tout à l'heure, quand je „vous tirai d'un si bon sommeil, me dit M. de C... en riant. Cela n'était pas dangereux.“

Je vous demande si ce fut là un grand sujet de colère, mais de colère morne, silencieuse et méprisante! Séraphine prit l'avance avec dignité, en se donnant ces manières dédaigneuses que les jeunes filles nobles apprennent, je crois, en naissant; et quand nous fûmes parvenus à l'allée de marronniers, elle s'assit sur notre passage, au bout du long banc de pierre sur lequel nous causions preque tous les jours. J'allai l'y rejoindre; elle courut à l'autre extrémité; je l'y suivis: elle reprit sa première place, et moi aussi; mais je l'y fixai d'un bras sur lequel je l'avais soulevée cent fois, et dont elle connaissait la puissance!—

„Halte-là, grondeuse!“ lui dis-je en feignant d'être sérieusement faché. „Mademoiselle, pour„quoi boudez-vous?

„—Moi, monsieur, bouder? Et à quel pro„pos, s'il vous plaît? On ne boude que ceux „qu'on aime et dont on est aimé. Je ne vous „boude pas, parce que vous ne m'aimez pas, „parce que je ne vous aime pas. C'est naturel. „On n'est pas forcé d'aimer quelqu'un.

— „Ah! je ne t'aime pas, et tu ne m'aimes „pas, Séraphine? C'est très-joli!...

— „Non certainement, je ne vous aime pas, „puisque je vous déteste, puisque je vous ai en „exécration, monsieur! et je voudrais bien savoir, „par exemple, pourquoi vous prenez la liberté de „me tutoyer? Je vous le défends!...— Mais vo„yez donc, ajouta-t-elle en s'efforçant de rire, ne „faudrait-il pas bouder monsieur, qui dort si bien „quand on est malade à la mort, et qui s'excuse „en disant que *cela n'est pas dangereux?* Si „vous aviez été malade, vous, je n'aurais pas été „si tranquille. — Mais lâchez-moi, je vous en „prie! lâchez-moi tout de suite, ou je ferai du „bruit! j'appellerai Lila;... je vais pleurer!...

— „Non, vraiment tu ne pleureras pas, laide „et méchante que tu es! et je voudrais bien voir „qu'on s'avisât de pleurer!...

— „Qu'on s'avisât de pleurer! Comme vous „dites, c'est fort joli, c'est de très-bon ton! d'ail„leurs, je suis une laide maintenant, et qu'est-ce

*) übertüncht. **) Gebüsch.

„que cela vous fait qu'une laide pleure, quand „elle veut pleurer? m'empêcherez-vous de pleu„rer et de crier, si cela me fait plaisir? Vous „ne me permettrez pas de pleurer, peut-être, „quand vous m'étouffez! Vous êtes bien avan„tageux!...“

Avantageux était un de ces mots de salon qui me déconcertaient toujours. Je passai l'autre bras autour d'elle, et je me hâtai de m'expliquer...

„As-tu pu croire, Séraphine, que j'aurais dor„mi sans m'assurer que *cela n'était pas dange„reux*, et que tu te portais bien? Mais écoute„moi un instant, et n'essaie pas de te sauver, „cela ne te réussirait pas! — Crois-tu que l'état „de ma douce et belle Séraphine était bien *dan„gereux*, quand elle venait à minuit, derrière la „fenêtre de la tourelle, tresser autour de ces jolis „petits doigts que je baiserai tout à l'heure, ces „longues mèches de blonds cheveux que je baise „maintenant malgré toi — ou malgré vous —; „quand elle ouvrait sa croisée et s'appuyait en „silence, pour écouter le rossignol qui n'avait „garde de chanter, parce que je l'avais effrayé, „et quand elle le défiait des cadences tendres et „perlées de sa romance favorite:

„Amour, on doit bénir tes chaines,
„Quand deux amants ont à souffrir.....

— „Quelle horreur! s'écria Séraphine, vous „m'épiez, monsieur!...

— „Tu appelleras cela comme tu voudras; „mais quand tu es malade, j'ai peur, et quand „j'ai peur pour toi, je ne sais plus ce que je „fais.“

Elle réfléchit un moment. Je sentis que je n'avais plus besoin de la retenir. A quoi devine-t-on cela? Mes bras s'étaient relâchés. Elle dégagea les siens, les étendit un peu pour les dégourdir, et les jeta autour de mon cou.

„Pauvre ami que j'accuse et que j'inquiète!“ reprit-elle en appuyant son front sur mon épaule... — „Il ne me le pardonnera peut-être pas! „— Avec cela que vous êtes bien capable, étourdi „comme je vous connais, d'avoir passé par *le trou du hibou!*..

— „Le chemin n'est pas beau, mais c'est le „plus court, et j'étais trop pressé pour prendre „l'autre.

— „C'est à faire trembler, à ce que l'on dit! „un sentier taillé dans le rocher sur un précipice „épouvantable!...

— „Un sentier large comme la petite allée du „potager sur un précipice profond comme la ter„rasse, depuis la mansarde de ton pavillon.

— „Eh bien! n'est-ce pas rassurant! il y ar„rive tous les ans des malheurs en plein jour! „et si tu rencontrais le hibou?...

— „Je l'emporterais dans ma freloche comme „un papillon de nuit. Oh! je voudrais bien que „ce fût seulement un *moyen-duc!* il y a trois „mois que je l'aurais empaillé! mais un méchant „hibou de son espèce n'est bon qu'à déployer „comme un épouvantail sur la porte du château.

— „Attendez, attendez,“ dit-elle en composant tout à coup sa jolie figure pour prendre un air solennel, et en s'éloignant d'un pouce ou deux, avec une admirable dignité. „Ce n'est pas tout, monsieur, ce n'est rien! ce qu'il y a d'inexcusable dans votre conduite, c'est que vous n'avez pas pensé au danger de me compromettre!...“

(Fin.)

Le Luxembourg et l'Institut.

Ayez patience, cher lecteur, si vous tenez à savoir quel point de contact il peut exister, que prétexte de rapprochement on peut trouver entre ces deux établissemens de notre ville qu'éloignent l'un de l'autre toute la longueur de la rue de Seine et le plan incliné de la rue de Tournon; et surtout gardez-vous d'anticiper sur les renseignemens que nous recueillerons de notre promenade, par ces vieilles plaisanteries dont on poursuit depuis si long-temps les hôtes privilégiés qui siégent au palais de Médicis et au collége de Mazarin. Un an de discussion telle que nous la pratiquons aujourd'hui, mordante, acérée, emportant la pièce, impitoyable, sans mesure et sans

prévoyance, allant tout de suite aux extrêmes conséquences de la haine et de l'injure, parcourant d'un vol rapide et le vaste champ de la théorie et les plus obscurs recoins de la personalité; un an de cette discussion, disons-nous, a fait pour l'aristocratie politique ce que deux siècles de rancunes et de jalousies, s'exprimant en épigrammes, avaient fait à peine pour la seigneurie scientifique et littéraire. Pendant quelques mois qu'a duré l'intérim légal de la pairie, que son existence est restée incertaine et livrée à la controverse, elle a usé plus de bons mots, plus de quolibets, plus de sarcasmes piquans et d'outrages amers que les quatre académies ensemble dans tout le cours de leur existence. Il en résulte que maintenant rien ne saurait être de plus mauvais goût que la raillerie dirigée contre les législateurs à brevet, si ce n'est celle qui s'adresse à l'aréopage grammatical; chose qu'il est toujours bon de se rappeller quand on visite le palais du Luxembourg ou celui de l'Institut, pour se tenir en garde contre les envies d'hilarité qui pourraient vous y surprendre. Il faut donc s'en approcher avec le respect compatissant qu'inspire aux âmes bien placées une longue épreuve de la malignité publique, exercée sans ménagement et supportée avec résignation. Car la popularité n'apporte pas là ses bruits caressans, ses ardentes sympathies, ses crédules admirations et ses applaudissemens frénétiques. Tout ce qu'on peut espérer de mieux quand on y a sa place marquée, c'est la trève de l'indifférence et la paix de l'oubli.

Heureusement pour nous qu'au premier de ces monumens s'attachent d'autres souvenirs, d'autres habitudes, et des pensées plus innocentes. Pour les bonnes d'enfans, les jeunes mères et les rentiers, ce sont de frais ombrages ou les rayons d'un soleil vivifiant, selon que la saison a des ardeurs ou des rigueurs à corriger: pour les artistes, les étrangers, les désœuvrés du dimanche, et surtout pour les soldats de la garnison de Paris, gens aussi amateurs de tableaux qu'il en soit au monde, c'est un musée, une succursale du grande Louvre, une exposition continue, ce qui équivaut presque toujours à un abri contre le mauvais temps. Voilà donc déjà bien des caractères différens affectés à ce séjour, indépendamment de sa destination politique, et l'on peut en quelque sorte tourner long-temps autour de la chambre des pairs avant d'être atteint par les idées plus sérieuses que réveille cette portion de la trinité législative, toute meurtrie encore du débat où elle vient d'être engagée.

Et d'abord n'est-ce pas une chose à remarquer que cette obstination traditionnelle du langage populaire qui a maintenu à ce palais le nom d'une province que se disputent aujourd'hui même deux puissances querelleuses et jalouses, entre lesquelles je ne choisirais pas volontiers, un roi têtu et un peuple en révolution? Vainement Marie de Médicis, en faisant bâtir, il y a plus de deux siècles, une habitation qui lui rappelât la splendeur du logis paternel, avait baptisé d'avance „Hôtel de la reine douairière“ cette demeure qu'elle allait bientôt échanger contre une prison, et dont le regret devait la suivre dans un long exil; en vain fut-il appelé ensuite „Palais d'Orléans“ par Gaston de France, lequel n'est pas la tige de la branche cadette, comme le disent certains généalogistes de journaux, ce que je note ici à dessein pour qu'il ne vienne en l'idée de personne de réclamer cet héritage. Acheté par Louis XIV, concédé par Louis XVI à celui de ses frères qui nous donna plus tard une charte à ronger, transformé en maison d'arrêt alors que les cachots laissés par le despotisme ne suffirent plus au règne de la liberté; occupé par les cinq rois de la république, conquis par le héros du 18 brumaire, qui bientôt, le trouvant trop étroit pour sa future majesté, voulut y parquer son troupeau de sénateurs; octroyé à la pairie héréditaire par la restauration, et laissé par la révolution à la pairie viagère, il a conservé, à travers toutes ces phases et ces changemens de locataires, la vieille appellation d'un hôtel dont la dernière pierre a disparu deux cents ans avant nos jours. On s'est refusé successivement à le nommer le Palais de Monsieur, le Palais directorial, le Palais du sénat conservateur ou celui de la chambre des pairs, comme si c'etaient là des titres qu'il faudrait tôt ou tard oublier, pour lui garder celui d'une illustre famille depuis long-temps

éteinte, qui a fourni des rois à l'Europe et des serviteurs à nos rois. Ceci soit dit en passant, à l'usage de ceux qui, le lendemain des commotions politiques, n'ont rien de si pressé que de changer l'inscription des rues et des édifices, dans l'espoir d'imposer leur célébrité d'un jour à la mémoire des peuples. Ce qui s'y grave le mieux, au contraire, ce sont les souvenirs dont il a perdu l'origine.

A présent que l'œuvre de Jacques Desbrosses a regagné en partie, par le laps de quelques années, cet air de vétusté dont l'avait privée le regrattage consulaire, c'est un bel et noble aspect que celui de ces bâtimens d'un style à la fois élégant et sévère. Notre bonheur a voulu que la jouissance n'en fût jamais confiée à ces mains maladroitement travailleuses qui veulent laisser partout les traces de leur funeste activité, et ne se contentent pas à moins d'avoir gâté un monument ou tout-à-fait anéanti la pensée qui l'a produit. Le palais se déploie à nos yeux avec les proportions et l'ordonnance que lui avait données le génie du créateur. Le jardin seul s'est dédommagé, par d'utiles conquêtes faites sur un terrain monacal, des pertes qu'il avait éprouvées. Resserré maintenant du côté où l'on avait eu l'intention d'établir la foire Saint-Germain, il s'étend par une belle allée jusque vers l'Observatoire, entre deux pépinières qui semblent rester là pour continuer, dans notre siècle moqueur, la vocation laborieuse des chartreux. Avec moins de majesté et une distribution moins régulière que les Tuileries, le jardin du Luxembourg a certainement plus de coquetterie et de variété; son joli parterre, encaissé dans une bordure de gracieuses terrasses, d'élégans balustres et de talus fleuris; ses arbres, jeunes encore, mais qui rapprochent leur feuillage en forme de berceau, ses bosquets de rosiers, ses allées, ses quinconces ornés de statues, meublés de bancs et peuplés de maisonnettes, offrent peut-être la promenade la plus agréable qu'on puisse trouver dans cette ville si obstruée de bâtimens, si dégarnie de verdure, si empuantie de ruisseaux, si bruyante de circulation, si avare d'espace, d'air et de silence.

Que si vous me demandez pour qui tous ces frais d'agrément, pour qui tout ce luxe de soins, je serai forcé de convenir que le caprice, qui règne en maître dans notre cité, n'a pas conduit de ce côté-là le flot des oisifs et des mondains, que jamais la mode ne vient y étaler ses fantaisies nouvelles, qu'on y marche à son aise, qu'on y rêve, qu'on y respire, qu'une femme jolie peut même s'y montrer sans obtenir seulement l'hommage d'une impertinente curiosité; qu'enfin, dans notre civilisation d'aujourd'hui, un tour du Luxembourg n'est pas une chose qui se propose et qui s'accepte. La population du faubourg est la première à déserter ce beau parc préparé pour elle. Aux jours et aux heures de désœuvrement et d'exercice, elle va se mesurer avec l'autre rive dans les lieux étroits ou encombrés qui servent de rendez-vous commun, se confondre parmi les habitans des quartiers plus favorisés, et abdiquer son caractère ultra-séquanien dans le pêle-mêle des costumes, des mœurs et des figures. Voilà pourquoi l'omnibus de Saint-Sulpice fait fortune. Les étudians eux-mêmes, cette jeune milice des écoles rangées dans le voisinage, dont on pouvait attendre au moins un peu de gaieté bruyante et de joyeuse cohue, ont abandonné la grande allée où ils venaient autrefois, en groupes insoucians, échanger de rians propos et des querelles frivoles comme leur âge, leur intelligence et leurs intérêts. Maintenant ils sont je ne sais où, mais je ne les trouve plus ici. Ce qu'on y rencontre encore, et ce dont se compose le fonds inamovible de la promenade, ce sont des vieillards qui, après avoir rempli leur part dans les devoirs de la vie, sont allés chercher la retraite dans un quartier tranquille, qui semblent se délecter en comptant heure par heure ce court intervalle de loisir placé entre la captivité des affaires et celle des dernières souffrances; ce sont des enfans qui jouent, des nourrices qui allaitent, des bonnes qui s'ennuient, des mères qui s'inquiètent, de simples familles qui s'assemblent au pied d'un arbre pour reprendre la conversation du foyer, des gens studieux qui cherchent à s'instruire dans un livre nouveau, d'autres plus avisés qui se servent d'un journal pour aiguiser leur opinion et donner le fil à leur discours. Il n'est pas jusqu'à cette

porte obscure placée dans un coin du jardin et communiquant, par un sentier en pente, avec la caserne des vétérans, garnison cassée de cette enceinte pacifique, soldats usés veillant à la garde de nos vieux hommes d'état, qui n'inspire le sentiment de la concorde et du repos. Tout semble prendre dans ce lieu un air patriarcal, une teinte des antiques; et l'illusion ne cesse pas lorsque vous lisez sur une petite boutique, auprès du théâtre de Bobineau, cette inscription où se mêlent si agréablement les souvenirs anciens et les besoins modernes: „Aux délices de l'âge d'or, Pommes de terre frites."

Il fut un temps cependant, et bien rapproché de nous, où ce paradis, qui a ses limites à la rue d'Enfer, avait pris un aspect formidable; où de noires palissades, couvertes d'inscriptions ménaçantes, entouraient l'espace qui sépare le Petit-Luxembourg du grand palais, où, à travers les fentes de ce mur mobile, on voyait s'ajuster en charpente, quelque chose de semblable à la décoration d'un cinquième acte dans nos drames modernes, des cellules grillées, des guichets, des corps de garde, où le soldat-citoyen patrouillait sombre et pensif dans ces allées paisibles ne sachant s'il devait joindre sa voix à des cris de vengeance ou se compromettre au profit de la justice. Il y eut de quoi effaroucher toute la population ordinaire du jardin quand l'émeute y rassembla ses groupes sinistres, quand le canon vint y rouler sa terrible protection, quand le bivouac y établit ses feux et son vigilant sommeil. Ce fut une alarme bien chaude pour la rue Notre-Dame-des-Champs, et dont tressaillit la Grande-Chaumière du Mont-Parnasse. Aujourd'hui encore, devant la façade du palais, et sous le cadran solaire, vous entendrez raconter les épisodes de ces journées avec cette simplicité de récit et cette modeste appréciation des périls qu'on admire dans les bulletins de l'état-major. Mais enfin tout est rentré dans l'ordre, et la cour d'assises des ministres ne fait plus peur à personne. On sait qu'elle n'instruit que contre les mauvais succès, qu'elle ne poursuit que les gens à terre, qu'elle ne fait que libeller les arrêts de la victoire, et qu'elle juge seulement les condamnés.

Si du jardin nous pénétrons dans le palais, nous trouverons d'un côté cette galerie que décora jadis le fécond pinceau de Rubens, et le salon où furent rangées les toiles peintes par Lesueur pour le petit cloître des chartreux, quand ces religieux en firent présent au roi; de l'autre, les petits salons qui portent encore le nom de Joseph Vernet, quoique ses marines soient allées aussi remplir les vides laissés sur la muraille du Louvre par les représailles de la conquête. Là s'est abritée la gloire vivante de notre école, celle qui peut, si le cœur lui en dit et si elle se porte bien, venir en personne jouir de l'admiration qu'elle inspire. L'exposition du salon, quand toutefois elle a lieu, est un essai seulement. Celle-ci est la ratification, le témoignage du succès, un avant goût d'immortalité dont on peut se donner le plaisir chaque dimanche, lorsque les portes s'ouvrent aux curieux. Ce qu'il y a de meilleur, c'est que tous ces ouvrages du génie n'en sont plus à l'attente des acheteurs et à l'espérance d'un marché, ce qui est une assez mauvaise chance par l'économie qui court. On aime à savoir qu'il y a quittance de tous ces chefs-d'œuvre dont les greniers sont encombrés, et qui viennent là se montrer à tour de rôle, suivant le caprice de l'ordonnateur ou la convenance des temps. Au moment où je parle, la préférence est pour les batailles. La galerie est devenue singulièrement belliqueuse; c'est tout le contraire du cabinet. On n'y voit partout que monceaux de cadavres, longues files de prisonniers, escadrons se précipitant à travers la poussière et la fumée. C'est à faire venir l'envie des victoires.

(Fin.)

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/3 ℳ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

Ire Année. N.ro 44.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, PROF. ET DR., et C. SCHÜTZ, DR

Séraphine,

par *Charles Nodier.*

(*Fin.*)

Compromettre était bien autre chose qu'*avantageux*, ma foi! *compromettre* me foudroya.

„Te *compromettre*, Séraphine! je serais au „désespoir de te *compromettre*, mais..... je ne „sais pas au juste ce que c'est.“

Elle laissa tomber sur moi le sourire d'une supériorité indulgente. „Il suffit, monsieur, con„tinua-t-elle, que je ne veux pas absolument „qu'on se permette d'être de nuit dans le parc. „Aujourd'hui je vous fais grâce“ ajouta Séraphine en me tendant sa main à baiser, „parce que „je sais que votre cœur est pur, mais que cela „n'arrive plus jamais! le monde est si pervers!“

Il faut noter que *pervers* avait un pied et demi dans la bouche de Séraphine. C'était le *verbum sesquipedale* de mon Horace.

„Eh! que m'importe le monde pervers! qu'a-t-il à dire à ma tendresse et à mes inquiétudes? il lui siérait bien, au monde pervers, de trouver mauvais que je fusse en peine de Séraphine, quand Séraphine est malade! Craindre pour ta vie, et ne pas tout entreprendre, ne pas tout braver pour te voir! certainement, je ne promettrai pas cela!“

— „Bien, bien, dit-elle en reprenant ma main, si j'étais vraiment en danger! Crois-tu que je voudrais, moi, mourir sans te revoir? Ce serait pis que la mort!

Au même instant, ses sœurs et mon ami nous rejoignaient, et nous nous embrassâmes devant eux pour la première fois de la journée.

Les moments dont je parle étaient si doux qu'il n'est pas surprenant que je m'abandonne au plaisir de les raconter longuement. Cela dura quatre ou cinq mois, et puis cela finit à toujours.

Au commencement d'octobre, je ne sais plus quel jour c'était de brumaire, nous vîmes arriver Chapuis, un ancien domestique de M. de C...., vieillard honnête, fidèle et même affectueux, mais dont la figure sévère et rébarbative ne m'avait jamais paru propre qu'à porter de mauvaises nouvelles. Celles qui me concernaient alors étaient accablantes. Mes parents, enchantés de quelques progrès qu'ils croyaient remarquer dans mes études, étaient convenus de m'en témoigner leur satisfaction en me faisant passer un hiver à Paris sous les yeux d'un homme aimable et sage, dont ils avaient éprouvé l'attachement. Le neuf thermidor venait de mettre un terme aux sacrifices sanglants des druides de la révolution. La France, enivrée de son affranchissement, commençait à se reposer des convulsions de la terreur, dans une atmosphère plus pure. Elle renaissait aux sciences, aux beaux-arts, aux loisirs des peuples civilisés. Elle renaissait presque au bonheur le lendemain de l'anarchie. Je ne connaissais de la terre tout entière que la nature agreste et simple de nos solitudes. Il s'agissait de me faire voir

les collections, les bibliothèques, les monuments, les hommes, le monde enfin, dans lequel l'imagination du meilleur des pères m'assignait en espérance une position agréable, et peut-être distinguée. Tout cela m'aurait souri comme à lui dans des circonstances où ce voyage n'aurait rien coûté à mon cœur; mais l'exil des nobles subsistait toujours, et je me sentais défaillir à l'idée de quitter pour si long-temps mon ami, car la longueur d'un hiver est quelque chose d'incommensurable aux enfants. Je ne sais s'il vous en souvient; je ne disais pas tout cependant; mais la pensée de m'éveiller vingt-cinq fois par une matinée de dimanche, sans pouvoir me promettre de voir Séraphine et de finir la journée auprès d'elle, me navrait si cruellement, que je ne m'accoutumais à la supporter que sous la condition d'en mourir. Vingt-cinq dimanches, hélas! j'étais bien loin de mon compte!

Il fallait pourtant se soumettre. M. de C...., qui mesurait mieux le temps, et qui savait mieux ce qu'il faut, me parlait de ces longs mois d'absence comme d'un jour que j'allais passer en plaisirs. Nous devions seulement des visites à tous nos voisins, avant l'époque qui était fixée pour mon départ, et dont je ne m'informais point, parce que je tremblais de la savoir. Ce projet de visites me consolait un peu; il devait me ramener au château, et je me démontrais bien à part moi que cinq heures de l'amitié, des regrets et des caresses de Séraphine, dédommageraient assez ma vie de cinq mois de douleurs. Je m'aperçus dès le lendemain que nos lentes promenades m'éloignaient de plus en plus de l'unique objet de mes pensées, mais je ne m'affligeai point. Je sus au contraire un gré infini à M. de C... d'avoir donné cette direction à notre cérémonieux itinéraire.

„Tant mieux, disais-je tout bas! C'est par „elle que nous finirons! son baiser d'adieu sera „le dernier que j'emporterai sur mes lèvres, et „je l'y conserverai avec tant de soin, qu'il en „sera de ce voyage comme si je ne l'avais pas „quittée!...“

Il y avait six jours que nous courions ainsi le pays, presque sans nous parler. M. de C.... paraissait amèrement triste, et si je ramenais, selon mon usage, le nom de Séraphine au travers de nos courts entretiens, il se hâtait d'en détourner la conversation comme d'une idée inquiétante et fâcheuse. Je me perdais à chercher le motif de cette réticence nouvelle entre nous: car il aimait Séraphine presque autant qu'il m'aimait, et j'aurais trouvé tout naturel qu'il l'aimât davantage.

Comme nous occupions le seul logement dont on pût disposer dans la maison, nous avions établi Chapuis dans ma chambre, où il dressait tous les soirs son pliant au-devant de ma croisée. Le jour dont il est question, Chapuis me trouva comme à l'ordinaire occupé à tenir note sur mon journal des espèces que j'avais ramassées en chemin, et il se crut obligé de m'interrompre pour m'engager à dormir. Cette précaution inaccoutumée me surprit.

— „C'est, voyez-vous, dit-il, que nous par„tons demain, à six heures précises, pour nous „trouver au relais de la diligence de Paris, et „quoique j'aie déjà emballé toutes vos petites „hardes dans la voiture, il est possible qu'il vous „reste quelque chose à faire avant d'y monter. „Vous n'avez donc que le temps de vous repo„ser un peu en attendant que je vous réveille.“

— „Demain à six heures! m'écriai-je. Cela „n'est pas possible! je ne partirai certainement „point sans avoir vu Séraphine!...“

— „Il le faut bien cependant, repartit Cha„puis, car la diligence n'attend pas; et, quand „vous resteriez, pensez-vous que M. de C... vous „permette de voir mademoiselle Séraphine dans „l'état où est la pauvre enfant? Il craindrait „trop pour vous les effets de la contagion, com„me on l'appelle. Il n'a pas eu d'autre raison „pour vous éloigner d'ici toute la semaine.

— „Séraphine est malade, et je ne le savais „pas! — Expliquez-vous, mon ami, je vous en „supplie!

— „Malade, malade! répondit Chapuis en „hochant la tête. On m'avait défendu de vous „le dire, mais il faut bien que vous l'appreniez „un jour ou l'autre; c'est que les nouvelles „d'aujourd'hui n'étaient pas bonnes! Heureuse-

„ment, la providence de Dieu est grande, surtout „pour les jeunes gens, et, si elle le permet, „vous retrouverez au printemps mademoiselle Sé„raphine plus vive et plus gentille que jamais. „Et puis, on ne manquera pas de vous écrire sa „guérison à Paris, et vous en aurez la conso„lation sans avoir eu le chagrin de la quitter „malade.“

Pendant qu'il parlait ainsi, Chapuis tourna la clef, la retira de la serrure, la mit dans sa poche, ferma la fenêtre, et se glissa dans son lit sans se déshabiller, pour être plus tôt prêt le matin.

— „Que faites-vous, Chapuis? Vous fermez „cette fenêtre, et vous savez que je ne puis me „passer d'air! Je vous l'ai dit assez souvent.

— „Bon, bon, reprit-il en s'enfonçant sous sa „couverture, les voyageurs ne doivent-ils pas „s'accoutumer à tout? Vous serez bien plus à „l'étroit dans la voiture, ma foi! Vous imagi„nez-vous, mon cher jeune homme, que vous „aurez toujours vos aises? On vous en donnera „dans votre pension, des fenêtres ouvertes en „octobre! D'ailleurs, monsieur est trop bon pour „ne pas avoir égard à mon rhumatisme, par le „froid qu'il fait maintenant; c'est une vraie soi„rée d'hiver!“

Je n'avais point d'objections contre ce dernier raisonnement. Ma situation était horrible. J'éteignis ma lumière, et je ne me couchai pas. J'attendais qu'il dormit pour tenter de tourner l'espagnolette, et sauter d'un bond dans la rue par dessus le pliant maudit, au risque de me rompre le cou. Le moment que j'espérais ne tarda pas; mais le sommeil de Chapuis était si léger que soudain, et au moindre mouvement, j'étais averti par un *qui vive* brutal de la vigilance de mon inexorable sentinelle. Je revins dix fois aux approches, et dix fois je fus dépisté. Pendant ce temps-là, Séraphine m'appelait peut-être! Ce fut une épouvantable nuit.

Enfin la pendule sonna quatre heures (c'était plus que je ne me croyais capable d'en compter encore), et le carillon du réveil m'avertit que Chapuis avait choisi cette heure-là pour aller faire les préparatifs du départ. Je me roulai comme en sursaut sur ma paille bruyante, pour lui donner acte de ma présence, pendant qu'il battait méthodiquement le briquet, et qu'il éclairait sa lanterne sourde. Je crus qu'il n'en finirait pas. Qu'il me parut long dans ses opérations, et que je maudis la maladresse et les lenteurs de la vieillesse! Il sortit cependant, et j'entendis la clef retourner sur moi à l'extérieur. Je ne m'en souciais guère. Son dernier cri couvrit fort à propos le bruit de la croisée qui s'ouvrait. Avant que le prudent Chapuis fût à l'écurie, j'étais, moi, de l'autre côté du village.

Il ne fallait rien moins que mon habitude du pays pour me diriger dans les ténèbres de cette rigoureuse matinée. Il n'y avait pas dans toute la nature un atome de lumière. Les objets les plus opaques et les plus obscurs ne dessinaient pas le plus faible contour sur l'horizon obscur comme eux. Il ne tombait pas de pluie, mais l'atmosphère était inondée d'une brume noire, épaisse, presque palpable, qui pénétrait mes vêtements, et qui enveloppait mes membres comme un bain glacé. Je n'avais rien vu, rien deviné, rien imaginé jusqu'alors qui me donnât une idée aussi effrayante de l'Érèbe et du chaos. Je trébuchais contre tous les obstacles, je tombais, je me relevais, je sondais la route du pied, et la nuit du regard. Je n'étais orienté que par ma mémoire ou par mon cœur; je disais: Ce doit être là, et j'allais toujours.

Quand j'arrivai au *trou du hibou*, je ne le reconnus qu'aux saillies du roc, qui surplombait dans de certains endroits de manière à m'obliger de baisser la tête, et que je suivais en tâtonnant pour ne pas m'exposer à perdre un pas hors du sentier; car il y allait de ma vie. Ce sentier était effectivement assez large, comme je l'avais dit à Séraphine, pour donner place, dans les passages les plus étroits, à deux paires de pieds comme les miens; mais il était coupé dans la pierre vive, et le suintement des eaux qui l'humectaient sans cesse avaient sensiblement incliné sa pente et dégradé son bord extérieur, dont je rencontrais à tout moment les inégalités, quand j'essayais de prendre un peu de terrain pour me délasser de ma contrainte. La brume se congelait d'ailleurs

en touchant sa surface froide et polie, et le tapissait d'un verglas glissant, où je n'assurais ma marche qu'avec d'incroyables efforts, en introduisant mes doigts dans toutes les anfractuosités du rocher, et en me cramponnant de temps en temps à celles qui étaient assez profondes pour me soutenir, pendant que je reprenais, à la pensée de Séraphine, quelque force et quelque courage. — Tout à coup j'entendis un bruit singulier, et mes joues furent battues d'un lourd frémissement d'ailes, deux circonstances qui, dans la disposition de mon esprit, n'étaient pas propres à diminuer ma terreur; mais je pensai à l'instant que ce devait être le hibou, dont mes tracasseries nocturnes avaient troublé la solitude, et bientôt je n'en doutai plus. Il alla s'abattre pesamment à quelques pas de moi, en fixant sur l'usurpateur de ses périlleux domaines des yeux ronds et lumineux. „Je te remercie, lui dis-je, de venir „prêter deux flambeaux à mon voyage; „mais je ne m'y fierai qu'autant qu'il le faut pour „ne pas te donner l'impitoyable joie de m'entraî„ner dans les fossés de la maison de plaisance. „Je sais que tu es un hôte insidieux, et je con„nais, grâce au ciel, pour les avoir toisées de „l'œil plus d'une fois, les profondeurs qui nous „séparent.“ Il me précéda ainsi pendant longtemps encore, voletant, caracolant, miaulant comme un chat, sifflant comme une couleuvre, s'abattant d'espace en espace à des intervalles mesurés, avec un gémissement lamentable, qui aurait figé le sang dans les veines d'une femme. — Je ne craignais plus rien. La route s'était élargie. Je courais, je sautais, j'espérais, j'étais content, j'allais la revoir. — Et toutefois je me promettais bien de revenir par une route plus sûre. J'arrivai à l'allée des marronniers.

La feuillée s'était éclaircie depuis mon dernier voyage, et je vis de plus loin vaciller entre les rameaux la faible et pâle lueur qui venait d'une certaine croisée de la tourelle. „Du feu „chez Séraphine! pensai-je. Elle est donc ma„lade encore!“ Je ne m'arrêtai point, je parcourus la terrasse, je cherchai, je trouvai la porte qui s'ouvrait de ce côté; elle céda sous ma main; elle était entr'ouverte; cela m'étonna. Je gagnai le corridor, j'atteignis l'entrée du petit escalier en volute qui conduisait chez Séraphine. Cet escalier était aussi éclairé, contre l'usage. Après deux ou trois tours de spirale, je vis que cette clarté provenait d'une bougie posée sur une marche au-dessus de ma tête, celle de Lila, de la pauvre Lila, qui était assise à côté, les coudes sur ses genoux, la tête dans ses mains noires, et qui paraissait dormir, sans doute parce qu'elle avait veillé, et que la fatigue venait de la surprendre en descendant. Je passai près d'elle à petit bruit pour ne pas la déranger de son sommeil. Une lumière encore blanchissait le palier; elle sortait de la chambre de Séraphine. Les deux battants de la porte étaient appuyés aux murailles. La lampe était par terre; derrière elle je discernai deux vieilles femmes que j'avais vues souvent demander l'aumône au château; elles se tenaient accroupies, muettes, occupées, et au mouvement de leurs bras il me sembla qu'elles cousaient quelque chose. Je m'élançai. Elles ne levèrent pas la tête. Je courus à l'alcove; le lit de Séraphine était défait, l'oreiller renversé, les couvertures pendantes: il était vide. —

Assailli d'idées vagues, confuses, impénétrables, je me retournai vers l'endroit où j'avais vu ces vieilles femmes, pour prendre d'elles des informations sur Séraphine et sur le motif qui l'avait fait changer de lit; mais il ne me resta plus de forces pour entendre leur réponse. Leur réponse, je la savais déjà. Ce qu'elles cousaient, c'était un drap blanc, et ce qu'elles cousaient dans ce drap, c'était Séraphine.

On m'a souvent demandé depuis pourquoi j'étais triste.

Le Luxembourg et l'Institut.

(Fin.)

A présent que nous avons visité les alentours, montons hardiment ce noble et large escalier, bordé de faisceaux, de trophées et de grands ca-

pitaines qui conduit à la chambre des pairs. Nous ne nous arrêtons pas à demander si cet appareil militaire, qui servait autrefois d'avertissement et d'excuse à la docilité des législateurs, si ces lames de sabre, ces pointes d'épées, multipliées, à dessein, dans la main des guerriers ou parmi les symboles de la conquête, pour rappeler aux dignitaires de l'empire de quelle puissance et sous quelle condition ils tenaient leur grandeur, si tout ce luxe de gouvernement campé convient le moins du monde à une assemblée de sages délibérant à loisir et en parfaite assurance sur les modifications qu'une longue expérience réclame dans les lois de la veille. La décoration du sénat conservateur est demeurée au sénat conservé, qui a le bon esprit de ne rien changer à son logis, sauf quelques ornemens de circonstance, comme chartes, portraits en pied, bustes, drapeaux, armoiries, sermens, devises et autres bagatelles dont le garde-meuble est approvisionné. La chambre des pairs a toujours sa salle des gardes, où les statues des grands hommes de l'antiquité instruisent aux vertus républicaines le piquet de service; sa salle des messagers d'état, dans laquelle je ne sais quel malin architecte a placé une jolie figure du Silence dirigeant son geste expressif du côté où doit s'engager la lutte des opinions; sa salle des conférences, orné d'une large toile allégorique, dont la figure principale, repeinte à plusieurs reprises, se détache, brillante de couleurs toutes fraîches, sur un fond banal terni par les années; enfin, toute mutilée qu'elle est de son hérédité et veuve de ses dotations, appauvrie des collègues qu'elle a perdus et peut-être de ceux qu'elle à gagnés, elle s'asseoit encore là où siégeait ce sénat-aïeul richement rétribué pour son obéissance, et cette chambre-mère où la place des enfans était marquée sur le coussin paternel. Elle y revoit sans rire, car la pairie est d'un sérieux imperturbable, plantés autour de son bureau avec une mise en scène digne du Cirque-Olympique, ces drapeaux jaunes, ces étendards de la vieille Autriche, conquis une première fois à la face du ciel sur l'ennemi vaincu, et reconquis de nouveau, dans le fond d'une cachette, sur les rats qui allaient achever l'ouvrage des balles. Ici l'enceinte des délibérations a peu d'étendue, le plafond peu de hauteur, les distances sont faiblement ménagées. Les spectateurs, suspendus dans une légère galerie sur la tête des votans, semblent être admis à une sorte de familiarité dont on sait qu'ils ne voudront pas abuser. On est averti dès l'abord que dans ce lieu ne doivent pas se faire entendre les violens éclats de l'éloquence tribunitienne, que la voix des orateurs doit y prendre un son grave et plein, une accentuation modérée, ce médium de la bonne compagnie, auquel on a besoin de se former lorsqu'on s'est exercé ailleurs. Les interruptions elles-mêmes, cette ressource bruyante de l'impatience qui se communique, et de la contradiction qui se cotise, partent de trop près pour être offensantes et tumultueuses, pour s'élever comme un orage de quelque coin obscur, et jeter à travers les argumens un tonnerre de cris inarticulés. L'espace manque pour la tempête des passions, et il y a tout juste ce qu'il faut de place pour le débat des affaires. S'il arrive que, dans la chaleur de son enthousiasme progressif ou répressif, l'autre chambre ait voté quelque mesure à laquelle il ne manque qu'une légère prévoyance, comme serait, par exemple, la possibilité de l'exécution, vous pouvez être sûr de trouver ici des têtes froides et calmes, blanchies dans le métier de tailler, d'allonger et de rogner les lois, qui découvriront aussitôt cette petite inadvertance. Car, à l'exception de quelques jeunes héritiers qui ont porté le deuil à temps, vous ne verrez se ranger sur ces chaises de velours que des hommes vieillis par les emplois, habitués aux révolutions, résignés à tous les changemens qu'elles leur imposent, prenant et déposant volontiers les titres dont chaque régime les a revêtus, laissant à juger s'ils ont meilleure grâce sous le ruban de couleur rouge que sous le cordon de moire bleue, et toujours prêts à faire le sacrifice de leurs affections quand le bien de l'état l'ordonne. Aussi a-t-on vu quelle joie ç'a été, parmi ce peuple de France nouvellement rendu à la liberté, et qui la comprend si bien, lorsqu'il a obtenu, non sans peine, non sans grand renfort de menaces et d'outrages,

que la pairie ne serait plus transmise par succession, qu'il ne se formerait pas de familles, apportant dans l'exercice de cette haute dignité l'influence telle quelle de leur position, et l'indépendance d'un vote dont elles ne seraient redevables qu'à la loi du pays; lorsqu'il a été décidé que cette fonction viagère serait mise à la disposition du pouvoir, comme les décorations et les préfectures, sous la seule condition de renfermer ses choix dans des catégories où personne, je crois, n'est bien sûr de ne pas se trouver.

Or voici une transition toute faite pour vous conduire au palais de l'Institut, et je n'en chercherai pas d'autre. On sait en effet que les quatre académies peuvent aussi fournir leur contingent à l'élection royale; et il ne nous serait pas impossible, en descendant la rue de Seine; de rencontrer face à face, avec son paquet de livres ou son ballot de vœux patriotiques, un immortel du bord de l'eau, qui vient emménager sa capacité au palais de la pairie. Et puis, par un autre jeu des révolutions, n'est-ce pas là aussi que nous allons retrouver, modestement retranchées dans leur poste littéraire, quelques-unes des illustrations qui ont déserté l'assemblée politique? car il se fait des échanges continuels entre ces deux magasins de notabilités contemporaines; et ceux qui n'ont pas la même répugnance que moi à peser des noms propres sauront vous dire aisément de quel côté est la perte ou l'avantage. Quoi qu'il en soit, nous voici arrivés, comme Lafontaine, par le chemin le plus long, au lieu où siégent les représentans autorisés de la science, de la littérature, de l'érudition et des arts; en face de ce Louvre, où Louis XIV installa jadis leurs devanciers, où ils rentrèrent à la suite de leur collègue le premier consul, et d'où on les a renvoyés depuis, en leur facilitant la traversée par un pont de mesquine structure. Nous avons devant nous la fondation orgueilleuse de Mazarin, ce collége somptueux; à l'élévation duquel il voulut que fût employé ce qu'il appelait ses épargnes, puisque, grâce à ces soins, son royal pupille n'avait plus à soutenir de guerre où il pût l'aider de sa bourse. C'était là sans doute une fastueuse générosité de mourant, et il y avait peu d'humilité à rassembler autour de son tombeau soixante enfans de noble famille, choisis dans les provinces que quatre nations avaient été forcées de rendre ou de céder à la France. Mais enfin c'était une restitution, sorte de pénitence tardive, dont il serait bon d'entretenir l'exemple. Après un siècle et demi, ce legs de la seconde Eminence a reçu, comme la Sorbonne, monument de son prédécesseur, une autre destination. Le nom du testateur ne reste plus attaché qu'à la vilaine rue dont les bâtimens sont bordés, et à cette bibliothèque, don plus utile de sa munificence, qu'il avait recouvrée du pillage pour la rendre noblement à l'étude.

C'est donc là que se réunissent, aux jours fixés pour leurs travaux, les quatre classes de l'Institut ou les quatre académies, comme vous voudrez, formant une vaste famille que l'instinct d'un grand prince avait devinée, mais dont l'analyse moderne a soigneusement établi les rapports, partagée en différentes branches, que Louis XIV avait recueillies, mais que notre siècle, plus savant, a numérotées. Or, de ces quatre académies, il en est deux qui font assez peu de bruit, comme d'honnêtes femmes qu'elles sont, dont on accepte la supériorité sur parole, dont on ne conteste pas les renommées, dont on reçoit docilement les arrêts, moins peut-être par conviction que par la nécessité où l'on serait de faire quelques études pour se donner la joie de l'insubordination et de la critique. C'est là, en effet, l'avantage des professions renfermées dans un petit nombre de concurrens, qui ne sont pas en quelque sorte livrées au commerce, dont les contestations sur les choses du métier et les disputes entre les affiliés auraient si peu de retentissement dans le monde, trouveraient si peu de sympathie et d'intelligence, qu'il vaut bien mieux s'arranger à l'amiable, se faire des concessions pour obtenir des complaisances, et se passer sans bruit la réputation, à charge de revanche. De là sans doute est demeuré, même dans notre époque mutine et tracassière, ce respect traditionnel pour la vieille Académie des sciences, respect commandé par des talens supérieurs, et dont profitent peut-être à la sourdine quelques médiocrités. De là encore

cette espèce de tolérance forcée qu'on accorde à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dont pourtant l'érudition mystérieuse commence à se répandre, et pourrait bientôt tomber dans le domaine de la controverse; assemblage singulier de savans, qui poussent leurs recherches dans des voies opposées; confusion de langues et de travaux, Babel de commentateurs, congrès polyglotte, où l'on s'entend d'autant mieux que l'on se comprend moins, où l'on se rapproche d'autant plus volontiers que l'on ne se touche pas, où le grec fait bon accueil à l'arabe, qui ne repousse pas l'arménien, lequel donne la main au turc pour embrasser le chinois Et toutes ces politesses restent à peu près lettres closes pour le public; pendant qu'il n'est pas d'oisif passant son temps dans les salons de cette exposition dont s'effraie la liste civile, ou fredonnant un air au sortir de l'Opéra, ou voyant tomber le voile grisâtre d'un monument nouveau, ou s'arrêtant devant la porte du marchand d'estampes, ou comptant avec admiration le nombre des pierres dont se compose un édifice, qui n'ait son jugement à porter sur les ouvrages des peintres, des musiciens, des sculpteurs, des graveurs et des architectes, qui ne demande compte de son choix à l'Académie des beaux arts, qui ne puisse prendre parti pour un maître ou pour une école, qui ne veuille faire acte de connaisseur en recevant le matin d'un journal son système et ses préférences. Mais qu'est-ce encore que cela auprès des tribulations qu'a éprouvées l'Académie française, cette compagnie dont les productions, les choix et les jugemens appartiennent à tous ceux qui savent lire, et surtout à ceux qui ne lisent pas; auprès de ces attaques, dont deux siècles de durée n'ont ni tari la source, ni renouvelé la forme, et dont elle ne se repose aujourd'hui qu'aux dépens de son influence et de sa dignité, parce qu'il s'est fait une diversion de l'épigramme en faveur des orateurs et des hommes d'état, tranquille parce qu'on la néglige, et obligée d'emprunter secours à la politique, qui a débauché son auditoire, pour obtenir au moins un peu de bruit?

Car c'est toujours l'Académie française, ou, si vous l'aimez mieux, la classe de langue et de littérature, soit qu'elle porte le numéro un que lui a rendu la restauration, soit qu'elle se résigne au numéro deux que lui avait donné le mécanicien couronné de la première classe, c'est toujours elle, disons-nous, qui attire une façon de public dans cette église bizarrement convertie en salle d'assemblée. A peine si l'on prend garde aux invitations annuelles des trois autres sections, même lorsque celle des beaux-arts joint à la distribution de ses prix l'attrait d'une cantate exécutée par quelqu'une de nos actrices, même lorsqu'au printemps toutes les lumières de l'Institut se réunissent en faisceau pour contribuer de leurs quatre foyers au pot-pourri d'une séance. Tout cela ne produit pas, dans le monde étroit où les sociétés saintes ont conservé des relations, une sensation pareille à celle qu'excite l'annonce d'une réception, ou seulement cette solennité, pour laquelle on a épuisé déjà tous les anniversaires du mois d'août, quand l'Académie française décerne en médailles d'or son aumône de gloire aux pauvres honteux de la littérature. Alors, pour peu qu'il n'y ait pas de scandale au Palais Bourbon, ni de revue, ni de concert à bénéfice, ni de joute sur l'eau, ni de courses au Champ-de-Mars, la chapelle Mazarine peut compter sur une chamarrée complète et sur une recette d'applaudissemens assez ronde. Les jours où un nouvel académicien doit prononcer son discours, suivant que le nom du récipiendaire aura au dehors plus ou moins d'éclat, selon que son élection aura soulevé plus ou moins de disputes, le jeune maître des cérémonies aura aussi plus ou moins de peine à ranger les habitués de l'enceinte privilégiée, à défendre, au moyen de ces soldats dont les fusils sont placés ici avec tant de convenance, les bancs réservés contre l'invasion en chapeau de crêpe et en souliers de satin, tandis que les porteurs de billets plus modestes iront s'entasser dans l'enfoncement obscur des amphithéâtres et des tribunes. Mais, il faut bien en convenir, le temps est passé de ces réunions brillantes que la mode comptait parmi ses fêtes, où l'on faisait assaut d'élégantes parures, où de jolis visages venaient hardiment braver le jour dangereux de la coupole éclairée par le soleil

de l'après-midi. Si cette désertion continue; si ce double négligé des figures et des toilettes dure encore quelque temps, l'éloquence académique sera obligée de se modifier; il y a, dans son répertoire, mille phrases charmantes qui ne trouveraient pas d'application. Il ne sera plus possible de sacrifier aux Grâces dans le sanctuaire des Muses, c'est ainsi je crois qu'on parlait; car l'autel manquera aux offrandes. Et ne voilà-t-il pas que les académiciens eux-mêmes donnent l'exemple du sans-façon! Ce n'était pas assez qu'une nouvelle forme d'habit eût supprimé déjà et la veste brodée, et la culotte antique, et les bas de soie, et les boucles, et les dentelles; l'habit lui même s'en va; l'habit aux palmes vertes, le seul costume qui pendant les premiers mois de la révolution ait osé se montrer dans l'enceinte de ces murs sillonnés par la mitraille. Aux dernières séances de l'Institut on a vu presque toute la compagnie se glisser sur ses banquettes, dans le simple appareil de la promenade, de la visite ou du travail, sans qu'aucun signe extérieur annonçât aux spectateurs, déjà fort peu instruits par les noms, qu'ils voyaient entrer des hommes célèbres. Je l'ai dit aux députés; je le dirai aux académiciens: reprenez le costume et ne le quittez pas En ce temps-ci, lorsqu'il s'agit de ce qui peut obtenir le respect, personne ne doit se vanter d'avoir quelque chose à perdre. Nons avons assez d'illusions de moins, laissez nous celle de l'habit.

Maintenant, si vous vous rappelez encore que j'ai promis de vous fournir quelque analogie entre l'assemblée domiciliée au Luxembourg et la compagnie logée au collége Mazarin, il me sera facile de vous signaler un caractère essentiel qui appartient à l'une et à l'autre, et qui leur donne à toutes deux plus d'importance qu'on ne paraît le croire. Dans notre société si brisée, où les hommes s'isolent à l'envi, où l'on ne trouve nulle part de lien entre les intérêts, où les ambitions même marchent à la débandade et ne s'unissent tout au plus que pour un coup de main, c'est quelque chose, soyez-en sûr, que de former un corps, que d'avoir un ralliement et une sorte de raison sociale. Au moment où s'opère la dissolution, on n'aperçoit que l'inconvénient de cette existence commune qui sert de point de mire à toutes les attaques; mais, plus tard, c'est un centre tout formé autour duquel se rangent les efforts qui tendent à reconstruire. Ces deux corporations, qui subsistent au milieu de tant de débris dispersés, ont certainement quelque puissance. Poursuivies, moquées, raillées ce qui n'est peut-être pas un mal, elles se tiennent pourtant, au milieu du tapage politique et de l'émeute littéraire. Elles ont déjà vu se dissiper autour d'elles des coalitions, des camaraderies actives et menaçantes, qui n'ont pas même pu durer jusqu'au partage de la conquête. Après tant d'essais infructueux, auxquels nous avons employé nos élections, nos journaux et les favoris de la popularité, pourquoi ne serait-il pas réservé à la pairie, telle qu'elle est, invalide comme elle semble, amputée, démembrée et rajustée de toutes pièces, de nous préparer, avec l'aide des circonstances et de la raison publique, les bases d'un état plus tranquille et plus assuré? Qui sait, peut-être cela lui arrivera-t-il le jour même où l'Académie française nous donnera son Dictionnaire!

A Bazin.

Epigramme.

Sur une vieille dévote.

A quinze ans le démon la prit à son service,
Elle a sous ses drapeaux doublement combattu:
Jeune elle eut l'art de faire aimer le vice,
Vieille elle fait détester la vertu.

Bordr.

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℔ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

Ire Année. N.ro 45.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, DR. ET PROF., et C. SCHÜTZ, DR

Jean Baptiste Gresset,

einer der anmuthigsten und sittlichsten unter den komischen Dichtern der Franzosen, ward 1709 in Amiens geboren, erhielt seine Bildung bei den Jesuiten seiner Vaterstadt, und trat 1726 in den Orden derselben. Im Collége Louis le Grand zu Paris vollendete er seine Studien und wurde dann als Professor in Tours angestellt. Verdrießlichkeiten, welche ihm seine komischen Poesieen zuzogen, bewogen ihn, da er sich von seinen Oberen ungerecht behandelt glaubte, im 26. Jahre seines Alters, die Gesellschaft Jesu zu verlassen. Er ging nun nach Paris zurück, ward 1748 Mitglied der Akademie daselbst, gründete später in Amiens die dortige Akademie, und lebte dann in glücklichen ehelichen Verhältnissen auf einem Gute in der Nähe seiner Vaterstadt. Hier starb er am 16. Juni 1777, nachdem er kurz vorher war in den Adelstand erhoben worden.

Gresset's vorzüglichstes Werk wird immer sein bereits in früher Jugend von ihm verfasstes komisches Heldengedicht, Vert-vert, das wir hier mittheilen, bleiben. Eine reizende Naivetät, Frische und Lebendigkeit verleihen ihm einen seltenen Werth, der durch die Anmuth der Erfindung und die Leichtigkeit der Behandlung noch erhöhet wird. Dieselbe Anmuth zeigt er in seinen übrigen lyrischen und komischen Poesieen, deren feiner Muthwille nie verletzend wird oder an Unsittlichkeit streift, wie sich das so häufig bei französischen Dichtern dieser Gattung findet. Weniger glücklich ist er in seinen dramatischen Arbeiten, namentlich im Trauerspiel; sein Méchant, ein Lustspiel verdient dagegen das Lob eines vortrefflichen Charakterstückes. — Die beste Ausgabe seiner Werke ist die 1811 zu Paris von Renouard in drei Bänden besorgte. —

Vert-Vert.

Poème en quatre chants,
adressé à madame l'abbesse de * * * en 1733.

Par J. B. L. Gresset.

Chant premier.

Vous, près de qui les Grâces solitaires
Brillent sans fard, et règnent sans fierté;
Vous, dont l'esprit, né pour la vérité,
Sait allier à des vertus austères
Le goût, les ris, l'aimable liberté;
Puisqu'à vos yeux vous voulez que je trace
D'un noble oiseau la touchante disgrâce,
Soyez ma Muse, échauffez mes accens,
Et prêtez-moi ces sons intéressans,
Ces tendres sons que forma votre lyre,
Lorsque Sultane*), au printemps de ses jours,
Fut enlevée à vos tristes amours,
Et descendit au ténébreux empire.
De mon héros les illustres malheurs
Peuvent aussi se promettre vos pleurs.
Sur sa vertu, par le sort traversée,
Sur son voyage et ses longues erreurs,
On aurait pu faire une autre Odyssée,
Et par vingt chants endormir les lecteurs;

*) Espagnole.

On aurait pu des fables surannées
Ressusciter les diables et les dieux,
Des faits d'un mois occuper des années;
Et, sur des tons d'un sublime ennuyeux,
Psalmodier la cause infortunée
D'un perroquet, non moins brillant qu'Énée,
Non moins dévot, plus malheureux que lui:
Mais trop de vers entraînent trop d'ennui.
Les Muses sont des abeilles volages;
Leur goût voltige, il fuit les longs ouvrages,
Et, ne prenant que la fleur d'un sujet
Vole bientôt sur un nouvel objet.
Dans vos leçons j'ai puisé ces maximes:
Puissent vos lois se lire dans mes rimes!
Si, trop sincère, en traçant ces portraits,
J'ai dévoilé les mystères secrets,
L'art des parloirs, la science des grilles,
Les graves riens, les mystiques vétilles,
Votre enjoûment me passera ces traits:
Votre raison, exempte des faiblesses,
Sait vous sauver ces fades petitesses;
Sur votre esprit, soumis au seul devoir,
L'illusion n'eut jamais de pouvoir;
Vous savez trop qu'un front que l'art déguise
Plaît moins au ciel qu'une aimable franchise.
Si la vertu se montrait aux mortels,
Ce ne serait, ni par l'art des grimaces,
Ni sous des traits farouches et cruels,
Mais sous votre air, ou sous celui des Grâces,
Qu'elle viendrait mériter nos autels.
  Dans maint auteur de science profonde
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde;
Très-rarement en devient-on meilleur:
Un sort errant ne conduit qu'à l'erreur:
Il nous vaut mieux vivre au sein de nos Lares,
Et conserver, aimables casaniers,
Notre vertu dans nos propres foyers,
Que parcourir bords lointains et barbares;
Sans quoi le cœur, victime des dangers,
Revient chargé de vices étrangers.
L'affreux destin du héros que je chante,
En éternise une preuve touchante:
Tous les échos des parloirs de Nevers
Si l'on en doute, attesteront mes vers.
  A Nevers donc, chez les Visitandines,
Vivait naguère un perroquet fameux,
A qui son art et son cœur généreux,
Ses vertus même, et ses grâces badines
Auraient dû faire un sort moins rigoureux,
Si les bons cœurs étaient toujours heureux.
Vert-Vert (c'était le nom du personnage),
Transplanté là de l'Indien rivage,
Fut, jeune encor, ne sachant rien de rien,
Au susdit cloître enfermé pour son bien.
Il était beau, brillant, leste et volage,
Aimable et franc, comme on l'est au bel âge,
Né tendre et vif, mais encore innocent;
Bref, digne oiseau d'une si sainte cage,
Par son caquet digne d'être au couvent.
  Pas n'est besoin, je pense, de décrire
Les soins des sœurs, des nonnes, c'est tout dire;
Et chaque mère, après son directeur,
N'aimait rien tant: même dans plus d'un cœur,
Ainsi l'écrit un chroniqueur sincère,
Souvent l'oiseau l'emporta sur le père.
Il partageait, dans ce paisible lieu,
Tous les sirops dont le cher père en Dieu,
Grâce aux bienfaits des nonnettes sucrées,
Réconfortait ses entrailles sacrées.
Objet permis à leur oisif amour,
Vert-Vert était l'ame de ce séjour;
Exceptez-en quelques vieilles dolentes,
Des jeunes cœurs jalouses surveillantes,
Il était cher à toute la maison.
N'étant encore dans l'âge de raison,
Libre, il pouvait et tout dire et tout faire;
Il était sûr de charmer et de plaire.
Des bonnes sœurs égayant les travaux,
Il becquetait et guimpes et bandeaux;
Il n'était point d'agréable partie,
S'il n'y venait briller, caracoler,
Papillonner, siffler, rossignoler:
Il badinait, mais avec modestie,
Avec cet air timide et tout prudent,
Qu'une novice a même en badinant.
Par plusieurs voix interrogé sans cesse,
Il répondait à tout avec justesse:
Tel autrefois César, en même temps,
Dictait à quatre en styles différens.
  Admis partout, si l'on en croit l'histoire,
L'amant chéri mangeait au réfectoire;
Là tout s'offrait à ses friands désirs;

Outre qu'encor pour ses menus plaisirs,
Pour occuper son ventre infatigable,
Pendant le temps qu'il passait hors de table,
Mille bonbons, mille exquises douceurs,
Chargeaient toujours les poches de nos sœurs.
Les petits soins, les attentions fines,
Sont nés, dit-on, chez les Visitandines;
L'heureux Vert-Vert l'éprouvait chaque jour:
Plus mitonné qu'un perroquet de cour,
Tout s'occupait du beau pensionnaire;
Ses jours coulaient dans un noble loisir.
Au grand dortoir il couchait d'ordinaire:
Là de cellule il avait à choisir;
Heureuse encor, trop heureuse la mère,
Dont il daignait, au retour de la nuit,
Par sa présence honorer le réduit!
Très-rarement les antiques discrettes
Logeaient l'oiseau; de novices proprettes
L'alcove simple était plus de son goût;
Car remarquez qu'il était propre en tout.
Quand chaque soir le jeune anachorète
Avait fixé sa nocturne retraite,
Jusqu'au lever de l'astre de Vénus
Il reposait sur la boîte aux Agnus.
A son réveil, de la fraîche nonnette
Libre témoin, il voyait la toilette:
Je dis toilette, et je le dis tout bas;
Oui, quelque part, j'ai lu qu'il ne faut pas
Aux fronts voilés des miroirs moins fidèles
Qu'aux fronts ornés de pompons et dentelles.
Ainsi qu'il est pour le monde et les cours
Un art, un goût de modes et d'atours,
Il est aussi des modes pour le voile;
Il est un art de donner d'heureux tours
A l'étamine, à la plus simple toile.
Souvent l'essaim des folâtres Amours,
Essaim qui sait franchir grilles et tours,
Donne aux bandeaux une grâce piquante,
Un air galant à la guimpe flottante;
Enfin, avant de paraître au parloir,
On doit au moins deux coups-d'œil au miroir;
Ceci soit dit entre nous, en silence.
Sans autre écart revenons au héros.
Dans ce séjour de l'oisive indolence
Vert-Vert vivait sans ennui, sans travaux;
Dans tous les cœurs il régnait sans partage:
Pour lui sœur Thècle oubliait les moineaux:
Quatre serins en étaient morts de rage;
Et deux matous, autrefois en faveur,
Dépérissaient d'envie et de langueur.
Qui l'aurait dit, en ces jours pleins de charmes,
Qu'en pure perte on cultivait ses mœurs,
Qu'un temps viendrait, temps de crimes et d'alarmes,
Où ce Vert-Vert, tendre idole des cœurs,
Ne serait plus qu'un triste objet d'horreurs?
Arrête, Muse, et retarde les larmes
Que doit coûter l'aspect de ses malheurs,
Fruit trop amer des égards de nos sœurs.

(*Suite.*)

Le Fils du Millionnaire.

par *Madame Augustin Thierry.*

Histoire de province.

Les étrangers que la saison des eaux minérales attire chaque année dans la petite ville de Bourbon se plaisent à remarquer, au centre de la ville, une vieille maison noire comme si le feu y avait passé, et qui présente dans sa construction les principaux caractères de l'architecture du quinzième siècle. Aux deux angles de la façade, s'élèvent deux tourelles, dont les toits pointus soutiennent des girouettes de dimension peu commune. La porte, à cintre surbaissé, est surmontée d'un écusson de pierre que supportent deux lions en relief, et dont les armoiries, soigneusement grattées à l'époque de la *terreur*, ont fait place à un cadran solaire. Les fenêtres, partagées par une croix de pierre en quatre compartimens, sont ornées de figures grotesques d'hommes, de femmes et d'animaux, au bord du toit, quatre ou cinq grandes figures de renards et lévriers s'avancent horizontalement sur la rue, et font l'office de gouttières; enfin l'édifice est couronné par trois mansardes délicatement sculptées, au sommet desquelles s'élèvent, comme trois panaches, des ornemens de plomb assez semblables, pour la forme, à des pieds d'artichauts.

Comme tout ce qui porte l'empreinte d'un temps reculé, cette maison gothique inspire à la fois un sentiment de respect et une sorte d'intérêt rêveur. On pense à ce qu'elle a pu être dans ses

jours de jeunesse et de splendeur; on aime à se demander quelle sorte de gens ont tour à tour vécu dans son enceinte, quelles joies et quelles douleurs y ont été éprouvées. Malheureusement sur tout cela il n'existe aucune tradition, pas même une de ces fables populaires attachées pour ainsi dire en tout pays aux murs des vieux bâtimens, et qu'on répète sans y croire, pour amuser l'imagination des voyageurs. Tout ce que les habitans de Bourbon savent de cette demeure, c'est qu'elle fut construite jadis pour un chancelier de France, et que, depuis longues années, elle appartient à Mme Deschamps, veuve d'un homme de loi, bonne femme, très entendue en affaires, et qui loue ses appartemens le plus cher possible durant la saison des eaux. Si par hasard la personne qui donne ces renseignemens est étrangère à l'industrie locative, elle a soin d'ajouter: „Entrez pour voir l'intérieur; il est plus gai que la façade, et vous serez reçu à merveille.“

En effet, une cour régulière, bien sablée et garnie de plates-bandes, se présente d'abord à la vue, et sert comme de vestibule à un assez beau jardin. A droite, on remarque un large escalier en pierre; à gauche le petit salon où Mme Deschamps se tient d'ordinaire. C'est la pièce la plus moderne de la maison: elle est boisée et peinte en gris; des gravures encadrées de bois noir, et représentant toute l'histoire de la chaste Suzanne, sont disposées le long des murs, suivant l'ordre chronologique; en face d'un secrétaire en marqueterie, sur lequel est une pendule d'albâtre, se trouve un petit piano de forme ancienne, chargé d'un panier à ouvrage, d'un gros volume in-folio servant de presse à des rubans, et d'un coussin sur lequel deux ou trois chats dorment habituellement côte-à-côte. La décoration de l'appartement est complétée par une douzaine de chaises de tapisserie, remarquables en ce que l'étoffe dont elles sont recouvertes, ayant fait jadis partie d'une riche tenture qui représentait la chasse de Diane, chaque siége paré d'un lambeau pris au hasard n'offre à l'œil que des dessins bizarres et des figures tronquées. Sur l'un, c'est la moitié d'un bras ou les trois quarts d'une tête; sur l'autre, des cornes de cerf ou la hure d'un sanglier.

Le 15. juin 18.., à sept heures du matin, Mme Deschamps qui s'était levée avec le jour, déjeunait, en camisole et en bonnet de nuit, près de la fenêtre de son salon donnant sur la rue. Elle remplissait de son embonpoint démesuré une bergère assez large pour deux; et dans cette position sa personne semblait taillée à quatre étages, d'abord le ventre, ensuite la poitrine, puis le double menton, enfin une figure épanouie où se perdaient en quelque sorte des traits encore fins et agréables, quoiqu'ils eussent au moins soixante ans. Son déjeuner, posé sur une table ronde, consistait en une tasse de café et quelques tranches de pain grillé. Sur la même table, entre le pot à crême et le sucrier, un petit chat gris se tenait gracieusement assis sur ses pattes de derrière, et regardait d'un œil plein de convoitise le café fumant, dans lequel Mme Deschamps versait avec méthode, et pour ainsi dire goutte à goutte, une crême aussi blanche qu'épaisse. De temps en temps, le petit chat avançait doucement la patte jusque sur le bord de la tasse, puis il la retirait aussitôt, soit par crainte d'une correction, soit à cause de la chaleur. La vieille dame mangeait en silence, ne prêtant aucune attention à la pantomime de son favori ni à ses miaulemens plaintifs et caressans, lorsque trois coups frappés au carreaux de la fenêtre attirèrent ses regard de ce côté. Elle reconnut à travers les vitres la figure longue et affairée de Mme Firmin, l'une de ses voisines. „Est-ce que nous allons ensemble au marché? dit Mme Deschamps en ouvrant la fenêtre. C'est mon jour de provision: un moment, je suis à vous.

— Il ne s'agit, ma chère amie, ni de marché, ni de provisions pour l'instant, répondit Mme Firmin, d'une voix basse et mystérieuse; j'ai une nouvelle importante à vous communiquer.

— Importante pour moi? dit Mme Deschamps avec vivacité.

— Pour nous deux, ma chère.

— En ce cas entrez vite, vous me conterez cela pendant que je ferai ma toilette.

— Oh! je n'ai pas le temps à présent, et d'ail-

leurs je n'ai aucune envie que les voisins me voient entrer chez vous de si bonne heure; il ne faut point donner l'éveil à la curiosité: ma nouvelle exige le plus grand secret.

— Bah! bah! qui serait assez fin pour deviner ce que vous allez me dire à l'oreille? Allons, ma voisine, entrez vite, il n'y a personne dans la rue.

— C'est vrai, mais aux fenêtres: ne voyez-vous pas l'abbé Barbeau planté à la sienne? c'est le plus grand sournois de la terre, et l'on ne peut rien lui cacher: sous le prétexte de ne pouvoir dormir à cause de ses crampes, il passe la nuit à épier le prochain; aussi Dieu sait ce qu'il raconte! hier encore... Mais je vous dirai tout cela tantôt après dîner, sur les quatre heures; et jusque-là *motus*, entendez-vous?

— Madame Firmin, vous me mettez le diable en tête avec votre mystère. Mon ménage ira tout de travers. Ah ça, au moins, soyez exacte: à quatre heures précises."

Les deux amies se dirent adieu, et Mme Deschamps revint à son café; mais il n'en restait plus une seule goutte. Durant la conversation le petit chat s'était dépêché, sans bruit et avec une rare précision, d'avaler tout le contenu de la tasse, qui paraissait avoir été rincée par la main la plus soigneuse. Content de sa bonne fortune, il peignait ses moustaches encore humides, lorsque sa maîtresse s'aperçut du larcin. „Le fouet, le fouet! monsieur Griffon, vous aurez le fouet," s'écria-t-elle en poursuivant l'animal, qui, sautant légèrement de meuble en meuble, courut se réfugier sous une chaise, où il se blottit, le corps allongé, la queue tremblante et les yeux braqués comme deux rayons de lumière sur la figure fâchée de Mme Deschamps; mais la colère de la vieille dame s'apaisa bientôt, ou pour mieux dire changea d'objet. Le crime du chat fut mis sur le compte de Mme Firmin. „Qu'est-ce qu'elle me veut, murmurait Mme Deschamps, avec ses grands secrets qu'elle ne peut dire que le soir? C'était bien la peine de me déranger pour si peu de chose; quelque commérage, des bagatelles... Je ne m'en occuperai pas, et je n'y veux plus songer." Mais elle eut beau se répéter plusieurs fois ces derniers mots, elle y pensa toute la journée. Après une foule de conjectures et beaucoup d'impatience, l'heure de la révélation sonna à l'horloge de la ville, et Mme Firmin ne tarda pas à se montrer. Mais, avant de rapporter l'entretien que les deux voisines eurent ensemble, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails qui les feront mieux connaître.

Depuis la mort de son mari, Mme Deschamps était restée en possession d'une fortune de trois à quatre mille livres de rentes qu'elle administrait avec une parfaite économie, ne dépensant juste par an que le tiers de son revenu. Cette parcimonie, qui ne devait profiter qu'à ses héritiers collatéraux, provenait moins chez elle d'un instinct d'avarice que de l'envie de passer pour une excellente femme de ménage, ou, selon le vocabulaire provincial, pour une femme de mérite. Quatre fois par an, ni plus ni moins, elle dérogeait avec éclat à ses habitudes, en donnant un grandissime dîner. Heureusement la servante de la maison savait garder les secrets du pot au feu, et ne contait à personne avec quels sacrifices d'abstinence sa maîtresse rétablissait l'équilibre. Pour rendre à Mme Deschamps pleine justice, il faut dire que ce n'était point par une vanité vulgaire qu'elle donnait ces dîners célèbres dans toute la ville; elle professait une sorte de vénération religieuse pour sa maison, cette antique demeure d'un chancelier de France; et c'était afin de lui rendre quelque chose de son ancienne splendeur, afin qu'elle ne dérogeât pas entre ses mains, que la bonne dame se croyait obligée à ces frais trimestriels de représentation. Comme toutes les passions humaines, l'amour de Mme Deschamps pour sa maison pouvait bien avoir aussi son côté d'égoïsme. Cette maison était la source la plus productive de son revenu; et, tant que durait la saison des eaux, les baigneurs étrangers payaient chèrement l'honneur d'y loger. Avant tout, elle désirait avoir pour locataires des personnes titrées, de hauts fonctionnaires, ou des gens connus par leur fortune; mais dans les mauvaises années elle était moins aristocrate, et agréait en soupirant tous ceux qui se présentaient.

Quant à Mme Firmin, c'était une mère de famille âgée d'environ cinquante ans, pleine d'activité et de savoir-faire. Restée veuve au bout de quelques années de mariage, sans fortune et avec quatre filles, elle avait trouvé le moyen de les faire élever aux dépens de ses parens, de ses amis, et de ses voisins mêmes, sans qu'il lui en coutât rien. Mais il s'agissait de les marier, car elles étaient devenues grandes, et c'était le point difficile. Mme Firmin y songeait nuit et jour, et jamais ses vues ne s'arrêtaient sur des partis médiocres. Il lui fallait quatre gendres riches, ou d'un rang élevé, ou même l'un et l'autre à la fois, si la chose était possible. Du reste, la beauté de ses filles lui semblait justifier suffisamment la hauteur de ses prétentions maternelles. A l'affût de toutes les occasions qui pouvaient se présenter d'un bout à l'autre du département, elle épiait en outre avec autant d'adresse que de persévérance les célibataires, jeunes ou vieux, français ou étrangers, qui arrivaient aux eaux de Bourbon. En un mot, elle était, pour les gens à marier qui se rencontraient sur son passage, comme un chien d'arrêt pour le gibier. Ruses, expédiens, intrigues, rien ne lui coûtait, dès qu'elle avait cru entrevoir un moyen de parvenir à son but.

L'amitié des deux voisines, quoique assez récente, était fondée sur la base la plus solide, celle d'un intérêt réciproque. L'une, pour faire valoir sa maison et se procurer des locataires selon son cœur, spéculait sur la prodigieuse activité, les nombreuses relations, et, comme elle le disait elle-même, sur les belles connaissances de la mère de famille; et celle-ci, en revanche, comptait trouver des maris pour ses filles parmi la clientelle de son amie. Dès qu'elles furent assises l'une à côté de l'autre, dans le petit salon, Mme Firmin ouvrit ainsi la conversation: „Nous voilà déjà au milieu de juin, ma chère, et pas un seul baigneur chez vous!

— Il ne s'agit pas de cela, mais de votre secret, interrompit Mme Deschamps avec un peu d'humeur; et puis je ne vois pas de raison pour me lamenter si tôt: la saison ne fait que commencer, et M. Portal, le fameux médecin de Paris, m'a fait promettre une famille entière de gens comme il faut. Ce sera pour mon premier.

— Et que diriez-vous, ma voisine, si je vous procurais pas plus tard que ce soir, un locataire pour votre second? que diriez-vous, hein?“

La figure de Mme Deschamps s'éclaircit tout à coup, et elle répondit d'une voix doucereuse: „Ce que je dirais? je dirais qu'il n'y a pas de meilleure voisine, de meilleure amie que Mme Firmin.

— Eh bien! ma chère, vous pouvez à l'instant même préparer les trois chambres du second, pour y recevoir le fils d'un millionnaire.

— Le fils d'un millionnaire! s'écria Mme Deschamps avec emphase et en levant les bras; je vais tout de suite.... Françoise, Françoise... Mon Dieu, la vieille sotte! voilà qu'elle est dehors; je l'ai envoyée en commission.

— Ne vous fâchez pas, dit Mme Firmin, vous avez le temps; on n'arrivera guère que sur les sept heures. Mais, ma chère amie, service pour service, j'en ai un à vous demander, et en outre la plus grande discrétion.“

Le sourire disparut aussitôt du visage de Mme Deschamps, et elle se dit à elle-même: Diantre! la voisine veut que je lui paie commission; elle a toujours besoin d'argent, et il va falloir que je lui en prête. Puis, reprenant tout haut: „Un service, dit-elle, ma chère? ah! vraiment de tout mon cœur; c'est-à-dire si j'en ai le moyen, car vous savez....

— Je sais répondit Mme Firmin sans attendre la fin de la phrase, je sais tout ce que vous êtes capable de faire.“ Et en parlant ainsi elle donna à sa voisine une poignée de main tout amicale. Celle-ci, de plus en plus effrayée de cet empressement, qui lui semblait de fort mauvais augure, tirait sa main à elle et reculait sa chaise en disant: „Voisine, ma chère voisine... à propos, je ne vous ai pas conté la bonne aubaine qui vient d'arriver à l'abbé Barbeau. Il a reçu trois cents francs d'arriéré sur lesquels il ne comptait plus; il est dans la joie de son ame, le pauvre cher homme, et je lui ai entendu dire que la somme entière était au service de ses amis: il est si obligeant!

— Pour vous, cela se peut, dit Mme Firmin; quant à moi, je ne m'en suis guère aperçue. Mais laissons l'abbé et ses cent écus: si mon plan réussit, voisine, vous et moi nous en aurons bien d'autres à notre service.

— Un plan! reprit Mme Deschamps tant soit peu rassurée; un plan! mais dites-moi donc tout rondement de quoi il s'agit. Quel diable de préambule vous faites depuis un quart d'heure! Allons, au fait.“ Mme Firmin alongea la tête, et, regardant de droite et de gauche, elle mit ses deux mains de chaque côté de sa bouche, et dit: „Eh bien! ma chère, il faut que nous mariions ma petite Juliette à ce fils de millionnaire.

— Ah! madame Firmin, y pensez-vous? Juliette est une jolie enfant, c'est vrai; mais le fils d'un millionnaire, un homme si riche!

— Justement, ma chère, ce sera un homme trop grand pour calculer comme nous autres; il voudra faire un mariage d'inclination, et ma Juliette est charmante, élevée comme un ange; car vous savez qu'elle a été à Paris... Je me charge de conduire l'affaire dès qu'elle aura été emmanchée; mais c'est là le point difficile. Vous m'entendez, chère voisine, et pour cela je compte sur vous.

— Volontiers, madame Firmin, volontiers; on pourra tâter le terrain, cela ne coûte rien; mais pourquoi nous occuper de Juliette, votre dernière, avant de songer aux trois aînées? En bonne justice...

— C'est mon affaire, madame Deschamps. Au reste, je vous dirai en confidence que j'ai des projets pour les trois autres. Le mariage de ma Thérésia est déjà en fort bon train. Sa pauvre cousine est au plus mal; les médecins ne lui donnent pas quinze jours de vie.

— Sa cousine, ah! ah! mais je ne comprends pas bien ce que la mort de cette dame peut avoir de commun!...

— Ah! madame Deschamps, on voit bien que vous n'êtes pas mère de famille! Vous ne comprenez pas qu'une fois la cousine enterrée, il restera un homme veuf, encore jeune, riche, et qui plus est, sans enfans; que ma Thérésia sera là pour pleurer avec lui, et qu'il se consolera avec elle. Croyez-vous donc que j'aurais envoyé cette pauvre enfant à la campagne durant la saison des eaux, pour être garde-malade auprès de sa cousine, et rien de plus? Non, madame Deschamps, non; c'est une affaire sûre, c'est une affaire d'or. Mais parlons de Juliette: cette enfant est mon bijou, c'est la plus gentille et la plus aimable des quatre, et voilà pourquoi je la destine à notre fils de millionnaire.

— Dieu veuille, ma voisine, que tout cela réussisse! Mais quel est le nom du monsieur?

— Émile Raymond. Écoutez cette petite lettre que Mme d'Arnaud, qui est malade à sa campagne, m'a envoyée pour vous la communiquer, écoutez:

Paris, le 10 juin 18...

„Madame et chère amie,

„Permettez-moi de vous recommander, ainsi qu'à l'excellente Mme Deschamps, dont je n'oublierai jamais les soins affectueux, un jeune homme plein de mérite à qui l'on a conseillé l'usage de vos eaux minérales. C'est M. Émile Raymond, dont le nom déjà célèbre ne doit pas vous être inconnu; il compte rester à Bourbon un mois pour le moins, et selon toute apparence il y arrivera le 15 au soir. Ayez la bonté de l'aider de votre mieux pour tous les arrangemens nécessaires, et agréez, madame et chère amie, l'assurance de mes sentimens les plus dévoués.“

— „Bon! dit Mme Deschamps; mais qui nous dit que ce M. Émile Raymond soit le fils d'un millionnaire?

— C'est moi qui le dis, répliqua vivement Mme Firmin; écoutez encore et ne m'interrompez plus. L'hiver dernier, quand j'étais à Paris, chez ma cousine Lebas, rue Charlot, au Marais, on ne parlait dans tout le quartier du Temple que des bals de M. Raymond, le fameux banquier millionnaire. J'allais avoir une invitation pour moi et pour Juliette, quand mes maudites affaires m'ont rappelée ici. Eh bien! c'est le propre fils de ce M. Raymond qui vient aux eaux. La chose tombe sous le sens, *un nom célèbre*, un nom qui ne doit pas nous être inconnu: pesez ces expressions, ma voisine, et jugez vous-même s'il y a lieu d'avoir le moindre doute.“

Mme Deschamps fit un signe d'assentiment, et elle ajouta: „Je serais ravie que Juliette devienne une grande dame; en attendant, voilà un locataire comme il en faut à ma maison.

— Et le cadeau de noces! reprit Mme Firmin en souriant, voilà ce qui ne vous manquera pas non plus.

— Ah! fi donc, fi donc, ma chère voisine; ne croyez pas que l'intérêt.....

— Mon Dieu, à qui le dites-vous, madame Deschamps? vous, la meilleure amie, la plus généreuse..."

Ce compliment fit sourciller la vieille dame; le mot *généreuse* surtout lui paraissait cacher quelque piége. Cependant elle se rassura complètement lorsque sa voisine eut ajouté: „Ah ça! je vous quitte, je suis très pressée; il faut que j'aille préparer Juliette, lui donner le mot d'ordre. Convenons de nos faits; en voici le programme: 1° faire bon visage à M. Émile Raymond; 2° l'inviter à dîner demain chez vous, et l'empêcher de se rencontrer avec la grande Constance, que je trouve toujours sur mes talons quand je veux produire mes filles.

— A merveille: pour cela je comprends, interrompit Mme Deschamps; mais le dîner est-il si nécessaire?

— Absolument; c'est le meilleur moyen de brusquer la première entrevue. Vous aurez ma fille et moi, l'abbé Barbeau, personnage muet à table, qu'il faut caresser pour qu'il ne nous trahisse pas, et enfin Mme Audriet, qui est à moitié sourde et aux trois quarts aveugle.

— Mais demain, voisine, un dîner demain! y songez-vous? Je n'ai rien de prêt, et vous savez comme j'aime à faire les choses. Il me faut huit jours.

— Huit jours! ah Dieu de Dieu! ce serait la mort de notre projet. Si nous ne prenons pas les devans, ce cera pour un autre, madame Deschamps, et adieu le cadeau de noces. La mère de Constance est à l'affût, l'intrigante! Aucune bassesse ne lui coûtera. Il n'y a donc pas de temps à perdre. Si vous voulez, je vous prêterai une poularde, un filet de bœuf et six assiettes de dessert.

— Merci, merci, ma voisine, dit Mme Deschamps d'un air piqué; je trouverai moyen d'arranger tout cela et de faire honneur à ma maison.

— Eh bien! adieu donc, je vais guetter à la fenêtre l'arrivée du futur."

Mme Firmin, en prononçant ces derniers mots, prit son ombrelle pour sortir; mais son amie l'arrêta et lui dit: „Croyez-vous qu'on ait parlé à Paris du prix de mes appartemens?

— Je n'en sais rien; mais qu'est-ce que cela peut faire?

— Cela fait beaucoup; un millionnaire ne tient pas à l'argent, et dans tous les cas il doit payer plus qu'un autre. Je lui louerai six francs par jour au lieu de quatre.

— Mais, ma voisine, pourquoi faire des exceptions? Cela pourrait effrayer le jeune homme; d'ailleurs il vous est recommandé.

— Madame Firmin, vous ne songez qu'à vos affaires; il me semble qu'il n'y aurait pas de mal à ce que je fisse les miennes en même temps.

— Eh bien! arrangeons-nous: louez vos chambres du second quatre francs dix sous par jour...

— Non pas, il me faut cinq francs, pas un sou de moins. Songez donc que j'ai besoin de m'indemniser de tous les frais que va m'occasioner ce mariage; n'ai-je pas déjà un dîner?

— Bien, bien, voisine; comme vous voudrez." Et madame Firmin sortit, puis revint sur ses pas d'un air empressé. „J'oubliais, madame Deschamps, une recommandation importante; ne faisons devant ce jeune homme aucune allusion à la fortune de son père, si lui-même n'en parle pas le premier. Je ne serai pas fâchée d'avoir l'air d'ignorer totalement qu'il est riche; et d'ailleurs il sera bien plus agréable pour lui de se croire aimé sans intérêt... Adieu." Et madame Firmin sortit cette fois pour tout de bon.

(Suite.)

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/3 ℳ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

Ire Année. N.ro 46.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, PROF. ET DR., et C. SCHÜTZ, DR.

Vert-Vert.

Poème en quatre chants,
adressé à madame l'abbesse de * * * en 1743.
Par J. B. L. Gresset.

(Suite.)

Chant second.

On juge bien qu'étant à telle école,
Point ne manquait du don de la parole
L'oiseau disert; hormis dans les repas,
Tel qu'une nonne, il ne déparlait pas:
Bien est-il vrai qu'il parlait comme un livre,
Toujours d'un ton confit en savoir-vivre.
Il n'était point de ces fiers perroquets
Que l'air du siècle à rendus trop coquets,
Et qui, sifflés par des bouches mondaines,
N'ignorent rien des vanités humaines:
Vert-Vert était un perroquet dévot,
Une belle ame innocemment guidée;
Jamais du mal il n'avait eu l'idée,
Ne disait onc un immodeste mot;
Mais en revanche il savait des cantiques,
Des orémus, des colloques mystiques;
Il disait bien son *bénédicité*,
Et *notre mère*, et *notre charité*:
Il savait même un peu du solloque,
Et des traits fins de Marie Alacoque:
Il avait eu, dans ce docte manoir,
Tous les secours qui mènent au savoir.
Il était là maintes filles savantes,
Qui mot pour mot portaient dans leurs cerveaux,
Tous les noels anciens et nouveaux.
Instruit, formé par leurs leçons fréquentes,
Bientôt l'élève égala ses régentes:
De leur ton même, adroit imitateur,
Il exprimait la pieuse lenteur,
Les saints soupirs, les notes languissantes
Du chant des sœurs, colombes gémissantes:
Finalement, Vert-Vert savait par cœur
Tout ce que sait une mère de chœur.

Trop resserré dans les bornes d'un cloître,
Un tel mérite au loin se fit connoître;
Dans tout Nevers, du matin jusqu'au soir,
Il n'était bruit que des scènes mignonnes
Du perroquet des bienheureuses nonnes;
De Moulins même on venait pour le voir.
Le beau Vert-Vert ne bougeait du parloir;
Sœur Mélanie, en guimpe toujours fine,
Portait l'oiseau: d'abord aux spectateurs
Elle en faisait admirer les couleurs,
Les agrémens, la douceur enfantine;
Son air heureux ne manquait point les cœurs.
Mais la beauté, du tendre néophyte
N'était encor que le moindre mérite;
On oubliait ses attraits enchanteurs,
Dès que sa voix frappait les auditeurs.
Orné, rempli de saintes gentillesses,
Que lui dictaient les plus jeunes professes,
L'illustre oiseau commençait son récit;
A chaque instant de nouvelles finesses,
Des charmes neufs variaient son débit;
Éloge unique et difficile à croire
Pour tout parleur qui dit publiquement,
Nul ne dormait dans tout son auditoire:

Quel orateur en pourrait dire autant?
On l'écoutait, on vantait sa mémoire:
Lui cependant stylé parfaitement,
Bien convaincu du néant de la gloire,
Se rengorgeait toujours dévotement,
Et triomphait toujours modestement.
Quand il avait débité sa science,
Serrant le bec et parlant en cadence,
Il s'inclinait d'un air sanctifié,
Et laissait là son monde édifié.
Il n'avait dit que des phrases gentilles,
Que des douceurs, excepté quelques mots
De médisance; et tels propos de filles,
Que par hasard on apprenait aux grilles,
Ou que nos sœurs traitaient dans leur enclos.

Ainsi vivait dans ce nid délectable,
En maître, en saint, en sage véritable,
Père Vert-Vert, cher à plus d'une Hébé,
Gras comme un moine, et non moins vénérable,
Beau comme un cœur, savant comme un abbé,
Toujours aimé, comme toujours aimable,
Civilisé, musqué, pincé, rangé,
Heureux enfin, s'il n'eût pas voyagé.

Mais vint ce temps d'affligeante mémoire,
Ce temps critique où s'éclipsa sa gloire.
O crime! ô honte! ô cruel souvenir!
Fatal voyage! aux yeux de l'avenir
Que ne peut-on en dérober l'histoire!
Ah! qu'un grand nom est un bien dangereux!
Un sort caché fut toujours plus heureux.
Sur cet exemple on peut ici m'en croire:
Trop de talens, trop de succès flatteurs,
Traînent souvent la ruine des mœurs.

Ton nom, Vert-Vert, tes prouesses brillantes,
Ne furent point bornés à ces climats:
La Renommée annonça tes appas,
Et vint porter ta gloire jusqu'à Nantes:
Là, comme on sait, la visitation
A son bercail de révérendes mères,
Qui, comme ailleurs, dans cette nation,
A tout savoir ne sont pas les dernières;
Par quoi bientôt, apprenant des premières
Ce qu'on disait du perroquet vanté,
Désir leur vint d'en voir la vérité.
Désir de fille est un feu qui dévore,
Désir de nonne est cent fois pis encore.

Déjà les cœurs s'envolent à Nevers;
Voilà d'abord vingt têtes à l'envers
Pour un oiseau. L'on écrit tout-à-l'heure
En Nivernais à la supérieure,
Pour la prier que l'oiseau plein d'attraits
Soit, pour un temps, amené par la Loire;
Et que, conduit au rivage nantais,
Lui-même il puisse y jouir de sa gloire,
Et se prêter à de tendres souhaits.

La lettre part. Quand viendra la réponse?
Dans douze jours: quel siècle jusque-là!
Lettre sur lettre, et nouvelle semonce:
On ne dort plus; sœur Cécile en mourra.

Or, à Nevers arrive enfin l'épître.
Grave sujet; on tient le grand chapitre.
Telle requête effarouche d'abord.
Perdre Vert-Vert! ô ciel! plutôt la mort!
Dans ces tombeaux, sous ces tours isolées
Que ferons-nous, si ce cher oiseau sort?
Ainsi parlaient les plus jeunes voilées,
Dont le cœur vif, et las de son loisir,
S'ouvrait encore à l'innocent plaisir:
Et, dans le vrai, c'était la moindre chose,
Que cette troupe étroitement enclose,
A qui d'ailleurs tout autre oiseau manquait,
Eût pour le moins un pauvre perroquet!
L'avis pourtant des mères assistantes,
De ce sénat antiques présidentes,
Dont le vieux cœur aimait moins vivement,
Fut d'envoyer le pupille charmant
Pour quinze jours; car, en têtes prudentes,
Elles craignaient qu'un refus obstiné
Ne les brouillât avec nos sœurs de Nantes:
Ainsi jugea l'état embéguiné.

Après ce bill des miladys de l'ordre,
Dans la commune arrive grand désordre:
Quel sacrifice! Y peut-on consentir!
Est-il donc vrai! dit la sœur Séraphine,
Quoi! nous vivons, et Ver-Vert va partir!
D'une autre part la mère sacristine
Trois fois pâlit, soupire quatre fois,
Pleure, frémit, se pâme, perd la voix.

Tout est en deuil. Je ne sais quel présage
D'un noir crayon leur trace ce voyage;
Pendant la nuit, des songes pleins d'horreur
Du jour encor redoublent la terreur.
Trop vains regrets, l'instant funeste arrive:
Jà tout est prêt sur la fatale rive:
Il faut enfin se résoudre aux adieux,
Et commencer une absence cruelle:
Jà chaque sœur gémit en tourterelle,
Et plaint d'avance un veuvage ennuyeux.
Que de baisers au sortir de ces lieux
Reçut Vert-Vert! quelles tendres alarmes!
On se l'arrache, on le baigne de larmes:
Plus il est près de quitter ce séjour,
Plus on lui trouve et d'esprit et de charmes.
Enfin pourtant il a passé le tour:
Du monastère avec lui fuit l'Amour.
Pars, va, mon fils, vole où l'honneur t'appelle;
Reviens charmant, reviens toujours fidèle;
Que les zéphirs te portent sur les flots,
Tandis qu'ici dans un triste repos
Je languirai forcément exilée,
Sombre, inconnue, et jamais consolée;
Pars, cher Vert-Vert, et dans ton heureux cours
Sois pris partout pour l'aîné des Amours!
Tel fut l'adieu d'une nonnain poupine,
Qui, pour distraire et charmer sa langueur,
Entre deux draps avait à la sourdine
Très-souvent fait l'oraison dans Racine,
Et qui sans doute aurait, de très-grand cœur,
Loin du couvent suivi l'oiseau parleur.

Mais, c'en est fait, on embarque le drôle,
Jusqu'à présent vertueux, ingénu,
Jusqu'à présent modeste en sa parole.
Puisse son cœur constamment défendu,
Au cloître un jour rapporter sa vertu!
Quoi qu'il en soit, déjà la rame vole,
Du bruit des eaux les airs ont retenti;
Un bon vent souffle, on part; on est parti.

(*Suite.*)

Le Fils du Millionnaire,

par *Madame Augustin Thierry.*

Histoire de province.

(*Suite.*)

La vieille dame, restée seule, prit deux ou trois prises de tabac d'un air pensif et en branlant la tête comme quelqu'un qui n'est pas entièrement sûr d'être satisfait; puis elle se leva de son siége, et dit à moitié haut, à moitié entre ses dents: „Tout cela est bel et bon; mais, quoi qu'en dise la voisine, je louerai six francs à ce jeune homme; je le dois pour l'honneur de sa maison: les gens riches n'estiment les choses que quand on les leur fait bien payer. Voilà qui est dit.“ Et là-dessus elle alla préparer l'appartement destiné au fils du millionnaire.

Quand l'arrosoir, le balai et la brosse eurent passé dans tous les coins et recoins, madame Deschamps, un plumeau à la main, s'arrêta au milieu de la chambre, et jeta autour d'elle un regard de satisfaction, un regard attendri, semblable à celui d'une mere qui vient d'achever la toilette de son enfant. „Quelle chambre charmante! quel bel appartement“ s'écria-t-elle à plusieurs reprises, n'ayant pour son enthousiasme d'autre confident qu'elle-même; circonstance heureuse qui lui épargnait les chances probables d'une vive contradiction. En effet, l'appartement du second sur le devant, celui où s'étaient conservés le plus de vestiges de l'ancien état de la maison, avait par cela même quelque chose de si étrange, que la servante refusait obstinément d'y entrer seule après le coucher du soleil. Pour tout autre œil que celui d'un antiquaire passionné, il offrait une parfaite alliance du laid, du triste et de l'incommode. La principale chambre était un énorme galetas qu'éclairait une seule fenêtre divisée en quatre panneaux, dont les vitres, enchâssées dans de petites lames de plomb, étaient taillées, les unes en carré et les autres en polygone, de manière à s'ajuster ensemble et à former un dessin régulier. En face de la porte s'élevait une che-

minée gigantesque, dont le manteau, décoré de moulures gothiques, était soutenu par deux figures d'anges ailés, en tunique, et l'étole au cou. Au lieu de plafond, des solives cannelées en chêne d'Irlande, autrefois d'un beau jaune clair, maintenant brunes et enfumées, se prolongeaient parallèlement d'un bout à l'autre de la pièce; enfin des meubles de toutes les époques, depuis le bahut*) du seizième siècle jusqu'à la chiffonnière**) contournée du dix-huitième, des siéges de toutes les formes et de toutes les couleurs, figuraient pêle-mêle le long des murailles, en partie boisées, en partie couvertes d'une vieille tenture en maroquin doré.

Après avoir accompli, avec une minutieuse exactitude, le travail de propreté que, pour *l'honneur de sa maison,* elle ne confiait jamais à personne, madame Deschamps alla reprendre sa place habituelle dans le petit salon, en face de la fenêtre. Elle tira de son panier à ouvrage un morceau de tapisserie réservé pour les grandes occasions comme ouvrage de cérémonie, et se mit à travailler avec une distraction visible, portant ses yeux tantôt sur le cadran de la pendule, et fredonnant entre ses dents un vieil air d'opéra-comique dont les paroles semblaient:

Faut attendre avec patience;
Le jour de d'main c'est un beau jour.

Sur les huit heures, le claquement d'un fouet de poste, musique toujours douce à l'oreille des habitans d'une ville qui possède des eaux minérales, se fit entendre à travers les cris des enfans et les aboiemens des chiens. Beaucoup de têtes se montrèrent aux fenêtres: „Une calèche! une calèche! „disait-on; et quelques-uns ajoutaient: „C'est un baigneur! — C'est un voyageur! disaient les autres; il ne fera que passer. — Non, la voiture s'arrête, à *la Boule d'or.* — Eh! mon Dieu non! elle va plus loin. — Au diable! dit l'aubergiste de *la Boule d'Or,* qui s'était un peu trop hâté d'accourir sur le devant de sa porte; ce sera encore pour quelque baraque bourgeoise." Pendant ce temps, la calèche arrivait en face de la vieille maison, dont la propriétaire, toute rayonnante de joie, s'avança en faisant à l'étranger, qui aussitôt mit pied à terre, une révérence des plus gracieuses. C'était un homme de vingt-huit à trente ans, d'une figure agréable et surtout pleine d'expression. Il répondit d'une manière polie aux empressemens de sa future hôtesse; mais il parut plus attentif à considérer la façade de la maison qu'à écouter le détail de ses agrémens intérieurs, sur lesquels Mme Deschamps ne tarissait pas. Lorsque le jeune homme entra dans l'immense chambre à coucher dont il a été parlé plus haut, son attention à tout examiner devint encore plus grande; il se promenait de long en large, il allait d'un meuble à l'autre, et s'écriait: „C'est très curieux, c'est vraiment curieux!" Encouragée par ces exclamations de bon augure, Mme Deschamps se hasarda aussitôt à parler des six francs par jour. „Tout ce que vous voudrez, madame, répondit l'étranger en continuant son examen et en regardant avec une expression de plaisir la cheminée, la fenêtre, la tenture et les meubles; tout ce que vous voudrez; cet appartement me plaît au dernier point!" Ces paroles, qui satisfaisaient à la fois la double passion de Mme Deschamps, arrivèrent droit à son cœur, et ce fut avec une émotion qui allait jusqu'aux larmes qu'elle répondit à son locataire. En prenant congé de lui avec de nouvelles cérémonies, elle eut soin de l'inviter à dîner chez elle pour le lendemain.

Dès le matin de ce grand jour, tandis que Françoise allumait les fourneaux et commençait les préparatifs du dîner, Mme Deschamps se rendit en toute hâte chez sa voisine. Mme Firmin avait passé une très mauvaise nuit, tour à tour agitée par l'espoir du succès et par la crainte d'un revers; sa figure, longue et tirée, ses yeux fatigués, juraient avec le visage frais et les regards brillans de sa fille. La tête chargée d'un triple rang de papillotes, Juliette se tenait à genoux devant sa mère, qui passait au fer les boucles de ses cheveux blonds enveloppées de papier noir. Cette opération paraissait causer une vive impatience à la jeune fille; elle faisait une mine boudeuse et regardait les mouches voler en

*) Truhe. **) Nähtisch.

attendant le moment de sa délivrance. „Je t'assure, maman, disait-elle, lorsque Mme Deschamps entra dans la chambre; je t'assure que je ne me soucie pas du tout de ce fils de millionnaire.

— Taisez-vous, petite sotte, et ne vous remuez pas tant, car je vais vous brûler, dit Mme Firmin d'un ton sec et sérieux; et apercevant sa voisine, elle ajouta avec une grande volubilité de langue: „Eh bien! ma chère madame Deschamps, il est arrivé en calèche; contez-moi tout cela, qu'a-t-il fait? qu'a-t-il fait? comment est-il?

— Charmant! charmant!“ répondit la vieille dame avec une expression d'enthousiasme.

Juliette secoua la tête en souriant avec malice: „Oh! vous dites cela, madame Deschamps, parce qu'il est riche!

— Pas du tout, mademoiselle; je dis qu'il est charmant, parce qu'il est poli, très poli, qu'il connaît son monde, qu'il ne chicane pas sur le prix des choses, qu'il a toutes les manières d'un homme comme il faut, entendez-vous?“

Juliette haussa les épaules d'un air incrédule et dédaigneux.

„Et puis, ajouta madame Deschamps, c'est un fort joli garçon; il a des yeux noirs longs, comme cela; et la vieille dame allongeait un de ses gros doigts potelés et chargés de bagues.

— Et ses cheveux? dit Juliette.

— Noirs, comme ses yeux. Ah! tu auras là un joli mari, mon bijou!

— Madame Deschamps, est-il grand ou petit?

— Ni l'un ni l'autre; taille moyenne, très bien mis et fait à peindre.

— Tiens, maman, dit Juliette en riant, c'est-il drôle! voilà justement comme je les aime.

— C'est fort heureux! dit la mère. Croiriez-vous, madame Deschamps, que cette petite péronnelle ne voulait pas en entendre parler? Mademoiselle disait que tous les hommes riches sont bêtes!“

En ce moment, madame Deschamps, qui était près de la croisée, fit un geste de surprise, et s'écria: „Tenez, le voilà qui passe, là, à droite; il va aux bains!“

La mère et la fille se précipitèrent à la fois du côté de la croisée; mais aussitôt Madame Firmin arrêta Juliette par le bras: „Ne vous montrez pas comme cela, mademoiselle; ne vous montrez pas.

— Oh! je t'en prie, maman, laisse-moi le voir, dit Juliette en se débattant et en frappant du pied avec impatience; laisse-moi donc, il faut bien que je sache s'il me plaira!

— Ce n'est pas nécessaire: tenez-vous tranquille, tout le mouvement que vous vous donnez va vous brouiller le teint.

— Ah ça! mes amies, reprit madame Deschamps, je vous dis adieu, car je n'ai pas le temps de jaser: le jeune homme a accepté mon dîner: ainsi tenez-vous sous les armes pour quatre heures précises. De ce pas je vais inviter l'abbé, avec madame Audriet, et puis aider un peu Françoise à la cuisine. Ce n'est pas pour vous le reprocher, mais vous me donnez une fière besogne.“

Lorsque la vieille dame fut sortie, Mme Firmin s'assit dans l'embrasure de la croisée, et ordonna à Juliette de se placer devant elle. „Ah ça, ma fille, dit-elle avec gravité, vous rappelez-vous la leçon que je vous ai faite hier?“

Juliette leva les yeux comme pour chercher; puis frappant ses mains l'une contre l'autre: Oui maman, je sais... Tu m'as dit de me faire adorer du fils du millionnaire, d'être jolie, d'être aimable et de montrer mes talens.

— Sans doute, mademoiselle, c'est le fond de la chose; mais je ne me suis pas expliquée si crûment... En vérité, ma fille, vous avez encore l'esprit si peu formé, que jamais on ne croirait que vous avez passé trois ans dans *la capitale*.

— Mais maman, tu te trompes aussi, toi; tu te trompes toujours quand tu parles de cela; c'est trois mois que je suis restée à Paris, et j'aurais bien voulu...

— Taisez-vous, mademoiselle, et songez qu'une fille de votre âge doit répondre *oui* à tout ce que dit sa mère. Je t'assure, Juliette, que si tu ne sais pas mieux te conduire, je ferai venir Ale-

xandrine, Thérésia ou Naïda, pour épouser le fils du millionnaire."

Cette menace, prononcée d'un ton sévère, effraya tellement la jeune fille, qu'elle se mit à pleurer. Ses larmes eurent le double effet d'attendrir le cœur maternel de madame Firmin, et de lui faire craindre qu'un chagrin trop vif ne vînt tout à coup gâter le teint frais et reposé de sa fille; elle s'empressa d'essuyer les yeux de Juliette avec un linge mouillé, afin qu'ils ne devinssent pas rouges. La paix ainsi rétablie, on s'occupa de la toilette. Cette occupation dura trois heures, et mit au supplice la pauvre Juliette, dont le désir de plaire était loin d'être égal à l'ambition de madame Firmin. Tiraillée par les mains de sa mère, et presque étouffée dans son corset, elle murmurait entre ses dents: „Ah! s'il n'avait pas les yeux noirs, comme je le détesterais!" Enfin le dernier coup de peigne fut donné, la dernière épingle attachée; et la jeune fille, raide dans sa robe comme une poupée habillée de taffetas gommé, reçut l'ordre de marcher bien droite pour la vérification définitive, et de ne plus s'asseoir jusqu'au dîner, afin de n'être pas chiffonnée. Heureusement quatre heures sonnèrent bientôt.

Lorsque la mère et la fille entrèrent dans le salon de madame Deschamps, où tous les convives se trouvaient déjà réunis, l'abbé Barbeau et madame Audriet, qui étaient gens de bon appétit, firent un ah! ah! de plaisir, et le jeune étranger se leva d'une manière polie, mais sans adresser à Juliette ce regard d'admiration sur lequel madame Firmin avait compté pour le début: au contraire, il eut peine à s'empêcher de sourire, en voyant la révérence cérémonieuse, la tournure à la fois guindée et importante de la mère, et le singulier attifage de la jeune personne, surchargée de colifichets et de rubans de toutes les couleurs. Madame Firmin s'aperçut, sans en deviner la cause, que leur entrée n'avait produit aucun effet; mais il fallait plus d'un échec pour la déconcerter. Avec son assurance ordinaire, elle entama la conversation, en disant à madame Deschamps: „Mille pardons, ma chère, si nous arrivons un peu tard; Juliette s'est oubliée à son piano, après avoir terminé un paysage à l'aquarelle; nous n'avions plus que dix minutes pour la toilette; à peine si nous avons eu le temps de nous habiller; voilà notre excuse." Tout cela fut prononcé d'une voix flutée et avec une sorte de grasseyement parisien que madame Firmin affectait dans les occasions solennelles. A chaque mensonge de sa mère, Juliette baissait les yeux et rougissait; mais il est difficile de savoir si le trouble qu'elle éprouvait était dû tout entier à sa droiture de cœur, car la vue de M. Émile venait de produire sur elle une impression qui la rendait encore plus timide qu'à l'ordinaire.

On se mit à table. Madame Audriet et l'abbé dévoraient; mais ce dernier, pendant qu'il mangeait de son mieux, trouvait encore le moyen de regarder tout le monde en dessous. Madame Deschamps entassait les morceaux sur les assiettes, et faisait les honneurs de son dîner avec un grand luxe de paroles. Quant au jeune Parisien, il s'ennuyait beaucoup, et trouvait un peu rude le métier d'homme poli en province. Parlant peu et d'un air distrait, il n'adressait pas même un coup-d'œil à mademoiselle Firmin, qui avait été placée en face de lui. La pauvre Juliette avait fini par croire, sur la parole de sa mère, qu'elle plairait infailliblement dès qu'on l'aurait vue. La parfaite indifférence de celui dont elle devait enlever le cœur d'assaut, fut pour elle une véritable mortification; de plus, elle tremblait d'être grondée et punie de son peu de succès en rentrant à la maison; et cette crainte, à laquelle se mêlaient d'autres pensées d'une nature vague et mystérieuse, amena une larme au bord de ses paupières; elle baissa la tête, et, le moment d'après, soit pour respirer plus à l'aise, soit par une inspiration de coquetterie, elle se délivra à la fois de son grand chapeau rose et d'une écharpe de barége ponceau. Cette partie ridicule et désavantageuse de sa toilette ainsi enlevée, Juliette montra un très joli visage et tous les charmes d'une fille de dix-sept ans. Ce petit coup de théâtre, qui attira l'attention des convives, produisit un léger changement dans la physionomie du jeune étranger; ses regards, distraits jusque-là, prirent de temps en temps une direction qui

fit battre de joie le cœur de madame Firmin: „Le coup s'est fait attendre, pensa-t-elle, mais il sera décisif; le fils du millionaire est à nous!“

Après avoir vu figurer sur la table quinze plats de dessert, que madame Deschamps avait étalés dans la double intention de se montrer magnifique et de faire honte à madame Firmin, de sa proposition de la veille, les convives se levèrent et passèrent tous dans le jardin, à l'exception de l'abbé, qui s'esquiva, sous prétexte d'aller dire son bréviaire, et de madame Audriet qui s'endormit. Au bout de quelques minutes, la maîtresse de la maison laissa la mère et la fille seules avec le jeune étranger. Grâce à cette absence, qui la rendait maîtresse de la conversation madame Firmin eut soin de glisser, au milieu d'un flux de paroles, trois informations importantes, à savoir: que Juliette était grande musicienne, qu'elle lisait l'italien aussi couramment que le français, et qu'elle déclamait les vers comme mademoiselle Georges. Dans plus d'une occasion, la jeune fille avait reçu sans trop d'embarras ces éloges dont sa mere était prodigue; mais, cette fois, le rouge lui monta au visage, et elle ressentit une émotion dont elle ne pouvait se rendre compte. Pour ne pas en entendre d'avantage, elle s'arrêta seule au milieu d'une allée devant un rosier en fleurs, qu'elle se mit à effeuiller avec tant de distraction qu'une épine lui entra dans le doigt. Elle fit un petit cri, et au même instant une personne que sa rêverie l'avait empêchée d'apercevoir, la prit amicalement par la taille; c'était madame Deschamps, qui revenait tout essoufflée après avoir mis ordre à son ménage: „Ah ça! dit-elle, si tu te piques les doigts, tu ne pourras pas nous jouer du forté;“ et faisant quelques pas vers monsieur Raymond, qui s'avançait: „Monsieur, vous aimez la musique; sans aucun doute? Eh bien! vous allez entendre une virtuose; la voilà! — Oh! je ne sais rien,“ dit Juliette, en baissant les yeux, et en balbutiant comme une pensionnaire. Sa mère lui pinça le bras avec colère, tout en conservant sa physionomie riante et cérémonieuse. La jeune fille se tut, et d'un air docile suivit la compagnie jusqu'au salon.

„Que vas-tu nous jouer? dit madame Firmin en débarrassant le piano des chiffons qui l'encombraient; que vas-tu nous jouer, chère enfant? Le choix est assez difficile. Commence toujours par une fantaisie de Herz; tu nous donneras après du Beethoven et du Rossini.“ Juliette regarda sa mère avec des yeux effarés, et, toute tremblante, resta debout, devant le piano ouvert. — Allons, dépêchons-nous, dit madame Deschamps en prenant un chat sur ses genoux et sa tapisserie à la main, on est prêt à vous entendre.“

S'avançant d'un air doucereux, comme pour aider sa fille à s'arranger sur sa chaise, madame Firmin lui dit à l'oreille: „Si tu fais la sotte, je te réponds que demain je fais revenir Naïda. Allons, joue vite et fort, n'importe quoi.“ Ces paroles produisirent sur Juliette l'effet d'un coup électrique; elle n'hésita plus, et, promenant ses doigts sur les touches du vieux piano, elle en tira des sons maigres et fêlés; à peine savait-elle où ses mains se posaient; la gauche faisait constamment le même accompagnement de batterie, et la droite divaguait au hasard. Grâce à l'emploi du pédale et à tout le mouvement qu'elle se donnait, la pauvre fille parvint à réaliser le désir de sa mère, et fit en effet beaucoup de bruit. Pendant ce temps, madame Firmin battait la mesure du pied et de la tête; madame Deschamps, transportée d'aise, applaudissait; le jeune homme avait un air glacial; et Juliette pleurait devant son pupitre, comprenant, pour la première fois de sa vie, qu'elle était fort ignorante et qu'on la rendait ridicule.

Lorsque trois accords faux eurent terminés ce brillant morceau de musique, la jeune fille quitta le piano, et baissant toujours les yeux, alla s'asseoir à quelque distance, comme pour échapper à tous les regards. „Mais pourquoi t'éloignes-tu, Juliette? dit l'impitoyable madame Deschamps; tu n'en es pas quitte, ma fille; il nous faut à présent un peu de déclamation; n'est ce pas, Monsieur?“ L'étranger, qui croyait dès-lors être au bout de son rôle de complaisance, et cherchait des yeux son chapeau, repondit à contre-cœur: „Je serai charmé... si mademoiselle veut bien... — Allons, ma petite belle, allons, reprit

la bonne dame, stimulée par les regards, les signes, et les coups de pied d'encouragement de madame Firmin, donne-nous une jolie tirade; le songe d'Athalie, par exemple, ou la déclaration de Phèdre à Hippolyte, ou bien...

— Non, ma chère, dit madame Firmin d'un ton péremtoire, il faut de la gradation en tout, il faut que Juliette ménage ses moyens; le passionné et le terrible viendront plus tard. Commençons par quelque chose de doux et de pastoral.

- Ma foi! ma voisine, vous avez raison; du pastoral, quelque chose d'amusant, de gai, comme les satires de Boileau. Il y en a une qui me fait toujours rire, et j'en sais deux vers depuis plus de quarante ans:

Sur un lièvre flanqué de six poulets étiques,
S'élevaient trois lapins. ..

Nous ne savons rien de Boileau, dit madame Firmin, c'est trop froid. Je propose une idylle, une charmante idylle de Fontenelle:

Sur la fin d'un beau jour, au bord d'une fontaine.

— Ah! oui, reprit madame Deschamps, *Ismène et Corilas;* je la connais aussi, moi; et elle se mit à déclamer:

Mais n'ayons pas d'amour, il est trop dangereux!

— Voilà un joli vers! ajouta-t-elle; et c'est aussi un bon conseil pour vous, jeunes gens.“ Là-dessus elle fit un éclat de rire qui dura près d'une minute. Juliette rougissait à faire pitié. M. Raymond, quoiqu'il fût à cent lieues de comprendre ce qu'il y avait de finesse dans ces paroles, éprouvait un certain embarras; il souffrait par bonté de cœur, du rôle absurde qu'on allait faire jouer devant lui à cette jeune fille timide et modeste. Mais son air froid et son peu d'empressement ne sauvèrent pas la pauvre enfant; elle récitait déjà le second vers de la fameuse idylle:

Corilas sans témoin entretenait Ismène.

lorsqu'un joyeux éclat de voix se fit entendre à la porte. Au même instant l'abbé Barbeau entra suivi d'une jeune personne de grande taille, très-brune, assez belle d'ailleurs, et de manières fort dégourdies.

A cette vue, madame Firmin resta pétrifiée: c'était la grande Constance, l'éternelle rivale de ses filles, que l'abbé amenait pour faire niche à sa voisine, dont il avait deviné les projets. Revenue de sa première surprise, madame Firmin, toujours habile en ressources, trouva aussitôt un expédient pour contre-miner la méchanceté de l'abbé. Le jour baissait, et une partie du salon était déjà fort obscure. Par un bonheur inattendu, la chaise de la mère de Juliette se trouvait placée de ce côté; à force de politesses, de complimens et d'amitiés apparentes, elle eut soin d'attirer son ennemie auprès d'elle, et de la faire asseoir précisément dans l'endroit le moins éclairé, dans un recoin où il était impossible que l'œil d'Émile Raymond pût pénétrer. Alors se tournant vers madame Deschamps, elle lui dit à l'oreille quelques mots. Grâce à cette confidence, l'obscurité s'épaissit de plus en plus, et gagna même tout l'appartement, sans que la maîtresse de la maison songeât le moins du monde à faire apporter de la lumière. M. Émile profita des ténèbres qui environnaient la société pour faire une retraite qu'il méditait depuis long-temps, et s'esquiver à petit bruit. A peine eut-il fermé la porte, que madame Firmin proposa une partie de whist, qui eut lieu en effet, et où elle se montra extrêmement gaie. Le soir, en se couchant, elle dit à sa fille: „Ce diable d'abbé et sa géante ont été bien attrapés! — Et nous aussi, maman, reprit Juliette d'une voix triste. — Va, tu n'y entends rien, répliqua la mère; le jeune homme est fou de toi!“

(Suite.)

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℛ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

Ire Année. N.ro 47.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, DR. ET PROF., et C. SCHÜTZ, DR.

Vert-Vert.

Poème en quatre chants,
adressé à madame l'abbesse de * * * en 1743.
Par J. B. L. GRESSET.

(Suite.)

Chant troisième.

La même nef, légère et vagabonde,
Qui voiturait le saint oiseau sur l'onde,
Portait aussi deux nymphes, trois dragons,
Une nourrice, un moine, deux Gascons:
Pour un enfant qui sort du monastère
C'était échoir en dignes compagnons.
Aussi Vert-Vert, ignorant leurs façons,
Se trouva là comme en terre étrangère:
Nouvelle langue et nouvelles leçons,
L'oiseau surpris n'entendait point leur style.
Ce n'étaient plus paroles d'évangile,
Ce n'étaient plus ces pieux entretiens,
Ces traits de bible et d'oraisons mentales,
Qu'il entendait chez nos douces Vestales;
Mais de gros mots, et non des plus chrétiens:
Car les dragons, race assez peu devote,
Ne parlaient là que langue de gargote;
Charmant au mieux les ennuis du chemin,
Ils ne fêtaient que le patron du vin:
Puis les Gascons et les trois péronnelles
Y concertaient sur des tons de ruelles:
De leur côté les bateliers juraient,
Rimaient en Dieu, blasphémaient et sacraient;
Leur voix, stylée aux tons mâles et fermes,
Articulait sans rien perdre des termes.
Dans le fracas, confus, embarrassé,
Vert-Vert gardait un silence forcé;
Triste, timide, il n'osait se produire,
Et ne savait que penser ni que dire.

Pendant la route on voulut par faveur
Faire causer le perroquet rêveur.
Frère Lubin, d'un ton peu monastique,
Interrogea le beau mélancolique:
L'oiseau benin prend son air de douceur,
Et, vous poussant un soupir méthodique,
D'un ton pédant répond: AVE, MA SOEUR.
A cet AVE, jugez si l'on dut rire!
Tous en chorus bernent le pauvre sire.
Ainsi berné, le novice interdit
Comprit en soi qu'il n'avait pas bien dit;
Et qu'il serait mal-mené des commères,
S'il ne parlait la langue des confrères:
Son cœur, né fier, et qui, jusqu'à ce temps,
Avait été nourri d'un doux encens,
Ne put garder sa modeste constance,
Dans cet assaut de mépris flétrissans:
A cet instant, en perdant patience,
Vert-Vert perdit sa première innocence.
Dès-lors ingrat, en soi-même il maudit
Les chères sœurs, ses premières maîtresses,
Qui n'avaient pas su mettre en son esprit
Du beau français les brillantes finesses,
Les sons nerveux et les délicatesses.
A les apprendre il met donc tous ses soins.
Parlant très-peu, mais n'en pensant pas moins.
D'abord l'oiseau, comme il n'était pas bête,

Pour faire place à de nouveaux discours;
Vit qu'il devait oublier pour toujours
Tous les laudés qui farcissaient sa tête:
Ils furent tous oubliés en deux jours,
Tant il trouva la langue à la dragonne
Plus du bel air que les termes de nonne!
En moins de rien l'éloquent animal,
(Hélas! jeunesse apprend trop bien le mal!)
L'animal, dis-je, éloquent et docile,
En moins de rien fut rudement habile.
Bien vite il sut jurer et maugréer,
Mieux qu'un vieux diable au fond d'un bénitier.
Il démentit les célèbres maximes
Où nous lisons qu'on ne vient aux grands crimes
Que par degrés: il fut un scélérat,
Profès d'abord, et sans noviciat.
Trop bien sut-il graver en sa mémoire
Tout l'alphabet des bateliers de Loire;
Dès qu'un d'iceux, dans quelque vertigo,
Lâchait un mor... Vert-Vert faisait l'écho:
Lors applaudi par la bande susdite,
Fier et content de son petit mérite,
Il n'aima plus que le honteux honneur
De savoir plaire au monde suborneur;
Et, dégradant son généreux organe,
Il ne fut plus qu'un orateur profane:
Faut-il qu'ainsi l'exemple séducteur
Du ciel au diable emporte un jeune cœur!

Pendant ces jours, durant ces tristes scènes,
Que faisiez-vous dans vos cloîtres déserts,
Chastes Iris du couvent de Nevers?
Sans doute, hélas! vous faisiez des neuvaines
Pour le retour du plus grand des ingrats,
Pour un volage indigne de vos peines,
Et qui, soumis à de nouvelles chaînes,
De vos amours ne faisait plus de cas.
Sans doute alors l'accès du monastère
Était d'ennuis tristement obsédé;
La grille était dans un deuil solitaire,
Et le silence était presque gardé.
Cessez vos vœux; Vert-Vert n'en est plus digne;
Vert-Vert n'est plus cet oiseau révérend,
Ce perroquet d'une humeur si bénigne,
Ce cœur si pur, cet esprit si fervent;
Vous le dirai-je? Il n'est plus qu'un brigand,
Lâche apostat, blasphémateur insigne:
Les vents légers et les nymphes des eaux
Ont moissonné le fruit de vos travaux,
Ne vantez point sa science infinie:
Sans la vertu, que vaut un grand génie?
N'y pensez plus; l'infâme a sans pudeur
Prostitué ses talens et son cœur.

Déjà pourtant on approche de Nantes,
Où languissaient nos sœurs impatientes:
Pour leurs désirs le jour trop tard naissait,
Des cieux trop tard le jour disparaissait.
Dans ces ennuis l'espérance flatteuse,
A nous tromper toujours ingénieuse,
Leur promettait un esprit cultivé,
Un perroquet noblement élevé,
Une voix tendre, honnête, édifiante,
Des sentimens, un mérite achevé:
Mais, ô douleur, ô vaine et fausse attente!

La nef arrive, et l'équipage en sort.
Une tourière était assise au port.
Dès le départ de la première lettre,
Là chaque jour elle venait se mettre;
Ses yeux, errant sur le lointain des flots,
Semblaient hâter le vaisseau du héros.
En débarquant auprès de la béguine,
L'oiseau madré *) la connut à sa mine.
A son œil prude, ouvert en tapinois,**)
A sa grand'coëffe, à sa fine étamine,
A ses gants blancs, à sa mourante voix,
Et mieux encore à sa petite croix:
Il en frémit, et même il est croyable,
Qu'en militaire, il la donnait au diable;
Trop mieux aimant suivre quelque dragon,
Dont il savait le bachique jargon,
Qu'aller apprendre encor les litanies,
La révérence, et les cérémonies.
Mais force fut au grivois dépité
D'être conduit au gîte détesté.
Malgré ses cris, la tourière l'emporte:
Il la mordait, dit-on, de bonne sorte,
Chemin faisant; les uns disent, au cou,
D'autres, au bras; on ne sait pas bien où:
D'ailleurs, qu'importe? A la fin, non sans peine,

*) ſchlau. **) verſtohlen.

Dans le couvent la béate l'emmène;
Elle l'annonce. Avec grand rumeur
Le bruit en court. Aux premières nouvelles
La cloche sonne. On était lors au choeur;
On quitte tout, on court, on a des ailes:
„C'est lui, ma soeur! il est au grand parloir!“
On vole en foule, on grille de le voir;
Les vieilles même, au marché symétrique,
Des pas tardifs ont oublié le poids:
Tout rajeunit; et la mère Angélique
Courut alors pour la première fois.

(Fin.)

Le Fils du Millionnaire,

par *Madame Augustin Thierry.*

Histoire de province.

(Suite.)

Durant les quinze jours qui suivirent, les deux voisines firent assaut d'adresse et de zèle pour amener une seconde entrevue; mais tous les efforts furent inutiles. M. Raymond, hors leurs heures de bain et de promenade, se tenait obstinément renfermé dans sa chambre; on eût dit qu'il était sur ses gardes, car toujours il trouvait quelque défaite pour éluder les invitations de son hôtesse. „C'est un philosophe! dit un jour la vieille propriétaire. — Non, non, ma chère, repondit la mère de famille avec une assurance qu'elle était loin d'avoir intérieurement, il est amoureux, très amoureux! N'avez-vous pas vu comme il regarde en l'air, dans le jardin, dans la cour, et même en pleine rue? Il a presque toujours les yeux au ciel.“ Madame Deschamps ne put s'empêcher de rire: „Ah! ma voisine, reprit-elle, vous n'y êtes pas: si ce jeune homme va le nez en l'air, ce n'est pas pour Juliette, ma pauvre madame Firmin; malheureusement ce n'est pas pour elle, c'est pour ma maison, qu'il examine depuis les cheminées jusqu'au pavé; s'il est amoureux, c'est de mes mansardes historiées, et je vous avoue que cette passion ne lui fait aucun tort dans mon esprit.“ Madame Firmin eut peine à contenir un violent accès d'humeur; et les deux voisines se séparèrent en haussant les épaules, et en disant l'une de l'autre: „Elle est folle!“

Cependant Juliette, contre son habitude, devenait rêveuse et avait de fréquentes insomnies; le souvenir de l'étranger, de sa voix douce, de ses grands yeux noirs, lui était resté au cœur. A force d'y rêver, elle perdit sa gaîté d'enfant, et ses belles couleurs disparurent; enfin, depuis ce fatal dîner, c'est le nom qu'elle-même lui donnait, une sorte de révolution s'était opérée dans son esprit: elle apercevait sous leur véritable jour la conduite et les projets de sa mère; elle se promettait de n'y tremper en rien, et même de les déjouer avec fermeté. Ce n'était qu'avec répugnance qu'elle se laissait conduire chez madame Deschamps, bien qu'elle sentit au fond de son ame un vif désir de revoir cet Émile si froid pour elle; mais la fierté lui était venue avec l'amour. Quant à M. Raymond, malgré des charmes extérieurs auxquels il n'était pas du tout insensible, une petite provinciale aussi sottement élevée n'avait rien d'assez intéressant pour l'occuper un seul jour, et le lendemain du dîner il ne pensait pas plus à mademoiselle Firmin qu'à sa mère.

Quoiqu'elle fût sérieusement inquiète, madame Firmin ne perdit pas courage: „Il faut frapper un grand coup,“ se dit-elle un matin; et elle courut chez sa voisine. „Madame Deschamps, je pars et je vous laisse Juliette; ces lambineries m'assomment; j'ai trois autres filles à pourvoir, et il n'est pas juste que je perde tout mon temps avec celle-ci.

— Comment, s'écria madame Deschamps, quelle idée! je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— C'est pourtant clair, ma chère amie; je veux dire que je vous confie Juliette, parce que je vais aller mettre en train le mariage de Naïda. Voilà un régiment qui arrive à Moulins: le colonel n'est pas marié, et vous seriez fâchée vous-même si je perdais cette bonne occasion.

— Mais, madame Firmin, pourquoi me laisser Juliette?

— Pour qu'elle soit toute la journée, le matin

et le soir, à deux pas de M Émile Raymond, qu'il puisse la rencontrer dans la cour, sur l'escalier, au jardin, au jardin surtout, je vous le recommande; le grand air et la verdure font toujours de l'effet sur le cœur des jeunes gens! La petite a de beaux yeux, et je vous réponds qu'avant trois jours....

— Me mettre Juliette sur les bras! interrompit madame Deschamps avec humeur; ah ça! mais nous n'avions pas mis cette clause dans notre marché, dans notre arrangement, je veux dire..."

La bonne femme s'effrayait de la responsabilité qui allait peser sur elle, et plus encore du surcroît de dépense que ce nouveau commensal occasionnerait dans son ménage.

— „Ma chère voisine, lui dit madame Firmin d'un ton attendri, après avoir tant fait pour nous, ne reculez pas, je vous en conjure; il faut que Juliette reste quinze jours ici c'est indispensable, c'est le *sine quà non*. Que la noce ait lieu, et vous aurez...

— Allons, dit madame Deschamps, n'en parlons plus, je prendrai Juliette.

— Ah! je vous reconnais bien là! Tâchez seulement de pousser les choses un peu vite; amenez des rencontres; des entrevues, des tête-à-tête, chauffez, chauffez!

— Mais si le feu allait trop grand train?

— Laissez faire.

— Madame Firmin, c'est que les choses peuvent tourner à l'amour, sans tourner au mariage.

— Laissez faire.

— Cependant si je m'apercevais...

— Eh! laissez faire.

— Ma chère amie, je vous previens que, pour l'honneur de ma maison, je dois veiller à ce qu'il ne se passe rien que de convenable.

— Bien, très bien, c'est ce que je voulais dire, adieu! Je vais vous envoyer ma fille."

Transportée d'une manière aussi inattendue dans la maison vers laquelle se dirigeaient toutes ses pensées, Juliette éprouva beaucoup de trouble, et ses résolutions de réserve et de fierté chancelèrent considerablement. Les heures où Émile devait entrer, sortir, passer dans la rue, étaient celles qu'elle choisissait pour broder auprès de la fenêtre, à demi-cachée derrière le rideau; par momens elle était tentée de faire remarquer sa présence et de se faire adresser quelques paroles les plus indifférentes, les plus cérémonieuses; mais un instinct de pudeur et de timidité la retenait. Trois jours se passèrent sans qu'Émile Raymond se doutât le moins du monde que la jeune personne avec laquelle il avait dîné habitât sous le même toit que lui; et chaque jour madame Deschamps reçut régulièrement une lettre dont la substance était: „Où en sont les choses? le jeune homme s'est-il déclaré?" A la lecture de la dernière, la bonne dame secoua la tête d'un air qui voulait dire: „Si cela continue, adieu le cadeau de noces;" ce ne fut pas en vain que cette pensée lui trotta par la tête durant une partie de la nuit. Quoique son esprit fût d'ordinaire peu inventif, elle imagina un stratagème; et le lendemain matin, épiant le moment où son jeune locataire entrait dans le jardin un livre sous le bras: „Juliette, dit-elle, va-t'en tout de suite me cueillir un gros bouquet de persil."

Sans défiance du piége qu'on lui tendait, la jeune fille appella le petit chat dont les tours interrompaient sôuvent ses rêveries, et courut avec lui d'un seul trait jusqu'au bout du jardin. Dès qu'elle eut pris sa course, madame Deschamps monta de toute la vitesse de ses jambes au haut d'une des tourelles qui flanquaient la façade de sa maison, et d'où la vue s'étendait très loin: elle tenait à la main une belle lorgnette d'Opéra que lui avait laissée en souvenir un baron allemand, dont elle citait souvent la politesse et le savoir-vivre. Parvenue, non sans fatigue, à ce qu'elle appelait son belvédère, elle s'installa devant une petite fenêtre qui donnait sur le jardin; la lorgnette fut dirigée de ce côté par la vieille dame, dans une double intention: celle de voir si, comme elle le disait elle-même, le feu prendrait aux étoupes, et si cette explosion tant désirée n'amènerait rien de contraire à l'honneur de sa maison.

Il faisait un temps superbe; le soleil à moitié caché, l'éclat des fleurs, leur parfum, le chant des oiseaux, tout ce qui fait le charme d'une belle

matinée se réunissait pour animer la jeune fille et lui donner une sorte de vertige de plaisir et de bien-être; son ame éprouvait le besoin de se répandre en mouvemens de joie et de gaîté; elle souriait au ciel, aux fleurs, à la verdure; elle se sentait libre et heureuse, comme les papillons qu'elle suivait de l'œil dans les mille détours de leur vol capricieux; le petit chat faisait autour d'elle les gambades les plus joyeuses, s'élançant après les grosses mouches qui bourdonnaient le long des plates-bandes, ou se mettant en arrêt devant chaque oiseau qu'il voyait sautiller en picotant sur le sable des allées. Cette folle joie du gracieux animal fut encore un stimulant pour Juliette; elle allait et venait à travers le jardin, courant toujours et ne pensant déjà plus au persil qu'elle devait cueillir.

Plusieurs fois, elle passa et repassa devant un cabinet de verdure où M. Raymond venait de s'asseoir. Au bruit d'un pas vif et léger, il leva les yeux de dessus son livre, et reconnut, non sans un peu de surprise, dans cette jolie enfant qui voltigeait autour de lui, la petite provinciale qui lui avait paru si gauche; oui, c'était bien la même jeune fille, mais embellie par la liberté dont elle jouissait dans ce moment, embellie par l'absence d'apprêt de mauvais goût dans sa toilette, par sa simple robe de percale et ses cheveux relevés sans boucles sur le sommet de la tête. Émile la suivait des yeux avec un extrême plaisir et sans faire un seul mouvement, de crainte de l'effaroucher par sa présence. Il la vit, au plus fort de ses courses folâtres, s'arrêter subitement, prendre un air pensif, et se diriger vers un banc de gazon qui touchait au treillis garni de branches de vigne et de clématite sous lequel il était placé. Elle s'assit et baissa la tête sur sa poitrine, qui semblait agitée, tandis que le bout de son pied traçait sur le sable quelques caractères confus. Bientôt cette distraction rêveuse prit tous les caractères de la tristesse; et des larmes, qu'elle essuyait à mesure, coulèrent une à une sur ses joues. Intéressé par ce spectacle, et cherchant à deviner ce qui se passait alors dans ce cœur de jeune fille, saisie d'un chagrin si vif au milieu des élans d'une joie presque enfantine, l'étranger devint pensif à son tour, et laissa tomber par mégarde le livre qu'il tenait à la main. Ce bruit fit tressaillir Juliette; elle tourna la tête brusquement, et ce ne fut pas sans frayeur qu'elle aperçut à travers le treillage les yeux noirs d'Émile Raymond. Se voyant découvert, le jeune homme s'avança vers elle et lui dit d'une voix douce: „Je vous ai fait peur, mademoiselle?

— Oui, monsieur, répondit Juliette sans se déranger, quoiqu'elle eût l'intention de faire un mouvement pour quitter sa place; oui, vous m'avez fait bien peur, car je ne vous croyais pas là.

— Y a-t-il long-temps que vous êtes ici? reprit Émile dans le dessein de la rassurer, je ne vous ai aperçue qu'à l'instant même."

Cette question dissipa en partie l'embarras de Juliette; car elle pensa que M. Raymond ne l'avait pas vue pleurer.

„Vous êtes venue de bien bonne heure faire une visite à madame Deschamps, ajouta celui-ci, après un moment de silence durant lequel il prit place sur le banc.

— Ce n'est pas une visite, monsieur; je demeure ici depuis trois jours.

— Vraiment? que je suis fâché de ne pas l'avoir su plus tôt!"

Cette simple phrase fit briller de plaisir les yeux de la jeune fille; mais une expression de dépit parut sur son visage, lorsque Émile eut ajouté: „Vous n'avez donc pas joué du piano? à vous entendre, j'aurais pu deviner que c'était vous.

— Ah! monsieur, pourquoi vous moquer de moi? dit Juliette avec un accent de reproche triste et doux; ce n'est pas bien de votre part; je vous croyais un si bon cœur!

— Me moquer de vous, mademoiselle! dit Émile de plus en plus intéressé par cette naïveté d'enfant, oh: je ne me le pardonnerais pas!

— Et cependant vous le faites bien réellement, car ce n'est pas sans intention que vous me parlez de ce vilain piano; si du moins, en vous apercevant de mon ignorance, vous aviez pu deviner combien je souffrais... combien il m'en a coûté d'obéir aux ordres de maman!

— En vérité, mademoiselle, je suis touché, vivement touché de la peine que je vous ai faite.

— A la bonne heure, répondit Juliette, je vous crois à présent, et je vous trouve bien bon; mais dites vrai, n'est-ce pas que ma musique et mes vers vous ont bien diverti à mes dépens?

— Ne croyez pas cela, ne le croyez pas.

— Si, je le crois, et j'y pense toujours, car j'en ai été désolée; je craignais tant de vous avoir déplu!"

L'aveu que renfermaient ces paroles ne fut pas perdu pour celui à qui elles étaient adressées; quant à la jeune fille, elle n'avait aucune conscience de l'interprétation qu'on pouvait donner aux mots qui venaient de lui échapper. En ce moment, une guêpe de la plus grosse espèce se mit à tourner en bourdonnant autour des deux interlocuteurs, allant plusieurs fois de l'un à l'autre, comme pour choisir avec réflexion la tête sur laquelle elle voulait se poser. Émile se leva aussitôt, et battant l'air avec son mouchoir, il força l'insecte à s'éloigner; mais ce ne fut que pour un instant. La guêpe revint à la charge, montrant cette fois une prédilection particulière pour le visage de la jeune fille, qu'elle entourait de cercles qui allaient se rétrécissant de plus en plus. M. Raymond reprit son mouchoir, poursuivit de nouveau la guêpe, jusqu'à ce qu'il l'eût perdue de vue, et revint s'asseoir sur le banc; „C'est une chose incroyable, dit-il, que l'acharnement de ce maudit insecte. — Oui, répondit Juliette; mais une chose encore plus singulière, c'est qu'il y a des idées qui sont comme cela; plus on veut les chasser, plus elles reviennent."

Émile trouva de la grâce dans ce propos; il sourit et reprit la conversation sur un ton plus élevé. Le soin qu'il eut de mettre tout ce qu'il disait à la portée de son interlocutrice rendit à la jeune fille sa liberté d'esprit et son enjouement naturel. Animée par le plaisir qu'elle trouvait à cet entretien, elle en devenait plus jolie, et à travers son ingénuité, M. Raymond découvrait avec un intérêt toujours croissant, qu'elle ne manquait ni d'intelligence ni de finesse: „Quelques leçons, disait-il en lui-même, et l'on ferait d'elle une femme charmante."

L'attention plus vive des deux côtés favorisa une nouvelle attaque de la guêpe, qui, suivant l'obstination naturelle à son espèce, n'avait fait qu'une retraite simulée, et qui, changeant de tactique, au lieu de perdre le temps à tournoyer, s'abattit sur une des mains de Juliette et la piqua de manière à lui arracher un cri. Hors de lui en la voyant toute pâle de la souffrance qu'elle éprouvait, M. Raymond saisit sa main déjà enflée, et, après d'inutiles efforts pour en faire sortir l'aiguillon, la porta à ses lèvres sans intention bien précise, par un mouvement dont il ne fut pas maître. En ce moment, madame Deschamps qui, du haut de l'observatoire où elle s'était placée en védette, avait suivi d'un œil satisfait la scène que nous venons de décrire, trouva que l'intimité des jeunes gens faisait des progrès beaucoup trop rapides et qu'il y avait péril pour l'honneur de sa maison. Son attention redoubla, et la lorgnette fut braquée avec autant de fixité que le télescope d'un astronome; mais ce qu'elle avait pris, grâce à la distance, pour un baiser des plus tendres, ne fut suivi d'aucun fait remarquable. Elle vit Juliette faire quelques pas, accompagnée de M. Émile, puis sortir seule du jardin et se diriger vers le salon: „Ah! voilà qui va bien," se dit-elle, complètement rassurée, et elle descendit aussi vite qu'elle put.

Huit ou dix jours après cet événement, la bonne dame écrivit la lettre suivante:

„Ma chère madame Firmin, mes occupations m'ont privée jusqu'à présent du plaisir de répondre à vos lettres, non affranchies, soit dit en passant; je suis charmée d'avoir à vous apprendre que depuis un certain jour où j'envoyai Juliette cueillir du persil au jardin, le jeune homme s'est épris d'elle, si bien que je commence à trouver un peu rude la garde de cette petite; je suis continuellement aux aguets, et ce qui me chicane surtout, c'est que la déclaration n'a pas encore eu lieu. Tous les soirs je questionne là-dessus votre Juliette, qui me répond que M. Émile n'y songe guère, qu'il n'a pour elle que de l'amitié et que cela suffit à son cœur. Venez donc, ma

chère amie, mettre fin à toutes ces sornettes et me décharger de ma responsabilité. Je ne puis faire deux métiers à la fois, soigner ma maison et surveiller une jeune fille; c'est très sérieusement que je vous le dis. Vous trouverez M. Raymond si bien installé auprès de la petite, qu'on le croirait son frère ou son mari; cependant je puis vous certifier que tout se passe entre eux convenablement; il y a des œillades et des sourires d'intelligence; mais comme je suis toujours là, il n'y aura pas autre chose jusqu'à votre retour, surtout s'il a lieu prochainement.

„J'ai encore à vous dire que Juliette néglige son forté pour l'italien, qu'elle apprend avec M. Émile. Toute la journée je n'entends plus que des *Amo*, des *Ama*, et d'autres baragouinages. Ce qui me fâche pour le moins autant, c'est qu'au lieu de lui faire réciter de beaux vers d'un auteur connu, le jeune homme passe trois ou quatre heures à lui lire les poésies d'un certain Lamartine.

„Adieu, ma chère madame Firmin; je suis, en attendant le plaisir de vous revoir,

„Votre affectionnée

„Amable Deschamps, née Cotinkal."

La réponse ne se fit pas attendre:

„Ma chère amie,

J'avais prévu que les choses tourneraient aussi bien que vous me l'annoncez, et cependant je m'en réjouis comme d'une surprise. Malgré votre conseil, je ne partirai pas encore; il faut laisser au jeune homme le temps de s'engager tout-à-fait. D'ailleurs, nous n'avons rien à craindre de Juliette, je lui ai donné à elle et à ses sœurs des principes de vertu trop solides; vous pouvez donc, sans inconvénient, vous relâcher de votre surveillance et laisser nos jeunes gens seuls, afin de leur donner du courage et d'accelérer la marche de cette affaire.

„Je suis dans une bonne veine, tout me réussit; le mariage de ma Naïda est aussi en très bon train. Au dernier bal, le colonel a dansé trois contre-danses avec elle; de plus, ma chère, il lui a serré la main et répété au moins dix fois qu'elle était charmante. En sortant du bal, il lui a attaché ses socques, et, malgré nos refus, a voulu, à toute force, lui donner le bras jusqu'à la maison. Adieu, ma chère voisine, embrassez pour moi Juliette: j'ai déjà annoncé, mais en confidence, son mariage avec le fils d'un millionnaire.

Votre sincère amie,

Léontine Firmin."

Cette lettre parut à madame Deschamps fort peu satisfaisante; cependant une pensée la détermina à prendre les choses en patience. „Plus l'affaire traînera, se dit-elle, plus long-temps je garderai le jeune homme, et six francs par jour valent bien un peu de tracas." Cette puissante considération l'emporta sur toutes les autres, et la vieille dame se résigna, non sans un certain effroi, à courir toutes les chances de son rôle.

L'intimité dont madame Deschamps avait tracé le tableau à sa manière, et que, suivant ses nouvelles instructions, elle favorisa dès-lors par de fréquentes absences, ne provenait pas tout-à-fait de la même source pour les deux personnes qui, sous cette inspection quasi-maternelle, y consacraient la plus grande partie de leur journée. Du côté de la jeune fille, c'était un premier amour naïf, exalté, absolu; de l'autre, il n'y avait guère que cet attrait de douce camaraderie dont la puissance est grande sur les hommes que des goûts sérieux tiennent éloignés du monde, mais qui, peu constant et peu exclusif, conduit rarement au mariage. Il n'avait pas fallu à M. Raymond plus de huit jours d'expérience pour qu'il trouvât parfaitement insipide la société des eaux de Bourbon, et qu'il prit la résolution formelle de ne plus voir que la campagne et ses livres. Cette résolution, fidèlement exécutée jusqu'au jour de la rencontre au jardin, n'avait pu tenir après la découverte si piquante et si pleine d'intérêt d'un naturel de jeune fille gracieux, délicat et inculte comme une fleur sauvage. L'idée d'employer chaque jour quelques heures au développement de cette intelligence comprimée par l'éducation provinciale, cette idée où se mêlait d'une manière confuse, à l'entraînement irrésistible qu'exercent la jeunesse et la beauté, quelque chose de fraternel et même de préceptoral, fut la première base

d'une liaison que l'habitude resserra de plus en plus, et qui insensiblement prit un caractère de tendresse. Les leçons, données avec inspiration et écoutées avec un respect religieux, eurent un succès étonnant. Tout un monde d'idées nouvelles s'ouvrit pour la jeune fille, et M. Raymond éprouvait toutes les joies d'un auteur devant son ouvrage. Cependant il y avait de grandes chances pour qu'au terme de la saison des eaux il se remît en route, n'emportant de Bourbon qu'un serrement de cœur et un souvenir bientôt effacé par de nouvelles impressions, si quelque incident fortuit, une de ces mille péripéties qui arrivent à point nommé pour transformer en engagement effectif un amour de contemplation, ne venait au secours de la passion un peu aventureuse dont la pauvre Juliette s'était éprise. C'est ce qui arriva en effet, et dans une seule soirée, l'affection calme du frére pour la sœur, l'affection calme du maître pour l'élève, prit tout à coup ce degré de vivacité qui était le terme des espérances et de l'ambition de madame Firmin.

Le comité de baigneurs habitués du Casino qui exerçait bénévolement l'intendance des menus plaisirs de la colonie étrangère, fit colporter dans toutes les maisons de la ville une liste de souscription pour un bal. Émile, tout en assurant qu'il ne dansait jamais, que le monde l'ennuyait, et que par conséquent il n'irait pas à cette réunion, s'inscrivit comme souscripteur, ce qui parut à son hôtesse une marque de prodigalité tout-à-fait significative; quant à Juliette, elle reçut avec une froideur peu commune à son âge l'invitation qui lui fut adressée. „Puisqu'il ne danse jamais, je n'aime plus la danse," se dit-elle avec résolution et de la meilleure foi du monde. Mais quand le jour du bal fut arrivé, l'esprit de jeune fille se réveilla chez elle comme en sursaut, et elle déploya tout ce qu'elle avait d'adresse féminine pour déterminer madame Deschamps à l'y conduire; la chose était difficile, et cependant Juliette y réussit. Alors, faisant, non sans émotion, une autre tentative: „Est-il bien décidé que vous ne dansez plus? dit-elle à M. Raymond; est-ce un vœu que vous avez fait?

— Un vœu, répondit-il, mon Dieu, non; c'est tout simplement...

— Ah! si ce n'est que cela, interrompit la jeune fille, venez ce soir au bal par amitié pour moi."

Emile aurait mieux aimé que cette idée ne fût pas venue à la personne dont il dépendait déjà plus qu'il ne se l'avouait à lui-même; il eût préféré de beaucoup une de leurs soirées tête-à-tête. Mais, après un moment d'indécision et même d'humeur, il céda et promit d'être prêt à huit heures précises.

Durant toute la journée, mademoiselle Firmin fut d'une joie folle, riant, chantant et mêlant ces accès de gaieté à ses préparatifs de toilette. Après une grande délibération avec elle-même, délibération où, grâce à l'absence de sa mère, l'instinct du bon goût l'emporta, elle choisit une parure très simple. En l'apprêtant, elle disait tout bas avec un sourire: „Oh! pour le coup, je lui plairai!" L'heure de la toilette arriva, et, malgré son innocence, Juliette y mit tous les raffinemens d'une coquetterie consommée; elle essaya dix manières d'arranger ses cheveux, qui étaient remarquablement beaux, et de draper autour de ses blanches épaules les plis de sa robe de mousseline; enfin un dernier coup-d'œil à la glace lui ayant appris qu'elle avait tiré le meilleur parti possible de ses avantages personnels, elle se rendit, agitée de plaisir et d'impatience, dans le salon de madame Deschamps, pour y attendre celui dont un seul regard devait la payer de tant de soins.

Après un quart d'heure d'espérance, la porte s'ouvrit, et M. Raymond parut, mais beaucoup plus pâle que d'habitude; et dans son négligé du matin. „Mon Dieu! monsieur, s'écria Juliette, qu'avez-vous? ne venez-vous pas au bal?

(Suite.)

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/3 ℛ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

I^re Année. N.ro 48.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par **O. L. B. WOLFF**, PROF. ET DR., et **C. SCHÜTZ**, DR.

Vert-Vert.

Poème en quatre chants,
adressé à madame l'abbesse de * * * en 1743.
Par J. B. L. Gresset.

(Fin.)

Chant quatrième.

On voit enfin, on ne peut se repaître
Assez les yeux des beautés de l'oiseau:
C'était raison; car le fripon, pour être
Moins bon garçon, n'en était pas moins beau:
Cet œil guerrier et cet air petit-maître
Lui prêtaient même un agrément nouveau.
Faut-il, grand Dieu! que sur le front d'un traître
Brillent ainsi les plus tendres attraits! *)
Que ne peut-on distinguer et connaître
Les cœurs pervers à de difformes traits!
Pour admirer les charmes qu'il rassemble,
Toutes les sœurs parlent toutes ensemble.
En entendant cet essaim bourdonner,
On eût à peine entendu Dieu tonner.
Lui, cependant, parmi tout ce vacarme,
Sans daigner dire un mot de piété,
Roulait les yeux d'un air de jeune carme.
Premier grief: cet air trop effronté
Fut un scandale à la communauté.
En second lieu, quand la mère prieure,
D'un air auguste, en fille intérieure,
Voulut parler à l'oiseau libertin,
Pour premiers mots et pour toute réponse,
Nonchalamment, et d'un air de dédain,
Sans bien songer aux horreurs qu'il prononce,
Mon gras répond avec un ton faquin:
„Par la corbleu! que les nonnes sont folles!"
L'histoire dit qu'il avait, en chemin,
D'un de la troupe entendu ces paroles.
A ce début la sœur Saint-Augustin,
D'un air sucré, voulant le faire taire,
Et lui disant: Fi donc! mon très-cher frère!
Le très-cher frère, indocile et mutin,
Vous la rima très-richement en *tain*.
Vive Jésus! il est sorcier, ma mère!
Reprend la sœur. Juste Dieu! quel coquin!
Quoi! c'est donc là ce perroquet divin!
Ici Vert-Vert, en vrai gibier de Grève, *)
L'apostropha d'un LA PESTE TE CRÈVE!
Chacune vint pour brider le caquet
Du grenadier. Chacune eut son paquet:
Turlupinant **) les jeunes précieuses,
Il imitait leur courroux babillard;
Plus déchaîné sur les vieilles grondeuses,
Il bafouait ***) leur sermon nasillard.

Ce fut bien pis quand, d'un ton de corsaire,
Las, excédé de leurs fades propos,
Bouffi de rage, écumant de colère,
Il entonna tous les horribles mots
Qu'il avait su rapporter des bateaux:
Jurant, sacrant d'une voix dissolue,
Faisant passer tout l'enfer en revue,

*) Et ne devrait-on pas à des signes certains
Reconnaître le cœur des perfides humains!
RACINE. *(Phèdre.)*

*) Galgenstrick. **) foppen. ***) schmähen.

Les B, les F voltigaient sur son bec.
Les jeunes sœurs crurent qu'il parlait grec.
„Jour de Dieu! mor...! mille pipes de diables!“
Toute la grille, à ces mots effroyables,
Tremble d'horreur; les nonnettes, sans voix,
Font, en fuyant, mille signes de croix:
Toutes, pensant être à la fin du monde,
Courent en poste aux caves du couvent;
Et sur son nez la mère Cunégonde
Se laissant choir, perd sa dernière dent.
Ouvrant à peine un sépulcral organe:
Père éternel! dit la sœur Bibiane,
Miséricorde! Ah! qui nous a donné
Cet antechrist, ce démon incarné?
Mon doux Sauveur, en quelle conscience
Peut-il ainsi jurer comme un damné?
Est-ce donc là l'esprit et la science
De ce Vert-Vert si chéri, si prôné?
Qu'il soit banni, qu'il soit remis en route.
O Dieu d'amour! reprend la sœur Écoute,
Quelles horreurs! Chez nos sœurs de Nevers,
Quoi! parle-t-on ce langage pervers?
Quoi! c'est ainsi qu'on forme la jeunesse!
Quel hérétique! O divine sagesse!
Qu'il n'entre point: avec ce Lucifer
En garnison nous aurions tout l'enfer.

Conclusion: Vert-Vert est mis en cage;
On se résout, sans tarder davantage,
A renvoyer le parleur scandaleux.
Le pèlerin ne demandait pas mieux.
Il est proscrit, déclaré détestable,
Abominable, atteint et convaincu
D'avoir tenté d'entamer la vertu
Des saintes sœurs. Toutes de l'exécrable
Signent l'arrêt, en pleurant le coupable;
Car quel malheur qu'il fût si dépravé,
N'étant encor qu'à la fleur de son âge,
Et qu'il portât, sous un si beau plumage,
La fière humeur d'un escroc achevé,
L'air d'un païen, le cœur d'un réprouvé!

Il part enfin, porté par la tourière,
Mais sans la mordre en retournant au port;
Une cabane *) emporte le compère,
Et sans regret il fuit ce triste bord.

De ses malheurs telle fut l'Iliade.
Quel désespoir! lorsqu'enfin de retour
Il vint donner pareille sérénade,
Pareil scandale en son premier séjour!
Que résoudront nos sœurs inconsolables?
Les yeux en pleurs, les sens d'horreur troublés,
En manteaux longs, en voiles redoublés,
Au discrétoire entre neuf vénérables:
Figurez-vous neuf siècles assemblés.
Là, sans espoir d'aucun heureux suffrage,
Privé des sœurs qui plaideraient pour lui,
En plein parquet enchaîné dans sa cage,
Vert-Vert paraît sans gloire et sans appui.
On est aux voix: déjà deux des sibylles
En billets noirs ont crayonné sa mort;
Deux autres sœurs, un peu moins imbécilles,
Veulent qu'en proie à son malheureux sort
On le renvoie au rivage profane
Qui le vit naître avec le noir brahmane:
Mais, de concert, les cinq dernières voix
Du châtiment déterminent le choix.
On le condamne à deux mois d'abstinence,
Trois de retraite, et quatre de silence;
Jardins, toilette, alcoves et biscuits,
Pendant ce temps lui seront interdits.
Ce n'est point tout: pour comble de misère,
On lui choisit pour garde, pour geôlière,
Pour entretien, l'Alecton du couvent,
Une converse, infante douairière,
Singe voilé, squelette octogénaire,
Spectacle fait pour l'œil d'un pénitent,
Malgré les soins de l'Argus inflexible,
Dans leurs loisirs souvent d'aimables sœurs,
Venant le plaindre avec un air sensible,
De son exil suspendaient les rigueurs.
Sœur Rosalie, au sortir des matines,
Plus d'une fois lui porta des pralines: *)
Mais dans les fers, loin d'un libre destin,
Tous les bonbons ne sont que chicotin. **)

Couvert de honte, instruit par l'infortune,
Ou las de voir sa compagne importune,
L'oiseau contrit se reconnut enfin:
Il oublia les dragons et le moine,
Et, pleinement remis à l'unisson

*) Nachen.

*) gebrannte Mandeln. **) Coloquinte.

Avec nos sœurs pour l'air et pour le ton,
Il redevint plus dévot qu'un chanoine.
Quand on fut sûr de sa conversion,
Le vieux divan, désarmant sa vengeance,
De l'exilé borna la pénitence.

De son rappel sans doute l'heureux jour
Va pour ces lieux être un jour d'allegresse:
Tous ces instans, donnés à la tendresse,
Seront filés par la main de l'Amour.
Que dis-je? hélas! ô plaisirs infidèles!
O vains attraits de délices mortelles!
Tous les dortoirs étaient jonchés de fleurs;
Café parfait, chansons, course légère,
Tumulte aimable, et liberté plénière,
Tout exprimait de charmantes ardeurs;
Rien n'annonçait de prochaines douleurs:
Mais de nos sœurs, ô largesse indiscrète!
Du sein des maux d'une longue diète
Passant trop tôt dans des flots de douceurs,
Bourré de sucre et brûlé de liqueurs,
Vert-Vert, tombant sur un tas de dragées,
En noirs cyprès voit ses roses changées.
En vain les sœurs tâchaient de retenir
Son ame errante et son dernier soupir;
Ce doux excès hâtant sa destinée,
Du tendre Amour victime fortunée,
Il expira dans le sein du plaisir.
On admirait ses paroles dernières
Vénus enfin, lui fermant les paupières,
Dans l'Elysée et les sacrés bosquets
Le mène au rang des héros perroquets,
Près de celui dont l'amant de Corinne
A pleuré l'ombre et chanté la doctrine.

Qui peut narrer combien l'illustre mort
Fut regretté! La sœur dépositaire
En composa la lettre circulaire
D'où j'ai tiré l'histoire de son sort.
Pour le garder à la race future,
Son portrait fut tiré d'après nature:
Plus d'une main, conduite par l'Amour,
Sut lui donner une seconde vie
Par les couleurs et par la broderie;
Et la douleur, travaillant à son tour,
Peignit, broda des larmes à l'entour.
On lui rendit tous les honneurs funèbres
Que l'Hélicon rend aux oiseaux célèbres:
Au pied d'un myrte on placa le tombeau,
Qui couvre encor le Mausole nouveau.
Là, par la main des tendres Artémises,
En lettres d'or ces rimes furent mises
Sur un porphyre environné de fleurs;
En les lisant on sent naître ses pleurs:

Novices qui venez causer dans ces bocages
A l'insu de nos graves sœurs,
Un instant, s'il se peut, suspendez vos ramages;
Apprenez nos malheurs.
Vous vous taisez! si c'est trop vous contraindre
Parlez, mais parlez pour nous plaindre.
Un mot vous instruira de nos tendres douleurs:
Ci-gît VERT-VERT, ci-gisent tous les cœurs.

On dit pourtant (pour terminer ma glose
En peu de mots) que l'ombre de l'oiseau
Ne loge plus dans le susdit tombeau;
Que son esprit dans les nonnes repose,
Et qu'en tout temps, par la métempsycose,
De sœur en sœur l'immortel perroquet
Transportera son ame et son caquet.

Le Noyé.

par le Capitain CASIMIR CORBIER.

On vous a raconté l'histoire d'un pendu, de trois ou quatre guillotinés, de vingt asphyxiés lesquels sont revenus de l'autre monde tout exprès pour écrire leurs mémoires. — Moi, je vais vous conter l'histoire d'un noyé, et ce noyé, c'est votre serviteur.

J'étais, il y a bien peu d'années, en garnison dans une petite ville du Dauphiné. Je sortais de St-Cyr, et ma tête était beaucoup plus romanesque que que les têtes ne le sont d'ordinaire après une telle éducation. J'étais tout plein de Byron, qui, alors, était fort à la mode, par sa vie, par sa mort et par ses écrits, que tant de monde avait l'air de comprendre. Byron m'avait passionné par tous les points. Son dévoûment à la Grèce, *Lara*, *Manfred*, ses exploits de boxeur et de dandy; le *Corsaire*, sa défense de Missolonghi,

ses amours avec miss Lamb et la Guiccioli, tout était pour moi sujet d'enthousiasme. Mais il y avait en lui quelque chose surtout qui me séduisait et que j'enviais: c'était son talent de nageur: dont il était à bon droit si glorieux. C'était toujours au milieu des vagues d'Abydos, qu'il m'apparaissait dans mes rêves, quand son ombre jalouse venait troubler mon sommeil.

Pour m'affranchir de cette fatigante émulation, je devins tout-à-fait amphibie, si ce n'est complètement aquatique. Je voulus lutter avec le géant et le vaincre.

Je faillis me noyer.

Voici comment la chose arriva. Le lac de Paladru est la plus grande étendue d'eau morte que renferment les frontières de la France: il a trois lieues, je crois, de longueur, sur deux de large. Au dire des habitans du voisinage, il couvre des mystères épouvantables dont des siècles éloignés furent témoins. Une ville tout entière, une cité florissante et riche repose au fond de ses eaux; et quand elles sont tranquilles, les pêcheurs ne manquent jamais d'apercevoir distinctement les tours, les clochers, les remparts de la ville maudite.

Nous partîmes le soir, après un bon souper, le capitaine Forbin, un jeune sous-lieutenant et moi. Mes deux compagnons étaient chargés de fusils de chasse, car il s'agissait de terminer la partie le lendemain par le meurtre de quelques lièvres.

A minuit j'entrai dans une eau calme et tiède, où je fus bientôt plongé tout entier. Je commençai par faire mille tours de force aux yeux de mes camarades, qui ne sachant aucunement nager, se tenaient prudemment dans le voisinage de la terre ferme. Enfin, las de toutes ces évolutions nautiques, je m'étendis mollement sur le dos et me mis à jouir de ma voluptueuse situation. L'air était doux et immobile, le ciel admirablement pur; d'innombrables étoiles d'une voûte d'azure foncé, dont rien ne troublait la limpidité.

Je ne crois pas qu'il y ait au monde un spectacle plus magnifique; je l'ai contemplé plusieurs fois dans ma vie, et je suis persuadé que nulle scène de la nature ne présente quelque chose de plus splendide, ne cause des émotions plus profondes, ne réveille des pensées plus fortes et plus dégagées des vils liens de cette terre.

Autour de vous nulle limite: — vous étendez les bras, point d'entrave; vous avancez ou reculez, rien qui vous avertisse que vous mesurez l'espace. Vous avez conquis un élément; vous vivez d'une autre vie, vous avez agrandi votre monde. Au dessus de vous l'abîme: au dessous l'abîme; — levez les yeux, c'est le ciel; restez immobile, c'est la tombe.

Quel est donc ce victorieux empereur qui, à la fin d'un règne éblouissant de gloire et de prospérité, jetant un regard en arrière sur cette longue vie de puissance et de plaisirs, y cherchait scrupuleusement ses instans de véritable bonheur, et trouvait qu'il avait vécu *trois heures?* trois heures en soixante-dix ans de tatiguet!

Pauvre capitaine que je suis! Quand je mesure mes jours passés, je me trouve déjà plus riche que le grand empereur! Plus riche de deux heures.

Eh bien! l'une de ces heures (voisi qui fera rire mes camarades de la garnison) fut ma méditation sur le lac de Paladru.

Suspendu sans fatigue sur l'eau tiède et caressante, bercé voluptueusement entre le ciel et la terre, sans éprouver tous ces contacts de la matière solide, si cruels pour l'homme méditatif, ne conservant de tous les sens grossiers de notre nature, que le regard et la pensée, éloigné de tout bruit et n'entendant que ce vague et sourd mugissement de l'onde qui murmurait dans mon oreille pour m'avertir que je me balançais sur un abîme de deux cents pieds de profondeur, pour me donner l'instinct du péril bravé et vaincu, qui est de moitié dans tous les plaisirs des ames jeunes et fortes, pour me dire qu'entre la volupté de la vie et l'insensibilité de la mort il n'y avait pour moi qu'une minute, une seconde, un éclair! — O! que ma pensée se promenait grande et pure dans cet espace immense où s'égarait ma vue! Oh qu'alors elle était énergique, et jeune, et profonde, et rapide! Oh! qu'alors je concevais l'amour, la gloire, le combat, le triomphe, puis le repos voluptueux et calme près d'une femme aimée! Et les longs embrassemens

où deux ames ravies se perdent et se noient dans une volupté sans mesure et sans terme! — Oh! que je comprenais bien la vie, et que je la résumais hardiment d'un coup d'œil en un seul plaisir, en une seule vertu; — aimer, aimer pour être aimé!

Mon dieu! que la vie que nous nous fesons, cette vie de petites ambitions, d'amours fades et incomplets, me paraissait alors sotte et triste! Mon dieu! quelle vie large et pure je me créais alors dans l'avenir! — Et puis les fantômes du passé qui venaient se balancer à mes yeux dans la confuse et tiède paix de l'air! Que de ravissantes figures blanches, délicates, sveltes, aperçues sous les voûtes d'une cathédrale; — que de voluptueux et frais visages, rians et curieux, entrevus à travers les jalousies, le matin quand le régiment défilait pour l'exercice; et puis tous les amours romanesques du collège, puis les amours un peu plus positifs de la garnison! — de la garnison! — Que de femmes rieuses et vulgaires, rendues idéales et passionnées par la poésie de la situation!

J'espère que vous pardonnerez ces élans d'amoureuse niaiserie, si vous songez qu'en ce moment je vivais dans un univers nouveau; que mes regards se perdaient dans un ciel sans horizon où scintillaient des milliers d'étoiles; que je n'apercevais ni ne sentais plus rien de la terre, et qu'ayant, mesdames, quitté vos domaines, il m'était bien permis de voyager à mon gré dans ceux que je m'étais créés.

A la fin cependant, fatigué de ces promenades sentimentales je sentis le besoin de reposer, et mon esprit et mes bras, qui se lassaient du pénible service qu'exigeait d'eux mon imagination vagabonde.

Mais, écoutez maintenant, mesdames et messieurs, c'est ici que commence la tragédie; voir le drame, le drame du noyé.

Il vous paraît tout simple, n'est-ce pas, que du milieu de mon lac je m'en vienne tout doucement à la nage vers le bord où se trouvent mes camarades? — Oui.

Mais où est le bord, s'il vous plaît?

Mais cette question que je vous fais ici tranquillement, je me l'addressai moi-même avec une terreur qui me passa comme un éclair sur le corps et dans l'ame.

Le bord! le bord! où le prendre? point d'horizon! la nuit partout, partout des ténèbres et les étoiles! Le lac noir, noir comme un pot d'encre, les grandes ombres des montagnes le couvrent tout entier! et nul moyen de se guider! et la fatigue des épaules et des bras! et la pensée vive et poignante du péril!

La force du désespoir s'empara de moi! Le lac n'est pas très-large, dis-je; en suivant une ligne droite, il faudra que j'arrive au bord.

Alors je m'élançai, et retrouvant toute ma force de vingt-deux ans, toute ma souplesse de vieux nageur, je glissai sur l'eau avec une vitesse diabolique. Le cou gonflé par ces efforts convulsifs, les dents serrées, tous les nerfs crispés par la passion de vivre, je nageai ainsi plus d'un quart heure, un an, un siècle?...

Rien! point de rives! toujours au-dessous de moi l'abîme! l'abîme! l'abîme!

Comment d'ailleurs, au milieu de cette étendue sans limite, suivre une ligne droite? peut-être depuis que je me brisais en efforts désespérés, n'avais-je fait que tourner dans le même cercle! peut-être étais-je revenu au même point d'où j'étais parti!

Ainsi plus d'espoir! — Mes forces étaient perdues! à peine pouvais-je me soutenir sur l'eau! à peine pouvais-je tirer un souffle de ma poitrine embarassée!

Alors je vis qu'il fallait mourir! — Je poussai, comme dernier adieu, un cri terrible que les échos des montagnes répétèrent vaguement. — Un cri répondit au mien, porté aussi d'échos en échos! — Mais d'où partait ce cri? Il m'était impossible d'en reconnaître la direction, et après deux ou trois autres essais infructueux...

Je vis qu'il fallait mourir!

Mourir! Qui est-ce qui a compris ce mot? Qui est-ce qui l'a roulé comme moi entre ses lèvres tremblantes durant une heure entière?

Mourir! c'est une chose affreuse! — Adieu! adieu, la gloire, les femmes, l'amour, l'ambition, le repos! Adieu! mes amis! adieu tous mes rêves!

— Adieu l'avenir doré! adieu tous mes projets, toutes mes vastes espérances! — Mourir!

Eh bien! je me résignai à la fin: mes bras refusaient de ce mouvoir; ma tête ne pouvait plus s'élever à la surface de l'eau! — Je jetai un dernier regard sur ce monde où était la vie, et je me laissai couler doucement dans l'eau.

Avec mes habitudes de plongeur, je descendis une longe minute tout entière sans respirer, sans avaler une goutte d'eau, mais enfin un violent effort de poitrine me suffoqua d'une gorgée d'eau tiède.

Ce fut pour moi un mouvement d'horreur! Une convulsion instinctive et pourtant intelligente me reporta à la surface.

Un coup de fusil partit alors! — D'un regard je parcourus l'horizon! — Un second coup de feu! — De la lumière, un point fixe pour me diriger! Puis les éclairs des amorces brûlées de seconde en seconde! — Mes amis avaient compris!

Oh! le sang, les forces, la vie me revinrent alors! — Et avec tant de violence, que je sentais mes membres élastiques et forts comme si j'étais entré dans un beau bassin du parc anglais!

Dix minutes après j'étais sur le rivage, et une gorgée d'eau-de-vie rendit complètement à la patrie un de ses plus dévoués sous-lieutenants.

Et le lendemain, à l'heure même où je m'étais enfoncé dans le lac, je racontais mon aventure, pressé par deux beaux bras, blancs et ronds, et je prenais ma revanche par une des heures les plus délicieuses de ma vie, de l'heure de ma vie la plus effroyable.

Le Fils du Millionnaire,

par *Madame Augustin Thierry.*

Histoire de province.

(Suite.)

Après un quart d'heure d'espérance, la porte s'ouvrit, et M. Raimond parut, mais beaucoup plus pâle que d'habitude; et dans son négligé du matin. „Mon Dieu! monsieur, s'écria Juliette, qu'avez-vous? ne venez-vous pas au bal?

— Non, je suis contraint d'y renoncer, répondit Émile en s'asseyant, j'ai une violente migraine, et je viens vous prier de m'excuser. " Par un mouvement dont elle ne fut pas maîtresse, Juliette posa sa main sur le front du jeune homme, et s'écria, „Comme vous êtes brûlant! ah! vous souffrez plus que vous ne dites!"

Cette action, accompagnée d'un regard où se peignait la sympathie la plus vive, causa à celui qui en était l'objet une soudaine émotion; le cœur lui battit avec force, pendant qu'il attachait ses yeux sur cette gracieuse figure de femme penchée vers lui avec l'expression de la confiance et du dévouement.

„Mais vous ne répondez pas, reprit Juliette, est-ce que vous êtes plus mal?" Et elle pressait toujours sur le front d'Émile sa main, que l'inquiétude rendait tremblante.

„Cela ne sera rien, répondit-il d'un ton qu'il s'efforçait de rendre calme, tandis qu'une foule d'idées s'agitaient tumultueusement dans son esprit, idées de peine dans l'isolement, et de bonheur à deux, idées de souffrances adoucies et de chagrins partagés: „Cela ne sera rien, allez ce soir au bal, et...

— Au bal! interrompit Juliette en retirant vivement sa main, au bal! croyez-vous que le souvenir de votre souffrance n'y viendrait pas avec moi, ou que je pourrais danser en me disant: Il est malade? Non, non, monsieur Émile, je n'ai ni un si mauvais cœur, ni si peu d'amitié pour vous!

— Vous m'aimez donc?" s'écria Émile dans une sorte de transport.

La jeune fille ouvrit avec étonnement ses deux grands yeux mouillés de larmes, et répondit d'un ton de reproche: „Comment! vous ne le saviez pas?"

Ces paroles, qui n'étaient que l'expression irréfléchie d'une affection aussi pure que tendre, prirent un sens bien différent dès qu'elles arrivèrent à l'oreille d'un homme naturellement passionné et déjà troublé au dernier point par les circonstances de ce tête-à-tête inattendu. Saisi d'une sorte

de vertige, et précipitant une déclaration qui était dans son cœur, mais qui aurait pu y dormir longtemps encore, il prit entre ses mains les deux mains de la jeune fille, et les serrant avec vivacité pendant que ses yeux répondaient par un regard de feu à des regards pleins de candeur et d'innocence: „Ma Juliette, s'écria-t-il hors de lui, ma bien-aimée, ma femme!....." La jeune fille pâlit tout à coup et fit un effort pour se dégager; mais Émile la retint, et répéta d'un ton plus accentué: „Oui, ma femme! est-ce que vous ne voulez pas être à moi pour toujours?

— Laissez-moi, dit Juliette de plus en plus troublée, et si tremblante que ses genoux fléchissaient, laissez-moi;" et elle alla se jeter sur un fauteuil à l'autre bout du salon.

Ce nom de femme avait retenti dans son ame comme une accusation; il venait de lui révéler le mystère de ses propres sentimens, mystère que son heureuse inexpérience de la vie lui avait dérobé jusque-là. En comprenant son cœur et celui d'Émile, elle rougissait et s'effrayait à la fois de ce qu'elle avait dit et de ce qu'elle avait éprouvé. Quant à Raymond, il ne conservait pas assez de présence d'esprit pour se faire une idée bien exacte de ce qui se passait alors dans le cœur de Juliette; tout ce qu'il vit, c'est qu'elle s'éloignait de lui, et qu'elle semblait le repousser par un caprice inexplicable.

„Je me suis trompé, dit-il d'une voix altérée par la surprise et le dépit, je me suis trompé."

Juliette gardait le silence et demeurait les yeux baissés, effeuillant, avec une sorte de tremblement nerveux, un bouquet de fleurs qu'elle tenait à la main; lorsque Émile, touchant son front, comme s'il eût éprouvé un redoublement de souffrance, dit: „Tout à l'heure, quand je me croyais heureux, je ne sentais plus mon mal." A peine ces paroles eurent-elles frappé l'oreille de la jeune fille qu'elle se leva, et, d'un pas ferme, alla s'asseoir près d'Émile en disant: „Pardonnez-moi la peine que je viens de vous faire. Ce n'est pas mon cœur qui est resté muet. J'étais si étonnée, si confuse!..... Que dois-je vous dire pour que vous soyez encore heureux?

— Dites-moi, Juliette, que je n'ai point fait un rêve, et que vous serez ma femme, si votre mère y consent?"

La jeune fille répondit quelques mots sans suite, mêlés de sourires et de larmes, et cacha dans ses mains son joli visage. En ce moment, l'un de ceux pour lesquels on donnerait des années de vie, la porte s'ouvrit brusquement, et madame Deschamps parut en grande toilette avec une robe de taffetas puce et un bonnet à dentelles surmonté d'énormes pavots: „Ah ça! dit-elle en jetant sur les deux jeunes gens un regard scrutateur, où en sommes-nous? est-on prêt pour le bal?" Furieux d'une si sotte interruption, Émile ne répondit pas un mot; mais Juliette s'écria vivement: „Nous n'irons pas au bal!

— Ah! par exemple, voilà un singulier caprice. Et pourquoi donc, ma petite, vous êtes-vous faite si belle ce soir?

— Ce sera pour moi, dit Émile, pour moi seul n'est-ce pas, Juliette?"

A cette allocution familière, madame Deschamps fixa de grands yeux sur la jeune fille, qui, sans paraître embarrassée, répondit: „Oui, oh, oui! pour vous seul! en m'habillant, je n'ai pas eu d'autre idée. Mais, tenez, regardez-moi encore," ajouta t-elle en se plaçant debout devant Émile, de manière à ce qu'il pût embrasser d'un seul coup d'œil tout l'ensemble de sa toilette, „n'est-ce pas, monsieur, que je suis bien mise aujourd'hui?"

Le regard qui répondit à ces paroles fit rougir la jeune fille; car elle s'aperçut aussitôt qu'elle avait les bras nus et les épaules découvertes. Elle se retira, toute confuse, derrière la taille volumineuse et l'énorme bonnet de madame Deschamps, tandis que M. Raymond souriait en baissant les yeux.

„Mais, mais, dit madame Deschamps, affectant un ton rigide pour conserver jusqu'au bout le décorum, qu'est-ce que cela signifie, mademoiselle?

— Ce que cela signifie? reprit Juliette d'un air tout à la fois naïf et décidé, cela veut dire que nous nous aimons tous deux, monsieur et moi, et que déjà il m'appelle sa femme.

— A la bonne heure, dit madame Deschamps,

donnant à sa voix et à toute sa contenance une gravité matronale; à la bonne heure, ce mot est d'un honnête homme! vous avez des vues honorables, monsieur, je n'ai plus rien à dire.“

Mais la vieille dame eut à peine débité cette dernière phrase de son rôle, que laissant déborder la joie qui lui remplissait le cœur, à la vue d'un si beau succès, elle se mit à fredonner, en sautillant:

Tra, la, la la, à quand la noce?

Et complétant pour elle seule cette agréable improvisation, elle ajouta dans sa pensée:

A quand la noce et mon cadeau?,..

„Voyons, dit-elle en s'arrêtant tout essoufflée, parlons raison: monsieur a-t-il fixé l'époque de la célébration?

— Si j'ai le bonheur d'obtenir le consentement de madame Firmin, répondit Émile, j'espère...“ Mais sa joyeuse hôtesse l'interrompit par un éclat de rire dont il ne comprit nullement l'à-propos: „Oh! pour cela, dit-elle, rions toujours, je n'ai pas d'inquiétude; la chère voisine sait qui vous êtes; elle sait que...“

Ce fut le tour de Juliette d'interrompre; car le rouge lui montait au visage, et sa délicatesse s'effarouchait des indiscrétions de madame Deschamps: „Mon Dieu! madame, cria-t-elle, voilà Griffon qui mange vos gants!

— Au chat! au chat!“ dit madame Deschamps, en donnant sur le piano un grand coup de mouchoir; puis, revenant au premier sujet de la conversation: „Et le bal? dit-elle; voilà neuf heures qui sonnent; je ne veux pas perdre mes frais de toilette.

— Pour moi, dit Juliette, je perds les miens avec plaisir. Madame Deschamps, restons ici, nous ferons du thé pour ce pauvre M. Émile.“

Le lendemain du jour qu'avait terminé cette soirée décisive, M. Raymond vint dans la matinée saluer Juliette et lui communiquer une lettre qu'il voulait adresser à madame Firmin: „Lisez! dit-il, je vous en prie; ce que j'ai à vous offrir est bien peu de chose. Si j'avais le monde, je le donnerais...

— Voilà ce qui s'appelle parler! s'écria madame Deschamps; voilà... „Mais Juliette se hâta de l'interrompre par des paroles sans suite, et, prenant le papier qu'Émile lui présentait: „Je ne lirai pas cette lettre; mais, si vous le permettez, j'écrirai au bas quelques lignes.“ M. Raymond sortit aussitôt pour lui en laisser le loisir.

„Quel honnête jeune homme! dit madame Deschamps en le voyant s'éloigner; la fortune ne le rend pas plus fier. Allons, ma petite Juliette, donne-moi un peu ce papier pour voir ce qu'il chante...“ Comme elle achevait ces mots, la porte s'ouvrit avec fracas, et madame Firmin parut, la figure altérée par une émotion qui ressemblait fort à de la colère. Juliette fit un cri de surprise, et courut se jeter au cou de sa mère.

Ma bonne maman, dit-elle, ma chère maman! que tu arrives à propos. Si tu savais!... Ah! que je suis heureuse!“

Au lieu de répondre à ces tendresses, madame Firmin repoussa rudement sa fille, et dit d'un ton aigre: „Oui, j'arrive fort à propos. Allons, mademoiselle, suivez-moi, et rentrons chez nous!

— Mais un moment, ma chère voisine, dit madame Deschamps tout effarée, qu'avez-vous donc, et qu'est-ce que cela veut dire?

— Je n'ai pas de temps à perdre en explications, madame Deschamps: j'ordonne à mademoiselle de me suivre, et cela suffit, je pense, pour qu'on m'obéisse!

— Voilà qui est incroyable! reprit la vieille dame; voilà de belles façons d'agir! mais je suis sans rancune, et je ne veux pas tarder une minute à vous apprendre la bonne nouvelle: notre jeune homme s'est enfin déclaré, ma voisine; il n'attend que vous pour épouser votre fille.

(Fin.)

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℛ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

Ire Année. N.ro 49.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, DR. ET PROF., et C. SCHÜTZ, DR

Le Fils du Millionnaire,

par MADAME AUGUSTIN THIERRY.

Histoire de province.

(Fin.)

— Épouser ma fille! dit madame Firmin avec un redoublement de mauvaise humeur; il a compté sans son hôte; qu'il aille chercher une femme ailleurs... Allons, Juliette, votre chapeau et votre châle."

Aux dernières paroles de sa mère, la jeune fille s'était jetée sur une chaise, pâle et agitée d'un tremblement convulsif.

„Ah ça! voisine, dit madame Deschamps, dont la surprise était devenue de la stupéfaction, qu'avez-vous à dire à présent contre ce mariage que vous avez tant souhaité, pour lequel vous auriez laissé faire?... Suffit... Diable, vous êtes devenue bien difficile! mépriser le fils d'un millionnaire.

— Le fils d'un millionnaire? répéta madame Firmin, presque suffoquée par la colère... Voisine, vous me le paierez...

— Quoi!... Mais... c'est un peu fort... en vérité..." La pauvre madame Deschamps ne put que balbutier des paroles sans suite; il lui fut impossible de compléter une seule phrase.

„Oui, madame, vous me le paierez! C'est un tour infâme que vous m'avez joué. Tromper une mère de famille, prendre contre elle le parti d'un petit saute-ruisseau, d'un... Allons! Juliette, pas de pâmoisons. Voyez-vous, je ne suis pas en humeur de les souffrir... Votre chapeau!...

— Moi, je vous ai trompée, madame Firmin! dit la vieille propriétaire en levant les mains comme pour attester son innocence, je vous ai trompée! Un saute-ruisseau!... Voisine, voisine, vous êtes une ingrate! vous m'avez mis sur les bras la garde de votre fille, un dîner et des ports de lettres, et vous venez me chercher querelle pour vous dispenser de rendre... Je connais vos rubriques; mais cela n'ira pas comme vous croyez; j'en appellerai à toute la ville, je dirai à tout le monde votre belle conduite!

— Et moi la vôtre, madame Deschamps. Abuser de la confiance que j'avais en vous pour précipiter une jeune personne dans un abîme de séduction! Fi donc! vous devriez mourir de honte!

— Mourir de honte, moi! c'est plutôt vous, madame Firmin, vous qui jetez vos filles à la tête du premier venu... Fi! vous-même! Ah! ah! vous croyez qu'on pourra me dire que je ne suis pas une honnête femme, et insulter ma maison sans que je me venge!...

— Je me moque de vos menaces, de votre maison et de vous, madame. Encore une fois, vous m'avez trompée, vous avez vendu ma fille!...

— Vendu votre fille, moi! moi qui l'ai surveillée jour et nuit, pour qu'elle ne devînt pas victime de vos manigances?... Ah! c'est trop

fort! Si vous ne vous rétractez pas, je vais crier, appeler les voisins, la garde, et l'on verra..."

En parlant ainsi, madame Deschamps, debout et le visage enflammé, témoignait son indignation par les gestes les plus énergiques. Il est rare qu'une personne en colère ne se calme pas tout à coup, à l'instant où son antagoniste, quittant la défensive, commence à montrer à son tour des symptômes d'emportement. Dès que madame Firmin eut vu sa voisine au comble de l'irritation, elle retrouva du sang-froid, et s'asseyant près de Juliette, qui offrait l'aspect d'une véritable douleur, elle reprit la parole d'un ton radouci et tant soit peu solennel: „Madame Deschamps, dit-elle, un dernier mot; le personnage dont il s'agit n'est point fils d'un millionaire, et vous le saviez!

— Non, foi d'honnête femme, répondit la propriétaire; mais qu'il soit fils de qui il voudra, moi, je suis honnête; je le suis, entendez-vous?

— Mais, maman, dit Juliette en essuyant ses larmes, c'est toi qui t'es trompée, c'est toi-même qui as annoncé que le père de M. Émile était un banquier millionnaire; et quand cela ne serait pas, à qui la faute? a-t-il pris un faux nom?

— Taisez-vous, péronnelle, on ne vous a pas priée de dire votre avis!

— Mais sa demande est assez raisonnable, reprit madame Deschamps un peu soulagée par cette diversion, est-ce que le jeune home ne s'appelle pas Raymond?

— Qu'il s'appelle Lucifer, répliqua madame Firmin, si cela vous plaît; ce qu'il y a de certain, c'est que ce n'est point un homme de banque. Vous le saviez, madame Deschamps, vous l'aviez deviné, il n'y a pas de doute, en voyant comme il se pâmait d'aise devant toutes les vicilleries de votre maison: votre devoir était de m'en instruire. Mais non; pour conserver quelques jours de plus un locataire à six francs, vous avez favorisé les entrevues d'un mauvais sujet avec ma fille, vous avez laissé à ces deux jeunes gens une liberté illimitée, inconvenante, contraire à mes principes...

— C'est une horreur! c'est une horreur! s'écria madame Deschamps tout à fait hors d'elle-même, une horreur, une indignité! Madame Firmin, si j'ai eu un tort, c'est celui de me mêler de vos diables d'affaires. C'est le pot au noir; fourrez-y le nez seulement, et vous en sortirez blanc comme un nègre!

— Maman, ma chère maman! calme toi; et vous, ma bonne madame Deschamps, remettez-vous, dit Juliette, en s'interposant entre les deux vieilles femmes... Oh! maman, ne me fais pas souffrir plus long-temps cet affreux supplice, car j'en deviendrais folle. Ce jeune homme est-il indigne de notre estime? Qu'as-tu appris de défavorable sur son compte? Si l'on t'a dit du mal de lui, c'est un mensonge, ma chère maman, un mensonge infâme! Il suffit de voir une seule fois mon Émile pour lire sur son front qu'il est homme d'honneur.

— *Son Émile!* dit madame Firmin en laissant tomber ses deux bras d'un air désespéré! ah! madame Deschamps, vous avez laissé les choses en venir là?

Ma foi! madame Firmin, ce n'est pas votre faute si elles ne sont pas allées plus loin!

— Maman, reprit Juliette, qui, dans sa naïveté, croyait que tout le différend provenait d'une absence de mémoire; maman, je me rappelle à merveille que c'est toi qui as voulu que je me fisse aimer de M. Émile!

— C'est vrai, ça, dit madame Deschamps.

— Je me rappelle aussi très bien que c'est pour t'obliger que notre bonne voisine a permis qu'il vînt me voir chez elle.

— C'est vrai, ça.

— Ainsi tout notre tort a été de faire exactement ce que tu désirais.

— C'est vrai, ça.

— Eh bien! maman, je te jure, à présent que j'ai eu le bonheur d'inspirer de l'affection à M. Raymond, qu'il n'y a que la mort qui puisse me faire renonçer à lui.

— Ta, ta, ta, reprit madame Firmin en levant les épaules; mademoiselle est devenue romanesque dans la société de son homme de lettres."

A ces mots prononcés du ton le plus méprisant, la jeune fille s'écria;

„Un homme de lettres! Est-ce bien vrai, maman, que M. Raymond a écrit des livres? Quel bonheur d'épouser un homme célèbre, et de por-

ter son nom! Ah! que je voudrais lire ce qu'il a écrit! cela doit être bien intéressant! Mais il ne m'en a rien fait voir; il est si modeste!

— Au fait, dit madame Deschamps, c'est quelque chose qu'un bon littérateur... Mais qui aurait cru cela de ce jeune homme? Il est arrivé en poste.

L'impertinent! murmura madame Firmin; ce sont des airs que monsieur se donne, parce qu'il porte le nom d'un millionnaire. Aller en poste!

— Dam! voisine, si la calèche vous a donné dans les yeux, à qui la faute? Vous avez eu l'imagination un peu prompte; car pour lui, je réponds qu'il ne s'en est pas fait accroire; il n'a dit ni ceci ni cela. C'est dur, madame Firmin, j'en conviens; mais après tout ce jeune homme n'est peut-être pas un si mauvais parti. On dit qu'à présent les hommes de lettres font fortune.

— Eh bien! qu'il fasse fortune tout seul, répliqua sèchement madame Firmin, ce n'est pas lui qui aura ma fille.

— Oh! maman, ma chère maman, sois bonne pour moi, dit Juliette d'un ton suppliant; si tu savais combien je l'aime!

— Cela vous passera. J'ai un maître de forges dont on m'a parlé hier pour vous.

— Maman, reprit la jeune fille d'une voix ferme, si c'est ta volonté, je n'épouserai pas M. Raymond; mais retiens bien ce que je te dis, je ne serai jamais la femme d'un autre.

— Insolente! dit madame Firmin en s'élançant sur sa fille, et lui donnant un soufflet. Le coup, mal dirigé, porta sur le milieu du visage, et au même instant la pauvre Juliette eut sa collerette et sa robe tachées de sang. A cette vue, madame Firmin pâlit et resta interdite; mais la jeune fille souriant à travers ses larmes, lui prit la main et s'écria avec douceur: „Console-toi, maman, tu ne m'as pas fait de mal." Le ressentiment maternel s'évanouit aussitôt et fit place aux caresses les plus tendres. La bonne madame Deschamps, émue jusqu'aux larmes, oubliait ses propres griefs, et ne songeait plus qu'au moyen d'arrêter le saignement de nez de Juliette; ce qui, grâce à l'eau fraiche, fut bientôt fait. Alors la conversation recommença.

„Parlons un peu raison, dit la propriétaire. Je conviens que le fils d'un millionaire vaut mieux pour mari qu'un auteur; mais il ne s'agit pas de mettre ces deux partis en balance, il s'agit de prendre celui qui se présente. Si le bonheur voulait qu'un homme riche se mit aujourd'hui sur les rangs, je vous dirais: Prenez le riche et laissez l'homme de lettres. Mais l'important est de marier votre fille. Qui refuse muse, entendez-vous? Sur cela, voisine, je vous conseille de donner Juliette à ce jeune homme, et de chanter *alleluia*, parce que, de la manière dont vous aviez emmanché l'affaire, il aurait bien pu arriver que notre homme de lettres fit quelque chose de moins honnête qu'une proposition de mariage."

De sa vie, madame Deschamps n'avait fait un si long discours: elle s'arrêta triomphante et presque essoufflée.

Ah! répondit madame Firmin d'un ton dolent, ces raisons seraient peut-être bonnes pour une autre; mais moi qui fondais tant d'espérances sur la jolie figure de cette enfant, la voir devenir la femme d'un... Ah! madame Deschamps! Encore s'il avait un titre; s'il était baron ou seulement chevalier. Mais que voulez-vous que je réponde quand on me dira: Madame Firmin, vous avez donc marié Juliette? et qui a-t-elle épousé? Jamais ces mots, *un homme de lettres*, ne pourront me sortir du gosier.

— Mais, ma chère voisine, reprit madame Deschamps, en appuyant sur ses paroles comme une personne qui croit ouvrir un avis important, ce jeune homme ne pourrait-il pas, avec un peu de protection, se faire placer dans quelque ministère? il a une belle main, et je gagerais même qu'il n'est pas maladroit pour dicter une lettre, car il en reçoit beaucoup. Il pourrait devenir chef de bureau, chef de division: eh! eh! voilà des titres qui ne sonnent pas mal.

— Chimères, madame Deschamps! Je vois trop clair dans les choses de ce monde, pour aventurer le bonheur de ma fille sur de pareilles espérances.

— Comme vous voudrez, répliqua madame Deschamps un peu piquée, comme vous voudrez, mais en attendant, jetez un coup-d'œil sur la pe-

tite: s'embellit-elle à pleurer comme elle fait depuis que vous êtes là? A-t-elle les yeux assez bouffis et la figure assez tirée! Encore un mois de larmes, ma chère amie, et adieu la beauté! ce qui, pour une fille sans dot, veut dire adieu les maris. Allons, donnez-lui son Émile. Le pire de tout cela, c'est qu'il n'y aura pas de cadeau pour moi.

Oh, maman! dis oui, s'écria Juliette en couvrant de baisers la main de sa mère, dis oui, ce sera mon bonheur. Si ce mariage n'est pas brillant pour le monde, mes sœurs te dédommageront.

C'est juste, reprit madame Deschamps; voilà déjà que Naïda est en bon chemin.

Ah! ne m'en parlez pas, ma chère voisine; c'était encore un attrapeur que ce colonel; le lendemain j'ai appris qu'il était marié.

Mais Thérésia, dit la vieille dame, remplissant de son mieux et en conscience le rôle de conciliatrice, Thérésia!

Ah! ne m'en parlez pas non plus; la cousine se porte comme vous et moi, elle vivra autant que Methusalem. C'est comme une persécution du sort. Et cela après de si belles espérances! ... Ah mon Dieu, mon Dieu! j'en perdrai la tête.“

Madame Deschamps, à bout de consolations, soupirait par sympathie, lorsque ses yeux tombèrent sur la lettre d'Émile, à laquelle personne ne songeait plus depuis le commencement de cette terrible scène. „A propos, dit-elle, voilà un papier que ce pauvre jeune homme, qui a de bonnes manières en vérité, quoiqu'il ne soit pas ce que nous pensions, m'a remis un instant avant votre arrivée; voyez ce qu'il dit, car je n'ai pas mes lunettes. Madame Firmin ouvrit le papier d'un air dédaigneux, mais presque aussitôt sa figure s'éclaircit, et elle proféra les exclamations suivantes: 30,000 francs d'économies! 5,000 francs d'appointemens! inspecteur-général des études! Il est intéressant, ce jeune homme, il est beaucoup mieux que je ne l'aurais cru.“

Juliette dans un ravissement de joie, se levait pour embrasser sa mère; mais celle-ci étendant la main, l'obligea de se rasseoir. „Un instant, mademoiselle, un instant; je ne partage pas encore votre enthousiasme: la chose est grave, laissez-moi réfléchir.“ Et elle reprit son sollioque. „Inspecteur-général! voilà qui est assez bien; mais je suis fâché qu'il y ait des études; cela sent l'homme du collége. Inspecteur-général tout court vaudrait mieux pour nous; cela donnerait à entendre un inspecteur de contributions, un inspecteur des haras*), un inspecteur des postes, un inspecteur des eaux et forêts. C'est dommage!

— Vraiment c'est dommage, dit madame Deschamps; mais calculons un peu: 30,000 francs bien placés donnent 1,500 francs de revenu; la place en rapporte 5,000; total 6,500. Entre nous, voisine, vouz savez qu'on peut vivre à moins.

— Ce n'est pas la question, répondit madame Firmin; il ne s'agit pas...“ Mais elle ne put achever la phrase; sa fille avait ses deux bras autour d'elle, et l'accablait de caresses. „Maman, s'écriait-elle, n'écoute plus que ton cœur; dis oui, tu vas le dire, je le vois dans tes yeux.„ Madame Firmin, vaincue par le sentiment maternel, fit un grand *effort* pour prononcer ce oui si désiré; mais le mot s'arrêta sur ses lèvres, et l'on n'entendit qu'un soupir.

Un mois après, le mariage de M. Émile Raymond, écrivain connu dans le monde savant par des travaux d'archéologie, fut célébré à Bourbon; et le lendemain, la calèche de voyage qui avait donné lieu à tant d'illusions, retourna vers Paris, emmenant cette fois deux personnes. En s'installant avec bonheur dans une maison bâtie au quinzième siècle, le jeune antiquaire était loin de se douter qu'il y trouverait des charmes plus puissans sur son imagination que ceux de l'architecture du moyen-âge. Cet événement faisait le sujet de toutes les conversations de la petite ville, lorsqu'un paquet à l'adresse de madame Deschamps arriva par la diligence. „Ah! s'écria la vieille dame, c'est mon cadeau! Un châle, un cachemire français! M. Raymond fait les choses à merveille! Vraiment, pour un homme de lettres!... — Ma chère, dit madame Firmin en l'interrom-

*) Geſtüt.

pant, ne prononcez plus ces mots lorsque vous parlerez de mon gendre. *Inspecteur-général*, voilà son titre; et je dois vous dire qu'il est en passe de devenir ministre... Oui, ministre, et, qui plus est, grand-maître de l'instruction publique. On me l'écrit de tous côtés."

LE

TABLEAU DU SACRE. *)

.... Salve Getulice,
Seu tu Silanus, quocunque alio de sanguine...
Juvénal.

PERSONNAGES.

NAPOLÉON.
DAVID.
TALMA.
LE COMTE DE SINÉCURE, MAÎTRE DE LA GARDE-ROBE.
LA COMTESSE, SA FEMME, DAME D'ATOURS DE L'IMPÉRATRICE.
LE CHAMBELLAN.
POLONAIS, MODÈLE.
LE CHEVALIER TREBUCHET, HISTORIOGRAPHE DU SACRE.
LE PEINTRE DU ROI.

SCÈNE PREMIÈRE.

(L'atelier de David).

(1804).

(Polonais pose nu. Il fume).

DAVID.

Tu le vois, mon cher, je suis encapuchonné; le pinceau qui t'a montré si énergiquement Marat expirant, fait aujourd'hui le portrait du Pape.

TALMA, *(souriant)*.

Comme avec irrévérence,
Parle des dieux ce maraud!

DAVID.

Vois-tu ce tableau là? c'est une grande page; il me sera payé à prix d'or. Eh bien, si ce n'était pas pour l'empereur, je le mettrais en pièces sous tes yeux.

TALMA.

Allons, une boutade d'artiste. Est-ce que tu es modeste?

DAVID.

Non; on ne l'est jamais quand on a du génie; mais j'avais rêvé quelques scènes plus grandes: un jeu de paume, un Brutus... L'empereur était mon homme; il était digne de moi de le peindre fier et tranquille au sein d'une mêlée; dans le conseil, discutant le Code Napoléon, la main sur son épée; mais barbouiller toutes ces faces sorties de l'office et de la garderobe!... Pouah!

TALMA.

Eh bien, crayonne en peintre indigné, nous aurons encore un chef-d'œuvre.

DAVID.

Serais-tu devenu flatteur aussi?

TALMA.

Avec mes amis seulement, quand ils ont tou mérite.

DAVID.

Que dis-tu de mon Pape?

TALMA.

Il est frappant. Une tête d'apôtre. Il y a dans son regard de l'onction et une teinte de mélancolie qui me plait assez.

DAVID.

Sacredié! mon ami, tu juges en peintre. Regarde-moi ces cardinaux, le nonce: têtes d'étude d'imbécilles. Il y a de la république dans celle du pape.

TALMA.

Mais quand il était évêque d'Imola, le bon homme Chiaramonte nous a fait de bonnes proclamations républicaines. Eh bien, il a tourné comme nous, mon ami; il est devenu courtisan.

DAVID, *(jetant son bonnet fourré par terre)*.

Oui, par tous les diables, tu as raison; nous sommes de la canaille! Quand je pense à ces heureux jours de la république, où un peuple entier, ivre de liberté, se pressait en foule autour d'un char antique, sur lequel se montraient, de charmantes déesses, belles comme l'espérance, vêtues comme les vierges de la Grèce!... Nous avions rajeuni le monde; nous avions quatre mille ans de moins!

*) Etude des Scènes contemporaines et historiques de Mad. la Vicomtesse de Chamilly

TALMA.

Et crois-tu que nous soyons maintenant si vieux, si décrépits? Marengo, Arcole, Austerlitz, voilà de la nouvelle gloire. Est-ce bien à nous d'ailleurs à nous plaindre de l'empereur, lui si bon, si simple avec nous? Apelle était-il aussi familier avec Alexandre, Virgile, Horace, si bien traités par Auguste?...

DAVID, *(s'exaltant)*.

C'est vrai. Alexandre, Auguste, ce n'était que des galopins auprès de Napoléon!

TALMA.

Auguste, c'est le plus habile hypocrite de l'antiquité. Si ce n'était par respect pour le patriarche Corneille, je le jouerais en jésuite.

DAVID.

La nature, mon cher, la nature, c'est le beau, c'est tout!

TALMA.

Il faut bien de l'art pour être naturel, et surtout au théâtre. Vivrons-nous assez, mon vieux camarade, pour réformer les traditions, les routines, et être vrais? Quand j'ai repris Manlius aves des sandales de corde et la toge romaine, ce boule-dogue de Vanhove me demanda si j'allais paraître en chemise devant le public. Les applaudissemens que je reçus à mon entrée en scène, m'apprirent le pas que je venais de faire.. nous arriverons!

DAVID.

Oh! tu es arrivé, toi. Je t'ai vu hier dans Henri IV. Corbleu, tu m'as presque attendri.

TALMA.

Hem, hem, tu t'es laissé prendre aux ruses dramatiques... ce n'est pas comme cela que je conçois ce rôle. Henri IV. était un bon capitaine gascon qui sentait le vin et la fille... Je suis trop roi, moi, pour jouer Henri IV.

DAVID.

C'est vrai. Moi, je compare Henri IV. à Marot. C'étaient deux bons enfans.

TALMA, *(riant)*.

Il n'y a que toi en France pour avoir de ces idées là!

DAVID, *(attendri)*.

Marat!.. on ne le connaissait pas... le meilleur des êtres... un cœur!..

TALMA.

Tu as vu la révolution comme un enfant. A t'entendre, on te croirait terrible; tu n'es jacobin qu'en peinture.

POLONAIS, *(quittant sa posture et s'asseyant)*.

Ouf! ah! mâtin, je n'en peux plus.

DAVID.

Eh! qui songeait à toi, mon pauvre Polonais. Quelle distraction, mon cher Talma. Il pose depuis trois heures, vois son air ennuyé; quelle bonne figure de chambellan!

LE CHAMBELLAN, *(entrant)*.

Entrez, entrez, madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

M. David est chez lui. Que nous sommes heureux!

DAVID.

Un artiste est toujours visible, madame.

LE COMTE.

Talma aussi! C'est ici le sanctuaire des arts.

LA COMTESSE.

Eh bien! où en est ce grand tableau? ah! ah! mais c'est énorme. Où voulez-vous que nous mettions une machine comme cela?

DAVID.

Dans la plus belle place que pourra trouver l'empereur, et je m'en rapporte à lui.

LE COMTE.

C'est magnifique, David. Sa Majesté sera ravie.

LE CHAMBELLAN.

Très-gentil, très-gentil. Ah ça, eh bien! où me placez-vous, moi?

DAVID.

Vous, Monsieur le Chambellan?

LE CHAMBELLAN.

Sans doute, je ne quitte jamais l'empereur.

LA COMTESSE.

Et moi, comme dame d'atours de sa majesté l'impératrice, il est indispensable que je sois là, tout près d'elle.

DAVID.

Je suis désolé de vous désobliger, mais ce que vous me demandez est impossible.

LA COMTESSE.

Impossible! C'est un affront que vous me faites.

LE COMTE.

Ah! c'est une plaisanterie que M. David veut faire.

DAVID.

Voyez-vous, mon cher ami, je ne plaisante pas avec les gens de la Cour... il n'y a pas de place pour vous dans mon tableau. A peine si les princes du sang et les grands dignitaires y trouveront la leur. Tenez, Cambacérès, qui est un des mes vieux amis, je n'ai qu'un coin à lui donner.

LE CHAMBELLAN.

Voyons, voyons, M. David, il faut faire vos efforts. L'empereur serait très mécontent.

DAVID.

Mon cher ami, je ne demande pas mieux. Mais vous le voyez, mon tableau est rempli, mes masses sont faites, elles perdront de leur grâce si je vous mets là dedans.

LA COMTESSE.

Ne pouvez-vous pas faire un petit groupe de ma famille? Vous ne pouvez pas refuser cela à M. le comte de Sinécure. D'ailleurs l'étiquette le veut.

DAVID.

Eh! ma chère amie, les arts ne connaissent pas l'étiquette. Pardie, l'étiquette ne me regarde pas, j'ai reçu chez moi l'empereur en pantoufles.

LA COMTESSE.

De grâce, M. Talma, intercédez pour nous, puisque les intentions de l'empereur même ne sont rien ici; obtenez-moi de votre ami un petit coin dans son tableau.

TALMA.

Allons, mon bon camarade, tu travailles pour la Cour, humanise-toi; donne un peu de célébrité à M. le comte et à Mme. la comtesse.

LE CHAMBELLAN.

Et à moi aussi, je vous en prie?

LE COMTE.

Monsieur David, il le faut absolument. Ma charge a ses prérogatives.

LE CHAMBELLAN.

Nous poserons tant que vous voudrez.

LA COMTESSE.

J'aurai une robe de velours nacarat. Oh! vous serez content de ma toilette.

DAVID, *(se frappant les cuisses)*.

Peut-on assommer le génie comme cela!

TALMA.

Tu t'en plains, David, quand on fait de belles pièces comme toi, c'est à qui aura des rôles.

LE COMTE.

Un si grand peintre que M. David!..

DAVID.

Grand peintre! parbleu! la belle affaire: Voilà l'idée qu'on a de moi. Je ne suis pas peintre. J'étais né pour autre chose que pour barbouiller. J'aurais dû figurer à la Constituante, au sénat!... Cambacérès m'a pris ma place...

TALMA *(à part.)*

C'est bien de lui!

DAVID, *(avec impatience.)*

Où diable voulez-vous que je vous mette, madame la comtesse? je n'ai de place que dans mes tribunes.

LA COMTESSE.

Enfin cela vaut mieux que rien. Au moins ne me cachez pas derrière une corniche.

DAVID.

Mon Dieu, on vous verra trop! Mettez-vous là (*Il la fait asseoir dans un fauteuil.*) Les mains jointes... c'est cela.

LE CHAMBELLAN.

Moi, M. David, comme chambellan.

LE COMTE.

Moi, M. David, comme officier supérieur.

DAVID.

Ah! pour vous, messieurs, je ne puis vous mettre que dans l'église.

LE COMTE.

Mais justement, c'est ce que nous voulons.

DAVID.

Mes groupes militaires sont terminés. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de mettre M. le comte en diacre, et vous, chambellan, qui êtes plus jeune, en enfant de chœur.

LA COMTESSE.

Mon mari en diacre.. C'est odieux!

LE CHAMBELLAN.

Moi en enfant de chœur! Je ne le souffrirai pas!

DAVID.

Tout ce que vous voudrez. Mais c'est le seul moyen qui me reste d'employer vos figures.

LE COMTE.

En diacre! Mettez-moi au moins en cardinal.

DAVID.

J'ai plus de cardinaux que je n'en voudrais!

LE CHAMBELLAN.

Je préférerais, moi, être en sacristain.

DAVID.

Je ne suis pas maître de cela. Voyez si vous le voulez.

TALMA.

Vous voyez, madame, jusqu'où va mon crédit. Si vous m'en croyez, monsieur, vous poserez tout de suite. Demain il n'y aurait peut-être plus de places de diacre ni d'enfant de chœur.

LE COMTE.

Puisqu'il le faut...

DAVID.

Voyez, j'ai là tous les costumes que m'a envoyés l'archevêque. Je vous draperai plus tard. *(Au chambellan, lui mettant une calotte sur la tête).* Vous ne craignez pas le bonnet rouge, M. le chambellan?

LE CHAMBELLAN, *(souriant).*

Non, non.

DAVID.

Mettez-vous plus bas, à genoux, l'encensoir à la main. Vous voyez que je ne vous fais pas sortir de vos attributions.

TALMA, *(à part).*

Voilà une comédie dont Duval tirerait quelque chose!

POLONAIS, *(ôtant sa pipe).*

Ah! monsieur pose très-bien. On voit qu'il a de l'habitude.

LA COMTESSE.

Ciel! que vois-je! un homme en cet état. C'est une horreur.

DAVID.

Ne faites pas attention, madame. C'est Polonais. Vous n'avez donc jamais été au musée? *(Il prend sa palette).*

LA COMTESSE.

Mais on prévient.

DAVID.

Au fait, Polonais, je n'ai plus besoin de toi. J'ai l'air d'avoir chez moi des sans-culottes.

POLONAIS.

A demain, mon maître. Je vais m'habiller.

(Il sort).

DAVID, *(peignant).*

Ah! monsieur le Comte, vous avez un ventre bien gênant pour un diacre. Vous, chambellan, il faudra que je vous cherche quelque perruque blonde... Quel bruit sur la place Sorbonne. N'importe, ne bougez pas; je vous tiens, comtesse.

TALMA.

On vient ici. Des voitures... Tout l'état-major. C'est l'empereur.

TOUS.

L'empereur!

NAPOLÉON, *(entrant).*

Je viens vous voir sans façon, David.

DAVID.

Sire, je suis confus de tant d'honneur.

NAPOLÉON.

Bonjour, Talma.

TALMA.

Sire...

NAPOLÉON, *(s'avançant vers le tableau).*

C'est plus qu'ébauché... *(Il regarde longtemps le tableau en silence).* L'impératrice est belle... Elle comprend tout ce moment... c'est grand... c'est beau... très-beau... *(Il le considère encore en silence).* Oui, très-beau... *(Il s'avance vers David et relève son chapeau).* David, je vous salue.

DAVID, *(ému, pressant la main de Talma).*

Oh! mon ami, voilà un honneur vraiment républicain.

NAPOLÉON, *(apercevant le Comte et le Chambellan).*

Vous étiez ici, Comte et le Chambellan... Est-ce une mascarade? jouez-vous la comédie?

LE COMTE.

Sire... je posais...

(Suite.)

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℳ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

Ire Année. N.ro 50.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,

tiré

DES MEILLEURS AUTEURS

TANT ANCIENS QUE MODERNES,

par O. L. B. WOLFF, PROF. ET DR., et C. SCHÜTZ, DR.

Die Herzogin von Abrantes.

Diese ausgezeichnete Frau, bei der sich die feinste Bildung des Geistes und Herzens mit der mannichfaltigsten und wechselvollen Erfahrung eines reichen und bewegten Lebens vereinigt, ward am 6. November 1785 in Montpellier geboren. Ihr Vater, der Financier Saint Martin de Permon, vermählte sich mit ihrer Mutter Panoria Komnenos, einem Sprößling der alten griechischen Kaiserfamilie der Komnenen, während der Unruhen auf Corsica. Laura (die H. v. A.) war das fünfte Kind einer glücklichen Ehe; ihre Geburt zog ihrer Mutter eine lange und schmerzhafte Krankheit zu, von der diese auf eine ungewöhnliche Weise wieder geheilt wurde. Madame Permon hatte, wie uns das die Tochter sehr ergreifend in ihren Memoiren schildert, während derselben eine solche Lähmung ihres Gedächtnisses erlitten, daß sie die eigenthümliche Ursache ihres schweren Leidens fünf Monate lang ganz vergessen und sich erst nach ihrer Genesung wieder ihrer Entbindung so wie ihres Kindes erinnerte. Sie wandte nun der Kleinen desto größere Liebe und Sorgfalt zu, und hatte sich ihres Gedeihens auf das Schönste zu erfreuen.

Im Jahre 1795 zog die ganze Familie nach Paris. Das Gewitter, das sich wenige Jahre später so furchtbar über Frankreich entlud, bildete sich damals bereits am Horizont. In einem Alter, wo die Vernunft eben hinreichend ausgebildet ist, um in der Wahl der Vergnügungen zu leiten und den unschuldigen Freuden der Jugend eigenthümlichen Reiz zu gewähren, erlebte die geistreiche Frau, der diese Zeilen gewidmet sind, schon das Unerhörteste. Die furchtbaren Erscheinungen der Revolution zogen vor ihren erschreckten Blicken vorüber, sie hörte das Geheul des blutigen Pöbels und das Innere ihres elterlichen Hauses, das der königlichen Sache treu ergeben geblieben, erdröhnte von dem Sturze des Fallbeils, welches das Leben des unglücklichen Ludwigs XVI. endete. Inmitten der allgemeinen Trauer quälten sie unablässig Sorgen um das Leben und Wohl derjenigen, die ihrem Herzen am Theuersten waren. Bald von den Ihrigen getrennt, bald mit ihnen vereint, ward sie allen Stößen des Sturms, der sie jeden Augenblick zu vernichten drohte, Preis gegeben. Man muß in ihren Denkwürdigkeiten, die eben so wahr, als lebendig geschilderte Darstellung jener Tage gelesen haben, um sich einen deutlichen Begriff von den Erschütterungen, welche ihre Jugend bedrohten, machen zu können.

Endlich brach eine bessere Zeit für Frankreich an, die auch von wichtigem Einfluß auf die Familie Permon begleitet war; es bildete sich nämlich in jener Periode die schon früher bestandene Bekanntschaft mit der Familie Buonaparte zu inniger Vertrautheit aus. Unter den jungen Offizieren, welche der General Buonaparte bei Madame Permon einführte, erschien als besonders liebenswürdig der Adjutant desselben, der treue und tapfere Junot, (geboren zu Bussyle Grand am 24. September 1771.) Er ward um die Hand ihrer Tochter und erhielt sie. Napoleon selbst begünstigte diese Verbindung außerordentlich, machte der Braut ein Heirathsgeschenk von 100,000 Franken und wurde Pathe des ersten Kindes. Madame Junot folgte ihrem Gemahl auf seiner Gesandtschaft nach Spanien sowohl wie überhaupt bei den wichtigsten Bestimmungen seines Lebens, und war ihm eine treue und liebende Gattin. In Folge des portugiesischen Feldzuges 1807 ward er zum Herzog von Abrantes (nach einer Villa am Ufer des Tajo)

ernannt: eine Würde, die bei seiner Familie geblieben ist, da Ludwig XVIII. dieselbe 1814 seinem ältesten Sohne bestätigte. Nach mannichfachen glänzenden Waffenthaten einerseits und den schmerzlichsten Erfahrungen andererseits endete der ritterliche Junot, der nach dem russischen Feldzuge geisteskrank geworden, sein Dasein in dem Städtchen Montbard durch einen Sturz von der Gartenmauer am 29. Juli 1813. Seine tiefbetrübte Wittwe zog sich nun ganz von der Welt zurück, um allein der Erziehung ihrer vier Kinder zu leben und trat dann später als Schriftstellerin mit ihren Denkwürdigkeiten hervor, welche 1814 zu Paris erschienen und (bald in's Deutsche übersetzt) eine sehr günstige Aufnahme fanden. Außerdem schrieb sie 1832 einen Roman, L'Amirante de Castille, der so außerordentlich gefiel, daß am Tage seines Erscheinens, vom Morgen bis zum Nachmittage fünfhundert Exemplare verkauft wurden. Diesem folgte später ein Werk über Catharina II. von Rußland, sowie eine große Reihe von Erzählungen und Schilderungen, welche theils in eigenen Sammlungen, theils in Journalen an das Licht traten.

Als Schriftstellerin zeichnet sie sich durch große Lebendigkeit und einen raschen, körnigen, überzeugenden und glühenden Styl aus, welcher ihr ganz eigenthümlich ist und völlig ungesucht erscheint; sie hat männlichen Geist, aber sie verleugnet dabei nie ihre Weiblichkeit und läßt die Frau keinen Augenblick in den Hintergrund treten, so daß sie eben so gern und gleich lebhaft und behaglich bei einem zu schildernden Hoffeste, der Beschreibung eines Gala-Anzuges oder der Darstellung einer Höflings-Intrigue, wie bei den wichtigsten Ereignissen aus der Kaiserzeit verweilt. Gerade dies, was bei Anderen, die weniger glücklich von der Natur ausgestattet sind und deßhalb zu künstlichen Mitteln ihre Zuflucht nehmen müßten, sich als Vorwurf herausstellen würde, bildet bei ihr einen höchst angenehmen Reiz, von dem der Leser sich, wenn auch wider seinen Willen, nicht ungern fesseln läßt. Dazu kommt, daß die Güte ihres Herzens und der Adel ihrer Gesinnungen überall durchleuchten und das Herz ergreifen und rühren, um so mehr als man gerade in solchen Momenten durch ihre aus dem Gemüthe quellende Beredsamkeit selbst, von ihrer Natürlichkeit und Absichtslosigkeit überzeugt wird. In ihren poetischen Productionen offenbarte sie viel Phantasie und Geschmack. Doch läßt sie sich mitunter zu sehr von dem Gegenstande beherrschen, den sie gerade behandelt, und geräth dann in eine breite Redseligkeit, welche allerdings dem Totaleindrucke ihrer Schöpfungen Abbruch thut, sich aber doch leicht entschuldigen läßt, da sie auch die geringsten Dinge stets mit geistiger Feinheit und Eleganz zu behandeln versteht, und so selbst den Ungeduldigsten durch den Zauber ihrer Darstellung zu bestechen weiß.

L'Espagnole,

par MADAME LA DUCHESSE D'ABRANTÈS.*)

I.

Vers cette partie de l'Espagne où le royaume de Léon confine à l'Estramadure, dans le pays montagneux qui s'élève de plus en plus et devient toujours plus sauvage à mesure qu'on avance dans ses solitudes dépeuplées, il est peu de lieux habités; mais ceux que le voyageur, curieux d'observer ce pays singulier, rencontre dans sa course sont assez considérables pour attirer son attention; Salamanque est située au milieu de ces plaines stériles traversées par la Tormès et l'Agueda. C'est de Salamanque [1]) que partit le brave Moore qui paya de sa vie la lenteur d'une expédition conduite avec trop de mollesse, lorsque le maréchal Soult le poursuivit à la Corogne; il serait difficile de trouver en Espagne, même dans cette fameuse *vega* de Grenade [2]), rendue célèbre par les luttes sanglantes des chrétiens et des Maures, un endroit plus digne d'être fameux par l'importance des événemens qui ont eu lieu dans sa très petite étendue. Le sang versé sur sa surface aurait dû la rendre plus fertile comme il l'a fait en Andalousie, dans cette vega dont les délicieux ombrages doivent leur origine aux

*) Aus den Scènes de la Vie Espagnole, par Madame la duchesse d'Abrantès.

1) *Salmantica*, Salamanque, ville célèbre par son université; elle est située à 34 lieues de Madrid, et son évêque est suffragant de Saint-Jacques de Compostelle. Elle est située sur la Tormès, et renferme peu d'habitans à raison de son étendue; elle ne comptait, avant la guerre de 1808, que 13,000 habitans, et encore les couvens, au nombre de 31, en formaient-ils une grande partie. Il faut ajouter à cette population trois mille étudians qui venaient augmenter le nombre des habitans de la ville. Nulle part, je crois, on ne voit autant d'églises et de chapelles.

2) On sait que la vega de Grenade fut, pendant 800 ans, le théâtre continuel des guerres entre les Maures et les chrétiens.

flots de sang humain que répandirent chrétiens et Maures dans leurs longues querelles; mais il semble au contraire que la colère de Dieu ait poursuivi les combattans dans leurs descendans, confondant dans la même colère ceux qui avaient attaqué la croix et ceux qui la défendaient. Il y a peu de lieux en Espagne, je le répète, plus tristes et plus stériles. Les bords de la Tormès ne sont pas égayés par des plantations d'arbres qui donneraient de la vie à ce paysage dépouillé de tout le charme d'une nature animée. Ce n'est que pendant deux mois de l'année, que les longues plaines de la Tormès offrent à l'œil une variété qui le réjouit; de nombreuses familles de bruyères, d'admirables fleurs, ouvrent alors leur calice et parfument l'air; l'œil est charmé en même temps par l'aspect magique du tapis diapré que forment de beaux genêts[3]), le daphné *gnidium*, l'asphodèle[4]), la belle *fumaria spicata*, le joli *anthirinium amethistinum*, le *doronium plantagineum*, la *bellis sylvestris*; quelquefois, sur le bord des routes désertes, on voit la mandragore[5]) en fleurs, puis encore la belle iris[6]) qui devient moins rare à mesure qu'on approche d'Almeida et de Ciudad Rodrigo; mais cette décoration passagère est fragile comme les fleurs qui la composent. Aux premières ardeurs du soleil brûlant de l'Espagne, toutes les plantes se dépouillent de leur frais vêtement, et ne présentent plus à l'œil qu'une tige desséchée; cette vue est encore plus affligeante que si le terrain n'était recouvert que de ces roches brisées, de ces galets comme on en voit autour de l'Escurial. Dans les environs de Salamanque le terrain est nu et aride; l'ombre y serait à peine suffisante pour un été du Nord: qu'on juge de ce que doit être alors dans cette contrée la chaleur dévorante d'un mois d'août! Quelquefois on trouve en quelques endroits du rivage, d'un ruisseau, ou bien de la Tormès, quelques bouquets de chênes verts, un bosquet du beau fraisier-arbre[7]); mais il règne dans tout ce paysage un silence et une solitude qui appellent la mélancolie. Quelquefois, avant la guerre de 1808, le silence de ces solitudes était seulement troublé par les convois qui transportaient les provisions nécessaires à chaque province. Ces convois étaient suivis d'une longue file de mulets et d'ânes chargés d'outres faites en peaux de bouc goudronnées, contenant le vin du pays; chaque bête en a sa charge et chemine lentement suivant le chef du convoi, qui est ordinairement un mulet plus instruit que ses camarades; il porte sur sa tête les insignes du commandement qu'il agite avec orgueil et qui consistent en un panache de plusieurs plumes de couleurs vives entourant plusieurs sonnettes d'un son très aigu. Un seul homme est le conducteur de ces convois, il conduit à lui seul quelquefois cinquante de ces bêtes, marche à côté de la file, ou bien, si le temps est mauvais, il est assis sur la première mule, la mule Capitana[8]); il est presque toujours du royaume de Léon ou des Asturies; on le reconnait à sa *montera* de velours noir[9]), à son justaucorps sans manches, de cuir de couleur fauve, et à sa ceinture large, d'un cuir plus jaune, bouclée d'une grande boucle de cuivre. Il est toujours armé. Deux carabines sont posées en croix sur la selle avec le bagage de la mule qui lui sert de monture; il joint à cette défense un long coutelas de ceux qu'on fabrique à Terceira, arme terrible dans les mains de ceux qui savent s'en servir.

Quelquefois aussi, entre la Tormès et les montagnes, le silence des solitudes est troublé par le bruit monotone d'un *coche de Colleras*, qui reconduit dans son couvent le prieur, le gardien, ou bien la supérieure de quelque riche communauté, qui viennent de prendre les eaux d'Ar-

3) *Genista sphærocarpa* et *monosperma*. Dans la première espèce, les fleurs sont jaunes; dans la seconde, elles sont blanches avec un joli calice rouge; elle fleurit en février.

4) *Asphodelus ramosus*.

5) *Atropa mandragora*.

6) *Iris alata*. Elle fut long-temps négligée et presque perdue en Europe. Ce fut Poiret qui la découvrit de nouveau en Barbarie et la nomma *Iris alata*.

7) *Arbutus unedo*. C'est un arbre admirable par son feuillage si vert et son fruit vermeil et pourpré.

8) Les mules d'Espagne ont toutes un nom qui se termine par un A. Ainsi, c'est la *[illegible]*, la *Capitana*, la *[illegible]*. Le curieux est de savoir comment on les baptise; elles sont battues jusqu'à ce qu'elles répondent au nom qui leur est imposé.

9) Coiffure de velours noir, espèce de bonnet pointu et relevé par le devant.

chena ou de quelques sources thermales plus rapprochées de Salamanque.

Lorsque j'étais dans le royaume de Léon, en 1811, d'autres bruits troublaient le silence de la solitude de ces tristes plaines. Alors la guerre était dans la plus grande violence de sa haine pour l'attaque et la défense. Non seulement le sang coulait, mais il coulait avec rage sous la main d'un ennemi sans pitié... Tout était permis, pourvu que ce fût *vengeance*. A ce cri, toutes les bouches souriaient, tout changeait d'aspect. J'ai vu un terrible exemple de ces fureurs dans l'année 1812. — Je fus témoin du fait, et le regret de n'avoir pu empêcher ce malheur m'a long-temps poursuivie...

Il est une ville au milieu de ces campagnes stériles, qui attirera toujours la visite du voyageur étranger: c'est *Albade-Tormèse*. C'est là que vécut quelque temps sainte Thérèse, ce cœur admirablement bon et né pour aimer. C'est là qu'elle souffrit aussi tout en aimant avec cette passion qui troublait sa raison. Car, dès qu'on aime, on souffre; c'est une condition de l'amour, quel que soit l'objet de son culte. Une douleur est à côté d'une jouissance, et bien souvent elle la remplace.

Cette partie du royaume de Léon est différente de celle qui l'avoisine et que je viens de décrire ici. Plus de fleurs, plus de prairies même desertes, ou seulement peuplées de ces migrations destructives faites par la *Mesta**), ce bourreau des deux Castilles et de l'Estramadure. Autour d'Alba, antique cité bâtie sur la Tormès et jadis donnée en duché au fameux sicaire de Philippe II, la contrée change et devient plus montueuse et plus boisée; des forêts de chênes verts au gland doux et savoureux remplacent les champs fleuris des belles bruyères parfumées. C'est près de là que se trouve le col de Banos, lieu consacré par le combat qu'y livra le maréchal Ney. Cette contrée est illustrée par de grands souvenirs. C'est là, dans les environs, que se livra la bataille de Tamenès; cette affaire où, je suis fâchée de le dire, le 6e corps dut s'apercevoir que son brave chef ne commandait plus. Le siége de Ciudad Rodrigo, où trois grands officiers de l'empire vinrent apporter leur vieille gloire pour voir sourire l'Angleterre de ce luxe d'hommes vaillans et fameux réunis pour prendre une forteresse devant laquelle un enfant ne devait pas être arrêté; l'affaire d'Alba de Tormès, où le duc de Valmy défit une partie et même presque toute l'armée espagnole commandée par le duc del Parque, et se couvrit de gloire ainsi que la cavalerie qu'il commandait plus près de Salamanque, rendent ces lieux fameux. Le souvenir d'une odieuse journée doit encore faire tressaillir le cœur d'un Français, c'est celui de la bataille des *Arapèles* [10]), cette bataille qui, pour dire la vérité, ne fit guère plus d'honneur à celui qui la gagna qu'à celui qui la perdit. Plus tard nous fûmes vengés sur ce même terrain, et le duc de Wellington se sauva dans son fort après avoir vu la ruine de son arrière-garde. Tous ces souvenirs sont palpitans d'intérêt et font battre le cœur... Malheur à celui qui ne sent pas au fond de l'ame, de ces mouvemens qui demandent des larmes ou provoquent le sourire du triomphe! celui-là n'est plus qu'un enfant dégénéré de la France.

En 1811, il existait encore, entre Alba de Tormès et Medina del Campo [11]) sur les bords du Zaparadiel, un village composé de quelques maisons assez bien bâties, et mieux dans leur apparence que les maisons ordinaires de la vieille Castille et du royaume de Léon. Les environs étaient alors fertiles en vins; les vignes n'avaient pas été arrachées et brûlées, et le démon de la guerre n'avait pas soufflé sur le pays pour le dévaster.

C'était un soir du mois de septembre de l'année 1810. Long-temps cette partie de l'Espagne, quoique parcourue par les troupes anglaises et les nôtres, avait échappé aux regards frappant de mort des maraudeurs qui s'éloignent de leurs

*) Verein der Heerdenbesitzer von Wanderschafen

10) *Nethymna*.

11) Medina del Campo était autrefois une ville riche et peuplée; elle comptait dans ses murailles plus de 30,000 ames; maintenant elle n'en a que 2,500!! En revanche, elle possède plus de couvens qu'il n'en existe proportionnellement en Espagne. Quatorze couvens et quinze églises paroissiales!!... C'est de la démence! Medina del Campo était, comme Roseco, le rendez-vous de tout le commerce de l'Europe sous les trois Philippe.

corps, et qui sont plus terribles pour détruire qu'une armée entière contenue par ses chefs. Le village dont je parle était situé près de cette *Pena de Francia,* chaîne de montagnes près de la vallée des Batuécas[12]) si romanesquement décrite par madame de Genlis. Mais au village de San Pedro rien ne rappelait le séjour triste et sombre de la vallée de Batuécas; ses habitans étaient au contraire joyeux et actifs, et se livraient en paix à la vie de cultivateur qui leur donnait en même temps le moyen de vivre, et de vivre contens.

Parmi eux étaient deux jeunes gens que le reste du village estimait et aimait avec cet *involontaire* qu'imprime la vertu. La femme âgée seulement de vingt ans était fille d'un homme fameux dans le pays et connu par son courage à combattre les contrebandiers qui, avant la guerre, tentaient souvent des attaques contre les villages situés, comme San-Pedro, au milieu des bois et loin de tout secours étranger à ses propres forces. Cet homme se nommait Thomas Munoz; il avait une force de corps peu commune et une ame dont l'énergie répondait à la vigueur physique. Lorsque la guerre poussa son cri en Espagne, Munoz écouta de quel côté venait la justice. Si son souverain avait eu tort, Munoz serait demeuré dans son village occupé à le défendre contre toute attaque, et n'aurait suivi aucune bannière: mais quand il comprit l'odieux de cette guerre impie, alors il déposa la bêche, suspendit tous ses travaux agricoles. Il avait quatre fils et une fille; le plus âgé de ses cinq enfans avait trente ans, le plus jeune en avait vingt: c'était Maria de las Dolores. Elle était belle, et belle de ce charme que donnent une ame forte et un cœur tendre. Son visage était habituellement calme, pâle, mais de cette pâleur qui ne manque ni de vie ni même de fraîcheur; ses yeux étaient noirs, brillans et doux. C'était une de ces Espagnoles enfin qui ravissent le cœur et vous gardent à jamais, en vous faisant oublier la patrie et tout ce que vous aimiez avant elle[13]).

Dolores comprenait son père plus peut-être qu'aucun de ses frères: ainsi lorsqu'il partit pour conduire les troupes qu'il avait réunies comme premières guérillas, elle le suivit dans la Sierra, portant un fusil et donnant la mort à un ennemi avec le courage d'un homme vaillant. Le nom de la patrie était pour cette jeune fille un mot magique; en le prononçant, sa bouche prenait une expression tout admirable, et ses yeux, au regard si pur et si doux, lançaient des éclairs et parlaient un langage que tout homme voulait parler aussi. Parmi ceux que commandait son père, il se trouva un jeune habitant de Medina del Campo; il était beau, brave, et ne voulait pas que l'Espagne fût asservie. Lorsque Dolores l'eut entendu, lorsqu'elle vit que cet homme était un digne fils de la patrie, alors elle l'aima; et quand le jeune homme de Medina del Campo fut séduit par sa beauté, par la noblesse de son ame, par tout ce qui en faisait une créature privilégiée, il demanda à Dolores si elle le voulait pour mari. C'était une nuit, ils étaient tous deux veillant dans la montagne autour d'un feu de bivouac; les autres dormaient. Munoz veillait, mais, à quelque distance, Joaquin Garriga, c'était le nom du jeune homme, contempla quelque temps Dolores dans l'attitude charmante qu'elle avait prise naturellement. Elle était assise au pied d'un chêne vert, et sa tête, appuyée contre le tronc noueux de l'arbre, semblait se courber quelquefois sous le poids d'une fatigue au-dessus des forces d'une faible femme; mais aussitôt

12) Cette vallée des Batuécas, dont madame de Genlis, qui faisait, comme on le sait, des romans de tout, a fait un roman d'autant plus répréhensible qu'il peut conduire à une conclusion de jugement erronée, cette vallée existe en effet au midi du royaume de Léon et sur les confins de l'Estramadure. Elle est tellement enfoncée sous les rochers, que, dans l'hiver, le soleil n'y pénètre presque jamais. Il existe une tradition qui rapporte que longtemps ils vécurent ignorés et inconnus, et même dans un état sauvage d'idolâtrie. Tout cela est plus qu'incertain. *On les découvrit*, quoi qu'il en soit, vers le tems des trois Philippe. *Lopez* le dément et je le crois plus que les autres.

13) Je ne puis dire en quoi consiste le charme qui attire si puissamment dans une Espagnole! Le regard est surtout admirable, il y règne une langueur, une volupté qui ne ressemble à rien de ce qui attire dans un regard. Une Espagnole, c'est la rivale la plus dangereuse qu'une femme du Nord puisse avoir, parce qu'elle a tout à la fois la nonchalance qui séduit et la chaleur de cœur qui conserve l'affection quand elle vient réellement du cœur.

qu'un bruit même incertain frappait son oreille à demi fermée par le sommeil, alors elle tressaillait, ses grands yeux noirs s'ouvraient et parcouraient le terrain autour d'elle en plongeant dans le plus épais du bois. Une fois l'alarme fut plus vive: aussitôt elle fut debout et mit la main sur ses armes. Le bruit cessa, elle se rassit, et cette physionomie, qui ailleurs même brillait du feu d'un courage mâle, reprit sa douceur accoutumée, mais sans que ce changement pût être interprété en sa défaveur. On voyait dans ce changement subit que l'état habituel était celui dans lequel elle rentrait, celui d'une tranquille et douce vie.

Joaquin l'avait suivie dans toutes ces agitations; depuis long-temps le jeune homme aimait Dolores, mais cette pureté qui l'enveloppait comme un vêtement au milieu de ces hommes qui la respectaient sans la comprendre, était presque une barrière entre Dolores et Joaquin. Il tremblait qu'elle ne le refusât; la patrie semblait être son unique amour. Joaquin craignait, et il devait craindre, car il l'aimait; la peur est fille de la tendresse, dit une charmante romance mauresque; bien souvent il avait voulu écrire à Dolores, et puis le courage lui avait manqué.

— Si elle allait me repousser, disait-il!... Au moins, je la vois maintenant, je me bats pour elle, pour sa défense!... Si elle allait me repousser!...

Mais cette nuit il ne put résister au charme qui enveloppait cette veillée d'armes tout à la fois et cette veillée d'amour: il crut voir dans le regard prolongé que Dolores jetait quelquefois sur lui une expression qui accélérait le battement de son cœur, et, quand il la vit se lever, courir à ses armes et se disposer au danger comme le plus courageux soldat, son admiration fut au comble; mais lorsque, retombant sur la terre humide, Dolores appuya sa tête accablée contre le tronc d'un chêne pour y trouver et sommeil et repos, il la vit belle de tous ses charmes et ne put fermer plus long-temps des lèvres qui brûlaient de s'ouvrir.

— Dolores, dit il à la jeune fille, il faut que vous me permettiez de vous demander à votre père!... le voulez vous?...

Dolores tressaillit, elle ouvrit ses yeux, attacha un long regard sur celui du jeune homme, puis une légère rougeur se répandit de son front sur ses joues et la rendit comme une rose en moins de quelques instans; elle sourit tristement, puis elle dit à Joaquin en lui tendant la main:

— Je le veux bien!

Ah! s'écria Joaquin; et s'élançant aussitôt vers l'arbre contre lequel s'appuyait Munoz, il allait lui faire la demande, lorsque Dolores prenant sa main lui dit à voix basse:

— Écoutez-moi, et sachez me répondre comme un noble Castillan... Promettez-vous de ne jamais accepter d'amnistie?...

— Je le promets, je le jure par vous!... Dolores fronça légèrement le sourcil.

— Je ne demande pas de serment fait ainsi, je veux une promesse d'HOMME; un serment fait au nom de l'amour n'a rien qui rassure la patrie.

— Eh bien, dit Joaquin, je le jure par elle-même, par cette patrie que j'adore et qui m'a vu m'enrôler sous ses drapeaux avant que je ne vous connusse, Dolores.

Le front de la jeune Espagnole fut moins sombre; elle sourit à Joaquin et lui dit:

— Je vous crois, mais il est encore une promesse que je désire obtenir de vous: promettez-moi de ne jamais reconnaître cet homme que le tyran de l'Europe veut nous imposer, et de toujours combattre pour notre roi Ferdinand VII!

— Je le jure! s'écria Joaquin! Ah! ne craignez pas d'unir votre vie à un homme indigne de vous comprendre! La patrie et l'honneur sont tous deux mes idoles, et vous êtes dans mon cœur avec ces deux sublimes affections.

Les yeux de Dolores se mouillèrent de larmes; elle aimait Joaquin! elle l'aimait d'amour!! et souvent dans le combat, sa main avait détourné, sans qu'il s'en aperçût, le sabre d'un soldat ennemi, sans songer que sa tête à elle-même pouvait être exposée.... Mais aime-t-on autrement? quelle est donc la femme qui aime sans donner à l'objet de son affection et son sang et sa vie?... Elle le fait non seulement par dévouement, mais

avec bonheur.... Les plus pures délices, les voluptés saintes de l'amour sont toutes dans cette abnégation que fait la femme d'elle-même, de ses goûts, des sentimens étrangers à son amour, de tout ce qui le blesse; surtout, et enfin pour dernier don, elle doit lui donner son sang, sa vie, toute sa personne doit être le bien de celui qu'elle aime! Alors elle est heureuse, alors elle jouit de la félicité des anges. *Tout pour lui*, rien pour elle, que la joie de le voir, la douceur de l'aimer et de se savoir aimée.....: Au-delà, il n'est rien que mensonge: la femme qui n'est pas l'esclave de celui qu'elle dit aimer ne l'aima jamais [14]).

En écoutant cette profession de loyauté d'un cœur qu'elle aimait, Dolores eut un mouvement de joie, une de ces impressions profondes qui demeurent à jamais dans le souvenir!...

— Oui, dit-elle en s'appuyant sur le bras de Joaquin ... Allons retrouver mon père!

Ils arrivèrent auprès de Munoz qu'ils trouvèrent enfoncé dans de profondes réflexions; il regardait au loin dans la plaine qui se déroulait sous ses pieds, et comptait les feux de bivouac des partis ennemis. En entendant le bruit des pas des deux jeunes gens, il tressaillit aussi et n'eut pas même le temps de mettre la main sur ses armes, car au même instant sa fille l'embrassa.

— Père, lui dit-elle, Joaquin vient avec moi te demander de l'accepter pour fils, le veux-tu bien?...

Et la jeune fille entourait le cou de son père de ses deux bras, et se serrait contre sa poitrine pour cacher sa rougeur que la flamme du feu du bivouac éclairait à merveille. En l'écoutant, Munoz sourit; ce mariage lui convenait sous mille rapports: le jeune homme était riche, sa fille avait une bonne dot, ils étaient jeunes et beaux, ils s'aimaient!.. Que pouvait demander un père de plus à la providence?.. Il serra la main de Joaquin en signe d'acquiescement à sa demande et il embrassa sa fille en lui disant:

— Sois heureuse, mon enfant, je te bénis.

(*Suite.*)

14) Pour aimer ainsi, il faut que la femme ne cède à rien, et que le caractère, qui n'est que flexibilité et douceur sous la main aimée, soit d'acier vis-à-vis de toute autre volonté.

LE TABLEAU DU SACRE.

(*Suite.*)

LE CHAMBELLAN.

M. David a voulu...

LA COMTESSE.

Sire, notre zèle...

NAPOLÉON (*impatienté*).

Qu'est-ce que c'est!

DAVID.

Sire, j'ai cru être agréable à votre majesté. M. le Comte et madame la Comtesse m'ont fait entendre que dans un tableau tel que celui du sacre...

NAPOLÉON.

Le tableau du sacre! j'y veux être représenté entouré de mes généraux, comme un jour de bataille. (*Au comte et au chambellan.*) Allez.

(*Ils sortent*).

NAPOLÉON (*s'assied sur un escabeau: sa suite se retire*).

Si nous avons un jour la paix, David, nous ferons de grandes choses... Vous m'avez donné une scène ridicule: le comte et le chambellan en chasuble! Que voulaient-ils?

DAVID.

Ils exigeaient une place près de vous, sire, à quelque prix que ce fût...

NAPOLÉON.

J'admire ces gens-là... Parce que je leur ai ouvert mes antichambres, ils se croient des héros... Ils semblaient venir au sacre de Louis XV. Leur vieille cour ne m'a fourni que des valets.

DAVID.

Ah! la vieille cour pensait trouver un Dagobert en vous: elle a trouvé un Charlemagne

NAPOLÉON.

Ils portent des noms illustres; quelques-uns appartiennent aux plus anciennes familles de France, et ils sont du palais: ne l'oubliez pas, David. Je veux bien vous pardonner vos écarts républicains; mais le peuple a besoin du prestige de la noblesse, et j'aime assez qu'on voie quelques grands noms à mes fenêtres.

DAVID, (*faisant un pas*).

Eh bien, sire, je ne crains pas de vous le dire, elle vous perdra, cette noblesse gothique que vous caressez...

TALMA, (*le retenant, et à voix basse*).

Es-tu fou, mon ami.

NAPOLÉON, (*souriant*).

Laissez-le parler, Talma.

DAVID.

Vous m'avez accoutumé, sire, à vous parler comme un artiste à un grand homme. Je ne vous flatterai jamais. Vous avez un faible pour l'ancien régime, qui vous aliénera les bons esprits de la révolution. Que ferez-vous avec des ennemis au-dedans, sans compter ceux du dehors? Car toutes vos victoires sur le continent ne vous feront pas triompher de l'Angleterre... Au fait, sire, vous n'avez pas de marine...

NAPOLÉON, (*froidement*).

Tous oubliez que j'ai celles de Joseph Vernet, M. David; je les placerai au palais du Sénat.

DAVID.

Je vous comprends, sire, je ne suis qu'un pauvre peintre; mais je ne puis m'empêcher de gémir en voyant le génie de la jeune France entourée de vieilleries aristocratiques, de ducs, de comtes...

NAPOLÉON, (*regardant le tableau*).

Il me semble que cette jambe est trop courte; qu'en dites-vous, David? Vous vous y connaissez mieux que moi. (*Il se lève. A un valet de pied*). Ma suite.

TALMA, (*bas à David*).

Malheureux! tu t'es perdu.

(*La suite entre*).

NAPOLÉON.

Messieurs, M. David est baron de l'empire.

DAVID.

Sire, je suis pénétré...

(*L'empereur sort. Toute la suite l'accompagne*).

TALMA (*presse en souriant la main de David*).

Ma foi, mon cher, voilà un honneur vraiment républicain.

DAVID, (*frappant du pied*).

Ils se f..tent tous de moi; mais je me vengerai bien d'eux: je ferai Léonidas!

SCÈNE II.

(Un atelier de peintre).

(1825).

LA COMTESSE, (*à un domestique*).

Je veux voir votre maître, prevenez-le que je l'attends ici. Dites que c'est de la part de M. le directeur des beaux arts. (*Le domestique sort*). Mon mari n'est qu'un égoïste; certainement je ne souffrirai pas qu'il sont dans le tableau du sacre moi. J'ai fait le voyage de Rheims pour quelque chose. C'est bien assez que ce bourru d'empereur m'ait empêchée de figurer dans le tableau de David. J'étais fort bien alors. Il y a vingt ans. L'air noble ne vieillit pas. — Ah! voilà ce cher ami, le plus gracieux, le plus aimable de nos artistes!

LE PEINTRE.

Madame...

LA COMTESSE.

Vous ne me connaissez pas, Baron, je suis la comtesse de Sinécure. Vous connaissez beaucoup le Comte mon mari. Ah! je vous préviens que je viens vous tourmenter. Il faut que vous me peigniez. Je vous suis recommandée spécialement par M. le chargé des beaux arts.

LE PEINTRE.

Madame, je ferai mes efforts pour être à votre disposition quand mon grand ouvrage sera terminé.

LA COMTESSE.

Du tout. Vous n'y êtes pas, Baron. Il faut que vous me donniez une place d'honneur dans le tableau du sacre. Il le faut. Je poserai comme vous voudrez.

LE PEINTRE.

Bon dieu, madame la Comtesse, vous venez augmenter mes regrets...

(*Fin.*)

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℛ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

Ire Année. N.ro 51.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, DR. ET PROF., et C. SCHÜTZ, DR.

L'Espagnole,

par Madame la Duchesse d'Abrantès.

(Suite.)

II.

Les troupes françaises furent repoussées à quelque temps de là par le duc de Wellington; la position de San-Pedro l'avait jusque-là prévenue de toute attaque; mais lorsque l'armée était en retraite, la sécurité redoublait parce que les soldats français craignaient de s'écarter de leur route, et dans le fait l'isolement était dangereux. Munoz profita de ce moment de calme pour marier Joaquin et Dolores: le mariage se fit à San-Pedro, à la grande joie des vignerons, dont Munoz était presque le chef et Dolores le bon ange; elle les soignait dans leurs maladies, pansait leurs blessures depuis la guerre, et comme si une telle femme devait se multiplier sous une forme presque inconnue jusqu'alors, elle devint le défenseur de ceux qui jusque-là l'avaient défendue elle-même.

Mais, après son mariage, Dolores changea sa vie; elle n'alla plus à la Sierra, elle demeura dans la maison, et soigna plus affectueusement une vieille grand'mère paralytique qui ne pouvait plus quitter son lit depuis quelques mois; bientôt les devoirs de femme se multiplièrent pour Dolores: elle devint mère; elle embrassa son fils, et une larme tomba sur le front du nouveau-né!..

— Pauvre enfant, dit la jeune mère, pourvu que Dieu ne te fasse pas naître esclave dans ta propre patrie!

Jusque-là, Dolores avait eu une vie agitée; mais, excepté la captivité du roi son seigneur, qu'elle regardait comme un envoyé de Dieu au milieu de son peuple, elle n'avait eu aucun malheur réel, et l'agitation de son existence même avait été pour elle une sorte de bonheur; mais le moment approchait où l'heure des douleurs devait sonner d'un glas funèbre et sinistre.

L'armée de Masséna rentrait en Espagne, poursuivie par celle de Wellington.... Les Français, conduits par un homme qui ne savait plus se conduire lui-même, furent horriblement sacrifiés par celui que si long-temps on appela le fils chéri de la victoire.... En rentrant en Espagne, des corps entiers, privés depuis un an presque de nourriture et du nécessaire, se répandirent dans les lieux voisins de leur route et commirent d'affreux excès. Munoz, qui avait déposé sa lance et son poignard pour jouir du bonheur de sa famille, comprit que l'heure du repos n'avait pas encore sonné pour l'Espagne, et que le sang allait de nouveau rougir sa terre. Il rassembla ses hommes, appela ses fils, confia la défense de San-Pedro à Joaquin et à son fils aîné; puis, embrassant sa fille, il s'enfonça dans la Sierra pour y disputer le passage à un régiment qui marchait sur San-Pedro pour le détruire.....

Quelques jours après, une vingtaine d'hommes se replièrent en déroute sur San-Pedro.....

— C'était le reste de la troupe de Munoz.... Cent trente hommes avaient succombé dans l'étroit passage où le malheureux les avait engagés par ignorance du métier de la guerre, mais par l'effet d'un cœur plus vaillant que le cœur du plus brave..... de ces cœurs qui jamais ne comptent le nombre et marchent en avant.....

Munoz était tombé le premier!... Ses deux fils l'avaient suivi.... le plus jeune était blessé mortellement.... Il avait conservé assez de force pour arriver auprès de sa sœur et lui apporter la bénédiction de leur père, avec l'ordre à Joaquin de mener contre l'ennemi le reste de leurs forces, en profitant de ses fautes pour les réparer.

Après avoir parlé, le jeune homme mourut; il semblait que Dieu lui eût laissé ce qu'il lui fallait de forces pour accomplir la plus sainte des missions, celle de porter à un enfant la bénédiction de son père mourant!...

En regardant à ses pieds le cadavre sanglant de son jeune frère, Dolores ne put d'abord pleurer; elle éprouvait un de ces affreux vertiges qui sont heureusement passagers; car ils donneraient la mort en se prolongeant.... Ses lèvres bleues et glacées qui venaient de se fermer pour toujours lui avaient donc révélé et la mort de son père et celle de ses frères, en murmurant pour lui-même un dernier adieu!... La malheureuse jeune femme sentit son cœur se briser. Elle chercha de sa main contractée, si ses yeux brûlans avaient une larme.... Ils étaient secs!... Mon Dieu, disait-elle, mon Dieu, faites donc que je puisse pleurer, car je sens que je me meurs!...

Joaquin s'approcha d'elle avec le petit Manuel, son fils... Cet enfant avait déjà un an et nommait sa mère de ces noms caressans qui font notre joie et nous remuent si doucement l'ame; l'enfant appela sa mère. En entendant cette jeune et douce voix, Dolores releva sa tête pesante et fixa de ses yeux brûlans le visage frais et vermeil de son enfant. Son frère l'adorait... ce souvenir souleva dans son cœur tout ce qu'il y avait de sentiment tendre... et les larmes jaillirent aussitôt avec une abondance de sanglots qui effraya Joaquin... Il mit son enfant dans ses bras, puis les serrant tous deux contre son cœur:

— N'appelle pas ainsi le malheur, Dolores! songe qu'il te reste encore des liens puissans, ton fils, ton mari, et ton frère, et ton aïeule! cette bonne vieille qui ne vit que pour t'aimer, veux-tu donc la délaisser aussi?

— Ah non! non! s'écriait en pleurant la malheureuse femme dont l'ame était brisée par tant de coups répétés... Oh non! je ne veux pas mourir!... Mais je souffre! ah mon Dieu, que je souffre!!...

Le corps de Munoz fut rapporté le soir même au village et enterré entre ses trois fils. Celui qui demeurait encore conduisait le convoi avec Joaquin. En voyant creuser la fosse de son père et de ses trois frères, Dolores dit au fossoyeur avec un sourire déchirant:

— Laissez une place pour mon frère et pour moi!...

Et, se tournant vers Joaquin:

— N'est-il pas vrai, frère?...

Joaquin lui répondit en inclinant la tête. Le malheureux voyait que leur destinée ne pouvait avoir pour fin que la mort ou la lâcheté... alors c'était la mort!... Le régiment français qui avait ainsi massacré la brave troupe de Munoz faisait partie du huitième corps d'armée; son chef avait une dureté qui rendait ses subordonnés cruels, parce qu'ils étaient certains de l'impunité quand à un reproche ils répondaient:

— *Nous avons battu les rebelles!*

Dans cette circonstance, ils avaient été indignes, et leur conduite fut odieuse. Chaque jour, des rapports arrivaient à Joaquin et à Pablo son beau-frère; des misérables, couverts de blessures, se traînaient jusqu'à San-Pedro, pour demander vengeance, et tombaient mutilés aux pieds de leurs compatriotes désolés: des jeunes filles, des femmes déshonorées arrivaient en larmes et ne pouvaient que prier, en pleurant, de les venger.

— Je ne puis résister à cette vue, dit enfin Joaquin à Dolores; il faut que je parte, il me faut aller au-devant de ces monstres! Il me faut combattre enfin.... je ne puis vivre ici.... cet

air m'étouffe: il me semble que dans chaque coup de vent qui souffle de la Sierra m'arrivent les voix gémissantes de notre père, de nos frères lâchement massacrés, qui me reprochent de ne pas les avoir encore vengés.

Dolores le regarda en silence, elle ne pouvait parler!... la mort rend si craintive pour les têtes qui survivent à celles qu'elle a frappées. Dolores serra son fils contre son cœur, se rapprocha de son mari, et, passant un bras autour du cou de son frère, elle les rassembla ainsi contre elle et les serra fortement... elle aurait voulu les renfermer dans son cœur....

— Ah! dit-elle à Joaquin, je n'ai pas la force de te retenir, j'ai encore moins celle de te faire partir. Cependant, mon ami, si Dieu t'appelle, va où il t'envoie... notre cause est sainte, elle doit triompher!...

Mais sa pensée se reportait sur son père et ses frères, tous quatre martyrs de cette même cause, et pourtant succombant tous pour elle!... alors son cœur se brisait, et elle éclatait en sanglots. La femme courageuse et forte n'était plus la femme aimante et tendre et mourant de sa douleur, car nous pouvons en mourir.

Joaquin partit, mais avant de quitter San-Pedro, il donna ses instructions à Dolores: elles étaient simples, et ce qu'elles contenaient devait être compris par elle, d'ailleurs, puisqu'elles regardaient la sûreté de son fils et celle de son aïeule.

III.

Ce fut le 15 septembre à onze heures du soir, que Joaquin et Pablo Munoz se mirent en marche à la tête de deux cents hommes bien armés et d'autant plus déterminées à la vengeance, qu'ils faisaient partie de plusieurs villages que les Français avaient ravagés. Le jeune chef, qui connaissait parfaitement tous les détours de la Sierra, voulut entreprendre de tourner l'espèce de petite redoute occupée par les Français, et de les massacrer dans le sommeil. La lune ne brillait pas; les étoiles mêmes étaient cachées, et la nuit était sombre et pluvieuse. Dolores voulait accompagner son mari et son frère jusqu'au pied de la montagne..... Elle quitta un moment sa grand'mère, et, prenant son fils sur ses bras, elle alla en effet jusqu'au pied de la montagne en suivant les bords du Zabaradiel. Le vent grondait et faisait crier les branches trapues des chênes verts; il y avait autour d'elle un aspect de désolation qui redoublait les douleurs déjà si cuisantes qui lui faisaient saigner le cœur; des larmes rares et brûlantes tombaient de ses yeux et venaient mouiller les joues rosées de son pauvre enfant qui, tout interdit de cette douleur muette, et réveillé à une heure inaccoutumée pour lui, se prit à pleurer aussi et gémit douloureusement.

— Allons, dit Joaquin, il faut nous séparer ici; le chemin devient trop difficile, et l'air de la nuit est mauvais pour Manuel... Adieu!... à demain, Dolores!... Adieu!

Il serra sa femme dans ses bras, embrassa encore une fois son fils, et, remettant Dolores au bras d'un homme de San-Pedro qui retournait avec elle, il s'élança dans le sentier qui tournait la montagne et disparut dans le bois.

— Joaquin! s'écria Dolores d'une voix étouffée, songe à ton fils, songe à moi!...

— Je songe à tous deux, lui répondit Joaquin déjà dans le haut de la montagne; et c'est y songer en effet que de défendre la patrie!

— Ah! malheureuse! dit Dolores en se laissant aller à terre; c'est moi qui lui ai demandé ce serment!... Mon fils, mon enfant!

Elle se releva dans l'égarement d'une horrible douleur. Elle marcha si rapidement que l'homme qui l'escortait pouvait à peine la suivre. En une demi-heure, elle fut en vue des maisons du village: alors elle s'arrêta. Elle aurait voulu ne pas y rentrer; il lui semblait que sa vie était dans les bois sombres qui avaient l'aspect de voiles de deuil jetés çà et là sur la *peau de France*. Tout devenait présage, tout révélait une ruine... Tout à coup, dans le silence de la nuit, Dolores entend des coups de fusil; elle écoute, elle ne se trompe pas; son oreille exercée reconnaît ce bruit de mort qu'elle-même avait souvent envoyé aux ennemis de son pays. Dans ce moment, ce bruit avait un caractère tellement sinistre,

qu'elle ne put le supporter. Elle doubla le pas et courut s'enfermer dans sa maison, dans le lieu le plus reculé. Là, elle se mit à prier; mais ses lèvres seules se remuaient, et son cœur était rebelle; il ne parlait à Dieu que pour lui reprocher tant de malheurs. Tout à coup, son oreille attentive malgré elle-même saisit encore le bruit de ces coups qui donnaient une mort peut-être moins affreuse à ceux que la balle frappait, qu'à la malheureuse femme qui attendait à genoux au pied d'une croix.... Ah! c'était plus que la mort, une pareille position: c'était une longue et terrible agonie!

Ce fut ainsi que se passa la nuit la plus affreuse que Dolores eût vue s'écouler dans sa vie de vingt années. Vers le matin, ses yeux fatigués de larmes se fermèrent un moment; elle s'endormit, penchée sur le berceau de son fils et tenant ses deux mains dans les siennes.

Tout à coup elle est tirée de ce court sommeil par un mouvement dans la rue, une agitation, des voix, enfin des cris, des sanglots. Dolores s'élance à la fenêtre: elle y a vu son sort.

Dans la grande rue du village était une foule éplorée de femmes entourant les hommes de la troupe de Joaquin et de Pablo: tous étaient couverts de sang, blessés, et plusieurs expiraient sur le seuil de leur porte avant de pouvoir arriver à la chambre où ils étaient nés, afin de pouvoir mourir!...

Ah! se dit Dolores.

Et, retombant sur sa chaise, elle n'eut pas la force d'ouvrir la fenêtre. Dans ce moment, le nom de Joaquin, prononcé d'une voix étouffée, vint frapper son oreille. Aussitôt une force inconnue la fait s'élancer de la place où la terreur l'attachait, et, franchissant d'un saut l'escalier de sa maison, elle se présente à la foule éplorée des blessés et des femmes, plus pâles, plus mourantes qu'eux tous.

— Mon mari! dit-elle d'une voix brève et sourde. Joaquin!... qu'en avez-vous fait?... Et mon frère, mon Pablo?.. où sont-ils?... Hé bien! ne pouvez-vous me répondre qu'ils sont blessés... prisonniers?..

Et à chaque mot elle s'arrêtait en attachant ses grands yeux noirs sur tous ceux qui l'entouraient.

— Prisonniers, reprenait-elle; car ils ne sont pas, ils ne peuvent être morts!!... morts!!...

Et un terrible cri s'échappa de sa poitrine en voyant la tête de Gabriel, l'un des lieutenans de Joaquin, s'incliner sur sa poitrine avec une douleur qui disait tout.

— Morts!... tous deux?... Vous dites donc qu'ils sont morts, n'est ce pas?

Gabriel s'approcha d'elle pour lui parler à voix basse; mais elle le repoussa.

— Arrière de moi, lâche! s'écria-t-elle. Oses-tu bien rentrer dans ce village que depuis deux années les miens ont défendu de leur sang, ont sauvé de leur vie, et qu'aujourd'hui vous livrez à l'ennemi après n'avoir pas su défendre votre chef, malheureux que vous êtes!... Arrière, vous dis je!!... O mon Joaquin! pourquoi n'ai-je pas été avec toi!... Je t'aurais défendu, moi!!

Et elle se roulait dans la poussière en poussant des cris sauvages; sa douleur était solennelle et terrible. Les femmes, qui avaient comme elle perdu un mari aimé, n'osaient pas pleurer devant une telle douleur.

Enfin elle se leva. Une femme avait été chercher son enfant. La chère créature entoura la tête de sa mère de ses petits bras et la couvrit de caresses. Alors les larmes furent moins amères et plus abondantes; elle put entendre les horribles détails du massacre plutôt que du combat qui avait eu lieu dans la Sierra. D'après le rapport qui lui fut fait, Dolores, avec cette habitude de coup d'œil qu'elle avait acquise dans les deux années qu'elle avait données à une vie aventureuse et guerrière, jugea que le village serait au pouvoir des Français dès le même soir! Alors elle devint un être supérieur et digne des plus hautes admirations du monde; elle ordonna que tous les hommes partissent, ainsi que les femmes, et abandonnassent le village.

— Suivez-moi! s'écrie-t-elle.

Elle arrive sur la place du village. Là, elle monte sur le perron de pierre qui est au bas de la croix et, dominant la foule, elle dit:

— Que chacun prenne ce qu'il peut emporter

de pain cuit et de provisions, mais que le reste soit apporté sur cette place...

En peu de momens on lui obéit. Des monceaux de pain, des provisions, aussi nombreuses que pouvaient l'être celles d'un village espagnol, furent apportées sur la place. Ce qui formait la plus grande masse étaient les peaux de bouc contenant le vin du pays. Plusieurs centaines d'outres étaient là en attendant que la veuve de Joaquin ordonnât ce qu'on en ferait.

— Mes amis, leur dit-elle d'une voix forte, êtes-vous déterminés à ne laisser aucune provision à ces *garachas* qui vont arriver?

On lui répondit par des acclamations qui allèrent frapper le ciel.

— Eh bien! après avoir marqué ce que vous voulez emporter, brûlez ce pain, jetez cette farine dans le Zaparadiel, et, quant à ces peaux de bouc, percez-les de vos poignards, afin que ces misérables voient le mépris que l'on fait d'eux et de leur colère. Si nous jetions nos vins dans le Zaparadiel; ils n'en accuseraient que notre misère, les lâches! Non, il faut leur montrer qu'on les brave

Des cris de fureur et de vengeance, en appelant l'anathème sur les Français, répondirent à Dolores. La flamme est allumée en un instant; les peaux de bouc, percées de vingt coups de stylet, répandent partout le vin qu'elles contenaient; le pain est reduit en charbon, et le grain et la farine ont le même sort, ainsi que la viande et toutes les autres provisions. A mesure que la flamme dévorait ce qui devait alimenter le régiment qui s'approchait, Dolores semblait oublier sa souffrance; une grande pensée l'occupait. Au moment où le bras de Gabriel allait frapper les dernières outres de peaux de bouc, Dolores posa sa main sur son bras.

— Fais porter ces douze peaux de bouc chez moi, lui dit-elle: j'en ferai un bon usage.

Dans ce moment, le vent, qui venait de la Sierra, apporta un son aigu et en même temps un autre bruit qui ressemblait au roulement d'un tambour.

— Ce sont eux! dit Dolores.

Et tout aussitôt elle devint pâle comme la mort et puis d'un pourpre foncé.

— Il est temps que vous partiez, s'écria-t-elle. Partez tous!... Hâtez-vous.

— Et vous-même, que devenez-vous donc? dirent à la fois tous les habitans du village.

— Avez-vous donc pensé un seul instant que je quitterais ma vieille mère?... Et comment voulez-vous qu'elle nous suive? Il faudrait la porter; cela retarderait la marche et vous ferait prendre. Une vieille femme infirme, un enfant, une jeune et malheureuse créature comme moi, que voulez-vous que leur fassent ces monstres!!.. Enfin, c'est une chance à tenter. Partez, et que Dieu soit avec vous ainsi que sa sainte mère... Priez pour moi... Adieu.

(Fin.)

LE TABLEAU DU SACRE.

(Fin.)

LA COMTESSE.

Non, Baron, vous n'aurez pas de regrets. Je sais que vous ne pouvez pas me refuser, je suis sur la liste.

LE PEINTRE.

Il est malheureusement vrai, madame, qu'une liste a été projectée; mais on m'a imposé tant de ducs, tant de marquises et de duchesses, que toute ma toile ne suffirait pas à contenir leurs noms.

LA COMTESSE.

N'espérez pas me décourager. Je m'attacherai à vous, je vous séduirai, Baron.

LE PEINTRE.

Je n'en suis pas digne, madame.

LA COMTESSE.

Le vicomte est mon ami intime, il m'a accordé une place dans votre tableau; dans une telle affaire, c'est presque une propriété.

LE PEINTRE, *(souriant)*

Vous voulez dire une dotation, madame. Vous oubliez que nous ne sommes plus au temps de l'empire.

LA COMTESSE.

Je sais, monsieur, que vous avez beaucoup d'esprit. C'est pour cela que vous comprendrez ce que la politique peut exiger à défaut de la galanterie.

LE PEINTRE.

Eh! mon dieu, madame, la politique n'est pas de mon état, et la galanterie n'est plus de mon âge.

LA COMTESSE.

Je suis bien surprise, monsieur... Ah! voilà mon mari, je ne réussirai pas!

LE COMTE, (*suivi d'un domestique*).

Déposez avec soin mon manteau, mes ordres et ma toque sur ces chaises. Allez. — Vous le voyez, M. le Baron, j'ai songé à tout... mon costume complet. (*Voyant sa femme*). Comment, vous êtes ici madame? Voilà qui est singulier.

LA COMTESSE.

Je ne vois pas, monsieur, ce que cette démarche a de répréhensible.

LE COMTE.

Vous êtes une intrigante; on vous voit partout. Il vous est passé par la tête la folle idée de figurer dans le tableau du sacre...

LA COMTESSE.

Et vous y figurez bien, monsieur.

LE COMTE.

Madame, c'est bien différent; moi, je suis historique.

LE PEINTRE.

Monsieur le comte, madame la comtessse, vous n'avez aucuns reproches à vous faire.

LE COMTE.

Madame, vous me trompiez; vous avez surpris la religion de M. le chargé des beaux-arts: cela est du dernier ridicule.

LA COMTESSE.

Je vous conseille de me reprocher d'intriguer, vous qui êtes le flatteur le plus intrépide...

LE COMTE.

Tout cela, c'est amour propre et prétentions.

LA COMTESSE.

Et vous, quand vous faites le jeune homme? Je sais que vous détestez la chasse, et, pour plaire aux princes, dès le petit jour vous êtes sur pied, armé de pied en cap.

LE COMTE.

N'importe, madame, je déconcerterai tous vos petits projets de coquetterie. Encore si vous pensiez à votre fille, elle figurerait avec quelque avantage dans ce tableau; mais vous!..

LA COMTESSE.

Vous n'êtes qu'un égoiste; votre fille vous sert de prétexte. Elle vous occupait peu, lorsque vous la trainiez sans pitié aux processions du jubilé, malgré sa santé chancelante; mais il faut se montrer, bien que l'on ne croie à rien...

LE COMTE.

Vous oubliez que nous ne sommes pas seuls, madame. Voici d'ailleurs le chevalier Trébuchet; il vous fera connaître les volontés de la Cour.

TRÉBUCHET.

Je ne me trompe pas, c'est bien au peintre du roi que j'ai l'avantage de parler?

LE PEINTRE.

Et moi, monsieur, qui ai-je l'honneur de recevoir?

TRÉBUCHET.

Bah! vous ne me connaissez pas? Je suis le chevalier Trébuchet, l'historiographe du sacre. Ah ça, mais je croyais que Duras vous avait parlé de moi?

LE COMTE, (*à part*).

Duras! l'impertinent!

LE PEINTRE.

Monsieur le duc est bien coupable d'avoir oublié monsieur l'historiographe.

TRÉBUCHET.

Où est donc le tableau? Ah! c'est ça. C'est pas mal. On disait que ce serait plus haut que ça, que les hommes auraient huit pieds de haut. Eh bien, je ne me vois pas! où suis-je donc, moi?

LE PEINTRE.

Vous, monsieur?

TRÉBUCHET.

Parbleu! ce n'est pas le Grand-Turc; moi, le chevalier Trébuchet, historiographe du sacre. J'avais une place réservée dans la cathédrale; je dois être à ma place dans le tableau.

LE PEINTRE.

A votre place, monsieur... je tâcherai de vous y mettre.

LE COMTE.

En vérité, monsieur, il serait bien plaisant que l'on mît tout le monde dans le tableau, quand la garde-robe n'y a pas le moindre petit coin.

LA COMTESSE, (*à Trébuchet*).

Que venez-vous nous dire, monsieur; moi, moi je n'y suis pas!

TRÉBUCHET.

Mais, madame, vous n'êtes pas historiographe du sacre. (*Regardant le tableau avec son binocle*). Dites donc, monsieur le baron, je ne m'y reconnais pas; ce n'est pas cela du tout. Est-ce que Valry ne vous a pas envoyé de la bibliothèque du Louvre le Cérémoniel du sacre de nos rois?

LE PEINTRE.

M. Valry et le Cérémoniel me sont parfaitement inconnus, monsieur.

TRÉBUCHET.

Comment? Mais vous ne pouvez pas marcher sans cela. Votre tableau ne sera pas supportable. Figurez-vous donc qu'on a suivi ponctuellement toutes les étiquettes; tout a été fait comme aux sacres de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI.

LE PEINTRE.

Jusqu'au serment à la Charte?

TRÉBUCHET.

Cette cérémonie là est un hors-d'œuvre qui nous a un peu entravés; mais nous nous en sommes tirés cependant. Allons, allons, je viendrai vous voir: je vous donnerai quelques conseils. Vous sentez bien, j'y étais, moi; j'ai présidé à tout comme historiographe...

LE PEINTRE.

Monsieur l'historiographe, vous êtes un jeune homme. Vous avez vu un sacre; j'en ai vu deux. Vous étiez encore au collége lorsque j'avais déjà remporté mes plus belles couronnes; vous avez étudié l'étiquette, j'ai étudié la nature. Souffrez donc que je me prive de vos excellens conseils. Si le roi m'avait assez méconnu pour me commander, au lieu d'un tableau national, une galerie généalogique, ou un cartel de blason, j'eusse remercié sa majesté de cet honneur, et je me serais démis de ma charge en faveur de M. d'Hozier.

LE COMTE.

Monsieur le baron a raison: un artiste ne connaît que son art. Ah ça, mon cher, vous me tournerez à gauche; il faut bien qu'on voie mes décorations: ce n'est pas pour moi, c'est pour mes enfans.

LA COMTESSE.

Monsieur le baron, si vous mettez mon mari, je veux y être. Si je n'y suis pas, j'en ferai une maladie. Enfin, vous y mettez le chambellan; voilà quinze jours qu'il pose, il s'en vante partout.

LE PEINTRE, (*souriant*).

Ah! ah! le chambellan... Si vous y tenez, madame, je ferai pour vous ce que j'ai fait pour lui.

LA COMTESSE.

A la bonne heure! Je savais bien qu'un baron ne pouvait manquer aux lois de la galanterie française.

LE CHAMBELLAN, (*entrant*).

Ah! vous voilà, comte... et la comtesse! mieux encore! Allons, vous êtes des postulans, vous venez intriguer; n'est-ce pas, baron, qu'ils intriguent?

LE COMTE.

Parbleu! vous vous fourrez partout. Vous êtes bien fier d'être arrivé avant nous.

LA COMTESSE, (*ironiquement*).

En sa qualité de colonel, monsieur le chambellan se sera glissé dans la maison militaire, sans doute?

LE CHAMBELLAN.

En grand uniforme de hussards, ne vous déplaise, madame.

LA COMTESSE.

Vous en hussard! Je m'attendais à vous y voir en enfant de chœur.

LE CHAMBELLAN.

Et sans doute, M. le comte en diacre?

LE COMTE.

Ne parlons pas d'histoire ancienne, M. le cham-

bellan, vous y gagneriez peut-être moins que moi.

LE CHAMBELLAN.

Baron, ils sont piqués. Vous voilà, Trébuchet. Parbleu, j'en suis bien aise. Vous me direz si je suis bien. Ah! une place d'honneur, au premier plan, tout près du coussin. Sans reproche, j'ai posé long-temps, mais le baron tenait à l'exactitude. La tête n'est qu'ébauchée, mais mon habit est d'une ressemblance...

TRÉBUCHET, (*lorgnant avec son binocle*).

Parbleu, chambellan, je vous cherche partout. Je ne vous vois pas...

LA COMTESSE.

Voilà un beau hussard, mais c'est le duc d'Orléans.

LE CHAMBELLAN.

Eh bien! je dois être précisément... (*Il regarde*). Qu'est-ce donc.. je n'y suis plus... c'est la tête du duc d'Orléans qu'on a mise sur mes épaules!... C'est horrible!...

LE PEINTRE, (*souriant*).

Que voulez-vous, monsieur... les ordres supérieurs... l'étiquette... demandez à M. l'historiographe.

TOUS, (*riant aux éclats*).

Ah! ah! ah!

LA COMTESSE, (*étouffant de rire*).

J'en mourrai!

LE COMTE.

C'est divin!

LE CHAMBELLAN, (*furieux*).

Il suffit monsieur, je m'en plaindrai au roi.

(*Il sort*).

LA COMTESSE, (*riant*).

Je cours conter cette histoire là à tout Paris.

(*Elle sort*).

LE COMTE.

Maintenant, baron, j'espère que nous allons poser.

LE PEINTRE.

Volontiers, monsieur le comte; nous commencerons par le costume...

LE COMTE, (*très-froidement*).

J'entends.

TRÉBUCHET.

Monsieur, je vois avec plaisir que vous pensez fort mal. Soyez tranquille; si je suis historiographe du sacre, je suis aussi de la Quotidienne.

(*Il sort*).

LE PEINTRE.

Quand l'histoire de France me fournira-t-elle une entrée d'Henri IV!

Mélodie.

Voguons, le port s'enfuit; la mer dort, voici l'heure
Où se rouvre la fleur amante de la nuit;
L'ame aussi pour s'ouvrir attend que le jour meure;
Le cœur s'exhale alors, on aime, on pleure;—
Voguons, le port s'enfuit.

Aux flots confions-nous sans rames et sans voile;
Comme à mon gouvernail assis à tes genoux,
Dans l'azur de tes yeux je cherche mon étoile;
Sur notre esquif laisse porter ton voile;—
Aux flots confions-nous.

J'aime le bruit du vent et sa voix solitaire
S'il nous poussait vers vous, bords rêvés si souvent,
Oasis de bonheur, région de mystère!
Ile où le ciel se révèle à la terre;—
J'aime le bruit du vent.

Brise, viens nous bercer; en sommeillant sur l'onde
Ainsi que sur la vie il est doux de glisser;
On a rasé l'écueil dans une paix profonde,
Et l'on s'éveille au port d'un autre monde;—
Brise, viens nous bercer.

A. Fontaney.

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/3 ℳ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.

I^e Année. N.^ro 52.

Musée français.

CHOIX DE LITTÉRATURE,
tiré
DES MEILLEURS AUTEURS
TANT ANCIENS QUE MODERNES,
par O. L. B. WOLFF, PROF. ET DR., et C. SCHÜTZ, DR.

L'Espagnole,

par MADAME LA DUCHESSE D'ABRANTÈS.

(*Fin.*)

Le son du tambour paraissait se rapprocher. Alors Dolores prit le ton du commandement; elle allait elle-même dans chaque maison, pressait le départ, marquait les objets qu'il fallait emporter. Enfin, elle vit s'éloigner le dernier habitant; elle entendit encore quelque temps le bruit de la marche précipitée des fugitifs; elle vit briller leurs armes aux rayons du soleil d'automne qui se réfléchissait dans leurs lances.... Enfin elle ne vit plus rien; le son s'affaiblit, et elle n'entendit plus bientôt que le bruit des vagues du Zaparadiel, auquel se mêlait celui, plus rapproché de minute en minute, du tambour des Français...

Quand Dolores se vit seule, elle eut une de ces impressions terribles qui peuvent donner la mort; un frisson parcourut tout son corps, puis elle se sentit brûler et trembler. Il lui semblait qu'elle entrait dans un monde nouveau, et que là, elle y était reçue par des peines et des douleurs inconnues... Sa raison se perdait; elle voulut dire une parole, sa propre voix l'effraya: une pensée terrible s'offrit à elle.

— Et je ne me suis pas confessée! s'écria-t-elle dans une horrible angoisse.

Elle courut d'un pas rapide à la chambre de son aïeule. Elle avait mis son fils dans son berceau à côté de la paralytique, en lui demandant de prier pour tous trois. Quand elle rentra dans cette chambre, la vieille femme disait son rosaire, et l'enfant dormait.

— Ma mère, dit Dolores en s'agenouillant devant le lit de son aïeule, ma mère, voulez-vous bien m'entendre en confession?

La paralytique sourit doucement et fit signe de la tête: elle ne pouvait parler. Dolores commença sa confession avec le recueillement qu'elle aurait apporté dans la plus sainte des basiliques. Hélas! c'était ce que pouvait dire l'être le plus pur et le plus saint. Cependant, quand elle arriva à la fin de cette étrange scene, la vieille femme fit d'abord un mouvement d'horreur; puis, se remettant, elle sembla approuver sa fille dans un regard prolongé qu'elle voulait rendre éloquent; puis, imposant ses deux mains seches et ridées sur les cheveux noirs de Dolores, elle lui donna une bénédiction tout à la fois maternelle et saintement religieuse.

IV.

Dolores était encore à genoux, lorsque la premiere compagnie du régiment français entra dans le village de San-Pedro. A la tête de ses quatre-vingts hommes marchaient un lieutenant et un capitaine très impatiens de trouver des vivres; car, depuis deux jours, le régiment tout entier n'avait pas eu de ration.

— Ah ça! dit un sous-officier qui était entré

dans trois ou quatre maisons, qu'est-ce que cela signifie? Il n'y a personne dans ce village.

— Hé bien! dit le capitaine, ce sera comme à las Calçadas de Oropeza, ils auront abandonné ce village; tant mieux, nous aurons les vivres. Allons, enfans! à la maraude! comme le dit le grand prince qui nous commande.

Et tous les officiers se mirent à rire. Pendant ce temps, ils arrivaient sur la place du village: ce fut là qu'ils reculèrent devant ces flots de vin qui ruisselaient encore et ces monceaux de pain calcinés qui demeuraient là devant eux comme pour les braver, ainsi que l'avait dit Dolores.

— Mais ce sont des démons que ces Espagnols, s'écrièrent les soldats. A-t-on jamis vu brûler le pain et jeter ainsi le vin!!

Et ils soulevaient les outres; mais il n'en restait pas seulement une goutte: tout était perdu. Lorsque les soldats furent convaincus qu'il n'y avait pas la moindre provision dans ce village, alors la fureur s'empara d'eux; ils proférèrent d'horribles menaces, et, se précipitant dans les maisons désertes, ils s'écrièrent qu'ils allaient brûler le village. Arrêter un tel torrent était même dangereux; ce fut ce que dirent les officiers. Ils s'assirent tristement sur ces mêmes marches de pierre d'où Dolores avait parlé aux habitans, et attendirent que les soldats fussent reposés pour repartir et aller à Medina pour y trouver des vivres. Tout à coup, au moment où ils étaient le plus abattus, ils entendirent de longs cris de joie et virent accourir à eux quelques soldats qui portaient plusieurs peaux de bouc et plusieurs de ces pains d'une pâte si blanche et si compacte qu'on fait en Espagne.

— Mon capitaine! mon capitaine! s'écria un caporal, voici un butin qui me fait plus de plaisir qu'un collier de perles fines que j'ai trouvé au Caire, en Égypte! C'est moi qui l'ai découvert.

— Non, c'est moi: s'écria un sergent!

— Sauf votre respect, mon sergent, c'est moi-même, dit un soldat qui s'avança, ayant la main u schako.

— Allons, taisez-vous, s'écria le capitaine; qu'importe qui l'a trouvé, puisque le voilà. Allons, mes enfans, puisque vous pouvez prendre de la nourriture, buvez et mangez, et dépêchons-nous.

Dans ce moment, deux soldats ayant entre eux une femme portant un enfant dans ses bras, et la poussant brutalement, arrivèrent devant le capitaine: c'était Dolores. Elle était pâle, mais elle marchait d'un pas ferme, ses yeux étaient baissés. Quoique ses habits fussent ceux d'une femme d'une classe ordinaire, le capitaine se leva et la salua par un mouvement machinal.

— Êtes-vous de ce village? lui demanda-t-il avec une sorte de politesse; car il était jeune, et Dolores était belle.

— Oui, répondit la jeune femme.

— Pourquoi est-il désert, et êtes-vous seule ici?

— Parce que tous nos habitans ont fui dans la Sierra, la Pena de Francia, et je suis demeurée seule avec mon enfant, et ma grand'mère paralitique.

— Pourquoi ce pain est-il brûlé?

— Pour que vous ne le trouviez pas à votre arrivée. Le four de l'Espagnol ne doit pas cuire pour le Français.

Dans ce moment, un soldat allait enfoncer une outre de peau de bouc pour boire le vin... Une réflexion traversa la tête du lieutenant qui était plus vieux que le capitaine, ce qui n'était pas rare.

— Pourquoi ce vin n'a-t-il pas été répandu comme l'autre? dit-il à Dolores.

— Parceque j'espérais le cacher... mais, avec vous...

Et un regard de haine acheva la phrase.

— Ce vin est-il bon?

— Oui, sans doute.

Hé bien, allons, tu ne refuseras pas de nous montrer l'exemple.

— Non.

Et elle tendit la main vers le capitaine. Il remplit une tasse en argent qu'il portait sur lui. Dolores la vida avec sang-froid et calme.

Puisque ce vin est si bon, tu en donneras bien aussi à ton fils?

Un léger tremblement agita la main de la mère; mais il fut tellement faible, que l'œil exercé

d'une mère pouvait seul le voir. Elle prit la tasse, l'approcha des lèvres du pauvre ange, et la rendit ensuite au lieutenant.

— Maintenant, vous pouvez boir, vous autres dit le capitaine aux soldats; laissez-en seulement une outre intacte.

En l'écoutant, Dolores reçut comme un éclair qui lui montrait le ciel ouvert et son père et son mari lui souriant, entouré de ses frères!

Mais, dans le même instant, la jeune et faible créature qu'elle portait sur son sein, et qui bientôt allait y mourir, ressentit la première les atteintes du poison que le vin contenait en abondance: c'était de l'arsenic! Le pauvre enfant devint pâle, puis tout bleu, puis il se tordit dans d'horribles convulsions. La mère lutta un moment contre cette terrible vue; mais bientôt son cœur de mère faiblit sous une telle douleur: les cris de son fils troublèrent sa raison.

— Grâce, mon doux ange! s'écria-t-elle en se jetant à genoux et déposant son fils au pied de la grande croix. Grâce, mon enfant, ma joie' mon trésor! Ta mère va bientôt te rejoindre!

— Malheureuse! s'écrièrent les officiers, ce vin était empoisonné!!

Dolores se leva de terre et parut devant ces hommes avec une majesté toute devine. Elle était doublement pâle de l'émotion terrible qui la bouleversait et de l'effet du poison qui agissait déjà.

— Oui, dit-elle avec un sourire amer, oui, ce vin est empoisonné, et c'est moi-même qui ai versé le poison... Misérables bourreaux de tous les miens! depuis un mois vous avez fait mourir mon père, mes quatre frères et mon mari!... Oui, vous êtes empoisonnés!... Malédiction sur vous, Malédiction sur la France! je l'appelle au bord de ma bière, et la malédiction des mourans est toujours funeste.

Dans ce moment, un nouveau cri de son enfant la fit courir à lui. Les officiers, dont deux n'avaient rien bu, voulurent la sauver de la fureur des soldats qui voulaient la massacrer, et ils se mirent entre eux et elle; mais l'infortunée ne les écoutait plus. Son petit Manuel venait de s'éteindre dans une convulsion, et elle le tenait là, dans ses bras, froid et pâle comme une fleur arrachée violemment du sol!

— Monstres! s'écria-t-elle encore, monstres de barbarie! c'est vous qui m'avez porté à cette action barbare; car c'en est une d'avoir tué mon enfant!... Mais non, dit-elle en joignant les mains et les levant vers le ciel, non, je ne suis pas coupable!... Qu'aurais du fait, pauvre orphelin!.. Tu aurais été esclave, et du aurais porté la chaîne française!... non! bénie soit ta mère! malédiction sur la France!

Alors il fut impossible d'arrêter les soldats; ils se precipitèrent sur la malheureuse femme qui, saisissant son enfant déjà froid, voulut qu'il partageât son sort quoiqu'il ne pût rien sentir. A peine elle-même put-elle pousser un gémissement, car trente coups la frappèrent au cœur!... Elle tomba sur les marches de la croix, toujours serrant son fils entre ses bras. Les soldats la saisirent, et, malgré les ordres de leurs chefs, ils lancèrent son corps dans le Zaparadiel, après lui avoir attaché plusieurs pierres aux bras et aux pieds... On la vit quelque temps tournoyer; puis le poids des pierres fit enfoncer le cadavre, et sa tombe humide se referma sur elle!

On donna des secours aux soldats; mais, malgré tout ce qu'on put faire, trente-sept périrent des suites de cette désastreuse aventure.

Une nuit chez les sauvages.

Lequel de nous (c'est en Allemagne que j'écris) n'aurait pas lu quelques-unes des pages sublimes de l'immortel Jean-Paul? — Jean-Paul, c'est le chantre de la religion, de l'amour, de la nature; c'est l'homme-géant, dont le pied repose sur la terre, et dont la tête touche aux cieux. Voulez-vous contempler à vue d'oiseau, embrasser d'un coup-d'œil, ce globe avec ses montagnes et ses îles, ses torrens et ses forêts et toutes ces ravissantes merveilles de la nature? Il vous le montrera. Voulez-vous rire? Il rira. Voulez-vous pleurer? Il versera des larmes avec

vous et vous consolera. Voulez-vous de la poésie? Il chantera. Je ne sais si c'est un dieu qui l'inspire, mais je sais que chanter ainsi est d'un dieu. Vous connaissez peut-être ses écrits dans un autre langage. Les voilà traduits en français; mais ce n'est pas cela que je veux dire, ce n'est pas cela du tout. C'est de Beethoven que je veux parler. Je ne pourrais dire au juste, si les paroles ont été créées sur la musique de l'un, ou si la musique a été faite sur les paroles de l'autre; tant il y a que la traduction est excellente, et que qui comprend l'un, comprend l'autre. Je me suis demandé, souvent, si c'était un dieu en deux personnes que ces deux hommes-là, comme si la trinité n'était pas complète: sot que j'étais! J'avais oublié Shakspeare.

En détachant du génie de Jean-Paul quelques qualités essentiellement nationales; en lui enlevant l'ironie, cette folle qui rit, le cœur gros, et qui pleure tout en se riant de ses larmes; en lui ôtant la satire à l'arme effilée mais bonne enfant du reste; en le dépouillant enfin de tout son attirail tudesque, il en reste encore quelque chose, et ce quelque chose, c'est un auteur français; c'est M. de Chateaubriand. Non M. de Chateaubriand profond politique, qui reconnaît dans le libéralisme actuel une nécessité historique et pour cela se fait ultra; non M. de Chateaubriand qui voit dans la révolution des événemens la suite inévitable d'une révolution faite dans les esprits, et reste ultra; non M. de Chateaubriand le défenseur des libertés publiques, quoique ultra; non M. de Chateaubriand, enfin, tantôt libéral éclairé, et tantôt... c'est-à-dire et toujours ultra —— Ce n'est point cela; celui dont je veux parler, c'est Chateaubriand le poète, le peintre de la nature. C'est la même touche, mâle, vigoureuse, mélancolique et toujours vraie. On pourra en juger par le tableau suivant.

C'est un sentiment naturel aux malheureux de chercher à rappeler les illusions du bonheur, par le souvenir de leurs plaisirs passés. Lorsque j'éprouve l'ennui d'être, que je me sens le cœur flétri par le commerce des hommes, je détourne involontairement la tête, et je jette en arrière un œil de regret. Méditations enchantées! charmes secrets et ineffables d'une ame jouissante d'elle-même; c'est au sein des immenses déserts de l'Amérique que je vous ai goûtés à longs traits! On se vante d'aimer la liberté et presque personne n'en a une juste idée: lorsque, dans mes voyages parmi les nations indiennes du Canada, je quittai les habitations européennes et me trouvai, pour la première fois, seul au milieu d'un océan de forêts, ayant, pour ainsi dire, la nature entière prosternée à mes pieds, une étrange révolution s'opéra dans mon intérieur. Dans l'espèce de délire qui me saisit, je ne suivais aucune route; j'allais d'arbre en arbre, à droite et à gauche indifféremment; me disant en moi-même: „Ici, plus de chemins à suivre, plus de villes, plus d'étroites maisons, plus de présidens, de républiques, de rois, surtout plus de lois, et plus d'hommes. Des hommes? si; quelques bons sauvages qui ne s'embarrassent de moi, ni moi d'eux; qui, comme moi encore, errent libres où la pensée les mène, mangent quand ils veulent, dorment où et quand il leur plaît;" et pour essayer si j'étais enfin rétabli dans mes droits originels je me livrais à mille actes de volonté, qui fesaient enrager le grand Hollandais qui me servait de guide, et qui dans son ame, me croyait fou.

Délibré du joug tyrannique de la société, je compris alors les charmes de cette indépendance de la nature, qui surpassent de bien loin tous les plaisirs dont l'homme civil peut avoir d'idée. Je compris pourquoi pas un sauvage ne s'est fait Européen, et pourquoi plusieurs Européens se sont fait sauvages; pourquoi le sublime discours sur l'*Inégalité des conditions* est si peu entendu de la plupart de nos philosophes. Il est incroyable combien les nations et leurs institutions les plus vantées paraissaient petites et diminuées à mes regards; il me semblait que je voyais les royaumes de la terre avec une lunette invertie, ou plutôt moi même agrandi et exalté, je contemplais d'un œil de géant le reste de ma race dégénérée.

Vous, qui voulez écrire des hommes, transportez-vous dans les déserts; redevenez un instant enfant de la nature; alors, et seulement alors, prenez la plume.

Parmi les innombrables jouissances que j'éprouvai dans mes voyages, une surtout a fait une vive impression sur mon cœur.

J'allais alors voir la fameuse cataracte de Niagara, et j'avais pris ma route à travers les nations indiennes qui habitent les déserts à l'ouest des plantations américaines. Mes guides étaient le soleil, une boussole de poche et le Hollandais dont j'ai déjà parlé; celui-ci entendait parfaitement cinq dialectes de la langue Huronne. Notre équipage consistait en deux chevaux auxquels nous attachions le soir une sonnette au cou, et les lâchions ensuite dans la forêt; je craignis d'abord un peu de les perdre, mais mon guide me rassura en me fesant remarquer que, par un instinct admirable, ces bons animaux ne s'écartaient jamais hors de la vue de notre feu.

Un soir que, par approximation ne nous estimant plus qu'à environ 8 ou 9 lieues de la cataracte, nous nous préparions à descendre de cheval avant le coucher du soleil, pour bâtir notre hutte et allumer notre bûcher de nuit à la manière indienne, nous aperçûmes, dans le bois, les feux de quelques sauvages, qui étaient campés un peu plus bas, au bord du même ruisseau où nous nous trouvions. Nous allâmes à eux. Le Hollandais leur ayant demandé par mon ordre la permission de passer la nuit avec eux, ce qui fut accordé sur-le-champ, nous nous mimes alors à l'ouvrage avec nos hôtes. Après avoir coupé des branches, planté des jalons, arraché des écorces pour couvrir notre palais, et rempli quelques autres travaux publics, chacun de nous vaqua à ses affaires particulières. J'apportai ma selle, qui me servit de fidèle oreiller durant tout le voyage; le guide pansa mes chevaux; et quant à son appareil de nuit, comme il n'était pas si délicat que moi, il se servait ordinairement de quelque tronçon d'arbre sec. L'ouvrage étant fini, nous nous assimes tous en rond, les jambes croisées à la manière des tailleurs, autour d'un feu immense, afin de rôtir nos quenouilles de maïs, et de préparer le souper. J'avais encore un flacon d'eau-de-vie, qui ne servit pas peu à égayer nos sauvages; eux se trouvaient avoir des jambons d'ourssins, et nous commençâmes un festin royal.

La famille était composée de deux femmes avec deux petits enfans à la mammelle, et de trois guerriers, deux d'entre eux pouvaient avoir de quarante à quarante cinq ans, quoiqu'ils parussent beaucoup plus vieux; le troisième était un jeune homme.

La conversation devint bientôt générale, c'est-à-dire par quelques mots entrecoupés de ma part, et par beaucoup de gestes, langage expressif que ces nations entendent à merveille, et que j'avais appris parmi elles. Le jeune homme seul gardait un silence obstiné; il tenait constamment les yeux attachés sur moi. Malgré les raies noires, rouges, bleues, les oreilles découpées, la perle pendante au nez dont il était défiguré, on distinguait aisément la noblesse et la sensibilité qui animaient son visage. Combien je lui savais gré de ne pas m'aimer! Il me semblait lire dans son cœur l'histoire de tous les maux dont les Européens ont accablé sa patrie.

Les deux petits enfans, tous nus, s'étaient endormis à nos pieds, devant le feu; les femmes les prirent doucement dans leurs bras, et les couchèrent sur des peaux avec des soins de mère, si délicieux à voir chez ces prétendus sauvages: la conversation mourut ensuite par degrés et chacun s'endormit dans la place où il se trouvait.

Moi seul, je ne pus fermer l'œil; entendant de toutes parts les aspirations profondes de mes hôtes, je levai la tête, et, m'appuyant sur le coude, je contemplai à la lueur rougeâtre du feu mourant les Indiens étendus autour de moi et plongés dans le sommeil. Ces mêmes sauvages que nous avons poursuivis avec le fer et la flamme, à qui notre avarice ne laisserait pas même une pelletée de terre, pour couvrir leur vaste patrimoine; ces mêmes sauvages, recevant leur ennemi sous leurs huttes hospitalières, partageant avec lui leur misérable repas, leur couche infréquentée du remords, et dormant auprès de lui du sommeil profond du juste! ces vertus-là sont autant au-dessus de nos vertus conventionelles, que l'âme de ces hommes de la nature est au-dessus de celle de l'homme de la société.

Il fesait clair de lune; échauffé de mes idées, je me levai et fus m'asseoir, à quelque distance,

sur une racine qui se trouvait au bord du ruisseau; c'était une de ces nuits américaines que le pinceau des hommes ne rendra jamais et dont je me suis rappelé cent fois le souvenir avec délices.

La lune était au plus haut point du ciel: on voyait çà et là, dans de grands intervalles épurés, scintiller mille étoiles. Tantôt la lune reposait sur un groupe de nuages qui ressemblait à la cime de hautes montagnes couronnées de neige; peu-à-peu ces nues s'allongeaient, se déroulaient en zônes diaphanes et onduleuses de satin blanc, ou se transformaient en légers flocons d'écume, en innombrables troupeaux errant dans les plaines bleues du firmament. Une autre fois la voûte aérienne paraissait changée en une grêve où l'on distinguait les couches horizontales, les vides parallèles tracées comme par le flux et reflux régulier de la mer; une bouffée de vent venait encore déchirer le voile, et par-tout se formaient dans les cieux de grands blancs d'une ouate éblouissante de blancheur, si doux à l'œil qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité. La scène sur la terre n'était pas moins ravissante: le jour céruléen et velouté de la lune flottait silencieusement sur la cime des forêts, et descendant dans les intervalles des arbres, poussait des gerbes de lumière jusques dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. L'étroit ruisseau qui coulait à mes pieds, s'enfonçant tour à tour sous des fourrés de chênes-saules et d'arbres-à-sucre et reparaissant un peu plus loin, dans des clairières tout brillant des constellations de la nuit, ressemblait à un ruban de moire et d'azur, semé de crachats de diamans, et coupé transversalement de bandes noires. De l'autre côté de la rivière, dans une vaste prairie naturelle, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons où elle était étendue comme des toiles. Des bouleaux dispersés çà et là dans la savanne, tantôt, selon le caprice des brises, se confondaient avec le sol, en s'enveloppant des gazes pâles, tantôt se détachaient du fond de craie en se couvrant d'obscurité, et formant comme des îles d'ombres flottantes sur une mer immobile de lumière. Auprès tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissemens rares et interrompus de la hulotte; mais au loin, par intervalles, on entendait les roulemens solennels de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit se prolongeaient de désert en désert et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. Au milieu de nos champs cultivés, en vain l'imagination cherche à s'étendre, elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes; mais dans ces pays déserts, l'âme se plait à s'enfoncer, à se perdre dans un océan d'éternelles forêts; elle aime à errer, à la clarté des étoiles, aux bords de lacs immenses, à planer sur le gouffre mugissant des terribles cataractes, à tomber avec la masse des ondes et pour ainsi dire, à se mêler, à se fondre avec toute une nature sauvage et sublime.

Ces jouissances sont trop poignantes: telle est notre faiblesse, que les plaisirs exquis deviennent des douleurs, comme si la nature avait peur que nous oubliassions que nous sommes hommes. Absorbé dans mon existence, ou plutôt répandu tout entier hors de moi, n'ayant ni sentiment, ni pensée distincte, mais un ineffable je ne sais quoi qui ressemblait à ce bonheur mental dont on prétend que nous jouirons dans l'autre vie, je fus tout-à-coup rappelé à celle-ci. Je me sentis mal, et je vis qu'il fallait finir. Je retournai à notre Ajouppa où me couchant auprès des sauvages, je tombai bientôt dans un profond sommeil.

Le lendemain, à mon reveil, j'apercus la troupe déjà prête pour le départ. Mon guide avait sellé les chevaux: les guerriers étaient armés, et les femmes s'occupaient à ressembler les bagages, consistant en peaux, en maïs, en ourse fumée. Je me levai, et tirant de mon porte-manteau un peu de poudre et de balles, de tabac et une boîte de gros rouge, je distribuai ces présens parmi nos hôtes, qui parurent bien contens de ma générosité. Nous nous separâmes ensuite, non sans

les marques d'attendrissement et de regret, touchant nos fronts et notre poitrine, à la manière de ces hommes de la nature, ce qui me paraissait bien valoir nos cérémonies. Jusqu'au jeune Indien, qui prit cordialement la main, que je lui tendais, nous nous quittâmes tous le coeur pleins les uns des autres. Nos amis prirent leur route au nord, en se dirigeant par les mousses, et nous à l'ouest, par ma boussole. Les guerriers partirent devant, poussant le cri de marche, les femmes cheminaient derrière, chargées de bagages, et de spetits enfant, qui, suspendus dans des fourrures aux épaules de leurs mères se détournaient en souriant pour nous regarder. Je suivis longtemps des yeux cette marche touchante et maternelle, jusqu'à ce que la troupe entière eût disparu lentement entre les arbres de la forêt.

Bienfaisans sauvages! vous qui m'avez donné l'hospitalité, vous que je ne reverrai sans doute jamais, qu'il me soit permis de vous payer ici un tribut de reconnaissance. Puissiez-vous jouir long-temps de votre précieuse indépendance, dans vos belles solitudes où mes voeux pour votre bonheur ne cessent de vous suivre! Inséparables amis, dans quel coin de vos immenses déserts habitez-vous à présent? Êtes-vous toujours ensemble, toujours heureux? Parlez-vous quelquefois de l'étranger de la forêt? Vous dépeignez-vous les lieux qu'il habite? Faites-vous des souhaits pour son bonheur au bord de vos fleuves solitaires? Généreuse famille, son sort est bien changé depuis la nuit qu'il passa avec vous; mais du moins est-ce une consolation pour lui, si, tandis qu'il existe au-delà de mers, persecuté des hommes de son pays, son nom, à l'autre bout de l'univers, au fond de quelque solitude ignorée, est encore prononcé avec attendrissement par de pauvres indiens.

Le Fouet.

par *Auguste Barbier.*

Aus Lazare, einem Cyclus von Gedichten über Großbritannien und dessen Verhältnisse, mitgetheilt in dem ersten Februarhefte der diesjährigen Revue des deux mondes. — Der Verfasser ist der bekannte heftige Satyrendichter Barbier, von dem wir später noch mehreres unseren Lesern vorzuführen gedenken. — Die hier abgedruckte Rhapsodie bezieht sich auf die grausame, in der englischen Armee noch übliche Deutschenstrafe (Flogging) welche kürzlich der Gegenstand öffentlicher Verhandlungen war, aber leider eifrige Vertheidiger fand, die es selbst nicht verschmähten, zur Durchführung ihrer Behauptungen, ausgezeichnet organisirte Militardisciplinen des Festlandes mit ungerechten Anschuldigungen zu belasten.

Ah! ne sais tu donc point qu'aujourd'hui la nature,
Albion! se révolte au seul mot de torture,
Que la philosophie a noyé sous les eaux
Jusqu'aux derniers charbons des bûchers infernaux,
Que les durs chevalets, les pénibles entraves
Et tous les châtimens réservés aux esclaves,
Aujourd'hui sont en poudre et le jouet du vent;
Tu ne peux l'ignorer... et pourtant comme avant
Tu retiens près de toi la barbarie antique.
Hélas! non seulement par-delà l'Atlantique
Le fouet résonne encore, et ses nœuds destructeurs
Déchirent les reins noirs des pauvres travailleurs.
Mais même dans ton sein, à tes yeux, sous ta face,
De coups abrutissans la loi frappe ta race,
Et pour le moindre tort déshonore le flanc
Des robustes enfans qui te vendent leur sang. —

Vieille et triste Albion, ô matrone romaine!
Il est temps d'abroger ta coutume inhumaine,
De remplacer enfin l'ignoble châtiment
Malgré les lords hautains de ton vieux parlement.
Ah, fais vite, de peur que le monde en reproche
Ne t'appelle bientôt: „Albion, cœur de roche!"
Et ne dise partout, à haute et forte voix,
Que les rouges gardiens de tes remparts de bois,
Les boucliers vivans de ton trône immobile
Les défenseurs sacrés des lois et de la ville,
Tes murailles de chair, tes soldats valeureux
Sont traités par tes mains comme on traite des boeufs,
Et tous les blancs troupeaux, honneur de la prairie,
Que sans ménagement l'on mène à la tûrie,
Et qui, le ventre plein de trèfle et de gazon,
Accourent à la mort à grands coups de bâton.

Le Voyage.

par *Victor Hugo.*

I.

Le cheval fait sonner son harnois qu'il secoue,
Et l'éclair du pavé va jaillir sous la roue:
Il faut partir, adieu! de ton cœur inquiet

Chasse la crainte amère, adieu! point de faiblesse!
Mais quoi! le char s'ébranle et m'emporte, et te
laisse...
Hélas! j'ai cru qu'il t'oubliait!

Oh! suis-le bien long-temps d'une oreille attentive!
Ne t'en va pas avant d'avoir, triste et pensive,
Écouté des coursiers s'évanouir le bruit!
L'un à l'autre déjà l'espace nous dérobe;
Je ne vois plus de loin flotter ta blanche robe,
Et toi, tu n'entends plus rouler le char qui fuit.

Quoi! plus même un vain bruit! plus même une
vaine ombre!
L'absence a sur mon ame étendu sa nuit sombre;
C'en est fait; chaque pas m'y plonge plus avant,
Et dans cet autre enfer, plein de douleurs amères,
De tourments insensés, d'angoisses, de chimères,
Me voilà descendu vivant!

II.

Que faire maintenant de toutes mes pensées,
De mon front, qui dormait en tes mains enlacées,
De tout ce que j'entends, de tout ce que je vois?
Que faire de mes maux, sans toi pleins d'amertume,
De mes yeux dont la flamme à tes regards s'allume,
De ma voix qui ne sait parler qu'après ta voix?

Et mon œil tour à tour, distrait, suit dans l'espace
Chaque arbre du chemin qui paraît et qui passe,
Les bois verts, le flot d'or de la jeune moisson,
Et les monts, et du soir l'étincelante étoile,
Et les clochers aigus et les villes que voile
Un dais de brume à l'horizon!

Qu'importent les bois verts, la moisson, la colline,
Et l'astre qui se lève et l'astre qui décline,
Et la plaine et les monts, si tu ne les vois pas?
Que me font ces châteaux, ruines féodales,
Si leur donjon moussu n'entend point sur ses dalles
Tes pas légers courir à côté de mes pas?

Ainsi donc aujourd'hui, demain, après encore,
Il faudra voir sans toi naître et mourir l'aurore,
Sans toi! sans ton sourire et ton regard joyeux;
Sans t'entendre marcher près de moi quand je rêve;
Sans que ta douce main, quand mon front se soulève,
Se pose en jouant sur mes yeux!

Pourtant, il faut encore, à tant d'ennuis en proie,
Dans mes lettres du soir t'envoyer quelque joie.
Dire: „Console-toi, le calme m'est rendu;“
Quand je crains chaque instant qui loin de toi s'écoule,
Et qu'inventant des maux qui t'assiègent en foule,
Chaque heure est sur ma tête un glaive suspendu!

III.

Que fais-tu maintenant? Près du foyer sans doute
La carte est déployée, et ton œil suit ma route;
Tu dis: „Où peut-il être? — Ah! qu'il trouve en
tous lieux
„De tendres soins, un cœur qui l'estime et qui l'aime,
„Et quelque bonne hôtesse, ayant, comme moi-même,
„Un être cher sous d'autres cieux!

„Comme il s'éloigne vite, hélas! j'en suis certaine,
„Il a déjà franchi cette ville lointaine,
„Ces forêts, ce vieux pont d'un grand exploit témoin;
„Peut-être en ce moment il roule en ces vallées,
„Par une croix sinistre au passant signalées,
„Où l'an dernier... Pourvu qu'il soit déjà plus loin!“

Et mon père essuyant une larme qui brille,
T'invite en souriant à sourire à ta fille!
„Rassurez-vous! bientôt nous le reverrons tous.
„Il rit, il est tranquille, il visite à cette heure
„De quelque vieux héros la tombe ou la demeure;
„Il prie à quelque autel pour vous.

„Car, vous le savez bien, ma fille, il aime encore,
„Ces creneaux, ces portails qu'un art naïf décore;
„Il nous a dit souvent, assis à vos côtés,
„L'ogive chez les Goths de l'Orient venue,
„Et la flèche romaine aiguisant dans la nue
„Ses huit angles de pierre en écailles sculptés!“

IV.

Et puis le vétéran, à ta douleur trompée,
Conte sa vie errante, et nos grands coups d'épée,
Et quelque ancien combat du Tage ou du Tésin,
Et l'empereur, du siècle imposante merveille, —
Tout en baissant sa voix de peur qu'elle n'éveille
Ton enfant qui dort sur son sein.

Vom MUSÉE FRANÇAIS erscheint wöchentlich eine Nummer. Abonnements-Preis für das Vierteljahr 1/2 ℳ oder 54 kr. rhein., wofür es sämmtliche Buchhandlungen des In- und Auslandes und alle Preuß. Postämter liefern.

Bielefeld, Druck und Verlag von Velhagen & Klasing.